

LE TRAVAIL, CONCRÈTEMENT

**ON VAUT
MIEUX
QUE ÇA**



Table des matières

A propos.....	3
Aide à la personne / Social.....	6
Art / Création / Mode.....	69
Automobile.....	79
Banque.....	83
Bâtiment.....	95
Cadres.....	121
CAE / CUI.....	170
CDD / Interim.....	184
Dans d'autres pays.....	246
Éducation nationale / Université / enseignement.....	255
Emplois divers / « Petits boulots » / Jobs d'appoint.....	316
Employé en bureau (divers ou non spécifié).....	347
Entretien / Propreté.....	365
Espoirs.....	371
Événementiel / secteur culturel.....	398
Fonction publique.....	418
Graphiste / illustrateur / VFX.....	447
Industrie.....	468
Informatique.....	497
Intermittent du spectacle.....	538
Journalisme / Médias / Edition.....	546
Licenciement.....	587
Maladie / Accident / Handicap / Arrêt.....	601
Monde hospitalier / Médecine libérale.....	628
Précarité / Chômage.....	753
Prospection / téléprospection / Télétravail.....	875
Restauration / Hôtellerie.....	888
Saisonnier.....	1030
Service / Prestation / Transport.....	1056
Service civique.....	1099
Stage / Formation / Études.....	1118
Supermarché.....	1278
Vente.....	1311
J'ai travaillé à OnVautMieuxQueCa.....	1363
Credits et remerciements.....	1369
Classement par problématiques et mots-clefs.....	1370

A propos

En février 2016 est inauguré un projet de loi sur le travail ouvrant la voie à une régression des droits du travailleur, mais surtout cristallisant le cynisme et le décalage d'une politique qui n'a cessé de nier le concret.

La question du travail, quand elle est posée en termes politiques, est souvent réduite à une simple question de gestion, dont l'objectif se borne à quelques étiquettes vides de sens : compétitivité, flexibilité, croissance...

La question du travail comme vécu douloureux en est presque devenu un tabou : en parler c'est « se plaindre » ; en parler c'est oublier « qu'il y a pire ailleurs » ; en parler c'est prendre le risque d'être mal perçu par son entourage, par son patron ; c'est prendre le risque de perdre son emploi ; prendre le risque de devenir un « moins que rien ».

Et quand pour autant on décide courageusement de parler, les mots deviennent presque inaudibles tant les discours quasi-religieux sur le travail raisonnent fortement sous le clairon des experts et autres personnalités politiques : un discours glorieux qui vante le travail comme source d'épanouissement, d'émancipation, de bonheur...

Un tel discours est-il encore tenable dans une entreprise de téléprospection, où les employés entassés dans un open-space sont surveillés, minutés, sans libres mouvements, ni libres paroles, car soumis à la lecture d'un script ? Un tel discours est-il encore tenable pour ces femmes contraintes à devoir faire doublement leurs preuves, à supporter remarques dévalorisantes et sexistes, freinées par un plafond de verre que certains prétendent chimérique ? Un tel discours est-il encore tenable pour ces jeunes étudiants contraints de travailler dans des conditions inhumaines, réduisant leurs chances de réussite, et se condamnant parfois à renoncer à leurs études pour des emplois précaires ? Un tel discours est-il encore tenable pour ces hommes ou ces femmes de plus de 50 ans, qui auront dépensés énergie et temps, cassés physiquement et mentalement, et qui se retrouvent mis à nu au nom de cette même compétitivité et flexibilité ? Un tel discours est-il encore tenable quand des employés broyés par un management inhumain choisissent la mort ?

Un tel discours est-il encore tenable après la lecture de ces centaines de témoignages que vous tenez en ce moment entre vos mains ?

C'est pour déconstruire ces discours religieux, pour sortir de ce tabou et de ce déni de la souffrance au travail, pour poser la question du travail comme vécu, que nous avons

voulu crier haut et fort « On vaut mieux que ça ! »

Tout a commencé le week-end du 19 février : sous l'impulsion de Dany Caligula et d'Usul, des vidéastes de différents horizons se sont réunis pour envoyer ce message « on vaut mieux que ça ! », invitant ceux et celles qui le souhaitent à s'exprimer, à prendre la parole.

De là est né ce collectif, composé de citoyens et citoyennes créatifs et œuvrant bénévolement.

Nous avons été très vite dépassés par la réception de cet appel à témoignage. Nous pensions récolter quelques dizaines de récits, nous en avons eu des milliers. Ce présent recueil ne contient d'ailleurs que les témoignages les plus longs ; vous pourrez retrouver des témoignages courts sur les réseaux sociaux, ainsi que des témoignages vidéo et audio sur le site et la chaîne (<http://www.onvautmieux.fr/> ; [la chaîne Youtube](#)).

Le petit ruisseau de paroles auquel nous nous attendions s'était mué en un fleuve impétueux, et nous avons le devoir d'assurer son cours jusqu'à l'océan. Mais comment? Deux possibilités s'ouvraient à nous : soit nous nous laissions porter par ce courant en tant que porte-paroles et représentants ; soit nous nous assurons que ce courant suive son cours, porté par sa propre force, notre rôle se limitant à celui de relayeur.

Nous avons pensé que le rôle qui nous incombait n'était pas celui de porter la parole mais de l'accompagner, de participer à rendre cette prise de parole possible, en nous effaçant nous-mêmes autant que nous le pouvions. Nous sommes en effet sensibles à cette idée qu'en prenant la posture du porte-parole, nous en venons souvent à confisquer la parole de ceux et celles qui l'ont initialement prise, ce à quoi nous nous sommes refusés.

Notre mission en tant que collectif était donc la suivante : rendre visible l'invisible, rendre audible ceux et celles qu'on entend pas. La prise de parole est une action politique. C'est sans doute l'action la plus fondamentale, condition première à toute tentative de transformation et de construction collective.

Plusieurs structures ont été créées, dont un site : onvautmieux.fr . Les témoignages y sont présentés sous la forme la plus brute : hormis une légère mise en page fidèle au texte originel, il n'y a eu aucune modification. La grammaire et l'orthographe n'ont pas été modifiées (à quelques exceptions des premiers témoignages, car nous n'avions pas encore décidé ce qu'il en était du travail de correction).

Ce livre est la suite logique de notre démarche : nous y avons intégré l'ensemble des témoignages du site, et sauf erreur de notre part, ils y sont tous.

Les catégories sont légèrement différentes : nous avons voulu rassembler les témoignages selon des contextes professionnels afin d'en faciliter la lecture. Ce choix de catégorie est loin d'être parfait, très souvent artificiel, et démonstratif que, dès lors que l'on exprime un vécu, il en devient absurde d'enfermer le discours dans une case. Ces catégories sont donc à apprécier comme des repères, ni plus, ni moins.

Mus par les valeurs libristes, nous aurions souhaité proposer ce livre sous une licence libre ou en l'inscrivant dans le domaine public, ce que nous n'avons pas fait pour des raisons d'ordre légal. Proposer ce livre en *Public Domain Mark* par exemple aurait symboliquement dépossédé les auteurs de leur texte, ce à quoi nous nous sommes refusés. Proposer une licence libre aurait soulevé les mêmes difficultés, et ouvert de nouvelles problématiques.

Ce livre n'a donc pas de cadre légal défini. Nous assumons cette illégalité, car nous pensons que la diffusion de ce livre a du sens, est légitime.

Légitime, car ce livre n'est pas celui d'un auteur, ni d'un collectif. Ce livre est l'œuvre de plusieurs centaines d'auteurs, anonymes, travailleurs, chômeurs, ouvriers, cadres, patrons, fonctionnaires, intermittents, hommes, femmes, étudiants, retraités, atypiques....

Ce livre ne propose rien, il montre. Il ne vante pas un discours idéologique, il présente des vécus, non pas des cas particuliers, mais l'expression de sensibilités singulières.

À la lecture de ces témoignages singuliers, il y a des invariants, des situations redondantes, ces petites choses sans importances, insignifiantes, qui se dévoilent comme une montagne par l'amplitude de cette prise de parole.

Par ce livre, il ne s'agit pas de proposer des solutions, il s'agit de prendre acte du vécu des travailleurs et des chômeurs afin de poser convenablement les bonnes problématiques. Car avant de proposer des réponses, encore faut-il se poser les bonnes questions.

À ceux et celles qui veulent poser les bonnes questions, à ceux et celles qui se sentent seuls face aux difficultés dans leur travail ou dans leur chômage, à ceux et celles qui pensent qu'on vaut mieux que ça, ce livre est le vôtre.

Faites-en bon usage !

Aide à la personne / Social

20 ans dans une usine à mômes pour 1300e par mois

Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Législation

Si je fais court : 20 ans dans une crèche, 1300 euros de salaire dont 100 d'ancienneté, une prime de 30 euros par an dites prime au mérite, des heures sup récupérées en temps, un temps complet depuis seulement 3 ans, une charge de travail toujours plus grande, une salle de pause comme un placard, des locaux inadaptés et une hiérarchie qui nous dit bien que nous n'évoluerons jamais.

J'accompagne les enfants et suis heureusement auprès d'eux tous les jours... Je me dis souvent que s'ils ne m'accompagnaient pas eux aussi à leur manière, je bazarderais tout ! L'esprit d'équipe a disparu et les arrêts se multiplient ! Usure mentale et fatigue physique ! Aucune motivation insufflée et grand mépris décomplexé d'une hiérarchie finalement très ignorante de notre métier, de nos pratiques... ce qui conduit à une déshumanisation de l'accueil des tous petits.

Nous avons les usines à vieux ! Nous avons aussi les usines à mômes ! Du service à la personne où sévissent la rapidité, la vision comptable et l'obsession du remplissage de places ! Pour le reste, tout est dans le discours ! Valeurs altruistes affichées en mode publicitaire pour la vitrine et séduire le client ! Car le parent du tout petit est d'abord un client et l'enfant, un placé ! Langage abominable d'aujourd'hui qui a vidé de son essentiel ce que nous faisons jusqu'alors avec bien d'autres valeurs et motivations !

Sans prétention, je vaud mieux que 1300 euros, je refuse de me brader plus et de vouer ma vie au travail, de m'humilier moi-même en acceptant tout le mépris d'une femme ministre qui détruit des décennies d'avancées sociales, cherchant à faire de chacun un ajusté à une société définie de plus en plus injustement !

Je vaud mieux qu'elle car je pense sincèrement que le goût de la vie est plus urgent que le coût de la vie ! Qu'une société avancée met l'humain et l'amélioration de ses conditions d'existence au centre de tout ! L'économie auquel chacun contribue devant être au service de chacun... et non l'inverse!

D'ailleurs, arrêtons le lynchage des chômeurs et des bénéficiaires du rsa ! Ils sont les victimes, pas les coupables ! Oui, nous valons mieux que ça ! Nous sommes les gens de tous les jours et le jour... ça se lève.

Je suis éducatrice spécialisée

Heures supp', Pression, Santé

Je suis éducatrice spécialisée, je suis employée par une association. J'accompagne des enfants, adolescents et jeunes adultes en situation de handicap mental afin de favoriser leur insertion sociale, scolaire et professionnel. Je travaille aussi en lien étroit avec leurs familles, leurs écoles, leurs orthophonistes.

Depuis l'an dernier, notre directrice a répondu à un appel d'offre pour accueillir plus de jeunes, avec des handicaps plus spécifiques. Plus ça va, plus on nous demande de faire plus de suivis, plus de routes, plus décrits, plus de réunion... Tout ça sans que les moyens évoluent vraiment... Le portefeuille de notre directrice grossit, le notre reste quasiment le même. Et quand on fait part de nos difficultés et besoins, on nous parle comme à des imbéciles capricieux. Nous avons de grosses difficultés à communiquer avec notre direction. Plusieurs fois, des décisions ont été prises de façon arbitraire, puis changées de façon tout aussi arbitraire. Notre cadre de travail est insécurisant. Je passe 35h/semaine au travail (ou plutôt 38 puisque je dois souvent faire des heures supp, non payées et rattrapées quand la direction le veut bien), je m'investis à fond parce que j'aime mon boulot, je passe ensuite une partie de mon temps libre à me reposer de la fatigue due à mon travail. Et mon salaire me permet juste de payer mes charges et faire de temps en temps une petite sortie. Cette semaine, trop de pression au boulot, difficultés à gérer émotionnellement, j'ai dû m'arrêter, je n'en pouvais plus. Et pour 1 semaine d'arrêt, trois jours de carences, trois jours où je ne serai pas payée. C'est raide. J'aime mon travail, je l'ai choisi. Mais quand je vois les conditions de mon travail, puis ce que je gagne comparé au coût de la vie, et comparé à ce que gagne mes supérieurs (on multiplie par 5), je me dis vraiment que je vaudrais mieux que ça.

Je rêve d'un travail où je suis utile à la société, où je communique de façon harmonieuse avec ma hiérarchie, où on me donne les vrais moyens de faire ce qu'on me demande. Un travail où les relations sont riches, où l'on apprend les uns des autres. Un travail qui favorise l'épanouissement. Un travail qui m'offre aussi les moyens d'avoir suffisamment d'argent et d'énergie pour subvenir à mes besoins, et pour vivre, découvrir, être disponible et prendre soin de ceux que j'aime. Un travail qui a un sens, une utilité pour autrui, pour la société, mais aussi pour moi et ma famille, un travail juste.

#onvautmieuxqueca

E.M., île de la Réunion

"Votre valeur est indicible."

Altruisme

Je lis avec beaucoup d'attention les témoignages qui se succèdent, âpres, désabusés, découragés, douloureux.

Je connais tellement ces souffrances que je rencontre tous les jours, en face à face dans mon travail de conseillère en insertion.

Depuis presque 20 ans, j'écoute, j'essaye de soutenir, d'accompagner du mieux que je peux, des hommes et des femmes dont je reconnais les parcours dans les écrits que vous publiez, que vous donnez à voir.

Je trouve nécessaire, de pouvoir enfin rendre audibles ces paroles, souvent murmurées entre les quatre murs de mes bureaux successifs. Justes soufflées, étouffées de honte. Quelques fois, mais pas souvent, criées, habitées de désespoir.

Je voudrais, pourtant apporter ma voix, comme un contre point à toutes ces voix, pour dire ma reconnaissance.

Pour exprimer combien toutes ces femmes, tous ces hommes, que j'ai pu croiser dans ma pratique professionnelle, m'ont apporté.

Une humilité, sans cesse renouvelée, qui permet de ne pas sombrer dans le fantasme de toute puissance du « professionnel ».

Un éveil à l'altérité, si éloignée de moi parfois, et pourtant, si proche.

Une énergie à vivre, malgré tout, un courage à affronter les écueils.

Un surplus d'humanité.

J'aimerais en retour dire à toutes celles, à tous ceux, qui se sentent brisés après une expérience professionnelle si douloureuse, effacés parce qu'ils ne trouvent pas leur place dans la société de production, j'aimerais leur dire qu'il y a en eux une part inaltérable. Qu'il y a ce qu'ils sont, au plus profond, et que cette part est puissante et magnifique. Et qu'elle a su conforter jour après jour les valeurs qui me constituent.

Croyez vous que je serais ce que je suis si je n'avais pas rencontré sur mon chemin des Daniel, Fatia, Richard, Jean-luc, Bernadette, Odile, Mehdi, Cindy, Etienne, Maria, Rémy, Claire.... Acceptant de se dévoiler, acceptant avec confiance le travail en commun que nous pourrions essayer de faire ensemble ?

Alors oui, j'ai envie de mêler ma voix à la vôtre pour dire On vaut mieux que ça. VOUS valez mieux que ça. Votre valeur est indicible. Et c'est elle qui continue à me donner envie, chaque jour, d'aller à votre rencontre.

Recevez ma profonde gratitude.

Je ne suis qu'un paillasson humain au bord de la crise de nerf.

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Pression, Rythmes/horaires du travail, Sexisme, Stress

J'aimerais raconter ici mon expérience, deux de mes expériences professionnelles, qui m'ont laissée un souvenir amer et honteux : un mélange de "c'est injuste ce qui s'est passé" et de "c'est ma faute, j'aurai dû dire non".

C'était un travail d'animatrice dans un centre de vacances pour adultes handicapés mentaux.

Que le titre (officiel) ne vous trompe pas : on n'était pas embauché uniquement pour animer, c'était même la minorité de ce qu'on nous demandait. On devait aussi s'assurer de l'hygiène des locaux (normes MDPH : après chaque douche récurer la cabine, après chaque repas laver par terre, balayer toutes les chambres tous les jours, etc...), de l'hygiène des vacanciers (pas de toilette complète, mais une aide à la toilette pour certains, et vérifier qu'ils changeaient correctement de vêtements et sous-vêtements), laver leurs vêtements, faire les courses et cuisiner les repas, donner les médicaments (à partir de piluliers donnés déjà remplis par les centres). Parmi les animateurs, un(e) responsable, qui assure sa part dans les tâches précédentes et en plus gère le budget (une somme globale est allouée pour la nourriture, les sorties et tout ce qui peut sembler nécessaire) et organise les sorties. On aidait aussi les vacanciers à gérer leur argent de poche pour ceux qui en avait et à appeler/écrire à leurs familles. Pendant les sorties, on conduisait tout le monde bien sûr, on veillait à ce que tout le monde suive, mette sa casquette et sa crème solaire, boive, ne se blesse pas... Le tout dans un gîte plus ou moins adapté aux grands groupes, mais qui en aucun cas n'est dédié spécialement à ce genre de public. Il est loué pour les trois semaines que dureront les vacances, et bien sûr les animateurs restent sur place en permanence. Le CDD de trois semaines est payé 640euros, logé et nourri. On nous informe que la loi impose un repos d'un jour par semaine, mais que pour des raisons évidentes d'organisation il faudra qu'on prenne deux demi-journées, uniquement des matinées. Mais après tout, ça ne dure que trois semaines, et on est jeunes, on se reposera après.

Voilà. Ça, c'est les conditions de base, que j'ai acceptées. Ce n'était déjà pas glorieux. Mais je cherchais un job étudiant, j'allais entamer mon M1 de psychologie et j'étais contente de pouvoir travailler avec ce public, ça me faisait une première expérience. Et ça montrerait, plus tard, que je n'avais pas peur de bosser dur.

Mon premier séjour ne s'est pas très bien passé. C'était physiquement dur, on avait beaucoup à faire très vite, on était sur le pont de 6h à 23h (et notre responsable faisait les comptes ensuite, de 23h à minuit...). Il n'y avait pas vraiment de pause : que ce soit pendant les sorties, pendant les repas, pendant les moments détente devant la télé, on était là avant tout pour les vacanciers. Ils étaient 15 pour 2 animatrices et la responsable, et il y avait toujours quelque chose à faire : empêcher une dispute, aller chercher un objet, expliquer ce qu'on allait faire, lire une lettre, changer de chaîne... Lancer des conversations, valoriser les uns et les autres, éviter qu'ils ne s'ennuient en proposant des jeux, leur faire raconter des histoires ou leur en lire, mettre la musique et faire danser tout le monde, c'était la partie animation de notre travail, et c'était vraiment la partie la plus agréable. Surtout qu'ils étaient vraiment géniaux, nos vacanciers. Adorables, drôles, serviables, gentils, c'est grâce à eux que j'ai pu passer des bons moments durant ce séjour.

Mais c'était en non-stop. On ne s'assoit que si tout le monde est assis, servi, occupé, et n'a besoin de rien. On vérifie si on a bien pensé à tout pour tout le monde, tout en continuant à discuter, à être disponible pour ceux qui le réclament, à mettre des priorités entre les demandes, tout le temps, tout le temps. Et en restant dans la joie et la bonne humeur. Je n'ai jamais autant jaloué les pauses-clopes que s'octroyaient les autres membres (dehors, dans le silence, un quart d'heure complet... le bonheur. Et enfin assise, sur le trottoir, peu importe, mais assise). Je n'ai jamais osé réclamer l'équivalent.

La demi-journée de repos était ratiboisée au maximum puisqu'on restait dans le gîte, à manger avec les autres, et qu'on continuait donc à être sollicitées de tous les cotés... Du coup j'ai pris l'habitude, puisque c'était l'été et qu'il faisait beau, de partir avec un bouquin et de marcher à travers champs jusqu'à m'installer dans un coin isolé, pour être tranquille. Ce qui m'a été reproché, bien sûr. Parce que les autres, eux, étaient "solidaires" - c'est à dire que l'autre animatrice et la responsable continuaient toutes les deux à aider les vacanciers qui frappaient à leur porte pour leur demander quoi que ce soit pendant leur temps de repos.

La responsable était tyrannique avec nous, nous rabrouait sans arrêt pour un rien. On finissait par se coordonner, avec l'autre animatrice, pour être au même moment de corvée de lessive, histoire de discuter un peu. Ce que la responsable nous reprochait. Elle ne supportait pas qu'on puisse avoir des moments de convivialité, comme si ça montrait qu'on n'était pas 100% à notre tâche.

Mais au final, j'ai passé outre. Je savais que c'était très stressant pour elle, et elle se donnait beaucoup de mal pour que ce séjour se passe bien. Et d'ailleurs, elle a réussi à faire des choses très bien, que ce soit au niveau des sorties ou des animations ponctuelles, et les vacanciers ont vraiment passé un super séjour. C'est juste triste qu'elle se soit passé les nerfs sur nous, et qu'elle n'ait pas compris qu'une équipe qui peut se poser est une équipe plus efficace au quotidien. Elle se destinait à devenir directrice dans

une institution pour adultes ou enfants handicapés mentaux, j'espère qu'aujourd'hui elle le sait...

Passons maintenant à mon deuxième séjour. C'est là que les choses deviennent marrantes.

J'avais gardé de la première fois un souvenir en demi-teinte. D'un côté, c'était exténuant, infantilisant et très mal payé. De l'autre, j'avais adoré travailler avec ce public, et je n'avais pas de travail pendant l'été. J'avais eu mon master de psychologie et, à part un CDD de trois mois, je n'avais fait que des jobs alimentaires depuis 2 ans. Au moins, ce travail-là était en lien avec mon métier, et je pourrais mettre en avant cette expérience. Je me suis dit que si la responsable du premier séjour était si stressée et avait dû porter tant de choses alors que nous étions toutes les trois totalement inexpérimentées, c'était sans doute la faute de la structure. Nous étions employées par une association qui avait seulement deux ans. En choisissant une association ayant vingt ans d'expérience et très bonne réputation - elle m'avait été recommandée par une prof de fac comme les meilleurs dans leur domaine - tout se passerait sans doute bien mieux. Quand à la fatigue... bah, j'étais jeune (quoique déjà moins ^^). Je me reposerais après.

Bref, je me suis dit que ça irait, et j'ai signé. En plus, on serait avec un groupe plus important (20 vacanciers), mais on serait trois animateurs et un responsable, et (luxe suprême) les repas seraient déjà tout préparés, il n'y aurait qu'à les réchauffer et laver les plats.

Puis on est parti, et les ennuis ont commencé.

Déjà, nous n'étions que deux à avoir déjà fait un séjour de ce type. L'autre était un homme d'une quarantaine d'année, plus âgé que notre groupe de vingtenaires, et il estimait que ça lui donnait l'autorité pour faire les choses à sa manière et ne rien écouter des autres. Y compris des instructions de notre responsable, qui tentait gentiment de lui expliquer son point de vue et de faire respecter, au minimum, les règles du séjour. Il se présentait comme partisan de l'organisation libre, où chacun fait les tâches comme elles se présentent, et assurait que ça fonctionnait très bien si tout le monde y mettait du sien. Il laissait les vacanciers remettre leurs vêtements sales parce que "chacun fait ce qu'il veut". Il ne suivait aucun horaire et les vacanciers dont il avait la charge n'étaient jamais prêts à temps pour les sorties, ce qui décalait tout le monde ou annulait carrément la sortie. Le tout avec un sexisme assez flagrant : quoi qu'on lui dise, si on voulait que l'info passe, il fallait qu'elle soit répétée par l'unique autre homme du groupe. Y compris - et ça me rendais dingue - pour suivre les instructions de route d'un trajet que je connaissais. Je disais de prendre à droite, il continuait tout droit. Je pestais, j'indiquais une autre route pour rattraper, l'autre garçon répétait l'autre route, et il y allait. Comme si je n'existais pas.

Personnellement, ma plus grande bataille avec lui a été autour des médicaments, qui doivent être gardés sous clé (placard qui ferme à clé ou pièce qui ferme à clé). En théorie, la corvée de distribution de médicaments était attribuée à tout le monde à tour de

rôle - les vacanciers en prenaient tous, et certains beaucoup, il fallait entre un quart d'heure et une demi heure pour la distribution, trois fois par jour. Mais comme c'était le bazar avec des piluliers de différents formats, sans noms, et que j'avais passé du temps dans les dossiers pour trouver ce qui était pour qui, c'était toujours moi qui m'y collait puisque moi "je m'y retrouvais". Et surtout parce que j'imposais, si quelqu'un d'autre le faisait, de cocher sur une feuille avec tous les noms et les dates quand le médicament était pris, ce qui rajoutait du temps (oui, moi aussi je le faisais : on ne peut pas se fier à sa mémoire pour ce genre de boulot, et les risques sont trop grands ! On avait des épileptiques, des psychotiques, des hypertendus, une diabétique, des cardiaques... Pas de quoi être à l'aise quand on s'aperçoit qu'on a oublié de donner un médicament, donc. Surtout que les membres de l'association nous avaient bien dit : si il y a le moindre soucis médical, on appelle tout de suite le samu pour qu'ils aient une trace enregistrée comme quoi on a fait les choses correctement. Et si c'est à cause d'un médicament oublié, c'est pour notre pomme, y compris les poursuites de la famille. Aujourd'hui, je ne sais même pas si c'est vrai ou si c'était juste pour nous faire peur. Mais sur moi, ça a très bien marché).

Bref, je donnais les médicaments, gardés à clé dans le bureau où était l'unique téléphone fixe du gîte, et cet animateur tenait à avoir la clé du bureau. Il y passait un temps fou, à faire appeler leur famille aux vacanciers, et sans doute à appeler lui-même (ou à faire la sieste, ou peu importe). Je devais à chaque fois le chercher et lui réclamer la clé, et la lui rendre tout de suite après avoir fini. Avec à chaque fois de charmantes remarques sur à quel point j'étais chiant avec ça.

La crise a fini d'éclater en fin de la première semaine. Notre responsable a appris la mort, brutale, de son père. Elle s'est complètement écroulée. Hors de question bien sûr de rester, et elle pris ses dispositions pour repartir le lendemain matin - un membre de l'association allait venir la chercher pour la conduire à la gare. Dans sa discussion avec l'association, on lui demande de recommander un nouveau responsable dans notre équipe, le temps qu'ils recrutent quelqu'un d'autre. Elle le fait et déconseille vivement de nommer le quarantenaire, dont elle décrit les nombreux comportements problématiques. En apprenant que ce ne sera pas lui le prochain responsable, il s'emporte, l'injurie violemment, nous insulte toutes tandis que nous tentons de la défendre, et part... avec la clé du bureau où sont stockés les médicaments.

Au final, l'autre garçon l'a suivi et a pu négocier pour au moins récupérer cette clé - au bout de trois heures. Il est une heure du matin quand il rentre. Pendant ce temps, nous avons fait de notre mieux pour calmer les résidents effrayés par les éclats de la dispute et consoler la responsable, violemment chamboulée.

Le travail continue après son départ. Notre nouvelle responsable arrive d'un autre groupe. Elle est sensée remettre les choses en ordre et calmer le conflit entre nous et le quarantenaire, qui est revenu travailler comme si de rien n'était, se contentant de nous

snober ouvertement - et de donner aux résidents des instructions exactement inverses à celles qu'on leur donne, comme quoi il n'est pas si sourd.

La nouvelle responsable nous a été décrite comme "en troisième année de médecine, la tête sur les épaules, avec beaucoup d'assurance". Promis, elle me déchargera de la corvée des médicaments, et surtout du stress qu'elle implique ! Elle nous avoue vite qu'elle est en première année. Mais peu importe. Elle sait ce qu'elle fait, et va tout réorganiser, puisque rien ne l'est pour l'instant. Par contre, il faut dorénavant organiser des veilles : à tour de rôle, quelqu'un doit faire une nuit blanche pour faire des rondes régulières et voir si tout va bien du côté des résidents. Elle est formelle sur ce point, et montre l'exemple en prenant la première nuit. Avec un animateur, quand même, pour montrer ce qu'il faut faire et mettre de l'ordre à deux dans l'organisation. La journée de repos sera prise après la nuit blanche, journée complète, et comme ma journée de repos a sauté avec tout ce bazar, c'est moi qui m'y colle.

(Là, tous ceux qui suivent crient à l'arnaque. Mais j'étais tellement bouleversée par tous ces conflits, j'avais tellement envie de me reposer sur quelqu'un de solide, que j'étais prête à tout croire. Je voulais faire confiance à cette fille, aveuglément, du moment qu'elle me rassurait et me disait quoi faire.)

Nous nous installons pour la nuit. Elle sort tous les papiers, les brasse un peu, me parle beaucoup, me fait la leçon sur tout ce que nous n'avons pas ou mal fait, se vante beaucoup, parle de l'autre séjour "beaucoup plus difficile" dans lequel il y a des personnes lourdement handicapées. Toutes les heures on fait la ronde. Elle me fait guetter des petits bruits indiquant un problème, une apnée du sommeil "dont il faut absolument parler au médecin". Elle brasse ses papiers. Elle finit par "partager le travail" et me donne le budget à faire. Je lui dis que je ne sais pas comment m'y prendre, et que c'est justement parce que je déteste ça et que je sais que ça m'embrouille que j'ai refusé d'être responsable - à mon embauche et lorsque la première responsable est partie. Elle s'énerve, me fait une longue liste de tout ce qu'elle fait, me reproche de ne pas participer. Je lui demande de m'expliquer au moins ce qu'elle attend de moi : c'est très flou, dans ma tête, "faire les comptes". Quelles sont les consignes officielles ? Que faire des factures ? Comment noter les choses ? Que faut-il détailler ou non ? "Rah, tu sais bien !" sera ma seule réponse. Il est très tard dans la nuit et je n'ai aucune envie de lutter. Je bricole une tentative. Ça ne lui convient pas. Elle s'empare des factures et du cahier en soupirant, et me colle aux dossiers des résidents - je ne me souviens même plus de ce que j'étais sensée y faire, mais c'était une autre tâche inutile que l'ancienne responsable aurait soi-disant négligée. Quand aux fiches que j'ai mises en place pour gérer le quotidien, les médicaments, les douches, les lessives, les corvées de chacun et leur répartition équitable - tout ce que l'autre ne respectait jamais puisque, souvenez-vous, j'étais chiante - elle les trouve moches et peu pratiques. Il faut vraiment qu'elle s'occupe de tout, et va donc les refaire... dès qu'elle aura le temps. Alors qu'elle ne prend même pas le temps de dormir. Le dévouement absolu.

Au petit matin, les premiers vacanciers se lèvent, je commence à donner les médicaments (non, elle n'a pas le temps de s'en occuper, c'est le bazar et elle va tout organiser correctement... dès qu'elle aura le temps.), la responsable fait un ultime tour... et revient catastrophée : on a une épidémie de gastro ! C'est la fin du monde, nous allons tous mourir dans d'atroces souffrances !

Hors de question que j'aie me coucher : c'est une urgence, bon sang ! Il faut absolument qu'un médecin vienne ! Il n'y a pas internet au gîte, et je galère à trouver les numéros sur l'unique smartphone du groupe - il n'y a pas beaucoup de réseau - puis j'appelle. SOS médecins a du mal à comprendre ce qu'on est : ils refusent de se déplacer dans une institution pour handicapés mentaux - on doit avoir notre propre médecin, assurent-ils - puis refusent de se déplacer dans une colonie de vacance. Bref ils ne viendront pas. Aucun médecin en ville ne répond à cette heure-ci. Le SAMU n'envoie personne pour une simple gastro. La responsable m'envoie à l'hôpital du coin pour demander directement un médecin. Ce qui n'est pas plus mal, les autres sont en train de courir partout pour tout laver, amènent les petits déjeuners en chambre, calment de leur mieux les vacanciers qui s'ennuient et se plaignent - enfermés dans leurs chambres sans télé, pas étonnant... La responsable, elle, s'installe pour une tâche de la plus haute importance : couper les ongles de tous les vacanciers. Pour réduire la contamination.

A l'hôpital, je déroge de ma sacro-sainte mission pour m'acheter un croissant à la boutique. Je n'ai pas mangé depuis la veille. Mais je n'aurais pas osé arrêté de courir devant ma responsable pour quelque chose d'aussi trivial que manger, alors qu'on est en grave urgence sanitaire. A ce stade de l'histoire, entre le stress et le manque de sommeil, je ne suis qu'un paillason humain au bord de la crise de nerf.

Ce qui me permet de convaincre un médecin de venir. Il est à moitié en cabinet et à moitié à l'hôpital, il est touché par notre problème et trouve grave que SOS médecin ne nous aient pas aidés. Et surtout, il voit dans quel état je suis. Victoire ! Je peux aller dormir ?

Ah bah non. A mon retour, on a une autre urgence sur les bras : le quarantenaire a tripoté une des vacancières sous la douche, sous prétexte de la laver. La responsable est dans tous ses états, et nous pas bien fiers : on a raté ça ? On a laissé faire quelque chose d'aussi grave ? On ne sait pas quoi faire, mais on reste là, autour d'elle, pendant qu'elle appelle les supérieurs, qui tentent de détricoter les faits. On discute à voix basse entre nous pour comprendre ce qui s'est passé, si quelqu'un l'a vu ou si c'est la vacancière qui a raconté les attouchements.

On en est encore là quand le médecin arrive. C'est moi qui l'accueille, et je vais le mener auprès des malades. Mais je ne sais pas qui est touché exactement, et j'ose déranger la responsable pour le savoir.

Ils sont deux, à avoir la gastro.

Ou plutôt, une a vomi, et l'autre a une petite diarrhée.

La voilà, la grande épidémie, l'urgence sanitaire absolue.

Et c'est à moi de l'annoncer au médecin, après lui avoir fait la grande scène du désespoir pour qu'il vienne alors qu'on était abandonnés de tous. Cette honte...

Il a été très gentil. Je crois qu'il me plaignait plus qu'autre chose. Il nous a même "couverts" auprès de nos chefs, en disant qu'on avait agit en prévention de l'épidémie, et en nous donnant de quoi faire face si elle se déclenchait tout de même. J'en aurai pleuré. J'ai pleuré. Mais plus tard, à l'écart. Surtout, surtout, ne pas flancher devant les autres. On était tous sur les nerfs, et il fallait rassurer les vacanciers, reprendre la vie quotidienne. Y compris pour la jeune fille qui avait peut-être été attouchée, qui ne comprenait pas pourquoi elle était le centre d'attention et qui angoissait de plus en plus. Son agresseur présumé restait simplement à l'écart. On l'ignorait autant qu'il nous ignorait - on ne savait pas quoi faire. Les chefs étaient alertés, ils allaient prendre une décision.

Retour à peu près à la normale, je m'éclipse - avec la très forte impression d'abandonner le navire, mais les autres animatrices me rassurent en me disant de me reposer. Je me lave la tête et je fais ma lessive - interdiction de faire sa lessive avec celle des vacanciers. Je mange (je pille des restes dans le frigo) et je vais enfin me coucher. Il est 19h.

19h30 : je suis réveillée par la responsable qui entre en trombe dans ma chambre : les chefs arrivent. Et les chambres ne sont pas nettoyées. On va avoir des ennuis... "on", c'est bien sûr nous, les animateurs. Elle elle n'est arrivée que la veille, elle ne craint rien, mais pour notre bien il faut quand même s'activer. Et encore aujourd'hui je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas l'envoyer se faire voir. Pourquoi je me suis levée, habillée, et mise à passer le balai.

Au final, elle repartira dans son groupe d'origine. Le quarantenaire est viré, mais il n'y aura pas de plainte : il a aidé la jeune fille à se doucher, ce qui est interdit par le règlement de l'association (les femmes doivent laver les femmes, pour éviter justement ce genre de soupçons), mais rien n'indique qu'il l'ait attouchée, y compris dans le témoignage de la première concernée. En fait, la responsable a tellement monté toute l'affaire en épingle qu'il est impossible de trouver ce qui, en premier lieu, lui a fait croire qu'il y avait eu des attouchements. Au moment de rassembler ses affaires, elle éclate en sanglot, en disant qu'on est tous contre elle alors qu'elle a fait de son mieux. Il faut dire que les autres lui disent ouvertement à quel point ils sont ravis de la voir dégager. Je ne dis rien. Je ne veux pas être méchante, mais je lui en veux.

Une nouvelle animatrice arrive, qui veillera jusqu'à la fin du séjour à ne rien faire, se plaindre lorsqu'on lui demande quoi que ce soit, prendre sans concertation des pauses interminables où elle se plaindra longuement au téléphone de nous et du centre, en se moquant bien qu'on l'entende. Elle aussi, elle me trouve chiant, à toujours lui demander

de faire des choses. C'est réciproque : je trouve chiant de repasser derrière elle, de surveiller ses vacanciers en plus des miens. Je râle et fais à sa place, trop bonne poire encore une fois. Y compris lorsqu'un vacancier se chie dessus et qu'il faut le laver : elle est sensée s'en occuper, mais elle "ne peut pas". Bon. Je calme les choses, histoire de dédramatiser devant ce pauvre monsieur qui est complètement mortifié, je l'accompagne, je le lave, je lave ses vêtements, le sol... Je n'en aurai jamais un mot de remerciement, ni une de mes corvées prise en retour. Des petites choses qui prennent beaucoup trop d'importance et sont ressassées jusqu'à la haine.

Notre troisième - et dernière - responsable est l'épouse du président de l'association. Elle est âgée - une soixantaine d'année - et a beaucoup d'expérience, elle doit donc remettre de l'ordre et nous permettre de reprendre le séjour dans des conditions normales. Elle veut surtout ne jamais se mêler de trancher pendant les conflits, et n'est absolument pas dérangée par les inégalités de charge de travail du moment que tout est fait. Je me plains à elle une ou deux fois. Elle estime que c'est mon attitude qui pose problème, tout en admettant que j'ai raison... Qu'est-ce que je peux en tirer ? Je ne lui dis plus rien et tente de faire au mieux.

Ah, et bien sûr, je suis toujours aux médicaments. Y compris mes jours de repos.

(mais j'ai eu un vrai jour de repos, complet, après le fiasco du premier.)

Je tiens bon, et en dépit des oppositions entre animateurs, nous faisons tous de notre mieux pour prendre soin des vacanciers, qu'ils se sentent enfin à l'aise et qu'ils s'amusent bien. Je suis bien plus épuisée par le quotidien que lors de mon premier séjour, sans savoir si c'est l'âge ou le stress.

Je tiens jusqu'à la fin. J'ai reçu une prime de 111 euros. Donc la responsable a bien estimé que j'avais raison, au final. Ou elle voulait compenser ma nuit blanche. Je ne sais pas, je n'ai pas cherché. J'étais embarrassée de l'avouer aux autres, qui avaient aussi souffert durant ce séjour, et avaient aussi fait de leur mieux, et n'avaient rien eu. Comme si j'étais coupable. Une dernière trahison d'un idéal égalitaire qui nous avait aidés à tenir...

C'est à la toute fin que j'ai craqué. J'habitais la ville où on avait ramené tous les vacanciers. J'ai raccompagné deux animatrices à l'arrêt de bus pour qu'elles aillent à la gare. J'ai appelé mon compagnon pour qu'il vienne me chercher. Et je me suis écroulée en larme, sur le trottoir. Une passante m'a même demandé ce que j'avais. J'ai pleuré, j'ai hurlé, j'ai tenté d'expliquer, j'ai échoué, j'ai fini par me calmer, lui dire que ça allait, qu'on venait me chercher de toutes façons...

Quand mon compagnon est arrivé, je lui ai dit que plus jamais je ne voulais faire ça, que si jamais je voulais y retourner il fallait qu'il m'en empêche, je lui ai fait jurer, plus jamais ça, plus jamais...

Par la suite, je n'ai jamais vraiment compris la violence de ma réaction. Même si j'avais beaucoup encaissé, à la limite de mes forces, j'étais certaine que je pouvais encore

tenir. Je n'avais pas été capable de voir que j'étais à bout.

Je n'ai jamais compris non plus comment j'avais pu me laisser faire à ce point - par différentes personnes, dans différents domaines, y compris lorsque je savais que j'avais raison et que d'autres me soutenaient. J'étais adulte, avec de l'expérience professionnelle, j'avais su tenir bon sur ma position pour défendre mon point de vue concernant des patients dans des réunions avec toute l'équipe, j'avais tenu bon durant ma soutenance de mémoire face à un jury cherchant à me piéger... Et pourtant, là, j'ai fait soumission. Une soumission d'autant plus douloureuse qu'en essayant de me plaindre à mes proches de ce qui m'avait fait souffrir, on me renvoyait sans arrêt que j'étais un peu responsable : je "n'avais qu'à dire non"... Pourquoi je n'ai pas su dire non ?

Et cette année, j'ai presque trente ans, je suis psychologue diplômée depuis 5 ans, et après 2 ans et demi de CDD (merci fonction publique) je suis au chômage. Et j'ai sérieusement pensé à remettre ça cet été. Après tout, je suis plus âgée, j'ai plus d'expérience, je sais mieux m'imposer... ça devrait bien se passer.

C'est mon compagnon qui m'en a dissuadée. D'abord en me rappelant que je lui avais fait jurer de m'en empêcher. Ensuite en analysant avec moi : pourquoi ce serait à moi d'être plus forte ? L'organisation de ces séjours, en plus des trop nombreuses heures de travail pour un salaire de misère (ce qu'on retrouve je crois dans tous les domaines d'animation...), ne pose aucun cadre, aucune structure, et laisse des gens jeunes et inexpérimentés, ne se connaissant pas, s'organiser comme ils peuvent, sans avoir aucun garde-fou contre les dérives. Et si tout peut très bien se passer, tout peut aussi très mal se passer. Ce n'est pas à nous de compenser l'absence de cadre car là on est, en plus de l'incompétence des organisateurs, dans la négligence sur des personnes fragiles et l'abus de confiance. Mes mots sont forts, mais là on parle de familles et de financements de l'Etat payant et confiant leur proches pour des vacances, pour qu'une fois dans l'année, ils s'amuse dans un autre cadre que leur institut. On nous dit qu'il est impossible, avec ces financements, d'organiser ces séjours sans compter sur la bonne volonté des animateurs, mais je crois que personne n'empêche les associations de s'en mettre plein les poches, et même si elles ne le font pas, de quel droit vivent-elles d'une situation qui laisse la porte ouverte à toutes les maltraitances ?

Et ces derniers mots ne sont pas de moi, trop durs à écrire, à penser, car cela veut dire, et j'en ai froid dans le dos, que j'en ai été complice.

Mais tout le monde s'en fout, car je suis actuellement au chômage, et c'est l'image d'une assistée qui ne prend pas sur elle pour travailler à tout prix que la société me renvoie. Ou alors, lorsque j'essaie d'en parler à ma famille, de leur décrire à quel point ça a été dur et que je dois pas y retourner, ils évitent mon récit et changent de sujet immédiatement, comme s'ils n'étaient pas capables de l'entendre, d'admettre que j'ai souffert et que ce qu'on m'a demandé de faire au nom du travail n'était pas normal. C'est à l'esquive de personnes ne voulant pas entendre la réalité, la remise en question de leur mythe du

travail, et du coup à leur froideur, que je me heurte.

#onvautmieuxqueça.

"T'es inutile, t'es qu'une bonne grosse merde, ta mère aurait dû te noyer à la naissance"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Sexisme, Situations/injonctions paradoxales, Stress

J'ai 22 ans, et j'ai, depuis l'âge de 18 ans, travaillée dans deux fast-food, dans un supermarché, et en tant que Babysitter. Aucune de mes expériences de travail ne s'est réellement bien passée. Voilà pourquoi :

Mon premier emploi fut celui d'équipière polyvalente . Je travaillais en temps partiel, et pourtant, ces 10 à 12h par semaine m'ont minées le moral. Je ne parle pas du rythme soutenu, des clients mal polis et irrespectueux (bien que cela joue énormément), mais du comportement des managers, oui. L'ambiance met facilement n'importe qui à cran, mais cela n'excuse en rien d'harcéler moralement ses employés. Un jour, alors qu'il y avait eu un problème dans les commandes du stock de viandes surgelées (commandes gérées donc par les managers), et que j'étais évidemment seule en cuisine pour assumer le travail d'au moins trois personnes, le manager est arrivé en me hurlant dessus. Estimant que c'était de ma faute si il n'y avait plus les viandes dont on avait besoin, il a trouvé justifié de me dire "T'es inutile, t'es qu'une bonne grosse merde, ta mère aurait dû te noyer à la naissance". J'ai fini par aller m'enfermer dans les toilettes pour pleurer, et il m'a suivi et a continué d'hurler des horreurs, dont "C'est bien, profite en pour te foutre la tête dedans et te noyer maintenant, ça sera un cadeau pour tout le monde". Bien sûr, jamais il ne s'est excusé, pas même lorsqu'il a découvert qu'il était LE manager responsable de cette mauvaise commande. J'ai donc passé tous mes autres shifts dans la peur de cet homme.

Dans un autre fast-food de la Même Marque, je me suis retrouvée littéralement seule dans le restaurant pour tout gérer. Je devais prendre les commandes en caisse et au drive (et donc de les préparer), et m'occuper de la cuisine, en soit, le rôle de minimum de cinq personnes si on veut que son restaurant tourne un minimum. Mais je faisais les horaires de l'après midi, le directeur et le franchisé estimaient qu'il n'y avait pas besoin d'autant de monde, un seul équipier et le manager de terrain feraient amplement l'affaire. Sauf que pendant ce temps là, je n'ai jamais trouvé le manager. Il avait tout bonnement, disparu. Je n'ai jamais su pourquoi j'avais été toute seule. Heureusement, les clients ont été compréhensifs et étaient aussi indignés que moi de voir dans quelle situation je me

trouvais.

Encore dans ce même restaurant, alors qu'il s'agissait de mon dernier jour après 1 an et demi là-bas, je suis arrivée en retard sur le terrain et j'ai perdu la prime que j'étais censée avoir. Parce que la superviseuse m'a prise à part pour me faire la morale. Il faut savoir que cette femme est chargée donc de superviser le terrain, de connaître les employés etc. En 1 an et demi, je ne l'ai vu que 3 fois. Évidemment, elle ne connaissait pas mon nom. Il se trouvait que j'étais aussi en contrat temps partiel, 12h par semaine, et donc M était loin de représenter MA VIE. Alors je m'étais fait percer les oreilles - ce qui est en soit, interdit pour une raison d'hygiène. Citer moi un M où les équipiers n'avaient pas de bijoux, une charlotte et une casquette pour cacher leurs cheveux y compris en caisse, je pense qu'on est loin du respect de cette règle. Bref, mes managers étaient au courant, il était convenu que je porte un pansement sur mes oreilles pour empêcher que les prothèses ne partent. Mais non, elle était indignée. Pendant 20 min, elle m'a dit que j'étais une personne irresponsable, que j'étais un danger public, que mes actes étaient des actes terroristes envers elle, envers M. Elle a comparé mon acte à celui d'un policier diplômé qui braquerait une banque dans la foulée. Elle m'a aussi insulté, et a été virulente avec moi physiquement.

Lorsque j'ai travaillé au supermarché, c'était en tant que saisonnière. Je gérais donc la caisse, la mise en rayon, parfois le déchargement et le rangement des stocks. La plupart du temps, je m'occupais des mises en rayons le matin entre 5h et 8h. Le magasin était censé nous fournir du matériel pour le travail : doudoune, chaussures de sécurité, gants et cuter. Je n'en ai jamais vu la couleur. Il m'a fallu plusieurs fois m'occuper des rayons surgelés sans aucun équipement, les mains gelées. Bien sûr j'ai fini par apporter mon propre équipement.

Je passe sur le fait qu'à maintes reprises j'ai été humiliée moralement par les managers. Il faut croire que n'importe qui avec le minimum d'autorité se prend pour ce qu'il n'est pas. Aussi, je faisais beaucoup plus d'heures que prévues, mais comme il n'y avait pas de système de pointage et que c'était ma parole contre celle du manager, je n'ai jamais vu la couleur de mes heures supplémentaires, et bien sûr de mes heures de repos qui sont censées aller de paire, et du temps de pause presque jamais respecté.

Il faut savoir aussi que j'ai toujours travaillé hors contrat. Chaque semaine, j'étais censée signer un contrat pour la semaine en cours. Cela n'a jamais été le cas. Une personne arrivait toujours la bouche en cœur, en fin de mois, voire à la fin de mon contrat, pour me demander de signer mes différents contrats sur lesquels elle avait apposé les bonnes dates. Aussi, il m'est arrivé un accident de travail, à force oui, sans le bon matériel pour s'équiper, on se blesse. J'ai donc été arrêtée 4 jours. J'ai rempli les papiers nécessaire, je les ai apporté à mon employeur qui a refusé de me recevoir et qui a demandé à ce que je les laisse à l'accueil. J'ai de mon côté fait le nécessaire pour que la sécurité sociale reçoive ma part des papiers. Plusieurs mois plus tard, la Sécu me dit que

l'affaire est classée, car je n'ai jamais remis mes papiers à l'employeur - que j'ai recontacté pour éclaircir la situation. Il m'a affirmé que non, jamais je n'avais été en arrêt de travail. Je n'ai donc jamais été payé pour ces jours. Et je soupçonne fortement cette histoire de contrat d'y être pour quelque chose :)

Enfin, depuis deux ans, je suis babysitter dans une agence de garde d'enfants. Je m'occupais d'une famille depuis près d'un an - cela se passait plus ou moins bien. La mère respectait rarement mes horaires, je n'avais jamais les coupons pour me faire payer quand il fallait, elle trouvait drôle le fait que ses enfants ne respectent pas mon autorité, et elle refusait de me payer mes quarts d'heures supplémentaires car "1/4 d'heure + 1/4 d'heure ça finit par faire beaucoup plus d'heures en plus". Il était question que je démissionne, mais j'avais moi même insisté pour faire la transition jusqu'à ce que l'agence lui trouve une autre babysitter. Jusqu'au soir où, le petit de 6 ans se mette à hurler, à me frapper (le visage, la poitrine, le milieu du dos, le sexe) à plusieurs reprises, à m'insulter (connasse, salope, grosse merde) et à me dire "t'es inutile t'es pauvre et t'es obligée de nous garder" (notons qu'un enfant de 6 ans ne parle pas comme ça sauf si il a entendu ça dans la bouche de ses parents...), et à hurler que je le frappais, que je l'étranglais, que j'allais le tuer. Il m'a craché dessus. Il alternait crise de furie, larmes et rire. De la pure comédie. Le plus grand des enfants, aussi choqué que moi, a pris le téléphone pour appeler les parents (qui étaient à un concert). La mère m'a demandé de mettre le petit devant Pokémon pour le calmer. Ils devaient rentrer vers 23h, ils sont revenus vers 00h20 (sans prendre la peine de me prévenir, en précisant qu'ils étaient restés parce qu'il y avait un rappel), si bien que je n'ai pas pu m'expliquer avec eux alors que nous le devons, car j'allais rater le dernier RER pour rentrer chez moi. Pendant une semaine, je n'ai pas eu de nouvelles des parents. Ils n'ont pas cherché à savoir si j'allais bien, ou à me dire qu'ils en avaient parlé avec leur fils. Si bien que j'ai décidé de ne plus m'occuper d'eux. J'ai prévenu la mère que je n'étais plus en mesure de m'occuper de ses enfants après le comportement de son fils, et j'ai prévenu l'agence de ce qui m'était arrivée. Mon représentant au sein de l'agence lui-même n'a jamais pu aborder le sujet avec la mère des enfants, qui lui aurait dit au téléphone "Si c'est pour me parler d'Hélène, ce n'est même pas la peine".

Est-ce demander l'impossible que de demander d'être simplement respectée ? En tant qu'employé, en tant qu'être-humain ? Pourquoi suis-je toujours obligée de faire l'impasse sur mon moral parce que je suis dans le besoin d'argent et que je ne peux pas démissionner ? Pourquoi suis-je constamment rabaissée ou humiliée, par mes supérieurs ou par mes employeurs ?

Je vau mieux que ça.

Harcèlement sexuel au travail

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Harcèlement sexuel, Humiliation, Rapports sociaux

Ma mère travaillait dans une maison de retraite publique depuis plus de 10ans avec des horaires difficiles : 8h-14h/17/20h, du lundi a vendredi et 1w-e sur 2, et peu de temps libre pour son plaisir (ni Noël, ni le 1er de l'an). Cependant elle aimait aider les personnes âgées et les résidents appréciaient beaucoup ma mère. Mais depuis maintenant 4 ans ma mère a du arrêter de travailler après qu'un collègue l'a harcelée sexuellement et à de nombreuses reprises.

La culpabilité de ma mère était telle qu'elle n'a osé nous en parler que très longtemps après, tandis que son collègue à toujours son poste... Après avoir rencontré la police et les différents responsables à la mairie, et la direction de son emploi, aucune solution n'a été trouvée pour ma mère tandis que son ancien collègue travaille toujours sur place et n'a jamais été inquiété....

J'espère qu'un jour ma mère retrouvera l'envie de travailler, et surtout qu'elle pourra retourner sur son lieu de travail sans boule au ventre ni angoisse, et qu'elle ne se sente pas abandonnée dans son travail, elle qui aime aider les personnes âgées, avec la peur d'être remplacée si elle n'accepte pas de faire des concessions pour son travail.

J'adore ma mère et je l'admire pour les sacrifices qu'elle est prête a faire pour sa famille, mais cependant, pour moi, voir ses parents se faire entuber par le monde du travail, y perdre leur santé sans rien en retour et qu'on me demande de vite intégrer le marché du travail... ça me fait doucement rigoler, pendant que je prépare mon sac pour partir de l'autre coté de la planète...

Quand l'illégalité flirte avec la mise en danger des employés

Précarité, Santé

Je travaillais pour une société de service à la personne, le boulot était rémunéré de manière extrêmement précaire en dépit de ce qu'on m'avait promis (4h pour 29 euros le dernier mois contre les 400 euros promis pour une cinquantaine d'heures).

L'avant dernier mois du contrat, on me propose par téléphone une garde d'enfant (chose qui n'arrive jamais habituellement). La prestation est à deux pâtés de maisons de chez moi, le lendemain (la proposition m'a été faite à 18h la veille), pour une dizaine d'heures. Heureux d'enfin avoir de quoi aider financièrement ma mère, je demande plus de renseignements sur l'enfant, on me répond que c'est une jeune fille de quatre ans, malade.

Je valide la garde et m'y rends, une fois sur place, j'apprends non seulement que l'enfant est âgé de 3 ans (je n'ai pas de formation petite enfance, c'est donc illégal), mais aussi qu'il est atteint de la varicelle. Les parents me confirment que la société est au courant et qu'elle a envoyé trois autres gardes d'enfant avant moi. J'ai accepté la garde, ne souhaitant pas mettre davantage dans l'embarras les parents, l'ai effectuée jusqu'à son terme et ai posé mon préavis de démission dans les jours suivants. Encore heureux d'avoir contracté la varicelle jeune, car sinon je ne serais peut être plus de ce monde.

Je précise que ma société ignorait totalement si j'avais déjà contracté la varicelle ou non, et jamais je n'ai eu de vaccins de prévention à faire.

La direction attendait de moi que je sois l'œil de Moscou

Surveillance

Je suis éducatrice spécialisée depuis 5 ans. L'année dernière, j'ai été embauchée sur un poste de "coordinatrice" dans un foyer pour adultes handicapés. Mes collègues avaient tous des diplômes "inférieurs" au mien et mon rôle était officiellement d'être un appui pour eux dans la mise en place de projets individuels ou collectifs pour les usagers.

Sauf que je me suis vite rendue compte que la direction attendait de moi que je sois l'œil de Moscou. Très rapidement, ma chef m'a convoquée de plus en plus dans son bureau pour savoir quel était l'avis de l'équipe sur telle ou telle décision de la direction, savoir ce qui s'était réellement passé sur tel ou tel incident entre collègues ou avec un usager... Et puis on m'a demandé petit à petit de "vendre" les décisions de la direction à mes collègues et de faire en sorte qu'ils les acceptent.

J'ai refusé. Je me suis toujours positionnée du côté de mes collègues. J'ai jamais voulu répondre aux questions de ma chef ce qui avait le don de l'agacer. Ce climat de compétition dans lequel on met les salariés pour casser la solidarité et l'entraide au travail me répugne. J'ai fini par quitter mon poste et je suis aujourd'hui dans un boulot qui m'épanouit beaucoup plus et dans lequel on me demande pas d'être le toutou de la direction.

Fille au pair, 100 euros par mois au noir, sans être nourrie

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Humiliation, Législation, Magouille, Précarité, Pression, Rythmes/horaires du travail

Tout commence en juillet 2014, je suis dans une impasse financière et je dois quitter le domicile où j'étais gracieusement logée depuis plusieurs mois. Je cherche des jours et des jours une solution sur divers sites, plus ou moins douteux. A peine majeure, sans diplômes, sans parents pour m'aider, que pouvais-je espérer ? Enfin, je tombe sur une annonce de 'fille au pair' en région parisienne, là où je vivais. Je prend contact avec la personne l'ayant postée, afin de convenir d'un rendez-vous. Miracle, elle me répond. Nous choisissons une date proche afin de se voir.

Le jour J, j'arrive à l'heure, on me présente la maison, l'enfant dont je devrais m'occuper toute l'année, avant d'arriver aux détails du contrat. Je serais payée 'au black', 100 euros par mois, serait logée dans une chambre assez modeste, ne serait pas nourrie (ce qui indique bien que je devrais me débrouiller pour me nourrir, par moi-même). Concernant ce que je devrais faire :

- Emmener l'enfant à l'école puis le ramener le soir, le faire goûter, lui faire faire ses devoirs, jouer avec lui, lui faire prendre sa douche avant de dîner (Les repas à lui faire étaient tous scrupuleusement écrits chaque semaine sur un planning, repas que je ne prenais évidemment pas avec lui).
- M'occuper de lui chaque mercredi, toute la journée, et l'emmener à ses activités extra-scolaires.
- Faire l'intégralité du ménage de la maison (un F3), ainsi que le repassage. J'étais exemptée de faire le ménage de la chambre des parents ainsi que de m'occuper de leur lessive

Je me suis dit, ce jour-là, que c'était une offre assez simple et que si, en plus, je gagnais de l'argent pour ça, c'était merveilleux. Ma naïveté n'avait jamais été aussi grande qu'à ce moment. Après que les parents aient écouté mes motivations, mon cursus scolaire ainsi que mes éventuelles questions, ils m'invitent à rentrer chez moi, indiquant qu'ils me rappelleront si j'ai été sélectionnée, étant donné qu'ils ont beaucoup de candidates.

Une semaine plus tard, on me rappelle pour me demander si je suis toujours intéressée, question auquel je répond par la positive. On me propose donc d'emménager quelques semaines avant la rentrée des classes, ce que j'ai fait.

De là, les choses vont devenir de moins en moins facile à vivre.

Premier mois, j'ai suivi à la lettre toutes les recommandations de la mère (le père étant régulièrement loin du domicile), à savoir l'heure du lever, les indications du ménage, mes autorisations et interdictions. Elle restait courtoise, sans pour autant paraître chaleureuse. Je me suis donc attelée en fin de première semaine au ménage ainsi qu'au repassage, comme demandé. Récuration des toilettes, aspirateur, serpillère, vaisselle (oui parce que je n'avais pas le droit d'utiliser leur lave-vaisselle parce que je cite : "pourquoi je te paierais si tu ne le faisais pas à la main?"), carreaux et miroirs, tout y passe. Le soir-même, la mère vient me voir dans ma chambre et me demande de venir voir. Je découvre alors une trace sur la table basse du salon, avant qu'elle ne me montre également une miette sur le plan de travail de la cuisine. Elle me ré-explique vigoureusement les méthodes à suivre, une demi-heure durant, avant de me laisser retourner dans ma chambre, après que j'ai acquiescé.

Deuxième mois, je commence à me rendre compte que tout n'est pas aussi rose qu'il n'y paraissait. La mère ne cesse de se plaindre de mon travail, auprès de moi comme de son mari qui vient me sermonner lorsqu'il rentre de ses voyages. Je comprends que 100 euros pour se nourrir, c'est peu, même en économisant, même en sautant un repas, même en ne se faisant aucun plaisir. Je suis heureusement aidée à cette époque de mon petit ami qui m'a beaucoup aidé à tenir dans cette période, où je lui ai caché une partie des choses que je pouvais subir, ne voulant pas l'inquiéter davantage. Je nettoie des heures durant, chaque semaine, chaque jour, pour espérer avoir fait un travail pouvant convenir à ma 'patronne', sans succès. J'essaie encore, et encore, je me demande ce qui cloche chez moi, pourquoi je ne suis pas capable de faire exactement ce qu'elle me dit. Je me remet en question, déprime sous les mots qu'elle me dit. 'Incapable', 'Bonne à rien', 'Idiotie', 'Conne' sont des mots qui résonnent toujours dans ma tête. Je refusais de parler de tout ça à quiconque.

Quatrième mois, rien ne va plus. J'ai sombré, complètement. J'ai pris pour seul refuge le seul lieu où je me sentais encore bien, en sécurité, mes jeux, mon monde, mes lectures. Je ne vois quasiment plus mon petit ami, n'ayant plus le temps de le voir, lui-même ne pouvant me rendre visite car ma patronne m'interdisait d'inviter quiconque à la maison. Souvent, je pleurais seule dans ma chambre, en prenant garde de ne pas faire trop de bruit, de peur qu'elle me surprenne. Je ne mange presque plus, je me sens vide. Je n'arrive plus à sourire à l'enfant que je garde, j'essaie tant bien que mal de jouer avec lui, mais ma tête n'est plus à la fête. Mon travail ne convient toujours pas, et les parents finissent par me convier sur le canapé, pour discuter. 'Ce n'est plus possible, tu n'es pas capable de faire ce que l'on te demande, on te laisse un mois pour trouver quelque chose d'autre, et que nous trouvions une personne plus propice à nos attentes.' Ce jour-là, je n'ai pas pleuré, je n'ai qu'acquiescé. Étrangement, je me sentais déjà mieux, de savoir que j'allais devoir partir, même si je n'avais aucune idée d'où j'irais, de ce que je ferais.

Aujourd'hui, j'ai réussi à refaire confiance à une famille cherchant une babysitter. Je n'habite pas avec eux, mais tout ce passe très bien. Mais je garderais toujours ce souvenir

d'une vie terne où j'ai été exploitée. Maintenant je le sais, je vaut mieux que ça.

Nous aussi, les psychomotriciens, on vaut mieux que ça.

Dévalorisation, Humiliation, Législation, Rapports sociaux

Je suis psychomotricienne. Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion d'entendre parler de mon métier. Si n'est pas le cas, vous n'êtes surement pas les seuls. Je vous invite pour commencer à jeter un œil ici pour vous aider à mieux comprendre de quoi il s'agit : <http://blog.santelog.com/2016/01/30/psychomotriciens-les-apports-dun-soin-psychomoteur-a-domicile-collectif/>

Aujourd'hui, je ne vais pas parler que pour moi mais également pour mes collègues. Notre profession est jeune puisqu'elle n'a que quarante ans. Pour cela, nous restons méconnus du grand public en tant que professionnels de la santé et un certains nombre de clichés continuent de circuler sur la profession.

Dernièrement, j'ai entendu dire « Ce n'est pas grave si les patients sautent une séance, pour jouer ils peuvent bien attendre une semaine. » puis réquisitionner à leur grand désarroi les collègues avec qui je travaille pour compléter l'autre service en déficit de personnel. Il faut imaginer que je travaille avec des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer. Apparemment, ma hiérarchie n'a pas compris que le soin peut aussi passer par le jeu... lorsque je passe dans le couloir, j'entends souvent des « Amuses-toi bien ! » de ceux me voient passer avec mon matériel sous le bras. Je ne m'amuse pas. Certes c'est peut être plus plaisant de proposer ce genre d'activité que des toilettes ou des piqûres, mais c'est du soin. Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autre.

Parfois on monopolise les salles de psychomotricité où l'on reçoit nos patients pour des réunions, sans nous prévenir, sous prétexte que la salle de psychomotricité est grande... si ce n'est pas pour la « prêter » à un autre soignant alors qu'on a des séances à faire.

Certains médecins disent parfois « la psychomotricité est un effet de mode. C'est comme les soi-disant troubles des apprentissages : tous les enfants évoluent et c'est le temps qui les fait progresser. » Très souvent, ces médecins ne savent pas ce que nous faisons et ne cherchent pas à s'y intéresser, nous envoyant tous les patients « dont ils ne savent pas quoi faire » en disant « la psychomotricienne fera de la relaxation, ça ne peut pas faire de mal ». Sauf que notre travail ne peut pas se réduire à si peu.

Il y a également certains de nos collègues d'autres disciplines qui peuvent avoir l'impression que nous leur « volons » leur travail alors que nous travaillons sur des objectifs bien différents. Une rivalité s'installe alors que nous devrions fonctionner de connivence dans l'intérêt du patient... probablement ne comprennent-ils pas non plus

notre spécificité.

Heureusement, il ne faut pas faire de généralité et tous nos collègues ne sont pas comme ça ! Nous pouvons souvent réaliser un bon travail pluridisciplinaire ensemble et les parents, les aidants et surtout les patients sont conscients des bienfaits de ce que nous proposons. Nous avons un très bon retour, notamment parce que nous travaillons avec ce qu'est la personne sa globalité : ses envies, ses besoins, son rapport à l'autre et au monde, la mise en valeur de ses capacités. Nous sommes à l'écoute. Et contrairement à ce que croient certains, la psychomotricité ce n'est ni « magique » un placebo : c'est un travail du lien entre le corps et l'esprit, des manifestations psychomotrices, dans une dynamique relationnelle.

Notre profession est réglementée, délivrée par un diplôme d'État après trois ans d'études et de pratique. La formation est très complète, approche le corps par la neurologie, l'anatomie, la physiologie mais aussi l'esprit par la psychologie, la psychiatrie, le développement psychomoteur, ainsi que tout le panel des pathologies, handicaps et j'en passe. Nous avons des outils : un bilan psychomoteur pour évaluer les difficultés, les capacités et les objectifs thérapeutiques, des médiations passant par le corporelle qui nous servent à proposer un travail sensori-moteur, émotionnel, relationnel et psychique. Il faut noter que je ne parle ici que du soin mais nous avons également un rôle de prévention et d'éducation thérapeutique auprès de toutes les tranches d'âges.

Peut-être que le regard le plus courant à notre égard est à l'image des considérations de l'État pour notre profession. Je ne parlerai pas du fait que nous sommes considéré Bac+2 avec 3 ans d'études et une à plusieurs années de préparation au concours. Par contre, on nous demande de nous adapter toujours plus à de nouveaux objectifs, de nouvelles populations, de nouvelles missions. Nous répondons toujours présents et le travail du psychomotricien devient pour cela de plus en plus riche et s'élargit. A notre grand bonheur car au départ la profession s'adressait principalement aux enfants ayant des troubles psychomoteurs. Maintenant tous les âges sont concernés, toutes les populations, toutes les pathologies, bref là où il y a des troubles psychomoteurs, c'est à dire quasiment partout ! Pour dire, il existe même quelques psychomotriciens dans les entreprises pour contribuer au mieux être des salariés, en milieu carcéral, auprès des SDF et au sein de l'armée. Nous nous adaptons, nous innovons, et ça tombe bien parce que le métier se veut créatif et adaptable.

Mais il est effarant de se rendre compte que le décret des compétences du diplôme d'état n'a pas été révisé depuis 1988, que nous ne sommes même plus en accord avec les recommandations de la Haute Autorité de Santé et que nous travaillons sur des plans (Alzheimer, Autisme...) qui ne sont même pas officiellement dans notre champ de compétence.

Notre profession a quarante ans, âge de la maturité, et elle est prête à évoluée depuis plusieurs années. L'État a promis en 2008 à tous les professionnels de santé, y

compris aux psychomotriciens, l'homogénéisation des formations sur le système LMD (Licence Master Doctorat) en faisant leurs réingénieries. Mais la notre est arrêtée sans raison depuis 2011 par le ministère de la santé et depuis 5 ans, silence radio ! L'heure est grave alors que les travaux doivent être terminés en 2017 et que tous les autres paramédicaux ont fini leur réingénierie.

Nous sommes 15 000 psychomotriciens et étudiants. Notre pétition atteint les 18 500 signatures à ce jour, le 15/03/2016 (accessible ici : http://www.petitions24.net/reingenierie_du_diplome_detat_de_psychomotricite). Nous sommes 3000 à être descendus dans les rues en novembre 2014. En 2015, nous devions renouvelé la mobilisation, mais les malheureux événements de novembre dernier nous ont fait annuler la manifestation qui devait se dérouler les jours suivants.

L'État ne nous entend pas. Sans reprise de la réingénierie, notre profession ne pourra pas évoluer. Nous avons besoin d'un master pour faire de la recherche et être reconnus. L'État va à l'encontre des intérêts de sa population. Aujourd'hui nous attendons toujours, et participons chaque jeudi au mouvement #JeDisPsychomot pour tirer la sonnette d'alarme et se faire entendre. Nous avons l'espoir de mériter mieux que ça et d'obtenir un master avant la fin de la réingénierie en 2017.

Si vous voulez mieux comprendre notre combat c'est ici : <http://psychomotricienmaster.com/revendications/>

Les AVS sont donc à la limite du seuil de pauvreté, voire même en dessous de ce seuil pour beaucoup d'entre eux.

Contrat, Législation, Précarité

Cela fait maintenant un peu plus de 3 ans que je travaille comme auxiliaire de vie scolaire (AVS) pour le compte du Ministère de l'Éducation nationale, dans l'Académie de Paris. La mission des AVS consiste à accompagner des élèves handicapés dans le cadre scolaire, dans le but de les aider à suivre une scolarité « normale », intégrée au système scolaire traditionnel.

Il n'existe pas de concours permettant aux personnes voulant exercer ce métier en tant que fonctionnaire du Ministère de l'Éducation nationale. La règle générale veut donc qu'on soit recruté en CDD d'un an, en fonction des besoins de chaque académie et selon le budget dont les rectorats disposent pour le recrutement d'AVS. Une partie des AVS est recrutée en contrats aidés (contrat de droit privé) ; ils ne peuvent pas exercer plus de 2 ans sous ce contrat, c'est-à-dire que leur contrat n'est renouvelé qu'une seule fois. On ne leur propose rien de concret à la fin de la deuxième année. L'autre partie est recrutée en contrat d'accompagnant des élèves en situation de handicap (contrat de droit public). Le contrat de ces AVS-ci peut être renouvelé 5 fois. Ils peuvent donc exercer 6 ans en CDD d'un an et, au terme de la 6ième année, ils peuvent se voir proposer un CDI. Si je ne m'abuse, cette règle constitue une infraction au code du travail qui veut qu'un CDI doit être proposé au salarié au terme du deuxième CDD d'un an.

Quant à la rémunération, elle se fait sur la base du SMIC. Quand j'ai commencé en tant qu'AVS, on pouvait encore être recruté à temps plein dans l'Académie de Paris ; cela ne concernait que les AVS exerçant dans le 2nd degré. Ce n'est plus le cas depuis la rentrée de septembre 2014. Seuls quelques rares AVS peuvent encore être recrutés à temps plein ; l'écrasante majorité est contrainte au sous-emploi, avec ce que cela implique au niveau de la rémunération. Les AVS sont donc à la limite du seuil de pauvreté, voire même en dessous de ce seuil pour beaucoup d'entre eux.

Enfin, le renouvellement de notre contrat dépend de l'évaluation qu'on passe à la fin de chaque année scolaire et qui est transmise au rectorat. Cette évaluation se fait lors d'un entretien avec le chef d'établissement (quand on exerce dans le 2nd degré) ou le directeur d'école (quand on exerce dans le 1er degré). Au cours de cet entretien, on est

seul face au chef d'établissement. Quand nos relations sont bonnes avec lui, ça se passe bien, l'évaluation est bonne et le contrat est renouvelé. Par contre, quand nos relations sont mauvaises avec lui – ce qui m'est arrivé dans mon premier établissement – c'est très compliqué. On est à la merci de son avis, qui reste, dans tous les cas, extrêmement limité puisqu'à aucun moment il ne nous voit travailler. Quoiqu'il en soit, c'est un fonctionnaire titulaire qui évalue une personne en situation précaire, dont la poursuite dans son emploi est largement conditionné par l'avis du chef d'établissement.

Passer 10h auprès de personnes fragiles et dépendantes, [...] me transforme peu à peu en l'aide soignante que je ne voulais pas devenir.

Atteintes à la dignité, Culpabilisation, Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail

On vaut mieux qu'un planning dit 3-2 avec des journées de 12h dont 10 travaillées sous prétexte que c'est le fonctionnement le plus économe en personnels.

Passer 10h auprès de personnes fragiles et dépendantes, atteintes de la pathologie d'Alzheimer ou non, me transforme peu à peu en l'aide soignante que je ne voulais pas devenir.

Passer 7h auprès d'eux ma patience s'étirole, mes capacités physiques diminuent et mes capacités d'attention suivent le reste. Malgré tout je dois continuer à être efficace et bien-traitante. Ce n'est pas possible et il m'arrive d'avoir des manquements, manquements qui me poursuivent la nuit, me réveillent et m'épuisent. Du coup je reprends le travail sans avoir eu le repos nécessaire entre les deux.

Je n'évoque pas la vie de famille qui devient un joli rêve inaccessible. Difficile de rester concentrée sur une conversation ou les jeux du petit quand le travail prend le dessus.

Je vaut mieux que ça, les soignants du privés comme du public valent mieux que ça, les personnes qu'on nous confie valent mieux que ça.

"Je partais au travail le matin avec la peur au ventre"

Burn-out, Compétition, Précarité, Problèmes d'éthique, Stress

Bon petit soldat du travail jusqu'en 2009, la boîte privée dans laquelle je travaillais m'avait alors proposé 2 scénarios de licenciements. Mais avant cela j'avais fait 2 burn-out dans la même entreprise.

C'est à ce moment là que j'ai décidé de ne plus travailler pour un privé ou gonfler un portefeuille. J'use mon énergie et mon temps dans les asso, collectif, bénévolat...

Je ne peux retourner dans un contexte de travail normal. C'est trop agressif.

Je vie depuis 2009 un peu partout : c'est à dire, SDF car bien sur pas de travail et bien pas de logement, depuis 2 ans je suis en camion.

Deux mois après m'avoir licencier pour une pseudo faute X, j'avais décidé d'en profiter un peu : c'est ce que j'avais fait. Or, ne tenant plus en place, j'intègre une formation de 9 mois en logistique humanitaire.

Je prends un poste à la Banque alimentaire d'une certaine ville, ensuite j'intègre différents collectifs et lutte. Je postule pour une autre association humanitaire et je pars en mission : durant 3 ans j'alterne mission humanitaire et chômage.

Durant 3 ans je vis un peu partout, mais l'humanitaire n'est pas un idéal non plus. Et puis avec la pression que l'on y retrouve comme dans le privé, et bien je ne peux plus y retourner car cela me renvoie à mes anciens postes où j'ai pu occuper des places intéressantes mais ô combien trop stressantes.

Je partais au travail le matin avec la peur au ventre, je partais en guerre. Mes collègues étaient tous des ennemis potentiels, des faux culs et et hypocrites.

Maintenant j'ai du mal a travailler en groupe, de plus en plus mal. Je me demande ce que je pourrai faire dans l'avenir, je me sens comme un bon à rien alors j'occupe mon temps pour la lutte pour aider ceux qui en ont besoin. Or le monde du travail tel qu'il existe actuellement, je ne peux plus y retourner.

A 20 ans, j'avais déjà mis 2 patrons aux Prud'hommes. J'en ai maintenant 47 et j'ai vu et vois encore lentement la lente progression vers le bas que nous subissons.

Dans le même temps je constate les profits honteux que peuvent faire certains sur le dos des autres, les gens s'en foutent du moment qu'ils bouffent et regardent leurs conneries à la Télé.

Ils se moquent de se qui se passent en dehors de leurs petits souliers.

Je dis les gens mais beaucoup se battent, or beaucoup ne bronchent pas. Ils ont des crédits sur le dos, une baraque, et des enfants à nourrir et ne connaissent pas leur droits fondamentaux.

"De toute façon, quand on est remplaçant, on a pas de vie privée"

Abus de pouvoir, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Magouille, Rythmes/horaires du travail

Salut !

Aide Médico psychologique auprès d'adultes polyhandicapés au sein d'une Maison d'Accueil Spécialisé, j'ai ce qu'on appelle des horaires d'internat (tôt le matin, tard le soir, travail week-end et jours fériés...). Pas toujours facile d'organiser sa vie de famille avec les paramètres imposés par nos plannings, mais on se débrouille. Tout ça serait trop simple si nous n'étions régulièrement obligés de changer nos horaires pour palier aux absences courtes de nos collègues (arrêt maladie de courte durée, absence pour enfant malade...) ou que des remplaçants en CDD soient sollicités pour les arrêts plus longs. C'est ainsi qu'une chef de service s'adressa un jour à l'une de ces remplaçantes en CDD en lui imposant un changement pour le jour même sans s'inquiéter de savoir si elle pouvait avoir quelque chose de prévu et lui disant en guise de conclusion : "de toute façon quand on est remplaçant, on a pas de vie privée"...magique !

La même chef de service changea également 15 jours de planning à une autre collègue pendant une période de vacances scolaires "ah oui? vous aviez pris vos dispositions pour faire garder vos enfants...va falloir revoir tout ça du coup, hein ?"...magique je vous dis. Ce ne sont que 2 maigres exemples parmi tant d'autres, mais clairement tous les jours au boulot je me dis qu'on vaut tellement mieux que ça.

Face à un géant, on ne gagne pas.

Abus de pouvoir, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Législation, Magouille, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress

Je suis entrée comme « femme de chambre » dans une maison de retraite d'une grande banque d'Etat. C'est ainsi que l'on nous appelait par l'interphone, Femme de Chambre.

Après avoir travaillé pendant de nombreuses années dans un laboratoire médical ou j'étais respectée, je me sentais humiliée dans cette appellation, mais le salaire en valait la peine, 16 mois de salaire, et oui, vous ne rêvez pas donc je me disais "tais toi et avance".

Jour fériés, weekend , pas de fêtes des mères, pas de Noël, les weekend sans les enfants, journée à contre temps 8 h le matin 20.30 heures le soir , les coupures étaient tellement courtes que nous n'avions pas le temps parfois de rentrer chez nous.

Les années ont filés et j'ai fait avec, ce salaire je le voulais seule avec deux enfants, cela me permettait de faire faire des études à mes enfants car j'avais droit également aux bourses, etc...

La fatigue s'est installée, les arrêts maladie, l'humiliation, puis la banque a décidé de vendre ses maisons de retraite pour un franc symbolique et avec son personnel aux oeuvres sociales. C'est ainsi que nous étions appelés car nous faisons partis d'une branche de la banque. Car on ne mélange pas les torchons et les serviettes, nous devons servir notre direction, lui apporter à son domicile son plateau repas, ces gens étaient logés et nourris par la banque et nous les servions.

Donc l'établissement où je travaillais, une maison de repos, je fus vendue avec le lot, plan social, certaines firent le choix de profiter du plan pour aller ailleurs, seules les infirmières avaient de la considération pas les femmes de chambre je vous rappelle (pourtant j'avais un bac trilingue, et une licence en psychologie).

J'intégrais donc la nouvelle maison ou j'avais été mutée, mal en point déjà car les années précédent cette vente j'avais eu à faire à une nouvelle de la direction qui nous humiliait etc... Cette nouvelle maison de retraite où une nouvelle directrice venait d'arriver allait être le début de la fin pour moi. Elle me dit:" Vous avez des diplômes je vais vous faire entrer comme secrétaire puis responsable qualité" Enfin une reconnaissance pour moi, il n'en fut rien, humiliation, menace, harcèlement moral au plus haut point , menace de me faire interner si je n'obéissais pas. Je sais, me direz vous, cela n'est pas possible et bien lorsque l'on vit ce genre de situation, on est terrorisé et on y croit malheureusement.

Je suis tombée gravement malade à cause de tout cela , je suis devenue déléguée du personnel car cette femme m'appelait à toute heure du jour et de la nuit, je faisais des astreintes non prévues dans mon contrat, changement de planning le jour pour le lendemain, menace de réprimande si je n'allais pas là où elle voulait, garde prévue pendant mes vacances, obligée de garder ses enfants. Je vous épargne la liste des réprimandes, elle serait trop longue, donc je choisis d'être délégué car je pouvais porter plainte pour harcèlement et le statut de déléguée me protégeait.

Lorsque je me suis rebellée, comprenant qu'en fait je n'étais pas nulle mais qu'elle me renvoyait au visage son incompetence, je réunis les témoignages, alerte les syndicats, l'assistance sociale, l'inspection du travail, elle fut renvoyée mais..... pas pour le motif de harcèlement, non cela ne se fait pas dans cette banque, il ne fallait pas salir leur image, alors ce fut pour un tout autre motif.

Moi je suis tombée gravement malade ne pesant plus que 39 kilos seule avec mes filles et personne pour m'aider, non, personne, nous nous sommes débrouillée seule avec moi qui perdait l'équilibre ou s'évanouissait.

Son renvoi a eu lieu grâce à moi. Si nous avons tous subis des menaces, j'ai été la plus blessée; oui j'ai porté plainte , elle a été mise en garde à vue, le procès a eu lieu, le dossier de l'inspection du travail était en béton, l'inspectrice a été mutée , puis tout le monde s'est débiné car le personnel avait finalement obtenu son licenciement grâce à ma plainte. Très forte, ma harceuse a réussi à manipuler la juge , de par ses relations bien plus hautement placées que les miennes, donc ce procès a été classé sans suite. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps en l'apprenant, depuis je ne travaille plus, je n'ai pas eu droit à une invalidité car la médecine ne m'a pas épaulée , et j'ai eu tort de rester en année sabbatique. Croyant reprendre, je n'ai pas pu, donc pas d'invalidité.

Si ce procès a été classé sans suite c'est tout simplement que si j'avais gagné cela aurait été une jurisprudence et face à un géant, on ne gagne pas.

En nous vendant avec un euro symbolique, cette banque savait ce qu'elle faisait. En nous vendant nous perdions nos quasi statut et oui quasi (n'oubliez pas on ne mélange pas les genres). Elle se débarrassait du personnel et des ennuis facilement. De plus, les gens comme moi avions droit à une retraite de la banque après 15 années de travail. En nous vendant, je n'y ai plus droit. J'y ai passé 25 ans de ma vie.

Aujourd'hui je me bats contre une leucémie, un syndrome de sadam, tout étant dû à ce stress, à ces années de combat non abouti.

Lorsque l'on vit tout ceci on est détruit à jamais, on ne se remet jamais !!!

Je pourrai vous en écrire des lignes et des lignes tellement je pourrai en raconter mais cette partie, si elle est publiée, est déjà très importante pour moi.

Je te reconnais plus, cher métier. Je sais plus qui tu es.

Aliénation, Heures supp', Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail

Bonjour,

Après avoir mis ce texte sur une page dédiée au métier d'éducateur, et ayant été fort surprise qu'il fasse à ce point écho, je me suis dit que nous aussi, éducateurs, et travailleurs sociaux en général, on vaut mieux que ça. Il met davantage en avant des dérives éthiques que les conditions de travail en elles-mêmes, sur lesquelles il y a autant à dire, mais les unes impactent forcément les autres. Il parle de souffrance au travail.

Merci.

Mon cher métier, ça commence à faire un petit moment qu'on se passe à côté avec un peu de froideur, toi et moi, et ce serait peut être bien que maintenant, on se comporte un peu comme des adultes, et qu'on parle.

Sérieux, tu nous as vus? Ça fait des années qu'on éduque, qu'on encourage le dialogue et la réflexion sur soi, et on en est là.

À plus trop savoir ce qu'on fout ensemble, et à pas se dire la vérité.

Honnêtement, je sais pas pourquoi je t'ai choisi toi, et c'est pourtant la question qu'on aime à poser, en concours, en examens, en entretiens. Franchement, je crois bien que personne ne peut y répondre vraiment, ou alors ceux qui le peuvent, je trouve ça embêtant, un peu. Mais c'est pas le sujet. Voilà, d'ailleurs, un truc qu'on a adoré faire ensemble, digresser, partir dans des réflexions, aller au fond du truc. Tu te rappelles? On s'est éclatés, ouais.

Et aujourd'hui, un peu moins, faut reconnaître.

On m'avait prévenue, que t'étais pas simple, on m'avait prévenue, que tenir vingt ans avec toi, c'était chaud. Surtout que je t'ai pas choisi n'importe où, c'est vrai, je suis allée te chercher à l'ase, je suis allée te chercher en internat.

Mais tu vois, t'as tellement changé que j'en suis au point de me dire que te chercher ailleurs serait revenu au même, ça aurait juste pris plus de temps.

T'étais chouette, au début, tu sais, quand tous tes inconvénients, c'était que dalle à côté des trucs sympas. Quand on se battait pour une situation, quand on imaginait des stratégies. Quand on menait des réflexions, toutes droit sorties de notre génial sens de l'observation, et de l'analyse. Quand on faisait un diagnostic, quand on montait un projet pour ensuite le démonter, et puis le remonter, et puis le rafistoler, et puis le faire évoluer, et puis tout changer. Quand on faisait des trucs humains et éducatifs. Des trucs avec du

sens. Ce sens qu'on ne perdait jamais de vue.

Et quand on allait faire du velo, ou du poney, ou quand on allait à la plage. Tu te rappelles qu'on postait une photo du lac sur facebook, et qu'on disait "et pendant ce temps là je suis payée hé hé", et que les gamins ils étaient bien, et heureux? Et le mieux, hein, dis, le mieux du mieux, tous ces petits détails, ces moments de grâce, ces repas où on s'est marrés avec les gamins, ces petits mots, ces petites blagues, tous ces moments informels, drôles ou touchants ou émouvants ou tout en même temps. Ce putain de quotidien, notre outil magique. Tu te rappelles comme on avait ri, à se prendre en photo avec les dents pleines du chocolat des bananes flambées, comme on était contents d'en voir un décrocher le stage de ses rêves, comme on s'est marrés en faisant des blind tests et des chorégraphies ? J'arrête là, parce que j'en ai des pelletées encore, d'anecdotes comme ça. Comme quoi, tu vois, j'ai pas l'air, mais je me souviens des bons moments, et je me souviens comme je t'ai aimé.

Puis chais pas, tu t'es mis à faire n'importe quoi. Tu t'es mis à faire des plannings sans queue ni tête, des trucs infâmes où tu me laissais plus d'air. Tu t'es mis à faire des trucs indignes de toi, à penser à un prix de journée avant de penser à un être humain. Tu t'es mis à plus rien anticiper, à plus tenir compte des signaux qu'on savait pourtant si bien interpréter. Tu t'es mis à plus nous écouter, nous, les observateurs de terrain. Tu t'es mis à avoir des chefs qui basculent, t'as renié tes principes pour faire tourner une boutique. T'as renoncé à protéger, t'as renoncé à accompagner, ou alors tu l'as fait de façon bordélique, t'as gardé au lieu de réorienter, au détriment de tous, t'as admis un nouveau alors que c'était pas le moment. Et puis tu l'as choisi gratiné, soit dans le genre frappé, alors que tu sais qu'on a pas les moyens, ni les partenaires, soit dans le genre trop vulnérable, comme si tu voulais faire un peu plus de mal. T'as bousillé des groupes. T'as admis les dérapages et la violence, tu as laissé les jeunes s'enfermer dedans sans nous donner les moyens d'en sortir. Tu nous as laissés essayer d'éteindre le feu, et tu nous as plus protégés. Tu nous as abandonnés, dans l'insécurité et le non sens. T'as fait semblant d'être toujours un chouette truc, t'avais toujours tes théories, et peut-être même tes intentions, mais voilà, t'as fait semblant. Tu as tué la réflexion et le bon sens et la justesse. Tu nous as reproché de vouloir du confort, d'être dans le rejet. Sérieusement, tu crois qu'on t'aurait choisi toi, si on faisait du confort notre priorité?

Tu t'es fait manger, tu t'es fait des potes en costard cravate, et t'as préféré être avec eux plutôt qu'avec nous, à nous aider à convaincre celui-là du bien fondé du changement des draps, ou cet autre des bienfaits de la douche. Je peux concevoir que tu aies préféré un peu plus de confort que celui d'un foyer qui pue des pieds, dans lequel il y a des courants d'air et plein de vieux trucs qui déconnent. Franchement, moi aussi j'y ai pensé. Mais quand même, t'avais pas encore un peu envie de mener une action diplomatique pour que ce jeune cesse de déranger son voisin de chambre avec ses masturbations indiscretes, ou d'emporter la salade de riz pour aller manger dehors sur un coup de tête? Et même, t'avais pas encore un peu envie, de voir une mère avancer, ou un jeune partir

en appart', ou signer un apprentissage? Ces émotions, toutes confondues, tu les voulais plus?

Je te reconnais plus, cher métier.

Je sais plus qui tu es.

Et j'en reviens pas, tu sais. J'en reviens pas, de t'avoir vu partir comme ça. Je pensais que c'était moi, qui te quitterai. Puisqu'on m'avait prévenue. Je pensais que je me rendrai compte que tu te mettais à déconner, et que je saurai partir. Je pensais même, un jour, avoir fait le tour de toi, et ressentir l'appel du large, avec la conscience légère du chemin délibérément choisi.

Ouais, ben tu dois bien te marrer, de voir comme tu m'as eue et comme j'ai rien vu venir. C'est toi, qui m'as jetée, et rejetée, parce que je me suis accrochée.

Je t'intéresse plus trop, maintenant. C'est vrai, je suis devenue cynique, et amère, et un peu chiante, avec mes beaux principes et mes penchants d'éducation populaire avec lesquels tu te torches, parce que toi, tu dois t'occuper de savoir comment on va économiser, et être rentable, et coller à des injonctions débiles qui n'ont pas lieu d'être et qui ne génèrent que davantage d'inadaptations. Je suis celle qui râle, celle qui gueule, celle qu'est pas d'accord, celle qui fait des bras de fer avec les moulins à vent, celle qui voudrait te faire entendre que je ne marche plus dans ta mascarade désolante. Celle que tu regardes un sourire en coin, en me laissant causer pour mieux me la faire fermer, parce que t'as franchement autre chose à foutre que de m'aider à nettoyer les décombres que tu fabriques.

Alors j'ai plus trop envie, parce que tu me coûtes. J'ai plus envie de me battre pour des choses qui te laissent indifférent alors qu'elles étaient ta raison d'exister. J'ai plus envie de lutter contre le rouleau compresseur des politiques sociales absurdes que tu cautionnes. Tu me fatigues. Tu ne mérites plus que je me remette en question, que je m'interroge sur mes pratiques, que je rentre chez moi quand tout le monde dort et que je te donne des week-ends et des jours fériés. Tu m'enlèves du temps, du repos, du loisir, de l'énergie, tu m'uses et m'épuises, tu m'empêches de faire ce que je crois juste, éthique, déontologique, tu mets des montagnes à franchir là où il ne devrait y avoir que des plaines. Tu me fais faire tout ça pour rien, parce que tu en fais n'importe quoi. Tu mens, aussi. J'ai honte de toi, et je suis pas fière de moi non plus de marcher avec toi. Tu brûles les ailes et piétines les petits scarabées, ceux qui savaient pourquoi ils étaient là, du côté des jeunes ou du côté des adultes, avant que tu ne deviennes une grosse machine désincarnée.

Je suis bien embêtée, quand même. Parce que à part toi, pour manger et payer ma maison, je sais pas trop faire autre chose.

Et puis tu me fais de la peine, un peu, beaucoup. J'aurais bien voulu pouvoir t'aimer encore. J'aurais bien voulu continuer à croire que t'étais encore un peu humain.

J'aurais bien voulu que tu fasses encore de l'éducatif, au lieu de devenir un système lentement mais sûrement démantelé, dans lequel je ne reconnais plus mes valeurs professionnelles. Mais c'est comme ça. C'est la vie. On se connaît trop bien maintenant, alors on va arrêter de faire semblant, parce que j'ai bien pigé que les gens qui décident pour toi, ils vont pas aller dans un sens satisfaisant.

Et tu sais bien que j'aurais pu continuer encore des années au milieu des portes claquées et des "tu me casses les couilles" et des horaires qui sont pas les mêmes que ceux des autres. Je veux que tu piges bien que mon problème, il est pas là. Mon problème n'est pas ta forme. Mon problème est ton fond qui se perd.

Quatorze ans ensemble, c'est quand même pas mal. On va garder le meilleur, et se quitter sans se fâcher, d'accord? Et on se montrera pas qu'on pleure, même si tu sais bien à quel point tu me navres. Mais tu comprends bien que ce que tu es devenu, c'est pas pour ça que je t'ai choisi, bien loin de là, et que plus ça va, plus tu es le dernier truc pour lequel j'ai envie de me lever le matin.

On dira juste que le temps a fait que, et que les horizons changent. Qu'il m'est arrivé ce qui est arrivé, et arrivera encore, à bien des collègues.

J'aimerais, plus tard, pouvoir penser à toi avec une nostalgie bienveillante. Mais je crois que pendant longtemps, ce qui dominera mes sentiments à ton égard, ce ne sera qu'une grande désolation vis à vis de ce que tu aurais dû être. Et le pire, cher métier, c'est que non seulement tu aurais dû... mais surtout tu aurais pu.

Témoignage d'une éducatrice spécialisée en colère.

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Législation, Magouille, Pénibilités sensorielles/physiques, Problèmes d'éthique

Témoignage d'une éducatrice spécialisée en colère.

A la recherche d'un emploi dans le domaine médico-social, j'obtiens un entretien auprès d'un service pour personnes adultes en situation de handicap (trisomie, troubles psychiques et moteur, déficience intellectuelle...) personnes vulnérables. Ces adultes sont vieillissants et nécessitent une prise en charge médicalisée.

Lors de mon entretien on me présente la structure comme vétuste mais avec une volonté de reconstruire avec de beaux projets.... Je suis retenue, je commence ma prise de fonction et là c'est le choc. Je suis confrontée à des locaux insalubres avec un abandon des résidents dans leur prise en compte (pas de suivi d'hygiène, éducatif, santé), des personnes qui errent toute la journée dans des locaux inadaptés et insalubres. La réponse qu'on me donne lorsque je fais remonter les dysfonctionnements est l'absentéisme du personnel de ménage ou éducatif. Je suis estomaquée de voir que mes collègues sont passifs fassent à cette situation...

Des traitements anti punaise, rat, et souris sont en cours, ceux-ci ne résolvent en rien le manque de soins et d'investissements des personnes en poste depuis des années. Comment peut on fermer les yeux à ce point ? que fait l'ARS (agence régionale de santé) ? l'inspection du travail ? Après avoir fait remonter ces dysfonctionnements, je mets un terme à mon contrat avant la fin de la période d'essai parce qu'ils valent mieux que ça. Ces personnes fragiles en situation de handicap ne devraient pas vivre dans ces conditions mais encore une fois on se heurte à des murs qui font la politique de l'autruche. Quel poids avons nous, nous les éducateurs, petites mains dans leur discours.... à tous ces beaux penseurs, je vous invite à venir voir les conditions inhumaines dans lesquelles vivent ces personnes handicapées et travaillent les professionnels (1 personne pour 12 résidents handicapés dépendants vieillissants....).

Ca ne pose aucun problème de faire l'aide soignant (soin d'hygiène), l'ASH (entretien des communs), éducateurs (réalisation des projets et des projets d'activité), et le personnel de restauration ...toutes ces tâches réalisées par la même personne pour 12 résidents, comment peut on parler de bientraitance !!!! Si j'étais directrice je ferais fermer cet établissement dans l'immédiat .

A mes douze ans, j'ai décidé que je voudrais devenir éducatrice spécialisée

Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Rythmes/horaires du travail

A mes douze ans, j'ai décidé que je voudrais devenir éducatrice spécialisée. J'ai obtenu mon BAC en 2005, et décroché en même temps le concours de l'école de travailleurs sociaux. Sortie diplômée en 2008, j'ai immédiatement cherché, dans un département où il est très difficile de trouver un poste dans ce secteur, et, au bout de quelques intérim, j'ai trouvé. Une structure m'a prise en CDI; j'y bosse depuis bientôt six ans. Nous sommes employés sous la convention 66. Mal payés, notre hiérarchie semble considérer que notre licence et nos horaires de travail dingues (bosser de 8h à 20h seul sans pause, de nuit, de week-end, ne pas savoir quel sera notre emploi du temps dans un mois) ne méritent pas la moindre considération. Nous ne sommes jamais conviés à nous exprimer. Jamais remerciés pour le travail fou que nous accomplissons chaque année, même pas un seul foutu mail au début de l'année. Nous croisons des veilleurs de nuit, des remplaçants éducateurs qui ouvrent des yeux ronds en voyant comment on travaille, et qui se mettent en maladie ou ne reviennent plus; quant à nous, nous sommes tous en plus ou moins grande souffrance professionnelle, et nous n'osons pas quitter notre poste car nous avons peur du chômage. Le public avec lequel je bosse représente un danger quotidien pour ma sécurité, et on me demande de me taire et presque de dire merci pour mon salaire de misère. Aujourd'hui, je cherche depuis deux ans à sortir de ce borbier, mais mes candidatures ne donnent rien : comment se mettre en valeur vis-à-vis d'un potentiel employeur quand on est épuisée ? J'ai pris quelques arrêts maladie, mais jamais de plus d'une semaine : je culpabilise si j'en prends plus ! Et je regarde mes collègues perdre "le feu" jour après jour. Pourtant, après tout ce temps, j'ai toujours envie de m'en sortir, de bien faire mon travail, et de respecter le désir de la gamine de douze ans que j'ai été un jour. Parce que, oui, on vaut mieux que ça. Merci

Je suis psychologue en g erontologie

Burn-out, Humiliation, Pr ecarit e, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Sant e

Je suis psychologue en g erontologie, plus famili erement en maisons de retraite. J'ai fait 5 ans d'études apr es le bac pour avoir un beau métier, épanouissant et correctement payé.

La réalité est toute autre.

J'ai galéré pendant 5 ans apr es l'obtention de mon diplôme pour avoir une situation stable, ceci s'expliquant par des emplois de psychologues au sein des structures presque essentiellement à temps partiels (10, 20, 30, 40 ou 50% ETP).

Depuis 2 ans, je cumule 3 emplois à temps partiels, ce qui me fait un temps de travail total de 80% ETP. Je peux difficilement augmenter ce temps, étant donné que ces emplois se trouvent respectivement   40, 60 et 60 km de chez moi, soit 440 km hebdomadaires, soit 7h30 de trajets. Un peu plus d'une journée de travail, donc. Les frais de transport (p age + essence) sont bien sûr à ma charge (environ 150 euros par mois). Mon salaire n'ayant suivi aucune évolution depuis tout ce temps.

Je suis donc présente sur les différentes structures 4 à 6 jours par mois.

2 de mes structures appartiennent à un grand groupe coté en bourse. Je suis tenue de respecter divers protocoles régissant ma charge de travail. Sans vous faire le détail, je dois accueillir les arrivants et leurs familles, les évaluer, accompagner les personnes âgées tout au long de leur séjour, assister à moultes réunions, échanger avec le personnel et le former, faire le lien avec différents intervenants, intervenir lors de certaines urgences, et rester disponible pour les familles. Et bien, sûr, tracer toutes ces actions sur un logiciel spécialisé.

Autant vous dire que cela est impossible. J'ai choisi de travailler avec des personnes, et je suis obligée d'en prioriser certaines par rapport à d'autres afin de respecter les protocoles, et aussi parce que je passe la moitié de mon temps dans un bureau (que je partage 2 avec autres cadres) et dans des réunions pour la plupart inutiles. Nous n'avons plus le temps de parler des choses importantes avec les équipes. Chaque jour je me demande quelle nouvelle absurdité les cadres régionaux ou nationaux vont m'imposer. 1 des directions est consciente de tout cela et nous en impose le moins possible, 1 autre est également consciente de tout cela mais continue à nous imposer des attentes impossibles à satisfaire. NOUS TRAVAILLONS AVEC DES ÊTRES HUMAINS ET NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS MINIMUM A LEUR CONSACRER! Récemment, le

contrôle de la direction sur mon travail s'est accru (et pour permettre ce contrôle, je dois fournir du travail supplémentaire-mais où va-t-on?? Où est la confiance dans tout cela??), et je me suis faite entendre dire que ce n'était pas normal de ne pas fournir plus d'actions. ALORS QUE J'AI FRÔLÉ LE BURN OUT L'ANNÉE DERNIÈRE, QUE J'AI MIS 9 MOIS A RETROUVER UN SOMMEIL CORRECT, ET QUE JE CULPABILISAIS DE PARTIR A L'HEURE!

Bien entendu, le groupe ne licencie jamais, ce qui pousse les employés à hésiter à démissionner (et ainsi perdre tous droits au chômage).

Mon autre structure est indépendante, ce qui laisse beaucoup plus de liberté d'actions. Néanmoins la direction est assez perverse et use et abuse de la bienveillance de certains membres très investis dans leur travail. Cela passe par le tutoiement, la mise sous pression voire l'humiliation-entre autres-. J'ai vu plusieurs de mes collègues se faire arrêter pour dépression à cause de cela. La direction est toujours en poste depuis plus de 5 ans...

J'ai essayé de vous la faire courte, mais il y aurait encore tellement de choses à dire. J'aime mon travail, et j'estime faire de la qualité. Ce qu'on me demande aujourd'hui c'est du quantitatif. Ça n'a plus aucun lien avec l'humain.

J'espère que mon témoignage apportera quelque chose, et que nous pourrons changer tout cela.

Je suis aide-soignante à domicile

Conditions insupportables, Législation, Rapports sociaux

Mais où va « mon monde » ??

Je suis aide-soignante à domicile et depuis hier, j'oscille entre un sentiment de dégoût, de colère et même de désespoir.

Hier donc, réunion de service pour nous expliquer le nouveau fonctionnement (nième) du service de soins avec notre nouvel outil, non pas le super coupe ongle ou le vaniti ultra léger ou enfin des gants qui ne se déchire pas, non un smartphone, et oui télégestion oblige !!

Le but c'est de regrouper toutes les informations dont on a besoin dans un même outil. On clique et on sait tout (dit comme ça, ça a l'air génial !). Par exemple, le circuit sur lequel on va intervenir le matin désolée pour les bénéficiaires qui aime bien ou plutôt que ça rassure de savoir qui va venir demain, ça ne sera plus possible parce que ce sera au jour le jour.

Ce à quoi n'ont pas bien évidemment pensé nos dirigeants c'est que les agents ne pourront plus faire de réajustements le matin à 7h15 lorsqu'il y a soit des erreurs, soit des oublis ou une hospitalisation sur un circuit.

D'ailleurs, notre direction ne supporte pas que nous apportions des corrections sur les plannings, d'après elle ce serait un manque de respect à l'égard des IDECS (infirmières coordinatrices), nos supérieures hiérarchiques.

Il semble qu'elle ait la croyance que nous faisons tous ces arrangements pour des besoins personnels. Alors je vais vous citer plusieurs exemples que nous faisons actuellement tous les jours, car nous sommes seules le matin, les IDECS n'étant présentes et joignables qu'à partir de 8h15/8h30.

Il me semble évident que si l'une d'entre elles était présente à 7h15 les modifications se feraient sous leur autorité et en concertation . Mais on préfère la technologie, paraît il plus fiable et surtout plus moderne ! Il faut vivre avec son temps !

Voici un premier exemple :

Mme X a un rendez vous à l'hôpital, elle doit être prête avant 9h exceptionnellement demain.

Et le matin les AS (aide-soignante) s'aperçoivent en discutant que le circuit n'a pas été changé et Mme X est prévu à l'heure « habituelle » après 10h.

Que faisons nous ? Évidemment pour éviter qu'elle ne rate son rendez vous, en

tout bon sens, nous faisons les modifications, autrement dit nous nous adaptons à la situation en faisant également bien attention que cette modification ne perturbera pas trop les autres bénéficiaires. Ce qui nous vaut de bon matin quelques bonnes prises de tête mais aussi et surtout la satisfaction d'avoir trouvé une solution et d'avoir fait du mieux qu'on peut pour les personnes malades.

Autre exemple :

Mr Y a été hospitalisé hier après midi, la famille a téléphoné au bureau à 17h30 mais seul un répondeur l'a convié de laisser un message.

Heureusement, les collègues qui sont passées le soir devant chez lui, voyant l'ambulance se sont arrêtées et on donc pu transmettre par écrit sur le cahier pour que les collègues du matin puissent encore une fois réajuster le circuit et éviter au maximum que les bénéficiaires, les autres intervenants : aide à domicile, ide libéral, kiné etc...soient impactés par cette absence.

Un petit dernier :

Une aide-soignante est malade, elle va chez le médecin à 18h, il lui dit qu'il faut qu'elle s'arrête et lui prescrit un arrêt de travail. Mais....toujours répondeur après 17h30 et personne de joignable.

Par peur de mettre dans l'embarras ses collègues , l'AS vient quand même travailler le matin.

En voyant sa « tête » les collègues lui « ordonne » de rentrer chez elle.

Encore une fois, réajustement des circuits en prenant toujours grand soin des autres malades mais aussi de la collègue et bien sûr de la structure (un agent qui travaille alors qu'il a un arrêt, s'il se fait mal ça ferait pas bon effet!).

Je pourrai en citer encore bien d'autres mais je crois que ces exemples témoignent bien, non seulement du bon sens des agents mais aussi de leur dévouement.

A partir de novembre, nous aurons chacune un smartphone individuel dans lequel toutes les informations seront notées et aucune possibilité pour nous d'apporter une quelconque modification.

Plus de papiers nous aurons tout sur l'appareil !

Sauf que s'il y a des erreurs (et toute erreur est humaine!) nous ne pourrons pas réajuster les circuits ; ce qui veut dire que nous allons directement pénaliser les bénéficiaires.

Imaginez qu'une AS reçoive sur son smartphone le circuit P et qu'une autre reçoive par erreur le même et bien les deux devront partir sur le même circuit puisque nous devons « badger » donc pointer chez chaque personne inscrite sur notre liste (reçue la veille) et comme il n'y a plus de documents papiers, pas de visibilité pour nous, nous ne

saurons pas quel est le circuit qui a été oublié, cela implique donc que nous ne pourrons pas intervenir chez ces bénéficiaires. Nous pouvons seulement envoyer un message d'urgence aux IDECS qui le verront lorsqu'elles se connecteront à l'ordinateur le matin après 8h15 afin qu'elles fassent la modification. Sauf que nous aurons perdu plus d'une heure et que les bénéficiaires ne seront ni levés, ni lavés, et qu'au mieux les familles pourront s'en occuper, sinon ???? on enverra une AS en urgence ??

Résultat : tout le monde sera insatisfait (et le terme est gentil), les bénéficiaires et leurs familles, les AS de ne plus pouvoir prendre soin correctement des personnes voir même d'être complice de mal traitance. C'est d'ailleurs ce qui se passe déjà dans le service d'aide à domicile avec la télégestion, des bénéficiaires sont régulièrement oubliés sur les plannings des agents et donc certains sautent un repas, d'autres ne sont pas levés avant midi, ou même dorment dans leur fauteuil.

Sans parler des interpellations des familles qui vont se faire de plus en plus agressives du fait de leur inquiétude pour leur parent et des « patients » qui auront de moins en moins confiance. Les IDECS vont quand elles être coincées au milieu, entre les familles insatisfaites, le mécontentement des agents et les exigences de la Direction. Et j'imagine également leur stress de ne pouvoir contenter personne.

Notre frustration depuis plus de dix ans va grandissante, quoi de plus déprimant, de plus insupportable que de ne plus pouvoir faire le métier qu'on aime avec plaisir, avec la satisfaction d'avoir bien fait son travail, d'avoir bien pris soin de chacun.

Et quoi de plus déprimant de ne voir aucune échappatoire à ce système si ce n'est de s'en exclure, de s'isoler quand on en a la possibilité. Nous nous croyions à l'abri au fin fond du Comminges, dans le milieu rural et bien non, même ici la technocrafolie nous a frappée, nous pouvons encore nous réfugier à la campagne avec nos poules et notre potager et nous faire croire que la vie est belle mais j'y crois plus. Que nous reste t il alors? Le combat pour ne pas sombrer ?

Je comprends aujourd'hui pourquoi tant de personnes se suicide au travail ou à cause de leurs conditions de travail. Ce n'est pas qu'elles soient folles, bien au contraire c'est parce qu'elles sont trop lucides et parce qu'elles sont seules. Elles se sentent comme moi aujourd'hui tellement impuissantes face à ce monde qui dégringole à toute vitesse.

Le travail s'il peut parfois être pénible, il amène aussi de la satisfaction, la fierté de bien faire, toutes ces adaptations que nous mettons en œuvre dans mon travail fait appel à notre intelligence, à notre générosité, à notre amour pour l'autre, à notre sens pratique...il nous confronte à des difficultés qui nous oblige à nous dépasser, et à trouver ensemble des solutions. Et même si l'on est pas toujours d'accord, il y a discussions et on finit par trouver un consensus. C'est ça la vie ! Il fait appel à notre sens de la solidarité, à notre compassion, à de belles valeurs humaines et cela nous renvoie une belle image de nous même.

Il est là le problème, comment résister à ce délitement quand le travail (pour ceux qui en ont encore) ne nous renvoie plus cette image, comment ne pas sombrer dans la dépression ? le désespoir ? le burn-out ?

Le combat. Non pas le combat contre les « méchants », le combat pour sa survie, pour la survie des autres, de son travail, de l'humanité, mais surtout le combat AVEC les autres. Pour ne pas couler à pic il faut sortir de l'isolement, trouver des personnes ressources, reprendre des forces et essayer de démontrer que ce système ne peut pas fonctionner et qui ne sert que les intérêts d'un petit nombre.

Il est vrai que j'ai du mal à imaginer que la directrice de la structure puisse devenir lucide ! Je ne crois pas du tout qu'elle soit méchante, non, elle ne voit pas ou ne peut pas voir, comme beaucoup elle a peur de perdre ce qu'elle a. Et plus on a de choses à perdre et plus on s'enferme dans une espèce de psychorigidité et moins on a de chance de changer.

Soyons contents, nous avons de moins en moins de choses à perdre ! Donc de plus en plus de possibilités d'innover !

Mais comment retrouver le désir de faire ensemble ?

Je suis orthophoniste, fonctionnaire dans un service de pédopsychiatrie.

Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression, Racisme, Sexisme

Bonjour, je m'appelle ***, j'ai 26 ans et je suis orthophoniste, fonctionnaire dans un service de pédopsychiatrie. Je voudrais témoigner de ce que j'ai vécu dans le monde du travail, mais aussi de ce que j'ai vu autour de moi. Pour ma part je jouis d'un certain nombre de privilèges : je suis blanche, je suis hétéro et cisgenre, je colle à peu près aux canons de la féminité actuels, je ne suis pas vraiment prolétaire et j'ai la chance de faire le métier qui me fait rêver depuis mes 7 ans. Mais...

Ça commence lors de mon premier stage, à 19 ans donc. Le directeur de l'école qui m'accueille m'invite à déjeuner et je crois naïvement que c'est pour me présenter mes collègues. Mais non en fait cet homme d'une soixantaine d'années disserte sur ma grande maturité et notre proximité idéologique tout en essayant de me prendre la main. Le fait que je le repousse et que je lui dise que ça n'arriverait jamais ne l'a pas empêché de poser ses sales pattes sur mes hanches toute l'année quand je le croisais. J'avais besoin de valider mon année, pas le courage de chercher un autre stage et puis on m'a appris à ne pas faire de scandale inutilement donc... Impunité pour lui qui doit encore penser que son comportement est normal.

Après j'ai fait des petits boulots pour payer une partie de mes études parce que mes parents ne roulent pas sur l'or.

Par exemple j'ai fait des baby-sitting payés en chèque emploi service : mes employeurs comptabilisaient mon temps de travail au quart d'heure près, sûrement pour éviter de me donner 10 euros de trop en fin de mois. J'ignorais à l'époque que c'était illégal mais franchement si je l'avais su ça n'aurait rien changé, ils s'étaient déjà séparés d'une baby-sitter qui « négociait trop sur son salaire ».

Plus tard j'ai été vendeuse dans une boutique de costumes pour hommes. Lors de mon premier jour mon patron m'explique qu'il n'y a pas de toilettes dans sa boutique et rigole « pour une fille ça va pas être facile » haha.

Entre deux commentaires racistes sur les clients il adorait leur dire à mon sujet « Elle n'est pas à vendre avec le costume hein » et aussi faire des blagues graveleuses quand je devais m'agenouiller pour faire des ourlets. J'avais vraiment besoin d'argent, et je me disais qu'il fallait tenir bon, mais je remerciait le ciel tous les jours que ce ne soit pas ma vie pour toujours. Sauf qu'il y a tellement de gens qui n'ont pas d'autres choix pour

subsister...

Ça a empiré quand il a décidé que j'allais prendre la place de son autre employé H. ,parce qu' « une fille ça fait mieux vendre »,que l'autre employé était antillais et que comme vous l'aurez compris notre patron lui était raciste.

Seul problème : H.était en CDI. Mais notre patron a simplement dit « Il va falloir qu'il parte de lui-même ». Il l'a harcelé pendant plusieurs mois (remarques racistes,tâches impossibles ou inutiles,dénigrement systématique de son travail...), le plus souvent en mon absence. Mais il arrivait quand même que mon patron me raconte ce qu'il lui faisait subir et tout ce que je trouvais à répondre c'est « Mais vous savez que c'est interdit et puis que c'est mal ? », ça le faisait rire bien évidemment, impunité quand tu nous tient ! Je m'en veux encore parce que je n'ai rien fait de tangible pour le défendre,et que je n'avais aucun besoin de ce travail sur le long terme contrairement à Henri, ce que j'avais dit à notre patron d'ailleurs.

J'adore quand des patrons qui sont du bon côté du manche viennent t'expliquer que le CDI est un contrat infiniment trop protecteur pour les employés. Heureusement pour moi j'ai obtenu mon diplôme et j'ai pu échapper à cette ambiance violence et puante.

Aujourd'hui je fais le métier de mes rêves,et je suis fonctionnaire donc privilégiée au yeux de beaucoup de personnes. Mais mon diplôme d'état de niveau M2 (bac+5) est reconnu à bac +2 par mon cher employeur qui se trouve être l'état. Alors je ne me plains pas ,je gagne 1500 euros par mois,et j'ai bien conscience que beaucoup de gens ont des boulots bien plus difficiles que le mien pour des salaires bien moins importants. Mais ce que je constate c'est que quand j'évoque mon salaire avec des personnes qui ont mon niveau d'étude et travaillent dans le privé,ben ils pensent que c'est une blague tellement ce salaire leur semble ridicule.

Sinon les joies de notre système de protection des travailleurs je les ais vraiment découvertes grâce à mon fiancé.

Il a arrêté les études avant le brevet,et a travaillé en apprentissage dans le déménagement à partir de 16 ans. Cela va vous surprendre mais les entreprises de déménagement ne respectent pas forcément les limites des charges que peut porter un jeune de moins de 18 ans. Il s'est donc ruiné le dos et a dû arrêter son CAP avant la fin. Mais sinon c'est bien les apprentis faut les faire bosser plus ces feignasses (bisou @loi travail).

Bref quand je l'ai rencontré,il travaillait dans un bar de mon quartier,ambiance familiale très sympa,et ses patrons lui louaient un appartement depuis que sa mère l'avait mis à la porte de chez lui. Ca sonne comme une belle histoire d'entraide voire de charité non ?

Oui,oui,sauf que pour un contrat de 35h (au smic donc 1100 euros par mois) il travaillait en moyenne 50 heures par semaine,et que le loyer qu'il leur payait c'était 800

euros par mois pour un studio hors de Paris. Je vous laisse faire le calcul.

Ses heures supplémentaires n'étaient pas rémunérées parce que généralement non reconnues comme telles par ses patrons, qui lui disaient « mais tu comprends on est une équipe et nous aussi on travaille dur » (oui les gars mais vous vous récupérez le bénéfice de votre travail), ou alors qui lui disaient que s'il avait besoin de plus de temps pour faire son travail c'est parce qu'il était trop lent.

Il finissait souvent après l'heure des derniers métros, et ils ont été très blessés de son attitude quand il leur a demandé de payer son taxi pour rentrer chez lui. Alors tant qu'il n'avait pas de scooter il rentrait chez lui à pied dans ces cas là. 1 heure à pied après un service debout pendant 6 heures ça use, ça use...

Je suis arrivée dans sa vie pleine de certitudes et d'idéaux. Je lui ai expliqué qu'il devait se battre, ne pas se laisser faire, blablabla, et j'ai même parlé avec ses patrons que je connaissais bien. Le seul effet de tout ça c'est qu'il s'est entendu dire « Tu étais quand même moins chiant quand tu n'avais pas de copine . ». C'est vrai que c'est plus facile d'exploiter quelqu'un qui n'a pas de vie privée à défendre et qui n'a personne pour le soutenir. Si seulement tous les travailleurs étaient seuls, sans famille, sans amour et sans amis la vie serait quand même plus simple pour tout le monde.

Je me suis pris une grosse claque quand j'ai compris que tous mes beaux discours et mes certitudes c'était mignon, mais que moi j'avais une formation qui m'offrait beaucoup d'opportunité et dans le pire des cas des parents pour assurer derrière. Alors que lui sa force de travail c'est tout ce qu'il avait pour survivre, et que ces personnes étaient non seulement ses patrons, mais aussi ses propriétaires, et l'ambiance familiale oblige un peu des parents de substitution aussi. Tout de suite la gueule du rapport de force n'est pas très favorable alors la négociation c'est plus une blague qu'autre chose. (bisou @loi travail et ton histoire de négociation au cas par cas des heures supplémentaires)

Je vous passe les détails mais quand ça a commencé à se gâter ils ont fait en sorte de le pousser à bout pour qu'il démissionne. Et oui il était en CDI, ce fameux CDI qui protège trop les employés. Heureusement que la loi travail va y mettre bon ordre.

Après une période sans emploi il a trouvé un travail dans une grande chaîne de cinéma, ce travail lui plaisait et il avait des retours positifs de ses employeurs. Mais...

Il était en CDD, et j'ai découvert à cette occasion que dans certains cas (si tu remplace quelqu'un ou en cas de surcroît d'activité) tu peux accumuler des CDD de courte durée à volonté avec une période de carence par ci par là. Tu peux te syndiquer pour mieux connaître et défendre tes droits mais dans ce cas ton contrat risque fort de ne pas être renouvelé. Tu peux essayer de prendre des vacances mais quand tu reviens ils auront pris quelqu'un d'autre à ta place. Résultat pour lui (et par extensions pour moi) : un an et demi sans repos de plus de 3 jours en dehors des périodes de carence . Jusqu'au jour où ses responsables lui ont dit « on est très contents de ton travail mais la personne

que tu remplace va bientôt revenir,et on pense que c'est mieux pour toi de partir dès maintenant pour que tu ne t'attache pas trop à ton poste ». Ce qui ne les empêche pas d'embaucher toujours plus de CDD,de ne proposer des CDI qu'en temps partiels,et de faire beaucoup de bénéfices d'ailleurs (bisous chère chaîne de cinoches)

Je vous épargne les parents de mes patients : celui qui est sans-papiers et qui travaillait dans le bâtiment ,qui s'est blessé gravement sur son lieu de travail mais n'a le droit à rien parce que non déclaré ; celle qui travaille dans la restauration une centaine d'heure par semaine,et dont le patron refuse qu'elle prennent des congés pour accompagner ses enfants à leurs soins à l'hôpital ; et tous ceux qui se tuent à la tâche pour faire survivre leur famille et qui s'entendent partout traités d'assistés,de poids pour la France ou encore de mauvais parents parce qu'ils ne peuvent matériellement pas être là pour coucher leurs enfants le soir.

Alors oui le monde du travail en France est déjà d'une violence et d'une inhumanité sans nom,bien sûr qu'#OnVautMieuxQueCa . Mais je suis terrorisée à l'idée que nos enfants devront affronter encore plus de violence patronale et de précarité si cette « Loi travail » scélérate voit le jour.

Et si je pouvais parler à François Hollande j'aimerais bien lui dire « Je ne vous ai pas vraiment cru quand vous disiez que votre ennemi c'était la finance. Mais je ne pensais quand même pas que votre ennemi c'était nous. »

Je tiens à partager mon expérience de travail en cure thermale avec VOUS

Burn-out, Conditions insupportables, Dépression

Bonjour, je tiens à partager mon expérience de travail en cure thermale avec vous, je vous prie de la partager comme bon vous semble si cela peut être utile. J'ai travaillé 3,5 mois en cure thermale en France, comme kiné. J'étais la seule kiné française, j'ai vite compris pourquoi en voyant les conditions de travail. Espagnols, hongrois, polonais, mes collègues trouvaient ici de meilleurs salaires et restaient donc malgré les abus. Une cure spécialisée pour les personnes dépressives et à affections psychosomatiques. Les patients venaient 3 semaines pour se soigner, suivre un planning de soins. Les kiné massent de 7h à 13h tous les jours sauf le dimanche + un après-midi par semaine, on a 12 minutes par patient ! Le massage "sous affusion", avec des jets d'eau, le patient est en maillot de bain ou nu s'il souhaite, il monte sur la table de massage, et 10 min après on doit passer à la personne suivante. Les personnes dépressives, me racontaient des problèmes angoissants, des situations intimes graves, mais je devais les stopper pour passer à la personne suivante. Debout toute la matinée, les mains constamment mouillées par les jets d'eau et les pieds aussi, en sandales recevant l'eau qui coulent de la table. Seulement 2 pauses par matinée, juste le temps d'aller aux toilettes ou de boire de l'eau. Les vestiaires étaient sales, poussiéreux, et le sont restés malgré mes plaintes à la direction. L'évacuation des eaux dans les salles de massage était gérée inconsciemment, entre deux patients, avec des produits chimiques pour déboucher quand l'huile de massage stagnante empêchait l'eau de passer, donc on respirait les émanations le temps que ça s'aère. Nous devions chacun nettoyer sa salle de massage, sans formation aucune. Libre à nous de ne passer qu'un jet d'eau, personne pour vérifier l'hygiène. Une situation pitoyable pour des patients au bord du gouffre... Et parlons des patients, "dépressifs", nombreux en sont là à cause de Burn Out, d'harcèlement au travail, de licenciement abusif, d'accident de travail non reconnu, (...) j'en ai entendu des histoires de dommages collatéraux du système actuel ! J'avais un logement de fonction, (annoncé d'une vingtaine de mètres carré au téléphone, il en faisait 13, et sous les toits) dans un même bâtiment que d'autres collègues. Le propriétaire me demandait, au black bien sûr, de payer 10€ par nuit où j'hébergeais mon copain. On a jamais payé et j'ai caché mon copain comme un clandestin... Il entrait parfois dans les apparts de mes collègues et moi, ayant tous les doubles de clef. Quelles conditions de travail !! J'ai essayé de rassembler mes collègues pour réclamer des changements, mais ils avaient peur. Ceux qui se plaignent se retrouvent avec plus de patients sur leur planning. J'ai parlé au directeur,

citant les problèmes de manque de pause, de massage trop court, de pieds et mains lésés par l'humidité et l'huile de massage, du manque d'hygiène et des abus du propriétaire. Le médecin du travail n'a rien fait non plus. J'ai décidé de stopper mon contrat en juillet (je devais rester jusqu'à Novembre).

Aide à domicile pour survivre

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation

Aide à domicile pour survivre,

Je vaudrais mieux qu'un travail imposé vers lequel m'ont poussée les pôles emploi

Je vaudrais mieux que des heures de trop sans trajets comptés

Je vaudrais mieux qu'un CDI à mi-temps imposé

Je vaudrais mieux qu'un salaire si bas vu le coût de la vie

Je vaudrais mieux qu'un salaire si bas vu mes responsabilités

Je vaudrais mieux comme travail vu mes compétences et mes expériences

Je vaudrais plus qu'une psychologue qui me dit vous devez avoir mal au ventre

Je vaudrais mieux que tout ceux qui me disent tais-toi! Nous ne pouvons rien dire

Je vaudrais mieux que tout ceux qui m'ont dit

C'est de ta faute si tu te fais harceler au travail

Je vaudrais mieux que ma santé physique qui m'est reprochée

Je vaudrais mieux que ma dépression qui s'achève

Animation, restauration, humiliation.

Contrat, Heures supp', Humiliation, Législation, Licenciement, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales

Comme beaucoup je me suis lancée dans l'animation – d'une parce que je m'en sentais capable, de deux parce que les horaires correspondaient à mon emploi du temps à la fac et de trois parce que j'avais et j'ai toujours besoin de thunes.

Je vais essayer d'être brève et précise en vous faisant une liste détaillée de toutes mes désillusions :

-pour commencer dans les quatre premiers centres de loisirs où j'ai bossé, mes collègues animateurs et moi-même étions payés grâce au forfait jour. Autrement dit nous faisons 10 heures de boulot par jour pour 50 balles (de 8h à 18h avec une pause d'une demie heure) et non il n'y avait pas d'autre pause : il fallait manger et surveiller les petits à la cantine, le seul répit qu'on avait était de 30 minutes après le repas.

50 euros c'était le grand max qu'on pouvait toucher, je suis allée voir dans d'autres centres et pour les mêmes horaires nous étions payés 45 euros et le pire que j'ai pu trouver a été : 38 euros pour 11 heures de boulot par jour. C'est chouette de passer toute sa journée à bosser pour ne même pas avoir de quoi partir en vacances, que dis-je, pour ne même pas être capable de faire ses courses en fin de mois. Résultat : je me suis retrouvée à jeûner pendant plusieurs jours. Mon record est d'une semaine sans avoir avaler quoique soit hormis l'eau du robinet. Puis à force de faire des trucs comme ça, tu perds tes cheveux, tu dors en permanence et tu pleurs pour un oui ou un non.

Rappelons que ces tarifs à la journée (qui, je me disais à l'époque, devaient être abolis) vont s'élargir aux PME de moins de 50 salariés. Merci Hollande et les autres...

-le manque de personnel : je ne sais pas si vous avez déjà essayé de tenir un groupe de plus de 30 enfants seul. Moi j'ai testé et conclusion : ce n'est ni cool pour vous, ni pour les gosses. (Rappelons que les accidents sont vite arrivés avec les enfants).

-D'ailleurs en parlant de « quota » j'ai été très surprise lorsque le gouvernement a décidé de réduire les effectifs d'animateurs en centre de loisirs et en école. Avant il devait y avoir un adulte pour 10 enfants de 6 à 12 ans, maintenant c'est un adulte pour 12. A croire qu'ils se fichent des capacités de ceux qui encadrent et de la sécurité des enfants.

-le supérieur qui t'engueule et te crie dessus pour pas grand chose et devant les gamins, histoire de te faire perdre toute crédibilité devant eux.

-le supérieur qui décide de faire une sortie en forêt. Évidemment il n'avait rien prévu et nous nous sommes retrouvés dans un champs bourré de bouses de vache, de ronces, d'orties et j'en passe. Le tout en plein cagnard, sans abris pour mettre les gosses à l'ombre. On lui en parle, lui dit qu'il faudrait peut-être changer d'endroit. « Non non c'est très bien ici ». Au final, le soir nous avons rendu des gosses pleins de coups de soleil aux parents. Ils étaient ravis. Encore heureux qu'aucun n'est fait une insolation. Bien sûr pendant que toi tu te fais engueuler par les parents pour une décision qui n'est pas de ton fait, le supérieur se cache dans le bureau (sortant la tête par la fenêtre et la rentrant aussitôt qu'il voit un parent débarquer)

Après l'animation j'ai eu ma petite expérience en fast-food. Et pour faire simple : je préférerais recurer les chiottes plutôt que de parler aux clients ou aux managers. Au moins les chiottes ne s'adressaient pas à moi comme si j'étais une moins que rien. Le plus humiliant ? J'hésite encore entre la tenue obligatoire totalement inutile et dont le seul intérêt est son aspect symbolique ou la façon dont les managers et certains clients nous gueulaient dessus.

Ils m'avaient embauché en même temps que dix autres personnes, juste avant les vacances de Noël et oh ! grande surprise à la fin des vacances ils nous ont TOUS viré. C'est bien pratique d'avoir une période d'essai pour virer les gens sans trop se faire chier hein ? Même ma supérieure qui avait été chargée de m'annoncer la nouvelle se sentait un peu con en m'expliquant les fausses raisons de mon licenciement.

Sincèrement s'ils m'avaient dit à l'avance qu'ils n'avaient besoin de moi que pour deux semaines j'aurais compris et je m'en serais foutue. J'y serais quand même allée parce que deux semaines de salaires ce n'est pas rien non plus. Mais non ils ont préféré se la jouer hypocrites de premier rang en nous faisant miroiter un CDD de 6 mois.

Je ne parlerai pas non plus des entretiens d'embauche (cette comédie) où les employeurs ne te rappellent jamais derrière. Oh oui c'est vrai c'est pas la peine de dire à une personne que « Non finalement on a changé d'avis ». C'est trop compliqué et ça bouffe du temps pour rien.

Je vauX définitivement mieux que ça.

Nous, les "animés"

Précarité

Je suis une jeune femme de 21 ans. J'ai stoppé les études à la moitié de la terminale, saoulée par le système éducatif de l'Education Nationale (beurk). Mais y'a des moyens tellement mieux adaptés à moi-même (et je pense à beaucoup de gens) pour s'instruire et apprendre que je pense que c'est une des meilleures décisions que j'ai prises. Maintenant je fraude les cours à la FAC, je fraude des conférences, je vais à des ateliers d'éducation populaire quand le sujet est cool, ou à des conférences gesticulées. (gratuit ou prix libre). Je peux faire ça uniquement parce que je suis blanche, assimilée hétéro, issue de la classe moyenne, et que donc je maîtrise à peu près les codes et vocabulaires "petit bourgeois bobo", j'ai pas de souci à lire des livres et à m'adapter à leur vocabulaire, ainsi qu'à leurs attitudes quand il faut passer inaperçue (en me déguisant en petite bourgeoise, en plus c'est assez drôle à faire).

J'ai décidé de vivre en squat parce que j'ai déjà eu un logement à payer, que ça m'a ruinée et détruit la santé (appart mois, avec le plafond qui risque de s'écrouler à tout moment, à manger des pâtes et du riz). Puis je préfère vivre dans des lieux inoccupés, abandonnés par les bourgeois (les mairies, les trucs immobiliers). ça me fait plaisir de me dire que je les emmerde un tant soit peu. Parce que leurs décisions à eux emmerdent vraiment les gens, toute leur vie. Et elles tuent des gens. Aussi.

Je mange dans les poubelles des grandes surfaces, ou sur les fins de marchés. C'est gratuit et ça évite le gaspillage. Je peux le faire parce que je suis valide et que escalader des trucs dangereux ne me fait pas trop peur.

Pour vous donner le contexte : j'utilise pas beaucoup d'argent. (vraiment pas beaucoup), donc j'ai pas besoin de travailler souvent pour ne pas mourir de faim.

Je vous envoie ce témoignage aussi pour répondre aux gens qui osent affirmer sans jamais l'avoir connu que le CEE est un contrat d'engagement, donc c'est normal que ce soit peu payé par les asso (les pauvres, elles ont pas beaucoup d'argent) <= ce qui est le cas de certaines, mais clairement pas toutes, selon mon expérience, aussi, d'expérience, ce sont celles qui ont le moins d'argent qui payent le mieux.

Je suis parfois (l'été) Directrice de séjour adapté (séjours de vacances avec des personnes en situation de handicap mental, ou psychique; c'est à dire que des personnes autistes, trisomiques, en psychiatrie vont aller en vacances ensemble uniquement parce qu'ils souffrent d'un handicap du spectre "mental").

Je suis donc salariée d'une asso., avec un Contrat d'Engagement Educatif (le fameux CEE, qui paye à la journée, y'a pas de minimum légal, donc des gens sont payés

15€ par jour parfois, et non, ce ne sont pas des journées de 8h).

Y'a besoin d'aucun diplôme, juste de la motivation (mais un intérêt pour le handicap est souhaitable, quand même)

Nous partons en gîte, nous avons un budget en général assez faible, comparé à ce que payent les personnes (et la région etc...). En moyenne, une personne va payer 1700€ la semaine (l'asso reçoit donc 30 600€ pour un séjour). Sur un séjour avec 18 personnes (23 avec les anims), de 3 semaines, mon budget était de 5500€. Le gîte (2000e) et la location de véhicules étaient déjà payés par l'asso. Pour nourrir 23 personnes et faire des activités promises sur le papier (le zoo, l'aquarium etc etc.), payer l'essence et les péages. En réalité, j'arrive toujours à m'en sortir avec mon budget, par je ne sais quel miracle. (on mange même plutôt bien).

Remarque j'ai peut-être une idée de par quel miracle on y arrive (nous, les "anims"). Nous sommes à la fois conducteur.trices (de véhicules TPMR, ou de 9 places), aide-soignant.es, AMP, animateurs.trices, cuisiniers.ères, agent.e d'entretien, infirmières. On dort maxi 5h par nuit. (sur 3 semaines ça fait long). On fait tout pour réduire le budget (appeler des connards pendant des heures aux téléphones, qui refusent de faire un tarif plus bas pour des personnes en situation de handicap qui clairement n'ont pas les moyens..., organiser des jeux et activités sur place, des soirées).

Travail type :

- On arrive à l'asso, on check les médicaments que nous fournissent les parents/éduc (ça arrive qu'ils se trompent), on compte l'argent de poche de chacun.

- On part pour un trajet de +8h (car arrêt toutes les 1h/1h30, même si personne n'est censé avoir de pb "pipi" selon les dossiers, j'ai l'habitude des mensonges des foyers pour se débarrasser des gens (je ne mets pas de guillemets volontairement)). Y'a 2 personnes en fauteuil. On doit défaire/rattacher les fauteuils à chaque fois. 1 arrêt = mini 45min, quand les riches en vacances n'ont pas pris les places réservées handi, sinon faut tourner ou s'arrêter dangereusement en bloquant tout le monde pendant 5 min (ce que je n'hésite plus à faire, sur les aires d'autoroute du moins, je crois que je fais une tête telle que les gens n'osent pas ouvrir leur bouche pour nous reprocher quoi que ce soit, je suis tellement énervée que j'hésite entre brûler la porche de l'autre enfoiré qui a pris la place ou la défoncer à coup de barre à mine, mais je garde le sourire et détend l'atmosphère auprès des vacanciers en faisant des blagues). Je veille aussi à calmer le stress de mes collègues, qui n'ont pas tous la même expérience que moi.

- On s'arrête pour pic-nic. Normalement les vacanciers ont prévu un pic nic (enfin souvent, les foyers). Je me souviens d'un dossier, où il était indiqué que la personne mange mixé. Personne n'a de pain de mie. Personne n'a de pot mixé. Je panique un peu intérieurement, je pose la question, pas de réponse (mais tous n'ont pas la parole, et la timidité est présente en début de séjour). Je ressort les dossiers. Je trouve le vacancier.

Le foyer a fait de la merde. Ils lui ont filé du pain dur. Pour moi, j'avais prévu une purée de légumes (parce que ça s'engloutit vite, quand il faut gagner du temps). Je la lui donne, je dois faire attention à mes mots, ne pas dramatiser le truc parce qu'il pourrait paniquer! "bah dis donc, j'vois que le foyer a voulu te donner un pain très dur, je sais que c'est mieux pour toi de manger mixé, regarde; j'ai apporté ça pour toi! Est-ce que ça te dit qu'on échange?". Je suis vegan, je mangerai pas ce satané sandwich au cadavre de cochon.

J'aurai faim. Tant pis, on n'a pas le temps de s'arrêter à nouveau. Je taxe des chips à mes vacanciers en rigolant. Eux aussi rigolent! "en ben! la directrice elle a donné son repas à machin," (les plus autonomes ont calculé le stratagème) "ah ouai mais j'suis costaude; t'as vu; j'peux attendre ce soir pour manger, puis je suis jeune moi hahaha, j'ai pleins de forces en réserve!".

- On reprend la route. On arrive tard. Il est 20h. Ils ont l'habitude de manger pile à 19h. Certains stress, s'énervent, ils sont dans un état d'épuisement total. Les personnes autistes sont d'autant plus stressées : nouvel environnement etc. Je fais l'état des lieux avec le proprio. Pendant ce temps les médicaments sont distribués aux vacanciers (je prie pour qu'il n'y ai pas d'erreur, normalement nous avons des piluliers clairs, mais les parents rechignent à les utiliser et mettent parfois la pilule à côté etc <= stress supplémentaire, faut aller à la pharmacie, nous n'avons pas le droit de toucher à la compo des piluliers) Un anim s'installe dans le salon avec tout le monde, prépare un café ou une tisane! Un autre se met en cuisine (pâtes bolo en pot, ça plait à tout le monde, ça va vite). Heureusement, avant de commencer mon contrat, j'avais appelé le proprio du gîte pour qu'il nous fasse quelques courses d'appoint pour soir et petit déjeuner + midi, parce qu'à cette heure, en campagne, rien d'ouvert). Faut mettre la table (enfin d'abord tout déménager pour qu'on puisse s'installer tous ensemble, remettre aux normes de sécurité vite fait). On tente de faire une organisation des chambres. (y'a des fauteuils, des gens qui peuvent pas monter des escaliers, des couples etc..., chambres doivent être non mixtes). On met 1h à faire un plan. Faut déplacer des lits de chambre en chambre (le gîte est un château, c'est immense, on a mal partouuuut). Un anim dormira dans le couloir. Tant pis, on n'a pas le choix vu la configuration du lieu. Une fois que c'est fait, c'est parti pour faire les lits de 18 personnes (les nôtres, on laisse tomber). On monte les valises de 18 personnes. - Il est super tard. On va manger avec les vacanciers. Tous ensemble, quand même, c'est mieux pour l'ambiance! Ils sont crevés, leurs médocs commencent à les endormir, certains s'endorment à table "viens je vais te montrer ta chambre si tu veux, si ça te dit tu pourras visiter le reste du gîte demain, on fera une visite avant de manger le midi, qu'est-ce que tu en penses?" (si je lui avait dit "allez je pense qu'il faut que t'aille dormir!", ça aurait été la crise, chaque mot est réfléchi. même à 23h, même après 8h de route.) C'est le moment du coucher, on rassure, on répond aux inquiétude, on convainc ceux qui ont l'habitude de faire leur douche le soir que juste pour aujourd'hui on fait une exception, on fait des câlins, on a le droit à des "oulala toi je t'aime trop" "t'es bellleuuuh" et qu'est-ce que ça fait du bien de les voir les yeux tout plissés de fatigue, mais avec un sourire étalé sur le visage. - On se retrouve nous 5 (les anims). Ouuuf on souffle. Le silence. On n'en peut plus, mais on a

encore de l'adrénaline en réserve, alors on en profite pour ne pas s'arrêter de bouger (c'est fatal sinon). On déplace tous les meubles de la maison. On rerange la cuisine de manière pratique. On fait de la place dans les placards pour les courses. On vérifie que le frigo soit à bonne température. J'affiche les papiers obligatoires en cas de contrôle. - On installe la table pour le petit-déj' - 2 personnes seront "de garde" : une en haut et une en bas. Les autres seront dans une chambre, ensembles. Premier jour, on est déjà crevés. On regarde l'heure. Il est 3h du mat. On espère que les vacanciers vont se lever tard. (on a oublié de leur préciser que en vacances, on peut faire la grasse matinée!). - 7h du mat. 2 vacanciers parlent dans une chambre. ça réveille la chambre d'à côté etc... bref, à 8h, tout le monde est debout. Nous aussi. - Distribution des médocs (la plupart en ont matin/midi/soir/coucher). - Petit déjeuner. Faut faire les tartines pour certain.es etc... On commence les toilettes. Peu se lavent seuls. Beaucoup ont besoin d'une présence et d'un accompagnement "'t'as oublié sous les bras!" "'t'as oublié quelques chose à mettre sur le gant!", certain.es ont besoin d'une toilette complète. Les douches et baignoires ne sont pas adaptées. Il y a des marches trop hautes pour eux. C'est dangereux. Même avec les tapis antidérapants. On poste des chaises de jardin dans les douches pour qu'ils s'y assoient si besoin. Pas envie d'un mort. Vraiment pas. - Faut faire une activité avec ceux qui ont fini, ce sera rangement des valises aujourd'hui, mais les jours suivants il y aura des choses ludiques : dessin, coloriage, pâte à sel, fabrication d'un volcan etc... Ils ne sont pas assez autonomes pour qu'on ait le temps de sortir le matin. On commence à se poser la question des jours de repos. Sur ce type de séjour, il n'est pas possible de prendre une journée complète, l'équipe serait trop dans la merde, et ce serait dangereux pour les vacancier.es. Donc les repos ça sera : une grass' mat' chacun notre tour. Jusqu'à midi. Je précise toujours aux anims qu'ils ont le droit à bien plus de repos, que s'ils ont besoin, qu'ils se sentent mal, trop fatigués etc... Ils n'ont pas besoin de demander, juste de nous tenir informés qu'ils vont faire une sieste de 1h ou 2h ou juste s'isoler etc. Dans ma tête, je pense toujours "mais comment peut-on considérer un temps de sommeil comme du repos...?". Effectivement, légalement c'est pas très... légal. Mais bon, les nuits de 5h non plus et les journées de 20h non plus. Là, le code du travail, on lui chie bien dessus. Mais une bonne grosse chiasse quoi. Ou alors c'est le créateur du CEE qui nous chie dessus. Plutôt. - Bref, c'est l'heure de manger. On prépare le repas à la fois du midi et du soir, avec les vacancier.es qui souhaitent participer. - Aprem : une activité "payante" : zoo, aquarium, tour de calèche, pot dans un café, visite d'une usine de bonbons, etc etc (ce sont des gens qui ont en moyenne 50 ans). On sépare toujours le groupe en 2. Un qui reste au gîte faire des activités sur place : préparation d'une boom, challenge sportif etc... Et un à l'extérieur. Parce que 18 personnes à gérer à l'extérieur, c'est impossible, puis eux n'apprécient pas, ils sont trop nombreux. Parfois on change d'activité, parce qu'on a été mal renseigné.es au téléphone, nous n'avons pas la même définition du mot "adapté" ("oh c'est seulement 2 marches de temps en temps" LOOOOOL). Et encore, ceux qui promettent des tarifs, puis quand tu arrives te demandent les cartes d'invalidité (ils en ont tous une), mais manque de pot, j'ai oublié les dossiers (oui c'est pas bien du tout), donc

bon on peut pas avoir le tarif. Je commence à gueuler : le mec est formel, il peut pas être sur qu'ils sont "handicapés". Heureusement qu'un vacancier a voulu participer à la conversation, parce que je pense que j'aurais eu du mal à me retenir de faire s'écrouler la vitre devant le tête du bourgeois qui tenait l'affaire : "bah si ça s'voit hein, moi les gens dans la rue ils me montrent du doigt et ils me disent 'eh l'handicapé' tout ça, moi j'aimerais bien que ça se voit pas heeeein" (crise de larmes à gérer, ça s'étend à tout le groupe parce que TOUS en souffrent). On ne fera pas l'activité. Y'a un coin d'herbe sur le parking. On se pose là. On va acheter des glaces à tout le monde. Et on parle. Ils ont besoin d'évacuer. Et moi j'ai la haine contre l'autre enfoiré. - On mange le soir - On fait une soirée au calme (souvent car ils sont fatigués) => soirée cinéma (film), soirée autour d'une tisane à lire des contes de la région etc... ou juste à bavarder, on prend aussi l'apéro (souvent avec du coca, rare sont ceux autorisés à l'alcool).

- On contrôle les véhicules (oui, nous sommes aussi mécano).

C'est comme ça pendant 3 semaines. C'est intense physiquement, psychologiquement.

Je le fais parce que je sais que leur vie en foyer les fait chier. Iels ne sortent quasiment jamais. Iels s'en plaignent. Iels en ont marre de la maltraitance qu'ils subissent. Au foyer et par les autres gens. Ils en ont marre d'être discriminés. Ils en peuvent plus. Je fais pcku'on se dit que les vacances, c'est le moment où ils soufflent dans l'année. J'adore participer au fait de les rendre heureux et leur faire passer des bons moments. Certains n'ont plus de famille, ils sont heureux qu'on s'occupe d'eux et qu'on leur apporte de l'amour (nique la distance professionnelle, moi je leur fais des câlins et des bisous, parce que dans la vie c'est important). Suffit de porter attention à leurs remarques en fin de séjour. "merci pour tout ce que vous avez fait pour nous" (avec les larmes etoo).

Les parents pleurent aussi quand on rentre et qu'ils ont l'air si "biens". On pleure tous à la fin.

Les vacanciers veulent nos adresses pour nous envoyer des cartes postales. On "doit" pas. Mais j'm'en fou. Je donne. Ils sont heureux, ils m'envoient des nouvelles.

Pour ça, nous sommes payé.es 30€ par jour.

(j'ai eu des contrats à 50€ brut par jour aussi).

Faut savoir qu'il y a des "associations" qui sont en fait des "usines à séjour". Qui s'enrichissent et détournent ensuite l'argent (c'est assez simple à faire). Pendant ce temps, nous on crève la dalle. Ils osent nous expliquer qu'ils "peuvent" pas nous payer plus.

Je me suis retrouvée à rentrer à la fin d'un séjour, à l'asso x très connue.

Les années précédentes, quand nous avions des excédents de courses (il y en a toujours), nous pouvions évidemment (nous, les anims) les ramener chez nous. On est

pour la plupart jeunes et fauchés. La plupart sont parti avec plus rien dans leurs placards pour manger.

Cette année, on nous annonce que l'asso récupère les sacs de bouffe. (il y a plus de 100 camions qui reviennent, c'est la galère pour s'entendre, s'écouter, revendiquer quoi que ce soit). Je m'indigne. Devant un bénévole. ça sert à rien. Mes vacanciers sont reperdus car changement de repères. Je laisse tomber, je suis dégoutée, je vais m'occuper des vacanciers pour les rassurer.

J'apprends à la fin de la journée que c'est le directeur de l'asso (ce type qui nous parle mal à chaque départ) qui a décidé qu'ils se partageraient la bouffe entre les permanents de l'asso. J'ai décidé de ne plus jamais bosser pour eux.

Ce soir là, je suis rentrée chez moi. J'avais plus rien dans mes placards. J'ai pleuré. J'avais faim. Dimanche, magasins fermés, impossible de voler quoi que ce soit. A cette époque, je n'avais pas encore découvert le plan des poubelles de supermarché.

Maintenant je pense à tous ces gens qui crève la dalle chez eux. Pendant que des supermarchés jettent de la nourriture. (45% de la nourriture produite dans le monde est... jetée). Pendant que des fausses associations exploitent les jeunes en galère et sans diplômes. On était payés moins de 2€ de l'heure.

Maintenant je pense aussi qu'on vaut mieux que ça. On veut mieux que la vie précarisée que les capitalistes veulent nous imposer.

"Un jour, les pauvres n'auront plus rien d'autre à manger que les riches"

Qu'ils s'étonnent pas de notre colère légitime. Qu'ils s'étonnent pas de notre violence légitime. Nous briserons toujours moins de vitrines de banques, qu'elles n'ont brisé de vies. Mort au capitalisme. Organisons-nous.

Je rêvais de ce poste : animatrice du réseau des offices de tourisme de l'ensemble de mon département.

Contrat, Heures supp', Législation

Depuis 1 mois j'ai trouvé mon 1er travail. Je rêvais de ce poste : animatrice du réseau des offices de tourisme de l'ensemble de mon département. En général, ce poste nécessite 1 ou 2 techniciens. Moi je suis à 50% sur ce poste. Je m'occupe également de l'observatoire du tourisme de mon département : rien à voir, ce n'est pas de l'animation de réseau ce sont des stats. Passons. J'ai été embauchée en cae à ce poste à responsabilité. Ils annonçaient 1900 brut par mois pour 35h, finalement je touche 1500euros brut pour 36,5. Minimum. En effet, il m'est impossible de répondre à la demande des offices de tourisme tout en rendant des comptes à ma direction de façon rigoureuse. Je fais donc plus d'heures que prévues. Quand j'ai une formation en région, les 4 ou 5 heures de routes se font sur mon temps de travail. Quand j'ai un rdv avec des élus en fin de journée, je ne suis pas payée et ne récupère pas. J'aime mon travail. J'aime mes interlocuteurs au quotidien. Mais je trouve que pour ce que je fais, travailler pour moins que le smic c'est considérer mon travail comme de la m... Lors du dernier CA, le directeur se félicitait de ses coupes de budget et s'excusait de l'augmentation (de 0,5) su nombre d'ETP l'an dernier.... À une époque on était fier de recruter et de bien payer les salariés qui nous satisfaisaient.... Triste époque...

Art / Création / Mode

Ma sœur fait le métier de ses rêves... et se tue à la tâche

Heures supp', Législation, Rythmes/horaires du travail

Je ne vais pas parler de moi, parce que je n'ai pas à me plaindre. En thèse dans le public, rien de spécial de mon côté. Par contre, j'ai envie de vous parler de ma soeur, parce que je ne pense pas que vous ayez reçu beaucoup de témoignages de ce type...

Ma sœur est styliste de mode. Après avoir fait quelques stages généreusement gratifiés (les fameux 430 et quelques euros par mois) pendant et après ses études, elle s'est mise en recherche d'emploi. Ses compétences louées au cours de ses études et de ses différentes expériences ont fait d'elle une personne chanceuse, puisqu'elle n'a eu que quelques mois de chômage (enfin, de non-emploi hein, elle ne touchait rien) avant de trouver son premier boulot.

Elle est donc, depuis le 1er septembre, en CDD dans une petite équipe de stylistes qui travaille pour une marque peu connue. Elle a donc, avec beaucoup de fierté, signé ce contrat avec promesse de CDI si son travail est satisfaisant, avec à la clé 1600 euros net par mois. Et puis elle a assez vite déchanté. Oui, son travail lui plaît, il est intéressant, et beaucoup rêveraient d'être à sa place (à commencer par sa colocataire, ayant fait le même parcours, mais toujours au chômage).

Pourtant, lorsque j'ai vu ma sœur hier, pour la première fois depuis qu'elle a commencé, elle était pâle et très fatiguée. Voici pourquoi :

- Les fameuses 35h, elle n'en a jamais entendu parler. Une journée de travail classique pour elle, c'est 9h30 - 21h, ce qui fait un peu moins de 60h par semaine.
- Les heures supplémentaires ne sont pas payées, et ne sont pas rattrapées.
- Environ une semaine sur deux n'est pas une semaine classique, et il n'est pas rare qu'elle rentre chez elle à 3h du matin. J'ai calculé, elle a travaillé 126h cette semaine.
- Les week-ends sont une notion qu'elle a oublié, puisqu'elle travaille de plus en plus souvent 7 jours par semaine. Son entreprise l'autorise à récupérer les jours de week-end travaillés, quand même. Ils ont un cœur gros comme ça.
- Les repas sont des sandwiches ou autres "à emporter", pour pouvoir continuer de

travailler pendant les heures de repas. Payés de la poche des employé(e)s.

Ma sœur est une bosseuse impressionnante, depuis toujours. Elle n'a jamais baissé les bras, n'a jamais rechigné à la tâche, et ce depuis qu'elle va à l'école. Elle est un exemple pour ceux qui l'entourent. Elle est celle que nos amis ministres et députés prendraient en exemple pour montrer à tous ces "feignants de gauchistes" comment un "vrai français" doit se comporter pour aider son pays. Et pourtant, elle est à deux doigts de laisser tomber.

Ce travail la tue, elle n'a plus un soupçon de vie privée. Alors bien sûr, pour elle, cette loi ne changera rien, parce que ses employeurs bafouent déjà toutes les lois du travail chaque jour. Mais si ça peut donner une idée de ce à quoi ressembleront nos vies si ce genre de loi passe un jour, vous pouvez utiliser ce témoignage.

J'ai travaillé trois ans avec un homme qui s'est posé comme un genre de mentor dans le domaine de la danse

Harcèlement sexuel, Maladies/accidents professionnels, Santé

Mon témoignage est le suivant; aujourd'hui âgée de 29 j'ai travaillé trois ans avec un homme qui s'est posé comme un genre de mentor dans le domaine de la danse et l'organisation d'événements. J'avais 21 ans, lui la cinquantaine, et ses durant ces trois années, passionnée que j'étais par mon travail, persuadée que j'avais une carrière à jouer, j'ai tout accepté, travailler pour un smic des weekends, des soirs, faire des déplacements avec un homme qui me donnait des petits noms doux "ma puce", "ma lili", et me faisait subir des attouchements sexuels réguliers. Durant trois ans, jusqu'à ce que mon corps me lâche totalement,. Du jour au lendemain, des nausées, des douleurs. J'ai fini par tout quitter, ce boulot que j'aimais, j'ai déménagé, tout abandonné, tout sauf mon corps qui aujourd'hui me fait payer ces tortures que je l'ai laissé enduré tout ça pour... un emploi. Je suis traitée aujourd'hui en tant que boulimique vomitive et autres troubles liés à cette période douloureuse.

La fin est plus sympa, aujourd'hui j'ai repris des études pour me consacrer à la question... du travail, et comment foutre en l'air ce système nauséabond.

Artiste, semi-gratuiste

Burn-out, Dépression, Précarité, Santé, Stress

Je partage mon expérience : je suis artiste, j'accepte des projets où je gagne la plupart du temps des cacahuètes, voir même c'est moi qui paie pour continuer mon activité en utilisant mon matériel, je travaille énormément, de plus en plus pour me rendre compte que j'arrive de moins en moins à payer mes factures et à me nourrir. Une vie où les plaisirs sont absents, (un ciné, un concert, un petit restau sont devenus des moments rares et je ne parle même pas des vacances dont je ne me souviens que du nom) je suis toujours sous stress pour joindre les deux bouts et c'est souvent usant.

Pour un de mes boulots précaires, on m'a fait signer un papier où on me dit que pour des questions budgétaires, je serai payée 20% de moins que les années précédentes. Et j'en passe.... En fait, j'en deviens malade physiquement et déprimée parce que j'ai beau courir d'une heure à l'autre, d'un boulot à l'autre, je me rends compte que cela n'améliore pas franchement ma situation. Alors merci pour votre initiative, merci. Et je crois que c'est très mauvais pour le moral et le corps de rester sans rien dire. Oui, je, tu, il, elle, nous, vous... on vaut bien mieux que ça!

"Ici c'est chacun pour soi"

Aliénation, Atteintes à la dignité, Compétition, Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Licenciement, Pénibilités sensorielles/physiques

Tout commence alors que je suis rentrée dans la vie active dès l'âge de 18 ans en CDD dans une enseigne connue d'ameublement et en tant que vendeuse lumineuse.

C'était ma toute première expérience dans le milieu du travail.

Dès ma première journée passée dans cette entreprise, j'ai eu comme une très mauvaise impression.

Je suis arrivée dans mon rayon et les vendeurs (que je connaissais pour avoir fait un stage quelques mois auparavant avec eux) m'ont fui comme la peste.

Au début je ne comprenais pas, puis après quelques heures, une vendeuse est venue me parler pour m'expliquer "qu'ici c'est chacun pour soi."

Je lui demande de l'aide pour faire une facture à un client et là elle me dit "mais tu ne sais pas le faire ?" et bien non, ce n'est que mon premier jour, personne ne m'a rien expliqué.

"Ah, mais comme tu as déjà fait un stage ici, on pensait que tu savais tout faire."

Sauf que dans le stage que j'avais fait, c'était un stage d'observation, je n'avais le droit de toucher à rien et je n'ai rien vendu puisque personne ne m'avait montré.

Au fil du temps je commence à comprendre comment se déroule l'entreprise, il fallait faire du chiffre quitte à se mettre à dos tout le monde, tout ça pour gagner quelques euros supplémentaire sur le salaire et une tape dans le dos par le patron qui te fait un grand sourire en guise de récompense.

J'ai passé de longues heures debout, le seul rayon qui n'avait pas de chaises ni de bureau. Je ne comprenais pas pourquoi je n'y avais pas le droit. Dès que je pouvais j'empruntais le bureau du côté des meubles de salon.

La caissière en chef était insupportable et me traitait très mal parce que je faisais des erreurs. Même quand j'étais devant les clients elle me mettait la honte devant tous le monde.

Quand ce n'était pas ça, je me faisais hurler dessus par les clients parce que je venais de vendre le dernier exemplaire d'un meuble et que ça faisait 2 heures que j'attendais qu'elles se décident (elles étaient rendues à l'autre bout du magasin) j'avais eu le malheur de vendre le meuble à une personne qui savait ce qu'il voulait...

J'ai achevé mon contrat jusqu'au bout, puis j'ai enchainé dans une entreprise de prêt à porter, en CDI.

J'étais très contente d'obtenir un CDI aussi vite, mais j'ai vite déchanté.

Je me suis rendu compte que nous étions que des esclaves.

Je faisais 40€ par semaines sans parler des transports, j'étais peu déclarer par rapport au travail que je fournissais.

En gros, j'étais déclaré 30h/mois alors que je faisais 40h/semaines. Ouverture et fermeture du magasin.

Mon CDI c'est tout de même terminé rapidement.

J'ai eu une maladie qui me faisait gonfler n'importe où, n'importe quand et de façon très impressionnante.

(j'ai fais des milliers d'allergologues, de médecins, d'hôpitaux, j'ai même eut le droit à une biopsie du bras pour prélever ma peau et personne ne sait ce que j'ai, on croit que c'est du stress ou mon sang...)

Bref, j'avais été voir le médecin qui m'avait arrêté, sans régler le problème pour autant. Mes employeurs ne m'ont pas cru et je me suis faite licencier.

Je pense qu'il m'ont rendu un grand service ce jour là !

Je suis restée quelques années à tourner en rond et à chercher un métier qui me passionnait vraiment.

J'ai tâtonné dans différents domaines, j'ai par exemple fais une formation.

J'étais à l'époque inscrite avec la Mission Locale et je cherchais à faire carreleuse mosaïste, seulement en France, il n'existe aucune formation qui se rapproche de se domaine, mise à part "carrelage dans le bâtiment".

C'était rémunéré et du coup, un peu malgré moi j'ai fini par accepté...

Je suis tombé sur un formateur complètement misogyne !

C'est simple, dans cette formation nous étions trois femmes, une seule seulement est restée jusqu'au bout (et ce n'est pas moi).

Il aidait devant moi les hommes à trouver un stage, il restait 90% du temps derrière un ordinateur à jouer à des jeux au lieu de faire son travail, et quand il venait nous voir c'était pour féliciter les meilleurs.

Donc ceux qui s'y connaissait déjà ! J'ai donc du trouver un stage par moi même, mais personne ne m'a acceptée, j'ai demandé de l'aide au formateur qui m'a répondu de me débrouiller toute seule.

Je n'ai rien trouvée et quand je suis revenu après la période de stage (que je n'ai

pas pu réaliser) il avait pris toutes mes affaires qu'il avait balancé dans une poubelle en me disant que je suis renvoyé et que je peu rentrer chez moi.

Depuis ce jour j'ai décidé de laissé tomber complètement les formations.

Entre ça et les "formation" pour faire un CV, du découpage de journaux et des dessins (comme en maternelle!!!) en accord avec pôle emploi et la mission locale bien sûr...

J'ai fais énormément de crise d'angoisses après ça, car je ne m'y retrouve pas dans ce monde, je me demande sans arrêt ou est ma place et aussi qu'est-ce qui attend les futurs générations ?

J'ai fini par me réfugier dans le monde de la photo, j'ai finalement décidé de faire modèle.

Modèle photo pour être plus précise. Une belle activité, ludique qui m'a redonner un peu d'estime de moi, peu à peu j'ai repris confiance, celle que j'avais perdu toutes ces années à cause de ces mauvaises expériences.

J'ai commencée à poser en 2009 et aujourd'hui je continue cette passion, qui à mon sens, ne devrait pas en être une.

Je ne suis pas QUE modèle, je fais mes propres créations de costumes, de coiffes, je me maquille seule.

Et pourtant, cette activité n'est pas rémunéré. En faite, modèle n'est pas un métier !

Cela pourrait vous paraître tout à fait normal, mais pas pour moi qui fais cela depuis des années, sans voir un juste retour des choses.

Tout comme la plupart des métiers je m'investis beaucoup, je me déplace (et souvent c'est très loin de mon domicile) je suis demandée car je sais faire beaucoup de choses.

Dans un travail on ne trouverait pas cela normal de vendre ou de faire de la maintenance informatique sans être payer.

Mais dans le milieu, tout le monde trouve cela logique, car des modèles il y en à un paquet.

Pourtant, les maquilleuses sont payés, les photographes aussi (prestations de mariage, book) les créatrices vendent aussi leur créations.

Tous on le droit à un statut, excepté les modèles. En sachant que l'auto entreprise n'est pas un statut adapté pour les modèles.

Par contre en parallèle je suis aussi modèle vivant, je travail avec différents artistes, la plupart du temps au black, mais aussi en contrat de vacation.

Ce n'est pas une activité qui paye bien contrairement à ce que les médias pourrait faire croire.

(il y a eut un reportage à la télé qui parlait d'une modèle vivant qui touchait 3 000 € par mois, j'aimerais bien qu'elle me donne ses techniques, car moi je n'ai jamais atteint plus de 350€...)

J'ai une famille à nourrir, comme tous le monde je ne bosse pas par passion ?!

Avec certains artistes au black je me fais entre 17€/h jusqu'à 25€/h de poses.

Sachez que je ne fais pas cela tous les jours, sinon je serais fortement ravie de gagner autant et je ne serais pas ici pour me plaindre.

Non, je suis appelée parfois le jour même pour travailler le soir, (ce qui peut être très compliquée quand on doit compter sur son chéri pour nous emmené et quand on à une famille)

Il faut savoir aussi qu'un mois sur l'autre je ne touche jamais la même chose.

Un artiste qui m'a pris pour faire 2€/semaines pendant un mois ne m'appellera pas forcément le mois suivant, car il faut changer de modèle et ne pas avoir toujours la même personne, les mêmes poses.

On est pire que des mouchoirs kleenex !

Et je ne parle pas des conditions médiocre dans lesquels ont pose...Plusieurs modèles (dont moi) pouvons faire des malaises, même si on à très bien mangé, le simple fais de rester trop debout peut être mauvais.

Même si les artistes avec lesquels nous travaillons sont plutôt conciliant ça peut être très difficile.

Parfois on nous demande de tenir plusieurs minutes ou plusieurs heures dans une seule et même position. Je peux faire de 2 minutes à 3h dans une seule position. (assise, debout ou coucher)

On nous met sur des tapis en mousses, j'ai même entendu un collègue me dire qu'une fois il à posé assis par terre, nu au sol, sur du béton.

Parfois on pose avec les mêmes tissu que le modèle précédent, mon dieu que c'est hygiénique ! Enfin, c'est de l'ironie... C'est tout sauf propre et ce n'est pas normal que personne ne disent rien.

Même si quelque part j'aime un peu ce que je fais, je suis loin d'être heureuse ou satisfaite et j'aimerais qu'on soit plus reconnus et qu'on arrête de croire qu'une modèle se fais 3 000€/mois car c'est complètement faux.

Nous sommes nombreux donc le plus souvent il faut partager, on fais 2h/semaines quand on à de la chance.

Ma famille ne me comprend pas, ils ne savent pas ce que c'est, les employeurs non plus (modèle vivant sur le CV, mais c'est quoi ?)

Je suis démontée par tous le monde car c'est un métier qui n'est pas reconnu et peu rémunéré, tous le monde considère que ce n'est une passion, un loisir ou un plaisir

(Et que ce soit modèle photo ou modèle vivant ce n'est pas un métier).

On ose jamais rien dire quand parfois on à pas de pause alors qu'on s'est tapé 2h à poser précédemment. Parce qu'on est tellement des kleenex, que si on dis quelque chose de travers, ont sait très bien qu'ont ne sera pas rappeler.

Si on fait une gaffe, le milieu étant petit (tous le monde se connait plus ou moins) et plus personne ne veux de vous.

Et moi pour ma famille, même pour deux heures par mois, je ne dis rien et je serre les fesses, quitte à souffrir toute la soirée de douleurs atroces dans le dos...

Je n'ai rien d'autre que cette "passion" car je n'arrive pas à trouver autre chose.

Je n'ai pas de permis, j'habite loin de la grande ville la plus proche et mon compagnon vient de terminer son CDD.

Est-ce que j'ai le choix ? Non...

Alors j'espère un jour que modèle vivant et modèle photos, seront des métiers reconnus.

Et que tous le monde arrête enfin de me traiter comme de la merde.

#JeVautMieuxQueÇa #OnVautMieuxQueÇa

Automobile

Seul à faire le travail de deux personnes

Conditions insupportables, Dépression, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail, Santé, Situations/injonctions paradoxales

Quand je vois la situation juste de mon mari, je ne souhaite pas pour les "cols blanc" qu'il me soit permis de leur faire comprendre physiquement ce qu'ils nous ont fait endurer car honnêtement je deviendrais sûrement extrêmement et douloureusement violente...

Je m'explique : mon mari - 15 ans d'ancienneté dans une société automobile, magasinier. Août 2013 son collègue est licencié pour faute grave (il a piqué dans la caisse).

Depuis mon mari est seul à faire le travail de deux personnes. On l'appelle le soir le WE sans problème pour revenir à son travail. Il n'a aucune aide d'aucune sorte. il est épuisé - déprimé - sans aucune considération de la part de son entreprise. On ne le paie pas plus et le pire c'est qu'on lui promet un remplaçant de son collègue depuis.

RÉSULTAT : mon mari en fin décembre a fait une dépression (hospitalisation médicaments etc...) et le fin du fin pour le remercier d'avoir bossé pendant 5 mois seul sans aide au détriment de sa santé physique et mentale (mon mari à 51 ans) on ne lui a pas versé sa prime de Noël car absent en fin décembre.

On dit quoi dans ces cas là ???? MERCI PATRON !!! (mon mari est toujours en dépression et en arrêt maladie depuis) #OnVautMieuxQueCa

La mort au travail légalisée ?

Abus de pouvoir, Burn-out, Compétition, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

Nous, R. et S., sommes particulièrement révoltés par ce projet de loi sur le travail : nous savons à quel point le travail peut devenir une souffrance quand il n'y a plus de limites, nous avons perdu un être cher que son travail avait poussé à bout. Un jour à force de souffrance, d'objectifs inatteignables, d'humiliations, d'absence de reconnaissance, d'horaires extensibles, de travail le week-end, le soir, la nuit, il n'a pas vu d'autre issue que d'en finir et de se suicider sur son lieu de travail... Avant lui et après lui, dans son entreprise, d'autres se sont sentis acculés de la même façon et ont mis fin à leurs jours. Peut-être avez-vous entendu parler d'A., père et mari aimant, ingénieur passionné par son travail, suicidé dans le centre de recherche et développement de la marque au losange. C'était en octobre 2006, un vendredi.

Il était fier d'être ingénieur dans cette entreprise, fier de ces véhicules qu'il avait contribué à concevoir et très engagé dans son travail. Mais en cette funeste année 2006, sous l'effet d'un « plan de relance » imposé par la direction qui visait à développer 2 fois plus de véhicules tout en réduisant le personnel, les conditions de travail se sont dramatiquement détériorées. L'objectif de la direction de l'entreprise était clair et écrit noir sur blanc : « baisser de 30% les coûts de l'ingénierie et des développements des véhicules ». Selon le médecin du travail alors en poste « Cette évolution de l'entreprise a été source d'engagement supérieur de la part des collaborateurs qui expriment de façon constante une surcharge de travail difficile à gérer ». Management par la terreur, objectifs irréalistes, humiliations publiques de la part de la hiérarchie lorsqu'un salarié ne parvenait pas à atteindre un objectif, vacances annulées par la direction de manière unilatérale la veille du départ... Voilà ce qu'a subi A. A force d'être rabaissé, il a fini par croire que c'était lui qui n'était pas à la hauteur. Il ne dormait plus et a perdu 8 kg sur les 6 dernières semaines. Il se sentait fautif. Il n'a pas vu que d'autres autour de lui souffraient de la même manière et pour les mêmes raisons ; d'autres qui ont également fait un geste sans retour... Malheureusement cette histoire n'est pas si extraordinaire et d'autres entreprises ont été secouées par de telles vagues de suicides provoquées par le même type de management inhumain.

Face à ce drame, nous avons décidé de nous battre pour que justice soit faite. Nous avons d'abord obtenu le classement en accident du travail, puis, à l'issue d'un long combat judiciaire, l'employeur Renault a été condamné pour faute inexcusable. La justice a établi qu'une organisation du travail délétère était responsable du suicide d'A.. C'était la

première fois, après le suicide d'un salarié, qu'une entreprise était condamnée en raison de la mise en place d'une organisation maltraitante. Cette décision de justice, confirmée par la Cour d'Appel, ne nous a pas rendu notre père et mari mais, au moins, pouvions-nous nous dire que la jurisprudence née de notre combat permettrait peut-être à d'autres de ne pas subir la même violence dans le monde du travail.

Pour nous cette condamnation portait deux messages : Premièrement, à l'adresse des entreprises : « Attention, les salariés ne sont pas corvéables à merci. Vous êtes responsable de leur santé morale et physique. Si vous manquez à votre devoir, vous aurez des comptes à rendre ». Deuxièmement, à l'adresse des salariés : « Vous ne devez pas tout accepter. Vous pouvez dire non si la charge de travail dépasse les limites. Le code du travail est là pour vous protéger. La justice sera de votre côté si l'employeur ne le respecte pas ».

Mais voilà, pour certains, le code du travail est une contrainte inacceptable !

Si la loi El Khomri était votée, tout notre combat n'aurait servi à rien ! Plus de code du travail protecteur ! Une entreprise ne pourrait plus être condamnée si un salarié n'a pas eu droit à un repos journalier de 11 heures consécutives, à un repos hebdomadaire de 35 heures consécutives, si ce même salarié doit annuler ses vacances au dernier moment pour cause d'objectifs impossibles, si on lui demande à 20h00 le soir de préparer un dossier pour le lendemain 8h00, si un management par la terreur lui fait perdre le sommeil et le goût de vivre...

Parce que nous savons les dégâts causés par l'absence de limites dans le monde du travail, parce que nous savons qu'un salarié, seul, peut difficilement dire non à son supérieur hiérarchique, parce que nous savons que seul le droit du travail peut protéger les salariés en évitant des dérives funestes, nous souhaitons témoigner et nous opposer à cette loi terriblement dangereuse.

Oui, A. valait mieux que cela. Oui, nous valons mieux que cela !

Banque

Nous étions la "jeune génération" d'après-guerre

Âgisme, Dévalorisation, Harcèlement moral, humiliation

Je dirais d'entrée de jeu que "rien n'a changé sous le soleil"... ou plutôt, devrais-je préciser, "rien de positif" !... car pour ce qui est des problèmes vécus au quotidien par les salariés, ils sont toujours présents... je peux en témoigner avec derrière moi plus de 40 années de travail dans le milieu bancaire...

Titulaire d'un "master" de Droit dans les années 60, le marché du Travail nous était ouvert... Nous étions la "jeune génération" d'après-guerre, diplômés de surcroît, qui devait remplacer les "vieux croûtons" en place !...

Vous allez me dire : "période bénie où l'on trouvait du travail facilement"... Exact !... sauf que nous rentrions dans la vie professionnelle sans savoir ce qu'elle était... sans stage et surtout sans "service de formation" au sein de l'entreprise..

A la banque, ils étaient assez fiers de se "payer" (très mal déjà à l'époque) un "universitaire" et la preuve, c'est que pendant les 3 premiers mois on m'a fait "décarbonner" des listings (enlever le carbone entre les duplicatas)...

Certes, en 40 ans, j'ai fait ma carrière... et seul... face à une Direction qui vous stimulait par la menace... Au début : vous êtes trop jeune pour être pris au sérieux... vers 40 ans on se demande ce que vous faites encore ici.... et à 50 ans... n'en parlons plus !... vous êtes dans le placard et on vous dit clairement que l'on peut vous mettre à la porte pour le motif facile (réservé aux cadres) : "manque de confiance de la Direction"... Pour moi (c'est marrant d'ailleurs) on m'a proposé (imposer devrais-je dire) le poste de "responsable de contentieux" à l'âge de 52 ans (j'ai bossé jusqu'à 65 ans)... merveilleux me direz-vous !... sauf que cela m'a valu une augmentation peanuts et comme encouragement : encore des menaces "attention si ça ne marche pas comme on l'entend" !

Certes à mon époque, les contrats CDD n'existaient pas... Il y avait cette sorte de stabilité (sous les réserves exposées ci-dessus) qui permettait de se projeter dans la vie de l'entreprise...

Par contre... hier comme aujourd'hui.. vous avez toujours le hiérarchique qui est (peut-être) un bon technicien, mais incapable d'être un chef !... Une grande solitude face à des problèmes qui relèveraient normalement de lui... Ne pas être épaulé, est la pire des choses...

J'ai toujours considéré que le diplôme obtenu (quel qu'il soit) n'est qu'une base, une

clé et nous devons tous les jours apprendre par nous-mêmes les évolutions de la Société... de l'auto-formation permanente...

Je pense aussi que nous sommes à une époque où l'insécurité est surtout économique.. La "mobilité" est peut-être une solution bénéfique pour trouver un job qui nous correspond !...mais cela suppose la maîtrise des langues étrangères (anglais principalement) et l'envie de s'expatrier !... Pourquoi en pas aller voir ailleurs si on le peut !

...

Restera que l'insécurité du maintien de son emploi dans le temps sera toujours d'actualité.. Un employeur regarde les "chiffres" et beaucoup moins les "Hommes" !

#OnVautMieuxQueça

Corruption dans une banque

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Législation, Magouille

Je m'appelle G., j'ai 33 piges bientôt. J'ai fais des études en com au moment où il paraît qu'il y avait du travail dans la branche, sorti de ma promo en 2009 en plein coeur de la crise pour être accueilli les bras grands ouverts par deux années de chômage.

J'ai finalement trouvé du taf dans une région dite sinistrée, puis j'ai eu l'opportunité de rentrer dans une banque, toujours dans la communication. Et là je dois dire, qu'en 4 ans au sein de cette entreprise, j'ai découvert ce que c'était que d'être brisé humainement dans ses aspirations, dans ses principes et dans sa nature. La bonne vieille aliénation dont je ne connaissais pas le nom à l'époque.

J'ai découvert un modèle d'entreprise où la corruption, le copinage, la dictature de la lâcheté, de la médiocrité et de l'incompétence faisait loi, dans un secteur où l'on vantait pourtant la responsabilité et l'efficacité. J'ai découvert les chefs abusifs, la déontologie zéro, l'abus de biens (un conseil d'administration qui se paye un voyage de 100 000 € sur le dos de la clientèle, ça fait rêver), la manipulation des travailleurs pour les monter les uns contre les autres, la zombification des salariés (on pointait, là-bas. Je me souviens du DRH à mon embauche se plaignant d'avoir des gars qui faisait leur temps à la minute près - quatre ans plus tard j'ai compris, c'était la démotivation et le plafond de verre illustrés), j'en passe et des meilleures.

J'ai bouffé à ce ratelier là. J'en suis moi aussi venu à penser que j'étais parmi les chanceux, d'être dans une entreprise qui offrait tellement de sécurité, même si c'était au prix de devoir accepter un état de fait déplorable, en dépit d'une réalité concrète qui me criait le contraire. Mon sommeil et ma santé s'en sont ressentis, mais bon, "c'est le boulot, si on faisait ça par plaisir on appellerait ça un hobby". Je crois même avoir défendu le système, défendu l'entreprise, sous prétexte qu'il fallait pas mordre la main qui te nourrissait; l'inverse aurait été reconnaître que je contribuais à une situation qui me révulsais.

Bref, il se trouve que ma compagne, en parallèle, vivait d'autres abus dans une entreprise en déclin (pour faire rapide : un ancien administrateur qui avait pipeauté les comptes dans le but de racheter la boîte, avant de se faire gauler la main dans le sac, avait laissé l'entreprise dans un état de faillite qui a duré deux ans), et a pu récemment trouver un nouvel emploi.

Elle a donc changé de boîte, et j'ai démissionné de la banque. Ca va faire 4 mois que je pointe à PE et ça ne s'annonce pas être une partie de plaisir, mais je dois avouer une chose essentielle : j'ai retrouvé ma dignité. On nous a asséné en permanence depuis

trente ans que le chômage c'était la honte, mais le voile est en train de se déchirer, plutôt être chômeur que de continuer à ramer sur la galère du système capitaliste qui broie l'humain et a mis le progrès de notre civilisation en pause.

Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Probablement parce que je pense qu'une initiative comme la vôtre marche au réel, et que je voulais vous en donner un peu. Il faut reprendre les rennes du réel aux économistes, aux capitalistes et aux libéraux, qui nous vende une réalité humaine tordue pour se justifier en vous traitant d'idéalistes - alors que ce sont eux les idéologues.

La part d'absolu de notre réalité, elle crie que vous êtes dans le vrai, que nous sommes dans le vrai. On ne résoudra pas les grands défis de ce siècle grâce à un système capitaliste qui sert les 1% d'individus à la source de ces mêmes difficultés.

Je veux aussi vous dire qu'il faut continuer, il faut aller plus loin. Je connais beaucoup de gens intelligents, ayant des convictions profondes mais qui n'ont jamais voulu s'engager en politique pour ne pas être corrompus par un système qui n'a fait que créer des incompetents déconnectés des citoyens, se dévouant corps et âme au clientélisme et à l'électoratisme forcenés.

Il faut une bannière, il faut qu'on se rassemble et il faut une structure pour que ça ne reste pas un mouvement social Internet de plus. Je dirais bien de créer un parti politique, mais ça ne fonctionnera pas, il faut trouver une structure alternative et, honnêtement, je ne sais pas laquelle. Mais si vous trouvez je serais là, on sera là.

"On ne vous voit jamais au repas-entreprise !"

Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Situations/injonctions paradoxales

Tout d'abord je suis donc chômeur depuis 1 ans et plus. 28 ans et de formation développeur informatique. J'ai quitté mon entreprise par abandon de poste.

Pourquoi ?

C'était une entreprise multinationale travaillant pour les Télécom et le monde des assurance / banque donc de capitalisme à outrance. N'ayant que très peu d'amour pour celui-ci, il est très simple de comprendre que travailler pour une société qui modifie votre contrat selon le client pour lequel vous êtes actés est déroutant. Tout d'abord vous avez des horaires défini comme tel 9H30 12H 14H 17H30 pour ensuite se transformé en 8H00 12H 13H30 18H. Quand j'ai annoncé que personnellement je vivais entre 12H et 14H et que le changement imposé par se client n'était pas négociable et que de toute façon le temps entre 12H et 14H est fait pour mangé et non pas pour se "divertir", j'ai tout de suite pris la décision de fuir ce monde qui nous dictent la façon dont on doit profiter de son temps libre.

Le temps libre le matin, le midi, le soir ?

Arrivé plus tôt au travail pour "vivre" avec les "collaborateurs" parce que connaître la personne qui travail à côté de toi toute la journée ne doit se faire que en dehors des heures de travail.

Profité de l'heure du midi pour participé au club musique, club foot , club "développeur". Et oui, il nous incitait fortement à créer des groupes "12h-14h"

Profité des soirée "Poker" le mardi soir et puis des différents gueuletons mensuels, ou l'on à le droit à un discours de nos RH et Directeur de projet et un magnifique repas accompagnés de jeux divers et variés..

Puis finalement arrivent l'entretien annuel. Votre Nom Numéro en haut d'une feuille blanche que l'on doit remplir (de préférence en dehors des heures de travail) et ou l'on doit faire le point sur notre situation et nos "objectifs". Conclusion pour ma part :

—Eux : Vous n'avez pas d'objectifs ?

— Moi : Non, je suis bien dans mon poste, je n'ai actuellement pas envie d'évoluer vers autre chose, je considère être à ma place.

—Eux : Écoutez, il faut définir 3 objectifs voici une liste sélectionnez en 3, c'est comme ça. Bon en ce qui concerne votre intégration dans l'entreprise...

—Moi qui le coupe : Et bien cela fait 4 ans que je suis dans la boîte, je pense que je suis intégré à présent ?!

- Eux : Écoutez, vous n'arrivez pas à l'heure le matin ou alors à l'heure exacte, puis on ne vous voit jamais au repas entreprise, vous ne faites pas partie de club 12-14. On aimerait que tu nous montres que tu appartiens à cette famille qu'est notre entreprise et que tu répondes aux valeurs qu'elle porte.

- Moi : Mais je ne me positionne pas vis à vis de vos "valeurs", vous êtes là pour faire de l'argent, moi j'ai des compétences, point, je n'ai pas signé un contrat pour participé à des opérations de communication interne.

- Eux : Très bien, je pense que nous avons terminé alors pour le point annuel. Merci.

Suite à ça :

4 mois de situation dites "Inter-Contrat". Obligation de venir entre 10H et 12H et 14H et 16H. Au début je viens sur mes horaires "normaux" pour être assis à mon poste de travail en attendant qu'on m'assigne une activité.

Activité qui d'ailleurs n'était pas comme on pourrait le croire de développer des choses mais, pour celles qui m'ont été donné, de remplir un tableau EXCEL avec les Nom, Prénom, Coefficient, Matériel, bureau occupé, de toute les personnes travaillant sur site (soit 250 personnes a peu près). Opération fort dérangement, lorsque vous êtes confronté à des gens que vous n'avez alors jamais vu auparavant qui sont de statut de secrétaire à directeur de projet, et qui refusent de vous dévoiler leur coefficient (chose tout à fait normal d'ailleurs). En bref, une situation extrêmement humiliante, je pense ne pas avoir à la décrire plus que ça.

C'est donc après avoir fait ce fameux travail de tableau Excel pour la seconde fois en 4 mois, que j'ai compris en premier temps que la première fois que je l'avais fait n'avait soit servi à rien, ou alors que c'était dans le but (malsain) d'essayer de m'humilier, je ne le saurais jamais.

Le temps passant, et ayant eux confirmation par les textes que mes horaires en inter contrat sont 10H 12H 14H 16H, j'arrive au travail et quitte le travail à ces horaires. J'ai bien sûr été très vite convoqué, avec l'explication que si j'arrive à 10H, et que l'on a un projet pour moi, je ne suis pas là. Donc qu'il est préférable (entendez obligatoire) de venir à 9H30.

J'ai donc ensuite effectué un abandon de poste, car cela devenait juste invivable.

Et aujourd'hui, je suis dans l'angoisse la plus grande pour trouvé un autre emploi,

par peur de subir le même regard, la même attente. A ça on ajoute le regard des autres qui vous regarde sans emploi et s'inquiète pour vous. Et ceux qui ne vous appelle plus pour sortir ou autre, car vous n'avez plus les moyens de subvenir à vos besoins vitaux tout en ayant les moyen de sortir aussi régulièrement qu'avant.

Pourtant, je suis heureux de pouvoir jouir du temps et de la liberté que le chômage me permet.

J'ai récemment été humilié à un entretien

Dévalorisation, Humiliation

Bonjour, j'ai récemment été humilié à un entretien. Je vous contacte car même si je ne suis pas d'accord sur toute la ligne avec vous, je suis d'accord sur le fond. Nous ne sommes pas de la chair à canon, nous ne sommes pas de pauvres merde.

J'ai 20 ans et je suis étudiant en économie, spécialisé en banque et assurance. Je devais trouver un stage pour valider ma licence, stage de 6 à 8 semaines, donc l'employeur n'est pas obligé de me payer. Et c'est volontaire car ça ne représente pas de risque pour un employeur. J'ai contacté plusieurs banque et j'ai eu plusieurs entretiens. En attendant d'une réponse je maximise mes chances en postulant pour d'autres entreprises dans un "salon du stage" prévu à cet effet.

Il n'y avait que deux banques pouvant m'intéresser. Je postule pour une première banque où le recruteur est très accueillant, chaleureux, et tout se passe bien. Puis j'allais à la seconde banque.

J'ai deux femmes au stand de la banque auquel je souhaiterais postuler. Elles étaient sérieuses. J'ai un pré entretien avec la plus âgée...

Je me présente, je dis la situation dans laquelle je suis et ce à quoi j'aspire en postulant. Elle avait l'air intéressée, puis je lui donne mon CV, et me reproche une expérience professionnelle en banque inexistante. J'ai 20 ans, je voulais trouver un stage de découverte dans une banque, et c'est bien la première fois qu'on me reproche de pas avoir assez d'expérience dans un domaine pour que je puisse avoir une première expérience dans ce même domaine.

Elle me dit "je vais pas vous faire perdre votre temps, ni le mien, mais je ne peux pas vous évaluer sans que vous aillez une expérience professionnelle". Ce qui est faux, car j'en ai déjà eu en dehors de la banque d'abord, et elle est apparemment directrice de ressources humaines et ne sait pas évaluer quelqu'un sans expérience? Je n'ai pas son CV, je n'ai pas connaissance de son expérience, mais je sais que j'ai devant moi une personne totalement incompétente pourtant. Elle est de mauvaise foi tout au mieux. J'ai eu des entretiens avec d'autres banque et j'ai clairement dit que je n'avait pas beaucoup travaillé, et pas du tout en banque, et pourtant elle ne me l'ont pas reproché.

Elle m'a littéralement cassé en le répétant à haute voix dans tout le salon et en jetant à la poubelle mon CV devant moi.

Il y a un forum à l'université pour avoir des premières expériences. Et pour avoir

une première expérience il faut une première expérience. Merci la DRH.

Et j'oubliais le meilleur pour la fin. Je parle à quelqu'un qui travaille dans une banque, et elle me conseille de travailler à côté de mes études (pour qui du coup?). J'ai un prêt étudiant et les banques adore en accorder (un étudiant gagne en moyenne 8,3% de salaire en plus par année d'étude supplémentaire), sachant que leur peur dans ses prêts c'est l'échec dans les études et qu'un des facteurs d'échec c'est... Le travail en parallèle des études. Soit on s'est foutu de moi, soit elle est complètement incompetente.

Mon travail consistait à compter de l'argent toute la journée, des millions et des millions, le plus vite possible.

Dépression, Maladies/accidents professionnels, Pression

J'ai travaillé pendant six ans pour des entreprises de transport de fond, en tant qu'opératrice de valeurs, on nous appellent "les caissières " .

Je travaillais dans un grand bâtiment sans fenêtres, mal aéré et souvent surchauffé.

Mon travail consistait à compter de l'argent toute la journée, des millions et des millions, le plus vite possible.

C'était ça le truc ! Travailler vite ! Très vite ! Il ne fallait pas s'arrêter, pas se parler, ne pas "traîner" aux toilettes, toujours plus vite !

Si vous ne travailliez pas assez vite les autres caissières (grande majorité de femmes, les hommes, eux, sont convoyeurs de fond, comme ils sont plus forts) vous tombais dessus ! C'était une chaîne, et si un maillon flanchait, tout les autres maillons finissait plus tard et rentrait chez eux à des heures pas possible.

On m'a demander de "travailler à 200%" de "laisser mon mal de dos à la maison" .

Je portais de très lourdes charges, je respirais de la poussière à longueur de journée, j'ai fini avec une tendinite sévère à chaque poignet à cause des milliers de liasses de billets que j'ai faites. J'ai fini aussi avec une dépression. Et j'ai fini par me tirer

Une grande société de crédit

Contrat, Licenciement

J'ai cumulé pendant 8 ans des contrats d'intérim et des CDD pour le compte d'une grande société de crédit. Mes collègues ainsi que la directrice de l'agence étaient satisfaits de mon travail, au point qu'ils ont tout fait pour me faire embaucher en CDI auprès de la direction nationale. Mais le collectif d'embauche n'a pas accepté au motif que je n'avais pas Bac +2. Suite à une restructuration de l'entreprise après le rachat par une grande banque, ils m'ont envoyé en mission 3 semaines former les nouveaux embauchés en CDI sur Lyon (j'habite à Bordeaux). Ils m'ont ensuite gentiment remercié.

On demande de la flexibilité au salarié, ce sont pourtant les grandes entreprises qui manquent de souplesse.

Bâtiment

Architectes en galère

Contrat, Législation, Précarité

Nous avons entre 26 et 35 ans et sommes tous architectes diplômés. Alice a déjà passé 5 mois sans contrat de travail, elle l'a signé un mois avant de partir son CDD de 6 mois. Une agence a déjà déchiré 3 fois les CDD d'Antoine pour les prolonger. Stéphane a travaillé en freelance fixe à temps plein en promettant un an "d'engagement moral". Maxime est auto-entrepreneur. Son salaire est très bas, au SMIC, car ses patrons lui ont conseillé de demander l'ACCRE et l'ARCE pour arrondir ses fins de mois. Louise a du accepter un stage. Elle a 28 ans et est diplômée depuis 2 ans. Mathieu a enchaîné 4 agences en un an pour des contrats courts de CDD. Ce sont des concours, c'est la charrette. Il ne dort pas. Il dort entre. Manon a elle-même écrit un contrat de collaboration libérale pour pouvoir se protéger dans son statut de freelance avec son agence car dans notre métier, des questions de responsabilités se posent.

Nous avons entre 26 et 35 ans, nous sommes jeunes et sûrement débutants, nous sommes stagiaires, en freelance, en CDD renouvelés... mais nous sommes les chefs de projet des bâtiments que vous voyez sortir de terre car nous ne sommes pas chers. Nous travaillons tous régulièrement nuits et week-ends parfois pour des "récup" parfois pour rien. Nous sommes pour beaucoup dans un statut semi-libéral qui ne nous donne pas le droit au chômage et limite nos droits à la sécurité sociale ainsi qu'à la retraite. Nous n'avons pas de prime de précarité et aucune garanties de garder nos emplois. Nous sommes de même taxés foncièrement sur nos "lieux de travail" qui sont déclarés être nos appartements. Nous avons du mal à trouver où nous loger en location car nous n'avons pas de contrats de travail. Nous mentons sur nos dossiers mais n'avons pas accès aux prêts. Nous ne pouvons acheter. Nous ne sommes pas une génération à plaindre... mais nous n'avons pas la vie facile. C'est dommage, on aime notre métier.

Je culpabilisais de partir si tôt le soir et de ne pas pouvoir travailler correctement

Abus de pouvoir, Culpabilisation, Heures supp', Licenciement, Pression, Violence physique

J'aimerais apporter mon témoignage et mon vécu en tant que jeune venant de rentrer dans la vie active. Étant aujourd'hui salarié dans une entreprise, et après avoir subi pas mal de pression de la part de mon employeur, chose que l'on a tendance à banaliser de nos jours au vu des "conjonctures" actuelles (chômage, rapports de compétitivité, crise des entreprises, ...), je me rends compte à quel point il est dangereux de laisser ce genre de comportement évoluer et se répandre.

J'aimerais donc exprimer mon expérience sur ce que je vis dans mon entreprise. J'ai été embauché à la base en intérim pour une mission de bureau d'étude dans une entreprise du bâtiment, j'ai travaillé d'arrache-pied afin de "plaire" à mon employeur (non, non promis je ne suis pas un gigolo !) en gros, je travaillais 45 h par semaine, payé 38h à 10 € de l'heure dans un travail comportant des responsabilités, sans rien demandé en retour. à cette époque et sortant de la galère. Je me suis dit "c'est bon t'as l'avantage de l'intérim, niveau finance ça va le faire".

Après cela mon employeur m'a embauché en CDI. Lors de l'entretien, il m'a mis la pression en me disant qu'une augmentation n'était pas possible et que je pouvais aller voir ailleurs si je n'en étais pas content que c'était déjà pas mal si j'étais payé 10 €/h (brut). De plus, il me fit signer un contrat un contrat à 35 h au lieu de rester sur un 38 h. Je passais ainsi de 1400 € en intérim à 1100 € en CDI pour un poste à responsabilité qu'il disait lui-même de "limité" pour justifier cet acte.

Après cette annonce de passage à 35 h. Je lui demandais comment il comptait arranger mes horaires. "Tu n'as qu'à te calquer sur les horaires de ton collègue". Pour explication les horaires de mon collègue sont de 50 h par semaine.

J'ai donc commencé par peur de me retrouver sans emploi à suivre ce qu'il m'a demandé (surtout au vu d'un jeune actif venant de rentrer dans le monde du bâtiment et du travail). J'ai donc travaillé comme cela pendant 3 mois avant de lui demander une hausse de mon salaire ou de mon nombre de l'heure. "Je ne t'ai jamais demandé de faire des heures supplémentaires" m'a-t-il sorti. J'ai donc fait la seule chose que je pouvais. Je me suis mis à travailler à 35 h. Et je me suis dégouté de moi-même et de mon travail, car

je culpabilisais de partir si tôt le soir et de ne pas pouvoir faire mon travail correctement.

Au bout de mois (frustré, écœuré d'en être arrivé là), je me mis à travailler moins rapidement, avec moins d'implications car mon patron ne cherchait qu'à me mettre la pression sans me donner de "reconnaissance" en retour. Tout cela afin de me faire virer et ainsi toucher le chômage pour prendre le temps de trouver quelque chose qui me correspondait plus. Je me suis finalement fait convoqué par mon patron et ai réussi à négocier une rupture conventionnelle au terme de deux entretiens d'une heure où il a alterné la compréhension et la menace afin de me faire démissionner.

"Je ne me vois pas te payer les 160 € d'indemnités alors qu'aujourd'hui tu n'apporte pas de valeur-ajouté à l'entreprise"

"Si tu ne démissionne pas, c'est simple. Je prendrais tout les dossiers sur lesquels tu as travaillé afin de voir chaque erreur et ainsi te virer à coups de pieds dans le cul. Mais attention car cela deviendra invivable pour toi"

Bref. Je suis aujourd'hui heureux d'avoir repris conscience que la violence qu'elle soit verbale ou physique au travail ne doit pas être une banalité et même si c'est dégoûté que j'en ressort. J'ai aujourd'hui encore plus la rage de changer les choses et de créer un nouveau monde où nous serons pas dépendant des entreprise pour vivre, où des migrants fuyant leur pays ravagés par la guerre des "puissants" seront accueillis à bras ouvert. Où l'on comprendra que la peur qui est aujourd'hui distillée dans tout les esprits n'est qu'un outil pour détourner notre attention d'un vrai problème de fond...

Un jour, mon frère était sur un chantier.

Conditions insupportables, Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail, Santé, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

Bonjour, aujourd'hui, je vais témoigner pour mon frère A.

A. travaille sur des chantiers. Il fait des « carottages », c'est à dire qu'il prélève un morceau de sol de forme cylindrique et très longue (qu'on appelle la carotte). Ceci, dans le but d'assurer la sécurité du chantier et la solidité du sol, pour que la structure qui y sera construite soit stable (le but est d'éviter de faire comme la Tour de Pise, entre autre...).

Lui, il travaille avec la machine de remplacement, la machine « Manuelle » : Il faut la déplacer (la bête) à chaque carotte, elle ne se déplace pas seule. Il va donc sur les chantier où les autres machines ne peuvent pas aller. Dans cette entreprise, pour avoir augmentation/prime, il faut « Faire du chiffre », c'est à dire faire un chantier en moins de temps qu'estimer.

Et mon frère ne peut donc avoir d'augmentation, puis-qu'avec la machine de remplacement, il ne peut définitivement pas aller plus vite que les estimations faites pour une machine automatisée.

Un jour, mon frère était sur un chantier. Et il devait déplacer du matériel très lourd, il avait à sa disposition un chariot à flèche télescopique. Le conducteur formé étant en pause, il devait l'attendre pour pouvoir continuer son chantier. Mais la patience n'est pas son fort et il prit donc la décision de conduire l'engin, afin d'aller plus vite et ne pas perdre du temps à attendre la personne.

La flèche du chariot s'est prise dans les fils à Haute Tension (20 000 V ?), l'engin s'arrêta net et les roues se mirent en feu. Mon frère pris la décision de descendre, mais au moment où son pied toucha le sol, sa main était posée sur la machine et il fit donc partit du court-circuit électrique. Se prenant 20 000 V d'un coup. Non, il ne s'est pas relevé.

Le paragraphe en gras, c'est la version qui semble avoir été validée par la justice... Mon frère est décédé et a été jugé responsable de son propre décès.

Je pense sincèrement qu'on vaut mieux que ça...

Le travail m'a rendu libre... d'aller me faire soigner quand c'était fini.

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dépression, Législation, Licenciement, Magouille, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rythmes/horaires du travail, Santé

J'ai été licencié en intérim avec un ami avec pour motif "on arrive pas assez en avance" (c'était de la préparation de commandes dans l'alimentaire, des commandes de parfois plusieurs tonnes à préparer au transpalette... A peine majeur, pas de CACES mais ça c'est du détail.....)

Le patron voulait qu'on arrive 15min avant l'heure pour mettre des chaussures de sécurité et prendre un transpalette histoire de scanner la première conserve avant 8h01 (exemple arbitraire)... Le truc c'est que ça ne prenait pas plus de 5 min pour faire ça... pas de bol : trop rapide donc en retard même en étant à l'heure (ou plutôt avec "seulement" 5min d'avance par rapport à l'horaire de travail)

A la limite, on en a plus rigolé qu'autre chose. Pour un petit job d'été mal payé, on s'était payé le luxe de voir un type en costard, imbu de sa personne et confiant dans le fait que son argument soit valable, user d'un discours moins convaincant que s'il l'avait dit avec un gros nez rouge ! Je me rassure en me disant "le pauvre, il savait même pas que c'était illégal... puis il était pas crédible, au moins, il était plutôt marrant".

Donc à 17 ou 18 ans j'ai compris qu'on était jetables, et qu'UN ARGUMENT ECONOMIQUE CA PEUT TRES BIEN CONCERNER UNE SEULE MINUTE (bah oui madame la ministre: une minute d'avance en moins ça fait 30 secondes de travail de plus en moins.... d'où déficit.... d'où la porte ouverte à ce que ce monsieur "justifie" de licencier qui bon lui semble quand il le voudra ...ou qu'il sera de mauvaise humeur).

J'ai un peu plus gênant: j'étais en apprentissage en charpente dans une boîte normale ou on bossait bien. Enfin pas trop fort le lundi quand même, parce que le mardi et le mercredi fallait bosser pour pas se faire mettre la pression le jeudi sinon c'était pas cool pour le vendredi ça aurait fait des heures sup, alors déjà que le samedi était réservé pour récupérer de la semaine, le dimanche pour donner des cours de violon (oui 1h/semaine le dimanche) et surtout se coucher tôt pour être en forme en début de semaine.

Le genre de boîte ou si on rentre à l'heure en fin de journée, c'est mal vu, et le patron te demande de nettoyer l'atelier, ranger le magasin (les stocks) ou de préparer un truc en plus pour le lendemain matin. Donc bref, au bout de 8 mois ma santé en prend un coup, je commence à avoir quelques vertèbres qui bougent (RDV chez l'ostéopathe), à tomber malade plus facilement (sinusites à cause de la poussière sûrement et fatigue généralisée). Donc mon cher patron après m'avoir mis plus de pression (gentiment

hein ...) donné quelques avertissements entre quatre z'yeux (2 avertissements en fait ... j'ai appris plus tard que des avertissements informels comme ça... ça vaut pas grand chose) puis un beau jour:"euh.. ça va pas en ce moment" . Je lui demande pourquoi et j'obtiens une critique vague du type "bah en ce moment ça a pas l'air d'aller bien donc ça peut pas continuer comme ça ... je veux dire que si tu continues je vais te licencier" je lui demande pour quel motif, si qui que ce soit lui aurait rapporté quoi que ce soit sur la qualité de mon travail ou ... juste une raison précise. J'obtiens en guise de réponse que j'ai eu 3 ou 4 jours d'arrêt maladie ces derniers mois et que je ne suis probablement pas fait pour ce métier et blablabla.... Je lui ai donc rétorqué qu'il n'avait en somme pas de motif valable pour me licencier et que cette façon de mettre la pression sur un employé en le menaçant de licenciement était non seulement inefficace mais délétère de surcroît. Comme il essayait de me faire comprendre sur un ton paternaliste qu'il ne voulait pas que ça continue et que je devais me méfier de pas retomber malade, je lui ai signifié que LUI me rendait malade en me traitant de cette façon et qu'il n'était pas question que je vienne le voir le lendemain sans un arrêt de travail à la main.

Le lendemain, après un craquage de nerfs chez mon médecin qui me voyait de plus en plus souvent ces derniers temps, il m'a remis un arrêt de travail pour "dépression réactionnelle" (et oui j'ai ce type de profil et mon patron le savait...). Je vais le remettre à mon patron qui me demande si je suis sûr de ne pas vouloir arrêter. En accord avec ce que m'avais dit mon médecin, je lui propose une rupture conventionnelle, il accepte me disant qu'il allait m'envoyer un recommandé d'ici 2 semaines et qu'on se reverra après. Moi naïf, je dis OK, quelques jours plus tard je commence à me poser des questions, puis je me renseigne quand même: et là j'apprends que mon patron est en train de me faire faire un abandon de poste, que le recommandé ce sera juste pour me prévenir que je n'étais plus à mon poste de travail, et que par conséquent je dois au plus vite en discuter avec lui. Donc je l'ai appelé, y m'a dit de venir à l'atelier et m'a donné mes indemnités (ou au moins une partie....) . Donc encore l'exemple d'un menteur qui ne sait pas quelle méthode utiliser pour faire l'économie de respecter les droits des autres.

Pour la petite histoire, un an après ça , toujours pas de boulot, désocialisation, dépression installée et hop psychiatre et attestation de handicap psychique. En gros le travail m'a rendu libre... d'aller me faire soigner quand c'était fini.

J'avais une amie aussi dont le patron en restauration avait pour habitude de passer ses nerfs sur certaines employées dans la cave. A grand coup de dévalorisations et insultes etc... le fait est qu'en voulant l'aider cette amie, je suis devenu la méchante personne qui risque de parler trop fort à quelqu'un qui avait la possibilité de la virer, et cette personne qui supportait humiliations sur humiliations avait tellement peur de perdre son boulot de misère, et tellement peur de son patron que bah... l'ennemi c'est devenu moi. Et j'ai connu ça avec 2 amies très proches qui préféraient passer l'éponge sur l'inadmissible, perdre la santé et rejeter la cause de leur stress sur les autres (et le tout non sans culpabiliser!), tout ça pour être maltraitées dans un emploi précaire

J'ai connu d'autres situations d'abus mais au bout d'un moment on les oublie c'est tellement commun... pi je vais pas écrire un roman.

Enfin bref les saloperies qu'on vit au travail, l'emprise que peuvent avoir certains patrons sur nous pour nous manipuler quand y veulent se débarrasser de nous, les arguments bidons qui sont déjà utilisés (et qui marchent en plus la plupart du temps c'est ça le pire !) pour "remercier" quelqu'un de ses bons services ... ya pas besoin d'en rajouter....

ILS VEULENT QU'ON PROSTITUE NOTRE FORCE DE TRAVAIL !!! ON VAUT MIEUX QUE CA !!!!

Merci pour cette initiative en tout cas.

"La seule chose qui me reste de mon métier c'est cette douleur"

Maladies/accidents professionnels

J'ai refusé de passer par-dessus une rambarde de sécurité au-dessus d'environ 10 mètres de vide, plutôt que modifier la position de la nacelle. Le lendemain, le patron m'incitait à partir, il estime que je ne suis pas fait pour ce travail. Je me défendais en expliquant la situation : rien à faire depuis j'ai eu la vie dure avec les autres employés allant jusqu'à l'insulte et bousculade. Même pas un mois plus tard un ouvrier ivre me lance une clé que je lui avais demandée, mais il me l'envoie sur la figure je l'évite de justesse, je glisse, je fais une chute de toit.

Mon épaule gauche est traumatisée à vie, je ne peux plus travailler dans ce métier que j'aimais tant. Je ne suis pas reconnu handicapé, car j'ai une mobilité avec mon épaule même si ce n'est pas à 100 % et sans prendre compte que si je force dessus, mon épaule me lâche avec une douleur terrible (plus qu'à l'accoutumée) et je ne peux plus l'utiliser pendant un bon moment.

Je n'ai le droit à aucune aide pour une autre formation ou autre chose qui me permettrait de trouver du travail : la seule réponse que j'ai du pôle emploi c'est de retourner à mon ancien travail... si seulement je pouvais. Cela fait maintenant 15 ans, la seule chose qui me reste de mon métier c'est cette douleur que j'ai tous les jours et que j'aurai jusqu'à la fin de ma vie.

Lettre d'un putain d'assisté

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dépression, Heures supp', Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

Par où commencer ? J'ai mis du temps avant de me décider, mais j'ai tellement de choses à dire, et y mettre un semblant d'ordre et de cohérence semble impossible. Je souhaite pourtant contribuer au mouvement #OnVautMieuxQueCa, parce qu'il n'y a pas que les salariés qui souffrent. Les exclus, les laissés pour compte ont aussi un mot à dire sur ce projet de loi, et sur la vie qu'ils mènent en général, afin que d'autres ne subissent pas la torture que nous vivons chaque jour. La rancœur qui aujourd'hui m'habite, cette même frustration que partage bon nombre de gens dans ma situation, est en train de nous détruire tous. Cette lettre, c'est mon exutoire, je déballe tout. J'en peux plus, mais ça aura le mérite de soulager quelque peu mon mal-être.

Comment vivre sachant qu'on est un parasite à cette société qui nous marginalise et qui, en plus, nous fait culpabiliser sans scrupule. « T'as pas de boulot, t'es un putain d'assisté ». Oui peut-être, mais c'est ta société qui m'y a contraint. La seule chose qui m'empêche de véritablement franchir le pas, c'est mon fils. Je ne veux pas qu'il grandisse sans son père. Ma vie, d'ailleurs, est un enchevêtrement d'échecs, de mauvais choix, de malchance, mais surtout, ma vie aurait pu être différente si l'État nous reconnaissait véritablement comme individus humains nés en son sein, et pas comme de simples machines à faire du fric. Elle aurait pu être différente si vraiment on se préoccupait de moi, savoir si je vais bien (non), ou si j'ai besoin d'aide (oui), tout le monde se fout de tout le monde aujourd'hui, chacun sa merde comme on dit...

Je vais vous en faire un « bref » condensé. J'habite dans le Tarn, j'ai 33 ans, de mère pied noire et de père naturalisé, portugais de naissance, décédé en 2014 du cancer. Il a travaillé toute sa vie, et a fait faire, de ce fait, de bonnes économies à la caisse de retraite en décédant avant l'ouverture de ses droits. Seule ma mère, le temps de leur mariage, a droit à un petit quelque chose, encore heureux... Comme c'est pratique ce cancer qui tue énormément de gens tous les ans... J'ai d'ailleurs pas souvenir qu'un seul membre de ma famille ne soit mort de vieillesse, à la seule exception peut-être de mon grand-père paternel, qui s'est éteint dans son sommeil, mais qui était malade...

J'ai eu une enfance que je considère plutôt heureuse, et j'ai été élevé dans le respect de mon prochain. Mes parents ont divorcé quand j'avais 10 ans, à l'entrée du collège donc. Je l'ai mal vécu, comme tout enfant de divorcés je suppose, et ma motivation à commencer à diminuer à ce moment-là, sans compter les quelques brimades que je subissais du fait de mon embonpoint, ou de mes origines, qui y ont peut-être plus contribuées que la séparation de mes parents.

J'ai donc passé mes années de scolarité en étant l'élève le plus moyen de la planète, jusqu'au bac, obtenu sans difficulté aucune, sans même avoir travaillé, j'étais même juste à un tout petit point de la mention. J'avais des facilités, que je n'ai pas exploitées, et on ne m'a d'ailleurs jamais encouragé pour.

Je passe rapidement sur mon désastreux semestre de BTS comptabilité en 2001, où on m'a gentiment mis de côté, du fait que je venais d'un cursus informatique (c'est ma grande passion ça, l'informatique), alors que je souhaitais ardemment récupérer mon retard, en vain car personne ne m'y a aidé, et internet n'était pas encore ce qu'il est aujourd'hui. S'en sont suivis absentéisme et, fatalement, passage chez la conseillère d'éducation (lol) qui m'avait expressément demandé de consulter... Un comble, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, et ce fut ma première démission.

Et là, la joie de l'entrée dans la « vie active ». La joie... Je n'ai jamais pris une claque aussi grosse de toute ma vie. La réalité qui te tombe en plein dans la gueule quand tu cherches dans l'informatique et que tu n'as qu'un bac qui, déjà à cette époque, était bien insuffisant... Le BTS informatique me direz-vous ? A Toulouse, 70km de là où j'habite, et surtout une peur panique des grandes villes. C'est la raison pour laquelle j'ai jamais pu trouver de travail durable dans l'informatique d'ailleurs, parce que dans le Tarn, c'est bien bouché, même si ça tend de plus en plus à se restreindre. C'est déjà trop tard de toute façon, j'ai plus de trous dans mon cv que dans le jardin du père de ma compagne qui est infesté de taupes, et ça, c'est fatal dans un entretien...

Parlons dans un premier temps d'expériences professionnelles. Mon premier job, en salaison via un contrat intérimaire. J'étais déjà pas sportif à l'école, donc pendre des jambons sur des râteliers en chaine de froid, pendant 8 heures, ça m'a vacciné contre le travail à la chaine. J'ai fait ma journée, ait démissionné, puis j'ai dormi pendant deux jours, littéralement. Premier job, déjà black listé de la boîte d'intérim...

Sur les autres années se sont suivis jobs sans lendemain, du saisonnier dans le tabac jusqu'au magasinage dans une société de pièces automobiles. Je n'ai pas le souvenir d'un job où je m'entendais avec les supérieurs, ça a été chaque fois à la limite du catastrophique. On m'en demandait toujours plus, ou me faisait faire des tâches qui n'avaient rien à voir avec ce qui était prévu dans mes contrats, comme de la peinture en plein contrat de livreur magasinier par exemple, j'avais jamais fait de peinture, j'ai pris un soufflon pour avoir tout foiré, pas faute de le leur avoir dit...

J'ai même bossé 15 jours dans la célèbre chaine de restauration américaine en tant qu'employé polyvalent de caisse. Quelle expérience... 15 jours à vider toutes les poubelles, réapprovisionner les étals, balayer la salle et la terrasse et servir les clients, bien entendu. 15 jours à suer sang et eau, à effectuer toutes les tâches ingrates parce que les autres ne voulaient pas les faire (c'est le boulot des nouveaux d'après eux), et trouver quand même le temps de servir les clients.

Quelle joie ça a été d'avoir le gérant qui m'a pris à part, m'a engueulé parce qu'en

une demi-heure la veille je n'avais servi que deux clients, alors que je courais partout pour nettoyer son restaurant, parce que les autres ne le faisaient pas... La lettre de démission a été salée, j'ai tout débballé sur la feignasserie des autres, j'avais la rage. Elle a fait le tour des équipiers d'ailleurs, beaucoup ont fait la gueule, mais je m'en foutais, j'étais libéré.

J'ai même essayé la maçonnerie, 9 mois dans l'entreprise de mon beau père, en contrat CNE... A la fin, il ne pouvait plus me payer, pas assez de boulot, dommage. Mais la maçonnerie, c'était pas non plus pour moi, j'ai bien constaté que je ne n'étais pas assez physique pour ce genre de boulot, et que j'étais une charge supplémentaire pour lui plutôt qu'un atout.

Mon dernier job en date, dans l'informatique. ENFIN ! Bon, quand le patron m'a regardé de bas en haut pour me dire que c'était un boulot ou fallait activer, j'avais bien compris que serait pas facile de décrocher le job, il a quand même cédé à mes suppliques, parce que j'ai été jusqu'à le supplier pour bosser...

J'étais donc chargé du déploiement des nouveaux matériels dans une grande banque privée nationale pendant 4 mois dans les départements du Tarn (81) et Tarn-et-Garonne (82), soient environ 100 agences, et 1000 postes (en 4 mois...), de la manutention donc, parce que la partie informatique du boulot était très succincte...

Mes journées ? Levé 4h30 le matin, afin de faire le trajet en camionnette avec mon collègue pour être à 8h en agence, pour les plus éloignées, sinon levé à 5 heures, trajets non payés, heures supplémentaires non plus, du moins jusqu'à ce qu'on s'en rende compte à la première paye, mais j'y reviendrai après.

Nous devions alors remplacer toutes les tours, écrans, claviers, souris, imprimantes, scanners de TOUS les postes de travail ainsi que le serveur, je vous laisse imaginer la charge de travail en manutention, sachant que certaines des plus grosses agences comptaient une 40aine de postes sur 2 ou 3 étages...

Nous devions aussi configurer chaque poste et serveur en vue de la migration de Windows XP à 7 et ce, à raison d'une à deux agences par jour, en fonction de la taille de celles-ci, et, le cas échéant, nous devions aussi jouer les techniciens de maintenance (je m'en foutais , j'adore ça) en cas de panne ou de bug.

Puis, ceci fait, nous devions récupérer l'ancien matériel (double charge de manutention donc) et rentrer au siège pour stocker ce fameux vieux matériel dans un entrepôt (écrans cathodiques, tours et imprimantes qui pèsent un âne mort...).

Pour finir, nous devions préparer les agences du lendemain en chargeant le camion... Tant et si bien qu'il nous arrivait de rentrer à 19 h le soir assez régulièrement, pour repartir à 5 h le lendemain... Je vous laisse imaginer le degré de fatigue, sans parler des conditions de travail avec les employés de banque, que nous devions aussi former, pour les quelques réfractaires à l'informatique (un comble dans le monde bancaire) et sachant que certains se sont montrés irritables au possible, heureusement qu'ils n'étaient

qu'une minorité dans ce cas-là. Même la maçonnerie m'a été moins pénible, c'est vous dire...

Première fiche de paye, smic, pas d'heure supp payée... Mon collègue a explosé, et heureusement, sinon on aurait subi ça jusqu'au bout, je n'aime pas le conflit, et j'aurais fermé ma gueule... Sous la menace de notre démission, et sachant que former d'autres personnes leur aurait sûrement coûté plus, ils ont accepté de comptabiliser le trajet en camion dans les heures de travail, ainsi que toutes les heures supplémentaires, et de rattraper ce qu'ils avaient « oublié » sur la prochaine paye, on avait gagné !

Il est à noter d'ailleurs, qu'en un mois de travail, on faisait 35h supplémentaires, une semaine de travail en plus chaque mois, en somme. Du coup, la paye s'en est ressentie, du smic sans heure supp (1 200€ bruts environ si mes souvenirs sont bons), on est passé à plus de 2 200€ nets par mois, c'est dire s'il a bien fait. On en a bavé aussi faut dire, j'ai perdu 15 kg en bossant à cette période (j'ai repris le double depuis), et mon collègue a été arrêté 15 jours avant la fin, dos bloqué, il en pouvait plus le pauvre...

Outre ces quelques contrats, j'ai aussi effectué des formations. Formations... La première, formation AGIR, où il était question de découpages, collages, coloriages, tu parles d'une remise à niveau... J'étais revenu en maternelle. Je ne m'étais jamais senti aussi mal à l'aise, pris pour un demeuré, humilié... J'ai eu beau dire, j'ai dû me plier sous peine de perdre le seul revenu que cela m'apportait à l'époque. J'avais 23 ans, ça m'apportait 330€ / mois, j'étais locataire d'un T2 à 400€ le mois (c'étaient les seuls qui nous avaient acceptés), et ma compagne et moi vivions tous les deux dessus. Heureusement que nous avons les APL, mais même avec ça, nous finissions les mois à manger des biscottes, nature (je déconne pas). Pas 25 ans, donc on ne pouvait prétendre au RMI (ex RSA), c'était très dur... Et personne de mon entourage n'était au courant, j'avais trop de fierté... ou de honte. Cette soi-disant formation m'a quand même apporté 3 stages en vente, de 15 jours chaque, mes meilleures expériences dans le monde du travail, peut-être parce que ça n'était que des stages justement. Ça n'a malheureusement débouché sur rien.

Ma deuxième formation, à l'AFPA ! En tant que Technicien Supérieur en Support Informatique, spécialité réseaux, en 2011. Une formation qui normalement t'amène à être administrateur de réseau informatique, pour moi, c'était la classe.

11 mois de glandouille rémunérée, on ne vit ça qu'une fois. Bien sûr que nous bossions, juste le minimum syndical. Le niveau n'était pas franchement élevé, le niveau de motivation des formateurs non plus d'ailleurs. Le nôtre était très gentil, il doit être retraité à l'heure qu'il est, mais venait presque systématiquement ivre au centre. Il en a bien profité (il n'était pas le seul) quand on faisait des apéros / barbecues dans l'enceinte même du centre, pour vous dire le niveau de « je-m'en-foutisme » de l'AFPA.

Le diplôme ? Reçu haut la main. Presque tout le monde l'a eu, sauf un, je ne sais pas comment il a fait, moi, le jury me soufflait toutes les réponses que je n'avais pas... La

politique du chiffre, un taux de réussite exceptionnel, on se demandera pas pourquoi... Surtout qu'au final, je vous le donne en mille, ça n'a débouché sur rien dans ce domaine. Heureusement que l'AFPA est censé suivre et aider ses nouveaux diplômés dans l'obtention d'un emploi. Moi, j'attends toujours.

Je suis tellement résigné. J'ai 33 ans aujourd'hui, et je n'ai que deux ans de cotisation pour la retraite... Autant vous dire que c'est mort à ce stade-là, quand on sait qu'il en faut 40 dans le privé, 30 dans le public. Je pourrais tenter des concours de la fonction publique à la rigueur, il n'est pas encore trop tard, d'ici là, on aura la retraite à 65 ans... Mais j'ai plus de force... Pour quoi faire de toute façon ? J'ai entendu mon voisin râler contre ces putains d'assistés (encore et toujours de notre faute), parce qu'on nous paye tout, alors que sa femme, qui a travaillé toute sa vie, touche 700€ de retraite... Sans déconner... Je comprends mieux sa colère. Le minimum vieillesse, ce que tu touches quand tu cotises pas assez, c'est 600€ par mois. De quoi nous motiver à trimer toute notre vie... Pour info, le seuil de pauvreté, c'est 800€ par personne, ici, en France.

Je pourrais bien vous parler de pôle-emploi, mais ça fait deux ans que les ai pas vus. Même eux n'en ont rien à foutre... De toute façon, chaque fois que je les vois, ils veulent m'envoyer à Toulouse, Montpellier, Paris, ou alors ils me refilent des contrats de chauffeur super poids lourd, alors que je n'ai pas le permis, ou des emplois auxquels je n'ai pas la formation requise... Je les comprends, y'a rien ici, et ils sont de moins en moins nombreux pour toujours plus de chômeurs, et ils ont de plus en plus de mal à convaincre les entreprises aussi...

Je pourrais vous parler des offres auxquelles je tente de postuler, où certains réclament des ingénieurs informaticiens pour le boulot d'un technicien, payé comme un technicien, moins même dans certains cas. Ou de ces offres qui demandent un programmeur pour faire le boulot d'une équipe complète... Ils n'ont, soit aucune notion de l'emploi qu'ils proposent, soit aucun scrupule à essayer de recruter des esclaves, tout ça dans un souci de restreindre un maximum les charges... au détriment de l'employé, pour la gloire du profit...

Bien entendu, pour toutes ces offres, c'est MINIMUM de 2 à 5 ans d'expérience. Jeunes diplômés, passez votre chemin. Je cite : « Mais vous savez, on demande des gens avec expérience ». Ok, TOUT LE MONDE demande des gens avec expérience, mais faut bien commencer quelque part... Ou bien encore la voiture systématiquement réclamée par les intérim, même si tu peux partir bosser en vélo ou en transport en commun... Le serpent se mord la queue.

Où est-ce qu'on va comme ça ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir léguer à mon fils ? De son vivant, mon père était assez réfractaire au fait que j'ai d'autres enfants, il craignait pour l'avenir du pays, pour l'avenir du travail. Mais comme je le comprends... J'ai envie d'avoir d'autres enfants, peut être un ou deux de plus, mais quel genre de pauvre type je serais de procréer de nouveau alors que l'on court à la catastrophe ? Vous voyez

où j'en suis en ce moment ? Je vais jusqu'à m'interroger sur le fait d'avoir d'autres enfants... Quelle aliénation, même pour nous, les assistés. Je pourrais en faire d'autres, pour avoir une vie un tantinet plus confortable, comme le font certains, je pourrais toucher les allocs familiales (je n'ai qu'un enfant, je n'y ai donc pas droit), mais je n'ai pas envie de m'abaisser à ça.

Oh, je pourrais tout aussi bien aller voir mon médecin, ça fait longtemps que je l'ai pas vu d'ailleurs, peut-être 3 ou 4 ans, il a même dit à ma compagne « mais il est jamais malade Julien dites donc ! » Si, souvent même, mais je ne veux juste pas te voir, peut-être parce que j'ai peur qu'on me trouve une saloperie, alors je préfère faire la sourde oreille. J'ai au moins la joie de dire que je ne contribue pas au trou de la sécu.

Faire constater ma dépression donc, parce que je suis en dépression, mais à quoi bon ? J'ai déjà été médicalisé pour ça. Des dérivés d'héroïne ils m'ont donné, j'ai vérifié, sur la boîte, même pas ils se cachent du fait qu'ils nous droguent... J'ai été malade plus encore avec ces médocs que sans en prendre... Complètement shooté toute la journée (période AFPA, c'était pas trop grave encore), et je ne parlerais pas de la libido, avec ou sans médicament, de toute façon, c'est presque le point mort...

La dépression est soi-disant reconnue comme un handicap, et ce serait ouvert à allocations, mais on ne m'en a jamais touché mot, et je n'ai pas envie non plus qu'on me reproche de profiter du système, j'en ai déjà assez avec le fait qu'on me taxe de branleur... J'ai plus goût à rien de toute manière. Je ne vois presque plus personne, je ne ris presque plus, tout est vide de sens...

Voilà où nous en sommes, nous, les assistés. 3 ans que je suis au chômage. Non, je ne peux pas parler de chômage quand je ne touche pas d'allocation chômage. 3 ans d'inactivité donc, et je n'ai même plus envie de chercher un emploi, plus le courage. J'ai juste envie de vivre moi, pourtant... Pas de survivre. Je veux être acteur, pas spectateur. Je n'ai pas besoin de grand-chose pourtant...

Ne croyez pas que nous avons souhaité notre situation, l'Etat nous y a contraint. Il faut que ça change. Laissez-nous travailler, bordel... Laissez-nous avoir une reconnaissance sociale pour ce que nous pourrions, nous aussi, apporter à la société. Je ne veux pas me lancer dans l'entrepreneuriat sachant que le RSI va tuer mon projet dans l'œuf, y'a qu'à voir le nombre d'autoentrepreneurs dans la maintenance informatique sur Albi aujourd'hui, il reste peut-être un irréductible sur une dizaine l'an dernier, ou alors ils se sont tous mis au black.

ARRETEZ DE SAIGNER LES PETITS ! Ce ne sont pas les petits qui ont de l'argent...

On parle de dette, de cette dette abyssale de la France qui se chiffrerait à hauteur du PIB du pays, soient 2 000 Milliards d'euros. Comment vous, politiciens, avez fait pour en arriver là ? Vous rendez-vous compte que vous remboursez cette somme à ces mêmes

idiots que vous avez sauvés de la banqueroute, il y a quelques années ? Non seulement ils ont profité de nous tous jusqu'à la presque faillite de leurs folles entreprises et arnaques, et vous les avez sauvés, mais en plus, ILS NOUS FONT ENCORE PAYER LEURS ERREURS ??? Le beurre, l'argent du beurre, la crémière... Autant distribuer un tube de lubrifiant à toute la population... Et vous voulez en plus faire passer cette loi absurde qui atomiserait à celle seule bon nombre des acquis sociaux du siècle dernier ??? Au bout d'un moment, faudra pas vous étonner de prendre des pavés dans la gueule, ça commence déjà, d'ailleurs... Je ne cautionne pas les casseurs, mais je comprends le ras le bol général.

Vous ne pouvez plus, chers messieurs du gouvernement, continuer impunément à nous entuber, vous ne pouvez plus continuer à faire des courbettes aux plus riches au détriment des plus faibles.

On est dans une société aujourd'hui, où il faut privilégier le partage, où il faut revaloriser le travail, où il faut être juste avec chacun selon sa situation. Il est normal que ceux qui ont un patrimoine indécent en cèdent une partie à ceux qui n'ont rien, ça n'est pas de la charité, rien que du bon sens. Ils en font quoi de leurs milliards de toute façon, à part essayer d'en grappiller de plus en plus, quel est l'intérêt de posséder autant ? L'argent appelle l'argent comme on dit, mais il n'est pas illimité, et ceux qui le prennent, c'est malheureusement dans la poche des autres. IL FAUT QUE CELA CESSE !

J'en appelle à votre bon sens, à votre conscience. Souhaitez-vous réellement continuer comme ça sachant les risques que cela implique ? Ne souhaitez-vous pas leur dire merde une bonne fois pour toutes à ces financiers sans scrupules ? Ne craignez-vous donc pas la colère du peuple ? Ce peuple, qui dispose d'une incroyable patience, mais pas illimitée pour autant. Il est encore temps de sauver les meubles, de sauver ce pays qui souffre, oui parce que tout le monde souffre. Prenez de meilleures décisions, choisissez le juste camp dans ce conflit des classes.

Quant à nous, les assistés, faites en sorte que l'on ait enfin une place dans votre société, il pourrait exister des solutions, elles sont débattues et étudiées tous les jours par des gens ordinaires, mais pas seulement. Des économistes, des hauts placés aussi réfléchissent à des alternatives. Du travail, je pense qu'il n'y en a déjà plus pour tout le monde, faute aux délocalisations, aux avancées technologiques, au capitalisme abusif... Je ne dis pas que s'enrichir est mauvais en soi, mais trop s'enrichir ne mène à rien. Il faut donc penser à une économie de partage, plutôt qu'à une économie assassine, celle qui est la nôtre aujourd'hui, et qui s'essouffle de plus en plus vite.

Merci à vous de m'avoir lu. Mille merci à celui qui m'aura entendu et ma gratitude éternelle à celui ou celle qui changera ce monde de fous.

« Il ne me reste que 25 ans pour voir les effets de l'amiante sur mon organisme »

Conditions insupportables, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Problèmes d'éthique, Santé

Bonjour, je m'appelle J. et j'ai eu plusieurs métiers : chef barman, directeur artistique dans la "com", et dorénavant chef d'équipe en couverture zinguerie... Tous ces métiers m'auront inspiré le dégoût par leur manque d'éthique... mais le plus tragique, c'est quand danger moral et physique s'additionnent :

Dans une ancienne entreprise que j'ai quitté (et dont je tairai le nom), je me suis retrouvé à retirer de l'amiante sur le toit d'un immeuble de 6 étages, sous une pluie battante, sans protection ni contre les chutes, ni contre l'exposition à l'amiante... Opter pour le droit de retrait m'aurait valu un licenciement direct, le tout sous la promesse de passer enfin chef pour moi... promesse qui n'aura jamais été tenue jusqu'à ma démission... Il ne me reste qu'à attendre encore 25 ans pour voir les effets de l'amiante sur mon organisme... ce genre d'exposition s'étant répété un grand nombre de fois...

J'ai 32 ans, et j'ai déjà une assurance vie car le patronat ne me laissera pas vivre vieux.... pourtant "je vau mieux que ça".

"oh, bouges toi le cul"

Dévalorisation, Licenciement, Pression

Lors de ma 1ere année d'apprentissage en métallerie, mon patron ne pouvait pas comprendre que je ne pouvais pas devenir rentable et productif en deux mois. C'est ainsi qu'un jour, alors que je n'avais pas les compétences, (deux mois après mon entrée chez les compagnons du devoir), il m'a demandé de fabriquer une structure métallique pour un particulier, il m'a ensuite dit : "ça doit être terminé pour ce soir." J'ai paniqué pendant toute la journée, surtout quand mon patron venait me mettre la pression toutes les heures pour me dire : "ça, ça ne va pas, ça c'est laid" ou "oh, bouges toi le cul" ou encore "tu deviendras jamais métallier". Je n'ai pas réussi la pièce, évidemment, et je suis rentré deux heures supplémentaires plus tard le soir, complètement dépité par le fait que mon patron m'ait dit qu'il allait me virer.

"Son chèque est sur le frigo parmi les dessins des enfants, c'est assez joli."

Contrat, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique

J'ai toujours travaillé dans le Bâtiment. Je suis en CDI depuis 2014. J'ai découvert récemment, en recevant un questionnaire du ministère, que j'étais en contrat aidé jusqu'en juillet 2015. Mon employeur avait omis de me le préciser... Il avait des aides de l'état pour moi et j'aurais dû avoir un tuteur et des propositions de formations. Je n'en ai rien su puisque j'avais signé un CDI "classique".

Ça n'est pas le plus grave... Depuis quelques temps, mon salaire arrive en retard (autour du 15 du mois suivant) et parfois même en 3 fois (super pour gérer !).

Je ne peux pas poser de vacances car il n'a rien cotisé à la caisse de congés payés. Ou alors si je les pose c'est sans solde. Car oui, dans le BTP, si l'employeur n'est pas à jour de ses cotisations à la caisse, le salarié ne touche rien.

Je lui ai demandé de régulariser car je souhaitais partir dans ma belle famille dans le sud. Je l'ai prévenu 3 mois avant. Il m'a dit qu'il allait se mettre à jour. Ce qu'il n'a pas fait. J'ai annulé mon départ, mes enfants étaient ravis.

Là je viens d'insister **LOURDEMENT** pour qu'il régularise, car je souhaite quitter l'entreprise pour un autre employeur. Il me propose de me payer lui même ce que j'aurais dû toucher de la caisse depuis 2014, soient 4200 euros.

Nous avons rdv ce matin pour qu'il me remette un chèque, il n'était pas là. Il est passé sur mon chantier fin de matinée, je l'ai relancé. Il m'a finalement amené le chèque (de 4000, parce que 4200 ça devait faire trop) en fin de journée, me précisant qu'il était inutile de l'encaisser car non approvisionné.

Il part cette nuit en croisière pour 10 jours. J'espère qu'on aura droit à quelques photos à son retour... Son chèque est sur le frigo parmi les dessins des enfants, c'est assez joli.

J'oubliais... Je ne suis pas déclaré à la médecine du travail et quand je le lui rappelle j'ai droit à l'éternel "ah bon ???". Je n'ai pas non plus de mutuelle employeur, il ne se sent pas concerné par ça.

J'ai travaillé dans le BTP sans jamais un seul équipement de protection, ni casque, ni gants, ni masque anti-poussière

Contrat, Heures supp', Législation, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux

J'ai travaillé dans le BTP sans jamais un seul équipement de protection, ni casque, ni gants, ni masque anti-poussière (et j'en ai bouffé de la poussière). Les seules protections que j'avais, c'était celles que je voulais bien m'acheter moi-même pour éviter de trop me pourrir la santé! J'ai fait des heures supp "qui seront payées" tous les jours sans jamais voir la couleur de l'argent. J'utilisais ma propre voiture pour aller sur les chantiers et y en avait qu'était pas à côté! Et jamais eu une seule indemnité! Toujours des promesses...

J'ai travaillé pendant 6 mois sans être déclaré à l'URSSAF ! Les caisses et cotisations n'ont jamais été payées, jamais pu prendre de jours de congés, j'ai perdu 3 trimestres de cotisation que je ne pourrais jamais récupérer. J'ai bossé à l'extérieur par -6° ou -8°C. J'ai bossé pour des projets personnels de mon patron (dans des rénovations de SA baraque).

Et le pire dans tout ça, c'est que je galérais à avoir des fiches de paie et j'ai bossé 4 mois gratuitement! Pire encore, j'ai eu des fiches de paie pour un mois où j'ai même pas été payé et ensuite je n'ai plus eu de fiche de paie... On me promettait que je serai payé et que mes salaires en retard seraient payés quand ce chantier ou celui-ci serait terminé et que l'argent rentrera. J'avais de l'argent de côté donc, étant gentil et con, je pouvais attendre, j'ai donné et donné et donné, mes économies y sont passées et je n'ai jamais rien reçu.

C'était une de mes premières expériences professionnelle hors stages et c'était de la merde putain!

Aujourd'hui ça fait presque 2 ans que je suis en procès avec très peu de preuve pour récupérer mon argent volé, c'est tout ce que je peux faire, je ne pourrais pas récupérer mes trimestres, mais si au moins je pouvais récupérer les 8000€ que cet enfoiré me doit, ça pourrait compenser... Cet enfoiré savait ce qu'il faisait et comme ça fait bientôt 2 ans, il va encore réussir à s'en sortir indemne.

Depuis cette histoire, je fini chaque mois ric-rac alors que j'avais des économies en cas d'imprévu, là, en cas d'imprévu je dois emprunter à des amis plus chanceux et moins cons que moi.

Mais maintenant c'est fini tout ça, je travaille maintenant dans une agence Web correcte (le BTP c'était pendant une année de battement entre mes études d'informatique), je suis payé tous les mois un salaire de BAC+3, c'est déjà une bien meilleure expérience, mais même si je peux m'y sentir bien, plus jamais je ne donnerais de ma personne pour l'entreprise qui m'emploie!

J'espère que mon témoignage vous sera utile. Je pense que mon histoire est clairement l'exemple de l'exploitation qu'un employeur peut faire d'un employé. Ce qui m'est arrivé est inacceptable et ce mec n'a pas le droit de s'en sortir et qu'on lui donne encore plus d'outils en main putain!

Je travaillais dans un bureau de dessin électrique dans le bâtiment.

Contrat, Heures supp', Législation, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Violence physique

cela remonte 2004

Je travaillais dans un bureau de dessin électrique dans le bâtiment.

On travaillais encore sur des calques avec de l'encre de chine et des rasoirs pour effacer.

On faisais les plans pour 50 électriciens (soit 3700 logements / an) on était 2, mon chef (38ans de boutique) et moi.

on était une petite structure administrative, on était 7 en comptant le Directeur. et 50 electriciens (confirmés et apprentis)

Le But de mon arrivé était d'apprendre les méthodes de travail de mon prédécesseur et vu que je suis dessinateur 2D 3D AutoCAD,

je devais développer les outils DAO pour le bureau d'étude. Le Directeur était sympa et compréhensif.

Chose que j'ai faite, en plus, ayant pas mal de connaissance informatique, je m'occupais du réseau informatique (8 pc, et un serveur NAS, et un serveur de sauvegarde).

Voilà tout allait bien, horaires variables mais pas fixe, je commençais à 7h coupure de 12h a 13h30 fini 16h30-17h.

Sauf que voilà, le PDG a revendu la boite à un gros groupe énergétique, et là il a fallu pour

la norme ISO 9001 et 9002, faire du classement, plus de paperasse inutile, quantifier nos heures par chantier.

Bilan on s'est vite retrouver à faire 9h/j et 5j/semaine. soit 45h payé 38h.

puis départ de mon chef à la retraite, vu que l'informatique est là pas besoin de remplacement, sauf que l'on recevait des particuliers on faisait des réunion de chantier avec les architectes, ingénieurs béton, plombiers, couvreurs, maçons, pour éviter tout problème et que le chantier se passe sans trop de problèmes.

et me voila, à bosser de 6h30 à 21h avec une pose d'1h, protestation, demande d'intérim etc etc. RIEN

Tout seul et de plus en plus de chantier (Gros groupe oblige) 60 à 70h semaine payé 35 car le logiciel de compta ne pouvais compter que 7h par jour.

Je ne vous parle même pas des vacances où vous êtes obligés de poser 6j/semaine même si votre boîte n'ouvre que 5j (bref 4 semaines posées 4 CP de niqués)

Bref, santé qui se dégrade, plus le temps de faire l'entretien de ma voiture, je venais de me marier et on avait acheter une maison à retaper entièrement, ma femme était enceinte, je venais de finir la toiture et j'aménageais notre chambre sous le toit.

BREF usé, rincé, début du burnout.

On me passe 2 intérimis en reconversion que je dois former et que je dois corriger, donc je ne gagne pas énormément de temps. ça soulage mais c'est pas suffisant

Je demande une entrevue avec un ancien conducteur de travaux de ma boîte, devenu directeur de site suite au départ du Directeur, et avec le responsable de notre boîte au sein du groupe énergétique.

Pas de syndicat, donc tentative d'accord de salarié à patron:

J'expose les faits, les heures, la charge de travail, mes tâches, ma voiture qui périclité, et mon salaire qui n'a pas évolué depuis 2 ans à 1370€ net par mois pour 70h/semaine

Mes revendications, 1800€ de salaire car j'étais responsable du bureau d'étude, et utilisation de ma voiture de fonction (que j'utilisais pour aller faire mes réunions) pour faire uniquement les trajets domicile travail et je payerais le gasoil,

mais comme ça je n'avais plus le problème de l'entretien.

Ou sinon 2000€/mois sans véhicule.

Prise de rendez vous après que le représentant en aura parler avec ZE BIG BOSS
One

touch Club de mes couilles.

1 semaine passe et nous voici fin Juillet 2007

Rendez vous avec le Directeur du site et ZE BIG BOSS Him Self

YEAHH COOL on me prends au sérieux, 2min top chrono je déchante

1/ charge de travail:

les réunions techniques seront dorénavant faites par les contremaitres qui ne s'occupent, d'habitude, que du commercial, des commandes et du suivi de chantier, mais les plans et les corrections aux téléphones c'est pour moi.

la réception des clients IDEM, sauf que la technique, la modification des plans et la coordination c'est toujours pour ma poire

la gestion du réseau sera donné à son ingénieur informatique (alors que le réseau allait très bien et fonctionnais au poil depuis des mois sans que j'y touche)

la réunion du soir pour retour des problèmes de chantier idem aux contremaitre mais les plans et les solutions technique c'est à moi de les donner donc ça rajoute un intermédiaire et ça ralenti, sans compter l'effet téléphone arabe

Bref fait des dessins et que ton travail soit bien rébarbatif.

2/ les heures de travail et heures sup

bah vu tout ce qu'on te dégage, c'est bon tout devrai bien aller et les heures sup on s'en fout plus d'intérimaires pour t'aider

3/ la voiture de fonction tu ne l'utilisera plus dorénavant

4/ le salaire et la fonction, ATTENTION CE QUI SUIT POURRAI CHOQUER LES PLUS JEUNES

réponse magistral de ZE BIG BOSS CAPITALISTE DE TA M.... LA P.... (je m'auto censure)

- "Monsieur pour l'augmentation, sachez que vous avez une maison à payer"

- oui je le sais très bien !

- "Et que votre femme attends un enfant" et silence

- (je regarde mon directeur, qui baisse les yeux car il a compris, je regarde à nouveau ce magnifique étron qui se prends pour mon dieu) On n'a plus rien à se dire Monsieur !

- (lui surpris) d'accord !

Je lui broie joyeusement ses phalanges (j'ai le physique d'un bûcheron canadien) avec un sourire d'un CRS pendant une manif de la CGT.

ça tombe bien il est Midi, j'appel mon médecin (qui voulais me foutre en arrêt depuis 6 mois pour Burnout, mais je refusais car j'avais 50 gars qui attendais mon boulot)

j'arrive tout juste à conduire tellement je tremble (nerfs qui lâchent et colère qui monte), et là mon médecin me fout 1 mois à l'arrêt.

ZERO scrupule retour à la boîte à 12h35, je glisse mon arrêt sous la porte d'entrée et je rentre chez moi, j'embrasse ma femme, je bois un panaché car il fait chaud et je vais me coucher (je dors 36h)

s'en suit presque un mois à profiter de ma femme et de la fin de sa grossesse, à dormir 12h par nuit, les plaques qui avaient fait irruption sur mes jambes à cause du stress ne partent pas, je les ai toujours aujourd'hui.

Et 3 contrôles à domicile, puis une convocation au médecin du travail, qui voyant

ma femme enceinte c'est dit que c'était de la complaisance pour être avec ma femme pour la fin de grossesse.

Bilan 2 jours plus tard obligation de retour au travail.

Je ne dors pas de la nuit, je pars au taf je tremble ça fait 3 semaines que je n'y ai pas remis les pieds et pas pris de nouvelles.

7h du Mat Prem's arrivé comme d'hab, j'allume les lumières, je remarque que le bureau d'étude à changé, une table à dessin a disparu, 2 bureaux sont arrivés avec 2 PC tout neufs, Je démarre le mien,

je prépare le café, le directeur arrive étonné.

- "tu es revenu?"

- oui l'autre connasse de la sécu n'a pas voulu que je continue à me reposer.

- ah d'accord."

Le café coule, un électricien en civil rentre c'est lui qui m'a remplacé car il connaissait un peu AutoCAD (la direction le savais mais ne me l'avait pas détaché pour autant), les 2 nouveaux intérimis ou stagiaires arrivent.

L'électricien commence à me poser une question, je me tais et je lui montre la cafetière et je lui dit prends un café tu en auras besoin.

Je me mets à mon ordi j'ouvre word, et je tape le plus gaiement du monde ma lettre de démission à remettre en main propre. je l'imprime en 3 exemplaires, vu que je ne suis pas responsable mais simple troufion j'ai 3j à faire point barre.

Je vais voir mon directeur, "tiens tu peux me signer ça s'il te plait", il regarde rebaisse les yeux et signe les 3 exemplaires.

- lui "Tu as trouvé du Travail?"

- moi "Non"

- "alors pourquoi?"

- parce que je ne veux plus travailler ici, j'en ai été malade toute la nuit, c'est fini.

- d'accord.

- préviens les j'ai pas mal de congé à solder.

Puis toute la journée j'ai formé mon électricien et ses chair à canon, mes outils que j'ai développé, les astuces d'AutoCAD qu'un Autodidacte ne connais pas, brefs la quintessence de 2 ans intensifs en 8H + 1h30 de repas ensemble où il m'explique que tout le monde à trouvé dégueulasse la façon de faire du big boss (remarquez c'est écrit petit cette fois).

15h30 arrivé du responsable, le big boss ne veux pas que je lui re écrase ses doigts? pas grave c'est lui prends (ça fait crik avec couinement et légère gèneflexion dûe à la douleur) et exposition de la décision patronal:

1/ Je ne suis plus obligé de venir même pendant les 2j de préavis restant

2/ Je prends tout mes congés et en plus je suis payé un mois supplémentaire (ce sont t'ils rendus compte du boulot que je tombais à partir du moment où il a fallut mettre 3 personnes pour me remplacer? et ce rien qu'en dessin?)

3/ dés que mon enfant naitra mes congés parentales étendrons cette période de dédommagement.

4/ et tout ça à l'écrit noir sur blanc.

Je pars content je dis au revoir à tout le monde et donne rendez vous à ceux qui veulent à un bar de mon village pour un pot de l'amitié.

j'ai laissé mon numéro à mon successeur au cas ou et il veux passer me voir pour que je le forme si besoin (chose qu'il n'a pas fait).

Naissance de mon fils, laché prise total, du bonheur en barre et 3 mois plus tard j'avais du boulot pas forcément extraordinaire mais ça c'est une autre histoire (là c'est mon collègue qui était con)

Bilan 9 ans après.

1/ Mon successeur à tenu 9 mois,

2/ le réseau informatique à planté, et oui l'informaticien faisait bosser tout le monde sur le serveur, au lieu que tout le monde bosse sur son PC avec 2 sauvegardes par jour, qui fait que si ça plante au pire tu as perdu

qu'une demi journée de taf et vu qu'il a supprimer la sauvegarde sur cassette ils ont perdu 9 mois de boulot (hé hé iso 9001)

3/ la boite à été englobé dans la maison mère à 50kms de là, démission de la plupart des bon ouvrier qui ont rejoins l'ancien directeur qui venais de monter une boite

4/fermeture du site devenu un magasin de farce et attrape, triste ironie.

5/j'ai appris que le big boss avait eu une grave maladie, comme quoi quand on est ue saloperie le karma vous le rend bien

Cadres

Il faut les pressuriser !

Cadre, Témoignages

J'ai cinquante ans, je travaillais en agriculture dans le vin j'ai commencé en bas de l'échelle avec des horaires pouvant atteindre 120 heures semaine, oui vous avez bien lu. ma plus grosse journée 48 heures sans pause. Durant toutes ces années avec divers employeurs j'ai été accidenté du travail plusieurs fois dont 3 fois avec séquelle, aujourd'hui j'ai une incapacité permanente de plus de 30 % que je suis obligé de cacher pour pouvoir me faire embaucher. j'ai repris des études à quarante ans en formation CIF, après obtention d'un BTS je me suis fais virer de la boîte ou je travaillais car ils n'ont pas supporté (les cadres sup) qu'un sans dent réussisse. j'ai retrouvé du boulot de 2007 à 2015 en tant que cadre, a partir de mon embauche le chiffre d'affaire à quasiment doublé dans la boîte grâce à la politique de management différente que je menais, de 10 salariés nous sommes passé à 17. Mais HIC, je voulais que l'ensemble des salariés profite d'avantage du fruit de leur travail. En tant que cadre j'ai entendu les choses suivantes, "ce ne sont que des animaux ils ne comprennent que le bâton", "ils faut les pressurer" (les salariés bien sûr vous aviez compris), "nous faisons parti d'une catégorie supérieure"" ils ne sont pas comme nous". Bref après moult refus d'obéissance pour le bâton et continuant à vouloir récompenser le travail l'on m'a dit "quand on est idéaliste et révolutionnaire et que l'on en a pas les moyens on reste à genou et on rampe" ce à quoi j'ai répondu "ou pas". nous avons finalement convenu d'une rupture conventionnelle. Aujourd'hui, chômeur, si j'accepte la loi de l'autre connerie sur le travail c'est donner raison à tous ces trouduc de la race qui se croit supérieur et qui nous prennent pour des animaux esclaves nous ne sommes pas des ânes et on vaut mieux que ça alors rendez-vous le 9 mars les gamins faite tout péter ou ils détruiront tous vos rêves comme ils l'on fait à ma génération.

Tu signes parce qu'il faut bien payer les factures et avoir de quoi manger dans ton assiette.

Contrat, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique

Moi c'est Y. Suite à des études scientifiques, j'obtiens un diplôme en physique appliquée à l'University of Northumbria à Newcastle-upon-Tyne dans les années 90 dans le cadre d'échanges européens ERASMUS.

Je rentre en France et souhaite poursuivre mes études ... première claque dans la gueule !!!

Comment vous dire là jeune homme juste une semaine avant le début des cours et bien pan : nous sommes au regret de vous faire savoir que nous ne reconnaissons pas votre diplôme anglais ...

Sympa l'Europe, sympa la France ...

Alors ben tu files à l'armée puisque t'a pas le choix, puis tu te retrouves à la sortie au chômage.

C'est 1996, le creux de la vague sur le marché de l'emploi.

350 lettres de motivation et de CV envoyés en 4 mois.

10% de réponses toutes négatives.

Quand tu as 24 piges dans une ville où tu connais quasi personne et pas beaucoup de moyens ... pas folichon.

Puis tu reçois une lettre d'une des boîtes qui t'avais dit pas de job mais on garde vos coordonnées.

Tu vas à l'entretien et on te propose un poste en deçà de ton niveau de diplôme, et oui comment profiter des jeunes, et on te fait miroiter qu'il y a de l'évolution possible, qu'en faisant tes preuves tu vas pouvoir monter et que c'est super ton niveau d'anglais pour tout ça ...

Bref tu signes parce qu'il faut bien payer les factures et avoir de quoi manger dans ton assiette.

Et te voilà lancé dans la vraie vie active. On te demande de faire des tâches qui ne sont pas dans ta description de poste et pour lesquelles tu n'es pas payé en conséquence, ben non, rappelle toi tu dois faire tes preuves puisque ton diplôme c'est pas

une grande école d'ingénieur bien française ...

En fin d'année tu as le traditionnel entretien d'évaluation en tête à tête avec ton chef ... t'as l'impression à chaque fois que tu repasses un entretien d'embauche !!!

Tu dois justifier de ton travail par rapport à tes objectifs, t'as juste l'impression de devoir quémander alors que tu a atteints tes objectifs et tu n'ose pas trop discuter des nouveaux qui te sont donnés en espérant que cette année encore on va enfin reconnaître la qualité de ton travail ...

Que néni, tu n'obtiens que quelques miettes, ben oui ton chef il a pu se faire mousser auprès du directeur de division grâce à tous les beaux résultats de son équipe et s'en mettre bien pleins les fouilles ...

Alors au début tu dis trop rien car tu ne comprends pas encore comment ça fonctionne. Et puis on te donne du job plus intéressant avec plus de responsabilités ... mais toujours pas la paye en conséquence !!! toujours ce jeu débile de la carotte et du bâton !!!

Et puis un jour ça dépasse les bornes, tu as mené à bien un super projet, respecté les délais, les budgets, le cahier des charges, tu a même réussi à ce que ça soit mieux que ce qui était souhaité.

Tu te dis bon cette fois c'est sur tu vas enfin avoir la reconnaissance de ton travail.

Et bien que néni encore.

Alors tu dis quelques vérités à ton chef et là du jour au lendemain tu deviens un casse pied, qui n'est jamais content, qui bosse mal, ... que d'hypocrisie !!! et tu finis à 33 piges dans un placard !!!

Le service est réorganisé, on en profite pour te changer de poste en te faisant croire que tu vas avoir un super poste avec du job super intéressant et hop sans crier gare, et tu découvres très vite que c'est un faux poste puisqu'on ne te donne pas de boulot du tout.

Tu vas demander des explications et on te dis ne t'inquiète pas, il faut que ça se mette en place la nouvelle organisation. Il faut que les commerciaux comprennent ce qu'ils doivent prospecter et rapporter comme affaire. Ça va bien se passer. Patience.

Alors 3 mois plus tard pas beaucoup de changement et tu te dis là il faut faire quelque chose.

Tu te mets à chercher du job ailleurs. Tu as un super CV, fidélité à une entreprise sur près de 10 ans, plusieurs postes différents dans cette période avec sur le papier une belle progression même si elle ne s'est pas vraiment senti dans ton assiette ...

Et tu décroches des entretiens. On t'envoie ensuite auprès de cabinets de recrutements, tu passes des tests, on te convoque de nouveau pour un troisième entretien, ... et puis on te fait comprendre que tu es déjà un peu trop âgé, ou que tu n'as

pas un diplôme français, voire même que la couleur de ta chemise n'est pas politiquement correcte dans cette entreprise !!!

Bref tu hallucines sur les faux arguments et d'un autre côté toujours pas assez de job à faire pour t'occuper à temps plein dans ton job actuel ...

L'ennui il n'y a rien de plus terrible. Faire acte de présence juste pour faire acte de présence ... un bel harcèlement moral bien insidieux ...

Tu fini par péter un plomb et tu te prends 3 mois d'arrêt pour début de déprime.

Tu respires, tu te remonte petit à petit, tu réfléchis, fais un bilan de compétence. Tu reviens et tu commences une formation en parallèle du boulot.

On te change de chef, c'est un nouveau qui arrive.

Tu lui expliques ce qui s'est passé, le contexte dans lequel tu te trouves et du coup aussi ton projet pour ton futur.

Il te dit ok qu'il comprend et qu'il va voir comment on peut faire. Tu demandes un temps partiel et tu passe à 80%. C'est déjà ça.

Puis toujours pas assez de boulot même pour un 80% mais tu bâtis toujours ton projet en parallèle. Alors ça te tiens, tu as de nouveau de l'énergie. Tu t'investis de plus en plus dans ta reconversion et tu demandes à passer à mi-temps afin de pouvoir continuer à lancer ton activité.

On te refuse le 50% ... tu te dis bon là ça continue.

On te donne pas assez de boulot et on te refuse un passage à mi-temps. Ça redeviens du harcèlement moral.

Tu le fais remarquer à ton entretien annuel à ton chef qui est entre le marteau et l'enclume et qui en est conscient mais qui peut pas trop l'ouvrir de son côté car il doit payer sa pension alimentaire pour ses enfants ... et que si il l'ouvre de trop ben il sait comment ça fonctionne puisqu'il a ton exemple juste sous les yeux ...

Alors bon tu regardes tes modestes économies, tu te dis aller je vais prendre une année sabbatique car c'est jouable et on verra alors par la suite.

Bon c'est accordé. Tu sors du schéma et tu apprends quelques temps plus tard par des collègues que tu as été remplacé par quelqu'un à mi-temps !!! La cerise sur le gâteau, la classe de la classe en management !!! ils sont vraiment très fort.

Incroyable non ? J'ai donc rappelé mon chef en lui disant que tout de même là c'était abusé. Il m'a dit qu'il était plus que d'accord avec moi mais que ce n'était pas de son fait ...

Je lui ai dit alors qu'il pouvait faire passer le message que je souhaitais un arrangement à l'amiable pour une belle rupture conventionnelle avec une belle indemnité

sinon ce serait les prud'hommes et qu'avec le dossier que j'avais ce serait plutôt facile d'après un ami avocat.

Cela a pu alors se dérouler plutôt bien pour moi pour mon départ grâce à cette « menace » prud'hommale et ça m'a permis de bien pouvoir faire la transition pour que je puisse auto-créeer mon activité.

Sans cela je ne sais comment cela aurait tourné mais cela aurait été sûrement beaucoup plus difficile.

Alors faire sauter tout cela avec la nouvelle loi ? Toucher aux prud'hommes, aux indemnités de licenciement, quelle honte.

Être contrainte de quitter sa propre entreprise

bore-out, Dévalorisation, Pression

Il y a 10 ans.

Maîtriser son poste, faire bien plus que le champ dudit poste en toute autonomie, avec l'aval et les encouragements de son chef, sans pour autant fanfaronner.

Se voir confier la responsabilité de son domaine par son chef lorsque ce dernier part quelques mois en congé.

Être étonnée, ne pas montrer un engouement démentiel à rendre continuellement des comptes sur ses moindres faits et gestes au remplaçant de son chef. Ne pas comprendre pourquoi ce dernier se montre presque inquisiteur.

Chercher à éclaircir la situation, trouver porte close, puis comprendre qu'officiellement, aucune responsabilité n'avait été confiée, que ni le remplaçant, ni la n+2 n'avaient été informés de la répartition des tâches. Comprendre que son autonomie, sa maîtrise et son efficacité n'avaient jamais été remontées à la n+2, que le chef absent s'était bien gardé d'en faire part à sa propre chef.

Passer pour une empêcheuse de tourner en rond, pour celle qui prend sans raison ses aises en l'absence de son chef.

Déception, écœurement.

S'entendre dire "Vous ne faites pas assez votre pub !" par sa RH. Ne pas être sûre de vouloir évoluer dans un environnement où faire sa pub et se faire bien voir priment sur la qualité de son travail. Être sûre de ne pas vouloir évoluer dans un tel environnement. Ne pas avoir le choix, accepter, comme beaucoup d'entre nous, d'évoluer dans un environnement qui ne nous correspond pas.

Il y a 4 ans.

Mettre au monde son enfant. S'y consacrer un temps, par choix, par chance.

Puis replonger dans le monde si humain et si respectueux du travail. Ne pas avoir le choix du poste qui nous est attribué, au grand mépris des règles régissant la reprise du travail après un congé parental. Essayer d'en obtenir un autre, puis, par usure, baisser les bras, accepter un poste dont personne ne veut et qui n'est adapté ni à ses goûts, ni à ses compétences. S'y ennuyer mortellement. Garder à l'esprit qu'avoir un emploi stable est une chance immense. Ne pas oser remettre en jeu cette chance.

Finir par quitter un CDI dans une grosse boîte pour suivre la création d'une petite société en acceptant d'être payée au SMIC pour un boulot d'ingénieur parce que le job était nettement plus intéressant, le contexte relationnel nettement plus humain. Travailler comme un malade gratuitement pendant des mois avant l'embauche officielle pour aider à la création de cette société. Apprendre ensuite que l'embauche n'aurait finalement pas lieu, se retrouver au chômage et enceinte, et s'entendre dire "Mais c'est pour ton bien !" de la part de celui qui a annulé mon embauche après des mois de travail.

Il y a 2 ans.

Avoir son deuxième enfant dans un contexte où le mot sérénité a été banni de son vocabulaire.

Chercher à concilier vie de famille et vie professionnelle, ne pas trouver d'autre solution que de créer sa propre activité.

Créer sa boîte avec son associé. Y consacrer tout son temps, soirées, nuits, weekends entiers, vacances, y investir tout son argent. En oublier sa vie de famille ("mais c'est temporaire, ça en vaudra la peine !"), sa vie de couple, sa vie tout court.

Ne rien gagner, mais apprendre plein de choses plus ou moins intéressantes, voir les fruits de son travail prendre forme, en être fière.

Ne plus pouvoir faire face aux négligences de son associé. Ne plus supporter ses retards systématiques de plusieurs heures, sa propension à ne remplir aucun engagement. Voir son travail réduit à néant à cause de la légèreté de son associé, voir sa responsabilité juridico-administrative risquer d'être mise en cause par l'absence de réaction de son associé.

Être contrainte de quitter sa propre entreprise et s'entendre dire de la part de son associé "Je trouve que tu exagères !".

Ne plus avoir d'emploi.

Revivre !

Aujourd'hui.

Ne pas travailler. Ne pas chercher à travailler. Ou plutôt, ne pas être rémunérée. La nuance est de taille.

L'assumer. Avoir une chance absolument inouïe de ne pas en avoir besoin. Ne pas rouler sur l'or mais se sentir bien, en adéquation avec soi-même.

Comprendre que si l'on peut exister et s'épanouir en travaillant, on peut aussi exister, être légitime, prendre part à la vie en société sans travailler, et que notre valeur ne provient pas du poste que l'on occupe ou que l'on espère pouvoir occuper. Comprendre que le travail ne devrait pas être nécessairement la composante centrale de nos vies. S'extraire de cette pensée qui nous pousse à ne nous sentir légitimes que si l'on produit, si

l'on consomme, si l'on est "utile".

Être écœurée par le monde du travail et par tout ce que doivent subir ceux qui n'ont pas le choix, ceux qui triment, qui galèrent, qui sont jugés, méprisés, rejetés, pointés du doigt, avec ou sans emploi.

Avoir envie de vomir en lisant le projet de la loi travail. Espérer que ce sera le point de départ d'une union assez généralisée pour changer les choses, pour une plus juste répartition des tâches dans notre société, pour une plus juste répartition des richesses qui n'ont jamais été si importantes qu'aujourd'hui !

Aller manifester le 9 mars 2016.

"Pour le salaire... calme plat... pas de variation en 10 ans... "

Abus de pouvoir, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Maladies/accidents professionnels, Stress, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

De "vouloir servir son pays" à "totalement aigri"

On voit souvent l'expérience malheureuse des employés des entreprises du privé exploités par des patrons qui auraient plus leur place au fond d'une cellule (ou pire...) mais cette fois, je vais parler d'un univers moins connu j'ai passé 10 ans à travailler pour l'état français et j'ai eu aussi mon lot de très bons et de très mauvais souvenirs.

J'ai été affecté dans une grande base bretonne (je ne détaillerai pas pour d'évidentes raisons de discrétions non seulement pour la sécurité de mes amis qui y travaillent encore et aussi parce qu'il est de mauvais ton d'oser critiquer l'institution avec un grand I.

Mon environnement de travail est assez représentatif de la société française. J'ai côtoyé toutes sortes de gens : de très bons collègues qui étaient aussi mes meilleurs amis et dont le travail n'a jamais été mis assez en valeur, qui n'ont jamais été assez récompensés, qui travaillent comme des esclaves sans le moindre espoir d'amélioration... certains croyaient encore à ce qu'ils faisaient, mais pour ma part, après 4 à 5 ans, je me suis rendu compte que mon enthousiasme ne servait à rien...

Au fur et à mesure des réformes débiles imposés par des ministres qui n'y connaissent que dalle en stratégie ou en gestion des unités militaires, j'ai vu mes conditions de travail se dégrader, mais j'avoue que les 3 dernières années de ma carrière étaient vraiment les pires.

Les problèmes sont nombreux et de plus en plus graves.

Personnel :

Il est évident que le manque d'effectif a causé des ravages. Pour exemple, dans mon unité, nous nous occupons d'avions bimoteurs pesant jusqu'à 30 ou 40T, pour d'obscures raisons, nous sommes obligés de maintenir une permanence 24h sur 24. Nous autres techniciens, étions répartis en équipes d'une dizaine de personnes environ... du moins c'est la théorie car entre ceux qui partent en mission, ceux qui sont en repos avant ou après service, ceux en formation, ceux en arrêt maladie.... certaines équipes étaient réduites à 3 ou 4 personnes voire moins...

Les cadres :

ceux que je vais désigner de manière générique comme chefs de service, chef de spécialité, chef d'équipe...

Comme dit plus haut, c'est un reflet de ce que l'on trouve dans le civil : J'en ai côtoyé de très bons, dévoués, compétents, qui donnaient de leur temps sans compter et qui essayaient d'encadrer et de former leurs équipes...

Malheureusement, j'en ai aussi rencontré de très mauvais : des incompetents (dont certains à un tel niveau qu'ils ne devraient même pas avoir le droit de porter l'uniforme), d'autres qui sont des frustrés de la vie avec un complexe d'infériorité maladif et qui compensent en rendant la vie de leurs subordonnés impossible, des mecs qui aiment jouer à la gestapo dans leurs bureaux ou qui sont des nostalgiques du KGB... des magouilleurs qui n'hésitent pas à désobéir aux textes pour leur propre profit, des chefs de service ou du personnel navigant qui au mieux se désintéressent de nos problèmes (t'as signé c'est pour en ch..r) ou qui nous méprisent (une tradition remontant à Louis XIV, dommage de faire appel à des trucs archaïques à l'heure du Rafale et du sous marin nucléaire)

Le rythme de travail:

pas pareil dans tous les organismes de ma base, mais ma dernière affectation en unité opérationnelle était le summum, j'avoue. Pour mon dernier poste, j'assurais une partie de la logistique de mon unité et comme je ne travaillais pas directement sur avion, moi et mes collègues des fonctions dites de soutien étaient plus ou moins considérés comme des fainéants ou des glandeurs (ce qui est totalement et complètement faux). Nous devons faire nos journées de travail ainsi que des nuits de service (la permanence de 24h citée plus haut)

Théoriquement, et dans les premiers temps, nos services se déroulaient de la manière suivante:

nous étions présents à notre poste de 20h à 8h le lendemain matin, nous aidions pour fournir les outils et les pièces nécessaires pour les vols de nuit). nous avions droit à une journée dite de préventive et une autre dite de récupération, mais il y a un an, nos chefs de service nous ont dit bah maintenant : les journées de service c'est 8h à 8h : soit 24h de permanence oui, oui, 24h et pas d'heures sup payées, notre rémunération ne fonctionne pas comme dans le civil... et pire, si les vols et les travaux associés s'arrêtent entre 0h et 6h du mat', on enchaîne à nouveau... ce qui fait plus de 32h de travail en 2 jours

Les moyens :

nous nous servons d'équipements de plus en plus vieillissants, fiables, mais l'âge est là les pièces détachées manquent (certaines mettent 3 ans à arriver), les outillages sont vieux et "tombent malade", ils sont pas remplacés suffisamment vite et je ne parle même pas des nombreux vols (pour une année, près de 15000€ de préjudice au bas mot),

des véhicules usés jusqu'à la corde... j'en ai eu un avec la porte arrière qui se cisailait en 2 depuis près de 3 ans et qui n'a pas pu être réparé et dont la porte latérale s'est décroché de son rail pour nous tomber dessus.

L'évolution de carrière :

On peut résumer par "chantage au contrat" 3 mots qui résument bien. plus de problème, de contestation... les opérateurs ont peur de se retrouver sans rien... avant de chercher à partir d'eux même quand le ras-le-bol devient ^plus fort que tout.

L'accès aux grades supérieurs est d'une lenteur désespérante, conditionné par l'humiliante "période de notation" qui se fait selon des critères absurdes et qui se fait à la tête du client, ça fait très cour de Versailles avec le seigneur et ses courtisans qui se battent pour les miettes... ah, tradition, quand tu nous tiens... il y a les lèches bottes, les délations...

Pour le salaire... calme plat... pas de variation en 10 ans... comme il ne s'agit pas d'un salaire mais d'une solde, elle est calculé en fonction de critères particuliers lors de l'année de recrutement. Ce qui fait que des jeunes recrutés il y a 1 an touchent plus que moi avec 10 ans !! ça fait drôle

Les anecdotes :

Un collègue se fait rouler dessus par un avion (un tas de tôles de plus de 26T sur le pied), il s'en sort heureusement qu'avec une jambe cassée. Son chef de service pour tout réconfort lui a donné une sanction disciplinaire

Un commandant d'unité a réputation sulfureuse a fait faire un atterrissage forcé à son avion à mi-piste... malgré sa faute mis en évidence, il est toujours pilote (et a même réussi à

en endommager un autre nécessitant 3 semaines de travail pour réparer sa connerie) pour ma part, avec le service du soir, lors d'un trajet de liaison à 2h du matin j'ai failli finir au fossé avec mon camion à cause de la fatigue, je suis au boulot depuis la veille à 8h...

A part ça, "non, le service hors travail sur avion est tellement reposant que 24h = 12h" selon mon chef de service, un collègue qui a tellement été humilié au travail a fait une dépression renforcé par une tentative de suicide

Un autre collègue a été jusqu'à vouloir braquer son commandant d'unité avec un lance fusée de 40mm tellement il en avait marre... il a réussi à se faire muter... un 3e collègue a fait un craquage nerveux à tel point qu'il a fallu appeler les gendarmes pour le calmer un autre collègue tellement désesparé mais tellement exploité qu'il accepte tout de ses chefs même le plus inacceptable.. je lui remonte le moral souvent car sinon il va me faire une dépression sévère ou un burn out

(et tout ça en 6 mois, c'est géant)

Quand tu entends les autres techs dire de suspendre tout travaux quand les inspecteurs du CGA équivalent armée de l'inspection du travail civil sont présent parce qu'ils savent qu'ils sont forcés de travailler pour "maintenir la cadence" en contradiction avec les textes de réglementations

Quand un abruti d'amiral trouve qu'on travaille pas assez !!!!!

C'est là que tu te dis que nous valons mieux que ça

Je ne regrette pas de m'être engagé, je suis juste triste de voir mon institution comme ça, c'est bien loin de celle que j'idéalisais quand j'étais enfant. Je souhaite pour tous mes amis que ça change dans le bon sens, mais c'est mal parti

"Si je ne suis pas 10h par jour sous le nez du responsable, [...] on me reproche de ne pas être assez là"

Abus de pouvoir, Burn-out, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Humiliation, Rythmes/horaires du travail

Je suis cadre dans un complexe événementiel.

Je fais au minimum 50 heures dans les locaux par semaine pour 2000 euros net en CDI.

Je travaillais sans horaires les premiers temps. J'ai cru que cela était une méthode efficace pour tout lier sans péter les plombs. Mais si je ne suis pas 10h par jour sous le nez du responsable qui n'a clairement pas de vie en dehors, on me reproche de ne pas être assez là, de ne pas être assez investie quand j'évoque le fait d'avoir besoin d'un minimum de temps pour ma vie personnelle.

La polyvalence demandée pour ce poste cache un multi-emploi, mon poste en regroupe au moins trois. Je travail pour quelqu'un qui demande le maximum pour être sûr d'avoir le minimum, ne retenant que les points négatifs depuis que j'ai ouvertement mis les limites refusant d'être l'assistante à tout faire, car ce n'est pas ce qui avait été défini à la création du poste. Malgré ma demande pas de points quotidien pour fixer les objectifs, des reproches incessants dû au fait que la surcharge de travail amène forcément des erreurs, aucune solution apportées par la hiérarchie, une ambiance de travail qui se dégrade. Je suis en arrêt maladie pour 3 jours, le stress m'a mis KO, et pourtant je culpabilise.

Reprise de travail après burn out, je pourrais être licenciée pour faute

Burn-out, Rythmes/horaires du travail, Santé

Je suis cadre en CDD. Dans ma boîte nous sommes 3 à avoir été arrêtés en une semaine à cause du stress. J'ai fait mon premier burn out en aout 2014, une de mes collègues à craquer 2 jours après. Nous sommes aujourd'hui en novembre 2014 et sommes encore en arrêt. J'ai essayé de reprendre le travail en octobre 2014, et deux jours plus tard les pompiers m'ont sortis de mon bureau suite à une crise d'angoisse. Je dois reprendre fin novembre et je n'en dors plus la nuit. Comment j'en suis arrivée là: depuis 2012 j'ai fait 2 CDD de 6 mois puis 2 CCD de un an. Je bossais de 8h00 à 20h00, pas le temps de rentrer chez moi manger pas de cantine donc des sandwiches devant le pc et les derniers temps des boîtes de thon ou de soupes lyophilisées pour ne pas perdre de temps à aller chercher à manger à la boulangerie à 5 minutes. J'estime avoir occupé un poste représentant 1.5 à 2.5 temps pleins.

Depuis que ma collègue et moi avons craqué mon chef à recruter des vacataires pour venir travailler certains jours de la semaine (le statut vacataire c'est pire que le CDD ou l'interim: c'est avoir des contrats de 3jours par semaines renouvelables ou rompables toutes les semaines sans couverture sociale vu qu'il n'y a pas de cotisation chômage ni de congés payés mais quand on a besoin d'argent on prend). pourquoi il fait ça ? pas parce que c'est un grand méchant patron parce qu'il n'a plus le droit de recruter même en CDD alors comme on est une école et que l'organisme d'état pour lequel on travaille valide les contrats de nos profs qui sont en vacation mon chef y glisse des contrats de vacation pour avoir du personnel en plus pour essayer de soulager ceux qui ne sont pas encore tombés.

J'ai alerté la médecine du travail et les représentants du personnel, une enquête a été lancée. Nous avons été convoqués pendant nos arrêts maladies, sommées de justifier pourquoi on a fait un burn out. Cet entretien s'est fait avec le chef de mon chef qui demandait quelles étaient nos relations avec notre N+1. Nous avons eu l'impression que le but était d'obtenir de nous de quoi faire éjecter par le N+1. Mais ce n'est pas le N+1 qui est coupable, il est victime lui aussi: pour que l'école fonctionne il a tout sacrifié sa vie de famille, il ne dort plus, ne dort que 4H par nuit, ne prend plus le temps de manger. On dirait qu'il sort d'un camp de concentration et a régulièrement des traces de dentifrice sur le visage à 8h00 du matin, il sent déjà la café à plein nez (son seul carburant) et n'est parfois presque plus coiffé tellement il s'arrache les cheveux pour faire avancer le schmilblick.

Le gouvernement parle de l'apprentissage mais à vider les caisses qui faisait vivre

certaines centres d'apprentissage alors avec moins de personnels on doit s'occuper de plus d'apprentis. Des millions de gens veulent bosser et pendant ce temps des millions tombent malades ou meurent du trop de travail. Les 35H par semaines ça existent peut être pour les employés, les assistantes et les secrétaires mais pour les cadres c'est 12h/jours au boulot et certains soirs de la maison on bosse encore.

Je suis malade à cause du travail, épuisée, incapable de m'occuper de mes enfants mais je vais devoir retourner au travail car la CPAM tape sur les doigts des médecins qui donnent des arrêts de travail. Ma collègue qui a eu la chance de ne pas avoir été renvoyée au travail mi-octobre a été contrôlée par le médecin de la CPAM: il lui a dit que si elle n'était pas capable de reprendre il fallait qu'elle demande à être mise inapte au service et qu'elle demande à être transférée et si ce n'est pas possible de démissionner de son CDI. On se demande laquelle de nous 2 est la plus à plaindre : elle est coincée dans son CDI à ne pas voir le bout du tunnel ou moi avec mon CDD promesse de liberté si je tiens jusqu'en mai 2015 ou de condamnation au versement d'indemnités à mon employeur si je donne ma démission ou si la médecine me déclare inapte à continuer ma mission.

Si je reprends, je ne pourrais pas atteindre mes objectifs et pourrais être licenciée pour faute et ne jamais pouvoir retrouver du travail. Mais je ne veux pas blâmer les patrons car pour quelques grandes sociétés qui se remplissent les poches, une de mes connaissances qui a ouvert son salon de coiffure gagne 750€/mois pour bosser du mardi au samedi de 8h30 jusqu'à ce que les clients lui demandent, une autre qui a son exploitation agricole ne peut plus payer les crédits qu'il a contracté pour s'installer.

Dans la vidéo vous dites que le nouveau code du travail ça sera germinal mais ça l'a déjà pour beaucoup de personnes. Parce que même si on sait que renouveler un CDD c'est prendre le risque de faire un burn out et accepter d'être payé 1700€/mois net comme les assistantes pour un MASTER BAC+5 avec 10 ans d'expérience, on le signe parce qu'on a besoin de nourrir ses gosses. Le système est déjà pourri, on n'a déjà plus le choix si on veut bosser cette loi ne fera qu'empirer la situation. Nous sommes déjà au XIX^e siècle avec cette loi nous retournons au XVIII^e siècle.

Des semaines de 50 à 60 heures

Rythmes/horaires du travail

Bac + 5, diplômée de Sciences Po Paris, je suis payée moins de 2000 euros par mois, pour des semaines de 50 à 60h.

Mes journées commencent entre 9h et 9h30, et se terminent... quand le travail est terminé, que ce soit à 19h, 20h, 00h, 5h du matin.

Ce week end, pour la 3ème fois depuis début 2016, j'ai bossé samedi et dimanche, parce qu'il fallait rendre un projet pour le lundi. J'ai quasiment plus le temps de voir mon mec, de voir mes potes, de voir ma famille.

Parce que je sais pas dire non. Parce que je veux réussir, je rêve d'une belle carrière où je m'épanouis. Mais pas à ce prix là.

Parce que je m'estime mieux lotie que la plupart, parce que j'ai fait des études, que j'arrive tout de même à payer mon appart à Paris, mes courses, une ou deux semaines de vacances par an. Par contre j'ai plus de vie.

Alors quand on me parle d'une réforme du droit du travail qui va me protéger encore moins qu'aujourd'hui, franchement je ris jaune.

Je vaud mieux que ça.

J'ai toujours fait le choix de la raison.

Aliénation

J'ai toujours fait le choix de la raison.

Quand j'étais lycéen, j'ai choisi un bac ES, pour les débouchés. Puis un BTS, pour être professionnalisé tout de suite. Mon rêve c'était plutôt de devenir scénariste ou faire des études de lettres, mais j'avais conscience qu'on n'en vivait pas. Études sérieuses donc. Qui ont marché : j'ai trouvé un travail facilement, avant la crise mais aussi après. Au début je n'avais pas un bon salaire, mais j'avais malgré tout de quoi vivre et voyager un peu.

J'ai repris mes études plus tard, toujours dans la même branche et j'ai pu obtenir des postes cadres, dans des entreprises où l'environnement n'était pas horrible. J'ai eu de bons collègues et de bons managers (pas tous, bien sûr). Bref, une bonne situation.

Pourtant, je n'ai jamais été épanoui dans mon travail. Il ne m'a jamais intéressé et n'a toujours été qu'utilitaire. Il ne m'a jamais apporté quoi que ce soit sur le plan personnel, mise à part l'argent nécessaire à survivre et à vivre. Il s'agit uniquement de mettre mon cerveau en veille et effectuer des tâches sans valeur ajoutée pour que la machine-entreprise tourne et que les actionnaires gagnent des mille et des cent. Je n'ai travaillé que dix ans et le monde de l'entreprise m'est insupportable.

Si quand on s'en sort bien c'est déjà aliénant, je n'ose imaginer pour ceux qui n'ont pas eu ma « chance ». Au fond, j'ai toujours été un artiste et jamais je n'ai vu le salariat comme autre chose qu'un gagne-pain. Il est temps de vivre. #OnVautMieuxQueCa

« Quand tu fais ton premier burn-out avant 30 ans et que t'es content d'être encore vivant. »

Burn-out, Conditions insupportables, Discriminations, Législation, Licenciement, Magouille, Maladies/accidents professionnels, Problèmes d'éthique, Racisme, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

Pour commencer l'histoire, disons qu'une fois sorti de mes études plutôt supérieures - si je le précise ici, c'est pas pour frimer mais pour préciser qu'elles étaient longues et qu'elles ont débouché sur un emploi de cadre, donc au forfait jour -, j'avais besoin de travailler. J'ai sauté sur la première opportunité qui se présentait : un boulot pour une de ces boîtes de prestations de service qui facturent le travail de cadres à des grandes multinationales. Le travail en lui même était pas mauvais mais le milieu professionnel n'avait pas la réputation d'être le plus facile. Je le savais d'avance et, finalement, tout ce que je vais écrire après c'est un peu bien fait pour ma poire. Mais je m'étais, dès le départ, donné l'objectif de tenter de le faire entre 5 et 10 ans pour manger, accumuler de l'expérience et me donner le temps de trouver le job de mes rêves ensuite.

Assez vite, j'ai appris quelques expressions propres au milieu professionnel : notamment celle qui consistait à appeler les employeurs du type du mien les marchands de viande. Tiens, c'est là que je peux insérer le premier #OnVautMieuxQueça ?

J'ai tout aussi rapidement compris que la plupart des autres sous-traitants du même type que moi n'avaient qu'une envie : celle de se faire embaucher par la grande multinationale et que, donc, nous étions littéralement des concurrents, avec tout ce que cela peut impliquer en termes de mesquineries et autres stratégies perverses pour s'attribuer les mérites du travail d'autrui. Là aussi, ça mériterait volontiers un bon #OnVautMieuxQueça ?

Mais, en fait c'est un truc assez anodin parce que le système de la sous-traitance (ou de l'intérim) permet surtout au cadre de la grande multinationale de mettre en première ligne celui qui est appelé prestataire de service quand le truc dont il est responsable foire dans les grandes largeurs : Au début, il lui fait porter le chapeau dans des réunions où il n'est pas convié et le pauvre grouillot se fait passer un savon pour des trucs dont il est même pas au courant. Et quand la victime commence à signifier gentiment et poliment que c'est pas hyper-sport, on l'invite à la prochaine réunion tout en trouvant un prétexte de dernière minute pour ne pas y aller, histoire qu'il récolte une deuxième savonnette gratuite. #OnVautMieuxQueça

Mais bon, voilà, ce boulot, c'était pour manger en attendant de trouver le job de mes rêves. Et, puis, j'étais prévenue. Et c'est pas comme si tout le monde ne faisait pas comme si ce genre de pratiques était inacceptables, contre-productives et pas du tout intégrées à la culture de l'entreprise.

J'ai souvenir d'un cas précis où un problème s'est éternisé suffisamment longtemps pour que le type censé le régler demande une promotion à l'ancienneté tandis que son remplaçant, tout juste arrivé depuis 3 mois, l'a solutionné en un claquement de doigts en faisant économiser une petite fortune à l'entreprise et en listant tous les bullshits et autres incompétences accumulées de part et d'autres pour arriver à un tel truc. Le premier a eu sa promotion, le second s'est fait virer en l'espace d'une semaine, un fait inédit dans l'entreprise. Lui aussi, il utilisera peut-être le #OnVautMieuxQueça. J'imagine même qu'il vous dira aussi que, quand on est au forfait jour, plus on est dans une situation professionnelle tendue dans l'entreprise, plus les réunions de "recadrage" (tu la sens bien ma novlangue pour parler d'engueulade ?.) et de licenciement sont tôt le matin (avant 7h00) ou tard le soir (après 19h00) histoire de vous pourrir aussi votre vie de famille et de vous mettre dès le départ en position d'inconfort. #OnVautMieuxQueça ?

Mais bon, voilà, c'était pour manger ... Et tout ce que j'ai raconté là, c'était que les hors-d'oeuvre. Le reste est plus difficile à avaler.

D'abord, un jour, tu ravales ton orgueil et tes principes en serrant la main du type qui vient te dire bonjour gentiment alors qu'il t'a raconté la veille d'un ton naturel ce qu'il avait fait. Son après-midi avait été occupé à "préparer" une séance d'embauche pour son supérieur. En l'occurrence, prendre une pile de CVs et éliminer de la pile tous ceux qui montraient, d'une manière ou d'une autre, une origine maghrébine ou africaine. Il avait aussi rédigé, de surcroît, un petit échantillon de questions à double sens purement professionnelles, histoire d'être sûr de mettre en échec sans preuve possible ceux qui auraient échappé à son crible.

Je n'ai jamais su s'il me faisait cette confiance pour délivrer sa conscience du poids de la discrimination à l'embauche ou s'il s'en vantait d'un air goguenard parce que c'était un gros con de raciste.

Si jamais, il utilise le #OnVautMieuxQueça pour libérer sa conscience j'aimerais bien que vous lui demandiez s'il a la moindre idée de pourquoi son boss embauchait les asiatiques sans aucun problème. Était-ce parce qu'il les considérait bien ou juste pour ne pas avoir que des employés blancs et ne pas éveiller les soupçons ? Personnellement j'ai toujours pensé, au fond de moi, que l'homme de confiance était aussi un gros con de raciste mais je lui ai laissé le bénéfice du doute parce que lui serrer la main, c'était garder mon boulot. #OnVautMieuxQueça ?

Mais c'était pour manger et heureusement, à la cantine, le bouffe est bonne.

Je veux vraiment vous parler de la cantine, en fait, c'est même tout le but de mon

message la cantine.

Alors, un jour, on t'explique pourquoi c'est si bon à la cantine. C'est même ton chef - qu'est pas vraiment ton chef vu que t'es prestataire de service - qui t'explique pourquoi : c'est toujours le même cuistot qui fait la bouffe depuis des années et il sait exactement ce qui est bon, quelles recettes ont le plus de succès et tout le toutim. Quand il te dit ça, évidemment, c'est pas pour vanter la qualité des plats ou celle de l'assaisonnement, non, c'est pour te faire remarquer que tous les ans, le logo de la boîte qu'est sur les serviettes, lui, il change parce que comme ça ça permet de réduire les coûts. Et, immédiatement, tu comprends, parce qu'il a la subtilité d'un pachyderme, qu'il a bien envie de changer de marchand de viande mais qu'il aimerait bien garder le steak et que toi, le maigre bout de gras de tes années d'ancienneté, tu vas pouvoir t'asseoir dessus. Et tu y repenses aujourd'hui avec d'autant plus d'actualité qu'on envisage gaiment de plafonner les indemnités des prud'hommes justement en fonction de cet unique paramètre, l'ancienneté. #OnVautMieuxQueça ?

Bon, alors venons-en, au vif du sujet, la cantine, le coeur de la vie sociale de l'entreprise, c'est là où tout se passe. Là où parce qu'on a un peu la bouche pleine, on a moins les dents longues, le lien social se crée et la pression retombe. Et vous savez comment elle retombe la tension dans un milieu où le reste du temps, les gens sont dirigés avec le management par le stress ? Elle retombe dans les corps, littéralement. Le corps se relâche et montre ses défaillances. Le truc arrivait une fois par an, avec une régularité presque déconcertante, et à chaque fois, tout le monde feignait de ne rien voir des causes.

La première année, c'était un type qu'on voyait pas souvent, parce qu'il était toujours sur la route à visiter des clients éloignés. Et puis même quand il était là, il n'arrêtait jamais vraiment de s'activer, de très tôt à très tard, ne prenant de pause que pour manger et fumer deux paquets de cigarette par jour - faut bien tenir. Jusqu'à ce midi de ma première année à la cantine. Accident cardiaque, il est tombé la tête dans son plat de purée. Les pompiers sont venus le chercher très vite, il était évacué vers l'hôpital avant le dessert, remplacé avant la fin de journée mais on a su qu'il s'en tirerait sans trop de soucis qu'environ un mois après.

La deuxième année, c'était un type du bas de l'échelle hiérarchique, un de ceux que les cadres importants ne daignaient même pas saluer, un de ces types biens, toujours prêts à te dépanner ou te donner des conseils s'il avait un peu de temps et qu'on lui foutait pas trop la pression. Le genre de ceux qui font leur boulot avec coeur et ont l'amour du travail bien fait propre au prolo plutôt que le cynisme froid du cadre supérieur. Lui évacuait la pression du management par le stress le soir, en tête à tête avec une bouteille d'alcool fort, ça a été une crise de Delirium Tremens à l'heure du repas.

La troisième année, c'était un collègue avec qui je bossais souvent. Conscientieux, sympathique, j'avais plaisir à travailler avec lui. Je le connaissais suffisamment pour l'avoir

engueulé le matin même d'être venu au travail alors qu'il était visiblement malade. Il m'avait répondu qu'il ne pouvait pas faire autrement et que les médicaments calmeraient bien assez ce nerf sciatique. Les anti-douleurs dont il avait pris toute la dose prescrite dès le matin, ont cessé de faire effet à l'heure du repas. Il est sorti de la cantine sur une civière.

Je n'étais pas à la cantine ce moment-là, mais à partir de ce jour, j'ai décidé que je me contenterais d'un sandwich. J'allais l'acheter certes un peu plus loin, il était certes un peu plus cher que les repas de la cantine, mais même avec le trajet, en mangeant sur le pouce, j'arrivais à faire ma longue journée de douze heures (payées au forfait jour) sans rentrer trop tard chez moi.

La quatrième année, j'ai du faire un détour, sandwich à la main, avant de rentrer au bureau. Il y avait les pompiers, encore une fois. C'est, en bouffant mon jambon-beurre devant mon écran, que j'ai appris qu'un type s'était déféstré. Du cinquième étage.

Un mois après, j'ai quitté l'entreprise. J'ai toujours pas trouvé le boulot de mes rêves. Pas du tout même, j'enchaîne les galères (et c'est un doux euphémisme pour dire que j'ai préféré changé de vie et fuir tout ça) mais bon, je dors la nuit.

Bon, ben, désolé, de vous avoir embêté avec toutes ces digressions, finalement j'ai trouvé ce que je vais tweeter :

Quand tu fais ton premier burn-out avant 30 ans et que t'es content d'être encore vivant. #OnVautMieuxQueça

« Tu devrais déjà t'estimer heureuse d'avoir un boulot »

Burn-out, Conditions insupportables, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Santé

Quand ma collègue est partie faire des merveilles dans une autre boîte, parce que pas assez reconnue dans celle où je bosse, je me suis retrouvée seule pendant un temps à gérer un service "dimensionné pour deux personnes" (en réalité, trois selon les périodes n'auraient pas été du luxe). J'ai fait des horaires de malade pour essayer de ne pas rendre trop visible cette absence. Parce que les gens qui avaient payé pour une des prestations vendues par la boîte étaient en droit d'attendre le meilleur service possible. Parce que les collègues et les prestataires qui dépendent de mon activité n'avaient pas à ressentir ce manque de ressources.

Au bout du compte, j'ai passé mon entretien annuel d'évaluation et « on » m'a dit que j'avais juste « le niveau conforme aux exigences du poste ». Proche du burn-out, des journées à rallonge (une moyenne de 50 heures par semaine pendant 4 mois), des pauses déjeuner de trois minutes derrière mon écran, « ben c'est juste ce qu'on attend de toi parce que t'es cadre, t'as pas d'horaires, donc en aucun cas tu n'as surperformé ». Bonjour la reconnaissance (niaisement je ne demandais même pas un geste financier, mais une simple « reconnaissance » de mon investissement). « Tu devrais déjà t'estimer heureuse non seulement d'avoir un boulot, mais aussi d'avoir un poste de cadre à ton âge ». Bide retourné, nausée, petite gauchoise élevée dans le mythe de la méritocratie pleure intérieurement son orgueil froissé et les valeurs piétinées.

Après ça, on a refusé, malgré ses compétences et les besoins du service, de transformer en CDI le CDD de mon nouveau collègue (qui remplaçait la précédente selon les mêmes modalités à la différence qu'elle était en CDI...). Un collègue sous-payé dont le salaire ne devait pas peser bien lourd dans la masse salariale. Un mois plus tard, alors qu'un plan de licenciements économiques est en cours, que mon collègue est parti parce que ses 1200 net pour un bac +5 coûtaient trop cher à l'entreprise en «difficultés financières », j'ai appris que d'autres, parmi les salaires les plus sexy de la société, malgré l'échec cuisant de leur projet (qui avait coûté un bras à la boîte, mais passons), avaient touché une prime pour ce projet (oui oui, un projet aussi coûteux que foireux mais récompensé par la totalité de la prime négociée). Au global, cette prime équivalait à deux ans de salaire annuel pour mon collègue... La situation est déjà assez gerbitive comme ça. N'en rajoutons pas. #OnVautMieuxQueCa

La tranche d'âge qui dérange avec le salaire qui dérange

Burn-out, Heures supp', Législation, Licenciement, Pression

Tous les jours je vois ma mère qui rentre du travail avec une mine à faire peur le simple fait de lui demander comment c'est passé sa journée est devenu un supplice, car je connais la réponse "journée de merde comme d'habitude" cela fait maintenant plus de deux ans qu'elle subit une pression folle dans son travail qu'elle rentre à 9h du soir exténuée.

Cela fait plus de 30ans qu'elle travaille dans cette entreprise en tant qu'acheteuse, sauf qu'aujourd'hui elle est comme on lui a très bien fait comprendre dans la tranche d'age qui dérange avec le salaire qui dérange. Concrètement, elle peut se faire virer d'un jour à l'autre et cette politique de licenciement n'en est pas à son coup d'essai : 70% de l'équipe qui l'entoure a été remplacé ou licencié. Les premiers signes sont venus il y a deux ans de ça, la pression était telle que ma mère avait fait ce qu'on appelle un "petit burn-out" soit les signes clairs que si l'on continue comme ça on en reviendra pas entier.

Chaque soir, je la vois fatiguée de cette ambiance insupportable avec des directions sans queue ni tête qui font mal quand une personne fait bien et aime son métier. Si tous ces abus sont déjà possibles aujourd'hui, alors je n'ose même pas imaginer ce qu'il en serait si cette maudite loi passe donc j'espère vraiment qu'on peut faire changer les choses.

Je vous parle d'une femme qui s'est battue pour être cadre aujourd'hui qui fait son travail correctement qui se donne pour sa boîte donc je n'ose même pas me mettre à la place de ceux avec un poste moins rémunéré car les abus sont pires. Ayant un frère travaillant dans la boulangerie pâtisserie, secteur où les heures supp non payées, les conditions de travail, les propos racistes antisémites misogynes, font office de quotidien. J'aimerais que personne ne subissent ce que mes proches ont vécu parce que "c'est comme ça que ça marche ici " et que si on est pas content la porte est grande ouverte. Faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour stopper ce projet de loi pour que ces "cas isolés" pas si isolés que ça ne deviennent la norme.

"J'ai envie de mourir."

*Aliénation, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp',
Rythmes/horaires du travail*

23 ans, première expérience pro, je suis cadre.

Pas un jour de congé ni après-midi ou quoi depuis mon arrivée dans la boîte. Je fais des semaines absolument illégales du point de vue de la loi.

Quand mon patron me dit, alors que je suis au bord du burnout pour cause de stress et manque de sommeil :

"Ouais enfin si t'es en anémie, ça me regarde pas. Je suis pas responsable de ce que tu manges ou ce que tu manges pas."

Il me harcèle moralement pour que je reste dans la boîte contre ma volonté.

J'ai envie de mourir.

"Je te signale que ton poste, si tu veux le tenir c'est 70h / semaine qu'il faut y consacrer."

Aliénation, Culpabilisation, Dévalorisation, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales

Tout avait plutôt bien commencé, avec un Bac + 5 terminé à la hâte car un employeur s'était manifesté et avait proposé un CDI.

Suite à un apprentissage qui s'était bien passé, on perçoit cela comme une aubaine, un moment de grande satisfaction où l'on se sent motivé, privilégié, doté d'un grand dynamisme. On se demanderait presque pourquoi nous sommes l'élu, l'heureux tiré au sort (un peu comme au Loto) ! Mais, en connaissance de cause, avec la peur du chômage et "le vu - le su - le connu" du sort des jeunes diplômés, on se jette sur le morceau, tel un tigre dans l'arène.

On débute en étant ultra motivé, en ayant la soif d'apprendre vite, en cherchant l'information auprès de ses nouveaux collègues, en mettant un maximum d'efficacité dans toutes les tâches. On se met à accepter des tâches qui sont en dehors du scope du poste, en se disant qu'on se fait la main tout en se faisant bien voir.

Malgré la rencontre de collègues fermés et totalement avares sur le partage de leurs bonnes pratiques et très appliqués à ne rien transmettre sur ce qu'ils connaissent, on essaie de s'accrocher quand-même. Ça marche plutôt bien avec le patron, même si quelques fois on s'arrache les cheveux à lui ramener une "copie-correction" d'un dossier ou d'une lettre à traiter qui ne va jamais. Lorsqu'il émet des réflexions à la virgule près, on se demande pourquoi il n'a pas pris lui-même le clavier pour traiter l'ensemble. Ça s'appelle la sur-délégation, on s'en rendra mieux compte plus tard, lorsque l'on sera fatigué.

Bref, très vite, la période d'essai se transforme en la tant attendue "validation du CDI". On va pouvoir gagner sa place, acquérir le respect, imposer sa griffe dans des projets, alimenter l'entreprise d'une vision plutôt novatrice "parce qu'on est jeune et qu'on sort de l'école". On pense au management participatif, au traitement plus transversal du personnel, à revisiter les rapports hiérarchiques.

Qu'on se le dise, si on est à ce poste, c'est uniquement parce que nous avons eu la chance de faire des études, mais les autres personnes ne sont pas moins intelligentes : on recherchera alors le collectif, l'esprit de groupe, sans la compétition outrancière et les rapports pyramidaux paternalistes de cette satanée hiérarchie à la française.

Encore tout guilleret d'avoir décroché le fameux CDI, on ne travaille pas plus mais pas moins. On essaie juste un peu de se recadrer et de se re-focaliser sur les tâches qui appartiennent au scope du poste et on commence à refuser les délégations du patron. On se dit qu'on est là pendant 8h30 ou 9h par jour, avec une faible pause le midi, pour être en efficacité maximale, faire peu de pauses et quitter dignement son travail "pas trop tard" pour pouvoir se vider la tête en pratiquant un sport par exemple.

Il faut savoir que dans la "population cadre" aujourd'hui, c'est encore très mal vu. C'est comme si on volait le patron. Mieux vaut faire le planqué derrière LinkedIn jusqu'à 20h et brasser de l'air devant la machine à café, assoir son "gros leadership" derrière les équipes en passant régulièrement voir "comment le job avance". Il faut aussi savoir vendre ses services, en interne, dans les murs de sa propre entreprise, tel un petit représentant commercial avec sa valise.

Bref, petit à petit nous ne sommes plus très en phase avec le patron. Et c'est encore pire lorsque l'on soulève des points réglementaires que personne n'a envie de voir. Sauf qu'étant responsable de ceux-ci, nous n'allons quand même pas ne rien dire et envisager que le pire puisse arriver, sans aucune garantie autre que celle d'aller manger des oranges derrière les barreaux (oui, ça peut aller loin), si ?

Et puis, les personnes potentiellement concernées par des dégâts, on s'en soucie aussi par éthique, par pure conviction qu'on ne vient pas au travail pour risquer sa santé.

Alors là, ça ne va plus du tout.

On devient l'empêcheur de tourner rond, les collègues "du même rang" ne sont guère plus accueillants, encore et encore. Le patron l'est plus non plus.

On passe des journées sans rien se dire. En réunion, il faut affronter des yeux qui ne te regardent pas. Il faut s'écraser et accepter. Il faut voir ses projets ralentir puis qu'aucune enveloppe financière ne leur est dédié. Il faut accepter les bâtons dans les roues, les silences, le poste à merdes (pardon pour l'expression).

On se demande alors pourquoi ce poste maudit leur a paru nécessaire à un moment donné (en réalité il y a une explication sans doute tellement machiavélique, qu'il vaut mieux ne pas s'étendre sur ce domaine).

On se fatigue, on se sent nul et abandonné.

On se dit que c'est injuste parce que la fraîcheur et toutes les idées avec lesquelles on est venu sont brisées.

Le fossé de l'incompréhension entre les deux parties augmente. Il y a les suiveurs, et ceux qui veulent faire leur travail pour protéger les salariés, avec bienveillance, avec une réelle envie de coopération.

Petit ignare, jeune diplômé débile, tu n'avais pas étudié l'économie, la rentabilité ?

Si pourtant... Petit jeune sans expérience, tu ne peux pas apprendre plus vite ? Tu ne veux pas rester plus tard ? Je te signale que ton poste, si tu veux le tenir c'est 70h / semaine qu'il faut y consacrer.

Et si on coopérait plus, en équipe, on avancerait tout en conservant la visée économique de la chose, non ?

Tu te fais rabrouer, t'as rien compris au management, au leadership, aux relations.

Alors, tu prends tes clics et tes clacs et on fait une rupture. T'iras pointer au Pôle Emploi pour tâter l'esprit coopératif de tes congénères. Alors on se sent triste, seul et fatigué, mais au fond, on sait que l'on vaut mieux que ça.

Une vie de travail

âgisme, Dévalorisation, Précarité, Racisme, Sexisme

Toute une vie de labeur, mais pas encore l'âge de la retraite (j'aurai 58 ans en septembre).

Quelques pensées et analyses personnelles aussi.

Sur mon CV, je fais commencer ma carrière plus tard et ne mentionne pas le fait que j'ai commencé à travailler à 16 ans.

Très motivée et impliquée dans mes postes en début de carrière, je reste très professionnelle, mais je module ma motivation en fonction des salaires proposés et surtout, de l'attitude des employeurs, et du secteur d'activité.

J'ai accepté des salaires très en dessous pour des postes dans des associations, travail utile mais secteur à but non lucratif, donc, peu de moyens.

Malgré la difficulté à trouver un poste quand on a dépassé les 50 ans, il m'est arrivé de refuser des postes. Tout n'est pas monnayable.

J'ai accepté des postes mal rémunérés en début de carrière comme tous les jeunes qui débutent. Au cours de ma carrière, j'ai eu des postes très bien payés, rémunération en rapport avec mes compétences et les responsabilités qui étaient les miennes à certaines périodes.

Mais quand on me propose aujourd'hui le SMIC comme salaire uniquement parce que je suis une quinquagénaire...

J'ai une présentation très professionnelle et soignée, je ne suis pas d'une laideur repoussante ni en obésité morbide. J'ai eu un entretien avec une conseillère APEC qui m'a précisé (elle aussi) que je ne fais pas mon âge, que je donne une image dynamique, que mes compétences sont recherchées et que ma mobilité (au niveau international) et ma flexibilité (en intérim, j'accepte toutes durées de missions) sont des atouts. La seule chose qui ne va pas, c'est mon âge.

Certains recruteurs m'ont dit en entretien, que pour eux, une assistante c'est entre 25 et 35 ans... D'autres, que je n'avais pas "le physique du poste"... Voir un peu plus bas mon avis à ce sujet, même si j'avais ce "physique" il n'y a que mes compétences qui peuvent être sujettes à salaire.

J'ai accepté "la mobilité" des employeurs qui est en fait de la précarité. Une multitude de missions d'intérim et de CDD depuis juillet 2002 à l'issue de mon dernier CDI.

Les quelques propositions de CDI n'étaient pas acceptables, les niveaux de

salaires beaucoup trop bas en comparaison des revenus en intérim et CDD.

Je me suis passée de vacances entre juin 2001 (1 semaine à Cuba) et août 2012 (3 semaines en Guadeloupe).

L'année dernière, j'ai répondu à une annonce par le biais d'un site de recrutement franco-allemand, pour un poste d'assistante trilingue, basé à Berlin, avec de fréquents déplacements sur Hambourg et Paris. Recruteur dans le secteur de l'immobilier, gérant de plusieurs SCI à Paris, propriétaire d'un hôtel à Hambourg, pour partie en travaux. Nécessité d'avoir un excellent niveau en Allemand et un niveau courant en Anglais.

J'ai eu une proposition d'entretien dans les 3 heures après ma candidature et j'ai rencontré le recruteur très rapidement. Très intéressé par ma candidature. Puis plus de nouvelles pendant 1 mois, pour me recontacter et me demander de me revoir en entretien 2 jours après. J'ai commencé le jour même de ce second entretien.

Le poste était plus complet que celui décrit dans l'annonce, la gestion des 6 SCI de Paris était à rajouter au reste. Le contrat ne pouvait pas être signé de suite car en cours de rédaction par le cabinet d'avocats de Berlin auprès duquel j'avais postulé. Le recruteur était très pris, beaucoup en déplacement. Il fallait réorganiser entièrement le bureau de Paris, mettre de l'ordre dans les dossiers, classer, archiver, au moins 6 mois de retard dans les encaissements de loyer. En attendant ce contrat, il m'a proposé de travailler à mi-temps, 4 h par jour, de 10 h à 14 h. Mais j'avais continuellement des mails de sa part, quelque soit l'heure, même tard le soir, avec les documents et/ou des mails à traduire. Le temps de travail effectif était donc bien plus important que les 4 h annoncées.

Devant mes demandes répétées concernant le cadre légal de mon poste, il m'a demandé fin de la première semaine de lui fournir mes certificats de travail, copies de diplômes et autres documents nécessaires pour me faire déjà un contrat sur Paris sur la base du mi-temps. La deuxième semaine, je ne l'ai vu que le jeudi, avec un décalage d'horaire à sa demande de 14 h à 18 h (prévus) pour terminer à 19h ce soir là à son retour de déplacement. Le lendemain, il est arrivé une demi heure avant la fin de mon temps de travail, pour prévoir des déplacements en banlieue éloignée la semaine suivante.

Et aborder mon contrat dans les 5 dernières minutes. Pour me proposer le montant de 1000 € brut !!! Motif ? Le marché du travail est morose pour les quinquagénaires et lui me fait l'honneur de m'offrir un travail intéressant dans un cadre agréable (16ème arrondissement) !!! Je lui ai fait un mail pendant le week-end et il devait me donner son point de vue et rediscuter le lundi. Le dernier jour de travail, ce lundi suivant, il était à nouveau en déplacement et devant mon refus réitéré d'accepter le salaire proposé lors d'un bref échange au téléphone, il m'a rappelé les déplacements à faire, m'a dit textuellement

"vous n'avez pas un autre poste qui vous attend demain, vous pouvez bien rester encore jusqu'à la fin de cette semaine, CELA VOUS FERA TOUJOURS UN PEU

D'ARGENT"

comme si j'étais venue mendier !!!

Je vous ferais suivre si cela vous intéresse les échanges de mails suite à mon refus de ce niveau de salaire et au marchandage de mon solde de tout compte.

Je n'ai de ce fait travaillé que la seconde quinzaine de août 2015 pour cette personne. Le paiement de mon salaire pour cette courte période a fait l'objet de marchandages insupportables. Pour une personne qui roule en Porsche Cayenne 4x4, habite dans le 16ème arrondissement de Paris, il prétendait que son budget ne lui permettait pas de me rémunérer au niveau de mes prétentions et que 2000 € brut pour un plein temps, soit 1000 € brut pour un mi-temps, était le maximum qu'il pouvait faire.

Dans l'exercice de mes fonctions, j'ai eu accès aux listings de salaires des employés, y compris celui de l'assistante que je remplaçais et dont le salaire était équivalent à mes prétentions, pour ne travailler que pour l'hôtel en Allemagne, et non pas comme moi en regroupant également toutes les tâches des SCI de Paris.

Depuis, cette personne consulte une fois par mois mon profil sur viadeo, m'a envoyé un sms un dimanche soir début janvier pour me reproposer le poste. Mes prétentions étaient de 43 k€ par an, il proposait 30 k€. Je n'ai pas répondu. Quelques jours après, j'ai reçu un mail du cabinet d'avocats de Berlin, avec une proposition à 36 k€. J'avais fait faire une estimation de salaire par un site spécialisé pour les niveaux de salaire en Allemagne. Ce niveau, pour le type de poste tel que décrit plus haut et mes compétences et expérience, était de 55 k€.

Je pourrais vous faire suivre les sms et mail également si vous le souhaitez.

Je n'ai pas répondu non plus au mail. Même avec un niveau de salaire supérieur à ce que je demandais, je n'avais aucune envie de retravailler avec cette personne.

Mon analyse du marché du travail et de la société actuelle : les employeurs voudront de toutes façons toujours payer le moins possible pour un maximum de compétences et de charge de travail.

S'ils ont la possibilité de recruter des stagiaires sur-qualifiés pour les payer 400 € par mois, ils le font. J'en ai côtoyés beaucoup dans mes différents postes, des Master 2, avec 6 mois de stages... Tous les contrats aidés mis en place par les différents gouvernements vont aussi dans ce sens, les aides et autres exonérations ne sont valables que jusqu'à un certain niveau de salaire, toujours inférieur à 2000 € brut.

Certains aimeraient faire faire des tâches "bénévoles" pour justifier leur maigre RSA, encore une façon d'exploiter les plus pauvres.

Ceux-là même qui vont les montrer du doigt à ceux qui travaillent au SMIC et ne s'en sortent pas mieux. Diviser pour mieux régner...

Toutes leurs explications ne tiennent pas la route, il n'y a pas assez d'argent pour payer les retraites, alors il faut repousser l'âge de la retraite ??? Et tous les jeunes qui cherchent du travail, et tous ces employeurs qui refusent d'embaucher au delà de 50 ans ?

Ce sont toujours les actifs qui ont financé les retraites, autant recruter des jeunes et laisser leurs aînés prendre une retraite bien méritée. Le plus rentable pour un gouvernement, c'est de faire travailler le plus longtemps possible, pour que les personnes décèdent avant de prendre leur retraite, ou bien très rapidement, au bout de quelques mois, pour payer le moins longtemps possible.

Les économies sont toujours à faire du côté des salariés, mais ils (les politiques en place, quelque soit leur bord) ne vont pas toucher à leurs "indemnités" non imposables, ni à leur appartements de fonction, voitures, et autres avantages qui devraient pourtant être les premiers postes d'économies dans un budget digne de ce nom.

Quelques pensées aussi sur la difficulté à être une femme, à être confrontée au harcèlement sexuel dans le milieu professionnel. Dans un de mes premiers postes, la période d'essai n'a pas été concluante, je le relate un peu plus loin, gifler son patron n'est effectivement pas concluant. Des propositions aussi, à mots couverts, pendant certains entretiens d'embauche. Un recruteur qui ne juge pas nécessaire de me faire faire des tests pour un poste, il était persuadé que je serais parfaite. Au niveau salaire, je pouvais avoir une prime équivalente à mon salaire si je savais être compréhensive et d'esprit ouvert... Ou le motif de mon licenciement en 2002 après 4 ans de CDI. Pour avoir refusé les propositions de mon supérieur hiérarchique, sur fond de remarques racistes : ma dernière fille est métisse, son papa antillais. D'après ce supérieur, je le cite

"tu serais mieux avec moi qu'avec un nègre...".

Petit historique de ma vie, de la fin des études à ce jour, en recherche d'emploi, et en cours de discussion pour m'expatrier.

J'ai arrêté mes études en juin 1974, à la fin de mon année de seconde au lycée. Bonne élève (je n'ai eu 16 ans qu'en 1974), il s'agit plus d'un ras le bol vis à vis du manque de motivation des professeurs de ma filière qu'une réelle envie de ne plus étudier. J'ai continué mes études en cours du soir, et par formations professionnelles, voire reprise de cycles d'études plus tard dans ma vie.

J'ai passé un concours de recrutement pour la BNP en février 1975. J'ai été admise mais le poste n'était à pourvoir que pour le mois de juillet. En attendant, j'ai occupé un poste de vendeuse débutante à Vincennes à partir du mois de mai 1975. Ce premier poste s'est bien passé (le directeur de ce magasin était un ami de mon père. C'est la seule fois où j'ai fait appel à l'aide familiale pour trouver un poste).

Le premier contact avec le monde du travail, au salaire minimum, était plutôt positif. J'ai pensé à cette époque, qu'il me suffirait d'étudier en complément, d'acquérir de

l'expérience et de diversifier mes compétences pour avoir dans les années à venir un salaire correct.

Les quelques mois passés à la BNP (juillet / décembre 1975) se sont également bien passés dans l'ensemble. S'agissant d'un remplacement (fin de congé maternité), CDD, déjà :-). A l'issue de ce contrat, j'ai repris mes recherches pour trouver un autre emploi administratif.

J'avais une première expérience dans un établissement bancaire réputé, j'avais un Certificat d'Études et un B.E.P.C. comme diplômes et je parlais allemand et français parfaitement. Je savais taper à la machine, même si je n'avais pas de diplôme dans ce domaine, j'avais pris les cours de dactylo facultatifs au lycée.

Partout où je postulais, courrier ou téléphone, j'avais les mêmes réponses, trop jeune, pas assez d'expérience, pas assez de diplômes.

Au bout de 3 mois 1/2 de recherches infructueuses, j'ai accepté un emploi dans un supermarché, comme caissière (avril 1976 à décembre 1978) et j'ai en parallèle pris des cours du soir pour préparer un CAP de dactylo.

Travail la journée, cours 3 soirs par semaine, de 20 h à 22 h.

J'ai obtenu ce premier diplôme professionnel sans problème et recommencé à chercher un poste administratif que j'ai trouvé plus facilement.

Recrutée comme dactylo bilingue allemand dans une entreprise commercialisant de l'outillage mécanique (mai 1979 à décembre 1980) et des machines outils de fabrication allemande. Mes tâches étaient très variées et bien loin du descriptif de poste d'une simple dactylo.

Traductions techniques et commerciales, relations avec la maison mère et avec les clients, suivi des offres commerciales.

Pour un salaire de dactylo, très inférieur (environ le tiers...) à celui d'un collègue possédant un niveau d'allemand très inférieur au mien et qui me passait toutes les communications téléphoniques en allemand car il était incapable d'y répondre. Quand il devait rédiger un courrier en Allemand, il me le faisait relire... Lorsque j'ai demandé une augmentation, il m'a été répondu que la différence de salaire était justifiée par mon jeune âge et le fait que mon collègue était un homme ; quand bien même mes résultats étaient nettement meilleurs que les siens.

Cette société s'est également informatisée, et j'ai géré le service informatique de cette société, en binôme avec une autre assistante. Nous étions les plus jeunes, avec un esprit plus tourné vers les nouvelles technologies naissantes.

Une semaine sur deux, travail soit du matin très tôt (6 h) jusqu'à 14 h, pour récupérer les listings sur les imprimantes, les vérifier et les dispatcher et démarrer le système. Travail en non stop. Et la semaine suivante, de 14 h à fin de sauvegarde. A cette

lointaine époque avant windows, il fallait plusieurs heures pour sauvegarder les données du jour. Sans aucun utilisateur connecté. En cas de problème pendant la sauvegarde, il fallait recommencer la procédure depuis le début. Ensuite, lancer les impressions. L'unité centrale, de la taille d'un buffet de salle à manger, était isolé dans une salle climatisée. Les utilisateurs n'avait qu'un clavier et un écran, et tous les droits d'utilisation et de connexion sur les différentes banques de données et dossiers étaient donnés par la console que je gérais. Quand une personne faisait une mauvaise manipulation, elle se retrouvait bloquée et je devais intervenir.

Bien sur, ces attributions venaient en supplément de mes tâches habituelles, sans prime ou augmentation.

J'ai donc cherché un nouvel emploi, que j'ai trouvé assez rapidement, dans une TPE qui commercialisait des vérandas.

Lorsque j'ai présenté ma démission, en suivant la voie hiérarchique, c'est à dire à mon chef de service qui a transmis à la direction, j'ai été convoquée dans le 1/4 h qui a suivi par la patronne qui m'a reproché de vouloir partir alors que j'allais avoir 50 F d'augmentation au mois de janvier suivant (nous étions début novembre). Devant mon "obstination" à démissionner, elle m'a demandé de partir immédiatement. Le plus cours préavis de ma carrière, moins d'une demi heure. Mais certificat de travail incluant la période de préavis, donc jusqu'à fin décembre, et préavis payé.

J'ai pris mon nouveau poste plus tôt que prévu du fait de ce préavis écourté. Je n'ai pas terminé la période d'essai. Le dirigeant de cette petite structure avait des idées particulières sur les attributions d'une assistante. Vu mon jeune âge, je faisais semblant de ne pas comprendre ses allusions et propositions. Par contre, le jour où il a tenté de m'embrasser de force, je l'ai giflé violemment...

Retour à la case "recherche d'emploi". Et retour dans le secteur bancaire en janvier 1981, banque privée, jusqu'en décembre 1981, démission pour départ en province. Poste intéressant et polyvalent, bonne ambiance jusqu'au rachat de cette banque par de nouveaux dirigeants, ce qui a motivé mon départ.

Vie en province jusqu'en septembre 1983 comme compagne d'artisan (naissance de mon fils en janvier 1983).

Retour à Paris et vie de jeune maman seule. Formation en informatique de septembre à décembre 1985 en vue de mon retour dans le monde du travail prévu en janvier 1986.

Poste très intéressant, salaire moyen. Une TPE dans le domaine de l'électricité industrielle. J'étais la 3ème personne recrutée et dans les premiers mois, il fallait être très polyvalent pour tenir plusieurs postes simultanément. Bonne ambiance. Au fur et à mesure des recrutements, je suis restée finalement au service commercial quelques mois, avant de partir en congé de maternité (ma fille est née en Juin 1987). Au retour, après ce congé

pas apprécié par la hiérarchie, je me suis retrouvée au standard, mon poste au service commercial ayant été attribué à quelqu'un d'autre.

Puis, après quelques semaines, j'ai vu posé sur mon bureau au retour de la pause déjeuner le gros catalogue de la nouvelle marque que la société allait également commercialiser. Catalogue en allemand. Volontairement, je l'ai ignoré. Jusqu'à ce que mon patron vienne me dire qu'il s'agissait de le traduire en français. J'ai refusé, le descriptif de poste d'une standardiste ne comprend pas les traductions d'une part, et traduire en répondant au téléphone est irréalisable d'autre part. Quelques jours après mon refus, une standardiste a été recrutée et j'ai changé de poste pour occuper celui, nouvellement créé, de responsable documentation et marketing... mais toujours avec un salaire, et un statut, d'assistante.

J'ai quitté cette société en 1996, pour un poste dans une entreprise de connectique, client et fournisseur de la société que je quittais.

Dans cette société, j'ai été rapidement confrontée aux discriminations.

Assistante du PDG, je me devais, selon lui, à un certain comportement vis à vis de mes collègues de travail. D'un naturel ouvert, je sympathise facilement avec mes collègues.

Là, j'ai eu un rappel à l'ordre. Le PDG m'a reproché de ne "pas tenir mon rang" et de me "commettre" avec le personnel de l'atelier. Ce sont ses termes exacts. Des années après, je reste moralement choquée qu'on puisse employer des expressions à ce point méprisantes. Je lui ai rappelé la nuit du 4 août et l'abolition des privilèges, mais il n'a pas semblé goûter mon humour.

En fait, je disais bonjour à mes collègues du magasin (stockage et expéditions) et de l'atelier de fabrication. J'avais pris l'habitude de ramener mon repas et de la mettre au frais dans le frigo de l'atelier et de déjeuner avec les jeunes femmes qui réalisaient les soudures des circuits imprimés. Rien de répréhensible à mes yeux.

Mais gravissime aux yeux du PDG. Assistante bilingue, j'étais pour lui d'un niveau bien supérieur et devais mettre des barrières... Ces "filles n'étaient pas capables de faire le même travail". Je lui ai bien répondu que moi non plus, s'il me demandait de faire des soudures de circuits imprimés, pas sûre que le matériel fonctionne...

Bref, ambiance très tendue entre mon PDG et moi du fait de mon refus d'obtempérer.

J'ai agrafé mon cas lorsqu'il m'a demandé de recruter une secrétaire supplémentaire (j'avais 2 secrétaires sous "mes ordres"). Pendant qu'il était en tournée auprès de ses plus gros clients, j'ai recruté une secrétaire qui avait toutes les compétences et qualités requises. Mais un défaut intolérable à ses yeux.

Le jour de son retour de tournée, en passant par le secrétariat, il voit la nouvelle

secrétaire en poste. Ne réponds pas à son bonjour.

Passe devant mon bureau avec un air mauvais et m'appelle quelques secondes plus tard par l'interphone.

En arrivant dans son bureau, je suis accueillie par "décidément, vous n'avez rien compris" en guise de bonjour. Suivi de

"vous n'avez pas encore remarqué qu'ici, la couleur, c'est au magasin ou à l'atelier, mais EN AUCUN CAS dans les bureaux ?"

J'avais recruté une secrétaire originaire de Martinique !!!

Je n'ai pu retenir ma réponse "vous n'êtes finalement qu'un gros con raciste" et suis retournée dans mon bureau.

J'ai reçu mon courrier préalable au licenciement 2 jours plus tard.

Cette PME était pour plusieurs raisons en infraction avec le code du travail. CDD à répétition, avec les mêmes salariés, avec des dates modifiées et contrats refaits à posteriori, pour éviter de dépasser le seuil de 49 salariés. Élections annulées au motif que personne n'osait se présenter. Pas de prime d'ancienneté versée, celui qui aurait eu "l'outrecuidance" de réclamer cette prime se serait vu licencié. Je me suis faite assister par un représentant FO envoyé par l'Inspection du travail que j'avais sollicité.

J'ai conclu une transaction qui m'a permis de financer ma reprise d'études.

Chéquier langue Anglais (300 heures) et 1 année de cours complète (de septembre à juin) pour une formation export, avec en arrière plan, une séparation en cours dans ma vie privée.

Devenue trilingue, j'ai repris le chemin des sociétés d'intérim. Quelques mois de missions plus ou moins longues.

Séparation violente un soir de janvier 1998, avec arrêt maladie en cours de mission d'intérim. La seule personne informée du motif réel a été ma supérieure hiérarchique de cette mission. Pas les responsables de l'agence d'intérim. A l'issue de cette mission, cette femme, cadre supérieur m'a demandé mon CV. Elle m'a recontacté quelques mois plus tard pour venir travailler avec elle dans une autre boîte.

En intérim, j'ai été confrontée également aux discriminations, et aux abus divers.

Certains ne parlent pas aux intérimaires, qui ne sont que des robots humanoïdes à leurs yeux. Pas seulement au niveau de la hiérarchie, mais également ceux sensés être les collègues de travail. Ambiance...

D'autres vont négocier le taux horaire le plus bas possible, et tenter d'obtenir plus.

Par exemple, recrutée comme assistante bilingue anglais, après des négociations âpres avec mon agence d'intérim. Des contrats en allemand, à traduire, sont apparus

dans ma corbeille "urgent"... J'ai refusé, mon contrat étant uniquement en bilingue anglais. Réponse du responsable "oui, mais vous avez téléphoné en Allemagne pour les réservations d'hôtel pour le commercial". J'ai précisé, ne pas confondre service rendu à un collègue pour éviter qu'il dorme dans sa voiture pendant sa tournée et tâches non prévues au contrat.

En début de semaine suivante, dernière de mon contrat d'intérim, j'ai été convoquée pour une proposition de CDI. Comme assistante trilingue. Avec un salaire 25 % inférieur à celui de mon contrat d'intérim. Motif, il s'agit d'un CDI, vous aurez la sécurité de l'emploi... J'ai bien entendu refusé.

En juillet 1998, j'intègre une autre entreprise. Je fête cette année là mes 40 ans, et mon divorce après quelques années difficiles. C'est ma supérieure hiérarchique du mois de janvier qui m'a fait recruter. En mission auprès de X pour quelques mois (je venais de signer un contrat de avril à juillet 1998), j'ai eu l'entretien de recrutement un soir mi-avril à 19 h pour ne pas perturber le déroulement de ma mission d'intérim.

Pour le recruteur, entretien raté. A chaque fois qu'il tentait des questions touchant à ma vie privée, j'éluçais et revenais dans le domaine professionnel. Mais celle dont je devais devenir l'assistante était très exigeante et voulait que je sois à nouveau son assistante. Elle a donc obligé le responsable RH d'attendre que je sois libre pour m'intégrer. Pour elle, ma discrétion sur ma vie privée n'était pas un défaut. Ni le fait que je refuse de rompre mon contrat d'intérim pour intégrer immédiatement mes nouvelles fonctions. Je n'ai pas la prétention d'être irremplaçable comme me l'a lors de l'entretien dit ce recruteur, mais lorsque je m'engage à faire quelque chose, je le fais.

Ma vie privée a malgré tout eu une incidence sur ma vie professionnelle. Essai de nouvelle vie, grossesse "surprise" (40 ans, 2 enfants adolescents). Pendant mon congé de maternité, celle qui m'avait fait recruter a quitté le siège pour prendre la direction l'Italie.

J'avais donc à mon retour, un nouveau chef. Petit papy sympathique, à 6 mois de la retraite, de retour en France après des années dans la filiale aux États Unis. Puis, un autre, beaucoup moins agréable, et le terme est faible. Dès son arrivée, il a pensé que, étant son assistante, je me devais d'être à ses ordres, quelques soient ses demandes... Voir mon court paragraphe un peu plus haut.

Depuis, intérim, CDD, souvent dans les mêmes entreprises pendant quelques années. Puis, CDD de longue durée auprès d'une banque, à l'issue duquel j'ai pris enfin 3 semaines de vacances. Mais beaucoup de mal à retrouver un poste à l'issue de celles-ci.

Le fait d'avoir passé le cap des 50 ans est un handicap certain, même si les recruteurs font attention de ne pas mentionner que le défaut d'adéquation avec le fameux profil recherché vient justement de l'âge du candidat...

Les propositions insultantes comme relatées au début de ce mail, pour cause de "marché morose pour les quinquas" ou réponses négatives systématiques sont mon

quotidien.

A ce jour, malgré mes compétences et mon expérience, je fais partie de la grande précarité. Je n'ai plus de revenus depuis des mois. Les impôts n'ont pas tenus compte de mes déménagements et changements de département et me réclament des sommes que je ne leur dois pas. Avec acharnement. Allant jusqu'à l'ATD sur un compte bancaire vide, des menaces de saisies des quelques maigres biens (meubles et objets personnels) qu'il me reste. J'ai des mois de retard de loyer, avec un propriétaire privé qui m'a promis en message répondeur de "me faire la misère" pour que je parte au plus vite...

Et une proposition de travail à l'étranger dont j'attends confirmation par contrat qui doit m'être envoyé par mail par le juriste, et les dates pour mon visa ainsi que mon billet d'avion. Encore un CDD. J'ai rencontré mon futur employeur il y a quelques jours, de passage à Paris. Les visas de travail sont plus long et nécessitent plus de démarches qu'un simple visa de tourisme de 3 mois. Mais le fait de faire ces démarches prouvent au moins que c'est du sérieux.

A deux ans de l'âge légal de la retraite, s'ils ne suppriment pas la clause de carrière longue ayant débutée à 16 ans d'ici là, je vais m'expatrier pour tout recommencer à zéro ailleurs.

"Par chez nous, les postes de cadres sont pour les hommes."

Harcèlement sexuel, Sexisme

J'ai fait une grande école de commerce après une classe prépa. Pour découvrir l'entreprise, quatre stages sont obligatoires dans la scolarité.

Avant d'entrer dans l'école, un stage ouvrier pendant les vacances d'été. Je suis embauchée pour un mois dans une entreprise de confection. 40 ouvrières couturières, un agent de maîtrise en charge de la coupe du tissu et mon poste : une presse chauffante permettant de renforcer les cols et poignets des chemises confectionnées. 45°C toute la journée devant cette presse en plein mois de juillet.

Des pauses repas prises sur les marches de l'usine avec les ouvrières. Quelques franches rigolades et quelques tranches de vie. Comme cette ouvrière qui a commencé en gagnant une fois et demie le SMIG (à l'époque) et qui termine sa carrière au SMIC, rattrapée par la misère tout au long de sa vie. J'étais assez enthousiaste les premiers jours, pour la première fois, je faisais un travail manuel qui laisse le cerveau au repos après une année de classe prépa intensive, 8 heures de travail par jour qui passent très vite et une longue soirée à disposition sans révisions, et la première paye au SMIC, une aubaine qui permet de remercier ses parents d'un premier cadeau et de passer le permis de conduire tant désiré.

Mais rapidement arrivent les désillusions. Qu'est-ce qu'une vie entière à passer devant une presse, jour après jour, sans espoir de trouver un travail plus intéressant, mieux payé et avec surtout la crainte que l'usine ne soit rapidement délocalisée au Bangladesh ou ailleurs? Heureusement, je fais des études et ma vie sera donc différente. L'ouvrier en charge de la coupe des tissus me propose de faire des heures supplémentaires pour l'aider à la coupe. De plus, ces heures seront faites de nuit, et donc payées plus cher. Ni une, ni deux, voyant la perspective de vacances un peu plus dorées, j'accepte. A la radio, qui résonne en permanence dans l'atelier, le tube du moment, Hélène de Julien Clerc. Quelques regards salaces de l'ouvrier qui me chante à l'oreille des passages de la chanson :

Le satin noir sur son teint blanc

Avoue peignoir que c'est troublant

Ho, ho

Le savon noir sur ses seins blancs

Avoue baignoire que c'est troublant

Ho ho avoue c'est troublant

Fin de la journée, les ouvrières quittent l'atelier, me voilà seule avec l'ouvrier de coupe. Une heure de transmission des subtilités de son métiers, et c'est passionnant et compliqué. Comment étaler le tissu en 50 couches puis positionner les pièces du patron pour limiter au maximum la perte de tissus. Il me laisse essayer. Impossible de ne pas gâcher trop de tissus. Il reprend tout à zéro et gagne au moins 30% de plus. La classe ! C'est vraiment un métier.

Puis la nuit avance, la radio encore, toujours le tube de Julien Clerc et voilà l'ouvrier qui se rapproche dangereusement. Toujours plus près. Une petite main baladeuse. "Ben, soit pas farouche!". Un premier non, un deuxième non. Un troisième non, plus ferme. Et ouf, il arrête mais passera tout le reste de la nuit à faire la gueule. Sans compter toute la fin du mois. Dernière semaine, il me repropose une nuit de travail super payée, je refuse tout net, tant pis pour les vacances dorées.

Fin de première année, un stage dans une boîte de communication, non rémunérés, pas de vacances.

Fin de deuxième année, un stage dans une boîte d'électronique, des ouvrières petites mains agiles pour fabriquer les cartes électroniques, payées au smic, un encadrement exclusivement masculin, sauf moi au service comptabilité. Un petit pécule de stage, loin du smic, deux mois de travail, pas de vacances.

Les six derniers mois de la 3ème année, un stage dans une banque de parisienne avec salle de trading. Mission : optimisation fiscale de la taxe professionnelle. Installée dans la salle de trading exclusivement masculine. Large open space avec diffusion permanente de CNN parce que c'est la Guerre du Golfe.

Diplôme en poche, je recherche du boulot. Au premier entretien, la question qui tue :

"Nous avons 50 candidatures masculines à ce poste, pourquoi est-ce qu'on prendrait une femme?"

Garder son calme, tenter une explication ni trop féministe, ni trop garçon manqué, c'est sans doute seulement un test. Mais au final, candidature non retenue et aucune explication.

On multiplie les CV, les candidatures spontanées et quand il y a des réponse c'est "Vous êtes trop diplômée" ou "Vous êtes une fille" ou "Nous n'avons aucun cadre femme dans notre entreprise, les ouvriers ne comprendraient pas". Quelques mois et la tournure des réponses changent. Aucune réponse spontanée, donc on relance d'un petit coup de téléphone pour savoir ce qui n'allait pas.

Et là, on s'entend dire :

"Une diplômée d'école supérieure de commerce qui n'a pas encore trouvé de travail en septembre, cela n'existe pas. Si vous cherchez encore, c'est que vous ne faites pas l'affaire."

"Ou encore, pourquoi vous cherchez à travailler pour une unité de production, pour une femme, vous devriez choisir la banque ou chercher sur Paris, parce que par chez nous, les postes de cadres sont pour les hommes".

Sexisme ordinaire.

On vaut mieux que ça.

Avec un bac+5, on ne dit pas intérimaire, mais consultant. Pourtant, le principe est le même :

Burn-out, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Rythmes/horaires du travail, Stress

La semaine dernière, cela faisait tout juste 1 an que je suis rentrée dans la "vraie" vie active. Après un bac+5 (dont 3 ans d'apprentissage), j'ai eu la chance de trouver un travail immédiatement dans une boîte de consultant. Il faut savoir qu'avec un bac+5, on ne dit pas intérimaire, mais consultant. Pourtant, le principe est le même: la boîte vous trouve des missions de quelques jours à plusieurs mois et cela dans toute la France. C'est ainsi que je me suis retrouvée à bosser 2 semaines à Strasbourg puis, 3 mois à Orange. A la fin de ma mission à Orange, on me parle de Cherbourg, c'en est trop pour moi, je démissionne et trouve un autre travail en région parisienne. C'est là que le vrai cauchemar commence, à raison de 11h/jour, je découvre un métier que je ne connaissais pas du tout. Mes supérieurs me laissent toute seule gérer un travail (que j'apprends!) pour 2 personnes (malgré mes multiples demandes pour une aide!) et me rappellent constamment "qu'il faut faire attention, puisqu'on est attendu au tournant avec tes résultats". Ils aiment aussi souligner mon "manque d'investissement dans le projet", et mon "manque d'autonomie". Du haut des 24 ans et au bout d'1 an dans la vie active, j'ai découvert et vécu : le harcèlement moral, la violence au travail, l'épuisement professionnel, le stress et le fameux climat social délétère. Alors oui, on vaut mieux que ça.

Ma boite est en "restructuration" depuis quelques mois...

Contrat, Législation, Rythmes/horaires du travail

Une récente promotion qui me fais cadre à 29 ans, avec un salaire de 2700€ net.

Je me dis qu'il y a pire que moi!

Et pourtant...

Je travaille pour un fabricant français.

Ma boite est en "restructuration" depuis quelques mois... (année???)

Aujourd'hui, avec ma "promotion", je me retrouve avec les fonctions qui étaient gérées auparavant par 3 cadres (... pour ne même pas toucher l'équivalent (... la moitié??!) du salaire d'un seul de ces anciens cadres!!!)

Un refus catégorique de mon patron d'employer une personne supplémentaire dans mon service qui est au bord de l'implosion! avec des "vous comprenez maintenant il y a votre salaire à payer... vous avez 1000€ de plus par mois quand même! c'est un budget!"... oui et... les 3 autres postes supprimés coûtés combien???

Du coup ben j'essaie d'être cette personne en plus dans mon service pour décharger mon équipe qui est au bord du burn out... en plus de mon travail quotidien et des autres taches que l'on me demande en plus et qui non rien à voir avec mon boulot!

Bref des journées où le réveil sonne à 5h30, histoire de bosser entre 5h45 et 7h où je gère mes ptits loups pour l'école, reprise du poste à 8h45... décoller du PC avant 18h45 est utopique! et reprise à 20h ... jusqu'à 1-2h du matin! Mais je suis cadre.... donc je n'ai pas le droit de râler sur le nombre d'heures que je fais!

Une vie de famille à la ramasse

Une vie au boulot qui est chaotique

Mais je me dis qu'il y a pire...! et pourtant... OUI JE VAUX MIEUX QUE CA!

Ils ne se rendent même pas compte que c'est absurde, méchant, blessant, humiliant...

Précarité, Sexisme

Quand j'avais 4 ans, j'ai dit à ma mère que je voulais être infirmière pour enfants. Quand j'ai eu 12 ans j'ai compris que c'était une puéricultrice. C'était ma vocation. C'était ce que j'aimais. Je m'imaginai dans mon école, et plus tard à faire des missions humanitaires avec MSF...

Vers 14 ou 15 ans, j'ai découvert l'univers passionnant de l'œnologie. Mon père aimait le vin, il m'a fait découvrir ça. Une amie de la famille était œnologue, j'adorais les écouter parler. J'ai fait une première et une terminale scientifique, et j'ai découvert la chimie du vin. J'aimais déjà la chimie, mais ça prenait une nouvelle forme. Alors j'ai bien sûr présenté mes dossiers pour rentrer en école d'infirmière, et puis pour le fun et aussi parce qu'on est jamais assuré d'avoir un concours, j'ai présenté des dossiers sur les conseils de ma prof de chimie pour faire un BTS en viticulture œnologie. Il se trouve que j'ai eu les deux.

J'avais le choix entre ma passion et ma vocation. J'ai choisi ma passion qui ne pouvait que s'étudier tout de suite, en me disant que si ça ne fonctionnait pas, de toute façon le concours pour l'école d'infirmière on peut le passer jusqu'à 39 ans. Alors je suis partie, à 600 km de chez moi. Au bout de 3 mois entre les cours et les visites professionnelles, je me suis rendue compte d'une chose super importante : si je voulais travailler en production (donc fabriquer du vin) j'avais le mauvais chromosome. Mais bon, je suis un peu têtue, largement créative, donc j'ai imaginé une double compétence dans l'environnement et le traitement des eaux. On venait de découvrir que fabriquer du vin pouvait polluer sévère, et en plus lors de mon stage pendant les vendanges, la station d'épuration de la cave où je travaillais était en panne, et il a fallu attendre plus de deux semaines pour avoir quelqu'un qui pouvait intervenir. Je me suis dit que c'était idéal. Il y avait un marché, je ne connais personne avec cette double compétence... alors j'ai fait un second BTS en traitement des eaux. J'avais donc les deux compétences, il ne me suffisait plus que d'étudier le commun aux deux. J'ai donc fait une licence pro en traitement des eaux et des déchets, où j'ai pu me spécialiser sur le traitement des effluents vinicoles et le traitement des déchets vinicoles. Tous mes projets perso de toutes les matières tournaient autour de ça. Mon projet tutoré avec une grosse boîte, m'a permis d'approfondir le sujet, j'aimais ce que j'étudiais, et je savais que j'étais une des rares dans le domaine. Je commençais à faire des projets sur tout ce que je pourrais faire et imaginer. Mon stage a

aussi été sur le sujet, j'ai pris contact avec des caves, des négociants, les chambres d'agriculture... A la fin de ma licence, j'étais prête. Certains interlocuteurs de comité interprofessionnels des vins me complimentaient sur mon travail, mon sérieux, et mes compétences dans les deux domaines.

Alors j'ai fait ce que toute personne arrivée a la fin de son diplôme ferait : j'ai fait des CV, des lettres de motivation et j'ai commencé à les envoyer. J'avais des références professionnelles de fou. Et puis j'ai attendu pleine d'illusions. Et la réalité a commencé à me rattraper: refus sur mes courriers, très peu d'entretiens, j'ai commencé à me poser des questions, donc j'ai cherché les raisons de mes échecs. On m'a dit que si j'avais un niveau bac+5 ça pourrait aider. Alors je me suis inscrite pour un master. Et j'ai continué à postuler. J'ai réussi à avoir des petits contrats en "intérim" des CDD sur des missions. J'en ai profité pour améliorer mes compétences, j'ai été formatrice professionnelle en traitement des eaux et des déchets dans le cadre de formations de reconversion. J'ai travaillé sur des dossiers d'autorisation préfectorale, sur des certifications ISO environnement et qualité. Ça faisait des petits plus. Mais mon domaine restait fermé.

Et puis il y a eu le premier déclic: Une cave avec une station de traitement mal dimensionnée. Cette cave j'y étais allée dans le cadre de ma licence avec mon maître de stage pour trouver des solutions supplémentaires pour mieux gérer leur problème. Je savais qu'ils avaient un poste, et ils m'avaient vu travailler, j'avais une super piste. J'ai donc envoyé mon CV, et aucune réponse. Alors j'ai attendu, et au bout de quelques semaines j'ai quand même téléphoné. Le directeur de cette cave était un peu gêné, il m'a dit que le poste avait été pourvu, et qu'ils avaient pas eu le temps de me répondre. Je leur ai demandé par curiosité quel profil ils avaient engagé pour savoir... et la réponse m'a laissé interdite. Ils avaient embauché un ingénieur en agro-alimentaire. Le gars il avait bac+5, il avait étudié le vin sur 30 heures environ, le traitement des eaux sur 30 heures aussi, et il était LA personne jugée qualifiée pour le travail. Comme je n'avais plus rien à perdre, j'ai demandé des explications, et on m'a répondu que ben c'était délicat... Mais qu'ils l'avaient pris lui parce que c'était un homme, et qu'ils avaient de sérieux doutes sur le fait qu'une femme, même formée, même avec des références puissent faire le travail comme il faut.

J'ai quand même continué à envoyer des CV, et passé des entretiens, démarché des caves, et plus j'avancais, plus les langues se déliaient... J'étais une femme. J'avais des compétences de feu, pas encore de bac+5 donc embauchable moins cher qu'un ingénieur, mais on préférerait toujours payer plus cher un mec qui s'y connaissait moins que moi, mais qui serait un mec.

70, c'est le nombre d'entretiens, visites ou appels téléphoniques qui se sont soldés avec le même résultat. Je ne sais plus le nombre de CV que j'ai envoyé. Les quelques personnes prêtes à m'embaucher, n'avaient pas de postes. Les comités interprofessionnels n'avaient pas de postes. Les administrations (chambres d'agriculture

par exemple) ne prenaient que des ingénieurs.

J'avais bien quelques contacts qui me disaient que je devrais monter ma propre boîte, faire du conseil, des missions... Mais franchement je n'en avais plus le courage. Si on me refusait des entretiens, pourquoi on m'embaucherait pour du consulting. Donc au bout de 2 ans, je n'ai même pas fini mon master, j'étais bien trop dégoûtée, et je savais que ça ne changerai rien !

Alors je suis partie. Ma mère étant d'origine hongroise, j'ai décidé de tenter ma chance ailleurs. J'ai préparé des CV en anglais, et j'ai commencé à faire les festivals de vin, des salons et à prendre des contacts... Et là, ici, en Hongrie, on ne regardait pas si j'étais une femme ou un homme. On regardait mon CV, on me posait des questions, et on me disait : apprenez le hongrois et on vous embauche.

Alors j'ai pris un boulot alimentaire dans un centre d'appel, pour me payer une école de langue. Et puis un jour dans mon boulot alimentaire que j'aimais quand même bien, on m'a proposé une promotion. Je l'ai prise. J'en ai pris 5 autres en 9 ans. Je suis maintenant cadre supérieur dans une entreprise qui fournit du support informatique. Et parfois je discute avec des collègues en France, et à chaque nouveau projet ou nouvelle promotion il y en a toujours une poignée qui me demande la longueur de ma jupe pour que j'y arrive, ou alors si le canapé était confortable. Ça les fait rire... Et ils n'en ont même pas honte ! Ils ne se rendent même pas compte que c'est absurde, méchant, blessant, humiliant... En Hongrie depuis 10 ans que j'y vis, JAMAIS je n'ai dû faire face à une réflexion sexiste à mon travail. En France, il y a 10 ans, je valais moins qu'un homme sur le marché du travail avec plus de compétences. Aujourd'hui j'ai encore droit à des réflexions à la con, et je sais que si je retourne sur le marché du travail français ce sera pareil, parce que en 10 ans, rien n'a vraiment changé.

Ce qui rigole, c'est qu'une amie hongroise a toujours eu l'impression que j'en rajoutais sur la situation pour les femmes en France, dans le travail et dans la vie de tous les jours. Elle pensait que la Hongrie était très arriérée que ça se dégradait vite pour les femmes, mais elle imaginait que pour les femmes en France, ce devait être mieux. Elle a déménagé en France pour vivre avec l'homme qu'elle aime il y a 3 ans. Elle m'a dit récemment qu'elle comprenait enfin tout ce que je disais... Tout n'est pas tout rose en Hongrie, mais ici, dans mon travail, je ne suis pas d'abord une femme, je suis une employée avec un profil, des compétences, un CV. Et après ? Après ben oui, je suis une femme...

Quand t'es ingénieur...

Quand t'es ingénieur et que les boîtes te regardent comme un bout de viande. Quand les entreprises de prestations de service en ingénierie balancent des centaines d'annonces bidons pour se faire mousser. Quand tu vois dans les boîtes de presta des bac + 2 en management qui se prennent pour les loups de wall street, ils s'achètent des montres "luxe" avec des primes qu'ils n'ont eu que grâce à leur bagout et non à leur travail. Ceux là même qui vendent des bac + 8 comme on vendrait des cageots de pommes de terres : "je vous en mets deux fournées pour 15 jours" Quand tu te rends compte qu'en France, personne n'aime la science, parce que des managers se vantent d'être au dessus de ça, que la science c'est juste un taff pour des "techniciens", "Nous autres les managers, on est au dessus de ça" On a des "managers" de 50 balais venant d'HEC, qui tournent encore sous windows 2003, qui objectivement ont raté leur carrière et qui t'expliquent que t'es pas capable "d'appréhender la nature innovante de ce projet qui dynamisera la synergie autour des prises de décisions" alors que t'es ingénieur que tu percutes que tout ce qu'il dit c'est déjà du vent

Bonus 1 : Quand dans ce pays qui n'a plus d'INDUSTRIE, Ségolène Royal prétend fabriquer des voitures innovantes on termine avec les kangos électriques qu'on refourgue à la poste pendant que tesla prévoit déjà de vendre à uber des milliers de voiture autonomes pour mettre définitivement tous les chauffeurs au placard

Bonus 2 : Quand tu vois qu'au JT de TF1, l'actualité internationale ne passe qu'à partir de la 18 ème minute C'est triste de dire que ce monsieur Orelsan avait raison le Suicide Social ON VAUT MIEUX QUE CA

Devant le stress et l'ambiance de mon travail, je me pose toujours la même question, comment vais-je m'en sortir?

Compétition

Je travaille actuellement à l'étranger car je n'ai pas trouvé de situation stable en sortie d'école d'ingénieurs. Les postes proposées étaient souvent des postes d'alternance et je n'avais pas assez d'expérience et de relations pour pouvoir prétendre à un poste dans une grande entreprise (je travaille en recherche et développement).

Le dimanche soir, avant d'aller me coucher, je reçois un mail me demandant de répondre à une question sur un point précis, je ne réponds pas, me disant que je m'en occuperais le lendemain. Le lendemain, j'arrive à 7h30 au boulot et je remarque avoir reçu de la même personne 4 mails à 21h30, 22h, 00h00 et 2h du matin, je m'apprête à répondre quand mon chef débarque et me sermonne car je n'ai pas répondu aux mails. je lui réponds que je dormais et que je suis en train de répondre. Mon chef me répond que je dois être disponible et que mon statut de cadre et mon salaire justifient le fait que je réponde à tout heure.

J'arrive le matin assez tôt entre 7h et 7h30 contrairement à mes collègues qui arrivent entre 9h et 9h30. Je ne prends pas de pause le matin vers 9h car je suis très efficace et je pars plus tôt le soir (vers 16h - 17h) car j'aime pouvoir faire des activités et je suis moins efficace en fin d'après-midi. C'est un détail qui a son importance car pour certains de mes collègues, je ne travaille pas autant qu'eux, ces mêmes collègues qui prennent un mois de vacances et qui joue au Freecell. Je ne les juge pas mais j'aimerais qu'ils me laissent vivre ma vie.

Les mails à répétition et la concurrence pour avoir la meilleure présentation au colloque annuel me fatiguent. J'adorais mon métier, la recherche de solutions pour améliorer le quotidien de millions de personnes. Contribuer à la science et apporter ma petite pierre pour aides les autres me motive beaucoup. La réalité est bien différente, peu de places en CDI (je suis en CDD), beaucoup de concurrence et finalement dans un métier où le travail d'équipe est important, on se retrouve avec des personnes qui se battent pour obtenir une place, l'un de mes collègues se retrouve donc avec le cocktail {café + vitamine C + smoothie + aspirine} et trouve ça normal de cumuler les journées de 12h de travail.

Devant le stress et l'ambiance de mon travail, je me pose toujours la même question, comment vais-je m'en sortir? Entre les proches qui te disent "T'as un travail, ne te plains pas et qui plus est tu as des études,toi, tu n'as pas à te plaindre." et le stress du travail qui ruine ma santé et qui me fait témoigner aujourd'hui, je me sens condamnée à voir se détériorer l'image d'une profession que j'ai voulu et qui me permet de vivre; La contrepartie étant que je sacrifie ma santé au profit d'une vie décente où je peux vivre normalement.

CAE / CUI

Contrats aidés... fausse bonne idée.

Contrat, Dévalorisation, Législation, Magouille, Rapports sociaux

Après mes études (master pro), quelques stages très formateurs, quelques mois de chômage et ses nombreux CV envoyés avec espoir voilà enfin une réponse favorable. Et pas des moindres : dans ma ville, dans mon domaine et plus encore dans ma spécialisation...oui mais voilà c'est sous-qualifié, à temps partiel et c'est un contrat aidé. J'accepte car financièrement je ne peux pas refuser et puis je suis jeune diplômée, faut pas faire la fine bouche surtout que qui sait ça peut être très enrichissant et évoluer.

Mon contrat aidé c'était quoi ? Un CAE : contrat d'accompagnement vers l'emploi signé auprès d'une association à but non lucratif, 26h hebdo au smic horaire, pas un salaire mirobolant mais au début j'avais petit job le soir à côté. Le deal c'est quoi : offrir un emploi et une formation à une personne qui en est éloigné en échange d'exonération de charges patronales et d'une aide financière pour le salaire, à hauteur de 90%, en somme je coûtait moins cher à mon employeur qu'un stagiaire gratifié, à peine 200€/mois environ. Durée du contrat ? 1 an renouvelable deux fois jusqu'à 24 mois maximum.

Ma première réaction a été de penser que je ne devais pas être prioritaire pour bénéficier de ce contrat, au rsa certes mais jeune diplômée en recherche d'emploi depuis à peine 6 mois, je me sentais plus proche de l'emploi qu'un chômeur de longue durée sans formation. Oui mais voilà mon erreur a été de penser que les CAE bénéficient aux salariés... Mon employeur offre un emploi peu qualifié et peu rémunéré (et surtout qui ne lui coûte rien) mais veut des personnes très qualifiées, nous étions plusieurs au même poste, dans l'équipe le minimum c'est un master (parfois deux), une double spécialisation, bilingue ou trilingue (voir même plus pour une collègue épatante) et tous en contrats aidés.

...oui oui, mon employeur ce n'était pas la petite asso de quartier avec deux salariés mais presque une trentaine de personne qui bossent à « plein » temps parmi l'équipe près de 38% des salariés sont en contrats aidés (CAE et emploi d'avenir) !!!!!!! Comment cela peut-il être possible ? Comment l'État et les collectivités locales acceptent d'accorder autant d'aides à une même structure? Car les contrats aidés c'est une très mauvaise idée, ça ne fait même pas baisser les chiffres du chômage. On le voit avec mon cas. Mon employeur embauche un salarié en contrat aidé pour une durée de maximum 2 ans (3 ans pour les contrats d'avenir), que croyez-vous qu'il se passe à la fin, votre contrat s'achève et le jour même votre remplaçant arrive... en contrat aidé lui aussi...pour 2 ans... et ainsi de suite. En deux ans, parmi les quatre autres personnes qui composaient mon

équipe j'ai eu 11 collègues, et j'étais même la plus ancienne de l'équipe au bout d' 1 an et demi. L'équipe a donc été entièrement renouvelée au bout de deux ans et aujourd'hui je suis au chômage comme beaucoup de mes anciens collègues. Donc certes la signature d'un contrat aidé permet à une personne de sortir du chômage mais celle qui était à ce poste va pointer à son tour à Pôle emploi le même mois, le chien qui se mord la queue.

Alors me direz-vous, il y a l'avantage de la formation, car en CAE l'employeur a l'obligation de fournir une formation au salarié sous peine de devoir rembourser les aides perçues, un plan et un bilan de formation sont à remplir à la signature du contrat et lors de son renouvellement (oui car CDD d'1 an renouvelable 2 x 6 mois, j'ai donc signé 3 contrats en tout avec 3 plans de formation). Oui mais voilà la notion de formation est vague, le volume horaire n'est mentionné nul part, et si l'employeur peut financer une formation externe à son salarié en CAE qui lui coûte 200€ par mois, il peut aussi éviter la dépense avec une « formation en interne » pour vraiment avoir un salarié presque gratuitement. Vous vous doutez bien que je n'ai jamais vu l'ombre de cette formation, au bout de 8 mois à quémander gentiment une formation externe dont j'avais besoin, j'ai commencé à insister en m'appuyant sur les textes de loi et on peut le dire à faire chier sur le sujet à chaque réunion (38% des salariés étant concernés comme moi, je pensais que notre voix pouvait porter). On me dit qu'il n'y a pas d'argent et qu'on va tous faire la même formation (sans tenir compte de nos envies ni de nos compétences individuelles) en interne avec notre chef sur...nos missions...étant diplômée d'un master dans cette spécialité, je lui demande si elle peut m'offrir plus d'un bac+5 et ce que je pourrais ajouter sur mon CV après cette « formation » ? Intègre elle avoue l'arnaque de la direction et accepte après plusieurs semaines de ne plus faire entrer ces réunions de travail dans le cadre de notre formation. La direction trouve alors un plan B en proposant une formation interne dans un autre service de notre choix...j'accepte pensant élargir mes missions et compétences et le renouvellement de mon contrat approchant. Cette formation en interne est un vrai fiasco, en plus de n'avoir pas eu une fréquence et un volume horaire suffisant (2h par ci par là) je n'ai rien appris, pire le service de formation a vu en moi une aide, un larbin... durant ma « formation » j'ai surtout relié des documents. Après plusieurs mois ainsi, m'en tenant plus j'abandonne petit à petit, mes collègues et moi dénonçons ces formations dont les seuls bénéficiaires sont des salariés en CDI des autres services qui ne veulent pas se rabaisser à faire des photocopies, rédiger des courriers type ou trier des documents. Le bilan est clair, nous n'avons rien appris, nous ne pouvons rien ajouter à nos CV mais les autres en ont bien profité alors que nous nous démerdions d'ajuster nos plannings car l'un de nous n'était pas à son poste car en « formation ». Suite à notre demande, la direction a donc proposé de faire une énième réunion avec la présence des « formateurs » pour améliorer la situation...elle aura lieu 3 mois plus tard (à l'échelle de nos contrats courts c'est très long)... Rien de concret n'est établi et étant en fin de contrat je renonce. Je renonce à cette non formation chronophage. Je travaillais dans le milieu culturel et dans une structure qui se targue d'avoir des valeurs, une éthique, mais ce n'est que du vent : des salariés à bas coût qu'on prends, qu'on jette, sans respecter les règles,

avec comme seul argument « on a pas les fonds » mais moi j'ai vu de l'argent passer pour des soirées, des dîners, des projets sans publics, des milliers de flyers même pas distribués, et si les contrats aidés n'existaient pas, il faudrait quand même embaucher des personnes pour faire notre boulot, alors les fonds seraient à trouver quelque part. Les « valeurs » de cet employeur ne s'arrêtent pas là évidemment, changement de plannings intempestifs, difficultés d'obtenir des congés pour les salariés précaires, inégalité flagrante et assumée de traitement entre salarié en CDI et les autres au sujet des plannings, des congés, des formations, des pauses, amour de la hiérarchie bête et méchante et pire encore, aucune considération (des personnes ne connaissaient pas mon prénom au bout de 6 mois, et certains cadres ne me répondaient même pas quand je leur disait bonjour), sans compter un mépris pour nos publics non VIP.

Aujourd'hui le milieu culturel, et en particulier dans ma région, est gangréné par les contrats aidés, il n'y a plus que ce type d'offre d'emploi qui circule. Pour les plus accrochés c'est 2 ans de CAE, minimum 1 an de chômage (pour être éligible) et de nouveau un CAE et ainsi de suite, tout ça en temps partiel car le financement c'est 90% sur un 26h au smic. Je ne vous dis pas le montant des allocations chômage après ça. Et puis en contrat aidé pas de prime de précarité (bah oui on est pas précaire et faudrait quand même pas que l'employeur ouvre son portefeuille) Certaines structures culturelles avec de vraies valeurs refusent de précariser des salariés avec ces contrats et s'en sortent, j'en connais. Mais la plupart abusent des contrats aidés. Nous sommes précaires, peu rémunérés et notre voix est faible, la menace du non-renouvellement pèse sur nous et difficile de faire front à plusieurs quand des collègues partent et arrivent tous les trois mois.

Voulant briser le cercle, j'ai voulu me reconverter dans ma deuxième passion qui elle est porteuse en emploi, après 2 ans de CDD on ouvre normalement des droits pour CIF (congé individuel de formation) le sésame pour obtenir le CAP que je visais, oui mais voilà j'étais en contrat aidé et j'ai du coup (en théorie) bénéficié d'une formation donc je n'y ai pas droit.

Il me reste le chômage et le mirage de trouver un CDI, un CDD ou même des vacances dans la culture avant d'être de nouveau éligible à un contrat aidé pour offrir à une structure un salarié sans qu'elle ne débourse presque un sous. Ou bien refuser ce statu quo qui en réalité dessert à tous.

L'ennui mortel

Aliénation, bore-out, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement sexuel, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Sexisme

Suite à l'obtention de mon diplôme en Psychologie, je suis restée des semaines sans rien trouver dans ma branche. Dans l'espoir d'avoir enfin un poste dans ce domaine, j'ai voulu m'essayer à la restauration rapide, histoire de gagner mon pain comme on dit. J'ai tenu 5 mois. Tout se passait bien les premières semaines, jusqu'à ce que je repousse les avances sexuelles de différents managers, qui suite à ça m'ont fait la vie dure. C'était mensonges sur mensonges. Je me faisais convoquer tous les jours, pour une soit disant absence injustifiée, pour un nugget que j'aurai pris avec la main, ou encore pour un plan de travail mal nettoyé. Sans parler des appels le matin à 6h, pour faire un remplacement avec menace si je ne le faisais pas. Une fois mon manager est venu sonner à la porte de chez mes parents à 5h30 du matin pour être sûre que je vienne, alors que je n'y étais pas tenue. J'étais tellement clouée, que je n'avais rien dit de tout le trajet. Cela a duré des semaines et ce serait bien trop long à vous raconter. Je m'en suis rendue malade. Mentalement et physiquement. A tel point, que mon médecin a jugé bon de me mettre en arrêt maladie, pour cause sérieuse puisque je faisais de la tachycardie à cause de la pression que je subissais au quotidien. Mais pas de chance, tous le monde avait posé ces congés à ce moment-là et il n'y avait personne pour me remplacer en dehors de mon manager. J'ai payé le prix. A mon retour, une semaine après, j'ai reçue une lettre en recommandé. J'étais licenciée. Deux pages tartinées de choses fausses que j'aurai dit ou fait. On m'a même accusé de taper dans la caisse. J'en ai pleuré, comme une gamine. J'avais honte de ne pas m'être rebiffé plus tôt et de ne pas avoir dénoncé leurs actes frauduleux, comme la vente de produits périmés, ré-étiqueté à la date du jour. J'avais l'impression d'avoir cautionné, alors que je ne pouvais rien faire contre cette si grande firme. Je n'étais personne, juste un CDI trompeur de plus. Bref je n'ai eu aucun recours, ni auprès de la haute direction, ni auprès des prudhommes.

Suite à ça, il s'en est suivi des petits jobs dans le commerce par ci, par là, ou je n'étais guère mieux traitée. Une idée m'est alors apparue limpide, si je veux un travail correct ou l'on respect ma personne et mes compétences, je dois reprendre mes études et obtenir un diplôme qui pèse sur le marché du travail. A ce moment là, j'étais encore naïve.

Aujourd'hui, j'ai un tout nouveau diplôme en poche, dans les ressources humaines. Du travail à la pelle en veux-tu en voilà, m'a-ton rabâché toute l'année. Oui mais à quel prix.

Deux mois après l'obtention de ma licence, j'ai trouvé un emploi dans une école, le job idéal pour moi. Un CDD d'un an en CUI, au SMIC, à temps partiel. Je suis contente,

malgré tout. Cela sera ma première expérience dans le métier ou je vais pouvoir faire mes galons. Ma mission ? Prendre à ma charge une partie des fonctions de la secrétaire actuellement en place "pour l'alléger, car on a vraiment beaucoup de travail". D'accord. Mais une variable m'avait échappée : La secrétaire, elle, n'était pas vraiment d'accord.

Dans son grand et beau bureau d'accueil, deux espaces de travail, ou j'ai tenue 15 jours. Les élèves qui s'agglutinaient à la vitre pour me regarder ou encore les formateurs pour me saluer, l'ont très vite agacé. Sans parler des petites piques que font certains sur mes "nombreux" diplômes, comparé à elle, qui n'a pas le BAC et à appris sur le tard. Pourtant, je ne relevais pas. Je n'ai jamais pensé que j'étais supérieure, au contraire je voulais apprendre et progresser. Puis un matin, "on va te mettre ailleurs". Qui ça, "on" ? En fait c'était "elle". Le coin en question ? L'ancien local à bagage des élèves à l'autre bout du couloir : pas de fenêtre, pas de chauffage, humidité, saleté. Bon, tant que j'ai du travail, je peux m'adapter. Dès les premières semaines j'ai noté des incohérences que je ne m'expliquais pas. Je n'avais jamais accès aux dossiers des élèves, pas accès à la boîte mail, et les appels étaient toujours reçus sur son poste, jamais le mien. Mais je devais comprendre que "Françoise a ses habitudes, cela fait deux ans qu'elle est là, elle aime pas qu'on touche à son organisation". Ah, mais j'ai pas été embauché pour la soulager ? Bon, cela a commencé à me puer au nez. J'ai tenté d'exprimer mon incompréhension à la directrice plusieurs fois, en vain. Ce que je n'avais pas encore compris, c'est que la directrice ne pouvait plus se passer de la secrétaire tellement cette dernière s'était rendue indispensable. Mais pourquoi cette embauche alors ?

Petit à petit les choses se sont dégradées. Après quelques jours d'absence suite à un accident, je suis revenue dans une ambiance délétère. Des bonjours pincés, une directrice qui m'évite (fermer sa porte quand on entend la mienne s'ouvrir par exemple), mais surtout, plus de travail. Je ne suis plus tenue au courant de rien. Je dois réclamer tous les jours auprès de la secrétaire (même pas de la directrice qui pourtant, partage le même espace) que l'on veuille bien me donner une tâche. J'en suis arrivée à être contente de faire des courriers. Bac+ 3 fois deux, pour faire des courriers. Que l'on me reproche de mal faire en plus de ça. Mais attention, je n'ai pas le droit d'ouvrir celui que l'on reçoit en revanche. Je ne parle et ne vois plus personne. Je suis littéralement mise au placard, au sens propre comme au figuré.

Depuis maintenant trois mois, c'est le néant. L'ennui mortel. Je ne comprends pas ce que je fais là, je fais juste acte de présence. Je coule tranquillement vers un état dépressif et je ne sais plus quoi faire pour m'occuper ne serais-ce qu'un peu. Plus personne ne me parle, j'ai même parfois le droit à des "t'es là toi ?". Oui, tous les jours. M'en moquer ? Non je n'y arrive pas. Parce qu'en plus de subir cette mise au placard injustifiée, je trouve le moyen de culpabiliser, de me plaindre. Parce que j'ai un travail, moi. Mais être payer à rien faire, c'est terrible. On se sent comme une merde. Une moins que rien.

J'ai encore 4 mois à faire, je ne peux pas me permettre de démissionner, d'abandonner et de les laisser gagner, mais je suis désespérée.

Ces heures que j'ai faites, c'était cadeau pour eux.

Aliénation, Conditions insupportables, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Magouille, Précarité, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Bonjour, je me permets de vous livrer mon témoignage car j'en ai gros sur le coeur.

Je suis une maman de 4 enfants mon mari touchait un très bon salaire qui permettait de subvenir aux besoins de notre famille que nous avons choisis nombreuses... Nous avons donc décidé d'un commun accord que je resterais à la maison pour élever nos enfants.

Puis il y a 4 ans nous avons divorcés je me suis donc retrouvée seule avec mes enfants et refusant de vivre d'aides sociales et d'être une "assistée" je me suis donc mise en quête de travail après des boulots de merde en restauration, entreprise de nettoyage, femme de ménage... Je trouve enfin un emploi en collectivité en CUI certes mais on m'a fait miroiter l'ombre d'un CDD puis très certainement un CDI. J'étais très fière et heureuse de ne plus avoir des contrats à la journée ou à la semaine avec l'angoisse de perdre le job. J'étais tellement heureuse que je me donnais à fond dans ce boulot puis petit à petit je me suis rendu compte que je n'étais là que pour boucher les trous. On me changeait mes horaires au dernier moment. Censée faire du 20h par semaine, j'en faisais 40 pour rendre service...j'étais mensualisée donc je ne savais pas si on allait me payer les heures ou me les rendre en congés puis au bout de quelques mois je me suis aperçue que rien de m'était payé ni rendu en congés. Je suis allée voir mon responsable qui n'avait jamais été averti des heures sup que j'avais faites. Mon chef n'ayant jamais transmis mes emplois du temps donc ces heures que j'ai faites c'était cadeau pour eux!!!

Par la suite, à chaque pot de départ ou fête de service, je n'étais plus conviée, on m'a mise de plus en plus à l'écart et lorsque le service où je travaillais a été muté et où je devais entrer en CDD puis CDI, on m'a tout simplement dit que je n'y avais pas ma place car le fait de faire un contrat CUI me portait préjudice !!! J'ai tourné dans différents services jusqu'à la fin de mon contrat CUI et retour à la case Pôle emploi...et mes heures sup ne m'ont jamais été payées, mon travail jamais reconnu.

« J'aurais dû le payer pour ce que j'ai appris dans son entreprise »

Dévalorisation, Heures supp', Humiliation, Racisme, Rythmes/horaires du travail

Je suis un jeune de 25 ans, diplômé d'une école de son. A la fin de mes études, pour valider mon diplôme je dois réaliser un stage dans une entreprise. Je trouve rapidement une petite association, faisant de la formation ; qui accepte de me prendre en stage. J'y ai passé 3 ans.

La première année est relativement simple. A mon entrée dans la boîte, mon tuteur de stage, un jeune homme de mon âge qui était dans la boîte depuis un an en CUI CAE me prévient. Le patron est une personne extrêmement compliquée, toujours dans la négociation avec ses employés pour les payer au minimum, il paye en retard, n'assume pas ses erreurs et a besoin de ses employés pour faire tourner sa boîte et que lui en soit simplement l'ordonnateur (comprendre : le donneur d'ordre... je les paye, ils doivent faire le travail...TOUT le travail). Lui (mon tuteur de stage) a un CUI CAE de 26 heures sur lequel le patron lui a demandé de travailler 35h (un travail de 35 heures donc payés 26....).

Il n'est pas le seul à me prévenir, les secrétaires et autres ingénieurs du son (temporaires eux puisqu'auto entrepreneurs) m'ont eux aussi mis en garde. Après 3 mois de mon stage, le contrat de mon tuteur arrivant à sa fin, il part sans le renouveler. Je me suis donc retrouvé seul ingénieur du son permanent de la boîte NON RÉMUNÉRÉ puisque encore stagiaire et n'ayant pas dépassé la limite des 4 mois au bout desquels le stagiaire DOIT ÊTRE RÉMUNÉRÉ.

A ce moment je suis bien content de ma situation, il me semble que me garder puis me proposer une gratification est gage de mon sérieux et de la qualité de mon travail. Stagiaire non rémunéré d'abord, on me propose de prolonger mon stage et de me rémunérer.... Je me crois sur la bonne voie, fraîchement sorti de l'école on me garde comme stagiaire puis on me propose de me rémunérer... GÉNIAL. De plus, je suis seul ingénieur du son avec des responsabilités dans l'entreprise et il me semble que sur un CV ce point était très intéressant.

Après quelques temps en tant que stagiaire, il m'est proposé à moi aussi de signer un CUI CAE aux mêmes clauses que mon tuteur parti alors depuis quelques temps (35h payées 26). Ayant récemment engagé avec un colocataire il me faut continuer à payer un loyer et pour l'instant il me semble que cette situation n'est pas si mal. J'accepte donc. Je

découvre par la suite que les heures supplémentaires ne sont pas payées et les jours fériés travaillés (non payés.... bien entendu). A la fin de ce premier contrat je re-signe , non sans négociations pour un contrat de 20h travaillées / 20 h payées et (en théorie) les heures supplémentaires rémunérées (incroyable n'est ce pas, que de devoir négocier le paiement de ses heures supplémentaires.....), il s'engage aussi à prendre un stagiaire pour m'épauler puisqu'il voit bien que la masse de travail augmente... Je n'en ai jamais vu la couleur.

Entre temps un des ingénieurs du son intermittent (c'est le terme exact à employer, car il n'était pas dans la boîte de façon permanente, mais ne nous méprenons pas, il était auto-entrepreneur.... et rémunéré comme tel= pas de cotisations patronales, un tarif fixé en accord avec le patron, soit 10 euros de l'heure....) est parti, je récupère donc son travail. Il se trouve aussi que dans cette association, il y a une boîte de production (dont le patron est la même personne.... ce qui lui permet de se faire payer des prestations extérieures). Prestations pour lesquelles il emploie les ingénieurs du son intermittents (mais auto entrepreneurs de statut, vous suivez?)

Au départ de l'un d'entre eux, donc, j'écope de ce travail. Là où cet ingénieur du son facturait ces heures, c'est pour moi simplement du travail supplémentaire sur lequel je ne touche rien (puisque salarié, "quelque soit la quantité de travail, je te paie le même salaire, est c'est normal que le travail soit fait" ai-je entendu me dire mon patron... Notons aussi que souvent ce travail en plus me fait faire des heures supplémentaires... mais puisque sous ce nouveau contrat mon patron devait me les payer...).

Plusieurs fois il m'a dit qu'il voyait bien que je faisais des heures supplémentaires, mais que nous nous arrangerions. J'ai été malade 3 fois, à chaque fois il m'a appelé, et je me suis senti coupable d'être malade. Je pensais sans cesse à mon travail, à ne pas commettre d'impair à être droit. A bien travailler, il n'était jamais satisfait, ou s'il l'était, il ne le montrait pas « La reconnaissance silencieuse ne sert à personne » mais je déjà entendu dire... Une fois un des clients m'a ramené un chien dont la tête remue et a décidé de m'appeler « mon chien ». Ce qui a fait rire mon patron.

A la fin de mon contrat, mon patron a décrété tout de go qu'il n'y avait pas eu d'heures supplémentaires effectuées chez lui (après comptage il y en a près de 400). Je suis donc allé lui réclamer le paiement de ces heures. Il est sorti de ses gonds me disant que « j'aurais dû le payer pour ce que j'ai appris dans son entreprise » que je lui coûtait « près de 1000 euros par mois » (une somme quand on sait qu'en CUI CAE, les cotisations sociales de mon contrat étaient prises en charge par l'état à 60% et que mon salaire mensuel était de 640 euro. Rajoutons à cela que la définition même du CUI CAE stipule que ce contrat est un contrat de formation)

J'ai donc claqué la porte. Humilié au plus haut point, exploité jusqu'au bout, je me sens coupable d'avoir pu croire que le travail méritant était récompensé dans cette boîte. Aujourd'hui encore je ne suis pas serein, il a oublié de me donner les attestations de fin de contrat (qui n'ont pas été faites) ce qui bloque mes droits au chômage, j'attends encore un retour du courrier recommandé que je le lui ai envoyé. Je réalise seulement l'emprise qu'il a pu avoir sur moi et la bêtise dont j'ai fait preuve en ne faisant pas plus valoir mes droits.

Pas de misérabilisme pour le moins, je ne veux personne d'apitoyer sur mon sort, juste une prise de conscience de la manière dont peuvent être utilisés ces « contrats aidés » sur des jeunes peu stables ayant la pression d'un marché du travail complètement saturé. Mon inaction, mon absence de protestation si elle est en grande partie de ma responsabilité, vient aussi du fait que seuls face à ce genre de situations, nous ne nous sentons pas en position de faire valoir nos droits.

Montrons la réalité du monde du travail, montrons que nous sommes nombreux, seuls face à nos chefs à devoir « négocier » nos droits. Montrons que nous ne sommes pas seuls, et que nous valons mieux que ça....

Essayer de faire ce que l'on aime

Conditions insupportables, Contrat, Heures supp', Législation, Magouille, Précarité, Pression, Rythmes/horaires du travail

A 32 ans, je suis ce qu'on appelle une "chômeuse de longue durée". En fait, j'ai toujours été au chômage, officiellement. J'ai pourtant toujours travaillé, mais jamais à plein-temps.

Je suis prof, enfin, enseignante. J'ai commencé à enseigner à 13 ans dans une association. C'était mon job d'été. A 15 ans, j'ai eu mon premier élève à l'année, et à 17 mon premier groupe.

Enseigner est pour moi une passion autant qu'une vocation. C'est ma vie.

Pour être prof, il faut Bac+5, ce qui signifie 10 périodes d'examen et autant de temps de crises d'angoisse pour moi. Comme je ne voulais pas passer le CAPES de toute façon, j'ai supporté 3 ans d'études et j'ai tenté de faire des remplacements dans le privé. Ça a marché. J'ai eu un 1er poste, puis un second. Jamais cher payé, toujours quelques heures par-ci par-là, mais c'est ce que j'aime. On change d'endroit, on change de classe, le temps de remonter le niveau et on repart, comme L'Institut mais sans la moto. La précarité ne m'a jamais fait peur. En fait, je préfère nettement les fins de mois difficiles aux horaires fixes. Tant que je paye mon loyer, ça me va.

2 ans après l'obtention de mon diplôme et avec près de 10 ans d'expérience à mon actif, Pôle Emploi m'a proposé un poste dans une école maternelle/primaire privée. C'était un CAE. Pour ceux qui l'ignorent, le CAE (grand frère survivant du CPE) permet à une entreprise d'embaucher un chômeur de longue durée en ne payant qu'un faible pourcentage de son salaire. Pour moi, Pôle Emploi payait 75% du salaire, l'école payait le reste.

Ce contrat n'offre que 20h/semaine (l'employeur peut vous embaucher pour plus longtemps mais à ses frais) et n'est valable que 2 ans. A l'époque, c'était même 6 mois renouvelables 3 fois. Comme j'étais dans le système scolaire, je devais bosser 24h payées 20h pour compenser les vacances scolaires.

Le truc, c'est que le CAE est censé être un contrat de formation. En gros, vous êtes embauché en apprentissage d'un métier pour 600€/mois. Sur mon contrat, j'étais censée être là pour garder les enfants, surveiller la sieste et chanter des chansons en anglais. Dans la réalité, j'ai dû créer un programme en anglais pour 4 niveaux de la maternelle au CM2, incluant exercices et formation des enseignants à ma méthode.

L'école était à 24km de chez moi. Je le sais parce que Pôle Emploi ne participe aux frais de déplacement qu'à partir de 25km.

Malgré tout, ça se passait bien. Le job était passionnant et payait le loyer. Mais c'est tous les à-côtés qui m'ont épuisée.

Au départ, je bossais de 12h à 18h à l'école. Mais je donnais des cours de soutien scolaire à côté pour arriver timidement à un SMIC. Aussi, j'ai demandé au directeur d'adapter les horaires. Il a accepté sans problème, mais m'a précisé "comme tu fais 5h30 maintenant, tu n'as plus de pause déjeuner". Je faisais donc 11h30-17h non-stop à l'école avant d'enchaîner sur 1 à 2h de cours particuliers. Ajoutez à ça 30 à 45 minutes de route entre chaque et vous avez ma journée-type à l'époque. Sans manger.

J'avoue que je n'ai pas tenu très longtemps. Au retour des vacances de Noël, j'en ai parlé à ma collègue femme de ménage (c'était mon statut officiel). Elle m'a dit que je pouvais manger dans la cuisine après le service de la cantine. J'avais 10 minutes de battement entre 2 classes et il y avait toujours des restes. J'ai donc commencé à me faire une assiette pendant la récré.

Un jour, le directeur m'a vue et m'a longuement expliqué que je ne pouvais pas faire ça parce que les parents n'accepteraient jamais de payer pour que je mange. Il faut savoir que la nourriture qui n'était pas mangée à midi était automatiquement mise à la poubelle pour des raisons d'hygiène (on pourrait en parler longuement mais ce n'est pas le sujet). Donc les parents refusaient de payer pour moi, mais acceptaient de payer pour la poubelle.

C'était aberrant et c'est pourquoi j'ai continué malgré tout à manger après les enfants et avant la poubelle, discrètement dans la cuisine.

En dehors de ces petits tracas, l'ambiance était bonne. Jusqu'à ce que mon chèque n'arrive pas, fin mars. J'ai attendu début avril, mon autre collègue en CAE (réellement femme de ménage) était dans le même cas que moi. En fait, Pôle Emploi était en train de modifier les modalités du CAE, et avait donc gelé les paiements le temps de finaliser les contrats. L'école aurait dû avancer les frais et se faire rembourser après, mais non. Nous n'avons été payées qu'à la fin du mois d'avril. Tous les jours, j'allais demander au directeur comment j'étais censée payer mon loyer et l'essence pour venir bosser. Il me répondait toujours être impuissant. Je devais être patiente...

A la fin de l'année, le directeur m'a proposé de me reprendre à la rentrée mais la cadence était impossible avec mes autres cours, et j'en avais marre de payer pour aller bosser. Je lui ai proposé de venir en free-lance. Il ne me paierait que sa part et je ne ferais que les heures d'anglais pur. Il a refusé. J'ai finalement appris que l'école recevait l'argent de Pôle Emploi bien avant de nous payer nous. En fait, nous avons le chèque après que les calculs d'intérêts soient passés à la banque. En gros, je faisais gagner de l'argent à l'école.

Je n'ai pas été la seule à partir. Une autre femme de ménage est venue au bout de ses 2 ans de CAE. L'école aurait dû lui offrir un CDI, comme le gouvernement l'a si bien

expliqué au moment de la création de ce contrat. Elle a simplement été remerciée. La dernière femme de ménage est partie après qu'on lui ait demandé de faire le travail de 3 personnes, toujours en CAE bien sûr.

Le plus drôle dans cette histoire, c'est qu'après ça j'ai intégré une association de soutien scolaire. Ils ne pouvaient pas me payer tout de suite, alors j'ai été bénévole le temps de faire entrer suffisamment d'argent dans la caisse pour assurer un mois de salaire en demandant un CAE.

Ils ont fait la demande en janvier dernier. Le CAE leur a été refusé parce qu'il n'y avait aucun autre employé dans l'association pour me "former". Quand j'ai appris ça, j'ai demandé à ma conseillère PE qui était censé me former quand j'étais en CAE à l'école. Elle a admis l'hypocrisie du système. L'asso ne peut pas m'embaucher et ne pourra certainement jamais sans une aide de l'Etat, et Pôle Emploi considère que ce n'est pas du travail puisque je ne suis pas rémunérée. Mais c'est pas grave. Je continue. Je fais mon job, on s'arrange autrement. Au moins, je fais ce que j'aime.

CDD / Interim

Je suis en intérim depuis 6 ans

Abus de pouvoir, Dévalorisation, Discriminations, Heures supp', Législation, Magouille, Précarité, Pression, Sexisme, Situations/injonctions paradoxales

Des expériences j'en ai plein.

Je suis en intérim depuis 6 ans, et c'est un choix ! ou plutôt c'est le choix de ne pas signer de CDI dans les conditions qui me sont proposées à chaque fois.

Donc je ne suis pas en manque de travail (même si j'aimerais pouvoir me stabiliser car j'ai une petite fille de 7 ans et un mari au chômage suite à une dépression après 10 ans de travail sans contrat dans un hôtel "familial", je pense qu'il partagera également ses expériences avec vous).

Je travaille très régulièrement et j'ai 16 ans d'expérience dans ma branche je pense donc pouvoir me qualifier de "professionnelle des entretiens" et j'ai constaté différentes situations peu importe la taille ou le secteur de l'entreprise.

Ceci est une liste non exhaustive :

Quand on me fait venir à entretien à 1h30 de transport et qu'à mon arrivée on me dit "votre CV (ndlr qu'ils avaient reçu auparavant d'où le déclenchement de l'entretien) ne correspond pas à ce que nous cherchons" tu interrogés "mais pourquoi vous m'avez fait venir alors ?", on te répond "ho on avait juste un quota de gens à recevoir"

Quand on me demande au bout de 2 minute d'entretien : "vous fumez ? parce que moi les gens qui prennent des pauses ça ne me convient pas" et ensuite "vous avez des enfants ? parce que les fainéants qui s'absentent pour soit-disant garder leur enfant malade, je n'en veux pas non plus" mais également "je vois que vous avez géré des campagne électorales. Pour quel parti pas un parti de gauche j'espère ?"

Quand on me convoque à un entretien pôle emploi le vendredi pour refaire mon CV et qu'une fois arrivée sur place on regarde mon profil sur le site de pôle emploi et constate "ha mais vous l'avez déjà fait donc c'était pas la peine de venir" et petit bonus une fois rentrée chez moi je reçois une convocation pour un entretien avec ma conseillère le lundi suivant.

Quand ma chef de me convoque à son bureau car le directeur va passer nous voir et me demande de mettre "un peu de bazar sur mon bureau sinon ça ne se voit pas assez que tu travailles" (oui je suis juste très ordonnée !)

Quand ma supérieure découvre mon tableau de suivi de projet et me demande de lui envoyer pour vérifier l'avancement de mes dossiers et qu'à la réunion de service suivante elle entame (en présentant mon travail) par "voici la worklist que J'AI faite afin de

suivre les dossiers"

Quand en fin de semaine je viens faire signer mon bordereau d'heures d'intérim (indiquant une petite semaine de 45 heures) et qu'on me réponds "ha mais non tu dois mettre 7 heures par jour, ici les heures supp on ne les compte pas donc corrige moi ça tout de suite sinon on ne signe pas"

Quand tu cumules 3 postes suite à la suppression d'un service entier et que tu fais des journées en moyenne de 11h (heure supp non rémunérées évidemment) et que tu manques une journée car tu as 40°C de fièvre et on te dit "oui ne t'inquiète pas repose toi, on te déduira ta journée de travail".

Quand on te dis que tu es retenue pour le poste mais qu'on ne te fais pas tout de suite de contrat car on ne sait pas exactement à quelle date le client fournira les éléments et qu'au bout de 2 mois de patience et d'appels et de mails de relance et de mise en disponibilité, on t'annonce avec décontraction que "ah oui c'est vrai ! mais finalement il n'y a plus de poste".

Quand on te fait passer un entretien où on t'annonce qu'il faudrait cumuler 2 postes que (l'un des anciens postes était rémunéré à 2000 euros) mais que toi, pour ces 2 postes on ne pourra pas te payer plus de 1400 euros en tout "mais heureusement vous avez des avantages, vous aurez accès à la cantine".

Quand tu t'entend dire par pôle emploi "je vois que vous travaillez régulièrement, ça à l'air de fonctionner pour vous je vous mets donc dans la case chômeur indépendant" (?!?)

Quand tu te bas avec pôle emploi pour essayer de faire financer ton permis de conduire avec tes heures de DIF qu'il refusent encore et encore mais qu'il ne t'envoie QUE des offres d'emploi avec permis B exigé ou tu te dois d'aller au entretiens sous peine de radiation.

Quand ta responsable te demande, pour un poste de caissière en magasin de surgelés de porter des talons, et de te maquiller "car là vraiment tu fais pas envie"

Quand une cliente en caisse laisse son enfant jeter par terre tout les articles du présentoir ("il faut que jeunesse se passe") et que ta supérieure lui annonce "ho laissez c'est pas grave elle (moi) ramassera"

Quand en mission dans un grand laboratoire pharmaceutique ta collègue d'origine chinoise en stage en France se fais taper sur la tête à l'aide un journal roulé devant tout l'open space en s'entendant dire "Ici on est en France on ne parle pas chinetoque"

Quand ta responsable hiérarchique qui atteint un salaire à 5 chiffres, a une voiture, un ordinateur, un smartphone, une connexion wifi pour chez elle, le tout de fonction, vient s'asseoir à ton bureau en soufflant "pffff j'ai encore eu une prime de 12 000 euros, qu'est ce que je vais bien pouvoir en faire ?"

Quand la patronne de ta société vient quotidiennement te demander des cigarettes, que tu lui en donne et lui demande "vous essayer d'arrêter de fumer c'est pour cela que vous n'en n'achetez pas ?" et qu'elle te réponds "Oh non pas du tout, mais je trouve que c'est trop cher, je préfères que ce soit l'argent d'un autre"

Quand en partant du travail tu as le droit a des réflexions du type " quoi tu part déjà ? tu as pris ta demi journée ou quoi ?" Non il est juste 19h, et j'ai une vie à côté.

Quand tu trouves un petit boulot de vente de placement financier par téléphone, et qu'arrivée sur place tu te rends compte que ce sont des contrats de 2h renouvelés uniquement si tu vends au moins un placement pendant ces 2 heures.

Quand tu passes un entretien assez long et assez poussé avec 3 RH et qu'à la fin on te dit "Merci mais non il n'y a aucun poste disponible. Nous faisons juste faire un test en situation réelle à notre nouvelle RH".

Quand un ami se fait radier de pôle emploi car maçon de son état il a décliné un entretien pour un poste de plombier (où il n'a pas les qualifications) et que Pôle emploi lui réponds "oui mais c'est dans le bâtiment donc c'est pareil vous vous deviez d'y aller"

Quand tu entends ta responsable dire que "le fléau de la France ce sont les chômeurs, ces assistés qui sont payés à ne rien foutre"

Quand lors d'un CDD je fais remarquer immédiatement que la part employeur de mon transport a été oubliée, qu'on me répond qu'il faudra le rappeler lors du renouvellement de mon CDD pour qu'on me rembourse tout en 1 fois et qu'au fameux renouvellement, on m'annonce "ha ben non c'est trop tard il fallait le demander avant là c'est un nouveau contrat donc pour le précédent c'est perdu".

Quand lors d'une mission de 3 mois, on "oublie" de te payer les 2 premiers mois et qu'on m'indique "ce n'est pas grave on te paiera tout d'un coup le 3 ème mois"

Pour toute ces raisons et tant d'autres, On vaut mieux que ça

"Bon, voilà, c'est fini, le CDD est terminé"

Contrat, Magouille, Précarité, Rapports sociaux

Je souhaiterais témoigner de mon expérience. Elle a eu lieu dans une entreprise qui faisait valoir ses valeurs chrétiennes d'accueil et de respect de l'autre.

J'ai passé un an et demi en CDD dans cette entreprise. Une collègue est partie à la retraite quelques mois avant la fin de mon CDD, il se disait partout que je prendrais la relève, qu'on m'offrirait un CDI.

Ça a été approuvé par la directrice du groupe, qui malheureusement est ensuite partie et a été remplacée par quelqu'un d'autre.

Une semaine avant la fin de mon CDD, ma supérieure me dit, en off, que c'est bon, on le lui a confirmé, c'est OK pour le CDI.

Le dernier jour de mon CDD, la chef du service me reçoit dans son bureau. Dans mon souvenir, l'entretien a duré deux ou trois minutes maximum. Elle m'a dit, maladroitement : "bon, voilà, c'est fini, le CDD est terminé". Pas de CDI, donc (j'ai appris après que quelqu'un de plus haut placé avait bloqué ma candidature). Elle s'est excusée de ne pas avoir plus de temps, m'a dit de sortir, qu'elle était pressée. Elle partait le soir même dans un congé de plusieurs mois, elle avait beaucoup de choses à mettre en ordre.

Elle m'a laissée avec cette phrase : "vous, ce que vous voulez, c'est trouver du travail, et nous, ce qu'on rêve, c'est de pouvoir enfin partir en vacances!".

Je vivais alors dans des conditions très inconfortables (chambre de bonne, loyer élevé). Elle manifestement pas.

On était déjà l'après-midi. J'ai travaillé jusqu'au soir, comme d'habitude, et puis j'ai trié tous mes dossiers et rangé mes affaires dans un carton. Tout le monde était déjà rentré, il n'y avait plus que moi dans le bureau. Je suis partie comme une voleuse.

Sur le moment, j'ai accusé le coup. Mais je sais que cet épisode m'a ôté beaucoup de confiance en moi sur le long terme. J'ai connu une longue période de chômage, avant de me reconverter.

Je vaux pourtant mieux que ça.

Un patron qui commence par "ferme ta gueule"

Contrat, Humiliation, Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Violence physique

J'ai 23 ans. Je travaille depuis 6 ans. 3 ans pendant mes études, et maintenant depuis 3 ans à temps complet. Tout ceci en intérim. Pour la petite histoire, j'ai commencé à travailler dès mes 18 ans, d'abord juste pour l'été quand j'étais étudiante. Puis à 21 ans, je me suis retrouvée à ne plus savoir quoi faire de ma petite vie. J'avais déjà un crédit sur le dos pour payer mon école d'art. Et visiblement un dossier scolaire pas assez bien pour pouvoir me présenter dans une école publique. J'ai donc commencé à travailler en intérim en attendant de trouver une meilleure idée d'avenir. Ça fait 3 ans.

Pour vous dire, des boîtes, des usines, des entreprises, j'en ai vu dans ma courte expérience. Des personnes en tout genre, des patrons, des RH, des secrétaires, des comptables, des responsables, des chefs d'équipe, des salariés, des intérimaires.

Mais comprenez, du fait de ma place actuelle dans le monde du travail, j'ai surtout rencontré des salariés d'usine pour la plupart arrivés là par nécessité et non pas par envie, et qui font le même boulot depuis des années. Des gens qui se sont rendus malades de travail, des galériens, des mères et pères de famille qui ont du mal à boucler leurs fins de mois, qui ne peuvent pas emmener leurs enfants en vacances, j'en ai vu un paquet.

Des situations aussi.

On va tacher de faire un petit résumé :

- Faire un inventaire de soir pour une grande surface, commencer à 20h terminer à 3h du matin (censé à la base se terminer à minuit) alors que tu te lèves à 6h pour aller en cours le « lendemain », et ne pas te faire payer les heures de nuit parce que « il faut avoir au moins 6 mois d'ancienneté pour avoir les primes de nuit » (mais ça tu le sais qu'après).
- Travailler 9h par jour avec 30 minutes de pause dans la journée, et pour éviter de donner une pause aux fumeurs, les laisser fumer dans l'entrepôt pendant qu'ils travaillent (les non-fumeurs étaient contents).
- Le patron qui se balade dans l'entrepôt avec son chariot électrique alors qu'il est saoul.
- Le patron qui avant même avoir dit bonjour à un de ses employés commence par un « ferme ta gueule » avant de menacer de se battre avec lui (tout ça parce qu'une pièce était abîmée).
- La patron qui, mécontent qu'on n'obéisse pas à ses ordres ou à qui l'on fait une

remarque sur notre condition de travail, vous traîne en hurlant devant l'entreprise pour vous montrer que sur le panneau il y a écrit son nom à lui et pas le vôtre, et que de ce fait c'est lui le chef, lui seul qui peut décider, et que l'on a pas à contester ses décisions. « POINT BARRE ».

- Porter quotidiennement et toute la journée des charges de 30kg environ (je suis une femme je le rappelle, costaud, mais au fil du temps ça use) sans que cela ne dérange le patron.

- Rentrer épuisée le soir, s'endormir à peine arrivée et se réveiller pour retourner faire une journée éreintante. Avoir une vie sociale en pointillé.

- Aller travailler tous les jours avec la boule au ventre en vous disant que vous n'avez pas droit à la moindre erreur de peur de faire exploser le patron. Savoir que l'on est arrivé dans cette boîte par hasard et que l'on est pas du tout du métier, un métier majoritairement masculin qui plus est (dans ce cas, l'agencement de mobilier, de la découpe bois, du plaquage de chants etc...), et donc inévitablement faire des erreurs de débutants et se ramasser les tornades du tout petit patron qui a une très grande gueule.

- Se faire mettre à la porte pour une erreur justement, puis se faire rappeler un mois plus tard, y retourner, pour qu'il termine ton contrat à la fin de la semaine.

- Entendre ton collègue se faire hurler dessus parce qu'il a quitté sa machine pour aller aux toilettes.

- Échapper par deux fois à la mort sur mon lieu de travail par manque de sécurité dans l'entrepôt (une fois, manque de place, des palettes très lourdes de bois qui devaient du coup être empilées par mes collègues juste à côté de mon espace de travail, derrière moi, et une d'elle qui tombe. A 5 cm près je n'aurais pas été là pour vous écrire ce message).

- La collègue qui en est à son 3e CDD, à qui l'on promet le CDI depuis le 1er CDD et que l'on met à la porte à la fin du dernier sans raisons particulières.

- Le collègue qui gère à lui tout seul tout le stock de l'entreprise, prépare les commandes, réceptionne et envoie les commandes, répare tous les soucis de l'entreprise, trouve des idées pour améliorer les produits, qui se donne à fond pour son travail depuis plusieurs années, qui fait régulièrement des heures sup, qui se fait appeler le soir sur son téléphone personnel par le patron, et qui voit sa paye diminuer d'années en années, parce que vous comprenez, d'années en années les charges salariales augmentent, alors il faut compenser. Ce collègue qui n'obtient aucune reconnaissance de la part de son patron. Ce même collègue que vous voyez dépérir de jour en jour, qui fait des malaises au travail, et finit par démissionner après un burn-out après avoir bataillé avec le patron pour tenter de faire tout ça à l'amiable.

- Ce patron qui prend des jeunes de la mission locale en stage (payés quasi que dalle, et bien sûr patron exonéré de charges), stage censé se dérouler dans les bureaux pour

comprendre la gestion d'une entreprise, et voir ce stagiaire faire exactement le même boulot que toi, alors qu'il cherchait à apprendre un métier autre qu'un métier d'intérim.

- Ce même patron qui après avoir pris des stagiaires de la maison locale, se tourne vers les contrats d'embauche de Pôle Emploi tout ça pour ne pas payer de charges (j'ai été la dernière intérimaire, et encore, embauchée en CDD au bout de 2 semaines), faire des belles promesses, puis jeter le salarié à la porte une fois le contrat terminé.

- Se faire proposer un CDI à 940 euros par mois (« oui mais avec des chèques resto et une bonne mutuelle »), le refuser, puis se voir rétorquer « tu te rends pas compte de la chance que tu as, tu vois pas tous les jours les jeunes qui galèrent pour trouver un CDI ? ».

- Se faire proposer des missions d'une journée ou de quelques heures dans les usines. En refuser certaines et s'entendre dire «Mademoiselle faut pas faire votre difficile, il faut accepter ces missions sinon on voit pas votre motivation » alors que depuis 3 ans de boulot tu n'as cumulé au total que deux mois de chômage et que ton CV n'a plus la place de contenir tous les endroits et secteurs différents où tu as travaillé.

- Se donner à fond pour un boulot où le contrat initial est d'une semaine « très certainement renouvelable » et ne jamais se faire renouveler.

- Voir sa collègue demander une augmentation après 5 ans de travail au même salaire. Et voir ses heures augmenter pour justifier son augmentation, « travailler plus pour gagner plus ».

En petit bonus, un petit truc qu'il m'est arrivé quand j'étais stagiaire dans une imprimerie : être en stage dans cette imprimerie de deux employés (avec le patron) depuis 3 jours, voir ton patron le matin te dire que ton collègue ne sera là que l'après-midi et que lui doit partir pour un rendez-vous toute la matinée. Lui qui te dit que tu dois t'occuper du magasin qui restera ouvert pendant ce temps (sachant qu'à la base tu n'es pas censé toucher à la caisse), et qui part sans te laisser le moindre numéro de téléphone. Te retrouver toute con devant des clients quand tu ne sais pas encore utiliser telle ou telle machine ou encore ne rien pouvoir dire à ce client à qui mon patron aurait proposé un prix et qui ne comprend pas que je ne puisse rien faire et qui me gueule dessus quand je lui demande de revenir dans l'après-midi pour pouvoir voir avec mon patron parce que je suis ici depuis 3 jours.

Alors évidemment, ce sont des petits riens. Et tout ce que j'ai pu lire sur le site est bien pire que ce que moi j'ai pu vivre. Et même, je m'estime plutôt chanceuse d'avoir régulièrement du travail, de pouvoir subvenir à mes besoins (parce qu'on touche un peu plus en intérim) et de ne pas avoir eu à subir d'histoire traumatisante dans mes boulots.

Mais au fur et à mesure, je me rends compte de la dureté de certaines entreprises, du manque de considération à l'égard des petits travailleurs qui sont parfois vu comme des moins que rien qui n'ont aucune culture, parce que bien sûr si tu avais de la culture

(entendre, avoir fait des études) tu ne serais pas là (ce qui est totalement faux, pour ma part j'ai mon Bac avec mention et fait une année d'études supérieures, et de manière générale je suis loin d'être la seule salariée d'usine dans ce cas-là). J'ai pu voir les différences entre les métiers d'ouvriers ou de salarié de bas d'échelle avec ceux qui sont plus haut dans la hiérarchie. Je me suis rendue compte du grand n'importe quoi du monde du travail, des magouilles des entreprises, du blabla complexe de tes supérieurs quand tu cherches à contester une notion de ton contrat, des manières des patrons d'économiser de l'argent sur ton dos. J'ai pu voir des collègues se donner à fond pour leur boulot pour toucher des miettes à la fin du mois.

J'ai pu voir beaucoup de choses qui m'ont donné un œil très critique envers le monde du travail. Beaucoup de choses qui me font me dire « mais à quoi bon donner sa santé, son mental, sa vie pour un travail dévalorisé qui ne paye pas assez pour pouvoir vivre décemment ? ».

Encore une fois, je ne suis pas à plaindre dans mon cas. Mais quand je vois la nouvelle proposition de réforme du code du travail, j'ai peu d'espoirs pour la suite, peu d'espoirs pour la situation des actifs.

Définitivement, on vaut mieux que ça.

J'ai perdu cet emploi avant même de commencer

Discriminations

Il y a deux ans, je suis tombée enceinte à la fin du renouvellement de mon CDD. J'ai trouvé un nouveau travail, un CDD en vue de CDI (je passe sur la précarité déguisée de ce système), un bon poste qui correspondait en tout point à mes attentes. Par souci de transparence et pour me donner une chance d'avoir le CDI après le CDD, j'ai annoncé ma grossesse à la réception du contrat de travail. Du coup, comme "ça ne les arrangeait pas", et bien que la loi stipule qu'on ne peut pas discriminer une femme parce qu'elle est enceinte, j'ai perdu cet emploi avant même de commencer.

L'histoire ne s'arrête pas là, car par un concours de circonstances, je n'entrais plus dans les cases prévues par la CPAM et je n'ai pas reçu d'indemnité de congé maternité. La raison: n'a pas travaillé récemment!

J'en suis à mon cinquième CDD d'un an!

Contrat, Législation

Je travaille dans la fonction publique. Employée sur un poste de cadre (catégorie A), je gagne 1300€ par mois. Je n'ai droit à aucune prime, aucun avantage et je n'ai jamais eu qu'une augmentation de 30€ par mois et quelques baisses de salaire liées aux modifications des cotisations. Mais j'avoue, j'ai pas mal de congés!

La doxa dit qu'il n'est pas possible de renouveler plus de deux fois un CDD. J'en suis à mon cinquième CDD d'un an! Le CDI sera pour la sixième année... si tout va bien mais rien n'est moins sûr en ce moment.

Dans mon organisme, on avait coutume de dire que le fait d'être en CDD ne posait pas de problème puisque la plupart du temps on était renouvelé sans trop de question à se poser ce qui a été mon cas pendant ces 5 années. Oui mais ça, c'était avant.

Dans le contexte actuel de réduction des dépenses publiques, le ministère, dont je dépend, a mis le nez dans notre organisation et a trouvé qu'il y avait beaucoup de contractuels. Par conséquent il a été demandé que ces postes soient mis sur la bourse d'emploi interministérielle pour permettre à des "vrais" fonctionnaires d'y postuler. Jusque là, les postes occupés par des contractuels n'étaient pas présentés comme vacants.

Cette année, après 5 années passées dans une équipe à laquelle je tiens, après avoir proposé d'évoluer dans mes missions pour permettre à la structure de se rééquilibrer, je vais devoir postuler sur mon propre poste, passer un entretien comme tous les autres candidats. Je vais potentiellement être en concurrence avec des collègues fonctionnaires que j'ai pu côtoyer lors de formations ou de regroupement et la décision finale de mon renouvellement sera tranchée par une personne des services comptables du ministère qui ne sait rien de moi, ni de ce que j'ai pu faire au sein de l'organisme et qui sera sans doute plus inquiéter sur le fait que sa décision permettra ou non de faire faire des économies à l'État.

Je ne peux nier que ce n'est pas une si grande surprise pour moi. Cette mesure correspond à une mise en œuvre légale par conséquent je n'ai pas vraiment à m'y opposer et je ne sais même pas dans quelle mesure je le peux étant donné que c'est tout à fait légal.

Ce job n'est pas une fin en soi et ma situation ne sera pas catastrophique si l'aventure doit s'arrêter là. Mais ce n'est pas le cas de mes collègues jeunes parents, parents célibataires à qui on a vendu du rêve et que l'on va peut-être débaucher deux

mois avant le renouvellement de leur contrat.

Nous avons accepté de jouer le jeu des nombreux CDD et de la précarité qui les accompagnent, confortés dans l'espoir par l'expérience de nos responsables et de nos collègues que la situation finirait par se régulariser. Nous sommes restés fidèles à l'organisme, nous avons participé aux missions de service public et voici comment nous allons en être remercié.

On vaut mieux que ça...

Nous ne sommes pas une génération de fainéant

*Burn-out, Contrat, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Santé, Tentatives de suicide
| Suicides | Morts*

Nous ne sommes pas une génération de fainéant, nous aimons en général notre travail car on s'est franchement battu pour l'avoir.

Cependant, il nous suffit de tomber sur des collègues ou surtout des patrons très peu scrupuleux et tout s'effondre jusqu'à la dernière carte.

Permettez-moi s'il vous plait de vous faire part de ma dernière expérience professionnelle qui a failli me coûter la vie. Je vais essayer de faire au plus court.

Je fus donc embauché en février 2015 pour un remplacement de congés maternité, au poste de responsable communication. Le boulot que je rêvé depuis longtemps, seul hic, payé le SMIC.

Avant de signer, j'ai demandé à mon directeur s'il pouvait faire un petit geste afin que je puisse vivre de mon travail tout simplement et pas des allocations chômage. Il a accepté de me rembourser les frais kilométriques sachant que je faisais la route tout les jours de Bordeaux au château, ce qui me coûtait 200€ d'essence.

J'ai donc accepté dans l'espoir qu'il m'augmenterait plus tard.

La propriétaire que je devais remplacer est partie plutôt que prévue au bout d'un mois sinon elle allait perdre son bébé.

J'ai su rebondir tout de suite, je m'occupais de tout, accueil visite/dégustation, démarchage, gestion des stocks, organisation des évènements, compta, ménage, formation d'une assistante etc...

J'adorais mon travail, je travaillais jours fériés, les week-ends, j'ai de moi-même demandé à ce que le château soit ouvert au public tout les jours de la semaine. De plus, je leur ai fait bénéficier de mon réseau.

Ayant au bout de 2 mois, déjà de très bon résultats, j'ai demandé à mon directeur si on pouvait repenser mon salaire. Il en était hors de question pour lui. J'ai demandé alors si on pouvait penser à un CDI, il m'a fait croire que oui.

Cependant, il n'a pas apprécié ma demande alors il a cherché à me mettre au placard doucement mais sûrement.

Avec sa comptable, ils ont monté ma collègue/subordonnée contre moi afin qu'ils

aient plus d'arguments (faux) à mon égard. Je voyais qu'elle devenait de plus en plus insolente et qu'elle ne voulait en faire qu'à sa tête comme d'écouter de la musique avec son portable devant les clients. Mon patron trouvait que ce n'était pas grave...

J'ai formé cette personne ce qui n'était pas dans mon contrat, je l'ai sorti de sa situation difficile et elle a retourné sa veste afin de tirer profit de la situation qui lui était servi sur un plateau d'argent, parce que mon patron savait qu'elle allait accepter un CDI au smic car a 28 ans elle vit encore chez ses parents.

Je n'ai rien vu venir. Jusqu'au jour où ils ont tiré le coup de grâce, un matin à l'embauche, le directeur, la comptable et la collègue m'attendaient dans le bureau sans me prévenir bien-sûr, afin d'écouter tous les mensonges et ignominie de la collègue. Je revenais d'un week-end bien mérité, après 8 jours d'affilée à bosser 10/12h, ça m'était égal j'adorais mon travail, et les gens pour qui je bossais enfin je croyais...

Et pendant ce week-end de repos, la co m'a envoyé un message odieux me tapant sur les doigts comme quoi je n'avais pas annuler une visite ce qui la faisait attendre pour rien (alors que cela ne changeait en rien ses horaires).

Exaspéré par son agressivité, je lui ai fait comprendre qu'il fallait sérieusement qu'elle se calme.

Ce qui m'est retombé dessus ce fameux lundi d'embauche. Ce jour-là ma vie a basculé.

Je suis donc reparti chez moi en pleurs et je n'ai jamais pu retravailler depuis.

J'ai fait plusieurs tentatives de suicides suite au Burn-out provoqué et à la perte de tout repères. Quelles sont les valeurs à avoir au travail? Doit-on perdre la valeur du travail au détriment de l'argent du patron? Faut-il être un profiteur comme eux?

Lorsqu'il a fallu que j'y retourne fin octobre signé mon compte de tout solde, autant vous dire qu'ils ne m'ont pas payés les heures de précarité du à un CDD, mais surtout la moitié de mes affaires ont été volées. Un livre sur l'oenotourime, le coffret du vin que je leur avait prêté 300€.

Et l'autre de par ce fait, à son CDI signé là-bas payé le SMIC, avec pourtant un château tout neuf à 20 millions d'euros.

Je suis depuis incapable de travailler en entreprise, je souffre d'anxiété sévère.

Je ne veux pas mourir mais je ne veux plus vivre non plus.

Si ce témoignage pouvait servir à quelque chose, je vous en serai très reconnaissante.

Bon combat à vous, à nous, à ceux qui le méritent.

Mon premier emploi ? Un CDD illégal.

Burn-out, Conditions insupportables, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Législation, Licenciement, Racisme, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Sexisme, Stress

Désolée ça va être un peu long, parce que je bosse depuis 15 ans, que j'ai eu quelques CDD et que je bosse en comptabilité, un milieu propice aux heures supp non payées et autres abus de la part des employeurs.

- Mon dernier emploi : actuellement, je suis en licenciement économique après 5 ans de CDI. J'ai intégré un grand groupe dans le but d'évoluer en interne. Il m'a fallu 2 ans pour mon rendre compte qu'à mon niveau de poste (agent de maîtrise) ça n'arriverait jamais dans cette entreprise. De toute façon, cette ambition n'est plus d'actualité, car mon licenciement a mis un terme à mes projets de carrières. Brossons le tableau : ma société ne connaît pas de difficultés financières. Ils ont acheté un progiciel dont ils se sont équipés au niveau mondial afin de pouvoir externaliser une partie des tâches pour faire des économies. En conséquence, il faut restructurer le service finance et répartir les tâches restantes différemment. On m'a donc proposé un nouveau poste que j'ai refusé car je le considérais comme une régression professionnelle, d'où mon licenciement. Jusque là rien d'anormal d'un point de vue légal. Mais en réalité, il y avait d'autres postes intéressants sur lesquels j'aurais pu aller et pour lesquels j'étais qualifiée (j'ai un BAC+5 en gestion finance) et prioritaire. Mais l'attribution des postes avait déjà été décidée autrement, par copinage. Donc ma société m'a proposé un arrangement financier intéressant qui correspond à peu de chose près à ce que j'aurais touché en allant aux prud'hommes. J'aurais bien voulu rester dans cette entreprise mais à un poste plus intéressant, et ce n'est pas ce qui avait été prévu pour mon cas. Aujourd'hui suite à mon licenciement « économique » mon employeur me paye depuis près d'un an pour rester chez moi et suivre une formation sur laquelle il ne va pas capitaliser puisqu'il n'a absolument pas l'intention de me reprendre. Le projet évident de l'employeur est de recruter à moindre coût sur les postes issus de la restructuration. Le contenu des postes ayant diminué, le personnel n'aura pas besoin d'être aussi qualifié.

- Mon premier emploi? Un CDD illégal...6 mois de contrat à temps partiel pour remplacer une comptable à temps plein. Pas d'heure supplémentaires prévues au contrat et une organisation imposée par la patron qui m'oblige à en faire quotidiennement. Heures non payées bien sûr. Le reste, payé au SMIC, bien sûr. Un patron qui me gueule dessus tous les jours, raciste par dessus le marché, et misogyne (combo gagnant). Un patron qui m'appelle pendant mes jours de repos pour répondre à des questions dont il connaît déjà

les réponses. Au bout de 3 mois, je savais que je ne renouvellerais pas, à cause de cette boule dans mon ventre tous les matins. Il m'a fallu plus de 3 mois après divers échanges de courriers et une menace de prud'homme pour obtenir mon chèque de solde tout compte qu'il refusait d'établir sous prétexte que j'avais effacé mon numéro de téléphone en partant et qu'il refusait de communiquer par écrit.

- Mon deuxième emploi ? Encore un CDD illégal. On m'a fait un premier CDD en guise de période d'essai...car légalement, un CDD ne peut pas être une période d'essai, même si on sait tous que en pratique c'est ce qu'il se passe. Payée au lance-pierre bien sûr avec cet argument imparable de la prime de précarité : «mais tu toucheras 10 % de plus à la fin». Renouvelée 6 mois (donc pas de prime de précarité), puis on me propose un CDI...et au revoir ma prime de précarité. Quand j'essaie de négocier mon salaire (+10 % si vous pléééé), on me répond qu'il n'y a aucune raison de m'augmenter puisque je vais faire exactement le même travail!

- Mon troisième emploi? Une boîte qui a fini par couler à force de faire de la fraude fiscale. On bossait le week-end, on prenait pas de pause déjeuner. On n'était pas payés de façon régulière. Le patron confondait le compte en banque de sa boîte avec sa tirelire personnelle. Mon CDD était encore illégal. Je n'ai pas souhaité renouveler ce CDD non plus, j'avais trop peur de finir en prison avec tout ce que je voyais passer (j'étais jeune encore)

- Mon premier CDI ? Je suis partie quand la goutte d'eau a fait déborder le vase. Ma fiche de poste a été volontairement amputée pour correspondre à la nouvelle classification des postes et ne pas augmenter mon salaire qui ne correspondait pas à la grille salariale. Les délégués du personnel censés m'aider n'étaient pas impliqués, sauf pour défendre leur propre situation. Et puis un jour, on m'a reproché une fois de trop d'arriver à 9h30 alors qu'on aurait souhaité me voir arriver à 9h00. Juste parce que, bah 9h00 on aime mieux. Pas pour raisons de service, hein ! La veille comme bien souvent, j'avais terminé à 23h00. Nous avions une pointeuse, mes heures supplémentaires étaient connues. Même si elles n'étaient pas payées... Je remplaçais 2 personnes parties en retraite sans m'avoir formée au préalable. Lorsque j'ai réclamé une augmentation, on m'a répondu qu'il n'y avait pas de budget. Moins d'un mois plus tard je démissionnais pour un autre poste identique, payé 25 % de plus, et on a essayé de me retenir en me disant que mon salaire allait être à l'identique. Finalement, il y avait donc du budget. J'ai trouvé ça humiliant.

J'ai deux amis dans la profession qui enchaînent les burn-out, les dépressions et les arrêts de travail. On a tous l'impression d'être des citrons qu'on presse puis qu'on jette...

"20 ans en CDD"

Contrat, Pénibilités sensorielles/physiques

Je suis actuellement en intérim dans une boîte qui retranscrit des données papier en données numériques. J'ai passé 3 tests et 1 entretien pour avoir un job en vidéo codage. Ensuite 3 semaines de formation pour être au top en début de production. Des CDD et embauchés nous ont rejoint à la fin de la formation.

Huit heures trente par jour, fixés sur l'écran pour contrôler et saisir des données. Et les années précédentes il est arrivé que ça monte jusqu'à 10h/jour... Mais ce n'est pas ce qui m'a le plus choqué.

J'ai appris qu'une des "anciennes" travaillait là depuis 20 ans. Je pense naïvement qu'elle fait partie des embauchées. Que nenni ! 20 ans en CDD ! 18 mois de contrat, pause réglementaire (6mois ?) Re contrat, re pause, incertitude d'être reprise de nouveau... re contrat, re pause...

Pour ma part j'ai donné ma démission à l'agence d'intérim qui m'a fait la morale parce que je n'avais pas le droit de décrocher un CDI pendant la durée de la mission.

Je pense qu'on vaut mieux que ça...

J'ai renoncé à me battre

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp'

La dernière fois que je me suis senti précaire au travail, c'est quand on m'a dit dans la même journée qu'étant en CDD surnuméraire, même si ça fait plus d'un an, je n'apparaîtrait pas sur l'organigramme de mon service (comptabilité), que mon CDD prendra fin dès que la secrétaire de direction (dont on a utilisé l'etp pour m'embaucher sur un poste totalement différent) reviendra de maladie (on ne sait pas quand), et que dans ce cas j'aurais 24h pour partir, qu'en attendant ça serait bien que je fasse un peu de son travail, en plus du mien, parce que la direction a besoin d'aide pour ses lettres (non non, je ne suis pas secrétaire...) et que de toute façon je n'ai pas le choix. Que je peux démissionner si ça ne me plait pas mais bon, "entre nous, jamais tu ne retrouvera un autre poste...". On m'avait déjà mis dans un bureau sans chauffage, pris de haut, on m'avait déjà donné tellement de travail que je faisais des journées de 9h (heures supp non payées), on me donne à faire le travail de trois personnes, j'ai des piles de dossiers à ne plus savoir qu'en faire sur mon bureau. Et là je ne parle que de mon travail actuel. Mais là ça a été le pompon. Et oui j'ai eu envie de démissionner. On me prends pour un corvéable à merci, on modifie mon poste sans même me demander mon avis ou me prévenir (on est venu me dire "bon, prends tes affaires tu change de bureau"). Et non je ne l'ai pas fait, et j'ai préparé du café à la directrice. Et oui je me suis senti sale (même si attention il n'y a aucun mal ni aucune infamie dans le métier de secrétaire, ce n'est absolument pas la question). Sale parce que j'avais l'impression de renoncer, d'abdiquer. Et par là, d'abandonner mon honneur. Oui je cherche du travail à côté. Non je ne trouve pas. Malgré mon diplôme, malgré mes 5 ans de travail dans des domaines variés, et mes deux ans d'expérience dans mon métier actuel, qui est sensé être occupé par quelqu'un de moins diplômé/qualifié que moi. Alors oui, pour éviter de retomber dans le chômage, dans la dépendance financière à mes parents, dans la dépression, dans le sentiment de ne rien valoir, j'ai renoncé à me battre. Je ne me sens pas bien, et je me demande comment notre société a pu en arriver là, à ce point où des millions de gens, comme moi, se sentent broyés par un monde du travail qui les méprise. #OnVautMieuxQueCa

"Quand t'as fait une journée de boulot de 14h"

Contrat, Heures supp', Rythmes/horaires du travail

Quand tu pars a 18h15 et qu'on te dit sans rire "tu prends ton après-midi?"

Quand t'as fait une journée de boulot de 14h (et que bien sûr t'es payée que pour 8h de boulot) et que ta chef te propose gentiment de venir 30 min plus tard le lendemain. C'est Noël avant l'heure !

Quand tu demandes à ton nouveau patron de signer ton contrat de travail après une semaine de boulot et qu'il te dit "tu me fais pas confiance ?". Et que finalement après 5 mois t'as toujours pas signé de contrat, même si heureusement t'es payé !

Quand ta chef t'engueule pour un truc que t'as pas fait, alors qu'elle t'en avait pas parlé.

Quand ton cdd n'est pas prolongé (alors que ton N+1 est satisfait de ton boulot) car ton N+2 connaît quelqu'un et que ce quelqu'un va prendre ton poste.

Le but : faire du fric? Pour quoi faire? Faire du fric. Et les gens? Rien à faire. L'environnement? Rien à faire.

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Licenciement, Pression, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Santé, Sexisme, Stress

Bonsoir, voici mon témoignage : Après un parcours scolaire en mode "meilleure élève de la classe", super passionnée par les cours, obéissance, une prépa, je débarque dans une grande école de commerce très réputée, et là je ne comprends déjà plus... Le but : faire du fric? Pour quoi faire? Faire du fric. Et les gens? Rien à faire. L'environnement? Rien à faire. Je n'ai pas réussi à rentrer dans le moule, et ce mode de fonctionnement, cette vision ne me convenait pas, me choquait même. 2008 : la crise, J'étais intérim, on m'a virée du jour au lendemain sans merci, sans prime bien sûr. Heureusement, j'ai eu le grand privilège d'avoir droit aux allocations chômage, et au bout de mes droits, je trouve un boulot dans une multinationale japonaise: inespéré! Une boîte qui fabrique du matériel audio, pour un job dans le marketing, en lien avec les artistes. Le rêve? Ma chef est antipathique à souhait, parano, ne me fait pas confiance, je finis à 22H tous les soirs car je remplace quelqu'un à la va-vite. Ces heures ne me seront jamais payées. Et puis je subis cette pression pendant 2 ans jusqu'au jour où je tombe enceinte, et là, c'est vu comme une trahison. Déjà que je n'évoluais pas beaucoup, mais là c'est le coup de frein. Ma chef, qui "n'aime pas les enfants parce que c'est bête" -texto- me fait comprendre que je l'ai déçue car ma fille est devenue plus importante que mon boulot. Eczéma, stress, amaigrissement.. je tente de trouver une solution. J'ai peur de me retrouver sur le "marché de l'emploi" (hé oui, de redevenir une "marchandise" à vendre), mais mon corps parle.... Et mon boulot me pompe mon énergie, ma joie de vivre. Je commence à avoir des envies de meurtre, ma chef est odieuse, et c'est de plus en plus insidieux. Elle me dit qu'il faut que j'aille voir un psy car je ne me sens pas bien d'avoir laissé ma fille à une nounou à mon retour de congé parental. Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Après avoir frôlé de burn out, que j'ai évité grâce à mon mari, mes amis, et un stage de méditation pleine conscience, j'ai tout plaqué et ai réussi à négocier mon départ. Je compte parmi les "honteux chômeurs" que compte la France. Hé oui, mais je suis aussi bénévole et je fais des ateliers de philo dans les écoles, de la maternelle au lycée. Je prépare le CAPES et je compte écrire un livre sur la souffrance au travail. Je trouve votre démarche très intéressante, et plus que nécessaire. Je reste à votre

disposition pour plus d'infos, ou si vous avez besoin de renfort!! Cordialement

A la fin de mon dernier CDD, on m'a dit "pas de possibilité d'embauche". Deux mois plus tard, deux offres pour le même poste, même endroit, sont publiées.

Compétition, Inclassable, Magouille

J'ai fait 6 ans d'études, j'ai travaillé en CDD (3 mois, 6 mois).

A la fin de mon dernier CDD, on m'a dit qu'il n'y avait aucune possibilité d'embauche. Deux mois plus tard deux offres d'emploi pour des postes identiques à celui que j'avais exercé, exactement la même chose, dans le même service, ont été publiées.

Quand j'ai postulé on m'a dit qu'ils exigeaient 5 ans d'expérience pour ce poste (toujours en CDD). Puis j'ai été contactée sur linkedin par la personne à qui le poste a été proposé, elle cherchait des infos, et n'avait pas deux ans d'expérience professionnelle.... l'employeur (une grande institution publique), m'a finalement envoyé un courrier de refus d'embauche en expliquant que la personne retenue avait une expérience plus adéquate que la mienne. Quand j'ai demandé plus de précisions, tout le monde s'est renvoyé la balle et personne n'a voulu me répondre. Pourtant, les statistiques de traitement des dossiers montraient que j'avais plus travaillé que les autres, et l'évaluation de mon ancienne cheffe était excellente... il y a clairement autre chose derrière, mais impossible de s'attaquer à une grande institution qui, officiellement, est censée garantir le respect des droits des citoyens.

Les cadres usaient des termes "racaille d'ouvriers" et "crevures d'intérimaires"

Dépression, Dévalorisation, Heures supp', Humiliation, Licenciement

J'ai longtemps hésité à me lancer à témoigner de mon expérience, mais au vu du climat ambiant, je me décide.

Voilà j'ai 40 ans, après un parcours scolaire court faute de moyens et un rattrapage via le CNED, j'ai atterri dans le fantastique monde de l'apprentissage suivi de l'intérim, d'une embauche en CDI et d'un retour en intérim depuis 5 ans et actuellement en accident de travail à cause de l'usure des genoux.

Le pire a été mon expérience en CDI, j'ai commencé "esclave poseur" en étanchéité, pour finir chef d'équipe ETAM E avec des responsabilités de chef de chantier/chargé d'études/commercial.

Tout ça payé 151 heures/mois (1800 €uro brut), avec des mois à 300 heures. Les heures supplémentaires, je laisse deviner où je me les mettais.

Tout ça en grand déplacement.

J'ai tout subi, des jours fériés travaillés, des week-ends travaillés, des menaces de licenciement permanentes si je ne "faisait pas avancer" l'entreprise, des 2 à 3 semaines de rang sans rentrer chez moi. Les collègues bons copains avec les cadres autour d'une bouteille prenaient leur poste le mercredi et rentraient le Jeudi soir.

Cette boîte a coulé en 2009, je me suis fait recruter par une autre avec une longue procédure en justice suite à un licenciement économique qui s'est mal déroulé après 13 ans de bons et loyaux services.

L'autre entreprise était pire, de suite on m'a fait comprendre que je devais épauler un ancien cadre qui me suivait de l'ancienne boîte. On devait considérer qu'on était chanceux de bosser après avoir subi un licenciement. Les cadres usaient des termes "racaille d'ouvriers" et "crevures d'intérimaires"

Et là, jours fériés travaillés, des week-ends travaillés, des menaces de licenciement permanentes si je ne "faisait pas avancer" l'entreprise, des 2 à 3 semaines de rang sans rentrer chez moi. Même salaire, mêmes responsabilités, mêmes heures. Le cadre au-dessus de moi se débrouillait mal pour vendre ses chantiers et j'arrondissais les angles.

Au bout d'un an, il veut se barrer chez la concurrence et me demande de le suivre,

sentant mon couple vaciller et la dépression se pointer, je le suis avant que l'entreprise ne coule (3 mois plus tard).

Autre entreprise, encore pire, payé à l'heure, mais les heures étaient rayées pour raison X ou Y, des journées de 6h00 du matin à 22h00 avec obligation d'être à 7h00 à 400 kilomètres plus loin... Même salaire de misère. Le cadre se débrouillait mal, embauche un de ses potes qui m'enfoncé en déclamant des délais de chantiers ahurissants, et tout me retombe dessus MES délais sont bons.

Grosse dépression, un mois d'arrêt, un avertissement pour "défaut de présence au poste" (malgré l'arrêt dûment envoyé dans les règles de l'art).

Démission, intérim depuis 5 ans à un poste bien en-dessous de mon grade, mieux (beaucoup) payé, horaires "normaux", et considération. J'ai fait en Janvier une chute, un accident de travail à cause d'une entorse et diagnostic d'une usure précoce des cartilages. l'agence d'intérim m'épaule à fond la caisse.

Quand j'ai entendu que cette loi était proposée, je n'ai résisté à faire un parallèle avec mon expérience.

J'ai subi ce que cette loi propose et les dérives sont évidentes car subies aussi.

Et je n'aimerais pas que ça devienne une norme officielle.

"Ne la compte pas, elle ne sera bientôt plus là"

Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Humiliation, Législation, Rapports sociaux

Je suis ingénieure d'étude dans une grande institution de recherche scientifique. Enfin, je l'étais.

J'y ai travaillé 2 ans durant lesquels j'ai signé 5 CDD ou peut-être 6... A trois reprises, 1 à 2 semaines avant d'être renouvelée, on me prévenait qu'il n'y avait finalement pas assez de sous et qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de me proposer une vacation. Je passais donc d'un contrat de 35h par semaine à un contrat de 120h par mois où j'étais payée 500€ de moins, soit 1/3 de mon salaire. Ne nous leurrions pas, j'effectuais dans tous les cas, bien plus des 35h par semaine... par passion, par conviction, par conscience professionnelle, par responsabilité, parce que "de toutes façons, ce n'était qu'un seul mois" et peut-être aussi par solidarité parce que, quoi qu'il arrive "au moins, on a la chance d'avoir un boulot".

Avec le temps et les contrats signés, l'espoir d'avoir un poste un peu plus fixe grandissait. Pas de CDI non, moins de 15% de l'équipe avait la chance d'en avoir un, le reste enchaînait des CDD. Mais j'espérais des contrats un peu plus longs pour me délester de cette angoisse permanente de ne pas être renouvelée.

Puis l'état des finances de l'équipe s'est dégradée, chacun de nous sentait son poste chanceler. Je faisais partie des derniers arrivés, je sentais que mon poste était sur la sellette mais personne ne me disait rien malgré mes questions. Jusqu'au jour où devant une partie de l'équipe quelqu'un dise (sans méchanceté mais par maladresse) "de toutes façons elle ne sera bientôt plus là, donc faut pas la compter". Frustration, humiliation, repli sur soi. On se pose des questions sans aucun fondement sur nos compétences, mais lorsque vous alliez problèmes financiers d'une équipe sans aucune communication de vos chefs, vous vous montez la tête à en pleurer dans votre sommeil. Mais comment en vouloir à ses chefs qui sont d'habitude plein de bienveillance ? En tant que chercheurs, on ne les forme pas à manager une équipe ni même à chercher des financements...

Je n'ai jamais été de caractère à me laisser aller, je vais de l'avant et je rebondis lorsque des obstacles se présentent à moi. Mais c'est dur. C'est dur de se sentir moins bien, moins légitime, moins respecté lorsqu'on n'a pas de travail, lorsqu'on ne contribue pas à la société. Et lorsque ces pensées arrivent à submerger dans mon esprit je me déteste, difficile de relativiser en toutes circonstances.

Bien que j'ai signé un contrat avec un salaire en deçà de ce qui avait été convenu à l'entretien, bien qu'on m'ait déjà demandé de signer un contrat vide qui ne serait rempli

qu'après, bien que c'était difficile à vivre et bien qu'il m'ait fallu plusieurs mois pour arrêter de me questionner sur mes qualités en tant que personne, il faut continuer à avancer. J'ai eu la chance de faire le travail que je voulais, d'avoir des collègues géniaux, des chefs qui nous laissaient toute la liberté que nous voulions. Mais ça ne devrait pas être éphémère, ça ne devrait pas nous peser jusqu'à ne plus croire en nous même et nous freiner dans notre travail, alors oui, on vaut mieux que ça.

Un travail absurde

Aliénation, Précarité, Situations/injonctions paradoxales

Bonjour je voulais partager un témoignage avec vous. J'ai été virée avant la fin d'un CDD de 8h. J'ai été embauchée par une boîte d'événementiel low-cost et la mission était absurde.

Nous devons reconduire des clients en haut d'une cote pavée des bords de Seine parisiens à bord de vélos, des triporteurs équipés de sièges arrières pour 2 personnes et d'une carcasse qui englobe le tout avec des messages publicitaires.

Je vous laisse imaginer la taille et le poids de l'attirail. ça, plus deux passagers à l'arrière, plus la chaîne qui déconne, plus la côte pavée à monter, le tout payé au SMIC horaire. Le lendemain je n'y ai pas été le matin parce que j'étais crevée.

En arrivant l'après midi, j'ai été virée par "manque de professionnalisme". Je les ai recontacté pour protester et leur retourner leur manque de professionnalisme. "Oui, mais on vous a prévenu que c'était dur physiquement" .. Voilà voilà.

Pour les clients comme pour les employés, cette boîte est une grosse arnaque, qui fait tourner grâce à la précarité des jeunes diplômés et des étudiants. Accepter des conditions de travail absurdes pour le SMIC.

« Pour éviter la précarité, on ne renouvelle pas les CDD »

Contrat, Heures supp', Législation

Tout au long des témoignages, il y a la question d'un statut qui revient régulièrement celui de vacataire. C'est ce que j'ai été pendant 6 mois dans une bibliothèque.

Objectivement, et par rapport à d'autres témoignages, ce fut une plutôt bonne expérience, les responsables directs étaient compréhensifs, attentifs et sympa, c'est la direction, le système qui me fait dire : on vaut mieux que ça.

Le 13 novembre comme beaucoup de personnes, mon téléphone a sonné pendant toute la soirée, des amis me demandaient comment j'allais, où j'étais, etc., je regarde ces chaînes de télévision à la limite de l'anxiogène et je vois l'apparition de notre état policier ...Oups d'urgence ainsi que la fermeture des lieux publics à Paris. je me couche tard, mon chat dans mes bras en pensant aux gens dont je n'avais pas de nouvelles. Le lendemain, j'apprends via Twitter que mon lieu de travail ...restera ouvert ... J'en reste perplexe ... et les directives du ministère on s'assoit dessus ou c'est moi ? Après concertation avec la plupart des collègues (via réseau social), on décide de tout simplement faire valoir notre droit de retrait et dans le doute de ne pas aller au boulot le 14 ... sauf que ce droit n'existe visiblement pas pour les vacataires (selon la direction ?). Il en découlera que naturellement la bibliothèque refermera comme beaucoup d'autres lieux publics ce jour-là. Cependant, toutes les heures de travail qui ont sautées à cause de l'état d'urgence et bien elles ne seront absolument pas payées, dans la mesure où les vacataires sont payés à la tâche et non par les heures prévues par les contrats. Mais notre institution dans sa « immense » générosité nous proposera de compenser nos heures perdues pour avoir notre salaire complet. Cette proposition viendra du bout des dents, en nous faisant comprendre à quel point il s'agissait là d'une fleur. Et sur le coup j'ai effectivement trouvé ça généreux. Ainsi, j'ai effectué mes heures supplémentaires pour rattraper des heures qu'on refusait de nous payer...comme si s'agissait d'une absence, ou d'un tort qu'on me faisait la fleur de pouvoir rattraper .

Après cela viennent naturellement les petites mesquineries de la haute direction, et l'absence d'intérêt pour le bien-être des vacataires : une collègue qui se fait poursuivre dans les rayons par un habitué qui sera à peine réprimandé et recommencera juste après... Devoir mendier une lettre de recommandation, et qui nous sera délivré le jour même de notre départ pour empêcher que l'on puisse démissionner à l'avance, le tout accompagner de remarque « est ce que tu continueras à faire du bon boulot si je te

donne cette lettre ? ».

Le pompon fut quand je suis allé voir le RH pour demander les attestations de pôle emploi, poussé par la curiosité, j'ai fini par demander pourquoi est-ce qu'il ne renouvelait pas les contrats de vacataires, ou même créer des CCD de 1 an, pour éviter des recrutements au milieu de l'année. La réponse fut assez simple, « Tu comprends si on ne renouvelle pas les vacataires c'est pour les empêcher de tomber dans la précarité, ils pourraient s'imaginer qu'on les recrute définitivement après ». Donc on met les gens au chômage, pour empêcher qu'ils deviennent précaires ? Ou tout simplement parce qu'un contrat en CDD coûte plus cher et que les employés auraient des droits ?

Après 6 mois de travail dans cette bibliothèque, je garde de bon souvenir de l'équipe, mais surtout cette impression d'être quantité négligeable par rapport à la direction et surtout ce sentiment de devoir passer pour une serpillère à chaque fois qu'on doit demander quelque chose . C'est moi ou on vaut mieux que ça ?

"J'ai été déclarée en bore-out."

Atteintes à la dignité, bore-out, Dévalorisation, Maladies/accidents professionnels, Problèmes d'éthique, Surveillance

Le mois dernier, alors que je venais de terminer mes partiels, j'ai décidé de tenter l'aventure de l'intérim. Apparemment il s'agit de faire de petites missions, rémunérées 20% mieux que le SMIC, et qui ne durent pas trop longtemps.

Ça me paraît honnêtement être le contrat "idéal" quand on est une étudiante en vacances. Et pas trop fatigant.

Je m'inscris donc dans une boîte non-loin de chez moi, et peu de temps après, on m'envoie sur ma première mission. Je suis toute excitée, je réussis mon entretien haut-la-main, je suis confiante, j'ai hâte de travailler.

Le premier jour, on me brief, on m'explique ce que je vais devoir faire. Il s'agit d'être hôtesse sur un stand, et ce pendant quelques semaines. Pas de soucis, ça m'a l'air facile, j'ai déjà de l'expérience dans ce domaine.

Je travaille toute l'après-midi. 5h par jour. Au début je suis enthousiaste, je m'investis, je vais vers les gens. Je me sens utile.

Puis je commence à m'ennuyer à mon poste. Il n'est pas rare de ne pas voir une seule personne sur le stand pendant 45 minutes.

Parfois, il est vide toute l'après-midi.

Mais je ne peux pas m'asseoir. Ma supérieure vient me le rappeler lorsqu'elle voit que, vu que le hall est vide, j'ai eu le malheur de m'asseoir 5 minutes.

Je ne peux pas consulter mon téléphone non plus, même s'il est caché derrière mes tracts, et qu'il disparaît évidemment au moindre client à l'horizon.

Je dois rester 5h debout. Sans sortir mon téléphone. Et fixer l'horizon. Attendre en souriant. Être un meuble.

Vu comme ça on dirait un job cool, oui, je suis payée à rien faire, haha super mon travail est facile. Moi aussi avant je me serais estimée heureuse de pouvoir gagner ma vie en faisant le moindre effort... Mais je vous assure que le temps passe tellement lentement, et on se sent tellement dévalorisé, que ça ruine le moral.

J'ai essayé d'arranger les choses. Moi et mes collègues avons dit des dizaines de fois à ma supérieur que personne ne venait sur le stand (stand auquel elle passait 30 secondes par jour), et nous lui avons proposé des solutions pour améliorer la situation. Nous nous sommes investies.

Nous avons gentiment (ou pas) été remises "à notre place".

Lorsque j'ai décidé de sortir mon téléphone parce que l'ennui me mettait de mauvaise humeur, et que ma supérieure l'a vu, je lui ai dit honnêtement que le téléphone m'aidait à supporter l'ennui. Qu'il n'y avait, encore une fois, eu personne en 2h30 sur le stand.

Elle m'a dit qu'elle allait essayer de "réduire nos horaires" pour solutionner le problème. J'étais contente d'être enfin écoutée, sauf que c'était loin d'être le cas, en réalité.

Elle est revenue me dire fièrement qu'elle avait viré la personne qui travaillait sur le stand le matin, mais que moi, mes horaires restaient inchangés, et qu'à partir de maintenant je n'avais plus intérêt à sortir mon téléphone.

Clairement une stratégie pour me remettre à ma place, à la limite du harcèlement.

J'ai été déclarée bore-out le lendemain. Ma supérieure a appelé mon agence d'intérim, et leur a dit que je n'étais pas sérieuse, et que j'avais mal pris le fait qu'elle m'ait demandé de ne pas sortir mon téléphone. Que mon arrêt était bidon.

En gros, elle n'a pas supporté le fait que je refuse d'être un meuble, et que je l'ai "lâché" pour le stand, alors qu'elle n'a eu aucun scrupule à lâcher l'intérimaire qui occupait le poste du matin et qui comptait sur ce job pour payer ses factures, juste pour asseoir son autorité.

Lorsque je suis allée déposer mon arrêt dans ma boîte d'intérim, la conseillère a roulé des yeux. Évidemment.

Je n'ai jamais eu d'arrêt maladie de toute ma vie, même lorsque je bossait 15h par jour en colonie. Les intérimaires n'ont pas le privilège de pouvoir être malade. Encore moins si c'est une maladie mentale.

Mais le patron a toujours raison, n'est-ce pas?

Je suis progressivement devenue inapte à supporter les ordres ineptes.

Conditions insupportables, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress

Je ne travaille plus depuis 2004, je crois...

Je suis progressivement devenue inapte à supporter les ordres ineptes pourtant pas rebelle à ceux qui ont un sens, une réalité concrète !

J'ai commencé ma vie professionnelle par plein de petits boulots, déclarés ou pas !

Puis, m'étant formée aux métiers de la fabrication de la presse et du livre, j'ai travaillé dans une SCOP dans laquelle j'étais la plus mal payée, en dessous de la femme de ménage aussi !

Puis, j'ai enchaîné des emplois intérimaires dans des conditions parfois très discutables !

Puis, dans un studio de création et photogravure : au bout d'une semaine, c'était la fin du mois, j'ai touché un premier chèque, mais un mois plus tard, première paye d'un mois entier, chèque en bois, puis traite en bois !...

Lorsqu'on dépose ce type de créance et qu'ils ne sont pas payés, la banque vous compte des frais ! c'est le bonheur !...

Nous étions tous logés à la même enseigne, tous les salariés avaient eu la même chose !

Du coup, nous venions au travail, mais faisons rien "nous étions à disposition dès que nous serions payés"; le patron pour que nous reprenions le travail s'est mis à nous payer "au cul du camion" c'est à dire, chaque soir, sinon, pas question qu'on travaille le jour suivant ! travailler au noir dans une boîte dans laquelle j'étais salariée, j'avais jamais eu l'idée que ça pouvait arriver !

Ça a duré des semaines, on avait toujours pas nos payes de juin, alors on a durci le ton, ne voulant pas que cette situation se pérennise !...

Certains employés étaient dans le caca avec leurs crédits ou leur loyer...

Nous avons cherché à ce que le patron dépose le bilan pour être libre de tout

engagement, avoir nos papiers pour s'inscrire à l'ANPE, mais lui, toujours dans des magouilles avec la société de son épouse, savait nous calmer ou du moins tempérer nos ardeurs à accélérer les choses...

Puis, un jour, fin août ou début septembre, lorsque nous sommes venus il n'y avait plus de cloisons dans le local, ni prises électriques : la société qui avait fait ces travaux n'ayant pas été intégralement payé était revenu prendre possession du matériel !

Donc, impossible de travailler... et le patron ne déposait toujours pas le bilan :

on était donc "pas libre de tout engagement" et ne pouvions prendre un autre emploi ni nous inscrire comme demandeur d'emploi !

Cette situation s'est prolongée jusqu'en novembre, comme nous avons déposé un dossier au Prud'hommes mais qui était conditionné par la date du dépôt de bilan; En décembre, nous avons enfin pu toucher ce qu'on nous devait, accompagné des congés payés et des papiers nous permettant de retrouver un emploi ou de s'inscrire au chômage ! mais depuis juillet, il avait bien fallu tenir le coup !...

J'ai repris l'Intérim et là :

J'étais dans une boîte enchaînant les missions de 2-3 jours par semaine puis, ayant appris au bout de plusieurs mois que j'avais les mêmes droits que les autres employés j'ai demandé à bénéficier des réductions sur le cinéma et autres avantages liés au comité d'entreprise

C'est là que dans les jours qui ont suivi, on m'a dit que je n'étais pas à la hauteur du poste que j'occupais, que je ne prenais pas l'heure entière pour manger, je ne sais quoi encore alors que le poste proposé me faisait faire parfois 12h de travail par jours soit jusqu'à 36h en trois jours et bien sur, en heure normale vu que je faisais moins de 40h par semaine !...

Bref, Fin de mission avec réprimandes tant de la boîte que de la société d'Intérim !

...

J'ai quand même repris l'intérim, et enchaîné quelques boulots, re prud'hommes, puis une nouvelle formation.

Un nouvel emploi dans ce même lieu mais au rez de chaussée chez un autre patron, qui, lui aussi a fini par déposer le bilan ! Je commençais à me dire que cet immeuble était "scoumouné" !

Après, j'ai retrouvé très vite un poste dans une boîte d'architecte dans laquelle j'étais la seule graphiste,

J'avais tout à faire, avec du matériel informatique qui ne correspondait pas au travail qu'on exigeait de moi.

Lorsqu'ils m'avaient embauché, ils savaient parfaitement que je ne savais pas, ou à

vitesse très réduite, faire de la frappe. Pourtant, j'en ai eu plein à faire dans lesquelles il y avait plein de fautes qui n'ont été relues qu'après la mise en pages et dans un ordre très dispersé !

4-6 semaines après mon entrée dans cette boîte, j'avais travaillé entre 8 et 10h par jours (payé 39h) et on m'a "collé une stagiaire" à qui je devais tout expliquer 3 fois au moins, et on me reprochait de mal faire mon job tout en me demandant de venir travailler une nuit pour accélérer un autre dossier !...

8 semaines plus tard, j'étais épuisée, et à ma pose déjeuner, j'étais chez le médecin :

j'avais une tension qui avait totalement chuté et avais perdu 4-5kg :

j'ai eu plusieurs arrêts maladie successifs, durant au moins 2 mois, puis, un mi-temps thérapeutique de 2 mois.

Lorsque le patron a reçu le second arrêt d'un mois, il m'a convoqué alors qu'il n'en avait pas le droit ! exerçant une pression dont je n'avais vraiment pas besoin !

Lorsque je suis revenue, en mi-temps thérapeutique, ils ont tout fait pour me faire craquer :

j'ai du travaillé de 6h30 à 10h30, en fait ça ne m'a pas trop gêné car j'habitais pas loin !

Après ma journée était libre et je retournais me coucher le plus souvent, ou faisais une sieste.

Ils ont eu le culot de me dire que pour rattraper le travail que je n'avais pas fait, ils avaient du embaucher 2 personnes en temps plein ! que j'en étais responsable !

Il y avait un accroissement constant de la masse de travail et refusaient de le voir !

Mon contrat en CDD devait prendre fin début aout, et sur les conseils de mon médecin, j'ai programmé une cure thermale avant la fin. je suis donc partie vers le 20-25 juillet, n'ayant qu'une crainte, c'est qu'ils renouvellent mon contrat.

Ils ont été jusqu'à m'appeler sur mon lieu de cure pour savoir où j'avais mis un dessin fait chez moi et refusé pour une couverture de livre, me demandant, vu que je l'avais fait chez moi, avec mon matériel et mon papier, si j'avais laissé un double des clés à Paris pour qu'ils le récupèrent !... Ils manquaient pas d'air !

Ils m'ont même menacé mais j'ai tenu tête et j'ai dit qu'il n'y avait pas de double de clé à Paris ou chez des personnes parties en vacances !...

Ouf, il n'ont pas renouvelé mon contrat et il m'a fallu du temps pour récupérer ma santé...

Plus tard, j'ai eu un contrat, un nouveau CDD, dans une petite boîte mais dans

laquelle le patron était caractériel !

J'ai signé un contrat hyper détaillé dans lequel il y avait même des clauses abusives, (je l'ai su après)

Au bout de 3-4 semaines, le patron m'a eu dans le nez ! 2 à 3 fois par semaine, il me convoquait dans son bureau dès son arrivée pour me faire moult remontrances... J'en ai pleuré mais ne voulais pas craquer ! C'était du harcèlement moral

J'ai eu un arrêt de travail de 3 jours et à mon retour, il m'a bien fait comprendre qu'il n'y croyait pas !

Il a continué son manège en me convoquant dans son bureau très régulièrement, le harcèlement a repris espérant que je donne ma démission !

J'ai senti qu'un de mes collègue lui aussi se retournait contre moi, mais je ne voulais pas y prêter attention. Il m'avait donné un dossier totalement incomplet pour que je mette le plus de temps possible à le réaliser durant l'absence du patron.

Me faisant refaire toute la frappe alors qu'elle existait sur un CD, la mise en page qu'on m'avait imposé était "à chier" : c'était un gros fascicule sur de la formation professionnelle privée donc payante, destinée en majorité à des ados.

Ce fascicule était payé par les pubs que cette même boîte vendait, c'était même la spécialité de cette entreprise !

Ils facturaient la pub, et les boîte de formations privées !... Du génie ! à la fin de mon contrat, avant même de me donner l'ensemble des prestations auxquelles j'avais droit, comme les congés payés et la prime de précarité d'emploi, on me faisait signé les papiers comme quoi "nous étions quitte"

J'ai eu après les papiers pour me réinscrire à l'ANPE, mes feuilles de salaires...

C'est des années plus tard que j'ai vu que mes congés payés n'avait pas été versés et jamais l'ANPE ne m'en a parlé alors qu'une fois de plus, j'étais à bout de force.

Le harcèlement existe depuis la nuit des temps, très souvent ce sont les femmes qui sont en première ligne pour en faire les frais, mais pas que...

Je suis aujourd'hui en invalidité et ne travaille plus que pour des asso en bénévolat et même dans une certaine asso, je me suis engueulée avec eux tellement ils tiraient sur la corde sans être payée, j'ai même reçu des copies de mails regroupé comportant des observations sur mon travail dans lesquels était clairement dit que j'étais nulle !

Bien sur, les copies de ces mails n'étaient pas signés.

Au bout de 3 mois de travail sur un logo décidé par au moins 10 personnes, personne n'était d'accord, sauf sur la typo que j'avais fortement déconseillé, qui devait être en blanc sur fond de couleur mais aucun accord sur le fond fut pris, il m'ont demandé de

céder mon travail et qu'ils le ferait eux même...

Là, j'ai pété les plombs, et reçu 200€ de défraiements pour mes impressions couleurs sur papier photo, et ma vingtaine de déplacements Il m'a même été reproché de ne pouvoir venir certaines fois !

Je crains bien que la loi El Khomri fragilise encore un peu plus les salariés les moins avantagés, les femmes en premier, qui, dans notre pays, à formation égale et à poste égal, touchent encore en moyenne 20% de moins que les hommes !

"Ici, l'entreprise ne changera jamais".

Burn-out, Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Licenciement, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Santé, Stress, Surveillance

Ça fait 5 ans et 7 mois que je suis rentré dans le monde du travail après avoir obtenu, non sans difficultés, mon diplôme du DUT GEII (Génie Électricité et Informatique Industrielle). J'ai eu cette "chance", de trouver un emploi rapidement, soit deux semaines après l'obtention de mon diplôme.

Il s'agit d'un poste d'inspecteur électricité et gaz pour ce qui est des établissements en étant équipés, qu'ils soient publiques ou privés et recevant ou des travailleurs ou du public (soit techniquement, ERP et ERT). Vous comprenez qu'il y a donc une charge de travail largement suffisante en sachant qu'il faut une visite tous les ans ou tous les deux ans selon le type d'établissement.

Mon rôle était de vérifier que les installations répondent à la norme pendant leur exploitation.

Ce contrat devait donc durer 6 mois, j'ai eu droit à une formation et à mes équipements de protections individuelles (EPI) mais disons que les deux étaient légers car la formation ne remplace pas l'expérience et qu'un jeune diplômé ne verra pas tout ce qu'un vétéran peut voir, et que mes équipements n'étaient pas au complet. En effet, il me manquait la blouse coton en cas de risque de projection d'étincelle mais pire, il me manquait mes chaussures de sécurité !

Au bout de 5 mois dans l'entreprise et quelques jours après le jour de l'an, on m'envoie sur une vérification périodique d'une porcherie (vous commencez à comprendre pourquoi le manque de chaussures de sécu devient un très grave problème dans ce genre d'installation, ainsi que la blouse). N'ayant pas tout mes équipements (réclamés dès mon arrivée et tous les mois), je commence à faire la visite de l'établissement avec un technicien.

Ayant donc un problème vestimentaire, quand je dû passer une barrière métallique au petit matin donc bien trempée avec pour marcher, des chaussures de ville, et bien, j'ai fais une chute de 1.20m tête la première ...

Intervention des pompiers, immobilisation, direction le CHU, radio ... Résultat : Traumatisme crânien et cervicalgique + entorse de la cheville !

Un mois d'arrêt et donc reprise 3 jours avant la fin de mon contrat.

Oui, mais bon, ce n'est pas tout, revenons au début de ce poste. J'ai discuté avec le patron qui avait un problème, c'est d'avoir vendu à un client une mise en plan de l'ensemble de ses installations dans un CHRS ... Ayant une formation en stage de fin d'étude sur AutoCAD (logiciel de DAO, dessin assisté par ordinateur), je propose mes services et lui indique qu'on fera un règlement à l'amiable pour le paiement des heures en dehors du travail ... (j'ai une conscience professionnelle qui fait que j'en fais trop, et la preuve ...).

Du coup, je travaille à remettre en forme une pile de 20 cm de schéma électrique avec toutes les informations de modifications dessus. Je commence cela avant même le début de mon contrat ...

J'y ai travaillé 400h sur 5 mois, autant vous dire que, quand vous présentez votre feuille d'heures supp approximative car fait sur un bilan hebdo, ben ils m'ont rigolé au nez et m'ont dit qu'ils payeraient mais qu'il fallait d'abord remonter l'info. J'ai vraiment douté de leur honnêteté ce jour là ...

Donc me voilà de retour dans l'entreprise 3 jours avant la fin du contrat, on me demande de venir dans le bureau du patron et on m'y signifie après toutes les câlineries pendant la durée du contrat que finalement ils ne me prendront pas en CDI.

Dégouté, mis à la porte comme un mal propre, j'ai failli supprimer tous les dossiers de mon travail fait en dehors de l'entreprise pour signifier mon mécontentement et on m'a fait sortir de force de l'entreprise avec une surveillance pour que je parte bien ...

Outré et au chômage depuis un mois et demi, je dois recevoir mon solde de tout compte et ma feuille Pôle Emploi. Jamais deux sans trois. Me voilà avec un chèque sans signature (que je n'ai donc pas le droit d'encaisser) avec un montant erroné car pas d'indemnités de précarité car pour eux, je n'étais pas en CDD mais en contrat de professionnalisation ...

Donc difficulté financière à la clé avec le fait que Pôle Emploi ne m'indemnise pas vu que j'ai reçu un chèque avec une somme complète (donc intégrant les IP).

Résultat, douleur (encore aujourd'hui à 4/10) et mes yeux pour pleurer.

8 mois après, en m'étant syndiqué, j'attaque le bureau de contrôle qui m'a employé avec tous les éléments en poche. En conciliation pour le référé, me voilà avec un chèque de 5.500€. Je trouve que c'est peu pour les douleurs que je vis quotidiennement et sur lequel une clause dans la conciliation m'interdit de porter l'affaire devant la Sécurité Sociale.

Bon, alors #OnVautMieuxQueCa, je n'ai pas fini mais déjà on a le droit de penser que j'ai la guigne ...

Nouveau poste, nouvelle difficulté. Tout le monde connaît l'intérim, changer d'entreprise au gré des besoins !

J'arrive sur une entreprise qui fait de l'installation électrique et CVC (Chauffage, Ventilation, Climatisation) plomberie.

Je suis dessinateur projeteur et je prends mon poste dans une maison reconvertie en BE (Bureau d'Étude). Le patron est du genre à gueuler pour pas grand chose et son empathie s'approche du zéro quitte à devenir violent quand on ne fait pas comme il le dit et indiquant qu'à la moindre merde, sa fortune étant faite, l'entreprise serait mis en cessation ...

Joie et bonne humeur font donc partie de mon quotidien !

Les plans modifiés repassent en permanence sous ma main car il a un autre défaut, il change en permanence d'avis.

Bon, et puis pire encore, pour lui, les pauses, ça n'existe pas ... Prendre l'air est interdit, et arriver avec une ou deux minutes de retard revient à compromettre son autorité (pauvres sont ces enfants ...).

Mes contrats sont renouvelés toutes les semaines ou toutes les deux semaines, de quoi me tenir en haleine et de ne pas pouvoir dire grand chose ...

Je passais donc de peu de travail à beaucoup de travail en 1h avec lui derrière moi pour contrôler ce que je faisais il m'arrivait de travailler pendant 4h avec lui alors que ça faisait 3h que j'aurais dû débaucher !

Donc mes journées devenaient difficiles, toujours en stress quand j'entendais son véhicule arriver comme si j'allais être pris à parti et tabassé. 5h à ne rien faire et ne pas avoir de droit de faire quelque chose autre puis 3h à 4h à trimer pour ne pas me faire engueuler pour une erreur sur mes plans.

Un soir, en partant à 18h45 au lieu de 16h45, fatigué, j'ai pris la voiture, et au carrefour suivant, j'ai eu un accident à cause de ça. Un scooter que je ne voyais pas m'a percuté, j'aurais pu éviter ça si je n'avais pas été fatigué. Rien de grave pour moi et le scooter, ça n'empêche que cet accident aurait pu être évité ...

Deux mois plus tard, la pression montait, j'avais accumulé 11 mois de contrats ininterrompus avec l'entreprise, j'allais le matin avec la boule au ventre et le midi, je pleurais dans ma voiture pensant que j'étais nul et incapable de faire mes plans sans erreur et du premier coup. Je commençais à avoir des envies d'avoir un accident pour être mis en arrêt. Tout me semblait impossible à faire, comme si la charge de travail était devenue colossale et ça, même dans les moments où je n'avais aucun plan sur lequel travailler ...

Les engueulades montaient, j'ai demandé à mes collègues de m'aider mais rien, pas un mouvement.

J'ai prévenu ma boîte d'Intérim, rien. Avec une facture à coef. 2.5, c'était normal, il ne fallait pas que je compte sur eux.

Ma femme attendait notre premier enfant, elle en était au troisième mois de grossesse et j'ai eu, dans un moment de doute violent, l'envie de tout arrêter mais que cet enfant puisse avoir un père qui va bien.

Le soir même, j'ai pris rendez-vous avec un médecin et le nom de la maladie que j'avais et que j'avais commencé à sentir en moi était enfin exprimée : BURN OUT.

Un mois et demi d'arrêt et le devoir de ne plus retourner dans l'entreprise.

Le burn out est un problème symptomatique d'un marché du travail ne permettant plus l'accès à tous à un poste décent mais aussi de pouvoir dire "Au revoir" à une entreprise qui malmène et qui fatigue les âmes !

Cette maladie, c'est ce qui touche ceux qui sont consciencieux au travail, qui veulent montrer qu'ils en sont capables, qu'ils sont utiles, qu'ils sont importants. C'est une chose qui n'existe pas dans une société où, si vous n'êtes pas content, la porte est devant vous.

Moi, cette porte, c'est le gouffre qui détruit l'humain et qui nous fait sentir inutile pour la société, des fainéants ...

La société nous le décrit tous les jours dans les émissions télé ou radio que le "demandeur d'emploi" est un assisté.

Le burn out, c'est l'impasse du choix [destruction par l'entreprise] ou [destruction par la société].

Et je n'ai pas fini ...

Me voilà, deux mois après cet épisode à entrer sur un poste qui me faisait rêver. De l'indépendance, du temps, des initiatives à prendre, des projets intéressants, et une charte graphique intelligente bien que perfectible.

Je rentre dans un BE où je vais remplacer un départ une semaine après. Je suis en Intérim pour faire la période d'essai dans une autre boîte d'intérim qui a été choisie pour sous-traiter mon contrat.

Je partage donc le bureau avec une dessinatrice de 45 ans récemment reconvertie de son poste de factrice (5 ans dans l'entreprise).

Je fais mes premières armes et j'éblouis par ma rigueur et mon efficacité.

Mais c'est bien là que le bas blesse, je commence à faire de l'ombre à ma collègue et mes responsables le lui montrent. Elle, elle voulait le poste de responsable BE, ce que je comprends vu son ancienneté. Mais plus on avance, moins elle a de responsabilité, elle s'occupe de moins d'affaires que moi et je finis par amener des éléments de réflexion pour améliorer la vitesse d'exécution des plans qui la mette en difficulté mais qu'elle ne me dit pas car elle est froide suite à une réflexion qui ne se voulait pas être méchante.

Impossible de lui parler et quand mes responsables me demandent des techniques particulières sur AutoCAD, impossible pour elle de ne pas se sentir rabaissée jusqu'à ce qu'on me demande de lui montrer certains points importants sur le logiciel pour se simplifier la vie.

Autant dire que, sans m'en rendre compte, je suis passé de l'autre côté, je suis devenu le harceleur passif.

En plus, on commençait à me raconter des histoires sur elle et sur d'anciens collègues qui ne pouvaient me rendre insensible et qui ne me permettaient plus d'être empathique ...

Ça a duré 5 mois, et je me suis mis en congé pour l'arrivée de mon garçon !

Juste après ce congé, je devais avoir un CDI, mais non, j'ai eu un CDD, sans augmentation de salaire, sans avantage, et avec ...

la démission de ma collègue. Je me retrouve avec un poste en CDD, un remplacement, un BE à gérer seul, ça ne me rassurait pas pour la suite.

En refaisant l'histoire avec son remplaçant, un jeune ayant 6 mois d'expérience, je me suis rendu compte de l'infamie qu'on avait pu produire sur elle mais aussi de tous les pots aux roses auxquels je n'avais pas pris attention du genre :

- Intérim + CDD à la suite = interdit
- Remplacement en CDD ou intérim d'un poste existant laissé vacant = interdit
- Suppression automatique des temps de pause sur le salaire = interdit
- BAC+2 Etam = Catégorie E mini dans la grille de salaire du BTP (cat C pour moi et B pour mon collègue)
- Interdiction d'indication des heures supplémentaires = interdit

Autant dire que tout cela commençait à s'ébruiter dans l'entreprise et titillait la direction.

Entre temps, j'avais refait entièrement la charte graphique pendant que j'étais en congé paternité. En revenant, je l'ai directement mis en place ce qui aida mon collègue à comprendre le fonctionnement de l'entreprise et de l'établissement des plans.

Mais voilà en janvier, un après midi, je me sens mal et je travaille difficilement, dans l'entreprise, tout le monde voit que je ne suis pas bien. J'arrive malgré tout à reprendre des forces le soir et ma conscience me pousse à rattraper le retard dû à ce malaise jusqu'à tard le soir.

Le lendemain, impossible de me lever où même de faire un mouvement sans vomir et avoir des crampes. La lumière du jour me provoquait des douleurs oculaires intenses. Impossible par mes propres moyens d'indiquer à 8h que j'étais malade.

Ma femme, s'occupant de notre fils, ne pouvait pas non plus appeler dû à la maladie qu'il avait depuis sa naissance (aujourd'hui résolue). Elle ne put prévenir qu'à 11h.

On est fin février, me voilà deux semaines avant la fin de mon CDD qui, normalement, devrait passer en CDI et du coup prêt à réclamer mon classement dans la bonne catégorie et montrer que je pouvais continuer dans l'entreprise.

Au moment de ma convocation, le patron m'indique qu'il ne me reconduira pas pour, non pas une raison de travail car il était de qualité, mais pour un problème de communication latent pouvant revenir d'ici 2 ans et qu'il ne voulait pas gérer.

Pour exemple, il a pris le jour où j'étais malade et qu'il ne fût prévenu qu'à 11h et que, même si je ne pouvais pas bouger, ma femme aurait pu appeler 8h. Je lui ai indiqué que s'il avait meilleure connaissance de ma vie personnelle, il comprendrait mieux pourquoi je n'ai pas pu téléphoner mais même la maladie aurait dû me permettre d'appeler ...

De plus, les modifications que j'ai apportées sauvagement avec l'accord de mes responsables montraient à quel point la communication ne se faisait pas bien. Et il m'a sorti une phrase à graver dans toutes vos têtes de lecteurs : "Ici, l'entreprise ne changera jamais".

Fort de ce comportement désastreux de la part d'un patron, j'ai préparé ce qu'il fallait pour que cela ne se reproduise pas et que mon collègue puisse avoir tous les avantages de cette destruction pure et simple d'une bonne relation de travail !

Photographie des bouteilles d'alcools fort dans les meubles de la cuisine de l'entreprise.

Témoignage de l'état d'ébriété multiple de la part du patron.

Et petit passage, suite à l'ensemble des détails délictueux indiqués dans une lettre pour DIRECCTE (direction régionale des entreprises de la concurrence de la consommation et de l'emploi), de l'inspection du travail.

Me voilà parti depuis une semaine et mon ancien collègue me raconte la rencontre. Ils en ont pris pour leur grade et moi, j'ai une feuille attestant des faits produits par l'entreprise !

Mais voilà, mon collègue qui avait le même problème que moi n'a pas été prolongé comme la secrétaire d'ailleurs.

Aujourd'hui, ils ont embauché des jeunes avec le même soucis et, en plus, n'ont pas respecté de délais de carence de l'utilisation à un même poste d'un contrat précaire.

QUOI ??? Vous croyez que c'est fini, sérieusement ???

Ma dernière mission, celle qui fait que ma vie en tant que sous-fifre est finie. Ce qui fait que je reprends en main seul toute ma carrière professionnelle sans me faire spolier !

C'est une entreprise du BTP avec un faible effectif mais absorbé par un groupe international. Un contrat de 1 mois.

Déjà, gros problème d'organisation, je me retrouve sur un poste inoccupé pour remplacer une personne en infection longue et qui n'a pas été occupé depuis trois mois avec tous les retards que ça engendre... C'est déjà mal parti, la charte graphique est à mettre à la poubelle et les plans sont lourds même vides (23Mo au lieu de 1Mo pour un plan très important et 46Ko pour un plan vide ...).

Du coup, l'ordinateur n'arrive pas à suivre et plante, je m'occupe seul de son remplacement.

Du coup, ma conscience me rattrape et voilà que je veux les aider à sortir de la merde dans laquelle ils sont ... Du coup, changement de la charte graphique, remplissage auto des cases, création d'un gabarit, mise en place d'une arborescence de fichier moins indécent (15 dossiers pour avoir le fichier voulu), création de documents gabarit clairs pour le client et pour le BE, respect des indications CCTP, etc.

Un boulot gigantesque que j'étais prêt à faire mais j'apprends que je ne remplace pas qu'une personne mais trois. Deux démissions en 3 mois et un Burn Out ! Du coup, l'élément perturbateur ??? Et bien, c'est le responsable BE, une personne parfaitement incapable de gérer un planning pour laisser le temps à la vérification et qui n'inclue pas les temps à vide pour la gestion d'urgence et des demandes mails. Il est incapable de calculer une puissance électrique bien qu'aillant fait un BTS électrotechnique. En clair, il indique une puissance d'ascenseur capable de soulever deux voitures alors qu'on est sur du personnel et qui, si on prend l'abonnement EDF, va coûter cher à la Maitrise d'ouvrage (client).

Il est en plus harcelant, il appelle toutes les heures pour savoir quand est-ce que j'ai fini de travailler sur tel ou tel plan.

Au bout d'un mois et demi, donc avec un renouvellement de contrat, voilà que je dois gérer une urgence + une autre et je pars de mon poste à 20h au lieu de 17h30. Pas de remerciement, pas d'excuse, rien, impossible de faire mon travail et finalement je me fais engueuler pour ne pas avoir traité l'urgence plus tôt ... C'est la goutte qui fait déborder le vase après des plannings de 3 semaines sur 1 semaine, des relances permanentes, des demandes extravagantes, une aide par un collègue qui m'a été refusé. BURN OUT, mon ami, me voilà !!!

C'est fini, travailler quand il n'y a pas de respect alors même qu'on est rare sur le marché du travail, c'est fini #OnVautMieuxQueCa

On est des êtres humains, pas du bétail. On n'est pas des chiffres, une statistique, une variable d'ajustement. On est vivant, on a des sentiments, une vie personnelle, des besoins.

Le marché du travail me fait vomir car quoi qu'il se passe, c'est toujours le pot de terre contre le pot de fer.

Déjà que beaucoup d'entreprises ne respectent pas le droit du travail, ne nous en mettez pas plus.

On veut juste vivre correctement et ne pas mourir au travail.

J'en vois de plus en plus souffrir au travail comme au chômage !!!

La loi El Khomri, c'est non, la balle de sniper dans ce paquet de destruction sociale.

ON VAUT MIEUX QU'UN CHIFFRE OU QU'UNE STATISTIQUE !

ON VAUT PAR NOTRE HUMANITÉ !

"J'ai vu des collègues se passer des anti-dépresseurs pour pouvoir supporter la pression."

Burn-out, Dépression, Santé

Je suis dans les ressources humaines et cela fait plus de 10 ans que je suis en précarité

Par ma multitude de travailles précaires et aussi par ma profession je pourrais vous faire part de nombreuses situations

Comme je n'ai aucune aisance rédactionnelle j ai donc choisi de vous raconter mes deux dernières expériences.

La première remonte à l année 2013 où j ai accepté un CDI sur Arras en tant que gestionnaire paie. J avais en trajet domicile/ travail (aller retour) 90 km mais c'était en principe provisoire car l entreprise allait dans un an déménager sur Villeneuve d ascq donc se rapprocher de mon domicile

J'ai donc sous cette condition accepté le contrat, d ailleurs ils m ont même montré les photos de la construction du nouveau bâtiment. Cerise sur le gâteau il m'ont demandé à moi et à mes collègues de choisir le nouveau mobilier de bureau.

Et quelques mois plus tard la direction a demandé des volontaires pour venir travailler au sièges à Paris comme nous étions tous réfractaires à cette idée, ils nous ont organisé une réunion au siège afin de nous convaincre. Pendant deux mois ils nous ont déballé le tapis rouge, réunion avec repas au champagne...

Et finalement ils ont été contraint d officialiser la délocalisation sur PARIS de notre service, c.-à-d. Nous imposer la clause de mobilisation de notre contrat donc en cas de refus = licenciement pour faute grave.

Heureusement j'ai eu l aide des délégués et j ai pu faire une rupture conventionnelle

Après quelques mois pour digérer cette mésaventure et faire entre deux un bilan de compétences viais pole emploie qui ne m a rien apporté.

J'ai accepté une mission en interim dans une entreprise semi-public pour remplacement d un salarié en absence maladie. J ai donc eu dans cette entreprise une multitudes de contrats en fonction des arrêts de celle-ci. Aujourd'hui cela fait 18 mois que je suis à ce poste, la personne n a toujours pas repris, en revanche, le motif de mon

contrat a changé .

Je suis encore dans cette entreprise pour 4 mois, et ensuite, le directeur des ressources humaines a imposé à ma responsable de me remplacer moi et une autre collègue intérimaire par deux contrats de professionnalisation. Contrat professionnalisation beaucoup moins coûteux et non comptabilisés dans les effectifs.

Mes collègues étant surbooké on m a bien-sûr demandé de bien vouloir former mon futur remplaçant sur une partie de mon travail .

De mon côté il était hors de question que j accepte. Mais...ma collègue à cause ou grâce à son léger handicap a pu transformer sa mission d interim en contrat aidé. En conséquence celle-ci me remplace et comme je suis proche d elle j ai finalement accepté de la former.

J'espère que ma publication pourra servir à prendre conscience qu il existe une réelle souffrance au travail.

Je ne peux malheureusement pas tout raconter mais j ai vu des collègues se passer des anti-dépresseurs pour pouvoir supporter la pression.

Il y a une phrase d un délégué qui me disait "le travail doit te faire vivre mais pas l'inverse "

Pas facile de nos jours à suivre ce principe...

Le travail a considérablement réduit la confiance que j'ai en moi

Conditions insupportables, Contrat, Dépression, Santé

j'ai aujourd'hui 32 ans et je considère que le travail a considérablement réduit la confiance que j'ai en moi. Assez, tout du moins, pour me plonger dans une dépression sévère et me faire penser au suicide SOUVENT

j'ai commencé à travailler à l'âge de 16 ans chez les "compagnons du devoir" à 600 km de chez moi (pour un salaire, à l'époque, de 1600 francs/mois pour un loyer de 3200 francs; tout en étant à 2h 30 minimum de mon lieu de travail. (j'évite à ce moment de vous parler de l'agression que j'ai subie de la part d'un voleur qui m'a pris tout ce que j'avais sur moi, dont de quoi manger le midi, à la gare de Fontainebleau; étant donné que vous vous en fichez, tout comme mon patron à ce moment là: "ben t'avais qu'à prendre le train d'avant qu'est-ce que tu veux que je te dise? (c'est à dire un train à 5h40 du matin) VOILA MA 1^E EXPERIENCE PRO

suite à ça, je suis resté encore un peu chez les "compagnons du devoir", puis j'ai tout arrêté et suis rentré dans ma Bretagne natale (1 an et demi plus tard sur un apprentissage de 3 ans), donc sans le diplôme

ce fut ma 1^{ère} expérience d'une longue série dans le domaine du travail

j'ai ensuite du travailler en intérim sans qualifications dans TOUS, ABSOLUMENT TOUS les boulots que l'on m'a proposé. j'ai JAMAIS rien refusé

par exemple j'ai travaillé pendant 2 semaines pour une entreprise de nettoyage industriel et pétroliers. l'entreprise X à X

la mission consistait à ramasser du pétrole collé au fond de la cuve d'un pétrolier avec des petites pelles (de cuisine, vous connaissez tous la pelle et la balayette)

pour info le pétrole de fin de cuve (tout du moins) est très très très collant, assez en tout cas pour bousiller ma montre et une gourmette que j'avais en dessous de mes gants et de ma combinaison en papier.

le salaire était, en intérim, du smic+30 € et de prime par jour. nous étions une cinquantaine d'intérimaires à faire ça

2 semaines plus tard je reçois ma feuille de FIN DE MISSION. comme 48 autres sur les 50 présents mais pas de prime touchée pour autant l'entreprise X pour ne pas la citer, a "viré" 48 salariés un vendredi soir (fin de mission pour tout le monde) MAIS en a gardé 2 pour travailler le lundi et le mardi suivant. seuls ces 2 personnes ont reçu la fameuse prime

de 30e/j.

CECI NE REPRÉSENTE QUE MES 3 PREMIERES ANNÉES DE TRAVAIL

si vous voulez que je vous raconte le reste, faites moi signe et je le ferai

ps: ce ne sont pas ces faits qui m'ont emmené en dépression sévère mais ceci+ les expériences suivantes.

Est ce normal ,qu'a 32 ans ajd,95''% de mes expériences pro soient de ce genre là??? quatre vingt quinze pour cent?????????? société de merde

je souhaiterai préciser que j'étais bien vu par mes patrons la tres grande majorité du temps?voir meme tout le temps?

dans le cas contraire;pourquoi certains patron me disaient-ils:va t'inscrire chez machin intérim, on arrete de travailler avec truc intérim?

sans meme la loi EL KHOMRI, les patrons font déjà ce qu'ils veulent de nous...alors qu'advindra -t-il de nous suite a cette loi? des esclaves c'est tout : des putains d'esclaves du capitalisme. je vous le dis: le nombre de suicide va tres probablement augmenter quoique c'est pas grave, on n'est que des pauvress victimes collatérales de merde,vu que la majorité va rentrer dans le moule

On rentrait pas dans le moule

Discriminations, Sexisme

Il y a deux ans, et après plusieurs années de voyages et deux maternités, j'ai recommencé mes recherches d'emploi. Lors d'un entretien téléphonique (et donc sans trace) avec une agence de recrutement l'agent me demande pourquoi j'ai "un gros trou dans mon CV", j'explique donc que j'ai eu deux bébés et la dame me répond "Je suis désolée mais on préfère recruter des gens qui ne sont jamais sorti du système" et elle a même refusé d'entrer mon nom dans sa liste de demandeurs d'emploi. Il me semblait pourtant que ce genre de discrimination est illégal mais comme ces choses là se disent par téléphone il n'y a aucun moyen de les prouver.

A défaut d'opportunité de contrat l'idée de créer ma boîte a germé. La première chose que l'on nous dit à la chambre de commerce et d'industrie c'est "Vous savez qu'un patron de PME se suicide tous les deux jours. Vous êtes sûre de vous?"

Quant à mon mari, qui est irlandais et qui était aussi à la recherche d'un emploi en même temps que moi, a dû expliquer à plusieurs reprises lors d'entretiens (ainsi qu'à la CPAM qui ne voulait pas lui donner de numéro de sécurité sociale) qu'il n'avait pas de carte d'immigration étant donné que l'Irlande fait partie de l'Union Européenne. Ça je l'avais appris au collègue. Soit ils sont incultes, soit c'est de la mauvaise volonté! Hmmm...

Et comme le RSA c'est bien pour dépanner mais que quand on a deux enfants à nourrir et l'envie d'une vie sociale et professionnelle plus épanouies et bien on est parti.

On vit maintenant à Dublin. Mon mari a trouvé du travail dans sa branche en à peine six semaines, quant à moi j'écris des livres de cuisine depuis ma maison et je vis sous le statut d'artiste.

J'ai vraiment l'impression d'avoir été mise à la porte à grands coups de pieds au derrière par mon propre pays, tout ça parce que ... ben... j'sais pas, on rentrait pas dans le moule. Le travail en France est un vrai problème. Le trouver, le garder, s'y épanouir, en vivre.... Bon courage dans votre combat. Je vous souhaite d'être rejoint par le plus grand nombre. Depuis Dublin je garde un oeil sur ce qu'il se passe à la maison, dans l'espoir de pouvoir rentrer un jour.

On vaut mieux que ça : Le syndrome du bouche-trou

Atteintes à la dignité, Précarité

" 1 an de boîte, mais comme je ne suis que remplaçante, je n'apparait ni sur l'organigramme, ni sur l'annuaire interne. Pire, on m'appelle par le prénom de la personne que je remplace"

Je suis une jeune femme proche de la trentaine. Bac+5, 3 langues parlées, très adaptable, mais comme beaucoup, j'ai plus de facilité à trouver une licorne qu'un job correct. Il m'arrive donc souvent de prendre ce que je trouve, aux conditions proposées par l'employeur, car « vous savez mademoiselle, y'en a des dizaines d'autres qui attendent à la porte ».

Bientôt en âge d'avoir des enfants (être une femme entre 26 et 32 ans ça ne plait pas trop à certains recruteurs), je me ballade, de CDD en CDD, car "une jeune femme de 28 ans, ça risque de nous poser un congé mat une fois le CDI en poche". Et paradoxalement, c'est ça, la majorité de mon expérience professionnelle : des remplacements de congé maternité. Donc je remplace, je m'adapte, je "bouche les trous", dans l'espoir qu'un jour moi aussi j'aurais un CDI confortable qui me permettra de penser un peu à l'avenir à plus long terme que 6 mois ou 1 an.

Au fil des ans, j'augmente en responsabilités, en compétence, en temps de travail bien entendu (35h, puis 37h, puis 40h), tout en baissant en salaire. Jusqu'à maintenant, je rongais mon frein dans l'attente d'une vie meilleure en me disant qu'une expérience de plus sur mon CV me donnerait l'occasion de défendre un peu mon parcours, mais l'expérience de cette année n'a fait que me conforter dans l'idée inverse.

Nous sommes en 2016, je recherche d'emploi depuis 5 mois, et une amie me contacte : une de ses connaissances recherche désespérément quelqu'un en marketing (cool! ma branche) car leur chef de produit a du partir en congé maternité anticipé, et précipitamment. Il fallait en urgence quelqu'un qui parlait anglais, qui maitrisait la PAO, qui serait dans le marketing, et qui, je cite "accepterait un CDD et se contenterait de 1800€ brut par mois". Dans le doute, j'ai postulé, ne trouvant hélas pas mieux niveau salaire, bien que le job soit pile poil dans mes compétences.

On m'a toujours dit que pour un poste idéal, il fallait être bien payé, heureux au travail, et que ce job soit légal, mais que quoi qu'il arrive, ce n'était possible que d'en avoir 2 sur 3. J'ai compté, j'en entrevoyais 2, j'ai donc postulé et été engagée pour une période de quasiment 1 an.

S'en suivit ensuite plusieurs mois où je réalisais le job d'une chef de produit, au salaire d'une assistante, sans formation ni passation en interne car la personne que je remplaçait était hélas partie précipitamment. J'ai fait preuve d'adaptabilité, de bonne volonté, je me suis formée seule car tout le monde était trop débordé pour me dire comment chercher de l'information. Mais je m'y suis faite, le tout avec le sourire!

Ceci étant, côté reconnaissance, j'ai fait face à la dure réalité. Je suis "remplaçante". Et être remplaçante dans cette structure "familiale et à taille humaine", c'est être la femme invisible : pas d'adresse mail à mon nom (je reprends l'adresse de mon homologue), et me darde d'une signature qui vante toutes les compétences de mon poste " remplaçante de Mme xxxx". Je suis ni chef de produit, ni assistante. Jusque dans ma signature, je suis REMPLAÇANTE.

Et comme je ne suis QUE remplaçante, à ce titre, je n'apparaît ni sur l'organigramme, ni sur l'annuaire interne de l'entreprise, et mieux, on m'appelle parfois par le prénom de la personne que je remplace, et on me demande régulièrement quand est-ce qu'elle revient.

Il faut que je prépare le terrain pour son retour, que je brode les projets, dossiers sur lesquels je n'aurais aucune reconnaissance car tout est à son nom... En Bref, je chauffe sa place, et je ne suis là QUE pour ça. On me fait comprendre également qu'elle est indispensable, aimée, attendue, que tout ce que j'aurai initié lui reviendra, et qu'un CDI ici c'est compliqué, au cas où d'aventure j'aurais eu le désir de lui voler son poste...

Donc quand j'en arrive au constat qu'à bientôt 28 ans, je ne suis pas employable car je "risque" de faire des enfants, qu'à bac+5 j'ai trop de diplômes mais qu'ils sont pratiques quand même, que j'augmente en responsabilités pour baisser en salaire, et que je n'existe qu'au titre de "bouche-trou", j'en arrive à me demander : est-ce que vraiment, je vaut mieux que ça?

PS : la réponse est oui bien sûr. Il ne faut pas lâcher le morceau. Et si j'y suis contrainte, je changerai de pays. Qui sait, peut être que quelque part dans le monde, il existe un el dorado pour les gens comme moi qui ne cherchent qu'à mettre la main à la patte sans se faire marcher dessus. Ou bien je vais devenir rentière. Oui, c'est pas mal, rentière...

J'ai travaillé pendant trois mois dans une agence d'intérim

Précarité

J'ai travaillé pendant trois mois dans une agence d'intérim dans une zone industrielle. J'ai quelques histoires assez inquiétantes. Ce n'est peut-être pas représentatif mais tout de même.

-On avait une ou deux personnes par mois qui appelaient l'agence en larmes car on n'avait pas de travail à leur proposer ce mois-là. Et que donc il ne pourrait pas finir le mois.

-Il y a une usine où beaucoup d'intérimaires finissaient en arrêt maladie (c'était des accidents du travail) au lieu de dire aux intérimaires de venir nous voir les dirigeants de l'usine leur demander de revenir travailler même en maladie. Les intérimaires y aller car il faut bien fait bouillir la marmite comme disent les vieux.

-On faisait faire des exercices de sécurité pour que les intérimaires ne soient pas en danger et qu'on n'est pas de problème. C'était inutile, le principale client de l'agence n'avait pas son usine aux normes.

-J'étais content de trouver du travail aux gens pour les aider à vivre, mais je savais aussi que l'agence vivait grâce à la précarité des gens. Du coup, je culpabilisais de faire gagner de l'argent à une entreprise comme ça.

« Vous savez, avant, les femmes accouchaient et repartaient aux champs, on n'en faisait pas toute une histoire ».

Législation, Précarité, Sexisme

Ce que je vais raconter est vrai et arrive actuellement à ma collègue. Déjà, nous sommes tous employés en CDD renouvelés tous les ans, si tu as un peu de chance tu es employé en CDI au bout de 6, sinon bye bye et tu ne seras prévenu que qq jours avant (pour de vrai, un collègue de 50ans a appris deux jours avant que son contrat n'était pas renouvelé au bout de 6ans dans la boîte)

Ma collègue a découvert tardivement qu'elle était enceinte de 5mois. Déjà ça a eu beaucoup de mal à passer et notre boss lui a fait pas mal de remarques du genre de « ca va nous mettre bien dans la merde », « vous pourrez profiter de vos vacances pour faire des formations », ou encore (ma préférée), « vous savez, avant, les femmes accouchaient et repartaient aux champs, on n'en faisait pas tte une histoire ».

Et sa période de congé mat' est arrivée, qui tombait pile à la fin de l'année, époque où l'on signe le nouveau contrat. Elle a été convoquée par la DRH 2 jours avant son départ, ou on lui a expliquée qu'elle ne serait pas renouvelée avant son retour de congé mat, parce que c'était désormais la nouvelle politique de la boîte. Elle perd donc toute son ancienneté et 300€/mois...

Elle n'est malheureusement pas la seule dans la boîte, qui est l'un des plus gros employeurs de ma région (et du secteur public). La situation est la même pour un collègue en arrêt maladie suite à un cancer...

Notre boss s'étonne que tous les congés maternité arrivent en été...Ben oui, on calcule, on n'a pas d'autres choix. Certaines repoussent leur projet de famille d'une année parce qu'elles ne sont pas tombées enceintes quand il le fallait pr éviter de se retrouver dans cette situation..

On ne peut pas se plaindre, on sait que c'est illégal mais on a la "chance" d'avoir ce taf, alors personne ne dit rien..

J'espère que l'on pourra empêcher cette loi de passer, nous sommes déjà précaires, a 35ans j'ai encore besoin de mes parents comme garants pr louer un appart...

Je suis cadre en CDD

Burn-out

Je suis cadre en CDD. Dans ma boîte nous sommes 3 à avoir été arrêté en une semaine à cause du stress. J'ai fait mon premier burn out le 30 novembre 2015, une de mes collègues à craquer 2 jours après. Nous sommes aujourd'hui le 25/02/2016 et sommes encore en arrêt. J'ai essayé de reprendre le travail le 18/01/2016, le 21/01/2016 les pompiers m'ont sortis de mon bureau suite à une crise d'angoisse. je dois reprendre lundi 28 février et je n'en dors plus la nuit. Comment j'en suis arrivée là: depuis le 19/08/2013 j'ai fait 2 CDD de 6 mois puis 2 CCD de un an. Je bossais de 8h00 à 20h00, pas le temps de rentrer chez moi manger pas de cantine donc des sandwiches devant le pc et les derniers temps des boîtes de thon ou de soupes lyophilisées pour ne pas perdre de temps à aller chercher à manger à la boulangerie à 5 minutes. J'estime avoir occupé un poste représentant 1.5 à 2.5 temps pleins. Depuis que ma collègue et moi avons craqué mon chef à recruter des vacataires pour venir travailler certains jours de la semaine (le statut vacataire c'est pire que le CDD ou l'interim: c'est avoir des contrats de 3jours par semaines renouvelables ou rompables toutes les semaines sans couverture sociale vu qu'il n'y a pas de cotisation chômage ni de congés payés mais quand on a besoin d'argent on prend). pourquoi il fait ça ? pas parce que c'est un grand méchant patron parce qu'il n'a plus le droit de recruter même en CDD alors comme on est une école et que l'organisme d'état pour lequel on travaille valide les contrats de nos profs qui sont en vacation mon chef y glisse des contrats de vacation pour avoir du personnel en plus pour essayer de soulager ceux qui ne sont pas encore tombés. J'ai alerté la médecine du travail et les représentants du personnel, une enquête a été lancée. Nous avons été convoqués pendant nos arrêts maladies, sommées de justifier pourquoi on a fait un burn out. Cet entretien c'est fait avec le chef de mon chef qui demandait quelles étaient nos relations avec notre N+1. Nous avons eu l'impression que le but était d'obtenir de nous de quoi faire éjecter par le N+1. Mais ce n'est pas le N+1 qui est coupable, il est victime lui aussi: pour que l'école fonctionne il a tout sacrifié sa vie de famille, il ne dort plus, ne dort que 4H par nuit, ne prend plus le temps de manger. On dirait qu'il sort d'un camp de concentration et a régulièrement des traces de dentifrice sur le visage à 8h00 du matin, il sent déjà la café à plein nez (son seul carburant) et n'est parfois presque plus coiffé tellement il s'arrache les cheveux pour faire avancer le schmilblick. Le gouvernement parle de l'apprentissage mais à vider les caisses qui faisait vivre certains centres d'apprentissage alors avec moins de personnels on doit s'occuper de plus d'apprentis. DEs millions de gens veulent bosser et pendant ce temps des millions tombent malades ou meurent du trop de travail. Les 35H par semaines ça existent peut être pour les employés, les assistantes et les secrétaires mais pour les cadres c'est 12h/jours au boulot et certains soirs de la maison on bosse encore. Je suis malade à cause du travail, épuisée, incapable de m'occuper de mes

enfants mais je vais devoir retourner au travail car la cpam tape sur les doigts des médecins qui donnent des arrêts de travail. Ma collègue qui a eu la chance de ne pas avoir été renvoyée au travail mi-janvier a été contrôlée par le médecin de la CPAM: il lui a dit que si elle n'était pas capable de reprendre il fallait qu'elle demande à être mise inapte au service et qu'elle demande à être transférée et si ce n'est pas possible de démissionner de son CDI. On se demande laquelle de nous 2 est la plus à plaindre : elle coincée dans son CDI à ne pas voir le bout du tunnel ou moi avec mon CDD promesse de liberté si je tiens jusqu'au 18 août 2016 ou de condamnation au versement d'indemnités à mon employeur si je donne ma démission ou si la médecine me déclare inapte à continuer ma mission. Si reprend, je ne pourrais pas atteindre mes objectifs et pourrais être licenciée pour faute et ne jamais pouvoir retrouver du travail. Mais je ne veux pas blamer les patrons car pour quelques grandes sociétés qui se remplissent les poches, une de mes connaissances qui a ouvert son salon de coiffure gagne 750€/mois pour bosser du mardi au samedi de 8h30 jusqu'à ce que les clients lui demandent, une autre qui a son exploitation agricole ne peut plus payer les crédits qu'il a contracté pour s'installer. Dans la vidéo vous dites que le nouveau code du travail ça sera germinal mais ça l'a déjà pour beaucoup de personnes. Parce que même si on sait que renouveler un CDD c'est prendre le risque de faire un burn out et accepter d'être payé 1700€/mois net comme les assistantes pour un MASTER BAC+5 avec 10 ans d'expérience, on le signe parce qu'on a besoin de nourrir ses gosses. Le système est déjà pourri, on a déjà plus de choix si on veut bosser cette loi ne fera qu'empirer la situation. Nous sommes déjà au XIX^e siècle avec cette loi nous retournons au XVIII^e siècle.

Quand on me demande de faire le boulot de 3 collègues à la fois...

Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

+ quand on me demande de faire le boulot de 3 collègues à la fois et qu'on m'explique ensuite que je ne peux pas participer aux réunions du personnel car je ne suis pas titulaire.

+ quand on me change mes horaires 3 fois d'affilé dans la semaine et qu'on me fait clairement comprendre que contrairement à mes collègues, je n'ai pas d'enfant, donc pas de vie de famille, donc pas de responsabilité..

+ quand on se permet de supposer que mon médecin traitant est un ami, et qu'il me fait des arrêts de complaisances.

+ quand une directrice ferme les yeux sur l'acharnement et les insultes parce que j'ai eu le culot de me plaindre de son management à son supérieur.

+ quand je fais le même boulot que mon collègue, mais que je n'ai pas le droit aux primes d'intéressement sur le chiffre d'affaire, car je ne suis qu'un CDD.

+ quand on ne me prend pas au sérieux, et qu'on me parle comme si j'étais encore une enfant.

+ quand on me met dans une position d'infériorité; parce que je suis une femme ou parce que j'ai moins de 30ans.

+ quand on m'ordonne de faire des heures supp récupérables et qu'on m'impose en plus le jour et l'heure où je dois les récupérer.

+ quand on me dit que si je veux mettre un terme à mon contrat c'est parce que je ne suis pas fait pour le job. Et qu'on ne se remet pas une fois en question sur l'harcèlement moral que j'ai vécu durant des mois.

Le directeur n'a pas déclaré mon abandon de poste.

Licenciement

Je travaillais dans une grande enseigne de vente de vêtements en tant que vendeuse. J'ai une licence en biologie spécialisée en génétique et microbiologie... La boîte d'intérim m'appelle pour me proposer une mission d'un mois dans un labo. Ne voulant pas rater cette chance de me faire de l'expérience, je vais voir le directeur du magasin pour trouver une solution. Je n'avais qu'une semaine avant de commencer la mission.

Il me propose de faire un abandon de poste pour ne pas perdre mes droits.

Donc je vais à ma mission et donc abandonne le poste ... Mais toujours rien !

Le directeur n'a pas déclaré mon abandon de poste. Pour trouver une solution, j'ai du appelé le service RH du gros groupe.

Il m'ont quasiment mot pour mot qu'il ne me donnerait tous mes papiers et mes attestations que si et seulement si je leur envoyer une démission.

J'ai eu beau expliqué ils n'ont rien voulu savoir, même en leur disant que je pourrais les mettre en procès ...

ils m'ont clairement fait comprendre que j'avais plus besoin de ces papiers que eux et que si je faisais pas ma lettre de démission je n'aurais jamais mes documents ..

J'ai donc envoyé ma démission .. j'ai perdu tout mes droits par leur faute !

Heureusement, le labo m'a ensuite pris en CDD derrière (et j'y suis encore en CDI) mais j'ai eu de la chance ... Combien de personnes ont eu le même problème et les a mis dans une situation difficile...

J'ai fait plus de 80h par semaine

Heures supp', Législation, Rythmes/horaires du travail

Il y a quelques années je suis parti sur Tours (j ai donc quitte famille et amis sur Paris) pour enfin trouver du boulot dans une petite entreprise. Cdd de 6 mois renouvelable..

J'ai fait plus de 80h par semaine (horaires réguliers 9h minuit)

J'étais amené a travailler le weekend de temps en temps (j ai même du une fois revenir de paris car le patron était lui aussi en weekend et qu il fallait faire des trucs pour le lundi.)

Le tout pour un smic évidemment. Au bout de 4 mois et 13kg en moins j ai demande a mon patron si je pouvais au moins avoir une petite compensation pour les heures sup (je n ai même pas demande a ce qu on me les paye toutes..) sa réponse "qui me dit que tu fais pas exprès de rien foutre de la journée pour ensuite faire des heures sup et être mieux paye" j ai démissionné...

Il est 11h01, mon chef m'appelle pour me prévenir que je suis viré... La cause: un arrêt de deux semaines

Contrat, Législation, Licenciement, Précarité

Il est 11h01, mon chef m'appelle pour me prévenir que je suis viré... La cause: un arrêt de deux semaines pour des problèmes de poignet, qui sont d'ailleurs certainement causé par mon travail (industrie ferroviaire).

Jusqu'à maintenant une histoire banale!! Sauf que cela fait 8 ans que je travaille pour cette entreprise, qui m'emploie, en toute "légalité", depuis autant de temps en intérim, et avec des contrats à la semaine (ce qui veut dire qu'avec les diverses souplesses, je peux me faire virer n'importe quand).

Je tiens à préciser, que je ne suis pas un habitué des arrêts maladies abusifs.

Je voulais également parler de mes conditions de vie en période travaillée. J'étais intérimaire donc:

- Je n'ai jamais eu droit à des prêts bancaires.
- Je n'ai pas accès à beaucoup de logements, non pas à cause de mon salaire, mais à cause du statut de mes contrats.
- Je n'ai pas le droit aux aides, gagnant trop.

Huit ans après je me retrouve donc sans rien, pour une raison qui est pour moi, plus qu'abusée... Oui messieurs, vous avez totalement raison, nous valons mieux que ca...

La mairie me demande de déchirer mon arrêt de deux semaines et de retourner au boulot

Heures supp', Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Des expériences j'en ai pas beaucoup eu mais, elles sont toutes décevantes et ne motive pas du tout. Ma toute première expérience fût Atsem en contrat d'avenir vous savez le genre de contrat qui donne tous les droits aux employeurs et nous petits employés ont doit juste obéir au risque de tomber en dépression. Benh moi je ne me suis pas laissé faire je faisais dont 35 heures semaine normalement 40 heures réellement. Quand je finissais ma journée on m'appelait encore et encore pour un remplacement non pas une deux trois mais une 20 ène de fois. Ma vie privée elle est ou dans l'histoire ? Je ne la voyais pas il fallait que je sois là dans l'heure alors imaginé je rende visite à ma grand mère à deux heures de la maison autant ne pas y penser. Au bout d'un moment j'ai refusé mon salaire lui ne voyait pas la différence que je sois là ou pas, ils m'ont mis la pression harcelai je suis tombée en dépression j'ai fais un arrêt et devinez quoi mes supérieurs MAIRIE me demande de déchirer mon arrêt de deux semaines et de retourner au boulot directement personne ne sait rien tout va bien j'ai refusée. La mairie quoi !!! Imaginer un peu.

DEUXIÈME expérience on me fait part d'un boulot à la cool pas de stress chose dont j'avais besoin on me fait signer mon cdd je pars dans l'optique de tout déchirer et à la fin de ma journée " tu connais toute l'usine" ? " En 4 heures heu non ça va être difficile " demain tu devras faire le nettoyage de l'usine toute seule la j'hallucine mauvaise information sur le poste et ses tâches et en plus on me dit t'es pas capable de te repérer sur la plus grosse usine de ma région tu nous le dis demain on prend quelqu'un d'autre j'appelle dont la boîte qui m'a embaucher je demande des explications elle me dit quand on le dit avant tout le monde abandonne tu étonnes va le faire toi le taf donc je demande un plan de l'usine elle refuse et elle me dit bon benh c'est pas la peine de continuer on va trouver une autre personne et oui je me suis faite jeter alors que je ne demande qu'a bosser.

La troisième je me lance sur le projet contrat d'alternance en vente j'ai trouvée un commerce il me prenne sur deux semaines de stages sur période de solde je fais bien mon boulot pas de soucie particulier à part les filles entres elle crépage de chignon et mensonges à la fin des deux semaines benh non ta pas fais l'affaire pour qui pourquoi je ne sais toujours pas et j'apprends que deux filles sont passées avant moi même baratin même recalage toujours sur les périodes de soldes benh oui c'est forcément plus

avantageux de faire croire à un contrat et prendre des personnes en stage pas payé et de les jeter une fois qu'on en a plus besoin .Donc oui je témoigne car j'en ai marre d'être une esclave , j'en ai marre d'être traitée et payé comme de la merde pendant que nos boss sont tranquillement installé à pianoter sur facebook payé bien plus que nous et se permettent de te traiter comme un chiffre et oublie des € sur ton salaire qui ne te sert qu'a payé tes charges tes courses et ton gazoile mais pas plus . J'en ai marre passer ma vie à faire dodo travaille et de compter le moindre sous pour ne pas être à découvert tous les mois j'en ai marre de pas avoir assez pour mettre de côté suffisamment en cas de pépin ou des impôts que tu redoutes tant . Je vaux mieux que ça , on vaut mieux que ça battons nous pour ça !!!!

Pas de bol, je tombe enceinte.

Contrat, Législation

Je suis entre deux CDD, et pas de bol, je tombe enceinte. Je contacte mon futur employeur chez qui je dois commencer mi Janvier pour le tenir au courant (sympa). A ce moment, la personne à qui je parle me dit que ça ne pose aucun souci. J'étais soulagée, jusqu'à la veille de ma prise de poste où on m'a appelée pour me dire finalement que ce n'était pas la peine de venir. Rapport aux CDD cumulés dans la fonction publique, la loi obligeant à donner un CDI après 6 ans pousse tous les établissements à refuser les personnes ayant déjà eu d'autres contrats. Au jour d'aujourd'hui, comme j'ai dépassé mon quota de CDD autorisés dans le public, je suis partie travailler à l'étranger car mon expérience et ma formation sont plus appropriés à des poste dans le public. Avant je me disais que les CDD c'est peut être précaire, mais j'étais sûre d'en avoir toujours un car je travaille sur des projets qui de facto sont financés de l'extérieur. Maintenant je dois changer de métier.

Dans d'autres pays

En Belgique, voici comment cela se passe.

Législation, Précarité

Je suis belge et vu de mon pays votre action me touche beaucoup.

Tout les témoignages que j'ai pu lire sur votre site me font penser que je ne suis pas seule dans ma galère.

En Belgique, voici comment cela se passe. Je sais que chez vous vous avez droit au RSA à partir de 25 ans (je ne connais pas les conditions par contre), chez nous après 25 ans on a plus droit a rien.

Si on termine ses études et qu'on obtient le CESS (équivalent de votre BAC pour les lycéens), on a droit a une allocation dite d'insertion.

Si on n'obtient pas ce diplôme, on a aucune aide.

Avant le 1er janvier on pouvait introduire une demande avant l'âge de 30 ans, mais attention il faut s'inscrire comme demandeur d'emploi auprès du Forem, et on est évalué deux fois sur l'année pour prouver qu'on cherche du travail.

Si l'organisme (l'ONEM) qui nous contrôle juge qu'on a pas assez cherché, on doit revenir trois mois plus tard (demander nous même une nouvelle convocation), avec plus de preuves.

Si on ne fait pas ça on est sanctionné pendant 6 mois, ce qui reporte encore la date pour obtenir les allocations.

Donc, sur un an de "stage d'attente" on est contrôlé au 9e mois et au 11e mois, si l'onem vous donne vos deux évaluations positives, vous pouvez ouvrir vos droit a vos allocation d'insertion.

400€ par personne cohabitante, et 900€ pour un isolé.

Maintenant, au 1er janvier 2015, l'age maximal est passé a 25 ans.

Ayant terminé mes études en janvier 2014, j'étais en plein dans mon stage d'attente j'ai eu mes évaluations positives, j'ai fait ma demande en janvier 2015 car il faut une année complète de stage d'attente, et j'ai eu un refus. Parce que j'avais 26 ans.

Donc les étudiants maintenant, ils vont vite faire des études moins longues, arrêter avant leur 24 ans, pour pouvoir avoir leurs allocations d'insertion.(qui sont limitées a trois ans et vous êtes contrôlé tous les 6 mois pour prouver que vous cherchez du travail, après ces trois années, vous perdez votre allocation)

Parce que, sans ça, on a aucun revenu, aucune aide. Énormément de personne dans mon entourage se retrouvent sans revenus parce qu'elles ont dépassé l'âge limite.

Pour avoir une sorte de "RSA" il faut aller demander l'aide du CPAS et prouver qu'on est dans une situation vraiment précaire, ce qui n'est pas mon cas, vivant chez ma mère. Mais vais je devoir lui demander de l'aide financière tout le temps ? Certes j'ai la chance d'avoir un toit et a manger...

Je ne peux pas me déplacer, cela me coûte de l'argent.

Pour avoir des loisirs et donc de l'argent de coté, je dois revendre des livres, des dvd, ... Aller au cinéma ? Sortir boire un verre ? ... Je dois toujours demander a ma mère de l'aide.

Je ne sors plus de chez moi, ou très peu. Heureusement pour aller a un entretien d'embauche, le Forem (équivalent de votre Pole Emploi), rembourse 75% du billet de train par exemple.

Mais si je veux me rendre en ville pour postuler ? Je dois sortir de l'argent de ma poche.

Si je veux un papier pour avoir remboursement de mon trajet pour un entretien, je dois quand même payer mon train pour me rendre au Forem qui délivre le dit papier.

En plus de cela, je suis malentendante, je vous passe les refus que j'obtiens très rapidement par les employeurs où je postule (quand je le mentionne pas, ils prennent leur temps), alors que mon organisme d'aide aux personnes malentendantes proposent une aide financière a l'emploi, s'ils m'embauchent.

Je n'ai pas droit a une aide financière pour mon handicap parce que je ne suis pas assez handicapée. Je viens aujourd'hui de passer chez un médecin "contrôle" pour savoir si je peux bénéficier d'une aide "remplacement de revenus" c'est la 2e fois que je les sollicite, l'an dernier ils m'avaient refusé.

Faut croire qu'être sourde totalement d'une oreille et a moitié de l'autre c'est pas assez.

Je vais maintenant sur mes 28 ans, j'ai fait stages, formations, des études supérieures, j'ai des paquets de preuves que je cherche, mais si on ne m'emploie pas quelque part, que vais-je devenir ?

Comment se construire sa vie, des projets, sans argent ?

J'ai testé le contrat zéro-heure

Abus de pouvoir, Compétition, Contrat, Législation, Rapports sociaux

Quand on signe un contrat zéro-heure, on se doute bien qu'on va se faire avoir, que ce n'est pas vraiment un contrat puisqu'il ne contient pas de réel engagement mutuel. J'ai tout de même été surprise par l'ampleur de l'enfumage. Sous ce contrat, l'employeur n'est pas obligé de donner du travail à l'employé, et l'employé n'est pas obligé d'accepter les heures de travail proposées. Ce qui distingue ce contrat d'un travail non déclaré ? L'assurance pour l'employé d'un salaire minimum, de quelques jours de congé payés par an, des droits à la Sécu ou au chômage, ce qui n'est pas rien. Par contre, concernant la sécurité de l'emploi, c'est exactement la même chose.

En France, les vacataires en université y sont familiers. En Grande-Bretagne, ce sont 800 000 personnes qui ont déclaré au trimestre dernier avoir leur emploi principal sous ce type de contrat¹. Pendant 4 mois, j'en ai fait partie.

En arrivant sur le sol britannique en septembre 2015, j'étais prête à prendre n'importe quel boulot, « le temps d'apprendre la langue » je me disais. Après avoir déposé mon CV dans une trentaine de lieux, coup de bol, je trouve une place dans un café bien sympathique, petite entreprise familiale où les horaires sont plutôt cools.

Quand je demande à mes collègues comment est le patron, on me répond « il donne beaucoup d'heures, donc on n'a pas à se plaindre ». Pas vraiment convaincue par l'argument, j'ai aussi un problème avec la formulation « donner des heures »... sommes-nous en train de faire l'aumône ? C'est quand même nous qui le faisons tourner, ce café. José, le commis de cuisine, n'est pas d'accord non plus, puisque cela fait depuis son embauche qu'il demande plus d'heures. Un travailleur sur trois en contrat zéro-heure est dans son cas au Royaume-Uni².

En vérité, j'ai pas mal à me plaindre du patron, comme le fait qu'il nous communique les plannings le dimanche soir pour la semaine suivante. C'est clairement un manque de respect de nous obliger à attendre la dernière minute pour connaître nos jours de repos, alors qu'il pourrait faire autrement. Prévoir la moindre sortie implique de se rendre indisponible, ce qui revient à prendre de risque de passer pour un difficile et se voir proposer moins d'heures à l'avenir. Et je ne vous parle pas de demander son dimanche... une folie ! Avoir une vie sociale dans ces conditions, ou ne serait-ce que prendre un rendez-vous chez le médecin, devient plus compliqué.

Mais personne ne se plaint, pas en face du patron du moins. C'est l'aspect le plus vicieux de ce contrat : on est à la merci de l'employeur. Ce n'est plus un rapport d'autorité qu'il y a entre l'employeur et l'employé, c'est de la soumission. Pour rester, il faut se

conformer à toutes ses exigences ; il faut lui plaire, même. C'est la raison pour laquelle on n'ose pas refuser du travail... même si c'est théoriquement possible, c'est trop risqué.

Ça crée aussi une compétition malsaine entre collègues. J'ai compris que je n'étais pas dans les petits papiers du patron quand la fréquentation du café a baissé. C'est à moi qu'on a demandé de quitter le café plus tôt que prévu, ou de ne pas revenir le lendemain. Et alors que je « perds des heures » (c'est vraiment comme ça qu'on dit), puisqu'elles ne seront jamais rattrapées, je vois dans le regard de mes collègues du soulagement. Je suis le maillon faible, leur quota d'heures n'est pas trop en danger. Me suis-je sentie humiliée ? Un peu. Moins que l'une de mes collègues quand est venu son tour de perdre des heures... Étant la plus ancienne, elle se pensait hors d'atteinte.

Malgré le peu de fréquentation en cette fin d'automne, le patron emploie une nouvelle personne. Dès son jour d'essai, l'ambiance se tend. Chacun se demande si cela signifie qu'il va avoir moins d'heures. José me confie que c'est le signe qu'il est viré. Effectivement, la semaine suivante il n'est plus là. Quand je demande au patron des explications, il me répond embarrassé qu'il est parti au Mexique pour ses études. Ce qui est vrai, à deux mois près. La nouvelle ne reste pas longtemps, trois semaines peut-être.

Apparemment le patron n'est pas content de son travail, je pense plutôt qu'il manque de trésorerie.

Un mois plus tard, une nouvelle personne arrive, et de nouveau l'ambiance est tendue. Elle n'est pas placée en cuisine mais au service, ce qui nous intrigue. On essaye de se renseigner auprès du patron sur un ton faussement décontracté, il nous explique qu'il veut augmenter l'amplitude d'ouverture et que c'est pour ça qu'il a besoin d'une personne supplémentaire. Je forme cette nouvelle personne, Adriana, avec dans un coin de ma tête l'idée qu'elle est là pour me remplacer. Et puis je me dis qu'il n'a aucune raison de vouloir se séparer de moi : les clients m'apprécient, mes collègues aussi, je suis plutôt bonne dans ce que je fais quoique je dois reconnaître qu'Adriana est meilleure que moi. Deux semaines plus tard, on a la chance d'avoir notre emploi du temps le dimanche après-midi. Je me précipite sur le planning et découvre avec écoëurement que mon nom n'y est pas. Quand je l'annonce à mes collègues, Adriana est la plus désolée de tous. Je pense qu'elle est dégoûtée d'avoir fait partie de ce stratagème de bas étage où les employés sont remerciés avec si peu d'humanité, même si nous savons toutes les deux qu'elle n'y est pour rien.

Mon patron a choisi pour me congédier le moyen qui nuit le moins à ses affaires : il attend qu'un nouvel employé soit opérationnel (sans s'occuper de sa formation le petit staff est là pour ça) et me prévient du jour au lendemain qu'il n'a plus besoin de mes services. Que cette démarche soit moralement discutable, ça lui passe bien au-dessus, de toute façon c'est légal. S'il avait voulu me licencier à proprement parler, ou si j'avais voulu démissionner, un préavis d'une semaine était applicable. Une semaine. À choisir entre risquer d'avoir un employé qui n'est plus aussi bon qu'il est d'habitude puisqu'il sait qu'il va

partir, et le congédier du jour au lendemain en le laissant dans une situation financière potentiellement difficile, mon employeur n'a pas eu l'air de beaucoup hésiter.

Ce que j'en retiens, c'est qu'il ne faut pas compter sur les employeurs pour respecter les limites de la décence quand ils ont autant de pouvoirs. Quant à la soi-disant flexi-sécurité, voilà encore une belle arnaque. Il est possible que cette flexibilité soit favorable à la création d'emplois et augmente les chances de retrouver un emploi pour celui ou celle qui l'aura perdu, mais ne nous méprenons pas, il ou elle pourra trouver un travail du même type, c'est-à-dire tout aussi précaire, jusqu'à ce qu'il ou elle le perde à nouveau.

Ce type de contrat fait fureur dans le domaine de la restauration, mais aussi dans l'enseignement, le transport, l'industrie, la médecine hospitalière... Et si la combinaison de ce contrat avec un salaire minimum peut générer de la pauvreté, c'est une situation injuste pour tous. Dans le cas du café où j'ai travaillé, je veux bien comprendre que la demande soit fluctuante, mais est-ce à moi d'en payer les conséquences ? Ne serait-ce pas plutôt le rôle du patron, l'entrepreneur qui lui dégage des bénéfices quand le café tourne bien ? Si j'accepte de m'adapter à cette demande, cela revient à partager les risques avec lui, alors comment se fait-il que je ne partage pas ses bénéfices aussi ? Au lieu de ça, je me suis retrouvée à me rendre disponible sept jours sur sept pour les intérêts de quelqu'un qui n'a eu aucune considération pour le travail que j'ai fourni. Ma dignité contre 6,80 pounds de l'heure.

Référence

(1) <http://www.theguardian.com/uk-news/2016/mar/09/uk-workers-on-zero-hours-contracts-rises-above-800000>

(2) selon une étude de l'office nationale des statistiques datée du 9 mars 2016

« Around 1 in 3 people (37%) on a “zero-hours contract” want more hours, with most wanting them in their current job, as opposed to a different job which offers more hours. In comparison 10% of other people in employment wanted more hours. »

<https://www.ons.gov.uk/employmentandlabourmarket/peopleinwork/earningsandworkinghours/articles/contractsthatdonotguaranteeaminimumnumberofhours/march2016>

Pour faire un travail à la chaîne il existe des robots.

Rythmes/horaires du travail

Je travaillait à Londres en restaurations 50 à 60 heures par semaines. Un emploi du temps qui change chaque semaine, les managers qui nous appellent la veille pour nous dire qu'ils n'ont pas besoin de nous demain (et 50£ de perdus ...), Les managers qui crient sur nous pour qu'ont avance plus vites au lieu de venir nous aider ou d'embaucher une personne en plus .

Je rentre aux pays et voila ce qu'on propose comme loi ...

LA COMPÉTITIVITÉ FRANÇAISE C'EST L'INTELLIGENCE, LE SAVOIR-FAIRE...
Pour faire un travail à la chaîne il existe des robots.

Inutile de faire diminuer le nombre de chômeur si c'est pour les transformer en travailleur précaires et d'alourdir la facture de la sécurité sociale en antidépresseur.

Déplacements et rythme scolaire.

Conditions insupportables, Inclassable, Pression, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé

Bonjour, j'ai 16 ans et je souhaiterais témoigner à propos du travail de mon père qui influe grandement sur la vie de notre famille. J'aimerais aussi m'attarder sur le manque d'intérêt porté aux collégiens et lycéens français à l'étranger.

Il est parfois difficile de témoigner, de partager ses difficulté avec le plus grand nombre. Mais cela peut aussi être indispensable.

Je ressens aujourd'hui ce besoin.

Mon père travaille au Ministère des affaires étrangères, nous voyageons donc de pays en pays depuis un moment, avec une très rare reconnaissance quant aux efforts fournis par mon père.

C'est pendant l'été 2013 que nous avons été envoyés en Finlande. Je tiens à souligner que nous avons dû arriver en avance.

Je ne vais pas m'attarder quant à l'accueil qui nous fut réservé, il ne différerait pas

des précédentes expériences. Mon père devait beaucoup travailler, il était difficile de trouver un logement (et non pas une chambre avec un seul lit ce qui fut gracieusement proposé à une famille de 4 personnes), mon frère, ma mère et moi sommes partis. Nous étions rentré en Russie (je suis franco-russe), j'ai d'abord été dans une école russe, puis j'ai décidé de revenir dans le système français, ce que j'ai vite regretté.

Au delà du CM2 les enfants souhaitant rester dans le système français n'ont qu'un seul choix : le CNED (Centre national d'enseignement à distance). Avec la spécificité dans cette ville russe de l'existence d'une section CNED semi-légale, soit disant non liée avec une école de la ville mais dont le paiement s'effectue tout de même à l'association parents d'élèves de cette même école. Nous étions 14 élèves, toutes classes confondues, confiné dans un appartement de moins de 30 m carré. Quant à la sécurité plus que douteuse... Je doute que quelqu'un y ait vraiment pensé. Je pense taire le prix de cette section, je ne sais pas si une clause du contrat interdisait de l'évoquer mais je ne préfère pas m'y risquer. J'évoquerai par contre la façon dont cette section faisait pression sur mon père pour qu'il paît à plein prix un mois où j'étais venu moins d'une semaine. Ils en sont allé jusqu'à appeler au poste de travail de mon père pour faire pression, est-ce des méthodes normales ? Est-ce acceptable ?

J'ai quitté cette section et ai fini mon année de CNED seul comme cela est censé se passer.

C'est en septembre 2015 que nous nous sommes réunis dans une grande ville finlandaise. Depuis mon frère va à l'école française. Quant à moi il n'y a pas de lycée ici, tout comme dans la ville russe que je venais de quitter, j'avais le choix entre un collège européen, mais après une journée passée dans cet établissement j'ai refusé d'y aller. Dans ce système j'aurais dû être en classe S6 étant donné mon âge, mais en conséquence de mon niveau d'anglais je ne me hisse qu'en S5 car la totalité des cours (français mis à part) étaient en anglais.

J'ai fini par aller à l'école russe en Finlande. Mais voilà qu'après à peine 10 mois ici, on nous apprend l'envie de nous renvoyer à Paris ou à Nantes... Parfait, je n'aurai pas pu être dans tous les cas dans un lycée français, donc le bac de français de première je ne l'ai pas passé, à peine je me suis investi dans un autre système scolaire, que je dois revenir en arrière, j'insiste là-dessus : je perds une année.

Au cours de cette année mon père a été hospitalisé, quand il est sorti de l'hôpital il m'a raconté avoir travaillé pour trois, j'avoue ne pas savoir si j'ai le droit d'en parler mais j'étais sidéré d'entendre ça.

En guise de remerciement et de rétablissement pour mon père on nous apprend notre futur déménagement. Un nouveau chamboulement dans notre vie.

L'école française conseille d'éviter les déménagement trop fréquent pour mon frère. Je vais perdre une année. Ma mère, aussi française, sort d'une opération. Rien n'est pris

en compte.

Je suis français, j'aime la France, mais je doute que les hauts fonctionnaires français doivent se vanter du "troisième réseau diplomatique mondial" quand ils laissent les enfants de France dans de telles situations.

Je veux que les futurs collégiens et lycéens aient de vraies écoles françaises.

Je remercie chaleureusement toutes les personnes ayant lu jusqu'au bout ce texte.

Éducation nationale / Université / enseignement

Pionne en ZEP, nécessaire et négligée

Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Situations/injonctions paradoxales

J'ai travaillé 5 ans à l'éducation nationale en tant que pionne. La dernière année, à Marseille, dans un collège ZEP, tout l'établissement avait la prime (même les agents de service) sauf l'équipe de la vie scolaire. Qui se prenait les insultes, arrêtaient les bagarres, rassurait les élèves mal orientés avec une assistante sociale absente un jour sur deux et une équipe de profs au bout du rouleau ? Qui ? Qui assurait la sécurité des élèves et du reste de l'équipe et surtout qui était en première ligne avec les gamins les plus difficiles ? Vous croyez que c'est les profs qui s'occupent des gamins difficiles ? ILS PASSENT LEUR VIE EN SALLE D'EXCLUSION ! Et encore, la première année, comme je n'étais pas étudiante, je ne touchais même pas le smic !! Oui c'est légal de toucher 800 euros par mois pour 30 h par semaine quand t'es vacataire à l'éducation nationale, "parce que tu comprends, le taux horaire est annualisé, et les étudiants, on leur offre les heures manquantes, mais ça va t'as pas à te plaindre, t'as les vacances scolaires payées". Je n'étais pas pionne, j'étais maman, secrétaire, femme de ménage, flic, vigile, infirmière, psychologue, prof, assistante sociale, animatrice, amie et educ' spé, sans aucune reconnaissance (sauf celle des mômes) de la part de l'établissement et pour un salaire dérisoire. #jevauxmieuxqueça.

On m'a collée devant une classe sans formation pédagogique

Situations/injonctions paradoxales

Enseignante en lycée technique agricole pendant 5 années, des choses, on en voit nous aussi. Je suis ingénieure de formation, et deux jours après ma soutenance de fin d'étude, on me collait devant une classe... qui ne m'avait pas choisie, que je n'avais pas choisie, pour laquelle je n'ai jamais reçu la moindre formation de base en psychopédagogie.

J'ai découvert sur le tas le métier, dans une matière dont j'ignorais l'existence. En lycée professionnel, c'est vite un problème : je me suis retrouvée à encadrer des jeunes de 15 à 19 ans en travaux pratiques, utilisation sur chantier de matériels type débroussailleuses, tronçonneuses, tractopelles... alors que je sais moi-même à peine m'en servir... Au détriment de toute sécurité donc.

En voyant les conditions, j'ai rempli les nombreux formulaires nécessaires pour obtenir des formations en pédagogie, déjà, dans la matière que j'enseignais, ensuite. Une bataille sans fin pour ne pas obtenir ces formations. J'ai finalement refusé d'encadrer les travaux pratiques, les conditions de sécurité minimales ne pouvant être remplies de par mon ignorance.

A partir de là, mes rapports avec la hiérarchie se sont transformés en une surenchère d'emmerdements plus mesquins les uns que les autres. Des heures entières, toutes mes soirées, tous mes week-ends y ont été consacrés. Entre ces relations difficiles au lycée et le regard des gens sur le métier d'enseignant, la vie n'était vraiment pas aisée.

Aujourd'hui, j'aime enseigner, vraiment. Donc j'ai quitté le milieu scolaire. Les conditions de travail qu'on nous y impose sont tout sauf bénéfiques aux jeunes. Et tant que je ne serai pas en mesure de construire une solution moi-même, ou de participer à une initiative intéressante en ce sens, je me refuse à enseigner de nouveau.

Mais que faire ? Et ce n'est pas une blague : un enseignant qui souhaite revenir travailler dans le privé, ça ne vaut rien. Impossible de décrocher le moindre entretien. Malgré les diplômes. Les explications sont toutes plus alambiquées les unes que les autres. Parfois honnêtes : « Vous savez, après 5 ans d'enseignement, vous ne serez pas assez technique ! ». Hum... mais si je ne le suis pas, moi qui forme les jeunes pour qu'ils le deviennent, techniques, alors qu'attendez vous de ces formations ? Si vous imaginez

que je leur apprends à conduire un tracteur en lisant un livre !!!

Ça vous va si je vous paie une demi-heure pour une heure ?

Heures supp', Pression, Racisme

Je suis professeur (fonctionnaire donc mon employeur c'est l'État). Je travaille dans un établissement Rep+ (nouveau sigle à la mode pour dire "établissement hard cote").

Il y a quelques semaines, je propose à la chef d'établissement un projet d'atelier avec les élèves autour du dessin de presse. Celle-ci prend cette proposition avec beaucoup d'engouement (bah ouais, ça fait bien de dire qu'elle fait des projets dans son établissement). Elle me demande combien d'heures durerait l'atelier, je lui réponds quatre heures. Et là, bien que sachant qu'elle dispose d'une enveloppe bien fournie pour payer les heures sup dans le cadre de projets libres, voici le dialogue qui a suivi :

La chef : Mme N., ça risque d'être compliqué quatre heures... Ça vous va si je vous paie une demi-heure pour une heure ?

Moi : C'est à dire ?

La chef : Eh bien vous faites une heure et je vous paie une demi-heure.

Moi : Ah donc je travaille une heure et je suis payée une demi-heure.

La chef : Oui, voilà.

Moi : Ah bah ça non, ça ne va pas être possible. (grand sourire)

La chef : Ah bon ? Mais comment ont fait alors ?

Moi : Bah on ne fait pas. Il n'y aura pas d'atelier dessin de presse, tant pis.

La chef : Bon et si vous réduisez votre atelier à trois heures au lieu de quatre, ça vous va ?

Moi : Vendu.

Je ne savais pas qu'on négociait son salaire horaire en France (en deçà de ce qui est prévu dans la législation bien sûr), encore moins dans la fonction publique.

Toujours dans l'Éducation Nationale. Une année, quelques semaines après la rentrée, le chef d'établissement qui galère toujours à prononcer mon nom (à consonance arabe mais pourtant pas compliqué à prononcer) : "Vous ne pourriez pas vous appeler Mme Durand comme tout le monde, ce serait plus simple à prononcer".

La précarité et le burn-out d'une contractuelle

Burn-out, Contrat, Dépression, Dévalorisation, Législation, Précarité

Je suis arrivée en France en 1984 en tant que fille au pair afin de me payer mes études : longues journées de travail (parfois 10heures dans la journée) pour un salaire misérable. Je devais être à la disposition de la famille. Puis, je suis devenue maîtresse auxiliaire pour l'Éducation Nationale ce qui n'impliquait que 9h de cours/semaine, pas payée les vacances scolaires donc j'ai pris un autre boulot à côté : aide-à-domicile pour les personnes âgées pour finir mon master. J'ai eu ma fille à ce moment-là. Son père nous a vite laissés et donc j'ai dû quitter son logement social. J'ai donc loué un studio sans douche et avec les toilettes sur le palier. J'avais acheté une piscine gonflable à ma fille pour qu'elle se baigne. J'ai réussi à avoir un logement social, huit ans après ma demande initiale.

Nous avons déménagé avec ma fille. Nous avons trouvé un logement social dans une cité HLM. J'ai travaillé pour le C.E.L (Centre d'Etude de Langues) et lorsque ma fille est tombée gravement malade et nécessitait une hospitalisation, j'ai découvert que je n'avais jamais été déclarée. J'ai pris un boulot d'appoint à cette époque, dans un supermarché, je lavais le sol avec une machine. J'arrivais à 3h30 du matin et j'y restais jusqu'à 8h du matin, je filais après au lycée où je travaillais en tant que vacataire, et j'allais rendre visite à ma fille à l'hôpital pour lui prendre son linge et le laver dans une laverie. Je faisais tout à vélo, je n'ai eu ma première voiture qu'en 2005. Je me suis syndiquée, j'ai fait un dossier pour le Prud'hommes que j'ai gagné au bout de cinq ans, sans indemnités (ils ne m'ont payé que ce qu'ils me devaient) car j'avais un avocat commis d'office qui a négligé mon affaire.

Puis, je suis rentrée de nouveau dans l'Éducation Nationale en tant que vacataire ce qui impliquait 6H/cours par semaine, pas payées pendant les vacances scolaires et j'allais où ils m'envoyaient, pendant quatre ans, j'ai été à 1h30 de ma ville (donc 3h a-r, et si embouteillages 4h30 a-r) et on ne m'a jamais défrayé le transport car soit disant je n'étais que « vacataire ». Il me fallait donc trouver un boulot pendant les vacances, je suis rentrée à dans un institut où j'ai travaillé plus de six ans en CDD (illégal car j'ai eu plus de trois contrats). Le contrôleur du travail que j'ai consulté et qui est venu à l'Institut n'a pas voulu se pencher sur l'illégalité de la chose car l'Institut dépendait du Ministère des Affaires Étrangères Espagnoles et le membre d'honneur était le roi d'Espagne. Puis, j'ai travaillé pour un collège/lycée privé catholique extrêmement « réputé » dans ma ville, toujours en complément de mes heures de vacataire. Alors que j'étais professeur d'espagnol, on m'a fait un contrat « d'assistante » pendant cinq ans ce qui impliquait qu'on

m'a payé comme assistante. Ils ne m'ont pas déclaré à l'Urssaf. Donc, j'ai dû porter aux Prud'hommes l'affaire et j'ai gagné au bout de deux ans grâce à mon syndicat (j'ai eu des compensations cette fois-ci pour le tort occasionné).

J'ai aussi travaillé à pour des agences de cours à domicile. Sans n'être jamais défrayée alors que je me déplaçais dans la métropole. J'étais, il va sans dire, très mal payée surtout compte-tenu que j'exerce ce métier de professeur depuis trente ans.

Jusqu'ici, je suis partie en vacances qu'une fois dans ma vie, en 2005.

Depuis 2012, je suis contractuelle enfin, donc mes vacances sont payées. Je ne pars jamais loin, mais je peux me prendre une à deux semaines en camping pendant l'été, et parfois, une semaine pendant les vacances d'avril. Jamais plus. Je ne serai jamais propriétaire, il est évident, j'habite dans un logement social.

Je n'ai pas réussi le concours du Capes que je passe régulièrement, ce qui me permettrait d'être titulaire et d'avoir droit à beaucoup de choses. Mais, j'aime mon métier, et je ne veux faire que ça, enseigner. Sinon, je n'aurais pas été trente ans précaire. Contractuelle, c'est moins précaire, mais ce n'est toujours pas ça. D'une année sur l'autre, je peux me retrouver dans un autre lycée, dans plusieurs lycées, à mi-temps, à temps partiel. Je dois veiller à rester à temps plein, et accepter d'aller où le rectorat m'envoie.

Cette précarité m'a valu un surmenage qu'on appelle « burn out », des dépresses longues, des problèmes de santé, une dévalorisation de ma personne. Je n'ai jamais demandé rien à personne, et j'ai souvent menti, disant que je partais en vacances alors que je restais dans la cité où je vivais avec ma fille. Aujourd'hui, le plus dur, c'est de voir que ma fille qui a toujours été brillante, qui a fait de longues et bonnes études, n'a pas de travail.

On parle de supprimer des classes, des moyens et surtout des postes

Santé, Sexisme

Ça commence avec une mère de famille, qui a quatre enfants et qui, pour ne pas donner à ses fils l'image de "papa travaille, maman est à la maison" décide de reprendre les études. Socialement déjà on le lui reproche : "Tu as quatre enfants, tu vas les abandonner, tu ne peux pas faire ça ..." (j'en passe et des meilleures). Sauf que, non seulement elle peut, mais en plus elle réussit brillamment le concours.

Elle commence donc la formation (c'est l'époque des IUFM, donc elle commence par deux ans de formation avec de courts stage, pas de profs non formés lâchés devant élèves à l'époque). Une fois la formation achevée, cette nouvelle professeur des écoles est envoyée devant une classe de CM1 dans une école "difficile" (très difficile au point que certains élèves de 10 ans insultent leur prof).

Début de dépression, questionnement sur son orientation (évidemment pas d'employeur présent mais heureusement un inspecteur très compréhensif et surtout un nouveau poste dès la fin de l'année.. l'entourage se partage entre les "je te l'avais bien dit" et les gens qui s'intéressent suffisamment pour la soutenir et l'accompagner).

Deux ans plus tard, on parle de supprimer des classes, des moyens et surtout des postes. Les enseignants sont dans la rue, font grèves, tâchent de se faire entendre. Et la mère en question, ma mère, se tourne vers moi pour me dire qu'elle va aller manifester parce que "si on supprime des postes ça fera plus d'élèves dans les classes, et comment est ce qu'ils vont faire les élèves pour apprendre, déjà que la .. Avec le système en place.."

Elle n'a pas besoin d'en dire plus parce que je sais déjà que si elle est devenue professeur des écoles c'est aussi parce qu'elle voudrait bien le modifier ce système, qui ne le convient pas, elle qui, mère de 4 enfants, a pu observer beaucoup de choses sur le développement de l'enfant qu'on ne raconte pas dans les IUFM... Sauf que dans son école, ça ne se fait pas de faire grève, parce que les parents ne peuvent pas "juste poser une journée pour faire plaisir à l'instit, franchement elles ont que ça à se faire de se plaindre... on sent bien le fonctionnaire avec la sécurité de l'emploi".

A quoi je sers puisque rien ne me permet d'aider réellement les élèves qui en ont besoin ?

Législation

Je suis prof en lycée. Super métier que les gouvernements successifs s'emploient depuis plus de 10 ans à vider de son sens.

La question que je me pose de plus en plus, c'est à quoi je sers puisque rien ne me permet d'aider réellement les élèves qui en ont besoin. Alors, comme beaucoup d'autres, je multiplie les heures de bénévolat (soutien, aide aux élèves par mail interposés, double correction des copies ...) Je travaille une cinquantaine d'heures par semaine (devant élèves, pendant les heures dites de "trou", le soir, le week-end, les vacances, quand je lis, quand je regarde des documentaires...) Ce n'est plus un travail, c'est un sacerdoce monastique.

Quand un prof rentre le soir, il ne supporte plus le bruit de ses enfants. Quand les enfants réclament de jouer avec ses parents, on l'envoie "chier" avec un "je corrige des copies, j'ai pas le temps". Normal que les enfants de profs soient souvent de bons élèves ! Ils ont intérêt à l'être, car leurs parents ont pas de temps à leur consacrer !

"Tu as un bureau c'est déjà bien"

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Humiliation, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux

J'ai longuement hésité à envoyer ce mail. La principale raison, c'est qu'en lisant tous les témoignages sur votre site, je me rends compte à quel point les situations que je vais décrire sont dérisoires par rapport à tous ces témoignages de violences, harcèlements et discriminations que j'ai pu lire sur le site. Je sais aussi que j'ai eu énormément de chance d'avoir eu le droit à une éducation supérieure et d'avoir pu trouver des contrats sans problème. J'ai aussi la chance d'avoir été épargné des discriminations, étant du bon côté du bâton : homme-blanc-cis-hétéro. Plutôt que de faire un long témoignage d'un bloc, je préfère vous exposer quelques brèves qui me sont arrivées à moi ou à des proches, lors de mon parcours. Je suis actuellement à un poste équivalent à celui d'Ingénieur de Recherche, dans un pays européen (qui m'a laissé ma chance, contrairement à la France).

Voilà donc quelques brèves sur la situation de contractuel de la recherche en France :

Commençons par mentionner les vacances en université : une amie qui a fait des vacances pendant six mois n'a été payée que trois mois APRES la fin de ses vacances ... Soit neuf mois de retard dans le paiement. Un autre ami à qui on avait assuré qu'il pourrait faire des vacances à donc donné des cours en université pendant six mois. A l'issue de ces six mois, l'administration de l'université lui a tout simplement annoncé que "son contrat doctoral n'était pas standard" et qu'il ne pourrait donc pas être payé. Enfin, en ce qui me concerne, j'ai travaillé pour un grand centre de recherche qui promeut la "diffusion du savoir et l'enseignement". Lorsque j'ai demandé à effectuer des vacances, on m'a vivement encouragé à le faire. Cependant, l'administration m'a aussi glissé que ce serait "sans supplément de salaire" et "puisque ce n'est pas vraiment ton cœur de métier, il faudra que tu prennes des jours de congés pour donner des cours".

Il y a quelques années. Je suis embauché dans un centre de recherche pour un CDD d'un an. Lorsque j'arrive on me dit de m'installer à un bureau qui est supposément pris par une personne qui travaille ici mais est en arrêt maladie. C'est très flou. Je travaille deux semaines dans ce bureau. Un matin, alors que je suis en déplacement, j'apprends que la collègue dont c'était le bureau était de retour et avait trouvé mes "affaires partout". Bien évidemment, personne ne l'avait prévenue que j'occupais sa place temporairement, et bien évidemment personne n'avait prévu qu'il me faudrait éventuellement un bureau. J'ai donc du m'installer rapidement dans le seul endroit disponible : une salle de réunion

pas du tout adaptée. On m'y a laissé mariner pendant deux mois. La salle de réunion n'était pas décommissionnée donc lorsque des réunions devaient avoir lieu dans cet endroit, on me demandait d'aller "prendre un café" ou de faire une pause. Pendant ce temps, d'autres employés étaient recrutés et bénéficiaient directement d'un bureau. Lorsque je demandais ce qu'il en était de "mon poste de travail", on me répondait "ça va venir on est en train de négocier". Finalement après deux mois, j'ai enfin obtenu une place. Étrangement, le bureau est arrivé juste après que je pose mon préavis de démission. Petit bonus : la personne dont j'avais occupé la place pendant quelques semaines, a démissionné quelques jours après être revenue. La raison : les pressions et le quasi-harcèlement de la hiérarchie à la forcer à travailler sur ce site alors qu'elle était en collaboration étroite avec un autre site ... Dans lequel elle avait son propre bureau.

Autre laboratoire, même problème. Contractuel sur un CDD d'un an, encore une fois. Une nouvelle fois, des problèmes de bureaux (c'est visiblement récurrent dans la recherche). On m'installe dans le "placard". Une salle au sous-sol à côté des salles machines, isolé du reste de l'équipe avec laquelle je suis censé travailler. Nous sommes deux au départ, puis trois. Je suis contractuel. Il faudra attendre encore six mois pour avoir une place au même étage que mes collègues. Pendant ce laps de temps, le directeur du laboratoire me dira avec un grand sourire, à chaque fois qu'on évoque le problème : "Tu as un bureau c'est déjà bien" ou alors "Tu n'es pas si loin de tes collègues, ne te plains pas". Le rôle de représentation que j'avais à l'extérieur du laboratoire n'a pas été facilité, lorsque mes collaborateurs découvraient que j'étais remisé à un placard.

Même laboratoire. Le directeur se targue de faire de la communication à tout va pour donner une visibilité à ce "pôle" dont la fondation était toute récente. Pour ce faire, des doctorants organisent des séminaires visant à inviter des chercheurs du domaine pour parler de leur expérience. La doctorante en charge abandonne la recherche après avoir soutenu sa thèse et la seule personne souhaitant reprendre le flambeau doit s'expatrier quelques mois plus tard pour un projet de recherche. Je propose mon aide en dernier recours, même si ce n'est pas dans ma mission d'organiser des séminaires. Le directeur du laboratoire apprend que je me porte volontaire pour aider et m'annonce alors que puisque ce n'est pas dans ma mission de faire ça, je ne dois pas faire savoir que c'est moi qui les organise. Je n'ai donc pas le droit de prendre le crédit de l'organisation, et me retrouve donc à signer avec un autre nom (celui de mon collègue parti l'étranger) pendant plusieurs mois des mails envoyés au nom du laboratoire. La coutume veut que nous invitions les intervenants dans un restaurant après leur séminaire. Plusieurs fois, le directeur nous à rejoins. Et plusieurs fois il s'est mis en tête de me contredire sur mon sujet d'expertise, à table, devant les intervenants. Après vérification systématique, j'avais raison à chaque discussion. Mais le fait est que "c'est un homme connu dans le domaine",

qu'il est proche des hautes sphères de la recherche et que donc personne dans le laboratoire (je ne suis pas le seul à avoir vécu ce genre de petites humiliations) n'ose le reprendre à cause de son poids dans le milieu et de sa possible influence sur les recrutements, très durs à obtenir. Donc au lieu d'insister et de démontrer son imposture, c'est moi qui suis passé pour un imposteur qui maîtrisait mal son sujet devant les invités des séminaires, potentiels futurs collaborateurs.

Ces quatre anecdotes se sont déroulées en l'espace de trois ans. Elles ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres. Je vous fais fi de toutes les histoires de discrimination, de harcèlement et d'humiliation dont j'ai eu écho, ou qui sont arrivés à des proches. Comme je le disais en préambule, j'ai le privilège d'être du bon côté du bâton de la discrimination. Ce n'est pas le cas de tous mes proches dont certain.e.s ont vécu humiliations, harcèlements et discriminations sévères. Si je me suis engagé dans la recherche, c'était pour côtoyer des gens ouverts d'esprit, plus intéressés par la connaissance que les jeux de pouvoir et l'argent. Je m'étais bien fourvoyé : certains lieux de recherche sont vérolés par la politique et complètement détournés de leurs propos humanistes et philanthropes.

Alors au nom des jeunes chercheurs précarisés, ceux qui ont enchaîné les contrats sans possibilité d'avenir, ceux qui ont du renoncer à une vie de couple ou à leur recherche par impossibilité de concilier les deux, ceux qui ont été victime des maltraitements de la part de politiciens de la recherche imbus de pouvoir, je vous dit : On vaut mieux que ça

Broyée... mais sauvée.

Abus de pouvoir, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Rapports sociaux

Broyée, c'est le terme qui me vient naturellement quand je repense à ces derniers mois ... Broyée mais sauvée.

Se sauver, me sauver c'est ce que j'ai fait. Mon histoire est sans doute semblable à tellement d'autres mais se passe dans un milieu particulier. J'étais CPE dans un établissement d'enseignement catholique. Là où les valeurs humaines, familiales, de bienveillance sont à l'honneur dans nos plaquettes de présentation de l'établissement. Sans compter que cet établissement était également une association ... Reconnue d'utilité publique ...

Tout avait pourtant bien commencé pour moi, j'ai été embauchée en contrat aidé en tant qu'auxiliaire de vie scolaire, enfin j'étais surveillante parce que j'ai appris que mon intitulé de poste n'avait rien à voir avec mes fonctions mais bon après des mois de chômage avec un bac +4 en psycho, on ne fait pas la difficile ! L'établissement est à taille humaine, les élèves en grandes difficultés, en grande demande d'aide, de soutien, d'accompagnement, l'équipe de profs est géniale, volontaire, pleine d'espoir, d'humour. La directrice ? Débordée mais charmante. Mon intégration se passe tellement bien, que je suis envoyée en formation pour être CPE, pas de temps plein à l'époque, elle m'en crée un (de "peur que vous partiez"), statut de cadre, bon salaire, CDI, membre du comité de direction, c'était Noël !

Quelques "ragots" traînent sur la directrice, sur sa manière de faire avec certains, qui sont partis d'ailleurs, les secrétaires vont et viennent, parfois en pétant les plombs, quelques procès perdus pour l'Association ... Mes relations se dégradent au fur et à mesure de mes oppositions à la gestion de certains jeunes, de certain déroulé de réunion qui n'en finisse plus (sur les pauses déjà évidemment), sur le manque d'organisation de ma directrice (3/4 d'heure de retard pour tous : famille, élèves, réunion avec les profs, employés ...). Évidemment les foudres de ma directrice ne tardent pas à tomber. D'autant plus que des collègues finissent régulièrement en larmes dans mon bureau, elle le sait, perd confiance en moi, et je suis la CPE à abattre.

J'ai toujours du mal à reconnaître que j'ai subi ça mais le harcèlement commence : placardise, mails de plus en plus incisifs, elle me demande des comptes alors que je bénéficiais d'une grande liberté, elle me passe devant sans me saluer, me prend à partie en réunion, me décrédibilise auprès de mes collègues. Je finis souvent en larmes pendant mes pauses cigarettes, avec ma collègue qui craque aussi de voir ce que je subis, ce qu'elle subit aussi ... Vient mon entretien annuel, trois heures (20 minutes de retard, placé sur la pause déjeuner et oui elle ne mange pas !) à me faire lyncher, je suis devenue

incompétente, (c'est elle qui m'a mise à cette place quand même), les élèves partent à cause de moi (ces derniers devineront que, je les cite "c'est à cause de l'autre s**** qu'elle est partie la CPE ? C'est sûr qu'elle s'acharnait contre elle") ... Deux heures après je suis convoquée dans son bureau et elle m'annonce qu'au vu de mon entretien d'évaluation annuel je suis incompetente pour mon poste et qu'elle n'a pas d'autre choix que de me proposer une rupture conventionnelle. Le choc ! Je vous passe les aspects juridiques hors cadre, je devais lui donner la réponse deux jours après sans connaître la teneur de sa proposition ...

Malgré le sommeil perdu, la dizaine de kilos perdus, la saturation cognitive je m'accroche à mes somnifères, mes anxiolytiques et décide de partir au front ! J'appelle une amie prof en rentrant, en m'effondrant (enfin), elle arrive dans les 10 minutes et me dit "on ne va pas se laisser faire ma grande !", la nouvelle fait vite le tour, mon téléphone sonne sans arrêt, les collègues ne comprennent pas, m'apporte leur soutien. Le lendemain matin, je suis en réunion avec elle. Heureusement ma meilleure amie est experte CHSCT et me drive en direct à chaque mail reçu, courrier en A/R, ses intrusions dans mon bureau pour me faire signer des papiers quant à des entretiens de rupture conventionnelle, ou invective de sa part. Je retravaille avec elle mon évaluation interne, retourne chaque phrase, lui signifie ses procès d'intention, son manque de critères objectifs ... La petite victoire, car il y en a eu, comme quand j'ai refusé qu'elle me vire d'une réunion de fin d'année que je faisais d'habitude, je lui tiens tête, parle distinctement pour que tout le monde entende qu'elle refuse ma présence car elle m'avait mise à l'écart de la salle, me place au premier rang. Je vois son visage se décomposer quand à la fin de cette réunion, les profs lui demandent pourquoi elle veut "se débarrasser" de moi. Évidemment, pour ce genre de personnage, gérer un groupe est plus compliqué que briser quelqu'un en solo, résultat, elle quitte la salle.

Certes son opération de destruction massive de ma personne a été très dur mais le plus décevant a été le non positionnement de notre tutelle qui était venue auditer quelques mois avant et qui avait pris connaissance de ce que les uns et les autres avaient pu raconter sur ce qu'il se passait. Bon nombre d'entre nous somatisions, étions sous traitements pour gérer nos journées, étions démotivés, à bout ... Je leur ai fait nombre de courriers, appels, mails leur rapportant ce que je vivais, ce que les autres vivaient, qu'on était vraiment en train de péter les plombs, que c'était une injustice de vivre ça, qu'elle avait de l'or entre les mains et qu'elle détruisait tout. J'ai aussi fait appel à l'inspection du travail qui a reconnu que ma rupture conventionnelle serait invalidée car jugée harcelante. Mais pour qu'ils interviennent je devais faire une demande officielle.

J'étais prête à continuer à me battre jusqu'à ce que la somatisation aille trop loin, je devais me faire opérer, j'avais commencé les antidépresseurs, ne dormais qu'avec des somnifères, avais perdu 2 tailles de fringues (harcèlement=meilleur régime avant l'été!). Ça a été l'alerte, mon alerte. Je décide donc d'accepter la somme indécente qu'elle me propose pour partir. La manipulation continue puisque je ne dois pas en parler à mes

collègues tant que ça n'est pas officiel ... Les collègues, tous les jours me contactent, je n'en peux plus de leur mentir, de lire leur messages de soutien alors que je sais que je vais partir, que je les lâche ... Puis vient le jour de signer les papiers (j'avais rappelé l'inspecteur du travail lui disant que je n'en pouvais plus et que je devais partir), curieusement elle n'est pas présente malgré le rendez-vous avec elle ... Je vide mon bureau comme une voleuse, ne peux dire au revoir à personne, après 6 ans de bons et loyaux services. Certains collègues doivent venir chez moi pour que je leur annonce la nouvelle ... C'était terrible, ça pleure, ça craque, ça pète un plomb ... Et je calme tout ce monde, j'ai des appels jusqu'à tard dans la nuit, les collègues n'y croient pas. Un mari à même penser que sa femme avait perdu quelqu'un tellement elle pleurait. Et le lendemain je rentrai à l'hôpital pour me faire opérer ...

Quelques mois après la reconstruction se poursuit, j'ai arrêté tous les médicaments, je mange, dors, arrive à tenir une conversation, je recherche même un emploi. Mais se confronter de nouveau à un milieu professionnel est tellement compliqué comme projection. Toutes ces déceptions, ces pseudo valeurs de bienveillance ... Mais la certitude d'avoir pris la bonne décision est bien là. Je suis toujours en contact avec certains collègues, ma directrice est partie 3 mois, 2 jours après l'arrêt de mon contrat, le temps que la tempête passe, le délégué de tutelle ne répond même plus aux appels de mes collègues. Le rectorat, la direction diocésaine ont été prévenu de nos conditions de travail, personne n'a bougé ... Mes élèves n'ont plus eu de CPE du jour au lendemain, sans savoir pourquoi, aucune information ne leur a été donnée officiellement. Mes collègues s'en sont chargé les larmes aux yeux. Mon bureau est toujours vide, personne ne m'a remplacé.

Je sais au plus profond de moi, que je vau mieux que ça !

Quand être professeur réclame aussi une formation commando.

Abus de pouvoir, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Situations/injonctions paradoxales, Violence physique

- Le jour du concours de professeur des écoles, il y a grosse grève du RER et perturbations dans le métro. Je vois une volée d'une cinquantaine de candidats arriver avec deux minutes de retard, et les surveillants refuser de leur ouvrir les portes malgré tout. Tu te dis que ces cinquante personnes ont perdu une année à préparer le concours.

- On me demande d'acheter un smartphone pour être joignable 24h/24. J'ai fait de la résistance en refusant car je ne voulais pas d'un téléphone comme ça, qu'en plus il n'était pas compté comme frais professionnels : on me rétorque que je ne suis pas professionnelle.

- PES (professeur des écoles stagiaires, non encore titularisés), le formateur vient me visiter dans ma classe, voir comment je me débrouille. Il me dit que " mon pantalon n'est pas assez ajusté "...

- T1 (juste après la titularisation), sans affectation, l'inspecteur nous a réunis pour nous présenter les postes qui restaient, du style 4 niveaux de classe de la maternelle au CM2, dans 4 écoles dans 4 villes d'un département. Mais l'inspecteur nous dit : " on ne sort pas de là tant que personne n'a pris le poste en SEGPA ", et que moi, pour sauver les petites minettes de collègues en face de moi, et parce que j'avais senti qu'on n'avait pas le choix, je l'ai pris. J'ai su après que les T1 ne devaient jamais être mis sur ces postes très spéciaux, à cause de la violence des élèves.

- En SEGPA, je me suis fait plaquée contre un mur par trois élèves perturbés à la fin d'un cours. Quand j'ai dit à ma hiérarchie que j'étais en souffrance, on m'a dit que j'étais faite pour enseigner avec ces élèves en grande difficulté : parce que je faisais partie de ce petit nombre qui ne s'est pas mis en arrêt maladie ou qui a démissionné.

- Quand je n'ai pas de pause de la journée parce que je surveille toutes les récréations et que j'ai une réunion le midi, et qu'on me reproche de ne pas vouloir surveiller l'étude du soir jusqu'à 18h.

- Brigade (prof qui remplace les congés de formation), arrivée sur l'école du jour, je vois que je suis de surveillance de toutes les récréations, mais que je me rends compte que les profs ont trafiqué le tableau des services de récré. Quand je dis que je refuse de surveiller, on me dit que je ne suis là que sur la journée, que je pourrais faire un effort. Sauf que

plusieurs écoles ont eu la même idée, et que j'ai eu plusieurs jours de suite sans pauses.

- Quand j'ai une élève qui souffre de négligence parentale (absence de couchage, pas nourrie tous les jours, enfermée pendant deux semaines de vacances avec un frigo à moitié vide...), et que les services sociaux me disent " qu'elle n'est pas prioritaire parce qu'ils ont pire que ça ".

- Brigade, on reçoit des primes pour les kilomètres parcourus... qui sont comptés à vol d'oiseau (il est évident que je roule à travers les champs).

- Quand, un jour, on me dit que je suis MAD (mise à disposition d'une ville, on appréciera le jeu de mot en anglais), que j'arrive sur un remplacement maladie, et que je m'aperçois que la prof est absente depuis 4 mois. Ainsi, je fais pansement sur la journée. Mais, le soir, les parents tentent de me séquestrer pour que je revienne. Le directeur de l'école, courageux, se barre discrètement, me laissant le soin d'expliquer aux parents que je n'y peux rien.

- A la fin de l'année de brigade, en plus de mon remplacement de 4 mois en SEGPA, je calcule qu'en 138 jours, j'ai fait tous les niveaux depuis la petite section de maternelle jusqu'au collège, dans 39 écoles différentes, dans 18 villes d'un bout à l'autre du département, que j'ai parcouru 3590 km, et que j'ai passé 205 h et 20 min dans la voiture et les bouchons, soit 8 jours 13 heures 20 minutes. Toutes mes primes (ZEP et kilométriques) ont été reprises par les impôts.

- Un jour que j'étais remplaçante, j'appelais l'école où j'aurais dû aller pour les prévenir que j'étais malade. On me reprochait et me faisait culpabiliser d'être une remplaçante malade.

- Les jours où j'étais MAD, j'arrivais toujours vers 8h dans la ville où j'étais mise à disposition. L'inspection m'appelait vers 8h28 pour me dire que je remplaçais dans telle école. Le temps de trouver l'école et de me garer, j'arrivais généralement vers 8h45, face à un directeur en colère, qui me faisait culpabiliser d'être en retard.

- Quand ton directeur se fait frapper au sol par un élève devant tous les parents, que personne ne vient l'aider, et que l'inspecteur décrète que ce n'est pas un motif grave de renvoi.

- Quand je suis obligée de plaquer un élève au sol pour éviter qu'il frappe encore ses camarades, et qu'on me rétorque que je n'avais pas le droit de le faire et que je pourrais avoir des problèmes, même si cet élève mettait la vie des autres en danger.

- Quand tu travailles dans une zone à la fois ZEP (REP), zone violence et zone éclair (REP+), et qu'il y a 28 à 30 élèves par classe, et qu'on te dit qu'il y a aura fermeture de classe à la rentrée.

- Je suis obligée d'acheter avec mes sous : un vidéoprojecteur (alors qu'au vue de mon niveau, il était obligatoire que j'en aie un), les livres de ma bibliothèque de classe, des

équerres, des règles, des ballons, une horloge, des feutres... parce que le budget qu'on m'a donné me permet seulement d'acheter des cahiers à mes élèves qui ne peuvent pas s'en payer.

- Quand, dans un triple niveau en ZEP, zone violence, zone éclair, j'ai 25 élèves, dont un qui ne sait pas lire, plusieurs qui ne parlent pas bien français et le reste qui est en grande difficulté scolaire, mais que j'ai l'obligation de finir le programme coûte que coûte, même s'ils n'ont pas les bases ou n'ont rien compris.

- Même si les trois quarts des parents sont au chômage, je dois donner l'espoir en l'avenir à mes élèves. " Il y a toujours de l'espoir, les enfants !!! " J'ai comme l'impression de leur mentir.

- On nous fait culpabiliser en nous disant que le niveau baisse et qu'on en est responsable, alors que les classes sont bondées, qu'on n'a pas de moyens, pas de manuels, que les photocopies sont limitées...

- On reproche aux enseignants d'avoir participé à l'élaboration des nouveaux programmes. Comment ça s'est passé ? Un mercredi matin, tous les enseignants de France étaient réunis dans un établissement de leur ville afin de réfléchir par ateliers à la refondation de l'école et aux programmes. Pour nous, l'inspecteur qui devait présenter la journée était en retard. C'est un formateur qui a pris la parole, nous expliquant qu'en réalité tout était déjà prévu, qu'on nous réunissait à titre de propagande, que ce qu'on dirait dans les ateliers de réflexion ne serait jamais remonté jusqu'au ministère. Quelques minutes plus tard, l'inspecteur arrive, nous dit que c'est une journée capitale pour l'éducation, et que notre réflexion et nos avis seront étudiés et remontés au ministère... il y a eu comme un malaise dans la salle.

J'ai voulu, et je veux toujours, lutter contre ce déterminisme minable.

Contrat, Situations/injonctions paradoxales

On nous bassine depuis un moment avec les conditions de travail dans le privé, comme si le public (l'état) lui, faisait son boulot de façon impeccable.

Effectivement, comme le montrent de nombreux témoignages ici, le recrutement dans le privé est souvent aberrant. J'ai connu ça: entretiens d'embauche portant au 3/4 sur mon signe astrologique (si, si), personne au téléphone me riant ouvertement au nez quand j'annonce vouloir postuler (réponse, rires inclus: "encore faut-il que nous soyons intéressés par votre candidature"), pas de réponse du tout ou ne correspondant pas à ce à quoi vous aviez postulé (proposition d'un poste à plein temps à l'année alors que vous ne cherchiez du travail que pendant la période creuse car vous êtes étudiant, c'est utile de faire des lettres de motivation visiblement jamais lues, c'est fou! etc.)

Mais, quand j'étais étudiante désargentée, j'ai fait nombre de petits boulots, dont certains pour l'état.

Un exemple frappant du délire de l'administration: j'ai été vacataire pour les impôts pendant un mois. La trésorière avait le droit d'engager un vacataire au coup par coup, suivant les mois de rush. J'ai donné satisfaction, à la fois à la trésorière et au trésorier adjoint. Je me suis formée plus ou moins moi-même en trois jours, car il n'existe pas de période de formation pour un seul mois d'embauche. Ça s'est bien passé. Évidemment, j'aurais souhaité faire un 2ème mois, mais impossible. Motif: des règlements administratifs obligeaient l'employeur à participer aux indemnités chômage si jamais j'avais réussi à travailler 6 mois pleins sur l'année. Donc l'état avait pondu des règles administratives interdisant de ré-embaucher pour un 2ème mois un employé donnant toute satisfaction, et préférait prendre des gens "pas terribles", voire ne faisant carrément aucun travail, par peur d'être obligé de participer aux indemnités. Sympa, vive la méritocratie.

Par la suite, j'ai eu la chance d'avoir une vie de famille satisfaisante, avec un mari gagnant correctement sa vie (sans plus). Par contre, j'ai eu des enfants avec de gros problèmes scolaires. Je me suis rendue compte alors des énormes dysfonctionnement de l'éducation nationale. Les professeurs ne sont pas formés à détecter les difficultés d'apprentissage les plus fréquents, ni même les psychologues scolaires qui suivent pourtant une formation prétendument adaptée!

J'ai dû me débrouiller toute seule pendant des années, rechercher moi-même l'origine de leurs difficultés, consulter des tas de spécialistes etc.

Je vous la fais courte, à force d'entêtement, et le plus souvent, non seulement sans aide mais même malgré les nombreux bâtons dans les roues mis gentiment par l'éducation nationale, j'ai fini par réussir à mettre en place un soutien qui a aidé efficacement mes enfants.

Par contre, le virus était pris, j'ai commencé à m'intéresser aux enfants des autres. Pour moi, idéaliste, l'éducation nationale était censée pousser chacun au maximum de ses capacités.

En vrai:

_Vous êtes un enfant doué, bonne mémoire, bonne compréhension, votre niveau dépendra de votre classe sociale d'origine et de l'établissement qui vous a été attribué.

_Vous avez des difficultés et vous êtes pauvre: débrouillez-vous tout seul, vous aurez de mauvaises notes et des profs qui passeront leur temps à vous expliquer que vous êtes nul et incapable.

_ Vous avez des difficultés et vos parents sont riches: vous suivrez des cours aca***mia, et vous finirez en école (payante) d'ingé de marketing.

J'ai voulu, et je veux toujours, lutter contre ce déterminisme minable. Je donne des cours de soutien (qui marchent, en un trimestre, les enfants, tous ceux que j'ai pu suivre, font des progrès importants).

Mais ce n'est pas reconnu. Aucun diplôme pour valider toutes les recherches, lectures, expériences que j'ai.

J'ai le choix entre bosser au noir (si je veux garder un tarif abordable pour les parents modestes, et du coup, n'avoir droit de mon côté à aucune protection sociale, retraite etc.) ou bosser pour une entreprise prestataire de service qui exclura d'office les modestes au profit des bourgeois vu le prix, le tout pour un salaire minable et aucune plus-value apportée par cette entreprise.

Un de mes enfants a été suivi par un maître RASED, donc enseignant certifié, avec une "formation" censée être spécialisée, pendant un an.

Le mec n' était pas formé, se prenait pour un psychiatre, ne connaissait aucun des problèmes d'apprentissage les plus fréquents (il ignorait même que qu'est la dyslexie, il faut le faire).

Mon fils n'a fait aucun progrès en un an!

Ce que je fais moi, ça marche, les enfants progressent, et je n'ai aucune perspective professionnelle.

L'état non plus, dans différents domaines, à différents niveaux, ne fait pas son boulot!

Qui sont les assistés dans l'histoire, sinon des ministres qui se succèdent?

#onvautmieuxqueça

Des millions dans les ordinateurs, mais pas un manuel pour les élèves, pas un livre pour le CDI...

Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Magouille, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress

J'ai choisi le métier de prof de lettres dans le secondaire par goût, en 2013. J'ai d'abord été affecté en lycée, en tant que stagiaire. Contrairement à un certain nombre de mes co-stagiaires, j'ai eu la chance d'avoir une tutrice exceptionnellement attentive et bienveillante, à laquelle je dois d'avoir pu améliorer ma pratique professionnelle pendant cette année, qui pour d'autres est usante – les démissions en cours de stage ne me semblent pas rares.

J'ai par contre été obligé de suivre des journées de « formation », et c'est là que j'ai commencé à comprendre que l'institution ne répondrait jamais à la question que je me suis obstinément posée : « comment faire progresser les élèves ? ». Nous recevions de longs prêches sur la nécessité de faire parler les élèves, de les mettre en activité, de les valoriser, parfois des conseils hallucinants (« avant de parler d'un mythe grec, montrez-leur Godzilla, pour qu'ils comprennent ce qu'est un mythe ») parfois de longs exposés sur des séquences toutes prêtes projetées à toute vitesse sur un écran, et dont de toute façon nous ne pouvions pas faire grand-chose, de longues heures sur les activités informatiques qui nous paraissaient déprimantes car incroyablement chronophages en termes de préparation, pour un gain pédagogique qui paraît toujours très limité, voire inexistant. En réalité, on ressort de ces formations encore plus énervé et désespéré. J'ai rencontré une seule formatrice elle-même formée, ayant à transmettre autant une expérience qu'un savoir sur un domaine précis, les difficultés dans l'apprentissage de la lecture, et les techniques pour y remédier, ce qui m'a permis de comprendre que la plupart des autres ne font que présenter des trucs bricolés à la va-vite, pour échapper pendant quelques heures au face-à-face avec les élèves.

Les dogmes sont rabâchés en permanence (mais jamais appliqués avec les stagiaires) : « autonomie, mise en activité, valorisation, travail en groupe, bienveillance, pédagogie différenciée... » Et puis toujours, des tableaux, des récits de cours totalement décalés de ce que nous vivons réellement : « vous proposez à l'élève cette activité, et là, l'élève réagit comme ça, il comprend ça tout seul, il va changer de regard sur la discipline,

et hop et au devoir suivant, vous verrez qu'il a progressé. » Les doutes et les difficultés concrètes sont niés. A un inspecteur auquel nous expliquions que nous avions des difficultés à faire le programme de seconde avec des élèves qui sortaient du collège sans maîtriser les bases de la langue écrite (et même orale), y compris la formation de phrase simples correctes, tout en faisant une place à l'histoire des arts, à des activités de recherche au CDI, des activités TICE (Technologies de l'Information et de la Communication appliquée à l'Enseignement), en seulement quatre heures par semaine, lesquelles sont rognées par tout un tas d'interventions extrascolaires, annulations diverses, etc., nous avons eu comme réponse : « le manque de temps est une excuse. » La discussion est terminée. Un autre auquel je confiais en privé mes doutes sur telles activités m'a avoué lui-même ne pas croire à ce qu'il racontait, et avoir fait tout-à-fait autrement dans sa classe. Drôle, ou désespérant ?

On voudrait avoir une réflexion pédagogique ouverte, réaliste et constructive, on se trouve face à une alternative : « c'est soit l'école des hussards noirs, du cours magistral, et de la reproduction sociales des élites, soit le-travail-en-goupe-pédagogie-différenciée-TICE-compétences », point. Il y a tant d'expressions toute faites, jamais questionnées, qui embrouillent tout. Comme l'expression « aider les élèves qui en ont vraiment besoin » : y a-t-il des élèves qui puissent se passer d'un prof pour avancer, même avec un bon niveau de départ ? Tous les élèves ont besoin d'être formés. Mais il est impossible de s'occuper 35 élèves à la fois, avec des niveaux hétérogènes, et de les amener au même niveau. L'expression « pédagogie différenciée » n'a rien de pédagogique, ce n'est que l'intensification du travail : faire deux, trois cours en un, donc deux, trois heures de travail en une. Au besoin, grâce aux machines, dans la pure veine du taylorisme : d'où l'injonction permanente à utiliser les TICE.

Les TICE, parlons-en. Nous avons eu une formation sur l'utilisation des tablettes que la Région venait d'acheter à une FMN étrangère (la Région dépensait aussi une bonne partie de nos impôts dans une campagne de pub dans le métro pour faire savoir qu'elle avait acheté des tablettes). La journée de formation prend la forme d'un brainstorming. Nous ne trouvons aucun usage de ces objets dans nos disciplines qui présente une réelle amélioration de nos pratiques. Notre formatrice, tout aussi embarrassée que nous, explique alors : « Le problème, c'est que la Région a acheté des tablettes, et qu'elle nous demande de les utiliser, alors il faut bien trouver quelque chose à faire. »

Impression d'être face à un système sourd, à une machine aveugle, à une administration soviétique où le langage n'a plus aucun rapport avec la réalité, où il est impossible de trouver quelqu'un qui préfère communiquer et réfléchir en être humain avec un travailleur qui se pose des problèmes, plutôt que de réciter les mantras de l'institution. On n'évoque à notre autonomie pédagogique que lorsque cela permet de nous rendre responsable de nos échecs. Et c'est à devenir fou, parce que l'institution prétend tout saccager dans l'intérêt des élèves, et notamment des plus faibles. Or, on se rend vite compte que la réalité, c'est qu'on les coule comme jamais, surtout les plus faibles. Que le

niveau ne continue de monter que dans les communiqués du Ministère, par des manipulations de chiffres, de critères de correction, etc. pour continuer à vendre l'illusion d'une ascension sociale encore possible par l'école, alors que l'inégalité et l'injustice s'accroissent partout dans la société. Et que ce voile, ce cache-misère, contribue en fait à renforcer encore ce mécanisme. Nuits d'insomnie...

Sur tout ça, il faudrait pouvoir avoir une réflexion collective réellement constructive, avec des gens soucieux de parvenir à une véritable amélioration, mais à la place, ceux qui nous dirigent agissent de façon purement idéologique, et les autres sont condamnés à réfléchir seuls dans leur coin : il n'existe presque aucun cadre pour poser à plat de façon constructive les problèmes qui minent le métier. Dans la plupart des salles de profs, la communication est pourrie par une foultitude de problèmes annexes, aigreur à cause d'un emploi du temps pourri, d'heures sup' collectionnées par certains pendant que d'autres voient leur service éclaté sur deux ou trois établissements, vieilles histoires de favoritisme interne, multiplication des statuts (titulaires/TZR/stagiaires/vacataires, certifiés/agrégés...), caporalisation et réunionite contre laquelle d'autres essaient de se protéger, condescendance des vieux à l'égard des jeunes entrant dans le métier, ou encore parce que chacun tente de résister à l'explosion de notre temps de travail par des ruses qui font retomber le fardeau sur les autres... Sauf dans les établissements ZEP, où les jeunes profs sont le plus souvent obligés de se montrer solidaires et coopératifs, ailleurs, chacun pense trouver son salut tout seul. Individualisme de merde, qui nous fait couler tous ensemble. Les conversations s'épuisent dans les mesquineries, les radotages, l'insignifiance du quotidien, alors qu'on sent qu'il y a tellement de choses qui devraient nous préoccuper, qui devraient être discutées, analysées, et changées... Et les syndicats n'aident en rien à créer de la solidarité, ou du lien. Et enfin, hors du monde professionnel, nous vivons sous le regard constamment méprisant de tous, entre leçons de pédagogie délivrées par des profanes qui n'ont jamais mis un pied dans une classe, condescendance (« Ah, c'est vraiment un métier que je ne pourrais pas faire ! Tu as bien du courage... ») et remarques méprisantes sur nos 18 (ou 15) heures hebdomadaires et nos quatre mois de vacances (qui n'existent que dans leurs fantasmes)... Après une année de stage en lycée et de « formation » centrée exclusivement sur le lycée, j'ai été affecté en collègue (sans aucune formation adaptée) dans une région socialement sinistrée, loin de chez moi (une à deux heures quotidiennes de transports), avec des classes bourrées au maximum, des élèves d'un niveau très faible, de très nombreux problèmes de discipline (dont l'enseignant est perpétuellement suspecté d'être en fait lui-même responsable), dans un établissement qui venait d'ouvrir : des millions dans les ordinateurs, mais pas un manuel pour les élèves, pas un livre pour le CDI, resté vide pendant des mois. Et à nouveau la même solitude : impossible de communiquer avec qui que ce soit au travail pour trouver des solutions, améliorer ma pratique professionnelle, faire part de mes difficultés. L'isolement dans l'échec, un sentiment permanent de culpabilité, d'incompétence, de nullité, mon boulot me paraît complètement vide de sens. Je perds le sommeil, fais le vide autour de moi, copine, amis, famille, tout le monde me devient insupportable, je cesse simultanément de préparer

mes cours, le ventre tordu par un profond dégoût, mes cours se passent de plus en plus mal, je ne sais plus pourquoi je suis là, mes élèves perçoivent mon mal-être comme une forme d'hostilité à leur égard, et c'est le cercle vicieux. Premières crises d'angoisse. Après quelques mois, mon médecin me pose l'alternative : arrêter, ou prendre des « médicaments ». Et encore, le pire a été d'admettre que ce n'était pas lâcheté ni paresse que de refuser de prendre des médicaments pour supporter son travail.

Dans un collège, la vie scolaire est là, toujours là.

Législation

Je suis AED (assistante d'éducation, surveillante, pionne) dans un collège REP+. REP+, c'est le Réseau d'Education Prioritaire de l'Education Nationale, mais avec des élèves dont les familles sont dans des situations encore plus difficiles et stigmatisantes que dans les établissements "simplement" classés REP (les facteurs pris en compte sont : les taux de boursiers, le % d'habitants des quartiers visés par la politique de la ville - donc de quartiers populaires, et le % d'élèves redoublants). La ségrégation scolaire dans tous ses travers.

Le gouvernement a donc considéré que ces établissements constituaient des établissements difficiles (et je ne le contredirais pas - mais à qui la faute ?), qui justifiaient pour les équipes pédagogiques des "primes". Les profs ont entre 150 et 200 € de plus par mois. La prime concerne bien sûr l'administration (dans son entier : Principal, Principal adjoint, secrétaire, CPE). Ils l'ont et je suis intimement convaincu qu'il la mérite. (Ils méritent même plus, comme tous les profs, tous les fonctionnaires, mais c'est un autre débat)

Ce que je comprends moins, c'est pourquoi en tant que contractuel, payé au salaire minimum, et sans aucune perspective (un an, renouvelable cinq fois maximum) ni valorisation (pas de "capital" professionnel cumulé qui permettent l'obtention de points et de passage vers d'autres établissements, contrairement aux personnels cités précédemment), la prime ne concerne pas les assistants d'éducation.

Le principe de la prime semble être : compensé le fait que le contexte scolaire soit plus difficile. Pas de prime parce que ? Pas au contact des élèves ? Pas concerné par les difficultés scolaires qu'impliquent la ségrégation ? Pas concerné par la violence scolaire (dont le principe scolaire et disciplinaire porte une large part de responsabilité) ?

A quel moment il est possible de considérer que les surveillants ne sont pas impliqués dans ce contexte ? Qu'ils ne vivent pas autant (si ce n'est plus) les difficultés de l'établissement comme un épuisement personnel ?

Dans un collège, la vie scolaire est là, toujours là. Il n'y a pas de récré en salle des profs après une heure de permanence et avant une autre : il y a la surveillance des couloirs et de la cour de récréation.

L'élève difficile qui perturbe le cours, qui sera exclu pour "préserver" les autres élèves... arrivera en permanence. Exclu parce qu'ingérable : il n'est pas du rôle du

professeur de garder un élève qui empêcherait un cours de se poursuivre et chacun fait de son mieux. Pour autant, le surveillant n'a pas ce recours.

Le professeur est dans ses droits. Nous sommes dans notre devoir professionnel.

Je n'incrimine pas les professeurs. Chacun a son rôle. C'est le nôtre qui est à repenser.

La vie scolaire est la roue de secours. Elle accueille les élèves quand le professeur ne s'en sent plus capable, elle est responsable de chaque moment non-scolaire. Elle est seule pour séparer les rixes entre élèves. Elle accompagne l'élève. Elle est essentielle. Et en plus d'être précarisée, elle est dissociée du mince processus de compensation - qui la concerne pourtant en premier lieu : la prime accordée aux autres adultes de l'établissement.

On oubliera pas le fait que les agents de service ne sont pas non plus concernés par la prime REP. Je suis convaincue que c'est une erreur. J'en sais malheureusement trop peu pour oser parler à leur place.

Les élèves que j'ai devant moi sont méprisés par le système qui se moque qu'ils sachent vraiment s'exprimer

Éducation nationale, Témoignages

J'ai 29 ans et j'enseigne depuis 6 ans le français en lycée, en région parisienne. La transmission du langage et de la littérature, de l'expression et des idées, est une chose que je trouve magnifique et je m'efforce de le faire avec passion et énergie.

Mais force est de constater que cette transmission doit déranger en haut lieu, puisque tout est fait par les réformes successives pour qu'elle ait de moins en moins lieu. Les programmes sont appauvris, le nombre d'heures hebdomadaire réduit, et les effectifs des classes (j'ai 30 élèves en seconde, éducation prioritaire, avec dans la classe entre 5 et 10 "français langue seconde") maintenus à un volume qui empêche d'individualiser la pédagogie...

De plus en plus, les missions des profs sont multipliées: nous devons faire le lien entre parents, équipes, direction; pallier le manque d'infirmiers (Dans le lycée où j'exerce, le rectorat a coupé un poste d'infirmier. Il reste une infirmière, pour 1800 élèves), de psy (une demi-journée par semaine), d'assistants d'éducation et de conseillers d'orientation(un mercredi sur deux) avec les moyens du bord; sanctionner, faire preuve d'une autorité qui est d'autant plus épuisante qu'elle est le plus souvent bêtement disciplinaire puisque elle n'a plus la place de s'appuyer sur le respect du savoir ou d'un espace commun qui est plus dégradé que la station de RER voisine. Retrouver un lien avec les élèves que la rue ou l'échec aspirent relève d'un combat de chaque jour.

J'ai fait des études longues et approfondies pour enseigner: jamais ne m'est laissée la place d'en retransmettre le contenu. Et surtout, je vois chaque jour qu'il est faux que l'école cherche l'égalité des chances. Les élèves que j'ai devant moi, issus de ce qu'il est convenu d'appeler "classes populaires", sont méprisés par le système qui se moque qu'ils sachent vraiment s'exprimer - c'est loin d'être le cas, en témoignent les copies de bac. J'en viens même à penser que le souhait secret de l'éducation nationale est qu'ils ne le sachent pas. Ni lire un contrat de travail, ni revendiquer leurs droits humains ou professionnels. Pourtant, il est plus que jamais nécessaire de le rappeler: ILS VALENT MIEUX QUE ÇA...

Payer pour aller travailler.

Précarité, Rythmes/horaires du travail

J'ai travaillé pendant deux ans dans l'éducation nationale en tant que professeur contractuel.

C'est à dire que j'enseignais, que j'assurais exactement le même nombre d'heures de cours, que j'avais exactement les mêmes responsabilités et la même charge de travail qu'un professeur certifié (titulaire du CAPES).

Je travaillais à 45 minutes de chez moi en voiture. Je travaillais le samedi matin également. Il m'arrivait - notamment ce jour là - de faire environ deux heures de route pour donner deux heures de cours devant les élèves. J'étais complètement débutante, si bien que mes week-end étaient entièrement consacrés au travail. (oui, les enseignants travaillent beaucoup, s'il vous plaît, croyez-le !) Je reprenais le lundi matin sans m'être arrêtée. Je mettais mon réveil le dimanche pour corriger ... Je gagnais 1350 € net /mois, j'étais titulaire du master "enseignement", bac+5 ; j'ai signé en tout 11 CDD en 9 mois.

J'estimais et j'estime avoir toujours la vocation pour ce métier que j'affectionne franchement. J'étais donc très enthousiaste de cette première expérience qui s'est finalement bien passée, grâce notamment à des collègues formidables qui ont su guider et me soutenir dans mes premiers pas.

Le plus difficile a été cependant la gestion de mon compte en banque (en plus de ma gestion de classe ... ^^). Comme je le disais plus haut j'avais des frais de route quotidien (et de cantine par ailleurs). Je faisais en moyenne un plein de gasoil par semaine. Le petit soucis c'est que le rectorat ne me payait pas.

En effet, les contractuels ne sont pas payés le mois suivant le début de leur remplacement, (comme c'est le cas à l'usine par exemple, je l'ai vécu par ailleurs), ils sont payés deux mois après le début de leur mission. Le système a tellement de latence, d'inertie que pour être payé, il faut le demander.

Lors de cette première expérience, je n'avais pas anticipé, naïve, je m'attendais à recevoir mon salaire normalement ... Si bien que j'ai creusé un découvert que je n'avais jamais connu en vivant de mes salaires d'animatrice ou même du RMI quelques années plus tôt ... (et comme je travaillais, j'avais perdu les avantages sociaux que j'avais jusqu'alors : CMU, APL ...) Pour être payé en temps et en heure, il faut s'armer de courage, appeler le rectorat et demander "une avance" ou un "acompte" qui tombe en deux versements environ 3 semaines après le début de votre remplacement, ce qui un délai convenable et normal.

A l'époque, mes collègues se sont cotisés pour que je puisse continuer à mettre du

gasoil dans ma voiture pour venir travailler ...

Je salue donc votre initiative de recueillir des témoignages comme celui-ci ; l'occasion pour moi de dénoncer les conditions de travail des précaires de l'Education Nationale qui triment devant des classes difficiles et qui doivent réclamer leur salaire.

Ainsi s'achève la première partie de mon témoignage.

J'ai, depuis, décroché le CAPES, je suis donc devenue fonctionnaire. Mon salaire s'est étoffé, mon travail est resté sensiblement le même.

Depuis, je suis TZR (Titulaire sur Zone de Remplacement), je suis donc affectée sur une zone géographique pour y faire des remplacements quand un collègue est absent.

L'année dernière, je remplaçais une collègue qui enchaînait les arrêts de travail car elle avait de gros soucis de santé. J'étais à la campagne à 25 minutes de chez moi, le pied ! Comme je n'étais pas affectée à l'année, je touchais les ISSR (indemnité de sujétion spéciale de remplacement). Tout allait pour le mieux.

Cette année, en revanche, je me suis prise une sacrée douche froide et je grelotte encore ...

Enceinte de 6 mois, je suis affectée dans un collège REP+ "prévention violence" à une heure de route (deux heures quotidiennes aller/retour). On me fait parvenir la nouvelle le samedi matin précédent le lundi de rentrée ... Après avoir accusé le coup, j'étais vraiment enthousiaste de pouvoir faire l'expérience d'un établissement REP malgré la pénibilité de ma situation ... Au regard de mon état de santé, mon médecin m'a néanmoins pas donné le choix que de rapidement m'arrêter. Aujourd'hui, alors que je rédige ce témoignage, j'ai repris le travail.

J'en viens alors à l'absurdité du système : Cette année, étant affectée à l'année je ne touche pas les fameuses ISSR (indemnités) alors que j'ai bien davantage de frais, que j'ai 3€ de péage autoroute quotidien et que je me rends sur mon établissement 5 fois / semaine ayant la classe spécifique du collège qui a beaucoup de cours avec moi au regard de son niveau particulièrement faible... Par ailleurs, le rectorat ne prend en charge que les abonnements train et métro (les fameux 50%), la voiture étant dans mon cas le moyen de transport qui me permet d'optimiser au mieux mon temps (personnel et donc de travail), je ne perçois aucun dédommagement.

Les affectations à l'année ne sont pas soumises aux ISSR alors que cette année, sincèrement - davantage que l'année dernière - elles m'auraient bien soulagées !!

J'ai donc demandé ma mutation pour changer de département et ainsi essayer de me rapprocher de chez moi, étant maman d'un petit bout désormais. Cette mutation m'impose alors de tirer un trait sur les points d'ancienneté que j'accumule depuis deux ans dans mon département d'origine ... mais ça c'est une autre histoire ...

J'adresse tout mon soutien franc et sincère à tous les travailleurs et chômeurs (je suis passée par là aussi) du public comme du privé qui chaque jour, à leur petit niveau, font que le système fonctionne sans en récolter les fruits ...

« L'école de la République n'existe pas. Elle est à deux vitesses. »

Aliénation, Dépression, Pression, Rapports sociaux, Santé, Surveillance

Je vous envoie le témoignage que j'avais déjà écrit sur un forum. Je suis maître d'école en ZEP. Depuis peu, on nous affiche autrement : "professeur des écoles", fonctionnaire de catégorie A. Le métier, lui, n'a pas changé, notre statut non plus, le salaire peu ou prou. Ce genre de petite démagogie vise plus à convaincre les autres citoyens que nous-mêmes, de l'importance accordée à l'éducation par les politiques, de la valorisation du métier afin d'attirer des candidats au concours.

Là où je travaille, il y a un très grand nombre d'enfants atteints mentalement, étiquetés ou pas. Pourtant, ce n'est pas une école spécialisée. Dans ma classe de ce1, il y a deux autres adultes : des AVS (auxiliaires de vie scolaire). Elles sont là pour deux enfants, l'un retardé, l'autre autiste. L'idée est de réaliser un suivi personnalisé. Mais dans le fond, ce sont des emplois précaires, mal payés, non-renouvelables, sans formation préalable (c'est la loterie du point de vue des professeurs). Le secteur psychiatrique est quant à lui embouteillé. Les lieux de vie spécialisés ont presque tous disparu (thérapie institutionnelle). Les choses reposent donc beaucoup sur l'école et la famille. Ma mère, qui était chef de service en pédopsychiatrie, m'avait expliqué un jour que dans les années 70, ils avaient quasiment enrayeré l'autisme en France du point de vue épidémiologique.

La loi du 11 février 2005 fait que nous sommes passés de "l'intégration" à "l'inclusion" des élèves handicapés à l'école : la loi présente la chose sous l'angle de la non-discrimination, de la mixité, pour cacher l'érosion du secteur public qui avait pourtant du succès. Encore une affiche publicitaire pour cacher des intérêts d'argent néfastes... Cela met en branle une idée culpabilisante pour les professeurs : on doit réaliser cette "inclusion" même si la situation nous paraît impossible. (Pas étonnant qu'on développe un humour aussi acide ! Et qu'il y ait autant de dépressions dans le métier...) Et la seule chose que l'on nous propose de faire, ce sont des... évaluations. Toutes les approches subjectives, qui mettent le sujet en avant, sont montrées comme dangereuses, car non-scientifiques, non objectives. On nous impose des catégories à plaquer sur les élèves, de prouver évaluation-en-main ce que l'on avance. Même tout ce qui concerne le comportement en classe est découpées en "items", en compétences évaluables. Et quand un enfant va très mal, le psychologue scolaire ne propose aucun soin, seulement d'évaluer l'élève in situ (en passant en classe), ce qui pourra éventuellement donner lieu à un courrier à la famille, voire à une demande de classe spécialisée. Mon élève retardé, qui a été identifié comme tel dès le début du CP, attend une classe spécialisée depuis plus d'un an. Je fais ce que je peux pour qu'il se sente bien en classe, mais il est anxieux en

voyant qu'il ne peut faire comme les autres et en sachant qu'il devra partir "à un moment donné".

Il y a 3 ans, quand j'ai passé le concours en candidat libre. Je sortais tout juste de mes études de droit. Je ne savais pas que, réussissant le concours, j'entrerais dans ce qui a depuis été appelé "la génération dépression" des professeurs des écoles. Cette génération est entrée dans le métier sans formation, car c'était le "trou" de la réforme (des rythmes scolaires, de la formation des professeurs, etc). Comme c'est l'ancienneté qui permet d'avoir un choix d'école, tous les débutants se retrouvent dans les écoles ZEP les plus difficiles.

C'est ce qui m'est arrivé.

Je n'avais jamais enseigné et le jour de la rentrée, je me suis retrouvé devant 25 élèves de ce1, dont une enfant psychotique en grande souffrance. Elle recouvrait sa table de larmes et de morves, allait se prosterner sous le tableau, avait des stéréotypies. Sans compter que le reste de la classe était loin d'être facile.

"Comment faire classe sans formation aucune ?" La réponse de l'institution a été la mise en place d'une "procédure d'alerte". Elle est connue pour les cas où un professeur commet des fautes graves, comme des voies de fait à l'encontre d'un enfant (il n'en était rien me concernant). Du point de vue administratif, elle permet de faire "exploser" le nombre de visite-évaluations de l'enseignant. J'ai été convoqué à une "réunion d'harmonisation des professeurs des écoles stagiaires" où je me suis retrouvé seul face à mes 5 évaluateurs de l'année. L'inspectrice, à mon arrivée : "Taisez-vous. Asseyez-vous". J'ai donc eu en guise de formation plus de 35 visites-évaluations, de la part de 3 personnes différentes, dont il résultait un bilan-évaluation devant me servir de formation.

Les évaluations... Ce mot fourre-tout qui recouvre une idée de mesure rationnelle, une idée de formation, une idée de jugement sur autrui ou sur soi-même, une idée d'étiquette, une idée de fondement du discours "rationnel". J'ai donc eu plus d'une trentaine de visites pour m' "évaluer" durant cette année cauchemardesque jusqu'à ce qu'en mars je sois rassuré par ma tutrice sur ma titularisation. Mais, il manquait la visite de madame l'inspectrice. Elle est venue une heure dans ma classe lors d'une séance de révision en phonologie. Une semaine plus tard, j'ai reçu un avis défavorable à ma titularisation avec une grille de 10 compétences qui décrivait mon incompétence. Cet avis a donné lieu à une convocation devant un jury académique en juillet au rectorat. Je n'avais aucune précision sur ce qu'on attendait de moi. C'était un simple mail. Je pouvais être renvoyé de l'éducation nationale, être renouvelé stagiaire ou être titularisé. Lorsque je suis arrivé au rectorat, j'ai vu trois personnes pleurer dans le couloir, devant "la salle longue" où je devais me rendre (kafkaïen). J'ai été reçu par trois personnes dont je ne sais toujours rien, métiers ? Noms ? Qui ont examiné mon "dossier" (de je ne sais combien de pages avec toutes les évaluations, etc). Elles m'ont posé une question au hasard en regardant au milieu dans le tas de toutes ces évaluations. Heureusement, j'avais décidé de parler

leur langue en essayant de ne pas trop m'aliéner. J'avais préparé une sorte d'exposé reprenant la grille de l'inspectrice. J'ai repris mes 10 incompétences et j'ai fait mon mea culpa dans le jargon de l'éducation nationale, case après case : "j'ai mal fait ça, j'aurais pu faire ça, je ferai donc ça".

J'ai su assez vite que je n'allais pas être renvoyé, mais je n'ai su qu'en septembre que j'étais titularisé et que je n'allais pas devoir vivre à nouveau un tel enfer de jugements. J'avais intériorisé un regard de jugement sur moi, une instance paranoïaque du fait d'une surveillance constante pendant une année. Ils avaient donc réussi à me formater à cette auto-évaluation. Je me surveillais sans qu'ils n'aient plus besoin de le faire. J'ai mis des mois et des mois à me remettre de cette aliénation. Maintenant que je suis titulaire, je me sens plus libre et tout cela est passé. Mais je pense aussi à tous ces autres stagiaires qui pleuraient tous les soirs en rentrant chez eux. Durant cette année, cela a été effectivement très difficile les trois premiers mois avec la classe. Je ne peux pas dire que j'étais bon dès après, mais je faisais classe à peu près normalement en janvier. Ce que je veux dire, c'est que je n'ai rien de très particulier en tant que professeur.

Je pense que l'évaluation est une obsession de notre société qui va bien au-delà de cette folie au sein de l'éducation nationale. Elle tend à remplacer la rationalité - la raison - par un ratio, une mesure. C'est une idéologie qui a notamment une place centrale en direction des ressources humaines. Aujourd'hui, de nombreuses écoles sont en grève du fait des 91 fermetures de classes sur Paris. Cela signifie pour moi le départ d'un collègue, des classes plus chargées dans un quartier très difficile (nous sommes classés REP4, sur une échelle de 5 au maximum...). J'ai 24 élèves, 2 adultes AVS en plus, moi-même. Bref, je n'ai plus de place. Quand il y a des collègues absents, on répartit les élèves de la classe concernée dans toutes les autres. On a souvent de classes qui montent à 27-29. Je ne sais pas où les mettre.

Pour nous faire obéir et "accepter" ces fermetures, le Rectorat nous propose le dispositif "plus de maîtres que de classes", c'est-à-dire fermer une classe et avoir un maître volant pour des petits groupes (on serait combien dans ma classe avec un maître en plus qui n'a pas le droit d'avoir sa classe???...). Néanmoins, ce dispositif n'est que temporaire. D'autres collègues ont été ainsi manipulés et ont accepté. Au bout de 3 ans, plus de maître supplémentaire, et la classe toujours fermée. Ces fermetures de classe doivent servir à remplacer les remplaçants manquant. Ainsi, le Rectorat pourra dire "nous avons répondu au problème de l'absence de remplacement". Le monde marche sur la tête. En parallèle, le gouvernement ferme une classe dans le 14ème et fait la publicité d'une école privée qui se trouve en face de l'école publique qui ferme. L'école de la République n'existe pas. Elle est à deux vitesses.

PS:Et pour fermer une classe chez nous le seuil est à 275 élèves, mais le seuil d'ouverture (de ré-ouverture) est à 285...

"Monsieur, à quoi ça sert la philosophie?"

Burn-out, Dépression, Rythmes/horaires du travail

Alors comme ça je suis prof. Prof de philosophie. Même question chaque année : "Monsieur, à quoi ça sert la philosophie?" A rien.

Qu'on se comprenne bien : bien sûr que la philosophie permet d'accomplir des tas de choses, et pas seulement théoriques. Mais leur question signifie : "Est-ce que je vais m'en servir pour trouver un boulot?" Valeur ouvrière, anti-intellectualisme : si ça n'a pas d'utilité pratique immédiate, je ne veux pas l'apprendre.

Donc soyons franc : la philosophie ça ne sert à rien. C'est pourquoi elle est indispensable. Servir, être utile, c'est se faire outil, moyen pour accomplir la finalité qu'un autre nous donnera... bonheur d'être employable! La philosophie ne sert à rien, comme l'amour, l'estime de soi, la poésie, les jeux vidéos, les soirées entre amis à boire des coups ou fumer des joints. Vas-tu leur interdire d'exister à cause de ça ? Et donc c'est la réponse que je leur donne : ne reprochez pas aux choses inutiles d'exister. Au contraire, donnez aux gens et choses le droit d'exister, tout spécialement si elles sont inutiles! C'est se libérer de certains mots d'ordre de notre société que d'accepter cela.

J'y crois. Dur comme fer. Mais qu'est-ce que je fais exactement? Agent de la reproduction sociale, paraît-il. Bourreau d'enfant, responsable de la perte de l'estime d'eux-mêmes des élèves. Il paraît même que je suis violent, depuis que j'ai pris un élève par le col parce qu'il refusait de changer de place. Il paraît que je fais partie de ces défenseurs de l'élite, prêtre de la IIIe République. Il paraît que je coûte trop cher et que je ne prépare pas les élèves à un monde meilleur : que ce soit en les préparant pour le marché du travail (pardon M. Gattaz) ou en contribuant à leur inculquer l'obéissance servile face à la hiérarchie (pardon M. Bourdieu).

La vérité c'est que je suis en colère contre moi-même. A cause de ma condition déjà. Je suis diplômé d'un master 2 de recherche. Je n'ai pas été formé à l'enseignement. J'aime enseigner, mais ça ne m'intéressait pas, je voulais faire un doctorat. Pas de financement mec, il faut être agrégé pour ça. J'ai le CAPES. Je suis TZR (Titulaire en Zone de Remplacement).

L'année dernière je travaillais à 90km de chez moi. Je l'ai appris le 2 septembre. Dans deux établissements différents. On me faisait venir cinq fois par semaine. Cinq fois 180km, deux heures de route aller-retour quand il n'y a pas d'embouteillage. Trois fois par semaine, je venais pour deux heures de cours : voyager autant pour gagner autant. En hiver, sur une autoroute sans éclairages, j'ai failli m'endormir au volant plusieurs fois en

rentrant chez moi. L'un des deux établissements force un des profs de philo à faire 4h supplémentaires, simplement pour ne pas ouvrir un poste et conserver des TZR.

Ils débarquent, ne connaissent pas la politique de l'établissement ni les collègues : plus faciles à manipuler ou à embobiner. L'administration a essayé de me faire gober que je leur devais 6h de surveillance par semaine en plus de mon service. On me dit ça entre quatre yeux, sans trembler, discrètement dans un bureau, sans témoin. Comme ça, si je refuse et que j'appelle le syndicat, on prétendra que ce n'était qu'un malentendu, je m'énerve pour rien voyons. Il se trouve que je me renseigne régulièrement sur mes droits.

La chef d'établissement fait l'étonnée : elle ne savait pas, elle ne connaît pas très bien les textes de loi m'avoue-t-elle sur le ton de la confiance. Mais elle me dit que moralement, même si ce n'est écrit nulle part, on pourrait légitimement l'attendre de moi. Faire jouer la conscience professionnelle pour me faire culpabiliser, dans l'espoir que j'oublie que je ne suis pas responsable de sa gestion catastrophique de l'établissement. C'est une proche de l'ancien président du conseil régional (un mec du PS). Il paraît qu'elle a eu le poste par piston.

Plus tard j'apprendrai qu'elle est coutumière des arnaques et que l'année d'avant un TZR d'histoire a dû aller au tribunal administratif à cause d'elle. La même année, cet établissement sensible perdra un demi poste de CPE parce que les comptables du Rectorat cherchent à faire des économies. Le CPE est censé occuper désormais deux demi-postes dans deux établissements différents. Il passera simplement de 600 élèves à 1200 élèves à suivre, mais ils garantissent que ça ne posera pas de problème.

Management privé appliqué à la gestion publique. A la fin de l'année scolaire, après avoir corrigé les copies de bac et fait passer les oraux de rattrapage, j'ai passé un mois sans sortir de chez moi, prostré. Je ne sais pas comment qualifier l'état dans lequel j'étais.

Je venais d'apprendre que mon financement de thèse était rejeté. J'espérais échapper à l'enseignement dans le secondaire au moins trois ans. Parmi ceux qui ont eu la préférence, une agrégée qui s'était mise en arrêt maladie au mois de novembre. J'enseigne à l'université en parallèle, comme chargé de cours, pour joindre les deux bouts. Elle aussi. Elle m'a contacté pour chercher quelqu'un pour la remplacer. Je l'ai mise en contact avec un collègue intéressé. Elle m'a confié qu'elle aurait aimé garder ses cours à la fac, mais qu'elle ne supportait pas ses conditions de travail comme TZR et qu'elle s'était mise en arrêt maladie. Elle a passé l'année scolaire à préparer son sujet de thèse et a obtenu un financement. Moi pas.

Cette année ça va mieux : je travaille à 40km de chez moi seulement. Je l'ai appris le 26 août : j'étais très content de le savoir avant la rentrée. Deux établissements, encore une fois. 80 km aller-retour. Je dois seulement y aller six jours par semaine, sur une autoroute dont le trafic est constamment saturé. Je change d'établissement dans la journée, trois fois par semaine. Ils sont à 20 minutes en voiture l'un de l'autre (si ça roule bien). Je dois faire le trajet pendant l'heure de midi, je mange dans ma voiture en 15

minutes avant d'aller préparer ma salle de classe pour le cours suivant. Je travaille le samedi matin (comme l'année dernière) parce que les titulaires en poste ne veulent pas, mais comme le TZR n'est pas au courant, on peut le mettre sur son emploi du temps en début d'année, il n'osera pas gueuler. Je termine le samedi à 12h, je commence le lundi à 8h, pour finir à 18h avec quatre heures de trou dans la journée.

Mon seul jour de repos est le dimanche, que je consacre régulièrement à mes activités théâtrales, parce que j'aimerais quand même continuer à me cultiver dans la vie. J'ai un groupe de musique qui ne peut répéter que le samedi soir, je passe donc mon samedi après-midi à dormir. Chaque année je tombe malade plusieurs fois - ça ne m'arrivait jamais auparavant. Je suis constamment exténué, en période faste, je ne parviens même plus à corriger de copies, je ne peux plus me concentrer. Je passe les vacances scolaires dans mon lit à corriger mes copies en retard. J'en avais sept paquets pendant les "vacances" d'avril.

Quand je ne m'en sors plus, je paie des étudiants en master pour corriger les copies de bac blanc : c'est justifiable pédagogiquement vu que je ne serai pas leur correcteur lors du bac. Financement sur mes propres fonds. J'essaie de rémunérer les étudiants correctement. Je ne sors pas, et quand ça m'arrive je me sens coupable de ne pas être en train de bosser. J'ai beau être exténué, je dors de plus en plus tard dans ces périodes-là : trop angoissé par mon retard, trop de culpabilité, trop de conviction de mal faire le boulot, trop peur que les élèves demandent de nouveau quand je leur rendrai leur devoir.

Une amie à moi, prof de français en collège, a déjà fait plusieurs burn out. Elle a constamment peur de rechuter. Les élèves l'adorent parce qu'elle est douce avec eux, mais ils la chahutent constamment, ça l'épuise. Elle prépare ses cours énormément, mais ça ne marche jamais.

Trop d'indiscipline, trop de bavardage, trop de lacunes à rattraper. Elle se plaint souvent de ne pas pouvoir enseigner comme elle l'entend, en laissant plus de temps aux élèves pour vivre, s'aérer, s'ouvrir au monde et à la nature, au lieu de rester constamment assis devant un bureau. Elle les trouve tellement attachants. Je n'aime pas mes élèves. En fait si, j'ai de l'affection pour eux, mais ils sont convaincus que je les déteste. Épuisé, je suis plus facilement irritable, je suppose. Il paraît que je leur parle méchamment quand je leur demande de se taire.

Avec des classes de 25 élèves, les bavardages me gênent peu, je ne force pas la voix, on parvient à s'entendre et l'ambiance est bonne. Mais bien souvent les classes vont jusqu'à 35. Ils se déconcentrent vite et cherchent la moindre occasion pour échapper au cours. Quand le coefficient de ma matière est petit au bac, on me donne les plus mauvaises heures de cours.

L'année dernière, une classe de 30 STMG, qui ont envoyé un prof en dépression l'année d'avant, m'est donnée en classe complète le lundi et le vendredi lors de leur

dernière heure de cours. Je n'ai rien enseigné de l'année. Cette année, une classe de 28 STMG, en classe complète la dernière heure du vendredi. Heureusement, ils sont gentils : si je hurle, ils se calment 15 minutes. L'année dernière, une TS de 35 élèves : leurs deux dernières heures du jeudi (16h-18h) et la dernière du vendredi (16h-17h). Cette année, une TS de 35 élèves : les deux dernières heures du lundi (16h-18h) et la dernière heure du vendredi (16h-17h).

Je leur fais des cours d'histoire des sciences, je leur apprend des trucs sur la mécanique quantique et la biologie moléculaire. Je n'obtiens que des moues épuisées, quand ce ne sont pas des regards dédaigneux et méprisants. Pourtant je leur parle avec enthousiasme, je suis absolument passionné. Tous les gens auxquels je parle de philosophie me disent qu'ils auraient adoré m'avoir comme prof. J'ai la sensation de ne servir à rien. Comme professeur, comme être humain. Pour l'administration, je suis un rouage manipulable à l'envi, pour les élèves je suis un tortionnaire fascinant. Pour l'inspecteur, c'est bien mais peut mieux faire. Mes collègues m'aiment bien, mais je n'ose pas leur dire à quel point je suis désespéré. Ils ne travaillent pas non plus dans des conditions très confortables.

Je crois que les élèves valent mieux que ça. Qu'ils méritent mieux qu'un prof dépressif qui enseigne constamment sur les genoux dans des conditions abominables aussi bien pour eux que pour moi. Ils n'en peuvent tellement plus qu'ils m'insultent, me reprochent leurs échecs et me voient comme leur ennemi. Et moi je les vois comme des gosses ingrats et injustes avec moi. Je vis aussi leur comportement comme une violence vis-à-vis de ma personne.

A une stagiaire d'anglais qui témoignait s'être fait traitée de "sale pute" par un élève, un formateur lui répondait "ce n'est pas vous qu'ils visent, c'est l'institution". Si l'école est un lieu violent, cette violence est organisée dans les deux sens, par une institution qui se fout de bien faire, mais veut faire les choses à bas coût et dans une ambiance de concurrence généralisée : car il est bien connu chez les (néo-)libéraux que quel que soit le problème, la concurrence acharnée le résoudra (le terme qu'emploie le Rectorat pour concurrence : "Nous n'avons pas accru votre Dotation Horaire Globale car votre établissement n'est pas suffisamment attractif").

Pourtant, je me sens capable de faire des trucs dingues pour eux. Au lendemain du 11 janvier, j'ai entendu sur France Culture l'interview d'un prof de collège de banlieue parisienne. Il racontait comment il avait dû parler des attentats aux gamins (j'ai dû le faire aussi : le prof de philo "vous en parlera", leur disaient mes collègues). Avec un brin de fierté dans la voix, et avec une étrange douceur, il expliquait qu'un élève lui avait demandé ce qui se passerait si un attentat devait avoir lieu dans l'établissement. Ce prof, que j'imagine jeune, répond à son tour (retranscription approximative) : "S'il le faut je les arrêterai à mon corps défendant". Combien de personnes affirment sérieusement dans leur métier être prêtes à mourir dans l'exercice de leur fonction ? Ça paraît insensé et en

même temps je comprends parfaitement. Je n'aime pas être prof, je n'ai jamais voulu ça, je déteste la position que l'on m'encourage à tenir. Mais j'aime enseigner et je pense qu'ils méritent qu'on se donne du mal pour les armer contre les manip's, les plans com' et toutes les saloperies qui les attend dans la société que nos dirigeants entendent construire. Je ne sais pas si je vaudrais mieux que ça, mais je sais que eux, ils le valent.

"On vaut clairement mieux que d'être viré de notre taff à 50 ans"

Burn-out, Dévalorisation, Licenciement, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

C'est donc pour laisser moi aussi mon témoignage, même s'il ne me concerne pas directement : ma mère est prof en ZEP, dans un lycée professionnel donc l'ambiance, les locaux et le budget ne sont déjà pas au top.

Récemment, un ancien directeur financier à été renvoyé car son entreprise avait fusionné avec une autre, et quelqu'un de plus jeune a pris sa place. Il avait donc la cinquantaine, et il fallait qu'il trouve un autre taff pour pouvoir assurer jusqu'à sa retraite. Après 2 ans de galère il a été pris comme prof remplaçant d'économie/gestion au lycée de ma mère, ce qui est dégradant vu son niveau de qualification et d'expérience, et surtout vu les conditions de travail que subissent les profs remplaçants.

Il a travaillé 1 mois à la rentrée de septembre 2015, puis 2 mois de décembre à mi-février, et il s'est suicidé. Entre le salaire de misère, le manque de considération des élèves, le renvoi inattendu, le déclassement social, il a craqué.

Aucune aide pour retrouver du travail après 50 ans alors que c'est de plus en plus courant, ça n'aide pas à faire avancer les choses ...

Donc voilà, on vaut clairement mieux que d'être viré de notre taff à 50 ans pour se retrouver à être humilié toute la journée et finalement être pousser à faire le pire.

Être payé deux mois plus tard.

Contrat, Législation, Magouille, Précarité

Je me permet de vous renvoyer une anecdote.

Quand j'ai commencé ma thèse, mon contrat doctoral commençait le 1er septembre. Je m'attendais donc à être payée début-mi octobre (je sais bien que la première paye a toujours un peu de retard et n'arrive pas fin septembre).

Ne voyant rien arriver, j'ai demandé ce qu'il en était aux RH de la fac.

Leur réponse ? La majorité des contrats commençant le 1er octobre, ils commenceraient à verser les salaires de tout le monde en même temps parce que c'était plus simple comme ça. J'ai donc reçu mon salaire d'octobre mi-novembre et mon salaire de septembre encore plus tard.

Mais bon, j'ai des amis dans d'autres facs qui ont reçu leur premier salaire en décembre pour un contrat doctoral commençant aussi le 1er septembre... Pratique pour payer ses factures, sa nourriture et son loyer hein.

Des horaires qui posent problème

Rythmes/horaires du travail

J'ai travaillé pendant plus d'un an dans deux établissements différents en tant qu'assistant d'éducation pour arriver à un smic , la première année j'ai pu agencer mes horaires comme j'en avais besoin pour pouvoir cumuler les deux postes, malheureusement mes horaires n'étaient pas faciles.

Dans le premier établissement je travaillais de 11h30 à 14h00, puis une pause de deux heures trente et je reprenais à 16h30 jusqu'à 18h00; ensuite j'allais travailler dans le second établissement en tant qu'assistant d'éducation d'internat de 18h00 à 7h30 du matin. Je disais à mes collègues que j'avais besoin de partir 5 min en avance (sans le dire à la directrice) et je disais à l'autre établissement que j'arriverais 5 min en retard.

Malheureusement l'année suivante on m'a changé mes horaires, ayant un emploi du temps agencé comme un gruyère j'avais décidé de mettre à profit ces pauses de plus de deux heures en reprenant mes études à la faculté.

Dès le début de l'année mes horaires ont posé problème, certains de mes supérieurs dans un établissement ont été compatissants et on fait leur possible. Malheureusement arrivé au maximum des changements possibles dans un établissement j'ai du demander à l'autre établissement de me décaler mon arrivée le mardi matin de 30min...

On m'a promis de faire le maximum, on m'a laissé languir jusqu'en octobre ou j'ai du y aller au culot et déposer une lettre de démission en même temps que de réitérer ma demande de décalage de 30min de mon emploi du temps. J'ai déposé ma lettre de démission le même jour que mon anniversaire en me disant qu'ils seraient plus compréhensifs. mais rien n'a changé et ma lettre de démission à été acceptée.

J'ai donc fait une demande de rsa, après avoir perdu mon premier mi-temps, outre le fait que les démarches on pris 5 mois à aboutir, j'ai du tenir avec un salaire réduit et mes réserves.

Aujourd'hui alors que je suis formateur en plus sur mon temps libre pendant les vacances, j'ai la possibilité toujours d'être formateur mais un choix se pose à moi : si je travaille en plus pendant mes vacances je devrais déclarer ça dans mes revenus et le rsa sera réévalué pour trois mois, et pendant ce temps je percevrais un rsa moindre suite à un gain occasionnel, et de l'autre coté je peux demander à travailler en tant que bénévole, alors que certains sont payés, je ne suis pas pour cette dernière solution mais quoi-qu'il en soit si je travaille plus, dans ma situation actuelle, automatiquement je gagnerais moins.

"J'ai été radiée du chômage pour refus injustifié"

Contrat, Magouille, Précarité

Salut les jeunes ! Un petit témoignage de quelqu'un qui ne l'est plus.

Il y a 30 ans, j'étais dans les manifs anti loi-Devaquet. À l'époque, et pendant des années, en dépit de mes diplômes, j'ai dû me contenter de travailler comme animatrice minitel (demandez à Jean Marc Manach ce que ça veut dire, et à Xaviel Niel et à France Telecom, tant que vous y êtes), pendant 4 ans en CDI.

En revenant de mon congé de maternité, j'ai découvert que la messagerie était devenue porno, et que mon boulot ne consistait plus à "animer", mais à faire marcher des gens. J'ai donc exigé d'être licenciée, ce qui fut fait, pour "incompatibilité d'humeur".

J'ai aussi été prof remplaçante dans deux LEP : 2 quarts temps, judicieusement programmés pour que je doive me déplacer tous les jours pour 2 heures de cours à 50 bornes de chez moi, je dépensais plus en essence et en logement que ce que je gagnais.

L'année suivante, une "principale" (LOL) m'a fait une proposition que je n'aurais pas dû refuser : un plein temps à 160 bornes de chez moi, à prendre tout de suite ou à laisser.

J'ai dit que je ne pouvais pas (l'école où allait ma gamine n'avait pas de garderie, donc impossible d'être là à temps pour la chercher, et le poste était à pourvoir "de suite"), la dame m'a dit "Je vais le dire au rectorat".

Je ne savais pas ce que cela signifiait mais cette ordure le savait : J'ai été radiée du chômage (1800 francs par mois, j'espère que ces économies auront permis de faire quelques cadeaux de plus aux patrons) pour refus "injustifié" (salope, elle refuse un pont en or : quitter une maison où elle ne paye pas de loyer pour aller vivre à 160 bornes avec un contrat d'un an dans l'Éduc-Nat). J'ai appelé le rectorat qui m'a dit que j'avais entièrement raison et que je devais porter plainte au tribunal administratif et que je gagnerai sans aucun doute dans... 10 ans.

Ma patience ayant des limites, j'ai demandé et obtenu une bourse (2000 francs/mois) pour faire un doctorat à l'étranger. J'y suis restée, dans une situation tout aussi précaire, mais là où je suis, au moins, les choses sont claires : les dirigeants, qu'ils soient politiques ou patronaux, ne font pas semblant d'être de gauche ni même de penser au bien des populations ou de leur pays.

Je suis payée, parfois - pas toujours, car ici, on ne signe pas de contrats -, à la tâche. Mon expérience professionnelle ne sera jamais reconnue. Je gagne néanmoins plus que beaucoup de gens sur la planète.

Il faut comprendre un truc : on est de trop, tout simplement. Nous ne sommes plus indispensables aux riches. Lordon a raison, il ne faut pas revendiquer, il ne faut pas faire la manche. Il faut s'en débarrasser. Et ce coup-ci, pour de bon. Et j'ai bien peur que des petites vidéos publiées chez l'un des pires esclavagistes de la planète, ça ne soit pas vraiment la voie la plus efficace.

Ne vous faites pas couillonner comme vos parents parmi lesquels je me compte.

Promotion bénévole

Burn-out, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Magouille, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales, Validisme

Bonjour, je me permets un petit témoignage...

Intervenante en anglais dans 8 écoles primaires publiques différentes pendant 4 ans, à temps complet ou à 80%, 470 km/semaine pour 720 euros nets, j'assurais en plus les spectacles des fêtes des écoles tous les we de juin, bénévolement puisque ça ne figurait pas dans mon contrat, mais que c'était nécessaire. La dernière année j'ai eu la maladie de Lyme (8 de tension pdt 3 mois), 10 jours d'arrêt; j'ai reçu un courrier de l'inspectrice d'académie comme quoi elle m'autorisait à prendre ces 10 jours d'arrêt, sans salaire! Cette même année, on m'a proposé de remplacer la formatrice IUFM en anglais, qui avait fait un burn out, bénévolement, en plus de mon temps de travail. J'ai refusé, et je n'ai pas voulu renouveler mon contrat, alors que j'adorais ce que je faisais, et que tous, élèves et enseignants, étaient super contents de mon travail.

Je suppose que cette "promotion" bénévole était aussi le signe d'une certaine reconnaissance de ce travail... Ou pas?

Merci de m'avoir lue, et bravo pour cette belle initiative

"Puisque c'est comme ça, vous n'êtes pas prêts de l'obtenir, ce revêtement de sol"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Humiliation, Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux

Quand le Maire de la commune mène une politique de constructions à tout-va, que les effectifs par classe augmentent, que les écoles perdent leurs bibliothèques pour y mettre des classes, que des classes se retrouvent dans des vieux préfabriqués lépreux, tout cela sans que les directeurs ne réagissent car ça leur permet d'être totalement déchargés (c'est-à-dire de ne plus avoir de classe du tout).

Quand les enfants sont les uns sur les autres et que plus de 20 classes se partagent la même cantine, la même salle informatique avec ses 11 ordinateurs obsolètes, quand il n'y a ni gymnase, ni salle polyvalente, ni terrain de sport, que la cantine nous sert des repas « enfants » au prix des repas « adultes » et que l'on est presque obligés de quémander sa nourriture, qu'il n'y a ni eau chaude, ni toilettes pour les adultes, que la salle des maîtres ne peut accueillir la totalité des enseignants car elle est trop petite (et n'a d'autre part, contrairement au reste de l'école, jamais été repeinte, que le sol y est nu et que le bruit y est donc amplifié), et que quand je râle, le Maire me dit « Puisque c'est comme ça, vous n'êtes pas prêts de l'obtenir, ce revêtement de sol... »

« Combien de temps de système va-t-il encore tenir ? »

Contrat, Dévalorisation, Législation, Précarité, Rapports sociaux

Je suis prof dans le secondaire. Je suis donc, pour une partie du grand public, un fonctionnaire, avec un salaire confortable. En bref, un privilégié. Sauf que non, je suis prof remplaçant à 800 euros par mois.

Une formation de très mauvaise qualité (mais ça n'est pas nouveau) qui envoie les plus jeunes dans des bahuts compliqués sans savoir-faire : il faut avoir du courage pour vouloir faire ce métier. Cinq ans d'études, parfois à crédit, pour passer un concours qui laisse chaque année la majorité de ses participants sur le carreau.

Et je me retrouve donc parmi ces laissés pour compte. Pas assez bon pour le métier, je suppose. Mais suffisamment pour pouvoir faire le même boulot que les titulaires, mais en qualité de remplaçant. Après une longue période de chômage, on m'a contacté pour assurer la relève d'un prof dépressif : pourquoi pas. Ça s'est bien passé, et je me suis aperçu que, sans avoir le concours, j'arrivais à faire le boulot. Même si, pour beaucoup de collègues, je suis un sous-prof, représentant du modèle néo-libéral qui vient voler leur travail. Ça fait plaisir.

Le prof remplaçant, par définition, remplace : des contrats à court terme et ayant comme employeur l'Education Nationale. Il fut un temps où on me disait que le pire employeur du pays était probablement l'Etat. Au début, je n'ai pas compris. Et puis...

Et puis le rectorat vous prévient que, uniquement pour les remplaçants, le premier mois de salaire est toujours versé par une avance, le reste vous est payé « plus tard ». Et ce même rectorat qui vous dit que, puisque vous remplacez quelqu'un qui renouvelle ses arrêts maladie toutes les trois semaines, vous aurez donc un nouveau contrat à chaque fois... Et vous serez donc payé à chaque fois par une avance sur salaire... Pendant plusieurs mois. Mais tout cela est « normal » pour eux.

Quand un prof remplaçant est au chômage, il faut monter un dossier, le faire passer puis faites une heure et je vous paie une demi-heure par Pôle Emploi, qui vous répond qu'ils ne peuvent pas s'en occuper car cela relève de la fonction publique. A envoyer au rectorat : on peut donc parfois attendre plusieurs mois avant de recevoir une quelconque allocation. Et comme on est remplaçant, ça arrive souvent...

Et puis, au-delà de nos propres cas, il y a celui de nos élèves. Ces gamins qui ne demandent qu'une chose : avoir un système éducatif fiable, qui leur permettent de s'en sortir. Est-ce le cas ? Non. On nous a donné le rôle d'ascenseur social : à l'heure actuelle,

nous sommes plutôt dans un rôle de conservateur social. Un enfant de famille aisée s'en sortira mieux, car venant d'un milieu favorisé, ayant plus accès à la culture, et avec des parents qui peuvent payer pour du soutien scolaire. Le gamin de milieu modeste a de bonnes chances d'y rester : ses parents n'ont pas les mêmes ressources, et en classe, nous ne pouvons pas aider les élèves les plus en difficulté. Parce que nous n'avons pas appris à le faire, et parce qu'avec une moyenne de trente élèves par classe pour quelques heures dans la semaine et un programme scolaire très lourd qu'on nous oblige à finir... Bref, pas le temps de s'attarder. Celui qui réussit, tant mieux, celui qui échoue... Et pourtant, j'ai la conviction qu'on peut faire mieux, j'essaie d'aider mes gamins, j'essaie de les guider, j'essaie de leur donner le plus d'outils possibles pour s'en sortir... Combien de temps ce système va-t-il encore tenir ?

"Mes classes vont bien merci. Moi je tourne en rond, infantilisé par mon employeur"

Abus de pouvoir, Dévalorisation, Humiliation

Bonjour

Depuis la rentrée, je suis stagiaire dans l'Education Nationale. Ce témoignage n'est pas destiné à me plaindre de mes conditions de travail, que je trouve plutôt correctes, malgré l'impression de se battre parfois contre des moulins à vent. Aujourd'hui, j'aimerais faire part de l'infantilisation que je subis de la part de mon employeur.

« Combien de temps de système va-t-il encore tenir ? » Je suis dans une académie qui comprend 4 écoles supérieures du professorat (ESPE) différentes. En juillet, on m'envoie à l'autre bout de l'académie, à 1h45 de chez moi. Ayant ma grand-mère et mon frère à charge, je demande néanmoins à suivre mes cours dans la ville où je réside, afin de ne pas avoir à déménager ma grand-mère, son lit médicalisé et tout ce qui s'ensuit. Je ne sais pas comment ca se passe dans les autres filières, mais en Second degré Physique-Chimie dans d'autres académies, cela se fait : j'ai des collègues dans toute la France qui n'ont eu aucun problème pour cet aménagement.

En juillet, je reçois un courrier officiel de mon IPR, m'informant que ma demande a été jugée recevable. On me dit d'attendre le mois d'aout pour m'inscrire, vu que les inscriptions en ligne sont terminées. Au mois d'aout, cette IPR me confirme cet aménagement. Je n'ai plus eu aucun contact avec cette femme, qui n'a jamais eu le courage d'avoué ses erreurs.

Le 3 septembre, mes formateurs et les IPR m'informent toutefois que cet arrangement n'est pas possible, car il ne faut pas déséquilibrer les antennes ESPE et parce que, de fait, j'ai un véhicule personnel (une R5 qui a presque 20 ans mais passons). Je dois d'urgence trouver un endroit où dormir et depuis, je fais au moins 1h30 de trajet tous les matins. De plus, je ne suis inscrit nulle part et je vais de bureaux en bureaux avec des autorisations administratives provisoires d'assister à certains cours. Je participe également aux TD en groupes mais sans pouvoir justifier de ma présence. Aux yeux de l'administration, je n'ai pas mis les pieds en formation depuis le 30 aout.

En attendant, les deux antennes ESPE menacent de suspendre mon salaire car je suis qualifié "d'absentéiste" dans les deux établissements. En regardant mon dossier, les secrétaires des différents bureaux m'engueulent parce que "Soyez sincère mon garçon, vous vous réveillez en aout pour vous inscrire en septembre ? J'ose pas imaginer

comment c'est dans vos classes ! Nous, on ne peut rien pour vous ici ..."

Mes classes vont bien merci. Moi je tourne en rond, infantilisé par mon employeur, à grands coups d'autorisations provisoires de me rendre à certains cours dans une ville et pas dans l'autre, d'attentes interminables au téléphone pour avoir le droit de m'inscrire quelque part, de secrétaires dédaigneux, de chaînes d'inscriptions où je suis refoulé. Je veux seulement aller en cours. J'ai une semaine pour trouver un appartement adapté pour ma grand-mère. J'appelle tous mes amis. Je dois prévoir des frais de dédommagement, de transport et d'entretien de mon véhicule personnel conséquents. Le rectorat m'indique qu'il y a une aide, mais seulement pour les titulaires et dans la limite de 80 euros par an.

80 euros par an. Juste les frais pour manger des pâtes quoi. Sans rien avec, vu qu'on est trois à la maison tous les jours.

Mon frère entre en cinquième. Au moins, avec 80 euros et après avoir monté un dossier de 30 pages, on lui paiera une partie de ses fournitures scolaires.

Moi, pendant ce temps, je ferai les trajets, j'arriverai fatigué devant mes élèves de REP+, les premiers de ma longue carrière. Après tout, les lycéens sont les plus tendres, c'est bien connu ! En faisant dix heures de trajets par semaine, il faudra que je trouve le temps de rédiger mon mémoire, de préparer mes cours, réaliser mes 9h de cours, rencontrer les parents, assister aux 12h de formations hebdomadaires à la faculté et rencontrer mon tuteur. Ah et peut-être dormir et manger aussi. Et m'occuper de ma famille accessoirement.

Mais j'aurai le temps, n'est-ce pas ? Après tout, ne suis-je pas un jeune prof absentéiste ?

"Dans la vrai vie je suis celle que l'on ne voit pas et à qui pourtant on fait tout faire....."

Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

On me dit , tu es essentielle au bon fonctionnement de la classe.

On me dit, tu es la personne référence des tous petits.

On me dit, tu es une perle.

On me dit des tas de choses.....

Mais qui sait qui je suis et quel est mon métier.

Je suis ce que la fonction publique nomme, l'ATSEM, merde, mais qu'est ce que ça veut dire ?

Et bien en gros, et pour simplifier , je suis la bonne à tout faire de l'école maternelle....

Celle qui nettoie les toilettes, qui change les enfants, qui seconde l'enseignant, qui fait la cantine, qui anime le temps périscolaire, qui soigne les bobos, qui règle les conflits, qui surveille la cour, qui prépare les ateliers, qui découpe, qui classe, qui range, qui fait la peinture, qui nettoie, qui déménage, qui fait le café, qui photocopie, qui écrit des projets pédagogiques pour le périscolaire, qui joue les animateurs, qui apprend aux enfants, qui est aux ordres d'enseignants non compétents, qui surveille l'enseignant dangereux, qui forme les enseignants stagiaires, qui protège l'enfant, qui ne dit jamais de gros mots, qui surveille la sieste, qui habille, qui déshabille, qui joue le rôle de la maman à l'école, qui fait faire des roulades, qui console, qui fait faire les évaluations, qui gère les enfants de 3 classes parce que la mairie veut pas embaucher, qui change les couches à des enfants normalement propres, qui sert d'AVS aux enfants lourdement handicapés, qui fait attention aux doudous , qui rend des comptes, qui n'a pas le droit de vote aux conseils d'école, qui éduque, qui transmet du savoir, qui apprend le vivre ensemble, qui fait appliquer les règles, qui aimerait qu'on l'associe aux décisions, qui pousse les meubles, qui a des soucis de dos en vrac, qui enlève la poussière, qui passe la serpillière, qui donne à manger, qui doit respecter le devoir de réserve et fermer sa gueule, qui ne doit pas se plaindre parce que tu as la chance d'être agent territorial, qui est épuisée à la rentrée des classes parce qu'elle a démonté l'école pendant les grandes vacances pour nettoyer à fond et jouer les déménageurs, qui n'a que 5 semaines de congés quand les instits eux ont toutes les vacances scolaires, qui vient bosser même malade parce qu'il y a la

kermesse, qui supporte les jérémiades d'instits toujours fatigués et proches du burn-out, qui a la double hiérarchie contradictoire mairie et éducation nationale, qui vérifie les identités au portail cause vigipirate, qui est payée au smic, qui est restée 10 ans contractuelle, qui partira en retraite épuisée à 67 ans, qui doit rester à sa place, qui qui qui qui 8 à 10 heures par jour exerce des tas de job pour n'être rémunérée que pour un....

Mais d'ailleurs c'est quoi réellement ton job, quelles doivent être réellement tes missions ma belle ?????

Je suis celle qui normalement est auprès des enfants dans une seule classe et aide l'enseignant dans les tâches éducatives et pédagogiques quotidiennes nécessaires en école maternelle.

C'est simple pourtant sur papier, mais dans la vraie vie je suis celle que l'on ne voit pas et à qui pourtant on fait tout faire.....

Et ce qui est fou, c'est que nous sommes des milliers d'atsem en France, silencieuses, dociles, et épuisées.....

Trop c'est trop !

Conditions insupportables

Bonjour,

Je fus pendant six ans professeure contractuelle des arts appliqués (septembre 2007 - janvier 2013). Pendant six ans, le rectorat de Rouen m'a embauchée en renouvelant plusieurs fois des CDD (près de 25 contrats). Je fus recrutée simplement par téléphone après avoir envoyé une lettre de demande de renseignements (pas une candidature spontanée) Cela m'a surpris car je ne possède que des diplômes niveau III (BAC + 2) alors qu'il me semblait que ces postes ne pouvaient être occupés que par de BAC + 3 minimum.

J'ai ainsi enseigné dans un premier temps en binôme en lycée général puis seule en lycées professionnels sans avoir aucune formation spécifique ni aucune visite d'un inspecteur de l'académie. Je suis restée dans un même lycée professionnel pendant 29 mois (deux années scolaires complètes et 5 mois). Ce fut mon dernier poste au sein de l'éducation nationale. Pendant mes deux dernière années complètes d'enseignement, j'avais un temps plein (18 heures partager entre deux établissements) et faisais même des heures supplémentaires. Mon lieu de travail principal se trouvait an ZEP (zone d'éducation prioritaire)

Le niveau scolaire y était très bas (il l'est toujours) et la détresse sociale palpable (elle l'est toujours). Par rapport aux grandes difficultés qu' affrontaient mes élèves et le risque croissant de décrochage scolaire, mon enseignement avait parfois un côté ubuesque mais je m' investissais et participais à de nombreux projets pluridisciplinaires (concours, accompagnements personnalisés, sorties et voyages scolaires) pour redonner du sens à ma fonction. Quelle fut ma surprise lors de ma dernière année scolaire en septembre 2012, en prenant note de mon emploi du temps. Mes classes des secondes BAC pro de 28 élèves n'étaient plus dégroupées et pire deux classes de terminales BAC pro étaient regroupées pour un seul cours. Trois heures en moins de travail (mon salaire a baissé de plus de 300 euros par mois) et pire des conditions d'enseignement n'étaient plus tenables. Je peux vous l'assurer 28 jeunes garçon de 15-17 ans en rébellion face au système scolaire dans un cours qui pour eux est sans importance, c'est très difficile à gérer. De plus, il fallait selon le B.O (bulletin officiel qui instruit les professeurs sur le programme et les modalités d'examen) faire faire aux élèves de terminales un dossier en semi autonomie pour leur examen ainsi qu'un passage à l'oral!

Rien n'est plus éloigné des réalités du terrain où les élèves (selon leurs propres termes) "s'en battent les couilles". Trop, c'est trop! J'ai supplié le rectorat de ne pas renouveler encore mes CDD et ainsi pouvoir accéder à une allocation chômage pour

préparer ma reconversion professionnelle. C'était à deux doigts de passer pour une démission (au bout de trois refus de postes en CDD peu importe le nombre d'heures, le rectorat considérait que vous démissionniez) et dans ce cas je me serais retrouvée sans aucun revenu. J'aimais enseigner mais je fus écoeurée par notre système éducatif qui met au banc de la société une partie de sa jeunesse.

J'étais employé du Rectorat

En fait, jeune enseignant contractuel en histoire-géo, non titulaire du CAPES, en collège et lycée donc, j'étais employé du Rectorat et détaché auprès des établissements dont je ne savais rien à l'avance, en fonction des besoins de remplaçants. Me voilà lors de mon 3ème contrat, lors de mon 2ème mois de travail, dans un collège où je tombe sur des élèves difficiles dont plusieurs cas disciplinaires avérés, insolents à la limite de l'agressif, qui finissent par me faire exploser de colère en plein cours.

A la fin du contrat, la principale adjointe me signifie une "faute grave", l'évaluation de mon contrat est envoyée au Rectorat sans que je puisse en lire un mot, et le Rectorat me signifie que je suis retiré du vivier des contractuels, comme ça, sans me laisser une chance de m'expliquer ou de me défendre, m'obligeant à tenter un recours gracieux sans aucune chance de savoir si je serai à nouveau prof contractuel ou si je redeviens chômeur, si j'aurai le droit à un soutien, à une aide ou une formation due à mon inexpérience, rien.

Les profs remplaçants, contractuels et thésédaïres, font partie des éléments jetables de l'Éducation Nationale. Et je suis désolé mais on vaut mieux que ça.

J'ai le malheur d'être professeur d'Histoire

Abus de pouvoir, Contrat, Législation, Rapports sociaux

Pour ma part je suis prof en ce qu'on avait coutume d'appeler avant une ZEP. Certes, j'ai la sécurité de l'emploi. On me le rappelle souvent. Et c'est vrai que souvent j'aime me le rappeler moi aussi. Mais bon...

J'ai le malheur d'être professeur d'Histoire, donc comme tous les professeurs d'Histoire sûrement, on m'a déjà plus d'une fois rappelé à l'ordre parce que j'osais faire des cours « avec trop de savoirs ». Trop de savoirs, dans la bouche d'un inspecteur, ça veut dire trop de culture religieuse, trop de culture politique, trop de culture économique, trop de culture sociale... Ainsi m'a dit textuellement que si je voulais enseigner une Histoire scientifique et non pas l'Histoire académique des programmes, je n'avais qu'à démissionner et enseigner dans le privé. Jolie motivation donnée là par mon supérieur hiérarchique, avouons-le...

Après, on pourrait me dire que je suis libre de faire ce que je veux dans ma classe sans que personne ne le sache vraiment. Ce n'est plus vraiment le cas depuis la mise en place de l'ENT, l'espace numérique de travail. Ce magnifique outil devait permettre aux parents de consulter plus facilement le cahier de texte de leur enfant. La réalité, c'est que les parents se moquent du cahier de texte de leur enfant. L'avantage de l'ENT c'est qu'il permet surtout à mes inspecteurs de consulter en ligne et en temps réel mon propre cahier de texte. Et mon chef d'établissement ne manque pas de me rappeler régulièrement que remplir mon cahier de texte est une obligation de service. Soit, mais désormais je passe plus de temps à renseigner qu'à enseigner... Je participe à mon propre flicage. Mais je dois l'accepter : c'est une obligation de service. C'est le code de l'enseignement secondaire qui le dit...

Le problème avec ce code, c'est qu'il ne marche que dans un sens. On a eu l'occasion de le constater cette année avec l'application de la « réforme du collège ». On nous impose une formation de 36 heures en plus de notre temps de travail, ce qui est contraire au code de la formation du fonctionnaire d'Etat. Pas grave. Le recteur nous envoie malgré tout des ordres de mission illégaux avec menace de retrait de paye pour qui refuserait de venir en dehors de ses heures de travail. Quand je sollicite le code lors d'une réunion, la réponse de la direction est la menace d'un rappel à l'ordre auprès de l'inspection. Quand ladite inspection est venue, elle n'a d'ailleurs pas manqué de me reprocher de n'avoir rien préparé l'année prochaine, année de la grande mise en place de la réforme. Je lui ai poliment rappelé que la mise en place de cette actuelle année me

prenait déjà tout mon temps. Elle m'a répondu que j'étais « de mauvaise foi. » Sûrement...

Et encore, je n'ai pas à me plaindre. Je suis le délégué syndical de mon établissement. On me laisse plutôt tranquille parce qu'on sait que je ne suis pas seul, que j'ai mon syndicat derrière moi. Par contre, mes autres collègues, eux, parfois, ils morflent. Les pressions n'ont l'air de rien, mais elles sont insidieuses, régulières, malsaines. Peut-être n'est-ce rien par rapport au privé. Je ne sais pas. Peut-être. Sûrement... C'est vrai qu'au moins, nous, les profs, nous avons la sécurité de l'emploi... Ah ça ! On ne manque pas de me le rappeler... C'est vrai qu'avec moins de 2000€ net par mois, alors que je suis niveau bac +5 et que j'ai dix ans d'ancienneté, et un salaire et un point d'indice qui sont tous les deux gelés depuis des années, j'en viens à me rappeler ce bon morceau des Fatales Picards qui disait justement, qu'en fin de compte, il ne devait me rester plus que ça... ma sécurité de l'emploi.

Je suis enseignante dans l'enseignement privé catholique

Contrat, Législation

Bonsoir, je suis enseignante dans l'enseignement privé catholique sous contrat avec l'état. Voici ce que je vis au quotidien, et je ne suis pas la seule... J'enseigne depuis 11 ans. J'ai d'abord été suppléante. Quand j'ai commencé, il fallait une licence que j'ai donc passé et obtenue. A la même date, nous savions qu'un suppléant qui totalisait 5 années de contrat SANS interruption se voyait "titularisé". Mais, voilà, Sarko est passé par là... Il m'a donc fallu 6 ans de remplacement plus une année de CDI PROVISoire, (oui, vous avez bien lu) pour atteindre enfin le stade envié de CDI DÉFINITIF (oui, vous avez toujours bien lu... d'ailleurs, ils l'ont même écrit!) après une inspection dont le rapport a consisté en un copié-collé de celui d'un collègue (oui, vous avez bien lu... l'inspecteur s'est trompé de nom de famille!) laquelle a validé mon droit à rester définitivement "scotchée" au niveau de salaire d'un remplaçant! Petite précision intéressante: mon employeur, c'est l'état, l'éducation nationale...

Absurdité du système !

J'ai 43 ans, j'ai commencé à travailler depuis l'âge de 18ans. Je n'ai eu qu'un mois de chômage dans ma petite carrière de précaire. En effet, j'ai cumulé les emplois dans l'Education Nationale durant 13 ans au total... et tout ça sans jamais être augmentée, au SMIC bien entendu !!! Le dernier poste en date était pour des remplacements en tant que professeurs des écoles. Recrutée à Bac +3 voir Bac +5 pour être payée au SMIC. Le pire dans tout ça c'est que rien que dans mon département il y avait au moins 500 personnes qualifiées à Bac+3+5 qui attendaient et suppliaient pour obtenir de tels postes de remplacement... C'est pitoyable !!! Ils profitent de nous car on ferait n'importe quoi pour ne pas être au chômage... Le taux de chômage actuel leur permet simplement de nous sous payer et de nous exploiter.

> Aujourd'hui, je travaille toujours dans l'enseignement mais pas avec l'Éducation Nationale, avec le Ministère de l'Agriculture. Le constat n'est pas bien mieux... Je suis recrutée à Bac+5 (Master en Sciences de l'Education) et l'on me paie 1093 € pour un 75%. L'année prochaine je serai à plein temps mais de façon étrange... 75% de mon contrat en CDI et 25% en CDD... C'est dingue d'oser faire ça et de le faire en toute légalité... Je ne croyais même pas que c'était possible !

> Absurdité du système !

> Voilà, ça fait du bien de partager un peu, on se sent moins seul. Et , oui, je le pense aussi.... JE VAUX MIEUX QUE CA ! ON VAUT MIEUX QUE CA.

> J'ajouterais que je suis une mère seule avec deux enfants et qu'il est difficile de vivre avec si peu d'argent.

Aujourd'hui, ça va faire dix ans que je suis CPE en ZEP

Abus de pouvoir, Aliénation, Dévalorisation, Pression, Rapports sociaux

Notre génération n'a connu que ça, le patron superpuissant.

Mon arrivée dans le monde du travail a coïncidé avec la disparition progressive des syndicats dans les grosses boîtes, notamment la grande distribution. Une année, j'ai bossé dans un supermarché à X , et j'ai été étonné de voir qu'il y avait une équipe de syndiqués CGT assez jeune, qui faisait que les salariés n'était pas complètement soumis, qu'ils gardaient une petite part de dignité.

Avant ça, caissier à dans un autre supermarché, j'ai failli me faire virer parce que je repassais pas assez ma chemise d'"hôte de caisse". On pointait juste à côté des caisses, et il fallait marcher 10 minutes pour accéder à la salle de pause et aux vestiaires. Une semaine, il fallait mettre des vêtements ridicules car c'était la fête des fruits et légumes. Des gens habillés en aubergines et autres brocolis se baladaient dans le magasin, et il fallait que tout le monde adhère. J'ai gardé ma place de peu...

En tant qu'étudiant salarié, on était regardé de travers par les gens qui étaient là depuis des années. On ne comprenait même pas leur dégoût, leur ras-le-bol. On faisait le boulot mieux qu'eux, sans rechigner, et ça foutait une ambiance de merde entre nous, à de rares exceptions près.

Aujourd'hui, ça va faire dix ans que je suis CPE en ZEP. J'ai eu vaguement l'espoir que dans le service public, le syndicalisme soit plus fort, le rapport de force plus visible et mieux accepté. Mais je me suis vite rendu compte que d'une part, la culture managériale a largement diffusé du privé vers le public, et que la nouvelle génération d'enseignants qui arrivent est très formatée sur le mode : "que demande le peuple ?", sans culture de lutte, en pensant qu'on a pas trop à se plaindre. Les profs sont en grande partie issus de la classe moyenne supérieure, qui n'a pas encore trop eu à souffrir de déclassement. Ils partent encore en vacances, leurs parents ont souvent une maison de campagne... Et puis je pense que le 11 septembre et le terrorisme n'ont rien arrangé, pour le dire comme ça.

Résultat : des rapports hiérarchiques totalement infantilisant avec les supérieurs, direction et inspection. J'ai décidé de ne pas fermer ma gueule pendant 3 ans, et je le paye encore. Et maintenant, j'y réfléchis à plusieurs fois avant de l'ouvrir.

Le pire, c'est que j'ai moi même intégré, dans ma chair, les idées de l'ennemi. Je me dis qu'il y a déjà beaucoup de moyens dans l'éducation, que les jeunes ne savent pas en profiter... Mais quand à 14 ans on commence à te parler de CAP chauffagiste,

comment veux-tu avoir envie de te motiver ? Quand tu es promis à un avenir dans lequel tu vas te faire bouffer la vie par le boulot comme tes parents se sont fait bouffer la leur, tu essaies de profiter des derniers moments de liberté qu'il te reste, et tu fous le bordel en classe, c'est toujours ça de gagner sur le système... Pas très malin, mais tellement humain...

Attention, je ne demande pas à ce que la loi El machin chose soit retirée, je souhaite que le système s'arrête, qu'on puisse réfléchir 5 minutes à ce qu'on veut faire. Il n'y a que comme ça que les gens qui ne se parlent plus recommenceront à se parler, et qu'on aura peut-être la possibilité de faire émerger deux trois idées pas trop pourries. Même si tout rentre dans l'ordre après, au moins les puissants se seront rappelés qu'il y a des limites, et puis une révolution marque quand même les esprits. Ça donne aux générations suivantes l'espoir que ça peut encore arriver, et c'est pas rien.

Autant le dire, je n'attend pas grand chose d'onvautmieuxqueça. Je crois entendre à nouveau les jeunes des manifs contre le CPE qui disaient : on veut travailler. Moi je veux a minima le socialisme ou un truc dans le genre. Que le travail de chacun participe directement au bien commun. J'ai pas de solution toute faite. Mais déjà, arrêter les conneries 5 minutes et réfléchir, ça me paraît un minimum. Qui sait ce qui peut en émerger...

Emplois divers / « Petits boulots » / Jobs d'appoint

Toutes les années de chômage, les petits boulots, avec 2 bac+5

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Précarité

La fois où j'ai travaillé dans une enseigne de grande distribution et qu'on avait réunion "entreprise" après le travail, présence obligatoire et non rémunérée... Où la durée du repos légal était respectée, pour finir à 20h après 10h de travail, et ré embaucher à 7h00 le lendemain...

La fois où j'ai travaillé en conserverie parce qu'au jour d'embauche il manquait du personnel à ce poste. Sauf que j'étais sensée travailler en magasin. Poste que j'ai pu occuper seulement quand j'ai osé me manifester et qu'on ai dit "ah bon, je savais pas"... Et comment j'ai terminé sur un autre poste en jours supplémentaires à mon contrat de travail, et dû inventer une excuse pour ne pas en faire d'autres...

La fois où j'ai dû démissionner (de la fonction publique) à cause de harcèlement moral...

La fois où j'ai dû envoyer un courrier recommandé avec accusé réception parce que mes heures supp. n'avaient pas été payées. Que j'ai été payée, mais menacée d'une mauvaise réputation professionnelle...

Toutes les fois où je n'ai pas pu avoir le travail que je voulais parce que je n'avais "pas l'expérience" (ben ouais, si personne n'embauche à la sortie des études, forcément...)

Tous ces entretiens d'embauche regardée comme une moins que rien parce que les mois de chômage se suivent et font mauvaise impression...

Toutes les années de chômage, les petits boulots, avec 2 bac+5... Parce qu'aucune chance n'est donnée, parce qu'il faut le bon papier...

Et pour tous les stages indemnisés au minimum légal ou maintenus en dessous de la durée légale juste pour ne pas indemniser...

La fois où j'ai terminé un stage, que je n'ai pas eu de contrat de travail, et qu'on voulait me faire encore travailler sans contrat, sans rien, et qu'on attendait mes compte-rendus en réunion... Et que quand j'ai dit que je ne le ferai pas, on m'a demandé mes brouillons.. Et que pendant le stage on me faisait miroiter la possibilité de travail à la condition de m'inscrire auto-entrepreneur pour du sous traité...

Tous ces petits boulots, où l'on réalise que les gens qui sont "censés" ne pas avoir fait d'étude (pour leur poste) sont traités comme des moins que rien par ceux qui "eux" en

ont fait... La honte...

Quand mes parents sont arrivés en France, leurs diplômes ne valaient rien

Discriminations, Précarité, Racisme, Validisme

Je vous partage un témoignage, ce n'est pas le mien mais celui de mon père, mais étant des immigrés, lui ne parle pas un français assez bon pour s'exprimer là-dessus.

Mon père possède trois diplômes différents, mais puisqu'on viens d'un ancien pays qui faisait partie de l'URSS, tout ce que mes parents avaient étudié, et les diplômes qu'ils ont obtenus, étaient obsolètes. Donc mon père a dû se résigner à du travail précaire, ma mère étant handicapée ne pouvant pas travailler.

Il a donc enchaîné des petits travaux physiques dans l'agriculture, dans la manutention, sans jamais de contrat. Le travail le plus "stable" qu'il ait eu c'était en intérim pendant 6 années lors desquelles il enchaînait des contrats de 2 semaines grand maximum dans une fabrique de gâteaux. Bien évidemment il avait tout appris sur le tas, on lui a jamais proposé de formations ni quoi que ce soit, et un jour il a fait une erreur qui lui a coûté son travail, n'ayant pas réagi comme il se devait car il ne connaissait pas le règlement.

Depuis il a passé une année en formation pour obtenir des CACES (autorisation pour conduire des véhicules qui soulèvent des marchandises) mais à cause de son âge, il ne retrouve plus de travail dans ce secteur. Après une année sans travail, Pôle Emploi a finit par le placer dans une association de réinsertion en CDD de 3 ans dans laquelle il fait tout et n'importe quoi, actuellement il répare des vélos. Sachant que les salaires qu'il recevait étaient maigres, il s'est endetté depuis tout ce temps à cause de plusieurs loyers impayés, et la situation n'est pas prête de s'arranger.

Moi j'ai eu la chance de m'en sortir, malgré beaucoup de conflits avec l'éducation nationale pour me sortir de la case "immigré qui finira en BEP bâtiment ou restauration", et je fais les études qui me plaisent, et j'aurais probablement une meilleure situation que mes parents. Mais pendant ce temps eux ils galèrent, et mes plus jeunes frères, qui ont eu beaucoup de mal à s'intégrer, auront beaucoup plus de difficultés à s'en sortir que moi, alors ça me tenait à coeur de m'exprimer à leur place.

Ça fait un gros pavé, et j'imagine que vous recevez beaucoup de messages, mais

juste le fait de vous écrire me soulage; le fait que des gens soient prêts à se mobiliser et à s'opposer aux dérives du gouvernement me fait chaud au coeur, tout espoir n'est pas perdu. Je vous souhaite beaucoup de courage, j'espère que tout cela ne serait pas fait en vain. Bien à vous les amis.

"Tu développes chez moi des pulsions sadiques"

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Discriminations, Heures supp', Législation, Maladies/accidents professionnels, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Santé, Sexisme, Validisme

Des expériences d'abus dans le monde professionnel, j'en ai à raconter, mais je vais essayer d'être brève.

Je suis Ingénieure chimiste, enfin de diplôme, car je n'ai jamais pu travailler dans ce domaine. J'ai également en Master 2 en administration des entreprises, qui m'a servi à trouver des boulots d'assistante administrative.

Le problème quand vous avez de gros diplôme et que vous ne trouvez pas de travail dans votre branche (on me refuse systématiquement les boulots de niveau inférieur dans mon domaine, alors que j'y serais bien plus heureuse que dans n'importe quel autre boulot de merde qu'on m'a proposé), c'est que vous trouvez du travail dans les entreprises qui ne vous considère que comme un numéro ou auprès de patron à l'éthique douteuse (je ne dis pas ça que de ma propre expérience mais pour avoir échangé avec des anciens de ma promo, ceux qui n'ont pas fini commerciaux ou informaticien).

Après plus d'une année passée sans trouver d'emploi, j'ai trouvé un poste de 6 mois dans une collectivité en tant qu'ambassadrice du tri, histoire de pouvoir rembourser mon prêt étudiant. Puis j'ai galéré encore 16 mois, je finis par abandonner rêve et diplôme, me heurtant sans cesse à la phrase : "revenez quand vous aurez plus d'expériences" et postule à divers type de poste, histoire de pouvoir manger et ne plus être un poids pour mon compagnon (encore heureux que je n'avais pas de problème de ce côté là, car on n'a le droit à rien si on vit avec quelqu'un, et donc on est complètement dépendant de son bon vouloir).

Aimant le monde associatif, je réponds à une offre de CAE (les fameux contrats aidés censés vous former et vous ouvrir à un CDI) en tant que coordinatrice de projets culturels dans une association loi 1901 portant sur le cinéma, mais dans les faits, c'était un poste de secrétaire-graphiste-rh-comptable... disons assistante de gestion. L'association n'a alors aucun salarié et une autre CAE est prise en même temps que moi. Dès le départ, on nous demande de venir 4 jours plus tôt que la date de signature du contrat (sous prétexte que le pôle emploi n'avait pas de date disponible avant pour les signer), mais en nous indiquant qu'on pourra les rattraper plus tard. Comme il y a du boulot, on travaille 7-8 h pendant ces 4 jours (pour un contrat de 24h) et mon premier travail a été de rédiger nos

contrats. Une fois les contrats signés et les premières semaines chargées de boulot finies, nous demandons à rattraper nos 4 jours, qui, d'un coup, sont devenus bénévoles : "c'est normal dans une association". On bataille et réussie à avoir nos jours mais on commence à s'inquiéter de ne voir que très peu de monde passer dans l'association et aucun bénévole, les projets semblent n'être que du vent, le local est mal chauffé (on travaille entre 15 et 17°C) et au bout d'un mois et demi, on ne touche toujours pas notre paye. Le gérant nous dit alors qu'on ne les touchera que lorsque le pôle emploi aura versé l'argent (au cas où il y ait des doutes ça ne marche pas comme ça). Le ton monte et on finit par contacter le pôle emploi. Mais rien n'y fait. On ne touchera nos salaires que 2 mois et 1 semaine après le premier jour de travail (indiqué sur le contrat), m'obligeant à demander une avance sur salaire à ma banque. Autant vous dire que la tension était alors bien haute et le harcèlement avait déjà commencé. Ma collègue était chargée de trouver des financements sur des projets inexistants et galérais. Le patron l'engueulait tous les jours et je devais m'interposer. Lui, me téléphonait le soir et les week-ends pour me dire que ma collègue essayait de me manipuler, ça tournait à la parano dans sa tête, alors que j'étais juste plus diplomate qu'elle. Mais pas moyen de stopper nos contrats, vu que seul le Pôle emploi en avait le pouvoir (ou alors en trouvant mieux ailleurs). Au bout de 6 mois, la situation était très tendue. Ma collègue qui avait un CAE de 6 mois a pu partir et j'ai vu arriver 3 autres CAE, dont un avec un handicap, et là, ça a été l'enfer. Petit à petit, je passais mes journées à m'interposer entre le patron et les salariés. Le comptable, externe, nous ayant lâché, j'ai dû reprendre la comptabilité sans formation et me suis occupée des salaires, et là, on reçoit un redressement de l'Urssaf : il n'avait jamais payé les charges, pour lui, c'était normal de "gagner" 200 euros par mois, versés par l'état, pour chaque personne qu'il employait. L'argent des partenaires et de la ville obtenue pour ses projets ont donc servi à payer ça en partie, ainsi que celui de l'aide reçue pour la mise en place du poste pour la personne handicapé (qui ne se sera jamais vu son poste adapté à son handicap, mais ça non plus, ça n'a choqué aucun des organismes qu'on est allé voir). Chaque jour était un véritable cauchemar, le gérant hurlait, jetait les affaires partout dans la pièce pour nous intimider, fouillait nos affaires, nos boîtes mail, nous mettait sous écoute quand il "bossait" depuis chez lui (c'était très drôle, les matins où il n'était pas là, de commencer la journée en vérifiant les talkies-walkies, les micros de la table de montage et en cherchant le micro-cravate... on devenait complètement parano), tout en nous reprochant de compter nos heures, alors que dans une asso, une partie du travail devrait être bénévole, et que lui, l'état ne lui versait pas de salaire... Bien sûr, on a cherché à se défendre. D'abord en allant voir le pôle emploi, pour qu'il casse nos contrats, mais la personne en charge de nos dossiers a préféré appelé notre patron pour lui dire que ses salariés étaient en train de se retourner contre lui et lui expliquer comment faire pour s'en protéger. Nous qui y étions allés sans l'avertir, je vous laisse imaginer à quoi a pu ressembler notre lendemain (la veille, on en a profité pour voir l'inspection du travail mais eux ce sont déplacés deux semaines plus tard en lui disant : "c'est pas bien, ne recommencez plus"... efficace). Au bout de 2h de hurlements et de menaces, on quitte

notre poste en invoquant notre droit de retrait. Là, il nous poursuit dans la rue en nous hurlant qu'on n'a pas le droit de partir ensemble et de prendre le même chemin (?), chemin qui nous a conduit au poste de police, histoire de se protéger et de laisser une traces de ses actes de violences, mais comme on n'était pas blessé, on a du mal à avoir notre déposition avec la réflexion "9 mois ? Ce n'est pas du harcèlement, ça". Un dimanche, alors que je me baladais avec mon compagnon, on allait voir un des événement organisé par l'association, voir un peu mes collègues au passage. le patron m'en a chassé alors que c'était un lieu public, je suis partie pour éviter un esclandre.

J'ai fini par craquer et ai fait une dépression, on a tous du se mettre en arrêt maladie, ce qui a fait plaisir au patron, vu qu'il n'avait plus à nous payer, et nous nos salaires étaient divisés par deux (sur 723 €, ça fait peu). L'accueil des prud'hommes n'a pas voulu prendre nos dossiers, car il n'y avait pas de problème de versement de salaire et nous a indiqué de voir l'inspection du travail, qui nous a indiqué que c'était bien aux prud'hommes de s'en charger... Entre temps, on reçoit des recommandés signé de notre VRAI patron, et là on apprend que notre patron était un gérant bénévole (en fait, il avait une interdiction de gérer une structure) et que notre véritable patron était sa mère, hospitalisée dans une autre ville ! Officiellement, c'était la gérante de l'association. Si on se retournait c'était contre elle. Dans nos recommandés, on jouait également aux crétins en lui demandant des entretiens pour s'expliquer de toutes les accusations dont elle nous pointait dans ses lettres et qu'on savait pertinemment qu'elle était écrite par son fils, lui indiquant qu'on ne l'avait jamais vu, elle, et que ce qu'elle nous reprochait était biaisé par la vision du gérant bénévole qui était le seul à pouvoir la contacter... Bref, une logique de tordu, des échanges tordus qui ne visaient qu'à se protéger en cas de procès, devenu inutile sans aide extérieur, sans preuve que toutes les signatures étaient des faux et avec toute l'équipe qui plongeait dans la dépression au fil des jours. On a lâché prise.

Les mois qui ont suivi ont été très difficile à vivre, et la dépression m'a enlevé toute force de me battre. J'ai vraiment mis du temps à me reconstruire une attitude positive pour la recherche d'emploi.

J'ai fini par réussir à tourner la page. Avec un an d'expérience d'assistante sur CV (pas besoin d'expliquer les conditions aux recruteurs), je suis prise en CDI de 24h (au smic horaire) comme assistante administrative et de communication pour une grosse boîte. Au début, tout allait bien, et petit à petit, mon quotidien ressemblait à Stupeurs et tremblements (ce sera plus rapide que de détaillé les petites vacheries et remarque du quotidien, sans compter les demandes impossible à réaliser dans le temps demandé). J'étais l'assistante d'une personne qui ne vivait que pour sa carrière et j'étais son punching-ball personnel (psychologiquement parlant). À force de me pousser toujours encore plus, j'ai eu un accident lors d'un trajet pour récupérer du matériel en catastrophe (même si la faute revient essentiellement à un camion qui se garait sur la piste cyclable et qui ne m'avait pas vu), je me suis retrouvée arrêtée plusieurs semaines. À mon retour, mon quotidien au travail a repris de plus belle avec des demandes et des reproches de

plus en plus loufoques, l'ambiance avait changé aussi avec les personnes avec qui j'étais en contact et avec qui j'avais noué de bons liens avant l'accident, entendant des choses sur moi que je ne comprenais pas. Ma supérieure avait profité de mon absence pour raconter des tas de saloperies sur moi et sur la vision de mon travail. J'ai fini par prendre rendez-vous avec elle, pour qu'on s'explique, et là elle m'avoue : "Tu développes chez moi des pulsions sadiques". Merci. Je demande donc une rupture conventionnelle de contrat, qu'elle rechigne à faire car ça fait la 3ème fois, mais la menace de la poursuivre la fait céder.

Le temps passe, après ce deuxième échec, j'ai du mal à tenir des entretiens et ne pas être suspicieuse quand aux contrats qu'on me présente. Au bout d'un an, je reçois un appel d'une personne : ma remplaçante, qui me dit avoir entendu des choses horribles sur moi à son arrivée dans l'entreprise et entendre les mêmes choses sur elle maintenant. Là je me rappelle avoir entendu en effet des horreurs sur la personne qui m'a précédé. En discutant avec elle, on se rend compte qu'on a vécu les mêmes choses. Et l'année d'après (mon numéro perso étant dans des dossiers accessibles à ces personnes), encore un coup de fil, une autre assistante, épuisée, au bord des larmes, et qui tente tout dans ce coup de fil... Sans preuve ni témoignage extérieure, on nous a vite fait comprendre qu'on n'avait pas grand chose à faire. Les autres assistantes veulent juste oublié le plus vite cette expérience et ne veulent pas se lancer dans des démarches fastidieuses. Je plains juste la personne qui me remplace sûrement cette année encore.

Après ces deux échecs, je n'arrivait plus à motiver les employeurs lors des entretiens pour des contrats d'assistantes administratives, ayant du mal à parler de mes anciennes expériences. De plus, Pôle Emploi offrait à tour de bras ce type de formation, inondant le marché. J'ai passé des entretiens dans des entreprises embauchant plus de 2000 personnes qui me soutenaient que le harcèlement moral n'existait pas, en tout cas pas chez eux (sûrement des RH très à l'écoute de leurs employés). J'ai eu droit aussi à une proposition de secrétariat pour un salaire de 2400 € mais avec la mention qui fait plaisir : "nous attirons votre attention sur le fait que nous recherchons une secrétaire douce, tendre, et sensuelle". Je comprend pourquoi on m'a demandé un CV avec photo et je répond que je ne cherche pas d'emploi de prostituée.

Du coup, j'ai fini par accepter des contrats vacataires, pour réaliser des études de marché par téléphone. L'ambiance était sympa et m'a réconcilié avec le monde du travail, mais on ne savait jamais quand on allait avoir du boulot. On pouvait le refuser, mais vu le peu de contrats, on disait oui, même si on vous prévenait une heure avant. Du coup, après avoir enchaîner deux mois d'affiler en gagnant moins de 80 € sur l'ensemble car il n'y avait pas de contrat (sans oublier le chômage qui était systématiquement décalé de deux mois car Pôle emploi ne comprend pas comment on peut faire un bulletin de salaire allant du 21 au 20 du mois suivant, et qu'on doit leur parler via des recommandés pour ne pas être oublié), je me suis résolue à chercher un emploi moins précaire.

Ayant une bonne expérience du téléphone, j'ai donc postulé à des offres dans des usines, pardon plates-formes, téléphoniques, en réception d'appel. Bonne nouvelle : plus d'acharnement d'un supérieur, vous n'êtes plus qu'un simple numéro. La différence se sent dès les entretiens, où on vous traite comme des gamins. Dans le premier, l'entretien (collectif) a démarré avec 15 minutes vous expliquant qu'on vous a mis autour d'une table ronde pour ne pas qu'on discute entre nous et de comment bien se comporter autour d'une table... Pour enchaîner sur une présentation sans âme de l'entreprise, en mettant en avant toutes les chartes, même la charte handicap sur laquelle je pose quelques questions, vu que les bureaux étaient au 3^è étage d'un établissement historique avec de monstrueuses marches en marbre pour rentrer dans l'établissement, mais on m'explique que ça s'applique aux autres centres mais pas au leur... Bref, on me fait comprendre que je ne suis pas là pour poser des questions, c'est un entretien d'embauche, soyez un gentil mouton. Après 2h d'auto-congratulation, la visite des locaux me permet de voir l'enfer qui m'attend et donc je prévient la personne chargée du recrutement que je ne suis finalement pas intéressée et préfère ne pas lui faire perdre son temps. Je me souviens encore de la réaction d'une autre candidate autour de la table qui a soufflé "elle a le droit de faire ça ?". Je me demande comment on peut en arriver à se faire ce type de réflexion.

Pour le second entretien, un retard de train me fait arriver 12 minutes en retard, je prévient l'entreprise, vu que c'est un entretien collectif -on me signale qu'il n'y a pas de problème-, et à mon arrivée, devant les autres candidats, j'ai le droit à 20 minutes de sermon sur le fait d'être ponctuel, qu'on n'accepte jamais en entretien les gens qui arrivent en retard. Ayant l'habitude des gens qui parlent fort pour ne rien dire et n'étant pas encore employé chez eux, je demande régulièrement si je dois du coup partir ou si je peux m'installer. Je finis par passer l'entretien et les tests et obtiens le poste, les conditions de travail étant beaucoup moins effrayantes que sur l'autre plate-forme, et le travail étant du conseil santé, il me semblait plus gratifiant et intéressant (ce qui était quand même le cas).

Là, j'ai connu 7 mois d'usine du téléphone avec tout ce que ça implique (je rappelle que je travaillais sur une plate-forme offrant de bonnes conditions de travail par rapport à d'autres). D'abord les compteurs géants qui indiquent combien de personnes sont en pause. Si vous voulez faire une pause, il faut entre chaque coup de fil regarder le compteur et, s'il y a moins de 11 personnes en pause, vous pouvez y aller, sinon, coup de fil suivant. Officiellement, on vous dit que vous pouvez vous mettre en pause pour aller aux toilettes, extérieurs à l'espace de travail, sans tenir compte du compteur, mais pour avoir essayé, ce n'est pas la peine, on vous renvoie à votre place et le temps que vous perdez à discuter, vous déconnecter et vous reconnecter, est enlevé de votre total de pause. Et sur les créneaux horaires avec peu de personne, il faut demander une autorisation par mail pour y aller. À côté de ça, vous êtes envahi de chiffre. Vous avez une moyenne à respecter (5min.20 par appel) pour traiter chaque coup de fil, quelque soit le nombre de demande de l'interlocuteur, tout en s'assurant qu'il est pleinement satisfait du service et qu'il a bien tout compris. Chaque mois, vous recevez un tableau de plusieurs

pages remplis de pourcentage et comparant les temps de chaque membres de l'équipe pour chaque micro-tâche : le temps de pause, pour traiter un appel, d'attente, entre chaque appel pour taper le rapport, idem pour le traitement des mails et du courrier, vos retards, vos arrêts... et bien sûr à chaque fois la moyenne des équipes. Le travail était à la fois complexe, (on gérait des données sensibles et donnait des conseils capitaux en matière de santé, nécessitant l'utilisation d'une vingtaine de logiciel différent, selon le type de question), mais aussi très infantilisant dans la façon dont on nous traitait.

Comme dans toute bonne plate-forme téléphonique, vous êtes sous écoute permanente, votre chef d'équipe dans votre dos contrôlant régulièrement votre travail et la qualité de ce dernier. Le traitement des horaires également était dur. Si on arrivait en retard, chaque minute était retenue sur salaire. Et ce n'est pas l'arrivée à son poste qui compte mais bien la minute à laquelle vous décrochiez le téléphone. Il valait mieux se lever plus tôt s'il y avait des mises à jour des logiciels. Par contre, si vous finissez votre dernier appel après votre heure de fin, il fallait envoyer un mail à la personne en charge d'enregistrer les dépassements, attendre son retour, pour avoir l'assurance de pouvoir commencer le lendemain d'autant de minutes plus tard. Autant vous dire qu'on ne le faisait pas. Ça, c'était le quotidien.

C'est aussi dans cette entreprise que j'ai fait mes premières grèves et vu leur inefficacité dans ce type d'entreprise. Lorsque vous faites grève, vous perdez une journée de salaire pour faire entendre votre voix. Vu les salaires proches du smic, c'est très lourd financièrement, tellement lourd qu'on le faisait une journée maximum, si ce n'était pas une heure ou deux. Sauf que pour s'organiser, les appels à la grève se font bien une semaine en avance. Du coup, ça laisse à la direction le temps de changer le message d'accueil du téléphone en indiquant les jours de perturbation et quand rappeler. Les gens appelaient donc la veille ou le lendemain, sans que ça les perturbe, ça augmentait juste notre dose de travail avant et après la grève, j'avais l'impression que nos mouvements étaient complètement inutiles : nous vendons du service, nos sourires (qui s'entendent au téléphone), la baisse de productivité sur une journée, c'est nous qui la subissons, financièrement et physiquement. Il n'y avait pas de réelles répercussions néfastes pour l'entreprise, les mouvements étant trop courts, donc pas de réel moyen de pression pour voir une amélioration de nos conditions.

Plus personnellement, il y a eu la fois où je suis tombée malade. Le matin, je ne me sentais pas trop bien mais pouvais travailler. On me dit que je pourrais partir à la pause déjeuner si je voulais. Je n'avais pas compris que ça voulait dire à la pause déjeuner ou pas du tout. Après 30 minutes de reprise de poste, la gastro se réveille. De retour des toilettes, j'annonce à ma chef que je rentre chez moi. Et là j'apprends que ce n'est plus possible, que le seul moyen que je parte, c'est sur une civière, et que je dois donc finir ma journée car le samu et les pompiers ne se déplaceront pas pour une gastro. Je me retrouve donc à travailler avec la fièvre qui monte et en usant et abusant de mes pauses (bouffant mon capital pause du mois au passage, je passerais donc la fin du mois avec

presque aucune pause dans mes demi-journées). Une chouette journée. Et bien sûr en sortant, les médecins n'étaient plus disponibles. D'ailleurs, quand je suis allé le voir le lendemain, mon médecin n'a pas compris qu'on me laisse travailler dans cet état (et ça devait être très agréable pour les gens à l'autre bout du fil, d'avoir quelqu'un qui avait envie de vomir en permanence...).

Et puis, il y a eu le départ à la retraite de ma collègue. Ça faisait 12 ans qu'elle travaillait dans la boîte, et le matin même, elle a juste eu le droit à un mot sur son bureau avec les consignes à faire avant de partir et les papiers à signer et dans quelle bannette les ranger. Elle aura travailler jusqu'à la dernière minute, sans qu'une personne de la direction daigne la voir. La plupart des collègues ont du lui dire en revoir en chuchotant, ne pouvant interrompre les appels ou se mettre en pause pour lui dire un mot. Juste des numéros.

Au bout des 7 mois, de travail, on m'a gentiment fait comprendre que les CDI promis à l'embauche n'ont jamais existé et je refuse le renouvellement du CDD, qui était un remplacement de congé maternité d'une collègue que je savais vouloir prendre un congé parental, ce qui impliquait un CDD longue durée. Entre-temps, j'ai développé avec ce poste des acouphènes, très désagréables. Ils ont mis plus d'un an pour quasiment disparaître. Je ne supportais plus de rester plus de 2 minutes au téléphone, en dehors de mes heures de travail, écoutant les discussions, ayant l'obsession du temps passé sur un appel. Une fois sortie, aujourd'hui, je n'ai plus le courage d'y retourner. Je pensais juste faire une pause mais ce n'est plus possible. Les collègues restées sur place me raconte l'évolution des conditions de travail qui empire.

Depuis, j'enchaîne les entretiens qui ne mènent à rien. Je trouve de petits contrats par-ci par là, de quelques jours. Pas de quoi ré-ouvrir mes droits. À côté de ça, je suis très active dans le milieu associatif. Mais ça, ça ne compte pas. Je suis aussi gratuite-illustratrice, pas besoin d'en parler, ce n'est pas les témoignages qui manquent dans ce métier.

J'ai mis du temps à écrire mon témoignage mais je suis contente de l'avoir fait. Merci d'encourager les gens à se battre.

Sur le marché du travail, je ne vau rien

Abus de pouvoir, bore-out, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Pression, Santé

Mon histoire va être longue, mais je pense que beaucoup pourront s'y reconnaître. Je m'appelle Marion, j'ai bientôt 29 ans, j'habite Bordeaux. Je suis depuis peu illustratrice, à mon compte.

Mon parcours : à 18 ans, j'ai eu mon bac Littéraire. Mon but : faire des études d'histoire de l'art, pour ensuite travailler dans le secteur culturel (musée, institutions culturelles, galeries, etc...). J'ai fait une licence d'histoire de l'art, puis j'ai obtenu mon Master 2 dans une université de Bordeaux.

Je savais que ce n'était pas une voie facile, je savais que je ne me facilitais pas la tâche en choisissant cette voie dite « bouchée ». Mais j'avais un rêve, celui d'aimer mon futur travail, alors j'y ai cru, je me suis battue, c'était difficile, mais j'ai obtenu ces fichus diplômes. En parallèle, j'ai toujours fait des petits jobs pour aider mes parents à financer tout ça. Et puis à l'entrée en master, j'ai décidé de devenir autonome, c'était de plus en plus difficile pour mes parents de m'aider depuis qu'ils étaient à la retraite.

J'ai pris un job dans un supermarché, à mi-temps, comme vendeuse dans le prêt-à-porter. C'était dur, je ne gagnais que 500 euros par mois, mais je supportais assez bien, n'étant qu'à mi-temps, j'avais le loisir de m'occuper de mes recherches pour mon mémoire, d'étudier pour mon diplôme, de dessiner et de sortir un peu prendre l'air de temps en temps. Mon master obtenu, j'ai décidé de garder mon travail au supermarché (en CDI) le temps de chercher un travail dans mes cordes.

Les mois passaient, et rien. Des CV, des tas de CV, peu de réponses, toujours négatives. Jamais d'entretiens. Pourtant... Pourtant j'avais de bons diplômes, plusieurs stages à mon actif, je parlais le français et l'anglais, maîtrisais tous les logiciels de bureautique, avais de la culture. Bon, c'est vrai, peu d'expérience, mais je cherchais un premier emploi qualifié ! Je ne demandais pas la lune, juste qu'on me fasse confiance, une fois... juste une fois ! Ça n'a jamais été le cas, car mon CV se noyait dans la marrée d'autres CV de gens comme moi qui demandaient une chance...

Après quelques mois de recherches infructueuses, et comme tout le monde était très content de mon boulot au Monoprix (et pour cause, j'étais quasi l'employée modèle,

jamais malade, jamais en retard, dynamique, capable de venir à bout d'une pile de pulls en vrac à la vitesse de l'éclair, etc... Bah oui, même un job alimentaire, ça se respecte, on travaille en équipe.), on m'a proposé un second job d'étalagiste à mi-temps, de sorte que ça me faisait travailler 6j/7, en faisant 3 jours vendeuse, 3 jours étalagiste. J'ai dit oui, parce que j'avais bien envie d'apprendre le boulot d'étalagiste, qui me semblait le plus varié et le plus créatif parmi les jobs proposés dans mon supermarché. Et puis ça me ferait des sous en plus, ce qui n'est pas de refus quand on vit avec un demi SMIC dans une grande ville...). On m'a mise en équipe avec une collègue adorable. Et c'est là que ça a commencé à devenir terrible.

En tant que vendeuse, le job était difficile, très difficile, mais j'avais une manager et une équipe formidables, ça m'aidait à tenir le coup, et puis j'avais un week-end sur deux pour me reposer, j'avais le temps de voir mon copain, mes amis. Comme étalagiste, le travail était tout aussi physique, mais finalement très peu créatif, je n'avais plus aucun week-end, et surtout, j'étais sous les ordres directs d'une directrice despotique. Je ne raconterai pas par le menu toutes les crasses, les coups bas, les paroles odieuses que cette directrice a pu faire ou dire, ce serait trop long. J'allais au boulot avec la boule au ventre. Sachez juste que j'étais là pour seconder l'étalagiste d'origine, qui enchaînait les arrêts maladies à cause d'hospitalisations régulières causées par un ulcère sévère à l'estomac. A même pas 30 ans. Le stress, tout ça...

Bref. Après avoir subi des mois de pression et de fatigue physique pour juste le SMIC, j'ai décidé que je valait bien mieux que ça, et j'ai fini par dire au revoir au supermarché, après 18 mois de bons et loyaux services. Et je n'y ai plus jamais remis les pieds. J'y ai vu beaucoup de choses, compris énormément de choses aussi sur notre société actuelle, sur les conditions de travail des « petites gens » comme on dit parfois. J'ai compris que je ne voulais plus travailler pour un grand groupe qui déshumanise le travail, qui presse toujours plus les employés, les paye toujours moins, car les magasins se vident inexorablement...

Ne trouvant toujours rien dans ma partie (comme d'hab, des CV, peu de réponses... Deux entretiens humiliants quand même), vivant depuis deux mois sans salaire ni allocations chômage, accumulant un superbe découvert, j'ai postulé pour un job de vendeuse dans une petite chaîne de magasin d'accessoires. Je connaissais déjà, les boutiques sont super mignonnes, les vendeuses toujours sympa, les produits sont chouettes... Pourquoi pas ? Ça ne sera pas pire que le supermarché !

Entretien nickel, on me fait miroiter une entreprise familiale chaleureuse, une sorte de grande famille où tout le monde se tutoie, une ambiance de travail très décontractée, ainsi qu'un CDI à mi-temps dans un premier temps et des possibilités rapides d'évolution dans la boîte et un plein temps. Je dis oui, me disant que finalement, je pourrais peut-être

faire ma carrière dans le commerce en montant les échelons, après tout, pourquoi pas ? Je n'aime pas spécialement ce travail, mais je le fais bien, et ça embauche... Tant pis pour mon rêve de gamine et mes diplômes « inutiles ». Je décide donc de me donner à fond dans ce job.

Les premiers mois ça se passe bien. Je suis à mi-temps, l'ambiance est super, c'est l'été, et les boutiques sont dans les coins touristiques de la ville, c'est animé ! Ma responsable est jeune, très sympa, les autres vendeuses aussi, d'ailleurs tout le monde est très sympa dans cette boîte ! Pendant plusieurs semaines, je goûte le bonheur d'aimer un peu mon travail et je ne fais pas trop attention aux petites choses qui ne me paraissent pas très réglos de la part de la direction.

La rentrée arrive, les touristes s'en vont, les boutiques se vident, les chiffres dégringolent. Noël n'est pas très bon, et après janvier, c'est le désert dans les boutiques. Le patron panique, instaure des règles de plus en plus débiles, ne renouvelle plus les collections, ne renouvelle pas non plus les commandes de fournitures pour la boutique. La caisse tombe en panne plusieurs fois, elle a trop chaud, disposée comme elle est dans la boutique. On ne change rien, débrouillez-vous, encaissez à la main.

Il m'est arrivé de passer plusieurs jours à tout encaisser à la main, avec un papier, un stylo, une calculette, et une clef pour la caisse. Pas de chance, c'était les soldes. En avant les pourcentages ! Et la file de clients mécontents qui s'allonge... Le Patron a eu le toupet de nous reprocher des erreurs de caisse. On se faisait engueuler pour tout : des trop nombreuses remises sur les produits (oui, les produits étaient obsolètes, troués, tachés, vieux, effilochés, puisque de mauvaise qualité et vieux de surcroît...), des trop nombreux défectueux qu'on mettait à la poubelle (la boutique était composée de baies vitrées, avec le soleil, ça décolorait tout dans la boutique... Le patron n'a jamais voulu y remédier, alors on mettait à la poubelle des cartons entiers. Qui achèterait un foulard en soie à 79euros décoloré ? Personne.

On se faisait engueuler quand le patron entrait à l'improviste dans la boutique pour nous surprendre en train de... travailler (oui, une fois je me suis fait remonter les bretelles parce que j'étais en train de préparer la prochaine commande de réassort pendant qu'une cliente faisait tranquillement un tour. On m'a interdit de le faire par la suite et de ne m'occuper QUE des clients. Mais on nous demandait quand même que ce soit fait ... Allez savoir). D'ailleurs, il y avait des caméras, et le patron regardait souvent ce qu'on faisait, et nous faisait savoir régulièrement qu'il nous surveillait. Sympa.

Je passe sur le fait qu'on avait pas le droit de s'asseoir en boutique, qu'on avait pas le droit de boire (il faut aller en réserve, mais comme on est seule en boutique, ben... On peut pas.), qu'en été il n'y avait pas de clim (en panne, mais le patron voulait pas faire

réparer, parce que c'était de la faute aux constructeurs Français qui étaient nazes.). En plein été, on était pas loin des 45°C, avec des baies vitrées inondées de soleil. Les clients fuyaient la fournaise.

Je vous raconte une petite anecdote tout de même, elle vaut le coup : la directrice réseau rentre de ses vacances au soleil en plein mois de juillet (sachant qu'on nous les a refusés, à nous vendeuses, ces jours en juillet...). Elle entre dans la boutique, toute bronzée et souriante, nous demande comment on va. Ma responsable et moi, en sueur, on lui explique qu'il fait vraiment très chaud, que les conditions de travail sont vraiment difficiles. Sa réponse ? – Oh, ne vous plaignez pas, je reviens de Séville, il faisait une chaleur à crever, j'ai passé mes vacances dans la piscine ! Ça fait relativiser !– ...

Bref, j'ai des milliers d'anecdotes sur cette boîte, des milliers, des comme ça, parfois des plus graves. Les 6 derniers mois, tout s'est dégradé : on m'a proposé un job à plein-temps de première vendeuse dans une autre boutique de la chaîne. J'ai dit oui, bien sûr. J'ai changé de boutique, et je suis tombée sur une autre responsable adorable. On m'a expliqué mon nouveau job, que je devrais seconder la responsable, chapeauter un peu les autres vendeuses, etc... Une petite évolution, avec le salaire qui va avec ! Au même moment, je décroche un permis de travail de deux ans au Canada. Je décide de partir, mais pas tout de suite, je me donne un an, le temps de me faire un peu d'expérience en tant que première vendeuse. Je l'annonce à ma chef réseau, qui est ravie pour moi ! Ça s'arrête là. Deux mois plus tard, je ne constate aucun changement dans mon statut sur la fiche de paye, mon salaire n'a pas bougé d'ailleurs, ni mon échelon.

Petite parenthèse sur les échelons : dans la vente, l'échelon 1, c'est celui de la vendeuse sans expérience et/ou sans diplômes. Ensuite, plus on a d'expérience et de diplômes, plus l'échelon grimpe, et le salaire avec (bon, c'est jamais mirobolant, mais c'est déjà mieux que le SMIC pur et simple). Moi dans cette boîte on m'a embauchée échelon 1 (avec mes 3 ans d'expérience dans la vente et mon bac+5), alors que j'étais échelon 3 au supermarché. Quand je demande à la chef réseau pourquoi je ne suis toujours pas première vendeuse officiellement, sa réponse : « Ah mais oui, en fait j'ai changé d'idée, vu que tu pars dans un an, je pensais que tu voulais plus du job de première vendeuse finalement, voilà ». Me prévenir ? Noooooon... Et pourquoi m'avoir tout de même donné les responsabilités du job ? Le job sans le salaire ? Voilà l'idée que ma boîte se faisait d'une évolution.

La boîte allait de plus en plus mal, faute d'une très mauvaise gestion. Des créanciers m'appelaient parfois en boutique pour parler au patron. J'avais ordre de ne pas communiquer ses coordonnées, à personne. Une petite prime de quelques dizaines d'euros en un an, aucun 13ème mois, même pas de tickets-resto (pour les cadres, oui, mais pas pour les vendeuses). Des journées de plus en plus chargées, de plus en plus

seule dans les boutiques, des heures durant (plusieurs vendeuses se sont fait agressées dans ces conditions, moi compris. Ça vous dirait de vous retrouver seule dans une boutique en pleine nuit à 22h dans une rue déserte ?).

On m'appelle de plus en plus pendant tes congés pour savoir si je peux dépanner, car une vendeuse est malade, absente, etc... Plus de week-end du tout, des journées interminables, d'un ennui mortel (pas le droit de faire autre chose que s'occuper des clients, rappelez-vous, donc quand il n'y a pas de clients...). Parce qu'au-delà de tout ça, il y avait l'ennui. L'ennui, vous ne le savez pas, mais c'est un poison. L'ennui au boulot, c'est le risque de voir les heures s'étirer, s'étirer, sentir son cerveau s'éteindre, sa motivation tomber en berne, et la joie de vivre s'envoler. Des heures et des heures à répéter toujours et toujours la même phrase, à plier et replier toujours les mêmes tissus, à écouter le même CD imposé qui tourne en boucle.

Pour égayer un peu mon job, des fois j'utilisais mes petites connaissances d'étalagiste pour proposer des mises en avant de produits. Souvent la chef réseau adorait, trouvais que c'était une excellente idée, tellement qu'on le ferait dans toutes les boutiques ! Mais par contre, plus question de le faire, c'est les filles du « merchandising » qui passeront en boutique pour mettre ça en place et le changer régulièrement. Voilà. Ma minuscule étincelle de joie dans mon job m'est volée. Ma vie aussi, de plus en plus.

Je suis fatiguée, physiquement, mentalement, j'ai perdu 10 kilos en 6 mois. La dépression me guette, je ne mange plus, je suis plus de 10h par jour debout sans pouvoir m'asseoir, à enchaîner les genuflexions (les stocks sont à ras le sol...), sans compter les clients désagréables... J'ai mal partout, et je pleure tous les jours, je vais au travail à reculons et je vois de moins en moins mes proches. Je tiens à préciser qu'en un an, je n'ai JAMAIS manqué le travail, sauf une journée où je me suis retrouvée enfermée dans mon appart' parce que mon copain s'était barré en Angleterre avec les clefs, cas de force majeure.

A cette époque, mon copain ne me reconnaît plus, il me dit qu'il ne me voit plus sourire le soir comme avant. Mais je suis coincée : qu'est-ce que je vais faire, si je quitte ce job ? En reprendre un autre, tout pareil ? Je n'aurais pas droit au chômage, et je n'ai plus envie de faire vendeuse, je suis dégoutée pour le moment... Mais c'est le seul dans lequel j'ai de l'expérience. Je suis bloquée. Mais révoltée de voir de plus en plus d'injustices, de viols de la loi impunis, de remarques déplacées de la part des cadres et du patron, de contraintes de plus en plus injustifiables pour les vendeuses, d'horaires interminables, de pauses réduites, j'ai décidé de me barrer.

J'étais pas la seule, durant cette période, il y a eu des démissions en chaîne, des arrêts maladies en chaîne aussi parmi les vendeuses, et pas d'embauches bien sûr : le

patron a fait travailler les responsables 10h par jour, parfois plus sans AUCUNE compensation, fait travailler des vendeuses au delà de la limite légale, mais la plupart sont étrangères, c'est pas grave, elles ne savent pas. Il a refusé des RTT, ou en a imposé les dates arbitrairement : à une collègue qu'on avait fait travailler plus de 40h dans la semaine et qui demandait un week-end pour voir un peu sa famille, on lui a imposé un mardi et un jeudi de congé, aux dates choisies arbitrairement, et qui n'arrangeaient pas du tout ma collègue puisque son mari travaillait ces jours-là. Mais pas le choix.).

J'ai fini ce contrat à la limite du burn out, et physiquement démolie. Je m'étais investie à fond dans ce boulot, personne n'a jamais eu à se plaindre de moi, et tout ça sans aucune reconnaissance, rien, à part le SMIC, sur un chèque, tous les mois. Je n'ai pas retravaillé depuis le mois de septembre, du moins pas comme vendeuse. J'ai mis 5 mois à reprendre un rythme alimentaire normal et mes kilos. J'ai encore du mal à me nourrir parfois. J'ai retrouvé l'énergie, la dépression n'a pas réussi à m'avoir cette fois-ci, je me suis sauvée à temps.

J'ai pas dit les $\frac{3}{4}$ de ce que j'ai à raconter sur mon expérience dans le monde du travail. Je n'ai que très peu abordé le sujet de l'argent. Il faut savoir que jusqu'à ma démission du supermarché, je roulais pas du tout sur l'or, mais je finissais le mois avec un découvert somme toute raisonnable, et je pouvais encore me faire plaisir de temps en temps avec une petite fringue, un bar, un resto, un concert, etc. J'ai mis deux mois à retrouver du boulot, deux mois sans salaires. J'ai entamé le mois de juillet avec un découvert de 500 euros. Je n'ai jamais réussi à le combler, en deux ans.

Chaque salaire comblait le découvert du mois précédent. J'ai commencé la plupart de mes mois à zéro après le loyer et les frais fixes payés. Je n'ai plus acheté de fringues, plus de concerts, peu de bars, très peu de restos, des tous petits plaisirs. Mon banquier a tout de même eu l'audace de me conseiller de mettre de l'argent de côté. La seule raison pour laquelle j'ai pu continuer à vivre à Bordeaux, où je suis née et où vivent tous mes amis et une partie de ma famille, c'est parce que mon copain est ingénieur, et qu'il gagne bien sa vie. Alors il assure pour deux en cas de coups durs, et paye la plupart des taxes, il m'a offert une semaine au Canada, quelques sorties, un peu de vie en somme ! Grâce à lui je vais bien, je ne manque de rien, je ne devrais pas me plaindre. Certains sont seuls à affronter cette situation...

J'ai fréquenté plus de 10 boîtes différentes à travers mes stages et mes jobs, et j'y ai vu et entendu des choses hallucinantes. Vraiment. Je n'ai plus envie de bosser pour des gens qui ne respectent pas leurs employés et ne leur accorde aucune valeur si ce n'est pécuniaire. On coûte de l'argent à l'employeur, c'est tout ce qu'il voit. Le fait qu'on le lui en rapporte lui échappe souvent cependant.

Pour ma part, ça va mieux, car dans tout ce désastre professionnel, j'ai eu de la chance d'avoir deux soutiens indéfectibles : mon copain, grâce à qui j'ai pu démissionner, et mon blog de BD, que j'ai ouvert un peu plus de deux ans, en plein dans ma période au supermarché. C'était un moyen de décompresser, d'exprimer la créativité qu'on me bridait au travail. J'ai appris à me servir d'une tablette graphique et de photoshop en autodidacte, y consacrant une moyenne de 15 à 20h par semaine (en plus de mon travail). Mon blog a commencé à un peu marcher, j'ai obtenu des contrats d'illustration. Je vis (très maigrement) de ça en ce moment. Ça paye peu, j'ai toujours pas un radis devant moi, mais je fais ce que j'aime, je fais quelque chose qui a du sens pour moi, et on me donne de l'argent pour ça. C'était un peu ça, le rêve de la gosse qui faisait ses premiers pas à l'école du Louvre. Mais pas du tout dans la voie prévue...

Mes diplômes ne me servent à rien. Du moins, sur le marché du travail. Parce que pour le reste... J'ai une bonne culture générale, j'ai appris à apprendre, à analyser, à synthétiser, j'ai une culture de l'image dans un monde où elle est omniprésente, je sais écrire, j'ai même rédigé une monographie de 165 pages. J'ai parfois des mails de personnes qui font des recherches sur ce sujet, c'est gratifiant. J'ai un esprit critique, et je connais la méthodologie de la recherche scientifique. Je parle français et anglais. Sans compter que je sais faire de l'animation commerciale, accueillir des clients et vendre en deux langues, et même faire la conversation sur des sujets pointus s'il le faut avec eux, je sais encaisser, faire une commande de réassort, gérer une boutique seule toute une journée, je sais gérer un rayon de prêt-à-porter un jour de soldes, j'ai des notions de merchandising, je sais mettre en place un podium mode dans les vitrines, habiller les mannequins, mettre en place une animation commerciale, créer des animations produits en rayon, je sais aussi être créative, dessiner, me servir d'une tablette graphique, de tout le pack office, de Photoshop, Illustrator et d'In design, je sais aussi gérer un blog, une page facebook, animer une communauté de près de 800 personnes. J'ai déjà bossé dans un train, dans des boutiques, dans un magazine, dans des musées, au fast food (pas long temps, le fast food)...

Mais sur le marché du travail, je ne vauds rien, tout ça ne vaut rien. Ou vendeuse échelon 1. En 10 ans, je n'ai été payée que 4 mois au dessus du SMIC, c'était lors de mon tout premier job, à 18ans, à la SNCF. Il ne m'a jamais été proposé un salaire au-dessus depuis. Je pars au Canada dans deux mois. Je ne pars pas parce que l'herbe est plus verte là-bas. Je pars parce que j'ai envie de vivre mes rêves, parce que j'ai envie de voyages et d'aventures, et j'ai envie de me sentir libre, au moins quelques temps. Mais j'ai peur de ce que je vais trouver à mon retour...

En attendant on va se mobiliser, un autre système, plus équitable, est possible. C'est à nous de jouer..

Je me sentais répudié, parasite, et surtout inadapté.

Culpabilisation, Dévalorisation, Humiliation, Pression

J'ai 26 ans cette année. J'ai arrêté de travailler lorsque j'ai eu l'âge de recevoir le rsa. Je vis donc de peu, et cela me convient, pour le moment.

Je n'ai pas fait d'études car j'ai souffert des disparités, des inégalités et l'abnégation individuelle de la connaissance à l'école, alors même qu'il m'était facile d'apprendre leur programme.

J'ai donc travaillé, enchaîné les petits jobs à droite à gauche, et j'ai systématiquement du lâcher un par un ces emplois car ils amenaient plus de souffrance psychologique que de bénéfices pour mon quotidien. Je vais vous citer quelques exemples simples et concrets.

J'ai travaillé en télémarketing, à vendre des crédits revolving à des personnes qui en possédaient déjà un (ou plusieurs). La technique de vente est abominable et relève de la manipulation permanente. J'ai décidé d'arrêter cet emploi lorsque je me suis trouvé face aux enfants des personnes que je devais contacter, dont les parents étaient décédés ou en incapacité de me répondre et il m'a été interdit de leur expliquer qui j'étais et pourquoi j'appelais. J'ai du leur mentir, leur cacher la vérité sur les dettes de leur famille.

Ça a été pour moi une des première révélation concernant le monde du travail.

Quelques temps après, j'ai travaillé dans une centrale à béton, je devais vérifier la qualité du béton envoyé dans un chantier au quotidien, j'avais donc des quotas à respecter dans un temps imparti. Je faisais bien mon travail et ils commençaient à me parler de promotion. Mais un matin alors que j'avais fini mes tâches et que je prenais 5 minutes pour fumer une cigarette avant d'aller sur un chantier (je bossais en moyenne 43h/semaine), mon patron est sorti, furieux, de son bureau et m'a menacé de renvois car il me voyant "glander", malgré que mon travail fut déjà accompli, et il a accompagné cette menace d'une remarque exceptionnelle de vérité: " Si je possédais un magasin de fringues, et qu'aucun client n'était présent, je te ferai déplier et replier toute la boutique, pour pas te voir glander."

Ce fut la 2ème goutte de trop et je quittais encore cet emploi. (Bien entendu, comme pour le premier, le chômage était impensable vu que j'étais parti de moi-même.)

Une troisième fois, dans une chaine de restauration, je travaillais en tant que serveur. Au bout d'une semaine, le métier était rentré (j'avais déjà de l'expérience dans le domaine) et ils étaient satisfait de mon travail. Mon patron est alors venu me voir en me

proposant le poste de "chef de rang" (un peu mieux payé, plus de pourboires et de responsabilités), je lui ai dit que je ne voulais pas, que j'étais satisfait en simple serveur et qu'il y avait en plus des serveurs qui étaient présent dans la boîte depuis plus longtemps (dont une personne qui était là depuis un an et à qui ils n'ont jamais proposé le poste en question.) Mon patron m'a alors expliqué que le temps de la boîte était de l'argent, et que si je refusais de travailler mieux pour leur faire gagner ce précieux temps, c'est que je choisissais de saboter la boîte, de leur faire perdre de l'argent. Là encore, je suis parti.

Mes derniers emplois, juste avant mon 25ème anniversaire, m'ont tous été refusés car, je cite "je porte la barbe (ou la moustache car j'avais fais un effort pour me tailler pour eux) et que je ne pouvais pas la garder car cela allait en l'encontre de l'image de la boîte auprès des clients". On m'a donc demandé gentiment de ne pas revenir.

Je précise que ces emplois, pour lesquels on voulait me faire porter un uniforme et me faire changer de coupe de cheveux/barbe ne nécessitaient aucunement des normes sanitaires ou sécuritaire concernant ma barbe, ils leur étaient donc interdit de me licencier pour cela.

Mais la réalité est toute autre.

Ce n'est qu'un petit témoignages parmi tant d'autres, et sûrement moins violent que d'autres, mais pendant longtemps je culpabilisais d'être "incapable de m'adapter", de devoir en permanence chercher du travail (même lorsque j'en avais un, car je souhaitais tout le temps en changer !) et lorsque je ne travaillais pas, vous l'imaginez, la situation était difficile. Je n'ai jamais pu toucher le chômage et il m'a fallut du temps pour accepter que la responsabilité de cette souffrance, de ce dilemme (chercher du travail parce que pas d'argent/souffrir du travail malgré l'argent et recommencer cette boucle) ne m'incombait pas.

Je me sentais répudié, parasite, et surtout inadapté.

Le jour ou, enfin, j'ai pu respirer librement, et ou j'ai commencé à entendre des choses similaires autour de moi, j'ai alors compris que ce n'était pas moi l'inadapté au monde du travail, et que ce que j'ai pu fournir à côté (j'ai été bénévole en associations plusieurs fois, j'ai monté et/ou aidé à monter des projets artistiques, j'ai diffusé et participé à la diffusion d'informations relatives à l'éducation populaire) avait été bien plus efficace socialement que le plus bénéfique (pour mon employeur bien sur) des mois de travail que j'ai pu faire.

Merci à vous tous pour ce que vous faites, c'est la base de notre (r)évolution, et vous apportez un soutient immense à tous ceux qui souffrent encore de leur conditions déplorables, vous êtes bien plus important que le plus riche et puissant des patrons.

"Tout s'accumule. Et tu sombres, sombres."

Sexisme, Travail du sexe

Quand tu sors du collège avec ton brevet et une bonne moyenne et qu'on te demande ce que tu veux faire plus tard, et toi t'as des rêves plein la tête... Tu t'orientes dans une branche qui te plait... Pour moi c'était l'esthétique. Tu trouves un apprentissage, ça te rend heureuse car tu te dis que tu vas pouvoir travailler en gagnant un peu d'argent et avoir ton indépendance...

Mais le rêve s'éteint quand tu t'aperçois que la seule chose que tu vas faire de ton apprentissage est de l'épilation parce que les autres collègues ne te refourguent que de la merde à faire... Tu dis rien mais en plus tu te fais rabrouer à la moindre erreur... J'ai fait mes 2 ans comme ça en me disant que je trouverais mieux après mon diplôme ... Embauchée par la suite dans un magasin de cosmétiques en tant que vendeuse où on te dit de mentir au client pour faire de meilleurs chiffres...

Bref, après 2 ans d'études et 6 mois en tant que vendeuse : j'ai juste abandonné, je me suis dit ce métier était trop pénible. Alors je me suis tournée vers ma 2ème passion: la cuisine. Pareil, en apprentissage dans un petit restau sympa mais dès le 1er mois, quand tu reçois ta première fiche de paye et que tu vois que t'as fait 40h d'heures supplémentaires pour le plaisir, ton patron te dit : "change de métier si tu crois qu'on va te payer tes heures supplémentaires"... Je lui ai répondu que j'étais loin d'être bête et que les lois du travail c'était pas lui qui les faisait, bref, j'ai dû me battre pour avoir gain de cause, bien évidemment l'ambiance au travail était juste insupportable. Supporter les blagues salaces du genre "vu que je te paye plus va falloir que tu passe sous le bureau" ou "je vais te prendre un soir sur le plan de travail", et pourtant je ne me laissais pas faire, mais bon je me disais c'était ça de travailler dans un monde de mecs...

J'ai passé ma deuxième année dans un restaurant gastronomique, mais là pareil, le premier mois mes heures supplémentaires n'ont pas été payées. Et c'est là, c'est à ce moment précis à l'âge de 21 ans que j'ai compris ce qu'était le "monde du travail" et j'ai compris en parlant avec mes camarades de classe qu'en fait, ce serait comme ça toute ma vie...

Les mois qui ont suivi j'ai décroché complètement, je préférais m'amuser, me vider la tête, boire jusqu'à plus soif pour oublier dans quel monde cruel on vit. J'ai fini mon année pas très glorieuse, j'ai quand même eu mon CAP cuisine, mais à peine mon diplôme en main que j'étais déjà dégoûtée du métier. Mais bon tu te dis c'est un travail, et là tu revois dans ta tête tes parents te dire "profite d'être jeune car dès que tu vas devoir

bosses, tu verras, ce sera dur !" Ah oui c'est dur, mais je pensais pas à ce point !

Sortie de mon apprentissage, j'ai cherché du boulot et déposé des CV de partout : rien. On te dit "vous avez pas assez d'expérience", ou la question que j'adore dans ce métier c'est "Vous vivez seule ?", et que tu réponds "J'ai un copain" "Ah donc vous comptez avoir des enfants ?" "Euh bah oui mais pas de suite..." Tu sors de ton entretien tu sais pertinemment que tu ne seras pas prise.

Alors tu te retrousses les manches, tu te dis, "allez je vais faire un BP de cuisine, ça me fera 2 ans de plus d'expérience et j'aurais un niveau d'études plus haut".

Tu te fais embaucher direct (bah oui: tu coûtes moins cher qu'un salarié), mais dès la première semaine, ce n'est plus 70h/semaine mais 100h, et là encore on te paye des interventions de mariage ou autre 50€ la soirée, alors que t'es levée depuis 6h du matin et que tu restes jusqu'à 2h. Tu rentres chez toi, il est 3h du matin et faut que tu sois au taff à 7h30 pour recommencer. Ton seul jour de congé, au lieu d'aller voir ta famille, tu dors toute la journée pour refaire le plein...

J'ai tenu un mois avant de m'endormir sur la route en allant au boulot... Je me suis pris un rétroviseur de camion fourgonnette de plein fouet dans l'épaule mais je me suis relevée, je ne voulais pas laisser mon scooter sur place parce que c'est grâce à ça que je peux aller au boulot. Je l'ai poussé jusqu'à chez moi et appelé les pompiers.

Quand 3 jours plus tard, tu vas déposer ton arrêt maladie pour accident de travail, il est refusé par l'employeur parce que tu es retournée chez toi avant d'aller à l'hôpital ... Et que par la même occasion, on te donne ton attestation assedic car on va pas garder quelqu'un qui peut pas travailler (et que t'es encore en période d'essai). Donc tu rentres chez toi, t'as la clavicule cassée parce que tu bosses trop et que tu t'es endormie sur ton scooter mais tu t'es faite virer parce que tu sers plus à rien.

Là tu pleures et pleures, tu n'appelles personne parce que t'en as marre de n'avoir rien de bien à raconter... Deux-trois mois plus tard, après ma convalescence j'ai voulu m'inscrire au chômage mais on me l'a refusé, tu t'inscris au RSA mais le temps que tu fournisses tout les papiers, tu as déjà 2 mois de retard de loyer, des lettres de relance pour factures impayées... Tout s'accumule... Et tu sombres, sombres...

Et puis à force de crever la dalle, de pas pouvoir me payer un paquet de riz et d'avoir honte d'aller au Restau du coeur ... J'en suis arrivée au point où je me suis PROSTITUÉE, oui, prostituée; enfin bref : j'ai mis une annonce sur internet (une copine m'en avait parlé).

Les hommes te téléphonent et tu dois dire tes tarifs, 60€ pour une fellation, 100€ pour faire l'amour Tu reçois 50 appels par jour, t'as 10 clients par jour, tu gagnes 500€ à 1000€ par jour, et là tu t'assieds à poil dans ton canapé, et tu te dis : je ne suis vraiment bonne qu'à ça ? Y a que dans ce métier que je peux gagner correctement ma vie, même si j'ai honte de le faire et que je risque d'attraper des maladies ?

Je me disais: mais JE VAUX MIEUX QUE CA quand même. Voilà où m'a conduite le monde du travail, alors la loi travail, non je n'en veux pas, même si je ne travaille pas je pense à ma fille qui elle vaut mieux que tout ça! Je veux qu'elle puisse avoir un travail digne de ce nom!

Bien sûr qu'on vaut mieux que tout ça !

"Quand on est pauvre, on le reste longtemps"

Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Sexisme

Après avoir vu plusieurs de vos vidéos, je tiens à témoigner moi aussi, en mon nom mais aussi au nom d'une amie en particulier.

En effet, toutes les deux nous avons galéré pendant des mois pour avoir du travail quand on n'avait droit à rien d'autre que des allocations logement bien trop faibles pour réellement nous aider. Nous sommes toutes les deux étudiantes et n'avons pas eu accès à la bourse étudiante pendant un certain temps. Nous avons donc toutes deux cumulé emplois saisonniers mal payés, baby sitting, en tant que pionnes en lycée, dans la restauration rapide et j'en oublie sûrement... pendant nos études.

En ce qui concerne la restauration rapide, nous étions toutes deux travailleuses dans la même enseigne mais dans deux villes différentes. Et à en voir les réactions lassées de notre entourage, ces jobs d'employées polyvalentes (qui s'apparentaient plus à de l'esclavage qu'à autre chose) nous occupaient tellement l'esprit qu'on ne faisait qu'en parler. On parlait de nos expériences respectives et on ne faisait que ça. En effet nous étions chacune à temps partiel (soit entre 20 et 25h/semaine) mais avec des horaires de restauration, un rythme de travail plus que fatigant, des responsables (chefs d'équipe) plus qu'incompétents et des patrons bien trop peu soucieux de notre bien être, voire totalement absents...

Quant à nos jobs en tant que pionnes... Que dire ? Nous étions encadrées par 3 CPE. Une femme et un homme au niveau des lycéens, et un autre homme qui s'occupait des classe préparatoires. Le travail en soi n'était pas difficile voire même enrichissant. Non, le problème n'était pas là. Il l'était au niveau de ces 3 personnes qui nous encadraient et nous prenaient d'ailleurs pour leurs subordonnés (ce que nous n'étions pas puisque le supérieur hiérarchique d'un surveillant, c'est le proviseur et PERSONNE d'autre).

C'était le CPE des lycéens qui s'occupait des recrutements des surveillants. Sachant que nous étions une majorité de jeunes filles, étudiantes donc et toutes plus ou moins soigneuses de notre apparence... Il y a-t-il quelque chose à ajouter à ça pour faire comprendre le fond de ma pensée ? Je ne pense pas.

Nous ne comptons plus le nombre de réflexions misogynes et sexistes de la part des deux CPE hommes, donc, qui se rapprochaient furieusement du harcèlement. Mais s'il n'y avait que de ça ! Le CPE des classes prépas était aussi réac' et avec un certain nombre de préjugés sur les classes populaires qui laissent à désirer. Par exemple : quand

on m'a demandé quel BAC j'avais fait et que j'ai répondu que c'était un Bac technologique, ce dernier m'a répondu : "Et sinon, vous avez d'autres défauts ? Ahahah !". Et des anecdotes de ce type, j'en ai à la pelle, vous pensez bien...

Quand on a voulu dire stop à ces boulots alimentaires à répétition, on a pointé au chômage, car on le sait bien, le chômage est un droit que nous avons. Pour ma part, de ce côté, j'ai trouvé que ma situation financière en pointant au chômage était bien meilleure (presque le double de mon salaire en tant que pionne à temps partiel) qu'avant, et en plus ! Je n'avais ni patron ni réflexions désobligeantes, et du temps pour faire ce que je voulais, pour moi, et ma vie future.

C'est pour mon amie que je veux parler de cette expérience : elle a fait partie des étudiants qui n'ont rien ni personne comme soutien financier (famille, amis etc.) et qui a dû trimer des années pour ne serait-ce que "vivre un peu" et sa demande de chômage a duré des mois (4 mois sans revenus quand même...) tout ça pour qu'on finisse par lui dire : "Ah bah désolés ma bonne Dame, mais vous n'avez pas travaillé pendant trois mois au cours de la dernière année, vous aurez-donc droit à seulement 350 euros par mois de revenus." Imaginez. Imaginez l'état dans lequel on peut être quand on se dit qu'on ne pourra même pas payer la totalité de nos factures et qu'on a dû taper dans toutes ses économies en attendant ce genre de réponse...

Et comme quand on est pauvre, on le reste longtemps et bien je n'ai plus droit au chômage et je suis retournée quémander au CROUS (au cas où) et là : Hourra ! j'ai droit à.... : 100 euros par mois de bourse... Ma mère étant divorcée, remariée avec à charge (moi comprise) 6 enfants et vivant sur le seul salaire de mon beau-père, il n'y a eu QUE la distance kilométrique entre son adresse et la mienne qui a joué en ma faveur. Aujourd'hui je vivote entre aides au logement, pension alimentaire, bourse ridiculement faible et 4 heures d'aides aux devoirs (au black) pour pouvoir joindre les deux bouts tout en faisant 8h-20h tous les jours (cours compris). En tout, je touche moins de 600euros par mois et je sais que je suis déjà en retard pour faire mes candidatures chez Mcdonald's, Quick, Monoprix et autres boulots si valorisants, pour travailler cet été et payer mon loyer. Et je sais que l'année prochaine, ce sera encore la même chose et l'année d'après, et celle d'après...

Mais avant d'entendre parler de cette loi, je me disais : tout ceci n'est que temporaire, parce que je suis étudiante, je galère pendant mes études parce que je ne fais pas partie de ceux qui ont la chance d'avoir des parents qui puissent les aider, mais quand j'aurai mon diplôme et que j'exercerai un métier qui me passionne, ça ira mieux. Mais ça évidemment, c'était avant d'entendre parler de cette loi...

On vaut mieux que ça, quand...

Aliénation, Atteintes à la dignité, Burn-out, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Sexisme

Quand tes patrons veulent que tu dormes chez eux pour ne pas avoir à payer l'hôtel pour tes déplacements professionnels !

Quand tu te fais virer comme une malpropre de ton contrat en interim en tant que téléconseillère parce que t'étais au téléphone avec un client et que tu n'as pas fait la minute de silence suite aux attentats parce qu'aucune communication a été faite sur le sujet et qu'on te traite de terroriste par la même occasion !

Quand tes patrons t'obligent à bosser de la maison alors que tu es en arrêt maladie parce qu'il n'y a pas assez de monde pour reprendre ton boulot

Quand tu te prends un avertissement parce que tu reviens d'un arrêt maladie pour cause de Burn out

Quand tu enchaînes les heures supplémentaires, que tu bosses les jours fériés et que tu ne peux même pas envisager de rattraper tes heures

Quand, en tant que femme, tu sais très bien que le jour où tu envisages d'avoir un bébé et de te mettre en congé maternité, tu seras viré à ton retour.

Quand tu bosses dans le bâtiment sur des chantiers et que tu n'as même plus le droit de ramener ta thermos de café ou de te fumer des clopes, les pauses étaient interdites.

Quand t'es malade à en crever et que ton boss te dit clairement que tu n'as pas intérêt à te mettre en maladie car il y a trop de boulot à faire

Quand ta boss fouille tous les soirs les poubelles des toilettes de ton boulot, pour vérifier que tu as bien tes règles tous les mois afin d'éviter les congés maternité !

Quand ta boss te fait une mise à pied à "l'Américaine" : ça donne "prenez vos affaires et cassez-vous ! Vous reviendrez quand j'en aurais envie" Tout ça pour ne pas avoir été d'accord avec elle sur un point.

Quand ta boss veut te faire bosser les week-end, alors que tu fais 45 h/semaine et te menace/harcèle, tant que tu ne veux pas signer l'avenant.

Quand ta patronne te dit dès l'entretien d'embauche que tu risques de faire des heures de bénévolat pour l'entreprise Quand, tu as pris l'habitude de venir à 7h30 au boulot alors que tu commences à 8h, et que tu te fais engueuler parce que tu es en «

retard » lorsque tu viens à 7h45, le tout sans être payé pendant 2 mois !

Fuir l'entreprise le plus vite possible, voilà bien quelque chose que mes aînés m'ont transmis.

*Aliénation, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp',
Législation, Rapports sociaux, Stress*

Je viens d'avoir 30 ans et voici, dans les grandes lignes, ma traversée du monde professionnel.

Au lycée, j'étais extrêmement impatient d'entamer une "carrière", d'investir le monde professionnel où je pensais vraiment m'épanouir dans les domaines qui me passionnaient : l'écrit, le journalisme, et l'édition. Sur les conseils avisés de conseillers d'orientations, profs, parents (qui évidemment s'imaginaient qu'on aurait au moins les mêmes chances qu'eux) et autres cartomanciens de CDI, j'ai fait un DEUG d'Histoire suivis d'une formation reconnue en journalisme. Pendant mon adolescence, je découvrais déjà les plaisirs des petits boulots saisonniers : lavage des sanitaires d'un port de plaisance, plonge, boulot dans l'hôtellerie... Heures sup' non payées, humiliations (recommencer à nettoyer toute une sanitaire parce qu'il restait un peu de poussière derrière un tuyau de plomberie, se faire réveiller à 7h du matin pour aller jardiner après un service en restaurant qui a duré jusqu'à 2h...), salaires de misère parfois payés au noir. Pendant mes stages, j'ai aussi fait le classique serveur de café/photocopieur, et au mieux je remplaçais un véritable emploi plein temps, quasiment sans aucun encadrement spécial. Avant même ma majorité, j'ai rencontré partout cette exploitation à outrance de ton énergie et de ton enthousiasme par des vieux méprisants, souvent d'autant plus exigeants qu'ils sont oisifs et d'autant plus suspicieux qu'ils abusent eux-même de leur employeur. Ce qui fut un choc pour moi, c'est réaliser qu'être jeune, non seulement ne te donnait droit à aucune forme de bienveillance, de tolérance et de sympathie, mais au contraire, fait de toi un sous-fifre remplaçable, à exploiter le plus possible tant que tu es dans l'entreprise, avant que ne te succède un autre jeune surqualifié qu'on pourra forcer à faire à peu près n'importe quoi. Je ne trouvais nul part la transmission dont j'étais avide. Pas le temps. Pas profitable.

Après mes études, il ne m'a pas fallu plus de trois mois avant d'arrêter le journalisme. Ce qui devait être un métier où la plume est un outil d'expression à peaufiner sans cesse, au service d'une exploration sociologique et politique de mon époque, s'avérait n'être qu'un emploi de technicien de l'information, où l'on doit pondre 5 à 10 articles quotidiennement, à la chaîne. Inutile de dire qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette industrialisation de la production d'information, l'explication de la baisse de

qualité des médias traditionnels. Les quelques rédactions dans lesquelles je suis passé, professionnellement ou pendant mes stages, étaient hantés de vieux journalistes dépressifs et désabusés, obsédés par leurs retraites ou leur vacances. Fuir l'entreprise le plus vite possible, voilà bien quelque chose que mes aînés m'ont transmis.

Dans les cinq entreprises dans lesquelles je suis passé après avoir tourné le dos au journalisme, qui couvrent des secteurs économiques très différents (Veille médiatique, production de films, ministère de l'environnement, Université, et, actuellement, collectivité territoriale), j'ai retrouvé les mêmes processus à l'oeuvre : dégradation des conditions de travail, suppression de postes, congés maladies récurrents, collègues perpétuellement sous anxiolytiques, hiérarchie inhumaine. Mon chef actuel a réussi à faire partir 2 personnes en 6 mois. J'occupe un poste de communicant à temps partiel, payé 900 euros net mensuels, mais il me demande de faire l'équivalent de 3 postes en un (Technicien, secrétaire, et commercial en rabe). Il me demande tous les jours sur quoi je travaille, et quand j'ai le malheur de dire la même chose que la veille, il me jette un regard dédaigneux : "Quoi ? Ce n'est toujours pas fini ?" Impossible de faire comprendre à ce commercial quinquagénaire blingbling, à grosse berline, qui passe ses week-end à St Tropez ou en station de ski, qu'écrire un magazine de 12 pages seul ou que définir et organiser de A à Z une programmation annuelle, ne se fait pas en 2 jours. Quand je rentre de week-end, il me culpabilise en me disant "vous avez raté des opportunités, il se passait des choses dimanche". Il m'engueule au téléphone le jour de mon départ en vacances "comment on va faire, il va se passer des choses quand vous ne serez pas là !". Et le jour de mon retour, il m'accuse : "J'ai été obligé de faire votre travail à votre place !".

Aujourd'hui, j'ai 30 ans, et, face à lui, face à tous les vieux, je me sens toujours "jeune"; c'est-à-dire pas adulte, pas intégré. Etranger à un monde dont je refuse la culture barbare. Les choix que j'ai fait, les postes que j'ai refusé (dans l'énergie ou dans la finance), m'ont conduit à n'être socialement rien, ou pas grand chose, car je n'ai aucune situation. N'être pas adulte, à notre époque où tout est ramené à l'économie, c'est n'avoir pas atteint la maturité économique : ni bon producteur, ni bon consommateur. Etre jeune aujourd'hui, c'est être placé sous la tutelle d'adultes dont la seule légitimité est celle de l'argent. L'autorité qui nous éduque, nous encadre, nous réprime ou nous paye, n'est pas fondé sur une éthique, une sagesse, une morale, une attitude exemplaire, mais sur le seul fait qu'elle possède le monde dans lequel nous sommes nés. La réalité a été entièrement colonisée par nos prédécesseurs, et pour y avoir une place, ils nous imposent des conditions de plus en plus odieuses. Pour obtenir la grâce d'un endroit où manger et dormir, nous devons nous soumettre à cette autorité capitaliste, celle des propriétaires, suivre ses règles, signer ses contrats et ses baux exorbitants, subir sa propagande publicitaire omniprésente, consulter ses médias mensongers, nous écarter devant ses 4x4, nous enfermer dans ses studios aux allures de cachots, nous conformer à son mode de vie abrutissant et consentir au sacrifice de notre vie pour sa religion totalitaire : celle du profit, du productivisme aveugle. Qui sait, avec un peu de chance, si nous nous montrons

suffisamment serviles, peut-être le destin nous gratifiera-t-il d'une de ces existences hollywoodiennes ineptes que la publicité nous donne comme horizon indépassable.

Trouver le bon travail, celui qui rapporte, conquérir le statut qui en impose, "réaliser ses rêves", cela mérite que l'on laisse tout le reste derrière.

Il n'y a pas d'alternative, tout simplement parce qu'aucun lieu n'échappe à l'empire de l'économie.

La jeunesse toute entière s'épuise dans la recherche égoïste des signes de cette fausse maturité : un salaire, un logement, une épargne, une propriété, une voiture, un écran plat, etc. Alors qu'une société doit intégrer ses enfants, la nôtre ne fait que les désintégrer, les isoler dans une mise en concurrence cruelle et insoutenable. Car être jeune, c'est être seul. Isolé dans les études comme au travail, où l'amitié cède le pas à une compétition effrénée. Séparé de ses amis et de sa famille, d'études en formations, de stages en petits boulots, dans un incessant balais de déménagements.

La société d'antan, avec son tissu complexe de moyens d'intégration, d'échanges, de dons et de contre-dons, a disparu. Il ne reste plus que l'économie. Et l'exclusion est une forme naturelle d'exercice de la loi du marché. Les improductifs, les non-rentables, les incompetents, les sans réseaux, les pauvres, les anormaux, n'ont pas leur place dans le monde de l'économie. Nous ne sommes pas les enfants de ce monde, nous en sommes les rebus, les déchets, les dommages collatéraux. Et c'est à nous de nous recycler, comme nous invitent à le faire en permanence les managers de tous poils, qu'ils bossent au gouvernement, à Pôle Emploi ou dans une entreprise.

Il n'y a pas de solution à cet état de fait, à moins de croire en une prise de conscience collective (ce qui n'est pas mon cas). Beaucoup dans notre génération se préparent déjà à être les exploités de demain. Je n'ai aucune illusion, aucun espoir dans la capacité des institutions existantes à faire autre chose que détruire. Comme beaucoup de jeune, je suis pessimiste pour le monde, et plutôt optimiste pour ma famille. Car j'apprends à vivre de peu, à me ménager un coin de tranquillité avec ma femme, à limiter au maximum l'influence du monde. J'anticipe le pire, qui ne manque jamais d'arriver. Nous vivrons tant que nous pourrons.

Employé en bureau (divers ou non spécifié)

Statistiques et dépression

Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression

Je vais aujourd'hui témoigner sur mes début dans la vie active.

On m'avait alors proposé un emploi un peu en dessous mes compétences et diplômes mais qui était quelque chose que j'avais envie de faire. J'avais fait fi de toutes les personnes qui me disaient : « Accepte le premier travail qu'on te proposera, à notre époque c'est difficile d'avoir un travail. blablabla ». J'avais d'ailleurs refusé un emploi d'un certain grand de la téléphonie/internet qui a connu une vague de suicide, emploi qui m'avait été présenté ainsi dans les grandes lignes : « est ce que vous supportez bien le stress? Parce que votre N+1 va vous pousser à bout, sera toujours derrière vous à vous relancer et à vous crier dessus pour plus de résultats ». J'avais refusé et finalement accepté un emploi de sous-traitant qui me plaisait bien.

Au début tout va bien, et puis au fur et à mesure, on nous inonde de mail de statistiques, on sors des stats pour comparer le nombre d'appels que tel collègue a pris, le nombre d'incidents que tel autre à fermé, etc. Le ressenti utilisateur? Aucun intérêt. Tu as passé 3 jours sur un dossier? C'est pas grave s'il permet de résoudre des gros problèmes généraux car tu n'as fais qu'un dossier alors que Jean-Michel a clos 30 dossiers, même si c'était des installations. Bien sur Jean-Michel avait bien fait son travail, on avait juste chacun fait un travail différent qui était ressenti différemment par les utilisateurs. Et finalement c'est une multitude de choses comme ça, de harcèlement : tu as passé 6 minutes de pauses au lieu de 5, tu as dépanné quelqu'un alors qu'on avait pas reçu de dossier, tu as fais tant de dossiers ce mois ci en tant de minutes. Bien sur les stats générales présentaient toujours des smileys verts souriant pour rassurer le client. Les SLA étaient toujours bons, les utilisateurs étaient satisfaits, le travail se passait dans de bonnes conditions, mais un chef c'est fait pour gueuler, pas pour travailler.

Au final, des démissions, des demande de mutations, etc. Mais un bon N+1 sait avoir l'air parfait aux yeux de ton N+2, du coup lui est irréprochable mais tous ses employés sont des incompetents.

J'ai donc fini par avoir un déclic et changer de job. Certains de mes collègues avaient réussi à le faire avant, d'autres ont mis plus de temps. Quand j'ai été à la médecine du travail après et que j'ai raconté à la demande de la médecin mon job inférieur, j'ai été diagnostiqué comme en dépression. Ah, c'était donc ça!

Cela fait maintenant 3 ans et demi que j'ai quitté cette entreprise. Je me suis donné les moyens et ai changé ma façon de voir les choses. J'ai accepté le chômage au lieu d'en avoir peur, le voyant comme une chance d'avoir le temps de trouver quelque chose qui me

plait. J'ai préféré choisir ma vie en fonction de ce que j'aimais, travailler dans une entreprise où je me sens bien car tant qu'à passer 8h au même endroit, autant s'y sentir bien. Mon objectif n'est pas abouti et je compte me réorienter pour être encore plus en accord avec mes envies et mes principes.

La morale là-dedans? J'ai appris la semaine dernière qu'enfin, des voix s'étaient élevées et que mon fameux N+1 était enfin reconnu pour ce qu'il était et qu'il avait été remplacé par des personnes bien plus compétentes, humaines et dotées d'une bonne réputation auprès des collaborateurs. Comme quoi, le retour de bâton existe et cela fait plaisir.

"On va vous faire craquer"

Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression, Sexisme, Validisme

Volontaire. Parce que assumant une charge supérieure de travail à ce que pourrait vraiment définir un tel contrat, lors du pétage de plombs total de "je suis en train de perdre ma mère, en soins intensifs depuis de mois" moi-même fragile psychologiquement au point où je suis catégorisée "handicapée" par toute la structure Sécu, MDPH, et compagnie, voilà ce qui est arrivé :

Je vois débarquer la DRH, jamais nommée jusque-là, inexistante, avec le directeur de la boîte en général. Têtes à tête d'une heure. Où je suis obligée de me lever, parce que le harcèlement est manifeste "On va vous faire craquer" Le topo était le suivant "Vous êtes bonne à commander des fournitures, et à rédiger des courriers" Sauf que ça fait 10 ans que je suis là, que je gère seule la totalité sur un mi-temps, au même poste, pour un nombre supérieur de collaborateurs, on a un contrat temps supérieur. Alors dites-moi que je vau rien, quand punaise, je gère les licences, les problèmes humains (et il en faut de l'ouverture d'esprit quand on n'a QUE des cultures étrangères) que je propose tous les jours des solutions concrètes de gestion, que le côté "petite secrétaire" vous êtes bien gentils, mais vous n'êtes pas du tout à mon poste. Bien tenté. Et par-dessus le marché, on pond un guide d'entretien annuel, à l'usage des directeurs, se calquant totalement sur ma réaction de ce jour-là, parce qu'à bout nerveusement ? J'en ris encore. A cette époque là, je ne vous cache rien, vu le traitement et la dureté de la situation, j'ai fini en hôpital psychiatrique durant de longs mois. HEUREUSEMENT que j'ai du courage derrière, qu'il en faudra plus pour me tuer, et que je fais plus que mes preuves envers mes vrais supérieurs, ceux qui sont là sur le terrain.

C'est dit. 10 ans de boîte, handicapée mentale à mi-temps, et je gère plus, beaucoup plus, que ma collègue à un temps supérieur, vu que je suis obligée de prendre en charge sa part de travail parfois, par ancienneté, ayant tout connu depuis le début, et que forcément, elle fait d'énormes boulettes malgré elle, elle est géniale, je ne la remets pas en cause, par contre, il y a des situations où, les dossiers sont tellement vieux et complexes, que seuls ceux qui ont tout vu depuis le début savent.

J'en connais un qui va hurler derrière

Mais voilà.

Avant, j'ai fini par piston, à un jeune âge, bardée de diplômes intéressants, à un poste analogue. Je passe mon entretien à tête à tête, le mec m'embauche sur le champ, sans tergiverser. Logique.

Je finis dans ce qu'on appelle, et l'inspection du travail a fini par débarquer sans

aucune intervention de ma part, dans un poste totalement isolé, seule, rien, personne, il n'y avait que dalle, dans un ZI isolée où on se faisait cambrioler à la chaîne. Si j'étais du type fragile, j'avais un fou furieux qui me foutait la main sur la mienne pour bouger la souris, me traitait de conne en permanence, et à fini par perdre. Si j'avais à l'époque le profil psy rêvé, pour me faire bouffer, ils se sont coulés tous seuls. J'ai jamais rien fait, aucune action. Harcèlement moral de folie, même sexuel, à la moindre tentative de dialogue, c'était moi qu'on remettait en cause parce que "jolie" le jour où je me suis faite virer, j'ai dansé de joie sur le parking....

J'avais pris mes fonctions, le mec me fait me mettre à quatre pattes, avec 30 ans de plus, pour débrancher une prise ?! Je trouve moins de 48 heures plus tard un livre érotique dans le bureau ? Ah ça, j'étais naïve. Mais punaise, malgré toutes les précautions qu'ils ont prises, niveau juridique, la maison mère n'a pas aimé du tout, je n'ai jamais jamais rien fait remonter, ni au niveau juridique, ni au niveau de la boîte. J'ai hurlé de rire le jour où j'ai vu un guide de plus de 300 pages de "comment empêcher vos employés de vous attaquer en justice !" Par contre, elle a été définitivement coulée, toute seule.

Je devais rester assise à attendre.

Aliénation, Atteintes à la dignité, bore-out, Dévalorisation, Humiliation

J'étais chargée d'accueil dans une entreprise. Mon contrat était un CDI de 40h par semaine en tant que prestataire. Pour cette prestation, j'étais notée, comme à l'école, tous les mois. Au début, j'avais de très bonnes notes.

De toute la journée, je n'avais strictement rien à faire: aucun visiteur à accueillir, aucun appel à traiter. Lorsque je demandais pour avoir du travail, ne serait-ce qu'une petite tâche à accomplir, on me répondait "non, on a rien à te donner". J'étais donc assise à attendre que la journée se finisse. Je n'avais pas le droit au téléphone, encore moins à internet, pas le droit de lire un livre... Je devais rester assise à attendre.

Je n'avais pas le droit d'aller aux toilettes ou aller boire sans prévenir ma responsable qui devait venir me remplacer (non sans me faire comprendre que je dérangeais).

J'avais un uniforme, une coiffure et un maquillage imposé. Sur place, aucun vestiaire à disposition pour me permettre de me changer et de ranger mes affaires, je devais aller aux toilettes.

J'avais interdiction formelle de parler à mes collègues, aux autres prestataires du site, mais aussi aux salariés de l'entreprise. Si ces derniers avaient le malheur de venir discuter avec moi, j'avais pour ordre de leur expliquer poliment que je n'avais pas le droit de leur parler.

Je n'avais aucune salle où manger, pas de frigo ou de micro-onde, rien ne me permettait de réchauffer un plat ou de déjeuner sur place. Qu'il pleuve, vente, ou neige, je mangeais dehors dans le parc attendant. Sans que cela ne dérange mes responsables, qui m'assuraient ne pas pouvoir m'offrir un petit local pour au moins m'asseoir au chaud.

Une fois, on m'a même demandé de faire barrière de mon propre corps si une personne essayait d'entrer dans l'établissement sans autorisation. Ça a été de trop. Quand j'ai répondu non, que je n'étais pas agent de sécurité et que je ne mettrais pas ma vie en danger pour eux, je suis tombée en disgrâce.

Suite à cela, ma responsable m'a totalement ignorée, passant devant moi comme si je n'existais pas. Les mauvaises notes se sont mises à tomber concernant ma prestation, et les remarques négatives furent de plus en plus nombreuses.

Ils ont finit par m'écœurer non seulement du poste, mais aussi du travail en lui-même.

J'ai négocié une rupture conventionnelle et suis partie.

Disjoncter

Contrat, Dévalorisation, Humiliation, Législation, Magouille, Précarité, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Santé

Quand tu préviens ta cadre que tu dois quitter ton lieu de travail pour te rendre d'urgence en maternité : tu lui annonces être enceinte et tu penses être en train de perdre ton bébé, et qu'elle te répond "ah... vous faites quel horaire demain ?"

Quand t'es chargé d'affaires dans une boite d'électricité bâtiment et réalise des devis à 490Keuro payé 1400net avec ta voiture et ton tel perso et que lorsque tu demandes à ton homologue plombier au bout de combien de temps il a eu sa voiture de fonction et que t'apprends que tu gagnes 2100euro net de moins au même poste... #OnVautMieuxQueCa

Quand un gendarme te fait passer une télé dans une fausse ligne de disjoncteur sur un bon public pour du matériel électrique... #OnVautMieuxQueCa

Quand t'échange le billet d'avion pour la femme de ton client contre 2 pour ses prostitués pour négocier une affaire #OnVautMieuxQueCa

Quand tu fais 11h/jour payé 7h et que tu apprends à faire des études techniques en électricité pour te démarquer de tes 4 autres concurrents, que ça marche du tonnerre que tu remportes toutes les affaires et que ton actionnaire te sort " je n'ai jamais demandé à ce que vous fassiez des études moi..." #OnVautMieuxQueCa

Quand tu rapportes 21600euro NET mensuel à ton entreprise et qu'avec tes 1350euro net mensuel t'as pas les moyens de faire réparer ta Peugeot... #OnVautMieuxQueCa

Quand en 240 jours de travail dans l'année tu rapportes 1.300.000euro de CA @ 27% de marge et que tu manges jambon pâtes tous les jours parce-que t'arrive pas à joindre les 2 bouts #OnVautMieuxQueCa

Ces trois personnes ont appris qu'elles allaient être licenciées pour licenciement économique

Contrat, Licenciement

Actuellement, dans la boîte où je bosse provisoirement, il y a une comptabilité composée de 3 personnes. Mi janvier, ces trois personnes ont appris qu'elles allaient être licenciées pour licenciement économique, plus précisément parce qu'ils veulent centraliser le service compta et le faire faire sur un autre site du groupe.

Ces personnes ont donc appris qu'elles étaient licenciées assez durement, aucune communication n'a été faite dans la boîte, on l'a su par bouche à oreille et la direction c'est bien gardée d'assumer ses choix.

Techniquement, on ne sait toujours pas comment ça va se passer, le service comptabilité est quand même relativement important et rien ne justifiait un tel licenciement. Le plus insoutenable c'est qu'ils doivent continuer de travailler jusqu'à un certain temps (aucun papier n'a été signé par la direction pour la date effective du licenciement, seulement des paroles) et ils doivent pointer tous les matins au travail pour continuer comme si de rien n'était. Ça me fait de la peine de voir qu'ils ont le cafard tous les matins, un tel mépris de la direction et surtout les politiciens qui nous disent que les patrons n'arrivent pas à licencier ??????????????????

Pour ceux qui vont rester l'année à venir risque d'être compliquée mais la direction n'en a rien à faire, ils ne connaissent pas le terrain et prennent des décisions contradictoires en méprisant les employés et ne voyant que les chiffres.

J'espère que vous aurez le temps de lire, la liste doit être longue ...

Aujourd'hui plantons les graines de la Révolution de demain.

Bonne chance et merci pour le temps que vous y passez !!

Un an et demi de galère, de souffrance, d'humiliations misogynes, homophobes, racistes...

Dévalorisation, Discriminations, Heures supp', Homo/Bi-phobie, Législation, Pression, Racisme, Rapports sociaux, Sexisme

Je suis salariée depuis un an et demi, j'étais à mon compte pendant 7 ans, avant. Un an et demi de galère, de souffrance, d'humiliations misogynes, homophobes, racistes, à mon contre ou à celle de mes collègues... Un an et demi à quitter les réunions d'équipe pour pleurer dans les toilettes, à ne recevoir aucune reconnaissance pour la qualité de mon travail, à pallier les manquements de tout le monde mais surtout de la structure. Avec des conséquences désastreuses sur mon sommeil, ma santé psychique, mon couple... Un an et demi de management pyramidal et paternaliste des années 80. D'heures sup non payées, de congés imposés. Un an et demi de colère étouffée ou non, de stress dépassé. Et encore aujourd'hui, encore quelques semaines de négociations pour avoir droit à une rupture conventionnelle dans une structure qui ne la pratique jamais ("pas dans la politique de la boîte, il ne s'agirait pas de créer un précédent"). Alors voilà, je pars sans perspective d'autre chose dans l'immédiat (alors que mon compagnon a repris des études), mais je pars le cœur en joie. Enfin, presque...

Oui parce que cette boîte gérée comme une usine de boîtes de sardines n'est en pas une. Cette boîte dont la majorité des employés sont en burn out ne devrait pas pouvoir se le permettre. Parce que cette boîte n'est pas comme toutes les autres. On y reçoit des enfants et leurs parents en souffrance. On les accompagne, on les écoute, on les soigne. Or une structure de soins ne peut pas soigner les gens correctement quand elle maltraite ses salariés..."

Mathilde, orthophoniste.

Quand...

Législation, Rapports sociaux

- quand après un doctorat, tu es obligé de partir à l'étranger ou de te reconverter car un bac +8 c'est pas suffisant pour obtenir un poste de chercheur

- quand après un bac +8 t'es obligé de dire que tu veux bien bosser quelques semaines/mois gratuitement (alors que tu vas déjà apporter gros à ton entreprise en defiscalisation) pour obtenir un poste dans le privé

- pendant ta thèse, alors que celle-ci n'a aucune valeur sans article publié, quand ton directeur s'engage à corriger ton article en 2 semaines et que tu lui fais remarquer 3 mois plus tard, et que tu te fais envoyer paître parce que c'est lui le chef

- quand tu es menacé d'expulsion alors que tu es expert dans ton domaine et que tu rapportes beaucoup à la France tant dans ton boulot que dans tes impôts, mais bon t'es algérien

- quand on multiplie par 5 tes responsabilités et tes fonctions mais que pour le salaire tu comprends on n'a pas de budget puis tu gagnes déjà l'équivalent du salaire moyen d'un homme (qui ferait juste la 1ère de tes 5 fonctions) alors que t'es une femme

- quand on te demande de rembourser en liquide le salaire trop élevé que tu touches car on est obligé de te payer au moins tant pour être conforme à la loi mais ça fait trop pour l'entreprise

- quand on te vire à la fin de ta période d'essai parce que "tout bien réfléchi on a plus besoin d'un commercial que d'un chercheur"

- quand tu négocies ton salaire par téléphone et qu'au moment de signer ton salaire y'a 2000€ de moins sur le salaire brut annuel, transformé sous forme de prime délivrée au bon plaisir du patron, sans critère aucun

- quand on te demande de faire un effort exceptionnel pour la boîte pendant 2 mois et qu'en échange t'auras peut-être une prime dans 2 ans

- quand t'as des horaires imposés 9h-12h 14h-19h alors que t'as un contrat à 35h (cherchez l'erreur) et que tu acceptes parce que tout le monde le fait

- quand tu bosses 50h par semaine (mal) payées 35 et que tu te prends des remarques quand exceptionnellement tu pars à 17h30

- quand tu négocies oralement 1 jour par semaine de télétravail et qu'on t'explique qu'on va pas le mettre dans le contrat pour que ça reste flexible (parfois 2 jours, parfois aucun, selon les besoins), puis que 3 mois plus tard on te demande d'arrêter en

prétendant que ça n'a jamais été un accord sur du long terme

- quand tu travailles à 25 dans un open space de 70m², et que t'arrives pas à te concentrer sur ton travail parce que des collègues parlent à 50cm de toi

"Célibataire, célibataire? ou juste pas mariée? Non parce que si c'est pour nous pondre un gosse dans l'année, bon..."

Harcèlement sexuel, Sexisme

Je ne sais pas par où commencer, tant il y a de choses à dire... Je vais me contenter de parler de mon dernier job, où j'ai passé trois années entières.

Lors de mon premier entretien, il m'a été demandé si j'étais "célibataire, célibataire? ou juste pas mariée? Non parce que si c'est pour nous pondre un gosse dans l'année, bon..."

Lors de cet entretien, on m'a également précisé que d'après mon contrat, je suis payée jusqu'à 17h30, mais personne ne part avant 18h parce que bon, "ici on n'aime pas les fonctionnaires, les gens qui passent leur temps à regarder l'horloge"...

J'ai par la suite compris que partir à 18h était de toutes façons très mal vu. Il y avait presque un concours de "qui craquera le premier et se lèvera pour partir, libérant ainsi les autres de la pression de le faire".

Il y avait une prime annuelle non contractuelle dans l'entreprise. A la tête du client quoi. La direction imaginait qu'on n'en parlait pas entre nous, mais bon... Une année, ma prime a été réduite de moitié (enfin, réduite de moitié sur la base des autres années et de ce que mes collègues d'autres services ont touché) parce qu'apparemment, j'avais un peu l'air de faire la gueule au boulot, je n'étais plus assez enjouée et souriante (je précise que je travaillais dans un bureau sans contact avec le client hein, ça aurait encore pu se justifier à la limite...). En même temps, quand on a la boule au ventre en permanence parce qu'on galère à payer son loyer et à se nourrir (comment ça, ça coûte cher de (sur)vivre à Paris?), qu'on ne voit aucune progression professionnelle ni aucune augmentation de salaire (même pas de révision en fonction du SMIC, faut pas déconner non plus...), mais qu'à ôté de ça, la charge de travail augmente en permanence et qu'on vous met une pression de fou, ouais c'est dur d'avoir l'air heureux en permanence.

Cette 2e moitié de prime, on m'a dit que je la toucherai en juin, si je montrais un réel investissement. Parce que c'est vrai que rester régulièrement 2h en plus le soir - heures non payées évidemment, ah ah - rattraper les boulettes d'un service commercial incompétent, proposer de nouveaux process, gérer des présentations d'information générale pour l'entreprise alors que ça ne fait pas partie des tâches requises... C'est pas

de l'investissement ça.

En juin, pas signe de la prime. Bon, j'ai pas dû suffisamment m'investir...

J'ai pas osé réclamer.

J'aurai dû.

Enfin, c'est ce qu'on m'a dit un an plus tard quand j'ai craqué et que j'ai explosé en balançant tout ce que j'avais à dire. "J'attendais que tu viennes me la réclamer, ta prime!" ... Ouais, c'est sûr. Ca met tout de suite à l'aise non?

Je passe sur le directeur général qui passe ses nerfs sur notre service à la moindre occasion, qui nous parle comme à des gosses - pire, comme à des demeurés - mais qui tout de même, le jour où j'ai ce pull avec un cœur énorme sur le devant, me dit que ça a l'air doux et tend les mains vers la poitrine en me demandant s'il peut toucher pour vérifier. Devant mon refus, il me demande si je peux lui donner mon pull ce soir, pour qu'il le garde. Le lendemain, il remet ça sur le tapis en me disant que j'ai oublié de le lui donner hier.

Je suis rentrée, j'ai jeté ce pull.

Voilà voilà...

Le pire dans tout ça?

C'est que souvent, je me disais quand même que je n'étais pas à plaindre. Que quand même, j'avais des collègues sympas. Que parfois, la direction était cool.

Putain, mais franchement, je valais mieux que ça...

Au quotidien, je suis chargée des ressources humaines.

Contrat, Législation

Au quotidien, je suis chargée des ressources humaines. Je suis contre cette réforme que je crains de devoir appliquer si elle passe. Après 7 ans d'études, dont 5 à Sciences PO, je suis intérimaire. ET pas le moindre début de piste pour un cdi. J'ai terminé mes études, il y a 4 ans de cela. J'ai travaillé dans des grands groupes où l'on me demandait de faire des réunions alors que j'étais en arrêt maladie. Suite à mon refus de décrocher mon téléphone, on a voulu m'enlever mon poste pour lequel j'avais signé un cdd, pour me confier des tâches administratives parce que "on ne pouvait pas compter sur moi". En Janvier dernier, j'ai eu l'espoir d'être recrutée en cdi. On m'a confirmé oralement ma titularisation; Puis comme j'étais titulaire, on m'a demandé de travailler plus de 10 heures par semaine, y compris le samedi. SOit près de 66 heures de travail par semaine, et je ne compte pas les 4h de transport quotidien. Quand j'ai commencé faire des erreurs et à être un peu moins lise en raison de la fatigue, j'ai été sortie en moins de deux semaines pour "rupture de la période d'essai". Je ne sais pas comment vous pourrez utiliser mon témoignage. Mais ne tapez pas sur la rh, nous ne sommes pas forcément d'accord. ET nous valons tous mieux que ça!

Le médecin lui donne un certificat pour obtenir un fauteuil à haut dossier, mais que le patron refuse parce que lui a un fauteuil normal

Contrat, Heures supp', Législation, Rapports sociaux

Quand ton collègue a des problèmes de dos, que le médecin lui donne un certificat pour obtenir un fauteuil à haut dossier, mais que le patron refuse parce que lui a un fauteuil normal (finalement ils se sont entendus: le patron a eut droit à un fauteuil à haut dossier en cuir, et le collègue à un fauteuil en tissu)

Le même collègue a enchainé les problèmes de santé du notamment à du surpoids et a fini par prendre une retraite anticipée.

Le patron a dit à mon père (c'est un résumé): Bon bah tu vas faire son boulot, comme il ne faisait rien ça ira. Et puis en plus tu vas former un mec pour le remplacer.

Mon père qui durant des années a ramené du travail à la maison qu'il faisait le week-end, quand tout le monde dormait, pour ne pas déranger sa famille

Quand tu corriges les copies des examens de taxis, que le gouvernement te paye 120 euros pour ça, et que le patron te dit que ça devrait revenir à l'entreprise (heureusement comme c'est nominatif c'est impossible)

Quand l'entreprise gagne un appel d'offre pour faire du suivi d'entreprises, que c'est censé prendre à peu près 12H par semaine (1/3 de ton temps), que tu demandes à ton patron "Comment je fais?" Et qu'il te répond juste "On verra"

La Poste. Au service courrier.

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Licenciement, Maladies/accidents professionnels

J'ai passé 10 ans dans une des plus grosses boîtes d'embauche française (du moins à l'époque), une de celle où on se moque autant qu'on apprécie depuis toujours ses employés, maintenant salariés, avant fonctionnaires (quasi disparus) : la Poste. Au service courrier.

Ayant un niveau d'études bien supérieur à celui demandé à l'embauche (les temps sont durs ma bonne dame), on m'a fait comprendre dès le départ que je n'aurais rien à espérer de mes diplômes, mais bien à prouver dans mon évolution professionnelle.

J'ai été un agent fidèle et loyal, j'ai transpiré plus qu'à mon tour, j'ai bossé sans compter les heures supplémentaires, et j'ai donc eu mon cdi très rapidement. Une des conditions d'embauche en cdi étant l'habilitation deux roues, il me semblait utile de spécifier que je ne l'ai jamais validée, mais qu'on est passé outre pour me coller dans une voiture !

Bref, j'ai fait comprendre rapidement mon désir d'évoluer, j'ai tout mis en œuvre pour prouver que j'avais les compétences requises. On m'a dit pendant des années que j'étais un élément exemplaire, mais qu'il ne fallait pas se faire trop de films quand même...

Soyons honnêtes, le film "promotion canapé" n'est presque pas une fiction... J'ai été malmenée physiquement, affublée de tâches très ingrates (alors qu'il y avait lieu de me laisser dans des services plus posés) pendant ma grossesse, qui n'a jamais failli aboutir - ça s'est bien terminé finalement (ouf) : je suis partie en urgence de mon travail à 5 mois passés de grossesse, quasiment sur le point d'accoucher sous les railleries de mon manager, que je n'ai jamais osé attaquer en justice, de peur de me retrouver privée de toutes possibilités d'évolution - quelle idiote !

J'ai finalement changé de service et j'ai tout mis en marche pour mener à bien ce plan impossible de carrière, mettant mon jeune fils de côté et mon mari en difficulté avec son propre travail, pour faire mes preuves ! Quand enfin quelqu'un a voulu m'écouter, on m'a sommée de faire des heures supp, payées certes (peu ne rêvons pas), sous prétexte que sans travailler davantage que ce que je faisais déjà, je n'arriverai à rien (il faut le mériter que diable !).

Je faisais des horaires cocasses certains jours : 9h-13h - 14h-21h (et six jours sur sept, on est à la Poste hein !) en alternant tri manuel (debout devant un casier à envoyer des lettres en cadence dans des cases), tournées de livraisons / ramassages (port de colis, de bacs de courriers à foison, marche, conduite) et pilotage de machine de tri industriel (un énorme robot de trente mètres qui balance du 30 000 plis/heure qu'il faut

remplir, vider, pousser, tirer, soulever, en courant, c'est sportif, j'étais plus svelte à l'époque).

Au bout d'un moment, entre ça et ma vie de famille, j'ai bien senti que je commençais à flancher. J'ai demandé à ce qu'on m'attribue temporairement des tâches plus souples, moins ardues, mais personne n'a écouté. Au contraire, on m'a même reprochée de ne pas vouloir faire le taf ! J'ai commencé à dire que mon moral pourrait tenir, mais que mon corps me lâchait ! J'ai eu mon évaluation annuelle avec enfin, la note maximale et l'approbation pour demander ma prise de grade (40 euros de plus sur la paye, mais une possibilité d'ouverture sur d'autres métiers, c'est du long terme les plans de carrière à la poste !). Deux jours plus tard, après 5 minutes de pilotage de machine, c'est le drame : luxation de la hanche, nerf sciatique qui s'enroule n'importe où et les vertèbres qui se coincent dans tous les sens. Accident de travail.

Je garde espoir quelques semaines, les regards commencent à changer. Au bout de quelques temps, je commence à admettre que je ne pourrais plus jamais faire mon métier (que j'aimais bien finalement). Et on m'annonce que je n'aurais pas le grade (pas assez compétente !!!).

Je tâte le terrain et tente de demander des solutions pour continuer à faire un boulot intéressant, un truc dingue hein ? Je me contente de peu, mais quand même... Je vous passe les réflexions, des cadres, cadres sup (oui, tu devrais chercher ailleurs tu ne nous sers plus à rien ici - oui, oui, on m'a dit ça !), collègues (oh tu te mets en vacances, allez fait un effort !).....

Au bout d'un an et demi de combat, j'ai été placardisée totalement, j'ai erré dans les couloirs, sans plus rien faire, j'ai dû commencer une thérapie et j'ai perdu totalement confiance en moi. Beaucoup d'interlocuteurs m'ont dit que j'avais subi du harcèlement moral, que c'était attaquable (encore) en justice. Je n'ai pas eu la force. Même pas celle de monter mon dossier travailleur handicapé, tellement la paperasse me terrifie !

Aujourd'hui, je suis dans l'année de mes 40 ans, je suis fraîchement licenciée (inaptitude physique), inscrite chez Pôle Emploi, avec des compétences très restreintes pour un futur potentiel employeur. Je pense que j'ai eu ma dose de "corvéable à merci".

Ça fait du bien de déballer tout ça. Vous ne devez pas lire de trucs très marrants, mais merci d'essayer de le faire et de tenter de faire bouger les choses. Je suis personnellement très pessimiste, mais si je peux mettre mon grain de sel, c'est le début de la remontée de la pente !

Entretien / Propreté

Son patron demande de faire avorter sa conjointe

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Burn-out, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales

Je suis éboueur, j'aimerais rester anonyme et je voulais raconter ma situation actuelle ...

Présentement je suis en arrêt de travail pour burnout suite aux exigences et aux comportements de mon employeur, mais lui il fait comme si ce n'était pas de sa faute et s'arrange pour que moi le petit travailleur ne soit pas reconnu comme ayant une lésion psychologique reliée à tout le stress vécu au travail. Au lieu de ça, il dit que c'est relié à ma situation familiale étant donné que j'ai un enfant de 2 ans et bientôt un autre en septembre, même si par rapport à ma situation il m'a fait des remarques qui sont plutôt désagréables comme de faire avorter ma conjointe même qu'une fois il m'a demandé de choisir entre elle et mon jobApparemment c'était pas de sa faute, il l'a dit ça accidentellement selon ses dires.

Aussi sur le travail on n'a pas de pause, on fait des journées de 7 à 12 h. Pour manger faut profiter du peu de temps qu'on a entre les villages, il surveille en permanence nos faits et gestes, parfois en nous espionnant pour ensuite nous mettre la pression, mais encore là il dit que c'est juste pour motiver les employés, mais en réalité c'est du surmenage et je comprends vraiment pas pourquoi il est pris au sérieux quand il dit que c'est accidentel qu'il traite ses employés comme il le fait avec moi. Je suis sûrement le premier qui se lève pour dénoncer son comportement abusif et je suis même pas pris en considération, sûrement parce que je suis seul à me battre pour que les travailleurs puissent avoir un peu plus de respect de la part des employeurs, surtout ce qu'on se donne, pour que leur porte-feuille se remplisse pendant qu'on fait notre possible pour avoir le minimum pour vivre ...

Le harcèlement "ordinaire" au travail quand on est une femme

Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Sexisme

Neuvième fois que je me rends au travail.

Le vase déborde aujourd'hui, bien que ce ne fût pas le pire des samedi. Je travaille depuis 2014 au sein d'une entreprise de nettoyage, qui officie tous les samedis sur un domaine skiable, au sein de différents établissements. Le travail n'est pas trop difficile, on rigole entre collègues, les journées ne sont pas trop longues, ce n'est (presque) pas payé au lance-pierre, ça fera bien pour la saison. Ça c'était mon ressenti au début du premier jour.

Depuis, chaque samedi, je rentre chez moi la boule au ventre. De ma vie, je n'avais jamais été témoin direct et victime d'autant de sexisme, de discriminations, d'égoïsme et d'inconscience. Chaque samedi, je reçois quantité de remarques, de « blagues » comme ils appellent ça, de la part de certaines personnes de mon équipe, sur mon physique, sur ma condition de femme, sur mon travail, sur ma façon de m'habiller, sur ma vie, sur le peu que je partage de moi dans les conversations. « Vous les femmes vous êtes génétiquement programmées pour faire le ménage il faut dire, c'est pas étonnant que tu fasses du bon travail ! » Je ris. Puis je me rends compte que je ne sais pas pourquoi je ris. Certainement pour m'intégrer un peu et éviter d'avoir à passer de trop mauvais moments dans le cadre d'un travail qui m'est nécessaire pour vivre convenablement. Mais ça, au fond, ça ne me fait pas rire. J'en fais part à l'auteur de cette remarque. Je le dis clairement, plusieurs fois. Plusieurs fois, entre quatre yeux ou en présence de mon collègue, calmement, j'explique que ça me dérange. Et que de manière générale, ce ne sont pas des choses qui se disent. En voyant que ça continue, je deviens un peu plus virulente, et un samedi, pour le voyage de retour, au lieu de discuter avec les autres comme d'habitude, je mets mes écouteurs pour éviter les traditionnelles vanes dégueulasses sur le physique d'une collègue un peu ronde, ou sur le cul des femmes qu'on croise sur le bord de la route. C'est continu et insoutenable. Et pourtant, tous continuent paisiblement. Un autre samedi, alors que j'étais assise au-devant du véhicule, le conducteur me frappe violemment la cuisse en accompagnant son geste d'une remarque du genre bien crade. J'ai bien fait comprendre que non, on fait pas ça, non. S'en suivirent chaque jour de travail suivant des « attention faut surtout pas la toucher » ou « fais gaffe je vais attacher ma ceinture, je risque de toucher ta veste je voudrais pas t'offusquer ! ». On me reluque tranquillement pendant que je fais mon travail. On commente joyeusement chacune de mes fringues. A midi, tout ça atteint sans doute son apogée. Alors qu'en temps normal, nous partagerions une pause sympa entre collègues,

tout cela tourne souvent en discussion sur la vie sexuelle des deux mecs avec qui je mange, agrémentée de termes précis et de petites remarques immondes sur les femmes, voire de gestes sans équivoque sur leurs positions sexuelles à géométrie variable. Salut, je suis là. Youhou. Là. Un petit recueil de remarques que j'ai reçues ou dont j'ai été témoin ? C'est parti. « Faut dire, t'es qu'une femme, tu peux pas comprendre. » « Wow elle a un petit cul d'enfer celle là » « Tu veux pas enlever ton pull, sérieux ? » « Si elle on la met à l'avant de la voiture, elle pèse tellement lourd, on arrivera pas à monter à la station ! » « Qui voudrait se la taper, t'as vu sa gueule à celle-là ? Faut vraiment être aveugle, même bourré je l'approche pas. » « Tu sais les femmes elles sont chiantes de toute façon. » « Les femmes ont voulu avoir les mêmes droits que les hommes, alors maintenant elle va se bouger le cul aussi la minette, elle se démerde ! » « T'as pas mis de décolleté aujourd'hui ? Je suis déçu. » Ca, c'est la quantité moyenne de remarque par samedi. Si dans votre tête, en lisant ces phrases, à un moment vous vous êtes dit « c'est bon c'est juste une vanne », vous avez un problème. Un sérieux problème. La plupart du temps je fais de l'ironie pour répondre, pour les raisons citées plus haut. J'ai tenté de montrer de façon sérieuse ce que j'en pensais, ils n'ont pas compris (ou ne voulaient pas comprendre). Pour eux, c'est de la vanne, de la bonne vanne qui agrmente un samedi chiant à faire du ménage. Peu de gens ont du ouvrir leur gueule sur le sujet, je n'ai vu aucune fille, aucun garçon de l'équipe faire remarquer à ces personnes que leur comportement était inadmissible. Elles rient. Ils rient. Comme je le faisais au début. De vieux amis qui ont fait leurs classes dans cette entreprise me disent « laisse pisser, supporte, c'est juste pour un samedi par semaine ». Un samedi par semaine, tous les jours, une fois par jour, une fois dans sa vie, une chose intolérable reste une chose intolérable et doit être dénoncée. Personne n'a à subir ça. Personne. Surtout dans le cadre du travail, où chacun est censé composer avec les autres afin de parvenir à une certaine entente, gage d'une bonne ambiance ou au moins de conditions de travail correctes, dans le cadre d'une activité que l'on est plus ou moins obligés d'exercer pour pouvoir manger et payer son loyer. On vient là pour faire notre boulot, femme, homme, qui que l'on soit. A défaut de faire des rencontres agréables, il est normal d'exiger de travailler dans des conditions que je qualifierais de « normales ». C'est pas parce qu'une remarque est balancée sur le ton de la vanne qu'elle n'est pas sans conséquences. Bien au contraire. L'humour est une arme perfide. Un cinéaste allemand a un jour dit « Ce qu'on est incapable de changer, il faut au moins le décrire ». Je crois que c'est ce que je fais là, à défaut d'avoir provoqué un changement chez mes collègues. Je voulais faire part de tout ça pour faire prendre conscience aux gens que tout ça, ça existe et ça arrive tous les jours. A ceux ou celles qui croient effectivement que tout ça, c'est que de la blagounette et qu'on peut le placer çà et là pour épicer une conversation, à ceux ou celles qui en ont été victimes. Sachez qu'on peut rire de tout, mais certainement pas avec tout le monde. De tels actes sont graves, et aujourd'hui, peu s'en plaignent, quand ce n'est pas par peur, parce qu'ils font partie intégrante d'un quotidien parsemé d'horreurs qu'on supporte tant bien que mal, si tant est qu'on soit conscient de leur existence. Cependant, si on s'y

attarde, on peut remarquer qu'on touche tout de même à des actes pouvant relever de la justice (harcèlement moral, sexuel, tout ça). Alors pourquoi ne pas porter plainte un de ces quatre ? Après tout, il paraît que « les femmes sont chiantes », alors autant l'être jusqu'au bout. À l'époque, j'étais médicalement fragile et je n'avais pas eu la force de porter plainte ou même d'en parler à la patronne de cette entreprise. Aujourd'hui en 2016, j'ai revu passer ces gens en voiture alors que je me rendais sur mon nouveau lieu de travail. Et j'ai pensé aux nouvelles recrues, peut-être comme moi des jeunes filles de 21 ans, qui subiront peut-être les mêmes choses, sans oser en parler, sans oser en penser quoi que ce soit.

Aujourd'hui, en 2016, j'envisage sérieusement d'en parler.

Pour ces jeunes filles et pour tous et toutes les autres.

Parce que ce n'est pas normal.

Parce que j'ai une voix et que je compte bien m'en servir.

Parce qu'on vaut mieux que ça.

J'étais femme de ménage...

Burn-out, Sexisme, Situations/injonctions paradoxales

J'étais femme de ménage (enfin agent de service comme on dit pour faire mieux) et je bossais 20h/ semaine. Après avoir fait un test il s'est avéré que j'ai eu les meilleurs résultats de l'entreprise (sur ses 10ans d'existence). Mon patron m'a fait miroiter une promotion très intéressante si j'acceptai quelques contrats en plus (histoire de prouver de quoi j'étais capable). Après avoir frôlé le burn-out, 3 mois à 40h/semaine et un nombre incalculable d'heure dans les transport en commun vu que j'ai pas de voiture j'ai appris que la promotion avait été donné à un collègue (moins bon que moi et arrivé plus tard) officiellement parce qu'il a un diplôme dans le domaine, mais officieusement parce que c'est homme et qu'il ne sera donc pas enceinte et parce que qu'il a le double de mon age et que donc il est plus mature (j'avais 23 à ce moment là).

Espoirs

Spleen d'un néo diplômé

Précarité

J'ai 22 ans, et cela va faire presque 6 mois que je suis diplômé d'une école d'ingénieur. Il y a près d'un an, j'écrivais dans cet article (<https://lecahierintrepide.wordpress.com/2015/11/30/spleen-dun-presque-diplome/>)

mon désabusement, ma non-envie de louer mon corps pendant 40 ans pour des contreparties aussi incertaines qu'insuffisantes, et des désagréments aussi probables que destructeurs.

L'école d'ingénieur a eu a moins le mérite de m'ouvrir les yeux sur le monde de l'entreprise, auquel le milieu des classes préparatoires demeurait intégralement imperméable. Voilà ce que je suis devenu entre-temps, commenté de mon point de vue jeune et immature.

Il a été assez vite clair que je ne chercherais pas un emploi dès mon diplôme obtenu, ne serait-ce que pour me donner le temps de la réflexion, mais aussi et surtout car mon domaine d'étude ne m'intéressait guère. Et ça croyez-moi, ça arrive plus souvent qu'on ne le pense, en école d'ingénieur comme ailleurs.

Au cours de mes différents stages et rencontres, j'ai pu voir quelques exemples des conséquences humaines que peuvent avoir des conditions de travail dégradées.

Ces collègues ne comptant pas leurs heures sup pour s'attirer les bonnes grâces de la direction, mais aussi parce que les effectifs ne permettaient pas d'absorber toute la charge de travail qui nous tombait sur les bras.

Cette collègue qui avait fait plusieurs crises d'angoisse suite aux journées intenable qu'elle s'était infligées durant ses premiers mois d'embauche, pour « gagner ses galons » auprès de ses supérieurs, le tout agrémenté de son lot de remarques sexistes dans un milieu où les hommes se sentent souvent les seuls légitimes.

Ces décomptes obscurs sur les salaires, passés inaperçus des années durant et qui ont poussé mes collègues à se soulever contre une direction qui a fait l'autruche jusqu'au moment de devoir verser les compensations correspondantes (plus de 2000 euros pour certains cas !)

Ces remarques subies par un collègue qui était jugé trop souriant au bureau, comme si un visage heureux était le signe d'un travail insuffisant ou mal fait...

Cet étudiant rencontré dans le train, en stage dans une entreprise de consulting à Paris, m'expliquant si besoin en était que les 35 heures n'existaient plus que sur le papier, et que quitter le bureau avant 19h30 était comme une déclaration de guerre à la direction,

ou du moins un aveu de fainéantise.

Cet ami de mon frère qui nous racontait son stage récent à la défense, où son patron, le prenant pour un moins que rien et refusant de l'aider, lui demandait parfois des services insensés. Exemple : fabriquer à la main plusieurs dizaines de badges pour des clients, et y coller des autocollants (le tout en un temps record), quand bien même cette tâche résultait d'une erreur directe dudit patron.

Mon frère d'ailleurs, lui aussi ingénieur, s'est lancé l'an dernier dans le fameux marché du travail. Il est tombé sur un boulot tranquille, et sur une direction bon enfant qui ne lui en fait pas voir de toutes les couleurs, mais concède qu'une fois rentré le soir, il ne lui reste parfois pas trop d'énergie pour penser au reste, et doit privilégier le repos pour être un minimum efficace le lendemain. (bouchons-boulot-dodo, coucou l'aliénation au travail).

Avec le verrou des 35 heures qui est prêt à sauter officiellement, je n'ose imaginer vers quoi on se dirige...

Et moi dans tout ça ? Ayant dans l'idée de passer l'année 2016 au Mexique pour y rejoindre une personne qui m'est chère, je me suis tourné à l'automne dernier vers les cours particuliers en maths et physique pour financer mon voyage. J'ai profité d'une plateforme en ligne qui me permet de donner ces cours depuis le domicile familial, et j'ai ainsi pu mettre un peu d'argent de côté.

Aujourd'hui grâce à cette solution miracle, j'ai la chance de vivre de manière autonome, en choisissant mes heures. J'écris aussi un peu, sans savoir où cela me mènera. Tout ce que je sens, c'est qu'il y a là plus d'accomplissement personnel que dans tous les jobs de bureau réunis, et si je pouvais gagner de quoi manger et dormir toute ma vie grâce à ça, je n'en demanderais pas plus. Plus que tout, je me rends compte à quel point le repos et le temps libre sont primordiaux pour mener des réflexions abouties, avoir l'esprit clair, et ne pas se laisser abattre. Un job qui prend à la gorge avec des horaires intenable est le meilleur moyen de bâillonner une population, avec bien sûr la flopée d'excréments télévisuels à visée divertissante qui prend le relais en soirée.

Ma famille se demande sûrement ce que je ferai après, quand je reviendrai de mes « vacances » (car oui, je ne suis pas salarié, donc ce que je fais n'est pas vraiment un métier, et c'est forcément provisoire...) pour enfin utiliser mes qualifications comme il se doit. De plus, comme mon stage de fin d'études n'était bien entendu pas rémunéré, je me sens redevable car ce sont eux qui ont participé en grande partie à son financement.

Force est de constater que la situation fait de moins en moins envie. Depuis peu, au confluent d'une conjoncture exécrationnelle et d'un projet de loi qui veut achever de nous mettre la tête sous l'eau, on voit se dresser comme une armée anonyme les témoignages de ceux qui étouffent, et veulent mettre en garde ceux qui ont été épargnés jusqu'à présent. Je les en remercie, et j'invite les autres à sortir de leur silence, car toute contribution a du

poids. C'est un fait avéré : en entreprise, faire valoir ses droits face à certaines pratiques indues nous expose à toutes sortes de conflits sournois et asymétriques. Et quand le patron s'y met sérieusement, burnout, licenciement ou démission forcée sont au programme.

Quand je rentrerai en France, cela ne sera sûrement pas pour enrichir des dirigeants qui s'assoient sur le code du travail et incitent les politiciens à leur mâcher le boulot. Si certains y sont encore attachés, je leur lègue volontiers tous les emplois potentiels que j'aurais pu occuper. Allez, c'est cadeau. On dirait que pour vivre décemment, il faut se muer en machine obéissante ou naître avec une cuillère en argent dans la bouche. (et encore, la première option ne garantit pas toujours une vie décente). Je vivrai donc de façon précaire, heureuse et sans regret.

Il faut bien se rendre compte que personne, parmi les patrons ou les politiciens, n'a intérêt à ce que le chômage de masse prenne fin (sauf éventuellement un léger recul à quelques mois d'une élection). Car la peur du chômage est ce qui nous pousse à nous prostituer. En effet, si quitter un emploi merdique est un soulagement sur le coup, une fois passé le souffle libérateur, la vie reprend. Et avec elle, son flot de frais incompressibles : une précarité nouvelle vient remplacer la précédente, avec en bonus la pression sociale liée à la fainéantise supposée des sans-emploi. Bien vite, notre système verrouillé nous présentera ainsi le prochain emploi dégradant comme la seule solution pour tenir le coup, jusqu'à trouver « mieux ». Après tout, être payé au lance-pierre tout en perdant sa dignité est mieux que de ne pas être payé du tout... Ah bon ? Oui, quand on en arrive à se dire ça, il y a un réel problème.

Tant qu'il y aura des millions de destins misérables, le moindre emploi sous-payé sera défendu par celui qui l'occupe par peur d'être remplacé. Se dire qu'il y a pire que soi pour tenir le coup moralement et se lever chaque matin peut difficilement être vu comme un projet de vie tenable. Se sortir du salariat demande du temps, de l'organisation, et tout le monde n'a pas les mêmes moyens pour y arriver selon son domaine de compétence. Des fois je me dis que chacun devrait profiter des bouts de ficelle dont on dispose encore (pour combien de temps ?) pour se bricoler une vie plus libérée. J'ai nommé les allocations diverses et variées. Faut-il vraiment passer par tant de précarité pour montrer que l'on veut se passer de ce système, et que les patrons ont plus besoin d'esclaves plus que les esclaves n'ont besoin de patron ? Le tableau est décidément bien triste...

Le RSA par exemple, bien que très modeste, peut être interprété comme un revenu inconditionnel pour les sans-emploi (quoique, pas si inconditionnel). Là où on pourrait le voir comme une piste pour fournir d'abord une vie décente aux personnes victimes du chômage systémique, puis à toute la population, les élus prennent le problème à l'envers. Ils pensent que ce type de revenu est un frein à leur fantasme inatteignable : le plein emploi. « Ils sont bien gentils ces assistés, mais bon faudrait peut-être qu'ils se mettent au boulot à un moment ! » Sauf que voilà, l'idée selon laquelle chacun devrait travailler plus,

ou que chacun devrait avoir un emploi, va totalement à contre-sens de l'évolution technique et démographique de notre société. Certains pensent aujourd'hui qu'un revenu inconditionnel est une façon de faire vivre des parasites. J'ai plutôt tendance à penser que l'absence de revenu inconditionnel est une façon de mettre à mort à feu doux des millions d'êtres humains.

La vie plus chère en France me poussera, si je veux garder ce mode de vie « libre », à augmenter mon volume d'activité pour en vivre : faire encore plus la chasse aux élèves, les inciter à prendre plus d'heures de cours, voire augmenter mes tarifs. Mes élèves, avec qui je tisse avant tout des liens amicaux, se mueront peut-être au fil du temps en clients, avec toute la symbolique de froideur et de logique économique que cela implique. Un travail qui jadis me faisait plaisir et ne représentait qu'un peu d'argent de poche se mueraient machine à sous nécessaire et source d'angoisse. Déjà aujourd'hui, je surveille mon activité hebdomadaire pour vérifier si j'atteindrai le seuil mensuel nécessaire pour me maintenir à flot. Une activité qu'on apprécie devient étrangement stressante lorsque notre survie en dépend intégralement.

A ce propos, j'ai évoqué une vie heureuse et sans regret. En fait si, un petit regret : les cours particuliers payants sont un rempart parmi tant d'autres à l'égalité des chances. Mais si un jour je me sens rongé par cette pensée, j'ai la solution : Hop, au RSA, et c'est parti pour donner des cours particuliers gratuitement. Si c'est pas merveilleux comme plan B. De plus, cela serait un parfait exemple de l'utilité sociale qu'un "profiteur du système" peut avoir, et cela résoudrait la question du stress de la survie économique.

En attendant, comme toutes ces voix que j'ai pu entendre ou lire récemment, je veux vous dire à tous que le mécontentement est plus global que ce qu'on veut bien nous faire croire. Vous vous sentez seul ? Désarmé ? Sans solution ? Et bien dans votre voisinage, ils sont sûrement des dizaines à ressentir la même chose. Trouvez ces personnes, et parlez-en ensemble. En attendant de faire naître de nouveaux rapports de force, tâchons déjà de défendre vigoureusement les droits que nous sommes allés grappiller par le passé et évitons de nous laisser marcher dessus de manière scandaleuse. Un mouvement ne se crée pas en restant chacun chez soi. Aujourd'hui, une grande journée de lutte s'annonce : c'est l'occasion de créer des liens, de s'organiser pour la suite. Nous sommes ceux qui valent mieux que ça, et nous n'avons aucune raison de craindre des puissants qui ne valent presque rien.

La bise à tous

"Les directeurs aiment pas trop qu'on fasse grève, c'est pas trop leur politique"

Contrat, Heures supp', Législation, Magouille, Rythmes/horaires du travail

Ca fait 1 mois et demi que je bosse dans une asso qui oeuvre dans l'aménagement du territoire. Après avoir cherché pendant quelques mois, j'ai pris ce boulot parce que je n'en trouvais pas d'autres. Avec 3 licences et 3 masters (je précise que j'ai quand même moins de 30 ans hein, donc j'ai abattu pas mal de formation, et pas des moindres, en peu de temps), je suis la plus mal payée de toutes mes amies, moins diplômées.

Quand j'ai demandé à mon responsable, qui est sympa je précise, si y'avait quelque chose de prévu pour Mercredi, si des gens avaient prévus de faire grève et de se regrouper, il m'a dit : "alors ici, si on fait grève, on prend sur nos congés. Parce que bon, les directeurs aiment pas trop qu'on fasse grève, c'est pas trop leur politique"... Sans dec' ?! Payés à peine plus que le smic (alors qu'on a tous niveau bac + 5 et des brouettes), avec des conditions de boulot tellement top qu'on se dit "bon ok, on prendra ça comme un premier job, comme on dit".

Certains de mes collègues ont accumulés récup' sur récup' (parce que l'asso peut pas payer les heures sup alors on est "payé" en récupération...)... Tellement, que le boss nous a dit que si on les prenait comme il se doit, ça ferait couler les projets qu'on porte et donc l'asso avec. Donc, hop, supprimé le système de récup' 1h le soir = 1h30 de récup, 1h le samedi = 2h de récup. Juste comme ça ! (oui, ici, on s'en fait pas trop pour les formes hein... Dans la même lignée, des collègues travaillent depuis des mois sans avoir jamais signé leur contrat de travail.).

Tu parles que ça donne envie de bosser et de donner de soi....

Vive la révolution ! Ras le cul de devoir toujours faire plus pour avoir toujours un peu moins (reconnaissance, temps, argent et tout et tout).

Une fille qui en a marre et qui vaut mieux que ça aussi.

"Ce boulot n'avait aucun sens pour moi"

Aliénation, Compétition, Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Stress

Sortie de l'université avec un master en poche en 2010, je n'ai connu depuis que la précarité, mon CDD le plus long est de 6 mois. J'enchaîne les périodes de petits boulots plus ou moins intéressants et les périodes de chômage. En même temps sortir d'un master avec une dépression, un gros manque de confiance et un manque de perspective ça n'aide pas.

Pour ce qui est de mes mauvaises expériences au travail, j'en ai eu quelques unes, toutes différentes.

Lorsque je faisais de l'intérim pour une boîte de conditionnement, j'ai eu le droit à des remarques sur ma bêtise (à leurs yeux mon intelligence était inexistante) ... Il faut comprendre que personne ne m'avait expliqué ce qu'il fallait faire sur le poste, visiblement je devais intuitivement savoir ce que j'avais à faire ... par la volonté du saint-esprit peut être ... et ce n'est pas faute de demander à un mec qui préférerait parler barbecue avec la nana du poste à côté ...

Sinon j'ai aussi pu me prendre des remarques suite à une mauvaise communication de la boîte d'intérim qui m'avait prévenue que je commençais à 5 heures du matin. J'arrive à l'usine et là personne ne m'attendait. Je commençais à 8h00 et je me suis fait engueuler comme du poisson pourri alors que j'étais là 3 heures en avance. Cette fois je ne me suis pas laissée faire, je reste un être humain, d'autant plus fatiguée de s'être levée à 4h du matin pour rien et d'être traitée comme un rebut (bête par dessus le marché) car elle fait de l'intérim et que dans la tête des gens avec lesquels je travaillais je n'avais aucune autre perspective d'avenir (dans cette boîte, je n'ai jamais dit à personne que j'étais titulaire d'un master de biologie).

Pour les fêtes de fin d'année, j'ai été renfort en tant qu'hôtesse de caisse. Le boulot d'hôtesse de caisse est aliénant. Répéter toute la journée la même chose, en rêver la nuit tellement ton cerveau est abruti de répéter les mêmes mots toutes les 2 minutes ... Le stress de ne pas faire correctement ton boulot, de faire perdre des sous à la boîte (brasser tant d'argent dans une journée me faisait flipper) et même si tu n'es pas soumis au même contraintes que les permanents, il y a le spectre des chiffres et des objectifs qui te guettent.

Et puis quand je faisais des boulettes, personne ne me le disait ... alors je refaisais continuellement les mêmes boulettes puisque personne ne me corrigeais et je sentais un

truc bizarre avec les gens avec qui je travaillais et je ne comprenais pas ... C'est une autre intérimaire qui m'a parlé de ma boulette. Ni les hôtesse en CDI, ni la responsable, ni la sous directrice mais une autre intérimaire dont ce n'est pas le rôle (même si je l'en remercie). Ce n'est pas normal. Surtout que je suis quelqu'un de sérieux et qui se remet en question, si je fais une erreur, j'aime qu'on me le dise pour que je ne la refasse plus. Mais non plutôt laisser pourrir une situation. Quel est le but, je me le demande encore.

Et puis il y a cette question de sens. Ce boulot n'avait aucun sens pour moi, vendre à tout va et valoriser l'obsolescence des produits par des garanties et compagnie, travailler dans une démarche ultra capitaliste, concurrentielle et de consommation de masse me fait gerber.

Mais à un moment, j'ai vu mon compte en banque et on m'a proposé une "opportunité" de le remplir, il faut payer son loyer, se nourrir, faire réparer sa voiture alors j'ai accepté d'entrer dans cette logique parce que je flippais de ne pas pouvoir m'en sortir financièrement le mois suivant. Et vu mes idées politiques, j'ai même honte d'être entrée dans cette logique. Heureusement à côté je suis engagée dans le milieu associatif, j'y retrouve du sens.

Je pourrais rajouter d'autres trucs, j'ai été surveillante, oh excusez moi, assistante d'éducation (oui ça fait moins plouc ...), j'ai fait du périscolaire (avec les habituels "vous êtes surqualifiée" mais on m'embauche quand même pour boucher les trous donc ...), j'ai bossé dans les vignes, j'ai été animatrice de centre de loisir pour 50 euros la journée de 10 heures (sans compter le temps de réunion le soir), et enfin j'ai quand même pu exercer le métier qui me tient à cœur, éducatrice à l'environnement, sur des contrats ne dépassant pas les trois mois et sur certains postes avec des retards d'un mois sur le salaire, on avait beau contester, rien n'y faisait. Pour les postes permanents, ça engendrait beaucoup de souffrances car ces retards de paiements étaient permanents.

A côté de ça je suis quand même une précaire chanceuse, j'ai des parents qui m'ont hébergé jusqu'à il y a 3 ans et qui m'hébergeront encore si il y a besoin, ils m'ont fait économiser, j'ai réussi à me payer une formation pour me professionnaliser dans l'éducation à l'environnement, je ne sais par quel miracle j'arrive toujours à m'en sortir financièrement (et oui j'ai profité des indemnités chômage) et j'arrive même à me payer des paniers bio ;) (comme quoi le bio est accessible à tous, petit message subliminal en passant). Et il faut le dire vivre à deux facilite les choses financièrement.

Mais cette vie précaire est fatigante, chercher du boulot sans arrêt me fatigue et me mine le moral. Les entretiens ratés (et j'ai de la chance, j'ai des entretiens !), les réponses négatives me font perdre ma confiance en moi.

Chacun des petits jobs que j'ai fait n'est pas valorisé ni valorisant et bien souvent aliénant et fatigant. La question de mon CV en gruyère revient à chaque entretien et je me sens humiliée de devoir justifier mon parcours. J'ai peur pour le mois suivant. Comment je vais faire pour vivre ? Je refuse de demander de l'argent à mon entourage et actuellement

je refuse de toucher certaines aides comme le RSA et la CMU, c'est bête mais le regard des autres sur ma situation et la stigmatisation des gens qui touchent des aides me pèse ...

Aujourd'hui j'ai 30 ans et je ne sais pas à quoi va ressembler mon futur. Je ne peux pas envisager de me poser, je ne sais pas ou je serai dans 6 mois, une relation amoureuse est compliquée quand on part à droite, à gauche pour du travail, on ne peut se poser, ni envisager d'avoir des enfants et de construire une vie de famille. J'ai laissé ces aspirations de côté.

Le pire dans tout ça, c'est que bien que très sensibilisée sur pleins d'alternatives, je reste persuadée par cette idée que ma réalisation personnelle passe par ma réalisation professionnelle. Je comprends que des gens finissent par abandonner et se laisser aller, tout ces soit-disant "assistés" sont peut être juste fatigués et à bout après un parcours souvent plus ardu que le mien, et ça personne n'essaye de le comprendre.

Il y a aussi toutes les remarques de mon entourage qui me blessent. Les "comment tu fais pour vivre ?" sous entendu, combien tu touches de la CAF ou tu vis encore au crochet de tes parents ... mais non je me démène et je me contente d'un salaire mensuel pour vivre deux mois par exemple,

"ya trop de chômeurs, tous des assistés. Ah mais toi c'est pas pareil, tu cherches du travail"

bah j'ai plutôt l'impression que les autres sont en majorité comme moi et qu'ils cherchent aussi du travail ou alors qu'on n'essaye pas de comprendre comment ils sont devenus des "assistés",

"tu es trop idéaliste, on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie"

mais laissez moi essayer de réaliser mes rêves, merde, je veux aller au bout et ne pas avoir de regrets, déjà que je les mets pas mal de côté juste pour vivre, et dernièrement alors qu'on parlait de la loi travail

"le monde est comme ça, tu peux rien y faire"

ou sur Itélé on te claque que les jeunes de la génération Y sont habitués à bouger et à changer de boulot et que ca leur va qu'est-ce qui peut aller ? vivre au jour le jour sans perspectives, devoir déménager tous les 6 mois, ne rien pouvoir construire de durable dans le temps, devoir se résigner ...

Non je ne suis pas d'accord avec tout ça et je veux le faire savoir ! Ça ne va pas ! Et la loi travail va juste faire enfler cette précarité et traiter toujours plus les travailleurs comme des variables ajustables tout juste bonne à se fatiguer et à jeter pour un salaire toujours plus bas.

Si l'avenir qu'on me propose est la suite identique de ce que je vis actuellement, je peux dire que je n'en veux pas ! Je veux vivre dignement et je veux un avenir pour mes

hypothétiques enfants que je n'aurai pas si les choses continuent dans ce sens.

Tout ça est un peu brouillon, je suis partie un peu dans tous les sens ...

Je reste une bisounours qui croit qu'un avenir plus juste est possible et que l'imagination humaine pour créer un système bienveillant au niveau social, environnemental, économique est illimitée !

Mais faut se bouger le cul contre ce système et cette loi créant de la précarité et de l'injustice ! FIGHT !

Je suis considéré comme un chômeur de longue durée par les institutions, mais pourtant je me refuse de toucher quelques aides sociale que ce soit...

Précarité

Salut à tous, je suis considéré comme un chômeur de longue durée par les institutions, mais pourtant je me refuse de toucher quelques aides sociale que ce soit...

En effet ça doit faire plus de dix ans que je ne suis plus enregistré au pole emploi, vue que cette organisme s'appliquait à me mettre continuellement des bâtons dans les roues, je suis bien plus tranquille depuis que je n'y suis plus...

Le pole emploi ne me proposait que des boulots sans aucun rapport avec mes qualifications de l'époque, j'étais pourtant pas mal qualifié (menuisier/ébéniste, graphiste/illustrateur, soigneur animalier...) et ces propositions étaient régulièrement du genre "humiliantes"...

De plus, le peu d'aides sociale que je percevais ne m'étaient généralement d'aucun secours, bien au contraire, je trouvais quelques fois dans ma boite aux lettres de chouettes petites lettres recommandées m'informant que mes dernières prestations sociales avaient été surévaluées et que je leur devais "tant" d'euros... Et je peux vous dire que ces aides c'était une misère... Alors imaginez la catastrophe quand ces salauds vous réclame plus d'un an de la partie "surévalué" de vos prestations, et ça sans jamais vous donner la moindre explications, c'est rembourse ou crève! sinon on fera de ta vie un enfer comme seul le système peu le faire...

Bref, j'ai commencé à me dire que l'appuie de l'état pour me trouver un emploi stable devenait un réel fardeau plus qu'une aide concrète, et j'ai donc disparue de leur petite liste...

Depuis j'enchaîne petits boulots, tout en me consacrant à mes projets personnels et je m'en sort pas trop mal...

Je possède ma propre maison et un grand terrain qui me permet de vivre relativement autonome... Mais ça implique quand même de vivre en marge totale de la société et du coup d'en refuser certains "avantages", mais aussi tous les inconvénients qui

te pourrisse et vampirise l'existence ...

Je connais un très grands nombres de personnes qui ont fait comme moi ce choix, et qui du coup n'apparaissent nul part dans leurs petites statistiques...

Alors combien sommes nous en réalité?

Pour moi, on en est vraiment là... Un système si violent que pour certaines personnes la seule manières de lutter, c'est justement de refuser la lutte en n'acceptant plus les règles du jeu imposés par des personnes sensés nous représenter, qui n'ont plus aucune conscience des réalités sociales du pays qu'ils gouvernent... D'ailleurs eux aussi vive en marge finalement, quand tu vois leur réalité et la notre ...

Bref, ce qu'il faut c'est changer les règles du jeux, vivre autrement, faire revenir l'associatif, l'entraide, le partage et le soutient mutuel dans nos vies...

Parce que si on doit attendre que les politiques, les institutions et les gouvernements fassent quelques choses pour nous... c'est pas prêt d'arriver... Leurs préoccupations sont ailleurs et tout autres...

Bisous à tous et souvenez vous, c'est ensemble que nous sommes fort...

Brandissons notre laideur jusqu'à ce qu'elle devienne sublime !

Mon histoire à moi n'est pas celle d'une travailleuse, mais d'une jeune qui, comme tant d'autres, n'a foutrement aucune idée de comment elle pourrait la gagner, sa vie. (Puisqu'il faut la gagner, d'après ce que j'ai cru comprendre. Mais vous savez, bête comme je suis, je croyais que pour être en vie, bah... suffisait juste d'être là, ici, sur Terre – ou ailleurs, mais bon, n'allons pas trop loin.)

Depuis que je suis gamine, y a une chose que j'aime par-dessus tout : poser des questions. Et c'est tout naturellement que je me suis pointée à l'école, les yeux brillant d'excitation : on allait enfin me donner tout un tas de réponses ! Mais j'ai bien vite déchanté. "Élève trop curieuse", "pose trop de questions". Au bout du énième "parce que c'est comme ça", j'ai fini par comprendre que, non, l'école, c'était pas pour bibi. Déscolarisation, je vous passe tout le bordel. Bref. Allez savoir comment, j'ai tout de même réussi à obtenir le bac pour... rentrer à l'université. D'acc, d'acc. Mais pour faire quoi après, au juste ? Dans quel but ? Aller bosser dans un bureau ? Être dans l'obligation de faire, et ce quasiment tous les jours, un trajet d'un point A à un point B ? Y rester des heures et des heures durant, comptant les minutes qui me séparent de la fin de la journée (et me rapprochent, soit dit en passant, hein, de mon inéluctable mort) ? Bavant après mes futures vacances en Picardie ?

Ces 10 dernières années passées "en dehors" m'ont laissée tout le loisir d'observer les choses autour de moi ; et aux yeux de beaucoup, je n'ai pas la légitimité d'une "personne active", mais, mes amis, j'ai vu sur le visage de tant d'humains les ravages causés par le sacro-saint Travail. Alors, je ne suis pas bien sûre de la vouloir, cette légitimité. N'y voyons pas là une tentative désespérée de fuir ses responsabilités, bien au contraire ! La question du travail m'a taraudée tant et si bien que j'en ai développé une maladie, pas trop grave fort heureusement, mais qui me collera aux basques jusqu'à mon dernier souffle. Eh oui, ma bonne dame, c'est qu'on a le corps qui flanche quand on cherche à concilier ce que l'on est avec ce que l'on attend de nous. Quand on cherche à concilier l'inconciliable. Car oui, ce qu'on nous demande, c'est de briser notre individualité, ce qui fait de nous des êtres uniques et à part entière. De n'être plus que des paquets de chair corvéables à merci, vidés de toute substance, de toute volonté. Hormis celle de se soumettre. De plier le genou. De mettre notre vie, notre SEULE vie, au service de l'avidité de quelques-uns.

Au fil des années, prenant de mieux en mieux conscience du manège infernal dans lequel nous sommes tous entraînés, j'ai fini par n'avoir plus qu'une seule obsession, qu'un seul désir : trouver des solutions pour nous sortir de ce merdier. C'était devenu ma seule

raison de vivre. A en perdre le sommeil, l'appétit et tout c'qui va avec. Aujourd'hui, à 25 ans, je suis, finalement, aussi paumée qu'au premier jour. Je n'ai pas trouvé de solution miracle, ni pour moi, ni pour personne d'autre. Je veux pourtant participer à notre monde, mettre ma petite pierre à l'édifice. MA pierre, pas celle qu'on m'aura demandé de fabriquer. Car je suis intimement convaincue que la pierre de chacun, aussi incongrue puisse-t-elle paraître de prime abord, trouve une cohérence au sein du système qu'est l'espèce humaine. Comme je l'ai dit, je n'ai trouvé aucune solution miracle, mais cet état de fait me donne la motivation de commencer à lutter de façon plus concrète (l'autogestion est un bon exemple), car m'est avis que le souci ne concerne pas le seul "marché du travail", mais bien la société dans son ensemble.

Mes amis, nos parcours de vie sont différents, nos avis divergent certainement sur bien des points, mais sachez que je vous aime, même si je ne vous connais pas. Je vous aime car vous êtes une partie de moi. Ensemble, nous formons l'humanité. Combattons le fatalisme, réenchantons nos vies. Nous sommes là pour expérimenter, nous casser salement la gueule et repartir de plus belle. Un sourire plein de crocs et de joie accroché au visage. Arrêtons de nous tenir sur des jambes de vieillard effrayé par lui-même. Ne cédon pas à l'obéissance apprise. Soyons beaux, soyons fiers. Brandissons notre laideur jusqu'à ce qu'elle devienne sublime !

« Je crois à un système équitable et juste où chacun aurait sa place »

Qu'est-ce que le travail ?

Je sais ce que je ne veux pas mais qu'est-ce que je veux ? C'est quoi ma vision du travail, c'est quoi mes valeurs ?

Je fais un choix d'activité professionnelle par rapport à mes aspirations dans la vie, mes valeurs, ce que j'aime faire et non par rapport à un niveau de salaire. Bien sûr, je veux gagner assez d'argent pour pouvoir vivre décemment. Ce qui signifie pouvoir payer mes factures, manger correctement, m'habiller, décorer ma maison, mettre de l'argent de côté en cas de coups durs et pour mes loisirs.

Je vais choisir une activité qui me plaît et m'associer à mon patron (= une personne qui est déjà dans cette activité et qui est propriétaire de son entreprise). M'associer signifie m'engager à travailler pour lui en échange d'un salaire répondant aux critères ci-dessus.

Je veux une entreprise où les salariés investissent ce qu'ils veulent dans la société afin de recevoir une part des bénéfices de cette entreprise, cette part sera peut-être faible au début mais plus l'entreprise grandira et plus je pourrais investir dedans et donc gagner. Cette part n'est pas mon salaire, c'est une prime. Il n'y a pas d'investisseurs qui ne soient pas des employés dans cette société, mis à part une banque si besoin à qui l'on emprunte et à qui on rembourse avec intérêt mais pas d'actionnaires. Ainsi, les employés participent activement à leur entreprise et à son développement et leurs patrons cessent de les considérer comme de la main d'oeuvre mais plus comme des associés pour faire vivre et grandir son entreprise. Une relation de confiance s'instaure.

Ainsi, chacun est responsable du partage équitable des tâches et du temps de travail. Personne n'est exploité, chacun prends la responsabilité de respecter l'autre.

Tout le monde est sur un pied d'égalité, sauf que le créateur de l'entreprise a le dernier mot sur les décisions de son entreprise puisque c'est la sienne et les co-associés ne peuvent avoir un pourcentage de bénéfice supérieur à celui du créateur de l'entreprise.

On a tous envie de faire quelque chose qui nous plaît dans la vie, il n'y a pas de raisons que le travail soit synonyme de quelque chose de négatif. Seulement, chacun doit prendre ses responsabilités et ne pas chercher à dominer l'autre. Je crois à un système équitable et juste où chacun aurait sa place.

J'ai connu ça dans un service qui venait de se créer dans mon entreprise, j'ai travaillé main dans la main avec un collègue pendant trois ans avec la relation dont je

parle plus haut. La relation avec lui et notre responsable était excellente, il communiquait beaucoup avec nous, nous étions tous sur un pied d'égalité sauf que les décisions étaient validés par notre responsable mais il n'y avait pas de "c'est moi qui décide et tu n'as pas ton mot à dire". Il y avait une dynamique de groupe et un respect formidable ! Je n'ai jamais rechigné un seul jour à me lever le matin pour aller travailler au contraire puisque "Moi, à la fin de la saison, j'aurais baisé toutes les saisonnières" que je savais que j'allais faire quelque chose qui me plaît, où je me sentais utile, qui était reconnu et que j'allais passer ma journée avec des gens super.

Cela s'est dégradé depuis l'agrandissement du service, notre responsable nous parle moins, privilégie une relation avec mon collègue. Le pied d'égalité disparaît et on commence à nous demander plus de chose, à nous contrôler sur nos horaires... Et c'est dommage.

Mais je reste convaincu qu'il est possible que les choses se passent autrement. Un salarié n'est pas forcément là pour profiter de son patron, gagner beaucoup d'argent et en faire le moins possible et un patron n'est pas forcément là pour profiter de ses collaborateurs. Encore faut-il que chacun y mette du sien.

Je suis peut-être très naïve mais je pense qu'une autre forme de travail est possible et si je ne la trouve pas, peut-être vais-je tenter de la créer moi-même avec ceux qui y croient aussi.

On vaut mieux que ce qu'on nous propose, #OnVautMieuxQueCa

Lettre ouverte à cowboy

Abus de pouvoir, Dévalorisation

Salut cowboy, j'espère que tu vas bien.

Si je t'écris aujourd'hui c'est pour te dire à quel point j'ai été lâche.

Tu es arrivé dans la boîte en fin d'année 2011, on a tout de suite été intrigué par ton look original. Quand j'y pense, il faut vraiment ce fiche complètement des codes pour venir dès le premier jour avec un chapeau de cowboy et une veste en cuir blanche,

Ça nous a beaucoup fait rire ! mais ne t'y méprend pas, on ne te jugeait pas. J'éprouvais même une satisfaction de voir un brin d'excentricité dans un environnement aussi morose.

On avait alors fait connaissance, il est vrai que les autres membres de l'équipe étaient un peu en retrait du fait de ta personnalité réservée, ton originalité vestimentaire et tes passions particulières.

Mais il a fallu que ce borné de chef d'équipe te prenne en grippe, tu devais sans doute représenter une menace pour sa sacro-sainte vision des normes et du bon savoir-vivre.

À quoi cela lui servait-il de t'interdire de porter ton chapeau dans l'entreprise ? à ce que je sache tu ne le portais pas en travaillant. En quoi ta tenue justifiait-elle du harcèlement permanent de sa part ? Et surtout était-ce vraiment nécessaire de t'épier à longueur de journée pour narrer au reste de l'équipe tes comportements "étrange" ? (À savoir t'isoler en pause pour écouter de la musique ou jouer sur ton téléphone)

Cet acharnement était devenu avec le temps une règle d'équipe "Détester Cowboy en toute circonstances". Ton travail était devenu reprochable bien qu'il soit tout aussi valable que le nôtre.

J'étais alors la seule personne imperméable à ce nouveau règlement, sans doute n'avais-je pas compris sa vitale utilité pour le bien-être de l'entreprise, ou bien que tout simplement je n'avais rien contre toi et qu'il était complètement débile de te harceler sans raison.

Mais cela n'a pas duré...

J'ai dû attraper ton étrange maladie car mon travail c'est magiquement dégradé aussi aux yeux du petit tyran, il alla jusqu'à remettre en cause ma récente promotion ainsi qu'à douter sur mon "esprit d'équipe",

Il déploya tellement d'énergie à me remettre dans le droit chemin que j'ai fini

lâchement par céder, j'ai arrêté de te parler et de te défendre.

Tu comprends cowboy ? je n'ai pas ta résistance, je n'ai pas réussi à endurer tout ça aussi longtemps que toi ! je me suis simplement ranger dans les rangs.

Toi en revanche, tu l'as supporté pendant deux ans. Et cela faisait plus de six mois que les insultes devenaient quotidienne lorsque tu es parti. D'abord ton arrêt maladie, puis ta démission.

J'ai quitté l'entreprise moi aussi dans les semaines suivantes.

J'ai appris ta tentative de suicide beaucoup plus tard.

Je me demande ce que tu es devenu mais j'espère de tout mon cœur que tu as retrouvé un travail dans lequel tu ne subis pas les foudres d'un petit dictateur de bon gout et que tu puisses encore porter ton chapeau de cowboy loufoque en toute liberté,

Parce que tu vaux mieux que ça.

Un peu d'espoir...

Un peu d'espoir... Voilà comment j'aimerais que commence et finisse ce témoignage... Parce qu'en lisant toutes ces histoires, j'ai eu envie de vous faire partager la mienne, Enfant,déjà je sentais que quelque chose clochait. Pourtant qui l'eut cru ! Première de la classe, vive d'esprit, toujours un temps d'avance... Pour tout le monde mon avenir était assuré : "elle est brillante , elle ira loin". S'ils avaient su à quel point je me fichais de tout ça! Moi je voyais déjà l'hypocrisie, l'injustice (je crois que c'était le plus terrible pour moi) , le mensonge, la perversion, l'envie de pouvoir, les failles de chacun qu'on cherche à cacher par tout un tas de mécanismes...Alors j'ai vu un psy , j'avais 8 ou 9 ans la première fois. Parce que je faisais peur à ma mère avec toutes mes questions existentielles. Voilà, paraît que j'étais une enfant hypersensible. C'était pas toujours facile à l'école, mais j'ai appris à vivre avec, j'arrivais même à me positionner face à mes profs qui voulaient à tout prix que je fasse de grandes études. "Faut réussir dans la vie". Un BTS? quel dommage, tu pourrais faire tellement mieux! Mais moi je savais bien intuitivement que c'était pas les études ou ton degré de culture qui rendait heureux. J'ai donc fait ce BTS, enfin j'ai surtout fait la fête. Je l'ai eu haut la main, alors on m'a poussé à faire une licence. J'ai dit non et je suis parti à l'étranger presque un an, parce que je trouvais ça génial de parler une autre langue... et puis aussi avons le, parce que j'avais pas envie de travailler vraiment. J'avais à peine 20 ans et j'étais déjà presque dégoutée du monde des "adultes" et du travail. Ben oui, dès mes 17 ans j'ai commencé à faire des saisons (snack bar, tourisme...) et à travailler le week end pour payer permis et voiture. Et là j'ai très vite compris qu'hypersensibilité et monde du travail était incompatible. Pourtant tout le monde appréciait mon professionnalisme.Mais moi je savais que j'étais inapte à travailler pour quelqu'un. J'étais libre et sensible , mauvaise combinaison!!! Mais il fallait manger et payer ses factures. A mon retour en France, j'ai donc travaillé. J'ai fait tout plein de choses, j'avais une capacité d'adaptation qui me permettait d'évoluer assez vite. Mais toujours ces questions existentielles qui en vagues de fond faisaient des va et vient dans ma caboche : quel est le sens de la vie ? de MA vie? je bosse comme une dingue pour un SMIC (on a beau être content de nous, c'est pas pour autant qu'on est mieux payé hein!), on m'impose des choses qu'on ne tient pas soi même (on en à tous eu des patrons comme ça n'est ce pas?), il faut se rendre disponible et faire du zèle, ne pas choisir ses dates de congés, accepter les reproches sans broncher (par contre quand on fait bien ça on nous le dit jamais), s'occuper du chien du patron, se voir refuser une augmentation alors que le voyage privé est payé par la société, voir passer les notes de frais et manquer de s'étrangler. Comme beaucoup, j'ai aussi connu le mensonge, l'humiliation, le harcèlement etc Alors par deux fois j'ai démissionné. Et puis j'ai décidé d'écouter les petites voix dans ma tête que je repoussais depuis que j'étais gamine. J'avais si peur de me réveiller un matin et me dire "putain, j'ai raté ma vie". Et là, faut être prêt à se regarder

en face. A se prendre des claques. A se rendre compte que la vie c'est pas ça. A accepter qu'on est malheureux et qu'on a le DROIT d'être malheureux dans ce système de fou. Le voyage avait commencé. C'est le plus beau voyage que je n'ai jamais fait : celui de marcher vers soi. J'ai appris à m'écouter et à me respecter. Dorénavant je suis responsable de ma vie. C'est dur, on est pas habitué à redresser l'échine et à dire MERDE. Pourtant on arrive seul sur cette terre et on repart seul. La personne la plus importante au monde c'est nous même.

Alors j'ai fait ce que j'ai toujours voulu faire: travailler pour moi, dans la nature, créer. J'ai repris l'école pour obtenir un diplôme agricole. J'ai 28 ans, pas de maison, pas d'enfants... mais un magnifique projet qui me porte. Et aujourd'hui mon hypersensibilité est devenue une force. Je travaille sur une exploitation agricole depuis le début de l'année pour une reprise après un départ en retraite. On y fait de la polyculture, de l'élevage d'abeilles et de la transformation. On travaille comme des fous (moi qui était toujours fatiguée en allant au bureau, je me surprend ici ! tout est question de motivation c'est dingue!). J'ai aujourd'hui retrouvé la confiance que j'avais perdu. Je veux apporter de l'espoir , semer une petite graine dans le cœur de ceux qui souffrent aujourd'hui dans leur travail. Parce qu'on vaudrait mieux que ces péteux du gouvernement complètement coupés de la vraie vie, mieux que ces p'tits et grands chefs qui assouvissent leur soif de pouvoir, mieux que ces financiers qui s'engraissent comme des cochons sur la misère des gens, mieux que ces je-sais-tout qui brisent nos rêves. Hé vous la haut ,sachez que vous n'avez pas tuer toute la jeunesse ! En chacun de nous se cache une petite flamme de liberté, accrochez vous à elle et à vos rêves, ne les laisser pas vous mettre à terre. Soyez des rebelles. Le chemin est long mais ça en vaut la chandelle.

Aujourd'hui, j'ai décidé de refuser un CDI dans ma boîte.

Contrat, Situations/injonctions paradoxales

Aujourd'hui, j'ai décidé de refuser un CDI dans une boîte, parce que le job n'était pas en accord avec mes compétences et mes envies.

Je ne m'y sentais pas bien, j'avais besoin de partir. Seulement la pression de ma famille, de la société ainsi que mon éternelle incapacité à dire "non" a fait que jusqu'au dernier moment, j'ai cru que je pouvais le faire, j'ai cru que je pourrais rentrer dans le moule.

Puis, un matin, je me suis levé pour aller travailler avec une boule au ventre. À l'arrivée de mon train de banlieue, j'ai vu en lui une solution à mes problèmes. C'est ce matin-là que j'ai décidé de refuser ce poste, pour mon propre bien.

Aujourd'hui, j'ai décidé de refuser un CDI dans ma boîte.

Après ça, je me suis senti bien, j'ai eu l'impression de faire un vrai choix pour la première fois de ma vie et d'arrêter d'être spectateur de mon existence. J'ai remonté la ligne 3 à pied de Sentier à République sous un beau ciel bleu. J'ai écouté en boucle cette chanson magnifique que je vous mets en lien et j'ai eu envie de mourir de joie.

Les retombées de cette décision ne se sont pas fait attendre. Chaque membre de ma famille s'est empressés de m'appeler pour me faire revenir à la raison. Malgré mon argumentation, je suis désormais l'artiste rebelle et immature en dehors des réalités de ce monde. Je suis celui qui profite de l'argent durement gagné par son père.

Aujourd'hui, j'ai décidé de refuser un CDI dans ma boîte.

Et pour mes parents, je suis "décevant".

Je ne pense pas que ma mère m'ait déjà parlé de cette manière.

Elle m'a envoyé un sms, qui s'est terminé par deux phrases particulièrement épiques et tristes :

"Tu pourrais prendre un peu sur toi au boulot.

Tu sais, on ne fait pas toujours ce que l'on aime bien dans la vie."

Que faire faire lorsque nos proches, censés nous soutenir dans l'adversité, sont au final ceux qui nous rabaissent plus bas que terre ?

"Quand je n'étais pas informée du changement d'horaire d'ouverture de l'entreprise, et que je me trouvais être la seule devant la porte à 5h du matin."

Abus de pouvoir, Rapports sociaux

Quand le directeur m'impose des heures de modulation, alors que je ne faisais pas partie de la production, mais juste femme de ménage de l'entreprise.

Quand le directeur a voulu m'humilier devant tous les collègues des bureaux en me demandant de le suivre, pour m'obliger à balayer le parking.

Quand le directeur m'a demandé de nettoyer des vitres placées à 2m de haut, en remplacement d'un salarié, sans moyen de protection.

Quand je n'étais pas informée du changement d'horaire d'ouverture de l'entreprise, et que je me trouvais être la seule devant la porte à 5h du matin.

Quand, suite à un contrat signé pour 35h, on me dit : "y a pas de travail, demain venez que pour une durée de 3h".

Quand j'étais convoquée en moyenne une fois par semaine au bureau du directeur du à ma période d'absence maladie (opération).

Quand le directeur gonfle ma charge de travail pour le même prix

Quand il faut travailler par solidarité pour les personnes âgées et que leurs conditions sont encore pires qu'avant cette loi.

Quand votre chef vous fait la remarque que pour un jour de congé, il faut demander oralement si c'est possible, avant de remplir le formulaire.

Quand vous demandez une rupture de contrat conventionnelle et que la direction refuse en vous permettant toutefois de partir sans répondre à leurs lettres en perdant toutes indemnités avec faute grave.

J'ai 49 ans je vis en Ariège dite "terre courage" qui est aujourd'hui "terre chômage".

Malgré tout cela :

Quand vous faites la demande d'un congé sans solde et que la direction vous crée

des peurs "pas de salaire ! pas de congé payé !" et que vous répondez : "oui, je sais et alors ! c'est pas le plus important dans la vie !" Et que le directeur recul dans son fauteuil, le dos bien plaqué et dit : " Celle là, on ne me l'a jamais faite ..."

Quand lors d'une réunion, vous venez interrompre son discours pour argumenter par les vérités du terrain et qu'il s'énerve en menaçant de quitter la réunion.

Quand en nettoyant les bureaux, je vois des caméras placées pour voir les entrées/sorties des gens et que je relaye l'info à tous les employés....Démontages caméra !

Quand, convoquée au bureau pour me menacer de faire plus, je me lève, prend la craie et lui dessine un joli dessin lui montrant + de travail + d'argent

Parodie de "Les Animaux malades de la peste" de Jean de la Fontaine.

Parodie de "Les Animaux malades de la peste" de Jean de la Fontaine.

Les Salariés malades de la crise

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Marché en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Crise (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour Créon,
Faisait aux salariés la guerre.

Ils ne se déclassaient pas tous, mais nombre étaient virés :

On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une tranquille vie ;
Nul réclame n'excitait leur envie ;
Ni Cadres ni Managers n'épiaient
La douce et l'innocente proie.

Les CDI se fuyaient :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le Patron tint conseil, et dit : Mes chers amis,

Je crois que le Marché a permis
Pour nos péchés cette infortune ;

Que le plus fainéant de nous

Se sacrifie aux traits du capitaliste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents

On fait de pareils dévouements :

Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes tyranniques pulsions
J'ai terrorisé force sous-pions.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de haranguer
Le CDD.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
- Sire, dit le comptable, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien, gronder sous-pion, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur
En les engueulant beaucoup d'honneur.
Et quant au CDD l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur le boulot
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le comptable, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
De l'actionnaire, ni du manager, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'employé vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un supermarché super U passant,
La faim, l'occasion, le fromage tendre, et je pense

Quelque diable aussi me poussant,
Je décidais d'éviter les heures sup' du dimanche.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur l'employé .
Un coach quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait licencier ce voleur de capital,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas placardable.
Faire travailler les autres ! quel crime abominable !
Rien que le chômage n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de réunion vous rendront blanc ou noir.

Sildraygg

Désertier le marché du travail

Aliénation

Mon témoignage n'en est pas vraiment un puisque je n'ai jamais fait l'expérience réelle du travail, en dehors de quelques stages et du bénévolat. Pour être franc, à l'époque du lycée mon cas (trop) particulier a pu bénéficier du choix de ne pas travailler. Tous les jeunes anarcho-gauchistes de 18 ans rêvent sans doute d'avoir ce choix. De fait ma légitimité à m'exprimer sur le sujet peut être remise en cause j'en conviens, mais j'ai toujours refusé ce monde-là, celui de l'asservissement, de l'aliénation comme nous l'apprenaient Jean-Paul Sartre, Karl Marx, Franz Kafka ou George Orwell en cursus littéraire, ou encore Philip K. Dick, de manière plus dense et alambiquée, mais lui n'était pas prévu au programme scolaire (tout comme un paquet d'auteurs anars tels que Proudhon ou Bakounine).

Aujourd'hui je vais devoir me plier aux règles du travail comme tout le monde, mais j'aurais sans doute succombé à la carotte du chèque mensuel à l'époque si je n'avais pas eu conscience de ce que représentait le travail, et de ce que ça pouvait impliquer comme conséquences et sacrifices, aussi bien psychologiques que physiques. La pression sociale exponentielle visant à culpabiliser les chômeurs ou « les assistés » n'a d'ailleurs fait qu'aggraver mon point de vue sur la question au fil des ans. Mon point de vue d'observateur, ou de spectateur si vous voulez, celui de quelqu'un qui n'a pas vraiment pratiqué mais qui se sent paradoxalement, profondément concerné. Je précise toutefois que je vis aujourd'hui principalement du RSA, considéré comme une sorte de rémunération pour mon travail d'écriture bénévole, un « taf » que je n'apprécierais pas sacrifier pour un autre effectué par défaut dans un bureau préfabriqué avec des collègues que je conchie profondément (bien qu'il y ait toujours des exceptions, ou pas). Comme certain-e-s sont allergiques au pollen ou à la poussière, moi c'est le travail. Le travail dans le sens « labeur » du terme, le travail capitaliste, uniformisant, déshumanisant, celui qui régit notre société et provoque notre impuissance.

Je suis finalement un témoin oculaire et auditif parmi tant d'autres, témoins générationnels d'une société malade, au bord du gouffre, d'un pouvoir financier globalisé dont on commence à connaître les failles (les crevasses ?) et rouages par cœur. La réforme du code du travail est une raison de plus d'en finir avec cette machinerie abjecte, éliminant les avancées sociales à un rythme de plus en plus soutenu. On vaut mieux que ça, chacun-e doit pouvoir s'épanouir, exprimer idéalement son talent individuel au service du collectif, du bien commun, sans pression sociale liée au « monde du travail ». Le moment venu nous serons prêts à affronter l'inévitable effondrement du modèle capitaliste/libéral, et instaurer de nouvelles règles qui épouseront celles de la nature, un retour aux sources bienvenu, au mieux sans être contraints de plonger préalablement le monde dans le chaos. Ça serait cool.

Événementiel / secteur culturel

"J'accumule désillusion et colère"

Culpabilisation, Dévalorisation, Précarité, Problèmes d'éthique

Je voulais apporter ma maigre pierre à l'édifice.

En effet, je fais partie de ceux qui "n'ont pas à se plaindre" ou qui pensent ne pas pouvoir se plaindre (je fais partie de la deuxième catégorie). Je travaille. J'ai un salaire qui tombe à la fin du mois, j'ai un toit, de quoi manger et même de quoi pouvoir me payer des extras. Je suis assistante d'éducation à temps plein, j'ai donc les vacances scolaires, des horaires pas dégueu et mes weekends.

Oui mais voilà, je suis loin d'être épanouie. Je suis titulaire d'une licence, d'un master un et d'un master pro dans les métiers de la culture, j'ai 27 ans et je ne sais pas de quoi demain sera fait.

Je suis issue d'une famille d'ouvriers, mes parents m'ont toujours poussée à faire des études et se sont sacrifiés pour cela.

J'ai travaillé durant mes 6 ans d'études pour subvenir à mes besoins et pour accumuler de "l'expérience" (la fameuse ! cette chose que nous ne possédons jamais assez) mais voilà, j'ai 27 ans, je devrais être chef de projet ou médiatrice culturelle, mais je suis pionne (attention, je ne dénigre pas les assistant-e-s d'éducatrices, encore moins leur travail au quotidien qui n'est pas facile tout les jours dans certains établissements).

A la fin de mes études, j'ai naïvement pensé que je ne ferais pas partie du lot de ceux qui pointeront au chômage. Des diplômes obtenus, un stage de fin de master qui se passe merveilleusement bien (où j'accumulais les heures supp pour une maigre "gratification" car j'étais motivée, que j'aimais ce que je faisais, et parce que je pensais que cela faisait partie du jeu) et enfin, le Graal, la promesse d'embauche ! En Cui-Cae... Mais hélas, je ne rentrais pas dans les cases pour y être éligible : pas assez précaire...

Et voilà, ça fait deux ans que je fais un job alimentaire en cherchant dans ma branche (QUE deux ans me direz vous!) et le constat est amer. Trop "vieille" pour un service civique (qui pullule dans le secteur culturel et patrimonial car beaucoup moins cher qu'un poste), pas assez précaire pour un contrat aidé, trop diplômée pour un poste de vacataire, pas assez d'expérience pour des postes de cadres et j'accumule désillusion et colère.

Car le secteur de la culture est bouché, que l'on n'ouvre pas de poste faute de moyen (quelle idée d'investir dans la culture en période de crise!), que l'on est obligée de quémander des clopinettes pour mettre des projets en place, que l'on se retrouve en concurrence avec ces propres ami-e-s lors d'entretiens, que l'on ose pas demander un salaire au-dessus du SMIC lors des entretiens car on sait qu'il y en a d'autres qui

demandent moins que toi, qu'il t'arrive de te dire que tu n'as pas à te plaindre, que tu n'es pas à l'usine à faire les trois-huit, que c'est pas grave, que ça va passer, que bon, un service civique c'est toujours ça de pris et puis, on n'a pas à se plaindre.

En lisant les témoignages diffusés via le site ou en écoutant les ami-e-s parler, au final, je me dis que si, on peut se plaindre, que ce n'est pas un simple mal-être d'une jeunesse qui refuse d'entrer dans l'âge adulte (nous, la fameuse génération Y, les adolescents). Non, c'est un pourrissement profond d'une jeunesse à qui on a tout promis mais qui n'a rien reçu, l'écœurement d'une population qui se rend bien compte qu'on se sert d'elle pour les élections (je ne parle pas d'un certain F.H...), le désespoir de femmes et d'hommes qui ne croient plus en rien et qui, parfois, choisissent de se tourner vers les extrêmes (religions ou politiques).

Mais, il faut relever la tête, reprendre espoir. Nous sommes des femmes et des hommes pleins de ressources, capables d'accomplir de grandes choses, de réinventer un avenir qui nous semble si noir. Parce qu'on vaut mieux que ça.

Il a été décidé que mon contrat CDD ne serait pas renouvelé

Dévalorisation, Législation

Actuellement je suis officiellement "Demandeuse d'emploi", mais ça j'y reviendrai, mais avant cet été et ce pendant un an, je travaillais au Musée d'Art et d'Histoire, mon employeur officiel était donc la mairie de la ville, mais ce n'est pas d'elle dont je veux parler ici.

En juillet 2014, alors que j'étais en stage, non-rémunéré à la Médiathèque centrale de cette même ville, où j'habitais à l'époque, je reçois une réponse positive à une candidature spontanée. Il s'agit d'un poste de gardien de nuit pour le musée de la ville, contrat CDD de trois mois renouvelable, à temps partiel avec un salaire intéressant pour les tâches et l'effort demandé. De plus, ça me permettait de pouvoir aller en cours la journée, étant étudiante à l'époque.

J'étais réellement motivée par ce travail qui, je croyais à l'époque, me permettait d'avoir un pied dans la porte pour obtenir un poste plus en adéquation avec mes études (médiation culturelle et tourisme). J'étais toujours volontaire pour faire des nuits, week-end et jours fériés, même prévenue au dernier moment, cela faisait toujours une entrée d'argent supplémentaire.

Le jour de la nuit des musées 2015, soit le 16 mai, avant qu'arrive la relève du matin pour l'ouverture du musée, une personne de la société de nettoyage sonne vers 7h30 (1/2h à l'avance). Il pleuvait ce jour-là et ne voulant pas la laisser attendre, je la fait rentrer et la laisse commencer son travail. Lorsque la relève diurne est arrivée, je préviens et remets les clefs.

Ce n'est que quelques jours plus tard que la conservatrice du musée vient me voir à ma reprise de service pour me signaler ma faute, selon elle, très grave et ayant porté atteinte au musée, alors qu'il n'y a eu aucun préjudice dû à mon acte. Après concertation entre les différents responsables du musée, selon elle, il a été décidé que mon contrat CDD (mon 4e depuis ma première embauche) ne serait pas renouvelé et que mon travail avec eux s'achèverait à la fin du mois de juillet 2015.

Ne se contentant pas de cela, elle a également rédigé un courrier destiné à être classé dans mon dossier aux archives de la mairie expliquant pourquoi on ne me gardait plus au musée et en quoi mon acte avait été préjudiciable pour le lieu. Plus tard j'ai appris que la personne chargée de la relève diurne ce jour-là, avait délibérément exagéré et reporté les faits directement à la conservatrice et non à notre supérieur direct. Je tiens à préciser par ailleurs que la conservatrice est une déléguée CGT et, rien à voir, que

d'autres fautes plus graves ont été commises par ceux avec qui je partage le poste, sans qu'aucune sanction ne soit prise.

Est-ce normal ?

Aujourd'hui je suis une simple demandeuse d'emploi, portant ce fardeau que d'être sans emploi dans cette société et donc ayant l'impression de n'être rien aux yeux des autres (proches compris).

Uniforme et malaise

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques

En marge de mes études, j'ai travaillé plusieurs étés de suite pour un gros événement culturel qui se vante beaucoup de fonctionner sans aides de l'État. Je faisais partie d'une équipe censée accueillir le public, contrôler les tickets, installer/ranger des chaises, assurer la sécurité... Nous étions payés environ 9€ de l'heure, avec environ 3 à 4 h de travail par jour (enfin, par nuit plutôt) jamais plus de 4 jours de suite, autant dire que c'était vraiment pour l'amour de l'art. Les équipes d'accueil étaient sélectionnées soit par piston, soit sur leur physique, et à part la formation incendie, on ne bénéficiait pas de formation particulière pour remplir nos tâches - après ma première année, je devais moi-même rassembler les nouvelles recrues et leur expliquer en quoi consistait le job, sous peine d'avoir à gérer une pagaille infinie lors des premières soirées face au public.

Lors de mon dernier contrat, nous avons eu de nouveaux uniformes, comme c'était régulièrement le cas. Or, surprise : les pantalons taillaient bien trop petit, et si une bonne partie de l'équipe pouvait supporter d'être trop serrée, je pouvais à peine fermer mon bas d'uniforme - pourtant, j'ai essayé, et ma N+3 aussi, devant toute l'équipe ; une expérience.

Une collègue très menue qui avait le problème inverse a proposé d'acheter elle-même un pantalon similaire dans le commerce, mais nos supérieurs lui ont refusé d'avoir recours à cette solution. Pour ma part, j'ai inondé nos supérieurs d'e-mails pendant toute la saison, en réclamant la possibilité d'emprunter un pantalon d'uniforme d'homme (l'équivalent d'une taille 40 "femme") sans résultat. Après quelques jours où j'ai régulièrement fait des malaises dans les escaliers à force de porter un pantalon serré en portant de lourds cartons ou en montant des marches (nous avons beaucoup d'étages), j'ai fini par porter mon pantalon ouvert, caché par une robe sobre ressemblant au t-shirt réglementaire - mais sans que ce soit la tenue approuvée.

A l'issue de la saison, je n'avais eu que de vagues réponses de mes supérieurs, se renvoyant la balle pour ne pas avoir à s'occuper du problème ; j'ai ensuite cessé de travailler pour cette organisation. La culture me manque, mais les horaires de fin "entre minuit et 2 h, à voir" et le peu de considération de la hiérarchie, un peu moins. C'était, somme toute, un bel aperçu de la culture d'entreprise.

"Il y en a plein d'autres derrière toi qui attendent, estime toi heureux"

Burn-out, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression, Santé

J'ajoute ma pierre à l'édifice. J'ai bossé quatre ans dans l'événementiel, dans un marché de niche : la retransmission live d'opérations chirurgicales pour des congrès organisés par des grands groupes du médical pour vendre leurs produits (prothèses, instruments chirurgicaux...). Outre le fait d'avoir vu l'envers du décor de tout ce milieu (des opérations volontairement plus invasives pour la caméra -- on ouvre plus large, on passe plus de temps, on prend plus de risques uniquement pour le congrès), j'ai connu ce qu'est être intermittent dans une petite PME dirigé par un tyran.

Embauché originellement en tant que développeur web, j'ai dû apprendre sur le tas à devenir cameraman 3D, régisseur, technicien son... le tout pour un SMIC négocié dans la douleur à 1400 net après deux ans. Des semaines de travail de 70 à 80 heures, avec des nuits de sommeil de 2-3h si ce n'est nuit blanche pendant les congrès. J'ai dû également être ouvrier de chantier (dans cette même boîte), et me suis retrouvé à câbler des connecteurs réseaux dans une salle ouverte à l'extérieure en plein hiver dans un chalet de milliardaire en plein hiver à Courchevel (donc -5° pendant plusieurs heures) pour résultat de me retrouver malade comme un chien pendant mes vacances de Noël. Oui, ça sonne comme un kamoulox, mais c'est le boulot que j'ai fait, et c'est très, très loin d'être exhaustif. Tout ça sous le caprice d'un patron tyrannique qui considérait que du moment qu'il employait quelqu'un, celui-ci était un esclave qui devait accepter de faire tout et n'importe quoi dans n'importe quelle conditions.

Parce que, "il y en a plein d'autres derrière toi qui attendent un travail, donc estime toi heureux".

Après trois ans, j'ai vécu un burn out qui a duré un an et qui m'a mené à devoir prendre des antidépresseurs et anxiolytiques. Je ne pouvais plus retourner au travail parce que j'étais terrorisé par mon patron qui avait pris comme passe temps malsain de m'humilier devant mes collègues, ce parce que j'avais des convictions politiques différentes des siennes. Un médecin a eu pitié de moi en me voyant dans cet état et m'a mis en arrêt pendant plusieurs mois. Pendant ce temps j'ai fait toutes les démarches qu'il fallait auprès de la médecine du travail pour faire reconnaître mon harcèlement et les conditions de travail que j'avais vécues, sans succès. Personne ne m'a écouté, la responsable de la médecine du travail sur laquelle je suis tombé connaissant personnellement mon patron m'a saqué et n'a rien fait pour m'aider. Je m'en suis finalement sorti en démissionnant sans garantie de pouvoir trouver quelque chose

derrière (et donc sans aucune sécurité, aucun chômage).

J'ai eu la chance d'arriver à retrouver un autre job assez vite. Mais l'impression de n'avoir vécu tout ça pour rien, de n'être qu'un consommable d'une société tyrannique, qu'on presse et oppresse jusqu'à être jeté à la benne à ordures du pôle emploi.

Je sais pas si quelqu'un aura eu le courage de lire tout ça jusqu'au bout, mais je le dis haut et fort: putain oui, #OnVautMieuxQueCa ...

Milieu culturel et gaspillage

Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail

Je suis diplômé de médiation culturelle de l'art depuis novembre 2015 et depuis cette date je peine à trouver un emploi. En janvier on m'a trouvé une mission d'intérim pour un entrepôt qui gère l'envoi et le stockage de produit culturel pour certaines maisons d'éditions du Livre. Mon boulot a consisté à ré-entreposer les invendus de produits pour enfants de la saison de Noël. Ma mission consistait en le triage des produits en état neuf destinés à l'entrepôt d'avec les produits vraiment abimés qui étaient destinés à la benne à ordures...

Vu que le processus avait un mois et demi de retard, (j'ai été engagé le lundi matin et la date butoir du tri était le mercredi soir, soit devoir trier 33 cartons de 1500 produits) le tri s'est transformé en énorme gaspillage écologique et culturel puisque tout les produits neufs, en bon états mais qui avaient une étiquette à retirer, une simple page cornée, un emballage manquant, passaient aux ordures.

Ce qui a résulté en le gaspillage de 9 cartons pouvant contenir à peu près 1500 livres étant soit totalement neufs soit abimés et qui auraient pu être destinés au recyclage, aux hôpitaux, crèches, écoles, orphelinat etc...

Devant mon indignation et mon refus de jeter des livres, la responsable m'explique que la directrice des ventes de l'édition refuse de donner les exemplaires jetés aux plus défavorisés parce que cela casse le marché et les ventes... Ma mission consistait donc à donner un jauge de production à l'édition pour relancer une production de produits en Chine qui lui coûterait de toute façon moins cher que de trier assidûment les retours et éviter ce double gaspillage. Il a été même question à un moment de broyer directement le carton de retour sans l'ouvrir pour le trier par manque de temps ! Le fin mot de l'histoire c'est que pour quelqu'un qui vient du domaine de la culture, j'en suis tombé malade.

Voilà pour mon témoignage, il traite du monde pourri jusqu'à l'os de l'intérim, du gaspillage inconscient et de la surproduction délocalisée.

"J'ai choisi mon métier, pas la précarité."

Contrat, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales

Quand tu es conférencière (certains de mes collègues ont plusieurs masters, bac + 5...) dans un musée prestigieux depuis presque 15 ans avec comme contrat un CDI (un truc que presque personne connaît et qui t'exclut grosso modo du droit du travail des temps plein et des temps partiel...euh y a quoi d'autre !?!).

En 15 ans, tu as gagné une augmentation de 0,5 centimes de l'heure, on t'a demandé d'être de plus en plus disponible, alors tu as quitté tes autres boulots. Et puis voilà en 2015 plan vigipirate en France, les groupes ne se déplacent plus dans les musées, tu n'as presque plus de travail, ton contrat ne te garantit que 40% de ce que tu faisais tous les ans depuis des années, tu n'as pas le droit au chômage, la direction de ce musée prestigieux te dit que tu as choisi ton emploi, qu'être conférencière c'est ça, et puis que d'abord il y a pire ailleurs.

J'ai choisi mon métier, pas la précarité.

"J'ai continué, et terminé ce travail dans une souffrance extrême"

Dépression, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rythmes/horaires du travail

Ayant terminé mes études en juillet 2014, j'enchaîne/j'enchainais les petits boulots depuis mon diplôme, en attente de trouver un véritable travail dans ma branche.

C'est par le biais d'un travail que j'adore, mais qui ne m'engage que d'octobre à juin et qui n'est absolument pas à plein temps, que j'ai eu vent de la recherche de personnes pour travailler en billetterie, en CDD 35h/semaine pendant 5 semaines, l'été dernier.

Ayant de bonnes recommandations, je n'ai pas eu de mal à me faire engager. Nous étions deux saisonnières, engagées de début juin à mi juillet pour accueillir le public voulant s'abonner ou se réabonner à la structure, puis pour traiter informatiquement tous les abonnements.

Nous étions sous les ordres de la chargée de billetterie à l'année, qui avait, comme chaque année, besoin de renfort pour cette période.

Le logiciel permettant de saisir et d'imprimer les billets de concerts étant nouveau dans l'entreprise, nous deux nouvelles recrues ainsi que la chargée de billetterie permanente avons eu une formation d'une journée avec un moniteur spécialisé. Il nous semblait déjà assez clair que notre responsable peinait d'avantage à l'utilisation du nouveau logiciel, étant habituée à autre chose contrairement à nous, et cela la rendait assez stressée, frustrée que tout ne marche pas du premier coup.

Le "vrai" premier jour de travail fût intense mais intéressant, c'était en fait le seul jour pour lequel nous étions amenées à rencontrer le public en chair et en os, à discuter avec eux de leurs abonnements et de la programmation, mais aussi à être dans un espace lumineux, à la vue du public.

Dès le deuxième jour, nous avons été cantonnées à faire de la saisie informatique dans un endroit qui nous avait été aménagé rapidement, sans fenêtre et à l'abri des regards.

Notre responsable devenant de plus en plus stressée à cause de bugs du logiciel et d'incompréhensions diverses, nous avons commencé à sentir une certaine pression à chaque fois qu'elle passait dans notre petite pièce, à l'affut de la moindre de nos erreurs, et se lamentant sur la charge de travail qu'il nous restait.

La pression s'est accrue petit à petit, et notre environnement de travail est devenu

de plus en plus oppressant. La chef passait son temps à faire les cent pas derrière nos petits bureaux, au téléphone avec la hotline du logiciel pour grommeler de tous les problèmes qui s'accumulaient, ou du moins de ce qu'elle pensait être des problèmes (elle ne s'était, en fait, jamais vraiment penché sur le logiciel ni sur notre travail et ne voyait pas que nous étions dans les temps, même quand nous essayions de le lui faire comprendre et de la rassurer).

Nous passions nos journées devant un ordinateur dans une salle peu éclairée et sans source de lumière du jour, et nous commencions à redouter de sortir de notre pièce et de passer devant le bureau de la chef pour aller prendre une pause, tant ses regards étaient foudroyants et culpabilisants.

On nous a demandé de faire des heures supplémentaires, d'arriver une demi-heure plus tôt le matin et de repartir jusqu'à une heure plus tard le soir, de venir le samedi matin, que tout cela serait écrit sur nos contrats, qu'on n'avait pas le choix même si on avait des projets ou des obligations, parce qu'on était en retard, et qu'on ne s'en sortirait jamais.

Habitant à 5 minutes à pieds de mon lieu de travail, je n'avais pas réellement de problème au fait d'allonger mes horaires de travail (et j'avais besoin de ces sous), mais ma collègue, elle, n'était pas du tout dans le même cas et devait annuler d'autres projets professionnels ou familiaux à cause de ces changements de plannings de dernière minute.

Après dix jours très intenses, j'ai commencé à ressentir quelques vertiges, en rentrant chez moi, en me levant, puis au travail. J'avais des impressions de déréalisation, des chutes de tension, des montées d'adrénaline que mon médecin qualifia plus tard de crises d'angoisse, et je devais en conséquence m'allonger régulièrement quelques minutes pour me calmer, couverte par ma collègue qui me prévenait si notre responsable entrait dans la pièce.

Je me suis efforcée de rendre tout mon quotidien plus doux, à être dans les meilleures conditions possibles pour affronter mes journées de travail. J'ai mieux mangé, j'ai dormi plus, j'emportais avec moi des jus de fruits, je buvais deux à trois litres d'eau par jour. Au bout d'un moment, épuisée par ces crises d'angoisse et ces vertiges à répétition, je me suis vue aller me coucher directement en rentrant du travail, vers 19h, pour me relever uniquement le lendemain matin et y retourner.

Durant une fin de matinée, à bout, j'ai été prise d'une immense crise de panique, accompagnée de vertiges si puissants que je peinais à me tenir debout, à marcher. Après avoir dit à ma responsable que je prenais ma (courte) pause déjeuner en avance, je suis allée m'allonger dans une pièce au calme, mais cela ne passait pas.

Sous les ordres de ma famille et de mon copain que j'ai alerté, j'ai pris un rendez-vous chez le médecin le plus proche et suis partie dans la ville, sous une chaleur écrasante, tant bien que mal, m'effondrant presque à chaque pas.

Le médecin m'a fourni un arrêt de travail de cinq jours incluant mes deux jours de congé hebdomadaire, ainsi que des vitamines et des médicaments sans ordonnance contre le stress léger. Durant ces cinq jours d'arrêt, mes vertiges ont légèrement diminué mais pas mon anxiété, qui s'accroissait à mesure qu'approchait la date de mon retour dans l'entreprise.

Lorsque je suis arrivée, en avance, pour reprendre le travail et avoir le temps de m'excuser auprès de ma supérieure, je me suis en réalité faite accueillir par un torrent de colère, de mépris et de dégoût par celle-ci, me reprochant d'avoir lâché l'équipe, lâchement abandonné dans la difficulté.

J'ai pris sur moi (j'avais vraiment besoin de ces sous et je savais que mes cinq jours de travail en moins ne me seraient pas remboursés à cause de la durée de mon CDD), j'ai essayé de lui expliquer tant bien que mal ce qu'il se passait, que ça allait, qu'il le fallait, que je me remettai au travail.

J'ai appris à ce moment qu'une personne avait été employée pour me remplacer une journée et plus "en l'absence de nouvelles" de ma part, alors que j'avais contacté directement le service de l'entreprise concerné ainsi que ma responsable, directement sur son portable qu'elle nous avait donné le premier jour. Il fallait donc décommander cette recrue express et cela embêtait vraiment ma chef qui ne me sentait plus "fiable".

J'ai continué, et terminé ce travail dans une souffrance extrême. J'accumulais les compléments alimentaires, tous les conseils des pharmaciens, des anxiolytiques légers et un rythme de vie complètement détraqué, dormant 12 heures pratiquement chaque nuit.

Finalement, en travaillant dans cette pression extrême et si vite, si intensément, nous avons terminé le travail une semaine avant la fin de nos contrats. Notre responsable nous a alors dit qu'il fallait vraiment remercier celle qui était venue me remplacer une journée et demi, niant absolument tout ce qu'il s'était passé pour nous (ma collègue a, elle, fait un malaise vagal lors d'une journée très importante pour elle, un week-end), et le travail qu'on avait fourni.

J'ai alors voulu lui rappeler que nous avions énormément travaillé, particulièrement ma collègue qui n'avait pas eu d'arrêt maladie, et que la remplaçante d'un jour n'avait pas révolutionné les choses. Ce à quoi je me suis vue répondre qu'en bref, je n'avais pas à la "ramener" parce que c'était moi qui avait "foutu tout le monde dedans" à cause de mes absences (une maladie, en fait... de surcroît causée par le travail....) et que je devais m'estimer heureuse d'être dans une entreprise qui ne "jugeait pas", parce qu'à cause de mon jeune âge (22 ans) je ne connaissais pas le monde du travail mais qu'il était bien plus rude que ce qu'on m'avait montré ici. Sympa.

J'ai appris plus tard que cette responsable que nous avions était toute l'année tout en bas de l'organigramme de l'entreprise, qu'elle recevait elle-même une pression énorme de ses supérieurs tout en voyant son travail être complètement dénigré, on venait même

de lui avoir refusé une augmentation.

Cela n'excuse pas son comportement ni les conditions atroces dans lesquelles nous avons travaillé, mais apporte sans doute une certaine explication. Elle s'est retrouvée avec deux sous-fifres à ses ordres et nous a fait subir ce qu'elle devait probablement subir toute l'année de la part de l'ensemble de ses supérieurs.

Depuis, je me bats avec de lourds problèmes d'anxiété, qui bien évidemment ne sont pas dû exclusivement à ce travail et au traumatisme que j'ai subi durant cette période, mais qui ont été déclenché par tout ça. Je réalise également que je suis extrêmement méfiante à l'égard du monde du travail en général, et que malgré des soucis d'argent, je n'arrive plus à postuler spontanément à des "petits boulot", par peur que cela recommence.

Voilà mon témoignage, ma collègue et moi n'avons pas eu le courage de nous attaquer vraiment au problème, de nous opposer à des conditions pitoyables de travail et à une supérieure dominatrice et agressive. Nous étions/sommes jeunes, c'était pour moi la deuxième "vraie" expérience professionnelle que j'acquerrais, nous avons peur de perdre notre travail, de ne pas gagner ces sous dont nous avons besoin.

Mais en réalité, on vaut mieux que ça...

"Ne vous étonnez pas du nombre d'arrêts maladie dans la fonction publique territoriale"

Atteintes à la dignité, bore-out, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique,

Je suis responsable de médiathèque. Lors des dernières élections municipales, il y a eu changement d'équipe municipale.

J'ai vite compris leur objectif, me faire partir. Ils refusaient tous mes projets, il n'était jamais possible de voir l'élue à la culture, ils m'ont fait ouvrir la médiathèque seule (enceinte), ils ont demandé à mes collègues de ne plus m'adresser la parole, ils m'ont convoquée pour un soit-disant manquement au devoir de réserve en me menaçant d'un blâme. Bien sûr, aucune trace écrite.

J'ai fini par partir comme dix autres de mes collègues qui subissaient le même quotidien. Dans les collectivités territoriales, nous autres fonctionnaires sommes de plus en plus contraints de faire notre travail malgré nos élus. Malgré les pressions quotidiennes, malgré le dénigrement, malgré le manque de moyens, malgré les ordres qui ne tiennent en aucun compte de la réalité du terrain...

Ne vous étonnez pas du nombre d'arrêts maladie dans la fonction publique territoriale : au lieu de chercher le fainéant, trouvez plutôt le harceleur.

J'ai compris par la suite, que j'avais eu une agression sexuelle.

Burn-out, Contrat, Culpabilisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Humiliation, Législation, Magouille, Sexisme, Stress

Tout commence lorsque j'ai 18 ans, une première année d'université validée, j'ai la possibilité de travailler un mois dans une grande enseigne de restauration rapide. Très rapidement je remarque des problèmes. Pour commencer à l'entretien on me dit de but en blanc : "vous êtes mignonne, on vous mettra à la caisse". Ensuite, dans l'équipe, le personnel n'aime pas les saisonniers, et les managers non plus. J'ai commencé à avoir des réflexions et des surnoms amoureux de la part d'un chef d'équipe. Il appelait les filles "mon coeur", ou il disait des "je t'aime" comme ça pour rire. Un jour il m'emmène dans la réserve et il me touche le bras. Combiné tout ça avec une autre manager qui s'amusait à m'humilier publiquement. Là c'est trop ! Un soir, je viens avec mon père pour en parler, évidemment cette dame refuse. Je parle aussi du fameux chef d'équipe qui drague, on me répond que comme il a 36 ans et qu'il est toujours là, faut comprendre qu'il est un peu idiot. Le lendemain on me dit que je serai convoquée par le directeur, chose qui ne se fera pas.

Ensuite plusieurs années après, sans souci, je souhaite travailler au festival d'Avignon. Je postule dans tous les théâtres et on me répond à chaque fois qu'ils ne prennent que des stagiaires, question de budget. Etudiante, je me dis que c'est une belle opportunité, j'accepte. Rapidement tout ce qu'on m'avait dit à l'entretien s'avère être faux. Je dois être présente tous les jours et bosser pendant 7 heures non stop, sans jour de repos. De plus je dois gérer une caisse qui n'est jamais comptée, faire des réservations pour les jours à venir, donner les recettes de chaque pièces aux compagnies, bref un travail qui s'avère houleux lorsque rien n'est vérifié. Rapidement, je n'ai plus accès aux toilettes, doit manger entre les pièces tout en accueillant les publics et répondre à deux téléphones à la fois. Le directeur du théâtre commence à me menacer, me disant que je ne suis pas apte, idiote et que des compagnies ont fait des lettres me dénonçant, chose totalement fausse. Ce même directeur, qui supprime les messages en absence des deux téléphones comme ça j'ai le droit aux réflexions des spectateurs. De là, s'enchaîne des remarques sexistes devant les gens, les meilleurs étant "Toi je te prends dans les bois, t'es tellement fine que je te casserais tous les os" ou "si tu ne te dépêches pas, je te renvoie dans ton bordel aux Philippines". Sacrée ambiance. A la fin, problème de caisse : une partie de l'argent a disparu. Il dit que c'est moi et veut me faire une reconnaissance de dettes. J'ai compris que j'avais à faire à un manipulateur à tendances perverses; je décide de tenir bon. A la fin du festival, il m'insulte, me dit que je suis une sous merde, qu'à part mon cul je ne sais rien utiliser d'autre mais j'ai eu mon argent ! Toutefois j'avais appelé

plusieurs fois le département du travail et quand j'ai dénoncé ce que j'avais vécu, on m'a répondu qu'un stage n'est pas un travail donc rien n'est possible. Merci c'est gentil.

Plusieurs années se passent, sans grand problème, enfin si une fois où dans un centre de loisirs l'été, on ne m'a jamais acceptée parce que bon j'étais : pas de la région (c'était un petit village et que j'avais un peu bougé dans ma vie) , diplômée, tatouée et avec des idées novatrices. On m'a pourrie tout au long par une directrice qui était discriminante et raciste.

Hors périodes estivales, les contrats que j'ai, se passent relativement bien. On cherche des personnes pour travailler sur des longues périodes, ils ont besoin de collègues pas de pions ou de renforts, Les saisons, je trouve toujours cela plus compliqué.

Un autre été je deviens animatrice dans un chantier de bénévoles. Super ambiance nonobstant un animateur technique qui fait des réflexions sexuelles à toutes les jeunes filles. Lui avait 64 ans et la moyenne des bénévoles la vingtaine. Un jour je dois après une grande randonnée dans une rivière aller avec lui rechercher les voitures. Nous sommes obligés de faire du stop lui et moi. Ne souhaitant pas monter dans une voiture, le short humide je lui demande si le sien l'est. Il me demande que je n'ai qu'à vérifier. Bien sur je refuse il me prend ma main et me fait toucher son short tout en essayant d'aller vers la braguette. Aussitôt je retire ma main, il me rétorque qu'il n'allait pas me violer quand même. C'est évident, on était tous les deux, en pleine campagne, sans réseau et sans rien aux alentours. J'ai compris par la suite, que j'avais eu une agression sexuelle. J'en ai parlé à l'association mais j'ai jamais eu de retour.

Pour finir je vous témoigne d'une dernière expérience professionnelle que j'ai eu. Je suis embauchée pour faire une saison culturelle dans un musée. La structure admire mon parcours et décide de me laisser ma chance. Comme le lieu de travail est loin de mon domicile, on me dit que j'aurai un logement gratuit à partager avec les stagiaires. Chic, je me vois dans une super ambiance, bien colonies de vacances sur fond d'art.

Rapidement, je dois déménager, car mon logement doit être prêté à des artistes en résidence. Ensuite, arrive les stagiaires, recrutés sur la technique du "premier arrivé, premier servi". Je me retrouve donc, avec une équipe néophyte, qui pour certains n'avaient jamais fait ce type de travail. Alors oui, c'est normal en stage mais une équipe de 4 personnes dont aucun ne savait ce qu'il fallait faire, c'est pas toujours évident. Coup de chance la plupart étaient des gens supers et très motivés, un bonheur.

Par contre on apprend tous que dans cette équipe, il y en a une qui est là parce que c'est l'amie de la fille de la directrice, donc mi-stage/mi-job, elle est payée en partie. Les autres stagiaires non ; tous payés selon la convention des stages. Un autre stagiaire est là, mais ne veut rien faire. Rien ne l'intéresse, il veut juste "choper des filles" comme il dit. Il vient aux heures qu'il veut. Ne veut pas apprendre et surtout il s'en moque. C'est insupportable et je m'énerve. On me dénonce comme étant une fille autoritaire. Je suis convoquée et on me destitue de mes fonctions. J'apprends que cette dénonciation a été

faite par certaines personnes qui surtout, ne m'appréciaient pas.

Bref, mon logement, arrive à la fin du contrat je dois déménager, sauf qu'en fait, la structure ne s'est pas occupée à m'en trouver un autre. J'étais partie vivre dans le logement attribué aux garçons mais l'un deux ne comprenait pas qu'une fille non libre sentimentalement aille comme ça chez les hommes. Pour lui c'était pas concevable, il a fait des pieds et des mains pour me virer. La directrice lui a donné raison. J'ai compris qu'à ce moment c'était fini pour moi. Ils me donnent un lieu mais qui sert aussi de loge de concerts. Ce qui veut dire que pendant les soirs de représentation, je suis sans logement. A la rue, j'ai eu des coups de chance pour avoir quelques relations dans les environs pour un bout de tente. Ca les faisait rire au musée de me voir galérer. Tout le reste de la saison, je n'arrive plus à manger, à dormir et je commence à paniquer. Une fois le contrat fini, je rentre chez moi et rapidement je déclenche des symptômes de stress : c'est le burn-out.

Actuellement je suis suivie par un psychiatre, j'ai toujours des nuits mouvementées, mon état est très instable mais j'ai la chance d'avoir à nouveau un contrat similaire à l'ancien. Dans une structure qui a l'air d'être très agréable. Je me régale à venir travailler.

Alors il est vrai qu'on vaut mieux que tout ça. Même si certaines de mes expériences étaient très agréables, j'ai pas besoin qu'on me prenne pour un jouet à faire utiliser n'importe comment.

On rentrait pas dans le moule

Contrat, Législation, Rythmes/horaires du travail

Exemple de vécu/ milieu du spectacle vivant, anciennement salarié au Régime G et maintenant au chômage:

- Une succession de CDD pendant 6 ans avec 3 mois de césure pour que ce soit légal.

- Un salaire de 1457 euros net au bout de six ans quand mon ami touche 1600 net pour son premier travail...

- une augmentation réclamée accordée à hauteur de 50euros (non ce n'est pas une blague)

- avoir obtenu la possibilité d'une formation et lors de ma négociation d'augmentation, on m'a fait culpabilisé sur le fait qu'on m'avait pris en charge une formation et que je devais être contente...

- on m'a reproché le fait d'avoir "compté mes heures" et pris tous mes congés quand d'autres collègues ne le faisaient pas

- il m'a été clairement dit "tu sais dans quel milieu tu travailles, si tu ne veux pas rester, il y en a beaucoup d'autres qui attendent"

- Se sentir éjectable, remplaçable en un claquement de doigt, sans aucune considération

- on m'a reproché d'avoir été vigilante à ce que mon stagiaire ne fasse pas plus que ces heures

- je travaillais auprès du public et on m'a reproché d'être trop émotive, de ne pas mettre assez de distance. Excusez moi d'être vraie et humaine

- en période de festival, je bossais de 9h30 à 3h du matin sans que mes heures sup ne soient payées puisque c'est un métier "passion" et "qu'on connaît les conditions"

- je n'avais pas de fiche de poste, j'ai dû la faire moi-même, ce qui a dérangé!

- on ne m'a pas permis d'évoluer en statut alors que j'en avais largement les compétences

- j'ai stoppé ces missions avec beaucoup d'aigreur et de rencoeur et j'ai la sensation qu'on m'a poussé à partir alors que j'adorais ce que je faisais et que j'ai la sensation d'avoir laissé tomber "mes habitants" qui s'impliquaient dans nos projets.

- on nous incite à parler de notre bien être au travail et lorsqu'on en parle, aucune

empathie, aucune écoute, ton patron qui regarde son iphone...

- actuellement au chômage, on m'a proposé une mission intéressante pour un autre gros festival MAIS: mi temps sur 6 mois avec trois énormes missions. Pas de fiche précise de description de poste, une phrase à la "on verra tout ça quand tu seras en poste" et des "tu pourras prendre des services civiques et des stagiaires". Oui mais il faut du temps pour former des stagiaires et les accompagner!!! Donc j'ai refusé et j'en suis fière.

Fonction publique
(Hors monde hospitalier et
éducation nationale)

Perte de sens dans la fonction publique

Dépression, Santé, Situations/injonctions paradoxales

“Je rapporte ici simplement mon témoignage.

J'ai 23 ans, jeune diplômé de sciences humaines l'année dernière (Bac + 4). J'ai toujours travaillé à côté de mes études, durant l'année scolaire et pendant les vacances. J'ai eu quand même la chance d'avoir des parents qui pouvaient assurer un minimum financièrement, mais pour avoir ma totale indépendance, j'ai pas eu le choix, me trouvant à la limite des conditions pour bénéficier des aides du CROUS. Je me suis lancé dans un concours de la Fonction Publique (par mesure de discrétion, je ne parlerais pas de l'établissement où je travaille ...), que j'ai obtenu.

Je me suis retrouvé parachuté à Paris, à 700 km de chez moi, seul. Le boulot s'est révélé totalement inintéressant. Pire, il s'est trouvé ultra-hiérarchisé, dans son jargon administratif, dans l'organisation du travail, dans l'organisation physique des bureaux et de l'établissement. Je me suis retrouvé avec des supérieurs hiérarchiques moins diplômés que moi, et qui ne souhaitent pas faire certaines tâches parce qu'elles ne s'inscrivent pas dans leur missions de travail, déléguant ainsi aux agents de catégorie C, dont je fais partie. J'ai accepté ce boulot parce que je sais que le chantage à l'emploi est permanent actuellement. Mais il m'a fait perdre mon sommeil. C'est le vide total, la perte de sens absolu. Les perspectives d'évolution sont plus que restreintes (même pas 10 postes en concours interne cette année pour accéder à la catégorie B), les agents sont bridés alors qu'une partie d'entre eux ont la volonté et les capacités pour faire des choses intéressantes.

Au fond, la Fonction publique fonctionne selon un procédé injuste : elle propose des tâches en fonction du grade de l'agent, et non pas en fonction de son profil, de ses envies, de ses aspirations, de ses capacités. Or, justement, du fait d'un chômage structurel, la catégorie C se voit intégrée par des personnes surqualifiées, alors qu'elle doit permettre justement à des personnes moins diplômées de pouvoir trouver une place.

Face à cette perte de sens totale, je suis tombé dans la déprime. J'ai donc le choix de rester dans mon taff', en prenant tous les matins mes cachets pour avoir le courage d'aller bosser, ou bien de rentrer dans ma région natale, mais sans minima sociaux ou chômage.

D'ailleurs, l'individu étant en prise avec son époque et la société dans laquelle il évolue, comme faire comprendre sans avoir l'air de cracher dans la soupe, qu'on souhaite

quitter un CDI, dans lequel on se sent mal ? Au fond, vers quoi souhaite-t-on aspirer ? Personnellement, je n'ai pas pour dessein de gagner plus de 2 000 € par mois. Je veux juste me sentir utile, bien dans mon boulot, et pouvoir vivre décemment.

"Faites des études" qu'ils disaient. Toute ma génération s'est lancée, pour qu'au final on nous prenne pour des cons, qu'on nous refuse des emplois parce qu'on est "trop qualifié", ou au contraire qu'on n'a pas "assez d'expérience". "

Tom

Je suis tombée enceinte peu après ma première prise de poste

Discriminations, Pression, Sexisme

Je suis fonctionnaire, chef de service administratif, donc ne pas censée être à plaindre. Je suis tombée enceinte peu après ma première prise de poste, de jumeaux en plus. Aucune remarque là-dessus, je pensais passer au travers. Par choix je suis revenue 5 mois avant la fin de mon congé maternité (qui est très long pour une grossesse multiple).

Épuisée, j'ai demandé un temps partiel. Pour différentes raisons j'assume seule mes enfants. On me l'a accordé mais on m'a immédiatement parlé d'un changement de poste pour un service où je devrais être moins disponible ...

Je débute, je n'ai donc pas un salaire énorme (ça ferait bien rire les collègues du privé à même poste). Je ne peux pas me permettre d'avoir des horaires de garde à rallonge. Quand je pars à 17h40 alors que je suis arrivée à 8h on me dit que c'est bien trop tôt.

Je suis déjà arrivée en retard à la crèche parce que mon boss voulait me voir urgemment à 17h et m'a fait poireauter 45 min pendant qu'il passait un coup de fil privé.

Les astreintes sont facultatives. Pendant mon congés maternité, je me suis retrouvée inscrite à mon insu sur ce tableau sans que personne ne me mette au courant. Je l'ai découvert par hasard au détour d'un mail. Très pratique d'aller sur les lieux d'accidents sanitaires en poussette double.

Plutôt que de me laisser marcher sur les pieds, j'ai réagi et protesté contre les moqueries incessantes.

Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique

J'ai déjà eu plusieurs mauvaises expériences au travail, mais je vais me concentrer sur la plus récente, et surtout, celle qui a été la plus pathétique et la plus parlante.

Je travaillais dans une administration publique dans un bureau de 10 personnes plus un chef, qui se sont dès le début de l'année mises sur mon dos. Plutôt que de me laisser marcher sur les pieds, j'ai réagi et protesté contre les moqueries incessantes. Le chef a essayé de délier ça, sans grands résultats. Puis ne m'étant pas laissé faire, les collègues allaient se plaindre pour tout et n'importe quoi à propos de moi au chef. Finalement, il a fini par se laisser influencer, et vu que j'étais le seul à faire des pauses cigarettes, il a voulu me les interdire sous prétexte de "bon fonctionnement du service", c'est à dire que de temps en temps mon collègue n'ai pas à répondre au téléphone pendant que je fume...

Encore une fois je ne me laisse pas faire, et indique que la pause de 10 minutes par jour est un droit dans la fonction publique. C'est ainsi qu'il s'est mis à me surveiller et m'a fait un rapport dès qu'une fois par mégarde je suis sorti un peu plus longtemps que d'habitude, pour m'aérer l'esprit de cette ambiance de merde.

Suivant ce rapport, je suis convoqué chez le grand chef de service, a qui j'indique que je suis travailleur handicapé (problèmes psy) et que je suis incapable de rester assis toute une journée sur ma chaise sans bouger. Plutôt que d'accepter mes demandes, il me dit qu'il ne veut pas avoir à me "gérer" (ce sont ses mots), et me propose la mutation à la fin de l'année, que j'ai obtenue car :

1) je suis dans fonction publique, et beaucoup n'ont pas cette chance...

2) je suis travailleur handicapé, sinon il y avait peu de chance que je puisse bouger...

Bien entendu, la pression s'est accentuée sur moi jusqu'à ce que je parte, en m'attaquant sur la qualité de mon travail notamment, traquant la moindre erreur pour pouvoir se débarrasser de moi plutôt que d'attendre gentiment que je sois muté. Par protection, j'ai passé le reste du temps en arrêt de travail, car je recommençais à me sentir mal psychologiquement à cause de cette pression constante au travail. Si j'étais resté, j'aurais sûrement été poussé à la faute et aurait pu éventuellement passer en conseil de

discipline, qui peut amener au licenciement, ce qui signifie votre arrêt de mort quand vous êtes fonctionnaire...

Cet anecdote prouve que nous avons encore, à certains endroits, des droits, et que ces droits avec la loi El Khonnerie (oui je l'écris comme ça exprès), on veut nous les enlever!! Un jour, si cela continue comme ça, quelqu'un sera dans la même situation que j'ai été et n'aura pas ma chance, comme cela arrive déjà chaque jour aujourd'hui, cela va se généraliser de plus en plus. La loi travail c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Ma compagne enchaîne CDD et périodes de chômage depuis 2008, et je me dis que déjà j'ai bien de la chance d'être dans la fonction publique, alors que franchement, vous l'avez vu, c'est déjà loin du paradis et si on ne fait rien la fonction publique finira par ressembler trait pour trait au privé....

Travailleur public, je me sens néanmoins très très concerné par cette loi, et par la situation politique catastrophique en général. L'appel au 9 mars est une chance, et j'espère qu'il pourra déboucher sur un grand élan populaire type Podemos. Pour ma part, si je peux faire grève, j'irai!

Un pervers narcissique dans la fonction publique

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Santé

Je suis une femme de 29 ans, aujourd'hui au chômage après avoir quitté le poste de mes rêves (Responsable de secteur en bibliothèque) dans une ville d'adoption qui me touchait beaucoup, avec des collègues que j'aimais beaucoup, certains sont même devenus de vrais amis et je les vois encore aujourd'hui. Je ne me suis pas fait virée. Je suis partie.

Après 5 ans et 6 CDD au même poste, je n'ai pas renouvelé mon contrat.

Pourquoi ?

On vous dit que dans la fonction publique on est protégé. Que la Territoriale est une grande famille. Droite, juste, au service du public, c'est-à-dire des citoyens. Et qu'on y est tellement mieux que dans le privé. Je n'en suis pas si sûre. On est mal partout.

Mon responsable, directeur de la médiathèque, est un pervers narcissique proche de la soixantaine. Il a épuisé plusieurs collègues durant sa carrière, plusieurs collègues ses dernières années, avant que ça ne tombe sur moi. Chaque fois la hiérarchie était au courant, parfois les syndicats également et rien n'a été fait. Rien ? Ah non, j'exagère, pour le "punir" on l'a changé de municipalité... et on lui a confié un poste avec plus de responsabilité, plus de personnes à encadrer, évidemment un meilleur salaire. Une promotion en somme.

Bref, pour en revenir à mon cas. Un jour ce fut mon tour. Jeune, enthousiaste, je ne comptais ni mon énergie ni mes heures dans ce boulot que j'adorais. Je me donnais tellement qu'il a réussi à me faire rentrer dans une ronde infernale de projets qu'il fallait faire et défaire, de douches froides, un peu d'humiliations également. Un jour, épuisée, je lui ai demandé un entretien avec sa supérieure hiérarchique pour qu'elle m'explique elle, ce que lui ne voulait pas me dire : à quoi servait mon taf. C'est ce jour là qu'il m'a menacé.

De me démolir. Menace physique ou psychologique ? Je crois que cela m'a touché comme si j'avais reçu une claque.

Sonnée, c'est grâce au soutien de mes proches que j'ai trouvé la force d'en parler à mon médecin. Arrêt de travail.

Puis ce fut le début d'un calvaire d'un an : incompréhension de certains collègues, isolement, dépression. Lui qui enfoncé le clou de plus en plus et moi qui m'enfonçais encore et encore.

La hiérarchie était au courant, il a avoué devant eux. Mais rien. Les ressources humaines étaient au courant. Tout ce qu'ils ont fait c'est me convoquer à 1 contre 3 pour m'ordonner de me taire, de ne pas en parler.

C'est là que j'ai compris que je n'avais pas le choix. Si je voulais m'en sortir, il fallait que je me batte. Alors j'ai communiqué. Avec mes collègues, avec mes proches, avec les syndicats.

Il y a eu un petit mieux. Et puis changement de N+2. Son chef à lui est parti, un nouveau est arrivé, genre ambitieux et qui a pris des cours de management à l'américaine.

Et c'était reparti. Comme je ne me suis pas tue, comme j'ai parlé, il fallait me pousser dehors. Alors c'était chaque semaine des menaces de licenciement, devant les collègues mais aussi devant les gens venus à la bibliothèque, pendant les heures d'ouverture. Humiliation. Mais j'ai tenu bon.

Finalement, j'ai suivi le conseil de mon médecin, de mon mari, de mes psy (oui, j'en ai vu deux en même temps pour me sortir de là) : dès que mon mari a trouvé du travail ailleurs je suis partie.

Lui n'a rien eu. Ce n'était pas la première fois pour lui, et ça ne sera pas sa dernière. Il a détruit des santés, il continue, bien au chaud, bien protégé.

J'avais trouvé mon job de rêve, des collègues supers, et j'y croyais tellement fort, à cette belle fonction publique. A ce service public tellement sain, équitable, fraternel... Je suis tombée de très très haut.

Aujourd'hui je suis au chômage, mon mari à un travail (qui lui plait !) à temps partiel. Et je suis bien plus heureuse qu'il y a quelques mois.

Mais quand même, merde, On Vaut Mieux, tellement Mieux Que ça !

L'année de mes 45 ans...fut celle du craquage.

Burn-out, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Maladies/accidents professionnels, Rapports sociaux, Stress

L'année de mes 45 ans...fut celle du craquage.

Je suis cadre dans la fonction publique territoriale. Après un changement de fonction en 2010, petit à petit l'engrenage du malaise s'est installé. Pression, hiérarchie maltraitante, confiance en moi en baisse et relationnel difficile. Cette situation n'étais pas inconnue du top management mais on me considérait comme cyclothymique. Car coûte que coûte le travail sortait et il était bien perçu. Mes collaborateurs étaient impliqués et loyaux. En 2011, la situation se tend avec mon N+1. Épuisée, je suis arrêtée un mois. Puis retour. Je demande une mobilité. Mais compte tenu de la qualité du travail produit, personne ne s'empresse. Je parle régulièrement au DRH de la situation, mais il ne Un pervers narcissique dans la fonction publiquem'écoute pas. Je suis une personnalité, un fort caractère. A la maison, la situation se tend. Je n'arrive plus à décrocher du boulot. Plus la situation devient complexe, plus je me dois d'être totalement exemplaire...on ne doit rien me reprocher. J'en viens à oublier d'aller chercher mes enfants en classe, je ne dors plus, je grossis, je m'isole et surtout je me hais. Au printemps 2012, je me positionne contre la volonté de ma hiérarchie. J'apporte des arguments techniques, j'explique pourquoi. Je ne suis pas entendue. Je passe outre car ce projet doit obtenir une validation au plus haut de la hiérarchie. La validation ne tombe pas, au contraire, on demande à mon N+1 de revoir sa copie avec les mêmes arguments que les miens (juste du bon sens). C'est le début de la fin.

La bataille est ouverte. Le DG découvre le machiavélisme de mon N+1 et +2. Donc, je disais vrai... On m'informe d'une prochaine mutation. C'est trop tard. Mon mari est épuisé de mon épuisement, de ma surimplication ! Il s'en va.

La descente aux enfers débute. Arrêt, HP, traitement anxiolithique et antidépresseur lourd, thérapie.

J'ai refait surface. Ma hiérarchie de l'époque sévit toujours. Je crois qu'enfin le DRH a compris que je n'étais pas la seule "coupable". Maintenant, la culpabilité je l'ai laissé derrière moi, car longtemps, trop longtemps j'ai culpabilisé.

La vraie vie est ailleurs.

Fonction publique territoriale : sauve qui peut !

Burn-out, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Maladies/accidents professionnels, Rapports sociaux

A la fin de mes études en communication, j'ai eu la chance de trouver directement un poste en CDD au sein d'une mairie de banlieue parisienne. J'étais motivée, il s'agissait de mon premier emploi, j'avais envie de faire bonne impression auprès de mes collègues et de ma hiérarchie et notamment auprès du Directeur général des services (mon N+2) avec qui je travaillais directement. Mais, tout ne s'est pas passé comme je l'avais prévu : au bout d'une semaine à peine, il me convoquait dans son bureau pour me demander de mieux faire mon travail. A ce moment là, j'ai senti que la menace était également "physique" puisqu'il m'écrasait la main lors des poignées de main avec une force que je trouvais anormale - Toute la mairie avait peur de ce pervers narcissique aux pleins pouvoirs et mon N+1 ne m'a que faiblement défendu durant les un an de calvaire que j'ai vécu (mon N+1 reconnaissait pourtant que mon travail était bien fait et que j'étais un élément sérieux du service communication). Le Directeur Général humiliait de nombreuses personnes en réunion en les traitant d'incapables, de feignasses, de nuls. J'allais à chaque réunion avec la boule au ventre - et cela ne ratait pas, il m'humiliait aussi, en disant que j'étais une "incapable", "à côté de la plaque", que je ne comprenais rien... Bref que j'étais débile. Je ressortait à chaque fois avec les larmes aux yeux, il me faisait très peur...

Je suis quelqu'un de pugnace et obstiné et j'ai bien tenté de m'adapter aux attentes, de changer ma manière de travailler... Rien n'y a fait... et les humiliations continuaient, il m'engueulait devant 200 personnes parfois. Le DRH, à qui j'ai parlé de la situation, n'a rien fait. Il m'a dit que je n'avais qu'à me défendre en criant autant que le DG... Sérieusement ? à 26 ans ? quand il s'agit de ton premier poste et que le DG est ton N+2? Un conseil complètement inutile et aucun soutien.

Je n'ai jamais compris ce qui s'était vraiment passé. Je ne suis restée qu'une année là-bas avant de mettre un terme à mon contrat... question de survie ! Je sombrais dans la dépression, je ne profitais même plus de mes vacances et de mes week-end face à l'angoisse de retourner au travail. Il s'agissait d'un pervers narcissique avec les pleins pouvoirs... Les burn out, les dépressions, les absences pour "maladies" sont monnaies courantes dans cette mairie mais personne ne dit rien, tout est normal... J'ai eu la chance de pouvoir m'en aller car je suis encore libre de contraintes familiales ou de prêts bancaires, mais je pense à tous ceux qui y sont encore. "

Il devait être présent dans trois gymnases à la fois, en même temps...

Contrat, Heures supp', Législation, Situations/injonctions paradoxales

Bonjour, j'ai 18 ans et je n'ai jamais travaillé, je vais donc raconter le vécu de mon père.

Mon père était balayeur, un employé municipal d'une ville moyenne de province. Il travaillait seul, sur la voie publique, à 4h du matin, dans un quartier sensible. Normalement, il n'avait pas le droit de travailler seul sur la voie publique du fait de son handicap, il est malentendant. Ça a duré quelques années.

A un moment, il fut reconnu officiellement reconnu travailleur handicapé. La municipalité se voit donc obligé de le reclasser.

Les médecins interdisent formellement le travail sur la voie publique.

C'est à partir de ce moment qu'il va se faire exploiter par la ville.

Il sera reclassé à un poste de gardien de gymnase. Il est considéré comme un remplaçant, pendant 5 ans il fera le boulot des autres sans être titularisé au poste. Il continua de toucher son salaire de balayeur alors qu'il ne l'était plus (le SMIC, sachant qu'un gardien touchait plus). Les heures supplémentaires qu'il faisait quotidiennement n'étaient même pas comptées. Lorsque la personne qu'il remplaçait partit officiellement, on ne lui donna pas le poste, ça coûterait trop cher (bah oui il aurait fallu le payer comme un gardien, sans pouvoir être viré évidemment, parce qu'il était handicapé). Il fut donc baladé de gymnase en gymnase, là où on avait besoin de lui; Pendant une période, il devait s'occuper de 3 gymnases en même temps, ce qui est inhumain étant donné qu'il devait être présent aux 3 endroits.. en même temps !

Quelques années plus tard il obtient enfin officiellement son statut de gardien de gymnase, et voulait avoir le poste sur lequel il avait débuté, un grand gymnase. Mais la municipalité l'a placé à un poste où il n'y a personne, afin qu'il ne dérange pas.

Il fait le boulot de sa hiérarchie, il utilise sa propre voiture pour aller chercher son matériel de boulot, il doit acheter lui même ses produits d'entretien. Tout ce boulot supplémentaire prend du temps, il fait des horaires pas possibles, des heures supp non payées. Il travaille aussi le week-end, tous les week-ends, sans être payé plus évidemment. Il n'a du coup que très peu de vie de famille.

Je le vois très peu du fait de ses horaires, alors si en plus il doit travailler plus, je ne vais plus le voir du tout...Je pense clairement qu'il vaut mieux que ça.. Que l'on vaut tous mieux que ça..

Y EN A MARRE QU'ON OPPOSE LES TRAVAILLEURS AUX CHÔMEURS

Compétition, Culpabilisation, Dévalorisation, Magouille, Précarité, Rapports sociaux

Quand après 6 ans d'études, tu n'as pu travailler que 2 ans et chercher du travail 3 ans (et que tu te retrouves à 30 ans sans avoir rien construit et avec moins de fric sur ton livret A que quand tu avais à 12 ans):

- Parce que tu es partie d'un job en CDI lorsque ton employeur a souhaité que tu montes des dossiers au profit d'une entreprise du CAC40 qui voulait exproprier des gens pour construire des hôtels et un aéroport grâce à l'argent de l'État.

- Parce que, lors d'une autre expérience, tu as refusé ton 3e renouvellement de CDD qu'on te proposait après t'avoir menacée et intimidée suite à ta demande d'être payée tes heures sup de jours, nuits et week-end, à coup de 10 ou 14h d'affilée. Car, contractuelle de la fonction publique mais néanmoins embauchée par une administration qui ne dispose que de fonctionnaires détachés de leur ministère, ton statut ne dépendait (soit disant) d'aucun droit du travail (ni privé, ni public): "vous comprenez, c'est compliqué".

Alors je pousse moi aussi la chansonnette, grâce à votre porte-voix:

> Parce que t'as plus le droit d'avoir une conscience ou un esprit de service public quand tu veux travailler dans le conseil, montage de projets - politiques publiques (et dans bien d'autres domaines, c'est certain)

> Parce que si t'as une conscience ton choix est simple: le dégoût ou le chômage: ce qui revient au final au même.

> parce que pour Emmanuel Macron, je suis, au chômage, de celles et ceux qui ont "perdu" parce que "j'ai décidé de ne pas prendre de risque", que "j'attends tout de l'autre et que je n'essaie pas de me battre d'abord" (voir ref 1°2°) (je vous passe le caractère insultant du propos aux vues des prises de risques financières, matérielles et personnelles effectuées pour avoir un job)

> parce qu'il y a bien pire que moi, la petite blanche sans enfant à bac+5

Parce que Y EN A MARRE QU'ON OPPOSE LES TRAVAILLEURS AUX CHÔMEURS, PARCE QUE DROIT DU TRAVAIL ET DROIT A L'EMPLOI SONT DEUX CHOSES DIFFÉRENTES,

parce qu'on vaut mieux que de se faire opposer les "privilèges" de certains à l' "assistanat" des autres afin de mieux rémunérer les 1% toujours plus gourmands.

: on vaut bien mieux que ça!

Il ne faut pas pousser le bouchon.

Conditions insupportables, Dévalorisation, Discriminations, Rapports sociaux, Validisme

Si je vous écris c'est pour vous faire part de plusieurs choses à mon boulot dont je trouve injuste et ou que je ne supporte plus. Je craque par moment. J'ai parfois envie de démissionner ou de me faire muter mais je tiens bon !!

Je travaille dans la fonction publique dans le domaine de la maintenance informatique, je suis de l'Isère et je bosse pour une grande commune.

Je travaille là bas depuis approximativement depuis 6 ans d'abord en contrat aidé puis en tant que titulaire. Je suis en outre travailleur handicapé. Depuis quelques années j'ai l'impression plus que désagréable d'être pris pour un abruti, pour un bon à rien alors que je fais du mieux que je peux. 6 ans que je n'ai toujours pas les identifiants et mot de passe grand administrateur alors que des personnes qui viennent d'arriver fraîchement ou des jeunes en alternance les ont déjà. On me sort un tas d'excuses pour ne pas me les donner alors que j'ai 6 ans d'ancienneté dans cette municipalité. De plus certains de mes collègues me font de temps à autres des remarques désobligeantes sur mon style de vie, critiquent souvent mon travail et sont pour certains désagréable avec les utilisateurs. Bref je sais que je ne suis pas parfait et que ça m'arrive de faire des erreurs mais là il ne faut pas pousser le bouchon.

"La vie en rose de ces privilégiés de fonctionnaires."

Licenciement, Pression, Situations/injonctions paradoxales

Cadre dans la Fonction publique territoriale, je fais partie des 20% des salariés les plus riches. Pourtant, j'ai perdu 30% de mon pouvoir d'achat depuis 1995. Je n'ai que 40 € d'épargne à la banque. Je n'ai pas fini de payer ma maison. Je galère à payer les études de mes enfants.

Je me souviens d'une époque où un salarié faisant partie des 20% les plus riches était propriétaire de sa maison, avait une résidence secondaire, partait en vacances dès qu'il y avait des congés, avait parfois quelques biens immobiliers pour arrondir les fins de mois, atteignaient les plafonds de tous les livrets d'épargne bonifiés, s'offraient les services de quelques heures de ménage, de jardinage, faisait entretenir sa maison par des professionnels (peinture, décoration, réparations).

Entendu encore ce matin à la radio : "les fonctionnaires travaillent moins que la durée légale du travail de 1607 heures puisqu'ils font en moyenne 1584 heures." Cela oblige à un petit retour en arrière. En 2000, au moment du passage au 35 heures, les collectivités (surtout socialistes) ont montré l'exemple. L'horaire hebdomadaire est maintenu à 39h pour que les heures d'ouverture au public ne diminuent pas en échange de 20 jours RTT. Mais la négociation ne s'arrête pas là. Pour garantir des embauches en conséquence, tous les agents sacrifient leur 13ème mois. Un mois de salaire pour 23h de moins que la durée légale, est-ce si scandaleux?

Mais tout ça c'est sur le papier. Il existe une chose merveilleuse qu'ont appelée "la pointeuse". Elle donne des statistiques claires sur les heures réellement effectuées. Résultat pour moi, 14 heures supplémentaires par mois qui ne seront jamais payées, 168 heures sur l'année, soit 1752 heures. Pourquoi faire des heures me direz-vous? Par passion d'un travail pour l'intérêt général, pour avoir le sentiment en partant le soir que le travail est bien fait, pour que les usagers disposent des meilleurs services possibles. J'entends déjà ceux qui disent : "oui, pour les cadres d'accord, mais c'est pas le cas pour les employés de catégorie B et C." Alors j'ai vérifié les statistiques dans ma collectivité. En moyenne, un agent de catégorie B ou C réalise 8 heures de plus par mois, soit 96 heures sur l'année, soit 1680 heures. Le miracle de la fonction publique territoriale c'est qu'il est inscrit que les heures supplémentaires ne sont pas payées "sauf si elles sont réalisées à la demande de l'employeur". Sauf que l'employeur ne demande jamais, c'est l'agent qui veut traiter tous les dossiers qu'il a reçu dans les temps pour ne pas pénaliser l'utilisateur, pas l'employeur.

Face aux réductions d'effectifs, aux multiplications des nouvelles missions, la situation s'aggrave. La réponse de l'administration est merveilleuse. Un cadre est souvent sollicité pour des réunions impliquant des déplacements. Pour les collectivités locales, de nombreux cadres sont régulièrement amenés à se rendre au siège de la Région. Mais, il n'a pas le droit de dépasser l'amplitude horaire maximale de 13 heures sous peine de ne plus être couvert en cas d'accident sur la route, ni de dépasser l'horaire de 19h30. Un Directeur général des services est interrogé sur la manière de gérer ces exceptions. Sa réponse : "Personne ne vous demande d'enfreindre le code du travail, il vous suffit de quitter plus tôt la réunion. j'ai vu ainsi des collègues quitter à 14h30 une réunion débutée à 14h00 pour avoir le temps de rentrer au bureau avant l'heure fatale.

L'inflation réglementaire fait que les compétences des collectivités locales bougent sans arrêt, nouvelles missions, réorganisation des missions, sans compter les lubies à satisfaire comme le souhait de territorialiser l'action un jour et re-centraliser le lendemain. Pour la réorganisation d'une direction incluant 4 chefs de service, un nouvel organigramme propose 4 postes de chef de service. Les fiches de postes sont mise en candidature, interne et externe. Résultat, 3 chefs de service sont bien renommés mais un candidat extérieur (contractuel mais avec la carte du bon parti politique) est recruté. Qu'advient-il au dernier chef? Mise au placard, attribution de fonction bien en-deçà de ses compétences, jusqu'à ce que la personne trouve un poste ailleurs ou parte en dépression. J'entends déjà les réactions : "oui mais ça c'est pour les cadres, il y en a trop et puis ils ne font rien".

Sauf que le système progresse chaque jour. Dans le cadre de cette réorganisation, tous les postes, y compris ceux des agents ont été mis en candidature. Et voilà chacun en train de rédiger un CV, une lettre de motivation, de passer un entretien d'embauche. Après 25 ans de carrière ou plus pour certains, la pilule est mal passée. Au final, des personnes désignées sur les postes d'autres personnes, des personnes qui souhaitaient évoluer qui restent sur leur poste, des personnes extérieures recrutées, des personnes reconnues dans leur travail depuis des années "invitées" à postuler ailleurs car leur poste a été attribué à un autre.

Je pourrais continuer ainsi longtemps mais je ne supporte plus le "fonctionnaire bashing" alors que je ne vois autour de moi que des personnes passionnées, dévouées à l'intérêt général, compétentes, travailleuses, peu payées et de moins en moins (30% de pouvoir d'achat en moins pour tous depuis 1995). J'ai vu deux agents dans ma carrière qui ne satisfaisaient pas à ces critères. Un a été révoqué de la fonction publique territoriale pour insuffisance professionnelle, l'autre est toujours là et représente moins de 1% de l'effectif. J'ai du mal à imaginer qu'on ne trouve pas la même proportion dans les entreprises privées. Un petit % de personnes pistonnées qui font reporter toute leur charge de travail sur leurs collègues qui n'osent pas se révolter.

La vie en rose de ces privilégiés de fonctionnaires.

On Vaut mieux que ça.

Il aura fallu 10 ans pour enfin trouver un peu de stabilité."

Aliénation, Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Rythmes/horaires du travail

Je me permets ce témoignage. Je voudrais vous décrire le parcours pro de mon mari.

Il est arrivé en France en 2001. Il s'est engagé dans la légion étrangère où il a subi des humiliations au nom de l'excellence des entraînements. A sa sortie en 2006 il n'a quasiment aucune formation.

Après deux ans sans emploi fixe il est engagé comme éducateur dans une grosse association en région parisienne. Après 2 ans de CDD on lui propose un CDI. Mais le chef de service change et il se fait déloger à l'issue de 3 mois de période d'essai.

Après un an de chômage il trouve un nouvel emploi dans une grosse association parisienne. Deux ans après une nouvelle chef de service ne peut plus l'encadrer, elle le pousse à la démission avec le directeur. Ils l'appelaient tous les jours, ne le convoquaient pas aux réunions, ne discutaient plus avec lui que pour lui demander de signer sa démission. Il finit par céder.

De nouveau un an de chômage et un moral au fond du trou. Il retrouve un emploi dans la fonction publique. On lui promet de l'accompagner pour une vae qui lui permettra d'être titularisé. Depuis trois ans il enchaîne les CDD de trois mois. Tous les trimestres nous avons le stress de ne pas savoir s'il va continuer à travailler. Il travaille 12h par jour. Il travaille le soir et le week end parfois la nuit. Il arrive à avoir des semaines de 60h et accumule jusqu'à 100h supp.

Pendant ce temps nos enfants grandissent en le voyant peu et j'assume seule mon boulot et la vie familiale. Heureusement un concours s'est ouvert et il est depuis une semaine enfin titularisé. Il aura fallu 10 ans pour enfin trouver un peu de stabilité.

J'ai démarré ma vie professionnelle dans la fonction publique

Contrat, Législation

J'ai démarré ma vie professionnelle dans la fonction publique, une aide immense pour ma poursuite d'études, même si, initiales, elles ne furent pas très réussies... J'ai ensuite essayé beaucoup, donné autant, reçu moyennement dans les domaines d'activité du commerce, du transport et de la logistique... J'ai continué à me former dans ce dernier pour être aujourd'hui Masterisé (Bac+4), tout cela pour atteindre un objectif pourtant simple à mon sens, celui d'un emploi pérenne me permettant d'avoir quelques responsabilités et un salaire un peu plus élevé que le Smic... J'ai connu des périodes de chômage, beaucoup d'intérim mais je suis toujours resté positif en me disant que mon tour viendrait... Je croyais dernièrement être sorti du cycle de l'emploi précaire en accédant à un dispositif POEI (Préparation Opérationnelle à l'Emploi Individuel) mis en place par Pôle Emploi... Ce dernier me promettait un engagement en CDI en fin de formation, le Graal... Nous étions 14, 6 ont été effectivement recrutés, les autres, moi y compris sont restés au bord de la route pour une question de budget malgré l'engagement clair, précis, et signés par l'entreprise sur la convention POEI... Aujourd'hui, le groupe des « recalés » comme nous l'avons appelé vit plus ou moins bien cette issue, en ce qui me concerne, je le vis très mal, enfermé dans mon petit studio, je ne me cache pas, ni aux autres, ma déprime et je ne sais ni comment, ni si je vais pouvoir, rebondir... Mes pensées sont de plus en plus sombres... Il va tout d'abord falloir retrouver l'envie d'avoir envie... Bref...
#OnVautMieuxQueCa

Un centre de gestion de la fonction publique territoriale

Contrat

Je souhaite vous faire part d'un modeste retour d'expérience concernant une mission pour un centre de gestion de la fonction publique territoriale.

Après l'obtention d'un Master en droit public, j'ai entendu parler de ces centres de gestion, présents dans chaque département et chargés notamment de trouver des remplaçants aux agents absents à la demande des collectivités.

J'ai donc envoyé mon CV et j'ai été contactée assez rapidement pour un remplacement à une bonne cinquantaine de kilomètres de chez moi.

On m'a indiqué que compte tenu de la distance, j'aurai droit à des indemnités kilométriques et une prime pour les repas.

J'étais prête à faire plus de 100 km par jour pour acquérir de l'expérience, j'ai donc accepté la mission pour quelques semaines et pour un SMIC amélioré.

Je commence donc ma mission, sans même avoir rencontré quelqu'un du centre de gestion, avec un simple arrêté d'une page en guise de contrat de travail...

Je m'inquiète de n'avoir aucune mention de ces indemnités et de cette prime sur cet arrêté, le centre de gestion me répond que "c'est normal, ce n'est jamais indiqué sur un tel document", mais que cela figurera bien sur mon bulletin de salaire.

A la fin de ma mission, je reçois mon bulletin de salaire: ni prime de repas, et une indemnité kilométrique bien moindre par rapport à ce que j'avais calculé!

J'appelle le centre de gestion, on m'indique que c'est normal: les primes de repas ne sont comptabilisées qu'à partir de 40 km entre le domicile et le lieu de travail (trajet calculé avec Mappy, et non en fonction du kilométrage réel, alors même qu'un seul trajet était possible et représentait en réalité plus de 50 km), quant aux indemnités kilométriques, elles sont toujours calculées selon Mappy et seul l'aller est remboursé, pas le retour... D'où la différence de montant entre ce que j'avais calculé et mon bulletin de salaire!

Devant mon insistance, ils ont fini par me rembourser la prime de repas, mais pas la totalité des indemnités kilométriques, m'indiquant par écrit que j'avais "mal compris leur fonctionnement"...

La collectivité pour qui j'ai travaillé m'a précisé qu'il leur a été facturé 20€ de l'heure

par le centre de gestion pour mon travail...

Les centres de gestion de la fonction publique territoriale sont censés être des "exemples" pour les collectivités...

Si toutefois ce témoignage est publié, merci de le rendre totalement anonyme.

Fonctionnaire titulaire depuis 16 ans

Rapports sociaux, Santé

Fonctionnaire titulaire (bouh, salaud!) depuis 16 ans, j'ai longtemps préféré subir l'abêtissement allant de paire avec les tâches administratives stupides, par souci de confort. En comparaison de l'écrasante majorité des témoignages qui sont postés en réponse à cette action, je sais pouvoir me considérer comme "chanceux", je gagne 1500 euros par mois, un petit loyer et depuis quelques années, l'envie de trouver un sens à ma vie. Cela passe évidemment par l'absence de télévision, une consommation raisonnée, locale, et une implication sociale importante, bref, je n'ai pas l'impression d'être dans une impasse, comme beaucoup. Cela étant, je suis en arrêt de travail depuis des mois, car je ne peux plus travailler pour faire du papier, au détriment de l'humain. Depuis des années, je vois la dégradation du service public, les petits chefs, de plus en plus nombreux, de moins en moins compétents, consacrant une bonne part de leur temps à leur carrière, à cirer des pompes et à déverser leur mal-être sur nous autres, employés. Certains supportent, acceptent, ou pire encore, apprécient et jouent le jeu. Pour moi c'est trop dur, d'appartenir à une caste faisant le tampon entre des gens produisant quelque chose et nos dirigeants, servant aussi bien de bouc émissaire que de régulateur, pour que rien ne filtre vers le haut. J'y croyais, au service public, même après Sarkozy, je me disais que ce retour aux bonnes vieilles années de la délation et de la petitesse s'atténuerai, mais non. Je ne me sens pas patriote, je sais que ce mot est employé par les plus malins pour pousser les autres dans la direction qu'ils veulent, mais tout de même, servir le public avait pour moi son importance. Mais pas comme ça, pas avec cette inefficacité criminelle, cette posture d'intermédiaire, de fusible et de souffre-douleur pour des imbéciles sans coeur. Aujourd'hui, grâce à un médecin qui m'a expliqué que beaucoup étaient dans ma situation, je suis en arrêt de travail, préparant ma nouvelle vie, dans un domaine impliquant des passions et du bonheur pour les gens qui viendront me voir. Je vois beaucoup de monde, j'échange, mais retourner dans ce bureau, à faire du rien, ça je n'en veux plus.

Quand tu es contractuel...

Contrat

Nous les contractuels de la fonction publique, nous sommes les oubliés... Ah oui les fonctionnaires, la chance, ils sont la sécurité de l'emploi, les congés...

Mais les contractuels, on en parle?

Quand tu es contractuel, tu as le droit d'enchaîner un nombre infini de CDD durant 6 ans...Vive le CDD!

Quand tu es contractuel de catégorie C et B, tu es obligé de travailler à 70 %... Vive le temps partiel imposé!

Quand tu es contractuel, tu n'as pas le droit à la prime de précarité.. Vive la précarité!

Quand tu es contractuel, tu n'as pas le droit aux mêmes primes que ton collègue fonctionnaire qui fait exactement le même boulot que toi.. Vive les inégalités!

Quand tu es contractuel, tes congés ne sont pas payés.. soit tu les prends, soit tu les perds...

Quand tu es contractuel, tu n'as pas le droit d'avoir un plan de carrière...

Bref, quand tu es contractuel, tu n'existes pas vraiment... Dans mon établissement, on est plus de 50% de contractuels....

Je suis bibliothécaire

Législation, Santé

Bonjour,

tout d'abord merci pour votre initiative, je n'ai trouvé aucun soutien pour faire part de ma situation : le malaise au travail et l'abus des employeurs, dans le privé ou dans le public, réussit à intimider les collègues et fait visiblement peur aux proches qui ne pensent pas qu'on puisse être dans une grande souffrance au travail parce qu'on a le "privilège" d'être fonctionnaire et en plus cadre.

Mais ça n'est pas une chance : je suis bibliothécaire, j'ai 45 ans, je suis une femme, fonctionnaire de la fonction publique territoriale depuis 1997 et j'ai connu tous les statuts, y compris les CDD de 3 mois en travaillant pour deux mairies différentes.

Après avoir échoué plusieurs fois aux concours, j'ai persisté car je suis tenace et j'ai réussi mon concours en 2003. De toutes façons, je ne savais rien faire d'autre et j'ai toutes les compétences requises car développées par moi même depuis toute petite : curiosité, dynamisme, perpétuelle remise en cause de comment et pourquoi transmettre la culture et donner aux citoyens les moyens de développer leur autonomie, leur esprit critique, leurs connaissances dans tous les domaines, du droit à l'art.

J'avais rompu en 2002 mon CDD avec le maire pour lequel je travaillais à l'époque : je devais prendre 2 jours sur mes 25 jours de congés (pas de RTT car la durée de temps de travail officielle était de 35h alors que directrice d'une petite médiathèque je travaillais aussi pendant une pause déjeuner de 2 heures car habitant à 30 km de mon lieu de travail je ne rentrais pas chez moi). L'Elu pour lequel je travaillais à cette époque a tout fait pour me dégoûter de mon travail que j'aime pourtant encore. Son attitude faisait tout pour me brimer et ensuite il m'a reproché de ne plus avoir "la petite lueur dans les yeux" en tête à tête dans son bureau.

Je me suis donc retrouvée au chômage, j'ai passé et réussi le concours de bibliothécaire territorial (catégorie A). Ensuite, comme le veut ce statut, j'ai moi même cherché un nouveau poste. Comme dans le privé, on répond aux annonces quand elles sont publiées.

Au bout de 15 mois de chômage j'ai donc trouvé un nouveau poste de directrice de médiathèque en région parisienne.

J'ai eu 15 jours entre l'annonce de mon recrutement et mon embauche pour quitter ma région natale, la Champagne-Ardenne, où un poste m'était passé sous le nez au profit de la fille d'un ami du Maire de Reims de l'époque.

J'ai donc été embauchée comme directrice de la Médiathèque dans une ville des Hauts de Seine. Débrouillarda, j'ai trouvé une solution pour me loger avec un salaire de 1600 euros nets à l'époque. Je l'ai renégocié ensuite, les mairies pouvant jouer sur les primes (parfois arbitraires, car certaines sont obligatoires mais non distribuées, la ville pour laquelle je travaille s'accordant tous les droits et LE seul syndicat élu passant son temps à se prendre pour un psychologue sans faire valoir les droits des 1400 agents de la ville employés sous toutes formes de statuts et tous très mal payés, le DGS et quelques autres cadres ayant des avantages en nature dont le logement ne se rendent pas compte de la situation des agents).

Donc j'ai bossé comme une dingue, faisant évoluer avec mon équipe un établissement vieillot et négligé pour une médiathèque du 21ème siècle. Les Elus ayant l'illumination comme quoi une médiathèque leur donnerait des voix aux élections. Bien vu, grâce au travail acharné de toute mon équipe le Maire a été réélu avec 62% des voix au 1er tour en 2014 (52% en 2008). Rénovation de la piscine et du théâtre, arrivée du métro ont contribué à ce joli score. Parmi mes collègues, l'un deux gagne 1800 euros nets en travaillant depuis 1970 du mardi au samedi (donc pas de week end calé avec nos amis et nos familles, chaque samedi consacré à nos proches doit être pris comme jour de congé sur nos 25 jours et nous n'avons que 8 RTT remises en causes et réduites aujourd'hui pour un travail hebdomadaire de 37h30, nous ne récupérons pas les lundis et de pentecôte qui sont nos jours de congés malgré mes réclamations non revendiquées par LE syndicat) et 2 soirs par semaine jusqu'à 19h30. N'ayant pas les moyens d'habiter dans la petite couronne, il faut compter 1heure supplémentaire pour qu'il regagne son domicile. Comme pour la majorité d'entre nous.

Depuis début octobre, je suis en rechute d'un accident du travail qui date de novembre 2010 : je suis tombée dans les escaliers de la médiathèque ce qui m'a valu une hospitalisation en 2011 puis j'ai fait mon bon petit soldat, repris le travail et me suis bourrée de médicaments quand mes douleurs lombalgiques revenaient. Pour nos usagers. Et mon équipe.

En 2015, la DRH décide de réorganiser la médiathèque, sans aucune concertation avec moi. Profitant du congé parental de la responsable de l'espace jeunesse de l'équipe et du souhait de changer de service du responsable de l'espace adulte, on décide que les cadres intermédiaires ne servent à rien, de supprimer leurs postes et de m'attribuer un adjoint. L'établissement fait 1700 m2 sur 4 niveaux, mon bureau que je quitte dès que mes collègues m'appellent, est au 3ème étage et l'unique ascenseur commun aux 10 000 usagers et aux membres du personnel est perpétuellement en rade (c'est moi qui doit appeler mais pas moi qui gère les contrats de maintenance). Le syndicat ne dit rien lors du CCTP. La responsable s'inquiète car elle voit que je suis en détresse mais approuve et veut jouer à la psychologue en me disant de dialoguer avec la DRH qui m'a exclue de toute réflexion sur les nécessités d'une réorganisation. Nécessité due officiellement aux restrictions budgétaires suite à la baisse de la dotation de l'Etat dont on nous rabâche le

cerveau en toutes circonstances).

Fin septembre, mes douleurs liées à ma lombalgies deviennent insupportables. Je ne peux me déplacer pour assister aux 75 ans de mon père dans les Cévennes. Mon médecin traitement établit une rechute d'accident de travail. Il renouvelle mon arrêt, me prescrit des anti inflammatoires qui ne font plus effet, des séances de kiné (qui me font un bien fou) et enfin en janvier un mot pour le sésame du service rhumatologie de l'hôpital de la salpêtrière, qui m'avait soulagée en 2011 après avoir connu des douleurs montants entre 8 et 9 sur 10 sur l'échelle de la douleur.

Le 12 janvier, j'oublie de me rendre au rendez vous avec l'expert agréé par l'assurance de mon employeur : dès que je m'en aperçois, j'envoie mails, téléphone puis enfin un recommandé pour répondre au courrier envoyé par mon employeur le 27 janvier en AR (non présenté par la poste qui ne m'a même pas laissé d'avis de passage : le facteur...no comment) mais daté du 20 janvier. Samedi 27 février, je reçois un courrier de mon employeur (duplicata en courrier simple j'ai récupéré l'AR ce matin, le facteur ayant déposé l'AR dans ma boîte alors que j'étais chez moi et qu'il y a un ascenseur pour monter au 8ème étage). Mon employeur m'annonce qu'il me met en situation "absence irrégulière" (????????) et m'enlève mon salaire du 12 janvier au 10 février 2016. Un mois de salaire, mon seul revenu. Donc je ne peux payer tous mes frais fixes : loyer, charges, impôts, nourriture. Comme ça : pour m'intimider je présume.

Je travaille pour lui depuis 12 ans, je bosse le soir et le week end, je ne peux prendre mes congés que si un autre responsable (on est passé de 4 à 2) ne prend pas les siens car pour les usagers je tiens à ce que la médiathèque soit ouverte toute l'année : et j'en suis là ????????

Ben oui.

Bon courage à tous

J'ai fait le choix de ne plus être un esclave.

Dévalorisation, Rapports sociaux

je suis x, j'ai 44 ans et je suis dans ma 13ème année de service public après 12 ans dans le secteur privé. Je pense que mon témoignage peut apporter des solutions et un message positif à tout ce que je peux lire sur votre site internet.

Mon témoignage, le voici :

Après un CAP et 1 an de service militaire, j'ai commencé à travailler comme conducteur routier. Durant 8 années j'ai refusé tout CDI car je voulais garder une certaine indépendance dans mes choix de sélection des entreprises. J'ai donc géré les CDD, l'intérim et les périodes de chômage.

Au bout de ces 8 années, j'ai voulu connaître autre chose et j'ai intégré une multinationale de "X" au poste de magasinier-cariste. Tout d'abord en intérim puis en CDI.

J'ai travaillé près de 5 années pour cette entreprise qui respectait plus les chiens que l'être humain. Des milliards de chiffre d'affaire, mais aucune amélioration des conditions de travail, aucune possibilité d'évolution, des heures supplémentaires non payées, des refus d'augmentation, etc...etc... Le tout couronné par des hernies discales, une dépression, une remise en question de nos compétences permanentes et un stress due au chef de service heureux de vous rabaisser et de vous traiter comme des moins que rien.

J'ai donc décidé de prendre en main ma vie et je me suis lancé dans la découverte du service public... soit disant rempli de fainéant et super bien payé pour le boulot qu'on y fait !

Vu mon diplôme scolaire, je ne pouvais pas passer de grand concours, j'ai donc passé un concours de catégorie C....que j'ai réussi.

J'ai donc intégré l'administration Française.... ma déclaration d'impôt a vue mon salaire brut imposable baisser de 10 000€ dans l'année !!! ... sauf que la vie n'est plus du tout la même.

On se retrouve dans un nouveau monde, sans stress, ni course aux objectifs à la con, dans un nouveau monde où il est possible d'évoluer en permanence !

J'ai obtenu à l'aide de md'une Validité des acquis et de l'expérience, un BAC pro. J'ai passé des concours qui m'ont permis de devenir cadre B et donc d'augmenter mon pouvoir d'achat, j'ai rencontrer des gens formidables, qui bossent bien et qui aimeraient

vraiment faire progresser le service public.

Et surtout, je suis ravi d'avoir franchi le pas et surtout ravi de ne pas avoir écouté tout les jaloux qui crachent sur les fonctionnaires car pour moi c'est le seul et dernier lieu de travail où il est possible d'évoluer et où les conditions de travail et de prise en charge de l'humain restent présentes et actives.

Après 12 ans de privé, me voici dans ma 13eme année de public et pour rien au monde je ne reviendrai dans le secteur privé. J'encourage toutes les personnes en capacité de le faire à s'inscrire à des concours au travers des centres de gestion de leurs départements, à consulter les différents ministères sur internet pour surveiller et connaître les futurs concours à passer. C'est beaucoup de travail en préparation, mais ça vaut le coup. Tout n'y est pas rose, bien sur, mais la qualité de vie y est largement supérieure. J'ai fait le choix de ne plus être un esclave.

Graphiste / illustrateur / VFX

Graphiste Junior exerçant dans une ambiance sexiste

Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Précarité, Sexisme

J'ai été embauchée en tant que graphiste junior dans une toute petite boîte (2 personnes salariées en me comptant + les 2 patrons)

Mes patrons possèdent deux boîtes, l'une étant la cliente de l'autre. J'ai donc pendant près de 5 mois travaillé dans la même pièce que mes clients, qui pouvaient de ce fait voir où j'en étais dans mon travail, et de ce fait, me faire subir des « petites pressions » de la part des commerciaux.

« Petites pressions » consistant à me faire des remarques sur quel dossier je devais faire passer en priorité, et si je n'accédais pas à leurs requêtes, je subissais du chantage ("si tu veux que je demande à mon client les éléments en HD, fais moi d'abord ça, il faut que je finisse tôt ce soir »).

J'ai essayé de parler avec mon supérieur, mais en vain, l'entreprise dans laquelle je travaillais n'était que la prestataire de l'autre.

J'ai également subi lors d'un désaccord avec les commerciaux une sorte de harcèlement car ils étaient mécontents que je ne les ai pas couverts devant nos patrons en commun.

En effet pendant près de deux semaines on s'est acharné sur moi en me demandant toutes sortes de requêtes inutiles dans le but de me freiner dans mon travail et que je ne puisse pas respecter les délais (cela m'a clairement été dit au téléphone).

J'ai également très régulièrement effectués des heures supplémentaires non payées, de nuit, et non récupérables.(partir du travail à 23h30, pour avoir les derniers métros, y être le lendemain à 9h, et ce, plusieurs fois dans la semaine) . J'ai dû partir à l'heure une dizaine de fois en six mois.Tant pis si j'étais fatiguée. Mon supérieur quant à lui travaillait également le W.E.

L'ambiance ente les deux boîtes était détestable, et comme il y avait que très peu de femmes (3 femmes en tout) régnait une ambiance sexiste des plus insupportable (commentaires des plus déplacés sur des femmes qui passaient devant les bureaux, rire devant ma collègue gérait en expliquant qu'elle ne se sent pas bien « Ah mais tu es

enceinte ??? »)

À la fin de mon CDD de 6 mois, on m'a proposé un CDI (vu la conjoncture actuelle un CDI, alors qu'on est jeune diplômée c'est dur à obtenir !)

J'ai été contrainte de décliner l'offre, afin d'obtenir le chômage, car je ne pouvais plus supporter comment on me traitait.

Lorsque j'ai parlé à mes patrons des raisons qui me faisaient partir, on a minimisé ce que j'avais subi en me disant « Tu es une femme, tu ressens beaucoup les choses. »

Phrase qui m'a fait clairement comprendre que je prenais la bonne décision.

Voilà, je suis actuellement au chômage et tente de retrouver du travail.

J'espère que mon témoignage pourra montrer que oui, en particulier quand on débute, il faut serrer les dents et faire ses preuves, mais ne pas avoir peur de se retrouver au chômage, et dans une situation financière précaire si on pense que il y a des choses pas normales !

"C'est déjà une fleur que je vous fais en vous donnant du travail"

Contrat, Dévalorisation, Validisme

Je suis graphiste illustratrice, reconnue travailleur handicapé et je peux accepter uniquement les postes en télétravail, sur le papier rien de gênant pour le métier que je fais. Malheureusement la réalité est que les employeurs voient là soit une raison pour que je travaille gratuitement, soit de pas du tout me proposer de boulot par peur de pas avoir le contrôle sur ce que je fais, ce qui fait que pour l'heure je ne vis toujours pas de mon travail.

Pour la petite histoire, je terminais mes études à l'époque, un jour un potentiel client me contacte pour que je lui crée des motifs pour onglerie, il acceptait le télétravail mais au moment où j'ai parlé de contrat de travail, de devis et de salaire il m'a dit : « Vous serez payée lorsque j'aurais gagné de l'argent avec vos motifs pas avant, c'est déjà une fleur que je vous fais en vous donnant du travail. » Il était également hors de question pour lui de signer quoi que ce soit prouvant sa commande et le travail effectués.

Non, tous les patrons ne sont pas fautifs. Hélas, ces patrons là sont trop rares...

Atteintes à la dignité, Burn-out, Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Heures supp', Licenciement, Sexisme

Dans un premier temps, parce que j'entends souvent dire "c'est la faute des patrons", j'aimerais apporter un peu de nuance à ce propos : j'ai eu la chance, trop rare hélas, d'avoir mon premier emploi dans une PME où les deux fondateurs et patrons de la boîte sont des gens admirables et humains, proches de leurs employés et respectueux de tous. J'ai le plaisir de faire un contrat pro et un CDD (bien payé) sous leur direction, et je garde aujourd'hui encore contact avec eux, en tant que contacts professionnels mais aussi en tant qu'anciens collègues et amis. Je leur dois beaucoup, professionnellement et humainement, et je sais que dans les périodes difficiles que traversent toutes les PME, ils sont les premiers à se serrer la ceinture pour minimiser l'impact sur leurs employés. Ils prennent leur pause avec tout le monde : "la hiérarchie aussi est en pause". C'est parce qu'ils suivent ce principe que patrons, employés et stagiaires mangent ensemble et se divertissent ensemble autour d'un café, peu importe l'âge ou le poste. Ils n'hésitent pas à faire du covoiturage avec leurs employés et leur stagiaire pour aller manger tous ensemble dans une cafétéria, où d'inviter même les stagiaires à leur pendaison de crémaillère. Bref, ils témoignent du respect et de l'humanité envers leurs subordonnés, et c'est tout naturellement que nous leur rendons avec plaisir. Donc en conclusion : non, tous les patrons ne sont pas fautifs. Hélas, ces patrons là sont trop rares...

La suite de mon expérience professionnelle m'a cependant vite fait regretter cette période sereine de ma vie.

J'ai commencé par une première tentative infructueuse en tant que Freelance, où je me suis heurté à l'imposante présence du "gratuisme" qui gangrène le milieu des infographistes freelances (parmi d'autres métiers). "Pourquoi devrai-je vous payer alors que vous faites ça par passion ?", cette phrase peut sembler clichée ou surréaliste, mais elle est en réalité très répandue, bien que souvent implicite. Les arnaques, les fausses excuses et les contrats honteux sont autant de raisons qui m'ont poussés à revenir à emploi salarié.

J'ai finalement décroché un CDI à l'autre bout du pays après neuf mois de recherche. A 800km de ma famille et de ma concubine... Mais il me fallait ce boulot, car mes allocations étaient maigres (1 an de contrat pro n'apportant presque rien, je n'avais qu'un court CDD à faire valoir), le temps courait trop vite, et je commençais à perdre

confiance en moi. Aussi j'acceptai le contrat et me précipitai à 800 bornes de tous mes proches. J'étais tellement fou à l'idée d'avoir enfin un CDI que j'ai même laissé courir lorsque j'ai dû revoir à la baisse mes ambitions salariales (une belle erreur) : l'offre proposait un salaire très attractif, supérieur à 2K mensuel brut. Une véritable aubaine ! Vraiment ? Non, juste un mensonge. Dès le premier entretien d'embauche, le montant avait été revu à 2K brut tout rond (pour mettre à l'aise en début de discussion). Puis dès la fin de l'entretien, la négociation concernant mon manque d'expérience (le contrat pro compte pour des pâquerettes) révisa le salaire à la baisse. "La crise" et tout ça me faisait presque sentir privilégié, et je voulais ce boulot. Au second entretien, le salaire descend encore de plus de 200€, mais je parvins à arracher une augmentation annuelle sur les 3 premières années. Fort de cette "victoire", je signe. J'avais mon CDI et j'étais encore bien supérieur à un Smic. J'étais donc "riche".

J'allais enfin pouvoir m'installer. J'avais 10 jours pour trouver un appart et emménager à l'autre bout du pays. Après avoir visité de nombreuses horreurs qui ne méritent même pas le nom de logement, et dont les propriétaires ne sont rien moins que des parasites opportunistes, je finissais par trouver une colocation à un tarif tenable. Bien trop cher pour ce que c'était cela étant dit : une maison vieillissante et jamais rénovée, qui cachait habilement ses travers sous des travaux de surface au rabais ; sans compter une propriétaire constamment aux abonnés absents car elle prenait des vacances (entre deux périodes de rente ; elle ne travaillait pas), et pratiquant le tarif "hors horaires", c'est à dire qu'elle vous facture le fait de se déplacer pour un état des lieux si jamais il s'agit d'un week-end, d'un jour férié ou d'une plage horaire en-dehors de 11-12h et 14-16h en semaine. Autant dire presque à chaque fois. Mais les colocataires étaient très sympa, et c'est tout ce qu'il me fallait pour m'installer dans une ville inconnue. Je m'installais donc et commençais le travail aussitôt.

Il n'aura pas fallu plus que quelques mois pour m'apercevoir que le mensonge du salaire sur l'offre d'emploi était une stratégie déjà usitée sur mes collègues, et je découvrais avec amertume que l'âpre négociation de mon salaire (nettement inférieur à celui de mon précédent poste en CDD, et même à celui de mon contrat pro !) devait être considéré comme un véritable privilège : je faisais partie des "hauts" salaires de la boîte (parmi les employés s'entend). Cerise sur le gâteau, mes collègues féminines, plus anciennes que moi dans la boîte, et plus expérimentées, touchaient un salaire nettement inférieur au mien ! J'ai beau être un homme, je me sentais honteux (à tort) et offusqué (à raison) d'une telle inégalité. Mais ce n'était que le début. Que dire sur le fait que les augmentations annuelles (incluses dans le contrat écrit) ont cessés dès la seconde année sous divers prétextes, tout en ayant commencé avec 2 mois de retard, et que le nombre de stagiaires est allé croissant, à mesure que la boîte faisait des coupes dans le personnel, en commençant par les femmes... surprenant, non ?

Je suis resté trois ans et six mois dans cette boîte, et j'avoue que j'en suis ressorti aigri, épuisé et déprimé. Car durant ces trois ans et demi, j'ai vécu et été témoin de

choses qui ont détruit mon optimisme et ma foi dans le monde du travail : inégalité homme/femme, harcèlement sexuel par une cliente (oui, oui, je parle bien d'un collègue homme ce faisant harceler sexuellement par une cliente durant les réunions. Mes collègues femmes n'ayant fort heureusement pas eu à subir cela en plus des inégalités dont elles souffraient déjà !), heures supplémentaires impayées (à la pelle individuellement, à la benne à l'échelle de la boîte !), augmentation des "responsabilités" des employés (mais stagnations des salaires. Plus de charge de travail, pour toujours moins de temps), harcèlement moral (en particulier sur les plus fragiles), burn-out de plusieurs salariés et cadres (je suis parti avant, car je sentais qu'à terme je finirais par craquer aussi), exploitation à outrances des stagiaires (comment voulez-vous leur montrer et leur apprendre des choses quand on ne vous accorde même pas de temps sur le planning pour les encadrer, et qu'eux-mêmes n'ont aucun temps dédié à leur stage, uniquement de la production à la chaîne ?! Ils sont stagiaires bon sang !), etc.

J'ai assisté au licenciement de deux collègues femmes (dont l'une était parmi les premières employés de la boîte), sous prétexte que leur corps de métier "ne servait à rien" ou "qu'on avait pas assez de boulot à leur donner" (tellement peu à dire vrai qu'il fallait régulièrement qu'on s'entraide sans quoi on disparaissait sous la pile de travail). Et de venir m'annoncer dans la foulée que dorénavant j'assumerais leur travail en plus du mien car "c'est presque rien" (c'est vrai que deux métiers à part entière, c'est trois fois rien). Mais bon "souriez, le mois prochain tu auras un stagiaire".

D'ailleurs petites mentions spéciales pour les stagiaires tout de même : est-il normal en France de voir une boîte compter autant, sinon plus, de stagiaires que d'employés ? Est-il normal que ces mêmes stagiaires soient mis sous la tutelle de membre du personnel en vacances ou indisponibles ? Est-il tout aussi normal qu'on leur confie des projets entiers (et pas des petits, je parle bien de projet à gros budget et donc à grosse responsabilité), sans aucune supervision ni aucun salarié à temps plein pour les encadrer et les former à la tâche ? Enfin est-il normal de rejeter l'échec d'un projet sur le stagiaire à qui on l'a confié (seul et sans supervision) quand on est le patron de la boîte et qu'on dort sur son fauteuil pendant les heures de travail (ronflements inclus. Véridique)? Est-il normal de remplacer une employée compétente et déjà exploitée par une stagiaire sans tutelle et d'autant plus exploitée ? En ce qui me concerne, ce n'est pas la vision que j'ai des stagiaires, et cela m'a coûté de nombreuses heures de pause et d'heures sup' pour rendre leur stage un peu moins pénible et un minimum instructif sur leur métier...

Tout cela me ramène finalement à mon témoignage initial, où je parlais de mes premiers patrons, car je me vois obligé dans ma courte carrière de les comparer aux deux suivants : L'un fondateur et directeur de la boîte, l'autre co-fondateur et co-directeur de la boîte, mais en tant que salarié (une nuance importante, vous verrez pourquoi ensuite). Tout deux possèdent des parts d'investissement égales, et donc un poids égal dans la direction. Tout deux s'octroient un salaire très nettement supérieur à leurs salariés, mêmes les mieux payés (de l'ordre de 3x le salaire des chefs d'équipes, et de 5x fois les salariées

femmes). Tout deux prompts à demander à leurs salariés toujours plus d'efforts pour redresser la boîte, surtout lorsqu'il s'agit de rattraper les déficits d'un projet que tous les employés et les chefs d'équipes pointaient du doigt en criant que si on l'acceptait, on foncerait droit dans le mur. Et les patrons de rétorquer "mais non", d'accepter le projet, et de foncer droit dans le mur pour ensuite s'excuser brièvement en vous demandant de faire un effort pour rattraper la bavure. C'est là cependant que les deux commencent à ce distinguer : l'un capable de reconnaître (souvent beaucoup trop tard) ses torts, et de présenter des excuses (prévoir un délais tout de même), tout en essayant de se montrer plus à l'écoute la prochaine fois ; l'autre de rétorquer que c'est votre faute (aux employés), et qu'il faut maintenant vous bouger plus encore ("ha et les salaires auront peut-être des retards ce mois-ci"). L'un des deux croyait fermement en sa boîte, et a fini par y laisser sa santé (j'ose croire, malgré les désaccords que j'ai eu avec lui, qu'il va mieux aujourd'hui, car un désaccord ne signifie pas que je lui souhaite du mal. Hors je sais qu'il a essuyé les plâtres autant sinon plus que ses employés), prenant toujours plus de responsabilités pour essayer de maintenir la boîte hors de l'eau ; l'autre de répéter à outrance les erreurs qui coulait la boîte, entre deux siestes et une partie d'Age of Empire (véridique, pour les siestes comme pour le jeu), tout en harcelant ses employés, et en disant que de toute façon, si la boîte coulait, il s'en foutait, il était bientôt à la retraite ! Je vous laisse le soin de deviner lequel des deux avait un statut de salarié (le seul dont le salaire n'a jamais été inquiété par la situation financière de la boîte, et n'a jamais été versé en retard), et a quitté au dernier moment la boîte en usant d'un licenciement économique à son avantage ; et lequel a coulé corps et âme avec le navire, écrasé sous les conneries de son "partenaire", et dans l'incapacité la plus totale de lui tenir tête (souvenez-vous, ils sont à part égale). Il en suffisait d'un seul sur les deux pour ruiner le travail de l'autre, et quand la direction est aveugle, le navire fonce sur les récifs. Mais pas d'inquiétude, il y a un canot de sauvetage... ha non... le capitaine est parti avec. Dommage !

Il me faut maintenant revenir sur un point qui me semble essentiel avant de conclure : J'ai 25 ans à l'heure actuelle, et depuis mon premier travail rémunéré à l'âge de 16 ans, je n'ai eu de cesse de côtoyer des personnes de tout âge, des deux sexes, de toutes les ethnies et de tous les niveaux sociaux. J'ai vendangé aux côtés de sans-abris (dont un ancien chef cuisinier à la cuisine délicieuse), d'étudiants et de retraités (qui même après 70 ans vous apprennent encore ce que le mot "vigueur" signifie), tous passionnés et passionnants. J'ai travaillé avec des pères et des mères de famille, ainsi que des pères et des mères en devenir. J'ai travaillé avec des grands-parents et des futurs grands-parents, et même avec une arrière-grand-maman. J'ai également travaillé auprès des enfants (oui, même un jeune homme aux allures de viking peut faire du gardiennage et du ménage et apprécier cela). Je pratique aussi des loisirs qui réunissent des gens d'horizons variés autour d'une table, dans la passion et la bonne humeur. J'ai passé des week-end et des soirées merveilleuses où se réunissaient des passionnés de 18 à 60 ans, sans la moindre notion de "conflit générationnel". J'ai fait la pendaïson de crémaillère de mon patron, j'ai vu naître et grandir ses enfants et ceux de mes collègues. J'ai brisé les murs des équipes et

des secteurs aux heures de pause pour prendre des fou-rires avec des collègues qui n'étaient pas "de ma branche", et que je n'aurais pas pu côtoyer autrement. Tous ces gens ont en commun deux choses : ils ont offert aux autres des moments de bonheur et de partage dans le cadre du travail (ou de façon indirecte par les loisirs), sans jamais y faillir pour autant, et ils ont tous traversés des moments horribles dont j'ai été témoin durant ma courte vie professionnelle.

Et aujourd'hui, je vois le meilleur lutter pour continuer d'exister, et le pire être récompensé et encouragé. Car oui, c'est bien de cela dont il s'agit : ternir la dignité des personnes et détruire leur unité, au profit de toujours plus d'exploitations, d'inégalité et de pratiques indignes.

Pour conclure, je suis aujourd'hui au chômage : je suis toujours actif, tant dans ma recherche d'emploi, dans mes démarches de création d'entreprise et ma participation à la vie de plusieurs associations, sans oublier ma propre vie privée. Je ne vais pas faire un témoignage de plus sur le chômage, car je pense que les gens qui lise ces mots ont conscience du mal que cela engendre. Mais ma situation n'est pas la pire. Et c'est bien là le problème. Car cela n'a rien de réconfortant. Bien au contraire, c'est un sujet d'inquiétude : si dans ma situation actuelle, avec ce que j'ai vu et vécu, je dois me considérer chanceux, alors qu'en est-il de ceux qui n'ont pas ma "chance" ? Car si je dois me considérer "dans une bonne situation", je devrais également considérer tout ce que j'ai vu ainsi : "il n'a été que harcelé, et non violé", "elle n'a été que sous-payé, et pas réduite en esclavage", "ils n'ont pas été exploités, ils ont eu le privilège de travailler pour nous", "ils n'ont fait que un burn-out, ils ne se sont pas suicider", etc.

Sauf que je ne peux pas me résoudre à attendre ça. Car on vaut mieux que ça. Bien mieux que ça !

Quand le monde du travail nous oblige à l'indépendance.

Précarité, Santé

Le monde du travail est cruel, et il est difficile d'y rentrer. Si bien qu'il nous oblige à nous mettre un statut d'indépendant, précaire, sans revenu pendant les premières années, à payer des cotisations sur des sommes minimales qu'on préfère tout de même déclarer...

Je suis indépendante. Par choix, et par nécessité. Je ne me suis jamais fait d'illusion sur le monde du travail, et pourtant sortant des études je n'avais jamais trouvé de boulot. J'ai une santé qui fait que j'attrape tout ce qui passe, les périodes hivernales, je les passe plus souvent chez le médecin. Avec ces conditions je savais qu'un employeur allait vite me jeter. En plus je suis migraineuse. Qu'est-ce qu'on peut faire de moi ?

Je me suis donc mise en indépendante. Pas de soucis de santé qui m'empêche de travailler, et je gère mes horaires ! En plus je fais ce qu'il me plaît ! Illustratrice et artisan je travaille à mon rythme et je choisis mes sujets. Le rêve a première vue ! D'ailleurs tout le monde me le dit que j'ai fait un super choix, que j'avais de la chance. Mais on ne vit pas d'un rêve en sortant des études. On gagne très mal sa vie... Sans compter les clients qui « ne veulent pas payer pour un dessin », ou les contrats qui n'aboutissent jamais parce que je dois être trop cher... la communication, l'illustration, ou des créations artisanales c'est du temps, beaucoup de temps donc ça coûte cher....

Mes parents ont longtemps rejetés mes choix, pourquoi je me suis mise dans une situation de précarité alors que j'aurais pu avoir la sécurité d'un emploi. Pourquoi je me suis bloquée toutes les chances de faire ma vie comme je le voulais, avec des achats immobiliers tout ça ? Car oui, la petite maison dont je rêve tant je sais qu'aujourd'hui avec les restrictions pour obtenir un prêt je ne l'aurais jamais... Et pour cause...

Mon compagnon aussi est indépendant. Lui ça a été une obligation. Après avoir trimé pour retrouver un emploi alors que sa période de chômage se terminait et qu'on n'allait plus rien toucher pour payer un loyer, il a enfin trouvé une opportunité auprès d'une agence immobilière... Surprise, même dans ce domaine il n'y a plus de CDI ou de CDD, mais que des contrats en indépendant. Les débuts sont durs, on lui a dit « Tu ne toucheras rien avant au moins six mois, sur les contrats que tu rentreras ça prend du temps ! » du coup, il cumule avec un contrat à mi-temps auprès de l'éducation nationale, pour qu'on puisse subvenir à nos besoins vitaux. Nous sommes un couple d'indépendants, coupés de toutes chances de vivre propriétaire et sans devoir surveiller nos finances. Nous survivons plus que nous vivons, et c'est le marché de l'emploi et la mentalité de notre société actuelle qui nous a obligés à ça...

"J'en veux à la terre entière qui pense qu'on ne peut... Qu'on ne DOIT pas prendre de plaisir en travaillant..."

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Humiliation, Précarité, Pression, Sexisme

Je suis graphiste, illustrateur... Du moins j'aime encore le croire... Je vais avoir 30 ans le mois prochain et je considère cela comme une défaite...

Déjà parce que dans ma branche, la jeunesse semble être une qualité importante (j'ai vu des annonces d'embauche dans des salons étudiants qui demandaient 5 ans d'expérience) mais aussi parce que je suis encore le cliché du petit jeune qui galère.

Dans ma vie, j'ai livré plus de pizzas que de logos, j'ai fait plus de hamburger que d'illustrations...

Après 6 ans d'études il m'a fallu attendre pour décrocher un contrat. Un truc dans une entreprise qui malheureusement n'a pas su me former. De fait, il ont du me remercier. Je ne leur en veux pas... J'en veux au système absurde dans lequel je vais devoir me replonger.

Celui du marché de l'emploi, celui qui croit encore que détenir un diplôme permet de travailler. Celui qui nous oblige à faire des lettres d'amour/motivation enflammées toutes sur le même modèle pour des entreprises qui se foutent de nos efforts et de notre intérêt sincère et qui nous enverront, nous et nos espoirs à la poubelle, ou égarés sous la pile de papiers d'un ou d'une secrétaire bordélique.

Ce système qui se permet de me dire "vous avez démissionné d'un poste pourri pour un poste mieux payé, et vous avez commencé à travailler 50 minutes plus tard, ok, mais vous avez "dé-mi-ssio-nné"... Donc vous n'avez aucun droit...", ce système qui nous culpabilise de ne pas bosser mais qui nous fait savoir que personne ne veut de nous... Ce système qui nous fait croire qu'espérer un salaire c'est être vénal, et que la passion est à la fois critère d'embauche et prétexte à une sous-rémunération.

J'en veux à la terre entière qui pense qu'on ne peut... Qu'on ne DOIT pas prendre de plaisir en travaillant... Et que plutôt que d'échanger de l'énergie contre un salaire, en réalité, nous devons échanger des heures à faire la gueule contre une rémunération.

Au yeux de beaucoup, le travail n'est pas "produire de la croissance", le travail c'est "être à son poste alors qu'on voudrait être ailleurs." Et que si on y trouve plaisir et

motivation, alors on ne travaille pas.

J'ai choisis trois expérience à partager avec vous.

La première concerne un CDD en tant que vendeur dans une boutique dans un cinéma belge. Je prenais le poste d'une jeune fille licenciée car incapable d'expliquer un trou de 400€ dans sa caisse.

En plus du reste de l'équipe, quatre collègues se succédaient à ce poste, et il m'arrivait, par bonne volonté de filer un coup de main pour ouvrir une salle, nettoyer des sièges etc.

Nous étions sous la supervision d'une petite cheffe de 5 ans mon ainée qui avait mis en place une organisation très simple : Un cahier où devait être écrit les tâches réalisées et les tâches à faire le lendemain. Très vite nous avons été incités à faire de la délation sous forme de "mon collègue précédent n'a pas fait ceci, ou n'a pas nettoyé cela." Chose à laquelle je me refusais.

Il était possible qu'un problème ne soit pas résolu par ordre de cette cheffe afin que le coupable corrige lui même ses erreurs et se fasse mettre le nez dans son "caca", Et ce même si la personne ne revenait pas avant une semaine. Je préférais, surtout lorsque ça concernait l'hygiène du magasin (par exemple, sirop de soda renversé sur le sol de la réserve), solutionner le problème tout de suite, ne rien écrire dans le cahier et en discuter avec la personne ayant commis l'erreur. Ce qui me fut maintes fois reprochée.

Cette ambiance très saines était aussi très souvent ponctuée par les réprimandes de notre supérieure qui ne pouvait considérer que l'on prenne du plaisir en travaillant et nous rappelait à l'ordre au moindre sourire ou à la moindre plaisanterie faite entre collègues.

Très vite, étant le seul homme dans une équipe de femmes, une espèce de sexisme étrange s'est mis en place, afin de me faire sentir que j'étais un homme donc j'étais macho, donc j'étais sexiste. Ce qui me valu un rabaissement constant de mes capacités à travailler et semble il a utiliser mes facultés intellectuelles.

Le soir, la recette devait être placée dans des tube pneumatiques lesquels partaient dans une chambre forte, sauf pour un jour de la semaine où des convoyeurs venaient récupérer l'argent. En ce cas, la recette était mise dans un sachet et placé dans un coffre fort par le responsable.

Un soir que je finissais après quelques heures sup', une responsable et moi même comptions l'argent avant de le placer dans le coffre, lorsque nous trouvâmes, tombé dans les interstices du coffre, un sachet contenant 400€ et signé par la jeune fille licenciée avant mon arrivée...

A ma connaissance, rien n'a été fait pour lui présenter des excuses, ou même lui donner réparation.

Je dus quitter cet établissement à la fin de mon CDD, Je me souvient avoir longtemps demandé si oui ou non mon contrat était reconduit, au moins deux mois avant la date d'échéance. J'ai fini par avoir la réponse (négative) une semaine avant... Avec comme gentillesse "On te laisse une semaine, ça te laissera le temps de te retourner".

Toujours dans les galère, j'ai fini par croiser les offres d'embauches d'une enseigne de fast food laquelle fait son retour dans le pays.

Je vais passer sur les aberrations et normes d'hygiènes pas toujours respectées dans l'établissement où j'ai séjourné pour faire état d'un évènements qui m'a pour le moins choqué. (un parmi tans d'autre).

Étant barbu, il m'a été demandé de tout ratiboiser pour pouvoir travailler. Cela a été fait durant la formation au poste, formation durant laquelle les futurs responsables du magasin ont eu à gérer une affaire de harcèlement sexuel entre collègue sans jamais réagir et s'étonner deux semaines plus tard que la jeune victime (pourtant en pleurs devant eux) ne revienne plus.

Quelques temps après, avant l'ouverture, il nous à été demandé de nous aligner devant le comptoir. Un temps durant lequel les managers nous ont regardé, amusés, en nous montrant du doigts et en échangeant des "Ah... lui !" , "Ah... Y a lui aussi !"

Il a ensuite été demandé aux personnes désignées de faire face à leur collègues et d'entendre : "Alors ces messieurs, ils sont mal rasés... Vous voyez ? là... Donc ce qu'il vont faire c'est que aujourd'hui, ils vont pas travailler, il vont rentrer chez eux... Ça leur servira de leçon et ça servira d'exemple pour tout les autres... Hihi..."

Tous sont donc partis au vestiaire, sauf votre serviteur, qui à jugé bon d'aller s'expliquer avec la directrice de l'établissement en lui signifiant qu'il n'était pas un enfant, qu'elle n'avait pas à l'éduquer, qu'elle n'avait aucunement le droit de le donner en spectacle de la sorte, et qu'il était hors de question qu'il abandonne des heures de travail selon son bon vouloir et sur son jugement purement subjectif (je vous prie de croire que j'étais, lavé, propre et totalement glabre du visage.).

Dans ce restaurant, la salle de repos faisait 4m², était occupée par des cartons et des produits d'entretiens. Ses murs étaient tapissés de feuille A4 anxiogènes rappelant aux employés des points essentiels du règlement (comme de ne pas communiquer à propos de ce qu'il se passait en cuisine sur les réseaux sociaux), et toujours accompagnés de menaces et de sanctions écrites en rouge et allant parfois jusqu'aux poursuites judiciaires.

J'ai fini par quitter cet emploi malsain pour un autre CDI, lequel consistait en l'acheminement de produits pharmaceutiques et de parebrises dans une tournée quotidienne.

Le patron, un homme malingre d'une soixantaine d'année s'est très vite fait passé

pour un pauvre malheureux pris à la gorge par ses employés.

Son entreprise, sous traitante, était en concurrence avec une autre boîte de livraison qui travaillait en même temps que nous. Très vite, j'ai compris (ou plutôt on m'a fait comprendre) que les erreurs que je commettais (trop souvent à mon goût) étaient dues, non pas à ma maladresse, mais à ces collègues concurrents qui sabotaient mon travail (Vol de clef, dissimulation de produits, destruction de médicaments dans mon camion lorsque j'allais aux toilettes etc).

Très vite, aussi, le patron, m'a désigné un phare arrière sur le camion, brisé, et que je n'avais jamais vu en bon état. Ce phare cassé m'a été reproché une semaine après le début de mon contrat, on m'a fait savoir qu'il n'y avait pas d'argent pour le réparer. Néanmoins, j'ai fait les deux mois de ma période d'essais sans encombres, sympathisant avec les clients si bien que certains ont tenu à me mettre sur mes gardes, me faisant savoir que "chez Machin, les chauffeurs, ça tourne pas mal..." Je ne tenais pas à m'encombrer de nouvelles inquiétudes, déjà bien assez stressé par ma fragile et précieuses cargaison, et par ces rues décidément trop étroites.

Je n'ai donc pas été surpris de voir l'homme répondre un jour à mes salutations par l'ouverture d'une enveloppe, m'annonçant d'une voix peu assurée que "Fin de période d'essai, merci au revoir" et me reprochant donc, à la fin de la période, le bris surnaturel du phare survenu en début de collaboration. (survenu selon moi bien avant). Bref, mes compétences de conducteur étaient remises en questions, après deux mois à m'avoir laissé conduire quotidiennement... Quand j'ai soulevé ce point, on m'a fait savoir que des gens qui avaient le permis et qui cherchaient du boulot, c'était pas ça qui manquait...

Au final mon CV commence à se remplir, à déborder même.

Ce ne sont ici que quelques anecdotes choisis dans un océan de galère. (Je peux en raconter d'autre si le cœur vous en dit).

Je suis un Peter Parker de trente ans incapable, et de vendre ses photos/illustrations, et de trouver un emploi digne et stable.

Je suis un graphiste, un dessinateur, un illustrateur. Autant dire qu'aux yeux du monde du travail je suis un saltimbanque.

Il m'est arrivé de faire des logotypes à 75€ (300€ minimum pour un logo normalement...) pour la simple raison que je devais remplir ma gamelle, avec la sensation de brader des passes. (et encore, je suis heureux de ne pas encore en être là)

A mesure que je tourne en rond dans mon appartement, fatigué de diffuser des CV, d'écrire des lettres de motivation qui prennent 1000 fois plus de temps à être produites qu'à être mises à la poubelle. Je ne peut que m'accrocher au fait que... En principe, les opportunités ça se crée... Mais il faut croire que ça ne suffit pas.

Chercher du travail est déjà un travail en soi, et à force de portes closes, je ne sais plus si vraiment, je voux mieux que ça.

On va au travail comme on irait en prison

Dévalorisation, Heures supp', Licenciement, Magouille, Précarité, Rythmes/horaires du travail

Rien que le titre de mon métier actuel est quelque chose de discutable en soi.

Dans les pays anglophones, on dirait que je suis "VFX Artist" donc a traduire littéralement par "Artiste d'effets spéciaux".

En France, on dira que je suis... "graphiste".

Graphiste, qui semble t'il est un mot valise dans lequel tout le monde y place ce qu'il entend, même si de mon point de vue un graphiste est quelqu'un qui fera du dessin, sur papier ou vectoriel, pour du logo et autre.

Mais revenons plutôt a la dénomination anglaise qui me semble plus appropriée.

Je suis Artiste d'effets spéciaux.

Contrairement a ce que je croyais pendant une bonne partie de ma vie et ce que le commun des mortels s'accorde a penser, les effets spéciaux ne sont pas nécessairement l'affaire de créer des Orcs pour Peter Jackson ou placer une explosion derrière une star Hollywoodienne dans une production a gros budget.

En réalité, les applications des effets spéciaux sont multiples et variées.

On en retrouve tout aussi bien dans des films de science fiction ou fantastique, que dans des petits films ou même des séries TV françaises.

Un de mes premiers boulot aura été de travailler sur une série diffusée sur le service public, ce qui on s'accordera a dire donne très rarement dans le spectaculaire.

Puisque très souvent les effets spéciaux peuvent des retouches subtiles, comme ajouter une cicatrice sur un acteur, ou changer un paysage en arrière plan.

En réalité, il y a de très grandes chances que 90% des effets spéciaux présents dans des films et séries que vous avez vu, vous ne les ayez jamais remarques.

Ce qui est la preuve en soi qu'ils ont été très bien fabriqués, puisque notre objectif est de les rendre indétectables.

Si je vous en parle, c'est parce qu'au lendemain de la loi travail, j'étais navré certes, mais je ne me suis pas senti une seule seconde concerné.

Pourquoi donc alors ?

Parce que nous autres "graphistes", nous y sommes déjà.

Sur bien des plans, notre situation professionnelle correspond exactement à ce que les travailleurs de France et de Navarre auront droit si cette loi passe.

Pour commencer, il faut savoir que nous sommes tous soit Intermittent du Spectacle ou Auto-entrepreneurs.

Il y a quelques contractuels par ci par là, mais en réalité dans l'écrasante majorité c'est le statut sur lequel on sera embauché.

La raison pour laquelle nous sommes embauchés sur ces deux statuts est simple: ce sont tout les deux des statuts de Freelance.

En effet toutes les boîtes d'effets spéciaux n'engagent que par rapport aux "productions" qu'ils récoltent, donc ce qui peut arriver très souvent est que quelqu'un se fasse engager pendant un mois, et ensuite ne sera pas reconduit.

Pour autant je tiens à préciser que même quand une entreprise a son carnet de commande plein pour les 2 ans à venir elle continuera à embaucher en Freelance, pour se garder le droit de déloger l'employé.

C'est une situation instable que tous vivent, y compris ceux avec 10 ans d'expérience, qui explique pourquoi nous sommes sans cesse en recherche d'emploi.

Le site le plus scruté au travail, n'est ni la boîte mail, ni Facebook. C'est LinkedIn.

On m'a souvent rétorqué qu'avec un statut d'intermittent du spectacle on pouvait se la couler douce sur les indemnités conférées par ce statut, et si il est vrai que ça la façon courante d'obtenir des vacances dans ce métier, en réalité personne ne reste au chômage bien longtemps, surtout en début de carrière.

La peur de ne pas retomber sur un job est tellement immense qu'en réalité personne n'osera refuser une offre de boulot pour partir en "vacances", de peur que cela les condamne à ne plus rien recevoir de cette société.

Et pourtant des vacances, nous en aurions tous besoin.

Nous bossons tous 45h par semaines à minima, tout niveaux confondus.

Et je parle de bien à minima, les semaines de 60h sont monnaie courante et des pics à 70/80h ne sont malheureusement pas impossibles.

Pour l'avoir vécu en personne, au départ cela n'est pas si horrible que ça à vivre.

On en parle à sa famille, ses proches qui seront normalement compréhensifs.

Ensuite on se rend compte que certaines choses deviennent incroyablement compliquées à faire.

Retirer un colis à la poste, on doit concentrer les courses en un seul jour et ne rien

oublier sous peine d'avoir à attendre la semaine suivante.

Puis voir la famille et les amis devient chose ardue.

On essaye de faire des efforts, on va en soirée tard rejoindre ses amis.

Et vient le moment, ou la fatigue nous rattrape.

Ou la grasse matinée paraît un fantôme lointain.

On vient au travail comme on irait en prison.

On commence à compter les jours de la fin de production, en croisant les doigts de pouvoir partir en vacances.

Tout le monde vient avec les yeux cernés, et le goût amer de la contrainte.

Alors bien sûr on est animé par l'amour de notre métier.

Mais le poids des heures se fait ressentir, les crises de nerfs éclatent souvent.

Et la fatigue physique et morale ne cessent de grandir.

Et pourtant personne ne viendra remettre cela en question.

C'est la norme, c'est comme ça et c'est pas autrement.

Pour autant, ce n'est pas qu'il y a nécessairement trop d'employés par rapport à l'offre d'emploi.

Cette dernière est en réalité exponentielle depuis ces 10 dernières années.

Mais le chantage à l'emploi a pourtant bien marché.

Tout le monde déteste les conditions d'emploi mais personne ne vient les remettre en questions.

Et nous avons ni conventions collectives, ni syndicat pour venir nous défendre.

Ce qui explique la raison pour laquelle tout les "graphistes" débutants sont payés 80 euros par jour, soit un smic si il a la chance de travailler le mois complet.

Ce qui en fait non seulement le freelance le moins cher de toute l'industrie audiovisuelle, mais aussi un dépassement éhonté du salaire minimum quand on rapporte aux heures travaillées (avais je oublié de préciser que nos heures supplémentaires sont évidemment non payées ?).

C'est sans compter aussi les entreprises qui embaucheront des contrats pros pour les payer 70 euros par jour, ou certaines qui ne fonctionnent qu'aux stagiaires.

Tous évidemment travaillent au même taux horaire.

Et tous acceptent, dans l'espoir qu'en gagnant de l'expérience ils se feront mieux payés.

Ce qui n'est évidemment pas garanti.

Alors comment en est on arrivé là ?

La réponse est finalement assez logique: une compétition acharnée entre multiples sociétés qui a créé un phénomène de "race to the bottom". Pour recevoir un projet, toutes sont prêtes a sacrifier tout et n'importe quoi, et surtout la masse salariale.

La plupart ne font pas de profit, et ont juste de quoi les maintenir a flot.

Mais les financiers audiovisuels ont très bien joué cette compétition faisant qu'ils obtiennent d'année en année des effets spéciaux de moins en moins chers.

Quant a moi ?

Eh bien moi je ne suis plus en France. Je travaille en ce moment en Angleterre.

Ce n'est pas la panacée loin de la, j'ai les mêmes conditions de travail et mes heures supplémentaires ne sont toujours pas payées. Mais par contre, je suis largement mieux payé, le double de ce que je gagnais en France.

Et je ne suis pas le seul a m'expatrier dans ce métier.

Chaque année, une bonne demi centaine de graphistes part s'expatrier au Royaume Uni, Australie ou surtout Canada pour travailler, des pays dans lesquels la paye est sensiblement plus décente.

Beaucoup m'ont rétorqué a juste titre, pourquoi continuer a exercer ce métier si il est aussi vérolé. Et il est vrai que récemment je songeais a une réorientation professionnelle.

Mais avec la Loi El Khomri, en réalité, je n'aurai plus d'autre meilleure option.

Des que je reviendrai en France, je serais dans les rangs des manifestants.

J'ai vécu ce futur et je ne souhaite a personne de le vivre.

Nous avons tous qu'une seule vie, et c'est une vie où on mérite d'avoir une vie de famille, une vie sociale, une vie sentimentale, et des bonnes conditions de vie.

Et ca, ca vaut la peine de se battre.

Merci encore d'avoir lu mon témoignage jusqu'au bout.

Je suis infographiste

Burn-out, Conditions insupportables, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress

Je suis infographiste, statut technicienne, 37h et demie par semaine sur mon contrat, payée sur 12 mois, pas de 13^e mois, de prime, de RTT ou autre avantage (petite boîte, pas de CE).

J'ai 5 ans d'ancienneté, et je suis la seule infographiste de la société. Mon entreprise monte en puissance chaque année et chaque année on me demande de faire plus sans ressources supplémentaires.

Mes horaires : 9h-18h, une heure et demie pour manger le midi. A moi de m'organiser pour faire tenir "mes tâches" dans ces horaires.

La vérité, c'est que le matin j'arrive plus tôt pour rattraper le retard de la veille, que le midi, je ne prends jamais ma pause en entière (quand j'arrive à en prendre une), que le soir, je ne quitte jamais à 18h. Ces "extras" ne sont pas rémunérés (après tout, "personne ne m'y oblige"), et on a fini par me donner une clé pour que je ferme en partant, les soirs où je reste vraiment tard, et que tout le monde est déjà parti. Mais je ne suis pas la seule dans l'entreprise à qui ça arrive, alors c'est "normal".

Quand je demande une priorisation de mes tâches, on me répond "il faut le faire, c'est tout".

Quand mon chef a appris que je voulais quitter l'entreprise, il m'a demandé de rester, et m'a avoué qu' "il faudrait deux personnes pour te remplacer, tu comprends, tu travailles vite et tu es organisée". Deux personnes à former à nos procédures... une perte de temps pour lui qui fait encore plus d'heure supplémentaires (gratuites) que moi...

Au bout de 5 ans de ce régime, j'ai fini par le payer physiquement. Il y'a quelques mois, gros coup de fatigue, anémie, insomnies, le corps suivait plus. J'ai fini par aller voir le médecin (sur mes heures de travail, c'est que ça allait vraiment mal) qui m'a arrêté 3 jours. Sur le coup, je ne voulais pas de cet arrêt, je "n'avais pas le temps". Je me suis fait engueulée par mon médecin traitant (que je remercie aujourd'hui) qui me l'a imposé. Je suis rentré chez moi et j'ai dormi, pendant 3 jours. Une fois la pression relâchée, je ne tenais littéralement plus debout, j'ai passé 3 jours dans mon lit.

Quand j'ai repris mon poste, un collègue est venu me demander ce qu'il s'était passé : elle avait "entendu" que j'avais pétié un plomb et que j'étais parti "réclamer" un arrêt à mon médecin, parce que j'en avais marre et que je n'avais plus envie de bosser... par convenance, quoi.

C'était la première fois de ma vie que je me suis retrouvée en arrêt de travail, la

première fois de ma vie que je passais 3 jours dans mon lit, épuisée par mon travail... mais ma direction et mes collègues me l'ont reproché et ont pensé que c'était un caprice..."

Industrie

Un Bac+5 pour emballer des vérins hydrauliques sur des palettes

Contrat, Magouille, Problèmes d'éthique

Lorsque je travaillais dans l'industrie, je me suis confronté à un souci : la confusion entre les métiers (et donc la disparition de certains métiers). J'étais de "concepteur de produits industriels", en quelques mots je recueillais les problèmes d'un client, je le formalisais dans un "cahier des charges", puis je l'analysais et je proposais solution technique sous forme de dessins industriels.

Mon "cœur de métier" était donc la création de machines répondant à un problème particulier. Du coup mon travail se concluait par l'apport d'un dessin d'ensemble de la machine et d'une multitude de dessins de définitions de toutes les pièces à créer pour l'exécution de cette machine. Cependant ce métier est englobé sous appellation "dessinateur projeteur" en milieu professionnel : en quelques mots tu dessines des pièces avant de les fabriquer.

En discutant avec des retraités je me suis aperçu qu'avant on distinguait le "bureau d'étude" du "bureau des méthodes", soit l'étude de "ce que l'on doit faire" avec l'étude de "comment on doit le faire". Aujourd'hui les deux métiers sont confondus. Du moins "le bureau d'études" est englobé dans le métier de commercial et le "dessinateur projeteur" devient un exécutant technique répondant aux volontés des commerciaux et devant développer machines autour des incohérences commerciales...

De plus, et dans une expérience plus personnelle, il y a quatre ans, je rentre en intérimaire dans une société comme "dessinateur projeteur". A ma grande surprise je me rends compte que la moitié de la journée est consacré non pas à l'étude des produits à développer mais à des travaux divers (préparation des pièces détachés, gestion de stock, commandes diverses...). Je me propose donc pour séparer ces compétences (souhaitant alors décrocher mon CDI!!!) pour revaloriser le travail d'étude des produits. Me voilà donc catapulté "magasinier", faisant progresser ainsi les conditions de travail de mes collègues, mais me récupérant toutes les charges inintéressantes de la société.

Cependant j'avais l'espoir de lendemain meilleur, du fait que le directeur de la société m'avait promis que cette situation ne serait que de 5 ans, le temps que je mette en place les procédures du magasin.

Heureux, je m'attaque "corps et âme" à cette tâche, cherchant à développer une

base de données fixant les compétences de chaque services de l'entreprise, retraçant l'historique des chaque projet, mettant la "qualité" au centre du process ! De quoi se faire détester du reste de ses collègues, et faire avorter le projet dès la présentation (mais je ne m'en étais pas rendu compte à ce moment).

Le paradoxe de cette situation fut atteint lorsque l'on m'a chargé des expéditions: je passais 75% de mes journée à faire et manutentionner des palettes. Sentant mes limites arriver, je proposais des solutions, toutes m'ont était refusé, ou détruite par une exception. Au final j'avais un Bac+5 pour emballer des vérins hydrauliques sur des palettes !!! Mais j'avais participé à l'augmentation de 30% du CA!

Tout a fini l'année dernière lors d'un entretien avec mon directeur, dans lequel il a souhaité repousser mon échéance de 5 ans à 10 ans pour pouvoir établir les procédures magasins. J'ai signé une rupture conventionnelle de contrat, entraînant derrière moi le départ de 4 salariés, de 2 directeurs, de 3 de mes successeurs et ramenant le CA à ses valeurs passés.

En conclusion, la destruction du droit du travail détruiront les petites entreprises au profits des grosses, car la course à la rentabilité à cour terme amplifie les tâches qui m'incombent qu'à une personne dans l'entreprise. J'entends par là que je n'ai jamais était payé comme "concepteur de produits industriels", mais c'est mes compétences annexes qui ont été valorisés, en tant que "bureau des méthodes", bricoleur en informatique, monteur, peintre, conducteur de chariot élévateur, etc...

Le droit du travail fait l'éloge de la lenteur, dans le sens je réfléchis à mon travail, à améliorer mes conditions. Sa destruction mènera à une destruction de nos compétences car non rentables.

J'ai travaillé dans l'industrie agroalimentaire

Contrat, Législation

J'ai travaillé dans l'industrie agroalimentaire alors que je venais d'avoir ma majorité.

C'était du travail à la chaîne "basique" et nous étions beaucoup de jeunes (intérimaires, saisonniers...) à travailler dans cette entreprise, et les manquements au Code du Travail y étaient légion.

Nous travaillions au minimum six heures par jour, debout, immobiles (sans avoir le droit de bouger ou de nous asseoir, car cela "diminuait notre productivité" selon le patron), avec seulement dix minutes de pause lorsqu'on nous y autorisait (j'ai fais ma période d'essai de deux jours sans y avoir droit...), et qu'on devait même demander la permission pour aller aux toilettes. On venait nous prévenir cinq minutes avant la fin de notre poste qu'en fait non, y'avait eu une nouvelle commande, on devait rester encore deux heures. Parfois, à la fin des deux heures supplémentaires, on revenait nous voir pour nous dire de rester une heure de plus.

Oh bien sûr, celles et ceux qui voulaient partir pouvaient le faire mais "c'était pas la peine de revenir le lendemain alors".

Au final on se tapait des semaines de 50h, et les personnes mineures de l'équipe (auxquelles le chef adorait faire des propositions lubriques et déplacées, au passage) qui faisait exactement les mêmes horaires que nous.

Après cette "expérience", je me suis jurée de ne plus m'abaisser à subir des conditions de travail ignobles et deshumanisantes, et je me suis mise à devenir sélective quant aux postes pour lesquels je postulais en me disant que je refusais d'avoir un travail dans lequel j'irais à reculons.

Aujourd'hui, je suis inscrite dans un dispositif que appelé "Garantie Jeunes", qui nous "donne" 460€ par mois en échange de devoir aller à 4 semaines de rendez-vous à des ateliers consistant majoritairement en la venue d'intervenants et intervenantes qui te rabâchent que si t'as pas de diplômes on t'embauchera pas, que la jeunesse d'aujourd'hui est dans une situation de précarité mais que "changer souvent d'emploi c'est bien, ça permet de multiplier les expériences !" (Ceci est une vraie citation au mot près d'une intervenante de Pôle Emploi), ou encore que "vous savez, si ça n'embauche pas dans votre zone géographique il va falloir soit déménager, soit être moins difficile", ainsi que de devoir t'inscrire dans trois agences d'interim, faire quatre démarches de demande d'emploi par jour, accepter tout les contrats, postuler partout et t'engager à rester dans ta zone

géographique pour pouvoir "être à disposition n'importe quand pour du travail".

J'ai donc le choix : soit je renonce à ma dignité, mes rêves et mes espoirs, pour 460€ par mois pendant un an et je cherche à retourner dans un travail peu (pas) épanouissant et précaire pour avoir de quoi vivre, soit je refuse d'à nouveau effectuer un travail dans lequel je ne serais pas heureuse, qui me poussera à carburer aux anxiolytiques et antidépresseurs, et je risque de potentiellement finir à la rue.

Je n'ai à vrai dire, pas la moindre idée de ce que je vais faire pour le moment.

Cependant je voulais dénoncer ce en quoi consiste ce dispositif tant applaudit par divers médias qui saluent cette initiative sensée "aider les jeunes".

Non. Ces personnes ne cherchent pas à nous aider : ils font pression sur nous financièrement en nous menaçant de nous retirer le peu d'argent qu'ils nous accordent si nous avons l'audace de refuser des offres ou de nous montrer sélectifs et sélectives dans les postes que nous voulons occuper.

Merci de m'avoir lue

Robot de chair : agroalimentaire, métallurgie, usines...

Aliénation, Conditions insupportables, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Précarité, Santé

Voilà mon témoignage du monde du travail: j'ai fait beaucoup d'intérim avant d'avoir droit au RSA, pour ne pas me retrouver à la rue quoi, plusieurs missions ont été particulièrement pénibles je vais vous en raconter quelques unes :

3 semaines à faire du nettoyage industriel

En plein été sous les tôles d'un hangar, une chaleur étouffante, on devait nettoyer des machines qui servaient à peindre sur du plastique (pour des emballages, des flacons etc) des couches de peinture et de vernis de plusieurs centimètres d'épaisseur à décaper avec des brosses, des chiffons des balais et surtout des solvants très puissants qui nous arrachaient le nez et nous défonçaient la tête pendant qu'on travaillait. on a été nombreux à devoir sortir plusieurs fois pour respirer un peu d'air avant de reprendre le travail, simplement pour ne pas s'écrouler.

Comme protection on avait le droit à une combinaison intégrale très fine qui se perçait très rapidement, des gants que le solvant rongait petit à petit et un masque « décoratif » du genre de ceux que mettent les chirurgiens (ça ne filtre rien).

Au bout d'une semaine je ne sentais plus rien, aucune odeur, ce que je mangeais me faisait penser à du carton.

Je suis resté trois semaines là dedans pour apprendre tout à la fin par un collègue qui travaillait en CDI dans l'usine, que le chef d'équipe ne nous avait pas donné les bons masques pour faire des économies... et notre santé ? il s'en foutait lui, il restait pas avec nous pendant qu'on travaillait.

Aucune prime de risque, pas de primes de vêtement (j'ai bousillé des jeans, merci) rien, le minimum du minimum, pas un centime de plus.

Intérim pendant 6 mois, avec un contrat par semaine dans la métallurgie (les temps modernes de chaplin mais en couleur)

Piétinant à mon poste sur 5 m² dans un bruit infernal des machines, des presses gigantesques qui s'abattent de plusieurs mètres de haut sur des tas de tôle pour former les pièces que je soude après sur une machine avec des diodes, comme un robot toute la journée, de 6000 à 8000 pièces par jour les mêmes gestes, de quoi devenir dingue.

Pause pour manger : 20mn. en 20mn faut gober un sandwich au milieu de l'atelier, tjrs dans le bruit et aller pisser en fumant sa clope sinon on peut faire une croix dessus jusqu'au soir.

Je commençais à 5 heures du matin, et je voyais des gens qui arrivaient bourrés au taf, ou avec les yeux de ceux qui ont fumé de l'herbe au saut du lit, un taf dangereux, on a vite fait de se faire souder une main ou arracher un bras si on ne fait pas attention. bourrés pour supporter le bruit, la cadence et l'ennui. L'ennui parce que quand on fait plus de 6000 fois/jour les mêmes gestes, on ne pense plus à ce qu'on fait on est des automates, des robots de chair.

Ils m'ont proposé le CDI avec le salaire minimum garanti pour des années, sans augmentation. Si j'étais resté je serais devenu alcoolique ou dingue, ou manchot, ou les trois. J'ai refusé le CDI, heureusement j'avais assez cotisé pour toucher le chômage et récupérer de cette mission.

Je m'aperçois que c'est déjà long alors je vais pas en raconter d'autre mais des missions comme ça j'en ai fait beaucoup, dans l'industrie, l'agro alimentaire, l'électronique toujours dans des usines, souvent sur des chaînes.

Rien qu'avec les cadences c'est pas humain, ça abîme vite le corps ces mouvements répétitifs, chronométrés, avec aucun respect de nos supérieurs. J'ai vu des mecs de 20 ans avec le dos déjà ruiné, qui se faisaient faire des injections de cortisone entre les vertèbres régulièrement pour continuer à bosser, pour toucher les miettes de salaire qui permettent tout juste de rembourser le crédit, mettre l'essence dans la bagnole pour aller faire les courses et surtout pour retourner bosser encore !

On arrive 1mn en retard : la pointeuse nous prend 15mn sur notre paye quand c'est pas carrément 30mn, si on débauche en retard c'est du travail gratuit, on refuse des heures supp et on n'a pas le contrat la semaine suivante.

Une fois j'ai refusé de travailler un 1er mai parce que j'avais réservé des billets de train et que c'était férié, le 1er mai la fête du travail quand même ! ils n'ont pas renouvelé mon contrat, et m'ont menacer en plus de me griller dans toutes les boîtes de la région, en

me parlant comme si j'étais un chien.

Plus jamais ça, JAMAIS, je suis au RSA là, je galère vraiment, je mange pas souvent ce que je veux, les fins de mois commencent le 10 ou le 15. mais je préfère 1000 fois ça.

Bosser pour fabriquer des merdes inutiles mais chères et en plus polluantes, tout ça en se ruinant la santé pour couronner le tout, je ne peux plus, je ne veux plus, je ne le ferais plus.

Je suis devenu ce qu'on appelle un "rentier" du bas de l'échelle, un "parasite" comme dirait cette ordure de Wauquiez, mais je crois qu'en une dizaine d'années j'ai plus bossé que tous les libéraux cyniques qui nous gouvernent, et ils touchent 10 fois, 20 fois plus que moi, sans pointeuse eux, dans des beaux costumes bien chers.

Je trouve ça pas juste et je suis très en colère mais je patiente, je m'en contente pour l'instant.

En espérant que les gens se réveillent et se révoltent enfin

Un blâme pour être assis

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Pression, Surveillance

Dans une boîte de préparation de commande : 3h50 par demi journée pour exclure légalement toutes pauses, j'ai été convoqué 4 fois le 1er mois pour paresse. Il fallait que je compte 1000 fourchettes en tant de temps, puis c'était 2000, puis 3000 dans le même temps, pas le droit de les compter assis, droit d'aller aux toilettes 1x par demi journée uniquement ; j'ai pris un blâme parce qu'un collègue m'a trouvé assis, quand j'attendais qu'un collègue se prenne un café à la machine ; il est allé me dénoncer de m'être assis 1 minute ...

On m'a changé de poste à chaque fois que je discutais avec mon coéquipier, un contremaître jugeait mon travail en permanence depuis son bureau qu'une fenêtre ouvrait sur l'entrepôt.

Ma période d'essai n'a pas été renouvelée ; j'avais besoin de ce salaire.

#OnVautMieuxQueCa

Augmenter le temps de travail à 10 ou 12 heures par jour est ni plus ni moins de la maltraitance.

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Santé, Surveillance, Violence physique

Bonjour, je suis une femme de 53 ans et j'ai travaillé 10 ans et demi dans une salaison industrielle, j'ai été licenciée pour raison économique il y a 1 an.

J'élevais seule mes 3 enfants, j'étais à temps partiel, 32 heures/semaine.

C'était la première fois (et la dernière j'espère) que je travaillais en usine. Le premier soir en rentrant j'ai pleuré, comment allais-je tenir ? pourtant il le fallait, mes enfants étaient encore très jeunes.

Je devais rester debout dans le froid et le bruit (il fallait hurler pour se parler), et je tranchais et conditionnais du jambon de Bayonne, de la poitrine sèche, de la rosette etc.

Je ne sais pas ce qui était le pire...l'ennui? la douleur? la chef? le froid?

Nous avons tous des problèmes musculo squelettiques, moi c'était 1 kyste synovial douloureux à chaque poignets + tendinites au pouce, coude et épaule, rester debout me faisait très mal au dos.

Le soir je mettais une bouillotte sur mes poignets douloureux, pendant plusieurs mois j'ai dormi avec une attelle car la douleur du simple fait de bouger ma main en dormant me réveillait.

Si je me mettais en arrêt maladie la perte de salaire était trop importante, 3 jours de carence et le reste payé à 50%, donc je continuais en serrant les dents et en prenant des anti inflammatoires.

Durant ces 10 ans et demi je n'ai fait que souffrir, au boulot mais aussi chez moi, le soir et le week-end, j'étais tout le temps fatiguée. Après une semaine de vacances ça allait enfin mieux mais il fallait y repartir!

Le travail répétitif est aussi extrêmement délétère psychologiquement, on n'est qu'une prothèse de machine industrielle, la seule chose qu'on nous demande c'est d'aller vite, vite, vite!!

Jamais de ma vie je n'ai trouvé le temps aussi long!! à la fin de la journée le cerveau est aussi vide que le corps cassé.

Ma chef me harcelait et si je tentais de me défendre elle menaçait de me mettre aux postes les plus durs. Elle me traitait régulièrement de débile et de tarée, me reprochait d'aller trop souvent aux toilettes, derrière sa vitre elle surveillait mes moindres faits et gestes et tout ce que je faisais était mal...bien sûr. Un jour elle est arrivée derrière moi, m'a attrapée par les épaules et m'a jetée violemment au sol, je me suis retrouvée par terre, mon grand couteau encore à la main et avec lequel j'aurais pu me blesser! Je l'ai dit au patron, il m'a répondu qu'il allait lui parler mais elle n'a pas été sanctionnée.

J'ai réussi à tenir en mettant le temps de travail entre parenthèses dans ma tête. J'étais en location, ce n'était pas ma vie! et les paroles de la chef ne rabaissaient qu'une seule personne : elle!

C'était la pire période de ma vie!! je n'ai plus de douleurs chroniques mais j'ai gardé une fragilité dans les poignets qui recommencent à me faire souffrir quand je les sollicite trop! j'ai aussi perdu beaucoup d'audition à cause du bruit.

Augmenter le temps de travail à 10 ou 12 heures par jour est ni plus ni moins de la maltraitance.

Les mêmes gestes, répétés, minute après minute, heure après heure...

Aliénation, Pression, Santé

J'aimerais apporter mon témoignage.

Je suis issue d'une famille qui n'a jamais connu le besoin et qui m'a porter dans mon désir de m'accomplir, dans les études que j'ai faites. L'usine j'aurais pu ne jamais la connaître. Je ne suis pas aller à l'usine par besoin j'y suis aller pour financer un rêve, celui de voyager. Plutôt que de chercher immédiatement dans mon domaine (je suis psychologue clinicienne), je me suis dit que faire de petits boulots serait plus simple et que je pourrais ainsi épargner pour réaliser ma soif de découvrir le monde. J'ai été quelques temps employée familiale, puis j'ai décidé d'accéder à un plein temps. La façon dont le discours de la société peut ressortir est parfois violente. Ce discours qui me rappela à l'ordre et me fit descendre de mon petit nuage. A l'époque je m'investissais dans le yoga, la danse, j'apprenais la couture, je préparerais mon voyage tout en cherchant à m'investir bénévolement dans une association, je montais des projets, j'avais du temps à consacrer aux autres.

Puis je suis aller à la rencontre des boites intérim. Je mis peu de temps à trouver des missions. J'étais bien vu des boîtes d'intérim et des employeurs.

J'en est vu de toutes les couleurs dans ces boîtes. Cette expérience m'a fait comprendre l'importance du management et de la politique d'entreprise, à quelle point celle-ci se répercutait sur le quotidien des salariés. J'ai été outrée de certaines mécanismes que je pouvais repérer. J'étais discrète mais j'observais beaucoup et j'analysais. Ce qui m'a interpellé c'est la structure très hiérarchisée verticalement. En bas, tout en bas de l'échelle se trouve les intérimaires. Dans certaines boîtes, les intérimaires étaient considérés comme des sous-employés. Un jour, une collègue me dit : "Dans telle entreprise c'est marche ou crève!". Des mots forts qui venaient pourtant signer le quotidien qu'elle y avait vécu. Je pourrais en dire tellement. Mais je préfère vous parler d'une entreprise en particulier.

Dans cette entreprise, la première fois que j'y suis aller, j'étais très motivée et je voulais montrer que j'étais une bonne travailleuse. Pendant deux jours j'ai effectué la même tâche (l'emballage). Les mêmes gestes, répétés, minute après minute, heure après heure...

J'étais motivée, je pris cela comme une compétition sportive. Je m'ennuyais, il fallait bien que j'y trouve un intérêt. C'était une très mauvaise idée. Le soir même j'étais prises de

violentes douleurs. Le lendemain au bout de quelques heures mes bras ne répondaient plus trop. Je tiens difficilement. Après la pause du midi on me mis à un autre poste. Cela me fit énormément de bien de pratiquer d'autres mouvements, puis je repris le même poste. Heureusement que j'avais un autre contrat après ces deux jours, cela permis de me reposer et prendre conscience des effets sur mon corps. J'avais eu une inflammation musculaire à l'avant bras et je m'étais déplacé les tendons des coudes.

Quand j'y suis retournée, on décida de me former aux autres postes (surement dans la perspective de me garder, j'étais perçues comme un bon élément). Je me rendis compte que le poste où j'avais été pendant deux jours était le pire. Les nouvelles intérimaires y avaient le droit, ou plutôt n'avaient pas le choix. On testait ainsi leur capacités. Aussi, faut-il que je précise que votre quotta (cad le nombre de paquets et d'articles emballés) était enregistrés et les supérieurs le surveillaient (si vous étiez trop lente on vous demandait d'accélérer. De plus les résultats étaient affichés aux yeux de tous, pendant chaque pause. Cela avait pour effet de pousser à la compétition enfin pour celles qui y accordaient de l'importance). Si les nouvelles intérimaires faisaient l'affaire on les gardait, sinon on ne les rappelait plus. C'était aussi simple que cela. En effet, la boîte d'intérim nous contactait pour des missions de deux jours alors que la boîte en question avait souvent des besoins à la semaine. Pas de question. C'était assez malin.

Au delà de tout cela, ce qui m'a le plus marqué c'est quand on m'a demandé d'aller dans un autre atelier. Je ne comprenais pas pourquoi les collègues qui étaient là depuis longtemps ne voulaient absolument pas y aller. La tâche dans cet atelier était simple : nous devons plier des habits et les mettre sous emballage. L'absence de machine était agréable à l'oreille et nous pouvions donc nous entendre. Ce qui n'était pas le cas dans l'autre atelier. A ce propos, je me rappelle qu'une collègue un jour avait pris poste à côté de moi et se mit à me parler. Je lui répondais et était contente de cette conversation. Cependant pour avoir cet échange, je devais tendre l'oreille. Et il est vrai ma productivité avait baissée. Il ne fallu pas longtemps avant qu'on demande à cette collègue de changer de poste. Les chefs de lignes étaient là pour assurer la productivité. Leur petite prime en dépendait. Eux aussi, était soumis à une hiérarchie interagissante.

Revenons à notre atelier sans machine. Quelle bonheur de ne plus avoir le bruit de ses horribles machine qui provoquait parfois des migraines. Nous pris rapidement le rythme, allions vite et bien. La tâche était simple. Une fois toute à l'aise, nous parlions, pour passer le temps. Il est toujours agréable de savoir avec qui on travaille. Il est encore plus agréable de pouvoir sourire et rigoler en travaillant. Je précise bien que notre productivité n'était nullement entraver par ses échanges. Pourtant nous nous sommes faites réprimander à plusieurs reprises de manière très désagréable. Toutes nous baissions la tête, restions silencieuses, et retournions travailler dans un silence glacial. J'avais l'impression d'être un enfant qui avait fait une bêtise. Cependant nous n'avions rien fait de mal ou qui ralentissait notre travail. Ces interventions de cette personne étaient clairement abusives. Pourtant cela est fréquent dans le monde du travail, certaines

personnes jouissent de leur position d'autorité. D'un point de vue psychologique c'est assez intéressant.

Cette même boîte aurait pu investir je pense dans des structures ergonomiques. Cependant elle aussi est victime du système, puisqu'elle dépend de contrats. Ces contrats sont renouvelés à l'année. S'il perde le gros client, c'est quasiment la clé à mettre sous le porte. Difficile de voir sur du long terme...

Je connais une personne qui a travaillé de longues années dans cette boîte. Les mauvaises conditions de travail, l'absence de poste ergonomique etc. ont provoqué une usure telle chez cette personne, qu'elle est reconnue comme maladie professionnelle. Cette personne peut être considérée à présent comme porteuse d'un handicap. Ce handicap a été entraîné par la boîte où elle travaillait. Cela est-il normal ? Ce qui va suivre est encore plus indécent. Cette personne a donc été en arrêt maladie et a demandé une rupture de contrat à l'amiable. La boîte a refusé. Et lui a dit qu'elle ne pourrait rien faire pour cette personne. La boîte lui a suggéré d'attendre la fin de son arrêt maladie et de ne pas revenir. Ils lui enverraient ensuite un courrier, auquel elle ne devrait pas répondre, puis un puis deux... Elle serait ensuite licenciée pour faute grave.

Voilà ce que sa boîte lui a proposé un licenciement pour faute grave....

Dans quelle monde vit-on ? Ce que cette petite vignette nous apprend c'est que déjà le système du travail est contourné par les boîtes afin d'éviter une perte financière. Qu'est-ce qu'il en sera demain avec ce projet de loi? J'ai proposé de le renommé en enlevant la partie "et les actifs", ce qui nous donne : avant projet de loi visant à instituer de nouvelles libertés et de nouvelles protections pour les ENTREPRISES SEULEMENT. J'ai entamé la lecture de ce texte. Ce qui m'amuse ses temps ci c'est que les seules personnes qui peuvent actuellement entamer sa lecture sont ceux qui soit sont payés pour le faire, soit sont des citoyens très assidus, soit sont des chômeurs. Actuellement en recherche d'emploi, je ne me suis jamais autant intéressé aussi en profondeur à l'actualité de la politique. Je participe à des débats, j'échange et j'en parle autours de moi, ce qui a certains effets. Les chômeurs ont une telle image négative. Je sais de quoi je parle. Mais j'ai arrêté de culpabiliser et de me considérer comme une merde, c'est ce que la société nous renvoie. Je commence à me dire qu'être citoyen c'est un travail à plein temps. ^^

Les temps changent, certaines choses évoluent. J'aime beaucoup la métaphore du vase à cassé. Merci d'avoir participer à ouvrir la parole. Merci d'être cette nouvelle vague qui s'exprime. Merci de nous rappeler qu'on peut tendre vers une démocratie et qu'on est pas juste des esclaves. A ce propos, en tant que chercheuse je n'ai pas peur, après ce que j'ai vu, de parler d'esclavagisme moderne. Peut-être écrirai-je un article à ce sujet.

Chaleur étouffante et air chargé de particules de résine...

Santé

Ça se passe en 2003, j'ai besoin d'un job d'été. CV d'étudiant plutôt léger, pas adepte du piston pour un sou je pousse la porte d'un célèbre pourvoyeur de chair humaine de forces vives. Je tombe plutôt bien, un équipementier du coin cherche pas mal de bras pour leurs lignes de production et on me propose dans la foulée un contrat d'intérim renouvelable d'un mois. Côté thune c'est plutôt aguichant, on me propose de bosser en 2/8 et même de faire des heures sup' en week-end. Je dis oui.

Accueil froid, ambiance glauque, mais qu'importe, j'ai un job. Premier jour : on me met sur une presse. Le temps est à la canicule et je me retrouve devant une machine d'où sortent des pièces thermoformées. Encore un peu gauche je m'inflige quelques brûlures sur les bras. Cadence, chaleur, je suis couvert de sueur. Je suis content, j'ai un job et je le fais bien. Au bout de quelques jours on m'apprend qu'un des gars au poste de ponçage est parti, on me dit que je dois le remplacer. C'était pas une question mais je dis oui.

J'ai moins chaud mais là pas de machines, je dois poncer des ailes d'automobiles en résine à la main. La cadence est soutenue, pour tenir le rythme je passe la pause déjeuner. Je ne suis pas le seul à rester, un type au look qui siérait plus à une bibliothèque universitaire est à la diète lui aussi. Un premier mois passe, je suis content, le contre-maître est satisfait de mon travail, je lui arrache même un sourire. Il me demande si tout va bien, je lui dis "pas de problème" en modérant toutefois mon propos, lui parlant de cette poussière grisâtre omniprésente. La chaleur est étouffante et l'air chargé de particules de résine n'arrange rien à l'affaire. J'explique à mon responsable que le temps passant j'ai l'impression de manquer d'air, il tend son doigt et me désigne un vieux masque en papier. Scrutant ma réaction je ne dis rien, et retourne à la tâche. Ces masques ne sont absolument pas adaptés, en peu de temps la poussière obstrue le filtre et je ne peux tout simplement pas respirer. Tant pis, laissons tomber le masque.

Un second mois passe, je signe à nouveau. L'été est toujours plus chaud, on parle de températures record. Je me sens las, j'ai mal aux poumons. Chaque soir après la douche je regarde dubitatif l'eau grisâtres chargée de cette putain de poussière... Je pense à cette résine en moi qui elle ne part pas. Le contre-maître passe à nouveau me voir, je le sens détendu. J'évoque toujours cette poussière et l'inutilité de ces masques médicaux ; j'ose même évoquer une douleur thoracique. Agacé il me montre à nouveau les vieux masques. Je désigne du doigt une aspiration au dessus de mon atelier, je lui dis que les autres ouvriers parlaient d'une hotte sensée aspirer les particules. Me tournant le

dos il me dit que ça ne marche pas, qu'il faudra faire avec.

Le lendemain je retourne à l'agence pour signer un troisième contrat. On me fait comprendre qu'ils sont content de moi mais qu'on ne me renouvellera pas. Je demande s'il y a un problème, on me répond que j'aurai trop tendance à me plaindre. Avis médical à l'appui je leur explique calmement que j'évoquais juste un état de fait. Ils me disent qu'ils comprennent, qu'ils ont l'habitude de ça. D'ailleurs on me propose même d'enquiller sur un nouveau job. Je décline poliment, avec un sourire sincère je réponds que vais tenter ma chance ailleurs.

Je suis content. Je n'ai plus de boulot mais je baigne dans la satisfaction d'être à nouveau moi-même, un peu moins machine, un peu plus humain :)

Je dois faire 60h de travail par semaine pour pouvoir m'en sortir.

Heures supp', Législation, Maladies/accidents professionnels, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Santé

Bonjour, je partage mon expérience professionnelle qui m'a profondément marqué.

Je travaillais depuis trois mois dans une entreprise à la chaîne. J'étais de week end et je faisais 24h en deux jours. A force de travailler autant et aussi intensément, j'ai développé des douleurs atroces aux reins. Mais je n'ai rien dit car étant intérimaire ils ne m'auraient jamais garder. Malheureusement pour moi ça s'est empirer, j'ai eu une infection qui est remonté aux reins, avec deux abcès. J'ai eu une semaine d'hospitalisation, trois semaines d'arrêt maladie et de traitement.

Quand je suis retourné dans l'entreprise en question, la fin de mon contrat est tombé pile avec la fin de mon arrêt de travail. Et ils m'ont dit qu'il n'y avait plus de boulot et qu'ils ne me reprendraient pas. Alors qu'à cet époque je vivais dans une situation précaire. Je suis resté sur le c**, j'en reviens toujours pas, et on nous en demande beaucoup trop. Jusqu'à se pourrir la santé. Au jour d'aujourd'hui, après une séparation et vivant en foyer, je cumule le week end dans la dite entreprise, la semaine dans une entreprise de réinsertion, et je fais le ménage le soir dans un kebab. Je dois faire 60h de travail par semaine pour pouvoir m'en sortir.

Inadmissible !#Onvautmieuxqueca

"Il fallait demander l'autorisation du personnel pour entrer dans la partie bureaux"

Atteintes à la dignité, Heures supp', Magouille

Suite à votre petite vidéo, voici ma petite histoire avec ma dernière entreprise sympathique en date.

Embauché en CDD 6 mois, puis en CDI en tant que technicien contrôle itinérant dans l'industrie, lorsque je suis arrivé dans cette boîte, le temps de route pour ce déplacer chez les clients n'était pas pris en compte (uniquement si ceux ci dépassaient 4H/jour).

Le chef de section venait de s'augmenter de 2000€ net/mois et refusait une augmentation de 200€ pour ses techniciens supérieurs (bac+3/+4) : problème réglé par l'inspection du travail après avoir saisi celle ci.

Travaillant de chez moi pour la partie administrative et logistique, la boîte a décidé d'ouvrir une agence en île de France. Modification de contrat immédiate pour retirer le trajet agence-domicile.

Or nous n'avons eu les clefs de cette agence 1 an après et oh surprise cette agence s'avère être dans le garage d'une autre agence (entre leurs cartons, pour examiner des bactéries hahah) où il fallait demander l'autorisation du personnel pour entrer dans la partie bureaux, pour accéder aux sanitaires , connexion, bureaux etc.. à condition qu'il y ait quelqu'un.

Heures supp récupérées en repos sans aucune majoration. Le travail administratif et les préparations de missions à faire le week-end ou le soir car impossible de le faire en semaine (en intervention chez les clients) sans prise en compte dans le temps de travail.

Objectif annuel surréaliste car ne dépendant pas de notre volonté tel que nombre de missions (dépendant de temps de route et fixé par le responsable), nombre de rapports (dépend du type de missions ..), le responsable nous disant que si les résultats sont mauvais c'est de la fautes de nos heures sup. La dernière année les objectifs ont été augmentés de 10 % avec 5 personnes en moins (2 secrétaires, 3 techniciens soit environ 5 % d'effectif en moins).

J'ai envoyé un courrier avec le nom de l'inspecteur du travail m'ayant reçu pour leur faire voir leurs manques, aucune réponse de la part de l'entreprise... affaire en cours au prud'homme depuis plus de 2 ans maintenant (un autre problème, refus d'ares etc...).

Les femmes qui travaillent depuis 40 ans dans l'usine qui partent en retraite ne paraissent pas 60 ans mais 80 ans.

Aliénation, Compétition, Conditions insupportables, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Magouille, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Sexisme

J'ai travaillé dans plusieurs domaines, notamment l'agro alimentaire.

On demande un travail considérable aux femmes qui travaillent sur les lignes. Oui, car la dominante dans ce genre de travail sous payé est féminine, c'est un milieu relativement sexiste. On demande aux femmes de produire plus de 20 tonnes de viande en 8 heures de travail sur une seule ligne. Le rythme est effarant. Les femmes qui travaillent depuis 40 ans dans l'usine qui partent en retraite ne paraissent pas 60 ans mais 80 ans. On sait très bien que leur espérance de vie est réduite du fait de leur essoufflement du à leur conditions de travail : 8:00 par jour, debout, à répéter le même geste, pendant 40 ans.

Quand je leur ai posé la question de leur légitimité à faire des revendications, à poser des questions, ces femmes m'ont répondu que personne n'avait le droit de poser des questions. Un cahier avait été mis à disposition pour que les travailleurs y déposent des doléances, des questionnement. Au bout de quelques mois les chefs ont supprimés ce cahier, car ils refusent les revendications.

Dans ce genre d'entreprises, les salariés ne disent rien. Ils ont peur de perdre leur emploi. Ils se barrent pour garder leur travail. Ils dénoncent leur collègues. Ils en font deux fois plus en pensant être gardé, renouvelé ou même avoir un CDI. Ils sont réduits à l'état d'esclaves. Et ils ne le savent même pas. J'aurais encore pleins d'exemples en tête. Mais voilà... Merci pour tout.

« Le travail de nuit "nuit à la santé" »

Aliénation, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rythmes/horaires du travail

Le travail de nuit "nuit à la santé".

Je parle en connaissance de cause étant moi même soumis, (terme bien approprié) au travail en horaires décalées, dont des postes de nuit, de 22h à 6h du matin dans une filiale d'une multinationale.

Et je me pose souvent la question : pourquoi le travail de nuit en France est-il si mal majoré et considéré par les employeurs ? malgré ses contraintes et conséquences physiques et familiales.

Physiques car souvent cela engendre troubles du sommeil, récupération difficile du à l'accumulation de fatigue, l'horloge naturelle dérégulée, dû à un planning de travail non allégé surtout sur les lignes de production, voire alourdi sous prétexte de la direction qu' il y a moins de stress la nuit sans prendre en compte la fatigue et les risques d' accidents multipliés par 2...

Sans parler du quotidien, plusieurs cas dans mon entreprise de personnes qui ce sont endormies au volant en rentrant chez elles le matin. Beaucoup doivent gérer leurs enfants si leur conjointe travaille tôt en rentrant et tenir jusqu 'à 8h pour les emmener à l'école tel des zombis et reprendre le volant pour y aller (attention danger).

Tous ces petits maux dus au travail de nuit sont négligés et minimisés par l' employeur et même par la médecine du travail (allez comprendre), visiblement cela arrange tout ce petit monde de ne pas en parler ... mais malheureusement pas la santé et le moral des travailleurs de nuit...

Augmenter le temps de travail à 10 ou 12 heures par jour est ni plus ni moins de la maltraitance.

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Santé, Surveillance, Violence physique

Bonjour, je suis une femme de 53 ans et j'ai travaillé 10 ans et demi dans une salaison industrielle, j'ai été licenciée pour raison économique il y a 1 an.

J'élevais seule mes 3 enfants, j'étais à temps partiel, 32 heures/semaine.

C'était la première fois (et la dernière j'espère) que je travaillais en usine. Le premier soir en rentrant j'ai pleuré, comment allais-je tenir ? pourtant il le fallait, mes enfants étaient encore très jeunes.

Je devais rester debout dans le froid et le bruit (il fallait hurler pour se parler), et je tranchais et conditionnais du jambon de Bayonne, de la poitrine sèche, de la rosette etc.

Je ne sais pas ce qui était le pire...l'ennui? la douleur? la chef? le froid?

Nous avons tous des problèmes musculo squelettiques, moi c'était 1 kyste synovial douloureux à chaque poignets + tendinites au pouce, coude et épaule, rester debout me faisait très mal au dos.

Le soir je mettais une bouillotte sur mes poignets douloureux, pendant plusieurs mois j'ai dormi avec une attelle car la douleur du simple fait de bouger ma main en dormant me réveillait.

Si je me mettais en arrêt maladie la perte de salaire était trop importante, 3 jours de carence et le reste payé à 50%, donc je continuais en serrant les dents et en prenant des anti inflammatoires.

Durant ces 10 ans et demi je n'ai fait que souffrir, au boulot mais aussi chez moi, le soir et le week-end, j'étais tout le temps fatiguée. Après une semaine de vacances ça allait enfin mieux mais il fallait y repartir!

Le travail répétitif est aussi extrêmement délétère psychologiquement, on n'est qu'une prothèse de machine industrielle, la seule chose qu'on nous demande c'est d'aller vite, vite, vite!!

Jamais de ma vie je n'ai trouvé le temps aussi long!! à la fin de la journée le cerveau est aussi vide que le corps cassé.

Ma chef me harcelait et si je tentais de me défendre elle menaçait de me mettre aux postes les plus durs. Elle me traitait régulièrement de débile et de tarée, me reprochait d'aller trop souvent aux toilettes, derrière sa vitre elle surveillait mes moindres faits et gestes et tout ce que je faisais était mal...bien sûr. Un jour elle est arrivée derrière moi, m'a attrapée par les épaules et m'a jetée violemment au sol, je me suis retrouvée par terre, mon grand couteau encore à la main et avec lequel j'aurais pu me blesser! Je l'ai dit au patron, il m'a répondu qu'il allait lui parler mais elle n'a pas été sanctionnée.

J'ai réussi à tenir en mettant le temps de travail entre parenthèses dans ma tête. J'étais en location, ce n'était pas ma vie! et les paroles de la chef ne rabaissaient qu'une seule personne : elle!

C'était la pire période de ma vie!! je n'ai plus de douleurs chroniques mais j'ai gardé une fragilité dans les poignets qui recommencent à me faire souffrir quand je les sollicite trop! j'ai aussi perdu beaucoup d'audition à cause du bruit.

Augmenter le temps de travail à 10 ou 12 heures par jour est ni plus ni moins de la maltraitance.

"Faire miroiter un travail de bureau, dans ma branche, pour au final me laisser en production, je trouve ça dommage."

Contrat, Situations/injonctions paradoxales

J'ai obtenu mon premier travail le mois dernier. C'est un CDD, de trois mois et demi, avant que je ne reprenne mes études en septembre. J'avais déjà fait quelques jobs étudiants, mais ça avait été des évènements ponctuels, d'un mois maximum. Là, j'étais plus content d'avoir trouvé quelque chose sur le moyen terme, d'autant plus que si j'avais postulé pour un poste à la production, on m'avait proposé un travail en communication (création d'un site web, de flyers...). Payé au smic, évidemment, mais pour quelque chose de temporaire, je m'en fichais.

J'ai bien vite déchanté : quelques jours avant que je ne commence, le patron m'a fait savoir que finalement, je ne serais que deux jours dans les bureaux, et trois en production, la faute à des vacances et des arrêts maladies non remplacés. Dans les faits, jusqu'ici j'ai plutôt tenté d'avancer entre deux pauses en production, puisque j'y passe quasiment tous les jours.

Et même quand mon planning me prévoit une demi journée pour avancer dans mes projets, il y a toujours un contretemps "exceptionnel" qui fait que je dois enfiler blouse et gants pour aider. Cela ne me dérange pas en soi, c'est ce que j'avais prévu de faire : mais faire miroiter un travail de bureau, dans ma branche, pour au final me laisser en production, je trouve ça dommage.

D'autant plus que rien n'est en place pour que je puisse travailler la communication : je n'ai pas de bureau (une table a été installée pour moi dans un couloir), pas de pc (j'emprunte ceux des autres, je ramène le mien selon les possibilités), et quand j'évoque le montant des fonds disponible pour l'hébergement du site, on me dit que je dois attendre, que ça doit encore se réfléchir.

L'entreprise est dans l'agro-alimentaire, et certaines tâches que je dois réaliser nécessitent une formation, notamment pour trier certaines denrées sensibles : on me reproche de ne pas reconnaître les signes qui amèneraient à l'écart de certains des produits, ou au contraire d'en écarter des sains, sans pour autant m'avoir montré exactement ce qui ne va pas.

Aussi, les employés en production possèdent tous du matériel spécifique,

notamment des combinaisons et des tabliers, pour résister au froid et ne pas salir les blouses traditionnelles... Mais je dois partager mes vêtements avec la responsable qualité, qui elle ne possède que des blouses... Ce point n'est pas jugé important, puisque je ne reste que quelques mois, et que je suis "censé travailler en communication, pas en production".

J'y travaille depuis maintenant deux semaines, et je n'ai toujours pas vu l'ombre d'un contrat. Je me rend au travail en train, et j'ai dû insister et montrer les articles exacts du code du travail pour qu'on accepte de me rembourser mon abonnement. Les heures supplémentaires (1/2h par jour minimum) seront apparemment payées, mais je n'en connais toujours pas les modalités...

J'étais bien content d'avoir trouvé ce travail, mais aujourd'hui, je commence à me méfier de ce "bon plan" que j'avais tant vanté.

J'ai travaillé pendant presque 15 ans dans le domaine du nettoyage industriel

Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Licenciement, Pression, Rapports sociaux

Bonjour,

Par ce présent texte je souhaite vous adresser plusieurs cas vus et vécus au cours de mon expérience professionnelle.

J'ai 37 ans, j'habite au X et j'ai travaillé pendant presque 15 ans dans le domaine du nettoyage industriel. Ce parcours effectué au travers de plusieurs postes m'a permis de constater combien l'humain était méprisé et sacrifié au nom de l'argent roi et de la rentabilité poussée à son extrême.... jusqu'au ridicule. J'ai commencé en tant qu'agent d'entretien pendant mes années universitaires (7 ans). J'ai ensuite occupé les postes d'animateur qualité sécurité chez *** (4 ans) et Responsable de secteur chez un concurrent, °°° (1 an), avant de terminer cet épisode de ma vie sur un poste de chef d'équipe chez un autre acteur du domaine, "" (2 mois....).

Je diviserai mon témoignage en 2 parties : la première relative à mon vécu personnel, la seconde concerne ce que j'ai constaté sur le terrain.

I/

Je vais commencer avec la manière dont je fus licencié de *** en 2009.

Rapide présentation de l'entreprise : anciennement **, développement sur le grand ouest, englobé par le titan *** dans sa branche Environnement. J'intégrais * en 1998 en tant qu'agent d'entretien en parallèle de mes études. Ensuite poste d'animateur qualité sécurité méthodes de 2005 à 2009.

L'hydre ***, constatant que le domaine du nettoyage n'était pas assez générateur de bénéfices, a décidé de vendre toute sa branche nettoyage industriel. La concurrence s'empressa de se jeter dessus et un accord fut trouvé avec un acteur majeur du milieu.

Sur les entre faits, un nouveau directeur d'agence est arrivé dans nos locaux. Son profil atypique (il ne connaissait rien au nettoyage) nous a vite mis sur la voie. Il s'agissait d'un « financial killer » comme on les surnomme, et il était là pour restructurer l'agence. En quelques mois les résultats furent radicaux. Une vague de licenciement a eu lieu (je reviendrais dessus dans la partie suivante) dont je fis partie.

Étant parmi les derniers arrivés dans la structure, j'étais l'un des premiers à en être délogé. Le motif ne fut pas économique. On me licencia pour « faute réelle et sérieuse ». On examina mes états de fait sur les six derniers mois. Ne pouvant me reprocher mes chiffres (mes taux liés aux accidents du travail étaient très bons ainsi que les taux de satisfaction en terme de qualité) on me reprocha toute une série de micro-fautes : plan d'action pas à jour (Ma collègue de la qualité, épouse d'un responsable de service, avait le même retard que moi...), manque de communication écrite avec ma hiérarchie, un accident du travail sur un site commercial (en vérité lié au soi-disant manque de moyens mais ça c'est une autre histoire). Je ne parle pas des reproches plus personnels qui m'ont été fait lors de l'entretien préalable au licenciement : incompetents (?), immature (?), etc...

Renseignements pris auprès d'un syndicat, j'avais été clairement victime d'un licenciement abusif. Malheureusement, face à une structure comme ***, on me fit savoir qu'une procédure aux prudhommes prendrait 5 à 6 ans. Je n'ai pas donné suite.

Un an plus tard (mai 2010) je retrouvais du travail au sein d'une entreprise concurrente : °°. J'étais Responsable de secteur avec plus de cinquante clients, une centaine de salariés et un chiffre d'affaire de plus de 100 000€. Trois mois après mon arrivée, mon directeur d'agence se cassa le col du fémur, entraînant une absence de plus de 6 mois. Pendant ce laps de temps, sans formation en management, je me suis débrouillé pour faire tourner mon secteur au mieux. Je n'ai pas compté mes heures, travaillant régulièrement 70h par semaines, week-end compris. A son retour, mon directeur constata que sur 50 clients, 2 seulement étaient mécontents de mes services. Rien d'irréversible mais suffisant pour déclencher sa colère. L'un concernait un chiffre d'affaire assez important... S'ensuivit 3 mois de harcèlement moral pour me pousser à la démission : humiliations par les paroles, violence physique, coups de téléphones incessants, venue sur le parking de la résidence où j'habitais. La situation se termina par une rupture conventionnelle de CDI.

Ces deux expériences cumulées à des problèmes personnels ont entraîné une longue période de dépression.

Enfin, en 2013, j'obtenais un poste de chef d'équipe chez "" Propreté, une boîte locale de nettoyage industriel dans une usine de conditionnement d'œufs et avais en charge une équipe de 4 personnes. Le premier mois d'essais se déroula sans problème majeur. On me fit signer un papier de renouvellement pour 1 mois d'essais de plus en me précisant que mon travail était correct et en me soulignant les points à améliorer. Une semaine plus tard je recevais un recommandé me précisant que ma période d'essai prenait fin 15 jours après réception dudit courrier. Je n'avais entretemps vu personne, ni ma responsable, ni mon client et aucune plainte n'avait été faite à mon encontre. Pendant les 14 jours suivants je n'ai vu personne, ma responsable s'arrangeant pour passer sur le site HORS des horaires. Je l'ai vu le dernier jour. Elle fut bien incapable de me justifier leur

décision.

Informations prises auprès d'un conseiller juridique : j'ai servi de bouche-trou, "" utilisant les périodes d'essai comme d'une forme de CDD. L'entreprise n'en était pas à son coup d'essai. Je cite le conseiller juridique : « C'est cynique, c'est dégueulasse, mais c'est légal. »

II/

Dans cette partie je vais vous faire part de ce que j'ai eu à gérer au cours de mon expérience, ainsi que de ce que j'ai vu.

Lors de la vague de licenciement en 2009 chez ***, la direction a procédé au cas par cas. Pas de plan officiel. Ainsi ils ont put mettre dehors plus d'une dizaine de personnes (à ma connaissance) sur le secteur de la Sarthe. Ils ont utilisé pour cela plusieurs procédés.

Ils ont en premier lieu utilisé la clause de mobilité inscrite sur le contrat de travail. Pour les besoins de l'entreprise, le salarié peut être amené à changer de site sans un rayon de 40km. Pour cela, ils ont ciblé les gens sans permis de conduire et leur ont proposé des chantiers situés à plus de 30km de chez eux. Au bout du 3ème refus, c'est le licenciement.

J'ai vu le cas d'un salarié, 30 ans de boîte, à quelques années de la retraite, exemplaire dans son travail, muté de nuit à 45km dans le secteur de l'agro-alimentaire. L'âge et la fatigue ont servi les intérêts de ***, le salarié eut un accident de la route (sans gravité) mais suffisant pour provoquer son licenciement.

Enfin, le « financial killer » mentionné plus haut a pris pour cible une secrétaire RH, 25 ans de boîte, jugeant qu'elle était de trop. Une période de harcèlement moral a suivi : la faire travailler jusqu'à pas d'heures, critiques incessantes sur son travail, etc... Je l'ai vu de mes yeux dépérir à vue d'œil. Le jour de mon départ, elle recevait un coup de téléphone de son médecin : une grosseur dans le ventre, réveillée par le stress de la situation, s'avérait être une tumeur. Cette personne est décédée un an plus tard d'un cancer généralisé. Pas de liens qu'on peut prouver mais les proches de cette personne ont refusé la présence des représentants de *** aux funérailles...

Dans le nettoyage industriel les agents sur le terrain sont pris pour du bétail. J'ai travaillé sur des missions où je devais faire passer les effectifs de 12 à 8 uniquement pour faire des économies. Chez °°, au nom de la rentabilité, la marge de manœuvre pour faire des bénéfices passait par la masse salariale. Combien de fois mon patron m'obligea sur de nombreux sites de passer par exemple de 52 à 50% de masse salariale. Dans les faits cela revenait à diminuer les heures de travail des gens sur place, leur enlevant par exemple 5min par jours sur leur contrat... La population concernée était en situation de précarité, des femmes divorcées avec enfants, des gens cumulant plusieurs employeurs, etc... il était facile de les « manipuler » pour leur faire signer un avenant à leur contrat.

Ce manège a duré peu de temps. Engoncé dans un costume qui n'était pas le mien, j'ai vite refusé de cautionner ces pratiques.

Toutes ces expériences ont eu des conséquences sur ma vie : je fus un moment fiché Banque de France, propriétaire j'ai été contraint de vendre mon appartement, j'ai été soigné pour alcoolisme et dépression. A présent, à 37 ans, je vis chez mes parents.

Cordialement

Mon premier job étudiant était en tant qu'intérimaire dans une usine de parfum.

Abus de pouvoir, Compétition, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Législation, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

mon premier job étudiant était en tant qu'intérimaire dans une usine de parfum. Le premier jour, au bout d'une heure de travail, ma chef de ligne qui ne m'avait pas adressé la parole pour m'expliquer le fonctionnement de la chaîne, a hurlé, à sa collègue et non à moi (qui était à un mètre d'elle): "Aide-là, elle fout n'importe quoi", puis ça a continué pendant une demie-heure jusqu'à ce qu'elle vienne enfin me voir en me disant "Bon ça va pas là ! Si tu vas pas plus vite, tu feras pas long feu dans la boîte, allez, plus vite !". J'ai osé lui répondre qu'elle pouvait me parler avec un minimum de respect, tout ça en larmes. La chef de quart est arrivée et quant il a fallu lui expliquer ce qu'il s'était passé, ma chef de ligne s'est tout d'un coup posée en victime: "elle dit que je lui parle mal, c'est faux !".

Je suis restée deux semaines dans cette usine. Deux semaines où j'ai vu des insultes, intimidations, menaces de la part de chefs de ligne ou d'autres salariées envers des jeunes-filles de 18 ans, comme moi à l'époque. Des "Regarde comme elle est moche celle-ci" , "Qu'est-ce que tu fous, t'es conne ou quoi ?" "Va plus vite !" "Tu vas pas faire long feu dans l'usine". Je faisais des insomnies, je me levais en pleurant le matin... Puis une nuit où à 3h du matin je ne dormais toujours pas alors que je commençais à 5h30, j'ai décidé de ne pas y aller. J'étais chez mon copain, j'ai prévenu mes parents qui ont hurlé. Ils voulaient que j'aille jusqu'au bout de ma mission. Je suis allée chez le médecin, qui m'a dit que c'était hors de question que je continue à travailler dans ces conditions. Il m'a fait un arrêt de travail d'une semaine, temps qu'il me restait à travailler. A la suite de cette expérience, je suis devenue somnambule. Je me levais et rêvais que j'étais à l'usine, que ma chef me criais dessus, la chaîne allant toujours plus vite. Mon copain m'a supportée ainsi pendant bien deux mois.

Cette expérience m'a traumatisé. Certains adultes m'ont dit « oui enfin c'est ça le travail, on va pas tout le temps être gentils, tu vas pas trouver mieux ». A ces personnes je leur dit NON, ce n'est pas ça le travail. On peut aspirer à plus qu'être traité comme de la merde à longueur de journée. On peut aspirer à se sentir bien et épanouie dans son travail ! Il ne faut pas se résigner. Et OUI, j'ai trouvé dix fois mieux en boulot étudiant, ça m'a plu et je me levais le matin avec le sourire. Mais ce genre d'expérience ça marque, surtout pour une première expérience en job étudiant. Aujourd'hui, j'ai peur de l'avenir mais pas seulement, j'ai surtout peur de travailler.

Informatique

Je suis ingénieur informaticien

Pression, Rapports sociaux, Santé, Stress

J'ai 27 ans, je suis dans la tranche la mieux payée en CDI puisque je suis ingénieur informaticien, mieux que ça je suis même devenu responsable technique chez le client chez qui j'ai été envoyé.

On pourrait croire que je vis le rêve car, à 26 ans, c'est rare pour devenir responsable technique. Lors de ma négociation de salaire, on a tenté de me faire croire que ma boîte était en incapacité de m'augmenter, que je n'aurais pas tellement plus de responsabilité...

J'ai obtenu gain de cause, mais cette SSII est une entreprise comme les autres, elle ne pense qu'à son profit...

Le premier client chez qui j'ai été envoyé, qui était également ma première véritable expérience professionnelle après obtention de mon diplôme et huit mois de chômage (oui j'ai eu l'impression que mes études étaient vraiment inutiles à l'époque...), on m'avait caché que celui que je remplaçais était parti en arrêt maladie pour dépression.

Rapidement, chez le client, un harcèlement moral s'était mis en place. Mais j'étais coincé avec la peur de retomber dans le chômage, de plus étant encore en période d'essai avec une clause de déformation de 3000€ j'hésitais à vouloir agir...

J'ai malgré tout demandé à changer de mission. Ils ont compris le problème, mais ils ont pris leurs temps, il a fallu 7 mois. Pendant 7 mois le client m'insultait ou tentait de saboter mon travail. Mon prédécesseur étant absent, ses fautes m'incombaient... Ce n'est qu'en position plus stable que les termes "procès harcèlement moral" ont fait bouger les choses.

Peut après mon départ, ayant gardé contact avec un collègue, j'ai appris qu'il s'était fait viré de sa boîte (il avait 56 ans et en période d'essai) car le client s'était plaint de son travail, alors qu'il était exemplaire...

Malgré l'expérience de ce premier client, je suis resté dans ma SSII... J'avais réussi à leur soutirer une bonne augmentation à cause de mon premier client... Je suis en mission depuis 2 ans et ils continuent de croire que leurs fausses promesses m'accrochent toujours, je ne suis pas aveugle et je partirais probablement bientôt.

Ma mission est plutôt sympathique, pas trop regardant sur les horaires, l'ensemble est assez agréable. Mais la politique actuelle souhaite que l'on quitte les locaux pour travailler en forfait. Un plan de déménagement est donc mis en place depuis 6 mois. Nous devons déménager début février, mais un imprévu nous a décalé d'un mois...

Hors, le client se rend compte qu'il n'aura plus les mêmes responsabilités qu'avant, et depuis 1-2 mois, il nous invente une nouvelle connerie chaque jour. Je me suis mis en décalé, j'arrive à 7h30-8H, je part à 16h30. Au début je culpabilisais... mais je n'ai eu aucune remarque donc c'est passé. Jusqu'à ce que le client décide également de se pointer très tôt, pour, implicitement, vérifier mes horaires

De même, les responsabilités qui m'incombent en tant que responsable, ne font plus partie de mes prérogatives. Je me suis même fait remonter les bretelles plus d'une fois pour mon "insubordination"... Ma collègue, en charge du planning n'est plus en charge de rien, elle attend littéralement que les journées se terminent. Mon équipe en a marre de changer de projet toute les cinq minutes.

Le cadre s'est fortement dégradé, notre SSII est au courant, après un nombre de mails incroyables, ils ont daigné répondre "Nous savons, c'est difficile, nous faisons du mieux que l'on peut, il faut juste encore tenir un mois..."

Il faut le savoir, je suis actuellement traité par anti-dépresseur pour un trouble anxieux de la société. Ces situations n'arrangent en rien ma stabilité psychologique et par conséquent ma santé physique...

Mon trouble anxieux de la société se trouve être déclenché par le sentiment d'injustice que je peux vivre et que, par conséquent, j'imagine l'étendue de son action au sein de la société. En gros, ça me déprime de savoir que la société est injuste et que personne ne bouge...

J'ai des problèmes au boulot, ils me ruinent un peu la santé, mais je suis vaillant et j'arrive à m'en sortir. Je ne suis pas à plaindre, je suis plutôt bien payé et j'ai un petit budget pour mes loisirs... Mais j'ai surtout des parents. Parents artisans qui se lèvent à 3-4H du matin pour se coucher vers 22H.

Avec les lois, les taxes et les conneries que l'on pond depuis quelques années, ils gagnent à peine de quoi vivre. J'ai coupé mon budget loisir pendant un an pour les aider. Ce que je ne trouve pas spécialement normal...

Malgré mon salaire, même si je m'autorise un petit budget loisir, je peine presque à joindre les deux bouts, je ne peux imaginer quelqu'un qui est dans une tranche moins élevée peut y arriver sans vouloir se pendre...

Aujourd'hui, on paie des impôts pour des dirigeants qui dorment ou qui s'absentent... On paie beaucoup d'impôts pour que des crétins surpayés puissent déclarer que le SMIC est trop élevé. Nous ne sommes que des chiffres, des petits pics sur des graphiques aujourd'hui vides de sens...

Quand j'entends parler des lois du travail, des chiffres de chômage et d'autres conneries qu'ils pourraient nous inventer, je me rappelle de l'époque où je m'en fichais, j'étais jeune et inconscient. Puis je me rappelle de mes études qui ont été difficiles à payer.

Puis je me rappelle du pôle emploi, qui, après m'avoir demandé de venir à 8H pour une formation en informatique (ironie quand tu nous tiens...) sans quoi je serai rayé de leur liste, me demande si je ne serai pas prêt à me reconverter "dans la préparation alimentaires de repas américains pour une grande chaîne alimentaire de restauration rapide"...

Je ne touchais pas d'allocation, car un stage n'est pas du travail, j'ai alors regardé ma conseillère, j'ai ouvert la bouche pour l'insulter, je me suis retenu, me suis levé et suis parti.

C'est ce jour que j'ai compris que notre pays était mal foutu, que tout ce qui ne me touchait pas, finissait par me péter à la gueule, que nous ne sommes que des chiffres sur des grilles, des pions à placer.

Nous valons mieux que ça."

On me refusait les heures sup faites parce que "Tu comprends, déjà que tu es là que la moitié du temps et que tu as des congés hein?"

Dévalorisation, Heures supp', Sexisme

Je suis ingénieur aujourd'hui et plus exactement chef de projet informatique.

Je fais un taff super intéressant dans un univers de mecs, où la beaufitude masculine fait loi et où le simple fait d'être une fille remet en valeur mes capacités!

S'il y avait que ça, je te dirai; bah, je me retrousse les manches et je bouge mes bras pour prouver ma valeur mais voila, on te demande toujours plus!

J'ai été apprentie dans une collectivité territoriale où on me refusait les heures sup faites parce que "Tu comprends, déjà que tu es là que la moitié du temps et que tu as des congés hein?"; où quand tu participes à un événement sur ta ville, en dormant 3 h par nuit pendant une semaine parce que tu es très sollicitée, que tu veux assurer à ton taff et tout ce que tu as comme remerciement à la fin c'est "Estime toi heureuse d'avoir bossée sur un événement international !"... Mouais...

Je me suis dit ensuite " Bon.. C'est le temps d'être diplômée" mais.... AH AH AH LA BLAGUE! Suite à ça! Quand tu fais tes entretiens, tu es contente de justifier de 3 ans d'alternance, tu te sens déjà plus expérimentée qu'une diplômée normale mais quand tu postules à un poste de junior, on te demande des compétences acquises sur 10 ans. On te rabaisse, toi la jeune qui demande un salaire pour payer ton loyer en solo ou pour apporter ta part à une coloc! J'ai fait preuve de bonne volonté pourtant, j'ai abandonné ma famille pour quitter le sud et rejoindre la région parisienne pour gagner PLUS et payer 3 X PLUS le coup de la vie!

Alors aujourd'hui à même pas 30 ans, je suis blasée, j'ai envie de pleurer quand je pense à ce qui nous attend tous pour satisfaire les plus vindicatifs. En fin de compte le moins con de l'histoire et le plus lucide, c'est mon pote qui est parti vivre au fin fond de l'Ardèche pour faire sa petite culture dans sa cabane qui n'est pas raccordé à EDF ni même déclaré à l'état. Il est LIBRE.

Alors que l'on soit livreur de pizza, infirmerie, cadre info, ouvrir, on est tous concernés parce ce que notre pays va devenir malgré nous.

Se débarrasser de quelqu'un est plutôt simple

Contrat, Licenciement, Précarité

Je travaille dans une société d'informatique. Comment ça marche ? Lorsque l'entreprise t'embauche, elle te trouve une mission auprès d'entreprises qui ont besoin de services en se faisant une belle marge au passage. Cette marge permet de payer les commerciaux, les managers, les actionnaires... mais aussi les collègues entre 2 missions... Avec cette nouvelle loi, il suffira de s'attaquer à de nouveaux marchés (c'est large dans le monde de l'informatique) pour virer les gens sans mission améliorant ainsi la marge au profit des actionnaires et du patronat, précarisant ainsi la vie de dizaines de milliers de personnes, en transformant les sociétés de service en agence d'intérim spécialisée.

La solution actuelle pour se débarrasser de quelqu'un est plutôt simple, il suffit de ne pas lui proposer de mission ou pire des missions qui ne sont pas en rapport avec les objectifs de la personne, ou alors des missions qui obligent à des déplacements de longue durée, où c'est la vie privée et sociale qui en fait les frais... et attendre qu'elle s'ennuie pour démissionner ou mieux qu'elle refuse ces missions ce qui peut constituer une faute.

Évoluer dans le monde du travail est un sport de combat

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Compétition, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Heures supp', Rapports sociaux, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

Bonjour.

Nous sommes en Mars 2016, j'ai 27 ans et je tairai mon nom de peur que ça nuise à mon entourage à savoir : ma mère, mes collègues et mon patron.

Je vais commencer par le positif. Je trouve que ça donne du courage pour la suite.

Ce qui marche le mieux autour de moi, c'est moi-même.

J'ai la chance d'être un produit de notre monde ultralibéral : je suis carriériste dans l'âme, je pense à ma carrière et à mes choix depuis que j'ai 10 ans environ, j'ai suivi une voie d'étude qui me permettrait de trouver un emploi facilement et d'être bien payé. J'ai fait des études d'ingénieur en informatique donc le marché de l'emploi n'est pas trop farouche avec moi : je n'ai fait que des CDI.

J'ai eu trois employeurs différents jusqu'à présent : un seul des trois n'a pas essayé de me la faire à l'envers. Le premier m'a fait signer une rupture conventionnelle alors que je n'avais aucun intérêt à le faire. Il m'a dit que sinon, ils allaient me licencier économiquement et je pensais à l'époque que c'était pareil pour moi. Je voulais être arrangeant. C'est à ce moment que j'aurai dû toucher le chômage, mais les démarches s'étalant sur plusieurs mois, j'avais récupéré un emploi avant de terminer la procédure et je n'avais donc plus le temps de m'en occuper.

Mon troisième employeur m'a fait signer un contrat après que j'ai démissionné de mon emploi précédent; et une fois mon travail dans l'entreprise commencé, le contrat ne respectait pas du tout ce qui avait été négocié au préalable, que ce soit en terme d'horaires ou de conditions de travail. J'ai profité de la période d'essai pour poser ma démission sans avoir un préavis de 3 mois comme c'est prévu pour les cadres en CDI.

Je suis retourné chez mon second employeur qui est mon patron actuel. Je travail entre 35 et 42 heures par semaines environ pour un contrat de 35 heures. Mes heures supplémentaires ne sont pas payées mais mon salaire est très satisfaisant (je suis le mieux payé de toutes mes connaissances de promo de l'école d'ingénieurs) et ça fait partie du deal. J'ai pas mal de pression selon les moments mais globalement, je n'ai pas trop à me plaindre de ce côté là. J'ai même été augmenté en fin d'année dernière. J'en profite pour donner un petit exemple de patron plutôt sympa : il ne licencie pas forcément les gens même s'ils ne sont pas compétents et propose des solutions si les employés ne

sont plus motivés.

En bref, ma vie s'est adapté à ce monde ultralibéral en me battant pour ma carrière, en étant sans pitié sur le marché du travail, en prévoyant toujours 5 coups d'avances sur tout avenir professionnel, en étant ultra-réactif sur la recherche d'emploi et en supportant toute pression et surcharge de travail. Le résultat pour moi est plutôt positif malgré une pression nerveuse accumulée de plus en plus pressante.

J'aimerais parler ici également d'autres personnes de mon entourage pour qui tout s'est moins bien passé.

Ma compagne a un BAC+5 en microbiologie. Elle a fait la plupart de sa carrière en étant chef de ligne en usine de production (agroalimentaire, pharmaceutique, etc.). Elle a travaillé en professeur intérimaire en collège en remplacement suite à un congé maternité pour des cours de biologie. Lorsque son contrat est arrivé à sa fin (fin qui était repoussée de mois en mois sans préavis), elle a essayé de toucher son chômage mais la procédure n'a jamais réussi à aboutir car elle dépendait du rectorat d'une autre ville donc quand elle est allée au pôle emploi de notre ville, ils ont dit qu'elle devait faire la demande au rectorat, qui lui a indiqué qu'il fallait faire une demande au pôle emploi, qui devait la refuser afin de faire parvenir le refus au rectorat pour qu'il paye la première partie pour qu'à la fin du chômage payé par le rectorat, pôle emploi prenne la suite du paiement. Je simplifie ici car il y avait aussi à gérer le pôle emploi de la ville du rectorat qui s'ajoute à l'équation. L'un dans l'autre, elle n'a jamais touché son chômage. Honnêtement, je pense qu'elle aurait pu y arriver si elle s'était battue à fond en harcelant pôle emploi régulièrement, mais je trouve qu'elle ne devrait pas avoir à faire ça juste pour faire valoir ses droits. Parce qu'on vaut mieux que ça.

L'autre personne dont j'aimerais parler ici, c'est ma mère. Mes parents se sont divorcés quand j'étais tout petit et c'est ma mère qui m'a élevé en grande partie seule. C'est d'ailleurs grâce à elle que j'arrive aussi bien à me battre sur le marché de l'emploi. Et je trouve que le verbe « se battre » a rarement été aussi proche de la vérité du marché de l'emploi en France. Elle travaille encore actuellement pour son patron principal avec qui elle a un contrat très particulier : elle travaille un nombre de jours dans l'année réparti comme il veut sur l'année. Elle a un doctorat en Pharmacie mais son salaire n'est pas très élevé pour autant. Son patron lui indique les jours où il veut qu'elle le remplace à la Pharmacie de campagne qu'il possède, parfois seulement deux ou trois jours à l'avance. Ma mère a fait plusieurs dépressions, plus ou moins graves, et j'aimerais vraiment que le monde dans lequel on vit ne demande pas à des gens comme ma mère de se donner à fond jusqu'à provoquer une dépression.

Enfin j'aimerais ajouter que même si je m'en sort plutôt bien, c'est en grande partie grâce, ou à cause, d'une peur panique absolue de perdre mon emploi et de me retrouver sans revenu. Par exemple, en classe préparatoire aux grandes écoles, j'ai fait une petite dépression à un moment parce que je n'avais pas la force de continuer. Si j'abandonnais

la CPGE, j'aurai toujours pu continuer en Fac ou autre, mais mon esprit était tellement formaté que c'était tellement faible que le suicide me semblait la seule solution : si je n'étais pas au top, autant ne pas être du tout. C'est cette même force qui me permet de serrer les poings, sortir les griffes, montrer les crocs, être sans pitié, me déchaîner juste pour être absolument certain de retrouver un emploi si jamais je perdais le mien. Donc oui, je m'en sort dans la vie, mais c'est à ce prix là, l'esprit formaté en choix binaire : la réussite ou la mort.

J'ai longtemps hésité avant de faire ce témoignage. Principalement parce que je trouve que ma vie est très correcte comparée à celle de nombreuses personnes qui n'ont pas été préparés et entraînés toute leur vie à être des machines de combat pour le monde du travail. Je suis un produit de ce monde et je suis le premier à vouloir virer d'une entreprise quelqu'un qui ne travaille pas correctement, qui n'a pas de conscience professionnelle ou qui n'est pas motivé. Pour toutes ces raisons, je trouvais malhonnête de dire que je vaud mieux que ça.

Mais ce qui me pousse à faire ce témoignage malgré tout, c'est que je suis certain que mes proches valent mieux que ça. J'aimerais que tout le monde n'ai pas à sacrifier sa vie et se battre comme moi juste pour éventuellement survivre. Non, ce n'est pas un monde que je veux. Que je travaille énormément et que je me batte sur le marché de l'emploi, à la limite je veux bien, mais forcer tout le monde, mes proches mais pas seulement, à se battre dans un monde pour lequel ils n'ont pas été préparé, ou tout simplement dont ils n'arrivent pas à venir à bout, parce qu'il n'en ont pas les capacités ou qu'ils manquent simplement de chance, là, je dit qu'ON VAUT MIEUX QUE ÇA !

"Si cela ne te plait pas, la porte est grande ouverte, d'autres attendent à la porte."

Atteintes à la dignité, Compétition, Dévalorisation, Heures supp', Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Bienvenue dans la vie 2.0...

J'ai débuté ma carrière comme ingénieur informaticien il y a maintenant 15 ans, pas évident suite à l'éclatement de la bulle internet. Dur de trouver un job dans une vraie boîte, j'ai fini comme beaucoup de mes camarades en société de service informatique, les marchands de viande comme on les appelle entre nous (je vous laisse deviner qui joue le rôle de la viande). Une grosse boîte informatique.

Un collègue rentré 10 ans auparavant nous disait : "l'informatique c'est nul...". Jeune que j'étais, je trouvais qu'il exagérait. Avec le recul je le comprends.

De désillusions en désillusions j'y ai passé plus de 8 ans.

8 ans de projets mal vendus par des commerciaux dont le seul objectif est de toucher une prime. Qui en subit les conséquences ? Ceux qui bossent dessus bien sûr, pas le choix, il faut bien payer son loyer (exorbitant de surcroît, vous savez ça).

- bosser parfois 14h par jour pour s'entendre dire que l'on va trop lentement, toujours trop lentement. Tout doit être terminé à la date prévue, peu importe la charge, tu te débrouilles. Si tu ne réussis pas, c'est ta faute, tu es mauvais.

Il est d'ailleurs bien vu de livrer de la merde au client, oui, mais à l'heure prévue. Désolé, je suis ingénieur, j'aime le travail bien fait, un gros défaut semble-t-il dans cette boîte, et comme dans beaucoup d'autres.

- les heures supplémentaires ? il y en a tout simplement pas, puisque l'on ne badge pas... Un jour un collègue a tenté de demander le paiement d'heure sup... On lui a simplement répondu que le logiciel ne l'acceptait pas, fin de la discussion.

- le benchmarking entre employés : il faut toujours être le meilleur, on vous encourage à écraser votre voisin pour mieux prendre sa place. En façade on vous vend le travail en équipe. Derrière, c'est clairement le chacun pour soi.

- les entretiens de fin d'année... toujours les mêmes commentaires des managers, les mêmes remarques désobligeantes : "je me demande bien quel avenir tu veux donner à ta carrière..." m'a dit l'un d'eux. Cela donne le ton.

Non. Je n'étais pas un cas à part, je me souviens de l'un des projets où toutes les femmes sont ressorties en pleurs suite à leur entretien : "ils n'ont pas de cœur" disait celle de 30 ans, celle de 45 pouvait à peine parler, les yeux rougis.

De quoi être motivé pour la suite. La rage finit par devenir votre seul moteur, oublié toute humanité.

- les augmentations ? Désolé, ton manager n'a plus besoin de toi sur ce projet, pourquoi diable t'augmenter ! Si cela ne te plaît pas, la porte est grande ouverte, d'autres attendent à la porte.

Petit à petit j'ai appris à me blinder contre toutes ses réflexions, à renvoyer coup sur coup.

Évidemment, je ne me suis pas fait que des amis, surtout chez les manager. J'ai senti qu'il fallait que je quitte cette entreprise, ce monde du service, avant qu'il ne me broie.

Cela m'a pris 2 ans, j'ai fini par trouver un vrai job, dans une boîte publique, avec heureusement un manager moins psychopathe que les précédents. Je ne me donne pas plus qu'auparavant, moins même, et mon travail est apprécié. C'est dire le décalage.

J'ai donné un sens à ce travail. L'objectif n'est plus de faire du fric, mais remplir un service public. Certes tout n'est pas parfait, suite à un accident j'ai des gros soucis de santé, ce qui n'est jamais un plus en entreprise... je sais que mon horizon professionnel et personnel est désormais bouché.

Mais au moins, pour le moment, j'ai un boulot, je m'accroche à ça.

Tout ça pour dire, battez vous, refusez cette précarité généralisée qu'on nous vend comme du modernisme, alors qu'elle n'est que régression.

Cette précarité ne profitera qu'aux prétendues élites, au détriment de nous tous. 2017 sera l'occasion d'exprimer notre mécontentement, profitons-en.

Car on vaut beaucoup mieux que ça.

"Même chez les "winners", le travail ne me dit plus rien qui vaille"

Aliénation, bore-out, Compétition, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dévalorisation, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Situations/injonctions paradoxales

Je ne suis vraiment pas la plus à plaindre du tout (mais on a tous ce sentiment, non ?). Cela dit je pense que mon histoire peut avoir un intérêt pour ceux qui croient que si ils avaient mieux répondu aux questions de madame Michu en CM1 et que s'ils avaient moins fait la bringue ados ils en seraient pas là, qu'ils auraient un boulot intéressant, des relations stimulantes avec leur collègues, de l'argent et que sais-je encore... un labrador, un conjoint et une maison pavillonnaire.

Voilà donc la vie qu'on a si on répond bien à madame Michu, qu'en plus on fait de l'informatique et qu'on obtient les diplômes « attendues » par le monde du travail. Je suis bonne élève depuis le lycée et comme à l'époque j'étais un peu paumée j'ai suivi la voie toute tracée devant moi : bac S et école d'ingénieur. J'avais du goût pour l'intellect, c'est donc naturellement que j'ai poursuivi en thèse. Je me voyais très mal en cadre dans un grand groupe et il me semblait (à juste titre) que ça serait à mourir d'ennui.

Le seul souci dans tout ça c'est que j'ai très mal choisi mon directeur de thèse et j'ai donc subi trois années d'exploitation forcenée... Je pourrais faire un autre témoignage rien que sur les charmes de la négociation en rapport de force adverse comme quand, par exemple, la personne en face doit valider votre diplôme.

Bref à la sortie de cette thèse, dégoûtée et échaudée par le manque de postes dans la recherche publique je réévalue ma position par rapport au secteur privée. Je recycle donc mon expérience en statistique pour me faire « data-scientist » dans une start up en vu en plein Paris (métier fantastique qui consiste à exploiter toutes les traces que vous laissez sur internet). Et me voilà donc au milieu d'ingénieurs sortis des grandes écoles, de marketeux de science po et de vendeurs de luxe étiqueté ESSEC ou HEC. Pourquoi, je vous donne le pedigree de tous ces merdeux ? Parce qu'il faut bien comprendre avec les filtres que nous impose l'éducation nationale c'est qu'il légitime fortement ceux qui les passent tout en rabaissant ceux qui échouent. Mes collègues étaient donc arrogants et en même temps anxieux à chaque instant de prouver leur supériorité dans ce panier de crabe. Chaque discussion était un enjeu et il fallait les voir tailler le bout de gras à midi comme si leur prochaine augmentation en dépendait. Mais enfin, me voilà parmi les winners, les beautiful people, au sein de l'équivalent français de la Silicon Valley, dans l'œil du cyclone de l'innovation disruptive. J'ai réussi mon ascension sociale ! Alors champagne ? Ben non, puisque, au bord de la crise de nerf, j'ai démissionné au bout d'un an pour atterrir dans un labo recherche ringard à innovation

continue.

Mon rôle dans tout ça, c'était d'aller travailler chez les clients de la société en question pour faire fonctionner un logiciel hors de prix pour un prix journalier hors de prix. En fait ce qui m'a le plus frappé pendant cette année où je suis passée dans plusieurs grandes entreprises, au-delà de l'arrogance de mes collègues et des coups de pressions qu'on me mettait, c'est vraiment l'ineptie du travail que la plupart des cadres effectuent et la quantité ahurissante de fric que brasse ces boîtes. Ainsi pour une journée de mon travail, une grande boîte déboursait 1000 euros (je vous rassure je ne touchais pas ce salaire et de très loin). 1000 euros par jour pour que je vienne user leurs fauteuils de bureau, ça me paraît toujours fou...

Pendant cette année, je me suis souvent retrouvée dans des réunions ubuesques où des cadres manient la langue de bois pour donner des ordres vagues, ou se lancer une patate chaude entre services. Donc concrètement rien foutre de la journée en se donnant des airs, en étant « pertinents », par contre hors de question de partir de son bureau avant d'avoir fait une ou deux heures sup, question de principe. C'est vraiment difficile d'expliquer ce jeu de dupe qui consiste à ne faire aucun travail utile, à brasser de l'air tout en vénérant en parole et en attitude la productivité et l'organisation. Cela rappelle vraiment une organisation sectaire. Finalement ce qui m'épuisait ce n'est pas l'effort ou l'exigence du travail demandé mais la certitude de l'absurdité de ce qu'on me demandait et d'avoir à jouer ce rôle de consultante sûre de ce qu'elle raconte et bien peignée.

Je savais, en postulant, que mon travail n'allait pas être follement éthique et que je décortiquerais beaucoup de comptes client pour leur refourguer une quelconque camelote. Mais je n'étais pas vraiment préparée à ... l'inefficacité patente qui règne dans les grandes entreprises, ni à la médiocrité intellectuelle des cadres supérieures brasseurs d'air. Je m'imaginais des personnages machiavéliques appliquant toute leur science pour manipuler le badaud. En lieu et place de ça, j'ai souvent eu affaire à des interlocuteurs bornés et qui étaient bien plus soucieux de donner l'illusion de l'assurance dans la prise de décision que de prendre la bonne ou la plus profitable. Comme j'ai une formation scientifique solide, j'ai souvent questionné les aprioris de ces personnes, leur dogme sans avoir de vraies réponses.

Un phénomène qui représente bien l'absurdité du fonctionnement, c'est l'inflation du nombre de managers. Par exemple, moi dans mon rôle de prestataire je travaillais souvent seulement 1 journée ou deux par semaine dans les boîtes où j'étais catapultée. Pourtant les personnes en charge de me manager étaient à plein temps. Donc une personne à temps plein pour « organiser » (faire la to do list) d'une personne à tiers temps. Des exemples comme ça j'en ai plein (mes collègues de l'époque étant à la même enseigne). Et malgré le fait d'y avoir passé un an, je n'arrive toujours pas à éclaircir le mystère de ce qui occupe les journées de ces gens. Dans les grandes boîtes et pour les managers, c'est vraiment bonjour paresse. Cependant, ça n'est pas vraiment la panacée non plus et il est fort

ennuyeux d'y travailler. J'ai vraiment ressenti que je risquais d'émousser mes capacités si j'y restais.

Chaque jour, je me disais que mon travail était soit inutile, soit nuisible et en tout cas débile... J'avais vraiment le sentiment de prostituer mon intelligence. Après tout, ma formation, entièrement publique, a été payée en grande partie par le contribuable alors c'était vraiment craignos de l'utiliser pour satisfaire quelques intérêts privés et répondre à des ordres stupides. Comble de l'ironie, mon emploi débile de cadre était en bonne partie financé par de l'argent publique via le magnifique CIR (crédit impôt recherche) alors que dans le même temps je peine à trouver une place pérenne dans la recherche parce que les postes de fonctionnaire « ça coûte trop cher » (RRAAAAAAH)!!! Aussi, à tous ceux qui seraient tentés par le côté obscur de la force comme je l'ai été après ma thèse, sachez qu'on n'apprend pas le cynisme sans peine et que c'est très destructeur psychiquement. Je crois que j'ai compris la violence que je m'infligeais quand j'ai été ahurie d'apprendre qu'une de mes amies en thèse de lettre envisage sérieusement de faire la communication pour le privé faute de poste en recherche. L'imaginer tordre les mots qu'elle aime pour sécréter l'ignoble langue de bois des services de com m'a filé la nausée. Pourtant j'ai fait pareil avec mes capacités scientifiques.

Notre histoire à tous, c'est l'histoire d'un immense gâchis de capacité humaine. Les emplois qu'on nous propose ne sont plus à notre hauteur et ce quelque soit notre niveau d'étude car partout une pseudo logique du chiffre et un court termisme criminel a gangréné nos possibilités de développement humain! Parce que la vie c'est un truc bien plus riche que de dominer ou de l'être, refusons ces logiques perverses, soyons solidaires et prenons soin de nos faiblesses parce que ce sont elles qui nous rendent humains. Ne nous leurrions pas dans l'image narcissisante du surhomme libéral capable d'affronter seul une charge de travail inhumaine et les soucis de la vie. Vous savez comme moi que c'est le meilleur moyen de se « cramer ». Et surtout, préservez-vous car vous donner corps et âme à ce système qui en demande toujours plus ne vous garantira rien ! Cessez de culpabiliser parce que ce n'est pas votre faute si vous votre situation n'est guère enviable. Du fric, il y en a ! Je trouve incroyablement cruel que les entreprises s'autorisent des dépenses énormes pour des projets plus que fumeux tout en pressant comme des citrons les employés parce qu'ils coutent soit disant trop ! Comprenez qu'on vous vole et reprenez tous ce que vous pouvez (grugez temps et énergie si vous le pouvez !). Et témoignez car c'est comme cela qu'on se rendra compte que nos problèmes à première vue personnels sont en fait un immense problème de société.

Et rien que ça, ça sera une belle victoire !

Je réclamais la simple application de la loi

Aliénation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Pression

Avant, j'étais un prestataire informatique (en SSII) . Je travaillais pour des sociétés comme Orange ou SNCF.

Sous traitant, ça veut dire « corvéable », « jetable », « pas cher » pour mon client et « profit » pour mon employeur !

Alors je suis devenu représentant du personnel pour tenter d'améliorer mes conditions de travail et ceux de mes collègues.

Parce que je réclamais la simple application de la loi sur de nombreux sujets ou qu'on nous traite autrement que comme de la marchandise, j'étais un « fou ».

Pour avoir tenu tête aux dirigeants peu scrupuleux du code du travail, on a fait de moi un « homme à éliminer ».

Malgré des millions d'euros d'aide publique (TEPA, CIR, CICE, ...) , les salaires stagnent, la formation professionnelle est quasi inexistante

J'ai vu la souffrance et les larmes, mais aussi la peur et la colère, dans les yeux de mes collègues trahis par leur manager, prêt à tout pour gagner le moindre euro.

Isolement, chantages, dénigrements, missions lointaines, tâches subalternes, menaces : l'arsenal est garni pour pousser un salarié « non banquable » à partir.

Et pour les plus résistants, on trouvait toujours une faute pour les licencier.

Dans ce groupe de 2000 personnes, les intérêts financiers et commerciaux ont toujours primé sur tout autre considération, en particulier humaine.

Pour préserver ma santé et mon avenir professionnelle, j'ai donc quitté l'entreprise « Astek » qui a fait l'objet de plusieurs articles de presse ces derniers mois :

<http://www.humanite.fr/revelations-comment-astek-jete-200-de-ses-informaticiens-la-corbeille-583837>

<http://www.politis.fr/articles/2015/09/vires-sur-un-mode-industriel-32360/>

<http://www.humanite.fr/la-recette-des-licenciements-secs-chez-astek-daterait-de-2009-584894>

Il y a bien longtemps que ces patrons , qui ont leur bureau en haut d'une tour ou sur une île paradisiaque, n'appliquent, du code du travail, que les parties qui les arrangent !

Ils abusent de la méconnaissance des salariés sur leur droit, de l'absence de contrôle des services de l'état, et de la résignation des citoyens face à un système judiciaire trop lent, trop lourd.

Ils ont d'autant moins de scrupules que leur sentiment d'impunité est fort.

Sur le terrain, on voit bien que le code du travail ne les empêche pas de se séparer d'un salarié ; ça ne serait être donc un frein à l'embauche.

La loi de Mme El Khomri ne fera qu'encourager les employeurs à continuer d'exploiter leurs salariés, au détriment de leur vie personnelle et de leur santé, pour générer - et se garder- toujours plus de profits.

Si on ne vivait pas dans une société de consommation, j'imagine que certains politiques prôneraient les bienfaits de l'esclavagisme sur la compétitivité des entreprises !

"Nous étions traités comme des larbins"

Culpabilisation, Pression, Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail, Stress

Je travaillais en tant que développeur pour une start-up qui développe un outil de gestion RH. Nous étions une dizaine de développeurs dans une petite ville tranquille et il y avait une quinzaine ou plus de commerciaux à Paris. Ils changent très souvent, à croire que leur but était de vendre de la merde puis se barrer avec les primes.

Sur les 10 développeurs, il y avait 4 stagiaires qui bossaient comme les CDI et une personne en période d'essai (4 mois) pour un CDI. Cette boîte produit un logiciel de mauvaise qualité. Pas par manque de compétences mais à cause des conditions de travail déplorables et des délais absurdes imposés par les commerciaux. Un comble pour une boîte qui travaille dans le milieu de la gestion de ressources humaines.

Les commerciaux, lorsqu'ils avaient une demande d'un client, bien souvent, ils attendaient plusieurs mois avant de nous informer du travail à réaliser. Pour nous les développeurs, il nous restait plus qu'une ou deux semaines pour réaliser un travail qui aurait dû se faire sur plusieurs mois. Résultat, nous étions obligés de livrer des trucs pas finis et bourrés de failles de sécurité ! Nous gérons quand même des données sensibles sur les employés de grosses sociétés qui en plus ont beaucoup d'ennemies sur Internet.

Exemple de clients : vendeur de pétrole, vendeur d'armes informatiques, banques, grosses industries, ... De plus chaque développeur s'occupait de plusieurs clients en même temps (développement de nouveaux modules et support technique). En gros, pour vous faire une idée c'est comme si on vous demandait de résoudre plusieurs casse-tête en parallèle dans un temps record. C'est très stressant et épuisant. Nous étions traités comme des larbins capables de traiter n'importe quelles tâches.

Lorsque les commerciaux recevaient des demandes clients, nous n'étions pas consultés sur la faisabilité des choses. Pire encore, il est arrivé plusieurs fois que des commerciaux acceptent des demandes clients alors que ces commerciaux étaient prévenus que nous ne pouvions pas réaliser ces demandes (impossibilité technique) ! Du coup là boîte à du plusieurs fois payer des pénalités car les demandes n'avaient pas été réalisées. Le président préférait vendre de la merde que de sécuriser l'application. Résultat, des serveurs ont été attaqués plusieurs fois et des données clients ont été récupérées.

Bien entendu, les clients n'ont jamais été informés de ce qu'il s'est passé. En gros, on était certifié La RACHE. Bon, dans le milieu du développement informatique, c'est pas nouveau. CommitStrip recense toutes les dérives du milieu. Bref, cette situation me rendait vraiment malade. J'étais dégoûté de devoir coder de la merde alors que nous

avons tout pour faire quelque chose de qualité et d'innovant.

Heureusement qu'entre développeurs nous nous entendions très bien et nous préférons rire de notre situation qu'en pleurer. C'est ce qui nous permettait de tenir le coup. La boîte a été rachetée par une plus grosse et la direction a eu envie de faire déménager les développeurs dans une plus grande ville à 75km de là. Cela nous rapprochait de Paris (2h de train au lieu de 3h) mais tout le travail était fait par Internet et ne nécessitait aucune rencontre, donc aucun intérêt pour nous, développeurs. Nos contrats de travail avaient une clause de mobilité bien inférieure aux 75km du coup un avenant au contrat était obligatoire. Il nous l'a été soumis que suite à notre demande ! Et encore, la direction voulait nous faire signer les avenants qu'après le déménagement. Suite à la pression des développeurs et de l'inspection du travail (merci à elle :-), nous avons eu l'avenant avant le déménagement (juste quelques jours avant).

Bien entendu aucune compensation financière valable n'a été accordée pour ce déménagement. J'avais demandé une aide pour payer un déménageur : nada, rien. Le directeur était sûr à 100% que j'allais signer cet avenant. C'est pour ça qu'il n'a fait aucun effort pour m'aider à déménager. Du coup, n'ayant rien à perdre (jeune célibataire sans dette qui en a marre de ce taf), je n'ai pas signé cet avenant et j'ai obtenu un licenciement économique (au passage, il n'y avait aucune vraie raison économique).

Le directeur l'a vraiment très mal pris car j'ai des compétences que personne d'autre n'avait dans la boîte. Et en 4 ans, je connaissais tout de l'application, de ses failles de sécurité et j'étais le seul à gérer la soixantaine de serveurs. D'après des collègues, après mon départ, il m'en a voulu longtemps et m'a fait passer pour le mouton noir. Un autre développeur qui était en période d'essai de 4 mois est aussi parti avant le déménagement. Le directeur voulait renouveler sa période d'essai alors qu'il faisait du très bon boulot. Entre collègues, on savait tous que c'était une arnaque ce renouvellement. Les autres développeurs ont déménagé ou pour d'autres se sont mis à faire plus de 150km de route par jours pour aller travailler dans ce nouveau lieu.

Six mois plus tard, ils étaient tous licenciés à leur tour. La direction voulant déménager de nouveau les développeurs mais cette fois pour Paris. Mais là personne n'a accepté. Du coup, suite à ça, il ne reste plus aucun développeur dans cette boîte (WTF?). Cool pour un programme qui n'était pas documenté. Actuellement, Je suis au chômage et j'en suis ravi ! Je vis enfin ! Au revoir le stress et les arrêts maladie. J'ai du temps pour créer du logiciel libre de qualité qui bénéficie à tout le monde ! J'aide aussi gratuitement mon entourage pour tout et n'importe quoi. Et en plus, j'ai du temps pour dépenser mon argent ! Pourquoi est-on traité comme des moins que rien à faire de la merde alors que l'on pourrait vivre correctement et faire tellement de choses bénéfiques à tout le monde ?
Bref #OnVautMieuxQueCa

Le jeu vidéo, une industrie fun

Conditions insupportables, Heures supp', Législation, Magouille, Précarité, Rythmes/horaires du travail

Titulaire d'un diplôme d'ingénieur en informatique, j'ai travaillé depuis un certain nombre d'années dans l'industrie du jeu vidéo. Cette industrie est la première industrie du divertissement en termes de chiffres d'affaire, loin devant le cinéma. Ce chiffre d'affaires ne cesse d'augmenter, d'années en années, crise ou non. En 2015, en France, le domaine a obtenu une croissance de 6% alors que le spectre de la crise touche tous les autres secteurs (source).

Je suis passé par plusieurs entreprises et voici un recueil des pépites que j'ai pu observer directement ou que j'ai subi moi-même :

- On ne paie pas bien, mais il y a la passion (=> mon salaire différenciat de 1000 euros brut d'écart par mois, par rapport à un collègue avec le même diplôme mais parti dans un autre secteur).

- Il ne faut pas compter tes heures, sinon cela montre que tu n'es pas motivé.

- Lors d'un entretien d'embauche : « Ici on paie les heures supplémentaires ». Effectivement, dans beaucoup d'entreprises du secteur, ce n'est pas le cas.

- « Nous n'avons pas de convention collective » : Il n'y pas de convention collective du jeu vidéo car il n'y a pas assez de salariés du jeu vidéo, pourtant, le jeu vidéo est un logiciel et à ce titre, le secteur devrait être rattaché à la convention collective du Syntec.

- « Ici, les salaires n'ont pas augmenté depuis 10 ans. La seule fois où j'ai été augmenté c'est parce que j'ai été promu. »

- Le CDD sert communément de période d'essai, quand ce ne sont pas des contrats pire encore comme le Contrat à Durée Déterminé d'Usage.

J'ai travaillé pour 5 entreprises différentes, et pour l'instant, aucune ne respecte à la fois le code du travail et est conventionné. Toutefois, ce ne sont pas les studios de développement que je blâme mais les éditeurs. Ceux-ci fixent les prix en faisant jouer la concurrence entre la multitude de petits studios français. Certains se voient contraints d'accepter des contrats à perte pour retarder l'échéance et donc sauvegarder les emplois. Beaucoup de studios de développement de jeux vidéo, en France, survivent grâce aux crédits d'impôt (donc l'Etat et donc nous tous) et autres subventions de « recherche ». Mais quid des retombées de cette croissance qui n'en finit pas d'atteindre des plafonds ?

"Ce qui m'arrivait ressemblait a une promotion."

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Licenciement

On nous dit que les entreprises ne peuvent pas licencier facilement, sans motif sérieux et qu'elles souffrent. HUUUUUM !!!

C'est faux pour bon nombre d'entre elles !

Ayant été très récemment la victime d'un licenciement abusif, ça me fait doucement rire.

Dans mon cas, ça a été très simple :

Cadre dans l'informatique (convention SYNTEC), j'avais démissionné de mon poste en région parisienne pour rejoindre une PME que nous appellerons OBTUS en région PACA.

Après quelques mois, OBTUS a connu une restructuration.

A peine avais-je fini ma période d'essai de 4 mois que ma cheffe m'a informée que je devais la remplacer a son poste.

Décision prise entre elle et le "restructurateur". De son cote, elle allait diriger un pôle entier.

Tout le monde était au courant puisqu'on nous avait informés des multiples changements au cours d'une réunion.

Ce qui m'arrivait ressemblait a une promotion.

Pour l'anecdote, après cette réunion, on se retrouve dans la cuisine, par hasard, moi, mon collègue et ma cheffe.

Il me demande si je suis contente. J'hésite. Elle, notre "cheffe" nous coupe en me disant : "De toute façon, tu n'as pas le choix".

Elle ne m'avait jamais fixé d'objectifs. Et elle n'était plus ma cheffe.

Aucune hiérarchie au-dessus de moi hormis le "restructurateur" qui tenait désormais le rôle de vice-président.

J'ai demandé a ma cheffe quand se ferait le changement de contrat de travail.

Réponse : 'Il faut attendre. C'est long chez OBTUS".

Quant aux objectifs ? C'est resté lettre morte.

Je me suis dit qu'il fallait faire confiance a l'entreprise (pour une fois, moi qui suis si méfiante).

Mal m'en a pris. J'aurais du me syndiquer et tirer la sonnette d'alarme tout de suite.

J'ai donc "occupé ce nouveau poste" sans formation, sans passation d'information.

Mon statut dans l'organigramme de la boite et dans le trombinoscope a été changé.

Mon "ancienne cheffe" m'a également dit de changer ma signature de mes courriels pour "Responsable du pole XXX".

Ce que j'ai compris tardivement, c'est qu'elle s'inquiétait visiblement de ce que je pouvais dire dans son dos.

Un jour, je tombe sur un collègue en salle de pause. Je m'apprête a lui dire un truc.

Soudain je l'aperçois elle, assise sur le canapé. J'ai l'air surprise sans doute.

Elle me dit : "Tu allais dire du mal de moi". Je reste sidérée et me force a rire comme si c'était une bonne blague.

Autre chose: elle qui ne faisait jamais la bise a personne le matin (son droit le plus total).

Mais un matin je l'ai vue faire la bise au "restructurateur", sur le parking.

On peut se demander si ça n'allait pas plus loin encore entre eux. Elle qui disait abhorrer la bise...

3 mois plus tard, mon évaluation annuelle fut menée...par le "restructurateur".

Après avoir passé 10 min au téléphone avec sa fille...il ne me parla pas du tout de mon travail.

En revanche, il me présenta une liste de 16 points disant combien j'étais quelqu'un d'infect, de négatif, d'épouvantable.

J'en cite quelques-uns :

Manque de maturité et d'initiative, Attitude négative pesante pour ses collègues,

Mauvaise volonté à travailler en équipe, Gros problème d'attitude...doute sur ses compétences réelles.

Aucun fait contre moi, aucun document, aucun projet cité ou j'aurais mal fait mon travail.

Juste des "On dit que tu es comme-ci comme-ça".

Bien entendu, c'était faux.

Après une longue discussion ou j'étais calme et abattue face a ce type, j'ai contesté

ce qu'on disait de moi, par écrit, dans l'entretien annuel.

Mais ce s.....me l'a fait signé ! Eh oui, je ne savais pas que je n'avais pas le droit de le signer !

Il y avait deux cadres tout en bas : un pour sa signature, un pour la mienne. Et il m'a dit de "signer là".

J'ai alors tout raconté autour de moi.

Un collègue/copain (de l'entreprise) m'a mis en contact avec une avocate en droit du travail (juste au téléphone, j'aurais du aller plus loin !!!).

Sur ses conseils et ceux de la CGT, j'ai commencé a rassembler des preuves qui mettaient a mal ce bilan annuel, des témoignages écrits de mes collègues .

J'ai contesté mon entretien annuel par courriel et LRAR.

Toujours sur conseil des uns et des autres (j'ai bien été entourée quand même), j'ai demandé a ce que ce bilan annuel soit refait.

Puis j'ai contacté le "restructurateur" pour qu'on refasse une réunion.

Il a transféré mon mail directement au CEO...qui m'a annoncé qu'il "allait étudier tous ces éléments".

A partir de là, je me suis fait licencier en 1 mois !

Je n'avais jamais reçu de blâme, de rappel a l'ordre ni de remontrances orales.

Juste ce bilan annuel. Une lettre d'avertissement disant qu'on envisageait mon licenciement et BAM !

L'avocate m'a dit: "Quelqu'un vous avait dans le nez",

"Ne prenez pas ce licenciement comme quelque chose de personnel, vous êtes un dommage collatéral".

Oui, mais quand même...C'était très violent ce qui m'arrivait !

Puis j'ai eu le droit a deux discours opposés :

- "N'allez pas aux prud'hommes, vous perdrez plus d'argent que vous n'en gagnerez.

Quand bien même les torts de l'entreprise seraient reconnus.

Votre faible ancienneté vous dessert. Vous êtes jeune ! Mieux vaut rapidement rebondir !".

- "Foncez aux prud'hommes !!! Tout ceci est anormal ! Mais ça vous coutera de l'argent".

Et ouais je n'avais jamais entendu parler de l'option "Assistance juridique" chez mon assureur...à ce moment là, hélas...

Je me sentais très seule malgré le soutien moral des collègues (dont tout un groupe était une bande de copains en dehors du travail).

Seule malgré les conseils de l'avocate ou de la CGT.

Je me sentais démunie. Cette histoire de faible ancienneté était décourageante.

Sur conseil de l'avocate, j'ai réclamé directement un dédommagement à l'entreprise en leur rappelant que sinon, ce serait les prud'hommes.

L'entreprise se savait en tort.

J'ai été dédommée (maintenant je trouve la somme dérisoire), suite à la signature d'un protocole d'accord transactionnel.

J'aurais du demander beaucoup plus mais je ne suis pas joueuse, bluffeuse...

J'étais seule face au directeur général de la PME !

Lui il était aguerri en matière de licenciements abusifs.

En effet, je n'étais pas la première. On m'avait parlé de licenciements brutaux pratiqués le passé...des trucs assez sordides.

J'ai vu par moi-même ce que ça donnait.

Et je n'allais pas être la dernière...

5 mois plus tard, nouveau licenciement abusif (d'un copain) !

Son évaluation annuelle avait été bonne et menée par son chef direct. Mais le chef de pole et le RH l'avaient dans le nez.

Tiens, encore un ?!

On a arrêté de lui donner du travail à faire, ...on lui a reproché des retards chroniques.

Licencié lui aussi pour insuffisance professionnelle. Ah ah ah !

Sauf que lui avait 3 ans d'ancienneté.

Son avocat pense que son dossier est facilement gagnable aux prud'hommes.

Quant à moi, aurais-je obtenu un jugement "motif sans cause réelle et sérieuse" en allant aux prud'hommes ?

Sachant que j'avais moins de deux ans d'ancienneté ? Avec cette convention SYNTEC pourrie ?

Je ne le saurai jamais.

J'ai signé ce protocole d'accord pour me taire en échange du dédommagement.

Et j'ai retrouvé du travail aussitôt.

Parce qu'une grosse boîte m'avait approchée juste avant le licenciement.

Ils ignoraient évidemment ce qui se passait. Ou pas...

Peut-être que les entreprises passent des accords secrets entre elles ? Du style :

- Salut Patoche, je vire Machin-Truc parce que la cheffe de pole qui me suce tous les matins ne l'aime pas... Mais il bosse bien...

- OK gros. Ça tombe bien ! On a besoin de recruter de l'ingé. Je l'appelle de ce pas !

Il y a de quoi devenir parano n'est-ce pas :D ?

Ironie de l'histoire : mon salaire a augmenté de 40% (puisque mon nouvel employeur m'a approché et non l'inverse).

Bilan :

- Mon licenciement abusif, ma vie chamboulée.

J'ai quand même quitté le nord pour le sud ! J'ai du recréer toute une vie sur place !

Et au bout de 9 mois, j'ai du redéménager pour un nouveau travail à cause de ces pourris !

- Un collègue a fait un séjour de 3 semaines en hôpital (psychiatrique, d'après certains).

Il a balancé sur moi et sur d'autres. Se serait fait manipulé.

On est plus en contact. Il reste chez OBTUS. Il a des gosses à nourrir...

- Au moment de mon licenciement et après, 5, 6 personnes sont parties d'elles-mêmes.

Elles ont trouvé du travail ailleurs. Ou elles se sont rapprochées de leur famille.

- J'ai appris que le restructurateur lui-même ne serait plus dans l'entreprise.

On m'a soufflé qu'il se serait fait licencier lui aussi.

De même que mon ancienne cheffe se serait fait saquée.

Je l'espère mais je n'en sais rien.

- Un nouveau licenciement abusif d'un collègue, quelques mois plus tard !

Autre cas différent du mien

J'ai parlé récemment avec une collègue qui a fait 15 ans dans une grosse entreprise avant d'être licenciée.

Les dernières années elle était victime de harcèlement moral, d'où un gros problème de santé.

Arrêt de travail suivi dudit licenciement. Elle est allée aux prud'hommes.

L'entreprise a alors obtenu qu'elle soit examinée par le médecin du conseil, arguant qu'elle mentait !

Il a bien entendu constaté qu'elle avait réellement un gros problème de santé.

Alors entendre dire qu'on doit faciliter les choses pour ces pauuuuuvres entreprises (les grandes et les moyennes), je ne comprends même pas !!!!

Les abus m'ont l'air plus que fréquents et on en entend peu parler car les gens comme moi se taisent et courbent l'échine pour retrouver du travail.

On peut facilement licencier sans raison en France et certaines entreprises remplies de psychopathes le font, et ce régulièrement, sans être inquiétées.

Ou alors c'est typique de la région PACA ?

Si tu es en période d'essai, on va te sortir que le client n'est pas satisfait, donc tu es viré.

Contrat, Humiliation, Législation, Magouille, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Hello, alors au travail de société ssii (société de services en ingénierie informatique) et de prestations de service.

C'est là où le travail est le plus humiliant. Je vous raconte. Par exemple tu es ingénieur, tu as un bon profil recherché actuellement et il y a une masse de clients à ta recherche. On t'embauche pour un salaire minable au fixe avec des avantages, frais de repas, de transport, etc... Tu finis la mission chez le client: si tu es toujours en période d'essai on va te sortir, "hmmmmm le client n'est pas satisfait" alors que tu es devenu pote avec ton client, donc tu es viré. Si tu n'es pas en période d'essai, là t'y dois aller tous les jours au travail, tu bosses sur des choses bureautiques, genre "cherche moi des CV", "remplis moi ce fichier Excel". Bref un travail humiliant, où tu viens et tu fais rien et si tu ne viens pas on te met en congés ou on te force à prendre des congés. En fin de compte, tu es viré parce qu'on a pas de mission pour toi. Tu n'as le droit de refuser de mission avec eux. Même si tu es ingénieur, ils te font bosser sur autre chose et le plus humiliant c'est le déplacement imposé pour te faire bosser sur d'autre ville.

Je suis traité comme un être humain, ma boîte respecte la loi, puis-je encore ouvrir ma gueule ?

Heures supp'

J'ai presque des remords de venir m'exprimer au milieu de cette marée de gens qui sont traités comme des numéros...

Moi j'ai une situation plutôt sympa, idéale pour beaucoup. Salarié d'une coopérative, en CDI s'il vous plait, en 35h sur l'année. Bon il arrive souvent de devoir rester bosser tard, mais pointe, et je peux récupérer le temps travaillé en trop. Il m'arrive même de bosser le dimanche, et je suis payé double. Le luxe je vous dis.

Demain je dois aller chez un fournisseur pour une formation et une visite de leurs locaux. Je viens d'apprendre que je ne serais pas indemnisé pour le temps de transport (contrairement à ce que la loi semble indiquer [Article L3121-4]), parce que vous comprenez c'est aussi intéressant pour moi (ah bon ?). Après une simulation RATP, je vais donc partir à 4h20 de chez moi, pour rentrer à 23h30 (c'est pratique les grèves).

Sachant qu'habituellement je vais bosser à pied en 10mn, ça me fait bizarre de savoir que ça sera moins considéré qu'une journée ordinaire (qui dépasse généralement les 7h).

Mais comme j'ai la chance que le reste se passe bien, et que je ne veux pas réduire mes chances d'évoluer en interne, je vais fermer ma gueule. En tout cas ne pas l'ouvrir trop fort.

Je vis dans une région qui ne me plait pas, sans mes amis et où le logement est un casse-tête, je n'apprends pas grand chose dans mon travail et cela va sûrement nuire à ma carrière (informatique).

Mais comme je suis traité comme un être humain et que généralement ma boîte respecte la loi, je reste là.

Et j'évite (généralement) de me plaindre parce que tant de gens sont bien plus mal placés.

...Dire qu'on veut nous faire croire qu'ouvrir plus de choses aux négociation en interne sera favorable aux salariés..

"Le temps, c'est de l'argent"

Compétition, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression, Rapports sociaux, Sexisme

J'ai effectué mon parcours pour devenir ingénieur développeur web en alternance. En BTS, j'ai atterri dans une société qui sous-traite des projets en électronique et informatique industrielle avec un patron solo et 0 employé. Je suis parti au bout de 1 an car il n'arrêtait pas de mettre la pression, de me sermonner sur ces convictions du MEDEF et de me rabaisser... J'avais à peine 18 ans et déjà je pleurais avant même d'arriver au boulot.

2ème année de BTS, je tombe sur une autre TPE qui cette fois-ci est une micro agence web avec 2 associés + moi en alternance. Les débuts se sont bien passés avec l'un d'entre eux. Puis cet associé décide de partir car la société ne marche pas très bien. Suite à ça, l'autre associé reprend en panique les dossiers et n'ayant aucune compétence techniquement, me harcèle de questions par mail. Après la fin de mon contrat, celui-ci a menacé de porter plainte contre moi car je n'avais pas fini mon boulot et répondu à toutes mes questions.

J'ai ensuite passé les 3 années suivantes dans une PME de 6 personnes qui développait des logiciels à destination du secteur marketing. Tout se passe également bien au début puis la situation se tend à cause de problème économique. Le patron étant de nature bipolaire avait tendance à projeter sa colère gratuitement sur ses employés avec des prétextes aussi futiles soient ils. On ne savait plus sur quel pied danser... Il nous prenait, en effet, pour ses enfants et nous réprimandait comme tel. Le suivi des clients étaient déplorable de sa part. En gros, il demeurait pour nous un faux patron qui ne faisant, en somme, que de la gestion de patrimoine. Il n'aimait pas trop les grossesses car lorsqu'une de mes collègues a annoncé son heureux événement, il a changé d'attitude envers elle.

Une autre de mes collègues était malade et celui-ci a balancé dans son dos "J'espère qu'elle est pas aussi enceinte celle là et vous (en visant une autre fille) vous ne comptez pas avoir de gosse au moins ?". C'était en 2014...

Après mon diplôme, obtenu en 2014, j'ai été de SSII en SSII parisiennes avec comme seul leitmotiv "le temps c'est de l'argent". Autrement dit, la qualité n'était pas au rendez-vous avec des acharnements à ne pas livrer en retard sur des deadlines très courtes afin d'éviter toutes pénalités. Sinon gare au placard, situé à 75km du lieu de travail initial dans le but de rompre le contrat.

Aujourd'hui, j'exprime un profond dégoût à travailler dans de tels société mais parce qu'il faut bien que je mange, je m'y plie... Je songe à ouvrir à mon compte ma propre

société mais ayant trop de risque financier vis à vis de mon crédit immobilier, je reste bloqué à attendre d'accumuler l'argent que je souhaiterais plutôt investir dans ma future famille.

Quand le travail pousse à la folie...

Discriminations, Législation, Pression, Rapports sociaux

J'ai toujours eu une image plutôt sombre du milieu professionnel, avec une orientation forcée dans mes études suite à des difficultés principalement psychologiques et sociales. Je me suis retrouvée malgré moi en 3ème à projet professionnelle dans un lycée du bâtiment. Pour quelqu'un qui a toujours été plus intellectuelle que manuelle, je vous laisse imaginer le désastre : railleries, stages bidons où les tuteurs se foutaient de mes capacités manuelles... J'ai finalement obtenue un BEP Sanitaire & Thermique dont je n'avais aucune estime. Le monde machiste et misogyne du bâtiment (d'après mon vécu, je ne cherche absolument pas à stigmatiser cette branche) m'a laissé un goût amer et il m'était impensable d'y poursuivre les études. Je me suis donc retrouvé avec un diplôme qui ne m'était d'aucune utilité à mes 18ans.

J'ai enchaîné de courtes missions intérimaire, et pour quelqu'un qui enchaîne les dépressions, avec un trouble de l'image de soi; avoir un travail avec une valorisation quasi nulle, ça n'a pas aidé. Ce qui poussait du coup systématiquement au renvoi par l'employeur voir au burn-out en quelques semaines.

J'ai été finalement reconnue travailleur handicapée, ce qui m'a ouvert la voie vers un stage de reconversion pour personnes TH. J'ai pu monter un projet dans la branche qui m'était destinée : L'informatique. Grâce à cette reconnaissance, j'ai pu avoir accès à la seule formation AFPA disponible vu mon bagage scolaire, ce qui me permettra enfin d'avoir un niveau BAC ainsi qu'une qualification "officielle" dans l'informatique. J'ai trouvée deux stages dans une "chouette" boutique, il était tous en costards cravates ! Le rêve ! Loin derrière moi l'image du bleu de travail et de la poussière ! J'ai eu ma formation avec mention, et une promesse d'embauche avec un CDI à la clé dans cette même entreprise ! Hourra ! Les deux premiers mois étaient supers, je voyais la vie en rose !

Mais petit à petit je remarquais certains "détails", une pression énorme, un nombre de machines à dépanner conséquent, le téléphone qui n'arrêtait pas de sonner, pratiquement toujours des clients dans la boutique, des devis... Vous allez me dire, mais tant mieux ! Pour une petite boutique qui a pignon sur rue c'est super ! Sauf que nous étions... DEUX pour gérer tout ça, alors bien sûr, il y a des moments plus calmes, mais ça servait uniquement à combler notre retard.

Mon collègue m'a confié qui se donnait corps et âme pour la survie de la petite entreprise, avec une fermeture à 19h, il n'était par rare qu'il parte à 22h-23h (quand c'était

carrément pas 1h du matin) pour tenir les délais et satisfaire le client. Avec la pression, mon anxiété et la fatigue se faisait de plus en plus sentir, mes performances ont commencées à baisser. Ce qui n'a pas empêcher le patron de le faire sous entendre à mon collègue "Avant il était bien et maintenant que la période d'essai est terminé il bosse moins !". J'ai pris sur moi, j'ai continuée à donner ce que je pouvais, même si je me retrouvais, à finir dans les toilettes en pleine attaque de panique, à pleurer. Dépassée. Je finis par me mettre en arrêt 3mois après l'embauche, où j'ai pu passer mon Noël et mon Nouvel An pour une hospitalisation dans une clinique psychiatrique... On m'a enfin diagnostiquée un sévère trouble de la personnalité (type Borderline) ainsi qu'une anxiété généralisé et des troubles du sommeil (on ré-ajuste simplement mon traitement). La seule solution ? Une thérapie sur le long terme.

Je propose donc un mi-temps thérapeutique, histoire de garder contact avec le monde du travail. Chose que mon patron accepta en grinçant des dents. Quelques jours après le début du mi-temps, il m'impose de signer un avenant à mon contrat divisant par deux mon salaire (le pire c'est qu'il a des aides étant donné que je suis embauchée en tant que TH !), je refuse en toute logique (je m'étais renseignée) et il me rétorque que c'est la loi ! Je lui réponds que non je n'ai pas à signer ce document, il insiste en me demandant de signer par un "Je refuse ce présent document". Sentant le mauvais coup, je lui dit encore une fois non... Enervé il me renvoi vers mes ordinateurs pour reprendre le travail.

3 Semaines après, je reçois une convocation de la médecine du travail. Lors de l'entretiens, le médecin me fait part du mécontentement de mon employeur "Il n'est pas assez productif ! On peut rien lui demander !", Ah oui pour information j'étais en mi-temps thérapeutique mais sans aménagement au niveau de ma charge de travail ! Ce qui conclu sur une inaptitude temporaire, avec 15jours d'arrêt "histoire de me renseigner sur les possibles reconversions, et lors de votre visite de reprise je vous mettrai inapte, c'est mieux comme ça vous comprenez ?".

Me voilà donc contraint, le temps de ma thérapie à devoir enchaîner les arrêts de travail pour ne pas me faire licencier pour inaptitude médicale.

Avec mon parcours scolaire, les échecs répétés dans le milieu professionnel, une personnalité atypique (je suis un "garçon" avec une fluctuation de mon genre, de mon identité), mon handicap, ces cases bien propres dans lequel on doit rentrer, cette déshumanisation du travail, qui ne pense uniquement qu'aux chiffres et au profit et qui pousse à l'aliénation et à la négligence de soi... Quand le monde du travail nous pousse à la folie...

Je pense, non, je sais ! Je sais qu'On Vaut Mieux Que Ça !

Premier emploi, un cdi en tant que technicien support

Burn-out, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Rythmes/horaires du travail, Santé

Premier emploi, un cdi en tant que technicien support dans une petite entreprise de 20 salariés (des journées au téléphone ou derrière les mail à répondre au clients) les premiers mois tout vas bien j'ai les missions pour lesquels j'ai signé et j'ai des horaire stable (avec quelques heures sup (non payées) de temps à autre mais rien de bien méchant et surtout comme c'est mon premier vrai contact avec le monde professionnel, je me suis dit que c'était normal, qu'il faut que je me décarcasse pour montrer ma valeur.

Puis au fur et a mesure, j'ai été mis à l'écart, mes horaires ont changés. je me suis retrouvé à travaillé en décalé des autres employés. Alors, oui, on m'a proposé ce changement, libre à moi d'accepter ou non. Mais la forme me faisait clairement comprendre que je n'avais pas le choix. c'était soit ça soit j'en subirait les conséquences. du coup mes "pauses" étaient décalées de celles de mes collègues.

Plus les mois avançaient et plus on me surchargeait de travail ce qui faisait que je devait resté 1 à 2h de plus au bureau (bien sur ces heures là n'ont jamais été payées). et étrangement dès qu'il y avait un problème, une erreur ou un quelconque incident, mes supérieurs en parlaient avant mon arrivé et me mettaient tout sur le dos. j'ai tenté de me défendre de leur montrer les preuves que je n'y était pour rien, la seule réponse que j'ai eu à été "tu sais, tu devrait te remettre en question".

Pendant près d'un an je me suis mis à plat ventre, j'ai tout encaissé, je subissais une pression énorme, j'étais en pleine dépression. Le matin en me levant je disais : "qu'est ce que je vais me prendre dans la gueule aujourd'hui" et tout les jours il y avait un nouveau problème, même des trucs insignifiant. Ils en sont même arrivé à me critiquer sur mon odeur corporelle.

Un jour, ils sont arrivés à mon bureau avec un papier qu'il fallait que je signe en toute urgence. j'ai lu ce papier pendant la pose déjeuné:

voila grossièrement ce que ce papier disait:

"D'un commun accord, l'employé accepte que les astreintes initialement présentes dans son contrat lui soient retirées..."

Astreintes qui me rapportaient 300 euro par moi en plus de mon salaire, astreinte que je faisait avec la plus grande rigueur. J'ai demandé à voir mes supérieurs afin de discuter de ce "commun accord" en leur précisant que je refusais de signer. Et là ça a été

le festival, ils ont tenté de me rabaisser, il m'ont ressorti toutes les erreurs que j'ai soit disant faite. M'ont dit que ce que je gagnait ou que l'état dans lequel j'étais ne les intéressaient pas.

Plus tard dans la journée, voyant que je ne signerais pas, mon supérieur est venu dans mon bureau, à pris ce papier et l'a déchiré sans que j'ai le temps de réagir, Avec le recul, je me demande si il n'a pas fait ça pour détruire ce qui aurait pu être la preuve de l'enfer qu'ils m'ont fait vivre pendant des mois.

Étrangement, une semaine après cet épisode, le président, voyant que j'avais décidé d'arrêter de me laisser faire et que je quoi qu'ils me fasse je ne démissionnerais que lorsque j'aurais trouver une autre entreprise, est venu et m'a dit "écoutes, on te propose la rupture de contrat, soit tu accepte soit on trouve un moyen de te virer." du coup j'ai réussi à bien négocier mon départ.

Depuis, je suis à la recherche d'emploi. et après une première expérience comme celle-ci, j'appréhende mon prochain poste, Même si, à la fin, j'ai pris mon courage à deux main pour me sortir de ce cycle de harcèlement et que je sais que toutes la saloperies qu'ils m'ont envoyées ne sont pas la réalité, je suis marqué par cette expérience et au fond de moi, je doute de moi et de ma capacité à intégrer une entreprise.

Lancer une loi pareil c'est légitimité les ordures de leurs espèce, c'est tuer les employé, c'est le départ de l'age d'or des patron et des gens blinder de tunes, mais c'est surtout le départ de l'age sombre de la majorité des français.

Les hommes politiques aujourd'hui ne cherchent que leur propre satisfaction, la satisfaction de l'élite, ils oublient ceux qu'ils doivent représenter. Il faut le leur rappeler.

Voila mon témoignage, j'imagine qu'il ressemble (hélas) à beaucoup d'autre que vous recevez.

J'ai travaillé chez un petit éditeur de logiciel d'enquête marketing dont le patron était pire qu'une caricature.

Abus de pouvoir, Contrat, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Rapports sociaux

De 2008 à 2009 j'ai travaillé chez un petit éditeur de logiciel d'enquête marketing dont le patron était pire qu'une caricature.

Lors de la négociation du salaire avant mon embauche, il m'avait indiqué que tous les salariés recevaient une prime à la fin de l'année équivalente à un 13ème mois. Lorsque la fin de l'année est arrivée, il m'a refusé cette prime sous le prétexte que je travaillais sur un logiciel qui ne rapportait pas encore d'argent. Autre détail qu'il avait oublié de me préciser avant l'embauche est que mon contrat comportait 4 heures supplémentaire obligatoire comprise dans le salaire négocié.

Ce brave homme avait l'habitude de crier sur ses employés à tout bout de champs. Dès que quelque chose ne lui plaisait pas ou ne correspondait pas à ce qu'il attendait il se mettait à hurler sur. Un jour, j'ai même eu le droit à un avertissement (par courrier recommandé) car j'avais répondu que je ferai ce que je pourrai. Un de mes collègues y avait droit quasiment quotidiennement ; les seuls jours où il pouvaient souffler un peu étaient les jours où le patron était en déplacement.

Pendant l'année et demie où je suis resté dans l'entreprise, il y a eu 6 démissions (pour un effectif d'une douzaine d'employés)

Quand je suis arrivé dans l'entreprise, le patron avait une voiture de société : un gros 4x4 Mercedes ML de moins de 2 ans. Quelque mois plus tard il l'a changé pour un Porsche Cayenne GTS. Lors d'une séance de remontrance, il m'a dit que je n'étais rien et que mon salaire était inférieur à ce qu'il payait en essence chaque mois. Son frère était employé dans l'entreprise et avait une Audi de fonction bien qu'il ne faisait aucun déplacement et qu'il habitait à moins de 100m de l'entreprise.

A bout de nerfs, j'ai littéralement claqué la porte après l'engueulade de trop. J'avais un garçon de 6 mois à la maison, je venais de signer un crédit pour un appart' et je n'avais pas de job en vue mais je ne pouvait plus vivre cet enfer quotidien.

J'ai peut être pas le job précaire que l'on pense en premier lieu...

Rythmes/horaires du travail

Hello,

J'ai peut être pas le job précaire que l'on pense en premier lieu, et pourtant j'ai pas mal de collègues cadres dans l'informatique qui partagent la même expérience que moi.

On est en général soumis à la convention collective SYNTEC, qui règlementent nos taux horaires, nos récup', nos conditions.

Pourtant, je peux vous dire que ce soir, je vais bosser jusque tard, même en tant que salarié, parce que dans le fantasme collectif (et surtout celui de ma direction) : "un cadre a des responsabilités, donc s'il doit bosser 80h par semaine, il doit le faire pour assumer ses responsabilités." Et aussi que, face à ma charge de travail, même en faisant ses heures sup, je n'arrive pas à la suivre et à l'assumer pleinement.

Mon job, c'est d'être pompier. C'est d'éteindre les départs de feux sur les projets qui sont sous ma responsabilité et essayer de faire en sorte que ça passe. Mon job, c'est de bacler mon travail, de perdre du temps à trouver la crotte de mouche qui peut expliquer à mon client que si c'est pas comme il veut, c'est de sa faute et pas de la mienne, et que ça n'engage pas les responsabilités de paiement qui a à l'égard de mon entreprise. Mon job, c'est d'entendre de la part de ma direction que si cette fois, ça ne passe pas, on va perdre le client et qu'on va devoir virer des collègues parce que certainement on aura pas assez d'argent pour assumer tous les salaires. D'ailleurs, mon job doit être fait rapidement pour pouvoir rentrer de l'argent et assumer ces mêmes salaires.

Mon job, c'est de faire 7h/21h lundi, et d'être regardée de travers par mon boss parce que j'arrive à 10h le lendemain. Pourtant, dans ma convention et dans le droit du travail, je n'aurais jamais du faire 7h/21h, et dans tous les cas j'aurais eu droit à des jours de récup. Mais les jours de récup, même quand je finissais à 2h pour les "urgences clients", je les ai jamais vu. Et j'ai quand même une ponction sur salaire si je suis malade 2 jours sans avoir d'indemnité parce que ça fait moins d'un an que j'ai mon job.

Mon job, j'ai voulu le quitter. Mais mon employeur a trouvé personne pour me remplacer. Mon job, je le quitterai plus tard, cet été, avec plus de garantie pour le chômage, parce que j'ai réussi à négocier une rupture conventionnelle et que je vais avoir besoin de repos après un rythme pareil. Mon job, j'arrive à le tenir parce que je ne suis pas la seule dans ce bateau et qu'on est solidaire les uns des autres. On se rappelle souvent qu'il faudrait qu'on réduise nos horaires pour notre santé, notre vie sociale, et

surtout parce qu'on n'aura jamais la moindre compensation pour travailler au delà de ce qui est prévu dans la SYNTEC. Mais quand on est une PME entière à vivre à ce rythme, il est difficile de se "marginaliser", et il est impossible de fédérer les autres salariés à cette normalité qui les fait culpabiliser.

Mon job, c'est d'avoir une paie qui est enviée par pas mal de jeunes (40ke), mais au prix de ma santé, de ma vie sociale, de mes loisirs... Mon job, c'est me détruire petit à petit, péter les plombs chez moi, et trouver un faible équilibre pour tenir encore un peu parce que la carotte au bout, c'est d'avoir droit à des indemnités chômage et pouvoir, cette fois, prendre le temps de trouver le prochain.

Et mon job, ça l'est parce qu'en art, je n'aurais sans doute jamais eu de sécurité financière même si c'était ma vocation première. J'aurais sans doute eu faim, comme quand on est étudiant et que 100e c'est ce qu'il reste après le loyer pour te nourrir, te transporter, acheter des fournitures... Mon job m'apporte une sécurité, mais c'est bien tout ce que j'ai gagné avec lui. En échange, je lui ai offert ma jeunesse lorsque j'étais étudiante, et je continue à l'offrir là où je suis. Et ça fait chier.

Les boîtes font déjà n'importe quoi avec les cadres (pour ce que je connais), si t'es pas salarié CDI dans un groupe du cac40 (place quasi impossible à avoir), t'es juste une merde. T'es un consultant qui doit faire sa charge, et pourquoi pas celle des internes parce que tu es payé pour "un service". T'es un fournisseur qui réalise des projets pour cette grosse boîte, mais elle te fout le couteau sous la gorge parce qu'elle est plus puissante que toi et que la pérennité de ta boîte dépend du bon vouloir de la leur. T'es un CDD ou un interim, parce que ça existe aussi pour les cadres et ça les arrange bien.

Voici ma dernière expérience, donc, comme conducteur de presse numérique

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique

Vous voulez un témoignage ? J'en ai beaucoup, donc je choisi de témoigner de ma dernière expérience.

Voici mon pédigrée :

Âge: 44

Qualifications : Dessinateur, photographe, infographiste, webdesigner, étudiant en peinture à l'école des Arts d'Anderlecht.

Principale occupation depuis 10 ans : plongeur en restauration.

Dernier job : conducteur de presse numérique dans une imprimerie.

Voici ma dernière expérience, donc, comme conducteur de presse numérique :

J-5 : rencontre avec une agence d'intérim pour un job d'infographiste/webdesigner pour une société de vente de viande halal à Vilvoorde (pourquoi pas ? Je n'ai pas de préjugé et je suis qualifié pour la fonction).

J-5+30 minutes : on me propose un rdv dans une imprimerie qui fait du web-to-print à x. (ho! quel beau mot WEB-TO-PRINT ! Qui cache un régime de travail comme on le connaît dans les sociétés de vente en ligne tel Zalando, Amazone et consort)

J-3 : rencontre avec le business developer de l'entreprise, mais un peu DHR aussi, car le mec sait juger d'instinct une personne ET pour qui je suis l'homme providentiel. Il me dit que mon taf sera un support à un gars qui n'assure pas les cadences de production. J'accepte :-/

J 0: Arrivé au boulot le lundi, on m'annonce que le gars qui est en charge du pré-presse et de l'encodage des commandes dans le logiciel comptable de l'entreprise part en vacances. Je dois le remplacer "à la volée". J'ai droit à une mini formation de 45 minutes par ce mec, désagréable au possible. J'assume ces deux semaines du mieux que je peux, usant de mon sympathique sourire pour récolter les infos nécessaires à mon travail. Mais je me sens bien seul. Et là, mazette, je fais une erreur d'encodage sur un client, un seul. Une erreur qui ne sera jamais corrigée par la suite, malgré mes demandes répétées, alors que je n'avais plus accès au logiciel. Cela fera perdre de l'argent à l'entreprise chaque

semaine pendant des mois. On m'en parlera tous les jours. Un point de perdu pour moi, un point de gagné pour le management, et puis la haine des collègues ...

J+12: L'opérateur que j'étais censé seconder se fait virer le vendredi soir à 16h00. Et je dois reprendre son job le lundi suivant, sans formation. Débrouille toi pépère !

J+5 semaines et les suivantes: Alors que je commence à assurer dans mon taf (tous seul du coup, grâce à une précédente expérience dans l'imprimerie) et que les relations avec mes nouveaux collègues se réchauffent, le business développer me change de poste. Et il me changera de poste chaque semaines. Encore, encore et encore. Notant chaque erreur que je fais, comme si mon travail/mon contrat était comme un permis à point : au bout de x erreurs, tu dégages ! La peur dans l'entreprise étant entretenue par des réunions hebdomadaires durant lesquelles étaient pointées devant tout les collègues ce qu'ils appelaient des NON-CONFORMITÉS !?! Un peu comme les châtiments en place publique du Moyen-Âge.

J+ 8 mois: Après avoir travaillé entre une et trois heures supplémentaires chaque jours (non payées car je dois remettre en question, changer mes méthodes de travail, évoluer et apprendre à devenir autonome !?!), plus les samedis et les dimanches en périodes de rush, je me fais virer parce que j'ai une hernie discale et le nerf sciatique abîmé. Ha ouaih, j'oubliais ... l'entreprise était en plein déménagement, et je portais des meubles et des caisses, sans nuire au flux de production bien sûr.

Le mot de la direction à mon départ : "Tu sais ce que l'on fait aux chevaux qui boitent ...". Merci patron !

Lien annexe:

<https://www.senate.be/www/?>

[Mlval=/publications/viewPub.html&COLL=S&LEG=5&NR=1172&VOLGNR=1&LANG=fr](https://www.senate.be/www/?Mlval=/publications/viewPub.html&COLL=S&LEG=5&NR=1172&VOLGNR=1&LANG=fr)

J'ai commencé ma carrière dans le jeu vidéo en tant qu'artiste 3D

Contrat, Législation, Licenciement, Magouille

J'ai commencé ma carrière dans le jeu vidéo en tant qu'artiste 3D au sein d'une entreprise qui se spécialisait sur la Nintendo DS, j'avais 20 ans et je sortais tout juste d'une école d'art. J'ai donc commencé avec un stage de 6 mois non rémunéré, puis j'enchainais avec un CDI à 1700 euros brut par mois. Beaucoup de gens diront "De quoi tu te plains?! Un CDI à 1700 euros brut pour un premier contrat c'est génial!", etc... Sauf que l'industrie du jeu vidéo est réputée pour être une des pires lorsqu'il s'agit des conditions de travail. Personnellement, je ne sais pas ce que sont les 35h, je ne les ai jamais faites. Le strict minimum que l'on m'ait jamais demandé dans le jeu vidéo c'est 40h, et ça c'est vraiment quand t'as très peu de travail. Je me souviens de nombreuses périodes (allant parfois jusqu'à 2 ou 3 mois) où l'on tournait plutôt entre 80h et 100h par semaine, ce qui ramène donc mon salaire entre 4 et 5 euros brut de l'heure et réduit drastiquement les temps libres, sans compter l'impact sur la santé et l'état nerveux. Tu donc arrives le matin au bureau avec la tête dans le cul parce que tu n'as dormis que 4h et là tu trouves le lead programmer devant son écran, avec des cernes monstrueux et 3 tasses de café à côté de son clavier, parce que lui est resté à coder toute la nuit. Parfois même il dormait sur place, sur le canapé de la salle de repos, parce que rentrer chez lui lui aurait fait perdre trop de temps et il n'aurait pas pu terminer le travail dans les délais. Mais bon, t'es jeune et donc tu te dis "Bon ben tant pis, on va faire plein d'heures supp qui seront pas payées mais on aura un bonus à la fin du mois ou du projet"... ou pas. Les programmeurs ont reçu 300 euros de prime (pour 320h supp non payées rappelons le) et les artistes... 0. Merci d'être venu!

Ayant quitté cette entreprise, je suis alors parti à l'étranger pour la filiale d'un studio Parisien. Les employés locaux étaient très accueillants et gentils, mais les rapports avec la direction Parisienne étaient... bizarres. C'était le cas typique de la délocalisation faite uniquement dans le but de réduire les coûts de production et qui était vouée à l'échec car il n'y avait eu aucun effort afin de comprendre la culture locale, leur façon de travailler, etc... A un moment, on était en train de travailler sur un projet de jeu 3D pour iOS et les délais étaient très serrés. Puis vint le Têt (le nouvel an) qui est une fête très importante au Vietnam car c'est la seule semaine fériée de toute l'année (c'est en général la première semaine de Février), les employés locaux ont donc pour coutume d'allonger cette période en prenant quelques jours de congés afin de rendre visite à leurs familles, etc... Je me doutais que cette fois-ci ça allait poser problème à la direction Parisienne étant donné les délais serrés que l'on avait. Évidemment, les congés supplémentaires ont été refusés à tout

le monde, mais ça ça pouvait se comprendre à la rigueur. En revanche, la direction nous a tous envoyé un e-mail assez corrosif, nous disant que l'ont était absolument pas professionnels, que l'on était des traîtres et des déserteurs (oui oui, carrément) que c'était inacceptable et qu'il valait mieux que cela ne se reproduise pas à l'avenir. J'ai par la suite eu quelque échanges assez tendus avec la direction pour leur expliquer que faire des menaces et insulter n'était pas une bonne façon de gérer du personnel, ce à quoi on m'a très clairement fait comprendre que la façon de gérer le personnel ne me concernait en rien et qu'ils continueraient de faire comme bon leur semble. Magnifique, boîte suivante s'il vous plait!

Je suis alors revenu en Europe, en Angleterre pour être précis, pour travailler pour un studio de jeu vidéo employant à peu près 250 personnes. Je faisais parti du pôle Recherche et Développement, on travaillait principalement au développement du moteur et des outils, à la veille technologique, à l'intégration des dernières techniques de l'industrie, etc... C'était... génial franchement, j'ai appris plein de trucs dans cette boîte. Les mois passèrent assez rapidement et en Septembre de la même année, je pris deux semaines de congés pour revenir en France. Et un matin pendant mes vacances, je reçois un SMS de mon supérieur: "Hey devine quoi? On s'est tous fait viré"... Effectivement, je vais jeter un œil sur le net, et je vois que le studio en question a mis la clé sous la porte et a renvoyé tout le monde (moi inclus donc). Pas d'indemnités, pas de chômage, rien... Du coup, gros moment de doute: est ce que je retourne en Angleterre ou pas? J'avais encore mes affaires là bas et mon contrat de location durait encore pour 6 mois. Et c'est à ce moment là que j'ai découvert qu'en Angleterre, si tu quittes un appart avant la fin du bail (même en cas de renvoi), tu es censé payer pour toute la période restante, ce qui m'aurait coûté entre 3000 et 4000 euros au bas mot. Du coup je décide de rester en Angleterre et de retrouver un emploi sur place.

Je suis alors recruté par un studio spécialisé dans le jeu pour smartphone. Le studio connaissant ma situation, ils en profitent allègrement pour négocier un salaire très bas, me promettant que ce salaire serait ré-évalué à la fin de la première année, pouvant même aller jusqu'à être doublé. Je n'y croyais pas du tout mais bon, j'avais pas vraiment les moyens financiers de refuser. J'accepte donc le poste, qui se trouve assez loin de chez moi, ce qui m'obligera à faire 2h de trajets par jour et me coutera la bagatelle de 400 euros par mois. Après quelques mois, la boîte annonce qu'elle cherche à monter une filiale à Malte (paradis fiscal avec des grosses subventions pour les boîtes de jeu vidéo) et qu'elle cherche des volontaires pour y aller. Ne pouvant plus supporter le climat et les trains Anglais, je décide d'y aller et suis donc relocalisé avec une partie de l'équipe de développement. Pas de soucis au début, l'équipe artistique est très soudées, notamment grâce à notre lead qui était un vrai meneur d'hommes, au sens noble du terme. Puis après 6 mois, alors que nos périodes d'essai se terminent les unes après les autres, on arrive au bureau un matin et on ne retrouve plus notre lead. Et là le Directeur Artistique vient nous annoncer, comme si de rien n'était, que notre lead a été renvoyé la veille au soir (sans

préavis donc) parce que "ça ne collait pas avec le reste de l'équipe" (du management on présume, parce qu'avec nous ça allait très bien). Cette personne, que l'on appréciait tous, se retrouve donc sans emploi et sans aides dans un pays étranger, avec l'interdiction de nous parler de son licenciement (et il était tellement sous le choc qu'il ne nous a pas parlé pendant un long moment de toute façon, on ne l'a même jamais revu physiquement) et nous on se retrouve comme des cons, sans meneurs, avec une haine assez virulente pour notre direction. Après cela s'installe un climat de peur au sein de la boîte (tous le monde a peur de l'ouvrir de risque de se faire virer), mais les employés discutent de plus en plus entre eux et un net clivage s'installe entre les employés et la direction. Bravo, très belle stratégie d'entreprise. Vient la fin de l'année et les évaluations personnelles (là où on est censé négocier nos augmentations et nos bonus), mais avant même le début des négociations, la direction fait savoir qu'il n'y aura ni augmentations ni bonus cette année car il y a eu trop d'investissements et qu'il faut donc compenser, alors que les deux jeux que nous avons sorti cette année là ont généré 17 millions d'euros de revenus.... Résultat? La grosse majorité des employés senior et/ou compétent sont parti (dont moi) et les managers sont parti ou se sont fait renvoyés à cause de leur incapacité à gérer le studio.

Cela fait donc un an à peu près que je suis revenu en France, au sein de ma famille, et que je n'ai pas d'emploi fixe (je fais quelques missions freelance à gauche et à droite). Et putain je respire enfin! Beaucoup de recruteurs m'ont approché, certains avec des offres très intéressantes financièrement, mais avec toute les conneries que j'entends et vis depuis 10 ans, ma passion pour la conception de jeu vidéo, qui était vraiment une vocation pour moi, a été méchamment abimée et ma patience atteint ses limites. C'est un style de vie que l'on ne peut pas tenir ad vitam eternam, la passion ne peut pas justifier toutes les répercussions financières et sociales que cette industrie nous fait subir. Et ça encore ce n'est qu'un petit panel de mes expériences personnelles. Avec tout ce que mes collègues ont vécu chacun de leur côté, on pourrait écrire un bouquin!

Intermittent du spectacle

Enfin, je ne conviens pas au rôle

Discriminations, Racisme

En 2013, fraîchement titulaire du Certificat de Fin d'Études du Conservatoire régional d'Art Dramatique, j'apprends au hasard d'une balade qu'un petit théâtre propose une formation de trois semaines, en réalité une audition XXL pour déguster des comédiens à intégrer dans le spectacle de la prochaine saison. Je tente ma chance et après l'audition avec le difficile metteur en scène et directeur du lieu, j'ai l'honneur d'intégrer la formation. La formation est physiquement exigeante, j'ai eu des courbatures à la mâchoire pendant les trois premiers jours et je ne m'appesantirai pas sur le reste, le metteur en scène avait le corps cassé et nous le rappelait avec insistance tous les jours. Entre les abandons et les participants virés parce qu'ils ne pouvaient suivre la cadence, j'ai tenu bon et ce fut passionnant. Vingt-et-un jours après son début, la formation prend fin et je prends congé auprès des cigales de Provence. Nous sommes maintenant dans la deuxième quinzaine d'Août, un jeudi, j'apprends par téléphone que je suis choisi pour intégrer la distribution du spectacle de la rentrée, prévu pour une centaine de représentations tout au long de la saison. Le genre de nouvelles qui font volontiers accepter de mettre fin aux vacances : Je dois être sur Paris le lundi suivant. #joie Retour dans le petit théâtre, première lecture collective de la pièce et distribution : je suis un personnage secondaire dans cette histoire mais la simple idée de porter le costume d'un personnage aussi célèbre de l'imaginaire théâtral ne me laisse pas indifférent. Durant une pause, je fais connaissance avec mes partenaires, tous jouent dans ce théâtre depuis plusieurs saisons et je suis le petit nouveau. L'un d'eux s'étonne de la consonance de mon prénom, je lui apprends que c'est Arabe. La prononciation de ce simple mot, Arabe, fait sursauter le metteur en scène qui me mitraille instantanément de questions : Arabe d'où ? Où suis-je né ? Où sont nés mes parents ? Où ont-ils grandi ? et j'en passe. Après l'interrogatoire, l'homme décroche son téléphone portable et ordonne à quelqu'un de venir tout de suite. La lecture reprend et le metteur en scène nous fait savoir que l'attribution des rôles n'est pas définitive, qu'il a besoin de nous entendre à nouveau pour s'assurer d'avoir fait les bons choix. Un jeune homme rejoint le théâtre, visiblement surpris d'avoir été si promptement convoqué et est invité à prendre part à la lecture. Il s'agit d'un comédien du spectacle de la saison précédente qui, au vu de sa stupéfaction, n'était pas prévu pour aujourd'hui. Entre autres essais, il lui est demandé de lire les répliques de mon personnage... Fin du jour, les comédiens sont invités à rejoindre les loges sauf moi, le metteur en scène aurait quelque chose à me dire... Enfin, je ne conviens pas au rôle. Il me signe aussitôt un chèque pour me rembourser mes frais de déplacement et me souhaite "une bonne continuation". #OnVautMieuxQueCa

L'humiliation d'une intermittente du spectacle

Dévalorisation, Heures supp', Législation, Rapports sociaux

Je suis intermittente du spectacle donc en situation précaire malgré un salaire convenable. je suis assistante de production et je venais de démarrer un projet de série télé pour une grande chaîne de télévision qui me tenait à cœur car tournée dans le sud de la France où j'y ai ma famille. Au bout d'un mois, je fais le tampon entre le directeur de production et les techniciens. Chacun a un deal différent avec la prod (pas très légal et pas très honnête), tous sont sous pression. On n'a pas de planning de tournage, le casting est au point mort, le scénario part en ré-écriture et je travaille déjà bien plus que 39h par semaine sans que mes heures supplémentaires ne soient rémunérées. On me met sans préavis au chômage technique pour un mois comme un bon nombre de techniciens du projet. Au même moment on me propose un long-métrage : j'en profite, ce sera ma porte de sortie. Je l'annonce à mon directeur de production qui est déçu mais comprend (un peu) la situation. Je souligne que je pars en ayant trouvé une remplaçante potentielle. Au moment de venir récupérer mes affaires, je vais dire au revoir à la productrice. Je me prends un soufflon, elle ne me regardera même pas dans les yeux "Je plains tes futurs employeurs, tu n'es pas quelqu'un de confiance, tu ne travailleras plus jamais dans cette société, ta réputation est foutue, etc etc etc.). J'ai eu immédiatement l'effet "boule serrée dans la gorge". J'ai pensé au "moi" d'il y a 10ans qui se serait effondrée. Et je suis sortie la tête haute. Ma revanche a eu lieu 1 an après pour un entretien d'embauche dans cette même société de production. Mon témoignage est une goutte d'eau dans l'humiliation et la précarité dont souffrent une bonne partie des intermittents du spectacle.

Le Pôle Emploi m'a cassée.

Dépression, Législation

Je suis intermittente. J'ai suivi en 2014 une formation d'art thérapie.

Avant le début de ma formation, je vais me présenter au Pôle Emploi en septembre 2013. On me reçoit en me disant que le Pole Emploi ne finançait pas cette formation (ce qui, je l'apprendrai plus tard, est totalement faux).

Je demande alors s'il faut que je déclare tous les mois mes jours de formation. On me répond que non car, ne me subventionnant pas, cela ne les regardait plus. Je fais donc ce qu'on me dit.

Janvier 2015, fin de ma formation. Je me déclare en auto-entreprise pour proposer des ateliers d'art thérapie et je fais une demande de RSA activité afin de m'aider avant que mon chiffre d'affaire me permette de vivre.

Pour obtenir le RSA, je dois présenter une attestation de fin de droits délivrée par le Pôle Emploi. Je les lance et relance et re-relance pour avoir l'attestation. Rien. Une personne du PE Spectacle me dit un jour qu'il faut que je fasse une demande d'ASS (Allocation de Solidarité Spécifique). N'ayant pas travaillé 5 ans, je rappelle en disant que je n'y ai pas droit. On me répond alors qu'il faut tout de même faire cette demande pour qu'elle soit rejetée pour que l'on me donne enfin cette fameuse attestation de fin de droits... Logique donc. Attestation qui aurait dû m'être envoyée automatiquement à la fin de mon intermittence.

Ces démarches durent 3 mois, de décembre à février 2015, période durant laquelle je ne vie qu'avec seulement 300€/mois d'APL et le peu d'argent que je gagne avec mes ateliers. Car sans ce papier de refus du Pôle Emploi, ma demande de RSA ne peut pas se finalisée...

Première vague de crises d'angoisses...

Le 26 février 2015, je vais sur mon compte PE pour voir s'il y a du nouveau et je vois qu'en date du 19 février, on me demande de rembourser la somme de 9 579,57 €.

Crise d'angoisse et de spasmophilie.

J'appelle, paniquée. On ne peut me justifier ni le pourquoi du comment, ni cette

somme.

Je reçois cependant dans la foulée la réactualisation de mon intermittence jusqu'en septembre 2015... Je précise encore que je n'ai pas fait assez de cachets pour prétendre à l'intermittence.

Incompréhension totale.

On me rappelle et on me donne un RDV pour le 5 mars afin de m'expliquer tout ceci. Je rédige entre temps une lettre de recours que j'envoie à mon PE, avec AR. Sur mon coupon retour, je vois que c'est un autre Pôle Emploi (dans le 19ème) qui a accusé réception de ma lettre... Je ne reçois aucune réponse.

Le 5 Mars, durant l'entretien, la conseillère me dit qu'étant en formation, j'aurai du faire une demande d'AI SF avant le début. Parce que je ne l'ai pas faite, je dois rembourser mon année d'intermittence, et que ce que je touche actuellement, c'est ce que j'aurai du toucher après ma formation si j'avais fait cette demande (vous me suivez toujours?) :

Donc, d'un côté on me demande, de l'autre on me redonne.

La « conseillère » me souligne qu'aucun recours n'est possible. Je lui réponds alors que personne du PE quand j'y étais allée ne m'avait parlé de cette démarche, que je ne pouvais pas deviner. Je lui demande de me présenter le document qui parle de cet AI SF. La conseillère cherche alors et ne tombe jamais sur le document. Je souligne que si elle même ne peut le trouver, comment une personne ne travaillant pas au PE le pouvait... Je dis également que je trouve injuste que je doive payer pour une erreur de leur part. La personne me répondit que c'est comme ça et que le PE est dans son droit.

Ensuite, on me demande de rembourser un trop perçu de 11 238,37€, 1 658,80€ ayant été ajouté suite à l'entretien. Sans lettre. Sans explication. Personne du PE ne m'explique le pourquoi de cette augmentation. Pire, on me dit que ça ne me regarde pas !

Le soir du 10 mars, je retourne sur mon compte PE, je demande un avis de situation, afin de faire le bilan. Je télécharge le papier me disant que je ne suis actuellement pas indemnisée... Vous me suivez toujours ? Je me suis alors tournée vers le Défenseur des Droits de ma ville qui a pris le temps de m'écouter et qui a monté mon dossier. En une semaine, c'était réglé. Je n'ai reçu aucune excuse du PE.

2 mois d'angoisses, de larmes, de crises de nerfs, d'envie de suicide, d'insomnies. Le PE m'a bousillé la santé. Cela fait 1 an et en écrivant, j'en pleure encore.

Aujourd'hui, je ne reçois pas une lettre du PE ou de la CAF sans avoir des angoisses. Le Pole Emploi m'a cassé.

Le monde des arts et de la culture est gangréné de la même manière que les autres secteurs

Contrat, Législation, Licenciement, Précarité

Je vous fais part de mon témoignage, qui est celui du dumping salarial entre la Suisse et la France.

J'ai travaillé à l'opéra de x et ces petits malins embauchent des figurants vacataires français et étranger car aucun suisse ne veut faire ce travail (payé environ 1200 francs suisses pour un mois de travail a mi- temps et des horaires du soir, en terme de pouvoir d'achat, ça équivaut a 600 euros en France)

Nous avons eu le malheur de demander par écrit une augmentation, qui avait été promis au préalable par notre responsable casting avant notre engagement, mais au final le directeur de cette institution d'Etat a décidé de virer les 30 figurants en plein milieu du spectacle, sans aucune explication, hormis celle d'avoir osé demander la confirmation de cette augmentation, Nous n'avons évidemment aucune protection syndicale, de nationalité dans cette affaire et nous n'avons eu qu'a nous la fermer, étant étranger et non protégé.

Le monde des arts et de la culture est gangréné de la même manière que les autres secteurs par la sauvagerie néolibérale, et cela me parait important de souligner que TOUS les secteurs sont concernés. Continuez la lutte!

Aujourd'hui j'en chie pour retrouver du taff, mais je regrette pas une seule seconde de m'être barrée

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Humiliation, Rapports sociaux, Santé, Stress

Hello, en anonyme, je peux vous raconter ça :

Je travaillais dans le spectacle jusqu'à être au chômage, je n'ai jamais eu à être intermittente, donc je fais partie des privilégiées du secteur, mais j'ai quand même quelque perles. Pour la faire courte, après des mois à me faire hurler dessus presque quotidiennement par mon patron, à subir des pressions inimaginables, à aller au boulot la boule au ventre, à avoir la diarrhée en me levant et en rentrant du taff (helloooooooooo glamour!), à pleurer au moins une fois par semaine en pensant à combien je suis nulle et ne vaut rien (ce qu'on m'explique régulièrement au bureau, tout en m'ayant fait signer un cdi), j'ai trouvé la force, grâce à mon amoureux, à mes proches, à mon médecin, à ma bonne étoile et à mon instinct de survie de demander une rupture conventionnelle puis de démissionner quand celle ci m'a été refusée.

En voyant le projet de loi de Mme El Khomri, qui propose de négocier directement au sein de l'entreprise et non plus par accord de branches, notamment pour le temps de travail, que le pouvoir du juge aux prud'hommes est grandement amoindri, je me dis que vraiment on n'a pas eu la même expérience de l'entreprise avec Mme El Khomri.

Donc oui, aujourd'hui j'en chie pour retrouver du taff, mais je regrette pas une seule seconde de m'être barrée. Il est clair qu'on vaut mieux qu'une société où le patron peut faire ce qu'il veut.

Allez, en lutte et #onvautmieuxqueça

Journalisme / Médias / Edition

"Je dénigrais les amis qui avaient des exigences, qui refusaient des postes."

Durant ma dernière année de master j'ai fait un stage dans une maison d'édition, un stage qui n'était pas obligatoire dans mon cursus de formation. J'y travaillais 25 heures par semaine mais il était fréquent que je fasse des extras. J'occupais un poste vacant qui ne tournait que grâce à moi, celui de responsable d'édition et j'étais payée 270 euros par mois. Je me suis dit que je valais mieux que ça.

A l'issue de mes 6 mois de stage j'ai eu la possibilité d'être embauchée en CDI, j'étais tellement reconnaissante et tellement angoissée à l'idée que mes légitimes prétentions salariales soient un frein à mon embauche, que j'ai accepté avec plaisir d'être rémunérée au SMIC avec cinq années d'étude et un poste à responsabilité. Je me suis quand même dit que je valais mieux que ça.

Je faisais évidemment plus que 35 heures et même en congés, même le week-end, je terminais des tâches "urgentes" parce que je voulais être dans la même dynamique que mes collègues et que j'avais déjà honte de partir à 19h le soir en étant arrivée à 8h30 parce que eux restaient plus longtemps. Je me suis dit que je méritais mon repos et que je valais mieux que ça.

Quand je dénigrais les amis qui avaient des exigences, qui refusaient des postes, qui se plaignaient de leur travail parce qu'ils devaient déjà s'estimer heureux d'avoir la possibilité de travailler et de gagner un SMIC parce que d'autres n'ont rien, là vraiment ils valaient mieux que ça et moi je valais mieux que ces raisonnements stupides.

A présent, en recherche d'emploi, et malgré mes études, mes compétences, mon expérience, je me dis que tout ce qui compte c'est d'avoir un CDI, peu importe si c'est au SMIC, peu importe si je peux viser "plus haut", je suis prête à accepter tout et n'importe quoi pour un peu de stabilité, pour faire ma vie sereinement. Mais vraiment je vaudrais bien mieux que ça.

#Jevauxmieuxqueça

Presse et précarité

Burn-out, Dévalorisation, Précarité

J'ai travaillé pendant 10 ans pour un grand groupe de presse en pleine crise actuellement.

J'aurai beaucoup à dire sur ces dix années. Sur mon cas personnel où j'ai été blacklisté en pleine ascension parce que j'étais engagé au comité d'entreprise de la boîte. La PdG est devenue hystérique car elle a considéré que c'était une trahison et que je crachais dans la soupe. J'ai grimpé les échelons car je travaillais beaucoup et plutôt bien. Un jour j'ai été convoqué chez la DRH qui a voulu calmer mes ardeurs : " ne joue pas à l'homme pressé, tu vas te brûler les ailes. D'ailleurs, on voit que t'es pas bien en ce moment. T'as pris du poids non ? T'es du genre à prendre du poids quand t'es pas bien". Je vous jure que c'est la vérité, elle m'a vraiment dit ça. J'étais abasourdi. J'ai répondu que je souhaitais être jugé sur mon travail seulement et que je ne faisais jamais de vagues. J'ai évolué donc mais on a traîné une augmentation promise pendant huit mois et qui n'est jamais arrivé.

Le plus choquant, c'est que ce groupe employait et emploie des précaires en CDD d'Usage qui est un contrat fait pour les besoins spéciaux en cas de surcroît de travail, par exemple pour les saisonniers, les intermittents et autres. Seulement, ces contrats doivent mentionner le pourquoi du besoin spécial, et ne peuvent être renouvelé indéfiniment. Pourtant j'ai connu des précaires qui cumulaient près de 8 ANS de ces contrats. Tous les mois ils en signaient un avec en mention "surcroît de travail dû au bouclage du numéro ..." Alors qu'en fait il s'agissait de postes vacants mais l'entreprise ne voulait plus de CDI. Les syndicats ont finit par agir. Ils ont embauché une quinzaine de ces personnes en CDI mais au prorata de leurs anciens contrat. Du côté, certaines personnes avaient un contrat au rabais pour genre 3 semaines de travail. Le reste du temps ils ne font rien car on ne peut pas trouver de mission pour une semaine par ci par là.

Voilà, il existe tant d'autres injustices dans ce groupe...

J'ai quitté ce groupe suite à un rachat et aussi car j'ai fait une dépression après avoir travaillé dans un climat très lourd et très tendu, à base de coup de couteau dans le dos, de méfiance et de pression constante.

Au bout d'un moment, on se demande si on sera capable d'écrire autre chose que des titres racoleurs et un chapeau en guise d'article.

Abus de pouvoir, Aliénation, Dépression, Dévalorisation, Humiliation, Pression, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

J'ai été journaliste. Enfin, de nos jours, c'est un bien grand mot pour désigner ceux qui travaillent pour les sites à clic. Vous savez, ces sites de buzz qui polluent votre fil facebook sans que vous ne sachiez pourquoi. J'y suis restée 3 ans, 3 ans d'enfer absolu.

Pourtant l'offre d'emploi était alléchante : gérer un site féminin, construire des rubriques, manager une équipe, écrire des articles... le rêve pour toutes les personnes qui veulent bosser dans la presse féminine ! Au bout de quelques semaines d'embauche, je déchantais totalement. La rubrique mode ? Plutôt un résumé du string apparent de Rihanna. La culture ? "Comment regarder le replay du dernier épisode de Plus Belle La Vie". Tout le reste n'est que du vol de contenus étrangers, avec titres putassiers et visuels retouchés sur paint. Car non, on n'a pas photoshop, photoshop ça se paye et les boss ne veulent pas. Les cadeaux presse que reçoivent les journalistes ? Confisqués, car ici "on ne mange pas de ce pain là".

Et puis il y a un truc qui cartonne, sur internet : partager les articles sur facebook. En quelques jours je me suis retrouvée à faire (manuellement !) jusqu'à 80 publications par jour, à heures précises, réduisant ainsi à néant mes pauses déjeuner et mes pauses tout court. Le tout avec des accroches, des titres toujours plus codifiés, toujours plus absurdes, toujours plus sensés prendre les internautes pour des abrutis de base. Et par dessus ça ? Les insultes répétées du chef qui trouve que "le visuel est mal retouché" ou bien "l'accroche ne m'a pas donné envie de cliquer, c'est de la merde". Même un community manager n'en est pas réduit à ces tâches là.

Et petit à petit on voit les gens craquer, ou se conformer au moule. Il y a ceux qui en ont ras le bol de consacrer leur vie à des absurdités, d'autres qui pleurent silencieusement aux toilettes en attendant que la journée se termine. Il y a ceux qui travaillent comme des robots et qui ne réfléchissent même plus à ce qu'ils peuvent bien écrire, puisque chaque jour c'est la même chose. Une vidéo, un visuel, 3 lignes de texte, un post facebook. Des dizaines par jour, non stop, week-end compris. La rédaction ? On n'en parle pas. On a tous des formations de lettrés/journalistes mais on n'en parle pas. Au bout d'un moment, on se demande si on sera capable d'écrire autre chose que des titres racoleurs et un

chapeau en guise d'article.

Et un jour tout s'est arrêté. Un soir comme une grande, je me suis effondrée chez moi et j'ai craqué à mon tour. Tentative de suicide, dépression sévère, anorexie, hopital psychiatrique. Et pendant ce temps, personne n'a pris de mes nouvelles, on m'a même réclamé des articles par mail. Aujourd'hui je ne veux plus écrire, je ne veux plus jamais faire un post facebook. Travailler dans les médias m'angoissent au plus haut point et je ne sais plus quoi faire de ma vie. Les réseaux sociaux ne sont plus un plaisir, je ne les lis quasiment plus. Les magazines ? Je ne veux plus en lire non plus, pas avant un très long moment.

Alors la prochaine fois que vous tombez sur un titre qui vous promet que "vous n'allez pas en revenir" ou que "la suite va vous émouvoir", ne cliquez pas. Laissez ces sites mourir à petit feu. Il y a peut-être des gens qui finiront par perdre leur travail, mais ils valent mieux que ça. Il y a des grands patrons qui perdront de l'argent, mais eux le méritent, ne vous en faites pas.

Liquidation judiciaire d'un studio de cinéma

Licenciement

J'ai assisté à la mort de DuranDuboi, grand studio de cinéma français, en plein milieu de la production du film « La Mécanique du Cœur », nous avons tous été mis à la porte en 3 jours. Même les seniors n'avait jamais vu ça.

Duran Duboi était un studio d'effets spéciaux incontournable, présent dans un grand nombre de générique de film français depuis des années, vous pourrez vérifier. Avec la « Mécanique du cœur » de Matias Malzieu le studio réalisait son premier long métrage full 3D complet. Une expérience extra, des équipes motivées, créatives et soudés, sans parler des réalisateurs qui avaient des étoiles dans les yeux à chaque réunion. Mais tout n'allait pas, et ça venait toujours du dessus : Déjà j'étais payé 80€/jour, à Paris, sur un long-métrage, et non pas comme animateur junior bien sûre, c'était pourtant ce que je produisais, mais sous un autre rôle qui n'avait pas grand-chose à voir (je m'en souviens plus mais je peux le retrouver). Oui parce que le salaire minimum pour un animateur ce n'était pas 80€, même junior. Ensuite, très régulièrement, les salaires étaient versés très en retard. Ça la fout mal de base, mais comme tout le monde a des loyers à payer, entre autre, et c'est Paris encore, pour certain c'était intenable.

Entre nous nous étions d'accord et nous avons communiqué ceci : « Ok si l'entreprise a des soucis, c'est la crise, si certain peuvent encaisser les retards, d'autres membres de nos équipes ne peuvent pas, et ça ruine leur concentration et leur qualité de vie, alors payez les en priorités, et les autres on attendra ». Nous n'avons jamais obtenu quoi que ce soit, même en leur accordant ça. Donc nous avons fini par faire grève à chaque fois, et comme on travaille tous ensemble dans des openspaces et qu'on communique en permanence (le cinéma est une fabuleuse combinaison de métiers), en très peu de temps tout était désert. Et on a vraiment hurler quand la direction a commencé à nous mentir, sur des dates de réunions, sur des chiffres (je me souviens plus des détails hein, moi j'étais junior, c'était mon premier vrai taf). Nous suivions les procès tout en travaillant, parce que ce qui importait c'était le film, le plaisir de se lever le matin pour créer, au-delà de toute considération politique ou financière qui ne devrait pas être notre souci.

Et boom, liquidation judiciaire, le studio a été torpillé, et tout le monde mis à la porte en 3 jours, sans distinction : animateurs, chefs de projet, et les réalisateurs peuvent aller voir ailleurs avec leur moitié de film. Tous ces efforts jetés par la fenêtre par les seules personnes qu'on a jamais vu, et qui n'ont peut-être même jamais vu quoi que ce soit de ce

qu'on a fait. [...]

Donc nous, passionnés, pliés en quatre pour que tout ce passe bien, solidaire et productifs, nous sommes face à des inconnus dont tout dépend même, la vie de certain, et qui en plus font mal leur boulot, puisque ils ne sont pas capable de gérer leur finances. Si un animateur avait été aussi mauvais, comme tous les métiers dépendent de l'autre, il aurait été vite repéré et viré car il fait tout capoter à lui seul ... alors pourquoi cette fracture ? Ils font aussi partie de l'équipe et notre travail dépends aussi du leur et vice-versa, ils ne sont pas « plus important » ou irremplaçable qu'un autre. Je pense que nous ne devrions accepter aucune « réforme » que les décideurs ne s'appliqueraient pas également à eux-mêmes, et inversement, comme ça de base, parce que « diriger » c'est aussi un métier !

Je suis arrivée sur le marché du travail absolument... démunie

Contrat, Heures supp', Législation, Rythmes/horaires du travail

Bonjour,

Je ne sais pas si mon témoignage vous sera utile, car avec mon bac +4, mon CDI et mon salaire certes médiocre mais me permettant de payer mon loyer, je me considère comme une privilégiée - surtout quand je regarde la situation des gens autour de moi.

Après mes études en prépa puis dans une fac réputée, je suis arrivée sur le marché du travail absolument... démunie. Parce que dans la vie réelle, ma Maîtrise avec mention ne veut pas dire grand chose.

Pendant et après mes études, j'ai connu pas mal de galères (et cette liste n'est clairement pas exhaustive) :

- Ce stage dans un grand média (qui m'en a certes plus appris que mes études sur mon métier) dans lequel les stagiaires tournaient tellement que certaines rubriques n'étaient rédigées que par eux. Nous occupions tous clairement des postes de salariés. J'étais personnellement responsable, durant 3 mois, de la publication hebdomadaire d'au moins deux pages par magazine, sans compter mes autres contributions au site web ainsi qu'un magazine papier. Sur le coup, ça ne me dérangeait pas de faire 2h supp (non payées, ou plutôt non "gratifiées" par jour), ni même de partir en reportage jusqu'à 1h du matin sans jamais bénéficier d'une récup... Je voyais ça comme un investissement pour l'avenir.

Après mon stage, j'ai fait quelques piges pour ce média, avant qu'une nouvelle directrice de publication ne débarque et ne supprime purement et simplement les pages dans lesquelles j'avais l'habitude d'écrire. Cette rubrique a été supprimée du magazine papier mais a continué sur le web. Problème : "les articles web ne sont pas rémunérés". Je n'ai plus jamais eu de réponse à mes mails après ça.

Anecdote sympathique : un de mes articles a été intégralement repris (avec les crédits, c'est déjà ça), dans un magazine de BTS. Pas besoin de mon accord : j'étais stagiaire lors de sa publication, je n'ai donc apparemment aucun droit dessus.

- J'ai aussi fait du sous-titrage de contenus audiovisuels. Sous CDD d'usage, je m'estimais heureuse quand on m'appelait pour me proposer du boulot d'une semaine à l'autre. Je savais que j'avais peu de chance d'arriver à décrocher le statut d'intermittente

vu l'irrégularité du taff mais j'espérais quand même qu'en travaillant d'arrache-pied, je finirai éventuellement par y arriver.

Je passais en moyenne 10h par jour à travailler, sans prendre de pause déjeuner pour éviter de perdre du temps. Problème : il fallait être le plus rentable possible en terme d'heure par rapport au travail effectué. Mes collègues et moi étions tous implicitement en concurrence : celui qui travaillait le plus vite était celui qui avait le plus de chances d'être rappelé pour du travail la semaine suivante.

C'est comme ça que j'en suis arrivée (et j'étais loin d'être la seule à utiliser cette technique) à déclarer chaque jour 2h de moins que ce que j'avais réellement fait. J'ai réalisé qu'il y avait un vrai problème quand un collègue, avec 5 ans d'expérience de plus que moi, vivait la même chose : attendre près du téléphone en croisant les doigts pour du boulot, bosser comme un malade sans déclarer la totalité de ses heures pour être rentable

- une solution déjà difficile à court terme mais qui, à moyen terme, revient à faire une croix sur le nombre d'heures nécessaires pour décrocher le fameux statut d'intermittent.

Pour terminer, la boîte a fini par délocaliser tout le service en Asie, pour réduire les coûts. Juste après avoir décroché un contrat avec... Marvel.

- Aujourd'hui, je m'estime heureuse parce qu'à 25 ans, j'arrive enfin à payer mon loyer sans l'aide de mes parents. Mais je dois quand même préciser que pour y arriver, je dois cumuler un CDI de 32h par semaine de nuit (3h-11h du matin, adieu la vie sociale) ainsi qu'un CDD de 16h par semaine. Ce sont mes horaires officiels, pour environ 1 600 euros par mois au total.

Dans la réalité, je bosse environ 60h par semaine. Je suis donc totalement dans l'illégalité en terme de droit du travail. Sur ce point, le passage de la durée hebdomadaire légale de travail à 60h, prévue par la réforme, serait pour moi un soulagement.

Mais je ne conseille à personne de sacrifier sa vie sociale et personnelle comme je le fais. Personnellement, je préfère me tuer à la tâche plutôt que de revivre l'instabilité chronique, les journées bloquée entre 4 murs chez moi à attendre vainement des réponses à mes candidatures (et le fait de poster une offre d'emploi et de ne même pas prendre la peine de répondre aux candidats, on en parle ?). L'an dernier, l'inactivité et le manque de perspectives d'avenir étaient devenus tellement insupportables que j'ai fini à l'hôpital après m'être envoyé une boîte de Xanax. Mais je ne suis pas non plus certaine d'arriver à tenir le coup avec mon rythme actuel.

Je partage le désespoir des inactifs en galère, c'est pour cela que je me considère comme une privilégiée, avec mon boulot fixe (mes boulots, plutôt). Je crois que c'est ça le pire. Putain, je passe plus de temps à travailler qu'à dormir, manger et sortir (tout ça réuni), je sacrifie mes week-ends et parfois mêmes des nuits entières pour arriver à survivre financièrement. Et je suis une privilégiée malgré tout ! C'est dingue, non ?

Tout ceci sans compter le temps que je passe à travailler bénévolement pour une association culturelle et solidaire, et sans compter les missions que j'effectue sur mon "temps libre" comme réserviste pour le service de santé des armées. Ce sont pour moi des engagements citoyens auxquels je tiens et je ne m'en plains pas. C'est ce qui donne un peu de sens à mon quotidien.

Mais quand j'entends nos politiques nous répéter que notre génération ne s'investit pas suffisamment, qu'elle est fainéante, qu'elle veut tout, toute de suite sans fournir d'effort... Là je me dis que, vraiment, on se fout de ma gueule. Et cet projet de réforme est l'insulte de trop.

Je travaillais dans le sous-titrage

Contrat, Législation

Bonjour, moi, j'ai bien une ou deux histoires à raconter. Je travaillais dans le sous-titrage, sous forme de piges, mais sans fiche de paie : on adresse les factures et on est payé deux mois plus tard... sans garantie d'avoir de nouvelles missions, bien sûr, ni droits sociaux (de fait, j'ai été malade pendant 4 mois et les auteurs ne sont indemnisés qu'à partir d'un certain revenu). Merci le boulot trouvé grâce au pôle emploi. Mon histoire est celle-ci : un jour, gouvernement ou partenaires sociaux ont décidé de changer le taux de cotisation. Nos cotisations, car, évidemment, l'employeur ne paye rien (et je passe sur la récupération des droits) passent de 8,5% à "auto-entrepreneur (23%) ou travailleur indépendant (XX%)". Donc une baisse de revenus. "Vous augmentez vos tarifs ?", ai-je demandé. "Non, on ne peut pas, tu comprends, délocalisation de la concurrence... Mais j'ai une bonne nouvelle : comme tout le monde ne suivra pas, on pourra te donner plus de boulot". Bon, j'en avais suffisamment, déjà, mais là, c'était travailler plus pour gagner moins, j'ai dit stop. Je valais mieux que cela.

Je travaille comme technicienne dans l'audiovisuel

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Pression

Je travaille comme technicienne dans l'audiovisuel pour la production de contenu vidéo depuis 3 ans, avant ça j'ai fait 4 ans d'études éreintantes : nuits blanches nombreuses et consécutives, pression énorme, humiliations, tarifs de l'école exorbitants, peu de places à la sortie dans ce secteur, (une amie ayant fait un cursus de médecin avant de bifurquer dans cette école m'a dit que son cursus de médecin avait été plus facile) mais c'est ce que j'ai toujours voulu faire. Donc je me suis accrochée. Sortie d'école j'ai trouvé du travail assez rapidement : une offre un peu louche d'une boîte qui cherchait quelqu'un à des tarifs ridicules pour un poste d'assistantat. (c'est la crise l'équipe pédagogique me met la pression pour que j'accepte) Le travail est mal payé mais mes collègues directs sont des gens géniaux qui m'apprennent énormément de choses. (les autres sont des connards assez macho et l'un d'entre eux m'a menacé de me violer alors que je rentrais tard) bref passons Je suis l'assistante d'une femme très compétente nommée au poste d'"assistant" (en fait elle faisait un travail de superviseur c'était une grosse magouille et elle était super mal payée) (donc j'étais assistante d'assistante) ma supérieure travaillait tous les jours week-end compris jusqu'à 3h du matin (sans exagération) et j'ai suivi le pas pendant 3 mois, évidemment dans l'audiovisuel on est intermittent, tout le monde fait des heures sup jamais déclarées et jamais rémunérées

Mon employeur propose un jour de me payer en bière à la place d'argent...

Contrat, Législation, Précarité, Sexisme

Après un décrochage d'études en raison de dépression sévère (dont je souffrais depuis un assez jeune âge d'ailleurs), je me retrouve plus ou moins livré à moi-même : mes parents ne pouvaient pas m'héberger et n'avaient littéralement pas de revenus. L'assistante sociale me dit que je suis trop jeune pour le RSA, donc "d'aller aux restos du cœur" après un entretien de 5 minutes (il n'y avait pourtant personne qui attendait après moi). Je cherche donc un job, tout comme la plupart de mes amis du même âge... Voici certaines des choses qui nous sont arrivées (j'en oublie sûrement) :

- L'un des amis en question est diplômé de musico et a une spécialisation supplémentaire (1 an de plus) en mise en musique de l'image. Donc compos pour des films, jeux vidéo, séries, publicités, ... Il est forcé d'investir dans du matériel assez poussé, un peu plus de 2000€ (et c'est peu). Il démarché des clients. Sur une cinquantaine, seul 1 accepte de le payer. Les autres ? L'un d'eux a répondu texto "Pour 3 minutes de musique, on ne peut pas dire que ça soit un vrai travail, soyons sérieux...". Les autres, c'était du même goût. Ils proposaient de "lui faire de la publicité" en guise de paiement, classique. Pour note, un morceau de 3 minutes ça peut être plus d'une semaine de boulot à plein temps. Voilà donc la valeur donnée par les entreprises à 1 semaine et demie de boulot, 6 ans d'études, et du matériel de pro : "un peu de pub". L'une des entreprises en question (un hypermarché), quand j'ai dit que je paierais en parlant d'eux à tout le monde.. Bah, ils ont refusé, bizarrement.

- Impossible de trouver quoi que ce soit dans ma branche (traduction). Malgré un bon anglais, développé en vivant en Irlande et aux US pendant ~2 ans, l'absence de la dernière année pour le diplôme pose problème. Je cherche donc dans un autre domaine : la cuisine, un rêve de gamin. Mais... je n'ai que peu de notions, je vais donc vers un centre de formation. Je prends RDV et hop, entretien avec une dame très enthousiaste qui me dit "Ok, pas de soucis ! Du coup pour démarrer vous devez trouver un job en cuisine.". Je demande s'il n'y a pas une formation, AVANT d'aller me couper un doigt ou un truc du genre, on me dit "plus tard". On ne me fait rien remplir, pas de date donnée, que dalle, même pas de papier précisant que je suis apprenti pour aider lors de mes recherches. En septembre je les rappelle (après avoir réussi à bosser 2 mois en cuisine), on dit qu'on n'a jamais entendu parler de moi et que c'est trop tard.

- Je finis par trouver un job comme traducteur-interprète chez un importateur d'épicerie fine et alcools étrangers. Il n'a pas besoin de moi à plein temps, je bosse donc au black 6-10h par semaine. Ça peut se comprendre, c'est une PME et j'ai pas de diplôme, je me dis passons... Je suis payé moins qu'un traducteur débutant sur le marché. J'ai pas de diplôme, je me dis passons... On me demande de faire du web design, chose qui n'est pas vraiment ce pourquoi j'ai été engagé. J'ai pas de diplôme ni de statut légal, je dis passons... Mon employeur propose un jour de me payer en bière à la place d'argent, là, non, ça passe plus, on va peut-être arrêter de déconner. Mon proprio n'accepte pas la bière en guise de loyer.

- Une amie, chanteuse de formation (5 ans d'études, des années de chant lyrique, ...) fait des concerts lors de soirées et fêtes avec son groupe... Car pas facile de percer, dans ce milieu. Parfois, c'est loin. Lever à 5h, départ à 6h30, dans les 6 heures de trajet, ensuite un petit sandwich, installation du matériel (sans aide), tests de son. La soirée arrive, ils font de la musique pendant ~3 ou 4 heures. Remballage du matériel, il est 3h du matin, le patron s'en va. Elle l'interpelle parce qu'ils n'ont pas été payés, il dit "ohlala je suis fatigué, je vous envoie le chèque par courrier". 6h de trajet pour rentrer, il est 9h du mat'. La journée a duré 28 heures. Ils n'en seront payés que 4, le temps passé à chanter. Ah... En fait, non, pas payés : le mec ne leur a toujours pas envoyé le fameux chèque, plus d'un an après. Et ça arrive plus d'une fois sur deux de devoir se battre (des mois entiers) pour être payé.

- Une entreprise cherche un secrétaire-assistant. Ayant fait ce boulot lors de mon séjour aux USA, j'envoie un CV et hop, je décroche l'entretien. Celui-ci va démarrer, un type ouvre la porte, sourit, dit qu'on va nous recevoir d'ici quelques minutes. Il ferme mal la porte et on l'entend dire à son collègue : "bon, la plus bonne de toutes c'est celle avec la robe rouge, on a trouvé la gagnante". Tout le monde s'est cassé, y compris la "bonnasse en robe rouge" qui ne semble pas avoir apprécié la culture d'entreprise, étrangement.

- Devant bien manger et payer le loyer, je me retrouve dans un centre d'appels. En appels sortants, c'est-à-dire vendeur de conneries par téléphone. Le produit ? Une antenne parabolique connectant à des chaînes européennes non-françaises... Pas facile à vendre. Pendant la formation, le formateur nous dit (et sans trembler des genoux s'il-vous-plaît) qu'il faut "optimiser l'âge". Qu'au-delà d'un certain âge le démarchage est interdit, mais qu'il faut se focaliser sur ceux ayant 1 ou 2 ans de moins que l'âge légal. Ils nous encouragent à prétendre que "la Mairie est au courant" ou à invoquer des figures d'autorité quelconques, mais sans prétendre qu'on fait partie de la Mairie (parce que ce serait illégal, voyons). J'ai tenu 2 semaines.

Un "petit con idéaliste" d'aujourd'hui

Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation

De longues études, un BAC+3, cinq ans d'expériences en entreprises... j'ai 29 ans et depuis deux ans je suis sans emploi !

Je fais parti de cette génération pleine d'envie, d'enthousiasme et de dynamisme.

Vous savez ces jeunes nés dans la crise, dans un avenir décourageant, semé d'embûches et qui te casse avant d'avoir commencé quoique ce soit mais, qui malgré tout ont la joie de vivre et la niake !

Mais siii les Y là tu vois le genre ?

Je suis de la classe moyenne, cette fameuse catégorie de famille ouvrière à peine trop riche de 9€ pour prétendre à des aides sociales et pas assez pour partir en vacances à l'étranger ou se faire un resto plus de deux fois par an.

C'est naturellement que j'ai voulu suivre une autre voie, celle du "petit con idéaliste" qui veut vivre de ses passions.

Né avec un crayon à la main (comme le disait papy), pleins d'idées, une sensibilité au monde qui m'entoure, c'est décidé je veux vivre de mes passions. Je sors du collège, des concours sont ouverts pour rentrer dans un des rares lycées professionnel publique (et gratuit) des arts appliquées et de la communication. Je tente ma chance au concours, parmi d'autres gamins... environ 2700 "petits cons idéalistes" comme moi en fait :)

Seulement 62 places disponibles par an pour presque 3000 postulants qui se présentent chaque année.

C'est à ce moment-là que j'aurai dû comprendre... de rares élus sélectionnés parmi la masse...

Mais bon j'étais l'un des élus, l'un des rares privilégiés à avoir répondu juste aux questions, passé un oral devant jury à la perfection, dont le travail artistique (ridiculement médiocre quand j'y repense) a touché les jury qui m'ont donné ma chance.

C'est enrichissant, c'est fabuleux d'étudier ce qu'on aime, c'est à la fois passionnant, stimulant et valorisant.

Je suis entouré de jeunes passionnés comme moi, et constate que certains ne sont pas très contents d'être là en fait.

D'autres ont un niveau de dingue contrairement à moi, pas grave, je suis

débrouillard, plein d'envie, d'enthousiasme et de dynamisme...

je vais les rattraper avec les moyens que j'ai... Je suis un petit con d'idéaliste.

Il m'a fallu 4 ans mais j'ai été parmi les 5 premiers et j'ai obtenu mon BAC PRO.

J'ai 19 ans, j'ai déjà réalisé 8 stages de 6 semaines non rémunérées en entreprises lors de ma formation (8 stages non rémunéré t'as bien lu je ne me suis pas trompé de touche).

Depuis mes 17 ans j'ai travaillé tous les étés et ponctuellement dans l'année pour mettre des sous de côté, m'acheter des clopes et ne pas dépendre d'argent de poche de papa et maman. J'ai poursuivi mes études en payant une école de MA POCHE grâce à des jobs alimentaires pour me spécialiser en WEB et création numérique en privée après mon BAC.

Sortie de l'école je travaille en CDD comme infographiste dans l'édition et chez des agences de communication.

Et ouai 5 ans d'études, des jobs alimentaires, 8 stages en entreprises où j'ai travaillé au même titre qu'un salarié pour 0€ et je démarre ma carrière officielle d'infographiste avec à peine plus qu'un SMIC sur PARIS en CDD de 6 mois youhouuuuu ça commence bien !

(Mais au moins je commençais quelque part, aujourd'hui on sort des études sans une réponse à une candidature... triste !)

Pour ce premier CDD dans ma branche je gagne le même salaire que ma belle-soeur, niveau CAP qui taff à Leclercs.

Pas grave, je suis jeune, je "débute" et ont m'a bien appris que dans la vie on commence toujours bas pour gravir les échelons et j'accepte volontiers de faire mes preuves. (note à moi-même, trouver ce putain d'échelons dont tout le monde parle)

Il y a l'intégration d'un jeune de 18 ans en alternance qu'on me demande de former et à qui on donne mon poste en me "remerciant" après un harcèlement moral que je subis dans le but de me faire démissionner.

Mais je tiens bon pour cumuler suffisamment de jours pour prétendre au chômage au cas où je galère. (L'intuition!)

Je pointe à Pôle emploi, ça ne dure que deux mois (ouf), je trouve un autre poste d'infographiste dans une agence de communication parisienne (re-ouf). Les gens sont superficiels, ils sont étrangement cruels les uns envers les autres, mais souriant et se pavanent en jouant un rôle de "la vie est fun" mais les cernes noirs qui tombent en bas de leurs joues livides ne sont pas vraiment "fun".

Très rapidement je comprends la raison, la surcharge de travail est énorme. (aie)

Je me lève à 5h30 du matin, j'ai environ 2h30/3h de trajet par jour et je rentre chez moi vers 23h30/00h.

Je touche un SMIC, mes heures sup' ne sont pas payés et je n'ai aucuns avantages sociaux. (Et bim!)

Je suis livide, des cernes apparaissent jusqu'en bas de mes joues, j'ai perdu 4kg en trois semaines, je suis aigri, mais j'ai un taff dans la profession que j'ai étudié, je ne dois pas avoir de trou dans mon CV, ce n'est que trois mois je peux le faire, je suis l'un des rares élus, je suis chanceux ! (ahahaha)

Le patron est immonde, stupide, bourrin et imbuvable. Il traite les femmes comme des chiennes et les mecs comme des rivaux.

Je le vois lancer des téléphones ou des stylos dans la tête des employé(e)s ou des free-lances qui viennent bosser sur place.

Vous trouvez ça choquant vous ? Le plus choquant c'est de voir les victimes sourires gêner en demandant "oui ?" et le reste de l'équipe rigoler !

Un jour il débarque dans la salle de repos et lance un magazine, comme ça sans raisons dans ma gamelle de nouilles chinoises sauce crevette piquante qui m'éclabousse moi et tout l'environnement autour de moi...puis il repart en rigolant comme si de rien était.

Tout le monde me regarde... grand silence... et puis fou rire général !

"C'est normal, t'inquiètes pas le patron est sous coke fait pas attention...le prend pas pour toi..." (WTF?)

JE CRAQUE ! Je ramasse ce qu'il reste de ma gamelle de nouilles sauce crevettes piquantes, je rentre dans son bureau et lui jete ça contre le mur derrière lui.

Il se recule et me demande de quitter les lieux en m'insultant. Je lui dis tout ce que je pense de lui, de son comportement et de son agence. ça gueule, ça injure, ça part en vrille et tout le monde en profite silencieusement avec un petit sourire en coins.

Le contrat est rompu pour faute grave... je reste cinq mois au chômage, (aïe) deux entretiens (sans résultats) et pas une réponse même négative à mes nombreuses candidatures. (Mais ils sont où les salariés, il y a du boulot qu'à Paris et pourtant les boîtes semblent déserte)

Une mission de trois mois, pour à peine un SMIC et des semaines interminables de chômage qui me démoralise plus tard.

Je décide que les galères de recherche d'emplois dans ces conditions ne sont pas tolérables surtout pour obtenir un SMIC.

Reprise des études, en alternance cette fois, je vis chez mes parents, j'ai 24 ans et les 940€ de salaire pour 3 semaines de travail stable toute l'année me semble une bonne

base économique tout en me "formant" de nouveaux au web et à l'animation de manière plus poussée.

Quand j'y repense, c'était drôlement plus facile de trouver une boîte en alternance :D

Je suis donc assistant de directeur artistique, deux mois après mon recrutement mes propositions pour un gros projet de jeu en réalité augmentée mobile sont validés et encensés par le client. La hiérarchie me donne ma chance !

Désormais, je ne suis plus "stagiaire" ou en "contrat pro" ou "assistant " ! (WOUHOUUUU)

Je suis un vrai directeur artistique, on se partage les projets avec mon mentor, je produis un travail considérable pour différents gros annonceurs... des objectifs remplis dans des délais dignes d'un vrai professionnel :D

... oui enfin, sur papier je suis toujours un contrat pro et je touche toujours 940€/mois pour produire exactement la même charge que le DA payé lui environ 2500€. (tout va bien ! Je "début" et tous mes potes sont soit dans le même cas ou au chômage à m'envier...)

Je taffe comme ça tout le cursus pour de grands annonceurs et je participe avec l'équipe à faire gagner des milliers d'euros à l'agence.

Tout ça dans une bonne ambiance ou l'on rit, travail sérieusement, sort le soir après le boulot, après des heures sup' pas payées (mais en vraie elles existent vraiment ces putains d'heures supplémentaires payées ?) Pas grave, c'est la vie quoi !

On me promet un CDI bien mérité Un mois avant la fin de mon contrat, je suis "la perle rare" comme dit la big boss, mon DA, le manager, l'équipe, tous sont d'accord, il faut me garder !

Je suis heureux ! je suis chanceux ! Je suis... un petit con idéaliste !

Trois jours avant la fin de mon contrat pro, la Directrice générale m'annonce en entretien...

"Tu sais les temps sont durs, c'est la crise, on ne remporte pas assez de contrats... (wowowoh ça sent pas bon) et hélas je ne peux plus te proposer un CDI... tu nous coûterais le double voir le triple de ton salaire tu t'en rends compte ?

Et puis entre nous des stagiaires je peux en trouver pleins c'est pas ça qui manque, mais vu que tu es vraiment bon et que j'ai également appris par l'école tes soucis familiaux (mon père a fait un AVC et est ressorti avec de lourdes séquelles cérébrale) je te propose de te déclarer en freelance et de continuer à travailler ici comme tu l'as fait toute l'année, du lundi au vendredi pour environ 1300€ ça te ferait les charges en moins du 1000€ grosso modo".

... je suis sonné, c'est une massue qui vient de me tomber sur le crâne.

Je garde mon calme et répond que c'est difficilement envisageable.

- "J'ai 25 ans et mon objectif est de me stabiliser, de prendre un logement et le travail que j'ai réalisé mérite plus que cette situation ! Je n'accepterai qu'un CDI et... "

- Elle me coupe la parole et me balance énergiquement et souriante :

- "Ah ok alors, c'est juste une parenthèse hein, hors contexte de l'entretien, mais si tu souhaites un logement sur Paris là aussi je peux t'aider :D j'ai une chambre de bonne de 14m² au dernier étage de mon immeuble.

Je la fais pour 900€ tout compris mais, pas éligible aux APL c'est pas déclaré hein hinhinhin on se comprend hinhinhin ça t'intéresse ?" (tu connais cette veine de rage sur le coin du front de Son Goku ?)

J'ai d'abord réagis en lui demandant poliment " c'est une blague ? Tu cherches à me tester ou tu es vraiment sérieuse ?"

(oui on se tutoie dans le monde de la com' c'est tellement plus cool et plus fun !)
Elle est très surprise et en perd son sourire :

- "Je suis sérieuse et pour tout te dire, dans le contexte actuelle je me trouve très généreuse, t'as une chance que d'autres n'ont pas, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras" évidemment j'ai refusé, je lui ai dit que sa proposition était scandaleuse, illégale et juste écoeurante après tout le travail que j'ai effectué.

Elle me rétorque que je suis un inconscient, qu'elle m'a tendu la main et que je suis un ingrat doublé d'un prétentieux qui ne vit pas dans la réalité...

Après, cette "Nanti" aristocrate (oui elle a grandi dans un château, est issue d'une "bonne famille" me dit que les temps sont dures avec un collier de perles de cultures autour du cou) a perdu les 3/4 de ses salariés, tous démissionnaires, elle les a remplacés par une free-lances qui a accepté sa proposition et tourne aux stagiaires et contrats pro... (Les aides aux entreprises c'est fait pourquoi déjà ?)

Je suis reparti complètement... démolis, écoeuré, furieux et vindicatif.

Il me faut plusieurs jours pour m'en remettre psychologiquement je suis effondré.

Je pointe à Pôle emploi et rien y fait, je n'ai plus aucune réponse à mes nombreuses candidatures.

Il faut des mois avant de retrouver un poste de web designer autonome en CDD qui m'a permis (oh miracle) de louer un 30m² et qui a pris fin il y a bientôt deux ans. Les raisons ? Je suis, je cite les associés :

"Un bosseur appliqué et très créatif, très apprécié de l'équipe et d'une dynamique incontestable... hélas une personne (la pote du patron en vraie) plus expérimenté sera

plus efficace, de par sa maturité, pour former des stagiaires graphistes qui nous rejoindront peut-être et paraître plus pro en cas de rendez-vous client... voilà...en tout cas reste comme tu es, tu es une très belle personne (Marion sort de ce corps !) ... on ne te retiens pas, il serait fort sympathique de pouvoir terminer de manière professionnelle".

(... sans commentaires... ah si juste un... je suis le quatrième web designer de cette agence en deux ans... rooooh intuition où étais-tu bordel ?).

Aujourd'hui il y a très peu d'opportunité, candidatures, recherche active de travail, le réveil à 8h du matin, la prospection, l'auto-formation, tout ça sans aucun résultat et pire encore...

Jamais de raisons, d'explications, rarement une réponse (on va dire 5% à peine)

Des RH médisant, des entretiens collectifs, des questions pièges et robotisés à la manière d'un interrogatoire chez les flics.

Il y a aussi ces recruteurs "à la cool" qui disent en fin d'entretien: "t'es génial je te veux dans mon équipe, tu passe un test et d'ici deux semaines je suis convaincue que c'est toi qui travail avec nous" et qui ne donne plus signe de vie quand tu les appels ou les contactes par mail ! (mais pourquoi ? P-O-U-R-Q-U-O-I ?)

Tout ça casse un homme, le résultat est la perte totale de confiance en sois et envers les autres.

C'est de loin la situation la plus difficilement gérable au quotidien.

C'est humiliant, épuisant et débilisant. La société nous craches dessus et nous rends responsable de la crise.

N'importe qui, les diplômé, les sur-diplômés, les expérimentés, hommes, femmes, étranger peu importe, tout le monde peut bien commencer sa vie et se retrouver dans une situation similaire et toucher le fond

Je ne suis pas un "inactif" ou "un parasite", un profiteur du système ou un inadapté.

Je suis juste un jeune mec parmi tant d'autre, ambitieux, parti de rien et qui a réussi des merveilles, des challenges, pour trois fois rien et sans la moindre reconnaissances. Aujourd'hui après toutes ces expériences clairement gerbantes et démoralisantes je n'ai qu'une chose à dire...

Je suis toujours debout, je continue, j'avance, je reste droit dans mes bottes, je garde la tête haute.

Je / on vaut mieux que ça.

Je re-signais un contrat CDD d'une semaine tous les lundis matins

Contrat, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux

J'ai toujours été attiré par le domaine audiovisuel. Depuis que je sais parler, je répète que je veux devenir réalisateur. Pour rassurer mes parents quant à mon avenir, j'ai accepté de prendre un poste dans une télé locale, juste après mon bac. A 21 ans, je suis devenu animateur-producteur, après un casting durant lequel j'avais menti sur mon âge (l'annonce exigeait qu'on ait "au moins 25 ans", détail limite discriminant que je n'ai jamais compris).

J'ai exercé ce métier pendant deux ans, et le moins qu'on puisse dire c'est que je trimais comme un dingue. Alors qu'une partie de mes collègues plus âgés tâchaient d'en faire le moins possible, moi je me donnais à fond. Après quelques mois, dans mon équipe, j'étais souvent le premier à arriver, et toujours le dernier à partir.

On peut dire que ça a "payé", puisque j'ai gravi les échelons à une vitesse folle. Après seulement quelques mois, j'étais l'un des animateurs vedettes de la chaîne, je faisais une émission en direct par semaine, et mes responsabilités allaient toujours en grandissant. L'une de mes responsabilités était d'assurer le "jeu" dans mon émission. Un genre de concours quotidien qui permettaient aux téléspectateurs attentifs de remporter des cadeaux. Et pour "assurer" ce jeu, je devais avancer les frais d'achat des lots, et aller les retirer en magasins moi-même, sans être véhiculé. Les sous que j'avançais (plusieurs centaines d'euros par mois) m'étaient remboursés après plusieurs semaines ou mois...

L'aspect un peu étrange du travail sur cette chaîne, ce sont avant tout les contrats. Personnellement, je n'ai jamais obtenu la sainte "titularisation" accordée aux employés les plus fidèles, mais que certains n'avaient toujours pas après 20 ans de loyaux services. Du coup, je re-signais un contrat CDD d'une semaine tous les lundis matins. Aux yeux de Pôle Emploi, j'étais donc au chômage TOUS les samedis, et je retrouvais miraculeusement du travail TOUS les lundis (sauf en période de vacances scolaires, pendant lesquelles j'étais vraiment au chômage).

Pour espérer des congés payés, des arrêts maladie etc., il fallait d'abord que je remplisse les conditions d'admission aux intermittents du spectacle (alors que, dans les faits, je travaillais à temps plein, mais pas dans les contrats). Et même ce statut obtenu, m'absenter serait revenu à prendre le risque que mon contrat ne soit pas renouvelé la semaine suivante. Du coup, en deux ans, je ne me suis JAMAIS absenté (même pas une

demi-journée). J'allais même faire de plates excuses à mes supérieurs à chaque fois que je devais quitter le travail avant 17h (plusieurs fois pour prendre mes cours de conduite, une fois pour me rendre à des funérailles).

En plus du direct, qui est un exercice épuisant, je passais des heures à écrire les émissions, à gérer les invités, à parer aux imprévus, à participer à des réunions inutiles et interminables, à tourner des reportages en extérieur, à gérer des monteurs incompetents, et, officieusement, à former les nouvelles recrues de l'équipe. En pleine semaine, je terminai rarement avant 19h, sachant que mon direct était entre midi et 14h (je me retrouvais donc à manger sur le pouce après le direct, tout en travaillant sur l'émission du lendemain). Mon téléphone sonnait constamment jusqu'à 23h. Les attentes de mes différents supérieurs changeaient constamment et étaient souvent contradictoires (on voulait que je fasse venir des invités qui n'étaient jamais venus sur le plateau de l'émission, mais on me reprochait de ne pas inviter les habitués).

Ce qui me prenait le plus d'énergie, c'était de rattraper les bourdes de mes collègues les plus âgés, qui ne savaient pas se servir des ordinateurs. Je me rappelle avoir fait mes propres montages vidéos et palettes graphiques sur mon ordinateur personnel pendant mon temps libre, parce que certains graphistes et monteurs refusaient d'accomplir ce qu'ils estimaient être des tâches "trop compliquées", ou simplement parce que je savais que, cette semaine là, on m'avait assigné le monteur qui ne venait jamais travailler (parce qu'il était titularisé). Je me rappelle aussi que l'un des vieux graphistes se trompaient souvent lorsqu'il écrivait des numéros (résultats d'élection, etc.), "parce que sur minitel, le clavier numérique est inversé" (sic)

Le pire est sans doute que ça modifiait ma personnalité et mon caractère. A la base, j'avais pris ce travail dans l'espoir que cela me laisserait assez de temps pour travailler sur mes propres projets à côté (je voulais écrire des court-métrages), mais je me suis vite rendu compte que je ne pouvais penser à rien d'autre qu'au travail. Je terminais souvent mes journées en larmes, je n'avais plus aucune énergie le week-end, et j'étais tout le temps malade. Plus le temps passait, plus l'énerverment devenait ma caractéristique principale. Je me rappelle avoir traité d'enculé un graphiste qui aurait pu être mon grand-père, devant tout un tas de gens, sans que personne ne me le reproche.

Comme j'étais l'un des rares employés à travailler (trop), beaucoup de mes collègues ne m'appréciaient pas, et m'accusaient sans cesse d'être un arriviste, qui voulait les faire passer pour des cons. Une de mes collègues plaisantait toujours sur "mes dents qui rayent le parquet" en réunion. En réalité, l'idée que je puisse passer 20 ans de plus dans cette entreprise me provoquait des crises d'angoisse !

La goutte d'eau fût le jour où mon supérieur direct -et ami- est parti tourner une

série de reportage à l'étranger avec une autre collègue. Il m'avait bien fait comprendre que je ne pouvais pas profiter de ce voyage de rêve, car sans moi, l'émission n'aurait eu aucune chance de fonctionner en son absence. En effet, en dehors de lui, j'étais le seul membre de l'équipe à avoir plusieurs années d'ancienneté, à connaître par coeur l'émission, à être déjà connu du public etc.

Du coup, je m'attendais à ce qu'on m'offre le poste de mon supérieur pendant une semaine. Je n'étais d'ailleurs pas le seul à penser ça : cela paraissait logique à tout le monde. Finalement, c'est une autre employée de la boîte, sortie de nulle part, qui a été nommé à ce poste relativement prestigieux, sous prétexte qu'elle avait de l'ancienneté au sein de l'entreprise (mais pas dans mon émission). Cette personne n'avait aucune compétence et n'avait même pas été briefée sur le fonctionnement de l'émission...

Ainsi, pendant une semaine, au lieu d'être 5 équipiers, nous n'étions que deux. Et ma collègue (et "supérieure" éphémère) ne faisait pas sa part. Elle refusait de venir aux réunions, n'a jamais contacté le moindre invité, me confiait tout le boulot... Je faisais à moi seul le travail de 5 personnes, pendant qu'elle buvait des coups au bar d'en face. Les seuls moments où elle s'est retroussé les manches, c'était pour imposer "SA" vision des choses (elle s'est notamment attribué plus de temps de parole à elle-même qu'aux invités, et a catégoriquement refusé de présenter l'émission debout).

En fin de semaine, elle a coupé la parole de l'invité à la moitié du direct pour pouvoir faire son long discours de remerciement, pour "toutes les personnes qui l'avaient soutenue et aidée pendant cette dure semaine"... Elle a cité tous nos supérieurs dans ses remerciements... mais pas moi !

J'ai donc fini ma saison, puis j'ai choisi de ne pas signer de nouveau contrat. Autour de moi, personne ne comprend comment j'ai pu tourner le dos à un poste dont tant de gens rêvent, et pour lequel j'étais doué. Deux ans après que j'ai quitté ce poste, ma remplaçante continue de réutiliser mes thèmes d'émissions, avec les mêmes invités. Il arrive même que mon ancienne équipe me demande de leurs donner les numéros de mes invités.

Juridique/social

aide sociale, juriste, avocat, humanitaire

Le droit du travail m'a permis de rester digne, de me battre contre une machine à broyer les hommes.

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique

En tant que Conseiller à l'emploi j'ai connu l'ANPE puis Pôle emploi. J'ai résisté aux procédures schizophréniques propre a ce métier, aux contrôles, aux radiations, aux démarches infantilisantes, humiliantes, culpabilisantes des chercheurs d'emploi.

Cette résistance, personnelle, a mon poste quotidiennement, dans mon syndicat (la CGT), dans des associations de défense des chômeurs, m'a valu les foudres de mon employeur.

La pression des conditions de travail , la violences faite aux gens m'a amené aussi vers la violence (écrite).

Je me suis retrouvé dans une histoire qui a pris des proportions énormes et qui s'est terminée au tribunal correctionnel. Condamné par l'état, alors que l'employeur avait retiré sa plainte. ça vous rappel pas des syndicalistes récemment ?

Suite a cela, j'ai été placardisé, installé sur un bureau sans fiche de poste, rien a faire, sans ordi, sans téléphone seul dan une pièce avec pour seule compagne, l'horloge sur le mur...Reformaté, basculé d'agence en agence, avant de terminer dans un bureau a la direction . Ils pouvaient avoir un œil sur moi. Fini le contact au public, juste des écrans.

J'ai fini par arrêter ce boulot, qui ne correspondait plus a ce que je savais et aimais faire.

Le droit du travail m'a permis de rester digne, de me battre contre une machine a broyer les hommes. Merci a lui, a mon avocat, aux camarades du syndicat.

J'ai déménagé dans un autre département. J'ai exercé des métiers diverses, me suis fait virer d'une agence d'intérim pour avoir osé demander un pantalon de travail (-je faisait de l'isolation dans des combles noirs et sales). Abimé la santé comme tonnelier (tendon du coude).

J'exerce depuis 3 ans le métier d'encadrant technique d'insertion au sein d'un chantier d'insertion.

Et la, je me rends vite compte que les salariés (embauchés et subventionnés car RSA socle), ne bénéficient pas des même droits que les autres.

L'employeur connaît leur ignorance, leur fragilité. Salariés malléables, faciles,. On peut leur faire signer facilement des attestations de présence en formation bidon (car non réalisées), acheter leur silence sur les détournements de matériels avec un petit bon cadeau. les laisser en dehors des instances salariés, ne pas respecter l'article primordiale du CDDI qui engage l'employeur sur la mise en place de l'accompagnement vers l'emploi, une formation..

Je m'arrête parce-que la liste est longue bien trop longue.

Je refuse encore de fermer les yeux sur cette gabegie de l'argent public, je refuse d'envoyer un gars de mon équipe sur un toit. Je demande une formation échafaudage pour grimper a 6 mètres.

Je suis a nouveau isolé et trop seul pour tenter une action.

Mon employeur sait que je suis syndiqué, alors il fait attention. Mais s'il existait un droit du travail fort pour défendre les plus faibles, ces salariés pourrait s'organiser, défendre leurs droits, et envisager l'avenir plus sereinement.

Ont vaut mieux que ça.

Je m'occupe pour ne pas devenir folle toute seule dans mon bureau.

bore-out, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique, Situations/injonctions paradoxales

Je suis juriste dans une collectivité territoriale de taille moyenne (entre 1000 et 2500 agents permanents). Je suis spécialisée dans les prestations sociales. Mon rôle est d'informer en cas d'évolution législative mais aussi quand les élus souhaitent apporter des modifications aux règles de fonctionnements de la collectivité et de défendre la collectivité devant les juridictions compétentes. Je suis plutôt privilégiée. J'ai été stagiaire après seulement un CDD d'un an. Quand je vois le nombre de CDD que certains cumulent dans la même collectivité que moi, j'ai conscience qu'être en fauteuil a, pour une fois, été un sacré accélérateur de parcours.

Au début, tout se passait bien. Mes chefs étaient satisfait de mon travail. J'avais des retours sur les notes que je rédigeais pour les élus. En gros quand je disais que ce qu'ils faisaient était illégal, on me demandait une solution approachante mais légale. Au point que j'avais fini par anticiper et mettre directement dans la première note au moins une solution légale. Quand au mémoire destiné à la justice, j'avais peu de remarques sur le fond mais plutôt sur la forme (et j'avoue pas mal sur l'orthographe qui reste mon gros point faible).

Et puis il y a eu le changement de majorité. Je ne suis pas sur un poste fonctionnel. Je ne suis même pas sur un poste d'encadrement. Les élus n'ont donc en théorie pas leur mot à dire sur ma présence. Je suis à leur service. Je fais mon boulot de la même façon quelque soit la politique menée. Mais visiblement ce n'était pas leur façon de voir les choses. Ils ont rapidement fait part de leur insatisfaction concernant les notes que je rendais. Ils n'appréciaient pas que leur soit opposé l'illégalité de leur décision puisque seul le juge peut la prononcer. J'ai donc été priée de me contenter de citer les textes en références et d'évaluer le préjudice financier s'il venait à l'idée à quelqu'un de porter l'affaire devant la juridiction compétente. J'ai persisté. Peut-être un peu bêtement. Je suis juriste. Je suis payé pour protéger la collectivité. Donc j'ai fait ce qu'on m'a dit et j'ai évalué les préjudices financiers.

Cela fait plus de six mois que je ne reçois plus les ordres du jour des commissions et que je ne suis plus convié aux différentes réunions de travail, y compris à la réunion de service. Je ne reçois plus de dossiers de contentieux non plus. A croire que les tribunaux sont aussi en vacances... Personne ne me reproche rien. Mais personne ne me demande plus rien non plus. Je suis là sans être là. Je passe mes journées dans mon bureau, à attendre qu'il se passe quelque chose, qu'on veuille bien me dire officiellement qu'il serait

bon que je cherche un poste ailleurs. Ou je ne sais pas, que c'est pas grave, qu'on va me trouver un poste au service courrier pour trier les timbres ou au service communication pour remplacer la machine à café, qu'au moins ça m'occupera. Je me demande ce que j'ai mal fait pour en arriver là. Et après je repense à ce prof de droit administratif qui nous répétait sans cesse « Un bon procès est un procès évité » et je sais que ce n'est pas moi qui ai merdé. Je fais des MOOC, je lis le journal, je rédige des lettres de motivations, bref je m'occupe pour ne pas devenir folle toute seule dans mon bureau. Et le pire dans tout ça, c'est que tout le monde s'en fout. Le service continue de tourner. Mes collègues me disent toujours bonjour. Quand je viens au café du matin, les sujets sont toujours les mêmes : le week-end, le temps, les gamins, les fêtes de village mais surtout pas le boulot.

Alors quand j'entends un élu expliquer qu'il faut « faciliter » un truc jusqu'ici illégal, chez moi ça prend plus. Ça veut juste dire que lui ou des gens qu'il connaît veulent continuer à en faire qu'à leur tête mais sans le risque financier. Et ça changera strictement rien au problème en dehors de précariser encore plus ceux qui subissent toute cette merde et de leur retirer tout moyen de se défendre. Alors oui clairement on vaut mieux que ça.

Indépendante... enfin, sur le nom du contrat.

Aliénation, Burn-out, Compétition, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Heures supp', Législation, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Situations/injonctions paradoxales

Je suis avocate « collaboratrice libérale »... Sur le papier.

Je ne pense pas être la plus à plaindre, mais n'ayant pas encore trouvé de témoignage similaire sur la plateforme, je voulais apporter ma pierre à l'édifice et partager ce qui est ma réalité actuelle, et celle de beaucoup de confrères et de consœurs.

Et aussi, pour donner un autre point de vue que celui de la plupart des gens (et certains ministres...) qui qualifient les avocats de « privilégiés » avec de l'argent plein les poches.

J'ai décroché un contrat dans un cabinet de droit des affaires, après environ 7 ans d'études, dont un examen-concours assez difficile d'accès pour entrer à l'école des avocats et 18 mois de stages cumulés en cabinet.

Comme pour la plus grande majorité des jeunes avocats, mon contrat n'est pas un contrat de travail, mais un contrat de « collaboration libérale ».

Cela signifie, en principe, que je suis une avocate indépendante à mon propre compte, que je ne suis soumise à aucun lien de subordination par rapport à mon « cabinet d'accueil » et que je suis libre, en parallèle de mon activité pour ce cabinet (mon « client principal » pour ainsi dire), de développer une clientèle personnelle qui me permettrait à terme, de prendre mon envol en ouvrant mon propre cabinet ou en m'associant avec d'autres avocats.

En contrepartie de cette belle liberté, je dois m'acquitter de charges assez lourdes.

Je dois ainsi cotiser à l'URSSAF comme une vraie chef d'entreprise libérale, et je suis soumise au RSI (Régime Social des Indépendants), beaucoup moins protecteur que celui des salariés et qui, en pratique, nous force à souscrire à une prévoyance complémentaire payante qui complète tant bien que mal ce régime coûteux et squelettique.

Bien entendu, je dois aussi m'occuper de la comptabilité, ou payer un comptable pour qu'il le fasse à ma place, n'ayant pas le temps de me familiariser avec les subtilités de la matière. Je dois aussi adhérer à un centre de gestion agréé afin de ne pas être pénalisée sur ma déclaration d'impôts, payer les cotisations ordinaires, etc.

Bref, ça fait un bon paquet de pognon.

Ce n'est donc pas mon cabinet d'accueil qui a la charge des cotisations sociales, mais moi-même. Ce qui fait que tous les mois, je provisionne la moitié de ce que le cabinet me paye en rétrocession d'honoraires, en prévision de ce que les organismes divers et variés vont me réclamer.

En ce qui concerne ces charges, présentées comme la contrepartie de la liberté, elles sont bien là.

En ce qui concerne l'aspect véritablement libéral de l'exercice de ma profession, c'est une autre affaire.

Sur le papier, le cabinet d'accueil me forme sur le terrain, et me paye une rétrocession d'honoraires fixe (une sorte de salaire duquel je dois déduire mes propres charges patronales) pour que je puisse traiter une partie de ses dossiers.

Ça, c'est la théorie.

En réalité, la formation peut être assez sporadique car l'objectif – légitime de surcroît – du cabinet étant surtout de faire du profit, et le temps étant de l'argent, il reste finalement assez peu de temps pour nous former.

Nous nous formons donc le plus souvent sur le tas, en faisant des erreurs et en connaissant de beaux moments de solitude, et en nous faisant engueuler par nos « patrons » pour cela. Ce qui est toujours assez sympathique pour garder confiance en nos capacités.

Sur le papier, le cabinet nous laisse les moyens de développer notre clientèle personnelle.

Ça, c'est la théorie.

En pratique, si le cabinet nous laisse emprunter sa secrétaire pour nos dossiers personnels, nous avons de la chance. Mais le problème ne se situe pas dans les moyens matériels de développer notre clientèle personnelle, mais dans le temps qui nous est accordé pour le faire.

Oui, nous sommes libres de développer une clientèle autre que celle du cabinet...

... les week-end. La nuit. Les vacances.

Pendant ces moments où nous sommes sensés dormir, nous reposer, prendre soin de nous ou de notre lieu de vie, nous ressourcer auprès de nos proches, vivre une vie familiale, sociale, amoureuse.

Vivre, tout simplement.

Parce que même si sur le papier, le contrat de collaboration indique qu'aucun lien de subordination n'existe entre l'avocat collaborateur et son cabinet d'accueil (ce qui

permet au cabinet de ne pas subir les contraintes juridiques et financières d'un véritable employeur), et que le collaborateur peut développer sa clientèle personnelle (condition essentielle à sa propre émancipation), la réalité est que la quasi totalité du temps de travail « normal » du collaborateur appartient au cabinet. Le temps de formation professionnelle obligatoire est à prendre sur notre temps personnel, par ailleurs.

Je fais un bon 9 heures – 20 heures tous les jours. Parfois plus. J'ai parfois travaillé les samedi, les dimanche, ou jusque 22 heures passées, pour finir tel ou tel dossier. J'ai parfois pris sur moi de venir au cabinet pendant des jours que j'avais posés en tant que congés. Et je sais que dans d'autres cabinets, c'est bien pire (parfois du 9h30 – minuit).

Il m'est souvent arrivé de rêver de ce monde parallèle, merveilleux et inaccessible des gens qui finissent leur journée de travail à 17 heures, en me demandant ce que je pourrais faire avec deux journées (celle au travail, et celle qui leur appartient) au lieu d'une seule et même journée au cabinet.

Je sais qu'il y a pire comme situation, mais l'activité d'avocat demande pas mal de concentration, beaucoup de lecture, de recherches, de réflexion, de gestion des urgences et de la pression. Quand on rentre chez nous, on est vidé. Aucun des confrères que je connais ne lit de livres en tant que loisir, tellement on lit dans le cadre du travail. La seule chose que je fais en rentrant chez moi, c'est m'abrutir devant des écrans, car c'est ce qui me demande le moins d'efforts et de concentration. Notre vie se rétrécit, tout comme nos horizons. Je connais des confrères qui ont vu leur couple se finir de cette façon.

Mais ce qu'il y a de plus fort et qui nous tient encore plus en haleine au quotidien, au-delà de la somme des dossiers à traiter, sont les objectifs chiffrés qui sont imposés dans les cabinets d'affaires comme celui dans lequel je travaille.

Je dois effectuer un certain nombre d'heures facturées par an. Si j'atteins l'objectif j'ai une augmentation. Si je suis bien en-deçà, on me pousse gentiment vers la sortie.

Ce qu'on appelle « heure facturée » est une heure de travail qu'on peut facturer à un client du cabinet (par exemple, j'ai mis trente minutes à rédiger une mise en demeure pour le client X, à qui on va pouvoir demander de payer l'équivalent de la moitié de mon taux horaire). Cela n'équivaut bien évidemment pas à une heure travaillée ou une heure de présence au cabinet.

Ainsi, tout impondérable (panne informatique, panne d'équipement, embouteillage sur le chemin du palais de justice...) et tout travail annexe de valorisation du cabinet (billet d'actualité juridique à rédiger pour parler du cabinet...) sera absent de la facturation au client. Le temps perdu à cause de cet impondérable ou de ce travail annexe, c'est pour ma pomme. Car ce ne sera pas comptabilisé dans mon calcul d'objectifs.

Je peux donc être au cabinet pendant 12 heures et ne pouvoir en facturer que 6.

L'effet pervers de ces objectifs chiffrés à l'année est que lors des vacances judiciaires par exemple, lorsqu'il n'y a pas trop de dossiers à se mettre sous la dent mais qu'on n'a pas pu poser ses congés à ce moment-là, on sait que le « temps perdu » à ne pas avoir assez d'affaires à traiter devra être rattrapé à un moment ou à un autre. Les mois de septembre et octobre deviennent assez apocalyptiques. On est donc stressé quant on a trop de boulot, mais également quand on n'en a pas suffisamment.

De même, si j'ai la mauvaise idée d'être clouée au lit quelques jours, non seulement je ne suis pas couverte par la sécurité sociale (RSI...), mais je dois en plus rattraper le temps perdu sur mes prochains jours afin de ne pas perdre mon objectif de vue. Il y a donc une vraie culpabilité à être malade... Et un présentisme parfois dangereux pour soi-même et pour les collègues.

Mes congés, je ne les pose pas non plus comme je veux. Tout est à négocier avec les associés et contrôlé par une DRH (curieux pour du libéral, non ?).

Tout ce que je viens de raconter est d'un banal sans nom. Je connais des confrères qui ont vécu bien pire.

Mais pour moi, cette situation est anormale pour deux raisons.

La première, est que ce quotidien spartiate pourrait être supportable s'il était temporaire et s'il débouchait soit sur de bons revenus, soit sur de bonnes perspectives professionnelles.

Le problème est que nous n'avons, jeunes avocats, ni l'un ni l'autre.

Dans certaines régions de France, la rétrocession mensuelle nette des jeunes avocats ne dépasse pas les 1400 euros. Nous gagnons donc bien moins que le SMIC horaire... après 7 ans, parfois plus, d'études supérieures. Alors qu'on exige de nous de déverser pour le cabinet la quasi-totalité de notre énergie vitale et intellectuelle.

De plus, il semble aujourd'hui de plus en plus difficile de s'installer ou de devenir associé d'un cabinet préexistant. Le fait de sacrifier pendant plusieurs années nos vies personnelles ne constitue absolument plus une garantie de s'en sortir, et certains restent collaborateurs pendant plus de dix ans sans avoir réellement de perspectives.

La deuxième raison de trouver cette situation anormale, est que finalement, le contrat de « collaboration libérale » tel que pratiqué actuellement dans la plupart des cabinets n'offre finalement que peu de libertés, et surtout, de temps, denrée rare.

Alors oui, je peux, de temps en temps, arriver tard ou me prendre un moment pour aller à un rendez-vous médical... Mais tout ce que l'on prend doit être rendu... Afin de rester dans les clous des objectifs chiffrés.

Une des raisons pour laquelle je voulais décrire mon quotidien était de dire de vous méfier de ces discours qui incitent tout le monde à être des libéraux et indépendants, qui pour certains, n'auront d'indépendants que le nom.

Parce qu'au final, le risque est à la fois d'avoir une bonne partie des inconvénients du salariat (quasi-lien de subordination, manque de libertés) et des professions libérales (charges lourdes, protection minime) sans en avoir les avantages, si on détricote totalement le salariat en faveur, à terme, d'un monde entièrement constitué de soi-disant « indépendants »...

Enfin, je voudrais aussi souligner que ma situation est plutôt privilégiée par rapport à celle d'autres avocats qui exercent dans des spécialités plus rudes (droit de la famille, droit pénal...). Nombreux sont les confrères qui sont rétribués essentiellement avec l'aide juridictionnelle dont le montant est ridicule et permet à peine de couvrir les frais de gestion d'un cabinet et les cotisations qui pèsent sur eux. Ils sont nombreux à travailler pour presque rien, tout cela parce qu'ils refusent de laisser les plus démunis sans défense juridique. J'ai connu des confrères brillants pénalistes qui peinaient à gagner plus de 1000 euros par mois...

Post-scriptum : ah oui, j'oubliais, bien entendu, en tant que « libérale », en cas de rupture de mon contrat même à l'initiative du cabinet, j'aurai droit à zéro chômage...

Elle n'est pas belle l'« indépendance » ?

Un milieu de travail toxique et destructif

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression, Rythmes/horaires du travail

J'ai travaillé 23 ans dans un cabinet d'avocats et j'ai moi aussi vécu l'enfer.

A 57 ans, je suis au chômage depuis 2 ans suite à un licenciement pour « inaptitude à tout poste dans l'entreprise avec danger immédiat » par le médecin du travail, qui après plusieurs entretiens et une étude approfondie de mon dossier a déclaré mon milieu de travail toxique et destructif.

Je travaillais en tant que secrétaire juridique dans un cabinet très prospère d'une moyenne ville de province : M. Une partie des tribunaux ayant été supprimée par la loi Dati, l'une d'entre nous devait se porter volontaire pour aller travailler dans la grande ville la plus proche ayant toujours ses tribunaux, à 60 km de là : B. Après négociations j'ai accepté ce poste, mes conditions étant que les trajets en train me soient offerts et que je puisse faire ma semaine de 35 heures en 4 jours.

Deux ans plus tard, mes conditions ne plaisaient plus aux jeunes avocats qui reprenaient la boîte, qui souhaitaient embaucher à ma place un contrat aidé (que j'aurais dû former bien entendu) et qui m'ont poussée un peu violemment vers la sortie. Je leur ai fait part de ma réticence à jouer les bouche-trous, ce qui est en effet la perspective de travail qui m'était offerte. J'aurais dû travailler tantôt à M, tantôt à B... suivant leurs besoins. Plus de suivi de dossiers, tout l'intérêt de ce travail m'était confisqué du jour au lendemain. Ils se sont mis à me reprocher plein de choses, dont certaines dataient de plusieurs années. Ils ont même clairement dit qu'ils regrettaient ne plus pouvoir me les reprocher pour cause de prescription... J'ai bien sûr pété les plombs. En arrêt de travail, j'ai reçu plusieurs convocations par courrier recommandé, en vue de « sanction disciplinaire », argumentés par des motifs des plus farfelus.

Si j'ai tenu le coup 23 ans dans cette entreprise, c'est que j'ai travaillé pour quelqu'un d'humainement compétent, ce qui attisait d'ailleurs la jalousie de les collègues. Cet avocat est décédé 1 an avant mon départ, il ne restait plus qu'un panier de crabe dirigé par quelques requins.

J'en aurais des anecdotes à raconter sur ces années que j'ai vécues... Je crois que je pourrais écrire un livre.

Je vous en donne quelques unes en vrac :

Au moment du passage aux 35 heures deux embauches ont été faites, à 35 heures. Les anciennes devaient continuer à travailler 39 heures avec le même salaire de base

pour le même coefficient (hé oui, même salaire que les nouvelles arrivées qui travaillaient 35 heures). Lorsque j'en ai parlé à mes employeurs ils m'ont répondu « oui mais leur contrat a été négocié »... Là j'ai un peu pété les plombs. Je suis allée faire un bilan de compétence (sur mon temps de travail), ce qui leur indiquait à demi-mot que j'envisageais de changer de boulot. A l'époque ils devaient tenir davantage à moi. C'est vrai que c'est moi qui ai lancé le mouvement de révolte parmi mes collègues et que ça laisse des traces. Enfin au bout de quelques mois, après pas mal de discussions à couteau tiré, on a fini par arriver à passer aux 35 heures en organisant nos horaires.

Bien sûr pas de syndicat dans cette société qui employait 10 secrétaires à mon arrivée en 1991 et qui n'en comptait plus que 4 lorsque je suis partie il y a deux ans... pour autant d'avocats et avec plus de travail à faire, toujours plus de responsabilités. Les mots syndicat, formation, réunion étaient tabous.

Lors de l'entretien préalable au licenciement, ils ont dit avoir été toujours très contents de mon travail, et aussi qu'on s'entendait plutôt bien et même très bien et qu'en tout cas ils n'avaient aucun grief à mon encontre. J'ai répondu qu'ils avaient donc une double personnalité à pouvoir tantôt se montrer aussi sympathiques tantôt et à me démolir comme ils l'ont fait. C'était un peu surréaliste. Heureusement que la personne de la CFDT qui m'accompagnait leur a remonté les bretelles en soulignant le harcèlement moral exercé par tous les courriers recommandés que j'avais reçus.

J'ai eu l'occasion de trouver sur le net d'autres témoignages de secrétaires juridiques qui racontent leur mal être au travail, l'énorme difficulté de travailler pour ces personnes aux égos démesurés et aux comportements caractériels que sont les avocats... cependant prêtes à faire maintes courbettes, ronds de jambes et effets de manches devant leurs clients.

Les réflexions du genre « si vous n'êtes pas contente il y en a 25 comme vous derrière la porte », je les ai entendues, et souvent.

Lorsque l'une de nous était absente pour maladie, les réflexions pleuvaient aussi, sur les tire au flanc, les maladies simulées... A force on venait souvent travailler bien malades, je me suis vue tenir des journées avec 39 de tempé, ça n'émeuvait personne.

Je précise que je suis bien mieux dans ma peau depuis que j'ai quitté cet enfer sur terre, même s'il est dur de retrouver du travail. Je n'ai trouvé qu'un contrat aidé d'un an pour l'instant, que j'ai bien apprécié car il m'a un peu réconciliée avec le monde du travail. Bon, c'était dans la fonction publique !

Juriste 28 ans. Ils m'ont relégué dans un placard.

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique

Juriste 28 ans, bac +5. J'ai décroché en novembre un CDD de 6 mois, 24h par semaine. Je gagne 817 euros net par mois en tant que juriste cadre. La femme que je remplaçais est revenue de son congé maternité. Ils m'ont aussi tôt relégué dans un placard. On m'a retiré tous mes dossiers, je n'ai plus accès à ma boîte mail, ni à l'imprimante. En gros je ne peux plus travailler. Personne ne me parle plus, mes collègues m'ont dit que je suis "autiste", elles me donnent des choses stupides à faire et me surveillent comme si j'étais leur subalterne. C'est totalement humiliant. Le but de la manœuvre? Que je démissionne. Ainsi, l'association sera débarrassée d'une employée kleenex sans perdre la prime qu'elle a obtenu en embauchant une personne handicapée, (moi).

En tant qu'assistante juridique

Burn-out, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Engagée il y a 3 ans en tant qu'assistante juridique dans un cabinet de deux avocats orientés catho. Je n'avais aucune expérience professionnelle (j'étais cadre dans le merchandising visuel auparavant, 10 ans d'expérience professionnelle) et il était convenu que je ne compte pas mes heures pour apprendre et ainsi être plus tard augmentée et reconnue.

Au bout de 3 ans, toujours au SMIC, malgré mes diplômes, mon expérience, mon investissement gratuit (les heures sup non rémunérées), au bout de 3 ans de pression, de manipulation et de refus d'augmentation en me faisant passer pour une folle, en me surchargeant de travail pour me faire voir que je n pouvais prétendre à quoi que ce soit car je n'arrivais pas à faire tout ce que l'on me demandait. Au bout de 3 ans d'avance de la part de mon employeur, qui affichait pourtant son catholicisme et la forte recommandation du port de la jupe pour les femmes et les différents textes de propagande envoyés sur ma boîte mail du pape etc j'ai fait un burn-out en août dernier: 4 semaines d'arrêt et puis pas le choix, survie oblige, à 50 % du smic, il faut bien manger, je repars travailler.

Reprise difficile et violente, tiroirs vidés, plus aucun travail et insultes...on me demande de rentrer chez moi sans justificatifs, car je ne sers plus à rien et que je dois faire constater mon inaptitude à la médecine du travail, je refuse, puis on me demande de partir sur le champ en vacances pour 2 semaines, je refuse aussi avec les conseils de l'inspection du travail. Je leur dit qu'il existe la rupture conventionnelle s'ils ne veulent plus de moi, aucune réponse. Mon employeur me met donc en mise à pied immédiate pour insubordination en vue d'un licenciement pour faute lourde...25 jours de mise à pied sans salaire, un entretien de licenciement où l'on me reproche principalement de ne pas avoir appelé pendant mon arrêt pour en donner la cause, je suis aussi accusée de vol de timbres et de cadeaux de fournisseurs, je me bats par courriers interposés, je fais appel au Bâtonnier, je porte plainte...finalement, mon employeur décide de me réintégrer à mon poste devant le manque d'éléments pour me virer au bout de 25 jours...étant en arrêt maladie pour dépression, je n'ai pas réintégré mon travail, qui au final a duré 6 mois.

Ces derniers mois mon employeur a aussi de manière arbitraire et sans justification retiré de l'argent sur ma fiche de paye tous les mois avec la mention "trop perçu", m'a retiré des jours de congés en inventant des départs de congés, ne m'a pas transmis mes bulletins de salaire jusqu'à ce que le Bâtonnier les y oblige...et bien d'autres choses encore sans que je ne puisse rien faire.

Le syndicat que j'ai contacté m'a clairement dit que face à des avocats, je ne

gagnerai pas...

Et puis le Bâtonnier m'a demandé de prendre un avocat (le comble) et organise une médiation...qui a duré 3 heures, avec au final, la proposition suivante: si je voulais une rupture au minima, c'est à dire partir au bout de 6 mois d'arrêt maladie avec 1 mois de salaire uniquement (1 180 € net), je devais retirer ma plainte et m'engager à ne pas les poursuivre...ce que j'ai été obligé de faire sans que mon avocat ne lève le moindre petit doigt. J'ai donc rédigé mon retrait de plainte devant tous, après qu'ils m'est bien expliqué que je n'étais rien. Quant à ma rémunération, au minima depuis 3 ans, malgré une convention très explicite à ce sujet avec des barèmes très précis prenant en compte les tâches, l'expérience pro et les diplômes des salariés, je suis restée au statut de "personnel d'entretien ayant aucune expérience dans le milieu pro avec un niveau CAP" alors que j'ai un niveau II...

Bref, il n'y a pas plus mal loti que les personnes qui travaillent dans le juridique où le minimum du droit du travail n'est même pas appliqué, le respect de l'humain n'en parlons pas. J'ai pu expérimenter que cette profession très corporative se protège: mon avocat ne m'a pas du tout défendu, le Bâtonnier sensé arbitrer objectivement m'a poussé à retirer ma plainte et a refusé la reconnaissance d'un coefficient, pourtant légal...il n'y a déjà quasi plus de droit pour les salariés, surtout ceux qui ont des salaires bas rendant ainsi leur condition de vie très précaire et à la merci de leur employeur. J'ajouterai qu'il n'y a pas de justice non plus...chacun fait ses propres règles et ses propres lois, dans mon cas, personne ne peut les arrêter.

Je suis dans une situation psychologique et financière très difficile, je perds mon travail car on m'a surchargé de travail, en plus on me m'humilie. Actuellement, ma "prime" de rupture et mes congés payés repoussent l'attribution de mon chômage à plus de 5 mois pour obtenir 800 € à partir du 6ème. Je dois vivre avec 2 500 € pendant ces 6 mois à venir, sachant que je perçois depuis déjà 6 mois que 50 % de mon smic et que j'ai accumulé une belle dette locative et que mon avocat me demande déjà 1 200 € pour avoir fait office de pantin, de représentant légal...voilà, la situation des travailleurs français aujourd'hui, une très grande précarité...je ne pars pas en vacances, je survis...

Merci de m'avoir lu et en vous souhaitant du courage pour le combat concernant cette loi du travail honteuse.

Quand il te demande de ne pas partir en vacances tout de suite, ça se fait pas de virer par téléphone.

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Heures supp', Humiliation, Législation, Licenciement, Magouille, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Super initiative !

Je vais m'éviter les foudres de mes ex-employeurs en vous écrivant ici. J'en aurais sûrement d'autres. Donc...

Quand t'es recrutée pour faire un événement 'national' dans son intégralité, pour un budget de 300 000e alors que t'es payée 1300 (et que t'es contente parce que c'est ton plus gros salaire ever).

Quand tu bosses de 8h à 23h deux mois avant le Salon, de 7h à minuit une semaine avant.

Quand ton événement est réussi, que tout le monde, et surtout tes gros partenaires, te félicitent, qu'on t'apprend que du coup il a été décidé de faire une deuxième édition.

Quand on te dit 4 jours plus tard que, comme c'est une asso, les budgets sont tendus, mais qu'on t'assure qu'on va te renouveler pour un contrat de 4 mois avant le CDI.

Quand pendant ton entretien annuel, on te confirme ton renouvellement, que tu peux donc prendre certain de tes congés et récup après la fin de ton contrat si tu veux.

Que 3 jours avant que tu partes en vacances, on te demande un taf de malade, qu'un jour avant tes vacances, tu fêtes la soirée de Noël de l'asso avec ton directeur (bien alcoolisé) et que tu pars en laissant toutes tes affaires et en disant aux gens que tu reviens en janvier.

Quand le lendemain, t'as la gueule de bois, et que ton directeur t'appelle pour te dire que le Bureau de l'asso a changé d'avis et que ton contrat n'est pas renouvelé, faute de sous.

Quand il te demande de ne pas partir en vacances tout de suite, parce qu'il aura la confirmation dans 3 jours, et que ça se fait pas de virer par téléphone.

Quand tu lui dis d'aller se faire voir et que tu apprends que tu n'es vraiment pas renouvelée le 23 décembre chez ta grand-mère.

Quand tu dois passer récupérer toutes tes affaires en janvier et que tu apprends

que c'est ta collègue, qui a déjà des missions pour 35h, qui va te remplacer.

Quand tu dois les menacer de Prud'hommes pour qu'ils te paient des heures supps majorés.

Quand l'événement que tu organisais, c'était autour de l'économie sociale et solidaire.

Association humanitaire

Précarité

Après une mission de deux ans en emploi aidé dans une association HUMANITAIRE et avoir fait "miroiter" un CDI au bout, on me renvoie en fin de contrat avec des arguments HUMANITAIRES: 1) on va prendre un stagiaire (alors que j'étais le seul salarié, CAD, un stagiaire sans tuteur ! car ça coûte moins cher, pour aider les pauvres... 2) on donnera ainsi la chance à un jeune d'obtenir une expérience professionnelle (et donc de faux espoir car le milieu associatif n'engage plus que sous-contrat précaire... POUR EVITER LA PRECARITE ON CREE DONC DE LA PRECARITE ! Sur le sujet des emplois aidés, il faut savoir qu'AUCHAN pérennise 80% de ces contrats alors que le milieu associatif ne le fait qu'à hauteur de 20%....

Licenciement

Licenciement abusif d'une boulangère

Contrat, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression

Voici mon témoignage du licenciement abusif subi par une amie que j'avais "pistonné" dans la boulangerie où je travaille actuellement.

Suite à des problèmes avec sa hiérarchie, à qui elle reprochait le manque de respect des règles d'hygiènes, et refusait de faire de même, le patron lui a proposé une rupture conventionnelle (comme il en a souvent été le cas pour ceux qui disent "non" dans cette boîte), mais ne voulait pas lui payer les indemnités qui vont de pair avec la rupture conventionnelle, elle a donc refusé. Suite à son refus, le patron a demandé à tous les employés de l'espionner, et de venir cafter le moindre faux pas, la scrutant à l'aide des caméras, tout en continuant à l'accabler jour après jour. Ils ont fini par trouver un motif pour un licenciement pour faute grave.

Le motif? Mon amie devant former la vendeuse censée la remplacer, elle a fait l'erreur de recompter sa caisse dans le but d'épargner au patron des erreurs de caisse, sans que la vendeuse ne soit à ses côtés. Le motif est valable, mais il faut savoir que c'est une pratique courante dans la boulangerie, si l'un est en retard, c'est l'autre qui compte sa caisse, sans que la personne ou qui que ce soit d'autre soit à côté. De plus, dans la lettre de licenciement, on lui reproche aussi, lors d'un début d'incendie du four à pain, d'avoir appelé les pompiers avant le réparateur. Je précise que c'est elle et moi qui avons géré cet incendie, aucun de nos supérieurs n'étant joignables, tout en continuant à servir les clients et à faire nos tâches respectives. Heureusement, mon amie vivait chez ses parents, et n'a donc pas trop souffert financièrement de ce licenciement abusif, psychologiquement, c'est autre chose...

Et à l'heure actuelle, elle s'est reconvertie, moi je travaille toujours là-bas, j'ai fait il y a un mois et demi une demande de rupture conventionnelle que mon patron a verbalement accepté, mais dont je ne vois toujours pas le moindre papier l'attestant, et je continue à subir cet acharnement dont ma collègue a fait les frais il y a 2 ans (heures supplémentaires non payées, acharnement sur la moindre de mes erreurs, reproches sur ma vie personnelle, et j'en passe), ne sachant pas si je vais effectivement avoir cette rupture conventionnelle où si ils attendent le moindre motif pour pouvoir me virer comme une malpropre comme ils l'ont fait avec mon amie.

On a trouvé un requin pour affronter les partenaires sans scrupule.

Burn-out, Contrat, Législation, Magouille, Santé

J'ai participé à la création d'une nouvelle technologie. Je suis resté le dernier sur ce projet j'ai travaillé sans compter pour l'université. L'objectif a été de transformer le projet de recherche en entreprise... en start up.

On a trouvé un requin pour affronter les partenaires sans scrupule. J'ai alors donné mon argent et mon temps. J'ai eu trois emplois par moment. L'entreprise c'est créée j'ai été associé minoritaire. Le requin, lui, fut le majoritaire.

Petit à petit la tension monte. Pas de contrat, les prestataires qui ont travaillé eux aussi avec leur tripes ne sont plus payés. Petit à petit il monte les gens les uns contre les autres.

Un an se passe, je me retrouve limogé avec le droit de continuer à donner des conseils. Une collègue qui était là depuis un an (contrat avec l'université qui devait déboucher sur un CDI) signe son CDI : virée deux jour après. Sans aucun avertissement du jour au lendemain. Un autre collègue c'est vu repousser ses périodes d'essai au maximum pour enfin être viré. Son rôle avait été de me "challenger".

Au final le requin a arrêté de nous payer. Pourtant il disait faire beaucoup de chiffre aux AG.

Je suis parti déposer plainte, j'ai utilisé mon assurance juridique, ce qui a forcé un bon avocat à se saisir du dossier. J'ai gagné après un an. Mes collègues ont pris les meilleurs avocats dans le domaine des prud'hommes avant de porter plainte... résultat ils en ont bavé pendant longtemps jusqu'à la fin de l'entreprise : 3 ou 4 mois sans être payé.

Le requin n'était pas à son premier coup d'essai. La justice ... Il est parti sûrement pour tenter de revendre la technologie à l'étranger. Il se sera bien goinfré sur les millions d'aide qui sont donnés par la région et l'état.

Bref, quand je suis parti je n'ai eu le droit à rien pendant un moment. Ensuite j'ai eu le droit au RSA, pôle emploi ne m'a rien donné. Ils attendaient la fin du jugement.

Finalement je suis parti de France. J'ai retenté de travailler dans une entreprise... dirigée par un commercial... vendre ce qui n'existe pas. De nouveau la pression, de nouveau les conflits interne.

Je travaille maintenant à mon compte, je travaille le moins de temps possible, juste assez pour manger, me loger et prendre un peu de bon temps.

Burn-out : personne ne m'a remboursé la psychologue pour ce burn-out qui a été à deux doigts de m'envoyer à l'hôpital psy... qui lui aurait été remboursé.

Conclusion: Plus de souplesse dit le président. Les français sont éduqués pour donner du temps de qualité à l'entreprise, nul besoin d'en vouloir plus de ce côté là.

Plus d'aide, moins de stress, moins de démarches et plus de justice : c'est ce qui manque en France et en Europe.

"Virée en 48h !"

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Contrat, Humiliation, Licenciement, Problèmes d'éthique

Il y a quelques années, j'avais trouvé un boulot que j'aimais beaucoup. Un jour, j'ai été convoqué par mon directeur pour m'informer qu'il ne souhaitait plus que je travaille pour l'association (en toile de fond une mésentente entre l'administratrice et moi) et m'a mis d'emblée devant un choix à vomir : "soit tu signes la rupture conventionnelle de contrat qu'on a préparé, soit on te licencie pour faute".

Je suis tombée des nues, et à ma question "quelle faute ?", on m'a répondu que je le saurais seulement si je choisissais cette option, par ailleurs tout à fait dommageable pour moi, a-t-on tenu à me préciser. Surtout qu'en choisissant la rupture conventionnelle, on me faisait une "fleur", en me proposant 2 mois de salaire, qui remplaçaient en fait les 2 mois de préavis en cas de licenciement, mais tout ça en restant chez moi. Ensuite on m'a invité à partir et à donner ma réponse le lendemain.

A la fois désemparée et en colère, j'ai contacté un syndicat pour avoir un conseil sur le choix à faire. Sur le coup, par fierté, par défi, je n'avais pas envie d'accepter une rupture de contrat, mais fallait-il m'engager dans une procédure qui allait me coûter certainement beaucoup d'énergie et d'emmerdes (financières notamment) ? Le syndicat m'a déconseillé d'attaquer (j'avais à peine plus d'un an de contrat derrière moi). Alors le lendemain, j'ai négocié 1 mois de salaire en plus des deux proposés (accepté fissa), j'ai signé sa putain de rupture conventionnelle, antidatée, pour éviter les 15 jours légaux de rétractation (ils n'avaient peur de rien !). J'ai pris mes petites affaires et ai quitté définitivement mon boulot.

Virée en 48h ! Je n'avais jamais imaginé ça possible. Je me souviens bien de son petit air condescendant sur le pas de la porte : "Bonne chance pour la suite, S". Connard ouais ! Je me croyais forte mais j'ai bien ramé après. Au niveau de l'estime de soi c'est radical, on descend aux plus bas étages, et pour trouver du boulot, ça aide pas.

Pour l'anecdote, j'ai appris une bonne année plus tard, que mon cher ex-directeur se tapait l'administratrice avec qui je ne m'entendais pas très bien. Quelque part ça m'a un peu rassuré de savoir que je n'avais pas été virée pour me compétences mais juste pour une histoire de cul.

En tous cas, ç'a été une expérience vraiment traumatisante pour moi. Et je valais mieux que ça.

On m'a expliquée que si j'étais courageuse, j'aurais démissionné.

Culpabilisation, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Pression, Rapports sociaux, Santé

Je préfère rester anonyme car je n'ai pas eu la force d'attaquer mon entreprise aux prud hommes (dépression) et je n'ai pas mon contrat pour voir les clauses de confidentialité ou autre.

On m'a demandée de rester "pour la forme" "parce que c'est joli de rester tard quand on est ingénieur".

Parce qu'on m'a fait des pressions car j'étais syndiquée et que j'avais fait grève (mais sans me le dire clairement car ils ne sont pas si bêtes).

Parce qu'on m'a fait subir du harcèlement moral, qu'on m'a dit que "Ici c'est pas la SNCF" comme si le code du travail (de l'époque et pour lequel on se bat) ne s'appliquait pas dans le privé quand l'Etat n'est pas actionnaire de l'entreprise.

Parce que j'ai craqué, je suis tombée en maladie à force de harcèlement et que le jour de mon licenciement pour inaptitude, on m'a expliquée que si j'étais courageuse, j'aurais démissionné, sans chômage ni rien, bref le courage c'est de refuser ses droits...ET SURTOUT CAR JE NE SUIS QU'UN MINUSCULE CAS PARMIS BIEN TROP D'AUTRES ET QU'ON ENVISAGE DE PRIVER LES SALARIES D'ENCORE PLUS.

Je ne serai plus salariée, je me suis reconvertie suite à cette souffrance mais tout le monde ne peut pas le faire et même si je suis maintenant à mon compte, je reste solidaire et mobilisée !

Aujourd'hui on m'a fait comprendre que malgré toute ma bonne volonté, je n'étais qu'une marchandise.

Aujourd'hui j'ai 27 ans, je suis pharmacien industriel, il me manque juste ma thèse (pas forcément utile pour l'industrie) et un travail.

27 ans pendant lesquels j'ai tout fait pour avoir de bons résultats, même si j'ai parfois échoués lamentablement au profit de certaines soirées bien arrosées.

J'ai toujours voulu travailler dans les sciences, la pharmacie est devenue une réalité quand j'ai découvert tout ce qu'on pouvait y faire.

On m'a dit "tu veux développer des médicaments? Les rendre meilleurs ? Plus efficaces? Viens, tu auras de l'espace pour travailler, des casses têtes à résoudre, une 'bonne' 'situation' et tu vivras ta vie".

J'ai eu mon concours, mon premier diplôme universitaire, puis mon deuxième, puis mon équivalence et enfin le jour où je suis devenue 'pharmacien'.

Après ça il a fallu trouver un travail, et puis l'entreprise dans laquelle j'étais ne m'a pas laissé filer et je suis restée 1 an de plus là bas

Nos chemins ont commencés à diverger, fin de cdd et voilà. Je suis partie un peu déçue mais contente de pouvoir découvrir autre chose.

1 an et demi de chômage plus tard (non indemnisé, faudrait pas trop espérer non plus, t'es jeune quoi) j'enchaîne les entretiens d'embauche pour un labo, un travail à ma portée, qui correspond à mon profil, et en plus, ils sont venus me chercher d'eux même !

Un entretien skype avec 2 personnes, 2 jours après on me demande de 'descendre', Nantes Montpellier, une belle brochette de route, je prend donc l'avion.

Sur place je passe des tests psycho. Je rencontre les deux personnes vu par skype. Et puis même le responsable du labo, ainsi que le pdg.

Autant dire que je suis dans le pipe, pour moi qui n'ai jamais eu confiance en moi, c'était bien plus qu'un fossé ou qu'une montagne que je venais d'affronter.

2 semaines plus tard: je suis prise!

On fixe une date d'embauche, je reçois une promesse d'embauche bien plus tard et

voilà tout est lancé, c'est parti pour déménager !

Je descends à Montpellier pour me trouver un appartement, je remonte, je fais mes cartons, je résilie mes abonnements, fait mes changements d'adresse, loue une camionnette, mobilise les copains pour tout charger, demande à mon père de conduire ce 20m3 qui contient 10 ans de ma vie.

10 ans que j'ai quitté mes parents, et enfin un cdi, statut cadre, bien rémunéré, dans une ville au soleil, loin de mes amis, mais avec avion c'est facile !

Départ 5h30 du matin, c'est qu'il faut être à l'heure pour le rdv d'état des lieux à 17h et enquiller les 800 km de route qui nous en séparent.

Et puis voilà, on passe Limoges et mon téléphone sonne.

Promesse d'embauche annulée.

De but en blanc au téléphone, alors qu'on est sur la route.

Je suis estomaquée, je ne comprends pas, je bafouille, on me dit 'venez nous voir des que vous arrivez, ça sera plus simple'

3 'rdvs' plus tard, ils ont réussi à m'extorquer un papier ou 'je reconnais' ne plus vouloir du poste (c'était ça ou 'venez le 11 et puis le 12 on met fin à votre période d'essai' mais qui dit fin de période d'essai dit rien du tout) et je cite 'pour m'être agréable' ils prennent en charge tous les frais engagés dans mon déménagement.

Nous sommes perdus et écoeurés, mon père et moi, à 800 km de mon ancien appartement, dans un hôtel moyen, avec d'énormes questions et beaucoup de tristesse.

Aujourd'hui on m'a pris pour une marchandise, quelque chose qu'on pouvait acheter et finalement se rétracter sans avoir la moindre obligation. Le tout dans la légalité.

Aujourd'hui on m'a fait comprendre que malgré mon beau diplôme, ma belle envie de travailler, mes beaux efforts, mes déplacements, mes entretiens et ma disponibilité, que malgré toute ma bonne volonté, je n'étais qu'une marchandise.

Que je pouvais retourner m'installer au rayon des 'prêts à embaucher', dans la jungle de pôle emploi et de ses conseillers inutiles (mais eux au moins ils ont un travail).

Aujourd'hui je suis désabusée.

Aujourd'hui j'ai 27 ans, je suis pharmacien industriel et je suis au chômage.

Aujourd'hui j'ai 27 ans et la furieuse envie de tout balancer par la fenêtre.

Aujourd'hui j'ai 27 ans et je suis un jouet.

Aujourd'hui j'ai 27 ans, 1800 km de camionnette dans les pattes, une location d'appartement avorté et un moral au 36 ème dessous.

Demain j'aurai toujours 27 ans, mais je me suis promise de ne plus jamais être le jouet de quelqu'un, parce que clairement 'on vaut mieux que ça'

J'ai été licencié en juin 2015 pour avoir pété un câble

Licenciement

Bonjour, alors moi j'ai été licencié en juin 2015 pour avoir pété un câble.

Je travaillé dans une société de stationnement qui à l'époque avait DSP (Délégation du Service Publique) il y a eu un contrat entre ma société et cette ville de signé avec un nombre d'effectifs.

Après plusieurs années le nombre de salarié à fortement diminué d'une petite dizaines de collègues nous sommes passé à trois pour géré plus de 1000 place de parking dans une ville étendu (sans véhicule) nous étions à pied avec pour obligation de faire aussi de la vente d'abonnement, réparation de matériel obsolète que même le fournisseur n'avait plus et ne pouvait réparer.

Avec mon collègue nous avons hurlé pour dénoncer nos conditions de travail les menaçant d'aller voir la ville pour dénoncer les conditions pour nous calmer nous avons eu le droit à une prime exceptionnel de 200euros notre troisième collègue n'a rien eu car il se plaignait jamais

donc pour finir quelques mois après avoir cette prime j'ai vraiment pété un câble j'ai injuré le maire de ma ville car il y avait des négociations entre eux depuis plusieurs mois sans rien ma direction me disait que la mairie ne voulait rien faire chose fausse c'était juste ma société qui ne voulais plus investir je l'ai sus bien tardivement

donc actuellement le maire a porté plainte contre moi, ma société aussi j'ai donc été licencié pour faute grave le plus fou c'est que l'ont me reproche d'être rentré dans le système informatique par piratage chose qui est complément faux car c'était mon poste et surtout il y avait aucune sécurité (style mot de passe)

j'ai travaillé 3ans pour cette société chaque semaine il y avait des soucis de squattes, points de ventes de drogue, du sexe bref le Bronx ma société n'a jamais rien fait pour notre confort un collègue ma devenu il a été licencié abusivement pour outrage a agent de police chose fausse bref nous vivons dans une société de voleur, menteur

Rupture conventionnelle difficile

Conditions insupportables, Contrat, Législation, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Surveillance

Je ne vais pas entrer dans les détails de ce que je faisais car je crois que la situation est malheureusement généralisable à beaucoup d'autres boîtes et que chacun est attiré par un secteur particulier. Là, malgré les conditions de travail difficiles que je vais vous relater, je pensais bien avoir trouvé le mien.

J'ai vraiment adoré ce job ! Je restais souvent très tard cumulant régulièrement plus de 70h par semaine et ça restait plaisant. A la fin de l'année, j'apprends que mon collègue avec qui je faisais la majorité des "heures sup" part en rupture conventionnelle de contrat.

Le soir, on boit l'apéro ensemble et il m'explique qu'Édouard (le prénom de l'employeur a été modifié) l'a informé qu'il comptait finalement accepter notre demande (qu'il avait préalablement refusée à mon collègue et moi) de prime de fin d'année. Le terme employé étant "j'ai trouvé comment nous (notez qu'il s'était inclus au passage) payer notre prime", le plan étant de se séparer de la moitié de l'outil de production et de licencier les deux autres personnes qui travaillaient avec nous à la production ... Mon collègue, qui a alors exprimé sa volonté de faire une rupture conventionnelle de contrat, n'a pas été tenu de rester un jour de plus dans l'entreprise et a immédiatement fait ses valises pour aller purger son "préavis payé" à domicile.

Ayant présenté une demande de la même nature le lendemain, je n'ai pas eu cette chance et fus tenu de m'acquitter de mes tâches habituelles et de la transmission des projets sur lesquels je travaillais. Projets qui ont continué à se voir agréments jusqu'au dernier jour de nouveaux projets que je ne pouvais évidemment terminer avant mon départ. Voilà pour ce qui est des circonstances préalables à mon histoire que voici :

C'est vendredi, en fin d'après-midi, le dernier d'une série de 18 mois, ma rupture conventionnelle de contrat vient de voir son préavis toucher à sa fin.

Ces derniers jours ont été très difficiles, en 18 mois, j'étais devenu l'un des plus anciens de cette PME où j'étais rentré. Je n'en pouvais plus des personnes licenciées avec pertes et fracas, revenus en odeur de sainteté après le burn-out de ceux qui avaient courbé l'échine jusqu'à la rupture pour rester. A cette ambiance de base, s'est greffée une fureur croissante de mon employeur qui multiplie les piques et vexations à mon égard, comme pour apaiser un sentiment d'injustice suite à l'annonce de mon départ.

Me voilà sortant du vestiaire et fermant la porte à clé, que je remets à mon employeur qui attend là. Je suis le dernier à sortir, il m'a demandé de me dépêcher. Je lui

tend les clés qu'il prend sans dire un mot et nous nous séparons ainsi.

Dans l'après-midi de mon départ, la secrétaire m'a demandé de passer récupérer les documents administratifs dont j'aurais besoin le lundi après-midi prochain, car le cabinet comptable n'a pas pu les envoyer à temps. Ce n'est pas grave, me dis-je, ça me laisse quand-même le temps de réaliser les démarches pôle-emploi dans les temps. Bref, arrangeant, je lui répond avec mon plus beau sourire que je passerai récupérer ça un peu avant la fin de son service dans l'espoir qu'on boive ensuite un café ensemble.

Je me présente lundi, en fin d'après-midi, comme prévu et la secrétaire, la mine grave, m'invite à aller voir mon ex-employeur qui "désire me parler" avant de me remettre mon attestation ASSEDIC et mon solde de tous comptes. Je frappe à sa porte et l'ouvre après avoir été invité à entrer.

"Ah ! C'est à cette heure-ci que tu arrives ?"

Ça faisait longtemps que je ne m'attendais plus à un bonjour en franchissant cette porte, et ce soudain retour du tutoiement n'était pas sans relents méprisants et condescendants ... Je réponds sur un ton impersonnel que je suis venu chercher des documents qui n'étaient pas prêts vendredi.

"Oui, je sais, mais si tu crois que le vais te les donner alors que t'as pas fini ton boulot !"

S'en suit une rhétorique sur les devoirs de l'employé envers sa société, j'explose :

"Mais stop, je suis plus ton employé, mon contrat est fini !"

"Le contrat je m'en fout ! Y'a pas besoin de contrat, si tu veux ton attestation, t'as du boulot à finir, un point c'est tout !"

Je suis invité à quitter les lieux et à revenir le lendemain matin suffisamment tôt pour finir avant la fin de la journée si je veux récupérer les précieux documents. Je consacrerai mon lundi soir à arpenter le web à la recherche d'infos sur mes droits, j'apprends qu'une copie de l'attestation ASSEDIC (je n'avais en fait pas besoin du solde de tout compte, il me refusais aussi ce document sans tenir compte du fait que lui seul avait besoin que je le signe pour reconnaître qu'il ne me devait plus rien) a forcément été envoyée à l'URSSAF et décide d'y aller au bluff.

Le mardi en milieu de matinée, je l'appelle et, passé le moment plaisant des piques d'accueil, je prétends sortir d'un entretien avec mon conseiller pôle-emploi qui me propose de faire une demande de duplicata à l'URSSAF, cette dernière devant être accompagnée, soit d'une attestation de l'employeur comme-quoi il n'est pas en mesure de me fournir cette attestation, soit d'une copie du dépôt de plainte suite à la non remise de ce document indispensable. Il me raccroche au nez en guise de réponse ...

Dans l'après-midi, je recevrai un coup de fil de la secrétaire qui me dit qu'"Il est parti et m'a dit de te remettre ça". Et je suis allé chercher mon dû.

Ce qui me désole dans tout ça, c'est que tout autour de moi, il-y-a des situations de violence hiérarchiques bien pires, et d'autant plus humiliantes qu'elles sont manifestement injustes, ostensiblement assumées et trop souvent impunies.

#OnVautMieuxQueCa

J'étais archéologue avant.

Législation, Licenciement, Magouille, Santé

Votre collectif ça me rappelle des souvenir d'il y a deux ans. J'étais archéologue avant. La boîte, privée, appartenait à une holding financière. Après avoir bien fait son beurre sur le dos des salariés, horaires à rallonge, surcharge de travail pendant 5 ans, les comptes ont été magouillés pour faire fermer la boîte. A ce moment là, plus de la moitié des salariés était en arrêt pour burn out, dépression... On s'est battus, on a fait tout ce qu'on a pu mais à la fin on voulait juste que ça s'arrête.

Moi même j'ai fait un burn out. Harcèlement. Un max de monde devait dégager avant le licenciement éco qui était planifié, et surtout les DP. Dépression. Répercussions dans mon couple. Heureusement il a tenu.

Nous étions 3 déléguées du personnel. J'ai vu des collègues s'écrouler, me tomber dans les bras en pleurant, se retrouver à genoux, en état de choc. J'ai vu une collègue faire un malaise, avoir des spasmes, nous avons du appeler les ambulanciers de la boîte d'en face et j'ai vu une membre de la direction l'enjamber, limite lui marcher dessus, sans un arrêt, sans un mot, sans un regard, alors qu'elle était sur une civière, sous une couverture de survie, pour aller chercher un dossier. Et encore je ne dis pas le 100e de ce qu'on a subi dans cette boucherie.

Et quand la boîte obtient une audience au tribunal pour que le licenciement soit acté, en dissimulant le courrier de convocation aux DP, qu'on apprend la date la veille, qu'on se pointe, que le licenciement est prononcé, que la direction n'a pas prévenu des collègues qui sont sur un chantier de fouilles en région parisienne. Quand on doit appeler nous mêmes les collègues pour leur dire de tout arrêter, là, tout de suite, maintenant parce qu'ils pourront se faire emmerder pour occupation illégale de terrain, parce que le licenciement vient d'être prononcé. Dire à des gens qui se sont pointés au boulot, à des passionnés, des gens qui s'investissent à mort, dire à mes collègues archéos qui tiennent encore leur truelle à la main, qui sont en train de faire leurs relevés scientifiques, qu'ils doivent lâcher leurs outils, sur le champ, qu'ils doivent tout stopper et rentrer chez eux, point. Entendre leurs pleurs. Voir des vies détruites.

Maladie / Accident / Handicap / Arrêt

J'avais un soucis de santé qui nécessitait une intervention

Culpabilisation, Dévalorisation, Pression, Santé

J'ai accumulé tellement d'expériences foireuses. Je ne vais pas toutes vous les raconter (quoique); je vais simplement raconter la plus récente.

Il y a presque 5 ans, je réussissais un entretien pour un poste d'ingénieur informatique, ouvert pour les profils souhaitant se reconverter. Pour que celle-ci soit effective, je devais suivre une formation intensive de remise à niveau pdt 2 mois. Une date semblait être programmée. Le problème est, malgré ça, la date approchant, on n'a pas de nouvelle, ni de confirmation.

En plus à l'époque, j'avais un soucis de santé qui nécessitait une intervention. Je la programme donc logiquement pour bien après cette formation (dans l'hypothèse qu'elle ait bien lieu à cette date).

2 mois plus tard, on apprend ENFIN quand elle allait débiter mais hélas, avec mon intervention au milieu. Lorsque j'en ai parlé au moment des formalités, les RH m'ont incendié au téléphone, que j'aurais dû leur en parler avant.

La formation démarre et là, catastrophe je me rends compte qu'elle m'est complètement inadaptée: certes, le rythme est aussi intense qu'une prépa mais j'étais la seule (je dis bien la seule) à être à la ramasse. Mes autres collègues étaient plutôt à l'aise car ils sortaient tous d'école d'ingé et étaient donc familiers avec ce rythme et les notions abordées (c'est censé être pour les profils en reconversion donc pour des gens n'ayant jamais fait ou très peu d'informatique). Sentant que mon absence n'arrangerait pas les choses, j'avais pris la décision d'abandonner. Lorsque j'ai voulu en parler au responsable de ma formation, il m'a engueulé comme une merde, comme quoi je n'étais qu'une glandeuse et que je n'avais qu'à redoubler d'effort. Pour information, ma formation se déroulait de 9h à 17h30 et je passais déjà toutes mes soirées et mes WE à bosser depuis que j'ai commencé. Je n'avais plus de vie sociale ni de temps à consacrer à moi et mon conjoint.

Je poursuis donc malgré tout (car j'avais aussi peur que Pôle Emploi, qui finançait cette formation, me supprime mes allocs), avec au milieu 1 mois d'arrêt maladie à cause de mon opération. A la fin, vous vous doutez bien que je n'avais pas été retenue...

Quand je me ressasse cette expérience, bizarrement, je n'en ai aucun traumatisme car aujourd'hui, je suis développeuse WEB, après une autre formation qui s'est beaucoup mieux passé (un véritable soulagement). Mon chef est très sympa et cela se passe très

bien ds ma boîte, on se sert tous les coudes.

Par contre, elle en dit long sur la façon dont on considère les gens (surtout les jeunes) sur le marché du travail.

Combien de salariés sont dénigrés ou traités comme de la merde juste après un arrêt maladie...

A l'époque, je trouvais tout ça normal et que toutes les SSII fonctionnaient comme ça. Alors qu'en fait non. Mon conjoint qui est aussi informaticien m'a ouvert les yeux qd il m'a parlé de sa boîte.

Le code du travail est le dernier bouclier qui nous reste. Depuis une dizaine d'année maintenant, le MEDEF et autres grandes organisations patronales font tout pour le détruire.

Il y a 10 ans, j'étais ds la rue contre le CPE et ma fac avait été bloqué. Certes, le CPE et le CNE n'existe plus aujourd'hui mais il est rendu possible licencier un salarié sans obligatoirement fournir de motif. Sarkozy est passé par là. Bref, cette victoire m'est amère. On ne peut pas laisser encore une fois casser le peu de protection qui nous reste.

Semaines de 50h, travail à la chaîne et blessures

Aliénation, Atteintes à la dignité, Heures supp', Humiliation, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé

Après trois ans de chômage, j'ai décidé de prostituer mes compétences, car je n'en pouvais plus de vivre aux crochets de mon compagnon. J'ai fait des études, j'ai fait un prêt pour pouvoir faire ces études et on ne me prend pas dans ma branche, car on préfère prendre des personnes plus diplômés que moi pour les payer avec mon salaire. Sauf que j'ai toujours ce prêt à payer. Alors je me suis engagée dans une boîte d'intérim dans l'aéronautique, alors que ce n'est absolument pas ma branche. Je suis allée à un entretien d'embauche un matin pour faire du câblage (pour rappel mes études disent que je suis technicienne de laboratoire dans l'agroalimentaire, le médical et le paramédical).

Arrivé à l'entretien la dame me dit « vous l'avez votre diplôme ? », oui mais pas sur moi. Elle me répond « ça ne va pas être possible, nous cherchons des personnes niveau BEP, mais puisque vous avez fait le déplacement nous pouvons discuter. » Foutue pour foutue, je fais l'entretien. Finalement elle m'embauche en contrat intérimaire.

Pendant plusieurs mois j'ai fait des semaines de plus de 50h, ce qui est illégal, ma chef trafiquait ma fiche d'heure pour que sa ne se voie pas. J'embauchais à 3h45 le matin et je sortais à 15h45 le soir avec deux poses de 5min chronométrées dans la journée et une de 30min pour manger. Pendant dix heures par jours mon travail consisté à mettre des câbles dans des gaines avec un revêtement spécial qui nous attaquait la peau des mains puis à faire un certain nombre de nœuds avec une ficelle en fibre de verre afin que les câbles ne quittent pas la gaine. La ficelle nous déchiré la peau même à travers les gants. Je mettais des bandes strape sur mes doigts pour essayer de limiter les dégâts mais tous les soirs nous avions les mains en sang dans notre petit atelier de cinq personnes, mais l'ambiance était bon enfant, ça aidé. Avant on utilisait des anneaux en plastique serrés par un pistolet, mais ils ont décidé de faire des économies et la ficelle en fibre de verre coûte moins cher semblerait-il?

Puis le climat s'est dégradé, on a commencé à nous dire de travailler plus vite, toujours plus vite. On nous a conseillé de prendre des écouteurs pour écouter la musique et éviter toutes interactions avec les collègues. C'est aller jusqu'à une interdiction de lever la tête de notre table de travail.

Petit à petit j'ai développé une tendinite fléchisseurs et pouce de la main droite. J'ai pris trois jours pour me remettre. Mais une telle tendinite met bien plus longtemps alors avec les conseils de mon médecin je suis retournée travailler avec une attelle. Une

semaine plus tard j'avais exactement la même chose à la main gauche. Je passe sur les réflexions et humiliations de la semaine sur mon travail et mon manque de « concentration ». Je me suis mise en accident du travail, qui a été refusé.

J'ai passé 5 mois avec une attelle à chaque main, à ne rien pouvoir faire et avec les douleurs. Avec des traitements de plus en plus lourd qui ne visaient même pas à me soigner mais seulement à soulager la douleur. Cinq mois où tous les jours l'idée de l'amputation me faisait sourire en me disant au moins je n'aurais plus mal. Un médecin du travail m'a suivie et à confirmé que mon mal venait de mon travail, mais s'était trop tard. Les tendons étaient tellement enflammés qu'on pouvait le voir sur les radios.

Pendant trois mois je n'ai reçu d'argent ni de la CPAM, ni de pôle emploi (car oui, faut-il le préciser, mon contrat n'a pas été renouvelé, j'étais de nouveau au chômage). Trois mois d'angoisses et de dépression. J'étais victime des mauvaises conditions de travail et c'est moi qui passait pour malhonnête, c'est moi qu'on accusait de vouloir profiter du système.

Sur les cinq personnes de l'atelier où j'étais trois on était victimes d'accident du travail (refusé comme moi) et deux ont fait une dépression nerveuse.

J'ai fait ce travail alimentaire pour pouvoir me payer de nouvelles études, j'avais mis de l'argent de côté pour ça, et au final je n'avais plus rien de côté et en plus je ne pouvais plus travailler. Aujourd'hui, je n'ai plus le droit, médicalement, de faire un travail à la chaîne ou manuel et répétitif, sinon les tendinites reviendront.

Je tombe enceinte et c'est vu comme une trahison

Aliénation, Burn-out, Conditions insupportables, Heures supp', Législation, Licenciement, Rythmes/horaires du travail, Santé, Sexisme

Après un parcours scolaire en mode "meilleure élève de la classe", super passionnée par les cours, obéissance, une prépa, je débarque dans une grande école de commerce très réputée, et là je ne comprends déjà plus... Le but : faire du fric ? Pour quoi faire? Faire du fric. Et les gens ? Rien à faire. L'environnement ? Rien à faire. Je n'ai pas réussi à rentrer dans le moule, et ce mode de fonctionnement, cette vision ne me convenait pas, me choquait même.

Puis la crise. J'étais intérim, on m'a virée du jour au lendemain sans merci, sans prime bien sûr. Heureusement, j'ai eu le grand privilège d'avoir droit aux allocations chômage, et au bout de mes droits, je trouve un boulot dans une multinationale japonaise: inespéré ! Une boîte qui fabrique du matériel audio, pour un job dans le marketing, en lien avec les artistes. Le rêve? Ma chef est antipathique à souhait, parano, ne me fait pas confiance, je finis à 22h tous les soirs car je remplace quelqu'un à la va-vite. Ces heures ne me seront jamais payées.

Et puis je subis cette pression pendant 2 ans jusqu'au jour où je tombe enceinte, et là, c'est vu comme une trahison. Déjà que je n'évoluais pas beaucoup, mais là c'est le coup de frein. Ma chef, qui "n'aime pas les enfants parce que c'est bête" -texto- me fait comprendre que je l'ai déçue car ma fille est devenue plus importante que mon boulot. Eczéma, stress, amaigrissement...

Je tente de trouver une solution. J'ai peur de me retrouver sur le "marché de l'emploi" (hé oui de redevenir une "marchandise" à vendre), mais mon corps parle.... Et mon boulot me pompe mon énergie, ma joie de vivre. Je commence à avoir des envies de meurtre, ma chef est odieuse, et c'est de plus en plus insidieux. Elle me dit qu'il faut que j'aille voir un psy car je ne me sens pas bien d'avoir laissé ma fille à une nounou à mon retour de congé parental. Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Après avoir frôlé de burn out, que j'ai évité grâce à mon mari, mes amis, et un stage de méditation pleine conscience, j'ai tout plaqué et ai réussi à négocier mon départ. Je compte parmi les "honteux chômeurs" que compte la France. Hé oui, mais je suis aussi bénévole et je fais des ateliers dans les écoles, de la maternelle au lycée. Je prépare le CAPES et je compte écrire un livre sur la souffrance au travail.

Pas accès à l'allocation adulte handicapé, ni d'emploi adapté

Santé, Validisme

Je suis atteinte de fibromyalgie depuis 2008. Cette maladie n'étant pas reconnue je n'ai droit qu'au RSA. Et pourtant j'ai essayé d'obtenir l'allocation adulte handicapé.

Je suis passée devant une commission digne d'un tribunal de l'inquisition où il a fallu que je justifie le pourquoi de ma maladie : allez expliquer à une dizaine d'inconnus que votre grand-père vous a violenté sexuellement à l'âge de 12 ans alors que cela fait peu de temps que vous arrivez enfin à le verbaliser !

Étant sortie en état de choc de cette commission mon médecin m'avait conseillé d'arrêter tout ! J'ai quand même obtenu le statut de travailleur handicapé (valable 5 ans, des fois qu'au bout de 5 ans un miracle se produise et que vous soyez guéri !). Ce statut ne sert strictement à rien : déjà on considère qu'un handicapé est forcément en fauteuil roulant d'où de très rares postes où vous devez rester assis... Hélas la fibromyalgie vous empêche de rester longtemps dans la même position.

On vous fait croire aussi que la loi oblige les administrations, collectivités territoriales, conseils généraux etc.. à employer des handicapés... Soit, ils sont alors tous hors la loi car ils se fichent éperdument de nous ! J'ai laissé tomber et n'ai pas fait les démarches pour réavoir ce statut. De toute façon je suis traumatisée et ne veux plus passer en commission. Enfin j'ai essayé la reconversion dans la photographie, ma passion : aucun concours photo ne tient compte du handicap...

En somme nous ne sommes pas tous égaux mais on fait comme si ! Alors voilà, j'ai dû survivre au minima sociaux tout en me battant contre la maladie... Et je vous épargne la galère que c'est quand on ne supporte pas les médicaments chimiques mais que financièrement on ne peut pas avoir accès aux médecines douces !

Alors oui je vaudrais carrément mieux que ça : je parle quasiment couramment anglais et espagnol, je parle un peu portugais. J'ai fait des études sur concours en communication (bac+5). Je suis photographe. J'ai à offrir au monde, à la société. La France n'a pas su reconnaître mes compétences et talents... pour moi la solution sera ailleurs.

Arrêt maladie et capital sympathie

Heures supp', Pression, Santé

Quand tu bosses dans le social, dans un foyer d'urgence avec des ados difficiles, que tu fais tout ce que tu peux pour les lever le matin, que certains collègues galèrent aussi (en CDI eux). Que dès que tu peux faire un truc en plus pour alléger l'équipe tu le fais, que ce soit des dossiers ou te proposer d'amener un jeune/ faire une déclaration de fugue qui dure 2h parce qu'on a rien sur le gamin, et bien sur tout ça après tes heures après tes heures. Arrive la période où tu tombe malade, petit malaise et grosse grippe derrière, 2 arrêts maladie de trop (juste 2 jours et 1 semaine, en étant venu le lundi quand même), pas de bol c'est ta fin de contrat, et là on te dit quand tu reviens, qu'on ne garde pas les gens sur un "capital sympathie "que tu n'est pas renouvelé et qu'il embauche quelqu'un d'autre derrière ... c'est ça bosser dans le social ?! où est donc l'humain.

Mon père a fait un burn-out

Aliénation, Burn-out, Conditions insupportables, Rythmes/horaires du travail, Santé

J'ai 17 ans, mon père est patron de TPE/PME, il a créé son entreprise en 2007 juste avant l'éclatement de la bulle immobilière américaine. Pendant les mois qui ont suivi cette crise financière, il s'est attendu à une baisse de son activité (formation) mais au contraire elle est partie à la hausse, les entreprises utilisaient leurs réserves pour former leurs employés et se préparer au mieux à affronter la crise. Mon père a alors recruté plus de salariés pour faire face à cette demande en augmentation (sans doute une erreur, mais cela on s'en est rendu compte trop tard).

Une fois les réserves et autres fonds de formations des entreprises épuisés, la demande c'est tarie et mon père s'est retrouvé avec des salariés qu'il payait mais qui ne travaillaient pas faute de clients alors au bout de quelques mois il a pris la décision de licencier... et je précise que cela ne fait jamais plaisir à un patron de licencier. Pour la première fois de ma vie j'ai entendu mon père pleurer dans sa chambre...

Ensuite deux des 4 salariés on décidé de remuer le couteaux dans la plaie en emmenant mon père au prud'hommes alors qu'il avait été licencié et qu'il y avait des éléments pour les renvoyer pour fautes graves. Les combats juridique on été gagnés évidemment mais cela a fait très mal à la trésorerie de la boîte (pendant qu'on est au tribunal on travaille pas) et à celle de la famille (mon père se paye au lance pierre depuis cette période).

Mon père a ensuite fait un burn-out, un soir il rentre du boulot viens pour manger dans la cuisine et d'un coup s'allonge a demi-conscient sur le sol une ambulance la emmener à l'hôpital, il a eu du mal a s'en remettre (s'il s'en est remis?) En tous cas il ne nous en à jamais rien montré. Après une trop courte phase de repos il est retourné travailler, avec des périodes de haut et de bas (plus de bas qu'autre chose). Puis il y a deux ans nous avons été cambriolé pendant la nuit. Mon père a craqué comme ma mère cela fut très dur à accepter.

Un an après mon père continuait les travaux dans notre maison (en chantier depuis 10 ans, mais cela est un choix de vie dont je ne me plains pas) il est tombé d'une échelle, traumatisme crânien, une épaule déboîtée, clavicule pétée, perte irréversible d'audition, perte d'équilibre (6 mois de rééducation)... Des choses que je ne souhaite à personne.

Aujourd'hui mon père travaille entre 50 et 70 heures pas semaine les mots "vacances" "week-end" et "jours fériés" sont associés à "administratif" et "travail en continu" et il se paye au lance pierre parce que lui, personne ne viendra contrôler s'il est payé correctement ou s'il ne travaille pas trop, il ne pourra pas envoyer son patron aux

prud'hommes en cas de litige. Il ne pourra pas recevoir d'indemnités de chômage s'il est sans emplois demain et surtout il a le droit de fermer sa gueule parce que s'il fait la grève personne ne travaillera à sa place.

Je sais que mon père n'abandonnera jamais son entreprise d'abord parce qu'il s'agit en quelque sorte d'une partie de lui parce qu'il veut à tout prix éviter de se retrouver à licencier de nouveau et parce qu'il a tout donné pour qu'elle ne coule pas, alors l'abandonner serait la pire des choses.

Je suis contre la loi travail car elle donnerait plus d'avantages au gros patrons et que je sais que mon père en a marre de se battre contre eux.

On m'a menacé plusieurs fois de licenciement

Dépression, Heures supp', Racisme, Santé, Sexisme

Aujourd'hui, j'aimerais vous parler de ma situation, comme tant d'autres. La mienne, celle de ma sœur et de certaines de mes amies.

J'ai vu l'une de mes amies d'enfance – infirmière - revenir de congé maternité et entendre « non tes congés sont de 32 jours mais comme on est à la fin de l'année, tu peux pas les prendre. Tant pis ! » et non, ils ne les lui ont pas payés...

J'ai vu une collègue lutter 3 mois avec mon ancienne patronne pour qu'elle soit payée quelques heures supplémentaires.

Je vois, encore aujourd'hui, ma petite sœur – pâtissière de 21 ans dans une boutique dans l'Île de France – fait des semaines à plus de 50h sans toucher ses heures supplémentaires.

Et dans ma situation... Je suis entrée dans une petite boîte de télésecrétariat l'année passée. 3 employées (dont moi), la patronne, une toute petite boîte. Indépendamment du fait que je n'ai pas pris mes pauses pendant un an, que mon planning était susceptible de changer d'une semaine à l'autre. « Désolée maman, je sais qu'on est vendredi mais finalement demain je bosse... Non elle vient de m'appeler ».

Ou recevoir un texto à 18h30 un dimanche pour les horaires du lendemain... Je ne prévoyais plus rien. Tout ça parce que « non mais déjà que tu as de la chance d'avoir un CDI »...

Je vivais dans une ambiance de compétition. On m'a menacé plusieurs fois de licenciement car « ce n'est pas normal d'avoir tant de temps de retard ». Temps de 45 sec donc.

Je ne coupais plus mon téléphone pour être joignable, au besoin. Je me suis mise à rêver de mes clients, à entendre la sonnerie de téléphone même dans le silence total. Je suis devenue folle.

Secrétaire médicale sur plateforme... Encore que, une nouvelle fois, l'entreprise était de petite taille donc pas trop d'appels. Mais c'est atroce. 25 docteurs potentiels, chacun leur façon de faire, tu n'as pas le droit à l'erreur, tu « peux tuer quelqu'un ». Merci de la pression...

Et par jour, c'est 300-400 voir 500 voix différentes que tu entends. C'est possiblement les cris de bébés derrière, les bruits de circulation, de voiture, de métro.

C'est un portable qui ne capte pas.

Ma situation est telle que je suis tombée en dépression. Voulant quitter l'entreprise « correctement », j'ai discuté longuement avec ma patronne et elle en vient à me dire qu'elle parlera de rupture conventionnelle avec son comptable et qu'elle verra pour que ça se fasse bien. C'était un vendredi. Le lundi suivant elle m'annonce, tout sourire, que : « Alors la rupture conventionnelle coûte plus cher que ce que je pensais. Mais je ne vous retiens pas. Si vous voulez partir, il vous reste la démission ». Ah.

Donc, sur les conseils de mon médecin traitant, je suis allée voir la médecine du travail. Heureusement le médecin vu a été compréhensif et a fini par me mettre en inaptitude définitive.

Sinon je pense que j'aurais risqué une faute grave. Je suis dans une situation ne me permettant pas de refuser mon chômage...

Autrement, on m'a refusé des postes parce que j'étais une femme, d'autres parce que j'étais d'origine asiatique.

Je terminerais avec un de mes premiers entretiens. J'ai alors 20 ans, je viens d'avoir mon diplôme et je postule à un poste de serveuse.

Après les questions de bases et mises en situation, le recruteur en vient à me dire : « Autant être franc avec vous Mademoiselle, je ne vous prendrais pas comme serveuse. Mais en extra, je peux voir pour une secrétaire personnelle... »

J'ai refusé poliment et ai quitté les lieux après le « non mais je te demande pas grand chose. Si tu te sers pas de ton corps, t'es venue pour quoi ? ».

Voilà...

Je te souhaite bon courage à toi qui lira ceci.

Après un dévouement de 25 ans dans un métier que j'ai aimé, j'ai craqué, détruite, épuisée mentalement et physiquement.

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Santé

En août dernier, une inaptitude du médecin du travail a été déclarée à mon rencontre à la suite de pressions intenses sur mon lieu de travail. Oui.... J'ai du partir à la suite d'une situation devenant intenable sur le long terme, des agissements répétées jour après jour jusqu'à épuisement. Il m'était impossible de m'exprimer, on me refusait tout contact (ne serait-ce que visuel), on me renvoyait à ma place avec des gestes méprisants, j'ai demandé un rendez-vous à ma directrice qui a refusé de m'écouter préférant me traiter d'éternelle victime.

Après un dévouement de 25 ans dans un métier que j'ai aimé, j'ai craqué, détruite, épuisée mentalement et physiquement.

Aujourd'hui, vous connaissez tous les difficultés pour retrouver du travail. Inscrite au Pôle Emploi, vous êtes isolée derrière un site sans aucune aide du Pôle Emploi, et, vous devez faire face seule. Une plate-forme avec des conseillers qui mettront 10 minutes à répondre aux appels tellement ils sont chargés, des messages continuels du site qui vous notifieront continuellement que « vos abonnements sont restrictifs » alors que vous avez demandé 4 métiers différents, sans base de salaire, dans deux départements etc...*:)

De plus, je suis malentendante. Les employeurs considèrent le sourd, le malentendant comme un handicapé. Je refuse d'être considérée comme une personne handicapée qui vit dans le silence, je communique tout aussi bien qu'un entendant.

Voici les quelques lignes de mon témoignage qui reste encore un peu douloureuses. Alors !!! Vous voulez toujours appliquez cette réforme !!! Rendre la vie au travail encore plus pénible qu'elle ne l'ait !!!

On vaut mieux que ça !!!!

Arrêt maladie et perte d'emploi

Contrat, Législation, Licenciement, Précarité

Depuis ma sortie de l'école après avoir tenté de me réorienter dans un autre domaine en voyant la difficulté à trouver un job, je suis allé de CDD en Intérim.

Trois ans maintenant que je n'ai pas de travail fixe, pourtant avec un niveau bac+2 on peut en toute légalité m'embaucher pour un travail nécessitant ce niveau tout en me payant au niveau Bac. Lors de mes nombreux et infructueux entretiens d'embauche (pour des CDD je précise), on me demande parfois: Quelles sont vos prétentions salariales ? Ce à quoi je réponds : le SMIC, je ne cherche pas à faire fortune mais juste vivre. Mais même ça ne suffit pas. On m'a même demandé une explication au fait que je n'avais jamais eu de CDI, j'en suis resté pantois ! Comme si c'était mon choix de savoir que dans x mois/semaines je vais devoir de nouveau galérer. Je suis prêt à déménager, changer de région mais non, je continue à vivre avec ce que j'arrive à mettre de côté quand je bosse ou quand Pôle emploi me verse un peu d'argent. Heureusement que mes parents sont là, mais ça fait mal de compter sur l'argent de papa/maman alors qu'on est dans le "monde du travail" depuis 3 ans. Mon CV et mes coordonnées sont diffusées sur tellement de sites de recrutement que je reçois des spams.

J'aime mon domaine, je travaille dans les laboratoires (quand je travaille) j'ai des connaissances scientifiques parfois très pointues, j'appelle de tout cœur à l'avancée scientifique, suis prêt à me donner corps et âme pour ça, donner de mon temps, ne pas y faire fortune, parce que j'aime la science.

J'ai tout de même failli avoir un CDI en décembre 2015. Un laboratoire qui ne me plaisait pas tant que ça, mais un travail fixe, dans mon domaine, analyses environnementales et agroalimentaires. J'ai fait l'erreur d'attraper une angine le mercredi (au travail) qui a d'abord commencé par une belle rage de dents. Le lendemain (après de forte poussée de fièvre la nuit) je suis allé chez mon médecin qui m'a mis en arrêt pour le jeudi et le vendredi. Une angine en même temps. Et voilà.

Vendredi je recevais une lettre recommandée de ma boîte, mon patron mettait fin à ma période d'essai. 4 jours avant la fin de la période. Pour une angine.

J'aurais dû aller au travail, malade comme un chien avec une chance de contaminer mes collègues ? C'est ça que le monde veut ? Même malade, et pas d'un petit rhume, on va travailler ? Non, #OnVautMieuxQueca !

Inapte ou démission?

Santé

Après un arrêt maladie pour burnout, le médecin du travail essaie d'éviter de me déclarer "inapte" et me conseille de démissionner, car "sinon vous ne retrouverez plus jamais de travail dans ce domaine".

Quand je lui dis que je ne vois pas pourquoi je démissionnerais (perdant ainsi tous mes droits), il me répond "Oh oui bon, vous perdrez quoi, l'équivalent de 3 mois de salaire? C'est pas la mort. Et puis le chômage, vous en aurez pas besoin, si vous vous bougez (oui, oui, si je me bouge. après des années à 14H par jour sans pause déj, je suis pleine d'énergie) vous pouvez retrouver quelque chose rapidement. Mais c'est sûr que ce sera plus difficile si je vous mets inapte."

Heureusement, HEUREUSEMENT que j'ai tenu bon. Il m'a fallu un an de plus pour me remettre de tout ça, et des années pour arrêter les médicaments. Qu'est-ce que je serais devenue si j'avais suivi les conseils de ce "brave" docteur...

Je souhaiterai témoigner en tant que jeune travailleuse handicapée.

Contrat, Validisme

Bonjour, je souhaiterai témoigner en tant que jeune travailleuse handicapée. En 2010, alors que je travaillais dans une chaîne de restaurant, j'ai fait un AVC en me rendant sur mon lieu de travail. (21 jours de coma, 2 ans coincée dans un fauteuil roulant dû à une hémiparésie et je suis toujours en rééducation aujourd'hui, des recherches sur mon petit cerveau indique maintenant une maladie neurologique orpheline apparentée à une hypertrophie ventriculaire cérébrale et provoquée par le dit AVC; ce qui me vaut donc le statut de travailleur handicapé reconnu par la MDPH)

Au moment de l'AVC, j'étais en période d'essai en vu d'un CDI. A peine deux semaines après ma sortie du coma, mon patron m'appelle pour demander quand je reviendrai travailler, comme si j'avais une grippe ou une gastro. Vous comprendrez qu'il est assez compliqué de servir des assiettes en fauteuil roulant et avec un seul bras de fonctionnel, lui ai-je donc rétorqué! Pendant cette période j'étais bien évidemment en arrêt maladie, et c'est là que la vraie galère a commencé, à penser que sortir du coma et du fauteuil était vraiment de la rigolade à côté de la bataille juridique que j'ai dû mener face à ces requins (mon patron et bien sûr le gros PDG de la boîte accompagné de leurs supers avocats). Tout d'abord mon AVC n'a pas été reconnu comme accident de trajet (à noter également que le stress et le surmenage sont deux gros facteurs reconnus de l'AVC, et je rappelle que je travaillais alors dans une chaîne de restaurant [...]) et mon dossier n'a pas été traité rapidement par la sécurité sociale qui avait, je cite, "un peu de retard" (7 mois). Le problème? Pas d'attestation d'IJ, pas de complément de salaire. Seulement voilà, je ne les touchais pas encore ces indemnités. Et dans les petites lignes du contrat il y a bien expressément écrit qu'en cas d'arrêt maladie, l'attestation doit être fournie dans les 90 jours suivant l'arrêt maladie. Je n'avais alors aucune solution! Mais le problème continuait à accroître puisque comment payer ma mutuelle sans toucher un seul centime? Je devais donc assumer une grosse part de mes frais médicaux ou au mieux les avancer. Résultat? A 20 ans je me retrouvais endettée, avec découvert, agios, chèques refusés, interdit bancaire et j'en passe! Il a quand même fallu presque 3 ans de bataille juridique pour qu'au final je puisse déclarer une grande victoire: j'ai touché 8 000€ d'indemnisation (y compris les indemnisations de licenciement puisqu'il n'y avait pas de reclassement professionnel possible au sein de l'entreprise), à cela on retirera bien sûr mes frais d'avocat s'élevant à seulement 6 000 €, vous avez fait le calcul? Parce mon calcul à moi va bien plus loin que ça, durant mon arrêt maladie si j'avais reçu correctement mon complément de salaire, j'aurai perçu 5 400 €. Alors voilà, je voulais rentrer dans quelques

détails afin de mettre en avant les aberrations que l'on côtoie dans le monde du travail. Aujourd'hui j'ai peur, car même avec mon statut de travailleur handicapée, comment me faire embaucher alors que je peux malheureusement être souvent absente? Comment je peux m'imaginer faire une carrière dans un nouvel emploi qui demande lui aussi toujours plus de rendement? J'ai tout simplement peur que le travail me tue encore une fois! Peut-on travailler et vivre normalement en ayant peur? On vaut mieux que ça, non? Je sais que, malheureusement, je ne suis qu'un cas parmi tant d'autres mais je voulais vraiment en parler et en fait ça fait beaucoup de bien de le partager. Alors merci pour ce que vous faites! ça fait du bien de pouvoir s'exprimer et ça coute moins cher qu'une séance chez le psy!

En tant que travailleur handicapé...

Législation

Bonjour.

Je me nomme *** ** âgé actuellement de 27 ans, et j'apporte quelques unes de mes expériences comme témoignage, en tant que travailleur handicapé (lourde déficience visuelle qui me contraint à me déplacer en canne blanche, avec casquette et lunettes de soleil). Pour pouvoir me déplacer, j'ai besoin d'un temps d'adaptation de deux ou trois jours où je suis accompagné pour pouvoir prendre mes repères (juste pour arriver, partir et manger).

J'ai travaillé un mois dans une entreprise pour un emploi saisonnier, avec d'autres gens de mon âge. Le matin-même on nous a présenté les services dans lesquels nous devons travailler, le mien était le service informatique, conforme à ma formation. L'après-midi j'ai fait connaissance du service en question, ainsi que de ma mission.

Tout allait bien jusqu'au lendemain matin où j'ai été récupéré par le service RH, me disant que le service informatique n'a pas voulu gérer une personne handicapée, et tout ça bien sûr sans que je sois au courant. Je n'ai fait que de la saisie de données et du tri de dossier durant le mois, et je n'ai jamais revu les gens du service pour lequel j'avais postulé. On vaut mieux que ça.

Ensuite, entretien d'embauche avec une autre entreprise. Le recruteur me voit arriver et a l'air enthousiaste à l'idée de m'embaucher, mais nous devons passer par une aide à l'insertion de personnes handicapées pour obtenir des aides aménagées au poste. Je contacte l'aide qui me dit ne pas avoir le temps de s'en occuper.

Je repasse régulièrement voir l'aide et au bout d'un moment, un remplaçant me dit ne pas être au courant de l'affaire et contacte l'entreprise. Le recruteur me dit ne jamais avoir été intéressé par moi. J'ai appris quelques temps plus tard qu'en réalité l'entreprise n'avait pas payé leur amende pour ne pas avoir atteint le taux obligatoire d'embauche de personnes handicapées. On vaut mieux que ça.

Merci de m'avoir lu, et j'espère que ces témoignages seront clairs et utiles. Parce que oui, on vaut mieux que ça.

L'enfer de la reconversion suite à un handicap

Législation

Bonjour,

Je tenais à vous faire part de mon expérience personnelle. Elle ne concerne pas vraiment le travail en lui-même, plutôt l'enfer de la reconversion suite à un handicap.

Il y a maintenant 4 ans, j'ai dû arrêter ma courte carrière de chauffeur routier, après avoir baguenaudé pendant plusieurs années sur les routes de France et d'Europe. J'adorais ce métier, je ne me sentais bon qu'à conduire un camion, mais je suis hélas tombé malade (je suis schizophrène, en voie de guérison), et les patrons d'entreprises de transport prenaient peur lors de la visite médicale... Il est vrai que je prends un antipsychotique et un antidépresseur tous les jours, ainsi qu'un anxiolytique connu, en cas d'angoisses. Et ça ne les incitait pas à m'embaucher/à me garder. Alors, que faire ? Eh bien, me reconvertir, en tant que cariste (c'est important pour la suite de l'histoire).

En avril 2012 donc, je remplis un dossier de demande de RQTH (Reconnaissance de la Qualité de Travailleur Handicapé) où j'habitais alors, c'est à dire dans l'Isère. Après avoir reçu ce nouveau statut, j'ai pris contact avec une "structure de réhabilitation des personnes en situation de handicap psychique". Un nom bien péteux pour des gens qui ne sont rien de moins que des parvenus grassement subventionnés par l'État. Alors commencent 18 mois d'entretiens individuels, puis de groupes de parole, puis un bilan neuropsychologique, et à chaque rendez-vous, on me promet que je pourrai bel et bien devenir cariste. Idem pour mon psychiatre de l'époque, qui n'y voit aucune objection. Mais ils me proposent aussi un stage de découverte dans un ESAT (Établissement Spécialisé d'Aide par le Travail). Le stage se produit au mois de Septembre 2013. Et je suis précipité dans un autre monde... Un monde dans lequel ma mission, pendant une semaine, est de plier des prospectus et de les insérer dans une enveloppe à en-tête, puis de cacheter cette dernière. La semaine suivante, je me retrouve à compléter des sondages sur un ordinateur. Puis une troisième et une quatrième semaines en industrie... à enlever des pièces de coupe sur des cartons. Ça, c'est du boulot valorisant. Et, amis petits patrons qui cotisez au RSI, lorsque vous recevez des sondages inutiles sur votre activité, sachez que dans 90% des cas, c'est façonné, trié, affranchi et envoyé à la Poste, puis vos réponses sont traitées, le tout par des travailleurs handicapés.

J'avais dit depuis longtemps que je souhaitais partir de Grenoble, pour aller m'établir en région Limousin, ou en Bretagne, et y travailler dans un ESAT. Je brûle d'impatience, tant et si bien que le bilan du stage est assez lamentable à mes yeux, ce ne

sont que des reproches à mon égard (je pose trop de questions, je m'inquiète de ci ou de ça, je vais trop souvent aux toilettes... visiblement, ils ne connaissent rien aux effets secondaires de certains neuroleptiques). Bref. Pas de place disponible dans cet ESAT, mais 12 mois de liste d'attente pour y entrer. Alors, j'en parle à mon psy, et lui me conseille de rester sur l'idée de la formation de cariste ou magasinier, en tout cas il approuve. Après tout, je conduis toujours ma voiture, et j'ai conduit des camions quelques mois malgré le traitement. Je pars pour la Creuse, le 15 janvier 2014. Dès mon arrivée sur place, je change de psychiatre, et j'entreprends une seconde bataille avec le Pôle Emploi et l'administration locale, pour faire cette formation.

Entrée prévue en formation de magasinier-cariste le 3 septembre 2014, dans un centre de formation en région Limousin. Très bien. Mais hélas pour moi, je suis dans une classe de crasseux, de fans de Dieudonné et de voleurs, et mon moral s'effondre. La suite logique est que je tombe malade (pneumonie vraisemblablement transmise par un gus de ma classe), et après un séjour à l'hôpital, j'apprends l'annulation de mon inscription à la formation, et le repositionnement sur une formation de cariste, devant commencer le 23 mars 2015, dans le même centre de formation. Très bien. Je trouve un stage en quelques jours, dans un magasin de bricolage, ici à Guéret. Mais la suite est croustillante... Il faut un avis médical pour l'entrée en formation, notamment pour la conduite des chariots élévateurs. Je vais donc chez un médecin du travail, qui, après avoir appris que je prenais un neuroleptique indiqué dans le traitement de la schizophrénie, refuse de me considérer comme apte, et me renvoie vers mon psychiatre.

Je fais mon entrée en formation le 23 mars, comme prévu, et le lendemain, je file chez mon psychiatre, lequel m'avait toujours assuré que je pouvais devenir cariste. En moins de 3 minutes, il me considère inapte au métier de cariste... Je suis effondré, ma famille aussi. Tant d'énergie, tant de mois engloutis dans cette aventure qui ne se réalisera jamais ! Malgré tout, je me relève, et je me mets frénétiquement à la recherche de formations qui pourraient me plaire d'une part, et d'autre part, n'ont aucune incompatibilité avec les médocs que je prends. Mécanicien cycles, vendeur en matériel informatique, chevrier, agent des espaces naturels... Plusieurs centres de formation dans ces spécialités seraient enchantés de m'accueillir. Mais je fais l'erreur fatale : je m'inscris dans une nouvelle structure de "réinsertion", connue nationalement et financée elle aussi par vos cotisations. Réinsertion des travailleurs handicapés, comme si j'étais un ancien détenu. Les rendez-vous moralisateurs s'enchaînent, jusqu'à ce qu'on me propose une "prestation handicap psychique" en quatre ou cinq phases, sur... un peu plus d'un an. J'accepte volontiers, et alors, j'ai un à deux rendez-vous par mois devant une "psychologue du travail" autoproclamée. Laquelle me fait passer des tests psychotechniques niveau handicap mental, me fait encore plus la morale, me propose des métiers absolument incompatibles avec ma situation, ou sans avenir (relieur d'art par exemple...). J'ai arrêté tout suivi avec eux quand j'ai appris qu'ils voulaient me placer sur un "chantier d'insertion" (alors que je ne suis ni ancien SDF, ni ancien délinquant, et que je ne veux surtout pas

travailler avec ces gens...)

Depuis, je les ai envoyés se faire foutre en beauté, et je m'en porte très bien. Je vivote tranquillement, et je m'arrange pour proposer des services à la personne (assistance informatique et Internet à domicile), payés en CESU ou en espèces, rien à foutre. Je pense même à me mettre en auto-entrepreneur dès que je serai installé ailleurs (en Bretagne), ça clarifiera sans doute ma situation, mais il faut que je sache quelle influence cela aura sur mon droit à l'AAH (que je touche depuis janvier 2014). Je n'ai plus envie de travailler dans un ESAT ou dans une Entreprise Adaptée, je vaux bien mieux que travailler dans un endroit où un responsable est sans arrêt derrière moi. Je ne travaillerai plus en tant que salarié, j'ai assez foutu ma santé en l'air lors de mes années sur la route. Je vaux mieux que de travailler pour des esclavagistes. Et j'incite fortement tous les travailleurs handicapés qui en ont la possibilité à faire comme moi.

Liberté, toujours. Merci de m'avoir lu.

J'ai jamais travaillé et risque de ne jamais travailler : je suis handicapé. Plus exactement handicapé psychique.

On vaut mieux que cette angoisse perpétuelle de se retrouver à la rue, au nom du caprice d'un type bien à l'abri du chômage.

Pourtant moi, j'ai jamais travaillé et risque de ne jamais travailler : je suis handicapé. Plus exactement handicapé psychique. Plus exactement encore, schizophrène depuis mes 16 ans. Je n'ai même pas eu la possibilité de réussir mon baccalauréat. De toute façon à quoi me servirait-il ? Dans le monde actuel, un jeune de presque 27 ans qui n'a jamais travaillé ne trouvera pas de boulot, dans le coin où j'habite. Ou alors de ceux que tout le monde refuse. Il n'y a pas de sots métiers mais il y a par contre de sottes conditions de travail. A 20 ans à peine, j'ai été au Pôle Emploi comme tout le monde, mais sans bac ou diplôme plus valorisant que le brevet des collèges. Je n'y suis resté que le temps de constater le matraquage constant de nos DEVOIRS de demandeurs d'emploi, à la grande mode sous l'ère Sarkozy, de constater qu'avec le niveau bac tout ce qu'on avait à me proposer c'était de la saisie informatique à temps partiel, puis d'admirer la splendide logique administrative de Pôle Emploi, qui envoie des lettres de rendez-vous pour la veille, et où on sent à moitié une véritable volonté de mal faire pour écuser les types qui comme moi, étaient fragiles et peu susceptibles de tenir sur la durée. On m'a vite viré.

Quelques mois plus tard, je faisais ma première demande d'AAH (allocation adulte handicapé) à la MDPH (Maison Départementale des Personnes Handicapées), demande validée sept mois plus tard.

J'ai connu la joie de chercher des appartements en ville avec cette étiquette AAH collée sur le front.

Une seule agence m'a répondu favorablement et m'a trouvé une place. Les autres m'ont éconduit plus ou moins malproprement. Certaines furent carrément odieuses quand elles surent que je n'étais ni étudiant ni au travail.

Nous les schizophrènes sommes un peu à part dans le monde actuel. 80% d'entre

nous sont dans mon cas. A l'AAH. Parce que personne ne souhaite vraiment d'un handicapé psychique dans son entreprise. Parce qu'il existe des tas de préjugés à notre égard. On serait "dangereux", d'après monsieur Sarkozy et son plan de sécurisation des hôpitaux psychiatriques. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus mais ce n'est pas le sujet.

Le sujet, c'est que ça fait maintenant 7 ans que je suis sous ce régime particulier de l'AAH et qu'on me fait sentir TOUT, absolument TOUT ce que mon "attitude de fainéant" a d'anti-patriotique.

Entre les gens qui me disent que je devrais repasser mon bac en candidat libre... Ceux qui me proposent des petits boulots au noir payés 20€ pour déboguer leur ordinateur à la corbeille saturée... "Pour aider". Clairement, on vaut mieux que ça.

Mais le pire ça reste le discours en vogue qui est qu'en tant qu'inactifs, nous sommes un poids pour la société. Que nous coûtions aux autres. Que nous sommes des parasites, des assistés.

On vaut mieux que les cousins, les oncles, les tantes, les membres éloignés de la famille qui crachent sur les assistés en ignorant que nous en faisons partie, puis se trouvent gênés quand on leur dit "ce qu'on fait dans la vie". On vaut mieux que le gel d'un an de revalorisation de l'AAH qui nous a frappés en 2012. On vaut mieux que 800€ à peine par mois. Oui, beaucoup de jeunes de ma génération galèrent davantage que moi. Ceux qui vivent avec moins que moi existent et ne sont pas qu'une poignée.

Mais eux ont la possibilité de temps en temps de se tuer au travail. Et pendant ce temps, ils paraissent comme les gens les plus responsables du monde.

Nous, handicapés psychiques, sommes nombreux à ne plus jamais travailler après une crise en public.

Sur Internet les témoignages de schizophrènes obligés de fuir le travail pour avoir décompensé brutalement au boulot ne manquent pas.

Nous, de plus, sommes constamment découragés d'espérer un jour trouver une place dans un travail quelconque. Par nos psychiatres, nos infirmières référentes, nos psychologues, notre famille, par le marché de l'emploi lui-même et leurs prophètes les agents de Pôle Emploi qui nous renvoient systématiquement vers une agence spécialisée dans le travail des handicapés où tout ce qu'on nous propose c'est l'ESAT, une invention formidable où nous sommes payés une misère au nom de la compatibilité de cet emploi avec une AAH partielle, où les rendements ne sont pas forcément adaptés aux problèmes

des gens qui y travaillent.

Et moi, quand je vois la souffrance des travailleurs dans le hashtag #OnVautMieuxQueCa, je me sens effondré de me dire qu'avec la loi El Khomry, il ne me restera peut-être plus que le choix de l'AAH à vie. Moi qui rêve secrètement d'un jour travailler. Dans n'importe quoi, pourvu que j'en sois capable. Mais jour après jour, année après année, on me serine que le monde du travail va me broyer si j'y entre. Dans quel monde vivons-nous pour qu'on trouve normal que le travail broie les gens ? Qu'est-ce que ce sera après la loi Travail ?

La vie dans le travail est insupportable.

La vie hors du travail l'est tout autant. Pas pour les mêmes raisons.

J'ai tourné en rond pendant des années dans mon appartement déglingué. Ne rien faire, ne pas travailler, c'est avant tout n'avoir aucune relation sociale. C'est être transparent pour les gens autour de vous. C'est être une sorte de petite souris qui se cache par honte quand, à la télé, à la radio, sur Internet ou dans les repas de famille, on se met à fustiger les assistés qui jouissent de leur inactivité gratis. Comme si l'inactivité c'était d'éternelles vacances payées une fortune.

C'est aussi jouer perpétuellement au caméléon ou au poker menteur en société pour ne pas avoir à dire qu'on ne travaille pas et qu'on vit d'une allocation de la CAF. C'est ne jamais pouvoir cracher sa frustration permanente d'être vu comme un moins que rien par une société entière. C'est avoir les tripes qui se tordent dans tous les sens quand un politicien ou un journaliste parle de fraude à la CAF. C'est surtout ne pas pouvoir partager avec la famille ce qui fait l'essentiel des discussions avec nos grands-mères ou entre cousins et qui se résume par "Et toi, que fais-tu dans la vie ?".

Depuis quelques mois je fais partie d'un club photo. J'ai une activité dans la vie réelle. Mais rien qui me permette de dire "Aujourd'hui, j'ai fait ceci, j'ai appris cela, j'ai rencontré machin ou je me suis engueulé avec machine."

Depuis 2013 j'ai un blog, et un second depuis fin 2014. J'y pose mes rêves et mes haines, mes angoisses et mes songes. Mais même ça, qui me prend énormément d'énergie, de temps et de courage, ce n'est pas du travail.

On nous demande à tous d'être productifs en ignorant assez sciemment qu'il existe des gens qui ont un mal fou à accéder à l'emploi. D'abord parce que leur condition ne leur permet pas forcément. Ensuite parce que leurs proches leur déconseille. Ensuite parce

que les institutions ne font rien pour les y aider. Enfin parce que la société elle-même nous regarde de travers. Vous avez déjà entendu parler du sondage sur la perception des malades psychiques ? Les résultats sont éloquentes : entre autres joyeusetés, 42% de la population nous estime incapables de nous occuper d'une famille, 50% se sentiraient gênés de vivre sous le même toit que nous, 35% seraient gênés de travailler avec nous... Et 30% de simplement partager un repas avec nous. Allez voir ici => <https://www.klesia.fr/web/groupe/-/maladies-mentales-sondage-ipsos-fondamental-klesia>

Oui, clairement, nous aussi #OnVautMieuxQueCa.

Solidairement,

Un Y qui en a un peu vachement marre...

Le statut d'aidant est totalement saboté

Dévalorisation, Législation, Rapports sociaux

Indigné et triste aussi quand je lis tous ces témoignages. Je lis tout ce que vous publiez, regarde les vidéos, suis les liens proposés. J'ai une excuse : j'ai du temps. Sans emploi, je n'ai que ça à foutre étant un profiteuse/chômeuse/fraudeuse comme nous qualifie le principal parti de notre gouvernement, la N-VA.

Ceci dit, je fais un job à plein temps. Je m'occupe de ma mère gravement malade 24/24h, 7/7j et pas un jour de vacance depuis plus d'un an. Sans revenu, aussi ... Et merde ! Ma mère est tombée malade trop tard ... Le statut d'aidant étant totalement saboté par le nouveau gouvernement et les aides auxquelles on aurait droit sont supprimées ou rendues inaccessibles par de longues procédures administratives.

La suite ferait sourire Charlie Chaplin, étant donné que je ne satisfais plus aux critères du bon chercheuse d'emploi dynamique et proactive, on me sanctionne, on me blâme et me condamne à rembourser, via huissiers, toutes les allocations perçues frauduleusement (par rapport aux nouvelles règles qui me définissent comme un fraudeuse), c-à-d quand je m'étais fait viré comme un malpropre en 2006, en 2011 et en 2013. En gros, ils m'ont demandé des preuves de ma présence en Belgique pour ces périodes. Je les ai fournies, évidemment, mais ils estiment les preuves insuffisantes et comme par magie j'ai disparu des registres communaux !?! Résultat ? Je perds mon logement (le quatrième en 10 ans). Ensuite ma mère s'est fait virée de son appart au mois d'octobre. Et avec elle, moi, du coup, qui dormais sur le canapé. C'est la loi du marché immobilier ! En effet, de plus en plus de grosses fortunes et lobbyistes s'installent à Bruxelles, pour leurs intérêts, pour éluder l'impôt, sans créer d'emploi, et ces cons font méchamment grimper les loyers ! Un mec moyen ne peut plus se loger à BXL décemment. Entre temps, on vit sur un plan B, hébergés par la famille (mais en dehors de Bruxelles et dans une maison en travaux).

Mon dilemme est celui-ci ; un CV et une maladie qui ne correspondent pas à la réalité du monde du travail...

Contrat, Législation

Je suis mère de quatre enfants, séparée, atteinte d'une maladie de longue durée handicapante et travailleur handicapée et chômeuse depuis bientôt deux ans... Je suis une personne très peu qualifiée et mon dilemme est celui-ci ; un CV et une maladie qui ne correspondent pas à la réalité du monde du travail... Je suis sous-qualifiée et malade, le cocktail idéal pour être sans emploi durant le reste de ma vie... J'ai des arrêts maladie fréquents qui sont difficiles à accepter par le patronnât !!!

Ah oui, petit soucis supplémentaire, je n'ai que 35 ans et en attente d'étude de mon dossier Mdp (aah et Rqth...), depuis bientôt 1 ans, ahhhhh la vitesse de l'administration française !!!!

Monde hospitalier / Médecine libérale

Infirmière bientôt à la retraite, j'ai fait un burn-out

Burn-out, Conditions insupportables, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rythmes/horaires du travail

Bonjour, je suis infirmière depuis les années 80 autant dire un bail, et depuis 15 ans en EHPAD. Avoir de l'empathie tout en restant professionnelle, à sa place est un challenge pas toujours aisé, mais prendre du recul est nécessaire pour continuer et se protéger.

En 2014, j'ai fait un burn-out, et aujourd'hui si je vais mieux cette expérience reste un sentiment d'échec car je n'étais pas, malgré mon ancienneté dans la profession, armée pour dire NON, NON aux injonctions contradictoires de ma hiérarchie (cadre, médecin, direction), non à la pression des familles de plus en plus exigeantes, non à la pression sociale (notre choix de devenir soignant serait l'équivalent d'un sacerdoce).

MERDE ! Nous sommes des êtres humains faits de chair et de sang et nous ne sommes pas carmélites, nous avons une vie privée, des émotions, des failles, et en plus nous ne manipulons pas de boîtes de conserves : "je te pose et te reprend plus tard" mais des résidents âgés.

NON !! Pourquoi l'adjointe du directeur peut-elle accrocher à la porte de son bureau "ne pas déranger" alors que nous soignants sommes sollicités sans arrêt par tout un tas d'intervenants et devons arrêter notre soin, ou activité en cours, en permanence pour répondre à leur attente qui est "forcément urgente à la minute" ? Pourquoi une soignante est-elle censée devoir remplir toute une série de dossiers, protocoles, papiers administratifs, et j'en passe plutôt qu'être près du patient, prendre le temps de l'écouter, de l'aider, de l'informer, de le soigner ?

Toutes ces questions nous les avons souvent posées mais nos responsables nous répondent que ÇA FAIT PARTI DE NOTRE TRAVAIL ! Tu penses ! C'est plus facile que d'embaucher une secrétaire médicale, une standardiste, que pour la direction et la cadre de travailler les weekends, alors que l'établissement (plus de 100 résidents quand même) lui, fonctionne 24h/24 et 7 jours sur 7 avec les seules infirmières, 1 le matin et 1 l'après midi, aucune la nuit). Comme responsable du vendredi soir au lundi matin : pour gérer les hospitalisations, parfois les fugues, l'accueil des familles, les appels au 15 si urgence, les décès et le fameux TELEPHONE qui sonne NON STOP, tout en essayant au mieux d'exercer sa fonction première si elle le peut qui est d'être une soignante.

Je suis à 3 ans de la retraite, je n'en peux plus ni physiquement, ni moralement. Voilà pour mon témoignage qui est très pessimiste mais réel. Que nous réserve l'avenir en terme de soin ? J'espère que la conscience collective fera avancer les dans le bon sens. Il faut se réveiller, dire STOP, ce n'est pas les urnes qui feront bouger les lignes, j'y est cru, ma désillusion est immense. Courage à tous.

Le rythme infernal d'un aide-soignant

Dévalorisation, Santé, Situations/injonctions paradoxales

«Nous avons environ 1/4 d'heure par patient pour la toilette le matin, cela était dément, 1/4 d'heure pour laver une personne grabataire, autant vous dire qu'on n'avait pas le temps de faire de l'humain»

À 18 ans, je venais d'être fraîchement diplômé du BEP Carrières Sanitaires et sociales. J'ai postulé dans un établissement public pour personnes âgées à Besançon. J'ai été pris en tant que contractuel pour faire un boulot d'aide-soignant mais avec le salaire d'un ASH (agent de service hospitalier), moins cher.

Il y a eu des mois où je travaillais 6 jours sur 7, j'ai même été réquisitionné de nombreuses fois sur mes jours de repos par manque de personnel. L'établissement pour lequel je travaillais était en service minimum toute l'année par manque de postes. Très souvent, mes jours de repos j'en passais une bonne partie au lit tant j'avais mal au dos à force de soulever des patient-e-s. Nous avons environ 1/4 d'heure par patient pour la toilette le matin, cela était dément, 1/4 d'heure pour laver une personne grabataire, autant vous dire qu'on n'avait pas le temps de faire de l'humain. Or c'était précisément pour cela que je voulais faire ce métier. Très souvent à 12h30, alors que le repas était déjà servi depuis 30 minutes, nous étions encore en train de faire des toilettes, débordant de nos heures de travail. Heures supplémentaires jamais enregistrées ni payées. Ce travail a occasionné chez moi le développement d'un grand stress, de brûlures d'estomacs puis la dépression. Cette aventure s'est achevée le jour où j'ai eu le "malheur" de me casser la cheville, double fracture de la malléole. Après un mois d'arrêt de travail, j'ai reçu un courrier de la DRH qui me disait que suite à un grand absentéisme de ma part, ils se passaient de mes services. #OnVautMieuxQueÇa

A 25 ans me voilà avec mes premiers anxiolytiques.

Burn-out, Pression, Sexisme

J'essaie d'apporter moi aussi ma petite pierre à l'édifice.

Je n'ai eu qu'un "petit" problème dans mes boulots saisonniers dans le secteur privé.

Je travaillais sur cette mission grâce à mes parents, du "piston" pour enfants de salariés...

C'était du tri courrier, on ouvre, on accepte ou non les courriers et on jette le reste. On était une petite équipe avec beaucoup d'intérimaires comme moi.

Sauf que moi, ma mère s'était foutu à dos la responsable de mon service.

Les autres intérimaires avaient pour consigne de ne pas m'aider si je n'avais pas fini la pile de courrier que la responsable avait collé sur mon bureau (forcément, tu es moins rapide quand ça fait 2 jours que tu tries au lieu de 6 mois).

Du coup les intérimaires finissaient leur journée à 15h et moi... pas avant 16h30, seule dans le bureau.

J'ai été sanctionnée pour mon manque d'efficacité un jour alors que je suis venue malgré ma maladie (mieux vaut peu que rien - mais j'aurai mieux fait de rester couchée que de trier fiévreuse).

Et le jour de la fin de mon contrat pourri, la responsable m'a tout simplement ignorée quand je suis venue rendre mon matériel et mon badge d'accès. Oui oui, comme au collègue quand tu ne veux pas parler à quelqu'un...

Je me suis dit que plus jamais je ne me laisserais faire comme ça. J'étais jeune, mais maintenant on ne m'y prendrait plus.

A la fin de mes études, j'ai postulé une première fois dans un hôpital. Premier grincement de dents à l'entretien car je n'avais pas mis de photo sur mon CV... Et puis vient la fin d'un entretien très très court avec la question piège que toute femme va avoir dans sa carrière : "*alors vous n'êtes pas obligée de répondre mais êtes vous mariée et avez vous des enfants? Vous comptez en avoir peut être prochainement?*". Que répondre à ça à par mentir, mentir et mentir?

Et puis, comble de joie, j'ai trouvé un autre poste, sur un autre hôpital. Et là, il faut s'armer de paillettes et de licornes pour rester calme. J'ai commencé avec un CDD de remplacement de congés maternité. Le poste présenté

était pas super bien payé (75%, ça fait 1000€/mois net) mais j'espérais un départ pour me faire ma place, ou un autre congé mat' pour la suite. Même pas peur. Je me montre "motivée" c'est à dire sur les crocs, prête à accepter car c'est un premier emploi dans ma branche! Notez qu'il faut toujours être "motivés" si on a faim...

Dès la première rencontre avec la cadre sup, pour la signature, on me signale que le contrat de 10 mois sera en faite découpé en plusieurs CDD de 1, 3 puis 6 mois pour "plus de souplesse de leur côté comme du mien".

J'aurai du dire "non" à ce moment là, car déjà je me disais "bordel mais c'est quoi cette administration pourrie dans le public?". Mais je ne n'osais pas reculer, j'étais devant la cadre et la cadre sup', j'avais dit "oui" en principe, et j'avais un boulot qui s'offrait à moi...

Le travail en lui même est intéressant, tellement qu'en voulant faire les choses bien, je commence à cumuler les heures. Ma cadre me met les hola et me fait entendre que noter trop d'heures c'est pas bien non plus. Mais partir sans finir c'est mal aussi. Et elle finit par me sous-entendre que si je finis plus tard il faut que j'évite de tout déclarer pour éviter les soucis d'emploi du temps. Car ici les heures sont rattrapées, pas payées (merci le public).

On va zapper la partie "biologiste lunatique qui prend le premier tech devant elle pour vider son sac et se défouler" sinon ça va faire un mail bien trop long! Premier arrêt d'une semaine pour surmenage 4 mois après ma prise de poste. A 25 ans me voilà avec mes premiers anxiolytiques.

Je cumule toujours les heures et comme mon 75% est calculé à l'année, je peux quand même facilement faire des semaines de 48h quand il y a besoin. Mais mes efforts sont récompensés, j'obtiens une place permanente. Enfin, en contractuelle. Donc je signe toujours des minis CDD jusqu'au bon vouloir de la direction de me passer en stagiaire (ça peut prendre plusieurs années, et être bloqué à bien des niveaux hiérarchiques!).

En novembre 2015 on finit par me proposer un nouveau poste suite au licenciement abusif d'un de mes collègues (contractuel depuis 2 ans et demi). La cadre, pendant l'entretien, me tient alors très clairement ce discours "*Bon, tu vas te marier en juin prochain, je suppose que tu vas faire des petits dans la foulée... Sache que si tu prends ce poste, un congé maternité n'est pas le bienvenu cette année*"

Mal à l'aise, et souhaitant des enfants, je refuse le poste sans expliquer en détails pourquoi. Rapidement (décembre) on m'informe que mon poste sera ressoumis à candidature en m'imposant des nuits (que je ne fais pas encore manque de formations) à 75% et que si ma candidature n'est pas retenue ou si je ne postule pas on mettra fin à mon contrat.

Le stress accumulé dans cette période prend le dessus sur le psychique et sur le physique : eczéma violent, infections urinaires graves, et burn out professionnel. Malgré ma semaine de vacances rien ne va : mi janvier 2016, 3 semaines et demi d'arrêt,

anxiolytiques le retour.

A la veille de ma reprise, ma cadre m'appelle pour prendre des nouvelles et savoir si je reviens travailler : "*ça va mieux? Tu as pu reprendre tes esprits?*". Une seule petite phrase qui démolit 3 semaines et demi de travail sur moi.

Je tiens 4 jours au travail avant de refaire une énorme fièvre de 6 jours avec plaques rouges, sans qu'on puisse en trouver la cause. Une semaine d'arrêt.

Je finis par demander à ma cadre ma date de sortie car je ne postulerai pas sur le poste. Le "30 avril 2016" devient, 15 jours plus tard "31 mars 2016" suite à la décision du cadre sup. J'ai 85h à récupérer avant la fin de contrat car on ne me paiera pas ces heures si possible (business is business).

Je n'ai jamais été aussi bien au travail que depuis que j'ai ma date de sortie. Je prends enfin le risque de ne rien trouver derrière pour sortir la tête de l'eau.

A 26 ans, et en 1 an et demi, j'ai cumulé 9 CDD, 2 arrêts pour burn-out, 2 mois d'anxiolytiques, 2 mois d'anti dépresseurs.

Mon corps a subit tout mon stress et a exprimé ce que je voulais cacher : mycoses et infections urinaires à répétitions, virus, eczéma, perte de cheveux, prise de poids, fatigue, 1 ans d'aménorrhée.

Et maintenant ma hantise c'est de me faire refuser à l'embauche/ suite à la période d'essai car je vais me marier en juin et car je veux des enfants.

A croire que ce qui effraie le plus les recruteurs ne sont pas mes compétences mais mon utérus...

Voilà, merci de me laisser déposer ici mon message, j'ai hâte de finir le mois pour laisser cette expérience derrière moi. Car je reste convaincue que je vau mieux que ça.

Je suis incapable de dire si elle va s'en sortir

Burn-out, Dépression, Maladies/accidents professionnels, Santé

Bonjour, je vous envoie mon témoignage ici car j'aimerais qu'il soit publié anonymement. C'est à propos de ma mère qui a fait un burnout il y a bientôt 3 ans, aujourd'hui je doute qu'elle ait la force de témoigner c'est pourquoi je m'exprime à sa place.

Avant ça, c'était une personne très combative, altruiste, elle avait un caractère d'acier et elle a tout donné pour nous, j'ai 3 frères. Et avec un père moyennement présent elle a tout assuré quasiment seule. Formulée déjà depuis son enfance à tout gérer seule.

Elle a commencé sans diplôme, est devenue femme de ménage, puis a étudié, est devenue aide soignante puis infirmière, elle est passée en horaires de nuits et la fatigue a commencé à arriver, les conditions de travail étaient rudes, l'hôpital était en sous effectif, et elle étudiait en parallèle pour passer cadre de nuit, elle craqua une première fois mais réussit à obtenir le poste de cadre mais pas le diplôme (donc salaire d'infirmière mais fonction de cadre).

La nuit c'est vraiment chaud parfois à l'hôpital et elle, adorant son boulot, se donnait à fond jusqu'à souvent faire le travail des autres. Par exemple il y a deux cadres de nuit, un seul bipper, c'est très souvent elle qui finissait avec, qui faisait les rondes, etc... un jour un cinglé s'est garé sur la place d'ambulance et est venu à l'accueil. Ma mère l'a raccompagné à sa voiture pour lui dire de se garer plus loin et le mec a pété les plombs et lui a presque roulé dessus avec sa voiture, c'est à partir de là qu'elle a commencé à avoir peur d'aller au travail. Elle s'est aussi déjà retrouvée payée à demi salaire sans trop de raison... Un autre jour des étudiants en médecine, une vingtaine déguisés beaucoup bourrés, se sont mis à foutre le bordel dans l'accueil de l'hôpital à 3h du matin, ma mère les a virés comme elle a pu et elle s'est faite accuser (je sais plus de quoi d'ailleurs).

L'accumulation de tout, le décès de son frère et de son père qu'elle a jamais accepté, la situation familiale assez tendue parfois, et enfin et surtout le travail, elle a craqué une seconde fois, a tenté de se suicider... Après être allée en clinique de repos, s'être fait hospitaliser en psychiatrie plusieurs mois, elle est revenue sous traitement, a recommencé plusieurs fois, à chaque fois les médecins lui donnaient des médicaments plus forts... tout ça lui a coupé toute envie, les médicaments l'ont fait grossir, elle ne bouge plus et fume des cigarettes à longueur de journée et ne se sent plus capable de rien, refuse de sortir ou de se faire soigner. J'avais 18 ans, aujourd'hui j'en ai 21, j'essaie de m'occuper d'elle comme je peux, je suis incapable de dire si elle va s'en sortir...

Quand tu penses que le cauchemar est derrière toi.

Conditions insupportables, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Santé

Quand tu as 21 ans et que tu décroches ton premier job.

Quand tu as choisi de devenir préparatrice en pharmacie et que le seul moyen d'y parvenir, c'est de passer par la case apprentissage.

Quand on te demande d'avoir ton bac pour passer ce diplôme, mais que tu apprends plus tard que finalement tu n'as pas un niveau bac plus deux, mais seulement niveau bac, ce qui diminue tes chances de pouvoir te reconverter.

Quand ton patron et sa femme commencent à te faire vivre en enfer.

Quand il te parle comme à une merde.

Quand au lieu de t'apprendre ton métier, ils passent leur temps à te rabrouer. Qu'ils t'expliquent que si au bout de six mois tu n'as pas su ranger les produits solaires par indice dans le rayon tu es une incapable.

Quand tu passes ton temps à dépoussiérer des étagères, qu'il te faut environ trois semaines pour tout nettoyer et quand tu as terminé, tu dois recommencer encore et encore.

Quand tu dois laver à la main tes chiffons à poussière.

Quand ta collègue n'a pas rangé un carton et que tu te prends une remontrance à sa place.

Quand ta patronne trouve une mouche derrière un produit et t'accuse devant les clients de ne pas avoir fait ton travail correctement.

Quand tu jettes les poubelles et que tu as eu le malheur de laisser une bouteille en verre dans le sac-poubelle et que c'est un scandale parce qu'il faut faire le tri sélectif. Alors qu'on te fait découper en petits morceaux les cartons dans ce même sac-poubelle pour les mettre avec les ordures ménagères.

Quand tu oses déranger ton patron pour poser une question, parce que tu as peur de faire une erreur. Alors que tu es apprentie et qu'il est au comptoir.

Quand le lendemain, il te demande de te trouver un autre apprentissage, parce que tu ne dois pas poser de question, et que sinon il va te virer et que toutes les façons si tu restes il va t'empêcher de trouver un autre travail.

Quand tu n'en peux plus que tu demandes à ton médecin de t'arrêter, qu'il accepte, mais te conseille d'y retourner, car sinon tu n'auras jamais le courage d'y retourner et que tu n'obtiendras jamais ton diplôme.

Quand ton copain t'emmène à l'inspection du travail pour demander si on peut te virer comme ça et qu'on t'explique que le chantage au licenciement est du harcèlement moral. Que tu tombes de haut, que tu n'avais pas l'impression de subir cela, que ça ne peut pas être du harcèlement moral et que même dix ans plus tard tu as beau savoir que c'en était, tu as toujours du mal à le croire.

Quand tu envoies une lettre recommandée, que tu reçois une réponse de mauvaise foi, que tu en parles à tes profs, qu'ils sont étonnés, car tu es une élève brillante, qu'ils se déplacent pour arranger les choses, que le pharmacien explique que c'est toi la fautive.

Quand tu vomis avant d'aller au travail.

Quand tu es tellement énervée que la maison est aussi un enfer.

Quand au travail tu es tellement stressée que tu perds tous tes moyens, que tu finis par penser que tu n'es pas si intelligente que tu le pensais, que tu es une incapable, que tu n'auras jamais de travail parce que tu es trop bête.

Quand tu es convoquée dans le bureau de la directrice avec tes profs qu'ils te proposent une rencontre pour arranger ta situation, que tu refuses et qu'ils insistent parce qu'ils veulent t'aider, et que tu finis par fondre en larmes, parce que cette confrontation est au-dessus de tes forces, car tu arrives à un point où tu es tellement refermée sur toi, que tu parviens à faire abstraction du reste au travail et qu'ouvrir une discussion ne va servir à rien et que tu as peur qu'ensuite ça devienne pire qu'avant.

Quand tu comptes les mois jusqu'au diplôme pour enfin te sortir de cet enfer.

Quand lors de ton dernier jour tes collègues t'offrent un cadeau pour que tu ne gardes pas que des mauvais souvenirs de cet endroit.

Quand tu passes une épreuve éliminatoire que tu sors en larmes parce que tu penses que tu t'es plantée.

Quand enfin tu as les résultats, que tu es reçue et que tu hurles de joie.

Quand tu es major de ta promo, que tous ces sacrifices n'ont pas servi à rien. Qu'avec le recul tu as appris à devenir plus forte et que tu ne laisseras plus jamais rabaisser.

Quand tu crois que tout est terminé, que tu ne te rends pas compte que n'est que le début.

Quand tu passes par quelques CDD, que les patrons sont contents de toi, que tu travailles dans une bonne ambiance.

Quand enfin tu trouves un CDI.

Quand ton patron te félicite pour ton travail régulièrement.

Quand tu penses que le cauchemar est derrière toi.

Quand les ordres de ton patron sont obscurs, et que tu demandes des explications plus précises, tu te fais rabrouer parce que c'est pourtant clair. Que tu deviens experte à comprendre ses ordres, et tu fais souvent trois choses à la fois.

Quand tu commences à avoir peur de quitter ton travail pour aller chercher ta fille malade à la crèche et tu envoies plutôt ton mari qui a des patrons compréhensifs.

Quand ta collègue te demande de changer tes horaires et te demande si tu peux commencer un quart d'heure plus tôt pour qu'elle ait un après-midi.

Quand ton patron te demande de refuser parce que non il ne veut pas qu'elle ait un après-midi et que traumatisée par ton expérience précédente tu acceptes de soutenir ton patron. Parce que tu ne veux pas que ça recommence.

Quand ta collègue te fait la gueule.

Quand tu as renoncé à tes principes et que tu n'es pas fière de toi.

Quand tu comprends qu'il faut diviser pour mieux régner. Et que c'est exactement ce qui est en train de se passer.

Quand la prime d'été de 180 euros saute.

Quand on t'appelle hors tes heures de travail pour te poser une question.

Quand à chaque fois qu'il faut faire des heures supplémentaires au dernier moment, tu réponds présente et tu fais garder ta fille en urgence.

Quand tu demandes à aller à réunion de rentrée dans 15 jours avec la maîtresse, mais qu'on le refuse parce qu'il faut demander avant. Sauf qu'avant c'était les grandes vacances et que forcément tu ne pouvais pas voir les dates de la réunion, que tu expliques gênée à la maîtresse que non tu n'es pas une maman qui se moque de la scolarité de ta fille, mais que ton patron a refusé que tu quittes plus tôt pour venir.

Quand tu continues de t'investir encore et encore, quand tu fais ton travail du mieux possible, que tu noues une relation de confiance avec la clientèle, qu'elle t'apprécie, te demande si ton patron ne t'en fait trop baver et qu'avec un sourire tu démens parce que sinon tu pourrais te faire virer.

Quand une collègue a des problèmes importants de santé et qu'on annule tes congés au dernier moment, parce que le comptable ne veut pas faire un contrat CDD pour juste trois semaines. Que ta fille est déçue de ne pas avoir sa maman pendant une semaine.

Quand tu demandes un changement d'horaire et qu'on te le refuse parce qu'on n'a pas envie de s'embêter avec ça.

Quand tu demandes un après-midi pour aller à la fête de l'école voir ta fille danser et qu'on te répond de t'arranger avec tes collègues. Que tu veux échanger un après-midi, mais qu'il faut échanger des heures et non un après-midi. Que tu travailles cinq heures et ta collègue trois. Que pour payer ta dette d'heures à ta collègue tu résous un vrai casse-tête et que finalement pour un après-midi de libre tu viens une matinée et un après-midi, en plus.

Quand tu t'arranges avec tes collègues pour que vos congés ne se chevauchent pas. Mais qu'on vous les refuse parce qu'il ne faut pas poser la première semaine du mois. Alors que vous savez pertinemment que c'est un faux prétexte, que vous n'êtes pas en zone touristique, et que le mois d'août votre ville est désertée.

Quand un samedi matin de libre on t'appelle pour venir, parce que ta collègue à la gastro, qu'elle est au travail, que tu la plains et que tu y vas. Sauf que tu as ton grand-père à l'hôpital et que tu avais prévu d'y conduire ta grand-mère. Quand encore une fois tu trouves quelqu'un pour garder ta fille en urgence.

Quand tu échanges ton samedi avec ta collègue.

Quand le mardi ton grand-père décède, que tu prends des jours jusqu'à la fin de la semaine. Parce que tu es incapable de travailler, ton boulot c'est de servir des ordonnances et quand tu n'as pas la tête à ça c'est faire prendre des risques aux gens.

Quand tu apprends que l'enterrement, c'est lundi, que tu retournes au travail et que tu demandes un jour de plus et qu'on te rétorque qu'on a besoin de toi ici. Alors que le samedi d'avant tu as tout quitté pour répondre présente. Que le lundi est accepté à contrecœur et que tu culpabilises.

Quand tu reviens et que l'on t'annonce que le samedi où ta collègue est venue travailler à ta place, car elle te le devait, est compté comme un jour de congé.

Quand en six ans tu n'as pas posé un seul jour de maladie.

Quand tu racontes à la médecine du travail que tu n'en peux plus, que tu lui dis que tu comptes tomber enceinte et qu'elle te conseille de prendre un congé parental pour souffler un peu.

Quand tu es enceinte et que tu expliques à ta gynéco que tu travailles debout et que tu n'as pas l'autorisation de t'asseoir. Qu'elle s'énerve contre ton patron et te dit qu'il n'a pas le droit de refuser.

Quand tu n'as pas de cafetière, de micro-onde, ni de frigo disponible sur ton lieu de travail, juste une vieille bouilloire dans une caisse.

Quand tu es fatiguée par ta grossesse, qu'il fait 40 °C, que tu as mal aux jambes, que tu as les pieds enflés que tu fais des heures supplémentaires pour que tes collègues puissent partir en congés.

Quand tu t'assois derrière sur la seule chaise disponible, et qu'on te demande de rester devant.

Quand finalement ton médecin t'arrête, et que tu préviens un mois avant ton patron pour qu'il ait le temps de trouver quelqu'un.

Quand tu t'aperçois que tes indemnités de sécurité sociale ne sont pas versées, que tu demandes des comptes à la sécu et qu'ils t'expliquent qu'ils n'ont pas reçu l'attestation de salaire de ton patron, que légalement cette attestation doit être envoyée dans les trois jours.

Quand tu demandes ton papier pour l'apporter toi-même et qu'on te dit qu'il n'est pas rempli et que tu ne l'auras pas aujourd'hui.

Quand tu décides, ne pas te laisser faire, car tu as un loyer à payer, des factures qui tombent et ta famille à nourrir, et que tu obtiens ton précieux sésame dans la journée.

Quand tu es en congé parental et que tu souffles. Quand la date de ton retour au travail approche, que tu stresses parce que tu sais que tout va recommencer en pire, parce qu'on va te faire payer ta grossesse. Et que tu vas devoir encore écouter les propos racistes, homophobes et sexistes de ton patron et que tu vas la fermer parce que tu n'as pas le choix.

Quand au cours d'une discussion avec une collègue, tu apprends qu'une remplaçante s'est vue annuler ses congés parce que le fils du patron qui travaille avec vous était fatigué. Fiston qui vit chez papa et maman nourri, logé, blanchi.

Quand tu travailles à deux, que tu vis à quatre avec 2000 euros par mois, parce que ton boulot malgré les responsabilités est mal payé. Que tu ne vas pas chez le coiffeur, ni chez l'esthéticienne, presque jamais au restaurant, rarement au cinéma, jamais au théâtre, que tu ne pars pas en vacances, t'offres quelques fringues pas chères deux fois par an parce que tu en as besoin, achètes de la bouffe de merde pour nourrir tes enfants, que les fins de mois sont extrêmement difficiles.

Quand tu sais que ton poste n'a pas été remplacé et qu'un licenciement économique te pend au nez, à moins que ton patron veuille te pousser à bout pour te faire démissionner. Et qu'il sera assez intelligent pour faire ça dans le cadre de la loi, que tu ne pourras rien prouver.

Quand tu choisis de témoigner anonymement car tu risques un licenciement pour faute grave.

Quand tu as 35 ans et qu'il te reste encore de nombreuses années à travailler dans ces conditions.

Alors non je ne veux pas de cette loi travail, c'est donner encore plus de pouvoir à ce genre de personne, c'est encore plus de précarité pour les familles comme la mienne. Dans les PME, nous n'avons pas de syndicat, pas de comité d'entreprise, pas de RTT, pas

de ticket restau, pas de ticket vacances. Nous n'avons aucun avantage, presque pas de droit, et souvent des salaires de misère. Les patrons ont déjà le droit de décider de nos dates de congés, peuvent les annuler au dernier moment pour des conditions exceptionnelles. Certains patrons n'ont aucune reconnaissance pour votre investissement, votre travail, vos compétences, votre abnégation.

Je vau mieux que ça.

On vaut mieux que ça.

"Les conditions de travail sont dangereuses pour les patients."

Atteintes à la dignité, Burn-out, Dévalorisation, Heures supp', Licenciement, Pression, Santé

Voici un petit message, sous forme d'histoire personnelle, aux responsables politiques qui veulent faire passer la loi El Kohmri, pour leur montrer (comme s'ils ne le savaient pas) que la loi actuelle est déjà assez pro-patronnat et contre le peuple, donc qu'il n'ont pas besoin d'en rajouter dans ce sens :

Aujourd'hui infirmière depuis 5 ans, j'ai toujours travaillé dès mes 16 ans. Toujours en parallèle des études, j'ai fait de nombreux boulots.

J'ai fait beaucoup de jobs étudiants, j'ai connu le froid, celui qui donne des engelures pour la moitié de l'année, et la faim, celle où tu pleures parce que tu n'as qu'une tasse de semoule à manger pour toute la journée (même pas de pâtes parce que pour ça il faut un moyen de cuisson autre qu'une bouilloire).

J'ai eu un travail polyvalent dans une chaîne locale de restauration pendant la fac ; j'étais exploitée niveaux horaires, charge de travail et difficulté des tâches avec des problèmes divers et nouveaux à gérer en même temps. Plusieurs autres étudiants engagés ont fui au milieu de leur poste alors qu'on leur en demandait moins. Mais je n'avais pas le choix, car ma maigre bourse ne me suffisait pas pour vivre.

Évidemment, j'ai eu une infection pulmonaire que je ne pouvais pas soigner faute de moyen et d'épuisement physique, je l'ai trainée pendant 6 longs mois, où j'ai continué mes études et mon travail avec un masque.

Ensuite, pendant l'école d'infirmière, j'ai travaillé comme aide-soignante à domicile avec des horaires coupés.

Pendant un stage, j'ai eu un accident : je me suis déplacée toutes les vertèbres à force de porter et manipuler à la chaîne, toute seule, des personnes grabataires de plus de 100 kg. Mais c'est considéré comme normal parce qu'une étudiante doit se taire et obéir. Et puis, il n'y a pas assez de personnel, et le peu de soignantes en fonction ont aussi le dos malmené.

Une de mes camarades a tenté de se suicider à la même époque parce qu'elle était maltraitée en stage. C'était pourtant connu que dans ce service les patients et les étudiants étaient maltraités par des soignants au bout du rouleau. J'ai moi-même subi ce stage 2 mois plus tard et compris sa douleur. Le même mois, une étudiante d'une autre école s'est suicidée sur son lieu de stage.

Une fois le diplôme en poche, j'ai commencé à travailler par choix en intérim, parce qu'il y avait encore beaucoup de boulot pour les infirmières. J'avais déménagé et je voulais tester les établissements de la région pour éviter de me trouver coincée dans une mauvaise situation.

J'ai enchaîné les missions d'intérim dangereuses ; en médecine, en psychiatrie, en gériatrie, en chirurgie.

Lors de mon tout premier jour de travail en tant qu'infirmière, j'ai dû m'occuper de 3 services en même temps, dont un très lourd, toute seule bien sûr. Alors qu'au pire, le week-end après-midi, l'effectif est d'une infirmière pour 2 services. Même les cadres n'étaient pas au courant de la situation.

Il y a des jours, où le fait d'accepter une nouvelle mission me faisait remettre directement mon diplôme en question, car les conditions de travail en tant qu'intérimaire ne connaissant pas les patients étaient dangereuses pour eux. J'avais donc des sueurs froides et faisais des heures supplémentaires pas toujours payées pour pouvoir sécuriser mon travail.

C'est lors d'une de ces missions que j'ai eu mon hernie discale. A 24 ans.

Un peu plus tard, j'ai eu besoin d'un CDI pour faire un emprunt et fonder une famille, et comme la crise était arrivée, après 50 candidatures partout, j'ai trouvé un CDD de quelques mois renouvelable dans un très grand service d'urgences.

A ce moment-là, certaines de mes collègues n'avaient rien trouvé d'autre que de travailler à l'usine ou comme caissière. Pour les infirmières, c'était une situation tout à fait nouvelle qui découle directement des coupes budgétaires des établissements de santé.

Ne nous voilons pas la face : nous sommes toujours en sous-effectif, c'est d'ailleurs très pratique pour museler toute velléité de contestation puisque nous ne pouvons pas faire grève car notre absence mettrait la vie des patients en danger. Et nous ne pouvons pas non plus exprimer un quelconque avis négatif sur notre travail à cause du devoir de réserve auquel nous sommes soumises. D'ailleurs, je prends des risques en écrivant tout ceci.

Je suis restée 2 ans et je suis partie de ma propre volonté. Le travail était certes passionnant, mais surtout dangereux pour nous, et pour les patients.

Chacune d'entre nous a connu des menaces et attaques physiques et verbales, parfois même à l'arme blanche. Une de mes collègues a eu une main fracturée par un lancé de matériel.

Moi-même et 2 de mes collègues avons fait une fausse couche à cause de produits utilisés quotidiennement.

Je n'ai pas eu la grippe, mais j'ai eu la bronchite, la bronchiolite, la gastro 6 fois, j'ai perdu le compte des cystites, certaines ont même eu la gale...

Bien sûr, nous évitons à tout prix de nous mettre en arrêt maladie sous peine de désorganiser gravement le service, c'est d'ailleurs généralement considéré comme une trahison par le reste de l'équipe à moins d'être réellement cloué au lit. De plus, il y a de fortes chances qu'on se fasse violemment réprimander par les cadres. Nous continuons à travailler tout en veillant à protéger les patients du mieux que nous le pouvons.

Les horaires de travail étaient en 12h jour/nuit dans la même semaine, sans réelle trame de planning. Difficile d'avoir une vie sociale ou familiale, car quand on rentrait chez nous, on tombait épuisées. J'avais des collègues qui habitaient à plus d'une heure de route et qui devaient faire une sieste dans le parking avant de rentrer chez elles. Pour ma part, j'habitais à 10 minutes, et pourtant j'ai eu un accident parce que je m'étais endormie en rentrant. Heureusement qu'à cette heure là il n'y avait pas de circulation.

On ne savait pas quand on pourrait manger ou même uriner. Des fois, il nous fallait attendre plus de 7 heures de travail avant de pouvoir boire un verre d'eau et aller aux toilettes. Et après 12 heures de travail, nous n'étions pas à l'abri de devoir en faire plus.

Une de mes collègues a eu une opération, elle a négocié avec le chirurgien pour rentrer un peu plus tôt chez elle pour s'occuper des ses enfants, et dès qu'elle est sortie de l'hôpital, notre cadre l'a obligée à venir travailler, en 12h debout, je rappelle, sous peine de ne pas renouveler son contrat. Le chirurgien et le médecin du travail ont vivement protesté, mais rien à faire, elle a dû retourner travailler et sa santé s'est de nouveau dégradée.

Il est arrivé plusieurs fois que des collègues soient sommées par notre cadre de revenir travailler pendant leurs vacances au risque de ne pas renouveler leur contrat, ou de ne pas les stagiériser (prendre pour stagiaire), ou de leur faire un planning intenable par vengeance.

Je n'ai pas pu assister à l'enterrement de ma grand-mère à cause de menaces du même genre.

Une autre collègue a été changée de service parce que, les chefs l'ont expliqué ainsi

Tu travailles très bien mais tu t'entends trop bien avec l'équipe.

Oui, parce que c'est mieux d'avoir une ambiance pourrie et de casser à tout prix la solidarité. Le management dans la santé, c'est "diviser pour mieux régner".

Nos collègues ambulanciers n'étaient payés qu'à hauteur de 90% de leur travail effectif à cause d'un accord cadre et avaient également beaucoup de motifs pour se plaindre.

Mais ce n'est pas pour toutes ces raisons que j'ai choisi de partir de l'hôpital.

Les conditions de travail sont dangereuses pour les patients.

Je ne peux pas donner de détails et d'explications car je dois respecter le devoir de réserve. Dommage, parce que c'est bien le plus grave et j'ai un bon gros paquet d'exemples concrets. Je dirai juste un mot : DANGEREUX.

C'est un miracle qu'il n'y ait pas eu de décès de patients à ce jour, car malgré tout le courage, l'engagement et la conscience professionnelle de l'équipe, un accident peut survenir d'innombrables façons. Et on pourra toujours retrouver à la source du problème le sous-effectif. Il y a eu des périodes où à la fin d'une garde, on retrouvait ses collègues (qu'on avait tout juste croisées en 12h de travail) et on se disait : "Ouf, personne n'est mort" ou pire : "Ouf, on n'a tué personne".

Pour des soignants qui portent en eux toutes les plus hautes valeurs humaines, vous vous rendez compte du déchirement ?

Quand je suis partie, je savais déjà que des dérogations préfectorales permettaient à l'hôpital d'ignorer presque tout le code du travail et que les conditions de rémunérations des infirmières avaient drastiquement empiré ces dernières années.

Je donnerai juste un exemple : les nuits ne sont plus payées que comme des jours. J'étais déjà mal rémunérée, et j'ai en plus découvert, qu'on me faisait travailler un quota d'heures gratuitement tous les mois. En plus, on m'a obligée à rembourser 1070 euros parce que j'aurais été trop payée, avec comme seule explication : "c'est l'ordinateur qui l'a dit", et ce malgré toutes mes interrogations et les démarches que j'ai pu entreprendre.

Lorsque j'ai refusé de signer un nouveau CDD aux urgences, j'étais enceinte de 2 mois. Je n'ai rien trouvé de mieux que quelques vacances et après la naissance de ma fille, j'ai trouvé à travailler en intérim, dans un établissement de santé qui propose de longues missions. D'ailleurs, les 2/3 de l'équipe sont en intérim. Par contre, c'est un contrat en temps partiel subi. Il n'est pas possible d'augmenter mon temps de travail car c'est une volonté politique de l'établissement de ne proposer que des temps partiels. J'insiste sur le mot volonté ; en effet, il y a 3 ans, les temps pleins existaient.

Il est très difficile d'avoir un complément d'activité ailleurs à cause des horaires trop spécifiques. Mes collègues et moi faisons des vacances à côté. Quand on en a pas, on arrive pas à rembourser nos crédits, et quand on en a, il nous arrive de travailler 15 jours sans repos.

Une de mes collègues a travaillé plus de 4 ans dans cet établissement, en intérim et temps partiel imposé. Quand elle est revenue après son accouchement, un poste lui est passé sous le nez et a été donné à quelqu'un avec moins d'expérience. Les supérieurs lui ont fait savoir que son ancienneté ne comptait pas à leurs yeux. Alors que la vérité, c'est juste qu'elle a osé dénoncer les problèmes de fonctionnement du service. A cause de ça, elle a été condamnée à ne pas avoir d'avenir professionnel dans cet endroit où elle a tout donné pendant des années.

Je connais une autre infirmière, travaillant encore à un autre endroit, qui elle a fait

l'objet d'un licenciement pour faute grave pour les mêmes raisons : c'est à dire qu'elle a ouvert sa bouche dans des réunions internes pour pointer du doigt des dysfonctionnements de service. Sa chef a donc monté un dossier à charge contre elle, et l'a mise dehors en ignorant délibérément le fait que c'était une des meilleures infirmières.

Vous comprendrez bien que l'équilibre financier de ma famille est très précaire, et que mon mari, s'il a la chance d'être en CDI, gagne mal sa vie et craint tout autant pour son avenir professionnel car son entreprise se fait racheter.

Malgré le foutage de gueule que je ressens de la part de toutes les autorités et l'écoeurement que leur comportement m'inspire, je n'ai pas envie de me vautrer dans le rôle de victime. Par contre, j'aimerais bien voir quelques-uns de ces dirigeants tenir, ne serait-ce qu'une journée, dans la peau d'un soignant. Ça pourrait être drôle. Parce que quand on écrit des lois destinées à modifier la vie des gens, il faudrait au minimum être capable de vivre ce qu'on veut leur imposer, sans peine de perdre tout droit au respect.

La loi El Kohmri est une insulte à tous les français, quelle que soit leur profession. Les travailleurs sont déjà suffisamment fragilisés par la loi actuelle sans qu'on en rajoute une couche.

"Tu ne travailles pas assez vite"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Pénibilités sensorielles/physiques

Dans mon boulot précédent je travaillé de nuit de 1h du matin à 10h, avec 10 min de pause sur les 7 h de travail de nuit , j'étais privé de boire pour éviter d'aller aux toilettes, je travaillé isolé avec des produits radioactifs et sans dispositif DATI, on me demandait de travailler plus vite pour éviter de faire des heures, tant pis pour précautions du produit (médicaments radiatifs pour le diagnostic de cancers)...au dernier jour de la période d'essai je ramène les croissants pour célébrer le CDI et à 3h du mat je suis renvoyé chez moi car "tu ne travailles pas assez vite, même si t'apprends vite et t'es soucieux de ton travail" ...Je n'ai rien compris car j'étais à fond...j'avais 45 min de trajet en voiture dans la nuit noire , les yeux en larmes, la tête ailleurs et un sommeil manqué depuis 3 mois...

"C'est pas parce qu'un travail est une vocation qu'il faut nous prendre pour des jambons."

Conditions insupportables, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Problèmes d'éthique, Stress

J'aurais beaucoup à dire sur cette fonction publique où je travaille et qui ne respecte pas les lois de travail. Semaine de 60/72h de nuit. Rappel permanent sur les repos. Heures non payées sous couvert de "mais enfin vous faites cela par vocation" mais là j'en ai une toute fraîche.

Catapultée dans un service où je ne suis pas formée, je demande à changer. Depuis 2 mois on me dit qu'en mai je serai ailleurs. Je sais déjà quel poste, il faut juste que les choses se fassent ... Rien d'anormal jusque là. Entretien hier : mon changement est refusé. Pas de raisons.

Mais par contre pour vos congés d'été ça va être problématique car on a laissé toutes vos collègues les poser. Ah oui sachez que vous ne pouvez poser aucun vendredi ni samedi ni dimanche.

Et pour votre notation ça sera mentionné que vous auriez pu vous intégrer dans un groupe de travail au sein du service quand même.

Service dans lequel je suis récemment arrivé et duquel je devais partir...

Mais toujours avec le sourire, on vous dit que vous faites un travail admirable, que vous revenez sur des repos, que vous vous formez sur votre temps perso... C'est pas parce qu'un travail est une vocation qu'il faut nous prendre pour des jambons. Je sais que je ne ferais pas 5 ans à l'hôpital. Que je changerais de métier alors que j'adore celui que je fais. Mais j' ai déjà fait un énorme syndrome dépressif a cause du taf alors qu'il est super ce taf.

Juste que mon employeur m'exploite et fait du harcèlement (quand on vous appelle 6 fois la même journée pour revenir travailler ou qu on vous engueule si vous posez un arrêt maladie c'est du harcèlement), mon employeur ne respecte pas la sécurité au travail, met les patient en danger, mon employeur est dangereux .mon employeur c'est celui qui fait les règles et ne les respecte pas.

On vaut mieux que de risquer de se faire blesser par un animal ou son humain tous les jours.

Conditions insupportables, Dévalorisation, Heures supp', Rythmes/horaires du travail

Être assistante vétérinaire c'est être un couteau Suisse, multi-tache, multi-wash. Un croisement entre Hulk et Yoda. Dans un monde parfait il me faudrait 8 bras, 3 bouches et la capacité de me téléporter à la demande.

Une assistante, ça fait les soins des animaux au chenil, ramasse les fluides odorants sans broncher, prépare les trousse de chirurgie et surveille les anesthésie, le tout en accueillant les clients, en répondant au téléphone, en vendant croquettes et médicaments pendant que le 7ème bras maintient un animal récalcitrant en consultation, que la 2e bouche s'occupe de Mme Tartanpion, mécontente parce que la consultation coute trop cher, que c'est bientôt Noël et que de toute façon elle n'a pas son portefeuille sur elle et que la 3e bouche élucide le mystérieux problème de Gloubiboulga de Mr Dupont et de son téléphone qui coupe tout les deux mots. Ha oui j'oubliais il y a aussi la livraison qui vient d'arriver, 6 caisses de croquettes et 3 de médicaments, le tout à étiqueter et ranger entre 14h et 15h, pendant les heures d'ouverture bien sur et le ménage.

Bin oui, c'est ce qu'il faut faire dans toute la clinique deux fois par jour, pendant que les clients râlent parce que le sol est glissant et que ça sens le désinfectant.

Alors si à la nuit tombée vous croisez une créature hurlante avec de multiples morsures et griffures, pas d'inquiétude c'est l'assistante vétérinaire qui enfin rentre se coucher.

Tout ça pour dire que franchement on vaut mieux que ça. On vaut mieux que de se faire sous estimer à longueur de journée. On vaut mieux que de risquer de se faire blesser par un animal ou son humain tout les jours. On vaut mieux que d'être tellement morte en rentrant qu'on a même plus envie de se faire à manger. On vaut mieux que l'impossibilité de prendre plus de 2 semaines de congés

"et encore deux semaines c'est vraiment beaucoup comment on va faire nous" dixit mes patrons

Sur mon contrat il est mentionné que je suis échelon 2, mon salaire aussi est échelon 2 : 1200 euros en temps plein.

Échelon 2 c'est ça:

Personnel non titulaire du titre d'auxiliaire vétérinaire assurant principalement les activités suivantes :

- accueil et réception ;
- secrétariat ;
- aide à la gestion et à la comptabilité ;
- vente de produits vétérinaires sans prescription ;
- hygiène et maintenance des locaux.

Faire des semaines de 35h payées 20h au smic avec récupération

Dévalorisation, Harcèlement sexuel, Rapports sociaux

Il est grand temps de faire entendre la voix de tous ces êtres frustrés, humiliés, culpabilisés au quotidien.

J'apporte mon témoignage que je souhaite anonyme.

A 54 ans avec une expérience de plusieurs années de secrétariat commercial.

Parce que sans travail après un licenciement économique, j'ai accepté un contrat CAE à l'accueil d'un hôpital public.

Petit contrat de 20h au smic et ne mentionnant pas les horaires de travail.

Une collègue, titulaire du poste ayant la fâcheuse habitude de s'absenter pour un oui ou un non.

J'étais amenée du jour au lendemain à la remplacer et à faire des semaines de 35h payées 20h au smic avec récupération à la clef et selon le bon vouloir du cadre de service.

J'aurais pu reconduire ce contrat qui a duré 3 ans mais j'ai renoncé afin de pouvoir créer, mon propre job.

Impossible de le faire en parallèle car difficultés à m'organiser, sans horaires fixes.

Une autre m'a remplacée.

Dans les mêmes conditions, car en période de disette, bien des gens ont faim et se jettent sur les miettes.

Comme dit Martine : Trop, c'est trop.

Je suis une future professionnelle de santé

Rythmes/horaires du travail

Quand tu est caissière dans un supermarché pour payer tes études et que l'on appelle pour des remplacements de dernière minutes pendant tes cours et que l'on se permet de te gueuler dessus devant les clients car tu as pris 2minutes de trop sur ta pause ...

Je ne suis pas la plus à plaindre et loin de la ! J'ai même la chance d'avoir un cdi mais tout de même je souhaite réagir sur un point de la réforme qui me semble important .

Je suis une future professionnelle de santé ! Même si nous faisons un travail on ne peut plus passionnant et enrichissant , je ne vois pas pourquoi les 11 heures de repos consécutives après une astreinte seraient changées . Tout d'un coup en 2016 nous serions plus performant du jour au lendemain sans la tête reposée ? Dans ce milieu fatigue et concentration sont complètement opposées ! Cela peut augmenter le risque d'erreurs professionnelles et médicales , et cela se ressentira évidemment sur les patients donc pas que sur nous ! Ceci n'est pas acceptable à l'heure ou nous avons un personnel de plus en plus restreint et ou l'on nous demande toujours plus .

#OnVautMieuxQueCa

Une future infirmière qui adore son métier mais qui ne souhaite pas voir cette profession partir en sucette ..

Tout ceci a fini par une hospitalisation pour problèmes cardiaques, une énorme dépression, un départ à la retraite anticipée et une colère indestructible.

Conditions insupportables, Dépression, Heures supp', Législation, Magouille, Maladies/accidents professionnels, Rythmes/horaires du travail, Santé

Bonjour,

juste pour dire qu'une crèche d'hôpital qui n'est ouverte qu'aux heures habituelles (7h - 19 h) n'est vraiment pas adaptée aux horaires décalés des personnels soignants (7h-15h / 13h - 21h / 21h - 7h) à l'époque où j'exerçais, je ne parlerai même pas des heures supplémentaires passées à perte et profits, des périodes de jour obligatoires pour le personnel de nuit alors même que le personnel de jour pouvait refuser de faire des nuits, des retours intempestifs sur nos nuits de repos pour manque de remplaçante quand la collègue de l'autre équipe était malade, de contrats de nuit "inventés" et élaborés pour soi-disant plus d'équité alors que vous êtes en poste de nuit depuis un certain temps et même un temps certain (+ de 15 ans pour moi).

Suite à ces contrats de nuit ubuesques, une de mes collègues obligée de repasser de jour pour donner son poste à une autre qui le convoitait a dû renégocier son prêt immobilier et a fini par revenir de nuit 1 an après plus ou moins obligée parce que celle qui l'avait évincée n'a tenu le rythme qu'un an et a demandé son changement d'hôpital au bout de 3 mois.... Je peux aussi vous dire que notre prime de nuit, négociée dans cet hôpital qui ne trouvait personne pour travailler la nuit, nous a été purement et simplement supprimée pour cause de non conformité à la grille nationale, ces "chamboulements" ont été menés par un directeur d'hôpital qui n'est resté en place que pour nous faire avaler la pilule... et pour maintenir nos salaires au même niveau il nous invitait à accepter de faire des heures supplémentaires.

Je regrette d'avoir détruit les courriers concernant ma fin de carrière, je ne peux rien prouver mais tout ceci a fini par une hospitalisation pour problèmes cardiaques, une énorme dépression, un départ à la retraite anticipée après 40 ans dans le même hôpital sans pot de départ et une colère indestructible qui continue à me bouffer la vie 10 ans

après ! J'ai plus souvent été gréviste réquisitionnée que défilant dans la rue mais, même si je ne peux plus me déplacer facilement, je serai dans la rue le 9 mars. Merci à vous, ne lâchez rien pour que nos ancêtres ne se soient pas battus pour rien et que les plus jeunes puissent s'épanouir dans leur travail.

Venir 45 minutes en avance, et repartir 1h30 après l'heure parce que la charge de travail est trop importante.

Burn-out, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Législation, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Santé

Bonjour, je suis actuellement dans un processus de reconversion. Infirmière depuis 2013, j'ai décidé de tout lâcher, après qu'on me rappelle constamment sur mes repos, après avoir enchaîné les contrats précaires en espérant décrocher le sésame, le CDI, mais jamais.

Pour ne pas pénaliser les patients, on reste 1h à 2h de plus par jour en service (venir 45 minutes en avance pour préparer les perfusions parce qu'il y en a trop, et repartir 1h30 après l'heure parce que la charge de travail est trop importante - ce ne sont que des exemples). Et le pire, les médecins, qui nous démontent psychologiquement, qui nous traitent comme des moins que rien. Mais nous c'est rien, ils traitent les patients de la même façon qu'ils nous traitent nous. Les surnoms dégradants donnés aux patients. Le sous effectif dans les maisons de retraite : la maltraitance n'est pas si rare malheureusement.

Et quand on dénonce aux supérieurs ? "Bah oui mais je suis obligé (e) de le/la garder, on n'arrive pas à recruter".

Ho et parlons du manque de matériel, parfois même plus de gants de toilette ou de serviettes pour faire la toilette des patients, et ce, toutes les semaines. Tout ceci n'est qu'un échantillon du quotidien du métier d'infirmière.

Alors à quoi bon continuer à vouloir prendre soin des gens, si on n'en a pas les moyens ? J'ai décidé de changer de voie, je pars dans un domaine qui me passionne depuis des années, et je vais prendre soin de moi.

J'ai 26 ans et déjà un burnout à mon actif.

"Six mois de harcèlement et d'humiliations"

Atteintes à la dignité, bore-out, Contrat, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression, Problèmes d'éthique

J'ai 30 ans, un Master 2 en droit, et je travaille dans la fonction publique en tant que contractuelle depuis 2013.

Pendant ma dernière année d'études j'ai été stagiaire à l'hôpital. Un stage de 6 mois, 6 mois de harcèlement et d'humiliations quotidiennes de la part de la chef du service. Une personnalité reconnue dont la passion était de tyranniser les stagiaires. C'est long 6 mois, surtout quand on est pas payé, surtout quand le stage est la dernière clé pour valider son diplôme. Il m'a fallu plusieurs mois pour m'en remettre.

Après j'ai eu mon premier vrai poste, dans une université, avec une équipe bienveillante, 2 ans et demi de bonheur professionnel.

J'ai voulu changer de poste... Un poste factice, je n'ai pas de travail. La hiérarchie m'a menacée dès mon arrivée, si je fais un pas de travers, ils briseront ma carrière. Je me fais discrète, je cherche un nouveau poste, je m'occupe, je m'interroge sur le monde du travail, et l'incroyable violence que l'on peut y trouver.

J'essaye de minimiser l'angoisse, de passer le temps sans le gâcher, j'en parle avec des proches qui vivent ou ont vécu des situations similaires.

Je n'arrive pas à me lever le matin, et je prie pour qu'ils mettent fin à la période d'essai, je fais tout pour éviter le conflit.

Le plus terrible dans tout ça, c'est que je travaille dans la déontologie et la recherche...

"J'ai fait une croix sur ma vie personnelle"

Aliénation, Atteintes à la dignité, Magouille, Maladies/accidents professionnels, Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail

Je voudrais moi aussi vous faire part d'une certaine expérience rencontrée au travail.

Tout d'abord, je suis technicienne de laboratoire, je fais du contrôle qualité sur les produits alimentaires comme pharmaceutiques.

Je suis rentrée dans un gros groupe pharmaceutique fin 2013.

Je n'ai vraiment pas eu de souci avec mes collègues et responsables, j'ai eu de la chance de trouver ce long CDD de 18 mois qui manquait à mon CV chargé de courtes missions.

Le prix de ce dernier fut la signature (obligatoire) d'un avenant mentionnant que mes horaires pouvaient, je cite,

varier du lundi 00 :00 au dimanche 00 :00 en incluant les jours fériés

Je devais en effet, effectuer mon travail en horaires 15 :00-23 :00 et éventuellement revenir en astreintes jusqu'à 05 :00.

Tous cela à cause de tests effectués en production par l'équipe de nuit et qui doivent absolument être analysés dans les 4 h qui suivent par un technicien microbiologie.

D'ailleurs étant seule au laboratoire, je me devais de prévenir chaque soir le gardien de nuit afin qu'il me téléphone toutes les heures pour savoir si tout va bien (il n'y a personne aux alentours pour voir si je fais un malaise), système stupide mais on ne pouvait faire autrement.

C'est ainsi que je pouvais me retrouver à attendre des heures presque chaque nuit, devant le téléphone à me demander si je pouvais dormir après une journée de 7h.

L'astreinte s'appliquait tous les jours, de tous les mois, sans rotation (et non c'est tellement aléatoire qu'une personne suffit). Je devais appeler la production pour savoir à peu près l'heure de fin de leur tests afin que je puisse retourner au travail, et ce à 2-3-4 h du matin...

Je me demandais même si je pouvais dormir, trop peur d'être trop fatiguée pour me réveiller.

Heureusement, cela ne se produisait pas tout le temps, mais une nuit, j'ai dû revenir

et j'ai dormi 5 heures et je suis revenue la nuit suivante où j'ai dormi à nouveau que 5 heures.

Le jour d'après, complètement fatiguée et sachant que j'allais devoir refaire la même chose les deux nuits suivantes, j'ai appelé à l'aide à mes collègues qui ont appelé les équipes pour leur dire que je n'allais pas pouvoir assurer vu mon niveau de fatigue cumulé.

Mais ces horaires farfelus ne s'arrêtaient pas là car je suis restée comme ça 6 mois, jusqu'à ce que je fasse du mardi au samedi puis du mercredi au dimanche (toujours en astreintes tant qu'à faire). Pour ensuite passer du lundi au mercredi 15 :00-23 :00 puis du jeudi au vendredi 21 :00-05 :00, pendant 1 mois.

C'est fou comme le corps s'habitue mal au changement, même couchée à 05 :00 j'étais debout à 10 :00.

Pour finir, j'ai fait du 17 :00 – 2 :00 puis 16 :00 – 00 :00 durant les derniers mois qu'ils me restaient

Mon cas n'était pas dramatique, j'étais quand même bien payée en heures supplémentaires, de nuit, astreintes, ect...

Mais j'ai quand même fait une croix sur ma vie personnelle, surtout sociale pendant presque 18 mois car je vivais à ce moment là seule chez moi, et au travail, les collègues étaient en horaires journée.

Juste pour une question d'horaires, je me suis retrouvée exclue...Je vaut mieux que ça.

Quitte à être exclue, autant être au chômage, là au moins je peux dormir...

Tout ce qui n'est pas vital est reporté, oublié.

Culpabilisation, Heures supp', Pression, Rythmes/horaires du travail, Stress

C'est un peu long, c'est un peu chiant mais c'est ma souffrance de soignante... je la cache sous mon attitude légère mais elle est bien là malgré ma démission.....

J'aime mon métier.

Écouter, apaiser.

Poser une main, réconforter.

Apporter de la gaieté.

Parfois proposer, changer une ampoule, régler la télé...des petits riens qui illuminent les visages, changent une journée, brise la solitude.

Mais on n'a pas le temps.

Chaque réveil entraine une spirale.

Se lever VITE.

Déjeuner VITE.

Prendre la voiture déjà trop tard...

Enchaîner.

Patients, soins, histoires de vie....

Ne rien oublier.

Planifier.

Aller vite et bien, sourire.

Mais ne plus rien voir.

Qui est cette personne? qu'a-t-elle été? qu'est elle encore?

On ne peut pas voir.

Cachets donnés, ventre piqué, jambes emballées...

Infirmière déjà partie...

Déjà ailleurs à affronter le vide de ces vieilleries que la vie n'habite plus vraiment et dont la mort ne veut pas encore.

Comment rester présente?

Comment rester dans la joie?

Comment résister à la colère?

Comment irradier la joie quand la spirale nous brise à feux doux chaque jour.

Comment soulager le mal être des patients quand on est capable de suffoquer dans son manteau que l'on a pas quitté pour gagner une fraction de secondes.

Quand on est capable de se brûler les mains au gel hydroalcoolique pour ne pas les laver encore.

Comment supporter d'attendre qu'une porte s'ouvre quand chaque minute creuse encore le retard pris.

Comment prendre soin quand on ne peut pas écouter sa propre faim, sa propre soif ?

Pas de siestes possible.

Pas de coupures.

On avale ce qu'on a bien eu le temps de préparer avant, en répondant à un e-mail.

En pensant à la soirée de soins qui sera vite là.

La vaisselle s'empile, tout ce qui n'est pas vital est reporté, oublié.

Pas le temps et tant pis si l'environnement devient hostile.

Il faut facturer !

Stresser pour ces soins que l'on arrive pas à se faire payer.

Combien chaque jour d'ordonnances mal faites, de cartes vitales non données, de soins non cotables.

On devrait retenir les sourires, les situations de joie.

Au lieu de ça on n'enrage contre ce système qui paye un acte à taux plein et brade à partir du 2^{ème}.

Je n'ai plus envie de presser mon âme pour faire rentrer en 5 heures de soins 20 à 30 patients.

Compacter,

Courir.

Décompter 5 . 4 . 3 . 2 . 1 fini? non nouvel appel il faut y retourner... aller au labo...

Se garer plus proche pour gagner du temps.

Être tenté de bâcler un soin pour combler le retard, et culpabiliser....

De la tension non prise, du dossier non rempli, de la main tendue non accueillie.

Ne plus arriver non plus à prendre du recul quand une famille va mal et t'engueule pour rien, plus la force d'entendre les reproches des gens excédés par le système de soin.

Plus la force de sentir les jugements sur mon travail, de ne pas avoir de soutien de l'équipe car toutes les tournées sont chargées.

Plus la force de négliger mon fils, mes amis, ma maison....

On fait peu de jours.

Le planning est rêvé.

Mais du cauchemar de ces jours de travail, mon corps met de plus en plus de temps à émerger.

Peu à peu je sens que mon espace devient stérile de beauté et de vie.

Dans ces jours, mon cœur saigne et il empoisonne encore plus mon quotidien au travail.

Emprisonnant mes sourires au plus profond de moi.

J'ai une peur bleue de cette solitude qui m'enferme et du rouleau compresseur qui me broie.

Nous allons vers une médecine à double vitesse : une pour les riches et une pour les pauvres.

Compétition, Dévalorisation, Discriminations, Précarité, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Sexisme

Je suis en médecine. Vous allez peut-être vous dire oulala les privilégiés pourquoi un témoignage, je vous laisse lire la suite.

Je passe sur les 4 années à mi temps à l'hôpital payés : rien en 3ème année, 100€/mois en 4ème, 150€ en 5ème et 225€ en 6ème. Nous sommes là pour apprendre bien que certains services ne tournent pas sans nous. Vous constaterez que nous sommes quand même les stagiaires les moins bien payés de France, ce qui directement sélectionne les personnes pouvant faire médecine : pas les plus motivés, ni les plus humains mais les plus privilégiés.

Je passe aussi sur le sexisme à l'hôpital omniprésent et complètement libéré : se faire traiter de salope parce qu'on est arrivée en retard, entendre ouvertement que c'est un service qui n'embauchera pas de médecin femme : c'est chiant elles font des gosses... Je pourrais écrire des pages là dessus.

Je passe aussi sur le poids de la hiérarchie toute puissante à l'hôpital qui permet absolument tout à des médecins chefs inhumains.

Je passe sur le fait que les étudiants en médecine apprennent souvent que toute personne n'étant pas médecin est une merde.

Je passe sur l'omniprésence des laboratoires pharmaceutiques dans certains services, avec tous les conflits d'intérêts que ça comporte.

Je passe sur les réels problèmes organisationnels à l'hôpital où l'optimisation, la réduction de la main d'œuvre et la réduction des couts sont appliqués ici comme ailleurs au dépend des patients. Sauf qu'ici c'est un lieu où nous sommes censés vous soigner et que maintenant nous devons faire de la rentabilité. La T2A : tarification à l'activité, une catastrophe pour la qualité des soins.

Dans la ville où je suis, j'ai appris qu'ils allaient fermer des services de réanimation à l'hôpital public faute de moyens. La demande reste élevée. C'est donc l'hôpital privé d'à côté qui en ouvre un. La réanimation ne devrait pas être ailleurs que dans le public.

Nous allons vers une médecine à double vitesse : une pour les riches et une pour les pauvres, ça me désole.

Pour fuir un petit peu tout cela mais surtout parce que c'est ce pourquoi j'ai fait médecine, je serais médecin généraliste. Ici aussi, surprise, la rentabilité s'est invitée.

Les médecins généralistes ont une ROSP : Rémunération sur Objectifs de Santé Publique, qui est censée contrebalancer la non revalorisation du prix de la consultation depuis plusieurs années. Ça pourrait être bien sauf qu'un certain nombre "d'objectifs de santé publique" ne sont pas des objectifs de santé publique mais de rentabilité teintés de conflits d'intérêt avec l'industrie pharmaceutique : avoir un certain taux de vaccination parmi sa patientèle, un certain nombre de femmes dépistées du cancer du sein... Certains sont clairement scientifiquement contestables.

Le médecin est donc tenté de se dire qu'il lui manque un certain nombre de vaccinés, de dépistés ou autre pour l'objectif fixé par la ROSP. Il propose non plus en fonction des besoins des patients, mais d'un objectif à obtenir.

C'est comme ça que deviennent des chiffres, des pourcentages à soigner.

Le pire c'est que vous payez aussi pour ça, vous vous en rendez moins compte que lorsque vous faites le chèque directement au médecin, mais c'est bien vous qui payez quand même.

Dernière mauvaise nouvelle : ils discutent d'y ajouter les arrêts de travail à cette ROSP : vous avez une angine c'est maximum 3 jours d'arrêt de travail, une grippe : 5 jours pas plus. Les variabilités, les difficultés individuelles, peu importe, vous devez des chiffres, des objectifs.

La réalité en médecine générale c'est "j'ai une angine ET mon chef me fait faire des heures supplémentaires, je suis épuisé", nous vous arrêtons 7 jours et non 3, pour essayer de contre balancer. C'est déjà de moins en moins possible, mais là ça va devenir impossible.

J'ai le sentiment que la loi travail avec tout ça, vous serez cernés de tous les côtés, nous serons impuissants à voir votre santé se dégrader.

Les intérêts des puissants, de l'industrie pharmaceutique sont apparemment bien supérieurs à nos vies, notre santé...

Voilà, je dresse un tableau noir mais je ne suis pas très optimiste. Je serais médecin généraliste dans très peu d'années, je suis probablement privilégiée parce que assurée d'un boulot mais j'ai peur de la médecine que je vais devoir exercer. J'ai peur pour vous parce que définitivement on vaut mieux que ça.

"Ce jour là a été la fois de trop."

Abus de pouvoir, Aliénation, Culpabilisation, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Maladies/accidents professionnels, Pression, Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail, Stress

J'ai la trentaine. Ça fait huit ans que je travaille dans cette boîte. Ou plutôt travaillais, car, oui, après plus de deux ans de souffrance, de doutes, de remises en question, j'ai fini par jeter l'éponge, et m'en aller.

Mon histoire commence en 2008. Après un stage de 6 mois dans une pharmacie, fraîchement diplômé de la fac, mon patron me propose de rejoindre l'équipe en me proposant un poste de pharmacien adjoint. Je me retrouve donc, du jour au lendemain, propulsé du niveau hiérarchique le plus bas à celui de numéro 2. Donc juste en dessous de mon patron, qui, à diplôme équivalent, est le propriétaire du fonds. Et juste au dessus de mes collègues qui, hier encore, m'avaient formé jour après jour...

Évidemment, au début, tout se passe bien. Petite boîte, ambiance familiale, équipe sympathique, premier boulot. Rien a redire. Et puis, dans l'euphorie du moment, on rend service dès qu'on peut. Quand un collègue est un peu souffrant. Quand il manque quelqu'un pour faire une garde. Quand il faut prendre sur son temps perso pour aller faire des livraisons avec son véhicule perso pour aller apporter ses médicaments à une petite mamie...

Et puis le temps passe... Et si l'expérience se forge, les responsabilités et les tâches s'accroissent également.

Pendant ce temps, le chef est de moins en moins présent dans sa boîte. Et avec un patron absent, pas de communication et pas de management. Le patron est invisible le plus clair du temps et ne se rend pas compte de la situation... Un congé maternité ? L'équipe arrivera bien à absorber la charge de travail ! Une garde qui commence à 21h qu'il n'a pas envie de faire ? On prévient l'adjoint que c'est lui qui se la coltine à 19h30 ! Un deuxième congé maternité ? Si l'équipe a réussi à faire face au premier congé, elle arrivera bien à s'accommoder du deuxième !

Bref, la situation allait en s'empirant. Les petits pépins d'hier se transformaient en problèmes qui s'accumulaient.

Avec une équipe amputée de deux personnes, je n'ai pas pris de vacances pendant presque une année. Pour compliquer cette situation, je m'occupais de la gestion des stupéfiants et traitements de substitution. Une tâche moralement dure : beaucoup de patients toxicomanes à suivre, des rapports quotidiens compliqués avec des patients insistants, des insultes et des menaces, un stock délirant à suivre,...

J'ai plusieurs fois tiré la sonnette d'alarme en allant voir mon chef. Selon lui, la

situation n'était pas aussi noire que je la décrivais. Je vivais mal la situation parce que j'avais un problème d'organisation et que je prenais les choses trop à cœur. Je n'avais pas le droit d'être fatigué, je n'avais que 27 ans à l'époque. Et de toute façon, j'étais cadre. Donc je ne devais pas compter mes heures et être exemplaire auprès de mes collègues. Et puis, je ne pouvais pas décevoir laisser les patients à l'abandon.

La situation s'est empirée pendant quelques mois. J'avais beau soulever les problèmes, les expliquer, toujours le même discours. Aucune proposition constructive pour faire avancer les choses. Je ne me sentais pas écouté. J'avais changé de comportement. Je devenais agressif, méchant, irritable. Chaque semaine apportait son lot de problèmes qui s'accumulaient.

Et puis ce qui devait arriver, arriva.

Mon chef sortait régulièrement de son bureau pour venir me demander de servir au comptoir. Chose que j'étais déjà en train de faire, la plupart du temps. Attitude qui m'agaçait au plus haut point...

Ce jour là a été la fois de trop. J'avais accumulé trop de frustration et de colère...

J'ai pris mon stylo et je me le suis planté dans le bras. Et j'ai recommencé. Une fois. Deux fois. Dix fois. Je me suis tailladé le bras une dizaine de fois...

Et j'ai continué mon travail comme si de rien n'était... Je suis retourné servir les patients avec mon bras en sang. En tout, j'ai du refaire la même chose six ou sept fois. Toujours de la même manière. Je ne me cachais même pas. Je me charcutais devant mes collègues et je continuais mon boulot comme si de rien n'était, avec mes vêtements tâchés de sang.

Peu de temps après, les insomnies sont arrivées et j'ai quand même fini par aller voir le médecin. Il m'a arrêté deux semaines. Je pensais que j'allais pouvoir prendre du repos, mais le pire allait arriver. Les appels téléphoniques quotidiens pour savoir quand j'allais revenir. Les discours culpabilisants sur ton manque d'implication pour la boîte. La menace de te passer à mi-temps. Et surtout, l'accusation de trahison constante pour avoir osé te mettre en arrêt-maladie...

Après cet arrêt maladie, les choses n'ont plus jamais été les mêmes... On attendait simplement de moi que je prenne mon service, reste au comptoir pendant toute la journée. Rien de plus. On ne me demandait pas mon avis, on ne m'écoutait pas quand je proposais des idées.

J'ai quitté cette boîte depuis.

J'ai demandé de l'aide à mon toubib, à la médecine du travail, à l'inspection du travail. J'ai été jusqu'à demander un bilan de compétences. J'étais tellement dégoûté et aigri de ce travail que je voulais changer d'orientation...

Aujourd'hui, je suis toujours assistant. J'ai réappris à aimer le boulot que je fais.

Mais j'ai surtout compris que si j'étais arrivé dans cette situation, c'était avant tout de ma faute. J'en avais fait plus qu'on ne m'avait demandé, j'ai toujours dit oui, j'ai toujours été présent, parfois aux dépens de ma vie privée, et j'ai toujours été conciliant.

Face à un patron qui ne me respectait pas, ces « atouts » se sont retournés en arme contre ma propre personne.

Aujourd'hui, je suis beaucoup plus serein, parce que je ne dis pas toujours oui. Je ne me laisse plus faire. Et j'ai toujours la convention collective à proximité pour rappeler mes droits...

Si j'ai voulu témoigner, c'est pour apporter mon soutien à ceux qui se reconnaissent dans ce qu'ils viennent de lire.

J'ai compris, trop tard, l'inutilité de mes coups de colère et de mes automutilations. J'avais tellement l'impression de ne pas être compris, ni même écouté, que j'ai employé des moyens extrêmes pour le faire comprendre aux autres. Et pour quel résultat ? À part une collègue qui a remarqué mes agissements, personne autour n'a vu (ou voulu voir...) mon mal-être quotidien.

Cette situation m'a éclaboussé jusque dans ma sphère privée : problèmes de santé, agressivité avec les proches, diminution des interactions sociales,...

Je ne ferai plus piétiner.

Un travail, quel qu'il soit, n'a pas à vous faire endurer ce que j'ai pu subir.

Nous valons mieux que ça !

"On sent tout le monde stressé, inquiet, pressé."

Aliénation, Atteintes à la dignité, Pénibilités sensorielles/physiques

Il y a maintenant 10 ans, je venais d'avoir mon baccalauréat et je débutais mes études universitaires. L'été, c'était l'occasion de travailler pour mettre un peu d'argent de côté pour le reste de l'année. J'ai trouvé un job d'un mois dans une blanchisserie inter-hospitalière, que j'ai retrouvé les deux années suivantes.

La première année, je découvre le service nettoyage à sec. Il s'agit de réceptionner, laver, repasser et plier le linge des résidents des centres hospitaliers de la région. Concrètement, on plie des piles de vêtements pour en faire d'autres piles parfaitement stables, des piles de t-shirts, de pulls, de pantalons, de pyjamas... La nuit, je vois mes mains plier des slips kangourou en série. De temps en temps, on repasse un costume et quelques chemises très élégantes : le patron nous confie une partie de son linge.

L'ambiance est agréable cependant. Nous sommes toutes autour d'une table, Chérie FM en fond, et nous discutons beaucoup, notamment de nos problèmes de dos et de circulation à force d'être toute la journée debout.

J'ai toujours un livre dans la poche de ma blouse. Je viens de découvrir Nabokov et il ne me quitte plus, à chaque pause je lis ! Mes collègues me charrient un peu, les livres leur paraissent contraignants et ennuyeux. Notre contremaître finit par m'avouer qu'elle a de gros problèmes avec la lecture. Elle n'a jamais pu aider son fils à faire ses devoirs. Quand elle reçoit des courriers de la direction, elle les fait lire par son second pour être sûre d'avoir tout compris... Ma première rencontre avec ce monde ouvrier me fait réaliser ma chance de faire des études.

La deuxième année, changement de service, je découvre le "linge plat". Un des postes consiste à réceptionner les alèses et draps fraîchement lavés pour en accrocher deux angles à un rail qui les fait ensuite circuler au plafond jusque dans une machine qui les sèche, repasse et plie. Sous le ballet fantomatique des draps suspendus, les hommes poussent des chariots de linge et les femmes font les petites mains. Les draps arrivent sur un tapis roulant. Il faut saisir rapidement le drap, trouver un coin, puis faire glisser la largeur du tissu entre nos doigts jusqu'à trouver l'autre coin et le fixer à la machine. A force de manipuler ainsi le linge mouillé, la pulpe de mes doigts devient rouge, j'ai presque la chair à vif au bout d'une semaine. Personne ne semble pourtant travailler avec des gants. A 8h, le patron passe serrer la main de tous ses salariés. Il connaît même les prénoms des étudiants saisonniers, la plupart sont les enfants de ses employés. Je lui pardonne de m'avoir fait repasser ses chemises l'année passée.

La troisième et dernière année, de nouveau le linge plat... Mais on me prévient : "L'ancien patron est parti à la retraite, tu vas voir, ce n'est plus du tout la même ambiance". On sent tout le monde stressé, inquiet, pressé... De temps en temps, depuis la mezzanine, derrière une vitre, on voit pointer la figure d'un homme en chemise qui regarde fourmiller son petit monde, il prend rarement le temps de descendre cependant.

Et puis un jour, il l'a fait... pour moi. Deux jours plus tôt, j'avais fait une bourde, et pas une petite. Alors que je réceptionnais les draps à la sortie de la sècheuse plieuse, je ne m'étais pas rendu compte qu'une partie de la machine dysfonctionnait et que les draps qui y entraient n'en sortaient plus. Le temps que je m'en inquiète et que j'ose appuyer sur le terrifiant bouton STOP, qui aurait interrompu le sacro-saint "rythme à tenir", une cinquantaine de draps y étaient coincés. C'était la première fois que je voyais ma contremaître en colère. Elle a dû escalader la machine, sortir les draps elle-même et ils ont tous dû être relavés. Voyant l'état de culpabilité et de honte dans laquelle mon erreur m'avait mise, elle est venue me rassurer une fois sa colère passée. C'était une femme adorable. Elle n'a même pas eu besoin de me faire des remontrances, j'étais tellement mauvaise envers moi-même que je suis devenue super maniaque de la surveillance de la machine. Je comptais désormais les draps qui rentraient et qui sortaient et je lorgnais systématiquement sur un miroir qui me permettait de voir l'intérieur de la machine et d'éventuels blocages. Et c'est là que le patron a décidé de venir mettre son nez là dedans...

Les yeux rivés sur la machine, j'aperçois au loin le patron en grande discussion avec ma contremaître. A la façon dont on me regarde, je me doute qu'on parle du précédent incident. Je continue consciencieusement de réceptionner les draps, de les ranger par piles de 10 sur les chariots et je m'attends au pire... Qui ne manque pas d'arriver. Le patron vient à ma rencontre et soudainement m'accuse d'être en train de dormir sur mon poste. Pardon? Je ne comprends pas? "Je vous ai vu à l'instant, vous aviez les yeux fermés" Pardon? "Là, à l'instant, j'étais en face en train de parler à votre contremaître et je vous ai vu dormir!"

Stupeur, incompréhension, colère!! Il aurait pu me reprocher tant de choses! D'avoir bloqué la machine il y a deux jours, d'avoir toujours un livre dans la poche même sur mon poste, mais de dormir? Là? Maintenant que je ne lâchais plus la machine des yeux? Certainement pas! Et c'est exactement ce que je lui ai répondu : "Non, certainement pas, je ne dormais pas! _ Vous me traitez de menteur? _ Prenez-le comme vous voulez, je dis juste que vous avez tort. Maintenant excusez-moi, mais j'ai du travail". Et je suis retournée à mes piles de draps... 10 ans, et à y repenser j'en ai encore des frissons de colère.

J'ai eu le droit ce jour-là de remplir mon évaluation annuelle en avance. Elle se faisait d'ordinaire en fin de contrat pour savoir s'il pourrait être reconduit l'année suivante. Ma contremaître m'a très bien évaluée partout, sauf sur ma conscience professionnelle qu'elle a jugé moyenne (c'était sans doute vrai, je m'ennuyais au plus haut point sur ces

machines) et sur mon respect de la hiérarchie, qu'elle a jugé très mauvais. C'était la première fois que je recevais une telle remarque. J'avais toujours été une personne des plus respectueuses... de la hiérarchie comme de n'importe qui... En fait, j'avais toujours respecté les gens respectueux. Cet homme n'en faisait pas parti. Et j'estimais que je valais mieux que ça.

Je dois m'occuper de deux services.

Conditions insupportables, Contrat, Heures supp', Législation, Licenciement, Magouille, Pression, Rythmes/horaires du travail, Santé

Je suis en contrat d'aide à l'emploi (CAE) dans un CHU hospitalier. Et mon contrat est un contrat qui ne fait qu'évoluer. Ma mission initiale est de faire du ménage, puis après de l'aide au repas (pour personnes âgées) est mis en place, puis après faire des soins !! Dans le but de passer un concours d'Aide Médico Psychologique (AMP).

J'ai donc un service dont je dois m'occuper soit 40 chambres et 15 offices !! Sans compter quand il y a des décès ou des départs, il faut que je fasse la désinfection de la chambre en question.

Et donc le service au dessus du miens, il y avait un CAE qui faisait le même travail que moi sauf que lui avant 43 chambres et 15 offices.

Il s'est donc fait viré (accumulation de soucis au travail enfin bref) et je dois m'occuper des deux service désormais. Soit 83 chambres et 30 offices, tout ça en 5 jours !! Et si je n'arrive pas à faire le nombres de pièces correctement, je risque de me faire virer à mon tour.

Je fais 35 heures/semaine et je dois faire le travail de deux !!

« Elles m'ont fait vivre ce qu'elles vivaient chaque jour. »

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Maladies/accidents professionnels, Précarité, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Situations/injonctions paradoxales, Violence physique

Je ne sais pas vraiment si ce témoignage est important. Au moins, je l'espère, il me fera du bien. Les vôtres m'en ont fait, c'est pour cela que je souhaite contribuer un peu, à ma manière.

Je suis dans une formation particulière, celle d'infirmière. Je suis à la fin de mes études. Je termine.

J'arrive en 2013 dans une formation où le travail d'équipe est valorisé, la bientraitance mise en avant, où des valeurs humanistes sont délivrées. Les cours sont difficiles, mais ça va, je tiens le coup. La première année ce sont des cours avec 15 semaines de stage dispatchées sur l'année. La deuxième, 20 semaines de stages. Et la troisième 25 semaines. La première année on apprend beaucoup à faire des soins de nursing (aide à la toilette, aide au repas etc) puisque ceci fait partie intégrante de notre rôle propre infirmier. Parce que oui, ce qu'il faut savoir c'est qu'il y a un rôle propre (ce qu'on peut initier de nous-même) et le rôle prescrit (nos actes découlent d'une prescription médicale). Au niveau des rémunérations, nous touchons à peu près 120 € pour 1 mois de stage en faisant 35h/semaine en première année, 130€ en deuxième et 150€ en troisième année.

J'arrive pour mon premier stage dans une maison de retraite, enfin, un EHPAD (établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes). Il y a 60 patients, une infirmière et 4 à 6 aides-soignantes par quart. Le matin l'infirmière prépare les traitements, elle fait les prises de sangs, les insulines, les dextros (petit test où l'on fait une piqure dans le doigt pour voir le taux de sucre dans le sang chez les diabétiques), les pansements, elle prend des rendez-vous avec le médecin, elle s'occupe de tout l'administratif. Chez des personnes âgées dépendantes autant vous dire qu'il y a énormément de soins. L'infirmière, je ne la croisais jamais, je restais uniquement avec les aides-soignantes.

Enfin, du coup, les aides-soignantes ne la croisaient pas non plus. J'étais donc avec ces aides-soignantes qui devaient m'apprendre à effectuer des toilettes dans les règles de bonne pratique. Une toilette c'est quoi, c'est 30 à 40 minutes où vous prenez le temps de vous occuper d'une personne, une personne nue qui a besoin de vous et qui vous fait confiance. Je me suis confrontée à quoi. A des soins qui n'en étaient plus, du rendement, 10 minutes pour s'occuper d'une vieille dame grabataire « Oh, on ne fait pas

les jambes on les a fait y'a deux jours ». Je ne peux pas les blâmer, comment auraient-elles fait ? Elles étaient cassées, partout. Elles ne discutaient quasiment pas avec ces personnes. Alors moi aussi je m'y mets, je me fais réprimander parce que je mets 30 minutes « tu vas faire comment quand tu seras infirmière ? ». Premier stage, premier apprentissage, je suis déçue, j'ai envie de pleurer. On me reproche de discuter avec mes patients ; « Quand tu seras partie après c'est à nous qu'elle va demander de parler, faut que tu le comprennes ça. ». Toutes les aides-soignantes me refilent leurs toilettes. Elles ne m'ont rien appris en échange. Viens le jour de mon évaluation, c'est catastrophique. L'aide-soignante qui m'a « tout appris » s'offusque en s'exclamant devant mes formateurs que ce n'est pas comme ça qu'elle m'a formé. Oui, elle ne m'a pas formé, je n'ai rien appris. J'ai fait un boulot qui n'était pas le mien, sans rien apprendre pendant 5 semaines, juste pour décharger des gens trop fatigués. Je suis stagiaire.

Troisième stage, l'un des plus horribles de tous. Je dois valider mes soins d'hygiène afin de pouvoir être encadrée par les infirmières. Il n'y a pas de cadre de santé à ce moment-là dans le service (infirmière spécialement formée à manager les équipes, c'est la supérieure du service, elle gère un peu tout et notamment les étudiants.). Je tombe avec une aide-soignante, B. Elle me dit que mon travail est de qualité, qu'elle aimerait que je fasse deux semaines avec elle avant de passer avec les infirmières. J'apprécie les soins d'hygiène, ça me permet également d'en apprendre davantage sur l'organisation du service. En attendant, j'effectue plutôt un travail de salarié puisque je ne suis plus encadrée. B ayant vu la manière dont je me débrouille, elle me laisse seule, je l'aide à faire son travail. Le dernier après-midi de ma deuxième semaine je tombe avec F, elle est dure avec moi. Je prends ça pour de l'exigence. J'essaie de faire au mieux. Elle me demande alors de ranger le linge (une pile immense à faire pâlir n'importe qui) se composant de deux chariots plus hauts que moi remplis de draps, de taies, de sacs eux-mêmes remplis d'autres sacs. Pendant ce temps, F va fumer sa cigarette avec une autre collègue. Je range, je cours, je fais. Au bout de 20 minutes, F revient avec sa collègue. Cette dernière me dit que F est en retard pour préparer et distribuer les plateaux repas des patients. Pas peu fière de mon travail, le dernier drap en main je lui dis « Je range le drap et je vais aider F. ». Je l'entends tourner les talons en criant que je suis une incapable et que si je ne suis pas capable de suivre un ordre je n'ai rien à faire ici. Je suis choquée. Je me dirige vers la salle où l'on prépare les plateaux repas et je les entends m'insulter, me dénigrer. Je prends mon courage à deux mains, je vais les aider. Cette F m'empêchera par la suite de passer avec les infirmières. Cette même personne me bousculera, m'humiliera pendant 3 semaines de plus. Elle dira à ses collègues que je suis un danger pour les patients, me faisant faire toutes ses toilettes seules pendant qu'elle mange, discute avec ses collègues, fume des cigarettes et joue sur son téléphone. Une infirmière est venue me voir « On sait comment elle est avec les étudiants, on ne peut rien pour toi. ». Une de mes formatrices vient me voir à mi stage. Je m'effondre. Elle me conseille d'en parler à la cadre du service. Elle venait d'arriver 2-3 jours auparavant. Après tout, selon ma formatrice, j'étais là pour un mois, je faisais donc parti intégrante de l'équipe. La

réponse de la cadre « Vous ne faites pas parti de l'équipe, vous n'êtes là que pour un mois, c'est un mauvais moment à passer. ». Je suis face à deux discours contradictoires, j'essaie de me dépatouiller, personne ne peut m'aider. J'essaie même d'en parler à F, elle me dira que tout va bien, 5 minutes avant de m'envoyer un stylo au visage devant toute l'équipe et même la cadre qui ne broncheront pas.

Troisième année. Un autre stage en EHPAD. Ce coup-ci, je fais le travail de l'infirmière. Elle, elle reste dans son bureau, je ne sais pas ce qu'elle y fait, elle doit en profiter pour effectuer tout l'administratif. Je m'occupe des 40 patients seule, tous les jours. En plus de ça, alors qu'elle, elle ne peut le faire par manque de temps, comme je suis étudiante, je fais 3 toilettes complètes auprès de patients très dépendants. Je cumule alors deux postes. Les aides-soignantes se disputent à cause de moi ; les trois toilettes que je fais sont dans le même couloir et déchargent donc la même équipe. Je ne suis donc que ça ? Quelqu'un qui vient ponctuellement décharger des gens ? Je pensais être étudiante, prête à apprendre, à développer des compétences afin de faire un métier qui me plait.

Au final, ce que j'ai appris, c'est que stagiaire signifie punchingball. Déchargez-vous nous sommes là pour ça puisque nous n'avons aucun droit à faire valoir et puisque de toutes façons c'est vous qui détenez l'avenir de nos études entre vos mains. Le pire de tout, c'est que, parmi mes amies, je suis celle qui a le moins « pris dans la gueule ».

J'ai 22 ans, je pleure souvent, j'ai des cernes jusqu'aux genoux, j'ai mal au dos, mes jambes me lancent, je suis parano dès lors que j'ai un nouveau stage, j'ai appris à ne pas être moi-même, je suis constamment fatiguée ; en bref, j'ai fait une formation professionnelle.

Je n'en veux plus aux personnes qui m'ont fait souffrir pendant cette formation. Elles m'ont fait vivre ce qu'elles vivaient chaque jour. J'en veux au système qui ne nous protège pas, étudiants, qui ne protège pas ses soignants. Je plains ces pauvres infirmières et aides-soignantes qui ne sont jamais en nombre, je les plains d'en être réduits à se décharger dès que possible. Au final, c'est un métier qui me plait, que je rêve de faire, il n'y a pas eu QUE de mauvais moments, mais comme bien souvent, ce sont eux qui prennent le pas sur tout le reste. Mais je me demande alors pourquoi je suis déjà moi aussi cassée alors que ma vie professionnelle n'a pas commencé. J'ai peur. Je suis infirmière dans 2 mois. Ce qui me détruit c'est que tout est encore une question de moyen. Pas assez de matériel, pas assez d'employés. Et pourtant nous soignons des gens. C'est à mon sens l'une des choses les plus importantes, la santé.

Étudiante infirmière en deuxième année

Contrat, Heures supp', Législation

Étudiante infirmière en deuxième année, je vous laisse ici mon témoignage sur la situation imposée aux personnes qui se forment à ce métier.

Outre la valeur "morale" qu'on accorde au métier, il s'agit avant tout d'accorder à des gens un diplôme du supérieur de grade licence, par une formation qui est la plupart du temps fournie par les établissements de santé publique ou certaines associations (la croix rouge par exemple). En aucun cas, cette formation n'est gratuite. Jamais. Nulle part. Et sûrement pas dans le secteur publique.

Beaucoup d'histoires d'argent:

D'abord, un concours, entre 100 et 200€ pour une inscription. Pas de garantie de réussite bien sûre, sinon ce ne serait pas un concours. Mais ça encore, ça se peut se concevoir.

Ensuite, frais d'inscriptions à l'Institut de Formation en Soins Infirmiers (IFSI) dans lequel on est accepté, 185€. Fixé par le ministère. On considère que ça correspond au coût d'inscription en université.

39,10€, inscription à la faculté de médecine du secteur, bien que tous les IFSI ne fassent pas bénéficier de cours de fac à leurs étudiants (ce n'est pas mon cas, j'ai effectivement des cours de fac).

Enfin, entre 7000 et 8000€ l'année d'enseignement. Oui oui, dans l'année. Pas les 3 ans. l'année. Certaines exceptions, bénéficiaires du RSA, demandeurs d'emplois depuis plus de 3 mois, c'est pris en charge par la région, au cas par cas. En effet, je ne les payes pas de ma poche, ça c'est la région qui me finance. En gros, de l'argent de l'état qui repasse dans la poche de l'état. Mais pour tous ceux qui ne rentrent pas dans ces cases, et ça à failli être mon cas, on passe à la caisse. Aller, entre 21 000 et 24 000 € de dettes pour les étudiants qui ne rentre pas de certaines cases avant même de commencer à bosser!

Et bien sûr, de l'achat de matériel de cours, plus du matériel spécifiques, de type pinces kocher, stéthoscope, montre à trotteuses, tensiomètre manuel, badge pro, etc etc... On arrive dans les 200, 300€ par an.

Pour ceux qui n'ont pas la chance d'avoir un IFSI qui leur prête des tenues, il faut se fournir en tenues professionnelles par ses propres moyens, donc encore entre 100 et

250€ en fonction du nombre, de la corpulence et de la qualité des tenues choisies. Et gare à ne pas prendre de poids! Le sergé coton blanc, c'est transparent, et pas élastique.

Rien que ça, c'est déjà pas mal.

Temps de travail et stages:

En IFSI, on effectue un nombre important de stage, 525 heures en 1ère année, 700 en 2ème et 875 en 3ème, découpés en période de 5 semaines sur différents lieux, qui bien sûr, n'ont pas à vous payer. C'est l'établissement de santé qui vous forme qui s'en occupe.

Pour ma première année, j'ai été payée 345€. Pour 525 heures travaillées. Au moins de juillet 2016, 2 mois après la fin de mon dernier stage.

J'ai fait la calcul: 0,65€ l'heure.

Sur ma fiche de paye, reçue début octobre 2016 il y a indiqué que j'ai travaillé 151,67 heures. ",67"? Ben merde. Je suis impressionnée. Ils ont été capable de compter au quart de seconde près combien j'ai travaillé. Bon, en oubliant 373,33 heures au passage, mais quand même! Au quart de seconde! C'est pas impressionnant ça!

Du coup, j'ai ramené ma paye d'une année, 345€ donc, au nombre d'heures comptées. 2,3€ de l'heure! Wouhou! Ils sont totalement hors la loi! Puisque la gratification de stage est obligatoire durant le stage et d'un montant minimum de 3,60€! La convention collective de l'entreprise peut choisir de verser plus, mais pas moins! Merci le ministère de la santé publique de ne pas respecter les lois du ministère du travail!

Il manque également la période courant de septembre 2015 à décembre 2015, alors que j'ai effectué un stage à cette période là. Pourquoi? Je n'ai pas la réponse à cette question.

Travail effectif:

Il faut bien comprendre: les étudiants infirmiers sont comme les autres stagiaires, de la main d'oeuvre pas chère, voir gratuite pour leur lieux de stage. Ce qui signifie que si un collègue est absent, bah c'est pas grave, on refilera son travail au stagiaire au lieu de le faire remplacer, ça lui apprendra le métier. Au risque de mettre l'étudiant, et les patients, en danger. Ben oui, parce qu'on le rappelle, on est étudiants, on est pas forcément ultra-formés et ultra-performants. Pas qu'on soient nuls, mais la vérité, c'est qu'on ne vaut pas un professionnel aguerri. Mais bref... On est vraiment, vraiment un renfort d'effectif.

Et bien sûr, s'il y a de la casse, notre responsabilité civile et professionnelle est engagée. Au même titre qu'un professionnel en exercice. Avec toute ce que ça comporte, c'est à dire possible assignation en justice, interdiction à vie de travailler dans ce domaine, amendes, prison.... Alors forcément, quand on se retrouve à jouer les remplaçants, on flippe un peu. Sérénité, bonjour.

On fait aussi, bien souvent, bien plus que les 175€ prévues par le stage. La plupart des professionnels de santé travaillent en 7h26 ou en 7h51 en hospitalier. Le stagiaire est sensé faire du 7h. Seulement il ne peut pas se permettre de rater les transmissions qui permettent de connaître la situation des patients qu'il va devoir prendre à charge. De même, pour l'équipe qui va le relever, il se doit d'être là pour faire ses transmissions, dans un même esprit de responsabilité pour la qualité de la continuité des soins. Sans compter qu'avant et après le service, il faut se changer. Bref, on arrive facilement à dépasser chaque jour d'une bonne heure le temps de présence sur le lieu de stage. Donc sur un stage de 175 heures, soit 25 jours en 7 heures officiellement, on dépasse d'environ 25 heures systématiquement. Heures qui ne sont, bien sûr, comptabilisées nul part.

Évidemment, il y a toutes les spécificités aussi du travail en santé: il est, en règle général, permanent, 24/24h, 7/7j, et 365/365j/an. Alors les jours fériés, tu oublies, tu iras en stage. Les week-ends, si tu suis le roulement du service, tu oublies, tu iras en stage. Ton stage se passe en nuit? Et tu veux une prime d'horaires de nuit? Non mais tu rigoles petit stagiaire, tu oublies! Déjà que la prime pour une infirmière de nuit est plus que ridicule, 15€ en plus du taux horaire qui est le même que la journée, on va pas encore en filer à l'étudiant, non mais faut pas rêver. Et de nuit le week end? 25€, que ce soit samedi ou dimanche, les 15€ de nuit, les 10€ pour le week end. Mais comme t'es étudiant, tu t'assois gentiment dessus.

En résumé, en ce moment, je suis en stage de nuit pendant cinq semaines dans un des grands hôpitaux parisiens faisant partie de l'ap-hp. Je travaille 3 week-end, y compris celui juste avant de retourner en cours, je finirai donc un lundi matin entre 7h et 7h30, pour me rendre en cours à 8h30. Sans avoir dormi, évidemment. Je suis sensée travailler 10h par nuit, j'en travaille plutôt 11. Je suis payée 63 cents de l'heure. Je n'ai pas le droit à des primes de nuit ou de week-end. Je ne serai payée qu'au mois de juillet. Je dois, bien sûr, produire des écrits pour évaluer mon niveau et mes apprentissages lors du stage pour le lieu de stage et pour mon école. Écrits que je ne peux pas réaliser sur mon temps de travail en stage, que j'effectue donc à la maison. Et bien sûr, on attend de moi un professionnalisme irréprochable. Je n'ai pas le droit à plus de 35h d'arrêt maladie, sinon je dois rattraper la totalité de mon stage pour obtenir mon diplôme.

Je suis fatiguée. Mais je crois en mon futur métier. Je veux croire au service public pour la santé. De toute façon, le privé, c'est pire.

Mais je pense que je vaut mieux que ça. Que les étudiants infirmiers et des autres métiers de la santé valent mieux que ça.

Merci pour votre combat, nôtre combat. On vaut mieux que ça.

Je suis externe, en 5e année de médecine

Conditions insupportables, Rythmes/horaires du travail

J'ai longtemps hésité à vous écrire, après tout je ne suis certainement pas la plus à plaindre. Mais aujourd'hui j'ai envie de vous parler, un peu de ma situation mais surtout de celle de mes collègues.

Je suis externe, en 5e année de médecine dans l'un des nombreux CHU de France. Je n'ai pas redoublé après ma PACES, j'aime mes études et mon futur métier. Vous me direz "tout va bien alors". Mais le fait de passer en stage m'a ouvert les yeux sur les coulisses de l'hôpital et nos conditions de travail.

Je suis allé récemment en gériatrie, un service avec des patients assez lourd donc. Cependant l'hôpital y attribue autant d'infirmier.e.s et d'aide-soignant.e.s qu'en dermatologie où les patients sont évidemment bien lourds. Le résultat de ce sous-effectif ? Un personnel épuisé, à bout de force, des arrêts maladies récurrents avec le reste du personnel qui souffre encore plus. Il n'est pas rares de voir des soignants craquer et pleurer au milieu de la journée, plus de la moitié du personnel souffre du dos à force de porter et déplacer des personnes seul. Les journées sont longues pour tous, les oublis sont malheureusement fréquents, on n'écoute plus, on n'a plus le temps, il faut courir, toujours. Un jour, on est venu nous dire qu'à cause des arrêts (pour dépression, autrement dit burn-out), il n'y aurait qu'une infirmière la nuit. Oui, une seule. Pour 30 patients, la plupart complètement dépendants.

Les médecins ne sont pas toujours plus en forme entre leurs longues journées, les astreintes et le fait de devoir jongler entre le service, les consultations et l'HDJ. Les étudiants finissent par s'épuiser également à force de récupérer toutes les choses que le reste du personnel n'a pas eu le temps de faire.

En parlant de conditions de travail, un autre service dur : les urgences. J'ai fait 6 semaines aux urgences un été et j'ai découvert encore une fois les horaires à rallonge, le personnel épuisé et l'interdiction de s'arrêter sous peine d'être considéré comme une traître. J'ai donc fait (et je n'étais pas la seule) des jours à 39°C, avec un masque et de grosses difficultés à m'éclipser pour prendre mes médicaments. Tout ça à plus de 50h/semaines pour 100 euros par mois.

Je pourrais aussi parler des responsables qui se servent des étudiants comme punshing-ball, des réflexions sexistes, de ceux qui te disent que t'es pas fait pour la médecine si t'es pas capable de tenir 48h sans dormir ...

Mais dans tous les cas, une chose est sûre, on vaut tous mieux que ça

Nos vies valent aussi peu qu'un ordre administratif.

Je vous raconte une petite histoire qui plonge ma famille dans le désarroi et qui est malheureusement bien trop représentative de l'état de nos services de santé en France...

C'est un vieux monsieur de 88 ans qui doit faire une endoscopie. Il a été déplacé dans le seul hôpital de sa région qui a le matériel pour le faire, loin de nous, malgré le tracassé que ça lui a créé. Le médecin qui le suit l'a prévenu qu'il faut faire cette étape sans tarder pour se faire opérer au plus vite. Au plus vite.... Ça fait 10 jours qu'il est dans le service correspondant de cet hôpital. 10 jours que tous les matins il reste à jeun, qu'on le prépare, qu'on le fait attendre dans le courant d'air des couloirs en le faisant espérer qu'il va enfin être pris en charge... 10 jours qu'on le raccompagne le soir à sa chambre, de plus en plus épuisé. 10 jours qu'on s'excuse et en lui expliquant que le service des urgences est prioritaire par rapport à lui et qu'il doit passer après.

Nos vies valent aussi peu qu'un ordre administratif.

Je suis infirmière

Sexisme

Je suis infirmière, à l'époque de ma première grossesse, j'ai caché l'annonce car je savais ma supérieure hiérarchique très fermée sur la question, étant sur hormonée, je n'étais pas prête à entendre des propos malveillants. Ce qui me chagrine, ce sont les comparaisons car elles stigmatisent encore plus la situation. Il n'y a pas homme contre femme et femme contre homme car pour tout résultat on reste planté dans ce système patriarcal où hommes et femmes sont empêtrés. Je suis infirmière et contrairement aux hommes je n'ai pas accès à autant de mobilité professionnelle, comme vous le dites si bien, il y a plus de femmes que d'hommes dans la profession et ces derniers sont d'autant plus demandés.

La direction de l'hôpital est masculine et exclusivement masculine depuis des années. Nos cadres sont autant de femmes que d'hommes et cumulent autant de manquement relationnels et de sens humain de base les uns que les autres. on insultera plus aisément une femme et on trouvera plus facilement des excuses aux incompétences d'un homme, je confirme. Au niveau syndical on trouve autant de femmes que d'hommes, y compris aux premières lignes. Ce sexisme est aussi dévalorisant pour les hommes que pour les femmes mais il a sa place dans notre société actuelle qui aime creuser des fossés et faire des différences, intensifier les intolérances. Faire en sorte qu'on s'attarde sur des problèmes annexes mais générateurs de passion plutôt que de s'occuper des plaies béantes et malodorantes qui jalonnent notre quotidien. Créer des suspicions des jalousies et beaucoup de bêtises plutôt que de se pencher ce qu'il y a à penser et à panser. Je vomis ce système.

Aujourd'hui je m'apprête à quitter l'entreprise publique dans laquelle je travaille comme auxiliaire de soins depuis 15ans.

Abus de pouvoir, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux

Aujourd'hui je m'apprête à quitter l'entreprise publique dans laquelle je travaille comme auxiliaire de soins depuis 15ans. Je quitte mon univers, je quitte mes collègues, je quitte cette vie et je souffre.

Je me sens comme les ouvriers des usines qui ont passés 30 ans de leur vie dans « leur usine ». Je me sens une ouvrière du soin, une ouvrière de la relation. Je travaille avec mes mains, avec mon cœur et avec ma tête.

Contrairement aux ouvriers des usines , mon , entreprise ne ferme pas, au contraire elle croit.

Et c'est moi qui choisit de partir. Enfin, si on peut appeler ça un choix, dans la mesure où je pars pour sauver ma peau.

Pourtant, d'après la directrice et le président, nous sommes des privilégiées parce que dans les structures privées c'est bien pire.

C'est dramatique ce qu'il se passe en ce moment, il y a un fossé énorme entre les responsables de toutes ces structures publiques ou privées et les salariés, les ouvrières du service à la personne.

Aujourd'hui je pleure, j'ai mal parce que je me sens totalement impuissante à changer « ce monde »,à venir en aide à mes collègues...

Il y a encore 10 ans, j'étais fière de travailler dans cette « boîte » fière de travailler dans le public et maintenant j'ai honte.

Que s'est-il passé ?

Nous sommes devenues des laveuses, des outils et les bénéficiaires, les vieux, les personnes handicapées sont un marché, il faut en rentrer le plus possibles sans que ça coûte trop cher.

Il faut que ça rapporte.

Pour nos supérieurs hiérarchique et pour la plupart des élus, nous lavons des gens.

Peu importe comment, peu importe qui, il faut qu'on les fassent.

Je pleure parce que j'ai perdue mes illusions, ma foie au service public et parce que comme tout le monde j'ai besoin de me sentir considérée, importante, utile et voire nécessaire à la société et j'ai besoin qu'on me le dise.

Je pars parce que je refuse de me laisser considérée comme quelqu'un qui lave et manipule des corps et je refuse que l'on considère les personnes comme des corps vivants mais inutiles qui ne peuvent que recevoir.

Mes chefs sont complètement coupés de la réalité, de la vie quotidienne de toutes ces personnes

ils se croient importants parce qu'ils dirigent une grosse structure.(beaucoup de bénéficiaires, beaucoup d'agents, beaucoup de voitures de services...)

Quelle horreur que de se considérer uniquement par rapport à ce que l'on possède et non à ce que l'on crée, ce que l'on est.

Ils ne voient pas que toutes ces personnes âgées et handicapées nous permettent à tous d'exister, que c'est le travail des petites mains qui fait la réputation de la boîte .

Je suis une petite main, une qui a pas fait d'études et je suis fière de moi, je suis fière de moi parce que je me sens utile et importante quand je prends soin des autres.

Mes actes ne sont pas anodins comme on veut nous le faire croire. Oh! Non , ils sont d'une importance capitale.

Mes mains touchent, offrent un appui, une présence, sont en contact avec quelqu'un qui en retour m'accorde sa confiance, me permet d'être là.

Mes yeux voient et surtout regardent une personne qui souvent accepte mal son corps vieilli et ou déformé et à mon tour je suis vue, regardée, et nous nous sentons exister ensemble.

Mes oreilles écoutent et accueillent la parole et permet quelque fois à certains d'exprimer leur peurs, leur joies, leurs peines, de dire qui ils sont, d'où ils viennent et nous échangeons sur la vie d'avant et d'aujourd'hui, nous nous relient.

Oh! oui je me sens exister quand je travaille, tous mes sens son en éveil, je suis utile, importante et c'est grâce à toutes ces personnes qui font appel à notre savoir-faire et notre savoir-être que j'existe, que nous existons, et que ces entreprises d'aide à la personne existent.

Et même si je pars je me sens solidaire de toutes ces petites mains et fière d'en faire partie. c'est mon témoignage merci

je me suis dirigé vers la boucherie. Là j'ai cherché du travail seulement une journée... Mais si la situation que j'ai vécu est courante alors je comprend que ces métiers

aient autant de mal à recruter.

Alors je voulais passer mon CAP le plus vite afin d'accéder rapidement au BP. Avec mon BEP déjà en poche, j'avais moyen de faire le CAP en 1 an, étant dispensé des matières générales. Donc sous ce prétexte d'avoir une formation plus courte et donc, plus concentrée, mon patron en a profité pour me faire travailler pas moins de 46h/semaine, le lundi de 12h à 19h, les mardi/mercredi/jeudi/vendredi de 7h à 12h30 puis 15h30 à 18h et le samedi de 6h à 13h... Tout ça pour 530€/mois. De telles conditions viennent à surpasser le stakhanovisme pour virer à l'entubage profond en règle.

Alors pour certains je vois la réflexion "oui mais cela t'as permis d'apprendre plus vite et de faire ton CAP en 1an)... sauf que là je dois parler de mes tâches. Grosso modo le matin j'effectuais la mise en vitrine des produits, ensuite aide à la préparations des charcuteries, entretien des locaux, vaisselles, préparation des saucisses... par contre tout ce qui avait attiré à la préparation de la viande... ça c'était entre deux. Résultat à la fin de l'année je peinais encore à désosser une cuisse de boeuf. Après je dois aussi avoir l'honnêteté d'avouer que les conditions de travail et ma précarité quotidienne ont sans doute contribué à me désintéresser de mon travail et ainsi à peiner davantage dans mon apprentissage... malgré mon CAP en poche à l'issu, je dois ce dernier davantage à un formidable coup du hasard qu'à mon habileté.

Mais je dois aussi rappeler mes conditions de vie à côté

Comme je l'ai dit, je ne gagnais que 530€/ mois. Pour une raison inconnue, je ne touchais pas d'APL (il y en a une, sûrement mais à ce jour je ne la connais pas), j'avais en revanche le droit, exceptionnellement à un soutien financier de mes parents de l'ordre de 100€ une fois tout les deux mois... ces derniers ne pouvaient guère faire plus connaissant eux même des difficultés financières. Mon loyer était de 300€/mois, mes charges fixes (électricité + gaz) en moyenne 80€/mois... A cette époque, autant dire que je n'avais pas d'auto, pas de mutuelle, pas internet... enfin bref j'évitais logiquement de me retrouver avec des charges fixes pouvant plomber davantage mon budget. J'avais les bons mois 250€ pour manger, m'habiller et palier aux autres besoins quotidiens... enfin les bons mois, c'était quand je touchais les 100€ de mes parents, sinon pour les mauvais mois, faites le calcul il est très simple...

Donc autant dire que lorsque vous peinez à subsister, manger parfois seulement 1 repas/jour voir certains jours, aucun... et bien vous dire que pour avoir ce si peu vous devez travailler 46h/semaine; c'est loin d'être le top pour votre santé mentale. On fini par s'isoler, se couper de ses proches, de ses amis et même à envisager le pire... oui à 19ans j'étais suicidaire, ne tenant que grâce au soutien de rares personnes qui sont parvenues à rester dans mon entourage. C'était pour eux que je continuais de me lever le matin pour faire un travail que je détestais et ce pour une paye minable.

J'étais jeune, méconnaissant le droit du travail, isolé, de bonne volonté sur mes débuts donc facilement exploitable par un employeur. Mais comme quoi, si le code du

travail est si contraignant, comment expliquer que sans avoir besoin de le déréglementer, certains savent déjà comment s'y soustraire ? Et ce au détriment de la vie de jeune qui je l'espère comprendront qu'ils valent mieux que ça.

En tant qu'internes, nous sommes plusieurs à être traités littéralement comme de la merde.

Burn-out, Conditions insupportables, Dévalorisation, Rapports sociaux, Santé

Je suis une étudiante en Médecine venant d'un milieu pauvre, j'ai pourtant réussi toutes mes années sans le moindre soucis. Je me suis investie dans de nombreux projets parallèles à mes études et très prenants: bénévolat, créations artistiques multiples, organisations d'événements caritatifs, représentation étudiante, etc. Ceci afin de "prouver" également que je méritais ma bourse d'étude ou les aides sociales que j'ai pu recevoir pour me permettre d'étudier, car je me sens redevable envers la société et que c'est un peu la manière dont on nous présente l'aide que nous pouvons recevoir de certains organismes sociaux.

Ces dernières années, mon moral et ma motivation ont été mis à rude épreuve mais j'ai continué à donner une énergie phénoménale à travailler car "il faut le faire". En plus de nos études à proprement parler (cours/TP/examens écrits/oraux/TFE/concurrence pour les spécialisations/...), nous sommes la main d'oeuvre, je cite, "taillable et corvéable à merci" de l'hôpital.

Bien entendu, tous les maîtres de stages, post-gradués, chefs de services ou autres ne sont pas tous pareils -gardez ceci en tête en me lisant- mais beaucoup de personnes que je connais présentent les mêmes signes d'appels que j'ai moi même présentés les nombreux mois derniers.

En stage, obligatoire, il m'est arrivé de travailler 74h par semaine dans un contexte non seulement émotionnellement difficile (on s'occupe quand même d'êtres humains dans des conditions parfois extrêmement compliquées) mais également physiquement difficile. En tant qu'internes, nous sommes plusieurs à être traités littéralement comme de la merde. Nous n'avons pas de nom, nous sommes l'"interne", nous faisons le travail que certains ne veulent pas faire, nous portons parfois les affaires que certains ne veulent pas porter, nous amenons le café, etc. On parle de nous de manière négative alors que nous sommes juste derrière, on rigole de nous, on nous demande des tâches ingrates, on ne nous accorde parfois le droit de dormir/manger/parler qu'à certaines conditions. Les patients nous regardent même parfois comme des parias alors que, me concernant, 1 seule année académique me sépare du diplôme de Médecin.

Il y a une certaine culture du " ça nous est tous arrivé alors c'est normal que ça t'arrive" qui règne dans les hôpitaux alors que certains comportements que nous essayons

sont tout simplement de l'ordre du harcèlement et complètement indépendants de nos compétences.

Le fait pour certains "supérieurs" d'avoir été traités comme une sous-personne lors des études n'est pas une raison pour faire subir la même chose à quelqu'un d'autre.

Le système hospitalier qui existe et le fonctionnement interne de certains hôpitaux universitaires m'ont vite révoltée et indignée mais nous n'avons pas le choix.

Nous avons l'obligation d'effectuer un nombre x de gardes. Dans quelques services, nous devons parfois effectuer un travail qui ne sera pas vérifié par l'équipe soignante, mettant ainsi peut être dans un certain danger un patient, et si quelque chose se passe mal, nous sommes tenus responsables car nous sommes les moins "gradés" et on nous engueule pour la moindre raison. Là où nous sommes censés être présents pour apprendre des autres, nous sommes maintenant présents pour travailler sans toujours avoir l'Apprentissage, pourtant nécessaire, ou même un feedback sur notre travail, ceci étant pourtant une étape cruciale dans le processus d'apprentissage par les stages. Et concernant le travail à proprement parler, deux extrêmes existent et sont assez prépondérants:

1) On nous coltine tout sur le dos en nous laissant seuls dans le service quand tous les PG/chefs opèrent. Nous sommes en 5/6ème année de Médecine, seuls dans le service avec des patients qui sortent parfois de chirurgie lourde. Certains ont été confrontés à des situations extrêmement difficiles où on les a tenus responsables d'une thrombophlébite chez un patient en post-pontage coronarien car l'interne de 5è ou 6è année n'aurait pas donné suffisamment d'un médicament. Hors, l'étudiant ne peut signer d'ordonnance, ce qui implique que dans certains services, on oblige des internes non formés à prendre des décisions médicales car ils sont seuls et ne sont pas encadrés.

2) On nous fait faire de la paperasserie, on ne nous apprend rien et on nous laisse pourrir dans notre coin en attendant qu'on apprenne par nous mêmes. Nous retranscrivons parfois des feuilles papiers sur ordinateur, nous remplissons des cases dans des fichiers sans avoir de feedback, on ausculte les patients seuls et nous n'avons pas toujours de retour sur nos conclusions.

Lors de mon premier jour de stage en Pédiatrie il y a quelques mois,

une Doctoresse est venue nous voir pour nous expliquer clairement que nous devrions nous débrouiller pour savoir comment le logiciel des urgences fonctionnait en demandant au précédent à chaque fois car elle n'allait pas perdre son temps à 16h à nous expliquer comme ça fonctionne ou à répondre à nos questions (alors que nous sommes en stage de 8 à 17h dans un autre service avec des obligations avant de devoir descendre à la garde), nous ne devons pas ennuyer le personnel soignant avec nos questions mais voir comment le précédent a fait... De plus, ce n'est pas tant à eux de nous former mais à nous de montrer qu'on veut être formés (en gros) pour espérer qu'ils nous apprennent

deux-trois trucs alors qu'en fait la majeure partie du temps, ce n'est pas tant la personne qui nous apprend quoi que ce soit mais les bouquins, les cas ou les sites web.

Voici comment certains de vos Médecins sont parfois formés lors de leurs 7 premières années d'études.

Après des mois entiers à perdre du poids, à faire des malaises, à tomber sérieusement malade à répétition avec un système immunitaire qui ne me défendait plus contre les différents germes avec lesquels j'étais en contact à l'hôpital, après de nombreuses crises d'angoisses, d'insomnies pour travailler, de journée à ne pas pouvoir m'alimenter correctement pour devoir effectuer le travail dont je ne devais pas être responsable, quelque part, ou à ne pouvoir tout simplement faire les courses pour faute de temps/argent/force, j'ai fini par faire -pourtant en étant encore étudiante et à 23 ans- un burn out sévère avec épuisement physique et mental.

Il faut bien comprendre que le burn out ne survient pas chez les personnes qui sont les moins investies et les plus passives, bien au contraire, et que ces phénomènes de maladies liées au travail ne sont que le symptôme d'un système complètement défaillant qui remplace l'être humain par un automate en cherchant la rentabilité, l'efficacité au détriment de l'apprentissage, de la formation, de l'humanité et du respect de chacun.

Le projet de loi contre lequel vous vous battez ne va servir qu'à renforcer ces phénomènes et j'espère que la voix du peuple sera entendue et que la raison aura le dernier mot. Le travail ne doit pas nous définir mais nous épanouir. Ce n'est pas le concept actuel de travail qui doit être au centre de notre société du 21ème siècle.

Malgré tout, je suis une battante, je suis consciente des caractéristiques de mon fonctionnement qui ont également participé à en arriver au burn out mais je suis également consciente des limites de notre société du travail qui ne font que pousser les personnes dans leurs retranchements en ne les considérant pas comme elles devraient être considérées. Je ne vais donc rien abandonner, prendre le temps nécessaire pour soigner mon corps et mon esprit, terminer ces études et entamer des études en Philosophie par la suite. Mais je terminerai ces études en faisant respecter les limites de la connerie et ce, même si ça me coûte des points en moins, des bâtons dans les roues de certains académiques ou encore de vives critiques. On vaut mieux que ça.

Non-reconnaissance / Dévalorisation

Je n'attendais pas d'augmentation, seulement de la reconnaissance

Aliénation, Burn-out, Culpabilisation, Heures supp', Licenciement, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

Quand ma collègue est partie faire des merveilles dans une autre boîte, parce que pas assez reconnue dans celle où je bosse, je me suis retrouvée seule pendant un temps à gérer un service "dimensionné pour deux personnes" (en réalité, trois selon les périodes n'auraient pas été du luxe).

J'ai fait des horaires de malade pour essayer de ne pas rendre trop visible cette absence. Parce que les gens qui avaient payé pour une des prestations vendues par la boîte étaient en droit d'attendre le meilleur service possible. Parce que les collègues et les prestataires qui dépendent de mon activité n'avaient pas à ressentir ce manque de ressources. Au bout du compte, j'ai passé mon entretien annuel d'évaluation et « on » m'a dit que j'avais juste « le niveau conforme aux exigences du poste ».

Proche du burn-out, des journées à rallonge (une moyenne de 50 heures par semaine pendant 4 mois), des pauses déjeuner de trois minutes derrière mon écran, « ben c'est juste ce qu'on attend de toi parce que t'es cadre, t'as pas d'horaires, donc en aucun cas tu n'as surperformé ». Bonjour la reconnaissance (niaisement je ne demandais même pas un geste financier, mais une simple « reconnaissance » de mon investissement). « Tu devrais déjà t'estimer heureuse non seulement d'avoir un boulot, mais aussi d'avoir un poste de cadre à ton âge ».

Bide retourné, nausée, petite gauchiste élevée dans le mythe de la méritocratie pleure intérieurement son orgueil froissé et les valeurs piétinées. Après ça, on a refusé, malgré ses compétences et les besoins du service, de transformer en CDI le CDD de mon nouveau collègue (qui remplaçait la précédente selon les mêmes modalités à la différence qu'elle était en CDI...). Un collègue sous-payé dont le salaire ne devait pas peser bien lourd dans la masse salariale. Un mois plus tard, alors qu'un plan de licenciement économique est en cours, que mon collègue est parti parce que ses 1200 net pour un bac +5 coûtaient trop cher à l'entreprise en « difficultés financières », j'ai appris que d'autres, parmi les salaires les plus sexy de la société, malgré l'échec cuisant de leur projet (qui avait coûté un bras à la boîte, mais passons), avaient touché une prime pour ce projet (oui oui, un projet aussi coûteux que foireux mais récompensé par la totalité de la prime négociée). Au global, cette prime équivalait à deux ans de salaire annuel pour mon collègue... La situation est déjà assez gerbitive comme ça. N'en rajoutons pas.

#OnVautMieuxQueCa

Pour moi cette entreprise était un peu comme une famille

Aliénation, Atteintes à la dignité, Contrat, Législation, Sexisme

J'ai 43 ans, je travaille depuis 17 ans dans un petit commerce dans lequel j'ai investi beaucoup d'énergie et d'affectif.

Il y a quelques temps mon employeur voit que je n'ai pas trop le moral et me demande pourquoi. Je lui réponds que je suis inquiète car je ne sais pas comment je vais réussir à payer mon loyer (je me sépare du père de ma fille). Mon employeur me répond "Vous allez vous en sortir vous avez l'habitude de vous contentez de peu" !!

Je n'ai pas réagi sur le moment car c'est vrai que je suis quelqu'un qui consomme peu... Mais après coup j'ai percuté : c'est totalement inadmissible de la part d'un employeur !! Je me suis vraiment prise une claque car pour moi cette entreprise était un peu comme une famille... C'est ce que je m'imaginai toute seule dans ma tête....! Je gagne 1400€ net par mois, l'entreprise se porte très bien.

Mes employeurs viennent d'ouvrir un autre commerce et projette d'en ouvrir d'autres. D'ailleurs à l'ouverture du nouveau commerce on m'a proposé d'en prendre la responsabilité... Mais sans augmentation de salaire, des primes seulement si le chiffre était suffisant. J'ai donc refusé... On m'a bien fait comprendre qu'il ne fallait donc pas que je me plaigne de ma situation actuelle.

Précarité, sexisme et avenir incertain

Contrat, Heures supp', Sexisme

Faire des boulots de merde depuis des années la nuit, les week-ends et les vacances pour financer ses études et se faire recalier pour faire la plonge un mois l'été dans un restau car il faut un an et demi d'expérience et tu n'en as que 6 mois sur ce poste...

Quand on voit sur ton CV que tu as fait un boulot de "femme polyvalente", et qu'on te regarde avec un grand sourire pervers et un clin d'œil en te disant: "On se demande bien ce vous avez fait !"

Faire un boulot saisonnier et ne pas avoir de prime de précarité car les boulots saisonniers n'y donnent pas droit alors que généralement, quand tu fais un boulot saisonnier, c'est justement car tu es dans une situation précaire.

Quand on te dit: "il faut mettre une photo sur votre CV comme ça vous avez plus de chance d'être prise vu que vous êtes jolie" et que 1. c'est de la discrimination 2. tu as envie d'être embauchée pour tes capacités, pas pour ton physique (quand je dis ça on me répond: "Tu as de la chance d'être une femme ! Profites-en !"...)

Quand mon copain a eu des CDD d'un jour pendant trois semaines car ils n'étaient pas sûrs d'avoir besoin de lui...

Quand mon copain n'a pas eu de formation et qu'à la fin on l'a remercié en ne le renouvelant pas car il ne faisait pas le travail aussi efficacement que la personne qui était là avant lui depuis plus de 10 ans...

Quand on ne lui a payé que la moitié de ses heures sup' et qu'il a reçu des lettres pendant plusieurs mois disant qu'il devait rembourser car c'était une erreur de virement.

Quand tu bosses pour la mairie, que tu es déjà payé la fin du mois d'après (car c'est comme ça dans le secteur public) et qu'à la fin de ce mois, ils oublient et te disent : "Désolé, on vous le fera dans un mois !"

Tout ça pour ne pas savoir si on trouvera un boulot après notre M2, car ceux qui en sortent enchainent des stages pendant des mois, en étant payé le moins possible alors qu'ils font un boulot de spécialiste et qu'ils comptent pas leurs heures...

Tout ça pour entendre que si on est pas content, on n'a qu'à faire autrement...

"Fais des études supérieures et tu n'auras jamais à faire de boulot de merde"

Aliénation, Dévalorisation

Quand j'étais petit (oui, je commence loin) mes parents, ma famille, mon entourage, me répétaient souvent des phrases type "Il faut que tu travailles à l'école ou tu aura une vie pas bien quand tu sera plus grand." Quand j'ai commencé à comprendre ce qu'était le travail, ces phrases se sont transformées en "Si tu travailles mal à l'école tu vas devoir vivre avec des boulots de merde, donc travailles bien pour avoir un travail qui te plait."

Une fois au collège, les profs se sont tous mis à me faire le classique "Tu es fort en math, va en S", ce qui ne me dérangeait pas vraiment vu que j'ai toujours adoré la science et n'aime pas les matières littéraires comme présentées à l'école (le principe du "L'auteur à voulu dire que XXX mais on lui a pas demandé alors on décide pour lui", ou le "On s'en fout de savoir comment et pourquoi tant qu'on connait la date exacte" ne m'ont jamais plu) mais qui me dérangeait un peu quand même quand je voyais "l'insinuation" (pas toujours insinuée) du "Si tu es nul en math, mais fort en français/langue/histoire/etc., tu fera jamais rien de ta vie." faite aux autres.

Au lycée, nouveau slogan "Fais des études supérieures et tu n'auras jamais à faire de boulot de merde", "Si tu t'arrêtes au BAC tu auras éventuellement la possibilité de réussir à être éboueur" (phrases vraiment sorties de la bouche de profs).

Je suis donc arrivé à l'université pour avoir mon diplôme, n'ayant acquis presque aucune connaissance, les ayant déjà à la sortie du lycée ... Au cours de ces 2 ans de DUT informatique on nous répétait sans cesse (principalement au début) que "Si vous travaillez bien, des chasseurs de tête viendront vous chercher à la fin de votre DUT, et même si c'est pas le cas, c'est un domaine qui recrute !". Étant le major de promo dans toutes les matières informatiques, sans la moindre exception, imaginez un peu le désarroi quand je me suis rendu compte que les chasseurs de tête bah ... ils viennent pas, alors que ça fait 2 ans (en fait, depuis que je suis petit, mais soyons conciliants) qu'on nous explique que "Si tu te démenes maintenant, ça t'évitera d'avoir à chercher un boulot". Finalement, je me suis "démené maintenant" pour quand même devoir chercher un boulot ...

Je finis donc par m'inscrire à Pôle Emploi. Et là, nouvelle surprise : l'informatique recrute ! . . . Uniquement des gens pour brancher les PC ... Et qui ont minimum un an d'expérience ... Ces 2 ans de DUT je les ai passés à "apprendre" comment créer des logiciels, jeux vidéos et sites web, mais dans ces domaines, quasiment aucune offre

d'emplois. En fait, sur 18 mois, je n'aurai qu'une seule boîte recrutant des "juniors" une fois tous les 3 ans. (Et je ne cherchais pas qu'à Pôle Emploi mais passons).

Pour mes recherches d'emploi, je me retrouverais à être considéré comme difficile puisque je demandai à travailler uniquement dans les domaines où j'avais des connaissances, n'importe où dans le monde tant que la langue est francophone, peu importe les horaires, le salaire ou le type de contrat.

Après un an, n'ayant su obtenir qu'un entretien dans la fameuse boîte, je m'inscrivis sur le programme d'aide de Pôle Emploi. Ce programme va très vite se montrer d'une inutilité sans nom. Le principe est assez simple : toutes les 1 à 2 semaines, vous avez rdv avec un conseiller pôle emploi. Ce conseiller vérifie que vous faites bien vos recherches d'emploi et vous "aide" à en trouver en ... regardant sur le site Pôle Emploi. Oui oui, passer 15 minutes avec un conseiller pour lui dire "J'ai déjà postulé à cette offre, je consulte le site tous les jours ... Bah celle là aussi. Et elle aussi. Et elle aussi, mais ça sert à rien de continuer, je les fais toutes. Oui, elle aussi je l'ai faite". Cet "accompagnement" fait pour vous "aider" sert en fait à s'assurer que vous cherchez bien en vous fliquant comme un parent envers son gamin (ou un politicien envers ses citoyens, au choix ...).

A noté aussi que ce conseiller m'a expliqué que si je ne trouve pas de travail, c'est parce que j'ai les cheveux longs (je suis un homme). Ce à quoi je répondais "Et comment ils font pour savoir que j'ai les cheveux longs si je n'ai pas d'entretien ?" Surtout que le seul entretien que j'ai eu, 1/3 des employés avaient les cheveux longs, tous avaient un t-shirt geek, et aucun ne devait atteindre les 30 ans, donc je ne suis pas sûr que mon apparence ait influencé mon seul entretien ...

Quand en plus votre conseiller part en vacances pendant une semaine, juste après vous avoir envoyé un rdv, rdv auquel vous n'assisterez pas puisque vous enterrez un membre de votre famille, mais qui est signalé trop tard puisque votre conseiller est rentré la veille du rdv et n'a pas pu voir votre "mot d'absence" à temps pour annuler le rdv, et bien vous recevez un joli message disant "Tu es pas venu au rdv. C'est pas bien. Tu es un fainéant et on veut pas de fainéant. Donc dégage de Pôle Emploi." (<== interprétation personnelle) et bien tu te sens étrangement satisfait et énervé. Satisfait de ne plus avoir ces rdv à la con, mais énervé d'être traité de fainéant parce que tu enterres un membre de ta famille...

FIN !

En fait, pas tout à fait, comme j'ai dit l'histoire finit bien, c'est juste la fin des emmerdes de mon côté.

Durant ma recherche d'emploi, comme je suis humain et que j'aide mon entourage proche quand il est dans le besoin, j'ai rendu service à une connaissance pour la création d'un site web. Cette personne se sentant un peu mal de me faire bosser gratos à

commencé à me rémunérer (considéré comme un travail au noir du coup ...). Puis, commençant à résoudre ses problèmes financiers, à pu m'embaucher légalement. Aujourd'hui, j'ai un travail où je peux faire ce qui me plait, dans la bonne entente et la bonne humeur, parce que j'avais les bonnes personnes dans mon entourage. Autrement dit : parce que j'ai eu de la chance.

En clair, après avoir écouté ce que tout le monde me disait, je me suis pris une claque dans la gueule en voyant que c'était principalement de la merde, et que j'avais galéré pour rien jusque là, que le moment de se remuer le cul c'était maintenant et pas avant. Et finalement, me remuer le cul ne me servira à rien, et c'est grâce à un coup de chance que je m'en sortirais ...

Voilà, dans tous les témoignages que j'ai pu voir, je n'ai jamais vraiment vu de témoignage parlant du "formatage" lors du parcours scolaire. Peut être que je suis juste passé à côté (parce que je ne pense pas être un cas unique, loin de là) mais dans le doute je voulais laisser au moins un témoignage parlant un peu de ce formatage sur le "Travailles maintenant et tu seras tranquille" qui ressort souvent lors des stages mais jamais de l'avant-monde du travail ...

À force qu'on te répète que tu es mauvaise et que tu te plantes tout le temps, ça rentre dans ton cerveau.

Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Précarité, Rapports sociaux, Stress

J'ai toujours fait confiance au système, vendu par l'école, par mes parents (avec de très bonnes intentions) et les autres. Alors, j'ai passé mon bac, je me suis lancé dans les études supérieures persuadée que c'était la seule voie qui me permettrait de faire le métier que je voulais. Un DUT n'est pas suffisant, c'est la crise, il faut viser plus haut. Bien, j'obtiens un master (bac+5), je fais plusieurs stage (non payé au début - avant le passage de la loi - puis payé le tiers du smic), dans des grosses boites, dans des petites boites, à Paris, à Montréal et diverses villes de France. 6 Stages en tout. Ce qui me permet d'avoir non seulement un bon diplôme mais aussi une expérience non négligeable.

Ayant terminée mes études et mon dernier stage (6 mois payé le tiers du SMIC à faire la même chose que les employés payé 3x plus que moi), j'entame ma recherche d'un premier vrai emploi dans mon domaine qui est la production/administration audiovisuelle. J'envoie des CV et lettre de motivation partout, peu ou pas de réponse. Je fais marcher mes contacts et j'obtiens un premier entretien pour un poste d'assistante de production à Paris, j'y vais très contente, je me vends du mieux que je peux, j'assure pendant cet entretien. Puis l'employeur me demande si je suis prête à faire un stage avant de signer mon CDD, 6 mois payé le tiers du SMIC pour voir si ça marche entre nous. Un peu désespéré, n'ayant aucune alternative à ce moment, je balbutie que je ne suis pas contre mais n'étant plus étudiante, je ne pouvais pas avoir une convention. Il me suggère alors de m'inscrire "pour de faux" à la fac, juste pour avoir le papier. Je refuse. Je ne suis pas boursière, ce qui veut dire payer l'inscription à la fac et puis galérer pendant 6 mois pour payer je ne sais comment un loyer à Paris avec 400€/mois. J'essaye de négocier, de lui dire que je dois bien manger quand même, qu'il existe une période d'essai dans les CDD et que si mon travail ne lui convient pas, je pourrais partir à ce moment là. Rien à faire, "quelqu'un d'autre acceptera, tant pis pour toi". Je décroche un autre entretien, par téléphone puis skype, le gars veut que je travaille depuis chez moi. Très bien, il me demande de faire une première tâche pour voir comment je bosse. Je m'exécute. Il se dit content, il me recontactera pour me proposer un contrat ... après trois semaines sans nouvelles et des relances insistante de ma part, il finit par me dire qu'il a trouvé quelqu'un

d'autre.

Retour dans les recherches, rien à faire, dans le milieu de la culture, 90% des offres sur les site spécialisé sont des offres de stages. Les 10% des offres restantes sont des CUI-CAE et je n'y ai pas accès pour le moment. Je n'ai aucun revenu, les stages ne comptent pas pour Pôle Emploi donc pas de chômage, rien. Je retourne vivre chez mes parents. Je trouve des petits jobs alimentaires, je fais du ménages et du secrétariat. Je continue à chercher, toujours rien. Je finis par trouver quelque chose dans ma branche, mais c'est un service civique, peu importe, c'est du boulot dans l'audiovisuel, c'est une expérience de plus sur mon CV et des nouveaux contacts. Je déménage donc de l'autre côté de la France et vis maigrement de mes indemnité service civique et les aides de la CAF. A la fin du service civique, je reprend mes recherches, rien. Je finis par demander le RSA pour survivre. J'ai 25 ans, 5 ans d'étude et de nombreuses expérience pro, et je dois demander le RSA. Ma confiance s'effondre un peu (voire beaucoup). Grâce au contact fait pendant mon service civique, je réussis à obtenir un petit boulot pendant un festival de théâtre. 3 semaines de travail, soulagée. Puis c'est reparti pour la recherche, j'ouvre largement mes critères, n'importe quoi dans l'administration culturelle, n'importe où, pour n'importe quel salaire. Je pourrais vous raconter des histoires infinies sur les pôles emploi qui ne savent pas que faire de toi quand tu travaille dans la culture mais que tu n'es pas intermittente du spectacle, de ses salons de l'emploi où on me regardait comme une éberluée, les professionnels de l'emploi qui m'ont dit d'ôter des diplômes de mon CV, ceux qui m'ont dit de mentir, d'enlever le mot stage de mon CV. De pôle emploi qui m'envoie à la mission locale pour trouver de l'aide, de la mission locale qui me dit que je suis trop diplômé pour avoir accès aux aides ...

Je ne peux plus payer mon loyer, j'aménage chez mon copain qui vit d'un stage et des bourses étudiantes. Je finis, enfin, par décrocher deux entretiens dans le sud de la France. Le premier ne fonctionne pas mais le deuxième, jackpot, on me prend, tant pis c'est un temps partiel payé le smic pas vraiment dans mon domaine, c'est mieux que rien. Je gagne globalement 100€ de plus que le RSA mais j'ai un emploi, un vrai de vrai, un contrat de 1 an (en CUI-CAE, j'y avais désormais accès étant demandeuse RSA). Je suis réellement heureuse de pouvoir travailler.

Au bout de quelques semaines, je tombe un peu de haut. Je travaille seule dans un bureau avec ma boss qui semble persuadée que tout est de ma faute. C'est reproches permanent, au bureau, en public devant les artistes qu'on embauche, au téléphone, justifié ou non. J'apprends par un intermédiaire, que la personne que je remplace est partie car elle ne supportait plus de travailler avec ma boss. Je ne sais pas si ça rentre dans le harcèlement, elle ne m'insulte jamais, ni ne fait aucune remarque désobligeante sur mon physique mais pas une journée ne passe sans qu'elle me reproche de ne pas faire mon travail correctement, de ne pas savoir de choses, de prendre des initiatives, de ne pas prendre des initiatives, de ne pas avoir fait plus C'est souvent faux. Je doute qu'elle renouvelle mon contrat quand il arrivera à sa fin, je doute que j'accepterais si elle le faisait.

C'est tellement persistant, ça rentre dans ton cerveau à force qu'on te répète que tu es mauvaise et que tu te plante tout le temps. Je commence parfois à regretter le RSA et pôle emploi, malgré toute les galères, je regrette les ménages et le secrétariat. Je sais que je vais y retourner à tout ça et je ne sais pas ce que je vais faire ... Je ne crois plus du tout au "système", mes diplômes ne me servent à rien, les employeurs sont prêts à tout pour me payer le moins possible et même quand j'arrive à trouver un job la galère continue.

... Et pourtant je pense que je vaudrais mieux que ça. Je suis sûre qu'on vaut mieux que ça.

Tu n'as pas d'enfant, donc tu peux faire plus d'heures

Burn-out, Culpabilisation, Dévalorisation, Heures supp', Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Fraîchement diplômée après un apprentissage qui s'est passé relativement bien, je trouve quelques mois après un contrat. Le poste correspond à mon diplôme, en CDI direct : quand je vois mes collègues de promo en difficulté je me dis que je suis une privilégiée!!

Au bout de quelques mois c'est vite la dégringolade. Ce que je fais n'est jamais bien, et quand c'est bien ça aurait du être fait plus vite. S'il y a un problème qui ne dépend pas de moi, c'était quand même à moi de le voir. Quand je pose une question on me dit de me démerder, quand je ne pose pas de question on me dit que j'aurai du faire valider et poser des questions justement. On me dit que je suis limite trop payée pour la qualité de mon travail, le seul compliment que j'ai eu étant sur ma rédaction (mouais...). On me refait faire des documents encore et encore, pour une virgule pas à sa place. J'en finis par faire des crises de larme dès que je sors du bureau. Évidemment je bosse plus de 35h, et en période d'audit je me retrouve à bosser jusqu'à 21-22h sans pause. Mon responsable, lui, part à des heures plus raisonnables (obligations familiales). Si vous vous posiez la question : pas d'heures supp, pas de rtt, je travaille uniquement pour la gloire et rattraper le retard. Sur des projets je me retrouve mise au placard mais toujours en préparation de ce fameux audit...pour me faire dégager 2 semaines après celui-ci ! Mon chef reconnaît lui-même qu'il ne me traite pas comme il devrait, mais qu'il ne « sait plus comment faire pour que je comprenne ». Le pauvre, il finit par en devenir injuste avec moi mais si seulement j'étais moins bête ! Et moins fatiguée par mes horaires ! Quand le sujet des horaires vient sur le tapis, le DRH de dire : « Mais tu n'as pas d'enfants, je vois pas où est le problème »...

Aujourd'hui je suis en recherche de boulot depuis quelques mois. J'ai des entretiens, mais je soupçonne mon ancienne entreprise de mettre des bâtons dans les roues. Je m'accroche, même si aujourd'hui je ne suis plus sûre d'être faite pour ce métier je sais bien que l'on vaut mieux que ça!

« Lui, dans deux ans il se suicide ». Non, je ne suis pas mort, mais ce n'est pas passé loin.

Burn-out, Culpabilisation, Dévalorisation, Sexisme

J'ai 31 ans et ça fait maintenant -je compte sur mes doigts- merde bientôt 6 ou 7 ans que je suis au chômage ! En fait, ça fait bientôt 2 ans que je dis que ça fait 5 ans que je suis au chômage. Le temps passe vite ;) Ce que je peux vous dire, c'est que j'en ai chié psychiquement et socialement durant tout ce temps.

Avant, pendant mes études, même si j'étais un gros nerd, j'aimais le contact avec les gens, faire la fête et, de ce que je me souviens, plutôt à l'aise. J'étais du genre à me foutre de tout et surtout des conséquences. A vivre l'instant présent. Et la chance me souriait en retour ;)

J'ai rencontré ma copine et je crois que c'est là que tout est parti en couille. Sûrement par pression et mimétisme avec certaines personnes de ma famille que j'idolâtrais, j'ai changé du tout au tout. Je me suis mis à penser couple, famille, carrière. Surtout carrière. En bon nerd passionné de programmation, je me suis lancé dans des études de développeur web en alternance et j'ai très vite trouvé un boulot en CDI dans une petite agence web. Bien parti le gars, hein ? Ça, c'était en 2007 je crois. 10 ans déjà. Ouch.

J'ai tenu 2 années avant de faire un burnout. Enfin une sorte de « burnout ». Une sorte d'épuisement affectif car je me suis complètement investi émotionnellement dans la boîte pour laquelle je travaillais. Elle n'avait rien de particulier. Les conditions de travail, sans être exceptionnelles, devaient pas être les pires. J'étais chaque jour fatigué, mais je n'avais pas compris à l'époque qu'il s'agissait d'anxiété, que j'étais un angoissé chronique qui s'ignorait. Inconsciemment j'ai essayé de comprendre pourquoi. Peut être les 2h de trajet par jour ? J'ai essayé le télétravail, mais on ne me donnait plus de boulot malgré mes appels. J'ai réintégré les locaux à mi-temps, mais on ne me donnait toujours pas de travail. L'associé du gérant c'était même permis un jour de me demander si j'avais pas quelque chose à faire, agacé. Je lui ai dit qu'on ne me donnait rien malgré mes demandes. Il m'a dit « je vais aller parler à ton chef de projet on va te trouver du travail ». Il n'est jamais arrivé, le travail. Peu après, je me suis levé un matin et j'ai littéralement pétié un câble, j'ai tout cassé dans la maison en pleurant. Je suis aller voir mon médecin de l'époque (très mauvais médecin au passage) qui m'a mis un mois en arrêt en me

conseillant de voir un psychologue (que je n'ai pas fait car je n'étais ni prêt ni sensibilisé à l'époque). Quand j'ai repris le boulot, j'avais pris la décision d'arrêter. On a fait ça à l'amiable avec mon patron. Je sais pas pourquoi, mais je ne pouvais plus m'imaginer travailler sur un ordinateur après ça. Un sentiment de dégoût.

Voilà comment je suis arrivé au chômage. Les premières années ont été infernales. Pour moi, mais aussi pour ma copine. Sans elle je ne serai certainement pas là. J'ai d'abord essayé de me « relancer », de trouver une nouvelle voie, coûte que coûte. Pointages Pole Emploi. Bilans de Compétences infructueux. J'ai même tenté de faire des sites à mon compte, pour voir, mais l'écœurement est revenu automatiquement.

J'ai passé plusieurs années à chercher « quoi faire » et à subir les jugements sous-cape de mon entourage (j'étais très très mal entouré), à appréhender les réactions des autres. Mon anxiété n'a fait qu'augmenter dramatiquement. Il y a eu une période où j'ai tenté de me convaincre que je devais arrêter de chercher à tout prix mais plutôt m'occuper de moi. C'est toujours facile de rationaliser n'est ce pas ? Mais les émotions ne se contrôlent pas, je l'ai appris : l'angoisse restait.

Il y a environ 3 ans je crois, je me suis vu au bout du rouleau. Après une série de crises d'angoisse monumentales, j'ai accepté les supplications de ma copine et ai enfin décidé de consulter. Il m'a fallu beaucoup de courage. J'en ai rassemblé assez pour d'abord aller voir mon médecin qui m'a dit après quelques questions que « Non, tout va bien, rentrez chez vous ça va passer ». Ce même médecin qui m'avait mis en arrêt quelques années plus tôt. Ca m'a fait un choc. Je me suis senti seul face au mur. J'ai mis plusieurs mois à rassembler à nouveau mon courage et suis allé consulté en CMP. Ca fait 2 ans que j'y suis une psychothérapie. Je crois apprendre beaucoup. Mais ce qui m'a réellement sauvé, plus récemment, c'est d'avoir pris la décision de consulter un autre généraliste alors que mon couple était au bord de l'implosion.

Ce médecin est génial. Il est gentil. A l'écoute. Il me sauve la vie. Je sais ce qu'est un bon médecin maintenant. Finalement j'avais complètement accepté l'idée d'être mis sous anxiolytique et antidépresseur et je ne regrette pas d'avoir passé le pas avec son aide. Plutôt vivre avec des médicaments que revivre ce que j'ai subi toutes ces années. Je sors, je vais vers les autres, échafaude des projets (modestes), retrouve le goût de l'envie, l'envie de faire la fête et le lâcher prise reprend le pas sur l'anxiété ... comme avant.

Mais ça reste très dur de vivre dans une société qui normalise et stigmatise autant. Aux yeux des autres je suis devenu « un homme qui vit au crochet de sa femme » (entendu régulièrement de la bouche de femmes en particulier). Peu importe si quelques dizaines d'années auparavant c'était les femmes qui étaient au foyer et que nous nous battons maintenant pour l'égalité des sexes. Moi, en tant qu'homme, je suis au crochet de ma femme. Et c'est tout ce qui compte pour la société. Et même si je passe beaucoup d'heures à jongler avec les contrats pour nous faire économiser des centaines d'euros

chaque année, même si je me suis occupé de la négociation de notre prêt immobilier pour nous faire économiser 25.000€ l'an dernier, même si je m'occupe des lourds travaux de transformation dans la maison, je suis une charge aux yeux des autres. Car on ne compte que ce qui rentre, pas ce qui ne sort pas. Qu'on se le dise : une femme au foyer c'est normal, un homme au foyer est un parasite. Soit, j'ai appris.

Je ne supporte pas l'autorité et la contrainte. La seule initiative que j'ai eu le courage de prendre après plusieurs mois de réflexion, ça a été de coller une affiche sur ma fenêtre en proposant à mes voisins mon aide désintéressée. Tout le monde la lit, personne ne m'a jamais contacté ... « Il doit y avoir une arnaque » qu'ils doivent se dire (sic). Bref, on verra.

Vous voulez que je vous dise ? Je pense que je ne travaillerai plus jamais (dans le sens occuper un emploi). Mais quand je vois l'actualité et que je comprends le futur, je me dis que je ne suis sûrement qu'un précurseur. Mais ce sont toujours les précurseurs qui essuient les plâtres.

Ps : Vous voulez une anecdote amusante ? Lorsque je travaillais dans cette petite agence d'une dizaine de personnes, mon patron était un petit comique. J'ai appris bien plus tard que quand j'ai eu mon entretien avec lui pour quitter la boîte à l'amiable, celui ci était revenu ensuite dans les locaux (un open space) en s'esclaffant bien fort pour que tout le monde entende, y compris mes collègues et amis « Lui, dans deux ans il se suicide ». Non, je ne suis pas mort, mais ce n'est pas passé loin.

« Pour un psychologue, ne pas prendre en compte l'aspect psychologique justement, c'est totalement hallucinant ! »

Dévalorisation, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux

Les psychologues du travail de Pôle Emploi sont-ils totalement objectifs ? Peut-être certains, mais pas celui que j'ai rencontré pour mon projet de formation.

Tout d'abord, j'ai réussi les fameux tests psychotechniques et les tests d'anglais. Bon d'accord, je n'ai pas « pété » les scores, mais je les ai quand même eus. D'ailleurs, je tenais à signaler que les tests psychotechniques que j'ai passé dataient de 1985, ceux d'anglais de 1995, et les tests de personnalité de 1975...

Bref.

Possédant un master en histoire, ce psychologue m'avoue sa déception quant à mes résultats. Il considère aussi que ma synthèse n'est pas vraiment une synthèse, et n'a même pas lu mes enquêtes métier : vous comprenez j'ai beaucoup de travail !

Premier signe de subjectivité.

Ensuite, il me fait remarquer que mes résultats en maths et en logiques sont médiocres. Merci, je savais déjà que les maths s'étaient pas mon truc. Et puis franchement, je pense que ne pas savoir résoudre d'équation avec des inconnus x et y, n'entachera pas le travail que je devrais fournir (formation dans le tourisme). Quant à la logique, et bien, sur 7 milliards d'êtres humains, je pense que ce n'est pas non plus le plus important...

Deuxième signe de subjectivité.

Étant en situation d'échec depuis déjà 6 mois, je lui fais part de mon énorme motivation pour passer cette formation, le but étant de ressortir avec des acquis et d'être opérationnel. A ce moment là, de toute façon, j'avais déjà compris que sa réponse était déjà choisie depuis bien longtemps.

Et là, je craque, je me mets à pleurer ! Pleurer pour qu'on me donne une chance! Le psychologue trouve que mon comportement est dénué de sensiblerie, en contradiction avec mes tests de personnalité qui me révèle « dominatrice ».

Il me demande si j'ai eu dans le passé des problèmes d'agressivité dans mes

emplois. Question complètement décalée, ne tenant pas du tout compte de ma détresse sociale, et puis non, je n'ai jamais agressé personne ! Pour un psychologue, ne pas prendre en compte l'aspect psychologique justement, c'est totalement hallucinant !

Troisième signe de subjectivité.

Il finit par me proposer une solution « alternative », c'est à dire faire une pré-formation avec immersion en entreprise de 15 jours, avant de décréter si oui ou non, je suis apte à entrer en formation. Et là, dernier manque de total objectivité. Il se trouve que je n'ai pas entendu, pas compris, ce qu'elle venait de dire. Alors au lieu de me le répéter, il me dit que je dois avoir des problèmes de surdité, que je devrais consulter, car cela peut entacher mes relations avec les autres ! Manque de pot pour lui, j'ai passé un bilan de santé justement cette année, et il semblerait que j'entends parfaitement bien.

Alors, lorsqu'il m'a demandé si je savais me remettre en cause, et bien j'ai comme envie de lui retourner la question.

Non mais c'est quoi ces psychologues qui n'ont aucune objectivité ? Il ne m'a pas jugé sur mes capacités professionnelles, mais sur ma personnalité qui apparemment ne lui convenait pas ! Et dire à quelqu'un ce qu'il a osé dire à la fin de l'entretien, c'est tout simplement anti-professionnel.

J'ai donc couru à mon agence Pôle Emploi, et là bien sur impossible de rencontrer mon conseiller attitré sans le rendez-vous obligatoire.

Je rencontre donc une autre personne, lui relate les faits. On me conseille de passer directement par l'AFPA, et on me soutient quand je lui dis que je veux écrire au directeur de Pôle Emploi.

La conclusion dans cette histoire, c'est que quand on a envie de s'en sortir, qu'on est motivé pour apprendre un nouveau métier parce que notre vie tourne en rond et n'a pas d'issu, et bien, à cause de la simple subjectivité d'un agent, on passe à côté d'une reconversion qui pourrait s'avérer bénéfique.

Cette personne était tout sauf psychologue!

"Sans piston ou relations... on arrive à rien !"

Dévalorisation, Précarité

Je ne vais pas parler d'une expérience professionnelle en particulier. Mais j'aimerais vous parler de nous, nous les jeunes.

En France, logiquement, plus l'on a de diplômes et de connaissances, plus on est censé trouver facilement un job. Grossière erreur ! Je ne peux pas parler pour tous mais je peux vous parler de moi, de mes études.

Après une licence en langues et une licence pro en communication... Je ne trouve rien.... Car en effet, ayant une licence pro en communication, je suis censée pouvoir décrocher un poste dans ce domaine puisque mon diplôme est PRO, comme le cite l'intitulé. Or sur toutes les annonces en communication (sur Pôle Emploi ou autres) on ne demande que des bac +5 dans ce domaine ...

Dois-je passer ma vie à faire des études ? A être dépendante de mes parents avec tout les conflits familiaux que cela comporte ? Combien sommes-nous à avoir 23, 24 ou 25 ans voire plus, à devoir vivre chez nos parents (ou pire, chez le nouveau conjoint d'un de vos parents) ? Combien sommes-nous à ne pas pouvoir voir le bout du tunnel ? Combien sommes-nous à ne pas pouvoir avancer ? Et combien sommes-nous à désespérer à ne pas avoir de perspective d'avenir ? Parfois, je me dis que peu importe les études et nos efforts pour décrocher nos diplômes...sans piston ou relations... on n'arrive à rien !

Le découragement des personnes en recherche d'emploi

Conditions insupportables, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Précarité, Pression, Rapports sociaux

Ma mère a 50 ans, bientôt 51. Elle est actuellement au chômage, après avoir enchaîné plusieurs boulots pas super valorisants, dans lesquels elle a essayé des culs de vieux qui lui crachaient au visage. Mais c'est une femme courageuse, qui ne s'est jamais plainte. Parce qu'avoir un travail aujourd'hui, c'est être incroyablement chanceux. Un boulot aujourd'hui, c'est comme un trèfle à quatre feuilles : rare à trouver, beau à garder, et surtout très précieux.

L'année dernière, elle travaillait dans un magasin de jeux vidéos. Tout se passait bien, mais la patronne de ce magasin se trouvait être de plus en plus désagréable envers ma mère. Cette dernière a tout de suite compris : l'entreprise ne faisait pas assez d'argent, et la patronne voulait trouver une raison de rompre le CDI de ma mère, en la faisant craquer.

Ce qu'elle n'a pas réussi à faire, puisqu'elle l'a virée elle-même, après plusieurs mois de vaines tentatives.

Aujourd'hui, ma mère n'a plus de trèfle à quatre feuilles. Elle arpente tous les bosquets, tous les prés, tous les champs pour trouver ce précieux trèfle. Mais là aussi les tentatives sont vaines.

Si je fais ce témoignage aujourd'hui, c'est pour parler du découragement des personnes en recherche d'emploi ; j'en souffre en tant qu'étudiante, elle en souffre beaucoup plus en tant que "senior", terme dévalorisant qui sert à vous dire que vous êtes trop vieux, de plus en plus tôt d'ailleurs, sauf pour des réductions de places de cinéma. Pour la première fois de ma vie, je vois la personne qui a torché mon cul autant de fois qu'elle a torché celui du vieux cracheur abandonner et lâcher prise. Je ne comprends pas ce que les recruteurs ne voient pas en elle. Je ne comprends pas ce qu'ils cherchent de plus.

Je pense qu'aujourd'hui, le culte de la jeunesse que l'on voit chaque jour dans nos écrans de télévisions se joue aussi dans les départements des ressources humaines.

Hier, la femme qui me disait "dans la vie, tout peut s'arranger, il suffit d'y croire" ne croit plus en rien. Hier elle m'annonçait qu'elle et mon beau-père allait surement déménager dans un mobile-home, car le loyer était trop cher pour leur F2. Je ne peux rien lui rendre de tout ce qu'elle m'a donné. Comment aider l'être humain le plus merveilleux

de la Terre, lorsqu'il a perdu espoir face au monde ?

Un entretien d'embauche calamiteux

Atteintes à la dignité, Dévalorisation

Quand, après un bon 1er entretien chez une enseigne de bricolage avec la RH, tu tombes ensuite pour le 2nd entretien sur un chef de rayon se prenant pour un tueur à gage, chargé de recrutement implacable, qui ne laissera rien passer au hasard et qui t'offre généreusement 30 min de son temps (et pas 1 min de plus) pour te vendre.

Après t'avoir autoritairement demandé de retirer ta montre, il la place au milieu de la table et prend soin de te placer loin des fenêtres donnant sur le magasin car

« vous avez trop tendance vous les candidats à toujours zieuter ce qui se passe dans le magasin pendant les entretiens »...

Qu'il te dit alors, au 2nd entretien je le rappelle, que ton CV c'est de la merde, qu'il n'y voit aucun plan de carrière, qu'on y comprend rien car mal fait (je suis un ancien chargé de recrutement et conseiller insertion ...) et que de toute façon intellectuellement tu es trop structuré... Et, enfin, quand à l'issue de l'entretien, à la question « La date de prise de poste est prévue pour quand ? » on te répond « Je suis pas pressé. Je préfère avoir un trou plutôt qu'un con ! »...

On repart alors avec une expérience du monde du travail toujours un peu plus décevante et plus moche. Si j'en conviens, le candidat doit tout mettre en œuvre pour plaire à l'employeur, ne faudrait t'il pas que la réciprocité puisse exister à minima ? Pour info il s'agissait d'une candidature pour un remplacement de 6 mois en tant que conseiller de vente.

J'ai 36 ans et des diplômes, et souhaitant me réorienter, ce sont aujourd'hui mes deux plus gros défauts et qui font que mon profil ne correspond pas et que je suis non employable. Plus de droit au chômage, pas d'ASS, pas de RSA car j'ai la mauvaise idée d'être en couple, suis-je définitivement condamné à 36 ans ?

Je sais que je vaut mieux que ça :

Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Rapports sociaux

Quand au bout de 3 semaines de poste on me présente mes nouvelles missions (d'une responsabilité supérieure), en plus de ce que j'avais, quand j'ai répondu que ça ferait beaucoup la responsable m'a répondu : "mais non ça ne prend pas de temps".

Quand je suis à l'hôpital avec ma fille en bas âge pour un séjour d'au moins 10 jours, et que j'ai des sms de ma collègue qui me dit que je vais avoir des problèmes car je n'ai pas appelé pour dire où l'état de ma fille en était (soit 3 jours après l'entrée à l'hôpital).

Quand je me fais recadrer car quand on veut me voir je suis toujours en réunion! oui désolé je travaille!

Quand j'ai une collègue en pleurs dans son bureau car elle s'est encore pris une soufflante et qu'elle me dit que si elle avait un accident tout ça s'arrêterait que ça serait mieux. On a été plusieurs à la soutenir jusqu'au moment où elle a trouvé un autre emploi.

Je vous passe les détails où moi ou mes collègues se sont pris des soufflantes en public ou bien dans le bureau fermé, où les critiques incessantes fusent sur tout le monde, où l'on voit ses collègues souffrir et où le conjoint fini par dire : la solution c'est que tu partes de ton travail.

Dans cette structure je suis "mise à disposition" par mon employeur pour d'autres personnes dont je ne citerais pas le nom (un peu peur quand même).

Je suis parti de cet emploi en rupture conventionnelle à ma demande et les personnes pour qui je travaillais n'ont pas manqué de me dire "vous avez de la chance que votre employeur l'est acceptée" Oui super je suis au chômage, j'ai de la chance.

"Il faut bosser, faut avoir de l'argent, car la vie c'est comme ça."

Conditions insupportables, Culpabilisation, Discriminations, Humiliation, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress, Validisme

J'ai 25 ans et je suis malheureusement phobique social/Agoraphobe depuis plusieurs années. Pourtant, malgré les regards et les remarques que j'ai pu avoir ces dernières années (fainéant, cas soc' et autres ...) je me suis battu, j'ai eu mon bac, j'ai essayé la fac', j'ai fait une formation professionnelle dans un domaine qui me passionne, j'ai effectué plusieurs contrats en intérim en usine et j'ai aussi été auto-entrepreneur... Ce fut difficile et tout comme dans le témoignage de la vidéo j'ai eu des moments de réelle détresse.

Ce qui me chagrine, c'est que malgré cela, la société me considère comme un moins que rien, le RSI et les impôts me demandent toujours plus d'argent alors que j'ai dû fermer ma petite entreprise faute de moyens, étant au RSA on me demande sans cesse des justificatifs et je vis dans la peur de ne plus avoir quoique ce soit à la fin du mois, quant aux professionnels que je consulte pour ma phobie, ils n'en n'ont rien à faire si ce n'est que de signer des ordonnances pour des médicaments qui me réduisent à l'état de légume. Et surtout les gens que je côtoie qui ne font que de me rappeler "qu'il faut bosser, faut avoir de l'argent car la vie c'est comme ça".

Bref, je ne suis pas fainéant, mais après avoir vécu (et c'est encore le cas aujourd'hui) chez mes parents et de regarder ma famille, mes proches, et leurs vies d'un œil "extérieur", les voir trimmer au boulot, voir les factures s'accumuler, tout en abandonnant leurs rêves, leurs talents faute de temps, de moral ou d'argent ... Je me dis que même soigné, qu'est-ce qui me donnerai envie de sortir vu ce que devient la société? vu les lois absurdes qui s'accumulent ? C'est ça qui m'attends? Qu'après avoir combattu ma phobie pour retrouver le bonheur d'être "normal", je vais devoir travailler là où on me le dit, dans des conditions lamentables et pour un salaire de misère, en abandonnant mes rêves et juste fermer ma gu**?

Là c'est clair #OnVautMieuxQueça

"J'ai vu que vos parents sont nés en Turquie"

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Humiliation, Racisme

Bonjour. Je vais partager avec vous ma mésaventure en 2008 quand je voulais rentrer à l'armée en tant que aide comptable.

Je suis né en France de parents Turcs. J'ai obtenu mon bac pro comptabilité, j'ai postulé à une annonce de l'armée.

J'ai été reçu par l'adjudant qui a vérifié mes diplômes m'a fait visiter les locaux, m'a même présenté mes futurs collègues de travail, et le self, le dortoir... Il m'a dit que le profil correspond à la recherche que je suis le 1er candidat et qu'il clôturerait le recrutement.

Donc il m'envoie une fiche de renseignement état civil qui contient les détails sur ma famille. J'ai eu une date d'embauche mais il fallait que je retourne ce dossier complet d'abord.

Lorsqu'il reçoit le dossier il m'appelle en me disant :

- j'ai vu que vos parents sont nés en Turquie.

Je lui explique qu'ils sont la depuis 1980 casier judiciaire vierge et qu'ils travaillent tout les 2...

Et il ne veut rien entendre, me dit

- j'ai d'autres candidats de toute façon vous pouvez passer à autre choses.

Et raccroche.

Il m'a menti car l'annonce n'était plus sur internet il l'a enlevée le jour ou il m'a reçu mais vu que mes parents étaient nés en Turquie ce facho n'a pas accepter ma candidature.

Je vau mieux que ça en tant que français non?!? Dégouté !

Famille VS Conseillère VS Psychologue

Culpabilisation, Dévalorisation, Précarité, Rapports sociaux

C'est en lisant tous vos témoignages que je me suis décidé à écrire le mien. Dans mon cas, je n'ai pas d'anecdote propre au milieu du travail, mais plus sur le plan personnel, parce que ça a eu un énorme impact sur ma vie professionnelle.

Il faut savoir que pendant toute mon adolescence, et une bonne partie de l'âge adulte, j'étais convaincu que je n'étais qu'un moins que rien. La faute à qui ? Mes parents. Parce que j'ai eu le malheur de leur dire, alors que j'étais au collège, que je voulais travailler dans le domaine artistique. Je n'ai jamais caché avoir été attiré par ce milieu, puisque j'ai appris à dessiner tout seul, sans l'aide de personne. Je savais dans quoi je mettais les pieds. Beaucoup de personnes ont essayé de m'en dissuader, mais venant de mes parents, c'était de la pure méchanceté. Du « ce n'est pas en faisant ça que tu vas gagner ta vie », au rabaissement permanent, ça passait par tous les stades. Et encore, je fais grâce de ce qui se passait à la maison, tellement c'était strict. De simplement réservé, j'étais passé à timide maladif en très peu de temps. Mais ils ont quand même cédé un peu de terrain, et c'est ainsi que je suis entré en section Arts dans un lycée. Malheureusement, la bataille des égos, aussi bien chez les élèves que chez les profs, a eu raison de ma scolarité. J'ai arrêté au bout de deux ans, démoralisé, et je suis entré en lycée professionnel, cette fois, pour faire plaisir à mes parents. J'ai eu mon diplôme, et ça, malgré deux ans d'une ambiance pourrie dans la classe où je me trouvais. Sauf que j'étais tellement épuisé nerveusement, aussi bien par les cours que par ma famille, que je n'ai même pas eu la force de continuer mes études. J'ai pris une année sabbatique, pour penser à autre chose, me ressourcer. A 18 ans. Ça commençait fort.

J'ai repris mes études après, remonté à bloc, pour obtenir un bac technologique. Une bonne ambiance durant 2 ans, de belles rencontres, et un diplôme obtenu avec mention. Mais l'entrée dans le monde du travail s'est faite dans la douleur : après plusieurs candidatures spontanées et réponses à des offres restées lettres mortes, je baissais à nouveau les bras. Le rabaissement de mes parents avait repris, et le pire, c'est qu'ils déformaient la vérité quand on demandait de mes nouvelles :

« - Qu'est-ce qu'il devient ?

Il est à la maison, il ne fout rien. »

Je passais l'aspirateur, je faisais le ménage, la vaisselle, la lessive, à manger, je mettais la table, je la débarrassais, je repassais le linge, et accessoirement, je cherchais toujours du travail. Mais à part ça, effectivement, je ne foutais rien, oui. J'avais déjà un

travail, à ceci près que je n'étais pas payé. J'étais un esclave. Sans oublier qu'ils prenaient tout le temps les décisions à ma place, sur n'importe quel sujet. Je n'avais pas voix au chapitre, aucune opinion, rien. Sans oublier les nombreuses autres crasses qu'ils m'ont fait.

Ce n'est que quand j'ai commencé à toucher le RSA que j'ai commencé à aller mieux : je me faisais plaisir, je m'épanouissais, je pensais de plus en plus à moi, je faisais du bénévolat dans une association, je faisais des projets... Si ce n'est que mes parents essayaient toujours de profiter de la situation. Par exemple, pour me demander un peu d'argent. Oui, à moi, qui suit au RSA, et qui ne touche pas des masses. Mais je suis gentil, je paye les factures, les courses, et malgré ça, ils trouvaient le moyen de me dire « de toute façon, c'est nos impôts qui payent ton RSA ». Une manière de me dire que je leur étais redevable parce qu'ils m'hébergeaient encore, allant jusqu'à casser du sucre sur le dos des personnes de l'association où j'allais, disant qu'ils m'influençaient dans mon choix, vu que je commençais à développer un bon caractère. C'est en effet bien connu que, dès que vous perdez l'emprise que vous avez sur une personne, c'est plus facile de chercher un coupable. Mais je continuais mon petit bonhomme de chemin, et décide de concrétiser un projet de longue date : effectuer une formation d'infographie.

RDV au Pôle Emploi, où je rencontre une conseillère enthousiaste face à mon projet (c'est assez rare qu'un conseiller comme ça existe pour que je le souligne). Grâce au book que j'ai depuis des années, où je classe tous mes dessins depuis l'adolescence, elle a donc pu attester que j'avais des compétences suffisantes et entame la procédure, me demandant de chercher une EMT (Évaluation en Milieu de Travail) afin de valider une partie du dossier. Sauf que là où j'habite, ça ne court pas les rues. Je ne réussis pas à en trouver, mais devant ma détermination, décide de passer outre et me prend RDV avec le psychologue du travail de Pôle Emploi, étape obligatoire. Et là... C'est le drame.

J'y suis allé motivé, plein d'entrain, mais j'ai vite déchanté : je n'ai même pas eu à ouvrir la bouche qu'il me dit d'emblée qu'il ne validera pas mon projet, sous motif que je n'ai jamais travaillé, et que cette formation longue (10 mois) allait m'éloigner encore plus du monde du travail. Il faudrait savoir, là, j'ai deux sons de cloche différents. Quand je suis sorti du bureau, j'ai hésité entre ravalier ma rage, ou revenir sur mes pas et sauter par-dessus le bureau pour lui faire sa fête. Suite à ça, j'enchaîne un autre RDV, cette fois avec ma conseillère, dont la mine s'est décomposée quand je lui annonce la nouvelle. Elle s'absente un instant, et au bout de 5 minutes, j'entends des sons de voix animées venant du couloir. Conseillère VS Psychologue.

Au final, j'ai réussi à la faire, cette formation, après que la direction du Pôle Emploi ait pu attester de ma motivation et de ma bonne foi, et ce, malgré plusieurs avis défavorables dans mon dossier. J'ai eu mon diplôme, et depuis, je le fais fructifier. Il a suffi qu'un dessin fait pour mon frère soit posté sur un réseau social pour que les commandes affluent. Je n'ai plus eu de nouvelles de ma conseillère, si ce n'est un courrier pour

m'annoncer qu'elle n'était plus chargée de mon suivi. Je vois mes parents au minimum : repas de famille, fêtes, décès, anniversaire, et ça s'arrête là. J'ai assez eu d'éléments toxiques dans ma vie pour m'y attacher encore. Il m'aura fallu 29 ans pour enfin être complètement épanoui, aussi bien personnellement que professionnellement.

Je n'étais même pas entré dans le milieu professionnel que j'en étais déjà dégoûté, et quand j'ai pris le risque d'y mettre un pied, je me suis aperçu qu'on vous pressait comme un citron pour trouver un travail au plus vite, quel que soit les conditions, et ça, même si vous avez déjà un projet. L'ironie dans tout ça, ce que je me suis découvert une passion pour la psychologie de l'être humain. J'ai toujours été curieux de savoir pourquoi, au lieu de vous soutenir, les gens ont tendance à vous enfoncer, pourquoi on formate les gens dès le départ, et on fustige ceux qui ont le malheur de sortir du moule, pourquoi ils sont mielleux en face et vous poignent dans le dos dès qu'ils en ont l'occasion, pourquoi ils vous rabaissent sans arrêt, soi disant pour nous endurcir le caractère, pourquoi dès qu'ils ont fait une erreur, ils trouvent toujours n'importe quel moyen pour vous faire porter le chapeau de leur connerie... Vous voyez ? Ce genre de sujet. Je suis incollable là-dessus maintenant. J'ai développé une certaine méfiance vis-à-vis des gens à cause de ce que j'ai vécu, parfois à raison (trop souvent même), parfois à tort, mais grâce à ça, il est extrêmement difficile de me la faire à l'envers. Et Dieu sait qu'on a essayé. Et Dieu sait que c'est ce que la future Loi Travail essaie de nous faire.

On vaut clairement mieux que ça.

"Tu ne donnes pas envie."

Abus de pouvoir, Culpabilisation, Humiliation, Législation, Magouille, Pression, Rapports sociaux, Sexisme

Voilà les paroles de mon DRH le 9 septembre 2015, au moment d'une entrevue qu'il a souhaité en dehors des locaux de l'entreprise pour échanger au sujet de mon retour de congé maternité.

Dans mon entourage, nous étions 4 jeunes femmes, trentenaires, enceintes en même temps. Sur ces 4 femmes, 3 ont perdu leur emploi dans l'année qui a suivi la naissance de leur enfant. C'est cette conjonction qui me motive à vous écrire pour alerter sur une pratique indigne de certaines entreprises, pas si rare que cela.

Mon cas tout d'abord, 12 ans d'expérience dans le marketing mais un profil atypique qui fait tache pour certains chantres des "écoles". Un an avant d'avoir mon enfant on me transfère non contre mon gré mais contre un maintien en cdi après 2 cdd et pas mal de pression, sur un poste 3 périmètres. Entendez 3 bouts de postes, 3 équipes et surtout au final 4 chefs. La situation est très compliquée pour moi, le poste n'étant défini d'une autre manière que par une répartition du temps. Pas de tête au dessus de tout ça et pas d'orientation stratégique commune. Enfin, je tombe enceinte au moment de ce transfert. Après quelques mois, j'essaie d'alerter ma responsable et mon drh sur les difficultés rencontrées. Pas le temps de me voir. Alerte gynéco, je suis arrêtée à 5 mois et demi de grossesse. Mon arrêt étant brutal, je m'engage à finaliser les gros dossiers en cours pendant mon arrêt, ce que je fais. Frustrée et inquiète pour mon retour, je finis par écrire un mail à ma responsable pour lui décrire les difficultés vécues ses derniers mois et lui demander de profiter de la restructuration du service marketing pour réfléchir à mon poste.

Quelques semaines avant mon retour de congé maternité, je recontacte mon employeur pour solliciter un rdv pour échanger sur les évolutions pendant mon absence. À ma grande surprise, mon DRH me propose un rdv en dehors des locaux de l'entreprise, soit disant plus simple pour moi. Lors de ce rdv, je suis tombée des nues après 2/3 formules de politesse, il en vient aux faits " je suis embêté, personne ne veut plus travailler avec vous, si vous revenez ce sera horrible..", " vous ne faites pas envie...", "vous m'avez mis en porte à faux en rédigeant ce mail...". Je lui indique que je venais d'avoir un enfant et qu'il n'est pas question pour moi de partir, mais que si il estime la situation inextricable, il peut me faire une proposition. Pas de réponse.

1 mois plus tard, la veille de mon retour, il m'appelle en fin de journée pour me caler rapidement le détail de mon arrivée et pour m'informer que je reprendrais 1 seul dossier jusque décembre et que je serais basée à Rennes.

Lundi matin, j'arrive au bureau, contente de revoir mes collègues, les gens que je

croise sont content de me revoir. Et là, ma chef arrive et au milieu de l'open Space me lance un regard noir " Qu'est-ce que tu fais là, on t'avait dit de passer voir la rh d'abord!". Moi surprise, je lui dis que non, c'est pas ce que j'ai compris. Elle part alors chercher le DRH et là pendant plus d'une heure, ça a été une charge ignoble. " qu'est ce que tu fais là?", " on ne souhaitait pas te voir revenir", " vu ta vision de l'entreprise, il ne fallait pas revenir", " tu n'es pas une bonne marketeuse", " tu ne donnes pas envie", "personne ne veut travailler avec toi", "tu es trop procédurière"... Je ne me démonte pas, un peu sous le choc, mais je leur redis mon souhait de rester et que mes critiques avaient un objectif constructif d'amélioration. On me répond alors "qu'on ne peut pas continuer", et "qu'on va trouver une solution"...et concrètement on m'apprend qu'en attendant je serais uniquement dédiée à la préparation d'un salon qui se tient dans 2 mois, " le temps qu'on trouve une solution". Et que je peux partir immédiatement, dès cet après midi à Rennes dans les locaux d'un labo appartenant au groupe. 2 cartons avec mes affaires m'attendent en haut...

Voilà la suite a été à la hauteur de ce retour...une belle placardisation, des menaces à "être obliger d'informer la direction" à chaque fois que je n'étais pas d'accord sur un dossier...j'ai attendu un licenciement ou une réhabilitation qui n'est pas venue...j'ai fini par demander un départ négocié qui a été accepté, a minima forcément...Aujourd'hui je suis maman d'un bébé de 11 mois, sans emploi, quand je postule, on me demande toujours pourquoi je suis partie d'une si belle entreprise. Ne voulant pas dire la vérité crue qui serait mal comprise, je parle de divergence de vision et de manque de perspective. On me reproche alors mon impatience et mon instabilité ...car quel profil digne de ce nom voudrait quitter une si belle boîte, en plus en période de crise et avec un jeune enfant!

C'est ma double peine, du coup, j'ai décidé de réfléchir à une création d'entreprise mais je n'ai pas les fonds suffisants et je me sens des fois si cassée que je me dis que je suis professionnellement finie et que je n'arriverais à rien.

Voilà, c'est mon histoire. Elle est un peu longue mais elle montre bien la pourriture qui existe aujourd'hui dans beaucoup d'entreprise, même dans les jolis écrans qui prône l'humain et le management participatif. Subir et se taire ou exprimer et souffrir...

"Vois ça comme un challenge"

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Magouille, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Stress

Ca fait un moment que j'y réfléchis et je me décide à vous envoyer mon témoignage. Je ne sais pas si beaucoup de personnes se reconnaîtront (je n'espère pas mais malheureusement je pense que oui).

Je vais raconter mon parcours, mon histoire, car c'est une question de contexte qui m'a poussé à adhérer à cette idée de ras-le-bol généralisé, convaincu que tout est lié. Politiques, Lobbies, Patronat, Capitalisme, Éducation. Leurs décisions, notre enchaînement. Les écarts de classes se creusent drastiquement, il n'y a plus d'ascenseur social ou même de maigres lueurs d'espoir de pouvoir vivre décemment. Aucune échappatoire, aucune porte de sortie. Même les jeux du cirque modernes (télé-poubelle et foot-religion) ne suffisent plus à étouffer l'aigreur ambiante. Avec « Fais ce qu'on te dit, puis tiens fais ça en plus aussi, et souris car sinon on se demande pourquoi tu n'es pas motivé. » en sous-texte, parfois même en face dans la plus grande décontraction.

Syndrome de la Génération Y, génération déçue et frustrée de ne pas récolter les fruits que les générations précédentes croyaient semer. Génération fainéante qui ne veut pas travailler me dit-on dans les médias du patronat. Génération qu'on ne sait ni manager ni motiver me dis-je. Et oui, malheureusement pour certains, cette bonne vieille méthode de la carotte – on finit par expérience par comprendre qu'elle est potentielle, virtuelle voire carrément fictive, qu'elle n'arrivera jamais- et du bâton, surtout la peur du bâton en fait, la peur de perdre son job durement quémandé, de ne plus pouvoir payer son loyer, sentiment d'échec que de devoir retourner vivre chez ses parents, ou pire -si on n'a pas la chance d'avoir une aide autour de soi- de finir à la rue comme le vieux monsieur barbu en bas de chez soi, que l'on évite du regard comme on se réveille d'un cauchemar, aviné et/ou drogué et qui peut l'en blâmer si ça peut lui permettre de s'évader de cette dure réalité ? Pourquoi cette image, j'y reviendrais. Génération Y, une seule lettre, suffisante pour te classer, t'étiqueter. Stigmatisant, culpabilisant.

Alors, tu commences dans le métier qui te passionnes, pour lequel tu as eu la chance, le soutien moral et financier de pouvoir faire des études ardues mais intéressantes après des années de souffrance sociale au collège et au lycée où tous se tirent dans les pattes, écrasent l'autre pour se sentir exister, esprit de compétition, la réussite avant tout. Une première embauche (wouh! Joie), le patron te parle d'esprit familial et de convivialité. Tu bois ses paroles pensant avoir découvert la clé du Pays des Bisounours. Et tout se passe bien, en tout cas, c'est ce que le bruit des bouchons de champagne te laisse croire lorsque l'agence remporte les appels d'offre. Puis, à l'arrivée

des premières difficultés financières sous l'étendard de la Crise Économique de 2009 (mais concrètement à cause de décisions désastreuses, de lubies de déménagements à répétitions dans de formidables locaux mal conçus et aux bureaux à l'ergonomie lamentable pour le plus grands bonheur des salariés et une meilleure qualité de travail nous dit-on), on te dégage comme une vieille chaussette sale et dépareillée sous le slogan « dernier arrivé, premier parti ». Et oui, bien que formé et compétent, tu as eu le malheur à ce moment-là d'être le petit jeune célibataire sans enfant : « Je ne m'en fais pas pour toi, tu sauras rebondir, il faut le voir comme un challenge ». Quelle famille se sépare de son dernier né ? C'est assez facile de récolter les bénéfices dans sa poche mais de laisser ses employés assumer les conséquences de ses pertes sur leurs vies. Perte d'estime totale pour le statut du patron. Traumatissant, car c'est idiot mais tu te remets en cause « Qu'aurais-tu pu faire pour éviter ça ? C'est ta faute si tu te retrouves au chômage ». Et oui, car on t'avait promis que si tu faisais des études tu serais à l'abri du besoin, et que dès ta plus tendre enfance si tu travaillais mal à l'école tu finirais chômeur et que ça serait de ta faute. Quand tu fais de ton mieux, que tu t'investis, à ne pas compter tes heures, on te répond que tu es mal organisé si tu n'arrives pas à finir le travail qu'on te donne dans le temps imparti sans pour autant évaluer la charge de travail, les délais du vendredi soir pour le lundi... Et je ne parle même pas du travail en freelance, vaste sujet qu'est le statut d'indépendant prestataire face à des clients qui te demandent de travailler gratuitement le weekend, les jours fériés, la nuit...

Pendant cette période de chômage, tout s'effrite. Remise en question, sentiment d'inutilité ou de manque de performance, renfermement, irritabilité, perte de confiance en soi. La vie personnelle n'existe plus. On ne survient plus à ses besoins, on survit avec ce qu'on tente de conserver. Des fois ça passe ou, quand tu n'y es pas préparé, des fois ça casse, comme ton couple.

Après 9 mois de chômage, tu retrouves un emploi tout juste médiocre en région parisienne, loin du dynamisme social et culturel du centre de la capitale mais aux loyers presque aussi chers pour un salaire plus bas que ton précédent salaire de province. L'état de tes finances ferait frémir un équilibriste du cirque Pinder. Un avantage cependant, ton banquier ne t'appelle pas car, certes tu gagnes juste assez pour payer durement tes redevances en bon contribuable mais pas assez pour investir dans quoique ce soit. Il ne perd pas non plus son temps ni le tiens à te proposer nouveaux produits bancaire, PEL, assurance-vie ou plan de prévoyance retraite puisque tu n'en as pas ! Le souci, c'est maintenant. L'avenir, c'est quand ce sera possible. Et puis, la situation au travail se dégrade. C'est difficile d'en parler car ce n'est pas palpable, ce n'est pas tangible, mais le harcèlement moral c'est vicieux comme un cancer. Ça te bouffe à petit feu sans vraiment savoir ce qui déconne ou comment c'est arrivé là. C'est là, c'est tout. Et on ne sait pas comment s'en sortir ou si on va pouvoir s'en tirer. Je pensais être fort, construit, rationnel, stable mais il suffit d'une personne et de ses problèmes personnels pour te pourrir ta vie. Ça s'appelle un pervers narcissique bipolaire à tendance schizophrène. Ah oui, je suis

tombé sur du gros les gars ! Cette personne a été mon cancer et je pèse mes mots. Tu ne sais pas comment mais, à un moment donné, tu t'es fait étiqueter comme souffre-douleur pour lui faire passer ses humeurs aléatoires. Tu n'as pas le choix de continuer d'aller au travail même avec la boule au ventre donnant lieu à des aigreurs d'estomac et des maux de dos par somatisation du stress certainement. Emporté dans la pente mais encore conscient, tu t'es quand même rebellé, énervé mais tu n'as reçu aucun soutien de la part du patron « Personne n'est irremplaçable, j'ai dix autres CV sur mon bureau pour te remplacer. ». Et un jour, tu es tombé en bas, au fond, tu as craqué. Tu rentres chez toi, l'esprit ailleurs, tu te fais flasher au radar automatique, il te reste 4 points mais c'est le dernier de tes soucis, tu n'en as même plus rien à foutre. Une facture de taxe d'habitation et de redevance télé que tu ne regardes même plus t'attendait sagement. « Tôlier, rajoutes ça sur mon ardoise de karma. J'ai vraiment dû être un enfoiré dans une vie antérieure pour payer comme ça aujourd'hui ». La goutte de trop, déprime totale, le moral au plus bas. Exceptionnellement alors, tu te verses en solo un apéro espérant te détendre et décompresser. Puis, la bouteille est vide, et toutes les autres y sont passées aussi. Tu te réveilles dans une posture lamentable (et dangereusement vital) que la dignité qu'il me reste vous épargnera des détails peu ragoutants. En retard pour le travail, avec l'appart dans un état digne de Very Bad Trip. Seul souvenir, un sentiment de dégoût pour soi-même. Seule pensée en boucle « Boire pour les mauvaises raisons ». Et malgré cet état, tu prends quand même la voiture, tu te rends quand même au travail. Et à 11h du matin, tu n'es tellement pas en état de pouvoir assurer tes tâches prétextant une grippe mais certainement en puant et suant tout l'alcool ingurgité.

C'est à ce moment que je me suis dit Stop. Il était temps. Ça aurait pu se terminer tellement plus mal pour moi. J'ai pris du recul sur le travail, plus rien n'avait d'importance au travail. Ni les escroqueries de mon patron, sur les contrats, le pointage des heures, les salaires et les humeurs de mon chef ne pourraient désormais m'affecter. Heureusement, j'ai pu très rapidement démissionner en saisissant une autre opportunité bienvenue. Meilleure ambiance, mais avec un management toujours aussi lamentable (hypocrisie, dénigrement, reconduction de périodes d'essai à répétition). J'y suis resté 2 ans. Ras-le-bol de retrouver à chaque fois la même merde, les mêmes crachats à la gueule, aucune reconnaissance, aucun remerciement de la part de ces patrons qu'on enrichit à la sueur de notre passion et de notre motivation inébranlable. Et bien sûr, quand nous voulons partir, quand on nous a poussé à la porte, nous sommes les traîtres, nous ne méritons même pas le respect de nos années de travail. « Je ne vois pas pourquoi je devrais faire une rupture conventionnelle et que je paie pour que tu puisses toucher le chômage ».

Aujourd'hui, je suis parti à l'étranger, c'est difficile, l'éloignement, l'intégration culturelle, sociale et professionnelle. L'herbe n'y est pas plus verte qu'ailleurs mais j'ai trouvé, je pense, un cadre de vie plus agréable qu'en France, dans les mentalités et le respect notamment. Par toutes ces expériences déjà peu valorisantes pour le marché de l'emploi en France, je suis effrayé à l'idée de voir cette Loi Travail passer car, non

seulement ça anéantira la possibilité de pouvoir encore trouver par hasard une ambiance de travail saine et sereine, non seulement ça fera empirer les exactions que les patrons et les petits chefs se permettent déjà, mais désormais cette loi les valideraient légalement. J'aime la France et j'aimerais rentrer pour y vivre et pouvoir lui faire profiter de mes compétences mais pas dans ces conditions. Mon pays vaut mieux que ça. #On vaut mieux que ça.

Là, la société plutôt que de comprendre et corriger, a continué à diffuser sa culture culpabilisant le chômeur

Discriminations, Rapports sociaux

Quel prix puis-je donner à ma dignité et à mon investissement ?

Après avoir constaté que la dignité était le pire ennemi de l'insertion professionnelle en France, je souhaiterais la vendre. Mais je ne sais pas en estimer le prix.

Quand je travaillais comme Journaliste Reporter d'Image, j'avais en charge des prises de vue au contact des ministres du gouvernement Sarkozy. Mon employeur était membre de l'UMP et nous répondions à des commandes de communication plus que nous ne réalisions du journalisme. Après une interview de Claude Guéant en pleine polémique sur sa xénophobie, où il fallait consensuellement l'interroger sur un film qu'il venait de voir sur un héros noir, la mise en scène était trop grosse pour moi je ne suis pas revenu. Formé en journalisme, je ne suis pas publicitaire aveuglé.

Là la société plutôt que de comprendre et corriger, a continué à diffuser sa culture culpabilisant le chômeur.

Quand je travaillais à la récolte de dons dans les rues parisiennes, j'ai fini par avoir assez de retours sur des malversations pour ne plus pouvoir me permettre de demander à des passants de verser de l'argent à des associations, sans garanties que cela arrive à bon port et avec au passage des cadres très payés et des salariés de base à 1600 euros net (ce que je touchais pour vous demander de donner à une association).

Là la société plutôt que de comprendre et corriger, a continué à diffuser sa culture culpabilisant le chômeur. Le contrôlant, sans contrôler la fin de son contrat...

Quand je travaillais dans la librairie d'un grand musée parisien, ma dignité impliquait que le travail en équipe soit fait en équipe. Quand j'ai indiqué ne pas comprendre pourquoi je faisais de la manutention seul avec ma collègue, alors que d'autres aux mêmes postes pouvaient nous regarder assis en jouant avec leur i-phone, on m'a demandé de me taire. J'ai demandé si s'était liés au fait que l'une des personnes était pistonnée et l'autre délégué syndical, on n'a plus renouvelé mon CDD ensuite.

Là la société plutôt que de comprendre et corriger, a continué à diffuser sa culture culpabilisant le chômeur. Le contrôlant, sans contrôler la fin de son contrat...

Quand je travaillais à la billetterie d'un autre musée, dans un autre groupe, je ne comprenais pas pourquoi je devais faire le travail de deux guichets à moi seul alors que ma collègue faisait la prière catholique sur sa chaise sans regarder les visiteurs, qu'elle s'absentait constamment pour répondre à son téléphone, ou qu'un autre jour elle passa la journée à découvrir son vin de la nuit au sous-sol. De toute façon je ne pouvais pas rester, l'employeur ne voulait pas remplacer un départ à la retraite comme elle aurait dû le faire pour les besoins du musée. Là j'aurai pu faire une scène larmoyante et chantante pour être recruté de force, comme il m'avait été expliqué par les syndicats, mais j'ai gardé ma dignité.

Là la société plutôt que de comprendre et corriger, a continué à diffuser sa culture culpabilisant le chômeur. Le contrôlant, sans contrôler la fin de son contrat...

Quand je travaillais dans une célèbre enseigne de produits surgelés, outre les abus contre la clientèle qui consiste à leur raconter n'importe quoi pour faire plaisir aux managers, il fallait faire semblant de ne pas voir que la gérante ne remplissait pas correctement le cahier de surveillance des températures des bacs surgelés, ne pas voir que les températures n'étaient pas contrôlées lors des livraisons, faire semblant qu'il n'y ait pas de problèmes quand un client revient se plaindre de douleurs aux ventres et j'en passe... Sur ma situation propre, je devais faire le ménage, les commandes, la mise en rayon, les contrôles, de l'administratif, la tenue de la caisse et le tout sans forcément avoir de temps de pause ni pour aller aux toilettes, le tout avec un contrat de simple vendeur alors que mes charges étaient celles de l'assistant du gérant (ce dernier avait démissionné et le groupe avait trouvé avec ma bonne poire l'opportunité d'avoir la fonction tenue sans verser le salaire correspondant).

Quand j'ai commencé à chier du sang, je suis parti en demandant une négociation, j'ai été alors reçu en rendez-vous où l'on m'a indiqué que j'étais licencié pour faute grave.

Là la société plutôt que de comprendre et corriger, a continué à diffuser sa culture culpabilisant le chômeur. Le contrôlant, sans contrôler la fin de son contrat...

Quand j'ai voulu me ré-orienter pour ne pas baisser les bras, je me suis retrouvé interdit de formation par le partenaire d'un centre subventionné par Pôle-Emploi. Bien que son secteur, la sécurité, interdise de répondre à la demande de clients si celle-ci est illégale, l'individu me refuse en raison de la longueur de mes cheveux ("ça ne va pas plaire à mes clients" au passage dans ses clients il y a l'AFP... J'ai un doute sur le fait que des cheveux les dérangent). Je dépose plainte, je force et je rentre en formation mais n'aurai pas accès aux emplois que propose le partenaire. On nous indique que nous pourrions travailler dès la fin de notre formation, je postule, je trouve un emploi sur un site intéressant, je termine mes diplômes et à ce moment-là on nous change les informations : nous ne pourrions pas travailler avant un mois et demi après la fin de formation, le temps d'obtenir les tampons officiels (donc un mois et demi sans aucun revenu ni indemnités, le RSA mettant du temps à s'activer). Du coup je perd l'emploi trouvé ne pouvant fournir les

documents nécessaires. On nous explique que l'embauche immédiate vaut en fait seulement pour les individus retenus par le partenaire du centre de formation (celui qui n'aimait pas mes cheveux et qui semble ne pas avoir besoin des documents réglementaires pour embaucher...).

Sur les quatre personnes qu'il a pré-sélectionné du haut de sa grande expertise RH :

- Une personne qui gagne 1500 euros d'indemnité chômage après avoir été assistante maternelle à Neuilly Sur Seine. Du coup elle nous l'a indiqué : elle n'ira pas travailler dans la sécurité s'était pour préserver ses indemnités.

- Une personne gagnant moins, avait la même logique de passer la formation juste pour prolonger son ARE.

- Une autre personne pré-sélectionnée n'a pas réussi ses examens et n'a donc pas les diplômes pour travailler dans le secteur.

- La dernière s'occupe de distribuer le shit aux gosses de 12 ans dans les cages d'escalier, il gagne 300 euros par jour et n'a pas besoin de travailler en aout, c'est juste pour couvrir par la suite ses entrées d'argent. Il est donc parti en vacances comme les autres pre-selectionnés et l'employeur qui m'a refusé pour mes cheveux, n'aura aucune prise de poste en aout alors que je reste au chômage, disponible et major de promotion.

Du coup je me dis que ma dignité, mais aussi ma vigilance, mon investissement au travail et mon honnêteté, n'ont pas une grande valeur sur le marché du travail français. Je souhaiterai donc m'en défaire, à combien puis-je vendre ces antiquités ? :)

Par un chômeur, qui pille les impôts, fainéants, lâches... certainement pas une victime de sa rigueur dans une société de l'abus et de l'escroquerie où des voyous s'occupent des recrutements et de la gestion (sur la gestion je vous ai épargné les structures qui indiquent ne pas avoir d'argent pour les embauches ou les investissements techniques alors que des tableaux restaurés sont replacés dans des salles avec infiltration d'eau, pas plus que je ne vous ai parlé des managers qui se servent dans le matériel du magasin pour fêter leur départ, etc...).

"Oui, tout est possible en France, pour le meilleur comme pour le pire."

Précarité, Stress

- Tu fais quoi dans la vie ?
- Je me suis spécialisé dans la polyvalence et dans le paradoxe
- C'est-à-dire ?
- Je suis à la fois doctorant et chômeur
- C'est possible d'être à la fois étudiant et chômeur ?
- Oui, tout est possible en France, pour le meilleur comme pour le pire.

Bonjour, j'ai 28 ans et je suis un doctorant, autrement dit un futur chercheur qui cherche déjà à joindre les deux bouts alors que je n'ai pas encore le statut de chercheur. Depuis 2008, je fais des études universitaires pour être enseignant-chercheur, mais plus ça va, plus je me dis que le système de société dans lequel nous vivons se moque bien des projets et des rêves que l'on a dans la vie et que je me suis embarqué dans une aventure qui devient de plus en plus incertaine voire périlleuse.

J'ai connu la vie d'étudiant boursier pendant trois ans, durant les années de la licence de lettres modernes que je préparais, jusqu'en 2011, jusqu'à ce que je ne puisse plus toucher d'aides. Pendant les deux années qui ont suivi où j'ai fait un master en français langue étrangère, comme beaucoup d'autres étudiants dans ma situation, j'ai dû commencer à travailler pour financer mes études. Etant donné que mes études sont destinées à être enseignant (même si le but final est d'enseigner à l'université), j'ai fait ce qui s'offrait à moi et qui était le plus logique : j'ai commencé par donner des cours de soutien scolaire à domicile avec des structures extrêmement humanistes et équitables vis à vis de leurs employés plus ou moins temporaires telle que Acadomia. J'ai fait ça pendant deux ans, même si j'étais lassé par le douloureux sentiment de me faire gentiment exploiter, d'être littéralement payé au lance-pierre alors que je passais des heures à préparer les cours pour mes élèves ; le ratio travail fourni / salaire versé n'était clairement pas équilibré.

Une fois mon master en poche, j'ai voulu faire une pause dans mes études et commencer à travailler dans mon domaine professionnel, c'est-à-dire à trouver un poste

de professeur de français pour étrangers. Je me suis donc inscrit à Pôle Emploi, ne comptant pas que sur la structure pour être la réponse à mon problème, j'ai cherché du travail pendant des mois sans rien trouver, examinant les quelques offres d'emploi que mon conseiller Pôle Emploi me donnaient – et qui n'étaient souvent pas dans ma branche – et postulant à toutes les offres que je trouvais partout où je pouvais chercher. Le temps passait mais je ne trouvais toujours rien, les quelques économies que j'avais réussies à faire s'étaient volatilisées et pour la première fois de ma vie, j'ai été bénéficiaire du RSA. J'ai vécu avec ce revenu de base pendant quelques mois, essayant de ne pas culpabiliser et de ne pas me sentir comme un raté, avant de réaliser que faire cinq ans d'études pour être bénéficiaire du RSA, c'était quand même du gâchis et que je ne voulais plus me contenter d'être dans cette situation, même si je m'étais dit qu'elle serait passagère.

Je n'arrivais pas à trouver du travail en France mais j'avais la chance d'avoir un diplôme qui était ouvert sur l'international, qui me permettait d'aller travailler à l'étranger, et même si ce n'était pas ce que je voulais faire immédiatement, je m'étais dit que c'était la meilleure solution qui s'offrait à moi. À la fin de l'année 2013, j'ai donc décidé d'aller vivre et travailler pendant un an à l'étranger ; j'avais trouvé un poste de chargé de mission pédagogique dans un institut français en Egypte. Le contrat était un volontariat international en administration (VIA) et j'étais donc un contractuel du ministère des affaires étrangères pour l'année 2014-2015, c'était le meilleur travail que j'ai trouvé depuis que j'ai commencé mes études.

À la fin de mon contrat en Egypte, même si l'expérience fut à la fois très intense et enrichissante, j'ai décidé de rentrer en France pour des raisons personnelles. J'étais de retour à la case départ, même si j'avais plus d'expérience qu'auparavant. Je gagnais bien ma vie en Egypte et j'avais réussi à faire des économies, en sachant que j'en aurais besoin quand je reviendrais en France. J'ai pu vivre avec elles pendant quelques mois, mois que j'occupais à chercher du travail comme je l'avais fait par le passé. Après avoir testé l'expérience des structures de cours de soutien scolaire à domicile, je me disais que je pouvais trouver mieux et je me suis donc tourné vers l'Education nationale : en 2015, j'ai été enseignant vacataire dans deux établissements. Cette expérience n'a pas été concluante ; j'aime enseigner mais je sais aujourd'hui que je souhaite enseigner à l'université et non pas dans un collège ou dans un lycée (j'étais presque sans expérience dans l'enseignement en collège ou lycée et j'enseignais dans des établissements difficiles, comme la plupart des jeunes enseignants).

2015 a aussi été l'année où j'ai décidé de reprendre mes études et de commencer un doctorat en sciences du langage, mais en m'inscrivant à l'université, l'administration m'a averti trop tard que je ne pourrai pas avoir de bourse pour financer ma thèse alors que je comptais quand même dessus pour ne plus être préoccupé par l'aspect financier de ma vie comme je l'avais été par le passé. Je ne souhaitais pas abandonner mon projet de poursuivre mes études alors j'ai trouvé un poste d'assistant d'éducation (un intitulé technique pour dire pion) dans un établissement dans lequel mon contrat se termine

aujourd'hui, le 31 août 2016. Cette deuxième expérience a été plus concluante que mon expérience comme professeur vacataire mais on m'a fait gentiment comprendre que je ne rentrais pas dans le moule de l'Education nationale et on n'a pas renouvelé mon contrat.

Pendant un an j'ai donc été à la fois doctorant et assistant d'éducation dans un collège, et même si je sais que je ne suis pas le seul dans cette situation, ce n'est pas facile à gérer tous les jours car le temps que l'on passe à travailler pour survivre n'est bien sûr pas utilisé pour construire ses projets de vie, pour faire en sorte de vivre et non plus de survivre.

Aujourd'hui mon statut a changé, j'ai gagné un niveau mais à l'envers ; je suis à la fois doctorant (je commence ma deuxième année en septembre) et demandeur d'emploi, c'est-à-dire que je suis à la fois censé passer la majorité de mon temps à faire mes recherches et à enseigner, et à trouver un travail pour justifier que je mérite de toucher l'allocation chômage à laquelle j'ai droit vu que j'ai travaillé pendant une année avec mon dernier contrat. C'est la première fois de ma vie que je me retrouve confronté à un tel paradoxe et depuis que j'ai fini de travailler à l'établissement où j'étais employé, une multitude de questions existentielles et d'angoisses germent et grandissent dans ma tête, s'infiltrant dans mon quotidien, occupent mes jours et mes nuits.

Je ne suis pas du genre pessimiste mais je trouve que c'est légitime, normal, humain, d'être angoissé quand on se pose des questions sur son avenir proche, questions auxquelles on n'arrive pas toutes à répondre car on ne sait pas comment les choses peuvent se passer. Est-ce mon statut de doctorant peut être combiné à mon statut de chômeur ? Est-ce que je peux toucher l'allocation chômage et prouver que je cherche activement du travail alors que je travaille déjà activement à faire avancer ma thèse, du mieux que je peux ? Est-ce que je serai amené à trouver un autre travail et à partager à nouveau mon temps entre emploi salarié et doctorat à l'université ? Est-ce que serais capable de faire ça à nouveau alors que ça a été très dur physiquement et moralement pendant un an ? Est-ce que je peux espérer avancer sereinement dans mes recherches de doctorant alors que je suis préoccupé par mon compte en banque, mon avenir professionnel, mon existence pour les mois et semaines à venir ? Est-ce que ce ne serait pas plus simple d'abandonner mon doctorat et de trouver un travail qui est dans mon domaine professionnel, comme j'avais fait quand j'étais allé en Egypte ? Si je ne trouve pas de travail en France, est-ce que je devrai repartir à l'étranger alors que ce n'est pas du tout dans mes plans ?

Je ne le cache pas, même si c'est encore considéré dans nos moeurs comme étrange ou bizarre d'aller voir quelqu'un, je suis suivi par un thérapeute depuis plusieurs mois pour faire en sorte que mes peurs, mes doutes, mes questions existentielles ne me paralysent pas dans mon quotidien, et qu'elles ne me donnent pas envie de me laisser sombrer et d'avoir des idées vraiment noires. Avec l'aide précieuse de ce thérapeute, que mes finances me permettent encore de consulter, j'arrive un peu à relativiser et à ne pas

noircir le tableau, même si beaucoup d'autres questions existentielles sur notre existence comme individus dans le système de société dans lequel nous vivons peuplent mon esprit.

Je n'estime pas être parmi les plus malchanceux ou malheureux ; je n'ai pas encore d'enfants dont je dois assurer l'avenir, j'ai un toit au-dessus de ma tête et de quoi me nourrir, j'ai des parents qui peuvent m'aider un petit peu mais pas trop (ma mère a des soucis financiers et mon père touche une petite prime d'invalidité), j'ai des diplômes, j'ai un CV dans lequel il n'y a pas encore trop de trous, j'ai une petite amie qui m'aime et qui m'aide à me sortir de cette situation. De toute façon, l'idée n'est pas ici de comparer nos situations de galériens entre elles, comme aiment le faire plusieurs politiques et médias (le combat d'animaux est alors remplacé par le combat de pauvres), c'est de partager nos expériences et nos vécus pour s'informer, se parler, s'entraider, se rencontrer, avoir le sentiment de ne pas être seul dans son coin, à cogiter, ruminer, angoisser comme un diable, et avoir le sentiment de ne pas être seul à voir que le système social dans lequel on vit est de plus en plus inquiétant pour l'avenir et déshumanisant.

Est-ce que c'est normal de vivre dans une société qui ne fait pratiquement rien pour les étudiants dans ma situation ? Est-ce que c'est normal d'avoir un système universitaire qui n'est pas en mesure d'aider les doctorants qui ne sont pas boursiers ? Evidemment j'avais demandé à mon université s'il était possible de faire une demande de bourse bien que la date limite soit passée (je n'en avais pas été informé lors de mon inscription en doctorat), mais on m'avait clairement répondu que ce n'était pas possible.

Ces dernières semaines, j'ai l'impression d'avancer pratiquement seul face à un système dont les différents rouages, dont les différents acteurs sont plus des machines que des personnes. Je fais de mon mieux pour ne pas désespérer, trouver des solutions, avoir un appui auprès de mes proches et aller de l'avant mais j'ai l'impression de ne pas voir la fin de mes soucis. J'ai l'impression d'être un funambule qui ne sait plus très bien sur quel pied se tenir sur la corde raide, c'est plutôt désagréable comme sentiment, surtout quand on s'efforce de ne pas lâcher prise et de ne pas tomber.

J'ai lu de nombreux témoignages sur le site qui m'ont beaucoup touché, je me suis retrouvé dans plusieurs d'entre eux, et j'ai eu envie de partager ma modeste aventure de galérien avec vous. Je suis conscient que nous sommes nombreux malheureusement à nous demander si nous arriverons à nous en sortir, autrement dit à nous sortir d'une situation où la vie est survie, d'une situation qui ne devrait pas exister dans une société dite juste et moderne, encore moins dans celle du pays des droits de l'Homme. Je suis persuadé au fond de moi-même que nous valons mieux que ça, que nous valons mieux que les aides financières qui nous font à peine vivre et qui trop souvent présentées comme une espèce de salaire des fainéants, des glandeurs, des assistés ou encore des parasites tels que nous, tout ça parce que nous n'arrivons pas à trouver du travail ou parce que nous pensons que trouver du travail n'est pas la seule et unique solution qui peut régler nos problèmes, qui peut faire que nos vies seront plus agréables à vivre, qui

peut donner un sens à nos vies.

On vaut mieux que ça et j'espère de tout coeur que nous ferons en sorte que la situation évolue, que notre société devienne plus juste, équitable et tout simplement humaine. En tout cas, avec l'adoption de la loi Travail avec un ultime 49.3 et les conflits sociaux qui animent le pays, je me dis au moins que l'on aura l'occasion de se faire entendre et que l'on a tout à gagner, pour notre humanité, de continuer à échanger sur ce qui se passe dans nos vies, dans notre société, dans ce monde qui est le notre.

J'ai perdu depuis longtemps la motivation de chercher.

Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique

J'ai effectué le BTS MUC et je l'ai raté de quelques points.

Je n'ai pas voulu le retenter pour cause qu'une de mes profs de commerce était horrible avec moi, et que mon stage de mise en rayon était catastrophique.

Mon tuteur de stage me criait devant les clients, et se sont les clients qui me protégeait devant mon tuteur...

C'était ma première mauvaise expérience professionnelle.

J'ai ensuite fait plusieurs mise en rayon dans les grandes surfaces, et à chaque fois, je ne restais pas longtemps, on me virait pour manque de dynamisme, de rapidité.

Je ne comprenais pas, je me remettait en question, sans savoir pourquoi j'étais autant critiqué par les employeurs alors que j'étais à l'école un élève modèle : 0 punition jusqu'à mes 21 ans, timide en classe, je ne fume, ni ne bois, pas tatoué, et chrétien protestant depuis mes 10 ans.

Autant dire que le monde du travail m'a été un choc brutal. Je suis assez vulnérable et sensible lorsque l'on me critique.

En effet, je suis introverti, je passe 8h par jour sur l'ordi, je ne sors presque jamais de chez moi, je n'ai que quelques amis qui travaillent, eux. Jamais eu de petite-amie, et je vis chez mes parents à mes 26 ans actuellement. J'ai toujours eu peur de prendre des risques pour chercher du travail. On peut dire, que je ne suis pas "carriériste", vu mon profil...

J'ai vite remarqué au travers d'une dizaine de boulot dans la mise en rayon, que j'étais inutile et que ce n'était pas ma voie.

J'ai fais différents stages de découverte et formations : coach sportif, surveillant au collège, téléprospection, délégué pharmaceutique, agriculture bio, Crescendo... Mais rien n'y fait.

J'ai fais des dizaines de tests pour connaître ma personnalité professionnelle.

Les résultats me disent que j'aime tout ce qui est "connaissance", c'est-à-dire : les sciences logiques et humaines, les livres et le multimédia principalement...

Le problème c'est que j'ai du mal à me projeter... Les formations me sont trop dures. Même si j'aime ses domaines, je ne suis pas assez intelligent pour me lancer.

C'est comme un jeune qui souhaite être astronome. C'est bien beau d'aimer l'univers et les étoiles, mais il faut pour cela : parler 5 langues, faire du sport, beaucoup courir, piloter des avions, avoir des connaissances sur la physique-chimie, les mathématiques etc...

Au final je suis perdu... J'aime les livres, mais j'ai lu moins de 10 auteurs différents. J'aime l'ordinateur, mais je suis nul en programmation. J'aime le manga, mais je suis nul en dessin. J'aime la spiritualité, mais je ne veux pas devenir Pasteur d'une église. J'aime l'univers des jeux vidéo, séries, films... Mais je ne possède aucune imagination, créativité, ni talents...

Je suis frustré de mon incompetence.

De mes 21 ans à mes 26 ans, mon emploi le plus long doit être de 1 mois. Et je possède plusieurs trous de 1 an vide.

Je suis pourtant né dans une famille normale et dans un environnement sain.

Malgré ça, je suis perdu. J'ai perdu depuis longtemps la motivation de chercher. Je le remarque par rapport aux autres qui tombent à chaque fois sur des belles offres d'embauche que je ne vois pas. Je ne sais plus qui postuler, je ne sais plus quoi postuler...

Je suis actuellement dans une formation de la mission locale pour "l'élaboration d'un projet professionnel", mais ça me déprime de jour en jour, avec leur : recherche de stages, formation, projet, CV, lettre de motivation, entretien d'embauche... Je n'ai plus l'envie de travailler, et au vu des témoignages que je vois des personnes blessées et déprimées, ça me reconforte de me dire que je ne suis pas seul à subir.

Je ne pensais pas que le monstre que j'allais affronter serait si impitoyable : le racisme ordinaire.

Discriminations, Racisme

Française mariée à un algérien, je me suis, et ce depuis le jour de notre rencontre, dévouée corps et âme pour cet homme, que j'admire et respecte au plus haut point. J'étais prête à mourir de faim, perdre ma famille, mes amis, vivre sans abri. Je lui aurais donné mon sang jusqu'à la dernière goutte si cela pouvait faire son bonheur. Je ne pensais pas que le monstre que j'allais affronter serait si impitoyable : le racisme ordinaire. Oh, je l'avais côtoyé, méprisé, abattu. Mais je ne me doutais pas que ce monstre était une hydre à plusieurs têtes. On a beau, tout en se faisant mordre par ses ignobles mâchoires, lui trancher la gorge il a toujours raison de vous. Cet homme dont je vous parle, mérite toute ma dévotion et toute mon admiration. Humaniste intelligent et intègre, un homme plein d'empathie, un homme fier. Je me nourris de cette aura qui se dégage de lui et m'épanouit en son sein. J'admire son intelligence et reconnais en lui plein de qualités humaines, sociales et professionnelles. Oui, mon mari est un pro. Un athlète. Il ne décélèrera pas tant qu'il n'aura pas franchi la ligne d'arrivée. Chaque effort compte, chaque effort pèse, chaque effort le construit et le fait grandir. Lorsqu'il entame une tâche, dont dépend, il le sait, son confort et celui des autres, il ne démord pas et donne le meilleur de lui-même. Donnez-lui un emploi avec une tâche unique et simple à accomplir, il en accomplira dix. Non pas parce qu'il est meilleur que les autres, mais quand on lui donne des responsabilités, il veut faire montre de perfection et même plus. Non, il n'est pas si formidable. Il est entêté, impulsif, parfois ingrat. Je n'idéalise pas mon conjoint, je montre à qui veut le voir, le meilleur de lui-même. Pourquoi ? Il le mérite. J'écris cet article suite à un événement, fortuit, bref qui nous est arrivé aujourd'hui. Cet événement pourrait être, ô combien inintéressant, s'il ne me déchirait pas les entrailles et ne me laissait pas ce goût amer dans la bouche. Mon mari, et ce depuis qu'il est en France, lutte, oui lutte, pour trouver un emploi. Il a toutes les qualités, mais il n'y en a qu'une qu'il ne possède pas et qu'il ne possèdera jamais : avoir la peau blanche. Vu, vu et revu l'histoire du pauvre immigré qui crache sur l'indigne France qui n'a pas réussi à lui donner ce que son propre pays, lui-même, ne lui a pas donné. Je sais. Mais je pense que derrière ce mot « immigré », derrière ce « titre de séjour », il y a un homme. Né d'une femme et d'un homme, qui aujourd'hui le regrettent. Fait de chair, de sang, et de sentiments. Un homme avec un passé et un avenir. Un homme quoi. Cependant, aujourd'hui sont beaucoup trop nombreux ceux qui le regardent de haut parce qu'il est « un peu trop basané », « y' parle pas comme nous y' a un accent » ou alors « il a une tête à aller attaquer le Bataclan ».

Aujourd'hui, il y a eu un préjugé de trop. Aujourd'hui je sors de mon silence, de mon optimisme, de ma passivité, je craque. Je vais vous raconter une histoire réellement insipide. Si insipide qu'elle vous fera vomir. Mon mari, en prospection d'emploi, une fois encore, appelle un magasin de produits bios pour répondre à une annonce postée, il y a moins de 24 heures. A peine a-t-il fini sa phrase, on lui fait comprendre que le poste est déjà pourvu. En toute bonhomie, il me dit : « Tu vois, comme quoi, ici à Paris ça va vite. » Je ne réponds pas, un horrible doute s'installe. Je prends mon téléphone, mon meilleur accent franco-français et appelle le magasin. « Bonjour, je vous appelle au sujet de l'annonce que vous avez postée, le poste est-il toujours à pourvoir ? » Et là, miracle. L'homme me répond aussi cordialement que possible. Oui, il y a un poste à pourvoir. Il s'intéresse, me demande mes références. Je raccroche aussi vite que possible. Moi, Monsieur, je n'ai aucune compétence dans votre domaine. Je voulais juste, au contraire de vous, me défaire d'un préjugé et me dire que non vous n'êtes pas le salaud que je prétendais voir en vous. Eh bien, sans détour, Monsieur vous l'êtes. Mon petit accent franco-français vous a plu, Monsieur. Vous y voyiez un signe de qualité, une promesse de conversation intéressante et la possibilité d'une collègue nouvelle et compétente. Moi, Monsieur, je n'ai aucune compétence dans votre domaine. Mon mari, lui, avait plus d'une corde à son arc, des compétences à la « en veux-tu, en voilà ». Il correspondait parfaitement à vos critères, mais il a eu ce « défaut », ce seul petit défaut qui vous a permis de faire l'analyse pointue et précise de sa personnalité en quelques secondes : il a un accent. Voilà Monsieur, voilà, vous et tous les salauds de votre espèce, voilà ce qui me ronge de l'intérieur, qui fait croître en moi le feu du dégoût mais aussi, malheureusement, celui de la haine. Vous m'ouvrez vos portes et vos bras uniquement parce que ma peau et mon sang sont suffisamment blancs à vos yeux. Mon mari, lui et sa peau basanée, lui et son accent, lui et ses origines, vous le jetez au rebut. Un homme dont les qualités sont humainement indéniables mais que vous refusez de voir car il n'est pas né du bon côté de la Méditerranée. Ce sont ces gens faux, ces gens pitoyables, ces gens comme vous, Monsieur, que je dénonce sur la place publique. Vous ne verrez pas mon visage, vous n'entendrez pas ma voix, vous ne connaîtrez pas mon nom, mais je jette votre opprobre à la face du monde entier. Je suis bien inoffensive, je suis bien cachée, je suis « bienpensante », mais je ne suis pas comme vous. Je n'abandonnerai jamais un homme à sa misère (sociale, humaine, familiale, financière...) sous prétexte qu'il soit d'une origine autre que la mienne. Nous sommes nés sur cette même Terre, mais je vous désavoue. J'aurais voulu vous aimer comme des frères, mais, vous qui rejetez ce à quoi même j'ai dédié ma vie, vous ne serez jamais des miens."

"Je n'arrive pas à réaliser que j'en suis là aujourd'hui car j'ai dit non à un mec qui m'a fait une déclaration d'amour"

Abus de pouvoir, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Rapports sociaux, Sexisme

Je vous écris car mardi dernier j'ai été forcé de quitter mon travail alors qu'il me plaisait beaucoup et que je le faisais bien ! Cette histoire s'est déroulée sur plus de 6 mois et je vais essayer de vous en faire un résumé le plus clair et succinct possible.

Je travaille dans une petite association où nous sommes deux employés, en 2015, ma collègue n'a pas été renouvelée et je me suis occupée du recrutement de la nouvelle personne. Suite au recrutement, j'ai un nouveau collègue, je m'occupe de le former, tout se passe très bien et je suis enfin soulagée d'avoir quelqu'un avec moi après une période de deux mois où j'ai été seule à assurer le boulot à l'association. Un mois, après son arrivée, à la sortie d'une réunion importante sur l'avenir de l'association qui n'est toujours pas pérenne financièrement, mon collègue de 15 ans mon aîné, pose la main sur mon épaule et me dit "j'ai un problème, je suis en train de tomber amoureux de toi". Je n'arrive qu'à articuler des onomatopées. Il me dit qu'il veut parler, j'accepte. Dans la discussion il me dit qu'il veut savoir si je ressens quelque chose pour lui, je dis que non et que cela n'arrive pas, que nous sommes collègues c'est tout.

Les semaines qui ont suivis cette déclaration, il me demande encore que nous parlions, dès fois le matin nous sortons du bureau pour discuter dehors et il me dit qu'il se sent submergé par ses sentiments qu'il ne contrôle pas, qu'il n'arrive pas à gérer, je l'écoute et le conseil pensant que cela va s'améliorer avec le temps. Je prends alors le rôle de confidente et je me dis que ce n'est pas ma place et que c'est en train de vraiment dérapier. Je lui dis que je ne veux plus avoir ce genre de conversations, que je ne suis pas la bonne personne et qu'il faut que l'on revienne à des relations strictement de travail. Suite à cette mise à distance, il devient agressif, enchaînant les remarques désagréables sur mon travail et glissant dès qu'il le peut une blague misogynne.

Deux mois plus tard, je prends quelques jours de congés et aussi du recul sur cette situation qui est devenu insupportable. Sur des conseils d'amis, je lui écris un mail en lui disant que ces comportements doivent cesser, il me répond tout de suite me disant ne pas comprendre ce à quoi je fais référence, précisant qu'il est passé à autre chose, qu'il fait déjà assez d'efforts et que je dois me aussi me remettre en cause. Deux semaines après

mon retour, je craque et en parle à une des collègues du bureau d'à côté qui est une autre association avec qui nous travaillons.

Elle organise une réunion avec lui qui dure une journée. Elle me dit qu'il ne faut pas faire référence à sa déclaration mais rester uniquement sur le terrain du boulot, elle a eu une expérience dans les ressources humaines, je lui fais confiance. Suite à cette journée où est pointé du doigt plusieurs dysfonctionnements dans son travail, ma collègue, qui a pris la mesure du problème, me propose d'échanger de bureau avec elle. Je me retrouve dans la pièce d'à côté, dans les bureaux de l'asso voisine pour limiter la proximité physique. Nous nous disons que nous faisons un bilan dans 3 mois.

Durant ces 3 mois, les choses ne s'améliorent pas du tout, bien que je ne suis plus en face de lui. Son agressivité redouble, elle est proportionnelle à la distance que je mets de plus en plus entre lui et moi. Je communique au maximum par mail car sinon il déforme mes propos et me met dans l'embarras vis à vis des membres de l'association et de nos partenaires. Il invente des situations de toutes pièces pour pouvoir me faire des reproches. Il emploie constamment le "on" faisant un amalgame entre ces missions et les miennes ce qui lui permet de dissimuler ses erreurs. Comme prévu, j'ai de nouveau une conversation avec ma collègue, pour elle les choses se sont améliorées, je suis très étonnée de son constat et lui expose plusieurs cas de son comportement qui commence à virer au harcèlement. Elle le défend ou ne dit rien et me dit qu'on en reparlera après les vacances.

De retour de vacances, j'annonce au président de l'association que je vais postuler ailleurs car la situation avec mon collègue est devenue invivable. Bien que je ne mentionne pas la déclaration, le président comprends les exemples que je lui donne et admet que ce n'est pas quelqu'un de facile : on ne peut pas discuter avec lui et il prend des décisions arbitraires sans consulter personne. - je précise que mon collègue et moi sommes tout les deux au même niveau hiérarchique. Je rate mon entretien pour le poste auquel j'ai postulé et annonce au président, à bout de force et ne voyant aucune issue que je ne souhaite pas être renouvelée à la fin de mon contrat comme cela était prévu. Mon mail reste sans réponse de la part du président.

Quelques semaines plus tard, lors d'une réunion skype entre le président, mon collègue et moi, le président me demande si je souhaite toujours partir, je dis que, bien que la situation avec mon collègue soient très compliquée, je ne veux pas partir car je suis trop attachée à mon travail et j'aimerais que l'on trouve des solutions. Je sens le mal à l'aise que cela provoque et le président me dit ok, on en reparle. Cette réunion avec le président faisait suite à une réunion avec le comité d'association à laquelle mon collègue et moi n'assistons pas, ce qui nous étonne car d'habitude nous y prenons part. 10 jours plus tard, le président nous envoie un mail à tous les deux nous disant qu'il a envoyé le compte rendu de la réunion du comité d'association aux membres de l'association mais sans joindre le compte-rendu en question. Je ne peux donc pas lire le contenu.

Suite à ce mail duquel je ne suis pas en copie, je suis contacté par deux membres qui me disent "et ben alors tu pars ?" : le président avait annoncé que j'avais décidé de partir. Contre mon accord et sans me prévenir.

J'arrive à le joindre par téléphone, pensant à un mauvais quiproquo mais non il me brandi le mail que j'ai fait quelques temps plus tôt, m'assenant de prendre ses responsabilités. Je lui rappelle nos conversations skype et il me dit que, dire que je ne voulais pas partir, n'équivaut pas à dire je voulais rester. J'hallucine et lui fait répéter. Il me confirme que "ne pas vouloir partir" ne veut pas dire "vouloir rester" et ainsi pour lui j'avais confirmer mon email et annoncer mon départ.

Suite à cela je me fait arrêter par un médecin car je ne dors plus tellement, je suis nerveuse et en colère, elle dit que je vis du harcèlement morale.

Je vous passe les détails glauques et humiliants qui ont suivis à mon retour - comme ma collègue qui, contactée par le président de mon association, lui dit que je suis démissionnaire de mon poste et souvent absente et que cela nuit au bon fonctionnement entre les deux associations ! - et qui n'ont fait que confirmer ma décision de quitter l'association.

Je suis donc plus en poste depuis la semaine dernière, deux mois avant la fin de mon contrat.

Je raconte cet histoire à un ami et je lui dis "je n'arrive pas à réaliser que j'en suis là aujourd'hui car j'ai dit non à un mec qui m'a fait une déclaration d'amour". Je ne pensais pas que l'on pouvait aussi mal digérer un rateau !

Cette histoire est longue et pourtant des détails j'en ai encore malheureusement pleins....j'ai décidé de vous la faire partager car je la trouve tout simplement hallucinante et que je pense que c'est important de témoigner. Le harcèlement morale est une notion très complexe mais de plus en plus courante et ici elle se double de l'expression de la domination masculine sur les femmes, qui est aussi encore très présente dans le travail.

Le respect des consignes de sécurité, "c'est pour les princesses"

Contrat, Dépression, Discriminations, Heures supp', Humiliation, Législation, Magouille, Maladies/accidents professionnels, Pression, Problèmes d'éthique, Racisme, Rapports sociaux, Santé, Sexisme, Situations/injonctions paradoxales, Surveillance

Je suis entré dans le monde du travail sans y croire, ma distance et mon flegme amusent mes collègues et impressionnent mes managers qui ont moins de prise sur moi que sur les autres.

Je remercie mes parents d'avoir parlé de leur difficultés au travail a table pendant mon enfance. voici quelques souvenirs :

Ma mère en pleurs après une formation ANPE (a l'époque) dans laquelle le formateur remettait en cause ses compétences puisqu'elle avait mis sa carrière en pause le temps que ses deux enfants soient scolarisés.

Ma mère humiliée par un petit patron stupidement exigeant, forcée de rester le soir pour refaire les tabulations d'un fichier de code informatique qu'il a lui même fait disparaître.

Des remarques racistes et sexistes a tous les employés qui n'ont pas la naturelle délicatesse d'être des hommes blancs. Et donc discriminations qui vont avec. Les mecs progressent ; les jaunes, les noirs, les femmes restent programmeurs.

Les politiques d'entreprise qui contredisent les usages imposés par les chefs (être présent ou pas aux repas de direction, participer ou non a la notation individuelle, renseigner ou pas l'outil de documentation interne, participer ou pas aux bêta tests, refuser ou accepter les déploiements de nouveaux outils)

J'ai vu ma mère en dépression, se mettre aux médicaments et culpabiliser ensuite d'en être dépendante.

Mon père a souffert lui aussi. Brinquebalé aux quatre coins de l'île de France de déménagement en déménagement, de restructurations en refontes et rachats.

Une grosse dépression après une formation fournie a l'occasion d'un des rachats. Il n'a jamais pu nous en parlé. c'est a nouveau refermé sur lui même quand je lui en ai reparlé il y a quelques temps. Ça s'intitulait "la stratégie du Dauphin", si vous avez des informations sur ce que ça pouvait contenir, lâchez vos com'. Suite a cette formation plusieurs de ses collègues se sont lancés dans l'auto-entrepreneuriat et ont naturellement

fait faillite face a leur ancien patron qui devenait leur concurrent...

Destruction de la base de donnée des cours rédigée depuis 10 ans par les salariés. La précédente direction était toute fière de sa ged (gestion électronique des documents) la nouvelle n'a pas renouvelée la licence, sans prévenir les utilisateurs. Et comme on avait la ged, il était interdit de faire des sauvegardes, c'était le patrimoine de la boîte, pas celui du formateur.

Les déplacements fréquents. Plusieurs semaines par moi à l'hôtel, loin des enfants, partir le dimanche soir pour commencer le lundi matin chez le client. Pas de rémunération supplémentaire, des indemnités restaurant qui couvrent à peine les hors d'œuvre dans la plupart des restaurants et le remboursement de frais d'hôtels en deçà des tarifs des hôtels Formules 1.

... et c'était le temps béni des années 90. Quand les lois étaient laxistes, avant la flexibilité.

J'étais préparé à cette violence au travail, mais putain que c'est dur.

Ma cheffe de service m'a dit que ça ne l'arrange pas que ma femme soit enceinte.

On a demandé à mes collègues femmes pendant leurs entretiens d'embauche de s'engager moralement à ne pas avoir d'enfant pendant les trois premières années de leur contrat.

Après deux ans à réclamer des points réguliers avec mon chef, on en a enfin eu un "parce que tu m'as envoyé trop de mails". C'était des urgences à traiter il y a trois mois.

Formation refusée au motif que "vous êtes encore jeune". À 35 ans... oui je me sens jeune, mais je suis jeune jusqu'à quand?

Depuis deux ans les réunions commencent de plus en plus tôt. 9h30, 9h, maintenant 8h30. Le n+2 lui ne viens plus, il nous laisse "gérer en autonomie"... ça sonnerait presque comme autogestion... Sauf que les enfants ne s'accompagnent pas tout seul à la maternelle.

Et puis les injonctions à la délation. "Laquelle de tes collègues a signé la lettre transmise aux syndicats pour harcèlement?"

La mise en autonomie totale, j'ai fait moi même le recensement des équipements dont je dois assurer la maintenance dans un périmètre de 90km²... sans véhicule. Je remercie les (quelques) collègues qui ont pris du retard sur leur travail pour m'aider.

La cheffe qui réclame des sucreries à ses employés et leur jette la monnaie au visage le jour où l'un d'entre nous lui dit qu'elle n'a qu'à la payer elle-même.

Toute la hiérarchie est unanime, les équipements de protection individuel, le respect des consignes de sécurité, "c'est pour les princesses". Sauf pendant les deux semaines d'audit. Casque neuf, chaussures neuves, cônes de signalisation neufs et haro, Mme

l'auditrice, sur les employés qui ne sont pas allés réclamer les longues dont ils devaient s'équiper au magasin. Elle notera quand même que le fournisseur correspondant à cet équipement n'est pas identifié et qu'il n'y a pas de stock au magasin. Donc on nous les refuse et l'employé, recruté il y a deux ans, qui avait été audité ne connaissait tout simplement pas l'existence de ce type de matériel.

Ce qui me permet de tenir, je pense, c'est les soins scrupuleux que je mets à ne travailler que 35h par semaine. Pas une minute de plus. Les promesses d'heure sup ou de rattrapage ne sont pas tenues. Et je dois cette méfiance aux expériences de mes parents.

Il faut se le marquer dans nos ADN, le transmettre à nos enfants : les patrons sont des profiteurs, les petits chefs des pourris. Les lois qui sont proposées poussent toutes pour donner plus de poids à ceux qui abusent déjà de leurs positions pour nous humilier, nous soumettre, alors que tout ce qu'on demande c'est d'être exploités, convenablement, quelques heures par semaine en échange d'avoir de quoi nous nourrir, loger et vêtir.

#OnVautMieuxQueCa

"Et si vous disparaissiez dans 3 secondes et deviez vous transformer en un animal, lequel serait-il ?"

Atteintes à la dignité, Contrat, Inclassable, Rapports sociaux, Surveillance

À l'entretien d'embauche de ce matin, le directeur de l'entreprise m'a annoncé de but en blanc qu'il n'allait pas jauger mes compétences techniques, puisque cela avait été fait au cours de l'entretien précédent. Il allait donc se concentrer sur moi, mes qualités et mes « points d'attention ».

À cet effet, il a donc repris le dossier de 8 pages que j'avais dû compléter pour ce rendez-vous. Dossier comprenant des questions telles que : nombre et âge des enfants, profession du conjoint, est-il employé actuellement, CA annuel de l'entreprise qui m'emploie, rémunération, position hiérarchique, activités et responsabilités extraprofessionnelles...

Les questions posées au cours de cet entretien ont été (retranscription parcellaire, selon mes souvenirs) :

- quelle est la profession de votre père ?
- pour quelle entreprise ?
- il ne travaille plus ?
- pourquoi ?
- rassurez-vous, ces questions ont pour simple vocation de vous découvrir, personnellement. J'aime savoir qui sont mes employés.
- quelle est la profession de votre mère ?
- durant vos études secondaires, dans quelle école étiez-vous ?
- quel type d'enseignement était-ce ?
- quelle option aviez-vous choisie : éducation physique, mathématiques... ?
- oh, latin-grec ! vous devez donc être cultivée. Les jeunes de nos jours* n'ont plus ce genre d'ambitions, quelles étaient vos motivations ?
- et quelle enfant étiez-vous en secondaire ? Comment occupiez-vous votre temps ? Quel

tempérament aviez-vous ?

- et ensuite, qu'avez-vous fait ?

- et ensuite ?

- 2 échecs, donc. Et après ça ?

- d'accord. Et là, c'était un CDI ? Alors, pourquoi l'avoir quitté ?

- expliquez-moi plus en détails ce qu'il s'est passé.

- où vivez-vous actuellement ?

- et dans quoi : un studio, un appartement, toujours avec vos parents... ?

- quelle est la profession de votre conjoint ?

- il faut que vous compreniez, mademoiselle ! Je fais ça pour mieux apprendre à vous connaître.

- il travaille dans une grosse entreprise ?

- êtes-vous syndiquée ?

- un mauvais point pour vous ! Je ne cautionne absolument pas ce choix.

[Laius de 5 mn où le directeur s'emporte en disant que les jeunes syndiqués sont des jeunes qui sont assistés, que leur entreprise revient de loin, qu'il doit leur rendre des comptes mois après mois. Qu'ici, il met volontiers en place des choses pour son personnel, telles que des journées sportives, des formations en nutrition avec des femmes* qui donnent des conseils, qu'on fonctionne à la confiance et qu'il n'y a pas besoin de pointer, que la porte est ouverte pour les négociations, d'ailleurs, le salaire ici est le meilleur qui soit offert par rapport à la concurrence sans compter les avantages – assurance groupe, chèques repas –, mais il ne supporte pas cette « génération Y » qui a besoin d'être prise par la main pour demander une augmentation salariale, et que si je suis de ceux qui sont réglés comme une pendule et qui tiennent à arriver et partir à heures fixes, on ne va pas s'entendre, parce qu'il tient à un système managérial reposant sur l'initiative et la créativité, (...). Blablabla.]

- et que déplorez-vous le plus dans la vie ?

- vous entendez quoi par vanessances ? [le monsieur ne connaissait visiblement pas le mot « évanescence », il faut l'excuser]

- bon, d'après l'entretien que nous venons d'avoir, j'ai pu jauger un peu votre personnalité. Je vous invite à me contredire si je me trompe. Je dirais que vous êtes quelqu'un de simple, de méfiant ou prudent, de travailleur, et de sérieux.

- quels sont selon vous vos plus gros défauts professionnellement ?

- il y en a d'autres ?

- comment, selon vous, vous définirait votre meilleur ami ou votre meilleure copine – en deux mots ?

- je vois que vous êtes décontractée et souriante, mais je ne m'attendais pas à ça. Pourquoi vous n'êtes pas comme ça, là, maintenant ?

- mais je ne comprends pas, vous ne laissez rien transparaître de cette partie de votre personnalité.

- et si vous disparaissiez dans 3 secondes et deviez vous transformer en un animal, lequel serait-il ?

- pourquoi ?

- bon, très bien. Nous vous recontacterons prochainement pour vous faire connaître notre verdict. J'ai appris que vous souhaitiez un mi-temps à la place d'un temps plein durant les premiers mois pour assurer ou compléter vos missions de l'autre côté. De toute façon, nous partirons sur une période d'essai de 3 mois. Il faut tout de même que nous voyions si vous convenez, n'est-ce pas ? Je vous inviterai à nous communiquer une fiche de paie récente de votre mi-temps actuel pour que je puisse adapter mon salaire à la hausse histoire que ce soit quand même un peu attractif.

#OnVautMieuxQueCa, non ?

Le système machiavélique est bien en place

Compétition, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression, Rapports sociaux

Pendant longtemps, je n'ai pas éprouvé le besoin de "coucher sur l'écran" ce qui suit.

Je ne me sentais pas la légitimité. Quelques soucis, certes, mais bon il y a pire, bien pire ailleurs.

Et puis j'ai réalisé que cela faisait partie de cette pression sociale exercée au travail. Ne pas dépasser du rang imposé. Imposé par la direction bien sûr.

J'ai commencé à le réaliser lorsque lors de la première manif. je suis en CDI depuis peu et pour ce nouveau boulot j'ai ressenti la pression qu'on exerçait pour ne pas faire grève. il fallait suivre la norme, nous ne sommes qu'une petite PME le mal c'est les multinationales. Nous ne sommes qu'un grain de sable.

Et puis ça va entacher notre bilan fragile. La crise tout ça...

J'ai failli céder.

J'ai affronté les remarques ... "sur le ton de l'humour" bien sûr.

Mais l'essentiel c'est qu'après : j'en suis fière.

Je n'avais jamais eu à autant " m'affirmer " au travail.

Mais cela fait du bien !!!!!

Je suis dans une boîte très étrange il y a presque plus de chefs, petits chefs, tout petit chef que de personnel.

Du bull-shit job à la pelle !

C'est simple avec la dernière arrivée on est 6 ouvriers pour 2 chefs de projet 1 chef de service un DG et un PDG.

La pression étant toujours exercé de haut en bas et bien il en faut de la pression pour maintenir un niveau de salaire et d'avantages à tout ce beau monde.

Toutes leurs belles primes, leurs voitures de fonction ...

Mais en bas sans convention collective, sans représentant syndical, sans même un affichage syndical et avec un délégué du personnel à la botte de la direction que c'est dur.

Face à tant d'adversité on pourrait croire que la base est soudée... peine perdue

par je ne sais quel management machiavélique c'est le chacun pour soi.

Une sorte de divisé pour mieux régner bien huilé.

Chacun est évalué au jour le jour sur sa production. Maintenant une constante pression sur tous, pour en faire toujours plus pour le bonheur de la boîte évidemment, car aucune prime ne sera accordée aux laborieux.

Une erreur, une faute : et l'on cherche qui est le coupable. Résoudre la faute n'est pas le but premier, l'important c'est d'humilier le fautif d'abord !

Chacun aura son tour, mais chacun ne se rebelle pas contre ce principe. Chacun aura son tour, mais certains encouragent ce système.

Le système machiavélique est bien en place, il ne bougera pas de si tôt. Tenu par nous même : esclaves autogérés de ce système !

Violence confidentielle

Législation, Magouille, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Santé, Sexisme, Violence physique

Je viens faire un témoignage.

J'étais employée de maison logée après une carrière dans l'administratif. Belle affaire me direz vous. Sauf que mon ex-conjoint a commis l'irréparable... ME FRAPPER.

Après avoir porté plainte contre lui et prévenu mes employeurs... Ceux-ci m'ont rétorqué que je n'étais pas tant à plaindre que ça... car je n'avais ni membre ni dent cassée... J'ai donc demandé une rupture conventionnelle qu'ils ont mis un an à accepter. Je me suis retrouvée du jour au lendemain sans travail, sans toit. Le pire est que j'ai pris un avocat qui m'a fait espérer pouvoir gagner car je n'avais pas passer de visite à la médecine du travail, que tout employeur doit assurer la protection de son salarié. Le jour J devant le prud'hommes je me suis aperçue qu'elle (avocate) était en lien avec la partie adverse... Donc j'ai ma rupture mais aucun dédommagement et surtout j'ai dû signer un papier stipulant que je ne devais en parler à personne. Maintenant je me fiche pas mal de leur prétendu papier, je peux le dire "JE VAUX MIEUX QUE ÇA" même si ma situation n'est toujours pas des plus facile quand on a 50 ans.

J'ai travaillé sous les ordres d'un homme déséquilibré

Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

Je suis née en Allemagne de parents italiens, je suis arrivée en France à l'âge de 19 ans et j'ai passé neuf ans dans une entreprise qui édite un journal de petites annonces. À mes débuts, l'équipe était constituée d'une vingtaine de salariés. Au fil des ans, l'activité a décliné et ceux qui partaient n'étaient pas remplacés (tous ceux qui pouvaient se le permettre s'en allaient – prendre ses jambes à son cou et fuir le plus loin possible était le sentiment qui prévalait parmi mes collègues). Dans cette PME, j'ai vu et entendu des choses en dehors de l'entendement – mais en découvrant les témoignages effarants sur votre site, je suis ahurie de constater à quel point mon histoire, que je croyais exceptionnelle, est banale. À l'exception du harcèlement sexuel, travail du sexe et de la précarité, j'ai fait l'expérience de tous les dysfonctionnements listés sur votre site.

Les terribles crises de colère de mon ex-patron étaient légion. Les premiers mois après mon embauche, je faisais souvent des cauchemars, puis je me suis habituée à la terreur permanente qui flottait dans l'air dès qu'il était dans les parages. Un rien était susceptible de provoquer une explosion. Mes collègues et moi n'avions pas le droit d'échanger le moindre mot d'ordre privé, et encore moins celui de rire (lui par contre se permettait la familiarité de nous gratifier de noms d'oiseaux). Nous devions être constamment sur nos gardes ; il nous espionnait. Quand il s'est aperçu qu'en arrivant le matin, je saluais mes collègues en passant devant leurs bureaux pour me rendre dans le mien, il me l'a interdit.

Ce monsieur nie le statut d'être humain à ses employés ; pour lui, ils sont des outils voire moins (une fois, il m'a signifié que je n'existe pas). Dans notre bureau situé sous les toits, le thermomètre dépassait les 35 degrés en été, mais les ventilateurs devaient être dirigés sur le matériel au lieu de sur nos corps fiévreux. Nous n'avions aucun droit de parole sur les sujets nous concernant directement ; par exemple : il fixait la date de la totalité de nos congés payés et se permettait de la modifier au dernier moment ; il ne nous accordait pas les jours supplémentaires pour fractionnement (j'avais choisi de ne pas les réclamer pour ne pas me retrouver dans son collimateur) ; il téléphonait à certains de mes collègues tôt le matin, le jour de leur repos hebdomadaire, pour qu'ils rappellent dare-dare pour effectuer un travail urgent, et quand ils arrivaient à l'agence, il n'était pas là et n'avait laissé aucune instruction quant au travail soi-disant « urgent » ; jusqu'à dix fois dans l'année, il modifiait nos horaires de travail.

Notre équipe était majoritairement constituée de femmes ; il faisait craquer les plus

impressionnables et s'en réjouissait de manière visible. Une de mes collègues a subi un harcèlement caractérisé : elle n'avait pas le droit de s'en aller le soir avant le retour de son patron et il la faisait souvent attendre jusqu'à 20 heures ; une fois par semaine, elle était convoquée dans son bureau d'où elle sortait en pleurs. Il ricanaît : « Ce ne pas la dernière fois que vous pleurez ! »

De manière générale, il trouvait à redire, que nous fissions une chose ou son contraire. Les règles étaient fluctuantes, ce qui était valable un jour pouvait ne plus l'être le lendemain. Lors de mon embauche, tout en me faisant miroiter une augmentation ultérieure, il a fixé mon salaire au SMIC. Il ne m'a jamais augmenté ; j'occupais pourtant un poste qualifié.

J'ai réussi à tenir neuf ans, pour trois raisons.

La première : j'étais parvenue à obtenir un contrat à temps partiel (j'étais la seule dans l'entreprise à jouir de ce « privilège »). Désormais, mes horaires étaient contractuels, il ne pouvait plus me ballotter au gré de ses humeurs.

La deuxième : quelque temps après mon embauche, mon employeur a décrété que lui et moi, nous ne devions plus nous parler ; toute communication devait passer par mon chef de service (qui n'avait de chef que le nom). Je me suis conformée à cet ordre, je m'y suis agrippée comme à une planche de salut.

La troisième : j'ai pris sur moi. Je m'étais persuadée que cet homme était plus à plaindre qu'à craindre (quand je le voyais balancer le haut de son torse d'avant en arrière à la manière des autistes durant de longues minutes, je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il avait un problème d'ordre psychiatrique). Je me répétais que je ne trouverais pas d'autre emploi dans le prépresse ; pas dans ma ville, en tout cas. Je me cramponnais aux avantages certains de ma situation : je ne travaillais pas les mercredis après-midis, j'avais des horaires aménagés (une pause d'une heure seulement à midi), je travaillais tout près de chez moi, j'effectuais un travail qui me plaisait, etc.

Mais au final, nos chemins se sont séparés de la manière la plus folle qui soit : après m'avoir agressée physiquement, mon employeur m'a licenciée pour tentative d'étranglement ; il me reproche l'atteinte à la vie d'une collègue (qui se trouve être sa compagne).

C'en était trop. J'ai failli sombrer dans la dépression ; seule la perspective de relater mon histoire a pu m'arracher à ma léthargie. Il fallait que je narre tout, c'était un besoin vital. Il était important pour moi de décrire non seulement les exactions de mon ancien employeur, mais aussi la manière dont son comportement affecte ceux qui travaillent sous ses ordres.

J'ai décidé de révéler au grand jour ce qui peut se passer à huis clos dans une entreprise française. C'est à dessein que j'appuie sur l'adjectif. Toute ma famille vit en Allemagne, je peux établir des comparaisons entre les deux pays. Comme le dit très

justement le monsieur de la vidéo, le mal français est « sociétal » : je vous rejoins quand vous dites que notre société est schizophrène. Connue dans le monde entier pour les valeurs humanitaires qu'elle est censée porter, admirée par les pays en voie de développement pour sa devise et sa Déclaration des Droits de l'Homme, la France demeure un pays de rois et de puissants. Une grande partie de la nouvelle « aristocratie » n'a que mépris pour tous ceux qu'elle considère être des « inférieurs » : chômeurs, non-diplômés, non-qualifiés, travailleurs manuels, jeunes, provinciaux, immigrés, etc. Le pire est que beaucoup d'entre eux se sentent effectivement « inférieurs ».

Le chômage de masse ne fait que renforcer un état d'esprit qui existe indépendamment de lui dans la conscience collective. On peut critiquer l'Allemagne sur bien de points de son Code du travail, mais de manière générale, le traumatisme de sa terrible histoire a implanté l'estime de l'autre dans la société et par extension, dans l'entreprise (où le respect, au lieu d'être seulement ascendant, est mutuel ; où il n'est pas rare que patrons et employés se retrouvent après le travail pour boire un verre ; où il ne viendrait à l'esprit de personne de négliger la plus élémentaire des politesses : répondre à une candidature, même si la réponse est négative).

La totalité de mon témoignage se retrouve dans mon livre intitulé « Agités du bocal : Les tribulations d'une jeune maman au travail ». Au début du mois de mai, j'ai envoyé mon manuscrit à plusieurs maisons d'édition, mais on peut le trouver dès à présent sous forme d'e-book, dans la boutique Kindle d'amazon. Mon récit est un mélange de fiction et de réel. La protagoniste principale a une vie privée fictive ou arrangée ; en revanche, ce qu'elle subit au travail relève de mon vécu. Ne voulant pas courir le risque de m'exposer à la vindicte d'un homme instable émotionnellement, je publie sous pseudonyme (je ne m'appelle pas Lina Felsen, vous pouvez donc diffuser ce nom).

Après mon licenciement, j'avais besoin de légèreté, et le ton que j'ai donné à mon récit s'en ressent : il est frais et distrayant. Je ne soulève pas moins des questions qui importent à mes yeux ; en voici quelques-unes : puisque l'on sait que les responsables « psychopathes » existent et représentent une menace pour la vie de leurs subordonnés, ne devrait-on pas instaurer un contrôle en amont ? Pourquoi, quand on sait que des centaines de personnes mettent fin à leurs jours à cause des pressions qu'elles subissent au travail, ne pas prendre les mesures appropriées ? Au-delà des questions liées au Droit du travail, ne s'agit-il pas d'une question de santé publique ? Pour sauver des vies, les employeurs ne devraient-ils pas être soumis à la visite médicale obligatoire et être examinés par des psychiatres ?

Voici un extrait :

[...] Mais je n'ai pas le temps ni de parier ni de fournir des explications, Dejoufflu sort en trombe de son bureau et s'engouffre dans l'escalier. Sam, qui garde toujours un œil sur la porte, nous informe :

« Il fouettait l'air avec le journal. Et il était tout blanc, le fou.

— Ça promet », soupire Rachel.

À peine a-t-elle achevé sa phrase que la voix de mon patron s'élève de l'étage du dessous. Rachel et moi sortons sur le palier, avec Sam sur les talons. C'est peu de dire que sa voix "s'élève", il s'arrache les poumons à force de beugler. Même mes collègues, qui en ont vu d'autres parce qu'ils sont là depuis plus longtemps que moi, sont consternés en l'entendant hurler :

« ELLE MÉRITE LA MORT ! QUAND ON EST UNE INCAPABLE, ON NE MÉRITE PAS DE VIVRE ! LA MORT ! C'EST TOUT CE QU'ELLE MÉRITE ! ELLE NE MÉRITE PAS DE VIVRE, QUAND ON EST UNE INCOMPÉTENTE, ON NE... »

Et ainsi de suite, en boucle. Qui est visé ? Une bouffée de panique monte dans ma gorge, mais j'arrive à me raisonner : cela ne peut être moi. Avec ma demande "culottée", j'ai sans doute contribué à le précipiter dans des dispositions de justicier, mais si l'objet de son ire, c'était moi, il ne se serait pas rendu dans le bureau des commerciales. Sam chuchote :

« Il a dû voir une chose dans le journal qui ne lui a pas plu. »

— Un pavé à fond noir ? demande Rachel.

— Mais non, je réponds, il les a acceptés, depuis le temps.

— C'est une commerciale qui est visée, suggère Sam, il est descendu pour lui faire la peau, mais elle ne doit pas être là. »

Nous réintégrons nos postes. Le volume des vociférations va crescendo, nous l'entendons maintenant aussi distinctement dans notre bureau que sur le palier. Il réclame la mort d'une commerciale, soit ; mais laquelle ? La Noël est intouchable, reste Jessica et Mélie. [...]

Je tends l'oreille. Les hurlements de Dejoufflu ont perdu en vigueur, mais il profère toujours sa sentence de mort, inlassablement. Je me retourne pour observer la réaction de mes collègues. Rachel secoue plusieurs fois la tête, incrédule. Pour donner libre cours à son ébranlement, elle adopte la méthode dejouffluesque, elle se répète :

« Il est fou, il est fou, il est fou... »

Sam ne dit rien, mais il me jette un regard dégoûté.

Bernadette accourt en PAO, elle nous confirme ce que je soupçonnais déjà : c'est Mélie qui est visée. En feuilletant le journal de cette semaine, le patron a trouvé une faute d'orthographe dans le pavé de l'un de ses clients. [...]

J'espère une prise de conscience de la société française, et peut-être qu'à l'instar de votre collectif, quoiqu'à moindre échelle, mon livre pourra contribuer à une amorce de changement. J'ai peur pour mes enfants, qui seront sur le marché du travail d'ici quelques années. Pour un tas de raisons différentes, j'aime profondément mon pays d'adoption, et

je ne voudrais pas que mon fils et ma fille soient obligés de s'expatrier à cause du travail !
Ils méritent de pouvoir s'épanouir. Nous le méritons tous, car nous tous, « on vaut mieux
que ça ».

Ma patronne m'a fait modifier la date de mon mariage parce que cela tombais au moment de ses vacances.

Abus de pouvoir, Dévalorisation, Rapports sociaux

Je voudrais partager avec vous quelques petites choses que j'ai vécu au travail ses deux dernières années. Par exemple ma patronne m'a fait modifier la date de mon mariage parce que cela tombais au moment de ses vacances. Un jour complètement a bout je l'appelle en pleurs pour lui dire que je ne me sentait pas capable de travailler. Elle m'a répondu de toute façon je ne peux pas venir vous remplacer reprenez vous! Mais vous pouvez fermer le magasin 20 minutes si sa peux vous aider... Après ce jour difficile j'ai décidé de lui demander une rupture conventionnelle elle a accepter mais ma demander en contre partit de lui redonner 300 € en liquide uniquement (frais pour les documents apparemment) après la rupture. Pour mon dernier jour de travail je finissai a 21h elle a donc décider de me faire revenir le lendemain pour avoir mes documents de fin de contrat. Heureusement que je me suis renseigné sur les documents en question il me manquait l'attestation pole emploi. J'ai du chercher moi meme sur internet comment l'avoir et lui dire quoi faire pour me l'imprimer. Et quand je suis venu la chercher elle ma dit " mais vous n'en avez pas besoin tout de suite" Je suis tellement angoisser par ce qu'elle ma fait que je tremble a écrire ceci.

Quand t'es censé améliorer le bien-être en entreprise des salariés mais qu'à côté la direction passe son temps à les monter les uns contre les autres

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Pression, Rythmes/horaires du travail

Faire 5 ans d'études supérieures, partir direct bosser à l'étranger, revenir avec un bon niveau de salaire et être obligé de le baisser de 7K si l'on veut bosser en France. T'aimes ton pays, ses valeurs, sa culture, mais tu te demandes s'il lui il t'aime. Et s'il vaudrait pas mieux le quitter...

Bosser 6 samedi d'affilé de 9h à 20h en plus de la semaine normale pour faire le taff d'une collègue qui a démissionné & d'une stagiaire partie dont on a pas géré les remplacements. "T'inquiète, c'est une passade, on va s'accrocher" dit le boss, qui n'en fout pas beaucoup plus de son côté. Pas d'heures sup payées, pas de jours de récup donnés, rien, apparemment c'est la normalité.

Etre jeune, pas timide et force de proposition au boulot, et être de suite qualifié de jeune "qui ne reste pas à sa place". Alors se la fermer, laisser toute la place aux vieux et être taclé pour son manque de motivation. La génération X qui veut récupérer le savoir & les codes de la génération Y mais voudrait que ces derniers ferment bien leur gueule & se fondent dans leur système hiérarchique archaïque.

Les gens promus managers par ce qu'ils ont des relations, alors qu'ils n'ont aucune compétence managériale et/ou stratégique. Et après c'est toi, le jeune, qui en pâti et stagne car tu n'apprends rien de ton boss.

Quand t'es censé améliorer le bien-être en entreprise des salariés avec des événements & des programmes mais qu'à côté la direction passe son temps à les monter les uns contre les autres pour les "booster" & les sous-payent. Ton taff a-t-il vraiment un sens ?

Quand t'entends un manager dire qu'il va virer un salarié qui bosse pas très bien plutôt que de s'emmerder à lui expliquer ce qui va pas et comment il pourrait s'améliorer. Sommes nous si indignes de leur temps ?

Quand les prud'hommes d'une région sont tellement potes avec les pontes des

grandes entreprises de la région que ça sert à rien de les saisir si tu te fait harceler au boulot. T'as perdu d'avance.

Je m'arrête là car je pourrais y passer la journée, mais faut que j'BOSSE ! Wink

Merci à vous,

x, 25 ans, bosse dans des boîtes du CAC 40 depuis 3 ans et est déjà blasée du monde de l'entreprise... Rêve d'une belle et grande mutation de la culture des grandes entreprises françaises, ou de bosser dans une boîte pas aliénante où les gens pensent comme elle, ou de monter sa boîte (mais ça fait peur), ou de se mettre au maraîchage bio au fin fond de l'Ariège

Précarité / Chômage

Quand tu culpabilises de n'avoir travaillé "que" 35h cette semaine

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Culpabilisation, Heures supp', Humiliation, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Situations/injonctions paradoxales

Quand à bac+5+expérience tu acceptes un temps partiel payé au SMIC, parce que t'as une période de chômage un peu longue sur ton CV...

Quand ton contrat prévoit pour chaque jour 2h de pause déjeuner, et que dès l'entretien on te prévient que, de toute façon, personne ne prend les 2h...

Quand à temps partiel au SMIC ta DRH t'explique sur un ton moralisateur que tu coûtes cher à l'entreprise...

Quand tu culpabilises de n'avoir travaillé "que" 35h cette semaine, parce que les heures supplémentaires sont la norme, alors qu'elles ne sont pas rémunérées...

Quand la récup est limitée à une journée, même si tu viens d'y laisser tes soirées et 3 week-ends de suite...

Quand tu es malade et que tu ne veux pas t'arrêter pour ne pas mettre tes collègues en galère...

Quand tu es chez toi malade comme un chien (parce que tu as trop attendu pour t'arrêter) et que tu reçois un SMS d'insultes de ta collègue qui considère que tu devrais venir travailler "par solidarité"...

Quand on explique aux nouveaux qu'il faut être prêt à rester très tard le soir quand c'est nécessaire, parce que c'est une question de "solidarité"...

Quand tu te démènes pour assurer le gain d'un projet à plusieurs dizaines de millions d'euros, et que ton patron t'organise un gentil goûter d'anniversaire sans t'accorder la moindre reconnaissance professionnelle...

Quand pour demander une augmentation tu expliques que tu travailles en moyenne 45h payées 35, et qu'on te répond "alors restreins tes heures"...

Quand tu demandes une augmentation en argumentant sur le niveau de qualification de ton travail, sur des faits et des référents précis, et que ton boss éclate de rire...

Quand tu réclames des moyens (embauches, formation, matériel) et que la direction te rappelle qu'elle fournit des fruits et du café et que ça coûte cher...

"Ça, vous ne pouvez ni le dire ni le penser, vous avez besoin d'un travail."

Atteintes à la dignité, Précarité

Je suis en précarité, 21 ans, pas d'emploi depuis 2 ans et pas de solutions de formations et aucun encadrement par aucun organisme de l'État sous des excuses bidons. Je me suis fait refouler de partout et du coup mon CV a un énorme trou de 2 ans, bientôt 3. Après un réveil de la mission locale, j'obtiens des rendez-vous. Pendant que ça fait le point sur ma situation et pourquoi mes précédents entretiens ont foiré, je fais une aparté en expliquant que je garde le moral, je sais que je vau le coup, que je travaille vite et bien et dur pour m'adapter et m'intégrer. Que je vau quelque chose et que je me laisse pas abattre.

Sous le regard narquois de l'agente de la mission locale et un sourire condescendant je me prend un "Ça, vous ne pouvez ni le dire, ni le penser. Vous n'avez rien et vous avez besoin d'un travail." Quand la dignité humaine que j'essayais tant bien que mal de garder dans cette phase de 2 ans de désert... vient de m'être renvoyée dans la gueule sans sommation. Je n'étais ni humaine, ni une personne. J'étais une désespérée qui voulait être assistée à ses yeux.

Cette loi ne me concerne pas, encore, mais oui, je vau mieux que ça. Mieux qu'un système qui me met à l'écart et ne veut pas me voir vivre. 2 ans que je vis en couple avec une personne qui travaille, 2 ans que nous tenons à 700€/mois pour loyer et bouffe et... Rien d'autre parce que ce n'est pas possible. Marre de voir que demander de l'aide te catalogue comme une misérable. Qu'avoir eu du mal dans ta vie fait de toi un problème à éradiquer et que le système te rejette parce que tu as trébuché sur le "chemin normal".

Quand tu es artiste-auteur et que ton chômage, c'est le RSA.

Législation, Précarité

Je dessine pour la presse jeunesse, et comme je suis passé par une école d'art, une grande partie de mon entourage est illustrateur et publie des bande dessinées, livres jeunesse, et autres boulot d'édition.

Comme nombre de mes amis, je vis très largement en dessous du seuil de pauvreté, et n'arrive pas à dégager suffisamment d'argent pour n'avoir que cette activité qui me prend bien plus que 35h dans la semaine.

Je rajouterai bien d'autres choses concernant le #OnVautMieuxQueCa et la situation catastrophique des illustrateurs. Contrairement aux intermittents du spectacle (dont parfois des techniciens dont le travail n'est pas créatif) nous n'avons pas de chômage. On nous considère comme travailleurs indépendant alors qu'en réalité, bien des choses dans notre métier pourrait être assimilé au salariat, sans que nous en ayons les avantages.

Par exemple, je travaille de manière régulière avec des grands groupes de presse et d'édition. La logique du travailleur indépendant voudrait que je fixe un prix et que le client me dise oui ou non. La réalité c'est que dans la presse, on ne peut pas négocier et on nous propose des forfaits. Cela revient finalement à cumuler des petits contrats (plus court que des CDD) impossible à rediscuter, et de n'avoir pas de chômage entre ces deux contrats.

Quand tu es artiste-auteur et que ton chômage, c'est le RSA.

Ensuite on pourrait parler des avances sur droit et des pourcentages des droits d'auteur sur les livres. Très souvent, la secrétaire d'une maison d'édition sera bien mieux payée qu'un auteur faisant vivre cette maison d'édition. Ces situations sont absurdes. Je me battrais contre cette loi travail. Sauf qu'en plus, elle ne me concerne même pas. Je me battrais également pour que l'assurance chômage concerne tous les travailleurs ! Tous les intermittents et intérimaires !

Maquille obligatoire (mais pas trop), french manucure et collants chair

Discriminations, Sexisme

Jeune femme de 27 ans titulaire d'un Bac+4. Comme ma vocation est d'être écrivain/scénariste, je sais que ça va être difficile, donc je fais souvent de petits jobs alimentaires. Mes derniers jobs ont été dans la restauration rapide, cependant ma santé mentale (j'ai une tendance à la dépression et à l'anxiété) en a pris un coup et j'ai décidé de m'éloigner définitivement de ce domaine. Je suis plutôt touche à tout et depuis deux ans et demi que je travaille, j'ai accumulé de l'expérience dans la vente, l'accueil, le travail de bureau, etc. Là, cela fait deux mois et demi que je suis au chômage.

Ma situation financière est désastreuse car d'une part, un ancien employeur ne m'a toujours pas envoyé le papier indispensable à ma demande d'allocations chômage et d'autre part, je paye en plus de mon loyer le remboursement de mon prêt étudiant, d'un montant d'environ 370 euros et qui tombe comme un couperet sur mon budget déjà maigre, tous les mois, sans faillir. Cela fait donc deux mois que je postule à différents jobs, que ce soit en billetterie, dans le domaine de l'accueil et du commerce, ce sans jamais recevoir de réponse, ou de temps en temps un "on cherche quelqu'un de mieux." Je suis bilingue anglais, je me débrouille en espagnol, j'ai voyagé, je suis clairement capable de tout faire si on m'en donne l'occasion, mais peu importe.

Puis, la semaine dernière, une agence d'hôtesse d'accueil me contacte, me disant qu'ils ont vu mon cv sur Pôle Emploi (le même CV que je transmets à tous les employeurs) et qu'ils aimeraient me rencontrer. Je me dis que j'ai bien de la chance. En effet, le fait qu'un employeur demande à vous rencontrer ne peut être qu'une bonne nouvelle... n'est-ce pas ? L'e-mail de confirmation précise de s'habiller de façon classique. Je n'ai pas de tailleur-jupe et nous sommes en fin de mois. Mon compte est quelque part aux alentours de -400 euros et je dois encore payer mon pass Navigo dans les prochains jours, ce avant que le remboursement de mon prêt ne soit prélevé. Je me décide pour une tenue qui importera peu, puisque la température polaire des locaux de la société m'empêchera de me débarrasser de mon manteau.

Arrivée à l'entretien, je me retrouve avec 5 autres filles dans une salle, à remplir un dossier comprenant un questionnaire. Je le remplis à la vitesse de l'éclair, ne laissant qu'une ou deux questions sans réponse, tandis que mes camarades se plaignent d'avoir à répondre à des questions. La personne chargée de nos entretiens nous présente l'agence et ses règles. Je grince un peu des dents à la mention de maquillage "visible mais pas

trop", de French manucure obligatoire et de collants couleur chair (je suis métisse, m'voyez), mais je me dis que puisqu'il faut bien que je mange, ça pourra faire l'affaire.

Mon entretien se passe bien, on promet des formations en entreprise, on me dit qu'on pourra me trouver des postes correspondant à ma personnalité dynamique et on me dit qu'en cas de réponse négative, on me contactera lundi sans faute et que sinon, on me contactera dans la semaine.

Lundi soir, pas de nouvelles. Je me dis qu'ils me contacteront donc dans la semaine, que finalement ma tête de punk non maquillée ne les a pas rebutés et que je vais devoir -soupir- trouver des collants couleur chair. Mardi matin (aujourd'hui, donc), je vérifie mes emails et là je trouve un message de l'agence datant du matin même et me disant que ma candidature n'a pas été retenue. Ah. Au départ je décide de ne pas chercher à en savoir plus parce que la nouvelle me pèse déjà suffisamment comme cela. Mais quand même... ça me travaille.

Je finis par renvoyer un email à mon contact en lui demandant la raison pour laquelle je n'ai pas été retenue. Sa réponse "tous nos postes demandent une expérience de 2 ans en entreprise et une grande expérience du standard téléphonique." Et moi, donc, d'en arriver à la conclusion suivante : on se fout de ma gueule. L'agence m'a contactée (et pas le contraire) après avoir VU mon CV sur Pôle Emploi, ils ont assuré avoir des TONNES et des TONNES de postes à pourvoir et donc avoir besoin d'énormément de gens, ils ont assuré qu'il y avait des formations au sein des entreprises et, je répète, ils m'ont contactée. Ils ont donc forcément vu mon CV. En attendant, je n'ai toujours pas d'allocs, -700 euros sur mon compte, un frigo à remplir et des médocs à acheter. Je crois sincèrement qu'[#OnVautMieuxQueCa](#)

On achève bien les chevaux

Dépression, Précarité, Rapports sociaux

On achève bien les chevaux¹

Je vais témoigner ici pour ma mère parce que l'informatique, ça n'est pas trop son truc et raconter sa vie sur internet non plus.

Donc ma mère a travaillé en tant qu'artisan-commerçant et cotisé pendant 20 ans.

Quand elle a eu environ 50 ans, elle et mon père se sont séparés et ma mère a fermé son entreprise (oui, parce que c'était SON entreprise, pas celle de mon père qui n'y travaillait pas, parce que je vous vois arriver avec « c'est une femme d'artisan blablabla... »). L'ennui c'est qu'elle n'a rien retrouvé par la suite pour se reconvertir. D'autant plus que le procès du divorce a duré au moins au moins 4 ans bloquant ainsi les fonds sont elle disposait pour remonter une entreprise. Plus tard, elle a essayé de remonter une entreprise, mais ça n'a pas marché à cause de la crise. Après elle a fait une dépression et maintenant qu'elle a 62 ans, les organismes d'Etat ne veulent plus lui verser d'aide pour sa dépression et veulent l'obliger à prendre sa préretraite. L'ennui, c'est qu'elle n'a cotisé « que » pendant 20ans, donc elle aura droit à une pension 300€ (je précise quand même que les artisans sont imposés à 33% contrairement aux grandes entreprises qui le sont à 5% seulement). Le minimum vieillesse a été supprimé en 2006, à la place maintenant, si vous avez des biens, l'Etat accepte de vous aider, mais ils hypothèquent votre maison et la prennent à votre mort... Donc vous n'avez rien à léguer à vos enfants. C'est tout-à-fait humiliant, tout ce pour quoi vous avez travaillé vous est repris, on pourrait carrément euthanasier nos anciens ça irait plus vite ! Là le système est devenu tellement inhumain qu'ils poussent les gens au suicide quand ils ne rapportent plus. Le schéma exacte du « travaille, consomme, crève ».

Nous troquons nos vies contre des salaires, mais dans quelle finalité ? A quoi ça rime ?

Et pendant ce temps nos dirigeants se gavent de petits fours avec nos impôts et se font des réserves au Panama ...

¹On achève bien les chevaux, film de Sydney Pollack, 1970.

Tomber et se relever. Tomber et se relever. Encore et encore.

Contrat, Législation, Précarité

Un an et demi que je suis en recherche d'emploi. C'est le temps de faire une maîtrise ou deux bébés (oui, bon, j'exagère un peu) ou un grand tour du monde. De progresser professionnellement. De commencer une relation, de finir une relation. Un enfant a le temps de naître, d'apprendre à marcher et à parler. D'apprendre une langue étrangère ou un sport.

Un an et demi c'est à la fois très long et finalement assez court dans une vie. C'est le temps de cheminer, de changer d'avis, de décider de se marier. De vouloir aller de l'avant coûte que coûte. Un temps au ralenti, hors de la vie « normale ». Un temps de questionnements, de remise en question, de recherche de projets. Où ce que je voudrais faire se heurte à ce que je parviens à faire vraiment. De l'attente, de l'espoir, de la joie, des élans de bonheur et du doute, de l'angoisse, des larmes. Se sentir hors du temps et un peu en hors de la société.

Plus de 200 candidatures. 160 spontanées. 11 entretiens dans 4 institutions différentes. Essayer une carrière qui a l'air pas mal et se rendre compte que non. Aller à l'étranger dans le cadre de cet emploi. Visiter un pays sans prendre le temps. Être quasiment 24h/24 avec des clients. Les supporter avec leurs commentaires racistes, sexistes, classistes. Ils râlent alors qu'ils sont ultra-privilegiés. Noter leurs perles pour tenir le coup.

Et puis toucher du doigt l'emploi de rêve, dans la recherche, bien payé avec possibilité d'évoluer et d'avoir une carrière internationale. Et puis finalement non. Bam.

Accepter un boulot pas extraordinaire, pas très légal (statut d'autoentrepreneuse forcé), pas très bien payé. Et une fois sur place s'apercevoir que les tâches à effectuer ne sont pas celles prévues initialement. Être en totale incapacité de remplir ces tâches. Fin du contrat au bout de quelques jours. Un déménagement de 600 km pour rien.

Tomber et se relever. Tomber et se relever. Encore et encore.

Voir des offres d'emploi intéressantes et y correspondre parfaitement. Reprendre alors foi et réessayer. Changer de tactique. Fini les candidatures spontanées qui par définition ne se terminent jamais. Retour aux petites annonces. Mais toujours rien.

Incompréhension. Colère. Rage. Apitoiement. Et après toutes ces années passées à essayer de prendre confiance en soi, se sentir un peu nulle. Avoir pourtant un beau parcours jusqu'à présent sans faute dont on est fière. Mais quoi? Tout ça pour ça?

Et pourtant ce tout nouveau CV par compétences a de la gueule il me semble. Il est design avec de la couleur et tout et tout. Il tient même sur une page!

Car oui, j'en ai lu des blogues sur le sujet. Suivi les conseils à la lettre. J'ai même fait un bilan de compétences et reçu un suivi personnalisé. Pas de miracle pourtant. Toutes ces années d'études pour arriver à ce point? Ce stress, ces veilles? Et tous ces petits boulots pour payer ces fameuses études? J'ai l'impression de m'être faite avoir là. Bon c'est peut-être un peu ma faute aussi à penser qu'en accumulant les bons points pendant la scolarité j'aurais une grande image en sortant. C'est malin.

Quand même, jusqu'il y a un an et demi, j'ai tout cumulé assez facilement. Les emplois intéressants se sont enchaînés les uns après les autres, presque naturellement. Mais ça c'était jusqu'il y a un an et demi. Puis la machine s'est grippée.

On n'est pas dans un film en tout cas. Normalement même si l'héroïne galère, à la fin elle trouve un boulot. Là ça ferait un film décevant.

Enfin voilà, j'en suis au point où ma recherche d'emploi me sort par les yeux, le nez. Bref. Je ne la supporte plus. Je ne peux pas croire que je doive encore m'y remettre. Mais oui, pour que ce soit fini il faut le trouver ce boulot! J'ai l'impression d'être dans le tombeau des Danaïdes finalement. En franchissant chaque jour un obstacle, répondre à une offre. Sauf que là c'est franchement répétitif.

Le pire ce sont les offres qui tutoie et le style, jeune, cool. Enfin il se veut comme ça. Et bah là c'est certain que c'est un boulot pourri. Où il faut s'investir à fond dans cette boîte super où tout le monde est présenté comme cool. Le ton se veut « nous ne sommes pas une entreprise comme les autres ». Ça personne n'en doute. Certaines de ces boîtes proposent un salaire minimum pour un poste extrêmement qualifié. Pire, d'autres vous répondent « merci pour votre intérêt blablabla mais sinon vous ne feriez pas du bénévolat pour nous plutôt »? Évidemment ces monstres ne parlent pas de bénévolat mais de coopération, de participation et autres euphémismes immondes pour du travail non payé.

Alors franchement Messieurs-dames les pros de l'exploitation déguisée sous le tutoiement et la coolitude : vous êtes les pires. Je vous vomis dessus. Soyez francs un peu, arrêtez avec votre image débile. Vous nous faites perdre notre temps et ça c'est honteux. Nous nous astreignons suffisamment à répondre à toutes sortes d'offres pour ne pas avoir en plus à essayer de démêler qui veut nous faire bosser gratos. Comme si la

maladie des stages n'était pas suffisante. Alors voilà chère société, j'ai fait tout ce que tu m'as demandé mais ce n'est pas assez. Et non car bien que mes compétences soient transversales (oui on apprend tout un jargon sur les blogues dédiés à l'emploi), il faut toujours une spécialisation de plus, 10 ans d'expérience de plus à un poste précis. Mais vous savez quoi Mesdames et Messieurs les employeurs? Avec tout ce que vous nous demandez, s'il faut tout faire on a le temps de mourir. De passer de la case diplôme à la case cercueil à toujours essayer d'avoir le petit truc en plus. Mais vous savez quoi? Nous avons ce que vous demandez et même plus. Oh peut-être pas aussi exactement. Mais nous adaptons, apprenons vite, n'avons pas peur. En fait nous sommes doué-es, qualifié-es, compétent-es, créatif-ives avec de l'énergie à revendre. Je vous assure que nous ferions très bien le travail demandé. Mais nous voilà laissé sur le carreau, comme si nous ne comptons pas. Nous finissons par perdre notre visage, pour devenir la masse informe des jeunes diplômés, très diplômés à qui la porte est fermée au nez. Comme une grosse claque. Bam.

Le truc c'est que tous ces gens qui eux aussi ont tout fait bien comme il faut, tout ce qui leur a été demandé, je les vois comme une sorte d'armée.

À chaque fois que je réponds à une offre, je sais qu'une armée de jeunes gens avec plus ou moins le même profil que le mien répond en même temps à cette annonce.

Voilà, nous formons donc une masse informe. Je n'arrive même pas à les voir comme des concurrents. Car ils sont eux aussi broyés par le même mécanisme. Même s'ils ont eu plus de facilité au départ, de coups de pouce familiaux, de loyers payés. Bien sûr que la différence de classe est là avec ses pistons, ses passe-droits. Mais pour la majorité il faut compter seulement sur soi. Personne pour vous rattraper. C'est à vous qu'il appartient de se débrouiller. D'a-van-cer.

Désillusion d'une maman de 32 ans

Contrat, Dévalorisation, Précarité

«Donc concrètement, les demandeurs d'emploi en situation précaire sont encadrés par des jeunes qui savent d'office qu'ils sont également en situation précaire mais qui doivent aider à trouver des emplois stables...»

Aujourd'hui ça fait 18 mois que je suis au chômage, suite à une rupture conventionnelle, à mon initiative.

J'ai travaillé dans le social, pour le compte d'associations et je n'en pouvais plus de voir les usagers traités comme des simples dossiers, sans la dimension humaine et le temps nécessaire. J'ai donc demandé à mon département une autorisation de fonctionner en indépendante, ma profession étant très encadrée.

Après 1 an d'attente, donc de chômage, j'ai reçu une réponse négative car mon ex employeur, sollicité pour un avis, m'a descendu en flèche. 1er coup dur! Qu'à cela ne tienne, je peux redemander l'année d'après, je me dis donc qu'entre temps, je vais regagner de l'expérience professionnelle, si possible dans le social mais sinon, je suis aussi diplômée en commerce...

Dure réalité, on m'oppose aujourd'hui, que j'ai un diplôme en commerce, mais aucune expérience, à 32 ans!! , ou alors que j'ai de l'expérience dans le social mais pas assez de diplôme...

Dernier coup dur, j'ai eu "la chance" il y a 6 ans, de bosser un peu (4 mois) à pôle emploi, et semaine dernière, que vois je?? des annonces pour rejoindre à nouveau un pôle emploi, à 10 min de chez moi...là où j'ai des anciennes collègues... Hop hop, CV et tout, confiante, j'attends la réponse.... Et quelle réponse....venue tout droit d'une ancienne collègue : Pôle emploi ne CDIse plus depuis un moment, et étant donné que tu as déjà fait un contrat de 4 mois, tu ne peux pas en faire un supérieur à 8 mois, car la direction au niveau national n'autorise plus de CDD supérieur à 1 an (quelque soit la durée d'attente entre les contrats). Ils ont peur d'être trainés aux prud'homme et des requalifications en CDI..... Donc concrètement, les demandeurs d'emploi en situation précaire sont encadrés par des jeunes qui savent d'office qu'ils sont également en situation précaire mais qui doivent aider à trouver des emplois stables...

Désabusée, désillusionnée, une maman de 32 ans, qui commence réellement à ne plus croire en rien! On vaut mieux que ça!

Être aidant et ne pas être aidé

Législation, Précarité, Santé

En 2012 je commence à travailler en tant qu'autoentrepreneur dans le conseil en informatique et la formation de programmeur. En même temps je m'occupe de ma mère qui avait déjà cette année-là 85 ans. En 2015, c'est l'année série noire pour sa santé, hospitalisée 4 fois suite à 5 AIT (Accidents Ischémiques Transitoires) une sorte de mini AVC. En Septembre dernier, elle est diagnostiquée également de la maladie d'Alzheimer. Dès l'issue de son hospitalisation du mois d'août j'essaye de mettre en place avec le conseil général de la Savoie, le nécessaire pour assurer sa sécurité sanitaire et de me permettre de continuer mon travail que j'ai réduit à, à peine quelques jours de travail tous les mois et demi. Le conseil général ne bouge pas son pouce jusqu'au 7 septembre 2015, où il envoie une assistante sociale faire une évaluation. L'évaluation est totalement bâclée, cette assistante sociale ne veut même pas regarder les comptes rendus neurologiques ni ceux du médecin traitant, ni ceux du neuropsychiatre, sur 17 questions elle n'en adresse que 9 omettant les plus importantes, et après un long moment la commission des ronds de cuir de ce service de l'état rend une décision qui maintient ma mère dans la même groupe de classification ou elle était avant tous ces accidents, le GIR 4.

J'essaye de contacter d'urgence le préfet, les chefs de service de cette assistante sociale, mais le corporatisme protecteur des siens et de ses incompétences se met en route pour me signifier une fin de non-recevoir sur toutes mes démarches. Je risque de perdre complètement mon emploi, car il est hors de question de laisser ma mère seule face aux risques de ces accidents à répétition, et de ces fréquentes pertes de connaissances. Je contacte le délégué du défenseur des droits, j'engage un avocat, je me vois obliger de faire un recours contre leur décision, toute une procédure qui va me coûter très cher, à plus d'un niveau. C'est fin octobre seulement qu'un médecin expert est désigné et envoyé pour examiner ma mère. Il l'examine et lui pose quelques questions en à peine 10 min (on se demande ce que vaut ce genre d'expertise), et c'est seulement à la mi-janvier que la commission de ce service du Conseil Départemental revient sur sa décision et classe ma mère en GIR3. Entre temps, c'est à dire entre Septembre et Janvier, plus exactement fin Octobre, je perds mon emploi, après avoir dû refuser clients après clients, et que rien n'ait pu être mis en place, je jette l'éponge, et je décide d'assurer moi-même tous les soins auprès de ma mère, et ce 7j/7 et 24h/24. Deux fois par semaine elle reçoit la visite d'une charmante dame qui vient lui faire prendre un bain, pendant 1 heure, et je profite de ces moments pour aller faire les courses de la semaine et ne pas laisser ma mère toute seule.

Depuis le mois d'octobre 2015 j'ai 0 euros de revenu, toujours pas de RSA, je ne peux même pas compléter mon dossier de demande de RSA car je suis encore en attente

du morceau de papier que le RSI doit me remettre attestant de la cessation d'activité de mon autoentreprise. J'ai essayé de contacter le RSI, les services sociaux, la Caf, le conseil départemental, et tous se renvoient la balle sans que qui que ce soit n'aboutissent à aucune une solution effective.

Tout ce qu'on me dit, c'est vous devriez recevoir une aide psychologique, vous ne devriez pas vous sacrifier totalement auprès de votre mère, il faut penser à vous, etc... Mais rien ni de concret, ni d'efficace.

Pour manger et vivre il nous reste de la retraite de ma mère après nos charge fixes payées entre 120-160 euros pour nous nourrir. Mon activité d'entrepreneur soutenait tous les besoins non couvert par les assurances pour ma mère, tout cela est devenu inaccessible pour nous.

En 1992 nous avons souscrit une assurance dépendance prévoyance, eux aussi je les ai contacté dès le mois d'aout, et ils ont jusqu'ici fait tout de leur coté pour éviter d'honorer leur contrat, lequel nous continuons de payer tous les mois. Leur évaluation faite par un médecin 'expert', un autre de ces experts, s'est aussi passée en 15 min à faire quelques blagues avec ma mère, et ces conclusions on conduit l'assurance a déterminer que ma mère n'était pas suffisamment en incapacité ou dépendante pour avoir accès à ce qu'elle a financé pendant plus de 23 années sans le moindre défaut de paiement. J'ai contesté leur décisions à plusieurs reprises. Il mettent des mois à répondre et joue contre la montre, en remettant toujours une fin de non recevabilité. Ma mère a aujourd'hui 89 ans, et le jour où elle ne sera plus de ce monde ils auront gagné car à ce moment-là nous n'aurons plus besoin de cette aide du tout. Cette entreprise d'assurance est un immense groupe qui fonctionne comme un état dans l'état, en toute impunité. Il est impossible de joindre au téléphone ou autrement aucun de ces responsables. Le pare-feu entre cette entreprise et les clients est des plus efficaces.

Le gouvernement et le ministère de la Santé fait la pub de tout un tas de politiques soit disant déjà voté et en application, mais dans la pratique nous faisons face un système qui n'est que déclaratif. Quand vous essayer de vous faire aider, il n'y a rien. Si en plus on s'attaque aux peu de droits acquis par les travailleurs ou les salariés en plus d'un siècle de luttes ou personnes n'était prêt à leur faire des cadeaux, il est plus que clair qu'on vaut mieux que ça. Nous sommes le 07 mars 2016 et je ne vois toujours pas la moindre lueur d'espoir dans ce tunnel ou je suis le seul a assumer toutes les charges et toutes les responsabilités.

C'est pour cette raison que je témoigne, sachant très bien que je ne suis pas le plus à plaindre. Ma mère et moi avons un toit au-dessus de nos têtes. Mais nous sommes une multitude d'homme, de femmes, de jeunes hommes et de jeunes femmes dans des situations soit très précaires, soit dans une relation abusive basée sur notre dépendance totale aux salaires pour notre survie et la survie de nos familles. Quand nos disons 'On Vaut mieux que ça', on soulève la question centrale de 'Valeur', et là il est question de

'NOTRE' valeur, 'ON' c'est NOUS. Nous ce sont tous les hommes et les femmes, jeunes ou vieux. C'est cette même 'valeur' que les gouvernements et la plupart des partis politiques négligent ou réduisent à des valeurs financières gravitant autour d'un SMIC trop cher pour eux ou d'aides sociales que certains estiment trop 'couteuses'. Or notre 'valeur' n'est pas financière, elle ne peut être réduite au coût du travail, ni à celui des coûts de licenciement, ni à aucun autre des aspects pécuniaires. Notre 'valeur' elle est humaine, et en tant que telle, elle nous met sur un pied d'égalité avec tous les autres humains, notre valeur humaine est donc au-dessus de tout autre cadre de valorisation. Or le système mondial, basé sur l'économie libérale, c'est aussi le système français, place le capital et les marchés financiers au-dessus de tout le reste. Ils sont érigés en véritable entités, on parle de 'santé de la bourse, des marchés financiers, du système économique', on anthropomorphise toute la terminologie qui s'y rapporte, afin d'assurer même de façon subliminale, leur matérialité, et leur prééminence sur les autres systèmes. Et ce faisant, l'humain, l'homme, le créateur et le producteur des richesses sur lesquels se base toute la spéculation financière, devient juste un petit maillon, réduit à une étiquette de 'salarié', 'travailleur', 'employé', 'client', 'consommateur', etc... et dès que cette labélisation de l'humain est faite sa valeur réelle disparaît dans l'abstrait, et devient un paramètre relatif qui ne mérite une juste considération au sein de cette construction de l'esprit qu'est le système économique, ou du moins que très accessoirement.

Aussi quand jeunes et vieux se lèvent et vont sur le web ou par quelques moyens que ce soient crier qu'ils valent tous mieux que ça, c'est un cri de désespoir pour dire haut et fort la vérité, celle qui devrait voir l'humain réintégrer au sein même de notre système politico-économico-libéralo-socialo-écologique. Pas l'intégré juste pour le citer au détour d'un paragraphe, c'est le remettre au centre même de ce système qui devrait être destiné à assurer le bien-être de tous les humains. C'est parce qu'il n'est au centre de ce système qu'il faut des lois, des batailles syndicales, des grèves, des conflits entre nations, des conflits entre peuples, pour grignoter millimètre par millimètre plus de droits, droits palliatifs de notre incapacité à voir notre 'valeur' tel qu'elle l'est vraiment.

Nous survivons à deux sur mon SMIC

Précarité

Je vous écris aujourd'hui, parce que moi j'ai la chance d'avoir un travail salarié, et que je vis avec un compagnon qui, lui, n'a pas eu cette chance.

Il erre depuis de CDD en intérim, sans poste fixe ni considération. Aujourd'hui, c'est son histoire que je souhaiterais raconter, car lui-même ne se sent pas apte à le faire.

Diplômé en 2010 d'un master, il est sorti de l'école en août. Son stage de master 2 est prolongé de 2 mois, passant de 6 à 8 mois, parce qu'il "faisait du bon boulot". On lui promet un poste, dont il ne verra jamais la couleur. Première désillusion, qui le lance sur le marché du travail à 23 ans.

23 ans. Trop jeune pour le RSA. Son stage n'étant qu'un stage, il n'a pas droit au chômage. Et comme il n'est plus étudiant boursier, la CAF lui baisse ses allocations logement. Heureusement à l'époque moi je travaille, nous (sur)vivons à 2 sur mon SMIC avec nos 500€ de loyer.

Au bout de 7 mois, il trouve un CDD de 6 mois. Son premier poste, il revit. Bon, payé 1450€, pour un bac +5 ce n'est pas très cher, mais "tu sais c'est déjà bien, et puis il faut bien commencer". Oui, commencer à se faire exploiter mon ange. Je me réjouis tout de même pour lui, il travaille dans le social, pour un réseau de maisons de retraites. À l'issue de son CDD, on le remercie en lui disant "tu as bien travaillé, tu as de bonnes idées mais on est dans le public, on a pas d'argent pour les financer". Et le voilà reparti.

De 2011 à 2016, son contrat le plus long sera de 3 mois : un CDD dans un centre d'accueil pour personnes handicapées. Jusqu'au dernier jour on lui fait miroiter un poste plus long, il apprendra le soir de son départ que son CDD ne sera même pas reconduit, car il est "trop efficace dans la structure, tu mets les autres administratifs mal à l'aise à travailler aussi vite"...

Les missions d'intérim de 15 jours et les périodes de chômage se succèdent.

Un été une auto-école l'embauche "au black" pour dépanner. "Tu comprends, je peux pas payer un plein temps si en plus je paye les charges, mais par contre au black ça peut se faire" dit la directrice qui roule dans un 4X4 qui vaut plus de 50.000€. Il accepte. Au bout d'un mois, il arrive au travail un matin et on lui dit de rentrer chez lui, sans explication. Il n'aura plus jamais de nouvelles.

Du jour au lendemain, les missions d'intérim régulières de 15 jours s'arrêtent. Plus

de droit. Il a pourtant passé son permis, s'est rendu mobile, mais rien n'y fait. "Votre parcours est trop discontinu, on n'arrive pas à cerner votre profil", voilà ce que disent les recruteurs dans les salons pour l'emploi auxquels nous participons. Car oui depuis, moi, j'ai fini mes études (en septembre 2014), et nous sommes deux à rechercher du travail.

Il essaye courant 2014 de trouver une formation en alternance en RH/gestion-comptabilité. Pôle emploi l'envoie à des ateliers dont on le renvoie car il est "trop diplômé".

Je trouve du travail en avril 2015, et je l'entraîne avec moi dans une nouvelle région. De toute façon là où nous étions, l'air n'était plus respirable: les "amis" qui jugent un couple de chômeurs, pleins de bon conseils à base de "trouvez un boulot alimentaire en attendant" et autres "mais vous avez le temps vous!". Parce que oui, on souffre au travail, mais on souffre sans travail aussi.

Aujourd'hui, je travaille. Et moi, je n'ai rien à dire. Lui, il a trouvé un job à mi-temps dans un call-center, et il est heureux de se lever le matin, pour l'instant. Mais nous avons peur. Peur que tout recommence. Car nous sommes conscients que le travail fait souffrir, mais le fait de ne pas en avoir fait parfois encore plus mal. Et que c'est pour ça qu'on accepte tout, n'importe quoi, de se faire marcher dessus, traiter comme un con, comme une sous-merde, juste pour avoir l'impression de faire partie de la société.

Quel bonheur. Merci, patrons.

L'allocation chômage de Pôle Emploi comme un "complément de salaire"

Législation, Précarité

Je travaille depuis 7 ans pour des voyagistes culturels. Moi et la plupart des conférenciers, nous sommes la seule et unique raison pour l'entreprise de vendre ses voyages, et de les vendre avec une marge importante. Cependant, nous sommes aussi payés aux minimum syndicaux, sur des CDD temporaires du nombre de jours du voyages.

Nous sommes alors tenus à des journées entières de travail (comptées 10 à 12 heures selon les boîtes) et sommes responsables de tous les couacs vis à vis d'une clientèle qui, les années passant, devient de plus en plus exigeante et persuadée que chaque centime investi est un service à récupérer comptant.

Nous avons besoin de préparer les circuits pendant 1 ou 2 mois, parfois plus encore, lorsque c'est la première fois que nous le faisons visiter.

Et pourtant mon salaire horaire et celui de beaucoup de collègues j'imagine (nous sommes isolés les uns des autres), est au minimum syndical : le SMIC horaire augmenté des primes de déplacement étranger, dimanche, congés payés etc... multiplié par le nombre d'heures. Notre travail de préparation n'est pas comptabilisé, mais les compétences requises et celles qui sont vendues à la clientèle, sont celles du Master...

Nous dépendons de la bonne volonté de l'employeur pour accumuler les contrats. Et la moitié de notre salaire réel est en fait payé par Pôle Emploi, et nous jouissons d'un système qui favorise le taux journalier (important puisque nous y faisons beaucoup d'heures par jour) et le multiplie par le nombre de jours théoriquement cotisés sur la base de 35h/semaine... à condition de parvenir à 612 heures... sinon il n'y a rien.

Nos clients bourgeois, persuadés de parler à un être de leur condition, puisque censé le prendre de haut au plan intellectuel ne s'imaginent pas un seul instant que nous ne sommes que des smicards précaires et que le prix qu'ils paient a encore besoin d'être compensé par leurs cotisations chômeages...

Nous avons honte d'expliquer le système, même à nos amis et famille, car pour eux nous sommes des profiteurs, parce que l'employeur préfère considérer lui, l'allocation chômage de Pôle Emploi comme un "complément de salaire".

"Je suis chômeur. J'ai honte."

Contrat, Dépression, Santé

Je suis chômeur. J'ai honte.

L'an dernier, j'avais un boulot. Un boulot inintéressant, en CDD renouvelé tous les 2 mois (comment renouveler un CDD plus de deux fois ? En changeant le motif, sur le contrat : "remplacement de congé maladie" d'une personne située à deux mètres de moi qui fut grippée 3 jours, "regain temporaire d'activité" dans un service vivant dans l'urgence permanente, etc.), un boulot mal payé. Mais un boulot.

Et puis ma copine m'a quitté. Et puis je suis tombé en dépression.

J'avais besoin de quelque chose, d'un espoir d'aller mieux. J'ai demandé à ma hiérarchie l'autorisation d'avoir des horaires plus stables pour pouvoir suivre des cours du soir, puisque mon travail chez eux était, par nature, temporaire. Non.

J'en ai parlé à mon médecin. Il m'a répondu que, selon lui, ma demande était la meilleure pour ma santé : manquant de sommeil dû aux insomnies, j'avais besoin d'horaires plus stables et de nouvelles perspectives pour aller mieux. Il m'a remis un mot pour le médecin du travail, que je n'avais jamais rencontré en un an dans l'entreprise (pas de visite pour les contrats de deux mois. Même au sixième contrat sans interruption).

Le médecin m'a expliqué que ça l'embêtait de demander un horaire aménagé car il allait "se faire engueuler par [ma] hiérarchie". Il le fit malgré tout, grâce à la note remise par mon médecin.

Quinze jours plus tard, mon contrat n'était pas renouvelé. Trente jours plus tard, j'ai appris, par une personne travaillant dans les ressources humaines d'un concurrent, qu'ils avaient fait passer le mot de ne pas m'embaucher.

Je suis chômeur. J'ai honte. Ça fait un an que ça dure.

Je ne peux plus travailler dans le seul domaine où j'ai de l'expérience. Mon diplôme universitaire a moins de valeur qu'une feuille de laitue. Je n'ai pas l'argent ni le temps pour en décrocher un autre. Je ne sais même plus où chercher du travail. Aujourd'hui, des questions tournent sans réponses : Où se situent mes erreurs ? Dans mes études plaisantes mais inutiles ? Dans mes choix précédents d'emplois, pas assez diversifiés ? Dans ma volonté d'essayer une autre voie ? Dans le fait d'avoir insisté, devant le refus manifeste de mon employeur ? Dans mon incapacité à trouver un emploi, aujourd'hui ?

Est-ce que je suis juste un feignant, incapable de bouger ses fesses ? Est-ce que je suis utile ? Quelle est ma légitimité, aujourd'hui, dans la société ? Est-ce que je suis un parasite ? Quels sont mes droits d'avoir un avis sur une société qui me nourrit ? Qu'est-ce

que je vais devenir ?

"Rester dignes : Ceux qui vont mourir socialement ne vous saluent pas."

Aliénation, Précarité

Rester digne : avant de disparaître tout à fait.

J'ai 55 ans. Depuis 4 ans, je suis 'chômeuse'. Pourtant je ne chôme pas. Je passe des heures et des heures, jours après jours, mois après mois, an après ans à écrire, à chercher, devant cet écran, une solution qui n'arrivera pas. Pourtant j'ai fait ce qu'il fallait. Un parcours du combattant. L'ultra flexibilité. Des temps plein, payés mi temps. Le travail gratuit pour se vendre. Rien.

Avant d'être au chômage et sans aucune ressource depuis un an et demi, car je viens de me résoudre à demander le RSA, qui m'a été refusé de 40 ans à 51 ans, j'ai repris des études longues et difficiles auxquelles ma vie de prolétaire ne m'avait pas préparée. J'ai fait 10 ans de CDD, de précarité, de vacations, d'humiliations alternés de chômage. A vivre dans la peur d'être virée non reconduite. J'acceptais tout pour pouvoir obtenir mes diplômes tout en travaillant dans de grandes institutions où la moralité et l'exemplarité sont parait-il l'ADN.

Cela fonctionnait toujours bien tant que vous acceptez les dérives des pratiques, des institutions, des individus, des réseaux. Car ce qui m'a tuée et qui nous tue tous aujourd'hui ce sont ces réseaux dits d'excellence où la cooptation, le népotisme sont les méthodes de recrutement à 95 %. Cela ne laisse pas beaucoup de marge pour tous les autres. J'aurais du me taire sur les petites amies à qui on donne les postes, les abus de biens publics et les détournements de fonds, jouer la carte de la déférence et l'allégeance à leur monde des dominants. Car aujourd'hui, les réseaux choisissent de qui peut travailler, vivre, survivre ou être mis hors jeu. Je suis mise hors jeu à cause de quelques personnes malhonnêtes. Depuis, je ne trouve plus de boulot. Les références me tuent et mon âge joue contre moi. Je suis en pleine forme et j'en parais beaucoup moins.

Avant j'avais passé ma vie à me reconstruire, à tenter de me cultiver, de penser le monde, ma vie et les autres. De survivre avec dignité et de choisir ma vie sans assignation sociale dans un monde qui a repris sa nature cannibale. Il mange ses enfants les plus modestes. Il le fait grâce à des classes dominantes devenues ignorantes sous un discours d'efficacité, de productivité et de compétitivité qu'elles refusent pour elles. Aujourd'hui je suis en mort sociale. Je n'ai plus aucune solution. J'ai tout essayé. J'ai demandé un peu d'aide à ceux que j'avais aidés. Rien. Pour devenir avocate. Mais on me méprise et on

m'ignore dans mes demandes. La ligne droite n'est pas toujours possible hélas. Avons-nous droit nous aussi de rebondir ? Non visiblement.

J'ai envoyé 1200 cv, 1500 cv, je ne sais plus. Un moment on cesse de compter car les réponses sont toujours négatives. J'ai contacté je ne sais plus combien de personnes, des entreprises, des institutions pour leur proposer mes services même gratuitement, des journalistes pour témoigner. Rien. J'ai aussi essayé de monter un projet d'auto-entrepreneur au bout de 3 mois de chômage alors que je sortais d'un an d'arrêt maladie pour harcèlement moral. Pas le choix. On vous dit allez avancer ! J'y ai mis le reste de mon énergie et mon argent. Seule rien n'a marché. A bout de force, j'ai même écrit aux politiques, ceux qui clament l'égalité et en répondent pas car vous n'êtes personne. A Hollande, à bien d'autres. Car je voudrais bien ne pas être tout à fait morte comme le disait Girardot aux César après tant d'années d'oubli.

Alors je me terre, et je me tais. Je cache mon désespoir à tous. Enfin les rares personnes que je rencontre. Chez moi, enfin chez mon ancien ami qui m'héberge et me supporte, la journée, je n'ose pas respirer, pas faire un bruit. J'ai honte de moi. Je ne veux pas que les voisins sachent que je ne travaille plus. Car moi je n'ai aucune excuse. J'ai un doctorat passé à 50 ans, un master en droit, en économie mais ils ne valent rien. Comme moi paraît-il. Pas les bons établissements, pas assez chics, trop tardifs. On me dit trop solitaire pour ne pas dire asociale. Rencontrez moi, rencontrez nous au moins pour nous laisser une chance. C'est tout ce que nous vous demandons. Que l'on ne vienne pas nous dire que la méritocratie existe. On vaut mieux que cela !

Comme eux, nous avons le droit d'être heureux

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Humiliation, Précarité, Rapports sociaux

À 25 ans, j'enchaîne les CDD et les périodes de chômage. Quand on est jeune, c'est normal de ne pas trouver un CDI tout de suite, me direz-vous. Mais ce n'est pas ça qui me gêne le plus. J'avoue ne pas avoir subi trop de problèmes sur mes emplois précédents (pour le peu que j'en ai eu), non, là où je souhaite témoigner, c'est sur la difficulté d'insertion quand on est jeune. Alors, qu'est-ce que ça donne, d'être jeune, quand les exigences des employeurs ne cessent de croître ? Parfois jusqu'à l'absurde...

- Choisir un cursus d'études parce que tout le monde nous assure que ça embauche... et se retrouver quelques années plus tard sur un secteur complètement bouché

- Réaliser son CV, sa lettre de motivation, et recevoir sur la même version des "oh, il est bien votre CV" puis des "par contre, c'est un peu brouillon tout ça".

- Tomber sur des offres d'emploi discriminantes ("nous recherchons des hôtesse, de moins de 25 ans"), ridiculement courtes (1h, 2h, une demi-journée...), excessives dans leur demande d'expérience (6 mois en plonge et en épluchage de légumes, 10 ans pour être opératrice de saisie, 5 ans sur ligne de production agro), excessives dans leur demande de diplômes ou même rabaisant l'intérêt et le niveau des diplômes (Bac+5 pour être assistant), et où on recherche surtout une licorne avec des ailes, des sabots en or, sachant cracher du feu et faire des crêpes (oui, tout ça en même temps, c'est-à-dire excellent sur absolument toutes les compétences citées dans l'offre d'emploi), sans oublier de se faire payer à sa hauteur de ses espérances (rémunéré en respect et en reconnaissance, parce que la boîte n'a pas assez d'argent... faudra juste que je pense à demander à mon propriétaire si ça lui convient comme loyer).

- Répondre aux rares offres réalistes et recevoir (parfois) des refus parce que, oui, on a trouvé mieux que vous... Forcément, c'est pas compliqué de trouver mieux qu'un jeune sans expérience. Et c'est clairement la raison à la plupart des refus, me concernant. La plupart du temps, je n'atteins même pas la case "entretien". Mon CV doit être jeté avant, pas assez intéressant... On se demande pourquoi. Les stages et l'alternance ne comptent-ils pas comme du vrai travail ? Pourtant, il me semblait que pas mal de stagiaires étaient plus exploités que délaissés... Certains font le travail d'un employé, et parfois même mieux. Alors quand les stages et les périodes d'alternance seront-ils enfin reconnus à leur juste valeur ?

- Aller à de rares entretiens et s'entendre dire "pourquoi vous n'êtes pas resté dans votre branche", et avoir envie de répondre "parce que le dernier qui m'a posé la question ne m'a pas embauchée". Bah oui, trouver du boulot, c'est pas un effort à sens unique. Quand tu

essayer d'arrache-pied mais que tout le monde te refuse parce qu'il a trouvé mieux, c'est pas que t'as pas essayé. C'est juste que certains n'ont pas voulu trop se fouler. C'est vrai, choisir un candidat qualifié, c'est plus facile que de se risquer à prendre un jeune sans expérience. Ça, je peux le comprendre... Mais alors dans ce cas, arrêter avec cette p*** de question ! L'allocation chômage n'est pas éternelle, et il faut bien vivre ! Dans le genre de choix qu'on affectionne, qu'est-ce qui est le mieux : garder un énorme trou sur son CV parce qu'on ne cherche qu'un emploi dans son secteur, ou faire d'autres boulots en attendant ? Je défie tout employeur lisant cet article d'embaucher le prochain candidat à qui il aura envie de poser cette question absurde !

- S'éloigner d'un rêve, petit à petit, parce que non, il n'y a pas de boulot. Le diplôme qu'on a payé au moins en partie de sa poche, aux oubliettes. Le CV qu'on voulait lisse et parfait, ah bah ça va pas être possible. Parce que, pour vivre, il a fallu enchaîner quelques jobs différents. C'était ça ou un gros trou dans le CV (pour se recevoir des "vous avez pas l'air motivé" ou "vous avez pris une année sabbatique ?"). C'est comme ça qu'on retrouve des Bac+5 en train de monter de petites activités en auto-entrepreneurs, souvent assez loin de leur domaine d'études (une ingénieure en écologie qui se reconvertisse dans la bijouterie fait main).

-Et pour finir, s'entendre critiquée dans son dos, à cause du chômage. Parce que c'est bien un truc de feignant, parce que si tu trouves pas c'est que tu cherches pas, parce que "bouge-toi le cul, y en a qui bossent", parce que "tu vas pas rester toute la journée à rien faire ?"... Alors, non première nouvelle, le chômage n'est pas forcément volontaire. Deuxième nouvelle, si c'était si facile de trouver du travail, le taux de chômage ne serait pas aussi haut. On ne trouve plus du boulot en une seule journée, après avoir distribué son CV à droite à gauche, comme cela a pu être le cas. Et troisième nouvelle, chercher sans trouver est épuisant, mais vraiment. Pas physiquement, mentalement. Au début, on y croit, mais peu à peu s'installe l'idée que, peut-être, on n'est pas si doué, ou du moins pas très intéressant. Puis l'idée finit par s'installer, elle s'étend sournoisement. Alors, on ne se sent plus capable de rien, on finit par se croire incapable de tout, de ne plus avoir envie de rien, ni même la force d'essayer. Le poids de l'échec est proportionnel à la durée durant laquelle on essaye en vain. Durée qui peut être très, très longue. Et pour se relever ? Non, ce n'est pas facile. La confiance en soi est sûrement la chose la plus difficile à retrouver quand on a sombré très bas à cause d'un manque de reconnaissance. Et c'est paradoxal, parce que c'est justement ce qui nous amène à moins bien travailler. C'est un cercle vicieux duquel on sort rarement seul. Une seule main tendue peut néanmoins suffire, surtout quand elle vient d'un employeur rassurant.

Je précise que j'ai un diplôme en RH, donc les conneries des employeurs qui se croient tout permis me sautent d'autant plus aux yeux. Même si je peux comprendre qu'ils aient des besoins et des impératifs, je trouve qu'il y a peu d'efforts sur certains points...

Ainsi, avant même de devenir tyranniques avec leurs salariés, certains employeurs

entretiennent déjà bien trop l'absurdité de la situation. Ils nous reprochent des choses qui leur sont imputables, ou qui s'expliquent par le taux de chômage actuel. On dirait qu'ils ne cherchent ni à comprendre ni à être compréhensifs. De même, leurs exigences ne peuvent aider les jeunes à s'insérer sur le marché du travail. Mais il faut arrêter ! Qui a besoin de 6 mois d'expérience pour savoir faire de la plongée ? Chacun fait sa vaisselle chez lui, non ? Qui peut maîtriser parfaitement toutes ses compétences ? Et qui n'a ni besoin de dormir, ni besoin de manger, ni besoin de vivre ?

Une machine !

Mais nous ne sommes pas des machines. Pas plus que les employeurs. Nous avons besoin d'une pause toilettes de temps en temps, comme eux. Nous avons besoin de voir notre famille, de dormir et de manger, comme eux.

Et, comme eux, nous avons le droit d'être heureux. Définitivement, on vaut mieux que ça !

"Pas de travail, pas de logement, mais pas de logement, pas de travail"

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dépression, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Magouille, Précarité, Rapports sociaux, Santé

Depuis mes 18 ans je, n'aspire qu'à une vie normale. Je voulais me débrouiller tout seul, sans mes parents. J'ai bougé un peu partout en France, faisant le 115 pour dormir, m'inscrivant aux intérim... Premier constat : pas de travail, pas de logement, mais pas de logement, pas de travail...

Une dizaine d'années plus tard, je zone toujours, contrôlé par la police à outrance, faisant la manche pour survivre, jugé par les passants du fait de mon statut social. J'ai été condamné à 2 ans de mise à l'épreuve pour détention de stupéfiants, et grâce à une amie qui m'hébergeait, j'ai obtenu un contrat d'insertion pour une durée d'un an dans une petite association de quartier.

Je m'occupais essentiellement d'espaces verts, et de voirie. Puis mon amie m'a prié de partir. Pendant 9 mois j'ai travaillé et dormi dehors, ne pouvant me doucher, remplissant mes obligations de justice et démarchant pour un logement. Cette période fut très difficile, ma patronne ne prenant pas en compte mes difficultés sociales : "si tu n'es pas content tu n'as qu'à rentré chez toi", ce à quoi j'ai répondu: "je signale que je n'ai pas de chez moi!". On me faisait remarquer mon hygiène corporelle, on m'évitait, malgré que j'étais un bon travailleur.

Côté social, grâce au soutien d'une assistante sociale, j'ai tenu bon, mais excédé de cette situation, j'ai fini par regroupé les 3 acteurs responsables de l'attribution d'un logement dans la même pièce et leur ai dit que sans résultat je passerai par un avocat et des journalistes. 8 jours après j'obtenais les clefs d'un appart' dont j'ai su qu'il était disponible depuis l'année précédente : une fenêtre pour 34m2 donnant sur les parties communes au rez de chaussé, je passe sur tous les travaux..

3 semaines après cette obtention, je commençais le boulot à 13h, à 12h20 j'étais assis par terre attendant qu'une personne qui m'a beaucoup aidé sorte déjeuner; je voulais lui annoncer la bonne nouvelle, sauf qu'un policier, commissaire principal, est passé en voiture, a baissé sa vitre et m'a ordonné de circuler d'un geste de la main; j'ai fais non de la tête, il est sorti pour un contrôle d'identité, j'ai d'abord obtempéré, sauf que lui n'appelait pas pour vérifier ce qu'il savait déjà, ce n'était pas la première fois.

L'heure tournait, j'avais du travail, me sentant dans mon droit j'ai récupéré mon permis de conduire et tout s'est aggravé, il m'a empêché de partir, j'ai commencé par me débattre avant de me laisser maîtriser. Au final j'ai passé 6h30 en garde à vue, j'ai perdu 4 h de travail que j'ai du rattraper, mais l'histoire continue puisqu'il a porté plainte pour outrage, violence, atteinte à la dignité et il s'est mis en arrêt de travail.

Le jour du procès, j'avais un travail, un logement, je remplissais toutes mes obligations de justice, pas une garde à vue, rien. Le procureur a dit que mon dossier était exemplaire, la juge m'a reconnu coupable de tous les chefs d'accusation et condamné à 80 jours de prison ou 640 euros d'amende, et mon avocate d'ajouter: " vous faites appel vous prenez le double, vous ne pouvez pas gagner c'est la police"

J'ai payé l'amende, fais une dépression d'un an mais je ne digère pas d'avoir été condamné par la justice de mon pays juste parce que j'existe.

Je continue à m'asseoir par terre à l'endroit même où c'est arrivé, la police me laisse tranquille maintenant.

L'année dernière j' ai signé un contrat d'insertion en maraichage, mais mon patron avec qui c'était génial, a dû choisir entre moi et mon chef avec qui ça ne passe plus, il était trop sur mon dos à me faire des remarques sur tout et n'importe quoi. De plus on m'a imposé pour garder ce boulot une psychothérapie qui a démontré que mes réflexions sont justes mais que je dois modérer mes réactions; et non je ne suis pas violent, juste hypersensible, surtout face à l'injustice.

J'ai travaillé en 2010 pour une société de sécurité privée, en 3 semaine je suis passé de jeune recrue à connard, j'ai travaillé jusqu'à 18h sur 24, ça s'est terminé au tribunal, j'ai gagné, mais le responsable continue ses magouilles.

Vous cherchez des témoignages, voilà un exemple de ce qu'est la démocratie dans ce pays, le combat mené sur le travail en cache un bien plus gros, celui de nos droits les plus élémentaires, celui de notre liberté d'être, d'agir, de s'exprimer, d'être entendu.

Ce combat je le livre seul depuis presque 20 ans, soyez prudent, car en face, ils ne respectent pas les règles.

Je reste à l'écoute, à l'affût de vos actions et vous remercie de m'avoir lu jusqu'au bout courage, force et honneur.

Je suis resté de mi octobre à fin janvier sans revenus

Précarité, Santé, Stress

Il y a trois ans, j'ai subi "un contrôle" Pôle Emploi... Je suis restée de mi octobre à fin janvier sans revenus ou presque... plus de chauffage, électricité réduite , avec une jeune fille à qui je ne pouvais même pas offrir un cadeau à Noël... C'était un hiver rude, jusqu'à moins 10, dans ma région. Une demande de bon alimentaire (120 E) met trois semaines à aboutir. Un dossier RSA met 3 mois!

Fin janvier, j'étais tellement mal que j'ai fait un malaise sur la route au volant de ma voiture, de retour d'un contrat... Quand je me suis réveillée, j'ai décidé de déposer plainte si dans les trois jours le dossier n'était pas réglé...il a été réglé deux jours après. C'est un véritable traumatisme et je ne me suis jamais vraiment remise de cet épisode...

"J'ai 29 ans et je suis chômeur longue durée"

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé

#OnVautMieuxQueCa

- Quand pour avoir un emploi on te demande d'avoir de l'expérience, mais que pour avoir de l'expérience il te faut un emploi...
- Quand tu dois te justifier, jusqu'à humiliation d'être chômeur auprès des services du pôle emploi et de la CAF
- Quand tu bosses en temps qu'apprenti en maçonnerie, que tu te retrouves à travailler du lundi au dimanche de 6h à 20h, que tu sers d'homme à tout faire pour entretenir la piscine, le jardin et la maison de ton patron, que tu te fais sous payer ou sucrer ta paye, au prétexte que tu n'es, de toute façon pas qualifié et de surcroît un feignant, que tu pars en dépression, finis par demander une rupture de contrat, et que ça se termine avec des menaces de mort de la part de ton patron.
- Quand, pour exister sur le marché du travail tu dois payer 6000 euros pour une formation qui va t'ajouter une petite ligne sur ton cv qui fait joli, mais qui sert à rien.
- Quand tu enchaînes les stages non payés, et qu'à la fin on te sort toujours la même chose :
"désolé, on a pas de place pour toi"
- Quand on te dit qu'il n'y a pas de poste de technicien à pourvoir, car il est occupé en permanence par des stagiaires non rémunérés dans le seul but de faire des économies.
- Quand t'es à 20 mètres au-dessus du vide, sur un madrier de 15 cm de large avec une barre d'échafaudage de 2 mètres dans les mains, sans aucune sécurité, et que soit tu le fait, soit tu tombes, mais que dans tous les cas tu pries pour ta vie.
- Quand le conducteur du camion poubelle n'en a rien à foutre de toi, qu'il te recule dessus, qu'il arrive bourré et qu'il fera tout ce qu'il peut pour te faire courir plus vite, pour finalement te demander d'attendre dans le camion pendant qu'il est au bar pars qu'on a fini plus tôt mais "qu'on ne peut pas rentrer au dépôt tout de suite".
- Quand tu fais de la plonge, que tu bosses pour deux, qu'il n'y a pas de liquide vaisselle, que tu dois laver à coup de détergent pour sol qui te ronge les mains.

- Quand tu vas à un entretien pour un poste de technicien informatique, et qu'au final, on te dit que c'est plutôt un poste de vendeur, et que si tu n'es pas content tu dégages.
- Quand pour faire des économies l'état fait la chasse aux sorcières avec les bénéficiaires du RSA et que tu te retrouves à cause d'une "erreur" de la CAF sans aide et avec une dette de 5000 euros.
- Quand après toutes ces années de merde qui n'en finissent pas, la société t'a convaincu que tu ne sers à rien, que tu restes cloîtré chez toi car le monde qui existe te fait peur, que t'en attends plus rien et que tu ne souhaites plus qu'une seule chose, pouvoir en finir.

J'ai pu être maçon, plaquiste, couvreur, tailleur de pierre, monteur d'échafaudage, démolisseur, éboueur, ambulancier, plongeur, conseiller clientèle, standardiste, technicien informatique...

Quel que soit le métier, c'est la même merde partout !

J'ai 29 ans et je suis chômeur longue durée.

#Je-suis-sans-revenu-sans-experiences-sans-boulot-sans-avenir

Des conseils sans respect

Dévalorisation, Précarité

Il y a trois jours, je sollicite un premier entretien avec ma "conseillère" du Pôle Emploi où je suis inscrit depuis un mois et demi. Je voulais faire le point sur ma situation et discuter d'une formation à laquelle je pourrais avoir droit, hyper-intéressante et susceptible de me tirer de la panade.

 **Aurélien** [redacted] 29 mars (Il y a 2 jours) ☆  

À 048d [redacted] ▾

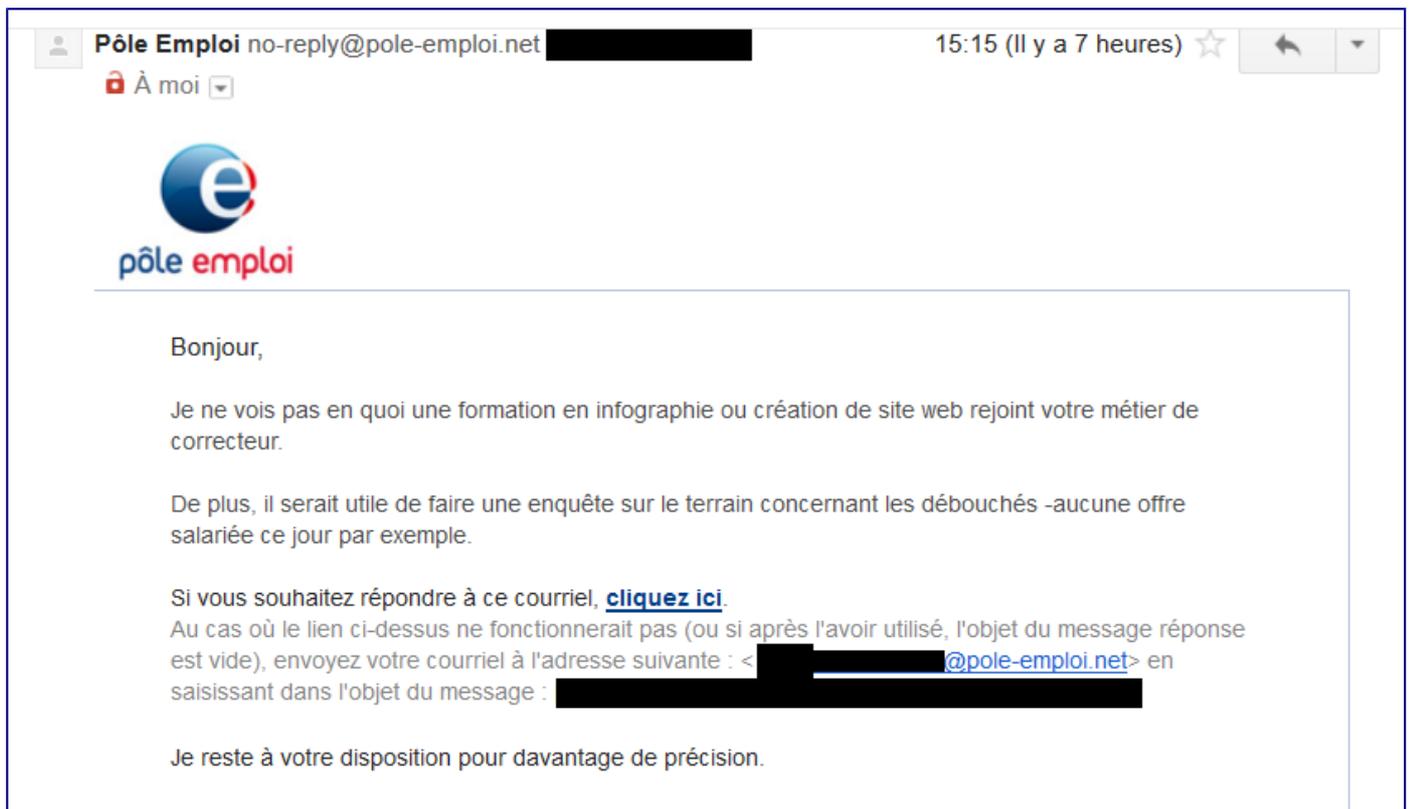
Madame,

Inscrit au Pôle Emploi de [redacted] depuis le 21 février 2016, je me permets de solliciter un premier entretien avec vous afin de faire le point sur ma situation.

Résidant depuis peu à Toulouse, j'ai été informé par ma précédente conseillère Pôle Emploi de la possibilité de bénéficier d'une aide à la formation par le Conseil Régional. Ceci me serait très utile puisque tous mes CV, y compris dans des secteurs "alimentaires", restent sans réponses. De part mes expériences en matière de correction-rédaction web, je suis très intéressé par la formation suivante, laquelle est très demandée dans les offres d'emploi correspondant à mes recherches : <http://www.apformation.com/menu-principal/demandeur-d-emploi/session-600h.html>

Dans l'attente d'en discuter prochainement avec vous,

A [redacted]
3 [redacted]



La dame me répond hier qu'elle "ne voit pas" pourquoi je devrais faire cette formation et conclut son mail lapidaire sans me donner le RDV que je lui demandais. Elle ne me connaît pas et ne cherche manifestement pas à me connaître, ne me laissant pas le loisir de lui expliquer ma démarche.

Ma précédente conseillère m'avait littéralement engueulé en apprenant que j'avais bossé quelques mois au black pour survivre...

J'ai 30 ans, pas de ressources, pas de RSA, et les personnes censées me conseiller ne m'apportent en vérité ni aide ni respect.

Les réveils sonnent aussi chez les chômeurs

Dépression, Précarité

J'aimerais aller chez ceux qui disent que les chômeurs sont des parasites sociaux, ceux pour qui solidarité rime avec assisté. J'aimerais me glisser chez eux en douceur au milieu de la nuit, les enlever dans leur sommeil pour les installer dans mon lit. Et lorsque le réveil sonnera, car contrairement à ce qu'on pense les réveils sonnent aussi chez les chômeurs, j'aimerais qu'ils se réveillent en se posant cette question « Qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui? » Pas à la manière des romans d'aventures où le héros décide de vivre en vagabond sans se soucier du lendemain, ni celle du riche héritier qui ne sait pas encore s'il préférera passer sa journée dans sa piscine privée ou au club de golf. Non, je voudrais que cette question en soulève bien d'autres dans son esprit « Est-ce que ça vaut le coup de se lever, est-ce qu'aujourd'hui les choses vont enfin changer, suis-je un raté ? » Que déjà au réveil il sente tout le poids du néant qui s'installe petit à petit dans son existence. J'aimerais qu'il allume son ordinateur, qu'en parcourant les annonces il s'imagine toutes les vies possibles qu'il pourrait avoir mais qu'il sait qu'on ne lui laissera accéder à aucune d'entre-elles. J'aimerais qu'il passe des heures à rédiger des lettres de motivation et qu'au bout de tout ce temps passé à écrire ces textes hypocrites rien ne lui soit rendu en retour. Quatre cents euros par mois pour passer ses journées à travailler pour aucun résultat ni aucune reconnaissance, c'est pas cher payé. J'aimerais qu'en allumant sa télé il découvre qu'on le rende responsable de tous les maux du pays, qu'à cause de lui la dette publique ne cesse de s'agrandir, que de braves travailleurs sont ruinés afin de payer ses allocations, entendre certains dirent qu'ils sont trop gentils et qu'il faudrait tous nous mettre au pas. Que son cœur se serre parce que la société a décidé de balayer tout ses rêves d'un revers de la main et que malgré tout il se sente encore coupable de s'y accrocher. J'aimerais qu'il entende continuellement les mêmes discours de la part de ceux qui disent comprendre et de les voir ensuite clamer à qui veut l'entendre qu'ils en ont ras-le-bol des chômeurs de longue durée qui profitent du système. Bien-sûr, on ne fait pas parti du lot, mais jusqu'à quand ? J'aimerais qu'il se souvienne de ses études, de tout ce qu'il a sacrifié pour y parvenir et de ses choix qu'il regrette maintenant. J'aimerais qu'il revoie ses vieux amis qui ont acheté une maison, une voiture, se sont mariés et ont fondé une famille pendant qu'il reste sur le banc de touche à attendre la question tant redoutée « Tu as finalement trouvé quelque chose ? » De les voir se justifier de leur situation par peur de passer pour un fainéant, un raté ou un adolescent qui n'arrive pas à entrer dans le monde adulte. J'aimerais qu'il ait plein d'envies mais aucun moyen de les réaliser. Et je ne parle pas de choses impossibles, non, des choses simples, des

envies de tous les jours, avoir son chez-soi, fonder une famille, partir en voyage, payer un restaurant à sa copine. J'aimerais qu'il affronte le regard de cette dernière quand il lui annonce que tant qu'il n'a pas de situation stable ils n'auront pas d'enfant. J'aimerais qu'il sache ce que ça fait de subir l'humiliation constante de demander l'aide de ses proches pour boucler les fins de mois. J'aimerais même qu'il ressente la frustration de devoir réfléchir s'il peut dépenser dix malheureux euros pour s'offrir quelque chose. J'aimerais qu'il soit en colère parce qu'il a l'impression qu'on lui vole sa jeunesse, parce qu'on ne veut pas de lui sans qu'il sache vraiment pourquoi, mais qu'il ne puisse se défouler sur personne. Enfin j'aimerais qu'il soit fatigué, fatigué de chercher en vain, fatigué du temps qui passe et qui ne change rien, fatigué de trainer sa gueule de rater, fatigué d'espérer. Qu'il se couche le soir en se demandant comment il pourra bien remplir la journée de demain qui lui semble déjà bien longue. Peut-être que le lendemain il se réveillera, aura envie qu'on le comprenne, être compris c'est déjà pas si mal. Peut-être qu'il trouvera absurde tous ces recruteurs qui ne veulent pas embaucher des jeunes sans expérience. Il se demandera sans doute comment il peut se forger sa première expérience si personne ne lui en laisse l'opportunité. Et cette question entraîne d'autres, moins il a d'expérience et plus longtemps il restera sans emploi et moins on voudra de lui. Bienvenue dans la spirale du chômage. Au fil du temps il baissera les bras, se dira « A quoi bon », passera ses journées à manger des chips et boire de la bière devant les séries télévisées. Lui, qui au départ était plein d'envies et de bonnes volontés, se retrouve fatigué et aigri et on le pointera du doigt parce qu'il ne veut pas s'insérer dans la société. La même qui a très vite oublié que c'est avant tout elle qui n'a pas voulu de lui.

"Qu'est-ce que je fous là ?"

Discriminations, Humiliation, Racisme, Rapports sociaux, Santé, Stress

Après de longues études, j'ai travaillé dans la presse spécialisée pendant 7 ans, à Paris, le boulot de mes rêves. Une équipe géniale, des horaires de fou, on se serrait les coudes, c'était le pied.

Le rêve prend fin il y a deux ans. L'agence coule, licenciement économique. Avec mon expérience, je me dis que trouver du taf en province, là où j'habite, devrait être possible.

Grossière erreur. Je démarche à tour de bras les agences locales. Pas de réponse, rien, nada. Je ne me démonte pas, et de moi-même j'élargis mes horizons.

Enfin, je décroche mon premier entretien, pour un stage. Au préalable je demande s'il y a une limite d'âge : « Pas du tout » me répond le recruteur. Motivée, je me rends joyeusement au pire entretien de toute ma vie, qui donnera le ton de mes futurs entretiens en province. Je me fais casser pendant deux heures. Deux heures oui. Deux heures à rester avec un sourire de pacotille collé sur les lèvres. Deux heures à bouillir et me demander ce que je fous là à me faire démonter par un inconnu. Pour le lol ? Pourtant j'ai à peine fait l'esquisse de mon parcours professionnel que d'emblée le recruteur – en bermuda et sandales - m'interrompt et m'annonce que je suis trop vieille (+ de 26 ans) alors que cela n'intéresse pas la société qui recrute. Mais comme il est «magnanime », il décide de faire une évaluation de notre «entretien».

Admettons... Il entreprend alors de passer en revue mon CV de A à Z

« Votre nom là, il est écrit trop grand (Times 14pt pour info), vous ne voulez pas un spotlight en plus ? Et puis vos études là, ça fait trop. Parlez-moi plus de vous et de vos intérêts plutôt. Votre dernière mission là aussi, on s'en fiche au final. Mettez de la vie dans vos Cvs, des cliparts et des illustrations ! »

Il me montre des CV en guise d'exemples, dans lesquels je repère le nom d'un de mes amis. Sans doute pour reprendre un peu de contenance et me détendre, j'ai la bêtise de le lui dire : « Oh, mais je connais ce monsieur ! » « Ah oui, lui... Captain Banania ! » et d'éclater de rire de sa bonne blaque... Parce que l'ami en question est black. Je suis tombée où là ? Je suis livide, décomposée, entrain de bouillir à l'intérieur et me demande ce que je fous encore là puisqu'au final, cette personne m'a annoncé dès le départ qu'ils n'étaient pas intéressés par mon parcours. Mon malaise grandissant est sans doute visible, puisqu'il continue :

« Petit conseil pour vos futurs entretiens. Le recruteur a toujours raison. Même quand il se trompe vous n'avez pas le droit de le corriger. Vous avez l'air très agressive, et ça,

gardez-le pour vous. »

Hein ?

Et votre remarque raciste, on en parle ? Je profite d'un moment où il reçoit un coup de fil pour tirer ma révérence, et sortir sonnée et un peu hébétée de cette entrevue. Les semaines suivantes se passent mollement, toute ma motivation envolée, le travail de sape poursuit son cours.

Six longs mois plus tard une agence de pub s'intéresse à mon cas. J'ai même la chance de passer l'étape d'un second entretien avec l'équipe qui semble aussi enthousiaste que moi à faire connaissance. Le contact est amical et fluide, très pro, je les adore déjà. Dans un souci d'honnêteté, lorsqu'on me demande comment je réagis au stress, je réponds tout simplement qu'avoir travaillé dans la presse au rythme des bouclages m'a rendue plus résistante qu'une autre, mais que je dois tout de même composer avec une santé fragile à certains aspects. Le lendemain on m'appelle :

« On est vachement intéressés, mais votre problème de santé nous fait peur, alors nous ne pouvons donner suite.»

Okay, donc l'honnêteté est à proscrire j'imagine...

Au lieu de repasser directement par la case déprime, ce dernier entretien me donne la rage. J'élargis encore plus mes recherches, je suis fière de mes CV et mes lettres de motivation. Tout de même, je décroche plusieurs entretiens qui se soldent tous par des refus. Florilège :

« On est intéressés, mais on a peur que vous vous emmerdiez à bosser chez nous. »

« Oui, mais on ne peut pas payer. »

« Mais pourquoi vous restez en province ? »

Parce qu'on y respire mieux, mais j'avoue, je commence à étouffer.

Le plus beau quoi le fuck étant d'avoir reçu un refus par mail pile un premier de l'an. Rien de tel pour bien commencer l'année. Qui fait ça sérieux ?

Entre deux, un contact rencontré via Pôle Emploi me demande d'écrire à sa place deux-trois piges sur des sujets locaux, pour un périodique du coin. Magique : durant l'envoi, mon nom disparaît des articles, et je réalise que je n'existe même pas pour la rédac-chef tandis que le contact en question se voit attribuer plusieurs sujets à traiter, en guise de bienvenue dans l'équipe de correspondants locaux. Quand elle me demande de faire la correction et le « buzz » de son nouveau papier je décline. On m'accuse alors d'être mesquine et d'avoir voulu lui voler la place.

J'en suis à baisser les bras quand miracle, une société à la recherche d'un rédacteur interne répond à ma candidature, et dès le lendemain de notre entretien, me propose un CDI. Je bosserai en binôme avec leur assistante administrative qui me pilotera

dans ma prise de poste. Joie, soulagement, anxiété... C'est presque trop beau pour être vrai. La prise de poste se fait en trois jours chrono, trois jours durant lesquels ma pilote semble plus encline aux ragots, remarques racistes et à cracher sa haine de la société qu'à un pilotage réel. Elle se met ensuite en arrêt maladie qu'elle renouvelle tous les mois, me laissant seule 6 mois durant à assurer non seulement ma mission, mais aussi ses propres tâches administratives, le tout sans formation initiale. Ce poste seul mériterait un nouveau témoignage en entier. Cependant, le retour à Pôle Emploi n'est pas une option pour moi, mais la question demeure : qu'est-ce que je fous là ?

"J'ai l'impression d'être un outil que l'on choisit dans un catalogue"

Dévalorisation, Précarité, Rapports sociaux

Je suis demandeuse d'emploi dans un secteur bouché. J'ai fait mes études en connaissance de cause, en sachant que cela ne serait pas facile, que nous étions trop d'appelés pour peu d'élus. C'est la passion qui m'a guidée. J'ai la chance d'être bien entourée côté amours, famille et amis, ce qui me permet de garder un peu de moral. J'ai aussi la chance de ne pas subir de discrimination quelconque. Je suis blanche, française, sortant d'une bonne école.

Ce qui aujourd'hui m'atteint n'est pas la difficulté à trouver un emploi, car j'en trouve, bien qu'ils soient précaires (CDD de 6 mois, missions auto-entrepreneur). Ce qui m'atteint énormément, c'est cette façon qu'ont les employeurs d'ignorer les candidats qu'ils ont retenus pour un entretien, quand ils ne les ont pas choisis pour le poste. Pourquoi les tenir informés de l'état du recrutement puisqu'ils n'ont pas été retenus ? J'ai l'impression d'être un outil que l'on choisit dans un catalogue. On l'essaie pendant 45 min et s'il ne convient pas, on le repose sans justificatif.

Dernier exemple en date. Je postule pour la deuxième année consécutive à un poste dans une petite structure de 4 personnes. L'année précédente, je n'ai pas pu me présenter à l'entretien, car entre temps j'ai été recrutée ailleurs. Mais je relance après un an, car l'institution me plaît. On me dit que l'on se réjouit de ma candidature car la personne recrutée l'an dernier ne restera pas. On m'envoie les offres avant parution officielle, et une amie me recommande au poste. Les entretiens se déroulent. Aujourd'hui, cela fait plus de deux semaines, que j'aurais dû obtenir une réponse. J'ai relancé à deux reprises par téléphone, mais le directeur était absent les deux fois. Une des 3 autres personnes de la structure prend mes coordonnées, mais dit qu'elle ne peut rien me dire et qu'elle ne peut que se contenter d'en informer son directeur.

Malgré les contacts directs que j'ai pu établir avec celui-ci pendant la période pré-recrutement, on m'ignore, alors que je demande juste à savoir si le processus de recrutement est terminé.

Sachant que je me suis déplacée sur 150 km, que j'ai payé pour ce déplacement, que le poste aurait nécessité un déménagement (et de fait, celui de mon compagnon avec qui je vis, et à qui j'aurais imposé une relation à distance), il ne me semble pas abusif de réclamer cette information.

Malheureusement, depuis 1 an et demi que je travaille, j'ai vécu au minimum trois fois des situations similaires, dans laquelle l'employeur fait le mort après les entretiens. Et

parfois pour des contrats qui m'auraient demandé un déménagement pour une durée de 6 mois. Bien sûr on ne compte pas les 200 candidatures pour lesquelles je n'ai aucun courrier m'informant que je ne passerais pas l'étape des entretiens.

Mon second coup de gueule concerne le service public, et l'aide à l'emploi, qui ont certes le mérite d'exister, mais qui ont tendance à jouer à l'hôpital qui se moque de la charité. En vrac :

- pourquoi n'a-t-on pas de prime de précarité lorsque l'on travaille dans le public ? Après 5 ans d'études, on me propose un contrat de 6 mois dans mon domaine. Il s'agit d'un contrat de 6 mois payé au smic et qui se trouve à nouveau dans une ville à plus de 150 km de celle où je vis. Je pense que la précarité était là.

- Pour ce même contrat, le service public ne prenait en compte que 80 euros de frais de transport alors que mon abonnement SNCF en valait 350, auquel il aurait fallu ajouter 80 euros de RATP. Où sont les 50 % de remboursement de frais de transports imposés au secteur privé ? Aurais-je dû déménager pour 6 mois ? Après calcul des coûts respectifs, la solution la plus avantageuse a finalement été de payer deux loyers pour réduire mes frais de transport : l'appartement où je vis avec mon compagnon, et une chambre chez l'habitant moins coûteuse que l'abonnement SNCF. Comme lorsque j'étais étudiante.

- concernant les allocations diverses... Sous prétexte que je vis avec mon compagnon, et bien que nous ne sommes ni mariés ni pacsés, donc pas un couple officiel, je n'ai droit à aucune aide. Pas de prime à l'emploi car même si je gagne un smic quelques mois dans l'année, mon compagnon, lui, gagne sa vie. Pas d'aide au logement CAF, car mon compagnon gagne sa vie, alors que moi, avec mon smic, je dois me payer 2 logements. Nous partageons à part égale notre loyer, nos courses, mais NON, il ne me donne pas la moitié de son salaire !!!! NON, je ne me fais pas entretenir par lui. Il est loin le temps où seul le mari rapportait de l'argent, pendant que la femme restait au foyer.

Alors, voilà, aujourd'hui, j'ai l'impression non pas que je profite de la société, mais que la société profite de moi, et de ma volonté d'exercer mon métier-passion quitte à travailler précairement. Si je n'accepte pas cette précarité, d'autres le feront, car ils ont la même passion.

Une très grande précarité

Dépression, Homo/Bi-phobie, Précarité, Tentatives de suicide | Suicides | Morts, Transphobie

Aujourd'hui, j'ai 18 ans.

J'ai eu mon bac à 16 ans et j'ai enchaîné sur une prépa scientifique.

Au début de ma seconde année, j'ai craqué.

Je n'ai jamais aimé les études, mais c'est le seul moyen d'avoir un boulot.

Atteint-e d'une phobie sociale depuis mon plus jeune âge, je n'en pouvais plus.

Je ne me voyais aucun avenir, j'ai fait une tentative de suicide.

Je m'en suis sorti-e.

J'ai découvert que j'avais un genre non-binaire.

Je l'ai annoncé à mes parents.

Je vis actuellement logée chez mon compagnon.

On vit dans un 15 mètres carrés, à deux, on dort sur un matelas à même le sol. En hiver, on se gèle car c'est mal isolé.

Mon compagnon a eu un diplôme bac+5 et deux ans de chômage, il se reconvertit dans un autre domaine.

Moi, j'ai trouvé quelques boulots en freelance. Je gagne 300 euros par mois, ce qui n'est pas suffisant pour vivre à deux.

Je n'ai pas trouvé de "vrai" boulot, puisque je "présente mal" (bah oui, une "fille" habillée en "mec" et grosse en plus) et que je n'ai pas le permis.

Donc on vit à deux, avec 300 euros par mois en dormant sur un matelas une place à même le sol.

J'ai 18 ans, précoce et surdouée et je bosse 7j/7, 6 heures par jour pour 300 euros.

Mon compagnon en a 25, et fait une reconversion professionnelle car un Bac+5 ne sert plus à rien.

On a faim, j'aimerais passer mon permis, voyager, sourire...

On vaut mieux que ça.

Une commission RSA, c'est quoi?

Atteintes à la dignité, Législation, Précarité

En fait on devrait dire 'Commission Pluridisciplinaire', mais dans le département d'où je parle on aura au moins obtenu cela l'an dernier: supprimer un mot pour tenter de rendre ces commissions, au moins sur la forme, un peu moins hostiles aux 'bénéficiaires du RSA'. Cet article pour témoigner, cet article pour expliquer de ce dont il s'agit. Ces commissions sont nées de la loi du 1er déc 2008 qui établit le cadre légal du RSA. Elles sont 'pluridisciplinaires', dans la mesure où elles réunissent des assistants sociaux de secteur, une personne responsable de Pôle Emploi, des travailleurs du PLIE (Plan Local pour l'Insertion et pour l'Emploi) ... mais ce nom omet complètement les 'représentants des bénéficiaires du RSA', pourtant obligatoires selon cette même loi ... ainsi que les élus du Département, également légalement prévus dans ces commissions. Ni les uns ni les autres ne représentent une 'discipline' particulière ... à moins de considérer que la précarité en est une ... et la fonction d'élu également (!!!???)

Ce nom entre par ailleurs lourdement en résonance avec les 'conseils de discipline' en collèges et lycées, voire les 'quartiers disciplinaires' des prisons ... et c'est justement à ces commissions que l'ont convié les 'bénéficiaires du RSA' pris en faute.

On y reviendra plus loin ... Les commissions RSA se réunissent dans les Départements une fois par mois dans chacune de leurs circonscriptions administratives et sont chargées d'examiner les situations de 'bénéficiaires' qui n'ont pas rempli leurs devoirs ou dont l'orientation doit être réexaminée. Les devoirs du 'RSAistes' : Une personne au RSA est : soit en capacité de rechercher un emploi - elle doit dans ce cas répondre de ses démarches d'emploi auprès de son Conseiller Pôle Emploi - et est dans ce cas dans une 'Orientation RSA professionnelle Pôle Emploi' soit elle ne l'est pas, pour des raisons de santé, logement (...) - elle se verra dans ce cas orientée vers un Travailleur Social avec lequel elle contractualisera des objectifs en terme d'insertion sociale, de logement, de santé - = Orientation RSA Sociale.

Elle peut également être dans une orientation mixte = Orientation RSA Socio-Pro. Dans tous les cas elle devra montrer sa bonne volonté à s'insérer, se réinsérer ... Dans les commissions RSA sont examinés les dossiers de personnes qui ne se sont pas présentées aux rendez-vous prévus, soit avec Pôle Emploi (rendez-vous physiques ou immatériels, par ex le fait de ne pas s'être actualisé = un rendez-vous manqué), soit avec un travailleur social.

Un courrier leur est envoyé après plusieurs absences à ces rendez-vous (c'est ce qui se dit en tout cas en commission, j'ai eu l'occasion de recueillir au moins un témoignage qui parle de sanction après 1 omission) leur demandant de rétablir leur

situation dans un délai d'un mois, à défaut de quoi elles seront pénalisées. Les pénalités sont de trois niveaux : Niveau 1 : - 100 € par mois.

Quand la personne reçoit la décision de sanction elle a encore un mois pour se manifester, sinon la sanction est appliquée. Niveau 2 : pour des personnes qui ... 3 mois plus tard n'ont toujours pas donné de signe de vie, ou bien ... qui avaient rétabli leur situation mais ont déjà été pénalisées dans les 24 mois précédents au moins une fois, pénalité : - 50 % du RSA.

Là encore la personne dispose d'un mois pour rétablir sa situation. (J'appelle ce second cas 'la Double Peine' : il me semble qu'une personne qui a été sanctionnée une 1ère fois ... mais a ensuite donné des nouvelles et rétabli sa situation devrait au moins avoir une seconde chance, et recommencer à zéro dans ce dispositif affreux. Je vois aussi des 'Triples Peines' : sur les 24 derniers mois des personnes sanctionnées à – 100 € pour un trimestre, la ½ du RSA un autre trimestre, et encore une ½ du RSA un 3ième trimestre) Niveau 3 : encore 3 mois plus tard ... = radiation du dispositif (non examiné dans les commissions, les personnes sont nommées dans une Commission de mon Département, jamais dans la mienne, pour savoir combien elles sont à avoir été radiées, c'est la croix et la bannière, on me dit depuis que je pose la question « Euh ... Je crois une, ou deux ... » et on me promet d'aller chercher les chiffres, mais la plupart du temps c'est étonnamment oublié ensuite).

La plupart du temps les personnes sanctionnées n'ont été ni vues ni rencontrées par aucune des personnes présentes autour de la table depuis des mois, voire des années. Personne ne sait où elles en sont, mais puisqu'elles n'ont pas rempli leurs obligations ... elles se doivent d'être punies, « C'est la loi. ». Il y a quelques jours dans ma Commission il a été décidé de pénaliser une femme de 56 ans à hauteur de 50 % de son RSA alors qu'elle doit être expulsée de son logement d'ici la fin du mois.

Les élues présentes ont dit 'Elle n'avait qu'à se présenter aux rendez-vous'. J'ai argué que puisqu'elle perdait son logement on n'allait pas en plus la priver de nourriture (...), mais ça n'a rien changé, personne n'a bronché, sauf moi. ... Il reste quand même une dernière chance avant sanction : ces personnes peuvent venir 's'expliquer' devant la Commission ! Quelle bonté de la loi d'avoir prévu cela ! Quel bonheur pour des personnes en difficultés de devoir raconter leur vie devant une dizaine de personnes différentes ! Chouette ! ... On en redemanderait !!!

Non, vous l'aurez compris, je fais de l'humour face à une proposition de la loi que je trouve particulièrement humiliante et indigne du respect de la personne humaine. Les lois seraient elles ... sadiques ... parfois ? Les seules fois où j'ai vu des personnes venir 's'expliquer' dans ces commissions (au nombre de 3 sur les 13 commissions auxquelles j'ai participé ... soient plusieurs centaines de personnes tout au moins évoquées) j'ai eu mal pour elles.

Quel courage ! ... J'avais envie de me cacher, parce que j'étais moi aussi une des

personnes à l'écoute des 'explications'. Ça ne m'amuse pas des masses de participer à ces commissions. C'est une mission triste et lourde à chaque fois ... parce que je ne souhaite ni être une 'chambre d'enregistrement' comme ont pu nous le reprocher certains militants d'associations, ni 'cautionner ce système' – reproche qui nous a également été fait ici et ailleurs.

Mais, puisque la loi prévoit la présence de bénévoles simples citoyens, il me semble très important qu'il y ait des gens de 'non discipline' qui s'y pointent, ne serait-ce que pour réinterroger les rouages bien huilés de la bonne conscience de ceux qui ont la loi pour eux. Entre l'autruche et le grain de sable, j'ai choisi le grain de sable ... Si on était un peu plus nombreux à assumer ces rôles on pourrait peut-être un jour faire une plage et même voir la mer ... Qui sait ?

Ce grain de sable en tout cas continuera de tenter de faire bouger des choses en ces lieux, d'y faire entrer un peu de jeu, mission complexe. Précaire moi-même, et 'non professionnel' de la discipline, je suis la seule bénévole de cette commission, mais mes questions ou réactions sont tantôt prises pour des attaques personnelles, tantôt hors sujet, tantôt trop tournées autour de mon nombril, quand elles ne sont pas tout simplement considérées comme chronophages pour les personnes autour de la table qui elles 'travaillent'. Il est assez rare qu'elles soient accueillies avec douceur.

Bon, il est 00h25 j'arrête mon témoignage, Quelque part en France, le 13 avril 2016.

ON VAUT MIEUX QUE CA!

Je voulais être écrivain-fermière.

Précarité, Stress

Quand j'étais enfant, j'étais toujours souriante. Très indépendante et curieuse. J'ai toujours été très bonne élève.

Je voulais être écrivain-fermière.

Ça a beaucoup fait rire ma conseillère d'orientation qui m'a conseillé de faire médecin ou journaliste. Mes études m'ont conduit en neuropsychologie. Après des petits boulots alimentaires où j'ai bien compris que dans la vie on est toujours suspect le jour où j'ai dû rester deux heures après le taff à recompter la caisse de l'agence de la banque où 150 euros manquaient...car le directeur de l'agence les avait oubliés sur son bureau. Après de nombreux stages à plusieurs centaines de km de chez moi où la différence principale entre mes maitres de stage et moi résidait dans la gratuité de mon travail. Après cinq ans d'études. Je me retrouve à glaner un service civique puis un petit boulot d'animatrice. On me dit que je n'ai pas choisi la bonne branche, que c'est de ma faute. Pourtant je connais des tas de psy débordés au bord du burnout. Des tas de centre médicaux avec des listes d'attentes de plusieurs années. Des tas de gens qui n'ont pas les moyens d'aller en libéral et qui se retrouve sans soin.

On me dit que j'ai de la chance, que j'ai réussi à trouver un métier qui me plait mais qu'il faut que je passe par des boulots un peu moins sympa avant de réussir à trouver quelque chose qui me corresponde. On me dit aussi que, si je ne travaille pas dans ma branche, on ne comprendra pas mon parcours et que je risque de me retrouver coincée dans un boulot qui ne me convient pas. On me dit que quand on fait un « métier-passion », il ne faut pas être regardant sur le salaire ni le temps de travail. Chacun y va de son avis.

Aujourd'hui, je gagne environ 250€ par mois. Je suis rémunérée pour 6h par semaine de travail (hors vacances scolaires). Bien entendu, le temps que j'investis dans la préparation de mes séances et le temps que je dois passer (comme c'est noté sur mon contrat) à valoriser les enfants auprès des parents ne sont pas rémunérés. J'occupe mon temps libre en faisant du bénévolat.

Mon copain bosse dans une boîte en tant qu'ingénieur. Comme je vis avec lui, je n'ai droit à aucune aide sociale. Je suis diplômée bac+5 et je suis dépendante financièrement. La CAF m'a conseillé de prendre un appartement toute seule pour pouvoir toucher les APL et le RSA activité. Je crois qu'ils ne réalisent pas à quel point il est difficile de louer un appartement ni le ridicule de cette situation. Ils m'ont dit que le mariage n'était qu'un « papier ». Que, pour eux, que je sois mariée ou que je sois en « concubinage »

depuis quelques mois, c'était la même chose. J'ai souvent eu peur que cette situation pèse sur mon couple et ça a parfois été le cas. Je me sens seule dans une mare de requin. Je me sens très souvent déprimée, découragée et démunie. Ma recherche d'emploi me coûte énormément en temps et en argent et je pense à une réorientation. Abandonnant ainsi mon projet professionnel dans lequel j'avais tout investi.

Je pense que la gamine que j'étais vaut mieux que ça. Ça m'aide à tenir.

#onvautmieuxqueça

Les cases du monde du travail, une aventure Pôle Emploi

Culpabilisation, Rapports sociaux, Situations/injonctions paradoxales

L'« Environnement » dans le monde du travail est une notion large et encore floue. Quand je consulte les offres d'emploi en tapant le mot clé « environnement » sur n'importe quel site de recherche d'emplois, je tombe d'abord sur des offres du style « développeur web » et éventuellement sur d'autres du style « ingénieur/animateur HSE » (Hygiène Sécurité Environnement) – qui consiste, 99% du temps, à fliquer des employés sur le respect des consignes de sécurité afin d'éviter les accidents de travail mais surtout des pertes d'argent à l'employeur. Je parle en connaissance de cause après un an en tant qu'« apprentie HSE » dans un grand groupe d'un domaine porteur à occuper le poste d'un employé qui devrait l'être à temps plein.

Et c'est ce à quoi j'ai le droit d'aspirer aujourd'hui. Avec un master 2 en management de l'environnement et un master 1 en sciences et génie de l'environnement, je peux postuler à des postes d'animateur HSE pour jouer à la fliquette.

L'« Environnement » pour les entreprises, c'est une contrainte juridique. Avec les lois Grenelle I et II qui leur imposent de la paperasserie et leur permettent d'éventuelles ristournes sur impôts ou taxes pour bonne action sans vraiment encourager le développement d'alternatives à notre système économique consumériste malade.

Je suis peut-être un peu mauvaise langue, car des offres de « Chargé d'études environnement » ou autres, il en existe... Mais il s'agit de contrats d'apprentissage ou de CDD/CDI avec 5 années d'expérience requises. Hello ? Et les jeunes diplômés ?

« Développement Durable » est un gros mot aussi. Une notion plus floue encore que celle de l'« Environnement ». Parce que, et ce sont les mots de ma conseillère Pôle Emploi, « ça veut tout et rien dire ». Bon.

« Vous êtes inscrite comme ingénieur HSE. Que faisiez-vous en apprentissage ? »

« J'étais apprentie HSE. »

« Donc pas cadre ni ingénieur. Je change ça tout de suite. »

« C'est ce à quoi je peux prétendre avec un bac+5. Mais j'ai changé de projet professionnel de toute façon. »

« Que voulez-vous faire ? »

« Je veux exercer le métier de Conseillère en environnement. »

« Je ne trouve pas sur le ROME [base de fiches métier de Pôle Emploi]. Il faut que j'inscrive un métier. »

« Essayez Chargée de mission Développement durable ? »

« Non plus. »

« Je ne rentre dans aucune des cases madame. »

« Ah mais ça ne dépend que de vous mademoiselle. » THE F*CK ?

« J'ai déjà postulé à ce genre d'offres dans les collectivités territoriales. »

« Hm. Avez-vous eu des retours ? »

« N'ayant pas d'expérience, pas de positifs non. Mais je pars pour 2 ans au Canada et je cherche un travail alimentaire en attendant. J'ai reçu mon visa récemment. »

« Ah très bien ! Et qu'allez-vous faire là-bas ? »

« Travailler pour des associations ou entreprises qui développent des projets de développement durable. »

« Chacun son truc. Donc je mets quoi moi pour votre profil ? Employée libre-service ? »

« Euh. » [Et là, pétage de câble, cause encore inconnue.]

« Vous savez, mon travail consiste à accompagner les chômeurs autonomes, je gère plus de 800 personnes sur une base de confiance, et si je vois que vous ne faites pas d'effort je vous colle à la manutention et point barre ! »

Voilà comment s'est passé mon dernier entretien avec Pôle Emploi. Comment vous dire que ça n'aura servi à rien ? 800 personnes par conseiller. Pas étonnant que l'institution ne soit plus crédible et inefficace au possible.

Aujourd'hui, je ne suis pas encore partie au Canada [mais j'ai mon billet d'avion !], je n'ai pas encore trouvé de boulot là-bas [mais je vais suivre un cours de conception en permaculture pour avoir une nouvelle approche plus concrète à l'environnement et au développement durable], je n'ai pas encore trouvé de logement sur place [mais une amie prévoit déjà de m'y rejoindre pour ses vacances]. Bref. Des projets, des gens, un avenir incertain mais pas si pire...

Sans les cases de Pôle Emploi fort heureusement.

Si je me replace dans les années 85/90 [...] je serai très à l'aise financièrement avec mon salaire de l'époque.

Abus de pouvoir, Inclassable, Précarité

Bonjour,

J'ai bientôt 50 ans, et des expériences plus ou moins difficiles et compliquées dans les divers emplois que j'ai exercés. Je suis mère de trois jeunes adultes pas encore parents. Je suis sans emploi depuis début mars, et souhaite créer une entreprise solidaire.

Je soutien le mouvement « nuit debout ». Mes raisons sont que je souhaite un salaire juste pour tous, y compris pour nos politiques qui occupent une fonction et non un emploi. Que nous puissions tous devenir propriétaire de notre logement, et pouvoir nous nourrir sainement. Aujourd'hui je vie seule et si je me replace dans les années 85/90, dans la situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui, je serai très à l'aise financièrement avec mon salaire de l'époque.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Je suis indignée par les abus de nos politiques à nous enlever un peu plus chaque jour nos droits, notre pouvoir d'achat, notre liberté, notre égalité et de nous contraindre par cet appauvrissement, à voir reculer la fraternité. Ils organisent notre désorganisation afin d'avoir la main mise sur nos possessions. S'enrichissant sans compter, sans la moindre humanité.

Pour ma part, je me suis toujours opposée à toutes les inégalités rencontrées. J'ai toujours osé dire ce que je pensais à mes supérieurs. J'ai quitté de nombreux emplois, ne supportant pas le pouvoir absolu de « petits chefs » exerçant des pressions qui supportées par tous, nous font prendre conscience des dégâts humains d'aujourd'hui.

Mes collègues n'étant pas prêts, à cette époque, à entendre mes revendications, et les conséquences à long terme des agissements de nos employeurs sur nous. Nous avions des salaires corrects, il y a 30 ans de ça, le gouvernement nous faisait miroiter un bel avenir pour les générations futures, donc personne ne souhaitait voir plus loin!!!!!! Tout allait bien.....

Et voilà, nous y sommes.....plus loin..... « Nuit debout »

Comment cela est arrivé ?

Année 2000, souvenez-vous ? Et alors me direz-vous ? J'ai distribué malgré mon NON à l'Europe, les euros fraîchement frappés.....et alors? Les gens sur le moment on râlés.....et alors? Comme avant, ils ont vite laissé tomber, et ont acceptés les prix totalement décaléset alors ? Nos enfants dans les rues aujourd'hui pointent du doigt notre laissé aller.....et alors ?

Pour ma part je me sens responsable.....et alors ? Je veux être partie prenante du changement inévitable que nous devons mettre en place....et alors ?

Je souhaite que tous apportions notre soutien à nos jeunes qui nous montrent le chemin du changement.... Mettez-vous en route et : Armez-vous de votre courage, de votre bienveillance, de votre patience, de votre écoute, et de tout ce que vous souhaitez voir apporter à vos vies.....

"Sisyphes avait son rocher, moi j'ai les Cvs"

Dévalorisation, Précarité

Après l'obtention de mon diplôme, je suis retournée vivre chez mes parents. Par chance, j'ai un papa et une maman adorables. Ils me comprennent et me soutiennent, tant moralement que financièrement. Sans eux, je n'aurais simplement pas de toit car je n'ai aucune aide puisque je n'ai pas assez travaillé.

Mais malgré tout c'est dur de vivre comme un ado à l'âge de 25 ans. "Vivre comme un ado" n'est même pas la meilleure façon d'exprimer cela. C'est plutôt comme voir sa vie se geler, se pétrifier. C'est difficile d'avoir des envies et de faire des projets lorsque l'on n'a pas de boulot et donc pas d'argent devant soi.

J'ai cherché du travail pendant des mois, je ne compte même plus le nombre de courriers que j'ai envoyés. Sisyphes avait son rocher, moi j'ai les CVs. Je n'ai obtenu qu'un contrat de 4 jours et depuis plus rien. J'ai continué l'envoi de CVs jusqu'à ce que ça n'ait plus de sens.

Voilà maintenant 3 jours que j'ai quitté la France. Plutôt que de rester et attendre, attendre, attendre... un travail qui ne viendra pas, j'ai préféré partir pour l'Irlande. Je bosse dans une ferme où je ne suis pas payée mais où je suis nourrie, logée, blanchie (woofing). Ce n'est pas une situation viable sur le long terme mais ça me permet de bouger et d'avoir une bonne raison pour porter autre chose qu'un pyjama toute la journée. C'est aussi un bon moyen de décrocher. Rien de tel que les vents d'Irlande pour remettre les idées en place.

Je rentre en France dans 5 mois et j'appréhende déjà mon retour. Je sais que tout va recommencer: le pyjama et les CVs...

"A ce stade, j'appelle ça de l'esclavage moderne"

Heures supp', Magouille, Précarité, Rythmes/horaires du travail

J'aimerais faire passer un témoignage assez scandaleux mais je ne peux pas le faire par vidéo, ou du moins n'ose pas, alors j'espère sincèrement qu'il sera entendu ici même si ce n'est que par écrit...

Vous connaissez les conditions dans le monde du cheval ? C'est là où tous les passionnés deviennent écoeurés, j'ai deux exemples qui sont le quotidien à vous présenter...

Le premier, on va l'appeler Jean-Claude pour garder l'anonymat. Jean-Claude a plus de 30 ans est palefrenier dans un centre équestre. Sur les papiers, il est à mi-temps, il touche dans les environs de 400 euros par mois et est considéré comme un travailleur handicapé. Mais dans la réalité c'est tout autre... Il travaille de 6h à plus de 21h par semaine et tous les jours, son "logement sur place" est un bungalow qui sert de fourre-tout au club (Une poubelle quoi...) car il ne peut pas se payer un logement, et quand il veut bien dormir il va encore chez sa mère...

Oh oui, il y a une bonne ambiance au boulot, la patronne pour qu'il ne se plaigne pas lui fait un petit cadeau par an (Généralement c'est quelque chose qu'elle a eu gratuit grâce à son statut)... Mais 400€ pour le double d'un temps plein, à faire des fois des nuits entières quand un équidé est malade sans être payé plus, et tout ça sans rien dire, c'est scandaleux !

La deuxième, c'est ma monitrice d'équitation. 27 ans, passionnée, elle fait 7j/7 du 7h-20h voir plus pour être payé au smic. Malade ou pas, elle est responsable des équidés du site et se force à aller au boulot même quand on lui prescrit un arrêt de travail. Il y a quelques semaines, elle a passé 4 mois à travailler toute seule car sa collègue était arrêtée.

Une quarantaine de chevaux à charge, l'entretien des structures, les cours à assurer... Même moi je ne sais pas comment elle fait, tout le monde lui disait de s'arrêter, mais elle ne voulait pas, du moins ne pouvait pas. Alors même sous la pluie avec 39° de fièvre elle ramasse les fumiers. Des fois, je quittais le club à 20h et la voyait préparer son cheval pour le travailler car elle n'a pas eu le temps dans la journée...

Des jours de congés qu'elle n'a pas pu prendre faute de responsabilité et qu'on ne veut pas lui reporter sinon ils seront perdus. Mais si elle part en congé, l'entreprise va mal tourner, et elle le sait. Là où elle travaille, c'est une petite structure qui ne va pas très bien

alors la patronne (qu'on ne voit quasiment jamais) ne peut se permettre d'embaucher une personne en plus pour aider.

Il y a trois salariés, les deux monitrices, et la fille de la patronne. Cette dernière travaille à temps plein en tant que secrétaire pour ne bosser que 10h dans la semaine et n'est même pas considérée comme travailleuse handicapée alors qu'elle le devrait. Et le boulot est mal fait, c'est les monitrices qui reprennent la majorité des documents, et les clients qui font eux-même leur factures - ou du moins ceux qui sont honnêtes et qui viennent payer quelque chose car rien n'est vérifié.

Je ne peux même pas tout dire tellement j'ai la rage envers ces conditions de travail, car ce que je vous ai raconté là qui n'est qu'un dixième de la réalité, près de 95% des gens qui travaillent dans les équidés le vivent. Pour moi, le cheval est aussi une passion auquel j'aurais aimé la concilier avec mon travail. Mais dans ces conditions je dis non, je préfère tout arrêter que de travailler dans ce que j'aime et être traité ainsi. On aimerait tous aimer notre travail.

Mais c'est pas sous le prétexte d'une passion qu'on devrait être traité comme un esclave, car à ce stade, j'appelle ça de l'esclavage moderne.

Ce qui est important c'est de faire baisser les chiffres du chômage à tout prix

Burn-out, Conditions insupportables, Pression

Être embauché en contrat aidé pour 700 euros par mois par une grosse entreprise, gros ensemble scolaire privé qui a largement les moyens, parce que c'est moins cher que de créer un vrai CDI pour quelqu'un qui bosse déjà dans l'entreprise en CDI temps partiel depuis des années en espérant un vrai CDI c'est déjà pas terrible. Quand en plus tu t'aperçois que tu as été engagé comme "agent administratif" mais que finalement tu dois aussi récurer les toilettes, surveiller plus de 200 élèves seule et voire même donner des cours aux élèves alors que tu as jamais été formé pour ça parce que c'est plus économique d'engager quelqu'un en contrat aidé pour faire le boulot de 3 ou 4 personnes que de créer des vrais emplois. Le plus sympa c'est quand à la fin de ton contrat le conseiller Pôle Emploi te demande comment ça s'est passé et que tu lui racontes et qu'il te dis qu'il n'est pas surpris que l'entreprise est bien connu pour presser ses emplois aidés comme des citrons et que la plupart finissent par démissionner ou en burn out. Naïvement tu demandes pourquoi ils continuent à accepter de leur envoyer des gens en contrats aidés aux trois quart payé par l'état alors que l'entreprise les traite comme ça, le conseiller te fais comprendre que tout ça c'est pas important, ce qui est important c'est de faire baisser les chiffres du chômage à tout prix. #onvautmieuxqueça

J'ai osé travailler 2 jours le mois dernier, donc j'ai chamboulé ce très cher Pôle Emploi...

Précarité

Nous sommes mi-mai, et je n'ai toujours pas été indemnisée par Pôle Emploi ce mois-ci. Après quelques appels, de l'insistance, toujours rien...

Et oui, j'ai osé travaillé 2 jours le mois dernier, donc j'ai chamboulé ce très cher Pôle Emploi... Mince alors, honte à moi !

Les factures tombent, les virements automatiques aussi -et j'en passe- mais par contre les allocations quant à elles, elles sont aux abonnés absentes !

C'est vrai que donner 550€ à une pauvre minable de chômeuse ça fait mal au derrière, quant au gouvernement, les retraites gracieuses qui tombent après seulement 6 mois d'activité + les privilèges divers et variés ça fait du bien à notre économie... Bon, là je m'égare (mais c'est vrai).

C'est tellement facile de vivre avec 550€ par mois, alors 1mois et demi, allez les doigts dans l'nez ou les mains dans les poches, j'hésite là !

Je n'ai pas choisi de pointer à PE, comme beaucoup d'ailleurs.

Si j'avais pu rester à mon ancien poste, c'est clair que je l'aurais fait, malgré la paie de misère, j'y étais bien.

Mais le gouvernement a décidé de créer des contrats à durée maximale de 2ans -et ciao bye bye on ne vous remercie pas, on en prend un autre après vous- pour aider les employeurs (et finalement pour enfoncer encore plus dans la précarité les employés et les préparer à devenir de futurs chômeurs, s'ils n'arrivent pas à trouver d'emploi par la suite...), bref, ça c'est encore une autre histoire...

Qu'elle est la moralité de cette histoire :

-Il ne faut pas chercher à bosser, sinon vous êtes emmerdé !

-Chevauche ta licorne et démerde-toi à trouver le saint Graal (= un emploi stable et durable) et ne t'avise plus à t'inscrire chez nous !

Ben franchement, si je pouvais...

Tu voulais faire quoi quand tu seras grand ?

Précarité, Situations/injonctions paradoxales

Le contretemps grammatical est assumé.

Le RSA socle, c'est le minimum : en dessous, il n'y a rien.

Je suis bénéficiaire du RSA socle. Femme, épouse, maman, artiste, amie, fille, sœur, cas social, dossier, rendez-vous, assistée, profiteuse, rêveuse, poète, révoltée, courageuse, paresseuse, chômeuse, chiffre, statistique, parasite, discrète, distante, isolée, infantilisée, responsable, irresponsable, coupable, à réinsérer, marginale, exclue, inactive, débrouillarde, dépressive, créative, amusante, vigilante, bienveillante, sans expérience, trop diplômée, fatiguée, terrifiée, incapable, tenace, vivante, heureuse...

A qui profite le travail ?

Ce matin, je me suis demandée ce que j'allais devenir, plus tard. J'ai bientôt 40 ans. Il y a dix ans, je me posais aussi cette question. Il y a vingt ans, également.

Il y a vingt ans, c'était passionnant. Il y a dix ans, c'était un peu déprimant. Ce matin, la réponse n'avait finalement plus aucun intérêt. Plus tard, c'est ce soir et d'ici là, le bonheur est à inventer.

« J'ai lâché l'affaire. Ou l'affaire m'a lâchée. »

L'institution c'est l'inquisition :

Qu'il s'agisse des services sociaux, de Pôle emploi, du Conseil Général-Départemental ou autre, il y a toujours ce moment où je me sens comme un petit poisson pris dans un filet. J'ai pourtant croisé des personnes merveilleuses, véritablement à l'écoute et soucieuses de mon bonheur. Mais soumises aux directives. Rabâchant soudain machinalement une série d'informations qu'il faut transmettre obligatoirement aux demandeurs d'aide. Nous sommes deux personnes, nous nous parlons et tout à coup j'ai face à moi une institution qui me transforme en dossier.

Je raconte mon parcours, mes attentes, à quelqu'un qui me sourit et finalement je reçois une lettre type, où l'institution me rappelle froidement que je me suis égarée, qu'on va me remettre sur le droit chemin, que je dois mon salut à l'institution, je lui suis tellement redevable, liée à elle par un contrat d'insertion, dépendante.

L'institution, c'est l'inquisition. Pas celle des tortures, fort heureusement, mais celle juste avant. Celle qui repère, comptabilise, soupçonne, vérifie, interroge, appelle à se

présenter, réclame des preuves... Entretien un climat suffisamment inconfortable pour que je n'ose pas me rebeller, taper du poing, contredire, désapprouver, râler. Jamais frontalement, car mon RSA (ma vie, ma nourriture, mon toit, mes factures d'eau et d'électricité, ma santé, mon couple, mes enfants) est en jeu.

Je suis victime d'un système qui ne crée plus suffisamment d'emplois. Et je me retrouve coupable de n'en avoir pas. Obligée non pas de prouver quelle bonne chrétienne je suis mais quel bon petit soldat de l'insertion je suis.

Blablabla :

« Quel est votre objectif ?

- Je suis écrivain.

- Ah... Mais concrètement, quel est votre objectif ?

- Pouvoir en vivre.

- Écrire, c'est un passe-temps, un loisir. Je vous parle d'un objectif professionnel. Il vous faut définir un projet économiquement viable. Vous devez faire le deuil de votre projet artistique ou l'adapter à un secteur d'activité qui vous permettra de vous réinsérer. Les minima sociaux doivent vous permettre de ne plus dépendre des minima sociaux.

- Ce n'est pas un droit ?

- C'est un droit mais vous avez des devoirs. »

Systématiquement, dans ma tête, tout explose. J'entends ce qu'on me dit. Je réponds : « Oui, bien sûr. Je comprends. » Et je commence à élaborer un plan pour me glisser vers une issue de secours. Je vais aller vivre dans les bois, construire une cabane, près d'une source, manger des orties et des pissenlits. M'enfuir, m'enfuir, m'enfuir.

« Usine, secrétariat, photocopies, bureau, maison de retraite, ménage, serveuse, vendeuse, catalogue... »

Forêt, cabane, orties.

Bonheur et précarité :

Je dois montrer que je suis malheureuse. Je sourirai quand j'aurai retrouvé un emploi. Sinon, c'est indécent.

Comment concilier pauvreté et bonheur ?

En entrant dans ce que je croyais être la vraie vie, la vie « active », après un bon parcours scolaire, mon but était d'éviter coûte que coûte la case chômage. L'échelon terrifiant juste avant la rue.

Je voulais m'intégrer, participer à l'aventure sociale. C'était ça devenir adulte.

J'étais prête à faire de nombreux sacrifices. Au début, pour y arriver.

J'ai renié mes valeurs morales, ma propre estime, ma dignité. J'ai gardé le silence pour des salaires qui ne me sauvaient que du chômage. J'ai accepté des tâches absurdes, des horaires indéfinis, des douleurs dans le dos, aux jambes, aux mains, des remarques insultantes, des manquements aux droits fondamentaux... dans l'espoir de vivre mieux. Après.

L'ennui, c'est quand cet après n'arrive pas. Je pensais que tout cela me permettrait d'acquérir de l'expérience. Je devais garder au moins un pied dans la vie professionnelle, ne pas trouser mon CV. Patience, c'était juste en attendant de trouver un emploi qui correspondrait à mes ambitions... En attendant qu'une place se libère ou se crée. Tant que cet espoir tenait, j'acceptais tout et n'importe quoi. Docilement.

Et puis arrive la fin du dernier contrat précaire. Et puis arrive le chômage tant redouté.

S'inscrire. Même pas la peine d'en parler à mes proches. Le chômage, on le sait bien, c'est pour les perdants. C'est un échec, moi je n'échoue pas. Je vais me battre. Me lever avant tous les autres, être la première à entrer dans l'agence de recherche d'emploi(s) quand les portes s'ouvriront le matin. Sauter sur les journaux et leurs petites annonces, piquer leurs jobs aux étudiants, traquer les offres sur internet.

J'ai envoyé des centaines de CV (lettres de motivation écrites à la main, j'ai usé la photocopieuse de l'ANPE, le tout moyennant le prix du timbre), répondu à des annonces dont j'espérais secrètement n'avoir jamais aucune réponse (comme hôtesse de bar en tenue légère !), osé des candidatures spontanées, passé des épreuves écrites et orales, patienté dans des files interminables pour un entretien d'embauche...

Il y a une place pour moi dans la vie active. J'ai bien travaillé à l'école, je veux ma place.

Ah, mais ce n'est pas si simple ! L'accès à cette place est une épreuve, un travail à part entière. Alors, je m'y consacre.

A la fin du mois, je m'en sors... A la fin du mois prochain... Du mois encore prochain...

J'ai revu mes ambitions à la baisse, un smic à temps plein en CDI dans n'importe quel domaine, un mi-temps, un quart-temps, un CDD.

J'avais l'impression de faire mon maximum. Mais non. Quand ça ne veut pas, ça ne veut pas.

Pourtant, je le sais, tout le monde le sait, c'est répété en boucle par les politiques, les médias, les gens : « Des emplois, il y en a plein. »

La légende est tenace.

« Si vous ne trouvez rien, c'est parce que vous manquez de volonté. Ou vous

n'êtes pas efficace. Pas de panique ! Des solutions existent ! »

Le marché du pauvre est en pleine expansion !

« On va vous aider. »

Parvenir à me faire croire que j'avais besoin d'aide, c'était quand même très fort !

« On va vous motiver, vous apprendre à chercher. »

Vas-y, étonne-moi !

J'ai suivi toutes les formations qu'on m'a proposées. Toutes. Quand on ne sait plus quoi faire d'un chômeur, on lui trouve des formations.

« Comment rédiger un CV ?

-Ah, je l'ai déjà faite celle-là.

-Oui, mais depuis il y a eu quelques modifications. Par exemple, on conseille d'inscrire son âge et non sa date de naissance, parce qu'on s'est aperçu que certains employeurs privilégiaient des candidatures en fonction du signe astrologique. Et puis, ça vous permettra de remettre votre CV à jour. »

« Vous écrivez ! Pourquoi ne pas monter votre entreprise, c'est le bon moment, l'état apporte des aides financières. Créez une maison d'édition ! »

Vu le nombre de petites maisons d'édition qui existent actuellement, je crois que les conseillers de l'emploi ont dû se passer le mot.

Finalement, après avoir étudié le budget, j'ai décidé que ce n'était pas le bon moment pour s'endetter à vie et faire le bonheur d'une banque.

Je me suis battue pour des miettes, moi qui voulais du pain. J'ai remué ciel et terre pour passer la serpillère, faire la vaisselle, cuire des kilos de frites. J'ai une licence et je me demandais où pouvaient bien atterrir celles et ceux qui n'avaient pas eu leur bac.

Je me suis bien battue. Et puis j'ai fini par reconnaître mon échec. J'ai tout raté. C'est moi l'échec. Le ratage. Il y a sûrement, chez moi, une défaillance, quelque chose qui ne va pas.

Il m'a fallu des années (et ce n'est pas terminé), avec des successions de doutes et de certitudes, pour ne pas être cette définition imposée par la société.

Je ne suis pas responsable.

Les chômeurs ne sont pas responsables de leur chômage.

En fait, il y a une crise, rien de grave, juste un profond bouleversement, les mieux informés espérant tirer leur épingle du jeu en écrabouillant les moins informés.

Pour être honnête, j'ai vécu plusieurs grands moments de désespoir absolu. Le

premier en devenant chômeuse, puis RMIste, puis bénéficiaire du RSA. Tous les autres chaque fois qu'une institution a tenté de me secourir, ruinant le petit univers de bonheur que j'ai finalement réussi à construire... malgré TOUT.

Quand le statut change, les relations changent. Le mot « collègue » semble appartenir à une langue étrangère. Les gens qui me parlaient de leurs dures journées de labeur m'exaspéraient quand ils ne me terrifiaient pas (s'il est inutile de souffrir pour être belle, il semblerait qu'il faille vraiment en baver pour gagner sa croûte). J'avais l'impression d'entendre parler ma grand-mère quand elle me parlait de sa grand-mère. Une époque où le travail pouvait tuer. J'avais en tête d'autres problématiques que je ne pouvais partager avec personne.

La plainte déclenchait la pitié.

« Ma pauvre, ça doit pas être facile tous les jours. Ne perd pas espoir, tu vas t'en sortir. »

La révolte déclenchait l'incompréhension.

« Mais qu'est-ce qui te prend ? On est quand même en France, t'as de la chance, tu perçois des aides. »

La joie déclenchait le mépris.

« La belle vie, hein ! Moi aussi j'aimerais bien être payé à rien foutre ! »

Blablabla :

« Salut, tu fais quoi dans la vie ?

- Chômeuse... Non, mais reviens ! C'est pas contagieux ! »

Ou :

« Salut, tu fais quoi dans la vie ?

-Chômeuse...

-Ah...

-Ah, quoi ?

-T'avais pourtant l'air cultivée. Du coup, je sais pas trop quoi te dire. »

Donc, au départ, c'est l'isolement qui triomphe.

Et puis, mes nouveaux horaires aidant, j'ai finalement rencontré d'autres personnes. Des personnes âgées, qui font tranquillement leurs courses le lundi matin. D'autres sans-emploi. Des arrêts-maladie, des congés maternité, des Cotorep, des retraites anticipées, des conjoints de travailleurs-pour-deux, des années sabbatiques, des inclassables...

Avec l'arrivée d'internet, j'ai découvert des témoignages réconfortants, des films, des documentaires revitalisants, des associations, des collectifs, une multitude d'informations qui ne sont délivrées qu'au compte-goutte dans la vraie vie.

Et une littérature qui avait été jusqu'ici invisible à mes yeux. Chaque nouvelle lecture brisant un peu mieux le cliché que je m'infligeais à moi-même.

Enfin arrive le moment où le drame lasse et l'optimisme ressemble à une solution. Après une longue conversation avec moi-même, j'en suis arrivée à la conclusion suivante : ça va durer encore longtemps, autant bien le vivre.

C'est compliqué parce que, concrètement, il y a le ventre qui gargouille et le froid qui empêchent de dormir... sans parler de ces gens qui m'expliquent que cette vie-là : il faut la mériter. Que c'est un droit mais qu'il y a des devoirs.

Deux objectifs principaux : conserver un moral d'acier et gérer un micro-budget.

A l'attaque !

« Mais comment vous vous en sortez financièrement ?

- On n'a pas de voiture. »

La ville moyenne est compatible avec le RSA. C'est l'idéal. A la campagne, il faut posséder de nombreux savoir-faire, être en bonne santé, trouver une communauté avec laquelle on puisse partager un maximum d'affinités. C'est koh Lanta sans les caméras. Dans une grande ville, il faut développer l'art du système D, avoir un bon réseau de galériens activistes.

Les petits soucis des autres sont des catastrophes chez nous. A résoudre.

« T'es bien contente quand le système que tu critiques te verse ton RSA chaque mois ! »

Je me sens tenue par un fil à un système qui ne me convient pas. Mais si le fil se brise, je ne suis pas sûre de pouvoir survivre.

Le RSA, c'est ce qui permet aux plus pauvres de pouvoir encore consommer. C'est ce qui lie les pauvres au système économique. Cette société déborde d'inventivité pour permettre aux pauvres d'acheter des produits... généralement défectueux, toxiques, mauvais pour la santé.

Quand j'ai pris conscience qu'en voulant vivre comme tout le monde, je devenais une consommatrice bas de gamme, complice d'une forme d'assassinat lent, emballé dans des jolies boîtes ou contenu dans des belles bouteilles, j'ai fait une croix sur mon envie de paraître ordinaire.

Nous ne consommons pas comme tout le monde. Nous apprenons à dissocier nos besoins de nos envies. La publicité devient un OVNI. Elle est faite pour les autres. La

mode, c'est quoi la mode ?

Chez nous, on récupère, on n'achète rien de neuf, on répare, on recoud, on jardine, on économise l'électricité, on récupère l'eau sous la douche ou celle de la vaisselle pour l'utiliser dans les toilettes. Et l'hiver, on garde nos bonnets et nos blousons dans la maison : et on s'en amuse.

On échange des services. Pour les vacances, on campe dans le jardin des grands-parents quand d'autres louent des villas sur la Côte d'Azur.

Une table à langer est un gadget, un bébé peut être changé n'importe où. Un petit apprend très bien à marcher sans chaussures portées quinze jours avant le fatidique changement de pointure. Est-ce qu'on a vraiment besoin d'une télévision ? Faut-il nécessairement risquer la crise de foie à Noël ? Une table à repasser ne sert à rien. On a remplacé les consoles de jeux vidéo par des soirées contes.

Préférer constituer une cagnotte dans un pot en verre que prendre un crédit.

On note toutes nos dépenses, au jour le jour, au centime près, pour éviter les découverts.

On paie nos factures. La plupart des pauvres paient tout ce qu'ils peuvent payer... c'est qu'il nous reste un peu de fierté tout de même !

Inventer des fêtes qui n'existent pas, célébrer l'arrivée du printemps, les premières fraises de l'année.

Apprécier un lever de soleil. Marcher dans la forêt ou nager dans la mer. Marcher pieds nus dans la rosée des jardins publics. Avancer en équilibre sur les murets.

Et vivre ces petites choses comme des actes de résistance.

Le temps que j'ai, n'est pas du temps-libre (libéré du temps de travail), c'est du temps vide.

Sans inventivité, ce temps peut dévorer. Si je le laisse passer sans intervenir, toutes les journées finissent par se ressembler. Mornes.

Alors, j'établis des listes de projets réalisables pour n'être jamais prise de court. Je lutte contre l'ennui.

Finalement, j'ai des journées bien mieux remplies qu'avant.

Je profite, oui : je profite de mon couple, de mes enfants, de mes amis, de mes livres, du soleil quand il fait beau, des étoiles la nuit, des tempêtes sur la mer, de tout ce qui n'a pas de prix.

Trouver le bonheur malgré tout, c'est une vraie bataille. Quand on la perd, on peut en mourir. Je le précise parce que je pense avoir eu beaucoup de chance : je suis curieuse, bien entourée, en bonne santé. C'est être en chute libre et tout le monde n'a pas

un aussi bon parachute que le mien.

Il ne faudrait pas croire qu'en se retrouvant bénéficiaire du RSA socle, soudain, la vie devient belle, comme par magie. Mais elle offre une possibilité que le travail n'offre pas.

« Mais qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

- Le plus de choses possibles. »

Je n'ai plus le temps de travailler.

Blablabla :

« Vous avez des enfants ?

-Oui.

-Ils sont scolarisés ?

-Oui.

-Donc vous n'avez plus besoin de vous en occuper.

-Bien sûr, l'éducation nationale s'occupe de tout.

-Je veux dire, vous avez plus de temps.

-En fait, je passe du temps à élever mes enfants, même quand ils sont à l'école.

-Mère au foyer, c'est honorable, mais ce n'est pas un métier.

-C'est du travail.

-C'est du travail, mais ce n'est pas un métier.

-Vous pourriez me proposer un métier ?

-Que recherchez-vous ?

-Un métier.

-...

-Un emploi qui me permette de me sentir rassurée, qui sécurise mon avenir et celui de ma famille, qui me permette d'acheter du confort, des plaisirs, qui soit stable, qui me donne le sentiment d'être utile à la société, dont je puisse être fière. Et si possible dont les horaires ne m'empêchent pas de voir grandir mes enfants.

-Il va falloir revoir vos exigences à la baisse.

-Alors, vous n'avez pas de métier à me proposer ?

-Il y a du travail.

-J'ai déjà du travail.

-Mais ce n'est pas un métier !... On va consulter les offres, ensemble on trouvera bien quelque chose qui pourra vous convenir. »

Non.

Les conseillers du Pôle emploi ont pour mission de faire baisser les chiffres, pas d'inventer des emplois.

Féministe et mère au foyer :

J'adhère à tous les féminismes. Aussi contradictoires puissent-ils être, parfois. La multitude des féminismes ne rend pas les choses plus simples. Ça les rend plus vraies.

Mais revenons à mon RSA. Et comment je me suis finalement sentie plus libre au foyer qu'au travail. Avant mon entrée dans la vie « active », il était très clair qu'indépendance signifiait salaire. Mon salaire, mon compte en banque, ma liberté. Moi, soumise financièrement à mon mari ? Jamais. Moi, cantonnée aux tâches ménagères, à l'éducation des enfants et aux feux de l'amour ? Jamais.

D'abord, l'idée s'est modifiée quand j'ai épousé un homme féministe, qui prend son rôle de père au foyer très au sérieux et surtout : tout autant RMIste que moi (avant qu'on ne passe au RSA couple).

Puis, les périodes de désinsertion professionnelle se succédant, les unes toujours un peu plus longues que les autres, mon foyer est devenu ce qu'il y avait de plus stable, solide, réconfortant, de plus réparateur.

J'aime la chaleur de mon chez-moi, le temps passé avec ma famille, l'odeur de la soupe, arroser mes radis qui poussent sur le balcon. J'aime partir pour pouvoir y revenir. Sortir pour retrouver mon intérieur. J'aime lire ici, écrire, créer, embellir. Accueillir.

J'en suis arrivée à tellement aimer ma vie de mère au foyer que risquer de la perdre en retrouvant un emploi ne m'enchanté pas du tout.

Pourquoi ?

Comment j'en arrive à faire de ce statut un idéal à préserver ?

J'ai peur que le travail fasse de moi ce que je ne suis pas.

Parce que le monde du travail n'est pas adapté aux femmes. Encore moins aux mères. Aux parents. A peine à l'être humain, en fait. Le monde du travail est davantage conçu pour les célibataires, sans enfant, si possible jeunes et robustes, il préfère les hommes pour qui une éventuelle paternité serait définie de la façon suivante : rapporter l'argent à la maison. Ce qui correspond à une partie de la population active, certes, l'autre n'ayant plus qu'à s'adapter.

Quand j'étais salariée, j'adoptais un comportement, un rythme, une logique, une éthique, une émotion, un intérêt qui n'étaient pas moi. J'ai cru un moment qu'il fallait que

je fonctionne comme un homme.

C'est finalement pire que ça. Je ne me comportais pas comme un homme, je me comportais comme une machine. Le monde du travail a besoin de machines.

Qu'on lui en fabrique et qu'il nous fiche la paix !

Dans le monde du travail, les enfants des parents qui travaillent n'existent pas.

Ils sont au mieux ignorés, au pire considérés comme un handicap. Mes enfants ne sont pas admis, pas pris en considération, ils ne font pas partie de la donne.

Les familles s'adaptent au monde du travail. Jamais l'inverse. Ce n'est pas normal.

On peut faire plein de choses avec un bébé, avec un enfant, aller dans plein d'endroits, pratiquer plein d'activités. Mais pas travailler.

Je devrais pouvoir choisir si je veux être maman au travail ou si je veux séparer mon temps de travail de mon temps de maman. Ou tantôt l'un, tantôt l'autre puisque les deux options sont bonnes tant qu'elles conviennent aux parents et aux enfants. Ce choix, je ne l'ai pas.

Une machine n'a pas d'enfant.

Stérilisons les pauvres :

« Mais pourquoi t'as fait des enfants ? T'es au chômage : c'est complètement irresponsable.

-C'est pour toucher les allocations. J'avais besoin d'une nouvelle machine à laver. »

Il semblerait que la contraception soit vivement recommandée tant qu'un CDI n'a pas été signé. Avoir des enfants, c'est pouvoir leur assurer une certaine stabilité.

Je suis pauvre, mon avenir est incertain, je suis donc sensé n'avoir aucun désir d'enfant.

« Si ! Vouloir un enfant, c'est très motivant pour chercher vraiment du travail. »

En fait, je peux avoir un désir d'enfant, mais je ne peux passer à l'acte qu'après avoir trouvé le saint graal.

A 29 ans, au train où allaient les choses, j'ai réalisé que je serai ménopausée avant d'avoir une vie stable.

Non, ce n'était pas pour les allocations !

De quelle maladie mentale faut-il souffrir pour associer enfant et aides sociales ?

Je suppose qu'il existe des cas psychiatriques « intéressants » de femmes pour qui une grossesse correspond à une judicieuse opération financière. Levez la main, qu'on vous compte.

Ce cliché m'oblige régulièrement à justifier ma position de mère. Non seulement ma position, mais également mon rôle.

« Les chômeurs, ils en font quoi des allocs de rentrée scolaire, hein ? C'est pour picoler ! »

Évidemment. Nous sommes d'horribles parents. C'est logique. Nous n'aimons pas nos enfants.

Les enfants, c'est pour l'argent. L'argent, c'est pour l'alcool.

L'amour c'est pour les riches. Les pauvres c'est comme des bêtes.

Hunger Games :

« La gauche est au pouvoir, les cas sociaux vont pouvoir se la couler douce. »

« Ils ont tout gratuit. On leur paye leur facture, ils ont la CMU, ils sont exonérés d'impôts... Nous, on se lève tôt le matin et on nous fait pas de cadeaux. »

« Ils touchent du fric sans avoir à trimer. »

Bien sûr, avoir des difficultés financières quand on travaille c'est beaucoup plus difficile à vivre que d'avoir des difficultés financières quand on ne travaille pas.

Mais se disputer la suprématie des pires conditions d'existence, c'est contre-productif. Imaginez qu'on s'associe, qu'on lutte pour un SMIC décent, l'accès à la culture, au bien-être, à des loyers qui n'engouffrent plus la moitié de nos ressources...

Les courageux travailleurs précaires s'attaquent aux courageux chômeurs précaires. Ce n'est facile pour personne. Et cette petite guerre entre fourmis arrange les géants. Mieux vaut mettre tout ce petit monde dans une arène et conditionner les gens pour qu'ils se jalouent.

Nous, les paresseux, les profiteurs, les assistés, les parasites, servons de diversion. Tant qu'on parle de nous, on oublie qu'aucune proposition concrète pour notre avenir n'est faite. Tant que la lumière est braquée sur nous, dans les hautes sphères, les puissants qui orchestrent nos vies, peuvent se la couler douce.

Travailleur pauvre, c'est antinomique. Le travail, c'est fait pour s'enrichir. A partir du moment où le travail entretient la pauvreté, le système, c'est-à-dire l'organisation de la société, les choix politiques, la façon dont « fonctionne » l'économie, le système est détraqué. Ça devient ridicule de vouloir le maintenir en vie.

Assassinons les pauvres :

« Si on leur supprimait les aides, ils seraient bien obligés d'aller bosser ! »

En fait, non. On crèverait.

Quoi que mon degré de moralité pourrait se réduire comme peau de chagrin. Je ne

me laisserai pas mourir, je volerais.

Les aides sociales achètent la paix sociale.

Bénévolat...

Étant donné que les bénéficiaires du RSA socle s'ennuient, passent leurs journées devant la télévision en buvant des bières pas chères au goût douteux, certains politiciens miséricordieux, espèrent les remettre sur les rails en leur proposant quelques heures de travail en échange des aides qu'ils perçoivent...

Cette idée est géniale. Des emplois vont donc enfin être créés. Mais ils seront réservés aux esclaves.

Pendant ce temps-là, un actionnaire achète un yacht.

A mort !

Burn out. Défenestration. Pendus...

« 400 suicides par an seraient directement liés au travail. »

Combien de suicides sont directement liés au chômage ?

Quand j'entends :

« Bonne nouvelle, les chiffres du chômage ont baissé ce mois-ci. »

Je me pose quelques questions.

D'abord qui sont les chiffres ?

Combien y a-t-il eu de radiations ?

Combien sont morts ?

Radiation :

Le but du jeu est d'obtenir des données chiffrées en baisse. Le ministre du travail fait des promesses que les agents de Pôle Emploi doivent tenir.

La raison de radiation la plus répandue est : « Vous ne vous êtes pas présentée au rendez-vous du... »

J'avais rendez-vous ?

« Je ne savais pas.

-Vous avez dû recevoir un courrier vous mentionnant la date et l'heure. »

C'est fou le nombre de courrier que je ne reçois plus !

Régulièrement, le courrier annonçant mon prochain rendez-vous se perd. Parfois, il est envoyé à une ancienne adresse, au N°2 quand j'habite au 22, dans une autre rue au

nom presque ressemblant. Parfois, le courrier finit par arriver le jour même où doit avoir lieu le rendez-vous, parfois un peu plus tard, parfois jamais.

Les démarches pour prouver sa bonne foi sont complexes.

Je me suis réinscrite 7 fois... Qu'est-ce qu'on s'amuse !

50 000 emplois :

Pour une obscure raison, la plupart du temps, les emplois sont créés ou promis par paquets de 50 000.

Cela semble réjouissant pour les médiatisés. Tant mieux pour eux.

Quels types de contrats ? Des sauve-ta-vie pour les 6 mois qui viennent, après on verra.

Combien d'emplois ont disparu ? Aucune idée.

Combien de chômeurs comptabilisés ? 3,5 millions (en ne tenant compte que d'une catégorie sur les 5 qui existent, sinon, cela multiplierai le chiffre par 2... et en oubliant celles et ceux qui ne sont plus inscrits à Pôle Emploi parce qu'ils sont gérés par un autre organisme d'insertion).

Je suis certaine qu'un jour, quelqu'un aura l'idée fabuleuse d'organiser une loterie.

« Un emploi pour 1000 personnes ! Tentez votre chance en participant au tirage au sort ! »

Les gens qui travaillent me font peur :

Archéologue, boulangère, maitresse d'école, chanteuse, vétérinaire, astronaute, bibliothécaire... Pour moi, un métier, c'était une part de soi. Un morceau de sa propre définition. C'était choisir un statut qui devait accompagner mon existence. Un métier devait avoir une odeur, une histoire, un rythme.

Téléopératrice, hôtesse de caisse, serveuse, vendeuse en prêt-à-porter, manutentionnaire, plongeuse en restauration, agent d'entretien... employée polyvalente.

Un travail, quand je rentre chez moi, je veux l'oublier. J'ai besoin de me vider la tête. Ne plus rien penser, ne plus rien ressentir, regarder une émission abrutissante. Oublier cette drôle de vie et ne surtout pas rêver parce que les retours à la réalité sont trop durs.

Un travail, c'est ce que les antidépresseurs et les antidouleurs permettent de supporter.

Un travail, c'est ce qu'on fait en attendant les vacances, en attendant la retraite.

Un travail, c'est ce qu'on ne souhaite pas pour ses enfants.

Un travail, c'est accepter une série de contraintes en échange d'un salaire qui ne

me garantira même pas la possibilité d'acheter des simulacres de bonheur qui pourraient compenser les contraintes. Être polyvalente, flexible, chronométrée, engueulée, compétitive, réagir vite, courir, rester debout, rester assise, se tordre, se rendre disponible, être stratège, parcourir des kilomètres, porter un costume ridicule et la casquette qui va avec, être surveillée, vivre sous la menace d'un licenciement ou l'espoir d'une embauche définitive, avoir trop chaud, trop froid, s'occuper des humains comme du bétail et du bétail comme des choses, passer à côté de sa vie d'adulte, de sa vie de famille... Entendre : « Cette entreprise, c'est comme une famille. » pendant que la mienne, la vraie, avance sans moi.

Les contraintes d'un travail ne valent pas le sacrifice du bonheur que j'obtiens en n'étant pas salariée.

J'ai souffert en travaillant, j'ai souffert en cherchant du travail.

Je n'ai pas choisi de ne plus travailler. Cette situation s'est imposée à moi.

Et finalement, elle me convient. Elle me permet de travailler d'une manière parfaitement adaptée à ma survie personnelle. Rien ne va vite, rien n'est immédiat, un besoin peut prendre des années avant d'être comblé. Une plaquette de chocolat se déguste tellement c'est rare d'en manger. Mais je préfère cette vie à celle où le chocolat se dévorait en vitesse, sans en apprécier la saveur, oublié à peine avalé.

Dans cette vie, le chocolat, c'est merveilleux.

J'ai terminé mes études il y a quinze ans. J'ai travaillé et je ne veux plus. Les emplois que j'ai exercés étaient conçus pour des machines.

J'ai cherché un métier digne de ce nom et j'ai constaté qu'il n'y en avait pas, c'est comme chercher une pâquerette sur la plage, je ne veux plus perdre mon temps à chercher.

Je suis bénéficiaire du RSA socle, c'est difficile mais j'y trouve mon bonheur, je ne veux pas qu'on « m'aide » à me sortir de cette situation. J'aime cette situation.

Je n'ai pas décidé de m'extraire du monde du travail. Le monde du travail n'a pas de place pour moi. Et la société m'oblige à en trouver une. Face à cette absurdité, ma vie de pauvre est bien plus intéressante.

Les contrats précaires :

« La vie, la santé, l'amour sont précaires, pourquoi le travail échapperait-il à cette loi ? » (Laurence Parisot).

Devoir réorganiser ma vie tous les 6 mois, 1 an ou 2 ans, c'est une façon de la détruire.

Accepter ces contrats, c'est vivre avec l'idée d'un éternel retour à la case départ.

Aujourd'hui, il faut savoir s'adapter, s'enrichir de multiples expériences, rebondir. On ne sait pas de quoi demain sera fait et c'est sensé être extrêmement stimulant !

Ça pourrait l'être si je pouvais choisir. Mais je vais être choisie (ou pas). Je n'ai pas devant moi une série d'options qui pourraient faire mon demain. Là, ce serait stimulant. Je n'ai rien devant moi. Je suis l'une des options d'un éventuel employeur. Là, ce n'est plus stimulant, c'est terrifiant.

Vu sous cet angle, mon demain n'existe pas. Je n'ai pas d'existence : c'est à quelqu'un d'autre de m'en faire une.

Ma vie sans emploi a l'avantage, finalement, d'être moins « stimulante ». Quand je la bouleverse pour tuer l'ennui, c'est au bon moment et d'une manière qui convient à chacun des membres de ma famille.

Sans emploi, tous les jours sont identiques et c'est moi qui décide la manière dont je les occupe.

Tous les jours sont nus et c'est moi la costumière.

A vendre : moi, en solde :

Je dois me vendre. Pas même au plus offrant, mais à celui qui ne me jettera pas.

Je crois qu'on me demande de devenir ma propre auto-entrepreneuse. Mon entreprise doit vendre un produit et ce produit, c'est moi.

L'institution cherche à faire de moi un projet économiquement viable. Elle essaie de me faire entendre que l'argent doit absolument être ma motivation principale. Si je ne suis pas motivée par le surpoids de ma tirelire, c'est parce que je suis un peu conne, je n'ai pas compris le monde dans lequel je vis, je n'ai pas conscience des réalités...

« Il faut des jeunes qui aient envie de devenir milliardaires. » (Emmanuel Macron)

Si je pouvais choisir le prix auquel je souhaite vendre mon temps, mon énergie, ma santé, mes capacités... Je deviendrais très vite très riche.

Je veux voir les patrons courir derrière des offres, se rendre à Pôle Emploi et lire ce genre d'annonce : « Femme, mère de deux enfants, disponible sur le temps scolaire, cherche patron dynamique, responsable et souriant, secteur, prix, type de contrat... », les voir faire la queue pour des entretiens d'embauche et répondre à des questions posées par des gens qui choisiraient leur employeur, leur soumettre nos conditions et faire marcher notre bonheur mieux que leur économie. Je veux lire leurs lettres de motivation, examiner leurs CV, leur proposer des formations non rémunérées pour apprendre à devenir un bon patron.

Je veux tout inverser, pour inventer un monde normal.

Punition :

« Vous avez des droits, mais aussi des devoirs. Si vous ne les respectez pas, il y aura des sanctions. »

J'ai le devoir de me réinsérer, socialement ou professionnellement. Socialement, j'ai réussi à m'insérer, malgré tout, à construire un petit monde à moi qui fonctionne bien. Donc, il me reste la réinsertion professionnelle... qui menace l'insertion sociale que j'ai mise en place à bout de bras. Tout ce qui a été réalisé en dehors du salariat va périliter, manque de temps pour le maintenir.

S'il faut sortir du RSA, il serait logique que cela soit pour quelque chose de mieux.

Après un savant calcul, un SMIC à temps plein en CDI ne nous permettrait pas de vivre mieux. Il faudrait deux fois cela. A condition que les enfants soient gardés gratuitement, par des amis ou la famille. Avec un seul SMIC à temps plein en CDI pour 4 personnes composant notre foyer, la vie serait presque la même qu'aujourd'hui, le temps en moins, la voiture en plus.

Sortir du RSA, c'est passer d'une précarité dite « assistée » à une précarité salariée.

J'ai donc des droits à condition de travailler pour trouver du travail. Les institutions ne cherchent pas pour moi. C'est moi qui cherche. Les institutions vérifient que je travaille dur pour pouvoir travailler.

Si je ne cherche pas, je suis punie. Si je trouve une offre susceptible de correspondre à mes critères de recherche, mais que je ne postule pas, je suis punie. Si je ne me présente pas à un rendez-vous, je suis punie. D'abord grondée et puis sanctionnée.

Je suis totalement infantilisée.

L'institution devient le monstre de mes cauchemars. Des gens dans des bureaux peuvent décider si je poursuis l'aventure, si je me jette dans le vide ou rejoins les zadistes de la forêt de Sherwood.

L'idée qu'on puisse me réduire ou me supprimer mon RSA provoque une angoisse qui se faufile régulièrement dans les petits recoins de mon quotidien.

Je me sens menacée au moindre faux pas.

Et mes pensées se troublent : j'ai l'impression qu'on veut me détruire, c'est diffus, ça ne vient de personne en particulier. J'aimerais être à l'abri. Me sentir en sécurité. Avoir la vie qu'a eue ma mère.

Un droit n'est pas lié au mérite ou à la récompense. Ni même à la faveur.

Je ne veux pas me réinsérer dans une vie professionnelle que je sais douloureuse.

Mais il ne faut surtout pas que ça se sache.

« Tu cherches dans quoi ?

-La chimie nucléaire.

-Ah, je ne peux rien pour toi.

-C'est pas grave.

-Sinon, j'ai mon frère qui bosse dans un supermarché, il pourrait peut-être te trouver...

-Non, laisse ton frère tranquille, ça va aller. »

Il faut mentir. Aux gens, aux conseillers de Pôle Emploi, aux assistantes sociales, aux gestionnaires de dossiers. Être sincère, c'est se tirer une balle dans le pied.

Combien de personnes refuseraient de travailler si elles avaient le choix ?

Où en est la valeur travail ?

Quand l'envie d'aller travailler ne fonctionne plus, la méthode employée pour faire marcher l'économie, c'est la peur. Ayons peur de perdre et les puissants conserveront leurs privilèges.

« Et si tout le monde faisait comme toi ?

-Ça prouverait que quelque chose va vraiment mal. Et qu'il serait temps de tout changer. »

Si je me retrouve un jour, dans le rôle de la vilaine, punie, si je me place délibérément dans une situation chaotique, ce ne sera pas par paresse, désinvolture ou masochisme. Je ne serai pas devenue folle, stupide, je n'aurai aucun problème d'inadéquation à la réalité. Ce sera par dégoût.

Quand j'examine les offres de Pôle Emploi, que je n'entrevois que des modes de vie inacceptables, c'est Pôle Emploi qui échoue. Quand cette société n'est plus capable de proposer à ses citoyens des modes de vie dignes, c'est la société qui échoue. Mais c'est quand même moi qui serais sanctionnée.

Quand je rédige un contrat d'insertion, avec l'aide d'une personne chargée de m'encadrer, pour que je ne sorte pas des attentes institutionnelles, la case qui correspond à « objectifs » est petite. Pourtant, j'écris toujours aussi gros que possible.

Je dois lister des objectifs qui ne sont pas les miens, qui sont les objectifs réclamés par le système, par la façon dont les dirigeants pensent le fonctionnement de l'économie.

Je dois lister un ou plusieurs projets, la façon dont je compte m'y prendre pour les rendre réalisables (je suis d'ailleurs souvent tentée d'écrire « magie ! »...) et puis je signe. Quelques jours plus tard, je reçois mon contrat, accompagné de l'ACCORD, bon pour 6 mois, le rappel de la règle droits-et-devoirs, l'adresse de Pôle Emploi ou de l'organisme

qui va « m'aider ».

Jamais, vraiment jamais, on ne me laisse entendre que l'aide sociale est un droit. Que quoi qu'il arrive, même en cas de sanction, une solution devrait être trouvée pour me maintenir dans le système. Qu'on ne jette pas des familles à la rue. Ce serait contraire à la constitution.

Article 11 de la Constitution française de 1946, toujours valable juridiquement :

« Elle garantit à tous, notamment à l'enfant, à la mère et aux vieux travailleurs, la protection de la santé, la sécurité matérielle, le repos et les loisirs. Tout être humain qui, en raison de son âge, de son état physique ou mental, de la situation économique, se trouve dans l'incapacité de travailler a le droit d'obtenir de la collectivité des moyens convenables d'existence. »

Il y a deux discours, parce qu'il y a deux lois.

La première assure à chaque citoyen l'aide de la collectivité s'il ne leur est plus possible de se maintenir financièrement à flot. La seconde raconte qu'il y aura des sanctions si les bénéficiaires du RSA socle ne se plient pas aux conditions inscrites dans les contrats d'insertions.

Tout le dispositif lié à la réinsertion professionnelle ne vise qu'à maintenir l'illusion qu'il n'y a aucune crise économique, qu'il y a plein d'emplois, il suffit de se baisser pour les ramasser. Que si je ne travaille pas, c'est parce que je me suis mal débrouillée, que je ne me suis pas penchée suffisamment bas...

La notion de droits-et-devoirs permet de faire passer la sanction pour un juste rééquilibre. Comme si nous vivions une période de plein emploi. Qu'il fallait punir ceux qui ne profitent pas de ce plein emploi...

A l'aide ?

L'institution joue le double jeu de la carotte et du bâton.

Elle me raconte qu'elle est là pour mon bien, pour me venir en aide, tout en me menaçant de sanction si je n'accepte pas son aide.

Elle cherche à me faire entrer dans une case qui ne me correspond pas. Elle me prend mon droit de décider de mon existence.

Elle me propose une aide pour vivre, mais d'une manière qui ne va pas me convenir.

A aucun moment, mon bien-être physique et psychologique n'entre en jeu. Je ne suis pas sensée aller bien. On peut s'occuper de mon mal-être s'il freine ma réinsertion. Mais mon bien-être doit demeurer une chimère.

La seule chose qui soit prise en compte est la façon dont je vais nourrir mon

compte en banque. Comme si le bonheur était lié à une rémunération, comme s'il n'était pas pensable d'acquérir du bonheur autrement qu'en l'achetant.

Indemnisée :

Je ne suis pas dupe : l'État n'est pas généreux. Chômage de masse, misère de masse, révolte de masse. Je suis payée pour me tenir tranquille.

Je perçois le minimum vital pour avoir encore l'essentiel à perdre.

Je suis indemnisée.

Je n'ai pas à me sentir redevable.

Ce pays fabrique des pauvres et exige que ses pauvres lui soient redevables de sa piètre générosité. C'est comme recevoir un coup et remercier l'agresseur pour le paracétamol qu'il me donne... A condition que je me démène pour remettre mes os en place toute seule ! Sinon, pas de paracétamol !

Ce pays fabrique des pauvres, exige que ses pauvres lui soient redevables de sa piètre générosité et demande en échange qu'ils mettent tout en œuvre pour éradiquer leur misère.

Finalement, l'État compte sur les pauvres pour résoudre la crise.

Ce système détruit les emplois plus vite qu'il n'en crée. Les emplois créés sont pour la plupart, temporaires. Ce système m'empêche de subvenir correctement et dignement à mes besoins. Donc, ce système m'indemnisé. C'est le système qui faillit, c'est le système qui paye. Ce n'est pas de l'assistanat.

C'est le vieux monde qui crève. Moi, j'ai hâte qu'on passe à autre chose. Ceux qui tirent les ficelles veulent le maintenir en vie coûte que coûte. Coûte mon RSA.

Liberté :

Je suis libre. Libre de choisir comment m'habiller, quoi penser, qui aimer, d'avoir ou pas des enfants, de croire en ce que je veux, de voter pour qui je veux...Et pourtant, la liberté s'arrête où commence le travail.

Je ne parle pas du travail en tant que participation à l'effort collectif. Ce serait merveilleux de pouvoir être intégrée à un système qui permette à chacun de vivre bien. Ce n'est pas dans ce paradis-là que l'institution veut me faire entrer. Ce paradis-là affiche complet.

On veut me faire entrer dans un monde où le travail est de courte durée, pénible, trop mal payé pour jouer au monopoly... Un monde où le travail ne sert à rien.

Le problème, c'est que nous associons toujours travail et effort collectif. Participer à l'effort collectif, c'est normal. Mais aujourd'hui, étant donné les avancées technologiques, le temps consacré à l'effort collectif devrait se réduire au profit du temps passé à

s'instruire, se cultiver, se rassembler, se reposer...

Pour qu'en dépit des avancées technologiques, on nous fasse croire que le temps consacré au travail doit être d'au moins 35 heures par semaine, il faut inventer des tâches inutiles et produire des objets qui ont une courte durée de vie. Et gaspiller : produire plus qu'on ne consomme.

Bref, on nous occupe.

Ça évite qu'on ait des occupations qui puissent déplaire.

Ça évite qu'on s'occupe des affaires de la cité.

Je suis contrainte à une tâche ou à la recherche d'une tâche qui me maintient en dehors de la vie politique.

Le principe de la prolifération du CDD, c'est d'empêcher les travailleurs de se rassembler, de s'organiser. Comment s'associer quand on est trimballé d'usine en entreprise en établissement...Trois mois par-ci, 2 ans par-là, en ne croisant jamais les mêmes personnes ?

Je ne refuse pas le travail en tant qu'effort collectif, je refuse ce que le travail est devenu : un moyen d'abrutir le peuple.

On me demande de vivre comme vivaient mes arrières grands-parents. Dans un monde où la technologie, qui libère du temps tout en assurant la productivité, devrait me permettre de vivre mieux que mes parents.

Est-ce que la participation à l'effort collectif doit forcément être perçue d'un point de vue économique ? Est-ce qu'avoir du temps pour élever ses enfants, inventer des contes, peindre, défendre une cause, créer une association sportive, jardiner... ce n'est pas AUCUN effort pour la collectivité ?

Est-ce qu'on ne pourrait pas détrôner la valeur marchande de l'être humain au profit d'une valeur bonheur ?

« Moi, je travaille six jours sur sept, parfois sept jours sur sept, j'ai une entreprise à gérer, des employés à payer. Je travaille même quand je suis malade ! Mais qui sont ces jeunes qui remettent en cause le travail ?

-Vous êtes heureux ?

-Je ne vois pas le rapport ! »

Dans un monde idéal :

Dans un monde idéal, tous les six mois, mon assistante sociale me convoquerait pour s'assurer que je suis heureuse. Que ma famille est heureuse. Et ça suffirait pour considérer que l'argent de la collectivité n'est pas mal employé.

En cas de malheur, provoqué par le non-emploi, il y aurait conseil, orientation, formation.

Je voudrais que mon travail entretienne ma vision du bonheur.

Invisible :

On parle de moi, de nous, partout, tout le temps : télévision, radio, journaux, réseaux sociaux, bistrot, sous l'abribus...

Les autres occupent un espace de parole gigantesque pour parler des sans-emplois.

Je me sens baladée d'un discours à l'autre sans jamais pouvoir en placer une. Nous légitimons malgré nous du baratin et des stratégies politiques. Nous n'avons pas de représentants, choisis par nous, nous n'avons pas de voix, pas de visages.

De qui se moque-t-on ?

Quand les gens qui évoluent dans les hautes sphères de cette société racontent qu'ils se sont battus pour en arriver là, qu'ils ont dû faire de nombreux sacrifices, qu'ils savent qu'au prix de l'effort on peut parvenir au sommet... Quand ont-ils eu faim ? Quand ont-ils eu froid ? Quand ont-ils eu peur de mourir d'une bronchite ? Quand ont-ils dû persuader leur propriétaire que la situation allait s'arranger ? Quand ont-ils dû attendre des semaines pour que leur chasse d'eau soit réparée ? Combien d'heures passées dans les transports en commun ? Qui leur coupe les cheveux ? Que se passe-t-il quand leur ordinateur tombe en panne ? Combien ont-ils de paires de chaussures ? Combien de nuits sans sommeil à veiller sur un enfant ? De quels sacrifices, de quel effort parlent-ils ?

L'idée du travail :

Comment pourrais-je participer aux réels besoins de la collectivité ? Quels sont ses besoins ? Comment utiliser les savoirs et les savoir-faire de chacun pour assurer le bonheur de tous ?

Le travail aujourd'hui n'est utile ni pour soi, ni pour l'ensemble. Il ne sert qu'une minorité. Il n'apporte ni stabilité, ni sécurité, ni confort, ni dignité.

Nous sommes suffisamment intelligents pour créer des machines capables de produire le nécessaire. Des machines qui me permettraient de choisir si je veux travailler et m'enrichir, accéder à un niveau de vie plus confortable mais en ayant moins de temps pour en profiter, ou si je préfère percevoir un revenu minimum, une vie plus simple, dans laquelle je puisse gérer mon temps comme je l'entends. Je devrais pouvoir choisir entre la possibilité de faire une sieste tous les jours ou partir en vacances dans un hôtel de luxe sous les tropiques. Et même, je devrais pouvoir choisir de vivre tantôt d'une manière, tantôt de l'autre.

Le travail pour tous est devenu une idée obsolète. Ce n'est plus possible et ce n'est même plus nécessaire.

Ne plus travailler, ce n'est pas ne rien faire, ne plus travailler, c'est faire autre chose. Et cet autre chose, cet océan de possibilités, ce n'est pas rassurant pour tout le monde.

Le chômage ne sera pas éradiqué. Je le sais, parce que je vis à la source du problème. Là où les mensonges se voient.

Moins le travail permet de s'en sortir financièrement, plus il faut faire croire que travailler est nécessaire pour être quelqu'un.

Je suis trop pauvre pour être aidé.

Législation, Magouille, Précarité

J'ai récemment signé un contrat pro avec un artisan qui vient de monter son entreprise où j'ai accepté d'être payé 880€ car je sais que c'est compliqué pour une nouvelle entreprise (cela fait maintenant 4 ans que je bosse et je mérite largement un smic). Je savais qu'il y avait une nouvelle aide pour les travailleurs pauvres (prime d'activité). J'ai donc fait les démarches pour obtenir cette aide et j'ai reçu une réponse négative car je ne gagne pas assez pour avoir cette aide.

Oui oui je suis trop pauvre pour être aidé.... De plus je n'ai pas le droit aux APL car mon logement ne respecte pas les normes (je suis en foyer de jeune travailleur) du coup je me retrouve à bosser comme un employé normal, sortir le même boulot que mes collègues au smic pour gagner 880€ et une belle carotte de l'État.

J'ai déjà été SDF à 20 ans.

Inclassable, Précarité

A 22 ans, j'ai déjà 4 ans de chômage derrière moi.

Je travaille deux fois 1h par semaine, pour 90€ par mois, avec 1h30 de trajet à chaque fois. Lorsque j'ai demandé s'il était possible de faire plus d'heures à la signature de mon contrat, on m'a répondu :

"Vous savez, vous devriez être content d'avoir autant, j'ai plein de CV de personnes intéressés si ca ne vous convient pas."

Et je me suis écrasé. Quand au service civique que j'avais demandé, on me l'a immédiatement refusé, parce que je suis un garçon, typé métalleux, et que comme me l'a dit ma conseillère Mission Locale : "Vous savez, avec des enfants, c'est compliqué les garçons, vous devriez vraiment prendre ce contrat en alternance en chaudronnerie." Alors qu'elle sait parfaitement que je suis bachelier Littéraire, et que si je prends les intérim manuels, c'est pour économiser pour mon BAFA. Enfin, on me refuse constamment les aides hors-APL, parce que j'ai moins de 25 ans, pas assez d'heures travaillées, et que je suis trop diplômé (avec un Bac). Pourtant, sans soutien parental, j'ai déjà été SDF 2 mois, à 20 ans.

Voilà, c'est mon expérience, ma vie, alors que on a encore des lois censées nous aider. C'est pour ça que je m'oppose à cette loi, car si je suis encore une exception, je dois le rester, contrairement à ce que prévoit cette loi.

"Le système actuel de pôle emploi est une usine à échec"

Dévalorisation, Problèmes d'éthique

Voici mon témoignage, celui de mon parcours qui peut faire penser que le système actuel de pôle emploi est une usine à échec.

Mon inscription au pôle emploi avec un projet de création d'entreprise préparé depuis des mois; le conseiller à la fin de l'entretien :

"c'est très bien tout ça , mais il faut quand même cherche un emploi monsieur."

Je lui explique que je suis déjà en production pour que tout soit prêt au montage, que je n'ai déjà pas assez de temps, mais un simple sourire désabusé me revient en réponse.

Après un parcours "créateur d'entreprise" imposé, long et couteux pour le contribuable, qui était sensé me permettre d'obtenir la prise en charge de la formation dont j'ai besoin pour mener correctement ma boite:

"le financement de cette formation devra être pris en charge par votre entreprise".

Mon entreprise ne verra jamais le jour, en tout cas pas dans un système comme celui là. Le coût de l'accompagnement "créateur" était supérieur à celui de la formation que j'ai demandé (vérifié auprès de l'entreprise qui a étudié mon dossier).

Je n'avais pas besoin de cet accompagnement, la personne qui m'a suivi après le premier entretien:

" bon ben vous avez un projet bien ficelé, maintenant il va falloir occuper les 5 prochaine séances"

air gêné, mais en même temps j'en rigole pour faire passer la pilule.

Gâchis de temps, d'argent et démoralisation. Je plains les conseillers Pôle emploi qui doivent vivre l'enfer en voyant la misère qu'on leur demande de créer. Certains en sont conscient et vous glissent à demi-mots qu'il sont impuissants face aux directives qu'ils reçoivent et qui les empêchent d'aider réellement les personnes à trouver un travail.

Leur priorité étant les chiffres, remplir les cases et les parcours formatés qui ne correspondent en rien à un besoin réel dans la plupart des cas.

Mon ex vie de chômeur en quelques chiffres

Mon ex vie de chômeur en quelques chiffres :

-un bac +5

-Chômage 3 ans à la sortie des études (M. pas assez d'XP ... LOL ... non !) avec une intermittence de petit (voir très petit CDD) ... au final un bilan de ...

-A peu près 1300 candidatures, j'ai arrêté de compter après 1000. Un bon tiers auquel mon profil ne correspondait pas à plus de 50%. Après tout je doit être honnête, mais il faut bien s'occuper.

Ps // merci pour vos conseils et remarques ... mais imaginez bien qu'avec ce nombre de candidature, j'ai pu tout essayer. Notez tout de même que pour moi la lettre à paragraphes types et le CV titré avec une adaptation minimale du vocabulaire fut la formule la plus efficace niveau investissement et invitation à l'entretien.

-En parlant d'eux, j'ai obtenu une petite vingtaine d'entretien (à peine plus de 1.5% des candidatures), toujours dans le top 3 ... mais à ce jeu les titres honorifiques ne servent qu'à tenir bon !

-Les honneurs donc, j'ai eu une réponse à 85% de mes candidatures par lettre ou courriel. C'est pas mal, surtout que certain retour avec les recruteurs furent très enrichissants. N'ayez pas peur de mettre le pied dans la porte de temps en temps et d'échanger avec eux. -Pour certain, j'ai insisté plusieurs mois. Oui le chômeur à du temps ! Avoir son recruteur/sélectionneur de vive voix ça rend la recherche d'emplois plus humaine pour tout le monde.

-Je digresse ... je disais donc une petite vingtaine d'entretien qui on donnés, plusieurs dizaine de milliers de kilomètres, avec un pôle emploi de plus en plus chiant pour indemniser mes déplacements. Et oui faire plus de 20 heures de trajets avec une nuit d'hôtel pour un refus c'est dur ! au moins j'ai vu du pays ^^.

Bon maintenant c'est fini, j'ai un CDD avec des perspectives ... et malgré ces trois ans, je ne suis pas (trop) cassé (merci la famille). Cependant, je ne suis toujours pas prêt a accepter n'importe quoi sans raisons factuellement valables. Alors je reste libre et au moins maintenant, je n'ai plus peur du chômage !

Courage camarade chômeur #OnVautMieuxQueCa !

Et le festival des traitements médicamenteux à commencé

Burn-out, Dépression, Précarité

Issue de la filière générale, j'ai embrayé sur une fac de Sciences Sociales parce que les conseillers d'orientation et les professeurs, comme mes parents trouvaient que la voie professionnelle était pour les mauvais élèves.

Licence en poche, je me suis retrouvée à chercher du travail et, le seul où j'ai été recrutée c'était pour une agence de garde d'enfants. Je travaillais donc entre 8 et 18h par semaine en fonction des besoins des parents pour le SMIC horaires. Des consignes ubuesques griffonnées sur un carnet pour la grosse journée du mercredi, des comptes rendus à faire à la maison mère tous les mois pour toucher environ 400€. Mais c'était mieux que rien et, sortie de l'université, je n'avais droit à rien.

J'ai tenté de reprendre des études pour mettre fin à cette situation et j'ai contracté un prêt étudiant mais c'était une nouvelle école, promettant un diplôme reconnue et qui ne l'était, au final pas. J'ai arrêté en cours de route, et j'ai accepté de travailler pour une « entreprise » de soutien scolaire. J'ai démissionné suite à du harcèlement moral de la part de parents et de l'« entreprise » et j'ai dû menacer le siège social d'aller au prud'hommes pour récupérer fiches de paie et solde de tout compte. C'est là que j'ai appris que les parents étaient nos employeurs et que l'entreprise nous faisait signer un contrat de mise en relation et non un contrat d'embauche. Pour la faire courte, les parents payaient grassement l'entreprise qui nous reversait une petite part.

Derrière j'ai eu un stage qui n'a débouché sur rien malgré de belles promesses.

Et finalement, usée par tout ça, je suis retournée chez mes parents, quémander un peu de RSA alors que je commençais une profonde dépression. Quatre ans après l'obtention de ma Licence, j'en étais là.

Cependant, je ne lâchais pas le morceau. J'envoyais cv et lettres de motivation partout, suivant les conseils de certains amis restés dans la région et qui étaient capables de me dire quelles entreprises recrutaient régulièrement. J'aurai dû me méfier mais, candide et voulant retrouver mon indépendance, je suis allée au centre d'appels et j'ai été recrutée pour la formation de six semaines.

C'est à la fin du premier mois que je me suis aperçue d'un soucis : sur un groupe de huit, cinq avaient un contrat avec l'entreprise, une était partie, et deux (dont moi) étions là sous financement Pôle Emploi. Nous étions payés autour de 450€ pour 35h de travail à répondre aux clients et à placer les produits (ne nous leurrions pas, la formation a duré une

semaine, ensuite nous avons été envoyés sur nos postes) alors que nos cinq autres camarades touchaient un vrai salaire. Plus tard j'ai appris que c'est une manière de se faire financer la formation par Pôle Emploi : utiliser quelques éléments de chez eux qui n'ont pas vocation à rester et qu'ils sauront faire partir pendant la période d'essai d'un mois qui suivrait notre mois et demi de formation avec déjà un mois sur les postes. Le lendemain du jour où j'ai signé mon contrat, mon sup (le chef qu'équipe) est venu me coincer dans un bureau pour me dire que je n'étais qu'une moins que rien et que si quelqu'un devait perdre son poste bientôt, nul doute qu'il savait qui c'était qui c'était. Je ne suis jamais retournée au travail. J'ai été mise en arrêt par mon médecin, un habitué, comme tous ici, de la boîte. Et le festival des traitements médicamenteux à commencé : anxiolytiques, antidépresseurs, ... J'ai déposé ma démission sans condition. Un an plus tard, du groupe de huit, une seule personne travaille encore là-bas, les autres se sont faites déclarer inaptes après du harcèlement des sups ou des chefs de plateaux.

A partir de là, ma grande aventure avec Pôle Emploi a réellement commencé. Jusque là, j'avais assez bien réussi à me débrouiller sans eux, mais en juin, j'ai décidé de me former dans ce qui me plaisait réellement : l'agriculture. J'en ai parlé à mon conseiller, il était ok et m'a inscrite à plein d'ateliers par forcément en rapport, mais soit.

J'ai assisté à l'atelier sur la formation et un deuxième conseiller à validé mon projet et m'a dit que j'allais rencontrer la psychologue du travail parce que c'était obligatoire.

J'ai donc rencontré cette personne peu après et là, douche froide. Elle avait d'autres projets pour moi. Elle a donc décidé de m'envoyer vers le tourisme malgré mes protestations et m'a inscrite, sans me le dire, et à plusieurs reprises à des formations sur six mois, à plus de 300 km de chez moi, dont je n'apprenais l'existence que peu avant. Par deux fois j'ai réussi à faire annuler les formations in-extremis et elle s'est justifiée auprès de sa hiérarchie en évoquant un malentendu avec l'AFPA (mais même eux avaient l'air de ne pas y croire). Pour éviter toute résistance de ma part, elle avait trouvé une parade qui consistait à mettre ses jours de congés sur les jours où les formateurs nous prévenaient de notre admission. Je recevais aussi des appels de sa part me demandant si j'avais pris rendez-vous avec un psy pour me faire soigner, ou me demandant de faire des efforts pour être plus sympathique. J'ai fini, grâce aux conseils de recours radiation, par écrire une lettre à la direction de Pôle Emploi pour me plaindre mais la médiation se faisait en sa présence et avec une de ses collègues. J'ai défendu mon projet, à nouveau, et elle a finit par trouver encore de nouvelles demandes pour accepter : rendez-vous avec le responsable de la formation, boutique de gestion alors que pas de création pour l'instant, rendez-vous bimensuel pour faire le point.

En janvier, deux jours après l'entretien Pôle Emploi avec elle et ses collègues, j'ai eu un entretien pour un remplacement de congé maternité et j'ai obtenu le poste. De fin février à début juin, j'ai donc remplacé, à raison de trois heures par jour, une secrétaire. Un petit travail d'appoint mais un travail quand même. Sauf qu'avec ce travail à temps

partiel, j'ai perdu mes droits au RSA car, pour la CAF, avec mon salaire équivalent à la moitié d'un SMIC à temps plein, je gagnais grassement ma vie. Lors de l'actualisation trimestrielle, début juin, j'étais encore en poste et on m'avait laissé entendre qu'il y aurait une petite prolongation. Au final, je n'ai pas eu de prolongation et je me suis retrouvée le bec dans l'eau. Pas de RSA, pas de salaire complet, et mon patron qui s'est trompé en remplissant l'attestation employeur. Résultat : refus de Pôle Emploi d'étudier mes droits alors qu'au vu des dates d'embauche et de sortie, il était visible que je n'avais pas droit au chômage car il me manquait douze jours. Mon ex-employeur étant en congé pour l'été, il ne peut me refaire mon attestation avant son retour. Je suis allée à la CAF pour leur expliquer, papiers à l'appui mais sans le refus de Pôle Emploi de me verser du chômage, ils ne peuvent rien faire à part me dire de faire un recours gracieux devant le Conseil Général qui sera étudié dans des délais de deux semaines à un mois. En attendant, je dois vivre avec ce qui reste de mon dernier salaire d'un mois incomplet jusqu'à ce que ça se décante.

Le seul point positif, c'est que j'ai réussi à rencontrer le directeur de la formation que je veux faire et qu'il a écrit à Pôle Emploi pour m'appuyer. Je devrai donc (sous réserve qu'on ne m'oublie pas) bientôt être convoquée pour une nouvelle réunion et un nouvel entretien avec lui sous l'égide de Pôle Emploi pour rentrer en formation en septembre.

En attendant septembre, je me bats avec ceux qui nous poussent à accepter des petits contrats sous prétexte qu'il faut travailler, mais qui sont incapables de voir dans quelles situations ce genre d'emploi à temps partiels nous plombent après leur fin.

Effectivement, plus ça va et plus je me dis qu'on vaut mieux que ça.

On ne vit pas avec les aides sociales, on survit.

Maladies/accidents professionnels, Santé

Bonsoir,

Je viens rajouter ma pierre à l'édifice. Petite précision : j'habite à Paris et je loue un studio de 18m2 pour 610€cc.

En 2014-2015, j'étais étudiante et je suis au chômage non indemnisé, depuis juin 2015. En août, j'ai fait une demande de RSA, elle a été traitée en décembre. Entre temps, j'ai travaillée en CDD et à mi-temps, mon salaire s'élevait à 600€. Début mars 2016, je devais être embauché en CDI mais, j'ai eu un accident du travail et jusqu'au 27 février, j'étais en arrêt maladie. Mon salaire a été divisé par deux (300€). Mon contrat n'a pas été renouvelé. Je n'avais pas travaillé suffisamment longtemps pour bénéficier du chômage. Pendant un mois et demi, je n'ai pas trouvé de travail et je n'avais pas de revenu à part mon RSA et mes APL. J'ai réussi à travailler les deux dernières semaines d'avril à temps partiel soit 300€ (CDD de trois semaines). J'ai rempli la déclaration de revenu trimestrielle.

Ma demande n'a pas été traité immédiatement et début juin, je n'avais pas perçu de versement de la part de la CAF. Je suis allée sur mon compte et surprise, la CAF a recalculé mes versements et je n'ai plus le droit au RSA ou au socle de solidarité à partir du mois de juin. Pour l'administration français, la somme de 600€ en trois mois est trop importante pour bénéficier des aides de l'Etat. J'ai peur, parce que mon avenir est de plus en plus incertain et je ne sais pas comment je vais pouvoir survivre, parce que j'en suis réduit à cela, on ne vit pas avec les aides sociales, on survit. Mais surtout, je suis en colère parce que, pendant longtemps, j'ai été une fervente défenseuse de la justice sociale, l'égalité des chances et la méritocratie française.

Je ne comprends pas que l'État Français puisse faire des concessions exorbitantes pour les grandes entreprises et que la fraude fiscale coûte entre 60 et 80 milliards d'euros à la France chaque année. Quand à elle, la fraude sociale coûte 700 millions et 14% des Français vivent en dessous du seuil de pauvreté. Les politiciens adorent stigmatiser cette population déjà précaire et, je ne me fais pas trop d'illusion, ils préfèrent favoriser des privilégiés et nous abandonner à notre triste sort. En fin de compte, « Liberté, Égalité, Fraternité » c'était seulement un mythe urbain.

On vaut mieux que ça

Je ne travaille pas, mais ce n'est pas pour ça que je ne fais rien.

Dépression, Santé, Stress

J'aurai 27 ans cette année. Quand j'en avais 20, je m'étais promis de ne jamais travailler. Un tabou. Une honte. Comment ça, ne pas travailler ? Et vivre aux crochets de la société ? Quand les autres travaillent durs pour que tu puisses te doré le cuir, les doigts de pieds en éventail ?

Je suis l'autre chômeur. Celui dont parlent les médias, celui qui ne travaille pas, qui ne travaillera jamais, et qui vous coûte de l'argent (disent-ils).

Je suis celui qui a tellement peur du travail qu'il préfère la honte et l'isolement. Quel profiteur.

J'ai 19 ans. J'ai très peur du monde qui m'entoure et je me réfugie dans les livres et les bières brunes. Après des études secondaires chaotiques, j'entre à l'université pour étudier la philosophie. C'est papa-maman qui payent. A bien des égards, je suis l'un des meilleurs élèves. J'étudie la philosophie par moi-même depuis mes 16 ans, je comprends vite, j'ai des orgasmes intellectuels rien qu'à lire Foucault, Descartes, Platon. Bref, ça roule. Mon premier examen de janvier arrive. 7/20. Je me revois trembler devant le professeur, tout confondre, les murs s'écrouler, la bile me remonter dans la bouche, et puis ce vieux type ricaner devant mes phrases qui ne font plus aucun sens. L'examen suivant, un examen écrit, je ne parviens plus à passer le pas de la porte. Je fume clope sur clope (des roulées, intello de gauche oblige) devant la façade en piétinant, avant de faire demi-tour. Sur le chemin, je croise le professeur qui me regarde d'un air déçu. Tant pis.

Les années suivantes passent à réessayer d'autres premières, dans d'autres domaines, sans y croire, sans même réellement essayer. Papa-maman veulent que je continue, que je ne reste pas sans rien faire, il faut que je fasse des études, alors ils payent, ils payent. En tout, j'en aurai fait quatre. Pendant ce temps là, je deviens insomniaque, je bois. Je me retrouve à l'hôpital psychiatrique, sans grand effet.

J'abandonne, j'abandonne pour de bon. J'ai 23 ans, je m'inscris au chômage (en Belgique, on peut avoir les indemnités sans avoir travaillé si on a moins de 25 ans). Je lis, je bois, je vois des films, je voyage, je fais semblant d'en profiter. Je pense vaguement à me suicider le jour où mes indemnités prennent fin. Tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas travailler. Je deviens un chômeur professionnel - car, oui, échapper aux contrôles administratifs, connaître la législation sur le bout des doigts, c'est pratiquement un job. Un rôle social aussi. J'incarne le parasite. Je vis chez mes parents et je bois 400

euros d'indemnités par mois. Je lis Tolstoï et je me rêve aristocrate.

Un jour pourtant, un sursaut. 25 ans. Mon intérêt croissant pour l'agriculture biologique me pousse à faire une formation en Angleterre, dans le Yorkshire. Les Moors conviennent à mes fantasmes d'aristocrate. J'aime le métier, je hais le travail - et les gens. L'enfer restera toujours les autres. Je tiens quatre mois, je reviens avec une déchirure musculaire et une honte supplémentaire. La fin des indemnités approche et je n'ai toujours rien.

De temps en temps, je cherche un emploi. Lire les annonces me tétanise. Ce monde me fait peur, très peur. Tous les postes me semblent déshumanisants. Quand on travaille, on vend son temps et son corps. On ne se possède plus en propre. Pour vivre décemment, il faut faire cela pendant 40 heures par semaines, 11 mois sur 12, pendant 45 ans. A chaque fois que je m'approche du travail, je me sens en danger de mort imminente.

Puis, un jour, un sursaut. J'ai 25 ans et au contact de personnes face à qui je me fais honte, je décide de réessayer. Je sais que je fonctionne mieux à l'étranger, alors je dépose mon CV sur un site de recrutement européen. Je suis bilingue français-anglais, et j'ai des connaissances de base en informatique (en tous cas je le prétends) - c'est à peu près tout. Je suis contacté sur la même semaine par Microsoft et Apple. Je prends Apple, ils payaient mieux. Après un processus de recrutement aussi anxigène qu'intrusif (coucou "Safe Harbor"), je me retrouve à Cork, en Irlande, avec vol et hébergement offert par l'employeur. Mon travail : répondre au téléphone et aider les clients avec leurs problèmes techniques sur leurs appareils mobiles. L'angoisse n'est pas venue tout de suite. J'aimais bien travailler au début, parce qu'il n'y avait pas encore de pression managériale, j'aimais bien aider les gens, chercher la solution à un problème, et puis la vie était confortable. Les problèmes ont commencé à apparaître quand on a commencé à parler de statistiques, d'objectifs et de compétition par équipes. J'ai cramé en trois semaines. Un jour, après la pause de midi, je me suis rassis devant mon écran, et je ne pouvais plus bouger. Plus rien, fini. Je suis resté bloqué une demi-heure comme ça (une éternité dans un call-center), jusqu'à ce que la collègue à côté de moi me secoue. Quelques semaines d'arrêt maladie payés une misère, et je suis parti. Une amie au téléphone m'a aidé à ne pas me tuer avant de m'inviter chez elle.

Après trois mois de convalescence, je suis revenu en Belgique. Je n'avais plus droit aux indemnités de chômage, alors j'ai directement cherché un travail. Je suis tombé dans un call-center, évidemment. Un truc un peu pareil, pour une entreprise de télécommunications locale : service technique. Passer la porte de l'entreprise était "trigger". Je rentrais en crise d'angoisse dès 8 heures du matin. Je me calmais relativement, au valium.

Cette entreprise recrute des Shadoks. Il n'y a pas d'autres mots. C'est un ancien service publique privatisé il y a quelques années. L'essentiel de son activité consiste à être en compétition avec un autre ancien service publique privatisé, et cette compétition

forme l'essentiel des ennuis rencontrés par l'entreprise. On est passé d'un service efficace et populaire à une usine à gaz sans âme ni sens, qui n'embauche que des intérimaires à la semaine et des CDD, pour essayer de vendre des "bouquets" de chaînes aux clients de l'ancien service public concurrent.

Je revois encore très bien un manager expliquer à son équipe qu'ils n'ont pas refourgué assez de camelote aux clients ce mois ci. Qu'il leur fait comprendre qu'ils sont payés et que si le travail n'était pas fait ils allaient être virés. Ils sont en intérim depuis une éternité, ils viennent là parce qu'ils n'ont pas trouvé mieux et qu'ils n'ont pas le choix et on leur explique ça dès le matin. Bonne journée les larbins.

C'est un des trucs qui m'a toujours semblé le plus intolérable, un truc qui m'empêche encore de dormir la nuit, qui me révolte : que le revenu dépende de son travail. La plupart des gens me disent que je suis un utopiste, un fainéant qui se cherche des excuses, mais cette pensée m'horripile. Comment est ce qu'on peut travailler correctement quand on sait que chaque erreur peut mener à la perte de son revenu ? Cela me dépasse. J'ai eu le luxe de pouvoir m'en protéger, mais acculé à ce truc, je ne parviens toujours pas à m'y faire. Je préfère vivre dans la difficulté que de vivre dans la peur.

Autre chose, aussi. Ces gens qui vous donnent des sourires mais ne vous considèrent que comme des machines. Cette froideur de l'injonction, l'implacable inhumanité de la domination économique. Comment peut on faire pour vivre avec ? Seulement quand on n'a pas le choix, j'imagine.

Un jour, je me suis levé un peu en retard, à cause de mes insomnies. Pas très en retard, juste assez pour rater mon bus. J'attendais ma correspondance sur une petite place du centre-ville. Je crois que c'est d'imaginer devoir m'excuser d'être en retard à ces raclures qui m'a bloqué. J'ai regardé mon bus passer devant moi, je n'arrivais pas à me lever. Comme dans l'autre travail, je me suis retrouvé paralysé. Quand j'ai pu me relever, j'ai pris le bus en face pour aller boire un café et j'ai écrit un e-mail de démission en chemin. L'agence d'intérim m'a appelé en catastrophe. Ces larbins attendaient des excuses et me grondaient comme un enfant, comme s'ils m'avaient pris la main dans le sac en train de faire quelque chose de mal, alors que mon angoisse venait de me sauver de la démence. Rupture de contrat ? Ce pilier de la civilisation ? Honte sur toi !

J'ai pris une voix minaudante et je leur ai dit que je comprenais bien la complexité de la situation et que c'était pour eux que ça m'embêtait le plus.

Comme j'étais de retour chez mes parents, j'y suis resté. C'était en février, nous sommes en juillet et je n'ai pas retravaillé depuis. Je vis à leurs crochets, je mange, je bois et je fume leur argent, en bon enfant indigne, en ultime parasite qui, selon la logique ultralibérale, n'a pas le droit de manger, boire et fumer, puisqu'il ne travaille pas. Je vais probablement faire les démarches pour demander les aides sociales (type RSA) pour ne pas être un poids pour mes parents. J'ai évoqué une reprise d'études, parce que ça me permettrait de ne pas travailler jusqu'à mes 30 ans. J'aime les études auxquelles je songe,

mais je n'y crois plus. Je ne crois plus en être capable. Je ne crois plus à grand chose, d'ailleurs. Régulièrement, j'ai envie de me tuer. Je cherche ce qui me retient et je m'y accroche.

Je ne travaille pas, mais ce n'est pas pour ça que je ne fais rien. Je m'informe, j'apprends des langues étrangères, j'essaye de voir mes amis souvent et d'avoir des relations sincères et honnêtes avec tout le monde, j'essaye de mieux comprendre le monde, de donner à qui je rencontre les clés qui m'ont servi à moi, j'enseigne le français sur skype, je m'occupe du jardin de mes parents, je milite ponctuellement, et j'ai toujours un prochain livre ou un prochain film en ligne de mire. Mais tout cela, ça ne compte pour rien. Tout ce que je fais, tout ce que je suis, au regard du dogme qui régit nos rapports sociaux (le capital, donc), c'est absolument insignifiant.

Ce monde est d'une violence inouïe. Cette violence, je ne comprends pas comment on peut la tolérer dans sa vie, comment on peut tolérer la violence d'une institution, d'un chef, d'une loi, d'un règlement. J'en suis incapable et cela me désespère. J'aimerais bien y arriver, mais dès que je m'y soumetts, tout en moi me dit de fuir, comme si j'étais un animal devant un prédateur. La plupart des psychologues et psychiatres rient (parfois littéralement) quand je dit ça. Je ne suis pris au sérieux par pratiquement personne.

Mais j'ai la trouille, tout le temps. Une trouille qui me transperce et qui me tétanise. Et j'aimerais bien qu'un jour, malgré ce monde de dingue, ça compte pour quelque chose quand on me traite de parasite.

J'ai la chance, le privilège, d'encre pouvoir me cacher de la violence du capital. J'ai l'impression que pour beaucoup de monde, cela rend mon désespoir moins valide. Cette pensée m'attriste beaucoup.

Je ne rapporte d'argent à personne, mais j'ai l'outrecuidance de penser que je fais du bien aux gens que je rencontre. Ca devrait, ça doit être assez pour avoir un toit sous sa tête et de manger à sa faim. Promis, j'abuserai pas sur le caviar.

Je voudrais plutôt parler de ma mère qui, en 2008, s'est retrouvée au chômage

Dépression

Pour vous parler de mon expérience, je fais des vacances en centre de loisirs à la mairie en tant qu'animatrice... et mon Master 2, mon mémoire de fin d'études, la gestion de mon studio, la santé. Je connais les fins de mois difficiles et le danger du découvert, mais je connais aussi la solitude lorsque j'essaie de m'éloigner des gens parce que je ne veux pas être entraînée dans des dépenses abusives pour les sorties.

Mais pour ce qui concerne la loi du travail, je voudrais plutôt parler de ma mère qui, en 2008, s'est retrouvée au chômage. Son employeur a justifié son renvoi en parlant de licenciement économique. Il a fallu deux ans de bataille judiciaire, pour que le tribunal reconnaisse qu'il s'agissait d'un licenciement abusif. Son entreprise n'était pas du tout victime de la crise financière et, ironie du sort, elle avait augmenté son chiffre d'affaire à ce moment là. Le problème c'est qu'à la maison, nous nous sommes endettés, on s'est privés de beaucoup de choses du jour au lendemain. Gagner le procès a été une belle revanche mais la suite était à prévoir.

Voir maman trainer à la maison regarder Hercule Poirot, Miss Marple, Rosmary et je ne sais plus trop quoi en pyjama et manger des noix toute la journée en prétextant que c'était très bon pour la santé, c'était assez insupportable ; elle incarnait tous les clichés de la dépression post-licenciement. Mais je n'avais que 15ans, c'est l'année où j'ai compris que nos parents n'étaient pas des super héros sans faille. J'ai aussi vite compris que le chômage faisait partie de notre quotidien. Elle n'a jamais retrouvé de stabilité d'emploi depuis mais elle est courageuse. J'ai envie de réussir mes études pour lui prouver qu'elle n'aura pas fait tout ça pour rien.

Si je ne vauX pas mieux que cela alors achevez-moi.

Précarité

Si je ne vauX pas mieux que cela alors achevez-moi.

Monsieur Hollande, Mr Valls, hommes et femmes politiques depuis 30 ANS, en France et en Europe, Hommes et femmes managers et formateurs d'élites, aux journalistes contactés,

Il y a deux mois en plein désarroi, j'ai écrit à « on vaut mieux que cela » mon désarroi, ma colère ma souffrance ma fatigue mon dégoût . je croyais encore peut-être que témoigner auprès des miens ceux que l'on veut déclasser et qui veulent simplement rester dignes, servirait à tous. Me servirait aussi à moi. J'ai griffonné VITE FAIT ' avant de disparaître tout à fait'.

Comme je griffonne celui là. Oui pardonnez moi Nathacha Polony de ne pas rentrer dans le cadre ENS. Pardonnez moi Mélenchon de demander l'exemplarité à gauche. Et tous les autres pardonnez moi de ne pas être exactement comme il faut. Parce que la bêtise paye plus ou le misérabilisme est le prix à payer perdre sa dignité pour être écoutée peut-être ?

Parce qu'il faut être Schopenhauer Camus ou rien ?

Comme je vous ai écrit à tous. Pas en jouant sur le misérabilisme qui vous rend peut être à ce moment là un peu plus 'ouvert' à la réalité de la vie des autres. Comme je voulais juste témoigner d'un parcours tellement incroyable humainement mais sans ambition de pouvoir. Pourtant Docteur en éco, juriste et 20 ans d'expériences. Mais pas le bon tempo et surtout pas les réseaux.

Comme j'ai écrit à 2000 ou 3000 personnes. pour trouver un emploi ou créer une activité. Comme j'ai essayé de contacter les quelques personnes que j'avais aidées parfois dans le travail et qui me semblaient intègres. Lisez 'avant de disparaître' sur on vaut mieux que cela cela m'évitera de vous souler encore une fois sur mon parcours et mon désespoir absolu. Si ceux qui comme moi ont survécu à tout, jouer le jeu autant que possible sans se renier ni dériver si pour eux seule la désintégration dans un système qui ne supporte que les esclaves , les clones ou les vassaux ou l'exclusion sociale mortelle est l'issue quel monde voulez vous ? Je suis suspectée de tout simplement parce que je n'ai pas de réseaux. Je n'ai pas voulu faire allégeance à aucun de ces systèmes . Je voulais croire en la reconnaissance juste du travail accompli, de la personne que je suis.

Les prolétaires doivent toujours faire allégeance ce toujours prouvé encore et

encore faire leur preuves sans cesse alors qu'ill suffit de voir l'état du pays, des entreprises

Aujourd'hui je lis chaque jour les lettres plus terrifiantes pour eux, pour cette société et ce qu'elle en m'angoissant en me bouffant un peu plus chaque jour de l'intérieur car je n'ai plus rien plus de filet plus d'économies plus de perspectives que le saut dans le vide car je n'en peux plus. Que chaque jour je suis un peu accablée , éloignée de ce que ma vie et celles des autres devraient être parce que vous là haut dans votre Olympe bien nés vous avez perdu tout sens commun et moral. Vous me donnez envie de vomir. Aujourd'hui avec votre 49/3 vous venez de tuer encore un peu plus des millions de personnes que vous ne connaissez pas et qui ne rentrent pas votre réseau et votre cadre. Les seniors qu'on va virer à tour de bras, les femmes qui ne voudront pas être gentilles, les hommes seront soumis à une pression de plus en plus féroce si cela est encore possible. Non vous me donnez la nausée. A 55 ans et après tant d'efforts et presque 4 ans de chômage, une carrière en dents de scie il me reste 20 ans pour toucher peut être quelques centaines d'euros. Je vais être SDF bientôt. De votre faute !

Parce que vous n'auriez jamais aucun d'entre vous sauf de rares exceptions si elles ne se sont pas corrompues aurait tenu dans une seule de nos vies. Nous voulons nous aussi choisir nos destinées. Travailler là où nous le voulons, avec joie entrain et vivre d'un travail que nous aimons. Vous jugez misérables nos vies qui ne tournent pas autour du pouvoir car vous nous jugez misérables mais vous êtes misérables. Moralement, humainement, intellectuellement. Vous avez trahi la fonction qui était la vôtre pour vos intérêts de petit bourgeois. Vous avez confisqué la République, la Justice, le Travail, comme vous voulez confisquer ce qui nous reste de dignité en accablant les travailleurs et en pulvérisant les chomeurs et les malheureux du RSA sans aucun scrupule quant à vos revenus.

Vous arrivez à nous convaincre et à vous convaincre que nous ne valons rien. Juste suivre les règles d'un monde du travail qui a perdu par votre faute toute humanité avec les pseudo concepts d'école de management dont on voit tous les jours les dégâts monstrueux.

J'ai 55 ans bientôt 56. Je n'ai plus rien à envisager d'autre après cette mort sociale qui dure sans une main tendue ou si peu, que la mort. Tout court. Vous avez signé l'arrêt de mort sociale de millions de personnes car pour vous le chômage connaît pas. Toujours un poste, un réseau, un ascenseur à médiocrité. J'ai la nausée de vous voir la nausée car j'ai peur.

Alors achevez moi car je ne supporte plus cette agonie ; Allez jusqu'au bout de votre logique et soyez courageux pour une fois. Publiez un décret ! On achève bien les chomeurs de plus de 50ANS ! et ne me parlez pas à moi de reconversion ! j'en ai fait 3 ! je cherche de l'aide pour être avocate ! Il me reste 15 ans à travailler et je ne veux pas finir dans la rue. ACHEVEZ MOI CAR J AI 55 ANS ET QUE JE NE VAUX PLUS RIEN.

Aujourd'hui, je suis donc au chômage

Conditions insupportables, Législation

Il y a peu encore, je faisais un travail que j'avais en horreur, à l'opposé de mon caractère profond. Cependant, je suis resté en poste 3 ans car... Et bien dans mon secteur d'activité, c'était dur de trouver un emploi et je me disais : au moins, ça paye mes factures et mon loyer.

Ce n'était pourtant pas faute d'essayer, effectuant de très (trop ?) nombreuses heures supplémentaires jamais rémunérées, avec des frais de déplacement jamais remboursés et, pire, obliger de passer mes congés maladie en jour de vacances car avec un salaire payé au SMIC me permettant à peine de vivre (finissant toutes mes fins de mois en négatif, sans jamais pouvoir espérer même une sortie au cinéma ou autre sans devoir me faire obligatoirement inviter ou même espérer partir retrouver ma famille habitant à 900 Km (pour les plus près) pendant les fêtes, je ne pouvais supporter le trou financier que constituaient les 3 jours de carences. Donc, pas le choix, avec l'accord de mon patron, j'utilisais mes jours de congé.

Seulement... Seulement fatalement, je ne pouvais continuer comme ça (j'étais en plein burnout) et un jour, j'ai pris le premier prétexte valable possible et suis rentré vivre avec ma famille.

Bien sûr, je suis passé par la case démission (donc aucune indemnité) et il m'a fallu presque 1 an et 6 mois pour éponger mes dettes auprès de ma famille.

Oui, parce que ce le SMIC, pour un célibataire sans aucune autre aide d'état, ce n'est pas un salaire suffisant pour vivre... Tout juste pour survivre, surtout dans les régions où la vie est chère (et où les prix à la consommation augmentent en moyenne de 30% pendant les périodes touristiques).

Et je pourrais parler aussi de mes jobs précédents. Au moins, avant, j'arrivais à vivre décemment avec un salaire qui, sans être mirobolant, restait un salaire honnête et suffisant. Aujourd'hui, avec le chômage galopant, Je prends ce que je peux... Payé le minimum... Quand je trouve...

Aujourd'hui, je suis donc au chômage depuis plus d'un an avec des indemnités en corrélation avec un ancien salaire de smicard.

Heureusement, j'ai pu retourner vivre chez ma mère, retraitée, bien heureuse de mon retour à cause de ses soucis de santé.

Cependant, je n'arrive toujours pas à retrouver un emploi dans ma branche.

J'ai bien fait une demande de formation pour changer de métier et aller vers une branche où les offres d'embauches sont importantes (et qui plus est un peu mieux rémunérées), mais... Les places pour ces formations sont rares et distribuées au compte-goutte...

Alors je suis sur liste d'attente, continuant de distribuer mon CV dès qu'une offre se présente, sans grand succès pour le moment.

Et puis maintenant ce projet de loi déjà qui suit une prorogation déjà, à mon sens, inacceptable de l'état d'urgence (et l'inscription de dispositions de façon illégale dans la constitution de certains de ses dispositifs), qui va, quand j'aurai retrouvé un travail, me rendre assurément la vie encore plus compliquée ?

Car il ne faut pas se leurrer : toutes mesures qui détruisent le code du travail, le faisant retourner presque au stade de ce qu'il était à la fin du 19^e siècle... Toutes ces mesures, les entreprises vont en user et en abuser comme elles l'ont toujours fait !

Il faut vraiment que tout le monde prenne conscience que notre vote est une vraie arme contre ces hommes et femmes politiques complètement déconnectés de la réalité de nos difficiles "vie des sans dents"... Seulement, ce n'est pas aux élections nationales (présidentielles, députés etc) qu'il faut se réveiller.

Pour les virer, il suffirait de commencer par voter pour des gens autrement plus investis et compétents dans le parti politique qui nous correspond... Oui, car déjà, si on les virait des partis politiques, ils seraient automatiquement écartés des grandes élections nationales puisque n'ayant plus aucune légitimité politique ni soutien financier de leur partis respectifs.

Mais bon, pour ça, il faudrait que la France se réveille... Enfin...

J'ai 20 ans quand je m'inscris pour la première fois à Pole emploi

Précarité

Depuis un petit moment, je lis les histoires de vie venant de toute la France ou d'ailleurs (et les DOM-TOM trop souvent ignorés et délaissés... exprimez-vous, vous aussi!!!). Depuis un petit moment, je me demande si moi aussi je devais me faire entendre et me voilà.

Oui, nous aussi chômeur-ses-s ou étudiant-e-s sommes nous aussi touchés par cette loi ou le seront. Pourquoi j'assimile les deux ? Parce que avant de d'aller à la fac j'ai aussi, pendant presque 10 ans cumulé les rendez-vous à Pole emploi, les concours ou les formations, les uns aussi inutiles que les autres.

J'ai jamais trop su ce que je voulais faire. J'étais une enfant trop sensible, trop émotive et même durant l'adolescence. Je changeais souvent d'idée de métiers comme chacun d'entre nous. L'enseignement, les animaux et l'environnement me plaisaient déjà mais lequel choisir ? Durant, la troisième et ensuite le lycée j'ai très mal vécu cette pression sur la réussite scolaire et l'orientation et surtout la pensée générale et insidieuse que si tu ne réussis pas tu ne vaux rien. Dans cette société, la réussite professionnelle est plus importante que l'accomplissement de soi.

J'ai 20 ans quand je m'inscris pour la première fois à Pole emploi après avoir échouée au bac. Si j'ai cet age pour le passer c'est que des ennuis de santé mon fait prendre du retard : TCA, les initiés comprendront. Si je rate mon bac c'est à dessein : je suis une élève travailleuse mais je travaille trop. Cette année-là, vers mars, je craque. Un ras-le-bol. Je veux rentrer dans le monde du travail, je ne suis pas faite pour les longues études. Puis de toute façon, je ne sais pas ce que je veux faire. J'ai le temps je me dis. A 20 ans on a toute la vie devant soi non ? Pourquoi devrai-je vite trouver une vocation à ma vie. A 20 ans on commence à peine à se connaître ! J'arrête d'aller en cours et je me pointe à Pôle emploi pensant tout bêtement (ah oui ça alors!) que c'est là où je trouverai un travail (oui et puis des licornes et des fées). Mon premier rendez-vous est une surprise. Déjà je ne rentre pas les cases selon lui, phrase que j'ai pas compris sur le coup, moi, jeune novice en la matière. Puis après avoir consulté mon CV plus que succinct (bah oui il y a pas grand-chose quand on sort du bac surtout en passant une bonne partie de son adolescence dans les hôpitaux...) voire vide, il remarqua : Je vois que vous aimez lire. Pourquoi ne pas proposer vos services aux librairies ? Et oui pourquoi pas ? Pleine d'espoir, je sors avec l'idée de passer dans toutes les librairies de la ville qui se limitent au nombre de deux dans la petite ville où j'habite alors. Mais je suis sure de moi... j'en rigole

maintenant. Je vais au bac en touriste en pensant que de toute façon je trouverais un job facilement après. Qu'elle naïveté alors !...

C'est ainsi que je suis rentrée dans l'ère « Vous n'avez pas d'expérience, je ne peux pas vous prendre ! ». il est vrai qu'il est très difficile de vendre des livres, il faut pas faire n'importe quoi avec ! Je déménage sur Bordeaux, la capitale de l'Aquitaine, en espérant encore que, plus de librairies = plus de chances de se faire embaucher ! Que nenni ! Toujours on me refoule au nom du sacro-saint expérience que je n'ai pas. Et personne ne va te donner une chance histoire que tu l'ai cette expérience. J'élargis mon domaine de recherche. Toujours rien. Lasse de cette recherche (car oui ! Les putain assistés en ont marre des fois de chercher dans le vide, de se faire refoulait avec plus ou moins de politesse, ou de ne pas recevoir de réponse aux C.V. et lettres de motivation envoyés... oui !les assistés ont un ego aussi...), je me suis remise en question et décide de passer le concours d'aide-soignante, dans le but de passer celui d'infirmière au bout de 3 ans d'activité. Encore raté plusieurs fois même... Faut dire que pour l'avoir j'ai parfois l'impression qu'il faut être déjà aide-soignante. Il faut avoir souvent avoir suivi une préparation au concours qui ne sont pas toutes gratuites, avoir fait des stages dans les hôpitaux... Le must : avoir travaillé en tant qu'ASH. Plusieurs fois cette question m'a été posé et je réponds à chaque fois que j'aimerais bien mais mon manque d'expérience m'en empêche... (FAUX mais faut bien se vendre hein ? Puisque c'est apparemment la clef pour rentrer dans l'école. Moi je veux juste être infirmière dans l'humanitaire ou dans les écoles... mais c'est surtout à ne pas dire !)

-Ah oui ? Vous avez bien chercher au moins ?

(Oui ducon! C'est un peu galère pour trouver du boulot en ce moment.)

- Il faut dire que je n'ai pas le permis ce qui limite le champ de mes recherches.

Pas réponse.

Car oui. Je n'ai pas le permis. Il faut dire qu'à l'époque utopique où je crois tout possible je pense mettre de l'argent de côté pour pouvoir me le payer. Mes parents veulent que leurs enfants se débrouille. C'est un choix. Que je ferai pas. Bref. Encore une fois le serpent se mord la queue : pas d'expérience pas de boulot, pas de boulot pas d'expérience, pas de boulot pas fric, pas de fric pas de permis, pas de permis pas de boulot non plus. Autre amère constatation de la vie réelle...

Une autre fois, un des jury me lancent après avoir entendu tout parcours dans le bénévolat :

-Mais faites assistante sociale ! (Quelle sottise alors ! je me suis trompée de concours d'entrée dis donc !!...)

J'ai eu aussi droit au jury qui t'annonce que les aides-soignantes qui rentrent dans l'école sont vouées à travailler avec des personnes âgées... et il ne faut surtout pas

répondre que tu es sûre que des aides-soignantes, il y en a dans tous les services, service que celle-ci choisit pour exercer son métier... et que toi tu ne veux surtout pas travailler avec les personnes âgées. Tu te connais tu n'y arrivera pas...

Au bout d'un moment et après plusieurs concours ratés, il faut se faire une raison. Je l'aurais jamais puis une rencontre avec une ancienne aide-soignante en reconversion professionnelle m'a aussi convaincu. Elle était dégoûtée de son métier : manque d'effectif, de temps... elle a claqué la porte d'un EHPAD après une remise à l'ordre : elle passait trop de temps avec les patients pendant l'heure du repas... question de rendement même pour la santé... Bref.

Je trouve pas de taf encore et toujours alors je refais du bénévolat pendant un temps. J'aime ces associations qui agissent dans du concret Je m'inscris dans une où j'apprends le secourisme, on fait des maraudes, des collectes de vêtements, on nettoie des plages. C'est la première fois que je me sens utile et vivante. Oui vivante car depuis quelques temps je me sens un peu usée par la vie. Je suis déjà abîmée par la réalité à 25 ans.

A la fin, un voyage humanitaire en Afrique était prévue mais faute d'argent je n'ai jamais pu y aller. C'est dommage.

Entre temps comme je n'ai pas vraiment de projet pro, mon conseiller (c'est une blague ce titre!?) me propose une formation à l'AFPA dont le thème était accompagnement d'un projet pro (autre blague...)

Je me retrouve dans un petit groupe avec des gens de tout âge et de tout horizon même une femme enceinte qui faisait de l'humanitaire avant sa grossesse et avait même le diplôme qui allait avec or il se trouve que vie de famille n'est pas compatible avec l'humanitaire. Je sais pas pourquoi je crois (à tort) que cette formation me permettrait de connaître ma voie. J'ai vite désenchanté : on m'a appris à faire une lettre de motivation et un C.V., chose que je savais faire. La formatrice est gentille mais très absente. Nous pouvons nous retrouver seuls pendant longtemps : elle nous laisse devant des ordis pour trouver enfin le métier de nos rêves. Consultons l'oracle pour nous guider afin de trouver un avenir plus radieux. Un pc. Il y a rien de mieux pour établir un projet professionnel qui tienne la route. Il apprend à de connaître pour t'orienter vers un métier qui conviendrait.. Je me suis mise à corriger les lettres de motivation des autres et à surtout m'ennuyer. Puis j'abandonne. Je trouve ça creux, sans intérêt, pire bidon.

Je passe sur une petite descente aux enfers non pas comme Orphée pour retrouver ma moitié. J'y suis allée un peu aussi parce que je l'ai perdu. Drogues, problème d'argent qui va avec, pas de projet donc de but... Bref. Je fais des trucs dont je suis pas fière. Un jour, je me suis réveillée, j'ai (durement) décroché. Quelqu'un (oui quelqu'un pas un conseiller pole emploi ou la mission locale...) me parle du DEAU (l'équivalent du bac), je me suis aussi rendue compte que sans ce sésame, je n'arriverai à rien. Je déménage pour me couper du milieu nocif où j'étais et je m'inscris aux cours. Je le décroche haut la main

avec mention et m'inscris en histoire de l'art. Je me mets de nouveau la pression. Un échec. Je tiens deux mois et me conforte dans l'idée que la fac s'est pas pour moi. De nouveau à Pôle emploi, je fais une formation accueil-secretariat dans une entreprise fictive donc bidon. On est censé être une entreprise de vente d'articles (fictifs) de bureau qui prends les commandes d'autres entreprise qui elles vendaient d'autres biens. Trop intéressant ! Je m'ennuie à mourir, taper des lettres, répondre au téléphone faire des photocopie en tant d'exemplaires A4 ou A3, prendre des notes pendant les réunions. Ça, c'était quand il y avait quelque chose à faire. Six mois à glandouiller mais bon c'était payé. Cependant, la formation est la plus professionnelle que j'ai faite jusqu'à maintenant et elle m'apprend à me servir des logiciels qui sont nécessaire dans le secrétariat. L'accueil des gens n'est pas fictive comme les appels téléphoniques. Je suis écoeurée par contre par la patronne (fictive), elle se prend pour ce qu'elle n'est pas et manque cruellement d'humanité. Un jour, après avoir viré la femme de ménage qui n'était pas venue un soir suite à des problèmes personnels et j'avais eu en larmes au téléphone, je me dis que je pourrais pas rester muette devant cette injustice...

Durant ce temps édifiant, je pense à retenter ma chance à la fac. Une autre filière. L'autre devait pas me convenir. J'y réfléchis. Je finis la formation, la valide et je vais me rendre compte qu'elle n'a servi à rien (ou qu'elle ne m'a servi à rien). Je déménage encore. C'est une de mes caractéristiques : j'aime bouger. Je me lasse vite. Je postule à des offres d'emploi en tant qu' « agent d'accueil ». Pas de réponse. La formation était peut-être elle aussi fictive ?.. Pas grave. Pour passer le temps, je fais du bénévolat. Je m'inscris à France bénévolat et j'ai une idée tiens : enseigner le français aux migrants. On me conseille d'aller voir une association : le GREF. Avec le recul, je me rends compte que c'était le meilleure conseil que j'ai reçu jusqu'à alors. Pendant quatre mois, j'enseigne le français à des gens de tout horizon. C'est pour moi une révélation. J'enseigne à un groupe de débutant de 10 personnes.

Je rencontre une autre bénévole qui est en master FLE. Tiens, c'est quoi ? Français Langue étrangère. Elle veut partir au Canada et y enseigner le français. Elle m'apprend son parcours. J'arrête le bénévolat et m'inscris en licence d'anglais. C'est une langue que j'aime je l'ai appris seul. Entre temps, j'apprends que je suis enceinte. J'ai de longs de doutes quant à cette grossesse d'autant plus que je ne suis plus avec le père. Je décide de garder l'enfant et ma place à la fac. Je mets du temps avant de capter que les deux sont incompatibles. Déjà plus ventre s'arrondit moins ma tête fonctionne et je suis épuisée. La fac est aussi un choc en terme de travail mais aussi la différence d'âge avec les autres. Je me sens très seule. Puis, je doute quant à mon rôle de mère, je me pose plein de questions. Je change d'appartement. Le mien Je m'obstine puis en mars, j'arrête complètement, de toute façon je dois rester allongée.

En avril, ma fille née. C'est un choc. Je prends conscience de plein de chose. Je vais me battre. Pour elle. Elle le mérite. Ce petit être n'a pas demander à venir. Elle mérite un monde meilleur...

Je me réinscris à la fac. Repaye les 190 euro (car oui c'est pas gratuit pour moi et j'ai pas les bourses.). Ma fille ira à la crèche j'ai réussi à avoir une place pour elle. Un gros coup de chance. Je fais aussi un prêt au crédit municipal pour pouvoir passer le permis de presque 2000 euro que je vais payer à coup de 40 euro par mois et ce pendant plus trois ans. C'est rien 40 euro mais pour moi c'est beaucoup.

Aujourd'hui, à trente ans, j'ai réussi mon année et je passe en L2 et le permis est en bonne route. Je vais passer l'été à faire du woofing avec ma fille. J'ai monté la première marche des quatre qui me reste à grimper. Je veux toujours être prof de français. Ma fille est ma source intarissable d'énergie.

Je connais aussi chaque jour la galère des mamans (ou papa) solos... je me suis rendue compte que dans la réalité les parents seuls avec leur enfant ne sont pas vraiment considérés comme une vraie famille... Je le vois dans ma bataille pour le logement. On en rien à foutre que je puisse pas me chauffer et faire profiter à ma fille d'une soirée agréable en plein hiver, on en a rien à foutre que j'arrive le plus tard chez moi possible et je repars le lendemain le plus tôt possible car je passe les soirées d'hiver dans les centres commerciaux pour avoir chaud, on en rien à foutre que ton logement est plein de moisie dégueulasse qui cours sur le carrelage et remonte sur le mur, on en rien à foutre quand tu pleures au services logement et j'en passe.... et même des associations de famille n'en ont rien à faire... On me balade de services en services... mairie, préfectures, re- mairie... coup de téléphone vains...

Dernièrement, j'ai fait un dossier DALO car voilà plus de 3 ans que j'attends un logement social. Ce type dossier peut être établi quand les bailleurs sociaux n'ont fait aucune proposition, la préfecture s'engage à présenter un logement dans les six mois. On m'a fait vite comprendre que j'avais un toit sur la tête donc que je devais fermer ma gueule...

En fait, je me rends compte que c'est toute seule que je me vais m'en sortir et c'est toute seule que j'ai trouvé une voie qui me correspondait.

Je rends compte enfin surtout que tout n'est que mensonge. Mensonge de l'école qui fait croire à une égalité des chance, mensonge dans les textes de loi, mensonges des sois-disant réformes mensonges des politiciens... d'ailleurs parlons-en : avant de saigner le peuple si on limitait les notes de frais, le cumul des mandats, les paies à vie... Payer et obéir c'est tout ce que le peuple à le droit de faire... et plus on paye moins il y a d'argent dans les caisses. Incohérent, non ?

Je me rends compte que tout est fait pour que tu restes un assisté... que personne ne t'aide et d'autant plus quand ton parcours est atypique.

Je n'ai pas vraiment foi en l'humanité... Je finirai pas avec une note d'espoir pour cette foutue planète. L'homme est un nuisible pour l'environnement, puis un monde meilleur est une utopie. J'ai cru en un renouveau avec les soulèvements ces derniers, j'ai

sauté de joie quand j'ai vu les vitrines des banques éclatées... Je souriais quand les gens en parlaient : oh mon Dieu ! Nantes est saccagée... Ah ouais ? Pire que pendant les bombardements de la seconde guerre mondiale ? Ouvrez grand les yeux : ce sont des supports de pubs, des banques, des grandes multinationales qui vont pas être ruinée à cause d'une vitrine. Vous en avez pas marre de bouffer de la pub à longueur de temps ! Vous en avez pas marre de ses boites qui profite de la misère humaine ? Vous en avez pas marre d'être des esclaves de ce système ?

Moi j'en ai marre !

Mais le peuple aime être asservi à ce que je vois : les manifs se raréfient, les participations à nuit debout aussi... Après tout, c'est bientôt les vacances, puis il y a l'euro (du pain et des jeux disaient les romains.)... faut surtout pas manquer ça.... Mais c'est les SOLDES !!!! Tu as le nouvel Iphone ? La dernière voitures, l'écran plat pour mieux voir un film... La technologie nous a asservi aussi... et les politiciens le savent bien.

Quant à eux, ils m'insupportent, ils nous manipulent et on se laisse faire... Tous autant qu'il sont et d'autant plus ceux qui se servent des problèmes du moment pour préparer les présidentielles.. Droite, Gauche, Front de Gauche... tous les mêmes !!! Je ne crois plus en se système.

Je vais me battre pour ma fille malgré les embûches quotidiennes . Continuer la fac, me barrer de ce pays... voyager comme je pourrais le faire avec mon métier, comme j'ai toujours voulu. Puis quand j'en aurais marre, je prendrai un terrain quelque part et y planterai ma yourte et vivrai en auto suffisante. Je veux enseigner à ma fille que pour atteindre le bonheur il faut d'abord apprendre à se connaître et cela demande du temps, je veux apprendre à ma fille que les échecs nous endurecissent, je veux apprendre à ma fille que la nature fait partie de nous et qu'il faut pas s'en éloigner au risque de se perdre. Que le bonheur et la réussite s'est de faire ce qu'il nous plaît sans se soucier du regard de l'autre et qu'il est dans peu de chose, parce qu'elle vaut mieux que ça. On vaut tous mieux que ça...

On vaut mieux que :

Conditions insupportables, Discriminations, Rapports sociaux

On vaut mieux que :

- mettre 20 jours à faire comprendre à un particulier employeur qu'il nous faut une attestation employeur pour pouvoir être indemnisé par Pôle Emploi, que ça urge, que non, le bulletin de salaire ne suffit pas, que c'est à elle de faire la démarche sur internet parce que nous, on est le salarié, on peut pas se déclarer nous-même, et du coup, être à deux doigts de ne pas avoir de revenus le mois qui arrive... Et que non, ce n'est pas une nouveauté qu'employer des gens à son domicile implique des responsabilités.... Et devoir menacer en citant des articles des lois pour obtenir un document auquel on a droit...

- devoir faire des sacrifices (renoncer à renouveler des vêtements/chaussures qui en auraient besoin, ne pas acheter de légumes, de viande, de mouchoirs en papier certains mois, ne pas pouvoir payer le déplacement pour assister à un événement familial ou voir des amis renoncer à des frais médicaux) pour pouvoir exercer le métier qui nous plaît et que du coup on travaille à temps partiel (mon cas) ou qu'on ne trouve pas ou difficilement du boulot (mon conjoint)

- devoir entendre que son métier n'est "pas un vrai métier"...

- être oublié du jour au lendemain par une agence d'intérim parce qu'une fois, une seule fois, on a du rester chez nous car on avait tellement mal au dos qu'on ne pouvait pas sortir...

- plonger dans une profonde dépression à force d'être humilié par son chef

- faire un burn out pendant ses études car à force de travailler de 8h à minuit/1h tous les jours pour lire et apprendre tout ce qu'il faut et rendre tous les devoirs qu'il y a à rendre, on craque. Et toucher 450€ de bourse en contrepartie....

- se faire traiter de feignasse ou se faire regarder de haut parce qu'on est pas super chaud à l'idée d'aller faire des ménages ou du repassage alors qu'on a un métier et qu'on peut l'exercer, même si c'est à temps partiel

- devoir sûrement bientôt se résoudre à faire des ménages et des repassages, pour pouvoir vivre correctement

- se faire envoyer péter parce qu'on a ni diplôme ni (assez) d'expérience pour faire de la logistique/manutention/palettisation/travail d'usine alors que remplir des cartons ou des palettes, franchement, pas besoin d'un diplôme ou de l'avoir fait 15 ans pour savoir le faire...

-bosser en interim plusieurs mois de suite mais avec des contrats à la semaine, donc aucune sécurité, aucune certitude, même pas la sérénité de se dire "au moins, pendant 3 mois, je suis tranquille"

- devoir refuser des boulots car le trajet te coûte trop cher par rapport à ce que tu gagnes, et te faire engueuler par Pôle Emploi qui ne comprend pas qu'en refusant ce contrat, tu touches 50€ de plus d'indemnisation que de salaire, et que ces 50€, t'en as vraiment besoin !

- avoir droit à une prime pour l'emploi car on a suffisamment travaillé l'année, mais ne pas la toucher car on a eu droit à trop de RSA sur l'année car on a pas assez travaillé pour pouvoir en vivre... menfin, au moins maintenant la prime pour l'emploi n'existe plus, alors comme ça on est tranquilles !

- s'entendre dire qu'on "fait branleur" car on a un bouc (je parle de la pilosité faciale hein :p), qu'on porte des baggy's et des t-shirts de groupe de métal et que "ça le fait pas pour les clients". Sauf qu'on parle d'un jardinier. Pas d'un vendeur chez Hugo Boss.

Ça fait 7 ans que tu n'as pas de boulot, et qu'on t'a toujours traité comme une merde

Culpabilisation, Dévalorisation, Précarité, Rapports sociaux

« L'or pur durcit les cœurs les plus tendres »

Il arrive un moment où tu finis par faire le point dans ta vie ...

Et tu finis par vomir par écrit tes sentiments.

Ça fait 7 ans que tu n'as pas de boulot, et qu'on t'a toujours traité comme une merde, un punchingball, un moins que rien, un chiffre, une statistique, un dossier noyé dans la masse... (rajoutez la mention si besoin... mais ne vous forcez pas :p)

Au fur et à mesure du temps, tu te renfermes sur toi, tu ne vois plus personne, et tu finis par ne plus faire confiance à aucune institution. La CAF te chasse, te laisse sur le carreau et en profite pour te demander de rembourser une somme astronomique. Le pôle emploi te relance en permanence pour bien te rappeler que tu n'es qu'un parasite, et les médias reprennent en cœur cette horrible chanson dans laquelle tu pourrais presque entendre « sale merde » à la place de « chômeur/demandeur d'emploi ».

La dépression, les appels à l'aide, les crises, les pleures qui finissent par ne plus sortir, les idées noires, et les tentatives de suicide ce succèdent.

Et tu auras beau faire « les efforts » que « tu DOIS à la société »... on te ramènera toujours à ta place de déchet... Ton entourage, qui au départ te soutenait, finit par ne plus y croire non plus, tout le monde trouve ça normal après tout.

Et que somme nous, si non une histoire de plus dans un fait divers...

J'aime à me raccrocher aux petits espoirs que la vie me laisse, des fois ... comme vous en somme.

Ma vie se résume aujourd'hui à me demander si je suis utile aux yeux de la poignée de personnes qui me côtoie encore, tout en essayant de m'en convaincre à travers la seule chose que je crois savoir faire, c'est-à-dire la réparation et la maintenance informatique.

Je sors en moyenne entre deux à trois fois par mois. Les gens en général, ont fini par me faire peur, je vis telle une sangsue au crochet de ma compagne, je n'ai plus le droit à aucune aide, reclus entre quatre murs, mon existence pourrait se comparer littéralement

à celle d'un poisson rouge.

La façon dont l'humain vit aujourd'hui ne me convient vraiment pas, consommer pour consommer, en vouloir toujours plus que le voisin, ne jamais être satisfait de ce que l'on a, avoir sans cesse des rapports de forces, voir toujours les mêmes profiter du système et en accuser ceux qui paient pour leurs méfaits... Le monde comme une pompe à frics, draine nos vies pour le profit de quelques personnes avides.

Ainsi, glissons-nous doucement dans la folie, en haïssant le monde... et vomissons notre peine !

Et le mieux dans tout ça, c'est que c'est légal, encouragé et financé. Mettre des gardiens de la paix entre eux et nous ne les dérangent pas, ça permet de détourner, voir faire taire les revendications, et aucun pays dit démocratique ne vient dire quoi que ce soit.

Faire taire le grondement du peuple en usant de la force... de la répression comme ils disent ! C'est ça la démocratie ? s'accaparer toutes les richesses, magouiller et manipuler l'opinion publique pour garder le trône... Une drôle de politique et à l'œuvre et elle est sensée nous guider vers un avenir meilleur ?

Ils jouent avec nous, selon leurs règles, règle qu'ils peuvent modifier à volonté, contrôlent la masse par le biais des médias avec lesquels ils ont appris à vivre en osmose pour déclencher les réactions qu'ils veulent, quand ils le souhaitent, créant des polémiques qui leur permettront de faire passer en douce toutes leurs malfaisances et assassiner la loi ! Tout ça pour ramasser telle les pourritures qu'ils sont, cet argent qui a contaminé le monde de leurs idées odieuses.

Je vide mon sac et je crache à la gueule de ces êtres bienpensants, qui nous jugent du haut de leurs montagnes de pognon ! Nous ne sommes peut-être que de la merde, mais chaque jour, quand vous nous marchez dessus, une grande partie de la population n'oublie pas que notre monde tourne, par-ce-que nous le voulons bien et que la peur que vous avez enchaîné dans nos entrailles a du mal à céder ! Mais un jour viendras, je l'espère, ou cette peur n'enchaînera plus que les idées malfaisantes qui habitent vos cerveaux malades.

Merci à vous qui faites plus, que ce que je n'aurais espéré de la part des institutions .

Mon expérience avec le chômage et Pole Emploi depuis 2007

Dévalorisation, Humiliation, Législation, Rapports sociaux

Mon expérience avec le chômage et Pole Emploi depuis 2007 :

- Je suis une femme de 55 ans, diplômée de l'enseignement supérieur, avec 30 ans d'expérience professionnelle dans diverses fonctions dont Assistante de Direction. Je suis qualifiée.

- En 2007, après une mise au placard par le nouvel acquéreur de l'entreprise pour laquelle je travaillais, je me suis fait licencier.

- J'ai trouvé du travail en intérim, difficilement, mais du travail tout de même. Pour cela il a fallu que je rogne sur mes prétentions salariales.

- Pour des raisons personnelles j'ai changé de région. Je suis partie vivre dans le sud. L'ANPE était devenue POLE EMPLOI. On m'a d'abord signifié que je devais revoir mes prétentions salariales, que la règle était plutôt le SMIC. Selon les périodes j'ai travaillé à temps partiel, toujours au SMIC, mais depuis un an, c'est chômage total.

- Les seuls jobs que l'on m'a proposés sont presque toujours encadrés par un contrat aidé, 20 heures hebdo payés au SMIC, ce qui ne fait pas lourd pour vivre, mais le plus insupportable est sûrement lorsque l'on m'envoie des propositions pour faire de la vente auprès de particuliers en auto entrepreneuriat bien entendu (vente de lingerie par exemple), ou que la conseillère me voit absolument à mon compte, pourquoi ne pas reprendre un petit snack par exemple.... Elle ne me dit pas avec quel argent bien sûr.

- En 5 années d'inscription dans le sud, j'ai changé 5 fois de conseillère.

Lorsque mon indemnisation a pris fin, on m'a même supprimé les entretiens mensuels. J'ai dû ruer dans les brancards pour obtenir difficilement un rendez-vous qui a abouti sur l'attribution d'un accompagnement renforcé. On m'a alors dédié des soi-disant « super » conseillères censées m'apporter toute leur aide. Je crois que ce sont les personnels les plus incompetents qu'il m'a été donné de rencontrer là-bas. Beaucoup de vent brassé pour pas grand résultat, des réunions, des rendez-vous qui ne servent à rien, des espoirs déçus, comme par exemple me faire miroiter une formation en webdesign, pour finalement me dire que cela fait partie des matières exclues de l'aide individuelle à la formation. L'une de ces super conseillères avait pour habitude de me convoquer à un rendez-vous et de me faire attendre minimum une heure dans le hall, quand elle n'oubliait pas carrément que nous avions rendez-vous. Une fois que je me plaignais à l'accueil, l'hôtesse me rétorqua que c'était normal, que c'était comme chez le médecin. On attend...

Mais le pire c'est que le jour où elle m'a annoncé que le Webdesign faisait partie des matières non prises en charge par l'aide à la formation, pendant mon heure d'attente dans le hall, j'avais eu tout le loisir de lire les infos qui défilaient sur les écrans et on pouvait y lire que l'informatique était le secteur qui avait le plus recruté en 2015 et qu'on s'attendait encore à un pourcentage significatif d'embauches dans ce secteur...

- Que dire des réunions collectives organisées par ces super conseillères, dans lesquelles on se retrouve avec des publics qui n'ont rien à voir avec votre profil et dans lesquelles on vous dit qu'il y a le marché visible (celui des offres Pole Emploi et des journaux) et le marché caché (celui de notre propre réseau).

Et de vous dire qu'il ne faut pas trop compter sur le marché visible, que seul le marché caché peut vous aider à trouver un job. On vous balade quand même vers un cabinet privé de recrutement / formation ou encore un soi-disant spécialiste de l'emploi commence à vous donner le ton de l'aide qu'il va bien pouvoir vous fournir en ne notant même pas dans son agenda les jours et heures de vos rendez-vous individuels et vous fait déplacer pour finalement vous dire qu'il vous a envoyé un mail pour annuler le rendez-vous (ce qui bien entendu est faux, vous n'avez pas eu de mail). Ce monsieur-là, sa seule préoccupation le jour de la première réunion collective, ça a été de nous faire à tous signer la convention qui allait lui assurer une bonne subvention de l'Etat pour l'accompagnement de chômeurs à la ramasse comme moi.

- Je pourrais aussi vous parler d'une réunion organisée par Pole Emploi et pour laquelle j'ai reçu, sms, mail, courrier dans mon espace personnel... ils voulaient absolument que j'y vienne à cette réunion. On voulait m'aider apparemment en m'offrant une belle opportunité de reprendre des études supérieures dans le cadre d'une formation continue. Cette réunion en fait était un moyen pour les établissements universitaires et de formation continue de la ville de remplir leur carnet de postulants juste avant la dotation des subventions de l'Etat. Plus il y a d'inscrits sur la liste des personnes intéressées, plus les subventions sont élevées.

C'était puant et indigne. Quand j'ai compris pourquoi j'étais là, j'ai demandé à quitter la réunion et une conseillère m'a demandé de rester pour « respecter les personnes qui animaient la réunion ». Les formations proposées n'avaient rien à voir avec mon profil.

- La dernière en date, c'est ce sms reçu dans lequel on me donnait l'ordre de me « présenter à 9h précises » dans une antenne POLE EMPLOI située à l'autre bout de la ville, pour un « recrutement au CHU ». Aucune précision sur les postes à pourvoir ni sur les conditions de recrutement.

Et les 9h précises requises pour moi, ne l'étaient bien entendu pas pour les trois personnes de POLE EMPLOI qui ont animé cette réunion et nous ont fait attendre qu'elle veuille bien se donner la peine de venir nous chercher. Réunion totalement inutile puisque de toute façon il fallait postuler ensuite directement auprès de l'employeur. Une perte de

temps, lors de laquelle il a fallu écouter une jeune femme (qui s'écoutait elle-même beaucoup parler), prendre tout son temps pour en venir au fait, et pour finalement nous dire en fin de réunion donc au bout d'une heure qu'il y avait un prérequis indispensable, être à jour de ses vaccinations pour pouvoir postuler. Quand nous lui avons fait remarquer qu'elle aurait pu commencer par-là, elle a rétorqué mauvaise, que le plus important était de nous donner l'information sur le CAE / CUI, oui, parce que bien sûr il s'agissait encore de postes à pouvoir dans le cadre de ces contrats aidés, en temps partiel, à durée déterminée et payé au SMIC.

Une personne présente a demandé si l'employeur se chargeait de former les personnels, mais bien sûr la réponse était non. J'ai fait remarquer qu'en contrepartie des aides versées par l'Etat, le CHU pourrait au moins former les personnels qu'il recrute, mais cela n'a pas plu à l'animatrice.

Non parce qu'il faut être docile et se la fermer et accepter sagement qu'on nous réduise à l'état d'esclave et en plus être reconnaissant.

Ce que tout cela m'inspire est que le chômage n'est pas un drame pour tout le monde. C'est même un sacré business. Toutes ces personnes qui font des réunions qui ne servent à rien et qui osent même le cynisme de vouloir qu'on fasse semblant de croire qu'elles nous sont utiles, sont juste là pour justifier leur salaire et leur job. Que ce soit les employés POLE EMPLOI, les formateurs, les responsables de la formation continue à la fac, tous ces gens-là qui profitent de la précarité et de la misère humaine des demandeurs d'emploi. Ils nous réduisent à l'état de manant en train de quémander un boulot, une formation, une écoute, une aide. Ils se prennent pour les gardiens du temple mais ne sont eux-mêmes que des pions, tout autant éjectables que nous-mêmes, mais ils n'en ont pas encore conscience. Mais non seulement ils sont inutiles mais en plus ils vous lessivent, vous ruinent par leur incompetence. Vous vous sentez encore plus moins que rien, incapable d'agir, inutile, inaudible, frustrée. Et quand je lis dans le hall des affiches sur le respect qu'on leur doit, ça me met encore plus en colère. Je me suis rarement sentie respectée dans mes relations avec POLE EMPLOI et ma recherche d'emploi. Humiliée, ça oui, mais pas respectée.

Je comprends aussi que l'on veut une masse de personnes flexibles, dociles, des personnes auxquelles on donne des miettes pour s'assurer qu'elles seront trop peureuses de perdre le peu qu'elles ont. On organise cette précarité qui nous rend vulnérables. Et gare à celui qui moufte. Je pense que tout cela est voulu. Comment continuer à se battre pour sa dignité quand à tous les niveaux on vous rabaisse, d'abord par le genre de job qu'on vous propose, ensuite par le salaire de misère et sans garantie dans le temps... Et que dire du contenu des offres, les exigences des employeurs rapportées aux salaires proposés ou aux conditions de travail... Humiliant la plupart du temps et en plus on vous demande d'être motivée pour ça. Il y a aussi la façon dont vos demandes d'emploi sont traitées. Les employeurs qui vous répondent même négativement sont rares. La règle

c'est plutôt pas de réponse du tout. Aucun respect de la personne qui postule. Il faut se faire humilier avec le sourire et la pêche. Et quand vous arrivez à avoir un entretien pour un job qui nécessite des qualifications mais qu'il est encadré par un CAE, donc CDD de 20h hebdo, non renouvelable, payé au SMIC, comme cela m'est déjà arrivé, et que la femme qui vous reçoit ose vous demander quelles sont vos motivations pour le poste, mais là, vous avez envie de lui sauter à la gueule.

Quant au monde du travail, je pense qu'il a beaucoup évolué depuis les années 90. Je ne sais pas comment ils sont arrivés à dresser les salariés les uns contre les autres comme c'est le cas aujourd'hui, faire que dans une entreprise, on est toujours en concurrence avec ses collègues, qu'on ne peut compter sur l'aide de personne en cas de conflit avec la direction. J'ai principalement travaillé dans des petites entreprises, donc pas de syndicat, avec un passage d'une dizaine d'années dans le public. Quand je suis revenue dans le privé, je me suis pris une claque. Je ne me reconnaissais pas dans ce que l'on me demandait d'être. (Peut-être parce qu'on ne me demandait plus « d'être ») Je me suis aperçue que ma valeur dans l'entreprise ne dépendait plus de mes compétences mais de ma docilité. Aujourd'hui, quand un salarié ose ouvrir sa gueule, il est forcément catalogué caractériel. La classe ouvrière a disparu, la notion de travailleur-euse aussi. Cette conscience de classe a été gommée et les employés sont devenus des larbins, flexibles, dociles et silencieux. Il ne faut pas faire de vague et ne jamais rien exprimer de personnel. Les titres des postes à pourvoir ont des noms ronflants, vides de sens. J'ai l'impression qu'on endort les gens avec ces titres. Chacun se croit plus important que l'autre.

Avant il y avait des O.S. des O.Q. qui savaient qu'ils faisaient partie de la classe ouvrière, des agents de maîtrise ou des contremaîtres qui étaient identifiés comme faisant partie des cadres, maintenant il n'y a que des chefs de projet, des responsables de ceci ou des responsables de cela et dans le tertiaire c'est encore pire, ils ne sont souvent responsables que d'eux-mêmes. Y'a que le titre qui est ronflant, le salaire lui l'est moins, mais avec un titre ronflant on a l'impression d'être au-dessus du lot et on se croit faire partie des dirigeants on croit donc qu'on n'a pas grand-chose de commun avec son voisin de bureau, celui qui en bave autant que vous, mais fait comme si tout allait bien, parce qu'il faut être un « winner ».

Cette « loi du travail », c'est vraiment l'expression de tout ce que je viens d'écrire. Si on la laisse passer, nous ne serons plus des hommes et des femmes, travailleurs travailleuses, nous ne serons plus que des larbins.

62ans, au chômage !

Licenciement, Précarité

62ans, au chômage ! à 30 ans quand tu es soudeur on te demande de faire une formation de chaudronnier (licenciement économique) ok tu fais puis à 40 ans re licenciement éco re formation maintenance industriel ok tu fais ... puis encore licenciement toute les entreprises faisaient de benef ! là on te dit de bouger aller bosser à l'étranger , ok tu y vas (en Suisse) quelques années et de nouveau licenciement éco retour en France ! et on te dit formez vous ok tu te forme avec bilan de compétences super tu peux te former éducateur technique tu as 55 ans 2 enfants retour en "classe" pas très évident de tout gérer famille formation.... d'où divorce perte de maison suivent alors CDD sur CDD 1200 euros et finir à pôle emploi qui te dit à 61 ans de te former faites des efforts voyons...

Je participe à une campagne de recrutement

Législation, Rapports sociaux

Je participe à une campagne de recrutement nommée "session de recrutement par simulation". Le métier ? Téléprospecteur. Je suis convoqué à une réunion d'information à Boulogne-Billancourt dans les locaux du pôle emploi de la commune : sont présents et dirigent la réunion : une conseillère Pôle emploi de l'agence de Nanterre où se déroulent les candidats qui s'engagent ; une conseillère Pôle emploi de l'agence dans laquelle s'est déroulée la réunion, les membres de l'entreprise à l'origine du recrutement, à savoir : le RH et le chef opérationnel responsable du service des métiers recherchés ; en l'occurrence pour cette dernière, la responsable de la plateforme téléphonique, précisément des équipes de téléprospection. On nous explique la branche d'activité de l'entreprise, le métier et le nombre postes ouverts, la taille de l'entreprise, la politique clientèle, la politique interne des ressources humaines et les modalités de rémunération ; bref un contenu de réunion similaire à toutes les sessions de recrutement par simulation je suppose, le même schéma qu'une autre réunion pour laquelle j'avais aussi participé à Clichy sur seine, pour un métier de manutentionnaire. Comme toutes réunions de ce type de recrutement la conseillère pôle emploi de Nanterre chargée de mener la réunion précise les critères de fonctionnement d'une session de recrutement par simulation :

- Il faut être éligible : être demandeur d'emploi depuis plus d'un an et bénéficiaire du minima sociaux, soit RSA ou bien ASS et autres allocations équivalentes.

- Rencontrer des difficultés d'insertion, concrètement ne pas pouvoir retrouver un emploi par voie "classique pour des motifs divers et variés tels que du fait de son appartenance à une communauté -supposée ou non ; d'une trop longue période d'inactivité, d'une qualification insuffisante ; retrouver un emploi par voie dit "classique" signifie rechercher et candidater vs offres du marché du travail visible, missions d'intérim, CDI/CDD, fonction publique etc.

- Enfin, seuls les candidats qui auront réussis les exercices pourront être reçus par l'entreprise. L'entretien ne sera pas un entretien sur cv -ce qui serait revenir à un recrutement "classique"- mais un entretien de simulation dont les critères d'appréciation reposeront sur : le savoir-être du candidat (à ne pas confondre avec le savoir-faire qui relève du cv/des certificats), ce qu'il a retenu de la réunion d'information, et d'autres questions diverses tels que son intérêt pour le poste, projets futurs.

Je suis éligible, étant sans activité depuis 2007, bénéficiaire de l'ASS et je rencontre, en toute franchise, effectivement, des difficultés d'insertion... Les exercices de

présélections se déroulent à Nanterre au sein des locaux du pôle emploi. Je réussis les exercices -y compris les deux entretiens de simulation/jeux de rôles liées au métier/poste disponible dans l'entreprise à l'origine de la session de recrutement. Je suis donc convoqué pour être reçu par l'entreprise en question à Boulogne-Billancourt. Une PME d'environ 25 salariés spécialisée dans la sous-traitance pour le compte de grands groupes : une plateforme téléphonique de téléprospection qui sera le lieu de travail des candidats retenus. Les personnes qui me recevront seront les mêmes personnes qui étaient présentes lors de la réunion d'information ; soit : la RH et le chef opérationnel de la plateforme téléphonique. A cet effet, une autre réunion dédiée aux seuls candidats retenus est prévu par le pôle emploi de Nanterre pour la mise au point de ce qui a été retenue de l'entreprise, du poste, et comment va se dérouler l'entretien dans l'entreprise. Ainsi, il est recommandé de préparer son entretien à l'écrit, l'entreprise en question étant informé de la procédure à suivre pour un entretien sans cv.

Quelques jours plus tard, je me rends à l'entreprise comme tout les autres candidats au lieu, date et heure prévu pour moi ; les entretiens n'étant pas collectifs, mais individuels pour tous les candidats retenus. Je me met "sur mon 31" comme dirait l'autre... pantalon, chemise, cravate... pour donner le meilleur de moi-même et donner envie d'être recruté.

L'entretien de recrutement se déroule dans les faits ainsi :

- o D'ores et déjà j'arrive à l'heure sinon 10 mn à l'avance plus précisément -l'entreprise avait vivement précisé que compte tenu des postes et du déroulement des plannings, la ponctualité était de rigueur, et ce, à la minute près ; Je précise qu'il n'y a pas eu d'accueil il m'a fallu frapper à la porte d'un bureau à ma portée pour annoncer ma présence et mon rendez-vous auprès des personnes concernées.

- o La DRH est absente ; elle a reçu les candidats le matin et s'est absenté pour l'après-midi, je suis reçu par la responsable opérationnelle. Je pourrai préciser que je suis resté seul dans son bureau 10 mn debout, sans avoir été invité à m'asseoir, mais encore, sur quelle siège précisément ?

- o D'emblée, dès son retour et lorsque nous nous installons, elle me demande depuis combien de temps je n'ai pas travaillé sans même me laisser la possibilité d'exposer mon intérêt pour l'entreprise et le poste, exposé à préparer à l'avance recommandé par le pôle emploi. Ce n'était pas prévu, et cela ne rentre pas dans les modalités de ce type de session de recrutement (cf. explication ci-dessus au premier paragraphe) ; je réponds tout de même sereinement et avec sincérité sans penser une seule seconde que ce point de détail sera un motif de refus de recrutement par la suite. Une autre question : pourquoi je suis resté si longtemps sans travail ? (là j'avoue qu'il y a frustration intérieur) je conserve ma sérénité en faisant part de mes opinions des raisons pour lesquelles je n'ai pas trouvé de travail depuis tout ce temps, de formation aussi le cas échéant ce qui fut aussi une autre étape que j'avais envisagé mais que je n'ai pas pu

concrétiser malgré moi.

o La responsable m'explique en détail sans me parler des conditions de travail du poste vacant, que l'entreprise est à caractère sociale, que l'effectif est issue de la diversité, et que la majeure partie des salariés majoritairement jeunes est en contrat aidé. Que les gens sont conservés sans inquiétudes d'un licenciement/rupture de contrat quelconque sauf exceptions si un salarié trouve un CDI dans une autre entreprise quel qu'en soit le métier, il part alors de lui-même ; mais il n'est pas "poussé" vers la porte de sortie. La déontologie de l'entreprise étant d'aider tous les bénéficiaires du RSA (ou de l'ASS) à se réinsérer professionnellement.

o Il m'est proposé une EMP -Evaluation en milieu professionnel- ce qui n'était pas prévu non plus dans le cadre de ladite session. J'accepte, me disant, de toute façon dans mon esprit, que j'ai tous intérêt à dire OUI à tous ce qui m'est proposé, dans mon cas, je n'aurai plus rien ailleurs, et c'est peut-être la seule "bouée de secours". L'entretien se termine.

Je fais dans l'après-midi même un remerciement d'avoir été reçu en entretien par courrier électronique -en rajoutant un peu ;-)- et espère commencer une EMP à la date qui leur conviendra le mieux.

Quelques jours plus tard, je reçois un appel du DRH m'expliquant qu'elle avait en fait, déjà fait son choix sur les candidats qu'elle avait reçu dans la matinée ; je lui parle de la proposition que m'a faite la responsable du service de la plateforme téléphonique, elle me répond qu'elle en avait été informée -donc après ! Note personnelle- mais que de toute manière les choix étaient faits, me souhaitant bon courage je cite "pour mes projets de recherches".

J'envoie un mail à ma conseillère en charge de mon dossier -ale de colombes- avec une copie CC auprès des équipes du pôle emploi de Nanterre, en expliquant sommairement ce qui s'est passé, ce qui selon leurs informations transmises en réunion aurait dû se passer (exposé, simulation, question diverses etc.). J'ai suggéré qu'il y avait peut-être là -je dis bien peut-être...- discrimination (ethnique, sociale, qu'importe c'est interdit légalement parlant). Insistant à la fin de mon courrier l'ouverture vers d'autres recrutements qui pourraient m'aider à me réinsérer, une autre session, ou bien un CUI ou CAE, une entrée en formation à défaut, etc.

Je n'ai pas eu de retour de ma conseillère du Pôle emploi de Colombes !! Je suis désabusé, frustré...

On vaut mieux que cela !

J'aurais tellement envie d' hurler mon sentiment d'injustice d'être traiter comme une délinquante par Pôle emploi.

Atteintes à la dignité, Précarité

Le jeudi 11 mars 2016 , je reçois un courrier de Pole emploi. On m'envoie un avertissement pour absence à un entretien du 18 février 2016.

Or, je n'ai pas reçu ce courrier. Si je l'avais reçu, je m'y serai rendue.

Depuis, je ressens de la colère , un sentiment d'injustice et de la peine :

1/ Pole emploi ne vérifie même pas de la bonne ou mauvaise réception du courrier. Il passe tout de suite à la seconde étape : l'avertissement avant radiation. Je tiens à préciser que j'ai toujours honoré mes rendez vous. Cette entretien aurait été , si j'avais reçu le courrier, le premier depuis mon déménagement et mon inscription à Pole emploi (novembre 2015). On se croirait dans un tribunal d'inquisition où on instruit les affaires à charge. Le chômeur (comme moi) est d'office considéré coupable.

2/ Pole emploi vous rappelle vos droits un peu comme à un délinquant . Vous vous souvenez peut-être la fameuse phrase des films policiers : "Vous avez le droit de garder le silence ,tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous devant un tribunal. Vous avez le droit à un avocat et si vous ne pouvez pas vous en payer un, un avocat vous sera commis d'office».

Avec pole emploi, vous avez droit à :

"Nous vous rappelons que cet entretien avec votre conseiller constitue l'une des étapes essentielles et obligatoires de votre parcours. "

Pour finir par une menace d'être un(e) futur(e) sdf :

" En l'absence de réponse ou réponse légitime , (...) Je serai contraint de procéder à votre radiation;(....) Si vous bénéficiez du RSA , cette décision sera transmise au Président du Conseil général qui pourra décider d'interrompre le versement de ce revenu."

Je me répète. Pole emploi n'a même pas vérifier la bonne réception de son courrier. Il me menace déjà de me supprimer le RSA.

J'aurais tellement envie d' hurler mon sentiment d'injustice d'être traité comme une délinquante par Pôle emploi. En outre , cet organisme pré-suppresse ma mauvaise volonté

pour le rendez vous, sans motifs rationnels. Enfin , je suis indignée qu'il puisse , éventuellement, me mettre dans de grave difficulté financière, voir à la rue pour rien. Je tiens à préciser . La suppression du RSA va à l'encontre de l'article 25 des droits de l'homme :

" Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille, notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux ainsi que pour les services sociaux nécessaires ; elle a droit à la sécurité en cas de chômage, de maladie, d'invalidité, de veuvage, de vieillesse ou dans d'autres cas de perte de ses moyens de subsistance par suite de circonstances indépendantes de sa volonté."

J'ai répondu à leur courrier. Depuis jeudi , j'ai le cœur lourd !

#OnVautMieuxQueCa

Je suis demandeur d'emploi depuis 2011

Législation

Je suis demandeur d'emploi depuis 2011 et je suis professeur vacataire d'Histoire-Géographie dans le secondaire, l'année dernière j'ai appris pourquoi je n'avais jamais de poste, "manque d'expérience", j'ai alors dit alors que "j'enverrais malgré tout mon CV et a lettre de motivation, jusqu'à ce que j'ai gain de cause", ce qui avait interloqué la personne au bout du fil, croyant que j'avais déjà abandonné. Il ne me réponde plus.

J'essaye aussi dans le domaine culturel, là encore on me renvoie des lettres ou des mails pour me dire qu'on ne me prendra pas, pourtant si ils lisent mes lettres et qu'ils envoient des lettres pour me répondre, c'est qu'ils sont intéressés. J'en ai marre de changer mes CV et de faire des lettres de motivation plus courtes qui ne servent à rien.

La goûte d'eau qui a fait déborder le vase est que ce gouvernement qui se prétend social-démocrate voir socialistes vont s'en prendre aux chômeurs et aux travailleurs. Très amis avec les militants socialistes de ma ville, Hem dans le Nord, je les voit perdre espoir et en avoir marre qu'on leur demande de défendre des mesures qui ne sont pas de gauche. J'en ai assez tout comme eux.

Quand se mettront-ils à la place des chômeurs et des travailleurs. Il ne savent rien, ils ne savent pas ce qu'on subit, quand est-ce qu'ils sortiront de leur tour d'ivoire, qu'ils iront sur le terrain pour voir que l'on souffre ? Cela n'arrivera jamais, car les élites ont peur de nous, nous vendent du rêves dans les médias, mais je ne veut plus ça j'en ai assez qu'on me vende du rêve, je veux un véritable changement." Alexandre

A 24 ans j'étais sdf

A 24 ans j'étais sdf ; dans chômage , ni RSA. L'hiver de cette année je dormais dans mon Vieux van (la seule chose qu'il me restait et mon chien, toujours fidèle au post!) et il a fait moins 11°C pendant 2 semaines presque. Je me rappellerai toujours de cette période de la vie. Mon chien se blottissait contre moi pour avoir chaud , j'étais recouvert de plusieurs vêtements et sacs de couchage . La rencontre du chaud et du froid faisait de la condensation qui gelait et faisait geler la couette et faisait des petites stalactites au plafond de mon Vieux fourgon. M matin ça me doutais dessus et je finissais mouillé. J'allais faire les poubelles le soir à la fermeture des grandes surfaces... jusqu'à ce que j'arrive à trouver une asso qui m'aide ... j'ai pu m'inscrire au resto du cœur et obtenir un rsa à 25 ans. il m'aura fallu 3 ans pour retrouver une vie "normale". Avant que tout ça m'arrive j'ai été chef d'entreprise ; en tant que paysagiste pendant 5 ans, j'étais parti de rien mais j'avais réussi seul! A la fin, pour réussir à payer mes charges et n'ayant pas obtenu de prêts pour avoir du matériel plus performant ... Je travaillais 12 à 14h /jour et 6 jours /7..la banque voulait des cautionnaires ... Mais je m'en sortais suffisamment pour créer de l'emploi. Tout allait bien jusqu'au jour où notre ancien président a décidé de créer l'auto-entrepreneuriat.... j'ai tout perdu en 8 mois. Les stagiaires , salariés et apprentis ce sont retrouvés dans rien et moi à la rue. Personne ne voulait d'un mec qui a fait couler son entreprise alors que la vérité c'est que c'est notre gouvernement qui a tout foutu au talus!! J'ai toujours été bosseur et courageux! Pour quoi? Pour finir moins que rien ... j'étais plein d'envie et d'ambitions ; je voulais créer de l'emploi et aider des jeunes, transmettre une passion.. Personne ne m'a aidé. Lorsque j'étais dans rien, je n'avais même plus de sécurité sociale... et j'étais passé à des administrations complètement fermées et qui ne faisaient rien pour m'aider. C'était l'enfer! Je m'en suis sorti uniquement parce que j'ai réussi à transformer toute la haine et mon dégoût en force! Aujourd'hui je travaille et pour trouver du travail j'ai du mentir, et accepter d'être l'esclave de riches patrons qui me font aujourd'hui bosser 12h/jours ... si je veux des vacances je dois me battre à chaque fois !! C'est ça que nous réserve le monde de travail à nous les jeunes? Les plus jeunes ? L'esclavage ? La réussite uniquement pour ceux qui sortent de grandes familles avec du fric? Grâce à cet emploi , même si je n'ai plus de vie ... j'ai réussi à mettre tout mon argent de côté pour m'acheter un terrain agricole. J'ai décidé de produire ma propre nourriture, de recréer une entreprise .. et de vivre le plus simplement possible en cherchant à faire le maximum d'économie ... plutôt que de chercher le profit permanent! Récupérer l'eau ... panneaux solaires etc... parce que je ne crois plus en notre système , en notre société ... et que je ne veux plus jamais être un esclave et/ou manquer de rien!! Je ne serais plus le pigeon de bois. La nouvelle entreprise que j'ai créée ne me coûtera rien en cotisation patronale ... pas de salariés... un CA ridicule ... Mais je vivrais plus dignement de cette façon. Je voudrais rester anonyme. J'ai vraiment résumé mon histoire ...

aujourd'hui quand j'entend cette histoire de loi sur le travail ; je me dit que nous somme qu'un produit de consommation/production pour notre gouvernement . Une sorte d'élevage de bêtes à viande, numéroté , et on n'hésite pas à nous exploiter le plus possible pour ensuite nous mettre à l'abattoir le plus vite possible avant qu'on ne leur coûte de l'argent.

J'ai 66 ans. J'ai travaillé quarante neuf années

J'ai SOIXANTE SIX ans J'ai travaillé quarante neuf années en commençant à quatorze ans , j'ai élevé seule mes deux enfants , je touche sept cent vingt quatre euros, pension invalidité, retraite complémentaire et allocation solidarité aux personnes âgées, compris, je rembourse 48 euros par mois sur un trop perçu de Rsa car j'ai eu celui ci en attendant ma retraite qui m'a été versée après un an d'attente et mes allocations logement m'ont été diminuées je vais depuis trois ans aux restos du coeur, car l'hiver je dois donner 166 euros par mois de chauffage.. BATTEZ VOUS,défendez vos intérêts, ne vous laissez pas endoctriner,Je vous assure, on parle de minimum, vieillesse que je n'ai pas et nous sommes nombreux dans ce cas,on nous parle de minima retraite, on ne connaît pas , Je connais des anciens qui ont 300 ,400 euros par mois, et n'ose pas demander les restos du coeur, de peur d 'être mis sous tutelle,en maison de retraite,avec vente de leur bien qu'il gardent pour leurs enfants,le fruit d'un travail de toute une vie, Soyez combattifs, protégez-vous contre ceux qui détiennent les monopoles et considèrent les travailleurs comme du bétail,

je vous remercie de raviver une lueur d'espoir,

vous valez mieux que ça

RSA et reprise d'étude...

Dévalorisation, Précarité

Alors voilà : j'ai 23 ans, et je m'occupe seule de mon fils qui a bientôt deux ans. J'ai décidé de reprendre mes études en septembre dernier, parce que je voulais obtenir un travail qui me plaise, dont je sois fière, et qui me permette d'éduquer mon fils plus convenablement qu'avec le RSA que je perçois aujourd'hui. J'ai décidé de reprendre ces études à distance, pour m'occuper de mon fils jusqu'à ce qu'il aille à l'école maternelle.

Seulement il y a quelques jours, j'ai reçu un courrier du Département de la *, qui m'indiquait que mon dossier RSA allait passer en conseil pluridisciplinaire parce que je n'étais plus inscrite au Pôle Emploi. Et que si la situation n'était pas rétablie d'ici quinze jours, date du conseil, je ne percevrais plus le RSA, la seule aide qui me permette difficilement de nourrir mon fils et moi-même.

Le lendemain, à 8h30, j'étais au Pôle Emploi. Je leur demande de me réinscrire en leur expliquant ma situation.

-Mais madame, on ne peut pas être étudiant et être inscrit ici.

Avec beaucoup d'insistance, j'obtiens tout de même un rendez-vous. Et la conseillère fut absolument charmante.

-C'est facile de venir pleurer pour avoir un rendez-vous quand on a peur de plus avoir d'argent ! Et déjà est-ce qu'on a vraiment le droit au RSA quand on est étudiant ? Mais quelle idée d'avoir un enfant aussi jeune ! Je vais vous inscrire mais il va falloir commencer à vous bouger un peu ! Et si je n'ai pas de preuve de démarches pour trouver du travail, je vous radierais, c'est pas mon problème !

Et la meilleure étant : Mais Madame, on ne se permet pas de reprendre des études quand on a un enfant !

Je ne pouvais pas placer un mot, j'étais traitée comme une jeune branleuse qui ne fait rien de ses journées et qui se permet de vivre sur le dos de l'Etat. Quand j'ai réussi à caser une phrase, j'ai pu dire que si j'avais repris mes études, c'était avant tout dans le but d'avoir un travail, et donc de ne plus vivre « aux crochets de l'Etat ».

-Vous pouvez reprendre une formation proposée par le Pôle Emploi, en alternance par exemple, ou autre chose mais qui soit rémunéré.

Ce rendez-vous terminé, j'ai rappelé la responsable du Département de la Gironde pour lui confirmer que j'étais réinscrite. Elle me répond alors :

-Et oui madame, le RSA est un Revenu de Solidarité ACTIVE, et vous ne l'êtes pas.

Se lever à 7 heures tous les matins pour s'occuper de son fils, et se coucher au milieu de la nuit après avoir passé plusieurs heures tous les soirs à étudier, ce n'est pas considéré comme être actif. Il faut faire des démarches pour trouver un emploi, mais pas des études non rémunérées. Des formations proposées par le Pôle Emploi oui, mais des études universitaires non. Ou alors, se débrouiller, pour caser une troisième vie dans ma journée : mon fils, un travail, et mes études, s'il me reste du temps et de l'énergie.

Je considère que le système m'incite grandement à interrompre mes études, et je trouve cela inacceptable. Je pense que les services administratifs sociaux ne savent pas faire la différence entre quelqu'un qui abuse du système, et quelqu'un comme moi, qui met tout en œuvre pour s'en sortir, en dormant 5 heures par nuit et en ne s'arrêtant pas une seconde en journée pour accomplir toutes les tâches obligatoires : préparation des repas, ménage, rangement, vaisselle, lessives, activités pour mon fils, changement des couches, bain, éducation en général, et après tout ça, mes études.

Je m'inquiète de la tournure que va prendre les choses, et de l'avenir dans lequel grandira mon fils.

Je vaud mieux que ça, mon fils vaut mieux que ça.

#On vaut mieux que ça

Ma mère et moi nous nous interdisons les repas de midi au profit de mes sœurs, plus jeunes.

Discriminations, Licenciement, Précarité, Rythmes/horaires du travail

Salut #OnVautMieuxQueCa. J'ai un témoignage pour vous. Enfin, plusieurs en réalité, fractionnables, renvoyant chacun à différentes réalités du monde du travail. Un travail dans lequel mon père s'est acharné au point d'en oublier sa dignité, et que ma mère a perdu il y a de cela 10ans avec l'arrivée de ma seconde petite sœur. Un travail que j'ai dû, en tant qu'enfant, connaître trop tôt. Tout ça, c'est pour mes parents. Je vous laisse tirer ce qui vous semblera à judicieux de tout ça, car j'ai peur de ne pas savoir être concise, tant le travail est devenu une valeur fondamentale au sein de ma famille.

Commençons par ma mère ; à 33ans, elle tombera enceinte de ma seconde petite sœur. J'avais 10 ans. Le déni de grossesse, probablement provoqué par l'immense pression qui pesait sur elle en tant que femme à son travail, a fait que je nous n'avons su qu'à 6 mois de grossesse qu'elle cachait un bébé dans son ventre. Un bébé qui, soyons clairs, au vu de la précarité dans laquelle nous étions déjà, n'aurait pas dû être là de sitôt. Chef d'atelier en bijouterie, seule femme, la plus jeune des ouvrières, elle qui a travaillé dans l'ombre des plus grands créateurs, assemblant avec ses petites mains les plus beaux bijoux portés par les plus belles femmes, alors qu'elle n'a même pas les moyens de s'en payer un tiers, sera licenciée pendant son congé maternité, car "cacher une grossesse est une faute, et avoir trois enfants lorsqu'on souhaite travailler en est une plus grande encore". Ma mère adorait son métier, ce métier pour lequel elle a arrêté l'école à 16 ans au grand dam de ses professeurs, qui lui a troué les bras à l'acide, qui lui a fait vivre les pires frayeurs, entre les braquages et les kilos de pierres précieuses qu'elle devait ramener dans notre HLM pour finir son travail de la journée, sans aucune mesure de sécurité. Les pires humiliations aussi, quand son patron lui faisait du pied en réunion, alors qu'elle était enceinte. Quand le frère de celui-ci, photographe "luttant pour l'écologie et les droits de l'homme" reconnu, l'avait menacée de licenciement car elle avait osé s'opposer à l'exportation de la production en Chine, là où la main d'œuvre infantile est si bon marché. Cela fait maintenant 10 ans que ma mère est au chômage. 10 ans qu'elle devient tour à tour intérimaire, femme de ménage, et que les propositions d'embauche s'amenuisent car, à 43 ans, on ne vaut plus grand chose. Le dernier entretien en date s'est solde par "vous avez une expérience incroyable, vous avez parfaitement le profil, mais nous paierons beaucoup moins cher à embaucher un jeune au chômage que... vous.". Car oui, c'est là le fond du problème; les aides à la réinsertion ne pas s'appliquant pas aux

chômeurs de plus de 26 ans, ma mère ne trouvera probablement plus jamais de travail. Et c'est triste. Et ses trous dans les mains se couvrent régulièrement de larmes, quand cette maman qui aimait le travail pense à sa vie de mère au foyer qu'elle n'a pas choisi. Lorsque l'on dit que le chômage et la dépression vont de paire, je ne peux que le confirmer...

Mon père maintenant. Issu de l'immigration portugaise des années 70, il s'est toujours considéré français, reconnaissant envers ce pays qui l'a accueilli au point de demander sa nationalité à 18 ans dans le seul but de faire son service militaire, par pur esprit patriotique. Mon père, je l'ai toujours connu travaillant. Ce qui ne m'étonne guère, je reviendrais sur ce point. D'une fidélité à toutes épreuves, il n'a connu que deux entreprises. La première, il y est resté 15 ans. 15 ans à faire 4h de trajets par jours. 15 ans à ne presque pas nous voir. 15 ans à parfois dormir dans son fauteuil au bureau car il avait tellement de travail qu'il ne pouvait pas se permettre de rentrer. 15 ans à être payé 1500€ net. Je sais que le statut de cadre est considéré socialement comme un statut somme toute moins précaire que d'autres, néanmoins mon père, comme beaucoup d'entre eux, n'a jamais été payé à la mesure du travail qu'il fournissait. Après notre déménagement de la région parisienne à la région lyonnaise, mon père quitte cette entreprise pour une autre, où il passera 7 ans. Considéré comme le numéro 2 de cette entreprise, il ne gagnera pourtant pas plus, ne travaillera pas moins. Plusieurs fois, il ne recevra pas sa paye, pendant 1/2/3 mois. Et ma mère, que le chômage a rendu apeurée, n'ose pas lui dire la vérité; nous sommes très, très pauvres. C'est une période comme beaucoup en connaissent hélas. Ma mère et moi nous nous interdisons les repas de midi au profit de mes sœurs, plus jeunes. A 16 ans, je suis confrontée à une triste réalité; je rentre de mes baby sitting, que j'enchaîne en délaissant le lycée, avec mes 20/30 maigres euros qui permettront de tenir 1 ou 2 jours de plus. Sans que jamais mon père ne sache. Sans que jamais je n'espère un jour me les voir rembourser. Puis l'échéance arrive, et on y est ; mon père sort du boulot, va à la boulangerie pour un sandwich, tente de

Payer avec sa carte, et le couperet tombe. Nous sommes Banque de France. Interdit, il est dans l'incompréhension. Et moi si bête que j'ai été de laisser ma mère se sentir seule, se sentir amoindrie, à tout porter sur ses épaules. Et il pardonne mon père. Il pardonne à ma mère, à son boss qui n'a jamais été correct, allant jusqu'à lui faire payer avec sa propre carte ses frais de voyage. Il pardonne et continue le travail. Et puis arrive cet été. Quand la paye n'arrive pas, que la banque continue à tourner, que les frais s'accumulent, le loyer n'est plus une priorité. Mes parents et mes sœurs sont expulsés. Moi, cela fait 2 ans que je vis comme je peux avec mon copain, mon boulot, mes études. Nous finissons à 6 dans mon 50m². Cela dure 4 mois. 4 mois de galère à trouver un appart, à ne pas céder aux assistantes sociales qui proposent de prendre en charge mes sœurs sans jamais dire que si elles ne sont plus avec mes parents, ils ne pourront prétendre qu'à trouver un t2 et auront un mal de chien à les récupérer. 4 mois où ma mère prend conscience qu'il existe des gens bons et attentifs, ces travailleurs sociaux qui côtoient la misère quotidienne et y trouvent des solutions autant que faire se peut. Et

enfin, un appartement. Mais comme un malheur n'arrive jamais seul, mon père, si fidèle, fait face au dépôt de bilan "surprise" de son entreprise, dont le patron est aujourd'hui poursuivi pour fraude. Un patron qui avait la confiance de ses 12 employés et qui les a honteusement trompés. Mon père retrouvera un travail une semaine plus tard, grâce à son abnégation et la réputation qu'il s'est faite dans son milieu. Mes parents finissent aujourd'hui de rembourser leurs dettes, la situation tend à s'améliorer, mais si nous avons bien appris une chose, c'est qu'il nous est impossible à nous, classe "moyenne", d'être sûrs de nos arrières, et il nous est interdit, surtout, d'être trop gentils, et ce surtout dans le milieu du travail.

Et moi, ancienne étudiante, avec tous ces remous, j'ai pris la décision de mettre fin à mes études. Pourtant, j'étais plutôt bonne, mais la vie d'étudiante salariée et les 70h par semaines qu'elle engendrait m'ont poussé à la déprime, aux burn out trimestriels à chaque période de partiels. Et puis ce constat; mon père, son doctorat ne l'aura pas mis à l'abri. Alors j'ai abandonné, pour le travail et l'illusion d'une vie plus stable et plus agréable. J'ai trouvé ma place dans la restauration, un métier qui me passionne mais qui peut être le pire comme le meilleur. Je suis évidemment comme beaucoup passée par ces entreprises qui n'ont que faire du bien être de leur salariés, j'ai été sous payée, j'ai fait des heures supplémentaires à n'en plus finir, parfois jusqu'à me retrouver à travailler 7/7 pendant tout un mois, jusqu'à 15h par jour. Tout ça pour un Smic. J'ai vécu la stigmatisation aussi, qui dans mon cas est positive, puisque je m'appelle Goncalves et que "les portugais sont des bosseurs et font bien le ménage". Parce que je suis une femme, et que "les femmes sont consciencieuses" voire corvéables à merci. Parce que je suis pas trop moche, au point d'être présentée par certains de mes employeur à leurs amis comme un "atout charme". Je ne me plaindrai jamais d'avoir la certitude de toujours trouver du travail, lorsque d'autres galèreront toute une vie. Ce dont je me plains, ce sont ces à priori insensés qui me placent dans une position avantageuse dont on attendra toujours que je sois reconnaissante, tandis que mes amis renois, reubeus, avec qui je partage l'histoire commune de l'immigration de nos grands parents, se trouvent eux dans une stigmatisation de bien plus malsaine dont je ne peux qu'avoir pleinement conscience. L'importance du nom et de la couleur de peau, ou du genre au travail est indéniable, et qu'elle soit positive ou négative, cette stigmatisation constante n'a pas lieu d'être.

Aujourd'hui, la vie tend à s'améliorer. J'ai trouvé un travail dans une entreprise familiale avec des employeurs formidables, du genre de ceux qui ont compris la symbolique même de l'entrepreneuriat. Du genre de ceux qui vous prennent tels que vous êtes, avec vos potentiels, en essayant de vous tirer vers le haut sans jamais changer votre personne. Du genre qui vous interdit de vous inquiéter du travail pendant vos week-end, car ils ont compris que votre productivité dépend de votre bien être. Du genre qui a compris que quand on fait 42h par semaine, un Smic ne suffit pas. Du genre à ne pas te faire de réflexion quand tu débarqués pas maquillée alors que tu es la seule fille du staff et qu'une semaine grande partie. Du genre à adhérer à l'idée de méritocratie, tout

simplement. Je suis convaincue qu'il sera prêt à banquer pour bien nous rémunérer autant qu'il le peut, et en cela je me sens plus en sécurité que d'autres vis à vis de cette merde de loi travail. Pour autant, je ne peux rester inactive face aux injustices de plus en plus criantes et je m'opposerais aussi longtemps qu'il le faudra à cette pseudo démocratie qui fait de nous des êtres amoureux de leur servitude, comme le disait si justement Huxley. Je crois en vous comme je crois encore en ces milliers de personnes. Pour mes parents, pour mes amis, pour les enfants qui prendront notre relais. Pour toutes ces années de galère qui m'ont appris que le travail doit avant tout redevenir une valeur commune, et pas la bête noire d'un nombre incalculable de personne, ou le cheval de guerre d'une poignée d'oligarques. Merci à vous d'exister et de redonner un tant soit peu d'espoir à notre génération, et une oreille attentive à celle de nos parents. Merci d'avoir lu.

Prospection / téléprospection / Télétravail

"Un endroit où tu dois demander la permission pour aller aux toilettes"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Magouille, Sexisme

Je ne sais pas trop comment faire, ni même si ça va me faire du bien de le dire, mais en tout cas, j'ai besoin de parler de mon expérience à quelqu'un d'autre que mon simple entourage.

Il y a maintenant trois ans que je travaille dans la même entreprise, en tant que téléconseiller. L'entreprise qui m'emploie travaille pour un client, et le téléconseil/la téléprospection font partie des activités de par ma boîte.

Si on en croit l'intitulé de mon poste, je suis standardiste. Dans la pratique, c'est autre chose, j'aide des clients ayant des problèmes techniques avec leurs ordinateurs. Et c'est un premier problème, aucun d'entre nous (en tout cas ceux et celles qui prennent des appels toute la journée) n'a la paye qu'on est censé avoir.

Vous me direz que, pour un travail alimentaire, on doit être bien payé... C'est sûr que je paye mes factures tous les mois, puisque le minimum qu'on puisse se faire est de 1080€. Un SMIC, avec possibilité de primes, basées sur la satisfaction du client. Ce qui cause un autre souci, mais j'y reviendrai.

Le fait d'être payé à un salaire minimum n'a en soit rien de dérangeant, et on est assez bien lotis quand je regarde mes collègues sans travail à côté, ou en pleine galère. Sauf que, dans les autres centres d'appels que notre client gère, la paye est plus élevée, pour un niveau de vie similaire au nôtre. A qualification égale, temps de travail équivalent, la paye varie.

En dehors de ça, on arrive à un autre problème qui me fait de plus en plus détester ce travail : la satisfaction des clients qu'on a au téléphone. Sans donner les statistiques, plus on reçoit de bonnes enquêtes de satisfaction, plus on est en mesure d'avoir une prime sur notre salaire à la fin du mois, et jusqu'à 500€ net environ. Alors forcément, on ment au client, on raccroche au nez des gens qui ont des problèmes trop complexes, ou bien on aide des gens « pour leur faire plaisir », alors que nous ne sommes pas censés le faire. Du coup, aucun d'entre nous ne tient le même discours, la politique du client n'est pas respectée (ce qui, entre nous, est le cadet de mes soucis) mais on se retrouve bien plus souvent que ce que l'on croit à se faire crier dessus. Si ce n'est pas le client qui crie, Mon expérience avec le chômage et Pole Emploi depuis 2007 c'est le chef d'équipe qui nous menace d'avertissements. Et si nos statistiques sont bonnes, il y aura toujours quelque chose qui ne va pas.

Sans tomber dans le harcèlement, je ne crois pas me rappeler d'une seule semaine où on n'est pas venu me reprocher un temps d'appel trop élevé, une introduction d'appel ratée, un ton un peu trop familier avec un client, et j'en passe...

Ajoutez à cela qu'une journée d'absence impacte notre prime. Légitime me direz vous, sauf qu'au bout de trois jours dans le même mois (justifiés), la prime saute. Devinez combien de malades sont présents chaque jour parce qu'ils ont besoin de cet argent ?

Et pour l'instant, je n'ai parlé que de la paye... Maintenant, on peut passer à la suite.

Les horaires changent. Souvent. Tous les mois, sans qu'on puisse s'y préparer plus de 5 jours à l'avance. Un coup on commence à 8 heures pour finir à 16 heures, le mois d'après on commence à 12 heures pour terminer à 20 heures, avec des jours de repos qui changent aussi tous les mois... Même s'ils sont peu nombreux, beaucoup de mes amis et collègues parents préfèrent se faire porter pâles et perdre de l'argent plutôt que de se plier à des changements imprévisibles.

Il est aussi assez difficile de voir que des traitements de faveurs sont accordés tous les jours à certaines personnes sans raison.

J'ai, une fois, eu le malheur de parler à mon chef d'un problème d'injures sexistes répétées qu'un collègue faisait envers les clientes et ses collègues de travail, et on m'a répondu : « c'est pas ton problème ». Je suis allé jusqu'à remonter l'information au grand patron et... Aucune réponse. Pas une seule. Alors qu'un absent a droit à un avertissement. Alors que des pieds sur la table peuvent vous valoir la même sanction. Mais les insultes, aucunement, quand bien même elles sont attestées.

Le tout dans un environnement bruyant, où il nous est interdit de nous lever de nos chaises même par simple lassitude d'être assis toute la journée, un endroit où parler à son voisin est réprimandé sans raison, un endroit où tu dois demander la permission pour aller aux toilettes, et où se faire crier dessus et prendre pour une machine par des gens qui appellent à longueur de temps est devenu une norme.

Quand je me relis, je trouve que je suis assez bien loti par rapport aux témoignages que j'ai pu lire, et c'est le cas je pense.

Mais, au moins, vous m'avez laissé une tribune pour m'exprimer, et que cela soit publié ou pas, je vous en suis très reconnaissant.

"Votre micro-crédit vous a-t-il poussé(e) au suicide ou rendu heureux ?"

Pression, Problèmes d'éthique, Situations/injonctions paradoxales

Boulot étudiant, il y a quelques années, je suis télé-enquêtrice, dans une plateforme en open space où un manager nous surveille en passant derrière nous, et un autre en nous mettant sur écoute depuis un bureau. On nous briefe sur la prochaine mission, une enquête à propos des micro-crédits, commandée par une banque qui en propose. Le chargé de mission lit les questions qu'on va devoir poser aux inconnus au bout du fil. L'une d'elle, innocemment : "Comment définiriez-vous votre état avant/après avoir contracté un micro-crédit", et les réponses : "Heureux / Angoissé / Suicidaire..." J'explique que je suis mal à l'aise avec le fait de demander à quelqu'un que je ne connais pas s'il se définirait comme suicidaire. On me reproche vertement de sombrer dans le sentimentalisme.

Juste après, le chargé de projet précise que nous devons faire attention à notre vocabulaire, à ne pas parler de manière trop "intello", parce que les gens qui sont concernés par cette enquête, bon, ben on le sait, ils sont pas très "fut-fut", et qu'il faut "s'abaisser" jusqu'à eux. Je réponds que j'ai moi-même envisagé de contracter un micro-crédit, et lui demande s'il considère devoir prendre des précautions linguistiques pour s'adresser à moi, et si je fais partie du public "pas fut-fut" en question. Lui et mon chef me répondent que si cette étude me déplaît, je ne suis pas obligée de rester. Silence gêné parmi mes collègues. Je me lève, je m'en vais, et ne reviens plus jamais.

Je me retrouvais donc chargée de projet, mais sans le salaire !

Problèmes d'éthique, Situations/injonctions paradoxales

En 2011, je venais d'emménager dans une nouvelle ville où je ne connaissais personne et je me suis mise à chercher du boulot. J'ai eu la chance de me voir proposer assez rapidement une mission d'interim de 15 jours, pour faire du "phoning".

A la fin, on m'a proposé de rester pour une autre mission de phoning, sur un autre projet qui allait se lancer et qui devait durer au moins 2 ou 3 mois. J'ai accepté. La mission consistait à prendre des rendez-vous pour une quinzaine de techniciens (tous en intérim également !) partout en France. Dès que j'ai pris en main le projet, je me suis rendue compte qu'il y avait bien plus que des appels à passer ! Je devais établir le plan de route des techniciens, gérer leurs contrats d'intérim, suivre leurs heures et leurs notes de frais, gérer les approvisionnements et le stock de matériel, faire des reportings quotidiens au client,...

Tout ça, ça aurait dû être à mon responsable de le faire, mais quand il a remarqué que je le faisais plutôt bien, il m'a laissé me débrouiller seule ! Je me retrouvais donc chargée de projet, mais sans le salaire !

Et comble de l'ironie, j'avais tellement de tâches à faire que je n'avais même pas le temps de faire ma mission initiale !! Donc, ils ont engagé 4 jeunes filles en interim pour passer les appels... Elles travaillaient donc sous mes directives et étaient payées au même salaire que moi !

Mon contrat a été reconduit de 15 jours en 15 jours pendant 4 mois.

Et vers la fin, j'ai commencé à rencontrer un souci d'approvisionnement : trop de matériel était défectueux, nous allions en manquer pour terminer la mission. J'ai prévenu mon responsable dès que je m'en suis rendu compte. Il m'a demandé de vérifier mes stocks et mes calculs. Je l'ai fait à plusieurs reprises mais j'en étais persuadée, on ne pourrait pas terminer la mission. Je demande donc à mon responsable de prévenir le client. Mais il ne l'a jamais fait. Nous avons été invité à fêter la (presque) fin de la mission avec le client (qui était très content d'avoir travaillé avec moi ! #Fierté) et j'ai re-demandé à mon responsable de dire au client que nous ne pourrions pas terminer la mission. La journée s'est passée et il ne lui a rien dit. Le lendemain, j'étais censée prendre les derniers rendez-vous, qui ne pourraient pas être honorés faute de matériel et là.... mon responsable est absent. Et j'apprends qu'il a pris une semaine de congés !

Je me retrouve avec le client au téléphone qui ne comprend pas pourquoi les derniers rendez-vous ne sont pas pris. Je suis désespérée, je ne sais pas quoi lui dire. Je tente de joindre mon responsable, qui fini par me répondre et il me dit : "bah, tu n'as qu'à

lui mentir, trouves quelque chose à lui dire !". Ça a été le coup de grâce ! J'avais accepté les heures supp, j'avais accepté le salaire bien en deçà de ce que la mission méritait, j'avais accepté de diriger des intérimaires payées au même salaire que moi, mais qu'on me demande de mentir, ça, c'était trop me demander ! J'ai refusé et il n'a pas compris ("je ne pensais pas que ça te poserait de problème !"). Je lui ai dit qu'on était vendredi, que c'était le dernier jour de mon contrat de 15 jours (sic !) et que lundi, il ne me reverrait pas. Il m'avait pourtant proposé une nouvelle mission, que j'étais à deux doigts d'accepter !

Plusieurs collègues m'ont dit que je ne devais pas le prendre "comme ça" et que je ferais mieux de réfléchir avant de refuser la nouvelle mission; Dans le contexte actuel, "on ne peut pas refuser du boulot". Mais je l'ai quand même refusé et je n'ai plus remis les pieds dans cette entreprise.

Mon seul regret, c'est que j'ai appris par la suite que la fin de ma mission était retombée sur la secrétaire de direction, plutôt que sur mon responsable. J'en suis désolée pour elle. Elle aussi, elle valait mieux que ça !

Elle n'a pas le droit d'en avoir marre

Conditions insupportables, Pression, Situations/injonctions paradoxales, Stress, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

J'ai 28 ans. Bac + 5. 4 ans d'expérience. Mais je ne travaille qu'à temps partiel, la faute à un marché de l'emploi saturé dans ma branche. L'oisiveté étant notoirement mère de tous les vices, j'ai décidé de mettre la moitié inexploitée de mon cerveau à la disposition d'une entreprise commerciale.

J'ai dorénavant un job d'étudiant : télé-secrétaire.

Je gère à distance les appels téléphoniques et les agendas de cabinets libéraux. Les appels s'enchaînent sans interruption. Il faut répondre et agir avec des instructions différentes selon les clients. Surtout il faut faire vite. Pour avoir la prime à la fin du mois, il faut traiter les appels en 77 secondes. Le SMIC + 80 euros pour gérer 150 appels en une demi-journée, en 77 secondes en moyenne. Et 65 euros de prime d'assiduité. Pour ne pas tomber malade, donc.

Nous sommes alignés sur des postes de travail dans des pièces exiguës, chacun le casque vissé sur les oreilles, occupé à traiter à la chaîne les appels de patients qui obstinément, s'acharnent à sortir du modèle imposé : nom + numéro de téléphone + heure de rendez-vous. Ils ont mal, ils se plaignent, ils s'interrogent, ils veulent parler à leur docteur... Ils ont toujours quelque chose qui ne va pas. Quelque chose qui ne rentre pas en 77 secondes.

Je commence aujourd'hui et Fatoumata me supervise. Assise à côté de moi, elle laisse traîner son oreille et intervient quand je sors des rails.

"Cabinet du Docteur Roger, Bonjour !"

- Bonjour c'est Madame Michu. Je vous appelle pour mon fils. Il a dû vous appeler pour prendre un rendez-vous.

- Il a un rendez-vous quand ?

- En fait je ne sais pas s'il a déjà appelé mais il doit le faire et j'aurais voulu dire au docteur... Vous savez mon fils est déprimé et je lui ai dit de prendre rendez-vous avec le docteur mais je ne sais pas s'il va le faire...

- Quel est l'objet de votre appel madame ?

- Voilà. J'aurais voulu dire au docteur... mon fils... j'ai peur qu'il ne minimise son état. Alors j'aurais voulu dire au docteur qu'il faut le prendre au sérieux."

L'appel traîne en longueur et Fatoumata s'impatiente, elle se demande ce qui se

passe.

"Ne quittez pas Madame."

J'explique la situation. Fatoumata s'énerve. Elle n'aime pas les gens qui racontent leur vie. Elle prend le combiné.

"Oui madame ?

- ...

- Mais il a quel âge votre fils ?

- ...

- 39 ans ?!"

39 ans ! Non mais les gens sont vraiment des assistés hein !!!

"- Oui madame. Je transmets au médecin madame."

Fatoumata raccroche. Sans noter de message. Ça l'énerve, les gens qui racontent leur vie, qui se plaignent... alors que nous, on n'a pas que ça à faire.

Les gens vraiment ! Ils se plaignent vraiment pour rien !!

Ici, on n'a pas le temps pour ça. 77 secondes.

Tu sais Fatou, si la dame appelle, c'est peut-être que c'est plus qu'une déprime. Peut-être qu'elle a peur que son fils ne se suicide... (Et ça, je le sais pour en avoir rencontré, des mères comme elle...)

Elle me regarde, vaguement éberluée, certainement pas convaincue. Je reprends mon poste. Mais quand même, ça la turlupine.

Tu penses quoi du suicide toi ? C'est lâche ou c'est courageux ?

"Cabinet de gynécologie bonjour !"

Les appels s'enchaînent.

C'est lâche ou c'est courageux ? T'en penses quoi toi ?

Ben moi... tu sais je vois pas les choses comme ça. Pour moi c'est ni l'un ni l'autre.

Fatoumata est désarçonnée. Les gens se plaignent vraiment pour rien.

11h15. 10 minutes de pause. Fatoumata descend avec moi. Après deux ou trois échanges de banalités, elle revient à la charge. Elle doit savoir ce que j'en pense.

"- C'est lâche ou c'est courageux ?

- Moi, j'en pense rien. Mais je sais que les gens très exigeants avec eux-mêmes, comme tu sembles l'être, pensent souvent que c'est un acte de lâcheté.

Elle acquiesce. Oui c'est vrai. Elle est dure avec elle-même, et avec les autres.

- Tu vois le monsieur là ? Le père des jumelles qu'on n'a pas retrouvées. Il s'est suicidé. Franchement c'est dégueulasse. Pour ses filles, sa femme... Elles y sont pour rien elles et il les laisse seules ! Moi j'ai un fils. Franchement j'ai galéré dans ma vie, et je galère encore ! Mais jamais je ne ferais ça. Je regarde mon fils, je me dis que je dois me battre pour lui. Je peux pas le laisser seul, t'imagines si je me suicidais ! Pourtant j'y pense hein. J'y pense tous les jours."

Je hausse un sourcil.

11h25. Pause pipi.

Les gens vraiment, ils peuvent pas payer leurs factures, ça y'est ils se suicident. Les gens se suicident vraiment pour un rien.

"Cabinet du Docteur Bernard, bonjour ! ... Oui. 17h30, jeudi 14. Bonne journée monsieur."

Fatoumata parle avec Katou. Katou est enceinte. Elle lui parle doucement, elle sourit, elle caresse son ventre.

17h. Fin de journée.

J'ai la tête qui tourne, d'avoir enchaîné les appels toutes les 113 secondes pendant 6h30. Je titube entre les gens de toutes les couleurs sur le trottoir, boulevard de Strasbourg. Cabinet du Docteur soixante-dix-sept-secondes ! Bonjour !

Je marche le plus lentement possible, contrairement à mes habitudes. J'essaie de redonner au monde sa vitesse normale. Avant d'aller à mon travail. Mon autre travail. Celui où on a le temps. Le temps de se poser des questions même.

Je pense à Fatoumata. Qui n'a pas le droit d'en avoir marre. Qui ne se donne pas le droit de se demander si sa vie vaut la peine d'être vécue.

"Vous êtes écervelée mais gentille"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Dévalorisation, Humiliation, Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux

Jusqu'à mes 32 ans, j'ignorais être porteuse d'une forme d'autisme. Jusque là, ma relation avec le monde du travail se résume à une succession d'humiliations.

J'ai raté tous mes entretiens d'embauche avec beaucoup de constance ! Une particularité des personnes avec autisme est de ne pas savoir regarder le visage de l'interlocuteur. J'étais jugée, à tort, comme étant quelqu'un de "faux", de "fuyant". Au mieux, comme une timide dépourvue de confiance en elle. Ce qui, dans ce dernier cas, était bien vrai.

A cause de ces échecs successifs en entretien individuel, je me rabattais sur les "jobs" en intérim conseillés par l'ANPE, le futur Pôle emploi. Étant d'une grande maladresse, je devais travailler assise sans réaliser de tâches physiques. Mon conseiller me recommanda aux rabatteurs de "viande" pour des missions courtes après des entretiens collectifs. De démonstratrice en magasin, je devins femme-sandwich (oui, oui...), télévendeuse, puis télé-enquêtrice... Je réalisais des heures de ménage au black chez une vieille dame très riche à Neuilly-sur-Seine. Elle disait de moi que j'étais "écervelée, mais gentille".

Mon pire souvenir reste celui de cette entreprise de télévente qui ratissait large, en publiant des annonces dans les journaux étudiants. Promesse de richesse et d'indépendance financière sur le papier. Elle avait un logo en forme de lapin, peut-être pour symboliser la vitesse du turn-over ! Mon job : mettre des conseillers financiers entre les pattes d'entreprises qui ont besoin de tout, sauf de ça. En plus de la gratification tirée dans la réalisation de cette tâche intrinsèquement inutile, on reçoit une bonne cargaison d'insultes lorsqu'on dérange un garagiste en plein travail sous un camion. Nous étions payés au rendez-vous et sans fixe. Avec 20 heures la semaine, j'ai dégagé moins de 200 euros sur le mois.

Comme beaucoup de personnes autistes, je souffre d'hyperacousie - j'entends les bruits plus fort. Chaque fin de journée, en quittant mon poste téléphonique, je me promenais avec des acouphènes pendant une dizaine de minutes. Un dysfonctionnement de la machine qui nous transmet les appels a entraîné une demie-journée d'acouphènes. La boîte (très connue...) qui m'employait m'a requalifiée en enquêtrice de terrain. Je partais travailler dans la peur : n'ayant jamais eu le permis de conduire à cause de mon autisme (que j'ignorais à l'époque), je conduisais un scooter. J'échappais de justesse à une agression sexuelle après avoir proposé à un type louche de répondre à mon enquête - évidemment, une personne autisme ne peut deviner les intentions de son interlocuteur.

Lasse, je rentrais dans une barrière avec mon scooter, éblouie par les phares de la voiture d'en face. Six mois d'immobilisation.

L'accident du travail fut reconnu. Les examens médicaux qui s'ensuivirent révélèrent un "problème neurologique", qui se mua en diagnostic d'autisme. En attendant la pose du diagnostic, j'ai survécu avec un RSA.

Depuis que j'ai quitté le "monde du travail", tout va beaucoup mieux. Je suis auto-entrepreneur dans la presse. J'ai signé deux ouvrages de référence chez des éditeurs et même donné des conférences sur l'autisme. Mes derniers examens médicaux indiquent que je suis, comme on dit, "THPI"... plus de 145 de QI. Je sais traduire du latin à la volée (mais la plupart du temps, ça ne sert à rien, sauf à jouer au singe savant).

La petit écervelée salue bien son ancien employeur...

Et sait enfin, qu'elle "vaut mieux que ça".

Depuis je suis au chômage, et je vis bien mieux.

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression, Santé

J'ai longtemps voulu travailler "dans l'informatique", mais sans le diplôme qui va bien c'est mission impossible, il faut passer la barrière des recruteurs qui ont décidé que si c'est marqué BAC+3 sur l'annonce il ne faut même pas envisager que quelqu'un qui n'a pas cette qualification puisse faire l'affaire. J'ai donc passé 15 ans de ma vie à faire autre chose, jusqu'au jour où j'ai répondu à une annonce d'une boîte d'interim qui propose un poste de 'Conseillé client' pour de la sous-traitance de hotline d'un fournisseur d'accès internet. Je passe quelques tests bien ridicules et je suis pris pour une formation.

La formation consiste en une journée sur le produit et les 14 suivant à comment gérer le client pour qu'il ne nous recontacte pas ... ça commence bien.

Au terme des 15 jours de formation, me voilà enfin lâché dans la cage aux fauves, et là ça n'a plus rien à voir.

Dès les premiers appels je me fait pourrir, voir insulter par des clients mécontents du discours qu'on leur sert depuis des jours au sujet de leur accès internet. "Ne vous inquiétez pas on vous recontacte demain", "Ce soir tout sera rétabli", "Le Technicien est en route" ... etc. Sauf que tout ces discours sont pur inventions pour mettre fin rapidement à l'appel, car le temps d'appel est compté : pas plus de 8,5 minutes par appel, sinon le "vigiste" (sorte de cerbère qui gère les appels) vient vous taper sur l'épaule pour vous dire qu'il y a d'autre clients en attente.

Au début j'essaye de trouver des justifications, ben oui quoi on m'a parlé de la satisfaction client, alors j'essaye de faire en sorte qu'il soit satisfait mais non, en fait il faut décrocher sinon la boîte va avoir des pénalités à payer, donc peut importe le souci, il faut décrocher.

Régulièrement, le responsable d'équipe écoute les conversations, puis fait un debrief, qui ressemble plus à un procès: "Tu n'as pas été assez directif", "tu as été trop direct avec le client", "tu as fait un appel trop long", "ton appel été trop succin, il faut mieux expliquer", "c'était trop technique", "tu infantilise trop le client" ... bref j'ai droit à tout et son contraire au fil des écoutes.

En plus du stress de se faire écouter, ou de dépasser le temps d'appel, ou de tomber sur le client qui va vous insulter copieusement et avec lequel il faut rester courtois, il y a les horaires qui changent toutes les semaines, et les pauses qu'il faut demander au

vigiste une fois, deux fois, dix fois avant qu'il ne donne sont accord, la pause pipi c'est pareil il faut quémander.

Après un an et demi j'ai eu une opportunité de changer de société. J'ai sauté sur l'occasion, on me vend un poste qui à l'air bien mieux, avec des conditions de travail normales: pas de durée d'appel, pas d'écoute, pas besoin de demander pour aller aux toilettes ou en pause ... je signe sans hésiter.

Les premiers temps se passent plutôt bien, mais au fur et a mesure je ressens le changement, on commence à nous presser, a regarder qui parle souvent avec qui et on les change de place, on nous demande de mettre un pion sur un tableau lorsque l'on fait quelque chose ... sisi, comme à l'école maternelle, il faut mettre un pion dans la case "en pause" quand on va en pause, dans la case "repas" lors de la coupure du midi et surtout ne pas oublier de le remettre dans la bonne case quand on revient, sinon on se fait reprendre.

Et comme dans l'autre société, on entend sans cesse crier en travers du plateau "y a des appels en attente", ce qui en plus d'être particulièrement agaçant ne donne pas vraiment envie de se presser.

On m'a fait miroiter une embauche durant plus d'un an, je ne l'ai jamais vue venir. j'ai donc été soulagé de quitter ce poste.

Depuis je suis au chômage, et je vis bien mieux. plus de stress, plus de clients qui râlent, plus d'insultes et un meilleurs "salaire", car oui si je compare les 1080 euros de salaire que j'avais en travaillant aux 980 euros que je touche au chômage je suis gagnant, plus d'impôts, plus de frais de transport, plus de frais de repas, au final je "gagne" près de 150 euros de plus par mois.

Un jour je vais devoir retourner bosser, je le sais bien, mais ça ne sera certainement pas dans une boite comme celles la, fini les boites ou il faut lever le doigt pour aller aux toilettes, fini les boites ou on nous prend pour des enfants, fini les boites ou on vous promet mont et merveilles, je suis peut être demandeur d'emploi mais certainement pas demandeur d'emmerdes.

Restauration / Hôtellerie

Un parcours professionnel dans l'hôtellerie semé d'embûches

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Heures supp', Licenciement, Sexisme

A bientôt 30 ans, mon parcours professionnel dans de nombreuses entreprises a été semé d'embûches. En voici des exemples :

- Stage de 2 mois et demi non payé, en réception d'hôtellerie, où on m'a demandé de faire également le travail des femmes de chambres. (ce qui est assez courant dans l'hôtellerie maintenant ... on demande à des réceptionnistes de faire le travail des femmes de chambre, sous couvert du titre « réceptionniste polyvalent » ... les entreprises n'ont juste pas envie de payer plus de personnel !)
- Harcèlement moral suite à un passage de la répression des fraudes
- Plusieurs harcèlements moraux de la part de collègues ou supérieurs, à la moindre petite erreur
- Licenciement abusif, sur le fait que je faisais mal le ménage, alors que j'étais réceptionniste à la base
- Pause déjeuner non payée, mais où je devais quand même être disponible pour les clients et au téléphone (certains de mes repas je les ai finis debout, car le service du restaurant commençait pour les clients)
- Non respect des 11h réglementaires, ni des 2 jours de repos consécutifs
- Heures supplémentaires non payées, sous prétexte que « c'est l'hôtellerie, c'est comme ça. »
- Fin de ma période d'essai à cause de mon manque d'aisance au service à l'assiette, alors que j'étais embauchée comme réceptionniste
- Sexisme (patron me demandant d'aller lui chercher des boissons au bar), comportement à la limite du harcèlement sexuel pour une autre collègue (il lui a fait des avances à la fin de son contrat)
- Travail peu motivant et épanouissant, par rapport à mon niveau d'études de bac+5

Aujourd'hui je travaille, tout en révisant pour passer des concours de la fonction publique, qui sont loin d'être évidents et que pour l'instant j'ai loupés. Je me sens dans une impasse, tiraillée entre le fait de devoir faire des jobs non adaptés à mon niveau d'études, et mes concours que je n'arrive pas à passer.

Ajoutez à cela visiblement une inadaptabilité au monde du travail : il me faut un temps d'adaptation assez long pour chaque poste, j'ai l'impression que l'on ne me fait des remarques que lorsque je fais des erreurs, ce qui ne m'aide pas à me valoriser. Et visiblement, c'est ma faute si je suis hypersensible, c'est à moi de changer, et de ne pas prendre toutes les remarques à cœur. Sauf que j'en ai assez de toujours m'adapter à ce monde de l'entreprise déshumanisé et dépourvu d'empathie. Il est temps que ça change ... On vaut mieux que ça !

Menaces et heures supp' en fast-food

Dévalorisation, Heures supp', Violence physique

Bon, je suis pas fan de la pratique de publier publiquement sur les réseaux sociaux, c'est pas mon truc. Mais quand, même, faut peut être en parler.

Alors je bosse dans la restauration rapide, et ce qui suit, c'était dans le même endroit, en 5 mois.

Il y a le fait que j'ai du prévenir et m'excuser un jour de devoir partir à l'heure parce que j'avais autre chose à faire. Et que derrière, je me suis fait pourrir par tous mes collègues. Et pour éviter ces désagréments, tous mes rendez-vous je les prenais des jours où je savais que je ne ferai pas d'heures sup'.

Il y a la fois où un collègue m'a agressé verbalement, m'a menacé de me défoncer (physiquement) à la fin de mon service, et mon directeur n'a rien fait, même pas un avertissement contre mon collègue, il m'a juste reproché ma sensibilité (parce que je me suis mise à pleurer), et que tout ce qu'il pouvait faire c'était me donner mes congés payés.

Il y a la fois où, le jour où on a reçu nos paies, on a vu que nos heures supplémentaires n'étaient pas payées (entre 15h et 25h pour tous les employés), et la réponse du directeur a été "ça ne change rien, vous touchez vos salaires normaux, il y aura juste un décalage d'un mois à présent", sauf que on fait pas 20h supplémentaires par mois pour le fun et que si on les fait, c'est qu'on en a besoin. Et même si c'est une pratique courante, le savoir le jour J qu'on est dans la merde financièrement pour le mois à venir, ça ne fait pas plaisir.

Voilà, il y aurait d'autres choses à dire, mais plus complexes et je ne sais pas si elles ont leur place dans ce témoignage.

Harcèlement à la plonge

Culpabilisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Rapports sociaux

Bonjour je me nomme Aude, je n'ai eu que 2 expériences professionnelles, la première qui ma donnée une confiance en moi et un boost dans le début de ma vie, la seconde et la base de ma dépression actuelle, j'ai travaillée en tant que plongeuse dans une chaîne de restaurant, au cause du matériel non adapté au nombre de couvert ils ont trouvé judicieux de nous mettre a 4 sur le poste, ce qui n'était pas rentable et rendait les conditions de travail horribles. J'ai eu en problème de santé résultant des conditions. J'ai du avoir plusieurs arrêts maladie mais je m'arrangeait chaque fois pour ne pas faire d'arrêts trop longs. Mon patron me faisait culpabiliser pour que j'arrête mes arrêts. Il me demandait de démissionner et s'incruster dans ma vie privée pour faire pression sur moi. Me donnant des horaires de plus en plus fatigants et refusant toute communication. Il a fait pleurer plusieurs les serveuses lors de ses fameux briefing avant chaque service, ou l'on se prenais les pires insultes. Enfin j'ai fini par démissionner et j'ai eu 4 mois de carence pole emploi, ensuite j'ai envoyé toutes mes demandes que j'avais effectué et ils m'ont refusé mon chômage, pour eux je n'ai pas fait assez d'effort de recherche, aujourd'hui j'ai peur de retrouver un travail et de retomber sur un homme comme lui. Il m'a pourri ma vie professionnel, j'essaie de me relever avec un projet de création d'entreprise. Mais cela reste dure car j'en viens a regretter d'avoir quitter mon boulot alors que je bosser pour un connard.

A chaque erreur, j'avais peur de perdre mon travail

Aliénation, Conditions insupportables, Pénibilités sensorielles/physiques, Stress

J'ai bossé au fast food pendant 2 mois et demi, ce qui est un temps relativement court... Et je ne vais pas vous mentir, c'est un travail fatigant où tu as peu de reconnaissance... Mais j'étais heureuse d'avoir un travail, il y avait une plutôt bonne ambiance d'équipe, et je me donnais à fond.

La période d'essai au fast food est de deux mois, et ils engagent sans cesse de nouvelles personnes, ne gardent que les très rapides et performants, remercient le reste. Je voulais garder ce travail, et au bout d'un mois et demi, ils n'avaient toujours pas pris de décision pour savoir si je continuerais à travailler pour eux après ma période d'essai ou pas...

Ce qui était très stressant pour moi, tous les 4 ou 5 jours je regardais si ils avaient affiché l'emploi du temps de la semaine qui commencerait après ma période d'essai... Chaque petite erreur de travail me donnait l'impression que je perdais mon travail.

Quand l'emploi du temps de la semaine après ma période d'essai a été affichée j'étais aux anges, je me sentais reconnue, appréciée, validée. J'ai annoncé à la boîte qui proposait de me réengager pour l'été que ça n'était pas la peine.

Mais 6 ou 7 jours plus tard on m'a annoncé qu'on allait pas me garder finalement. Quand je leur ai demandé pourquoi m'avoir mis dans l'emploi du temps d'après ma période d'essai, ils m'ont dit qu'ils n'étaient pas encore décidés à ce moment-là, et qu'ils n'avaient pas pensé à me prévenir que ça ne voulait rien dire...

Voilà, ce n'est pas grand chose comparé à beaucoup d'autres, mais je me souviendrais pendant longtemps du stress causé par la peur qu'une petite erreur vous fasse perdre votre travail. #onvautmieuxqueca

Ca se passe comme ça pour les équipiers

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Santé, Situations/injonctions paradoxales

Comme indiqué en objet je souhaite témoigner en anonyme.

Alors voici mes histoires:

-J'ai travaillé dès mes 16 ans dans un *fast-food célèbre* et j'y ai eu plusieurs expériences négatives.

-Jusqu'à ce que je ne m'énerve contre mon supérieur, on m'a réclamé des heures supplémentaires pour aider, on m'a refusé des demandes de congés sans solde (posé 1 mois à l'avance) car je n'ai qu'à fêter mon anniversaire et aller à des conventions un autre. A chaque erreur, j'avais peur de perdre mon travailjour.

-Étant dans a une période particulièrement remplie, mon supérieur m'a donné des heures supplémentaires (7H/semaines -> 20H/semaines). Les heures supplémentaires sont payés doubles passés 10% de mon contrat.

Au bout d'un moment (environ 3 ou 4h de rush ininterrompu) le directeur m'a emmenée dans son bureau en plein rush, il disait avoir besoin que je signe un document, celui qui certifie que je connais les normes de sécurité, on doit le passé tous les 6 mois. J'ai signée rapidement car il y avait beaucoup de monde.

Le mois suivant, en voyant mon salaire j'ai appris que le document signé était un fait une demande de ma part réclamant une augmentation de mes heures de travail sur une durée donnée.

-Un client m'a un jour demandé si je n'avais pas honte d'exercer mon emploi.

-J'étais au nettoyage, on m'a prévenu d'une surprise aux toilettes. Elles étaient bouchées, rien d'inhabituel sauf que la ventouse était éventrée et les toilettes bouchées jusqu'au bord. J'ai réclamée l'achat d'une ventouse ou d'un déboucheur au supermarché en face du resto.

Le directeur m'a dit de les débouchés à la main, j'ai refusée.

Il m'a menacé de me licencier, j'ai répondu que si je devais déboucher à la main il y aurait le contenu de mon estomac à nettoyer avec. (pour rester polie)

-On m'a demandé de nettoyer la rue des déchets du restaurant laissés par des clients sur tout le pâté de maisons car la mairie fait payer une taxe au restaurant.

En cas d'accident, mon contrat de travail ne me protège que si je suis sur mon lieu de travail, je n'ai rien à faire en dehors.

-Au Drive, les équipiers qui prennent les commandes dehors le font sous presque toutes conditions climatiques (froid /neige /pluie /vent). Il nous est interdit de consommer les produits alors on cachait du café et chocolats chauds pour leurs donnés. (Cela a été autorisé suites à plusieurs plaintes de notre part)

Ce travail a obtenu une réglementation plus rigoureuse lorsque la police est venue suite à plusieurs plaintes de clients.

Serveuse dans un café, on me disait que j'étais bonne à rien

Harcèlement sexuel, Heures supp', Humiliation, Pression, Sexisme

Quand j'ai travaillé 10h de suite, seule pour m'occuper d'un café et d'une trentaine de tables, sans pause pipi/manger/verre d'eau, et qu'on est venu m'engueuler devant les clients pour dire que j'étais bonne à rien et qu'il fallait que je me sorte les doigts.

Quand je me suis fait un claquage lors d'un service et que je n'ai pas osé m'arrêter.

Quand le comptable s'amusait à nous coincer contre des murs, nous les dix jeunes blondes aux yeux bleus de 20 ans engagées pour faire la saison, et que ça se passait sous les yeux du patron qui ne disait rien.

Quand j'ai eu le malheur de me mettre un jour en arrêt maladie à cause d'une gastro et qu'on m'a fait récurer des années de saleté encrassée pendant la semaine qui a suivi mon retour.

Quand j'ai terminé chaque soir 20 à 30 minutes après, sans rien dire, mais qu'un retard de 5 minutes à cause d'un embouteillage je devais le marquer pour être moins payée à la fin du mois.

Je pensais que c'était ma faute, que j'étais un fainéant

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé

Allez, on y va pour mon expérience de travail dans des conditions particulièrement gratinées. Par chance j'en ai eu qu'une comme celle-là.

J'ai travaillé trois mois dans un camion pizza. Lors de l'entretien avec le patron, celui-ci m'a expliqué qu'il me prenait pour une période d'essai et qu'il ne pouvait pas me payer pendant celle-ci, vu que j'allais lui faire perdre de l'argent lors de mon apprentissage. Soit.

La période d'essai a duré quand même trois semaines. Au bout d'un mois, il m'a payé 100 euros pour 40 heures de travail de la semaine. Il m'a expliqué ne pas pouvoir me payer plus parce qu'un collègue lui avait volé la caisse avant de prendre la fuite. En réalité, ce collègue était aussi en formation depuis 3 semaines et en avait eu marre de travailler gratuitement. Il avait alors prélevé 20 euros dans la caisse, devant le patron, avant de claquer la porte. Ça relativise quand même. Mais le patron m'a expliqué que cette personne était la pire raclure qu'on puisse rencontrer. Il était clairement sous-entendu que s'il venait à apprendre que je communiquais avec lui, je serais licencié.

J'ai signé un contrat qui stipulait que je travaillais 10 heures par semaines au camion. En réalité, je faisais entre 40 et 50 heures par semaine, j'étais payé au black. A la fin de chaque semaine, le dimanche, entre 23h et 1h/2h du matin, je négociais avec lui dans de grands éclats de voix la paye des heures de ménages. Lui voulait m'en payer aucune. Ce sont des heures où je ne suis pas productif, où je ne rapporte pas d'argent selon lui. Ça pouvait représenter jusqu'à 10 heures par semaine, ce qui est peu négligeable tout de même dans un salaire !

C'est lors de ces moments que j'ai eu droit à des réflexions gratinées :

« De mon temps et dans mon pays, quand l'ouvrier n'était pas content, on le marquait on fer rouge. En France vous êtes trop protégés et trop fainéants »

« Les heures de ménages, c'est gratifiant, c'est comme ça qu'on apprend, j'ai par conséquent pas besoin de te les payer »

Comme si c'était du plaisir.

Puis après, j'ai dû amener des matières premières avec ma voiture. Inutile de préciser que l'essence n'était bien entendu pas remboursée et que tout ceci ne comptait pas non plus dans le temps de travail.

Ce type m'a également obligé à mentir au client, à de nombreuses reprises. Le mensonge qui m'a le plus marqué: Des végétariens voulaient s'assurer que la pizza « végétarienne » ne contenait pas de viande. Hors, la base sauce tomate était en réalité une sauce bolognaise. Mais il était hors de question de dire la vérité plutôt que de prendre le risque de ne rien vendre. Si ces personnes avaient été allergiques, ça aurait été la même chose. Le plus important c'est la vente et la rapidité.

Et tout était comme ça. Quand je ne faisais pas un chiffre d'affaire qui le satisfaisait, j'étais soupçonné de voler dans la caisse, mon salaire diminuait. Il ne voulait pas mettre de caisse enregistreuse, ça coûtait trop cher pour lui. Il me donnait l'impression que je le dépouillais, que je le rendais pauvre. Toutes ces petites pressions, toutes ces immoralités ont fait que j'ai démissionné au bout de trois mois.

Une fois loin de lui, j'ai appris qu'il venait d'acheter une 5em villa, qu'il louait les quatre premières et qu'il était loin de d'être ruiné comme il se plaisait à le pleurnicher. En trois mois, j'ai gagné un peu moins de 1500 euros.

Comme c'était ma première expérience de travail, c'était assez traumatisant. Je me suis dit que plus jamais je ne travaillerai, dans mon esprit, tous les boulots étaient comme celui-là. Je ne suis pas allé aux Prud'Homme. Je pensais que c'était ma faute, que j'étais un fainéant.

En réalité, j'étais en pleine dépression avant pendant et après ce boulot. Chez mes parents, mon père me disait que j'étais une loque, que je ne me bougeais pas. Mais la dépression faisait que je ne voyais aucune raison de me lever le matin, j'espérais qu'un matin je ne me réveillerai pas. J'ai cherché du boulot en vain pendant près de neuf mois. Celui-là, c'était ce collègue qui s'est servi dans la caisse au bout de trois semaines qui m'en a parlé. J'ai sauté sur l'occasion, je me suis dit que j'irais peut-être mieux ensuite. Bref, j'étais dans un état d'esprit complètement dévalorisant, et une fois sorti de ce boulot, je me suis dit que j'exagérais tout, que j'en faisais des caisses, que je n'étais pas fait pour le travail et je culpabilisais. Puis d'une manière que je n'explique pas, je suis sorti de la dépression. Depuis, j'ai fait d'autres boulots qui se sont bien mieux passés, avec de véritables contrats et des gens honnêtes. C'est seulement avec du recul que je me rends compte à quel point le patron de ce premier boulot était une ordure. Mais dans cette pizzeria, j'ai croisé des gens qui n'avaient pas d'autres alternatives pour travailler ici et qui

se soumettait à des conditions de travail très difficiles, imposées par un enfoiré de première. Clairement, #onvautmieuxqueça

Aliénation en fast-food

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Discriminations, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Santé, Violence physique

Pour me situer, je dirai juste que j'ai moins de 25 ans et que j'ai arrêté mes études après le bac, même si j'ai essayé pendant 2 ans de faire un cursus dans les arts plastiques que j'ai abandonné pour plein de raisons, ce n'est pas le sujet.

J'ai eu la "chance" d'avoir assez vite un CDI, déjà pendant mes études, que j'ai étendu après la fin de celui-ci. Un job que plein ont eu, que beaucoup ont encore, et qui n'est plus à présenter : Le fast-food. C'est donc à 18 /19 ans que je commence ma vie active.

Première chose qui m'a choqué, l'uniforme. Mes poches sont cousues, ma place est donné dans l'entreprise, on ne me fait pas confiance. La tenue avait un t-shirt listant les choses que j'aime, et mon prénom écrit en gros en haut. Première surprise, le choix de ces choses que "j'aime" n'est pas libre. C'est divisé en plusieurs catégories, un choix étant obligatoire dans chacune d'entre elles. Alors ok, il y a du choix, mais ça reste sans nuances, dans des grands groupes étiquetées et obligatoires. Non je ne tiens pas absolument à choisir un sport, ni particulièrement à afficher mon amour pour certains produits de la marques. Car oui, il y a obligation d'en choisir deux, d'exprimer mon amour pour ce que je fais.

C'est un détail tout cela, on en convient et je chipote. Mais c'est symptomatique. Je n'ai pas le droit à l'individualité, à la personnalité.

Mais le boulot en lui-même et ses conditions, parlons-en. Tout d'abord, quand on est le nouveau ce n'est pas toujours facile, et c'est comme ça partout, l'intégration peut être facilité par sa direction et la bonne volonté de ses collègues. Souvent, ce n'est pas le cas, au début on ne fait que les taches les plus ingrates, nettoyage de la salle et des tables, vider les poubelles. Vient le jour où ton manager vient te voir et il a l'air content, hilare et te demande d'aller nettoyer les toilettes, que c'est à toi de t'y coller, t'es le nouveau, t'as pas le choix.

Tu y vas et là... Un étron, tout ce qu'il y a de plus humain, sur le sol, au milieu de la pièce et partout autour du wc, partout bien sûr, sauf dans celui-ci. Alors on est d'accord, quelqu'un doit bien le nettoyer, mais le rite de passage consistant à le donner au nouveau n'est pas forcément le meilleur moyen de l'intégrer. C'est long, ça pue, c'est humiliant. J'avais la chance d'avoir certains Managers sympathiques et respectueux, mais ce n'est

de loin pas toujours le cas. On m'a crié dessus, on m'a bousculé physiquement pour prendre ma place à mon poste de travail pour aller plus vite. On a tenu absolument à m'inclure dans des blagues graveleuses, et si je ne rigolais pas, je devais sûrement être un "PD", on m'a vanné sur mon look, on m'a dit que j'étais nul. Je ne cherche pas à critiquer ces personnes, elles sont sujettes au même stress que moi, et leurs actes ne sont que le reflet des mêmes conditions de travail que les miennes. Mais parfois il y a de la mauvaise volonté.

J'ai beaucoup été en plonge, parce que je n'étais pas mauvais là-dedans et que j'appréciais, ça me permettait d'être seul et pas toujours en contact avec la clientèle. Avoir les mains dans l'eau chaude pendant 6h, ça a des conséquences, normalement on a des gants. Parfois, il n'y en a plus, et ça serait trop long pour le manager d'aller t'en chercher dans les placards cadenassés. (Confiance)

Alors les mains gonflent, la peau devient molle, se déchire, il y a des plaies, il y a du sang. Ce qui en plus de ne pas être agréable, n'est pas des plus hygiéniques. C'est le même problème dans la cuisine, pas de gants ça veut dire brûlures et plaies à répétition.

Le stress et la pression peuvent dérégler les jugements des encadrants. Dans la machine à griller les pains, il y a une feuille, qui se change régulièrement. Celle-ci commençait à être vraiment crade et à laisser des traces à la sortie, on en a demandé une nouvelle au responsable, il a refusé. On s'est concerté, on a retiré la feuille, on l'a jetée. Puis demandé une nouvelle, sans quoi on ne pouvait pas continuer à travailler. Le manager nous demande alors, de sortir la feuille de la poubelle et de la remettre dans la machine. On se regarde tous, attérés, on refuse. Et là c'est des menaces, des menaces d'appeler la direction, des menaces de mise à pieds. Le manager appelle la direction, se fait traiter comme un chien, comme nous avant, et nous ramène une nouvelle feuille.

Deuxième fois qu'arrive quelque chose de douteux, depuis quelques semaines, les égouts sont bouchés, donc en plonge on a les pieds dans l'eau et les déchets alimentaires. Il faut bien les déboucher ces égouts. Et pour gain de temps et optimisation du temps de travail On le fait pendant le service. Les égouts de tout le restaurant se mettent à remonter pendant qu'on les débouche, on travaille pendant toute une soirée les pieds dans la fange, ça glisse, ça pue, certains clients le sentent et s'en vont. On nous menace, il faut surtout ne jamais le raconter, on n'a pas le choix, il faut le faire maintenant. Et là on doute. On se demande pourquoi on accepte ça, on se demande si c'est bien en accord avec ce qui nous semble juste.

On ne regarde plus son entreprise de la même façon, on n'est pas fier d'accepter.

Il y a un dernier point qui peut être difficile et qui est l'apanage de tous les métiers

de la restauration. On travaille le soir, on travaille le weekend, on rentre tard, très tard. En temps normal on finit vers 1h, parfois c'est plutôt 2, une fois c'était 4. Les heures sup sont payées, c'est déjà mieux que plein de gens, mais on se retrouve dans une situation où il faut finir pour pouvoir rentrer, on a bien sûr en théorie le droit de refuser et de partir, certains le font, ont une famille, une vie, de la route ou juste envie de rentrer. Mais gare à celui qui part, gare à l'ambiance qui s'en suit, les regards en coin et les reproches.

Une fois rentré dans son 20 m², il est tard, et moi, je ne peux pas dormir, le stress n'est pas retombé. Après certains services particulièrement difficiles, on voudrait parler, avoir de la compagnie. Mais il est 2h du mat, on ne peut appeler personne, ou on ne se sent pas la possibilité de le faire. Les effets que ce stress, ces conditions et ces horaires ont eue sur moi ont été durs, très dur. C'était une période où je me sentais particulièrement seul et isolé. Je ne pouvais pas dormir quand je rentrais chez moi, alors je me gavais d'images, d'alcool et de cannabis, jusqu'à épuisement, jusqu'à m'assommer et desserrer un peu les dents. Je me réveille fatigué d'un sommeil tout sauf réparateur avec la boule au ventre et les larmes aux yeux, il est 14-15h, je fais des cauchemars presque toutes les nuits où des gens rentrent chez moi et me regardent d'un air désapprobateur, il faut y retourner dans deux heures.

Et chaque jour c'est la même chose, au travail je ne veux que rentrer pour fumer, chez moi je ne fais qu'angoisser d'y retourner. Angoisse sur angoisse sur angoisse. Je me renferme, je n'ose pas en parler à ma famille. Je constate des choses similaires chez certains de mes collègues, alcool et drogues sont souvent présentes dans leur vie perso, c'est parfois dit à demi-mots, parfois pas. J'ai vu des collègues picoler pendant le travail, fumer avant, tout pour tenir, tout pour que cela passe plus vite.

Ça a été de pire en pire pour moi, jour après jour, semaines après semaines. J'avais les pires idées, les pires pensées, les pires envies. Un jour j'ai eu peur, peur de moi-même et de ce que je croyais apercevoir, j'ai eu le courage de demander de l'aide, d'appeler au secours.

J'ai démissionné. Mais les conséquences ne partent pas tout de suite, je me sentais nul quotidiennement, même après, car même pas capable de supporter un mi-temps en fast-food alors que, je n'ai pas le choix, il faut bien bouffer et je ne veux pas être un poids pour mes parents. C'était un CDI, C'était une "chance".

Après une démission, On n'a le droit à rien, pas de chômage, pas un copeck. J'ai alors la chance d'avoir des parents qui m'aident et me soutiennent. Tout le monde ne l'a pas. Je n'arrive pas à aller mieux, j'essaie de m'investir dans autre chose, tous les matins je pleure pendant des heures dans mon lit, j'ai du mal, j'ai peur du travail, j'ai peur des autres, j'ai peur de moi. Le mal est fait. Un jour je dis stop, je rentre chez mes parents, j'ai

honte, je le vis comme un échec. Pourquoi je n'y arrive pas alors que beaucoup s'en sortent, parfois même bien. Je travaille sur moi, je me fais aider par ma famille, par un professionnel, par des amis. Pendant un an et demi, je lutte pour aller mieux et me reconstruire.

Alors il serait caricatural de mettre tout ce mal être sur le dos de l'emploi. Mais je pense pouvoir dire qu'il n'a pas facilité les choses, il m'a isolé, humilié, jour après jour, services après services si bien qu'à la fin, il ne restait qu'une coquille vide d'espoir, vide de sens, vide d'envies.

Le problème c'est que le système aujourd'hui favorise cela.

Maintenant ma reconstruction bien entamée, j'ai repris un emploi, dans la grande distribution et plus précisément le hard discount. Je n'ai plus peur, je me suis compartimenté, ou j'essaie en tout cas. Le travail c'est le travail, ce n'est pas moi. Et maintenant que je n'ai plus peur, je veux me battre. Mais les conditions restent difficiles, il faut aller vite, très vite, tout le temps et pour tout.

C'est une pression constante et assumée de la part de la direction, il faut être le meilleur, il faut vouloir être le meilleur, le mot d'ordre c'est efficacité et productivité. Productif quand on commence à bosser à 6h du mat jusqu'à 13h sans baisse de régime. Parfois on s'arrange avec les horaires, on finit à 20h30, on reprend à 6h. Une fois on se fait réveiller par son téléphone à 6h30 du matin alors qu'on commence à 13h, C'est le chef du chef, ils ont des difficultés au magasin, il faut y aller maintenant. Il me demande de façon expéditive si je peux et à quelle heure je peux y être. Je suis en période d'essai, j'accepte. On me dit merci, c'est déjà bien, mais la gratitude s'arrête là. Une fois on en peut plus et les larmes viennent après une erreur, on se fait reconforter sommairement, il faut y retourner. On voit les autres pleurer aussi, ou on les voit le regard vide. on a mal au dos et aux jambes assez souvent. On veut rester assis, ou couché quand on est chez soi, on se fait réveiller par des crampes aux jambes dans la nuit. La personne qui partage votre lit vous dit que systématiquement quand on doit commencer tôt, on transpire, on est très agité, on cri dans son sommeil. On est en sous-effectif permanent pour permettre une meilleure rentabilité. On lit des articles sur les pratiques craignos de l'entreprise en France et à l'étranger. On nous explique qu'il faut constamment sourire en caisse même si on fait un service de 5h de suite non-stop, que oui ça fait mal aux joues mais que sourire rends heureux. Parfois on n'ose pas trop aller aux toilettes parce qu'on n'est pas en avance sur ce qu'on doit faire. On n'est pas le plus rapide et culpabilise. Une fois une personne âgée part sans payer, sous-effectif oblige, on est seul en caisse. On suit la personne sur le parking en flippanant, espérant que personne d'autre ne s'enfui de la même façon. Dans les sachets de la personne, des produits de première nécessité, dans les yeux de la personne, de la peur. La personne est âgée et frêle, s'agrippe fermement à ses sachets.

On la laisse partir et on rentre à nouveau dans le magasin pour prévenir les responsables, ils demandent pourquoi on n'a pas forcé et pris le sachet des mains de la personne âgée, on explique qu'on ne veut pas se montrer violent en général et encore moins avec une personne fragile. On nous dit que tout est ok, mais le regard laisse perplexe.

En bref on n'est pas fier de ce qu'on fait, on se demande comment on pourrait remettre du sens dans tout ça, être en accord avec des valeurs que les grandes entreprises ont depuis longtemps dilapidées pour toujours plus d'argent, mais on a de nouveau un appart, il faut payer, il faut tenir, nous on en a pas des masses d'argent.

Je vais mieux, beaucoup mieux et les conditions de mon travail ne me touchent plus autant qu'avant, même si certains jours c'est difficile et ça me fait ressentir une colère, une envie d'autre chose, une envie de combattre. Moi, j'ai le dessin et l'écriture je peux m'évader, je peux travailler dans quelque chose où je me sens valorisé à côté de mon emploi, j'ai des amis proches, une petite amie, une famille. Mais certains n'ont pas tout ça. Certains n'ont dans leur quotidien que le travail.

Alors est ce qu'on doit accepter tout cela? Est ce qu'on doit accepter qu'une loi en particulier mais surtout un contexte économique et politique nous pousse plus loin dans ces retranchements? Est ce qu'on est des robots, des esclaves ou des bêtes de trait? Est-ce que ce qu'on fait ne pourrait pas être valorisé plus, et autrement, que par un salaire de misère? Est-ce que nos revendications pourraient être de ne pas demander plus d'argent et de pouvoir d'achat, mais plus de sens et de respect ?

Est-ce que voir notre avenir de plus en plus noir au fur et à mesure des années, des gouvernements et des réformes est normal? Est-ce que notre modèle de société ne nous méprise pas, nous producteurs des richesses et de services sur lesquels ceux qui possèdent notre force de travail s'enrichissent toujours plus devons accepter d'être manipulé, infantilisé par notre gouvernement et notre direction?

Est ce qu'on a le droit à l'espoir? Est ce qu'on a le droit au rêve? Pas au rêve de entrepreneuriat et de l'argent, mais au rêve d'une société plus juste et équitable.

Est-ce qu'au fond, pas en tant que travailleur, mais en tant qu'êtres humains, pas en tant que consommateurs mais en tant qu'être conscients et pensants tous autant que nous sommes. Est qu'au fond On ne vaut pas mieux que ça?

Bon Allez moi je vous laisse, faut que j'aïlle bosser.

"C'est pas tout hein, mais va falloir se remettre au boulot !"

Burn-out, Dévalorisation, Maladies/accidents professionnels, Santé

Ma toute première expérience dans le monde du travail, c'était dans le cadre de l'interim, une petite boîte dans un hangar qui produisait des fonds de pâtes à tartes flambées. Première surprise, les collègues qui attaquent le whisky à 6h du matin. Le rythme y était particulièrement dur, le boss évaluait constamment le temps qu'on mettait à produire ces fonds pâtes. On se cramait beaucoup la peau, vu qu'on bossait sur des presses à très haute température, et qu'il fallait évidemment aller vite. Je me suis fait virer au bout d'une semaine, n'étant pas assez rapide. Fait plutôt amusant, le chef d'équipe avait placardé au mur un petit texte : « Lorsque l'homme aura coupé le dernier arbre, pollué la dernière goutte d'eau, tué le dernier animal, alors il se rendra compte que l'argent n'est pas comestible. » Il avait évidemment signé l'adage de son prénom.

- Vint ensuite un fast-food où je suis resté deux mois. On m'a pas mal dénigré, pas mal gueulé dessus. Mais je garde particulièrement en tête qu'à mes débuts j'avais saisi l'une des viandes des burgers sans les gants protecteurs qu'on nous incombait d'utiliser. Erreur de ma part, sauf que le manager m'a immédiatement menacé de me mettre la main dans le grill la prochaine fois que je commettais une « bêtise » du genre.

- En parlant de problèmes de mains, une amie à moi a travaillé pendant un moment dans une charcuterie industrielle. Elle travaillait en binôme sur des machines qui, si je me souviens bien, farcissaient les saucisses. Son collègue tente de décoincer un morceau de viande coincé dans la machine, sa main se bloque dedans, et commence à être broyée. Elle appuie sur le bouton d'arrêt d'urgence de la machine. D'autres employés interviennent et appellent les secours. Une fois son collègue pris en charge, le directeur, grand seigneur, lui offre un café, et lui accorde 10 minutes de repos dans son bureau. A son retour il lui dit que « C'est pas tout hein, mais va falloir se remettre au boulot ! ». Elle était encore toute tachée du sang de son collègue.

- Un autre ami bosse pour une boîte qui met en place des équipements scéniques (Ou des scènes tout court. Son patron est un gros ponte, qui a pas mal de relations et qui aime bien s'asseoir sur les droits du travail. Il a la réputation de s'en être toujours très bien tiré lorsque ses employés l'on traîné aux prud'hommes. Grosso modo : mon ami peut se faire appeler à 21h un vendredi soir pour lui dire que finalement, il travaillera le samedi/dimanche. Il bosse 70h par semaine en moyenne, et bouge tout le temps de ville en ville. Mon ami m'assure que la grosse majorité de ses collègues tourne à la cocaïne,

sans quoi, beaucoup ne tiendraient pas.

- Je suis présentement dans une situation où j'ai un master, mais où il est difficile de faire des projets. J'ai un directeur ainsi qu'un sujet de thèse. Manque de pot, c'est des sciences humaines, et les financements sont plus que compliqués à décrocher. Et pour avoir une chance de trouver un emploi avec ma formation, je n'ai pas d'autre choix que de me « déraciner » complètement (Être prêt à bouger n'importe où en France). Choix que je me refuse à faire. Le résultat c'est que je prépare des concours de la fonction publique, avec un job alimentaire à côté, parce que j'ai 23 ans, que je n'ai ni droit au RSA, ni droit – pour l'instant- au chômage (Mes stages rémunérés dans des labos de ces deux dernières années ne m'ont pas permis de cotiser).

C'était dans un fast-food...

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Dévalorisation

Je pourrais raconter beaucoup de témoignages personnels sur des conditions de travail assez dégueulasses que j'ai eu l'occasion de subir, mais l'expérience la plus marquante à ce sujet est certainement une que j'ai vécu en tant que simple spectateur. C'était dans un fast-food, où je mangeais tranquillement assis à une table. Pas très loin, dans un coin mais néanmoins derrière le comptoir, « côté clients », une chef du fast-food en question était en train d'engueuler un de ses jeunes employés. En gros, elle lui reprochait d'être incompetent, en n'hésitant pas à y aller bien violemment, à coup de « bon à rien » et autres « incapable ». Lui ne répondait pas, il baissait la tête, l'air honteux, subissant ce qui aurait déjà été une humiliation en privée, mais la subissant de plus à côté de ses collègues et, pire que tout, devant la clientèle. J'observais un travailleur qui avait abandonné toute dignité face, je suppose, à la peur de perdre son emploi. J'avais l'impression de voir un gamin qui se faisait engueuler par sa mère ce qui, même-là, m'aurait choqué étant donné la violence des propos qui rabaissent au plus bas niveau. Sauf que là il était question d'un travailleur face à sa chef, d'un travailleur dans un fast-food, probablement précaire pour un travail qui déjà est peu valorisant.

Je n'ai aucune idée de la raison de cette engueulade. Peut-être que l'accusé était bien un véritable tire-au-flanc. Peut-être crachait-il dans les sandwiches, peut-être était-il coupable d'une sérieuse négligence mettant à mal l'hygiène et donc se répercutant sur ce que je mangeais alors, en tant que client. Mais peu importe la gravité de ce qu'il avait fait, je vois mal ce qui aurait pu justifier de tels propos exprimés d'une telle manière. Peut-être que la chef, qui a le mauvais rôle dans l'histoire, avait elle-même subi une journée difficile qui a provoqué ce dérapage, peut-être s'est-elle excusé après. Je n'ai aucune vision claire et totale de l'évènement, mais je pense que la scène à laquelle j'ai assisté est symptomatique d'un contexte actuel du monde du travail, où le supérieur hiérarchique est encouragé à se sentir supérieur tout court, à être légitime pour humilier son personnel dans des proportions qui bafouent toute dignité. Et, justement, un système qui encourage ce personnel à subir cette humiliation, peu importe sa violence, à abandonner sa dignité pour avoir une chance de garder sa place privilégiée dans ce monde du travail où le salaire lui-même est indécent.

Harcèlement et violence physique en restauration rapide

Abus de pouvoir, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Licenciement, Santé, Violence physique

Quelques jours avant mes 18 ans, je postule dans une chaîne de restauration rapide. Je décroche tout de suite un entretien d'embauche qui se passe très bien.

Je commence quelques jours après, confiante et contente d'avoir un premier job.

Je suis accueillie le premier jour par les insultes de mes collègues quand j'ai voulu me présenter et ça va continuer sur ce chemin les 2 mois environ que j'y ai travaillé.

J'avais normalement une semaine entière de formation, c'est ce qui était écrit sur mon contrat. Ça n'a duré qu'un seul jour durant lequel tous mes collègues se sont plaint que me former leur faisait perdre du temps et les ennuyait. Bref je n'ai pas appris grand-chose et on m'a laissée me débrouiller toute seule dès le lendemain.

Difficile de tenir le rythme quand on ne sait pas où se trouve ceci ou cela, ou comment marche telle machine et quel produit utiliser. Mes gentils collègues ne se sont pas gênés pour en avertir le directeur et les managers. Je passais pour faignante, incapable et stupide et je me suis retrouvée avec une manager collée sur mon dos en permanence à me hurler "plus vite, plus vite, plus vite ..." dans les oreilles des heures durant.

La même manager qui me hurlait tout le temps dessus a décidé qu'elle pouvait rendre ma vie plus insupportable encore. Elle me faisait dépointer, puis me faisait comprendre que je devais retourner au travail tout de suite si je voulais pas être licenciée. Des dizaines d'heures ne m'ont pas été payées de cette façon.

Le matin avant de pointer, elle me tenait la jambe et m'empêchait d'atteindre la machine à pointer, quand j'y arrivais je me retrouvais avec un retard de 3 ou 4 minutes. Ça me coûtait 16 euros de pénalité sur mon salaire.

L'autre chose avec laquelle elle me tourmentait c'était l'eau. 2 fois par jour environ on nous servait un grand gobelet d'eau, mais le mien tombait toujours par terre ou était oublié. Obligée de boire au robinet des toilettes (sans qu'on ne me voie, strictement interdit), un robinet avec une étiquette "eau non potable" dont l'eau était toujours chaude. J'en ai bu des centaines de litres, courir dans une chaleur très élevée 6h d'affilée sans boire, ce n'est pas possible.

Gestion désastreuse, pas assez d'employés sur les rush, coupure fréquente

d'électricité dans certains locaux (compteur défectueux), le local aux poubelles infiniment trop petit pour contenir tous les déchets (je vous jure, une pile qui touchait le plafond 2 fois par jour), machine à laver en panne une fois sur deux, casiers insuffisamment sécurisés (vols systématiques), toilettes et robinets en panne, etc ...

Je vais parler d'hygiène. Une horde de cafards dans le couloir principal.

Les évacuations au sol étaient tout le temps bouchées, on baignait dans un mélange de produit ménager, de graisse et déchets en tout genre, ça montait jusqu'aux chevilles. De temps en temps un hamburger juste fait tombait dedans et un collègue le ramassait vite fait pour l'envoyer aux clients, son excuse était la flemme d'en refaire.

Salade brune et toute collante quand même servie dans les hamburgers (sous prétexte qu'on avait fait pire par le passé).

La garniture qu'on est supposé jeter chaque fois que le timer sonne, bah on éteignait juste le timer sans rien jeter. Les fromages fondaient et se mélangeaient entre eux, je devais déchirer les blocs obtenus et coller des petits bouts sur les burgers.

Des collègues qui faisaient des trucs dégueu comme les doigts plein de sang plongés dans la laitue.

J'ai été énormément insultée bien sur, on lançait aussi des rumeurs du genre je couche avec tous mes collègues masculins dans les toilettes. On sabotait mon travail, ou alors un collègue faisait une connerie puis courait avertir le manager de ce que je venais de faire. Des petits groupes se liguait contre moi, juste parce que j'étais une nouvelle. Mais j'ai été aussi frappée par une collègue (coups de pied dans le bas du dos), menacée de mort ou de passage à tabac par l'une d'entre eux, et parfois on soufflait sur mon passage "je sais où t'habites".

Un soir ça a dégénéré à la plonge, une collègue m'a fait tomber sur un tas d'instruments métalliques et m'a donné des coups de pieds, je me suis relevée en la poussant mais elle a continué, et voilà je me suis retrouvée à me battre avec elle. Ceci dit, elle est venue me demander pardon quelques jours après. Je l'ai pardonnée, je crois qu'elle pétait juste un câble et qu'elle n'en pouvait plus, elle est devenue sympa avec moi suite à ça.

Pour finir, j'ai été virée sans explication aucune un peu avant la fin de ma période d'essai (2 mois et demi chez eux) le même jour qu'une dizaine d'autres personnes environ (7 dont je suis sûre pour l'avoir entendu de leur bouche). On me proposait de faire une dernière semaine de travail, j'ai été la seule de tous les licenciés à venir.

Tout le monde est devenu gentil, on oubliait plus de me donner de l'eau, on ne sabotait plus mon travail, la manager qui me haïssait est devenue amicale et me remerciait à chaque geste que je faisais. Le directeur me fuyait et était incapable de me regarder dans les yeux.

Je n'ai toujours pas compris !

J'ai trouvé cette expérience horrible, mais je crois que ça a été pire encore pour d'autres. Presque chaque jour une fille faisait une énorme crise de larme, parfois au bout d'une seule journée de travail. J'en ai vu plusieurs faire les cent pas plusieurs heures d'affilée, à répéter les mêmes phrases "Pourquoi on me fait ça ?" ou "J'ai rien fait pour mériter ça, je comprends pas !". Personne ne les aidait et la plupart des managers nous disaient juste de faire avec et de continuer notre travail, alors j'ai essayé de les calmer mais je n'y suis arrivée avec aucune. Elles ont toute démissionné dans les cris et sérieusement troublées.

J'ai quand même rencontré des collègues très sympathiques qui ont tenté de m'aider et qui me soutenaient face aux groupes qui s'acharnaient sur moi. On avait tous la même manager sur le dos, on se prévenait quand elle était dans les environs, on rusait un peu, etc.

Deux des managers avaient de bonnes pratiques et faisaient vraiment de leur mieux. Plutôt que crier inlassablement "plus vite", ils nous encourageaient, nous disaient qu'on faisait un super boulot, que si on pouvait réussir à aller encore un peu plus vite, ce serait génial. Ils nous remerciaient et nous complimentaient. Ils essayaient d'être justes et de remonter le moral de ceux qui flanchaient.

Mais l'un d'entre eux a été licencié d'une manière douteuse, et on était plusieurs à avoir remarqué qu'il était traité d'une drôle de manière par les autres (quand il faisait un emploi du temps, on avait ordre de ne pas en tenir compte, des choses comme ça), probablement harcelé.

Je l'ai relativement bien encaissé, disons que j'ai été à bonne école, mais je vous cache pas que ça m'a profondément dégoutée et que j'ai perdu toute illusion à propos du monde du travail.

Je sais pas si je pourrais faire confiance à un supérieur après ça, le directeur avait toujours été très sympa avec moi, on discutait souvent ensemble et mon travail semblait lui convenir (il ne m'a jamais fait de reproches), ça l'a pas empêché de me faire un sale coup.

Bref, je suis pas pressée de retravailler un jour.

Régulièrement, je me brûlais chimiquement le genou

Conditions insupportables, Dépression, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail, Santé

Je travaillais pour une société civile dans un cadre institutionnel en tant que, tout d'abord « plongeur » puis, lors du changement d'employeur, comme « agent de service ». Grosso modo, je faisais de la plonge dans une institution avec plusieurs centaines de personnes par jour. On travaillait beaucoup, à peine au smic, comme nous étions en temps partiel, nous n'avions pas d'heures supplémentaires, mais des heures complémentaires... beaucoup d'heures complémentaires...

Si le contexte de travail n'était pas dès le départ très folichon, c'est quand le site a été repris que ça a « un peu » envenimé les choses. Nous étions sensé être 5 employés par rapport à leur contrat, mais comme ils ne pouvaient pas se le permettre, nous n'étions que 4. Ils préféraient nous faire travailler un peu plus sans pour autant nous payer vraiment mieux. On nous a expliqué que nous devons être pile à l'heure dans la plonge à l'heure précise de notre début de travail et que pour se changer nous devons donc arriver à l'avance. Comme il y avait changement, nous avons été forcés à devoir aussi faire le ménage dans la salle de repas... pour finir par remplacer les femmes de ménage qu'ils nous avaient bien dit tout faire pour les renvoyer.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. On m'a forcé à faire quelque chose que, comme un bon soldat, j'ai été obligé d'accepter et qu'honnêtement ne me choquait alors pas. Il s'agissait de détartre le sol une fois par mois entre le vendredi soir et le samedi matin... pendant le reste du boulot. Mais ça encore ça pouvait aller. Non, le problème c'est qu'on a tenté de m'expliquer de façon rapide et « évidente » comment s'y prendre. Sans la moindre protection, il s'agissait de mettre un produit sur le sol, d'aller jusque sous les machines, avec un produit pris dans la machine qui était uniquement réservé à la vaisselle... en précisant évidemment que c'était pour faire des économies... forcément, ce produit-là était aux frais de l'institution. Bref, régulièrement je me brûlais chimiquement le genou, mais comme bon soldat je ne disais pas grand-chose.

Et puis ce fut un soir en trop où tout a basculé. Bah ouais, je suis allé trop loin... dont l'idiotie d'y croire. Celle qui supervisait, appartenant à l'institution, en découvrant là où j'en étais m'a obligé à arrêter et a voulu me persuader d'aller aux urgences en rentrant chez moi le vendredi soir tout en m'obligeant à arrêter et à me nettoyer les blessures. Une brûlure c'est déjà pas top, mais alors une brûlure chimique c'est pire. Heureusement on m'a bien conseillé, enfin persuadé, d'aller le lendemain après le travail, aux urgences, sinon tout aurait été de ma faute... et oui ça n'aurait pas été reconnu comme un accident

de travail. Bref, en allant aux urgences quand on a vu ce que j'avais, ils ont halluciné ! Brûlure chimique entre le 2ème et 3ème degré sur le genou, les mains (oui parce que même si je portais des gants, comme ça coûtait trop cher de les remplacer très souvent, ils y avaient des micro-trous), un des avant-bras et surtout si je ne portais pas des lunettes je me serais retrouvé borgne.

J'ai été en accident de travail pendant un mois, le temps d'être soigné pour les brûlures. Étrangement je me sentais bien pendant toute cette période. Et s'ils ont essayé de me faire m'estimer comme étant responsable, ils ont préféré ne pas trop me provoquer pour que ça ne leur retombe pas dessus. Quand j'ai dû reprendre, il m'aura fallu un jour et demi (sans parler des quelques jours avant ma reprise) pour être mis en arrêt de travail. J'ai été suivi par un psychiatre et me suis renseigné sur la manière dont on doit s'y prendre pour ce type de nettoyage. Déjà ce produit était discutable, mais il fallait aussi tout un « arsenal » de protections, mais pire encore une formation ! Mais je n'étais pas payé plus...

Et j'ai beaucoup repensé à toute la situation : nous étions des employés d'un précédent prestataire qu'ils étaient obligés de garder. Nous avons été obligés de réclamer le matériel basique (pas celui pour la situation qui m'a provoqué l'accident). Une des nôtres est parti pour des raisons personnelles et elle a été remplacée par une autre qui venait d'un autre site (non, ils n'ont pas embauché quelqu'un en plus). Puis, ils ont remis en cause la chef d'équipe, une des anciennes donc, pour la remplacer par une de l'autre site qui était censé être la déléguée des employés... mais qui était bras dessus-bras dessous avec l'employeur.

Nous étions continuellement remis en cause, obligés à faire des manœuvres de travail totalement inadaptées, nous amenant à une tension qui nous a retourné les uns contre les autres. Des problèmes de santé que j'ai eu ont été pris comme moyen de se moquer de moi, donc me faisant de plus en plus sombrer dans la dépression... bref ils voulaient qu'on parte d'ici. Les deux autres ont fini par être renvoyés et j'ai été licencié pour inaptitude. Et comme on a été divisés, on ne s'est pas joint pour protester... diviser pour mieux régner.

Je ne remercierai jamais assez en tout cas la médecine du travail parce qu'ils ont quand même bien compris, bien expliqué et bien réagit. Au final nous avons quand même bien plus travaillé que ce que nous étions payés et bien moins considérés que ce dont nous étions capables.

Aujourd'hui j'ai repris mes études et j'en suis bien content, même s'il est vrai que de ce côté-là il y a aussi énormément de choses à dire. Mais j'ai été aussi employé comme quelque chose de « fonctionnaire » (oui entre guillemets parce qu'ils ne sont pas considérés comme tels) où la situation n'est pas à reluire. En fait j'en fréquente encore beaucoup et ils sont tous dégoûtés de comment ça se passe et comment ça change... mais c'est une histoire de plus, tout comme au niveau des études, etc.

On me faisait faire du racolage pour le restaurant parce que j'étais jolie

Dévalorisation, Humiliation, Sexisme

Moi je ne suis pas encore entrée dans la vie active à proprement parler, cependant, comme énormément d'étudiants, j'ai besoin de travailler l'été pour avoir de l'argent pour l'année universitaire suivante. J'ai travaillé pendant deux ans dans un restaurant côtier qui fait son chiffre d'affaire pendant les mois de juillet et d'août.

La première année, ils m'ont mis au poste d'hôtesse d'accueil". Comme c'était la première année où je travaillais, je n'ai pas chipoté sur le poste que l'on me donnait. Depuis toute petite, j'entends que trouver du travail est très difficile, alors quand on m'a accepté à ce taff, je m'estimais heureuse. J'ai donc passé près de deux mois devant la porte du magasin, qu'il vente ou qu'il pleuve, à accoster les clients qui se présentaient devant la carte pour les convaincre d'entrer dans ce restaurant. Oui, c'est du racolage, cependant lorsque j'ai dit à mes patrons que j'en avais marre, ils m'ont dit que je leur était plus utile là car j'étais très jolie, et que je savais parler aux gens.

Très vite, je n'ai pas supporté de devoir aborder les gens pour les convaincre de venir manger dans le restaurant, alors je faisais juste le pied de grue en souriant devant la porte. Vous n'imaginez pas le mal de dos, ni les crampes aux zygomatiques ! Et je faisais deux services par jour, de 12h à 14h30, parfois 15h, et de 19h à 22h30, voir 23h. Le soir encore, ça allait : Beaucoup de gens passaient dans la rue, et me voyant faire la pouf, ils s'arrêtaient pour discuter avec moi, pour plaisanter, pour me remonter le moral quand d'autres semblaient me considérer plus comme un objet de déco que comme une personne humaine. Le pire c'était le midi : Il n'y avait souvent personne, et je m'ennuyais à mourir devant la porte tandis que mes camarades en salle s'acharnaient à servir le mieux possible les clients, selon les ordres parfois insensés de la direction.

Bon et il faut savoir que pour ce poste, j'étais payé le SMIC, j'ai touché dans les 800 euros en juillet (car je n'ai pas fait la première semaine) et dans les 1100 euros en août, sachant qu'il m'arrivait souvent, passé les horaires de mon post, de basculer sur le service et de prendre la place d'un serveur une heure et demi à deux heures, parfois jusqu'à la fin du service.

La deuxième année où je suis allée travailler dans ce restaurant, j'y ai amené mes colocataires avec moi, une fille et un garçon. Si je suis retournée dans ce resto, c'est parce que je savais qu'ils n'étaient pas difficile dans leur embauche : que tu aies de l'expérience ou non, ils prenaient, or mes colocs n'avaient aucune expérience dans la restauration. J'avais demandé, avant mon embauche, à être sur un poste de serveuse en

salle, je ne voulais plus tenir la porte. C'est ma coloc qui s'est chargé de ce poste de racolage.

En gros, dès le début elle a eu plus de répondant que moi, et les patrons l'ont prise en grippe, ils l'ont descendue tout l'été, en la comparant sans cesse à moi, au travail que j'avais fait l'année précédente. Ah oui, j'avais oublié : à chaque début de service, les "filles de l'accueil" avaient des objectifs : le chef venait nous voir, nous donnait le nombre de clients de l'année d'avant, et nous demandait de faire plus. Lorsque ce chiffre de clients n'était pas atteint, évidemment, il s'en prenait aux filles de l'accueil.

Cette année là, il y avait une deuxième fille avec ma coloc : au milieu de la saison ils ont inversé son poste avec le mien, et j'ai été obligé de passer la fin de saison à tenir la porte. Pourquoi cet échange ? La jeune fille avait décidé de ne rien faire de la saison, car comme elle était la fille d'une amie aux patrons, elle savait qu'elle serait payée même si elle ne faisait rien. Du coup, devant la porte, elle tirait une tête de cadavre, ça n'a pas plu aux patrons, ils ont préféré la mettre dans un coin de la salle et l'engueuler à longueur de journée en lui disant que c'était une incapable, et moi me remettre à ce poste de racoleuse.

J'ai démissionné au bout d'un an, j'avais perdu 10 kilos.

Dévalorisation, Pression, Santé

Pendant des années, après mon bac, j'ai enchaîné les petits boulots. Je cherchais mon orientation à long terme, j'avais des envies d'indépendance, et je tâtonnais. J'ai commencé par être aide ménagère à domicile auprès d'une association prestataire. Je faisais des remplacements. J'ai commencé début juillet, on m'a expliqué mon travail dans les grandes lignes tout en précisant bien que chaque personne est différente et que le travail varie. Sans plus d'explication, on m'a fourni des horaires, des adresses et des clés. J'ai donc du improviser auprès de ces personnes qui dépendaient de moi pour avoir un logement à peu près propre, un frigo rempli et un peu d'humanité. Et j'ai aussi dû bâcler mon travail trop souvent, pour tenir à peu près mes horaires : la plupart du temps, j'avais 5 minutes chrono pour traverser la ville dans un sens, en pleine saison touristique comme en hiver. Puis j'avais à nouveau le même laps de temps pour retourner au premier quartier, m'occuper de la voisine de la précédente personne...)

Lors d'un conflit avec une de ces personnes (elle m'insultait pendant les 4h par jour que je passais chez elle), j'ai été forcée à démissionner : cette personne et sa fille ont toutes les deux porté plainte contre moi pour maltraitance, ce qui était faux. J'ai été accusée de l'avoir giflée violemment sous le coup de l'énervement. Même l'infirmière, qui est arrivée juste après mon départ, a pu attester qu'aucune marque n'était visible, ni gonflement sur le visage de la personne. Pourtant, l'association m'a obligé à démissionner, ne voulant pas faire de vague et profitant du fait que je ne connaissais visiblement pas les lois du travail. Voilà ma première expérience de travail.

Pendant ces années, j'ai surtout travaillé en hôtellerie-restauration, sous pas mal de forme : auberge-brasserie en pleine saison touristique, fast-food, cafétéria, restaurant plus traditionnel, chaîne d'hôtel... la première règle qu'on m'y a enseigné a été de ne pas me réhydrater à la vue des clients, pour ne pas qu'ils se rappellent que je suis un être humain. Les employés de restauration doivent toujours boire le plus discrètement possible, voire même en s'excusant. A l'auberge, un matin où je m'occupais de « ma part » des chambres à faire, je soulève un matelas deux places, bien lourd, pour y border mon drap. Mais mon bras gauche retombe soudain sur mon flac, inerte. Une douleur pointe dans mon épaule. Je vais prévenir ma collègue pour qu'elle finisse la chambre à ma place, et je descends voir le patron, lui demandant d'appeler ma mère, n'étant pas moi-même en état de conduire jusqu'à un médecin. Il refuse. Je dois d'abord finir mon travail. J'ai mal, je retiens difficilement mes larmes de douleurs et de frustration. Une collègue serveuse intervient, se fait rembarrer. Il a fallu que ce soit un client qui intervienne pour qu'on me laisse utiliser le

téléphone. Au final, je n'avais qu'un nerf coincé dans l'épaule, mais cette histoire m'a marquée.

En cafétéria, ça a été. Le boulot est peu épanouissant, mais finalement le plus dur n'a pas été de subir les patrons, mais plutôt les clients qui n'ont pas le moindre respect pour les employés de tels établissements. En fast-food, par contre... entre un manager qui m'explique devant les clients que mes poils aux pattes ne sont pas conforme aux règles d'hygiène de l'établissement parce que je suis une fille ; le fait qu'on me fasse prendre ma caisse en étant aphone, m'obligeant à me pencher par-dessus le comptoir, soufflant mes microbes directement à la face du client et à aggraver mon aphonie, devant hausser mes croassements pour espérer me faire entendre des gens que je suis sensée servir ; le fait que le même manager me force, malgré mes problèmes de dos avérés, à soulever de lourdes charges, tout en me faisant peur par derrière (vous savez, quand on s'approche furtivement et qu'on hurle « WAH » à l'oreille de la personne), jusqu'à ce que je fasse un lumbago.

Lorsque je me suis bloqué le dos, j'ai été voir ma directrice pour lui demander de m'amener à l'hôpital tant la douleur était forte, mais elle a refusé, disant avoir trop de travail. Aucun manager n'a voulu me ramener non plus. N'ayant pas de téléphone ni l'autorisation d'utiliser celui du bureau, je suis rentré chez moi à pied, crispée par la douleur. J'ai mis près d'une heure à faire une route d'un quart d'heure. Revenue deux semaines plus tard, j'explique à ce manager que me demander de soulever de lourde charge et me faire peur était désormais hors de question, car je suis encore en rémission et que tout mes muscles sont à vifs. Il ne lui a pas fallu plus d'une heure pour oublier ces recommandations et me faire sursauter. Mes muscles se sont immédiatement raidis, me causant une douleur insoutenable. Cette fois, j'ai eu l'autorisation d'appeler un taxi pour m'emmener à l'hôpital. Mais encore une fois, personne n'a voulu se déplacer. J'ai démissionné le lendemain, sur la période de mon arrêt de travail. Bien sûr, ces « incidents » ne furent pas considéré comme accident du travail.

En fast-food, il y a aussi des horaires de nuit. Quand on me les a proposé, dans le deuxième fast-food où j'ai travaillé, j'ai sauté de joie : les horaires de nuit sont majorées et les heures « complémentaires » sont plus souvent payées que récupérées. Mais ce que je ne mesurais pas, c'était le « jet-lag ». Imaginez, on vous prévoit 3 mois d'horaires de nuit. Parmi ses trois mois, les horaires passeront de jour juste le temps d'une semaine, une fois de temps en temps : vous travaillez sur les heures où vous avez pris l'habitude de vous reposer du travail. Avec la fatigue, viennent les remontrances sur le manque d'efficacité. Les horaires de nuit, ça veut aussi dire les soirs de gros « rush », comme les fêtes de fin d'année, ou les vacances scolaires. En nuit, vous êtes chargés de « fermer » le restaurant, c'est-à-dire finir le travail des collègues de jour qui sont partis parfaitement à l'heure, pointeuse oblige, tout en continuant à servir les clients au drive, et en préparant le restaurant pour l'ouverture du petit déjeuner. Il faut qu'à 8h pétantes, tout soit prêt et tous les clients servis. Nous avons droit à une pause de $\frac{3}{4}$ d'heure - 1h au milieu. Sauf les soirs

de gros rush. Ces soirs où on se relaie pour continuer à faire tourner la boutique pendant que l'autre va pisser ou se fumer une clope longuement attendue. Les saletés s'accumulent en cuisine, mais les commandes fusent et il n'y a pas de pause. Mon collègue en cuisine profite d'une fournaise de burger pour nous en faire un chacun, que nous mangeons debout, tout en continuant à courir pour servir les clients impatients. Le/la manager court autant que nous, sachant qu'il/elle a toute la partie administrative, logistique et trésorière à gérer derrière. Parfois, nous parvenons à avoir un creux. Pour rattraper le retard accumulé, nous nous contentons d'un quart d'heure de pause chacun, à tour de rôle pour manger, nous réhydrater, et fumer si besoin. En général, ces soirs-là, quand l'équipe du matin arrive, le restaurant ressemble à un champ de bataille en rémission. Alors on se fait engueuler pour notre retard, et puis on nous compte une heure de pause complète, parce qu'en-dessous de 15 minutes, la pause est payée. Nous n'avions qu'à aller plus vite si nous avions voulu une vraie pause. Heureusement que l'ambiance entre collègues était bonne, en général.

J'ai démissionné au bout d'un an à travailler de nuit. J'avais perdu 10 kilos, alors que je ne suis déjà pas bien grosse. Ça fait maintenant 4 ans que j'ai quitté ce travail, et je n'ai pas réussi à récupérer tout ce poids perdu.

Depuis, j'ai trouvé un autre travail, très épanouissant, auprès d'une association de parent-d'élève. J'enseignais l'anglais dans un espèce de club. Malheureusement, ce travail-là ne me permettait pas de vivre décemment, aussi ai-je dû demander le RSA activité pour le compléter. Deux années de suite, à la fin de mes CDD, j'ai failli me retrouver à la rue : en effet, je n'enseignais pas entre juin et octobre, les petits adhérents partants en vacances, mais il faut 3 mois à la CAF pour enregistrer une donnée. Aussi, comptant comme dernier salaire en date ma prime de fin de contrat, la CAF diminuait la somme du RSA, me laissant deux années de suite avec la modique somme de 149€/par mois pour payer mon loyer et mes factures. La première fois, j'ai sous-loué mon appartement en urgence. C'était un ami, il a pris en charge la plupart des frais, pour me permettre de m'acheter à manger. La deuxième année, j'ai dû m'installer en urgence chez l'homme que je venais tout juste de rencontrer.

Alors quand nos dirigeants auront passé du temps à chercher du travail, à revenir chez les parents morts de honte de ne même pas pouvoir payer un loyer en attendant de trouver autre chose, quand ils auront plongé les mains dans la crasse en gardant le sourire (pour l'image de la boîte), quand ils rentreront chez eux le soir perclus de douleur, en se rendant compte qu'il faut encore étendre le linge, faire à manger et faire le ménage, alors qu'ils n'auront qu'une envie, c'est d'aller se coucher parce que le lendemain, il va falloir recommencer, là, j'écouterai peut-être leurs décisions quant à NOTRE avenir.
#OnVautMieuxQueCa

Serveuse en restauration traditionnelle

Dévalorisation, Racisme

Je suis actuellement serveuse en restauration traditionnelle. J'aime le contact avec la clientèle, prendre quelques minutes pour plaisanter avec eux, parler, échanger, tisser des liens avec les habitués... mais la partie cachée de l'iceberg est tellement moins reluisante.

Les heures supplémentaires sont légion, on termine à deux heures du matin parce qu'il faut redresser toutes les tables, laver le restaurant, préparer la mise en place pour le lendemain midi parce que tu renquilles évidemment le lendemain midi (l'amplitude horaire légale ? bah, on s'assoit dessus). Elles ne sont pas toutes déclarées. Je faisais beaucoup de black jusqu'à ce que j'ai l'outrecuidance, à l'approche de Noël, d'en réclamer le paiement. Mon patron devait plus de 30 heures à ma collègue, 90 heures au seul cuistot du resto, une 15aine pour moi. S'est-on mal compris? Aurais-je dû me taire et me contenter de l'absence totale d'assurance d'être payée en gardant le silence ? Le fait est que suite à cette réclamation, je me suis pris une volée de bois vert en pleine figure avec des phrases pas charmantes en pleine face, tout ça dans un style assez familier et vulgaire pour quelque chose qui au final m'était dû.

- En restauration, on a pas le droit d'être crevée / malade.
- Tu bosses tout le week-end en disant adieu à ta vie sociale / familiale... et ça, à mes yeux, c'est le plus dur... ne plus voir ses amis parce que tu n'as pas le droit d'être en congé le week-end (les jours où le chiffre d'affaire explose), ne pas pouvoir sortir avec son même et son conjoint parce que t'es de service à 18H30, ne pas pouvoir prévoir ses vacances parce que c'est ton patron qui décide quand tu poses tes congés (même si lui, se prend serein des week-end, abandonne son équipe en plein service du week-end pour aller à une soirée ou papote avec ses potes au bar en nous laissant galérer en salle).
- Je ne parle pas du pauvre cuistot qui est seul aux fourneaux et, dans mon cas, bosse tous les jours, fait tous les services sans pause même lorsqu'il y en a deux (matin/soir) et a toujours un statut de "second de cuisine".
- Je ne parle pas des remarques acides de mon patron quand je décline un service supplémentaire parce que j'ai malheureusement d'autres obligations "vous ne voulez pas travailler, c'est ça, hein ?" et de ses discussions avec son épouse que je surprends (bien que j'estime être une bonne serveuse, ils peuvent pas m'encaisser et se lâchent à voix basse... pas de bol, je ne suis pas la seule serveuse et tout se sait).

- Je ne parle pas du raciste crade dont il fait preuve à l'égard de clients musulmans... allant jusqu'à planquer des lardons dans les plats ou en leur vendant des cannelés en assurant qu'il n'y a pas d'alcool dedans en ricanant sous cape ou du mépris qu'il affiche pour certains clients (les petits vieux qui ont besoin de parler aux serveuses parce que peut-être ils vivent seuls, les couples de jeunes qui ne dépensent pas beaucoup, les gens qui ont une apparence différente ou un look excentrique).

- Mon patron ne paie plus le RSI et s'en vante. Il blacke certaines tables payées en espèces et se met tout dans la poche. Je l'ai surpris à vider la tirelire à pourboires de ses euros (en ne laissant que les centimes) pour pouvoir partir en soirée en nous abandonnant en plein service. Je ne l'ai jamais entendu nous féliciter une seule fois après un service gras, velu et épuisant où on a assuré malgré tout. Parce que oui, il a une putain d'équipe efficace mais ne semble pas mesurer sa chance.

- Il part en week-end, en vacances, laissant le resto tourner sans sa présence. C'est fréquent que les serveuses soient les dernières à partir... à 2H du matin... n'importe quel taré qui a envie de se faire une caisse peut remarquer ceci et on aurait l'air bien malignes ma collègue et moi. Bon sang... même les équipiers chargés des closes du McDo ne se retrouvent jamais seuls en fin de service.

Je sais qu'il a broyé un serveur avant mon embauche, un pauvre gars qui en chialait dans les toilettes. Je l'ai vu broyer une serveuse qui était en essai. Je peux comprendre qu'en plein rush on n'ai pas le temps d'être diplomate mais rassurer son employée en lui présentant non pas des excuses (il est trop fier pour ça) mais juste une explication après le service, ça ne coûte rien et ça fait du bien.

Tout le monde est en CDI pour qu'il n'ait pas à payer la prime de précarité de fin de CDD... Je devrais m'en réjouir, un CDI çaylebien mais en réalité, je me retrouve piégée / coincée dans un boulot qui commence à me ronger le moral avec l'incapacité de démissionner parce que je perdrais tout, j'ai une famille à nourrir et des frais à gérer.

Je suis fatiguée quand j'arrive au restau, j'en ai déjà ras le bol avant même l'arrivée des clients, je bousille une paire de chaussures par mois parce que j'ai des cors aux pieds monstrueux que je ne veux pas soigner par crainte d'un arrêt de travail et des conséquences. Je flippe à l'idée de voir la femme de mon patron débarquer au début du service parce que, bien qu'elle ne fasse pas partie du personnel, elle se comporte comme si c'était le cas (allant jusqu'à faire des remarques sur nos tenues vestimentaires). Le restau devient mon seul sujet de conversation plombant mon couple (mon conjoint en a ras le cul de m'entendre parler que de mon boulot). J'ai les nerfs à fleur de peau, je pleure pour des broutilles quand je suis chez moi. J'ai un petit garçon surdoué qui a soif de découvertes que je ne peux malheureusement pas toujours assouvir puisque tous mes week-ends sont consacrés au restau.

En rédigeant ce commentaire, j'ai même la trouille en me disant "merde, il va peut-être me lire et se reconnaître".

Son mari me proposait de se charger de certaines tâches, pour au final ne pas les faire et attendre que sa femme vienne me le reprocher.

Abus de pouvoir, Conditions insupportables, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Heures supp', Humiliation, Législation, Magouille, Situations/injonctions paradoxales

J'étais étudiante, je postulais pour des boulots d'été dans différents domaines. La responsable d'un petit hôtel 1* est la seule à me rappeler, avec un contrat pour 2 mois à la clé comme femme de chambre. Elle se montre très chaleureuse et à cheval sur le côté administratif, ça me rassure. Pendant une semaine j'ai été seule avec elle à faire les chambre (son mari travaille également comme responsable de cet établissement faisant partie d'une chaîne d'hôtellerie). Elle est pleine de compliments, trouve que je travaille bien, me dit que je vais aller de plus en plus vite, me propose un verre de jus d'orange avant de commencer, me conseille de prendre une pause si nécessaire.

Durant la première semaine, il y a un jour où je dépasse d'une demi heure mon horaire pour pouvoir terminer les chambres qui m'étaient attribuée, je le note sur ma fiche horaire. Le lendemain elle me conseille gentiment de ne pas le noter, que ça n'est pas nécessaire. Un peu naïvement je l'ai écouté durant 2 semaines. Mais voyant que les dépassement devenaient récurrents et de plus en plus important, je les notais soigneusement, y compris dans un cahier personnel.

Au fur et à mesure du mois les petites attentions disparaissent et les exigences deviennent plus importantes, ce qui se comprend, mais également contradictoires. Un jour il faut mettre les oreillers dans telle position, et le lendemain c'est l'inverse. Elle m'épie lorsque je travaille et a toujours un reproche à faire, me conseille des méthodes différentes chaque jour, me rappelle qu'elle fait beaucoup plus de chambres que moi.

A la fin du premier mois, ça ne loupe pas, mes heures ne sont pas celles que j'ai réellement réalisé. Mais n'ayant pas noté mes vraies horaires durant la moitié du mois, je n'ai pas vraiment de recours. Je fais toutefois remarquer l'inexactitude de ma fiche de salaire à mon employeuse. J'ai alors droit au couplet comme quoi je suis une incapable, que je n'y connais rien au monde du travail (j'ai tout de même eu d'autres emplois et fais de nombreux stages dans d'autres domaines) que c'est comme ça en hôtellerie, qu'eux ne comptent pas leurs heures (leur contrat est très différent mais passons), et que si je ne

suis pas contente je n'ai qu'à aller plus vite. Ils ne vont quand même pas payer ma lenteur ! Mes références au code du travail ne les font pas changer de position. Je décide alors de supporter le mois qu'il me reste à faire tout en ne lâchant pas l'affaire.

Le mois d'août fut un festival d'absurdités. J'étais observée par les caméras de surveillance, elle vérifiait avec les enregistrements que l'heure que je notais était bien celle de mon départ, me disputait quand j'arrivais à mon horaire parce qu'il n'y avait pas encore de chambre libérées, et le lendemain me dire que j'aurai pu arriver plus tôt car il y avait du travail (en arrivant aux mêmes heures), me faisait des scènes comme quoi j'étais une "incapable qui n'y comprend rien à la vie" devant les clients prenant leur petit déjeuner. En parallèle son mari me proposait de se charger de certaines tâches, pour au final ne pas les faire et attendre que sa femme vienne me reprocher de ne pas les avoir faites.

Peu avant la fin de mon contrat j'ai demandé à photocopier mes feuilles horaires, afin d'être certaine qu'il n'y ait pas de modifications. Entre temps je m'étais renseignée et ait évoqué mon intention de saisir les prud'homme si je voyais à nouveau des incohérences sur ma fiche de salaire.

Au final cette dernière a été faite sans faute, ainsi que celle de ma collègue (qui subissait les mêmes reproches que moi, en étant pourtant moins véhémence).

Oui j'ai pu obtenir "gain de cause", mais se faire harceler, humilier, quitter son travail en pleurant de rage... tout ça pour obtenir seulement ce que l'on est en droit de recevoir... On vaut mieux que ça.

"Tes belles valeurs tu peux les mettre à la poubelle."

Aliénation, Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Pression, Santé

Je souhaitais partager mon expérience de salariée au fast food en tant qu'étudiante, que beaucoup d'autres salariés là bas ont sans doute vécu. J'y ai travaillé durant ma première année de licence, il y a deux ans. C'était mon premier CDI, j'avais vraiment besoin d'argent pour financer mon appartement. J'étais très heureuse et soulagée d'être embauchée. Ce que j'en ai retenu :

- Fatigue, stress. T'es pas un humain, tu es une machine. Tu ne t'assois qu'une demi-heure pour 7 heures de travail.
- Un sentiment de culpabilité de vouloir faire passer ses cours avant son job étudiant.
- Devoir attendre un mois avant de voir mon emploi du temps salarié être aménagé en fonction de mon emploi du temps étudiant, sous prétexte que le courrier avait été égaré. Résultat : journée de cours complète, puis fast-food de 19h à 1h du matin (le temps de rentrer chez soi, se doucher, s'endormir, il est 3 heures), puis cours le lendemain toute la journée, puis travail de nouveau de 19 h à 1 h du matin.
- Ton temps libre restant te sert à te reposer. Difficile de t'épanouir en parallèle, d'apprendre, d'être curieux, de rencontrer des gens, de mener des projets à bien. Ce travail te bouffe ton moral, ta motivation, ta volonté d'exister.
- Mal au dos, mal aux pieds, mal partout. Devoir porter des cartons de frites et de viandes congelées à longueur de journée, pousser des colonnes entières de cartons, et courir dans les escaliers. Et surtout, ne pas se plaindre ! On est tous dans la même merde : c'est la vie.
- Ah, oui, et tu bosses le week-end aussi. Du coup du lundi au dimanche tu travailles. Comme tu es salarié depuis moins d'un an ils préfèrent que ce soit toi qui travaille le dimanche, ça leur coûte moins cher.
- Quand tu montes au créneau contre le/la responsable en te disant "j'connais mes droits, elle va voir celle-là si elle peut se foutre de moi comme ça" tu finis par ressortir du bureau en t'excusant parce qu'elle a trouvé un moyen de te la mettre à l'envers.
- Un manque de protections évident en cuisine. Mon bras droit est couvert de tâches, les vieux souvenirs des nombreuses brûlures que je me faisais tous les jours sur toasters et grills.
- Ces brûlures étaient complètement banalisées par les managers mais aussi par les

équipiers pour qui cela faisait partie du quotidien. Il faut faire attention, c'est tout.

- Difficile de faire attention quand il faut enchaîner les séries de 4 sandwiches ou 8 burger en 45 secondes (sans exagérer). Travail rébarbatif, sans intérêt.

- Devoir jeter à la poubelle une vingtaine de produits jugés "périmés" (périmés si ça a passé 15 minutes sans avoir été acheté, du coup en période de rush on jetait 10 à 15 produits toutes les 20 minutes) alors que tu luttas contre la faim dans le monde. Tes belles valeurs tu peux les mettre à la poubelle.

- L'entretien d'une compétition entre les salariés et l'encouragement d'une dévotion absolue pour leur travail répétitif et abrutissant en attribuant des postes de "prestige" et à illusion de "responsabilités" (pas mieux payés pour autant, ils misaient tout sur l'ego) aux équipiers les plus méritants et efficaces. Ça entraînait des remarques et discussions du genre "moi, je sais faire une série de burgers en 20 secondes". Aliénation, un peu ?

- Oui. Aliénation. Parce que j'ai vu nombre de mes collègues abandonner leurs études pour continuer au fast food. Et j'ai vu d'autres collègues venir faire du bénévolat sur leurs jours de congés par souci d'implication dans l'entreprise. Quelle chance pour eux, ils finiront sûrement managers.

- Les petites vengeances des managers et autres supérieurs hiérarchiques qui te mettent au "lobby" (nettoyer la salle et les chiottes, changer les poubelles), une fonction qui devrait tourner entre tous les salariés pour qu'il n'y en ait pas qu'un seul qui se tape le boulot de merde. Mais c'est rapidement devenu le poste des boucs émissaires, des lents, des gentils, des maladroits, des rêveurs (avant qu'ils démissionnent) quand tu es jugé "inapte" ou pas efficace.

Enfin voilà, ça m'a vraiment fait penser à une secte. Dans laquelle le plus important n'est ni ta santé, ni tes valeurs, ni ton bien-être, ni ton épanouissement, et pour laquelle les gens les plus impliqués étaient capables de donner leur temps libre, leur sommeil, leur dignité s'il le fallait. Pour une reconnaissance pire que médiocre de leur VRAIES potentialités.

Triste affaire.

L'égalité pâlit face au monde du travail

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Racisme

Une nouvelle boutique de restauration rapide et presse dont l'ouverture à Paris était imminente a recruté en CDI une dizaine de jeunes de banlieue en majorité issus de la diversité : noirs, arabes, asiatiques à des postes de vendeurs et managers. C'était une formidable opportunité et la démonstration d'une entreprise avec un esprit d'ouverture.

Arrivés au premier jour de travail, les travaux ne sont pas terminés et on demande aux jeunes recrues d'aider. Ils y participent de bons cœurs : peinture, montage des meubles, des rayons, nettoyage, mise en place des produits, etc.

Quelques semaines plus tard, la boutique ouvre, tourne bien. La jeune équipe travaille bien. Une bonne ambiance règne. Les jeunes s'entendent bien.

Deux-trois mois plus tard, la direction commence par mettre la pression aux salariés, les poussant à démissionner (une collègue a été contrainte de signer sa lettre de démission sous les pressions et menaces dans le bureau de la direction) puis, pour les plus tenaces, à rechercher la petite bête pour les licencier.

Au final, tous ces jeunes ont été licenciés un à un et remplacés par des salariés bien blancs. Les jeunes de banlieue n'auront servi que de main d'œuvre bon marché pour les travaux et la mise en place puis jetés aux ordures comme les kilos de nourriture qu'il restait chaque soir et qu'il était interdit de donner aux personnes dans le besoin à la fermeture de la boutique.

Quand le fast-food et ses tares mène à penser à un revenu pour tous, sans travail.

Aliénation, Compétition, Contrat, Dévalorisation, Législation, Magouille, Pression, Rapports sociaux, Stress, Surveillance

Bonjour. Aujourd'hui c'est non sans haine que je me fends de ce petit (pas si petit en fait...) post, et je préfère prévenir tout de suite, ça parle de sujets qui fâchent : le bon gros capitalisme qui tâche et le concept de travail.

Mais plaçons-nous d'abord dans le contexte : moi, jeune étudiant dans le besoin financier, décide de travailler comme équipier dans une grande enseigne de restauration rapide. Loin d'être naïf (et avec les topics sur le sujet pullulant sur les forums...), je me prépare à des semaines rudes. Quelle surprise a été la mienne de découvrir un directeur diplomate et un manager patient (quand on doit expliquer 3 fois comment on ferme l'emballage pour enfant sans perdre son calme, respect). La formation par une ancienne fût expéditive, mais bon, dans une cuisine de 20m², il y a pas grand chose à savoir non plus. Les premières journées passent, la familiarisation avec la caisse, les formules et l'emplacement de produits se fait. Ça manque encore d'efficacité mais ça, ça vient en pratiquant, enfin selon moi. Après tout peut-être que certaines personnes naissent avec le don inné d'équipier, qui sait ?

Après une semaine de boulot, c'est là que la pression commence : l'adjoint débarque. Non content d'être constamment sur le dos d'à peu près 80% du personnel, il adopte une technique bien singulière de management : le "je te fait sentir que tu es une sous merde". Alors évidemment, le politiquement correct est de rigueur, juste les petits mots qui te montrent que rien ne va : "c'est trop lent", "encore une erreur", "ça va pas ça", "je sais pas ce qu'il faut faire avec toi"... Et surtout, rien ne va toutes les 30 secondes. C'est assez insupportable, mais après tout, on se dit qu'on sait pourquoi on est là, qu'il a beau déblatérer autant qu'il veut, tant qu'il nous vire pas, nous on est payé à la fin du moi.

Mais c'était sans compter sur la magie de l'entreprise qui vient te frapper là où ça fait mal : la paye. Embauché pour un contrat au SMIC horaire, j'ai découvert (et sur ça, je concède une mauvaise documentation préalable de ma part) une pratique qui jusque là m'était inconnue. Pour faire simple, on vous planifie votre volume horaire réglementaire (vous êtes donc en tord si vous êtes absent) mais à partir du moment que vous avez pointé, si le manager estime qu'il y a trop de personnel et/ou que le rush est passé, on vous invite instamment à partir. Votre service est donc diminué et par conséquent votre paye aussi. Et même si l'invitation peut prendre la forme de la simple demande "tu veux

partir ?" à la simple obligation "je te laisse y aller", il faut savoir qu'en théorie c'est une proposition qui peut être refusée par l'équipier (on se garde quand même de le lui dire, faut pas déconner). Mais quand ça fait 4 jours que t'as été embauché, tu te vois mal dire non à ton patron...

C'est sur cette base qu'on en arrive à ce que m'a amené à vous écrire aujourd'hui. Planifié de 12h15 à 14h15, je me rends au travail avec en tête le discours de l'adjoint de la veille : "C'est mieux qu'au début, mais comprends moi, moi j'ai des patrons, je dois être rentable, tu dois aller plus vite, viser toujours plus, comme ça moi je sais que j'ai plus à me soucier de toi". Très bien, je joue le jeu, je commence mon service, c'est le rush du midi, le monde afflue. A peine 10 minutes après que je me sois placé en caisse arrivait déjà les premières remarques. "Ok... Tu bosses. Laisse couler..." Je continue, le rush s'écoule, je regarde l'heure : 12h40.

" Tu veux y aller ?

- Non mais ça fait 30 min que je suis là, c'est pas possible.

- On est vraiment trop là.

Je prends et sers une commande en cours

- Je te laisse y aller."

Planifié 2h, réduit à 30 minutes de service, dingue hein ? Mais le pire dans tout ça, c'est que c'est encore plus vicieux qu'on ne le pense. Tout est fait dans l'optique de maximisation des profits : le boulot est rudimentaire (au fond ce n'est qu'une routine à instaurer), n'importe qui est apte à le faire. Pourquoi embaucher des jeunes (étudiants) ? Ils ont de l'énergie, sont plutôt agréables à regarder, leurs emplois du temps sont adaptés et ils sont impressionnables. Pourquoi les impressionner ? Parce qu'ils sont nouveaux, donc moins expérimentés et moins rentables. La position nouvelle (et souvent première) d'employé est délicate : soucis d'intégration, appréhension de la direction, peur éventuelle face à la tâche à accomplir... Tout cela forme un climat propice à l'intimidation, au rabaissement psychologique. L'équipier est conforté dans l'idée qu'il n'est pas à la hauteur. Non content d'être une pratique humainement abjecte à elle seule, elle l'est d'autant plus qu'elle n'a comme but seulement de conditionner l'équipier qui se retrouve devant deux options : se battre pour atteindre l'objectif fixé par le patron (si toute fois l'objectif est atteignable...) soit accepter sa condition d'élément non productif, terrain au combien propice à l'acceptation de la pratique décrite plus haut : " Je peux pas fournir le travail.. Bon bah je vais pas gêner... Et puis de toute façon j'en peux plus de me faire critiquer toute les 5 sec..."

Ça c'était pour l'aspect psychologique, mais revenons-en à l'aspect financier, beaucoup plus parlant. En plein rush de midi, en 30 min de travail, j'ai du servir une quinzaine de commandes. Pour ce temps de travail, je suis payé la moitié d'un SMIC horaire soit 3,735€. Il m'a été impossible de trouver combien l'enseigne fait de profit sur un

menu type, mais avec 15 commandes, je suis persuadé que mes 3,735€ pèsent pas lourd. Pour vous dire, prenant le métro, je dépense 2,08€ pour aller travailler. Au final le service d'aujourd'hui m'a rapporté 1,655€ pour 3h de mobilisation de mon temps (trajets + service). Alors on peut y voir là une magnifique optimisation du budget et des ressources humaines de la part de la chaîne de restauration, moi personnellement j'appelle ça de l'exploitation.

Alors là c'est sûr, c'est "juste un étudiant qui n'a pas ses sous-sous", mais je suis un privilégié. Oui j'avais besoin d'argent, mais je n'étais pas dans la nécessité, mes parents me fournissant un toit et de quoi manger. Sauf que bon nombre d'étudiants sont dans cette nécessité d'avoir un emploi pour financer leurs études, et leur faible "expérience" et leur manque de diplômes les rendent particulièrement vulnérables face à ses entreprises qui embauchent à tour de bras et sans qualification. Mais dans ce "restaurant", il y a aussi des personnes plus âgées, qui y sont en contrat de 35 heures, ce qui ne leur garantie pas pour autant des conditions de travail plus acceptables : pléthore d'heures supplémentaires jamais payées, compétition malsaine entre chaque employé pour savoir à qui va être attribué le prochain bonus... Et quel terrible constat qui sort de leurs bouches, acceptant de ne connaître rien d'autre que cela durant les 30 prochaines années car déjà heureux de pouvoir faire vivre leur famille...

Non.

J'estime que de s'escrimer à dégager un SMIC pour vivre dans des conditions psychologiques et intellectuelles (oui, travail ne veut pas dire aliénation et intellectuel n'est pas forcément synonyme de prise de tête) abominables et édictée par une poignée qui ne visent qu'à faire toujours plus de profit qu'en importe les moyens, c'est juste inacceptable.

Et ce n'est pas un comportement propre à cette chaîne, c'est toute notre économie qui suit cette tendance. Économie qui nous fait accepter l'inacceptable sous prétexte que l'on ne peut s'y soustraire, "qu'il faut bien bouffer". Mais j'aimerais toutefois rappeler que l'économie moderne et le capitalisme n'ont pas toujours été présent et qu'ils sont avant tout des constructions humaines et non pas des lois naturelles. Hors il n'appartient qu'à nous de penser, d'oser ré-inventer les concepts que l'on veut appliquer à notre monde.

Donc j'ose, aujourd'hui, comme d'autres avant moi et heureusement d'autres après ça. Pourquoi ne pas s'affranchir du travail ? Dans un monde où l'on sait les ressources limitées et la technologie toujours plus poussées, pourquoi ne pas robotiser et automatiser un maximum de chose ? Plus de gaspillage, un contrôle et une qualité accrue, le facteur humain n'est plus à gérer, la pression de rentabilité n'a plus à être exercée sur des personnes, on arrête l'exploitation de l'homme par l'homme. Et je vous vois venir : "mais et le revenu alors ? Comment on fait si on a plus de travail ? Comment on vit ? Tu y a pensé à ça, le marxiste énervé ?". Mais pourquoi systématiquement rattacher le revenu au travail salarial ? Pourquoi ne pourrait-on pas avoir de revenu sans travailler ? Penser un revenu minimum pour tous permettant de se loger et de manger serait vraiment si mauvais ? Que

ceux qui pensent le travail et le salaire comme devant être la résultante d'un mérite acquis par le labeur au travail, je leur laisse tout le soin d'exercer une activité lucrative qui leur garantira cette satisfaction, mais pourquoi considérer comme mieux le fait d'avoir plus quand l'autre a moins ? Si le revenu garantit de quoi vivre, n'est-ce pas une opportunité pour ceux qui veulent s'en contenter de pouvoir consacrer leur temps à des études, à de l'art, à une passion ? A quelque chose qui leur plait, tout simplement ? Pourquoi penser l'accomplissement seulement par le travail ? C'est terriblement réducteur... (Et bien utile dans notre contexte économique...)

Évidemment, je ne suis pas le premier à penser à tout ça, loin de là. Et même si je suis persuadé que ces idées représentent pleins de difficultés quand à l'application des celles-ci dans notre société actuelle, il reste à mon sens essentiel de continuer de les produire afin de ne jamais cesser de remettre en question l'état du monde dans lequel on vit et d'essayer, à terme, de le changer.

"Je vais te mettre la tête dans le toaster !!! On verra si tes garnitures sont toujours aussi merdiques"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Discriminations, Humiliation, Pression, Rapports sociaux, Validisme

- Il y a eu les études mes réorientations et pour finir un diplôme "professionnalisant" le bts cgo (où soit dit en passant on a pas manqué de me faire remarquer que mon surpoids de l'époque était un "problème" pour "mon" image (ce qui est absolument intolérable à mon sens) ça commence bien hein ? :D)

- Pendant mes études j'ai travaillé pendant l'été pour financer divers choses en faisant des ménages en entreprises ce qui est génial c'est que quand tu es jeune et "con" souvent les mecs pensent que tu ne connais rien à la vie et encore moins en droit du travail et donc ils essayent d'en profiter et ça avec mon meilleur ami (qui a travaillé avec moi sur ce post) on l'a subit et on a vu le "bras droit" du patron venir nous trouver sur notre chantier nous passer un savon "vous êtes des petits cons", "vous nous prenez pour des abrutis qu'on ne voit rien ? et vous avez osé venir 30 secs ou 2 mins sur des horaires d'une demi heure ?" !

Et de nous montrer le carnet de pointage avec toutes les dates en questions et moi de répondre :

"Mais en fait c'est vous qui nous prenez pour des idiots à ces dates nous n'avions pas connaissance de votre entreprise, on avait même pas encore signé nos contrats chez vous !!"

Au final quand ces gens remplacent leurs employés en cdi pour les vacances ils essayent de faire porter leurs conneries a des "petits cons" bel exemple !!

- Plus tard après avoir validé mon diplôme de compta j'ai subit avec mon diplôme "professionnalisant" 2 ans de recherches d'emploi infructueuses et cela mal-grès tous les entretiens validés et les entreprises visitées et souvent ces gens ont même eu l'outrecuidance de me montrer mon futur bureau, et me montrer ma future super chaise de comptable pour ne jamais me faire travailler ni même me faire signer le contrat et surtout pas me répondre quand j'appelle pour avoir des nouvelles => ça vaut le coup de demander les services de cabinets de recrutements !!

- En désespoir de cause je suis allé travailler pour une très grande chaîne de fast-food tout le monde connaît et même souvent on te dis "mais tout de même c'est une très bonne expérience professionnelle !". Alors oui c'est vrai cette expérience te démontre qu'il ne faut

pas travailler la bas qu'il faut boycotter ce système et prévenir son entourage de ne pas travailler la bas !

La bas on fait tout pour t'empêcher de savoir quelle heure il est ! la notion du temps quand tu la perd tu réfléchis moins bien tu es stressé et du coup malléable. Pour les mêmes raisons on te fait porter un uniforme sans poches et qui te rend impersonnel (et te donne des le premier jour l'impression que tu es forcément un voleur et que ton patron ne te ferra de toute manière jamais confiance), on te donne des horaires de travail complètement irréguliers (encore plus si tu déplaïs aux responsables) des que tu l'ouvre trop ou que tu réfléchis trop, ou que tu es différent, maladroit ou quoi que ce soit de gênant tu es "punis" et le reste de ta journée, de ta semaine, de ton contrat devient une perpétuelle ronde de poubelle en poubelle et jusqu'au broyeur.

Je les ai vu faire ça à des collègues et moi je l'ai subit parce que j'ai eu un arrêt de travail pour une opération chirurgicale (qui au passage ! si elle n'avait pas eu lieu je ne serrais pas la à témoigner ce soir !!!)

La bas j'ai vu mon "responsable" menacer mon collègue en cotorep "je vais te mettre la tête dans le toaster !!! on verra si tes garnitures sont toujours aussi merdiques t'es nul à chier !!!!!!!!"

A savoir ce collègue avait des troubles cognitifs mais des qu'il travaillait au grill c'était un monstre d'efficacité alors pour le briser le casser le responsable le mettait en garniture burger (ce qu'il était incapable de faire par contre) ah quand on n'aime pas les handicapés qu'on est inhumain et qu'on "sait" que ces personnes se "défendent moins bien" !

Je me suis fais jeter juste avant le début de cette soirée parce que je me suis opposé à son choix de placement de post pour mon collègue handicapé, il m'a même interdit d'échanger avec lui alors que c'était logique et bien plus efficace et surtout beaucoup moins frustrant pour mon collègue

Ce même responsable qui a essayé de me démolir de me briser juste parce qu'il ne pouvait pas me blairer juste parce que je donnais mon avis et que je cherchais à me servir de ma matière grise ! qui n'a plus eu le courage de me regarder en face le jour ou j'ai pris soin de lever ! non attend LEVEEEEERRRRR la voix pour lui passer un savon devant tout le monde parce que je me faisais casser pour un verre d'eau (où va le monde bordel !!) a par contre il a eu le "courage" de blesser volontairement un de mes collègues handicapé juste parce qu'il ne pouvait pas le supporter c'est vrai merde hein ! un handicapé ça va plus lentement ! c'est pas efficace ! du coup de son point de vue c'est chiant c'est de la merde !_!

J'ai tenu presque un an la bas ! payé moins bien que la misère du monde juste parce que le taf en lui même, les tâches à accomplir sont chouettes et les collègues (pas les responsables fous ou les managers) mais les équipiers polyvalents sont trop cool et se

serrent les coudes et toi tu es avec eux !

Et j'en ai vu encore et encore pendant cette année de la tristesse ! du coup je me suis cassé de là bas je suis parti comme un voleur sans prévenir (une chose que je me pensait incapable de faire à mon patron jusque là) et en plus j'avais de gros soucis de santé (pour ainsi dire on m'avait annoncé qu'il me restait quelques années à vivre, je te rassure je vais très bien en fait le médecin c'était trompé ouf !) parce que quand on a qu'une vie ET c'est notre cas à tous il faut savoir faire des choix et vivre avec encore moins que pas grand chose mais heureux !

Je me suis reconverti et aujourd'hui je suis soignant à domicile et ce travail là je ne le laisserais pour rien au monde ! je n'ai plus cette boule au ventre avant d'aller au travail et je suis heureux d'aider et soutenir les gens qui en ont besoin :D (et même que j'ai le droit de réfléchir et penser par moi même !!!).

Et même dans ce cas j'en ai vu !!!!! de la maltraitance ! surtout de la maltraitance, souvent en maison de retraite !!! et venant de collègues soignants et soignantes aussi ! et souvent on juge "oh mon dieu quelle horreur comment elle peut faire ça elle est horrible !!!" mais en fait on ne fait que très rarement aide soignant pour autre chose que juste aider ! le problème vient surtout à mon sens de la frustration du métier du climat contradictoire dans lequel il est maintenu par l'état ! c'est à dire peu de personnel pas assez de personnel !! vous vous imaginez vous faire 30 ou 40 toilettes en une matinée avant pendant et entre le petit dej et le repas du midi ? avec l'organisation ? les demandes personnelles ? les incidents ? les accidents ? et à deux si on a la chance d'être en binôme ! et j'en passe !

Bref merci à tout ceux qui m'ont lu je "m'arrête" la ça commence à être long ! ne perdez jamais de vue qu'il faut garder l'esprit ouvert sans jugements de valeurs, sans stéréotypes de merde ! il faut se battre pour un monde du travail stable et agréable ! c'est pas vrai que le travail est obligatoirement un purgatoire !! et surtout battons nous aussi pour que le monde de la santé et celui de l'éducation soient revalorisés parce que quand on veut esclavager les gens c'est encore plus facile lorsqu'ils sont "abrutis" et en mauvaise santé !!!!!

"Si tu es vraiment passionné par ton métier tu ne comptes pas tes heures"

Aliénation, Burn-out, Heures supp', Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rythmes/horaires du travail

J'ai commencé à bosser dans la restauration à 19 ans. Mes 9 premiers mois d'expériences cumulés étaient des stages liées à ma formation. 30% du smic pour les horaires d'un temps plein et des tâches identiques à un commis de cuisine (ou de salle puisque j'ai fait les deux). Mais je pense que d'autres personnes sont plus à même de parler du recours abusifs aux stagiaires et de leurs conditions de travail. Par ailleurs les entreprises où j'ai effectué mes stages étaient de loin les plus réglos toutes catégories de personnel confondu.

Car c'est en tant que salarié dans la restauration que je me suis demandée si j'avais pas fait une connerie.

Tout le monde dans ce milieu te dira que le métier de cuisinier est un métier que tu ne peux faire que si tu es vraiment passionné, que c'est que comme ça que tu tiendras sur la durée. Que c'est un métier à part. Et ça vient de tout le monde: des enseignants, des collègues, des (potentiels/futurs) employeurs. Tes profs te disent que c'est entre autre parce que tes horaires seront décalées. A cause des jours bossés les weekends, les jours fériés, les périodes de vacances mais surtout à cause des journées en coupures. Ta vie sociale sera donc "particulière".

J'adorais cuisiner, mes stages s'étaient tous très bien passés, je suis donc rentrée dans le monde du travail prête, énergique et...passionnée donc.

J'avais déjà fait certains choix comme

- Ne travailler qu'avec des produits frais (pas de surgelés ou poches sous-vides à foutre au micro-onde)
- Ne pas travailler dans des gastros parce que la mentalité compétitive de la course aux macarons de m'intéressait pas et la clientèle qui va avec non plus. Je voulais bosser pour une cuisine plus accessible.
- Ne pas passer trop (voir pas du tout) de temps dans les transports.

Mes choix se sont donc toujours portés sur des restaurants type TPE (moins de 10 salariés). Je n'ai jamais eu de problèmes pour trouver du travail car la restauration recrute,

mais c'est franchement pas difficile de comprendre pourquoi.

L'aventure commence quand tu te rends compte que tu as rapidement assimilé ce principe là "Si tu es vraiment passionné par ton métier tu ne comptes pas tes heures" même si en 6 ans tu n'auras jamais eu plus que 1400 euros par mois. Mais il y a un moment où tu te réveilles et tu te rappelles que des passions tu en as d'autres mais que tu n'as pas le temps, ni l'énergie. Tu penses à certains de tes proches qui eux aussi ont la chance d'avoir un métier qui les passionne mais qui n'accepteront pour rien au monde les conditions pour lesquelles tu trimes.

Bref quand je repense à certaines expériences je me dis que je vaudrais mieux que ça :

- Quand après 1 saison d'été (7 mois) tu te rends compte que tu as bossé autant (6j/7, 10-12h/ jour) que beaucoup de tes connaissances sur une année entière pour 1400 euros par mois et que la seule façon que tu as trouvée de changer la donne c'est de prendre tes allocations chômage jusqu'au bout!!
- Quand tu as tellement de boulot pour être en place pour ton service du midi que ton chef vient 1/2 heure plus tôt que ce qui est marqué sur le contrat pour pas être dans la merde. Et que bah tu fais pareil (5j/7 pendant 4 ans faites le calcul)!!
- Quand tu as tellement de boulot que le seul moment où tu peux t'asseoir c'est quand tu vas pisser! Mais en dehors des heures de service (s'il vous plaît) parce que le staff a pas ses propres toilettes et que donc tu dois utiliser celle du resto et ça fait pas pro!!
- Quand tes patrons reçoivent une convocation au Conseil des Prud'hommes parce que ta collègue réclame ses heures supplémentaires non payées et qu'ils viennent te voir pour que tu témoignes contre elle. Alors tu leur dis "non et estimez vous heureux que je n'ai jamais noté les miennes", après tu fais un calcul approximatif et tu pleures.
- Quand ton patron te dit qu'il ne veut pas mettre de fiches horaires journalières parce que ça n'a pas de valeur légale, que seule les pointeuses électroniques en ont une mais que ça coûte trop cher.
- Quand tous les employeurs que tu as eu t'ont toujours présenté comme Second de Cuisine / Sous-Chef / Chef pâtissière mais qu'ils ne peuvent pas changer la dénomination sur ton contrat de travail parce que ça impliquerait un changement de taux horaire et qu'ils ne peuvent pas financièrement se le permettre, en particulier quand les mois sont trop calmes.
- Quand tu dois prendre le poste de ton chef absent, que ton patron prend ta place car il ne veut pas payer quelqu'un d'autre et qu'à la fin des deux jours il te dit qu'il hait ton job que c'est physiquement dur et trop fatiguant !
- Quand arrive les 3 semaines de fermeture annuelle, que tu pars en vacances que tu attends le versement de ton salaire sur ton compte en banque qui comme tous les mois depuis plusieurs années est censé arriver entre le 4 et 8 et que ce jour là ni les jours

suiuants tu n'as toujours rien. Que tes patrons ne sont pas joignables qu'on arrive au 15 et que tu doives abrégier tes vacances parce que tu n'as plus de thunes et qu'en rentrant tu découvres une enveloppe non cachetée dans ta boîte aux lettres avec ton salaire en chèque daté au 1er (anti-daté donc!).

La dernière anecdote a été celle de trop et franchement toutes ne sont pas là. Je prends sur moi d'avoir été trop gentille et trop conne pendant plusieurs années. Mais j'ai surtout été trop fière, d'avoir joué ce jeu "moi aussi je suis capable de taper 60-70h par semaine en étant efficace et sans me plaindre". J'en veux plus à moi-même qu'à mes employeurs successifs qui ont aussi vécu les mêmes situations que moi. Sauf que maintenant je veux protéger mon avenir, ma santé physique et mentale et pour ça je ne veux plus faire de cadeaux. Une chose que j'ai bien assimilée depuis et sur laquelle je ne veux plus avoir à transiger c'est que si tu n'as pas les moyens de faire travailler plus ton salarié tu fais le taf tout seul.

Cette proposition de loi me sort par les yeux pour plusieurs raisons.

La première c'est parce qu'en 6 ans de travail en France ni moi, ni mes collègues, ni mes amis qui sont dans la restauration ou les métiers de bouche en général n'ont vu un seul inspecteur du travail se présenter dans leur établissement. Dans mon domaine on a surtout l'impression qu'ils se concentrent sur les kebabs/pizzerias/restos asiatiques. Modifier le Code du Travail alors que les moyens sont très limités pour vérifier celui qui est déjà en place ça laisse rien présager de bon.

Avant de vouloir donner plus de libertés aux entreprises il faudrait déjà revoir certains points concernant les droits des salariés. Par exemple obliger les employeurs à payer les heures supplémentaires sur le salaire du mois où elles ont été faites et/ou avoir le droit de refuser d'en faire le mois suivant si ce n'est pas le cas. Après tout, pour reprendre la restauration en exemple, si un client identifié par sans payer ou fait un chèque en blanc il ne sera plus accepté à l'avenir. C'est le même principe quand on y pense.

La deuxième c'est que je n'arrive pas à encaisser le fait de vouloir nous user à la tâche encore un peu plus alors que bientôt la Suisse va proposer en référendum le Revenu Universel Garanti, des entreprises sont viables en ne fonctionnant que 4j/7, la Suède va tester la journée de 6h par jour. Il existe quand même des économistes comme Bernard Friot qui sont capables de t'expliquer comment on peut mettre en place un Salaire à Vie et pourquoi ce serait bénéfique pour nous tous.

Encore beaucoup trop de personnes estiment que seul le travail salarié et rémunéré a de la valeur alors que c'est totalement faux, mais il est temps que ce soit reconnu.

Enfin ce qui me dégoutte le plus c'est que cette proposition vient d'un gouvernement pour lequel j'ai donné ma voix au Second Tour des élections présidentielles de 2012.

Quand bien même ce n'était pas ce dont je rêvais jamais je n'aurais cru que ne serait-ce que l'ébauche d'un projet comme celui là voit le jour sous Hollande!

Et puis de toute façon y'en a raz-le-bol des gens qui prennent des décisions qui ne feraient qu'empirer nos conditions de travail alors que ces mêmes personnes n'ont eu, n'ont et n'auront à supporter celles dans lesquelles on évolue déjà!

Il nous arrive de faire 7 à 10 jours d'affilée

Contrat, Législation, Licenciement, Rythmes/horaires du travail

J'ai souvent hésité à vous écrire car l'histoire me fait encore halluciner, mal et parfois rire. Allez savoir...

En novembre dernier je quitte l'Ile-de-France pour la Bretagne. Je quitte ma famille, ma vie et pars vivre chez des amis en attendant de trouver un emploi et de permettre à mon copain de me rejoindre en suivi de conjoint. Coup de chance je décroche un CDI en tant que réceptionniste tournante dans un hôtel début décembre. Je me doutais que vu la période et le rythme du travail je n'aurais ni Noël, ni nouvel an. Je serai donc seule pour les fêtes de fin d'année, J'accepte, c'est le jeu.

Je me sens vite intégrée à l'équipe de 10 personnes et je m'adapte vite à l'environnement. Même ma patronne me félicite. Le rythme n'est pas évident. Il nous arrive de faire 7 à 10 jours d'affilée. Ceci est légal, j'ai vérifié auprès de ma direction qui n'a pas apprécié ma "curiosité" mais je le saurais que plus tard. Je suis censée être formée pendant un mois mais au bout de 3 semaines je gère l'hôtel seule de 15h à 22h, notamment le week-end. Pas de pause possible même si celle-ci est bien décompté en temps et en argent. Mais c'est aussi le cas quand on travaille en binôme. Pas le droit de quitter l'hôtel durant la "pause", il faut rester proche de la réception pour répondre au téléphone et accueillir les clients au cas où le collègue est débordé et surtout c'est mal vu de prendre 45mn (comme prévu dans le contrat). J'en parle à mes collègues qui me disent "c'est comme ça".

Fin du premier mois, toujours en période d'essai, je découvre mon planning de janvier. Il fait savoir que nous avons nos plannings seulement 4 jours à l'avance en fin de mois. La loi prévoit qu'un salarié connaisse son planning 2 semaines à l'avance, la 3eme semaine n'étant pas fixe. J'en fais part à mes supérieurs, ça ne leur plaît non plus. Apparemment je suis vraiment trop curieuse. Je m'aperçois aussi qu'entre les matins, les après-midi et les jours off les temps de repos ne sont pas respectés. Je travaille de 23h à 7h08 (sans pause) deux nuits puis reprends 2 jours après à 7h. Les 35h + 24h de repos hebdomadaire prévu par la loi ne sont pas respectés. Mes amis me conseillent d'appeler l'inspection du travail qui me conseille d'arranger les choses directement avec ma direction. J'envoie donc un mail pour expliquer le "souci". J'ai comme simple réponse que mon planning a changé pour d'autres raisons. Et, tiens un congé payé s'est glissé dans mon planning sans que j'en ai fait la demande ! Illégal. Les relations deviennent tendues avec ma directrice. Je continue à travailler avec autant de passion pour mon métier et je

sens que les clients sont satisfaits. C'est ce qui me fait tenir.

Début février ma période d'essai arrive à sa fin. Ma directrice décide de la prolonger d'un mois. Sans entretien officiel, je suis presque forcée de signer sans réfléchir. Elle n'est pas sûre que je sois "faite pour ce travail" même si je gère l'hôtel seule 2 fois par semaine... Cela ne m'arrange pas. Je vis toujours chez mes amis et je ne trouve pas de logement, je n'ai pas un bon dossier. Quelques jours plus tard nous obtenons un logement grâce à des garants. Mon conjoint m'a rejoint depuis peu. Je l'annonce à mes collègues. Je n'ai pas eu la réaction escomptée. Il y a même eu un blanc. Ma patronne part une semaine en vacances et à son retour, elle me convoque dans son bureau. Je lui avais demandé d'avoir le mardi de repos pour mon déménagement. Nous étions le 23 février et je n'avais pas mon planning de mars. La directrice adjointe nous rejoint. Elles m'annoncent qu'elles ne me gardent pas car personne ne l'a mené aux prud'hommes et que je n'allais pas être la première. Je suis "trop parisienne et effrontée" et à mon âge elle avait "plus la tête sur les épaules". Parce que "c'est quoi cette idée à la con de quitter ma région pour une autre et d'embarquer mon conjoint dans ma galère ?". Bref j'ai subi un flots de reproches mais aucun lié à mon travail. La directrice adjointe a même rajouté "c'est pas le travail en lui-même mais vous étiez trop sur votre téléphone". Oui, effectivement durant la "pause" je regardais mes messages et faisais un tour sur le net. Quand j'ai dit que je faisais que défendre mes droits elle a ajouté "un employé a aussi des devoirs". Je suis sortie en pleurant. Tout s'écroulait. Ma vie future avec mon homme, mes envies d'évolution et ma nouvelle vie en Bretagne. En bonne employée j'ai honoré mon devoir, j'ai fini mon contrat. 10 jours d'affilée, très durs psychologiquement. Mes collègues n'ont pas compris et certains le savaient depuis deux semaines, d'où le blanc quand j'ai annoncé avoir trouvé une maison. Mon N+1 a même été honnête avec moi : "vous travaillez très bien malgré quelques erreurs mais ils ont vraiment eu peur, vous avez trop de caractère". C'était dans un sens rassurant. Maintenant je me bats pour que mon cas soit reconnu comme licenciement abusif car n'étant pas lié à mon travail.

Je me suis faite virée pour des raisons de santé

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Licenciement, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression

J'ai à peine la majorité mais j'ai déjà été "exploitée". J'ai eu mon premier emploi à 17 ans au M* de ma ville, près de chez moi, j'ai été pistonnée par mon père qui m'a vanté les mérites d'être caissière dans ce genre d'entreprise, et ça me ferait un peu d'argent pour payer mes études. Bref. J'ai été embauchée. On m'a mise ligne "grill" (on fait les sandwich à base de bœuf en gros). J'ai été formée. Je me suis malheureusement brûlée et coupée (avec les appareils, les ustensiles...) plusieurs fois. Personne n'y a fait attention. Mon formateur m'a envoyé voir les managers qui m'ont délaissée (c'était alors mon 3e jour) en me disant de me débrouiller toute seule, me soigner toute seule. Je devais me dépêcher car une personne avait dû assurer 2 postes (le miens et le siens) en attendant que je me soigne. Ce que j'ai fait avec difficulté.

On m'a ensuite envoyé en "lobby". Ce poste consiste à faire le ménage (salle, cuisine, terrasse, WC, arrière cuisine...). J'ai dû des choses non autorisées pour des mineurs (comme pour les poubelles). J'ai porter énormément de charges lourdes alors que je ne suis autorisée par mon médecin à ne porter que 5 kg. J'ai fait de nombreuses crises d'hypoglycémie sans que mes supérieurs ne s'en inquiètent (on avait droit qu'à une pause toutes les 5h, donc pas le temps de prendre un sucre). J'ai de plus, dû assumer des tâches qui n'étaient pas celles de mon poste (comme nettoyer l'urine des enfants dans les jeux dans lesquels je passais à peine).

Enfin vient ma visite obligatoire à la médecine du travail 1 mois après mon embauche (logique). Elle s'aperçoit que j'ai une scoliose très grave (de plus, héréditaire), je lui raconte comment ils me font faire tout ce que je n'ai pas le droit de faire en tant que mineure, en tant que scoliotique, en tant que poste (selon le poste). Ils décident de me virer, tout simplement, à cause de ma scoliose, de mes malaises, et parce que "y en aura d'autres qui voudront prendre ta place, c'est pas ce qu'il manque hein". Ainsi je me suis faite virée pour des raisons de santé, et ils ne m'ont pas payer ni mes heures supplémentaires, ni mes jours fériés, ni mes week-end. Je m'en suis tirée avec moins que le salaire normal pour un mois.

Enfin, vient cette année où je postule dans un autre endroit. Il me propose de travailler encore en cuisine (comme ça "ça fera une formation de moins à faire et à payer"), 2 mois, 6 jours/7, de 8h à 20h, avec une pause toutes les 5h, 1000€ les deux mois. Ce à quoi on m'a sorti "et estime-toi heureuse d'être pistonnée et "normale", sinon ça serait pire, moi j'ai besoin de jeunes".

Je sais qu'il y a pire comme expérience, mais il y a sûrement mieux aussi, et je ne veux pas que ça m'arrive encore, ou que ça arrive à mes petites sœurs, à mes amis, ou encore à ma famille (ma mère est infirmière et est vraiment "abusée"). Alors oui on vaut mieux que ça! J'ai le droit de pouvoir travailler et qu'on me respecte (qu'on respecte mes problèmes de santé par exemple)!

Merci à vous

Se faire engueuler encore et encore

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Discriminations, Humiliation, Pression, Rapports sociaux, Santé, Sexisme, Situations/injonctions paradoxales, Stress

Il y a quelques années, j'ai totalement changé de parcours scolaire pour me lancer dans un CAP Pâtisserie. J'avais déjà passé les dix-huit ans, et trouver une alternance dans ma région fut un échec retentissant. J'ai pu finalement faire un CAP accéléré dans une école à l'autre bout de la France, qui se targuait d'avoir produit un nombre impressionnant de MOF dans les domaines de la Boulangerie, Pâtisserie et Chocolaterie.

Une fois le CAP en poche, je recherche du travail. Quelle ne fut pas ma surprise que de me rendre compte que les pâtissiers de ma région ne connaissaient ni d'Eve ni d'Adam l'école (chère) que je venais de finir. De plus, je n'ai pas d'expérience, donc je reste une junior de près de vingt ans.

Alors je cherche à compléter mon CAP avec soit une mention complémentaire, soit un CAP chocolatier. Je me dis que mon âge et mon parcours peuvent être un plus pour moi, étant plus mature et ayant le permis. Mais apparemment, les patrons ne l'entendaient pas de cette oreille. Entre les patrons qui m'envoyaient des mails de refus en me tutoyant (on n'avait pas élevé les cochons ensemble...), ou ceux qui me demandaient de réciter les tables de multiplication au téléphone pour prouver je ne sais quoi (il a insisté même après que je lui ai dit avoir fait un Bac S)... Je décroche enfin un stage d'une semaine pour faire un test pour éventuellement être prise pour la mention complémentaire !

Un peu loin de chez moi, pas grave, je loue une chambre pour la semaine et y vais. Le premier jour, je rencontre le patron. Il me présente la chef pâtissière (lui est le chef boulanger). Selon toute logique, c'est elle qui est censé être mon supérieur direct, je dois lui obéir.

Je commence plus tôt le lendemain matin (à l'heure du boulanger) pour montrer ma bonne volonté. Première tâche, soulever douze kilos de pâte à croissant au sol jusqu'au tour (environ 1m30). Bien sûr, je n'y arrive pas : je suis une jeune fille pas très musclée et juste pâtissière. Arrive 6 heures du matin, la chef pâtissière arrive avec un croissant et un café pour toute l'équipe, sauf pour moi. Tant pis, je ne réclame pas, je me fais encore un peu discrète.

Première vraie tâche de pâtissier : disposer des fraises sur des tartes. La chef me dit de bourrer les fraises pour qu'on en ait obligatoirement cinq rangées sur la pâte, même si elles sont trop grosses. Je finis, le patron voit les tartes et m'engueule en me disant que si elles sont trop grosses, on ne bourre pas, on en met que quatre rangées. Okay, je suis censée obéir à qui du coup ?

On prend les pots de sucre glace, affectueusement appelés « Branlette » dans ce monde merveilleux, et pendant qu'on sucre les tartelettes, il me regarde d'un air entendu et me sors :

« Après deux heures de secouage de la branlette, ton copain sera le plus heureux des hommes, hein ! »

Je suis tellement sur le cul que je ne réponds rien. Je remarque derrière l'évier pour la plonge le magnifique calendrier porno DGF. Je savais que ce monde n'était pas vraiment ouvert aux femmes, mais là, je ne me suis jamais sentie autant extérieure au schmilblick.

Vers midi, je n'ai rien à faire. Je descends en boulangerie pour voir si l'apprenti boulanger a besoin d'aide. Il est en train de sortir des palets bretons du four, et il me demande simplement de préparer les moules pour mettre de la pâte brisée afin de faire des amuse-gueules. Je m'exécute. Deux minutes plus tard, le patron arrive, et je me fais de nouveau engueuler parce que je n'ai pas démoulé les palets bretons (qu'on ne m'avait jamais demandé de faire bien que j'aie tenté de me proposer) et qu'ils ont durci, et donc plus démoulables. L'apprenti ne me vient pas en aide à ce moment-là, ce que je peux comprendre, il n'avait pas plus de 17 ans et ne va pas se faire engueuler pour quelqu'un qui ne sera peut-être même pas dans l'équipe.

Bref, la chef pâtissière me demande de chercher du reste de pâte dans la chambre froide. J'ai à peine le temps d'ouvrir la porte que je me fais engueuler parce que je laisse échapper le froid. Je ne suis pas encore Passe-Muraille, je fais comment pour chercher les trucs dans la chambre froide sans l'ouvrir ?

Je finis enfin ma journée à 14h30. J'ai commencé la journée à 4 heures du matin, ça fait donc 10 heures et demie que je suis sur les lieux, et pas pris de pause ni de café, ni rien. Je suis sur les rotules, dans une ville que je ne connais absolument pas, je mets une heure à trouver un McDo pour pouvoir enfin manger. Je rentre dans ma chambre louée, et je pleure pendant deux heures.

Le lendemain, je ne viens qu'à 6 heures : ce n'est pas la peine que je vienne plus tôt tant que la chef pâtissière n'est pas là après tout. Sur place, les parents du patron sont là pour l'aider à organiser un repas pour les anciens du village, et ils ont tous investi la pièce pâtisserie pour faire du traiteur. Je me retrouve donc à nouveau à faire des petits moules avec mes pâtes brisées. Le patron descend, et me demande d'aller nettoyer la machine. Je lui demande si je dois finir mes pâtes brisées avant, il me rétorque que non. Je range donc en vitesse dans la chambre froide mon ouvrage et je vais m'exécuter. La chef pâtissière arrive, et me demande pourquoi je n'ai pas fini de remplir les moules. Je lui explique la situation, et elle me dit qu'elle s'en fout, qu'il fallait que je finisse mes moules. Bref, faut vraiment savoir qui est le patron ici. Je continue néanmoins le nettoyage d'une machine que je n'ai jamais vu, et tente de faire ça vite et bien, pour retourner à mes moules.

Je finis, je retourne aux moules, le patron monte, et là, misère ! Je n'ai pas démonté la machine pour la nettoyer ! En même temps, on m'aurait dit comment la démonter... Mais bon, je suis une petite idiote, et je prétexte un besoin naturel pour aller pleurer un coup. Bien sûr, je me mets à saigner du nez, un saignement quasi hémorragique (j'ai un problème de varices nasales), et je reste bloquée pendant cinq minutes à essayer de freiner l'écoulement.

En désespoir de cause, je sors avec mon morceau de papier dans le nez, et leur explique la situation, un peu tremblante parce que là, je ne suis pas très bien : j'ai faim (il était à peu près 11 heures), je suis crevée, je viens de pleurer et de perdre l'équivalent d'une soirée tequila en sang par le nez. Le patron s'énerve, il me choppe par le col et me fous dehors :

« Casse-toi, on veut pas de pleureuse ! »

Je n'ai pas demandé mon reste. Je suis retournée dans la chambre louée, j'ai rassemblé mes affaires, je suis allée déposer un mot vers ma logeuse en lui expliquant que je ne reviendrai pas et je suis retournée chez mes parents, à quatre heures de route.

J'ai pleuré la première moitié du chemin, peur de la réaction de mes parents : vont-ils m'engueuler eux aussi de ne pas être restée ? Et qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

Quand je suis finalement arrivée chez mes parents, ma mère m'a pris dans les bras. Mon père m'a dit qu'effectivement, dans ces branches de métier, c'était très macho, et qu'il avait encore été soft quand il me parlait en tenant la saupoudreuse. Quelque chose se brise alors en moi : je n'y arriverai jamais.

J'ai repris mes études au point où je les avais arrêtées. J'ai commencé un BTS dans une branche totalement différente, je suis aujourd'hui épanouie dans un métier où l'on se fout totalement que je sois une femme, où je n'ai pas besoin de mettre de maquillage et où on ne m'impose pas de calendrier de femmes dans des postures que même Marc Dorcel n'aurait jamais tenté dans ses films. Une chose est sûre : je ne veux plus entendre parler de pâtisserie. Parce que je vau mieux que ça.

"Ils m'avaient eue à l'usure"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Maladies/accidents professionnels, Pression, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress, Surveillance

Je ne sais pas trop par où commencer ... J'ai mis du temps à comprendre complètement ce qu'il m'était arrivé, il y a quelques années de ça et encore aujourd'hui ...

On va commencer par mon premier CDI, quelle joie, j'avais 19 ans et un CDI en poche, certes dans la restauration rapide, mais un CDI tout de même !

J'ai donné à cette chaîne 3 années de ma vie. Trois longues années, où j'enchaînais les humiliations, les insultes, les pressions, le chantage ainsi que des manquements graves à la vie d'autrui. J'étais trop jeune pour me rebeller. Je pensais sincèrement que c'était toujours de ma faute... Au début, ça allait, puis un jour, on ma accusée anonymement de vol dans la caisse.

A partir de ce moment là j'avais constamment un manager à côté de moi, il me suivait partout, m'attendait devant la porte des toilettes et ne me laissait qu'une fois mon shift terminé. Pourtant je connaissais le voleur, je ne l'ai jamais dénoncé... j'ai pris sur moi.

Six mois après, une collègue m'annonçait que ça avait été mis en place pour que je démissionne (oui parce que virer quelqu'un ça coute trop cher ...). J'ai tenu bon, mais ça les managers ne l'ont pas apprécié.

A partir de ce jour, toutes les taches ingrates ont été pour moi. On me changeait mes horaires sans me prévenir à l'avance, mais après avoir pointé. Puis c'est monté en crescendo !

Un jour de gros rush, un des panneau où les menus sont affichés m'est tombé sur la tête, le manager a refusé que je quitte mon poste car il y avait trop de monde en caisse et que 5 caisses c'était trop peu. J'ai fais un malaise à la fin de mon shift en rentrant chez moi...

Puis il y a eu ce jour où l'on m'a demandé de ramasser des seringues usagées et de nettoyer du sang dans les toilettes, le tout sans protection, pas de gants. Rien. Quand j'ai refusé car je me sentais en danger, j'ai reçu un avertissement ... J'ai quand même dû le faire. Quand j'ai demandé à ce que la boite paye mes examens pour le VIH/SIDA, ils ont refusé, j'ai du le faire en anonyme dans un centre gratuit.

Voyant que j'étais encore là, les insultes et remarques fusaient tout les jours, j'allais au travail avec la boule au ventre. Quand un membre de ma famille est décédé, je me suis absentée 1 semaine pour préparer les obsèques avec ma famille. A mon retour, on m'a demandé de prouver le décès car

"On ne sait jamais, t'as peut-être voulu te payer des vacances. T'es qu'une petite menteuse !"

Là c'était trop, le lendemain j'ai donné ma lettre de démission. Ils avaient gagné... Ils m'avaient eue à l'usure ... 3 longues années à faire des horaires variables à tout instant, à me mettre en danger et à supporter les insultes.

Aujourd'hui je suis dans l'informatique, je ne me laisse plus faire. J'ai 25 ans et quand on tente de me faire comprendre qu'une femme ça n'a rien à faire dans se domaine, je ne me démonte plus. Je fais respecter mes horaires. Le prix ? on vient de m'apprendre qu'on ne renouvellera pas mon CDD... JOIE !(ironie)

Tellement peur de me retrouver encore dans le bureau, seule avec un patron qui a sa main sur ma cuisse

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement sexuel, Heures supp', Législation, Magouille, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Pression, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Sexisme

Je me décide, je lis tous ces témoignage, et me reconnais dans beaucoup, c'est souvent comme un soulagement de les lire, parce que je croyais être seule, alors je me décide enfin a témoigner, pour ajouter ma voix, en espérant être entendu...

Je suis désolé si ce témoignage est long a lire, mais je suis passé par plusieurs étape, et beaucoup de difficulté, j'espère que comme les témoignage que j'ai lu m'ont soulagé, je pourrais, en partageant le mien, faire du bien à au moins une autre des personnes qui me lira :)

Mes difficulté ont commencé des l'école, j'ai jamais été capable de m'intégrer au moule, j'ai eu beaucoup de difficulté a "me faire des copains", mais c'est pas grave, j'adorais apprendre, vive les livres, vive l'école (j'apprendrais trop tard que ces difficulté sont du a un léger syndrome asperger, qui détecté suffisamment tôt, m'aurait sans doute simplifié la vie).

J'ai poursuivi jusqu'au bac S, que j'ai loupé, car j'ai "choisis" ce moment pour faire une phobie scolaire.

Tant pis, je redouble pas, je change d'univers, je veux travailler, j'ai de la chance, je suis encore jeune, mon dossier scolaire montre de la motivation, le pole emploi me dirige vers une formation afpa de service en restauration, ils me disent qu'après ça, je trouverais facilement du travail, cool.

J'ai de la chance, la formation se trouve juste a coté de chez moi, enfin, chez mon père, je n'ai pas besoin de payer de logement, ou de nourriture, et en plus, j'ai droit a 150euro par mois, mon premier salaire, je suis aussi dans un autre monde, personne ne me connait, je peut apprendre tranquillement à communiquer "normalement" avec les gens, je ne rentre jamais totalement dans le moule, mais j'en donne l'impression, et puis j'aime la formation, le service en restauration m'envoie du rêve, on m'apprend à être au service du client, à sourire, à inciter à la consommation.

On m'apprend aussi vite que je ne suis pas quelqu'un, je suis un outil, je dois

oublier ma condition humaine, être infallible devant les clients, rapporter de l'argent et des pourboire, ça m'allait, parce que je devais aussi rendre service, le repas devait faire plaisir au client, s'il est content, il revient, donc il faut que ce repas embellisse sa journée, j'adore cette idée.

La formation se termine, viens le moment où je cherche du travail, je frappe à toute les portes, tenue clean, coiffure impeccable, motivation au top, sourire colgate, et CV vide les portes se ferment ...

"Vous n'avez pas le permis mademoiselle"

Oui, mais pour avoir le permis, il faudrait de l'argent, et puis j'habite à 20 à minutes pied de votre restaurant, le permis n'est pas nécessaire, si vous me donnez ma chance, je pourrait le payer ce permis.

Le pole emploi refuse de me donner des aides pour que je puisse payer le permis, car j'habite chez mon père, selon eux, il a les moyens...

"Nous recherchons quelqu'un avec plus d'expérience"

Je comprend bien monsieur, mais j'apprends vite, je viens d'une formation qui me permet de service en 4 étoiles, j'ai aussi fait des stages, laissez moi au moins un mois pour vous montrer ce dont je suis capable, une semaine ? un jour ? deux heures ? payez moi au lance pierre, je m'en fiche, je veux travailler ! si vous ne me donnez pas ma chance, comment je fais, moi, pour avoir l'expérience que vous réclamez ?

"Je suis désolé mademoiselle, mais votre cicatrice au visage pourrait dégouter mes clients"

Celle la, je m'y attendais pas, cette fine petite cicatrice que personne ne voit, celle que je montre à des amis parfois, qui me répondent "ben tu me l'aurait pas dis, je l'aurais jamais su", cette cicatrice m'empêcherais d'avoir du travail ?

Cette remarque m'a tellement touché, que je ne suis pas sortie pendant plusieurs semaines de chez moi... après ça, j'ai même essayé de trouver du boulot dans des bar, on me disait que les patron prenaient des débutant sans problème :

"navré mademoiselle, mais vous avez un trop joli ptit cul, pourrais pas vous protéger en fermeture"

Faut savoir, trop moche ou trop belle ?

J'en ai d'autre des comme ça, mais ce témoignage va déjà être assez long, alors je passe à la suite ...

Parce que, après des mois à chercher, à avoir l'impression d'être une sous merde parce que je trouvais rien, que le pole emploi me disais que je n'envoyais pas assez de cv, que l'espace jeune disait que j'étais pas assez motivé, alors que tous les jours, je me levait tôt, allais voir tous les restaurants sur un parcours établi la veille au soir, me présentais,

déposais mon cv, faisais des journées entières "visite de boite d'interim", ou des journées "relance au téléphone", chaque jour, je voyais la déception dans les yeux de mon père quand il me demandais si j'avais trouvé quelque chose, comment c'était passé tel ou tel entretien, et que chaque fois, la réponse était négative ... Et mon entourage, qui pensait que je foutais rien, puisque je travaillait pas, comment leur expliquer que chercher du travail, c'était encore plus compliqué que travailler ?

Mais oui, j'ai fini par trouver du travail, c'était parfait, ça me permettait d'avoir un peu de sous, et de l'expérience, l'interim !

Une boite d'interim qui proposais des missions traiteurs pour des mariages, des anniversaires etc ... ils avaient souvent besoin de plusieurs serveurs, et ils arrangeaient pour organiser le covoiturage.

Le soucis de ces missions, c'est que j'alternais une semaine de travail de fou avec des semaines de rien, tous les mariage/anniversaire se passaient en même temps.

Donc pendant cette semaine, je me levais a 7h, pour rejoindre mon covoiturage a 8h, pour arriver sur le lieu de la prestation a 9h, pour préparer toute la salle, 10h50, tu as 5 minute pour manger un bout de repas préparé par le cuisinier, arrivé à midi, on sert l'apéritif, le repas, on supporte les mecs alcoolisés, on ne réagit pas quand il te mettent une main au fesses, quand on se plaint a sa supérieur, elle te fait bien comprendre que tu ne dois rien montrer, car sinon, on ne t'appellera pas de nouveau, remplis les verres, débarrasse les assiettes vides, 15h déjà ?

- je peux prendre une pause ?

-tu fume ?

- non

- alors ça sert a rien, tiens, regarde cette table, redresse la pendant qu'ils dansent

Je ne fume pas, je n'ai pas le droit a une pause, et j'ai vécu ça aussi bien en prestation traiteur qu'en restaurant... "mais d'après la loi, j'ai droit à une pause de 20 minute toute les" "on s'en fou de la loi, si t'es pas contente, on prendra quelqu'un d'autre la prochaine fois, t'es pas irremplaçable, des comme toi, yen a 50 qui attente que tu lâche le boulot"

Ces prestations traiteurs comprenaient souvent aussi le repas du soir qui se termine en soirée dansante/beuverie, il faut être à 100 à l'heure toute la journée, et la soirée terminé, tout débarrasser, rendre la salle clean, et rentrer à 4 ou 5h du matin, pour repartir le lendemain, 7h pour une nouvelle prestation

Je vous épargne le calcul, c'est 19h d'affilée, où tu dois être dynamique, où tu bois des café en cachette, où tu es tout sourire pour faire plaisir au client, même quand il te traite comme de la merde parce que "bah t'es la pour ca non?", ou tu n'a pas le droit a une pause, ni a la moindre réclamation parce que "il y en a 50 comme toi derrière"

Et bien sur, tu n'es payé que 12h, parce que dans la loi, 19h, c'est pas légal, sans compter qu'on te retire le prix du repas, et qu'on donne 10euro à la covoitureuse...

Mais je continuais, parce qu'il fallait remplir mon CV, pour travailler dans le type de restaurant pour lequel j'étais formé, ce service qui me faisait rêver.

Je n'ai jamais eu assez d'argent pour payer ce permis, les prestations étaient trop aléatoires, et mon père ne pouvait pas tout payer.

Puis j'ai fini par commencer quelques extra en restauration, c'était un rythme plus cool, j'avais presque l'impression d'être en vacances, même quand je bossais 12h d'affilée, au moins j'avais plus de 6h de sommeil, et je pouvais vraiment m'occuper des clients, mais comme je me refuse à fumer, je n'ai toujours pas le droit aux pauses.

Je ne trouve pas de poste fixe, on m'embauche pour 3 jours, un soir, une semaine, ne me fais embaucher que par des patrons, pas de patronne, alors je subis des remarques sexistes, je ne savais pas encore que ce n'était pas normal, alors je souriais, riais aux blagues, on t'envoie nettoyer les toilettes "parce que le ménage, c'est dans le sang, pour vous, les femmes"

On te donne les tables de mecs alcoolisés, parce que t'es mignonne, et qu'ils te donneront plus de pourboire (qui iront dans la poche du patron à la fin du service), tu dois les laisser te parler comme à une chienne, te mettre la main au fesse, il y en a même qui note leur numéro sur un papier, et te le place dans ta poche arrière de pantalon, et quand tu n'a pas de poche, dans ton décolleté, ton patron, il voit ça, il dit rien, ou il les encourage, en disant que "elle est sur le marché, faut tenter votre chance", accompagnant cette remarque par une tape sur les fesses, et un rire gras.

Parfois, quand j'étais de fin de service, j'avais peur, parce que les clients m'attendaient, me suivaient jusque chez moi, accompagné par des remarques bien grasses, des tentatives de drague alcoolisées bien lourdes, dans le restaurant, je souriais, mais dehors, je disais clairement non, et parfois, leurs réactions étaient violentes, comme si j'avais rompu une promesse ...

J'ai aussi eu droit au patron un peu trop proche, qui se collait à moi pour me parler, me prenait la taille, me donnait des petites tapes au fesse, qui disait "arrêtons toute ces formalités, faisons nous la bise" et qui les faisait très proches de la bouche, qui m'a demandé de venir dans son bureau à la fin de ma période d'essais, s'est assis à côté de moi, posant sa main sur ma cuisse en me disant d'un air entendu "Tu sais, j'ai un restaurant à faire tourner, et j'ai besoin de jeunes filles très motivées, tu en as l'air, mais que pourrais-tu faire pour me montrer ta motivation ? qu'as-tu de différent que les autres filles qui attendent ton poste ?"

Je ne savais pas, à l'époque, que ce n'était pas normal, j'ai quand même eu la présence d'esprit de me lever, de lui coller une gifle, et de ne plus travailler pour lui, mais cette expérience me donne encore envie de vomir en y repensant, c'était la fois de trop.

J'ai tenté d'en parler aux autres serveuses, elle disaient qu'on pouvait rien y faire, j'ai tenté d'en parler à des proches, on me disait que j'exagérais, qu'il était juste un peu tactile, que si ça me dérangeais tant que ça, j'avais juste pas choisis le bon métier ...

Soit, alors j'ai décidé de choisir autre chose, j'ai décidé qu'un jour, j'aurais mon propre restaurant, un restaurant avec un service comme je le veux, où les serveur/serveuses seraient bien traités, et légalement, avec un univers que j'aime, je construit mon projet dans un coin de ma tête, et je financerais ce projet autrement qu'en étant serveuse.

Là encore, j'ai de la chance, je passe des tests en ligne pour une école gratuite de développement informatique qui ne demande pas de diplôme pour y rentrer, ça tombe bien, l'informatique, et tout ce qui tourne autour, c'est une autre de mes passions, et c'est important pour moi, que le travail soit une passion.

Pour le financement, je fais les calculs, 3 ans d'école, dont 2 stage normalement rémunérés, je fais un prêt, le salaire de mon père est suffisant pour qu'il puisse signer avec moi, ce sera un peu juste, mais je ne peut pas demander plus, car je n'ai personne d'autre.

C'est une école qui demande beaucoup de travail, pour maintenir son niveau, c'est environs 80/90h par semaine, mais l'école est super, on a envie d'y passer tout ce temps, mais on ne peut pas prendre un job a coté, sous peine de foirer son cursus et/ou sa santé.

Mais voila, la décision est prise, je quitte ma région, mes amis, ma famille, pour une ville ou je me rendrais vite compte que tout est agressif, les gens, la rue, les loyers, les prix, la vie.... tout ça pour peut être avoir un avenir, c'est même pas certain, et on me le fais vite comprendre, à la sortie de cette école, même les meilleurs ne trouveront pas forcément du travail ! c'est d'autant plus vrai que je suis dans un secteur dit "masculin", et que je devrais prouver ma valeur tout au long de ma vie ...

Mais voila, je suis rapidement devenue une de ces étudiantes précaires, ici, la vie est beaucoup plus cher qu'en province, mes calculs étaient trop justes, et ne comptait pas d'éventuels problème de santé, car je n'en ai jamais eu, aujourd'hui, ça fait 2 ans, mes problème de santé due à l'insalubrité de mon appartement m'ont fait prendre du retard sur l'école, et aujourd'hui, en plus de tout le travail que je dois faire, je passe un temps fou à compter chaque centimes, l'argent du prêt est épuisé, je ne parle pas du fait que trouver un stage qui n'est pas du travail dissimulé et sous payé n'est pas chose facile non plus...

C'est mon père qui me finance avec une grande partie de son salaire, parce que je n'ai pas le choix ... Je ne fais qu'un repas par jour, j'ai des carences, une santé aléatoire, et je repousse a chaque fois le passage chez le médecin au mois d'après, parce que peut être que le mois prochain, papa me donnera un peu plus de sous, oui, et peut être que je pourrait effacer enfin ces soucis de santé de cette longue liste des choses a régler, mais le

mois prochain...

Mais à 25 ans, j'aimerais tellement ne plus dépendre de mon père, j'aimerais pouvoir lui rendre tout ce qu'il m'a donné, ainsi qu'à mon compagnon, sans qui j'aurais sans doute abandonné la vie à Paris.

Je suis peut-être précaire, mais j'ai une chance de fou, je ne suis pas seule.

Et pourtant, c'est assez incroyable, cette impression d'être incroyablement seule parfois, alors que nous savons pertinemment qu'ailleurs, ou même dans notre école, nous sommes beaucoup dans cette situation...

Cette pression qui pèse sur nous, pour notre -peut-être- avenir. Et quand je vois que cet avenir sera peut-être encore plus sombre à la lecture de cette loi ...

Et quand j'entends ces politiques, qui disent que je n'ai pas compris cette loi, franchement ? comment peuvent-ils nous faire avaler que faciliter le licenciement et augmenter les heures vont diminuer le chômage ? alors qu'au mieux, ça usera juste plus vite les travailleurs, et donc augmentera le remplacement de ces travailleurs.

Comment peuvent-ils essayer de nous faire avaler que faciliter les négociations internes à l'entreprise pourra améliorer la protection et la condition de travail des salariés ? rien que cette partie là me fait peur, tellement peur de me retrouver encore dans le bureau, seule avec un patron qui a sa main sur ma cuisse

Bref, enfin, je voulais juste dire que ... dans de nombreux témoignages, je me retrouve, et je me sens moins seule, ça soulage, ça donne de l'espoir et en même temps, je me demande si cette initiative sera vraiment utile à long terme, est-ce que nos politiques lisent les témoignages ? est-ce qu'ils vont nous entendre ? pire, est-ce qu'ils vont nous écouter ?

J'ai parfois l'impression qu'on peut crier aussi fort qu'on peut, ce sera toujours la masse de privilégiés qui criera le plus fort, parce qu'ils ont les moyens de se payer un mégaphone de luxe pour couvrir nos voix

Et pourtant, c'est grâce à nous qu'ils sont privilégiés, alors clairement, on vaut mieux que ça ...

"Tu es off ce jour là, mais je te donnerai 3 heures de récup"

Compétition, Conditions insupportables, Heures supp', Rythmes/horaires du travail

"Au départ engagée en tant que "Chargée de clientèle" dans un hôtel 4 étoiles (en gros, je devais m'occuper d'un type de clientèle en particulier), je me retrouve à faire 3 voire 4 métiers en même temps : réceptionniste, concierge, standardiste et même agent de réservation par moments, tout en étant payée au SMIC alors que je suis titulaire d'une licence.

Le manque de staff dans tous les services se fait cruellement ressentir, et les plaintes des clients à ce sujet retombent sur nous car bien sûr, c'est entièrement de notre faute et du à notre incompétence si le service est lent, d'après la direction. Pour un hôtel de 150 chambres, il n'y a qu'un seul bagagiste, une seule personne au room-service et un seul agent de la maintenance par shift chaque jour...Et quand il n'y a même pas de bagagiste disponible, la direction demande aux hommes de la réception ou au vigile de les remplacer en attendant...Nous sommes tellement en manque d'effectifs à la réception que nous devons parfois demander (à contrecœur, car nous savons à quel point c'est pénible) à la personne au standard ou à la conciergerie de quitter son poste et de venir nous aider devant s'il y a vraiment trop de monde. Vive la polyvalence.

Notre supérieur passe son temps à nous comparer les uns les autres avec une multitude de tableaux sur nos performances au travail, pour nous "motiver" (traduction: nous mettre la pression) mais aussi pour mieux nous diviser et nous pousser toujours plus loin dans l'individualisme.

Bien entendu, nos heures supp' ainsi que nos heures de formations et de réunions en dehors des heures de service ne sont pas payées, on nous impose des heures de récup à la place. Exemple: mon chef qui m'envoie un SMS un matin pour me dire "Mardi prochain, il y a une formation de 14h30 à 16h30 mais tu es off ce jour là. Je te donnerai 3 heures de récup, ça te va ?" (avec cette dernière phrase, je me suis sentie un peu comme un mendiant à qui on jetterait une pièce trouvée au fond d'une poche). Bien sûr, je lui ai cordialement fait comprendre qu'il ne fallait pas compter sur moi car j'ai une famille et une vie en dehors de mon boulot et que ses heures de récup ne m'intéressaient pas. Cela dit, même si j'ai le courage de dire "non" dans ce genre de situation car je sais que c'est mon droit et qu'il ne peut légalement rien me reprocher, cela reste une pression pour moi.

Je vis dans un pays chaud, et nous travaillons dans une réception "ouverte" et donc exposée aux éléments naturels comme le soleil, la pluie et le vent. Pas de clim donc, ni de ventilateurs ou de brasseurs d'air pour nous rafraichir quand il fait chaud, pas de tenue

fournie par l'hôtel pour les moments plus frais (la nuit ou en cas de vent fort et de pluie).

C'est mon tout premier boulot et je me rends compte que j'aime vraiment travailler dans le tourisme/l'hôtellerie. Je ne compte pas m'éterniser dans cet hôtel, à vrai dire, je recherche déjà du boulot ailleurs, mais j'avoue que cette toute première expérience, malgré le plaisir et les connaissances que j'ai pu en tirer jusque là, ne me rends pas super confiante pour mes expériences professionnelles à venir...

"Vous avez pris du poids, vous savez que cette entreprise a un certain standing ?"

Atteintes à la dignité, Discriminations, Humiliation, Précarité, Racisme, Sexisme

Lorsque j'ai terminé mes études en sciences politiques et relations internationales en 2012, j'ai commencé à chercher du travail, en pensant que je ne chercherai pas trop longtemps, au maximum 6 mois. Quelle erreur... Pendant plus d'un an j'ai envoyé des centaines et des centaines de CV sans réponses ou presque. Entre temps j'ai déménagé 3 fois, je suis rentrée chez mes parents, puis je suis repartie à Strasbourg où j'avais terminé mes études avant de m'installer à Paris avec mon compagnon qui après deux ans de galères, avait finalement trouvé un emploi. J'ai vécu l'inscription au RSA, les désillusions, les petits jobs au black et l'incompréhension de la part d'une partie de ma famille, puis plus tard le harcèlement...

En arrivant à Paris, lorsque je me suis inscrite au Pôle Emploi (3ème inscription), l'homme en face de moi m'a regardé avec dédain "Les jeunes comme vous qui arrivent sur le marché du travail, ils attendent qu'on leur déroulent le tapis rouge !" - "Vous devriez accepter n'importe quel job dans une entreprise et puis si vous êtes assez maligne vous finirez pas grimper" - "Vous venez vous installer à Paris alors que vous êtes au RSA, mais qu'est ce qu'il vous prend ?" - "Vous savez je déconseille la photo sur le CV, les gens ne sont pas photogéniques et vous ne faites pas exception !"

Après ça, j'ai dû créer un statut d'auto-entrepreneur, au départ pour bosser quelques jours pour un salon, puis j'ai rencontré une jeune femme qui avait lancé sa boîte et qui avait besoin d'une assistante en communication pour lancer son projet. Au bout de 3 mois, il n'y avait plus d'argent et le projet prenait l'eau. Elle a mis fin à notre collaboration du jour au lendemain, me laissant sans revenus.

Ayant des problèmes de dos, je n'ai pas choisi de travailler dans la restauration, je me suis donc tournée vers l'hotessariat en entreprise, une activité que j'avais déjà fait comme job d'été pendant mes études, je me suis retrouvée dans une entreprise d'investissement. J'ai découvert un autre monde.

Je suis engagée depuis longtemps à gauche et je suis très sensibilisée aux questions féministes alors forcément quand j'en parle on me dit que j'exagère. Pourtant c'est aussi cet engagement qui m'a aidé à tenir et à comprendre les mécanismes de ce qui arrivait.

Il fallait arriver pour 8h du matin alors que tous les autres arrivaient au travail à

partir de 9H mais entre temps les femmes voilées, africaines et arabes devaient quitter les bureaux pour ne surtout pas rencontrer les riches et majoritairement blancs qui devaient arriver par la suite. Un balai de classes sociales, de la plus "honteuse" à la plus riche, en passant par nous, les hôtes à mi-temps, payée une misère mais bien coiffées et maquillées et perchées sur nos talons.

En dehors d'une certaine condescendance vécue quotidiennement, de l'ennui mortel, de la fatigue morale, j'ai vécu des moments de pure humiliation. Une des dirigeantes de la fondation, m'a dès le départ pris en grippe. Pour vous donner une idée c'était le genre de personne à venir se plaindre devant nous de payer l'ISF. Elle était aussi raciste : un jour elle a récupéré mon sac qui était en salle de repos et me l'a ramené "pour ne pas que je me le fasse voler" par les deux noirs qui réparaient la chaudière dans cette même salle.

Mes fringues, fournies par l'agence (2 tenues par saison), n'étaient pas à ma taille. Dès le départ, j'ai commencé à recevoir des remarques de sa part sur les vêtements qui me "boudinaient". Régulièrement elle se sentait obligée de me dire ce qui m'allait ou non sous couvert de me "materner". J'étais mal dans ma peau à ce moment car le chômage et les galères avaient attaqué ma santé et je me réfugiais dans la nourriture. Un jour elle m'a convoqué à part et m'a balancé "Vous avez pris du poids, vous savez que cette entreprise a un certain standing ?" - " Les hommes parlent derrière votre dos..." - "Vous avez l'intention de faire un régime ?" - "Je dis ça pour votre bien vous savez...". Sur le moment je n'ai rien dit. Je savais à ce moment-là que je voulais partir, cela faisait déjà des semaines que je pleurais tous les dimanches car je ne voulais pas aller travailler, mais là la coupé était pleine. Pourtant je n'ai pas répondu, j'avais peur de ne pas toucher le chômage, d'être virée si j'exprimais la violence que je ressentais à ce moment là.

J'ai craqué dans les toilettes. Puis chez moi. C'était trop.

Le lendemain je demandais mon départ à l'agence, et j'ai pu enfin être moi-même devant la responsable, fini la petite blonde cruche pour laquelle je m'étais fait passer pendant 8 mois. Cependant, pour toucher le chômage je devais rester 5 semaines de plus. Une torture que j'ai enduré malgré tout avant de retrouver enfin la liberté.

Un joli pot de fleur.

Conditions insupportables, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Humiliation, Législation, Magouille, Rapports sociaux, Sexisme, Stress, Validisme, Violence physique

J'ai commencé à travailler à l'âge de 19ans, en tant qu'hôtesse d'accueil en entreprise, un job purement alimentaire pour mettre un peu d'argent de côté.

Pendant deux ans, j'ai travaillé en tant que prestataire pour de grandes entreprises, dans les buildings de La Défense.

La Défense, c'est un endroit très stressant, où les salariés pètent les plombs régulièrement et assez facilement (trop de pression sur leurs épaules, je suppose). Je ne compte plus le nombre d'insultes et de menaces nous avons reçus, avec mes collègues, en y travaillant. J'en garde le souvenir d'un homme qui a été à deux doigts de frapper une de mes collègues, enceinte qui plus est. Personne n'a rien fait pour le retenir. De tous les salariés présents dans le hall, les visiteurs, mais aussi les agents de sécurité, soit au bas mot une cinquantaine de personnes, aucune n'a tenté de s'interposer. Les agents de sécurité ont même tourné le dos, partant dans le sens opposé, feignant ne rien entendre, ne rien voir. Ce sont mes autres collègues, toutes féminines, qui l'ont empêché de l'agresser, manquant se faire frapper elles aussi au passage. Pour votre information, cet homme a pu revenir le lendemain sans aucun soucis. Rien n'a été fait pour sanctionner son comportement.

De mes deux années passées à travailler à La Défense, je ne me suis jamais sentie en sécurité sur mon lieu de travail.

Parfois, nous avons droit aux clients "lourds". Ceux qui vous font des réflexions perverses sur l'uniforme que vous êtes obligées de porter. Qui trouvent que les escarpins c'est "super sexy". Ou que vous avez une "voix sensuelle" au téléphone. Je ne compte plus le nombre d'hommes, assez âgés pour être mon père, qui m'ont dragué lourdement, insistant pour que je prenne leur numéro de téléphone, me dévorant du regard d'une manière plus que malsaine. Au début, toute jeune que j'étais, ces comportements me choquaient. Ce n'était pas le fait d'être draguée en soit qui me dérangeait, non, c'était surtout la façon de faire. L'insistance, la perversion des regards, les allusions douteuses quant à nos tenues... Mais à force, on s'y fait. Et c'est bien ça qui est horrible: on s'y fait. On ne devrait pas avoir à s'y faire. Jamais je n'aurais du trouver ça normal. Mais à force de le vivre quotidiennement, j'ai finis par m'y faire. J'ai même trouver un mot pour le décrire aux nouvelles qui arrivaient sur notre site: le fantasme de l'uniforme. Car oui, ces messieurs bien propres sur eux, exerçant des métiers hautement supérieurs

intellectuellement au notre, devenaient toute chose devant un tailleur et des escarpins.

Quand je parle de la supériorité intellectuelle des salariés de l'entreprise où je travaillais, ce n'est pas une pensée personnelle que j'éprouvais. C'est uniquement la pensée que ces mêmes salariés avaient de nous. Pour eux, nous étions stupides, puisque travaillant à l'accueil. Je me souviens d'un jour où, sur mon temps de pause, une salariée m'a vu lire Antigone, d'Anouilh. Son unique réaction a été de lâcher: "Tiens, vous lisez ça, vous?". Surement devait-elle s'imaginer que nous étions plus friandes de magazines people...

A côté de cela, nous avions toutes des problèmes réguliers avec nos fiches de paie.

Chacune de nous avait son propre calendrier pour y noter les heures supplémentaires effectuées. Car chaque mois, il en manquait sur nos fiches de salaire.

Une fois, ma collègue avait deux jours d'absences injustifiées alors qu'elle avait travaillé tout le mois, sans aucune maladie, pas de retard, rien. Une autre fois, j'avais une absence pour "enfant malade". Comment expliquer sérieusement à ma responsable que je viens d'avoir 19ans, que je n'ai aucun enfant, et que j'étais présente tout le mois?

Fatiguée de la vie parisienne, j'ai déménagé en Alsace, à Strasbourg. Là-bas, le marché du travail était beaucoup plus difficile que dans la capitale, et c'est donc avec un petit CDD de 6 mois à 20h par semaine en tant que vendeuse dans une grande enseigne de prêt-à-porter suédoise que j'ai démarré ma nouvelle vie. Contente d'avoir enfin trouvé du travail, j'ai très vite déchanté.

Je devais avoir deux semaines de formation en temps plein avec une salariée de l'entreprise, ma "marraine" dans le jargon. Quand je suis arrivée pour effectuer mon premier jour de formation dans le magasin, personne n'était prévenu, ils ne savaient pas que je devais venir. Ma marraine? En arrêt maladie pour tout le mois. De toute ma formation, je n'ai jamais été plus de deux jours avec la même "marraine".

Ma formation finie, je suis partie dans le magasin où j'allais travailler pendant 6mois. J'ai tenu deux semaines. La responsable de ce magasin m'a prise en grippe dès mon arrivée. Pourquoi? "Ta tête me revient pas".

Durant ces deux semaines, j'ai eu droit aux humiliations publiques devant les clients, aux convocations incessantes devant les managers pour des motifs inventés, à ce qu'on me parle pire qu'à un chien, qu'on me rabaisse. Je me donnais à fond, mais ça n'allait jamais.

Vous savez le pire dans tout ça? Les rayons dont je m'occupais seule à remettre en ordre, le soir après la fermeture, était cité comme exemple à suivre par la Directrice du magasin lors de la réunion matinale du lendemain, sans connaître le nom de la personne qui s'en était occupé. Réunion où je n'étais jamais présente, mes horaires étant toujours ceux de la fermeture, et où ma responsable se gardait bien de dire que j'étais la personne qui avait fait le boulot.

Tous les jours, j'allais au travail avec la boule au ventre. J'avais peur d'aller travailler.

Deux fois, après une nouvelle attaque de ma responsable, je me suis enfermée dans les toilettes et j'ai pleuré. Moi, qui avais travaillé à La Défense pendant deux ans sans jamais ciller, je me retrouvais à pleurer dans des toilettes. Dans des toilettes. C'est là que j'ai compris que je ne tiendrais jamais les 6mois.

Un jour, elle est venue me hurler dessus et m'insulter pour une erreur que je n'avais pas commise. J'ai essayé de me défendre, mais elle me coupait systématiquement la parole en hurlant pour couvrir ma voix. A bout moralement, j'ai fondu en larmes en plein magasin.

Ce jour-là, j'ai pleuré pendant une heure sans pouvoir m'arrêter, et devant le regard froid de ma responsable, je me suis sentie comme une merde.

Elle a finalement proposé que je pose ma démission, ce que j'ai fait. Sur le moment, j'étais soulagée d'en finir, mais avec du recul j'ai vite compris qu'elle avait profité du moment, de mon mal-être, pour me faire démissionner. C'était ce qu'elle voulait depuis le départ.

Bien après, j'ai appris que cette responsable était connue pour "casser les contrats" des têtes qui ne lui revenaient pas. Une ancienne collègue, avec qui j'étais encore en contact, m'a informé par la suite être sa nouvelle cible.

Après mon départ de cette société, j'ai retrouvé du travail d'hôtesse d'accueil dans une grande entreprise d'assurance.

Clairement, j'étais payée pour être un pot de fleur. Je n'avais aucun travail à faire, de toute la journée, et interdiction formelle de m'occuper autrement (en lisant un livre, par exemple).

Pendant 40h par semaine, j'étais assise à attendre que le temps passe jusqu'à la fin de ma journée. Mais je devais être jolie, uniforme et maquillage, tout le tralala.

Donc, j'étais un joli pot de fleur souriant.

Lorsque je demandais du travail à mes responsables, on me répondait qu'il n'y en avait pas. Pourquoi donc embaucher une personne, dans ce cas? D'autant plus que dans certains services, on se plaignait de manquer de personnel. Je ne demandais pas d'avoir de lourdes responsabilités, mais je souhaitais qu'on me délègue quelques petites tâches, histoire de m'occuper et de soulager les services saturés par les départs à la retraite et l'absence de nouvelles embauches. Mais ça, c'était "hors de question. Tu comprends, après, si on demande du travail à un autre service pour toi, ils vont se dire que nous, on a rien à te donner, et on va passer pour des tire-au-flan". Tout cela n'était donc qu'une simple guerre des services. Oui, le service dont je dépendais n'avait pas grand chose à faire de ces journées, et donc rien à me déléguer. Mais jamais, au grand jamais, ils se seraient abaissés à demander du travail pour moi à un service "concurrent". Je pense que si j'avais été sous la responsabilité d'un autre service, mon poste aurait été beaucoup plus enrichissant et vivant.

A côté de cela, j'étais traitée comme une enfant par mes responsables. Je n'avais pas le droit de parler aux salariés de l'entreprise, ni à mes propres collègues. Je devais demander la permission pour aller aux toilettes, ou pour aller boire. Devoir demander la permission pour aller aux toilettes, je trouvais cela dégradant. Je me sentais obligée d'être "rapide", pour ne pas déranger mes responsables qui devaient me remplacer pendant ma "pause pipi".

Clairement, je n'avais pas le droit de me lever de ma chaise, même si c'était juste pour tenir la porte d'entrée à une femme handicapée moteur qui travaillait là-bas. Oui, on m'a reproché d'avoir "quitté mon poste" (comprendre ma chaise) pour lui tenir la porte d'entrée très lourde, et certainement pas aux normes pour l'accessibilité des personnes à mobilité réduite.

On m'a également reproché de ne pas avoir empêché d'entrer deux personnes étrangères à l'établissement. En réalité, j'avais refusé l'accès à ces personnes, qui se sont faites accompagnées par un salarié de l'entreprise. Suite à quoi il m'a été reproché de ne pas les avoir physiquement empêchées d'entrer.

En plus d'être un pot de fleur, je devais être agent de sécurité, et agent de télésurveillance. Car oui, vu que je n'avais rien à faire, autant m'occuper en m'ordonnant de rester les yeux fixés sur les caméras de surveillance. Caméras qui étaient défectueuses, et lorsque j'en ai fait la remarque à mes supérieurs, ils m'ont répondu qu'un devis était en cours pour les changer. Un an et demi après, le devis est toujours en cours, je suppose, car les caméras sont toujours là.

Avec cette société aussi, j'avais des problèmes sur mes fiches de paies. Sans compter les heures supplémentaires qui n'étaient jamais payées correctement, le fait le plus marquant que je peux citer était qu'une collègue a dû se battre pendant un an pour qu'on lui paye ses arrêts maladie.

Je suis restée un an et demi dans cette société. Ça semble peu, mais pour le vide quotidien de mes journées, je peux vous assurer que c'était un record. Personne n'avait tenu aussi longtemps que moi à ce poste. Je ne sais pas trop comment j'ai fait, à vrai dire, pour tenir un an et demi à ne rien faire de mes journées. Je détestais ce travail, je haïssais de ne rien avoir à faire. Tous mes collègues sont partis les uns après les autres, ne supportant plus l'ennui quotidien. Je ne peux pas dire que je m'y étais faite, à l'ennui, on ne peut pas s'y faire je pense. Mais je faisais avec. Ce qui m'a poussé à partir, c'est le changement d'ambiance qu'il y a eu les derniers mois où j'y ai travaillé.

Je m'étais toujours très bien entendue avec mes responsables. Ils avaient toujours été satisfaits de mon travail, et humainement nous nous entendions bien. Jusqu'au jour où j'ai eu l'immense affront d'être malade le même jour que la seule collègue qui était formée à mon poste. Nous avons été malades trois jours, en même temps, sans être au courant de l'absence de l'autre.

Personne n'était donc à ma place, pas de remplaçante pot de fleur pour ces 3 jours.

Lorsque je suis revenue, ma responsable, la grande patronne, ne m'adressait plus la parole. D'habitude, elle passait tout les matins me saluer et papoter un peu. A partir de ce jour, je ne l'ai plus jamais vue le matin. Lorsqu'elle était obligée de passer par l'accueil, elle ne me regardait pas, ne me disait pas bonjour. Lorsqu'elle devait me parler, ou que je devais l'appeler, elle était très froide. Je sentais bien que quelque chose n'allait pas, mais je ne comprenais pas comment mon absence pour une maladie, la première depuis mon embauche, pouvait pousser à un pareil changement à mon égard.

C'est là que j'ai appris par d'autres prestataires que durant mon absence, elle n'avait fait que me casser du sucre sur le dos auprès de qui voulais bien l'entendre. Selon elle, j'étais "tout le temps" en arrêt maladie, subitement les lundis, pour me faire des "weekends prolongés". Je ne travaillais pas bien, n'était pas souriante, pas aimable. Je n'avais pas une bonne présentation physique, alors même que je portais la tenue, la coiffure, et le maquillage imposés.

Tout cela, dans mon dos, sans que je puisse intervenir pour me défendre. Après cela, à vrai dire, l'ambiance était vraiment pesante, et je me sentais complètement indésirable. Le moindre prétexte était bon pour me faire des "rappels à l'ordre", me menaçant de sanctions disciplinaires si ces "graves manquements" n'étaient pas corrigés.

Dans la liste des graves manquements, je peux citer le fait que je n'avais pas les ongles vernis "couleur rouge ou coquille d'oeuf uniquement", ou que je ne portais pas de fond de teint.

Un joli pot de fleur, je vous disais...

A ce stade, je me sentais inutile, indésirable, et usée. J'avais l'impression d'avoir été utilisée pendant un an et demi, d'avoir "bouché le trou" laissé par les précédentes hôtessees qui ne tenaient jamais plus de 6 mois à ce poste, mais que dorénavant on voulait fortement se passer de mes services.

Ne pouvant plus supporter cette mauvaise ambiance, j'ai voulu parler à coeur ouvert à ma responsable, la grande patronne qui ne m'adressait plus la parole, espérant que les choses s'arrangeraient. Je suis ce genre de personne très sensible, qui prend les choses à coeur, et pense sincèrement qu'en parlant librement, sans fard, les choses peuvent s'arranger. Une fille naïve, quoi.

En retour, elle m'a fait comprendre que si je n'étais pas motivée, personne ne me forçait à rester. Et que de leur côté, ils n'auraient pas de problème pour me remplacer tellement il y avait du monde qui se bousculait pour cette place.

A ce moment là, j'ai fait le point sur ma vie. Je venais d'avoir 22ans, j'avais arrêté mes études pour soucis financiers, exerçais un métier que je détestais, et étais en train de me rendre malade pour ce dernier. Est-ce que ça en valait vraiment le coup? Non. Bien sur que non. Je valais beaucoup mieux que ça. Je vauais beaucoup plus que tout ça, que cette place de pot de fleur.

Alors j'ai exprimé mon souhait de partir, précisant fermement que je ne démissionnerais pas. Ma responsable n'a pas cherché à me retenir, et nous avons conclu une rupture conventionnelle.

Avant mon départ, j'ai eu à former ma future remplaçante. Elle ne savait ni lire, ni écrire. Elle ne savait pas se servir d'un ordinateur, ne serait-ce que l'allumer. Aujourd'hui, elle y est encore, mais elle est dans le viseur de la "grande patronne".

Ça fait un mois aujourd'hui que j'ai quitté cette société. Je suis au chômage, et je le vis étrangement bien. La dernière fois que j'étais au chômage, je vivais un cauchemar de ne pas retrouver de travail. Là, c'est plutôt le contraire. J'ai eu des entretiens, mais je n'ai pas réussi à faire semblant. Je n'ai plus envie de travailler. Je ne me considère pas comme une assistée, je suis du genre active, à ne pas aimer me laisser vivre. Mais je suis écoeurée du monde du travail. Je sais que ça me passera, heureusement, mais pour le

moment je ne veux plus me forcer. J'ai été abimée moralement. Alors je profite de mon chômage pour me reposer, prendre le temps de faire des activités que je n'avais plus le temps de faire en travaillant, je prends le temps de me faire plaisir. Je m'informe sur des formations que je pourrais suivre, car s'il y a une chose dont je suis certaine aujourd'hui, c'est que je veux reprendre mes études. Je ne sais pas si les études permettent d'avoir de meilleures expériences professionnelles, mais ce qui est sûr, c'est que lorsque l'on est en bas de l'échelle, on vous le fait bien comprendre.

C'était le -très long- témoignage d'une jeune femme de 22ans, un peu perdue dans sa vie, comme tant d'autres. Je ne souhaite ni me faire plaindre, ni attiser un feu déjà brûlant. Je sais que toutes les entreprises ne sont pas aussi mauvaises avec leurs salariés, et j'espère sincèrement que toutes les personnes lisant ma petite histoire trouveront chaussure à leur pied.

« Tu me gonfle, j'en ai marre de te voir »

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Stress, Surveillance

Je vais avoir 24 ans le mois prochain et ça va bientôt faire 6 ans que je suis rentrée dans le monde du travail. Je n'ai pas suivi un parcours classique : j'ai passé mon bac et ensuite mon CAP. Déjà quand au lycée tu parles de t'orienter vers un apprentissage on te regarde comme une tarée. Mais j'ai tenu bon malgré le peu de renseignements et d'aide qu'on voulait bien m'accorder.

J'ai donc fait mon CAP pâtissier en 2 ans, alors que je pouvais le faire en une seule année vu que je n'avais pas les matières générales à passer. Au début j'étais récalcitrante à aller dans cette boîte là, quand le patron te sors « vous comprenez si je vous prends sur un an, pour moi c'est pas rentable puisqu'il faut à peu près un an pour vous former et que vous allez partir juste après, donc je gagne pas de sous. » je sens que c'est pas terrible, mais c'est la seule boîte que j'ai trouvé. Au début ça se passait bien (à part qu'on recevait nos horaires, qui changeaient d'un jour sur l'autre et d'une semaine à l'autre avec jours de repos non fixes, au dernier moment) , et puis un jour après 10h de taf, mon premier arrêt de travail arrive, je suis vanée, il pleut depuis des heures, ma mob glisse dans un rond point, rien de grave, 10 jours d'arrêt ; la reprise se passe bien, et un beau jour mon maître d'apprentissage décide que du statut « d'apprentie parfaite » je passe à « tu me gonfle, j'en ai marre de te voir » (ce qu'il faisait avec tous ses apprentis, y compris mon collègue en même année d'apprentissage) et là ça devient vite la galère : des plannings de folies à tenir, il nous parlait comme à des chiens et se marrait, nous poussait à bout, etc. J'enchaîne les arrêts maladie (et devient donc celle qui se met en arrêt dès qu'elle n'est pas contente), une fois pour une tendinite, une autre fois un accident bête fait que j'ai un hématome à l'œil, et cet arrêt là il est pas passé, en revenant on m'a reproché de m'être mise en arrêt « juste pour un œil » et il a fallu que je m'énerve en expliquant que même après une semaine d'arrêt la lumière me faisait mal, je voyais flou, etc. A cette époque les 2 seules choses qui me faisait tenir c'était que je venais de rencontrer mon futur mari et que mon maître d'apprentissage partait 2 mois plus tard. La deuxième année de CAP s'est passé , plus ou moins bien ; les collègues changent, ils sont plus sympas, mais on se prend des putains de critiques sur notre taf qu'on fait pourtant du mieux qu'on peut, sans chef (on en a vu défiler 3 en peu de temps, avant qu'un finisse par rester).

Bref, mon apprentissage se termine, je trouve mon premier contrat peu de temps

plus tard, un remplacement avec peut être un CDI à la clé, ou pas ... Ça se passe mal, je supporte pas le patron, lui supporte pas le fait que j'ai du caractère, le chef s'en va, je me retrouve à faire ses horaires et son taf, à Noël on nous demande de bosser en continu, ça me pose pas de soucis. Sauf que le patron me dit « non toi tu auras un jour de repos par semaine, par contre les filles (2 apprenties) elles n'en auront pas, parce qu'en fait avec ton salaire je peux payer les 2, donc ça me coûte moins cher de les faire bosser elle » donc elles sont claquées et s'énervent vite et le patron me prend à part pour me dire que je fous une mauvaise ambiance en allant pas assez vite. Sur 6 mois de CDD je n'en aurais fait que 5, parce qu'avec toutes les heures sup et les CP le patron a préféré me donner plus de 3 semaines de repos plutôt que de me payer.

L'année qui suit j'enchaîne 3 saisons, dont 2 dans une boulangerie où tout se passe à merveille, la boîte de rêve (mais loin de chez moi), et des périodes de chômage. Je tente de me mettre auto entrepreneur en bijoux fantaisie, ça marche pas top et surtout j'ai loupé la saison d'hiver pour participer à des salons, Et la sentence arrive, en peu de temps mes APL passent de 320€ à 60€ parce que « j'ai gagné beaucoup plus » ouais, moins d'un smic par mois pour 2, et le pôle emploi m'informe que je suis en fin de droit. De « déprimée parce que je trouvais déjà pas de taf malgré toute mes candidatures », je passe à « au fond du gouffre » sachant que le CDD de mon mari se terminait un mois plus tard.

Je trouve finalement du travail dans un restau à 35min de chez moi. J'accepte parce que j'ai mes dimanches mais je sais que c'est vraiment un job pour survivre. Si je n'avais pas été en fin de droit je serais parti au bout d'une heure d'essai, à poireauter comme une conne toute seule, en attendant que le patron daigne arriver pour me montrer le taf. Mais je suis dans la merde alors je fais semblant que « si si le job me plaît », je rentre chez moi en larmes. Je commence la semaine d'après, le patron n'y connaît pas grand-chose, il me prend pour une débutante, je supporte pas ça mais je me tais, et il a du bol que je sois débrouillarde et que j'apprenne vite. J'y suis restée 14 mois, au début juste les desserts puis au bout de 7 mois je passe en CDI et je récupère le poste du bar (c'était prévu), ça s'intensifie, je n'ai plus du tout de temps pour faire ma mise en place, on me rajoute du taf, je m'en sors pas, ai peu d'aide, les gens partent au fur et à mesure. Le patron pique ses colères, on en prend plein la gueule, tout les prétextes sont bons pour nous pourrir. Il achète ce que bon lui semble, me ramène des quantités énormes de fruits quasi pourris « parce que c'est en promo » et démerde toi avec ça. On est tous dans la même galère, il y avait deux clans : la famille et les autres. Alors je me rassurais en me disant que j'avais trouvé des supers collègues (les autres), mais à chaque fois que je me disais que c'était pas si pire il se passait quelque chose et je rentrais chez moi en larmes, à vider mon sac à mon homme pendant 1h. Ce taf c'était une suite d' aberrations et d'injustices. Dit comme ça on pourrait se dire que ça a pas l'air pire, mais je me retrouvais à faire des services de 180 couverts avec les bons qui pleuvent au bar et aux dessert sans que personne vienne, le seul qui pouvait m'aider c'était mon chef, qui se retrouvait à faire le taf de la patronne à la caisse. Ma dernière semaine on a fait 180 couverts le midi en

étant 3 1/2 en cuisine. J'en ai entendu des vertes et des pas mûres... Les clients sont traités de cas sociaux , de cons, de ploucs, de beaufs, etc (en même temps pour un restau-pizzeria de 300 places...), dès qu'ils ont le dos tourné ; les patrons parlent à leur amis avec des propos qui me donnaient envie de gerber, à base d'immigration et de FN, j'ai vu mes collègues se faire pourrir la gueule, toujours par derrière, mon chef est devenu un simple commis qui exécute et peut juste fermer sa gueule, même dans leur propre famille ils se plantent des couteaux dans le dos, ils se revisionnent les caméras de surveillance en écoutant ce qu'on dit, ils nous imposent des charges de travail en plus parce qu'ils ont décidés « qu'on fait comme ça » sans être capable de nous remplacer.

Alors j'ai décidé de profiter que mon mari soit lui en CDI pour partir, de retourner pointer chez pôle emploi plutôt que de continuer à les supporter, à devoir faire du forcing pour prendre une seule journée parce qu'il y avait personne pour me remplacer et que le patron ne voulait surtout pas faire mon poste (trop dur?), on m'a même reproché de trop aider un collègue. En un an plus d'une dizaine de personnes sont parties, sans être remplacées dans 90 % des cas. Et avec le nombre de départs qu'ils ont eu, ils ont jamais été capable de se remettre en question, on est que des cons.

Non, on vaut juste mieux que ça. Et je sais pas si un jour ce genre de personne comprendra que sans leur employés ils sont rien.

Le cœur en charpie, je rentre le soir chez moi au bord de la crise de nerf !

Burn-out, Conditions insupportables, Dépression, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales

Un matin de septembre 2008, je suis engagée par le boss du burger. L'enseigne a une furieuse envie de diversifier son activité, et la mode étant au « coffee » en tout genre... Mocha, Cappuccino et autres frappés, le D.R.H. m'embauche comme Barista.

Tous les jours, je fais du café, réchauffe et sers des viennoiseries, je nettoie mon plan de travail, je vide les poubelles, je lave mon espace, sans oublier bien sûr de faire le four. Quand je n'ai rien d'autre à faire, je me tape le ménage du « resto » de fond en comble sans oublier les vitres.

Le soir, je me gèle les doigts et les fesses dans le congélateur de la réserve pour remonter les gâteaux surgelés.

Je rencontre des clients charmeurs, des gentils, des cinglés et des acariâtres !

Au début, au café, on était six, deux semaines plus tard, le seul mec de l'équipe est parti... et hop, plus que cinq, de fil en aiguille, de départs sans embauche, on est passé de six à quatre mi-temps ! C'est donc en sous-effectif que, depuis deux mois, le café fonctionne pour un travail loin d'être de tout repos. Nous devrions tourner à six personnes au moins, voire à huit, mais ils n'embauchent pas dans ma société qui fait partie de celles qui pensent fric, fric, fric, et bien qu'en 2007, ils aient eu un bénéfice net en hausse de 85%, ce n'est pas assez.

Côté collègues, formule simplifiée, contrairement à la partie restaurant, notre « manageuse » n'est là que de 7h à 10h du matin, alors que dans le saint des saints, les petits chefs sont présents en permanence. Seulement nous, on n'est pas exactement de leur secteur, et puis on a le nôtre, de Pitbull, pourtant comme elle est absente la plupart du temps, on est managé par ceux du resto ! Personne n'est d'accord avec personne ! On se croirait chez le père Ubu. Certains nous font respecter à la lettre la consigne du café, au risque d'être en rupture de gobelet ou de produit : interdiction totale de quitter notre espace sauf pour nettoyer la partie du resto où on peut encore voir notre café ! Pour d'autres, on peut sortir pour se réapprovisionner au risque de perdre un ou deux clients ou de se faire chiper, je ne sais pas moi, au hasard, un bocal à cookies... Et, il y a les kapos ! C'est carrément l'armée, on doit laver le café, le resto entier s'il n'y a personne d'autres pour le faire, les portes fenêtres, les poubelles, faire la « chasse » aux petits roumains qui

font la manche, et en prime aller nettoyer les plateaux à la plonge à l'écart en laissant le café tout seul vivre sa vie... Qui écouter ? Le directeur nous interdit de quitter notre poste, mais que faire, face aux ordres d'un sergent-chef qui vous hurle dessus !

Côté recettes pour nos cafés :

- Notre cheftaine nous dit de faire comme ci,
- Le cahier de recettes dit comme ça,
- Et par là-dessus, une Barista rompue aux ficelles du métier dit de faire autrement !

Sans oublier le carnet de liaison qui permet de s'engueuler par petites réflexions écrites ! C'est convivial un travail en équipe où personne ne croise personne, n'est-ce pas ?

Et puis, y a les pères peinards qui vivent leur vie en zappant les consignes. Dommage pour les deux obsessionnelles un peu cons qui essaient de les respecter et dont je fais partie !

En bref, les conditions en trois mois se sont gravement dégradées, je tiens encore... mais depuis peu, je ressens une souffrance lancinante dans la poitrine, d'abord c'est un premier mal de gorge avec une belle extinction de voix... Pas facile avec les clients, malgré le langage des signes de mon cru, certes comique, mais que ni moi ni mes supérieurs ne goûtons à sa juste valeur.

Une semaine plus tard, rebelote, plus un son ne sort... le lundi soir, je finis le service en retard !

Explication : chez nous, on pointe ! Une minute de plus et le roi du Burger perd quelques centimes d'euros ! On devient la bête noire de son chef d'équipe !

En conséquence de quoi, je me fais vertement remonter les bretelles par le chef qui se fera lui-même chapitrer, quelques minutes plus tard...

À la maison, j'appelle le Docteur, verdict : bronchite ! Je pleure d'être arrêtée, après avoir cherché si longtemps la porte de sortie du chômage, être arrêtée, je sens déjà l'atmosphère viciée du Pôle Emploi... mais le docteur est formel :

- On ne joue pas avec sa santé !

Une semaine entière de congé qui fut prolongée.

Le jour du retour chez le boss du burger ! J'apprends, médusée, que mon planning a été changé, mes heures doublées. Alors que je suis encore chancelante, sept heures de travail debout, à servir les clients ! Et je sais que le lendemain aussi sera une journée de sept heures, et qu'en plus je devrai faire la fermeture... mon cauchemar !

Le cœur en charpie, je rentre le soir chez moi au bord de la crise de nerf !

La fermeture, qu'est ce donc que cette chose, ça a l'air sympa, détrompe-toi !
Première partie de ton temps : travail habituel.

Ensuite, une heure avant la fermeture, tu dois :

- Servir les clients, nombreux le soir.
- Faire ton ménage, pour que le lendemain, la fille qui fait le matin trouve les lieux nickel malgré les équipiers sans vergogne qui seront passés par là fichant en l'air ton travail.

- Nettoyer la chocolatière, en gardant juste assez de chocolat pour servir le client de dernière minute.

- Nettoyer le plan de travail, mais comme dès qu'il y a une commande, il se salit, c'est sans fin.

Dernière phase :

- Laver la vitrine, la face extérieure, parce qu'il y a des gâteaux à l'intérieur, alors il faut attendre pour le faire !

Quand l'heure fatidique de 20h retentit, le chronomètre fatal commence son tic tac... et là c'est la course, en une heure, il faut

- jeter les gâteaux de plus de deux jours
- mettre ceux qui restent au frigo
- avoir remonté tous les gâteaux, muffins, macarons, et viennoiseries qui se trouvent au négatif (gigantesque congélateur à -18°)

- Porter, en même temps cinq ou six grilles sur lesquelles les susdites pâtisseries se trouvent.

- Et enfin nettoyer, la machine à café, l'intérieur de la vitrine, le sol, et tout ranger !

Une fois tout terminé, tu peux manger, mais t'as pas faim, et si t'as faim ce n'est certainement pas de leurs burgers que tu veux te nourrir. Alors tu rentres chez toi !

Le lendemain, arrivée : 15h. Je prends mon service, un client, deux clients... tout se passe à la perfection, mousse de lait ferme, je maîtrise.

Un client s'approche de moi, c'est une femme, elle me parle, je peux lui répondre, il n'y a presque personne ! Elle me dit que son mari a un cancer, et me raconte ses problèmes, je l'écoute avec sollicitude. Un second client approche, passe commande, et une discussion à trois s'engage, la dame s'en va. L'homme s'adresse à moi, il est charmant et distingué... il me dit qu'il va partir en Afrique ou en Amérique, je ne sais plus. Il me demande quelles études je fais :

- Aucune, je travaille ici, parce que il n'y a qu'ici qu'on a bien voulu m'engager.

Il me parle calmement, me dit que je respire l'intelligence, et que je m'en sortirai, il est à mon écoute... et c'est là que sans savoir pourquoi, exactement comme à l'instant où j'écris ces mots, mes yeux sont pleins de larmes. Je ne suis plus que sanglots, un collègue arrive et me demande ce qui se passe, les mots ne sortent pas, je fais une crise de panique.

Je tremble, je pleure, je ne peux plus respirer !

Pompiers, hôpital, médecin, maison, plouf in the bed, dépression !

Je suis lessivée, vidée... je ne comprends pas ce qui m'arrive, je ne sais ce qui a provoqué cette irrépressible crise ! Depuis le ressort est cassé, et je n'arrive pas à le réparer !

Cet homme, il était pourtant si aimable, si attentionné... si gentil envers moi !

Il était si gentil !!!

"La pause dej: [...] 1 week-end sur deux sur 6 mois ça fait pas loin de 500 €."

Dévalorisation, Situations/injonctions paradoxales

La pause dej :

Pas de repas hier, pas de repas aujourd'hui... Week end complet à l'hôtel en tant que réceptionniste où je dois me payer à manger pendant le service car il n'y a pas de plat. Cela fait 7 € de perdu pour rien sur ma fiche de paie + 14 € de repas payé de ma poche. 21€ c'est pas extrême... mais 1 week-end sur deux sur 6 mois ça fait pas loin de 500 €.

Je vais me plaindre à la vice-directrice (elle gère les ressources humaines) je lui explique. La discussion est simple :

Elle : "les cuisiniers sont sensés préparés les repas si il y en a pas c'est vos collègues qui en abusent."

Moi : "Peut être bien mais ce n'est pas à moi de les surveiller. Je viens aussi demander à me faire rembourser les repas non consommés."

Elle : "Ahah on va faire plus simple, la prochaine pause vous mangerez deux repas. Au revoir"

Et en bon être humain que je suis, dans un sentiment de vengeance je m'applique, j'ai faim je mange deux plats. Laissant un de mes collègues sans plat... On s'en veut, on se sent con mais on se dit que c'est comme ça, que c'est la loi de la jungle et qu'on changera rien tout seul.

"Tu finis par rêver d'être de corvée de poubelle pour être un peu tranquille"

Aliénation, Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques

J'avoue que pour avoir travaillé au fast food pendant 3 mois le plus dur, ce n'était pas le manager qui finalement était plutôt sympa, mais les clients qui se pensent tout puissant et qui te traitent comme de la merde au simple motif que tu portes un uniforme.

Et les collègues qui ne vivent que pour fast food comme si la mascotte de la multinationale était leur père et qui te font peser toute leur frustration parce qu'ils n'ont pas la possibilité ou le courage de partir !

Au final le manager était sans doute sympa parce qu'il savait très bien que la pression viendrait d'ailleurs et qu'il prendrait le bon rôle. L'ambiance en devient pesante et tu finis par rêver d'être de corvée de poubelle pour être un peu tranquille et éloigné de tout ça ! et puis tu démissionnes !

« Après tout il ne s'agissait que de compliments »

Dévalorisation, Harcèlement sexuel, Rapports sociaux

Hôtesse de caisse dans un établissement du tourisme, je suis souvent confrontée aux remarques désobligeantes des visiteurs. Samedi, à deux reprises, des hommes d'un certain âge se permettent des commentaires sur mon physique, pas forcément offensants, mais lourds, ils insistent : "eh vous êtes jolie hein", "c'est quoi votre petit nom", "ah non mais c'est vrai qu'elle est mignonne la petite", j'en passe...

Saoulée par ce que je considère comme un manque de respect, je me permets de répondre au dernier que je ne suis pas là pour plaire mais pour travailler. Simplement cela, sans l'insulter et en lui souhaitant tout de même à la fin de la transaction une agréable visite....

Ma responsable, présente à mes côtés, m'interpelle et vient me dire que l'on ne répond pas ainsi aux clients, que le client est roi, qu'il ne m'a pas insultée (oui car après tout il ne s'agissait que de compliments), elle finit par me dire que dans l'absolu (si vraiment ça va trop loin) je peux me permettre de faire un visage froid.

Je continue de croire que je mérite plus de respect, que je vaud mieux que ça...

"Ne pas garder cet enfant, car la saison des mariages arrive, et que tu ne peux pas te permettre d'avoir un congé mater."

Aliénation, Dévalorisation, Heures supp', Rythmes/horaires du travail, Sexisme

Genre, bosser de 5h30 à 17h sans pause repas, parce que l'hôtel est plein, et que tu es la seule qui bosse ce jour là. Être appelé à 23h, pour te dire que le lendemain tu commences à 8h au lieu de 12h.

Devoir être en un laps de temps de 8h réceptionniste, femme de chambre, serveuse, cuistot, mais entendre que tu as fait un travail de merde.

Devoir nettoyer la cave rempli d'araignées alors que TOUT LE MONDE sait que tu es arachnophobe.

Ne pas garder cet enfant, car la saison des mariages arrive, et que tu ne peux pas te permettre d'avoir un congé mater.

Qu'on te fasse remarquer que ton collègue lui au moins arrive 30 min en avance.

Être obligé de gueuler pour finir à 0h, alors que tu reprends le lendemain à 6h (et avoir une remarque).

Ne pas avoir ce poste car à 20 ans, tu risques d'avoir un enfant.

Être contrainte de garder l'hôtel H24 car les patrons sont en vacances, et ne pas avoir de primes.

Bosser 50h/semaine pour être payé 35h (et sans récup!)

"J'ai perdu le goût de vivre"

Dépression, Dévalorisation

J'ai travaillé dans un hôtel 5 étoiles. Le jour de ma rencontre avec mon boss, il m'a parlé comme à un client, m'a proposé un café et m'a même souri. Le lendemain, il était devenu mon patron, lorsque je lui ai tendu la main pour lui dire bonjour, il m'est passé devant sans même m'adresser un regard.

Dans la même période, au même boulot, avec le même patron, ça n'allait pas. Je n'étais pas satisfait de ma situation, ni même du travail que j'effectuais. Lorsque j'ai demandé à ce dernier de parler un peu pour savoir comment je pourrais m'améliorer, il a soufflé, il ne souhaitait pas perdre de temps avec moi, la communication n'avait rien à faire dans ce métier.

Aujourd'hui, je suis en dépression suite à mon incapacité à m'adapter au monde du travail, à ce monde qui nous demande d'abandonner notre partie humaine pour faire survivre un système contre lequel nous n'arrivons même plus à lutter.

J'ai perdu le goût de vivre parce que je n'ai pas envie d'exister dans un monde comme celui là, et mourir semble plus facile à réaliser que de le changer.

Ce n'est pas seulement ma vie qui vole en éclat, celle de tout mes proches en subit les conséquences, et je ne souhaite à personne mon regard sur le monde.

"Tu verras c'est cool les jobs d'été quand tu as 18 ans "

Abus de pouvoir, Législation, Rapports sociaux, Situations/injonctions paradoxales

"Tu verras c'est cool les jobs d'été quand tu as 18 ans "

Faire la plonge de 19h à minuit minimum tous les soirs sans pause dans un restau qui fait le plein et avec un seul jour de congé par semaine et avec un patron stupide et colérique.

Un soir de match l'équipe de ma ville affronte la sienne. Mon patron : "le gagnant paye sa tournée a toute l'équipe" (du restau hein pas de foot) moi je rigole en croyant que c'est une blague. Mon équipe gagne et là tout content il prévient tout le monde que le bizut (moi) paye sa tournée. Je porte mes couilles pour dire aux 10 personnes que non j'ai rien parié et il pique une colère en sous entendant de me virer si je tiens pas mon "pari".

C'est là que l'on se dit que les super héros devraient arrêter le biz de la veuve et l'orphelin et commencer à cogner l'abuseur de pouvoir. Le comble de la haine c'est quand tu sais que tu vas pas aller payer la tournée dans un bar mais au restau : le tarif c'est trois euro la conso, les seuls cocktails whisky coca ou vodka pomme sinon y a juste des bières (des demi, merde, on est en Bretagne pas à Paris 3 balles c'est péché) ou des verres de vin. Tu te rends compte que la vie est une putain d'absurdité quand tu payes 3e pour que ton patron décapsule une bouteille de bière qui lui appartient déjà puis pour rester autour d'une table avec lui. En tout et en comptant le patron et sa femme, on est 10 à travailler dans le restaurant. La petite note s'élève donc à 30 boules tout rond.

J'ai pas trop envie que ce type gagne encore plus de pouvoir sur ses employés futurs, j'aimerais même qu'il en perde en fait.

L'inspection du travail n'a servie à rien.

Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation

Pour ma part, en tant que commis de cuisine dans une brasserie, on ne me faisait travailler que quand mes patrons avaient besoin de moi (la faute à la météo selon eux), tout en me signant un cdi temps plein(sans me donner le contrat). mes fiches de paye étaient remplies d'absences injustifiées. On me parlait comme à un chien et je ne disais rien. Un jour, mon patron s'est permis de me traiter de débile, j'ai donc dit stop, gueulé un coup et j'ai réclamé mes papiers. Son fils m'a menacé de me foutre son poing dans la gueule car j'étais procédurier et mon patron est allé déposer une main courante contre moi au commissariat pour esclandre dans son bar. Dans un autre emploi, dans un restaurant rapide très connu, j'ai subi un harcèlement permanent pendant plusieurs mois de la part d'un manager pour lequel j'étais son "ennemi intime"(ses mots) sans raison. Cette situation s'est résolue quand il a été licencié pour une faute grave.

Dans ces deux cas, ces établissements étaient très rentables et le fait d'appeler plusieurs fois l'inspection du travail n'a servi à rien.(plusieurs de mes collègues ont aussi appelé, l'inspectrice nous a dit savoir qu'il y avait des problèmes dans ces établissements depuis des années mais qu'elle ne pouvait rien y faire). D'une façon plus générale, les petits patrons en hôtellerie/restauration "chient" sur le code du travail et n'en respectent absolument aucune règle.Si des dizaines de signalements ne suffisent pas à entraîner un contrôle strict et complet, à quoi sert l'inspection du travail?

J'ai été payée moins que le smic et peu ou pas du tout déclarée

Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Précarité, Pression

Je suis étudiante salariée depuis mes 17ans (j'ai pris mon envol tôt et je suis toujours dans les études, autonome mais hors des catégories boursières). J'ai souvent travaillé dans la restauration, dans les restaurants indépendants j'ai été payée moins que le smic et peu ou pas du tout déclarée (25h de travail au black par semaine, 6€50/h, premier contrat à 17ans de 42heures déclaré au tiers, très peu payé aussi), dans les restaurants franchisés type fast food le smic avec congé payé et comptabilité des heures supplémentaires m'avait l'air d'être l'el dorado. Mais l'expérience de ces fast food a été très éprouvante, en effet je suis maladroite et un peu tête en l'air (surtout à l'époque, surtout sous pression) ce qui me valait d'être carrément engueulée par des collègues, a 18ans, après ma journée de cours, après mes heures de travail, je rentrais chez moi en pleurant, persuadée d'être une petite merde. Ce type de restaurant ne licencie pas, alors les managers et/ou directeurs font tout pour te mettre la pression jusqu'à ce que tu démissionnes. Pendant ces années j'ai appris à détester le travail mais à le trouver obligatoire.

Aujourd'hui je fais toujours des études, je sais vivre avec moins d'heures, mon job est plus cool, mais je garde un souvenir un peu angoissé de mes débuts de jeune adulte, j'ai souvent failli tout lâcher.

Ils ne touchent pas aux pourboires

Contrat, Législation, Rythmes/horaires du travail

Travaillant dans un casino en tant que croupier (on pense ce que l'on veut du milieu, il faut y travailler pour voir la réalité, parce-qu'il y a des gagnants, et des perdants, c'est comme ça), je travaille essentiellement de nuit, week-end et jours fériés, un casino étant ouvert 365 jours dans l'année. Je travaille du Vendredi au Mardi, Mercredi et Jeudi en jour de repos, jusqu'ici tout va bien, bosser le Dimanche j'm'en tamponne un peu, c'est le métier qui veut ça.

Je travaille la Veille de Noël, jusqu'à 2H ou 4H du matin, tout dépend du jour, et je ne suis pas payé double, Noël étant un jour comme les autres pour eux. D'ailleurs, le seul jour férié payé double chez moi, c'est le 1er Mai. Tous les autres jours fériés est un jour comme les autres.

Je suis payé 1230 euros net (parce-que le métier étant essentiellement de nuit, je ne suis évidemment pas payé double, ce que je trouve un petit peu normal, bien que...) et je ne touche pas les pourboires. Tous les pourboires qu'on donne à notre service (les jeux de tables), sont donnés généreusement à la boîte, et nous ne touchons pas un centime, sous prétexte qu'à l'époque les salaires des croupiers étaient payés avec les pourboires. Et si un client nous demande si nous touchons les pourboires, on est censé dire qu'on en touche une partie, ce qui est totalement faux. Tous les autres services, caissières machines à sous (MAS), techniciens MAS, serveurs, restauration, et même agents de sécurité, touchent les pourboires, les agents de sécurité touchant les pourboires générés par les MAS. Mais les croupiers non. En gros une caissière arrivé 3 mois après mois dans la boîte touche un salaire net inférieur de seulement 16 euros, mais en contrepartie, elle touche les pourboires, ce qui l'amène très largement à une moyenne de 1300 net, sachant que ces mêmes pourboires ne sont pas imposables. Si nous étions amené à toucher les pourboires, nous, croupiers, nos pourboires seraient imposables. Dans quel autre métier voit-on ça ? Quelle est la définition d'un pourboire ?

Quand ça les arrange, nous sommes une boîte, mais quand ça les arrange, nous sommes un service à part.

Au début c'était bien, mais j'ai très vite déchanté.

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Heures supp', Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

J'ai travaillé dans une grande chaîne de restauration rapide pendant 2 ans et demi. Pour ne rien vous cacher, au début c'était bien, c'était mon premier travail mais j'ai très vite déchanté.

Je me bats avec vous pour toute les fois où je me suis retrouvé à faire le boulot de trois personnes et personne, pas même un supérieur, pour venir m'aider. Et après on me rejetait la faute que ça n'allait pas assez vite.

Pour toute les fois où je suis resté parfois une heure de plus à travailler sans un remerciement où même pour tous les remplacements que j'ai pris à la dernière minute qui n'ont jamais été remerciés, pour toutes les fois où ma prime a été supprimée sans aucun motif valable.

Mais le pire restera cette matinée du 23 décembre 2015 où ce jour là mon patron s'est retrouvé dans l'illégalité la plus totale parce qu'il aurait au moins fallu un homme pour m'aider à bouger tous les cartons aussi lourds les uns que les autres.

Battons nous pour nos droits au travail car si on nous l'enlève nous retournons à l'époque de l'esclavagisme, qui, si nous n'agissons pas, redeviendra légale.

Merci de votre attention portée à ce message. Nous valons tous mieux que ça

Je me souviendrais pendant longtemps du stress causé par la peur qu'une petite erreur vous fasse perdre votre travail

Aliénation, Législation, Magouille, Pression, Stress

J'ai bossé en restauration rapide pendant 2mois et demi, ce qui est un temps relativement court... Et je ne vais pas vous mentir, c'est un travail fatigant où tu as peu de reconnaissance... Mais j'étais heureuse d'avoir un travail, il y avait une plutôt bonne ambiance d'équipe, et je me donnai à fond.

La période d'essai est de deux mois, et ils engagent sans cesse de nouvelles personnes, ne gardent que les très rapides et performants, remercient le reste. Je voulais garder ce travail, et au bout d'un mois et demi ils n'avaient toujours pas pris de décision pour savoir si je continuerai à travailler pour eux après ma période d'essai ou pas...

Ce qui était très stressant pour moi, tout les 4 ou 5 jours, je regardais si ils avaient affiché l'emploi du temps de la semaine qui commencerait après ma période d'essaiChaque petite erreur de travail me donnait l'impression que je perdais mon travail. Quand l'emploi du temps de la semaine après ma période d'essai a été affichée, j'étais aux anges , je me sentais reconnu, apprécié, validé. J'ai annoncé a la MJC qui proposait de me réengager pour l'été que sa n'était pas la peine.

Mais 6 ou 7 jours plus tard, on m'a annoncé qu'on allait pas me garder finalement .Quand je leur ai demandé pourquoi m'avoir mis dans l'emploi du temps d'après ma période d'essai, ils m'ont dit qu'ils n'étaient pas encore décidé a ce moment là, et qu'ils n'avaient pas pensé à me prévenir que ça ne voulait rien dire...

Voila ,ce n'est pas grand chose comparé a beaucoup d'autre, mais je me souviendrais pendant longtemps du stress causé par la peur qu'une petite erreur vous fasse perdre votre travail.

#onvautmieuxqueca

J'ai accumulé des semaines de 50 a 60 heures de travail en tant que stagiaire mineur.

Conditions insupportables, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Homo/Bi-phobie, Humiliation, Législation, Rythmes/horaires du travail

J'ai fait des études d'hôtellerie restauration. J'ai donc effectué de nombreux stages en cuisine. Le monde du travail n'a pas été une partie de plaisir pour moi. Le stage où j'ai le plus été choqué par l'oppression hiérarchique a été un stage de deux mois au sein d'une brasserie, je vais vous raconter certains détails. Le stage se passait bien, l'entreprise cherchait un nouveau chef cuisinier. J'étais dans l'entreprise depuis seulement quelques jours. Un jour on me présente ce nouveau chef, il me prend à l'écart des autres employés et me dit cash : « avec moi soit tu bosses soit tu dégages. » Le ton était dur, je lui explique que je suis un jeune qui a envie de travailler et qui n'a pas peur de la charge de travail. Il a soupiré et m'a lancé : « De toute façon toi t'es soit anarchiste soit pd. » Je n'ai rien dit et suis retourné à mon travail. Ça n'a été que le début d'une longue période dans le médiocre et le mauvais goût. J'ai accumulé des semaines de 50 à 60 heures de travail en tant que stagiaire mineur. J'ai passé trois jours à la plonge parce que le plongeur était en vacances et que le remplaçant avait trouvé, je cite : « le local de travail dangereux et insalubre. » Des jours de repos devaient m'être donnés en contrepartie, je ne les ai jamais eus. À la fin de mon stage le directeur m'a convoqué, il m'a dit que j'avais fait du bon boulot, j'ai eu le droit à un chèque de 20 heures qu'il m'a tendu fièrement en me disant que j'avais énormément de chance de recevoir ce chèque et que les autres stagiaires ne recevaient jamais rien. Merci mec. #Onvautmieuxqueça.

Ma fille est en burn out, à un cheveu de la dépression.

Burn-out, Conditions insupportables, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Législation, Magouille, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Sexisme, Stress

Elle vaut mieux que ça !

Elle, c'est ma fille, Léa.

Elle a brillamment réussi sa formation de Réceptionniste dans un organisme de formation d'Orléans, avec 2 stages d'entreprise en hôtel 5 étoiles à Paris.

Elle a réussi à décrocher un CDI dans un Groupe à Angers en Juillet 2015.

Elle pensait avoir de la chance, par rapport à ces milliers de jeunes qui « restent sur le carreau » du chômage après des études parfois longues .

Malgré un salaire très proche du SMIC, elle faisait des projets.

Elle est actuellement en « burn-out », à un cheveu de la dépression.

Pourquoi ? :

Des horaires insensés, qui dépassent largement les maximums légaux.... avec l'interdiction de notifier ses heures supplémentaires réelles.

Le travail tous les week- ends et les jours fériés systématiquement.

Le non-respect du minimum de repos entre les postes 15h/23h et 7h/15h.

Une absence complète de vie sociale et personnelle dans ces conditions.

Un stress continu provoqué par les conditions de travail :

-Des clients perpétuellement mécontents des pannes qui surviennent dans leur appartement : une fois c'est la télé en panne, une fois c'est la douche qui fuit, parfois c'est même la clé magnétique qui n'ouvre pas la porte... Et certains d'entre eux sont verbalement violents, avec des insultes indignes qu'ils n'oseraient sûrement pas proférer devant un homme.

-des difficultés à cause de l'activité de prostituées qui y louent un appartement et les va-et-vient que cela suppose.

-une absence de service de sécurité et de réceptionniste (homme) de nuit

-une absence totale d'aide, d'appui, de soutien, de la part de la Direction : au

contraire, on minimise systématiquement ou on se moque des interrogations légitimes sur ces pratiques !

Ajoutez à cela :

-Que depuis 10 mois, et malgré plusieurs relances, ma fille n'a toujours pas reçu sa carte Mutuelle-santé, ce qui lui interdit une prise en charge automatique chez le médecin ou en pharmacie.... et pourtant, bien sûr un prélèvement est effectué chaque mois sur sa paye... Et pourtant ceci constitue un délit pénal ! Mais à qui faut-il s'adresser ? Est-ce que nos Aliens d'homme politique ont seulement une réponse à cette question ?

-Que son employeur n'a toujours pas transmis à la CPAM le relevé de ses salaires, ce qui fait qu'aucun versement ne sera effectué par la Sécurité Sociale ce mois de Mai. Contactée, sa Direction, comme d'habitude a « transmis au Siège ».... Point barre !

-L'Inspection du Travail a été informée de certains de ces faits.

-Aujourd'hui la santé et la situation financière (heureusement quand même, nous ses parents, nous sommes là !) de ma fille sont dans un état préoccupant.

Au lieu de constamment revenir devant les caméras de télévision et les agences de recrutement sur le manque de personnel dans ce qu'on appelle « les métiers en tension » (et l'hôtellerie en fait partie) les employeurs feraient mieux de revoir leur mode de management du personnel, et en particulier des jeunes.

Oui, ma fille « vaut mieux que ça » ! Elle mérite qu'on le dise.... et qu'on dénonce ces pratiques inadmissibles.

La patronne a décrété que je n'avais plus le droit de boire, parce que les toilettes étaient trop éloignées de mon poste

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Législation, Magouille, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Surveillance

A 17 ans j'ai trouvé un petit boulot de vendeuse de glaces dans une pâtisserie bien connue (et réputée !) de la ville où je vivais. Comme j'étais mineure, la patronne m'avait proposé un contrat de un mois et demi pendant l'été, me jurant que c'était possible (j'ai un doute, je pense que j'aurais du faire juste un mois !). Mon job était le suivant : j'étais responsable d'un gros stand de glaces situé devant la pâtisserie, dans la rue principale de la ville qui est très très touristique. Je devais sortir les deux gros meubles de la boutique le matin, vendre des glaces la journée et laver et rentrer les meubles le soir. J'ai commencé mon travail au début du mois de Juillet. Malgré mes timides demandes (j'étais jeune !), je n'ai pas signé de contrat avant mon départ à la mi-Août. Mon planning m'a été révélé le jour de mon arrivée : je devais effectuer mes 39h/semaines sur 7 jours. Et oui, je n'ai pas eu un seul jour de congé durant tout mon contrat. La plupart du temps, je ne travaillais qu'en fin de matinée et dans l'après-midi jusqu'à la fermeture. Le samedi, jour de marché, j'étais à mon poste de 9h à 19h, avec une petite pause déjeuner de 30mn.

Ma patronne était détestable. Elle a commencé par m'insulter parce que je n'ai jamais réussi à remonter les meubles dans la boutique. Les meubles étaient énormes et lourds et je devais faire 45kg pour 1m60, mais pour elle j'étais une bonne à rien. Pourtant je faisais de mon mieux ! Jamais en retard, souriante avec les clients, j'étais pourtant accusée de m'asseoir parfois sur le tabouret qu'elle avait mis elle-même à ma disposition. Elle m'a très vite fait comprendre que le tabouret n'était pas là pour que je m'en serve. Pour que je ne prenne pas de trop longues pauses, elle a décidé que je mangerais à la boutique. J'avais 30mn pour manger les repas qu'elle choisissait pour moi, toute seule au fond de la cuisine. Chaque fois, il s'agissait de tartes salées invendues ou les moins chères possibles, produites par son mari le pâtissier. Ma seule consolation : j'avais droit à une boule de glace par jour. Une fois que j'avais fini de manger, la boutique était fermée 1h30 au minimum pour que les patrons et leurs enfants et amis prennent leur pause déjeuner, moi je devais continuer à vendre dehors. Le fils de la patronne et une amie de celui-ci passaient leur temps à surveiller mes moindres faits et gestes. J'ai assez vite compris qu'ils me suspectaient de voler dans la caisse des glaces. De temps en temps, ils

venaient m'incendier devant les clients parce que je n'allais pas assez vite, vérifiant la caisse au passage. J'avais un tablier sans poche, interdiction d'accepter le moindre pour-boire (mais très vite je n'ai pas écouté cette dernière recommandation, je planquais les pièces dans mon soutien-gorge !).

Je crois que j'ai compris qu'ils se payaient ma tête le jour où la patronne a décrété que je n'avais plus le droit de boire, parce que les toilettes étaient trop éloignées de mon poste. Nous étions en 2003, dans le Sud-Ouest en pleine canicule, le thermomètre n'est pas descendu sous les 40°C de tout l'été. A mon poste, la chaleur dégagée par les meubles à glaces était retenue par les parasols, j'étais en plein effet de serre. Dans les faits, elle venait vérifier plusieurs fois par jour si je n'avais pas de bouteille cachée dans les meubles et elle ne m'a autorisé à aller aux toilettes que deux fois en un mois et demi. Je n'avais le droit de boire qu'à la pause déjeuner... Il faut dire qu'elle ne voulait pas que je passe dans la boutique pendant sa pause. Interdiction stricte et totale. Je le sais, un jour je lui ai demandé de m'autoriser à accéder à mon sac pour prendre un Triptan contre mes migraines, elle a refusé en hurlant qu'elle ne voulait pas à avoir me gérer pendant sa pause. Sauf que moi, bin je n'étais pas en pause !

Un jour, j'ai gueulé. J'ai dit que je n'étais pas son chien, alors qu'elle me refusait à nouveau d'aller aux toilettes. Comme j'étais très énervée, je l'ai prise à partie dans les ateliers de pâtisserie, devant son mari, son fils et les apprentis. Évidemment son fils m'a aboyé dessus, mais bizarrement le patron n'a rien dit. Le soir il est venu me voir, et il m'a dit que sa femme était méchante, qu'il le reconnaissait. Il m'a dit également qu'il voyait bien que je travaillais au mieux. A partir de ce jour, il est devenu mon seul soutien. Mais il n'était pas à la boutique toute la journée ! Du coup, au fil du temps, j'ai fini par ne plus faire que le strict minimum. Les commerçants voisins (tous !) m'avaient pris en affection, ils me fournissaient et me cachaient des bouteilles d'eau. De temps en temps, une commerçante adorable allait occuper ma patronne pour que je file dans ses toilettes. Le patron venait presque tous les soirs pour m'aider à faire la fermeture. J'ai signé mon contrat le jour de mon départ, je n'ai jamais cherché à savoir si on m'avait payé toutes mes heures. J'étais dégoûtée.

Le patron de la pâtisserie s'est suicidé quelques mois plus tard, le pauvre homme, et la pâtisserie a changé de propriétaires dans la foulée.

Pour ma part, j'ai effectué un grand nombre de petits boulots ensuite pour payer mes études. Vraiment beaucoup. Mais plus jamais je ne me suis laissée traiter comme ça. J'ai toujours été convaincue qu'on vaut mieux ça.

"Il y en aura d'autre tu sais, personne ne t'oblige à rester !!!"

Abus de pouvoir, Rapports sociaux

J'ai commencé à travailler à l'Hotel Ibis de Dunkerque Centre en Juin 2013 en tant que réceptionniste de nuit, à l'époque je vivais encore chez ma mère à Dunkerque. Puis j'ai pris la décision de m'installer sur Lille pour aller vivre avec ma copine, le trajet en train Lille Dunkerque Dunkerque Lille ne me posait aucun soucis j'avais pris soin de me renseigner afin de me faire rembourser à hauteur de 50% ma carte SNCF comme l'indique le code du travail, au départ mon directeur m'avais dit je site " On te remboursera le jour de ton départ définitif de l'entreprise, car quand tu a signé ton contrat il était pas évoqué que tu ailles vivre avec ta copine sur Lille..."

Après m'être renseigné, je me suis aperçu que ce n'était pas un motif valable pour me refuser ce remboursements,.. Aujourd'hui ça fait un an que j'emprunte le train pour me rendre sur mon lieu de travail, je paye 180 €/mois qui ne me sont pas remboursé 180 € sur mon salaire net de 1200 €

Je travail de 22h30 à 07h00, je fait jusqu'à 4 nuits de suite et un jour de repos (il est indiqué un jour sur mon emplois du temps mais sur ce même jour je quitte à 07h00 sans compter trajet et mon temps de sommeil je n'ai pas le temps de récupéré que je dois le lendemain enchaîner sur trois nuits)

Mes collègue eux on le droit à deux nuits et 4 jour de repos (Voir pièce jointe) À plusieurs reprise j'ai demandé si il était possible de revoir l'agencement de mes jour de repos mais ma responsable ma répondu que ce n'était pas modifiable, que cela a était validé par la direction et que l'on ne peux plus changer...En Janvier 2016 j'ai fait une dépression; je suis resté un mois en arrêt maladie chez moi à pleurer à me sous estimé à mon retour j'ai eu le droit à un " Tu nous a foutu dans la merde" aujourd'hui encore je bataille pour avoir des horaires convenable, mais en vain... Avec mes patrons qui refusent de me rembourser ma caret SNCF j'en suis à demander des avances sur salaire tout les mois et je ne m'en sors pas. Je travail 08h45 par nuits et je suis payé autant qu'une personne qui fait 07h00 > 14h30 ou 14h30>22h30 et seul dans hotel de 120 Chambre à tout gérer ...

À plusieurs reprises j'ai tenté le dialogue avec mon directeur qui me disait " Mais si ca ne te plait pas la porte est ouverte ! Il y en aura d'autre tu sais, personne ne t'oblige à rester !!!"

J'en viens à poser des arrêt maladie car je déprime à l'idée d'y aller ou de l'épuisement ou encore me prendre un savons pour une petite erreur commise... quand

j'en evois mon arrêt par mail à mon directeur voici les réponses qu'il peut me fournir " J'ai acté les 16, 17, 18, 23 26 et maintenant le 27 soit 6 jours.

Que tes absences soient justifiées ou pas ça ne change rien. Tu es absent à ton poste. Donc nous sommes obligés de te remplacer.

Je remarque au passage que tu te préoccupe plus de toi-même que de tes collègues."

"Son obsession à faire du chiffre jusqu'à jouer avec la vie de ses clients."

Abus de pouvoir, Compétition, Magouille, Rythmes/horaires du travail

Je n'avais pas encore 16 ans mais j'avais accepté de bosser à la cafétéria de mon club de sport. Je n'avais encore jamais travailler professionnellement et la patronne a profité de ma naïveté. C'est aussi à ce moment que je me suis rendu compte de ce qu'était capable de faire un patron pour assurer son chiffre (elle venait d'acquérir la cafétéria et voulait la transformer en restaurant, ce qui s'est cassé la figure aux dernières nouvelles).

Me voici donc occuper à la plonge et au service derrière le bar, très rarement je servais à table car la patronne préférait ma collègue, une jolie blonde de mon âge, car les clients essentiellement masculins étaient plus enclins à lui laisser un pourboire. Pourboires dont la patronne assurait qu'elle ferait la répartition mais en vérité je n'en ai jamais vu la couleur. Mais passons cela, je m'en fous encore.

Je faisais des horaires de 8 heures en moyenne, je connaissais mon heure de prise de service mais jamais de fin car c'était en fonction des besoins. En vertu de cela et comme je n'y connaissais rien la patronne m'a proposé un salaire de 50 euros par soirée, peu importe les heures. Oui j'ai été idiot d'accepter car je n'ai jamais fais en-dessous de 6 heures et en général j'en faisais 8.

Ensuite viennent les conditions de travail, son établissement était fort bien entretenu, rien à dire, mais la façon dont elle traitait ses employés et même son mari (qui s'occupait de la cuisine) était pour le moins ... crispante. Il fallait toujours faire plus et plus vite, bien que je sache évidemment que la vitesse est importante dans le cadre d'un débit de boissons, et surtout elle était méprisante et même infantilisante.

Ainsi donc c'était une critique constante de nos performances durant le service, je m'en souviens encore après 4 années. Et pour les clients évidemment c'était le sourire au miel.

Mais ce qui m'a le plus dégoûté, ce qui m'a fait partir, c'est son obsession à faire du chiffre jusqu'à jouer avec la vie de ses clients.

Je m'explique : j'étais en service depuis 18 heures, j'avais en face de moi un véritable pilier de comptoir, un type qui était déjà présent au bar plusieurs heures avant mon arrivée, qui était mort bourré lorsque j'ai pris mon service et qui était encore présent à

minuit. Profitant d'une accalmie je m'en vais lui parler (il était sympa et aimait bien à discuter lorsque les périodes étaient calmes) pour lui demander s'il n'était pas temps pour lui de rentrer à la maison. Après sa réponse affirmative je lui demande gentiment de s'arranger pour se faire conduire car dans son état je ne pouvais pas le laisser reprendre la voiture (j'ai appris plus tard qu'il était devenu veuf récemment et qu'il se noyait dans l'alcool).

La patronne arrive comme une furie des cuisines, elle m'avait entendu, elle me décoche un regard noir où transperce son mépris et s'exclame d'une voix enjouée à l'adresse du client "mais avant de partir tu reprendras bien un verre n'est-ce pas ?" et voilà le client totalement mort qui se remet à boire. Elle me fait signe de la suivre et m'explique que je ne dois plus jamais faire ça car c'est un manque à gagner et qu'elle doit faire fonctionner son établissement. Intimidé et pourtant indigné je lui répond qu'à mon humble avis il avait plus que rentabilisé, vu qu'il avait presque élu domicile ici !

Ce fut l'avant-dernière fois que je me pointais là-bas.

La dernière fois c'était tournoi de foot, grosse prestation durant 9 heures pour satisfaire les 18 équipes présentes. On boulotte on boulotte et à 2h30 du matin elle me paye ... 20% de moins que prévu sur ce que je touche d'habitude sous le sempiternel prétexte fallacieux invoqué par tous les patrons du monde pour justifier des licenciements malgré des bénéfices : "je n'ai pas fait autant de chiffre que prévu". Consternation. J'ai servi incroyablement plus que d'habitude et me payer mes 50 euros pour une soirée de 9 heures c'était trop cher payé ? J'ai pris les 40 euros et je suis parti, non sans lui avoir jeté à la figure que ce n'était plus la peine de me rappeler si même payer ce qui était convenu à l'avance et qui était franchement faible était devenu impossible pour elle.

Encore aujourd'hui je me demande ce qu'il serait devenu ce mec, si il avait causé un accident à cause de l'aveuglement face au profit de ma patronne (et de son addiction aussi, il faut bien le dire).

"J'ai compris que le travail se nourrissait de ma santé"

Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

Je vais essayer de faire court mais le flashback est absolument nécessaire pour comprendre à quelle point la situation n'est pas nouvelle.

LE SENS DE LA DÉSORIENTATION.

Comme tous gamins, arrivé en troisième, on vous dit de trouver une "orientation", qui sera censée déterminer votre avenir professionnel et donc social.

Pour ma part artiste dans l'âme (dessinateur de bd/manga autodidacte), j'ai donc essayé de trouver un cursus scolaire qui corresponde à mes besoins créatifs.

Heurté au mur de la sélection dans plusieurs établissements publics lyonnais, j'ai pu trouver une formation en communication graphique dans un lycée professionnel.

Même si je n'ai jamais été un élève modèle, le BAC pro vendu dans ce Lycée n'aboutissait sur rien d'autre qu'une poursuite d'étude. Le marché étant saturé de graphiste, si on poussait pas jusqu'au master, on avait aucune chance de trouver du boulot. Faute de moyen et de soutiens de la part de mes profs, je n'ai pas pu continuer mes études (j'aurais aimé faire les beaux-arts, mais mes profs ont plombés mon orientation, je n'étais pas dans leurs petits papiers, ils appréciaient moyennement les autodidactes et détestaient de surcroît les élèves un peu en marge)

De ce fait j'ai quitté le lycée après 4 ans d'étude, un CAP et un BAC PRO (quasi inutile) en poche, et je me suis mis à chercher du travail.

UNE SEULE SOLUTION, LA RESTAURATION!

Il va sans dire que malgré mes recherches, la communication graphique, c'était pas la peine d'essayer et pourtant, je l'ai quand même fait... Sans succès.

Le terrible Ouroboros commençait son repas: "j'ai pas assez d'expérience pour avoir ce poste, mais j'ai besoin de ce poste pour avoir de l'expérience".

Ce même paradoxe qui arrive quand vous cherchez un emploi mais que vous

n'avez pas le permis:

"j'ai besoin d'un emploi pour avoir de l'argent, pour me payer le permis, mais je peux pas avoir d'emploi parce que j'ai pas le permis".

Bref!

Passionné de cuisine, je me suis lancé dans la restauration, par chance, un de mes amis avait un frère, patron d'une brasserie sur la place des terreaux à Lyon.

J'ai donc commencé un 8 décembre, comme agent polyvalent de restauration, alias Factotum, comprenez "larbin".

Le sympathique patron trentenaire, amical, bienveillant, toujours souriant, promettant mondes et merveilles, s'est avéré être un beau salopard, qui m'a employé pendant 4 mois et m'a grassement remercié d'un salaire total de 160 euros.

Un contrat évidemment bidon, et je travaillais comme un forçat de 9 heures du matin à 00h, avec une coupure de 3 heures. Je faisais absolument toutes les tâches, je travaillais en cuisine, je débarrassais les "vides" du bar, et refaisait l'approvisionnement. Je nettoyait la salle, les toilettes, je faisais la plonge une fois le service en cuisine terminé, le soir il fallait plier la terrasse et tout ranger à l'intérieur du restaurant. Et tout recommençait ainsi, inlassablement 7 jours sur 7.

Quand j'ai demandé pourquoi je n'avais eut que 160 euros, le patron invoqua le fait qu'il me "transmettait" un savoir-faire et que de ce fait, j'étais tenu d'être un esclave sous-payé, et surtout je n'avais pas mon mot à dire. Quand on travaille pour une famille, c'est très difficile de faire valoir ce qu'on vaut et ce qu'on veut, sans ce mettre en porte à faux vis-à-vis de tout le monde.

J'ai fini par arrêter cette folie, le chef d'un autre restaurant est venu me débaucher (il connaissait les travers du patron) et m'a fait rentrer comme commis de cuisine dans le restaurant où il travaillait. Ce n'était pas le poste de mes rêves et je pourrait dire beaucoup sur ces 3 années passées dans ce restaurant. Mais j'y ai beaucoup appris et même si mon travail n'a pas toujours été rémunéré à la hauteur de la tâche accomplie, j'étais enfin été déclaré correctement avec des horaires un peu plus fixe et un peu plus humain.

J'ai tout de même tenté un recours au prud'homme contre mon premier employeur, mais on m'a bien fait comprendre qu'il fallait pas que je m'attende à un miracle. J'ai donc bêtement renoncé.

Pendant quelques années suivant ma première expérience, j'ai enchaîné CNE, CDD, CDI piégé (horaires de merdes, salaire minable à durée indéterminée), boulot au black, remplacement... toujours comme cuisinier.

Le monde de la restauration est ainsi fait, sa convention collective fait partie des pires existantes. Vous n'êtes pas un être humain, vous êtes une bête de somme. Les heures supplémentaires ne sont que très rarement rémunérées, les dimanche et jours

fériés ne sont pas payés doubles, vous n'avez pas deux jours de repos consécutif, mais vous l'acceptez, car ça fait partie du jeu... si seulement c'était bien rémunéré, mais non! c'est du SMIC voir moins!

Le plus hilarant c'est quand vous dites que vous êtes cuisiner, on vous répond "c'est un beau métier ça!". C'est vrai mais uniquement sur le principe, la réalité, l'envers du décors, je peux vous jurer que c'est assez moche.

J'ai finalement dû arrêter la restauration après une saison plus que difficile dans une guinguette.

Nous étions 2 voir 3 cuisiniers pour 200 couverts par service en moyenne. Une fois le service terminé, il fallait faire la plonge (sans machine), refaire la mise en place et recommencer le service.

Les produits vaisselle, la fatigue et le stress, le boulot 7/7 ... tout ça a eut raison de moi. Je me suis brûlé chimiquement les mains ce qui a engendré une dermatite palmaire qui s'est sur-infecté d'un staphylocoque, j'ai perdu l'usage de mes mains durant 9 mois. Je n'ai pas pu déclaré mon problème de santé comme accident de travail ou comme maladie professionnelle car les termes du contrats qui me liais à ce restaurant étaient plus que flou (déclaré a mi-temps je recevais une partie de mon salaire au noir, a l'époque je n'étais pas en mesure de refuser, j'avais évidemment besoin de travailler, je vivais en ménage dans un appartement.) j'ai pu quitter cet établissement sans trop d'encombre. (à savoir que j'ai dut "faire le mort" pendant un mois pour éviter quelques représailles)

Ce fût l'heure de ma première prise de conscience. Je me suis rendu compte que je travaillais pour payer le loyer d'une maison où je ne vivais pas, puisque je passais ma vie au travail. Mes heures passées au boulot ont eut raison de ma vie de couple, qui après 6 ans, s'est éteinte durant cette saison. J'étais en train de tout perdre pour un salaire et la satisfaction d'un patron qui ne me remerciait jamais.

UN RETOUR AU SOURCE DANS L'ÉDUCATION.

Dégoûté, dépité, la chance a fini par me sourire, car avant de faire cette fameuse saison, j'étais demandeur d'emploi, et j'avais postulé dans l'éducation nationale pour devenir surveillant.

La réponse fut favorable. Et mes mains étant détruite, je n'avais pas beaucoup d'autre choix. Et puis n'ayant jamais été un élève modèle malgré de bonne capacité, j'avais accès à une forme de rédemption, et l'occasion de voir l'envers du décors tout en aidant mon prochain.

Ce métier de surveillant, je l'ai exercé pendant 5 ans. J'ai aimé ce métier. Je dis bien le mot métier, car de nos jours, c'est bien plus qu'un job étudiant.

Quand vous êtes surveillant, pardon Assistant d'éducation (s'il vous plaît), vous avez toutes les casquettes: flic, maton, confident, psy, infirmier, assistant-social, intervenant culturel, arbitre... ça ne manque pas si vous avez vraiment envie de vous investir.

Bon, le salaire est minable, un pauvre SMIC, mais ce qui compte c'est l'âme non? Alors on vous tiens grâce à ça. Les enfants comme faire-valoir. On vous prends par vos sentiments et vos émotions et on vous fait bosser comme une mule pour 1100 euros par mois.

L'état à le droit de vous faire travailler 6 ans a coup de CDD puis de vous jeter comme un mouchoir à la fin.

N'envisagez pas de reconversion ou de validation des acquis, vous n'avez pas assez d'expérience et le fait que vous soyez AED en collège-lycée mets votre dossier au clou sans un seul coup d'œil.

De ce fait au bout de 4 ans de bons et loyaux services pour la société, je me suis effondré et j'ai fait un bon vieux Burnout, et j'ai terminé en hôpital psychiatrique pour surmenage. (la réalité, c'est que la désillusion m'a frappé lorsque je me suis rendu compte qu'une de mes chefs, sabotait mon travail et certains de mes élèves par la même occasion)

LES OUBLIETTES DE MASLOW.

J'ai arrêté l'éducation nationale, j'ai erré dans les bas-fonds de la pyramide de Maslow et dans l'obscurité du pôle emploi. Mon parcours et mon CV atypiques étant perçu comme trop chaotique, traduisaient un "manque de stabilité" dans ma personnalité...

J'étais donc coupable de m'être fait exploiter (pour pas dire pris pour un con) durant ces 10 dernières années.

Assommé par mon mal-être, ne trouvant pas d'issue, j'ai sombré dans la dépression et l'alcoolisme (un alcoolisme que j'avais commencé gentiment a mettre en place pour survivre aux horaires de la restauration). Encore une fois l'Ourobos m'a rattrapé. Plus ma situation se dégradait, plus je buvais. Et plus je buvais, plus ma situation se dégradait.

Plombé par les problèmes d'argents, les dettes se sont accumulées. Les allocations chômages étant trop peu élevées, seul je ne parvenais plus a assumer les traites de la ruine qui me servait de maison. J'ai du contracter un crédit à la consommation pour pouvoir régler mon loyer et espérer remplir un peu le frigo autrement qu'en faisant les poubelles. Et j'ai finalement renoncé à tout ce que j'avais pour pouvoir m'acquitter de mes créances.

Sans logement et sans emploi, j'ai eut la chance de pouvoir compter sur des amis qui m'ont prêté un bout de terrain et une caravane où j'ai vécu de manière spartiate durant presque un an.

EN MARGE POUR LA SURVIE

J'ai finis par retourner à la restauration, mes mains vont mieux mais je ne peux absolument plus travailler sans gants (la dermatite étant devenu chronique, à la moindre goutte de quoique ce soit sur les mains, elle se réveille). Ma consommation d'alcool est de nouveau proche de zéro.

Je suis devenu saisonnier, je ne travaille que pour recharger mes droits au chômage, je vis modestement dans un camion par choix, mais aussi parce que trouver un logement seul est devenu impossible.

Le système ayant essayé de me dévorer vivant, j'ai compris que le travail se nourrissait de ma santé. Que les heures à prouver ce que je valait en travaillant comme une bête de somme ne seraient jamais rémunérées et qu'elles ne me donnerais au mieux qu'un petit quart d'heure de gloire devant un patron, un directeur ou un chefaillon véreux.

Dans mes malheurs, j'ai eut la "chance" de pouvoir rester célibataire et sans enfants, ce qui me permet de travailler 4 à 6 mois par an, le reste je le consacre à voyager, m'occuper de mes proches et de moi-même, aider ceux qui m'entourent, et surtout d'essayer d'accomplir mon rêve de gosse: devenir un vrai dessinateur de bande dessinée. (qui est un vrai travail, je passe en moyenne 4 à 8 heures par planches et je ne gagne rien!!! il est toujours bon de le préciser)

Voilà, c'est la fin de mon témoignage, Ce n'est pas de la victimisation, simplement un constat. Je ne veux pas qu'on me plaigne, on est des milliers, si c'est pas des millions, dans ce genre de cas en France. Et malgré toute la bonne volonté du monde, on ne peut décemment pas continuer à foncer dans le mur de la sorte. C'est inutile, contre-productif, et dangereux socialement comme individuellement.

On vaut mieux que ça!

Signé MARCO, dessinateur, cuistot, éduc', et cuistot de nouveau.

Post-Scriptum: Je vous invite à chercher sur google les termes: Ouroboros, dermatite et eczéma de contact. Et si vous êtes curieux, la convention collective de l'hotellerie-restauration.

Le monde merveilleux du secteur des jeux d'argent

Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

J'ai 25 ans et je suis une femme.

Je suis actuellement en CDD dans l'entreprise où je travaille, et je veux rester anonyme, car si on découvre de qui je parle, je risque de perdre non seulement mon emploi, mais aussi d'emmener mes collègues et supérieurs qui n'ont rien à voir avec moi.

Pour rester dans le sens large du terme, je travaille dans le secteur des jeux d'argent. J'avais déjà travaillé là dedans il y a quelques années, dans une autre région, et ça c'était plutôt bien passé : les horaires étaient supers, l'encadrement correct et j'en passe.

J'arrive dans une nouvelle région et retrouve du travail dans ce domaine en temps que caissière. Et là, surprise : 35h00 en 3 jours et demi, obligée de rester debout (cela fait plus pro il paraît), impossible de discuter avec mes collègues en finissant mon service car je risque d'avoir des "problèmes". Pas de pause repas, si un client à besoin de se faire servir, on doit tout arrêter pour lui, pas de vestiaire et même pas de pause tout court. Oui, toute la journée dans la salle, sans sortir. Plus de 10h00 enfermée, sans ventilation, dans une chaleur quasi caniculaire, sans mettre le nez dehors de toute la journée, il y a de quoi devenir claustrophobe, voir fou, croyez moi...

Le travail laborieux, je connais, ayant bossé dans ce même genre d'entreprise, ainsi qu'en usine et même durant des récoltes, lors d'intérim et de jobs saisonniers.

Mes supérieurs sont débordés de travail, mes collègues ne restent jamais longtemps, certains attendent impatiemment la fin de leur contrat pour partir, d'autres préfèrent démissionner.

J'ai un CDD dans une branche que je connais et que j'aime, et pourtant, la déprime me guette déjà.

Le formatage « social » existait à mon époque.....

Dans une famille de « bourgeois », les filles n'avaient pas besoin de faire des études.....elles seraient mères au foyer....Donc, quand j'ai émis le désir de faire des études de « tourisme », étant forte en langues, la réponse de mes parents a été négative....passe ton Bac , ça suffira...

Mise à la rue par ces mêmes parents à 18 ans, (trop indépendante, trop hors normes, trop année 70), je pars à l'étranger, oh ! pas le tour du monde, juste l'Angleterre, puis Berlin (avec le mur s'il vous plaît!) et déjà, pour les petites villes de province, c'était l'aventure, l'exception....Je commence là-bas à travailler dans l'hôtellerie-restauration, et quand je rentre en France, dans ma province, c'est l'extase, JE SUIS TRILINGUE ! Toutes les portes s'ouvrent à moi !!! Réceptionniste dans des relais château, des hôtels hauts de gammes....

Mais rattrapée par « mon formatage », je me marie et devient « femme au foyer ». Pas de regrets, j'ai profité de mes trois enfants, enfin, un seul....j'oublie ma vie professionnelle !

Et le divorce arrive, je recommence de rien, à 40 ans, avec trois enfants à m'occuper, j'enchaîne, formation de serveuse, 3 voir 4 boulots la semaine, serveuse, femme de chambre, de ménage, remplacement en maison de retraite (oups !! Je ne suis pas formée et me retrouve à faire des toilettes, à m'occuper « d'Alzheimer », faire le boulot, d'aide soignante, d'AMP....), des heures décalées, à n'en plus finir, début de journée 6h00, fin de journée 23h00....mes enfants s'élèvent tout seuls ou comme je peux....

J'ai réussi ! À élever mes enfants, je suis fière d'eux, ils savent ce que c'est de travailler, de s'en sortir, et ils y arrivent plutôt bien.

Moi, beaucoup moins... ;

55 ans, au chômage.....

Refait une formation de réceptionniste, pour me remettre à niveau, surtout en informatique....

Fait des saisons, plutôt mal payées, parce que pas de diplôme, pas de reconnaissances du fait que je sois trilingue, parce que pas de parcours professionnel...Et les gars, des fois, on gère l'urgence, on fait n'importe quoi comme boulot, pour s'en sortir, pour avoir de quoi manger, et on s'en fout de notre « parcours » !!!!

Aujourd'hui, c'est de pire en pire....refusé le poste de vendeuse en boulangerie parce que t'as pas Bac + 3 vendeuse de croissants, refusé l'office de tourisme parce que t'as pas fait d'ECOLE !!!! même si tu connais ta région et ta ville comme ta poche, refusée comme secrétaire, refusée , refusée refusée.....j'ai 55 ans,je suis finie ?????? parce que je n'ai pas fait d'études, pas fait de CARRIERE....

En colère, parce que je ne suis pas finie, je peux apprendre, innover, inventer, m'investir, et que toutes mes compétences ne sont pas reconnues et que j'ai envie qu'elles le soient, parce que je n'ai pas ce fameux diplôme qui atteste de que je suis....Qui ? Quoi ? De quoi suis-je capable ?

Le malheur, c'est qu'à force, on perd confiance en soi, on se dit qu'on est bon à rien, et que l'envie de s'en sortir s'étirole....On essaie de tenir le coup, on postule, on envoie des lettres de candidatures à tout va... et quand tes copains ne te demandent même plus comment tu vas mais « as tu du boulot ? , », t'as l'impression de ne plus exister en tant qu'être humain,....mais on vaut mieux que ça ! 'est ce pas ?

"Le seul homme qui m'ait réellement posé soucis, c'est le boss"

Discriminations, Sexisme

J'ai eu envie de vous raconter mon expérience dans un petit restau en étant la seule femme parmi des mecs. Je faisais la plonge seule au sous-sol.

Ca ne m'a jamais posé de soucis à priori puisque tous se comportaient de façon correcte avec moi et puis parce qu'être la seule femme a aussi ses avantages lorsque certains collègues viennent t'aider lorsque les tâches sont trop dures pour toi. Parce que oui, des tâches trop dures il y en a, même si ça froisse ma fierté de féministe de le reconnaître. J'aurai pu les faire par moi-même, mais je préfère perdre ma fierté le temps d'une tâche que l'usage de mon dos.

Je n'aime pas toutes ces affirmations paradoxales qui devraient me faire penser que je suis physiquement plus faible qu'un homme mais que je suis aussi son égale, que je devrais faire ma tâche toute seule et me sentir froissée qu'un homme vienne m'aider. Qui font penser aux hommes que je suis plus faible physiquement qu'eux et qui se sentent obligés de venir m'aider dans mon travail, quitte à ce que je me sente limite humiliée pour eux de ce qu'ils ont dans la tête, tellement ils seraient prêts à m'aider à accomplir tout le travail à ma place. Bref, j'en ai un peu marre qu'on ne nous fasse penser qu'à travers nos genres. J'ai plus de force ou d'agilité que certains mecs et je n'hésite pas une seconde à les aider dans leur tâche, mais plus faible que d'autres à qui je n'hésite pas à demander de l'aide. Ça devrait pouvoir aller dans les deux sens et qu'on réfléchisse en tant qu'individualité qui s'adresse à une autre individualité et non pas en tant que genre qui s'adresse à un genre.

Le seul homme qui m'ait réellement posé soucis, c'est le boss, un jeune d'à peine quelques années de plus que moi, qui s'est permis plusieurs fois des remarques ou des « petites blagues » en fait pas très drôles.

Une fois le patron descend dans la cave et commence par m'observer et me demande ce que je fais là. Euh, ben je travaille peut-être ? Il roule ensuite son joint sur un congélateur à côté de mon plan de travail. Jusque-là, pas de problème. Puis le chef cuisto descend lui aussi chercher des ingrédients dans la cave et nous demande ce qu'on fait et là le patron répond « Bah elle voulait me sucer mais j'ai dit non ». J'ai pris ça en rigolant et lui ai rétorqué qu'il avait raison et qu'on n'aurait de toute façon pas pu faire ça devant la caméra. Mais au fond de moi, je n'avais déjà pas tellement apprécié son humour. Pourtant

je suis aussi du genre à avoir un humour ultra-trash et j'arrive à dégoûter pas mal de gens avec les images que je leur met dans la tête quand je blague mais là, je sais pas, c'était différent.

Une autre fois, j'apprends que le chef cuisto a piégé les amis d'un des barman en leur faisant croire qu'il m'avait un jour retrouvée au lit avec sa copine et qu'on avait ensuite commencé à faire un plan à trois. Je n'étais même pas au courant de l'histoire étant donné que je travaillais dans ma cave. Et pourtant l'espace de cette petite histoire fausse, le chef cuisto est passé pour un « boss » aux yeux de ces hommes et du reste de l'équipe qui avait cru aussi à l'histoire. Et en ce qui me concerne, je suis donc sans le savoir passée pour le genre de femme qui coucherait avec la copine d'un/une autre et qui, bien sûr, malgré sa bisexualité penchant fortement d'un côté de la balance, aurait sans soucis couché avec l'homme qu'elle aurait rendu cocu. C'est pourquoi après cet épisode, le boss s'est permis de me demander plusieurs fois si j'avais déjà fait l'amour avec L. (la copine du chef cuisto et une super amie à moi). Il me posait toujours ce genre de questions lorsque j'étais en plein dans mon travail en train de m'échiner à descendre ou remonter des tas d'assiettes à la cave. Je ne compte plus les fois où il m'a demandé si j'avais déjà fait « les ciseaux » avec L. ou les fois où lorsqu'il n'avait rien à dire il se contentait de me regarder et de me dire « Je t'ai déjà dit que je ne ferais pas les ciseaux avec toi ! ». Faires les ciseaux avec homme, mmh, concept intéressant.. Les fois où il me frôlait en murmurant des « mmmh ». Une autre fois, il était en train de servir de la crème glacée et tout d'un coup il m'a interpellée dans mon travail. Simplement pour me demander si je lui lècherais le corps s'il s'y étalait de la crème glacée. Ce à quoi j'ai répondu que la crème glacée n'était pas assez à mon goût et que j'aurais peut-être reconsidéré sa proposition s'il m'avait plutôt suggéré de lui manger des pâtisseries sur le corps. Il m'a ensuite demandé « Et sur L. ? Tu la lècherais ? ». Je n'ai même pas répondu.

Je ne me suis jamais atteindre par ses remarques, blagues et questions et j'ai toujours essayé de répondre avec humour. Mais il y a des fois où je ne pouvais pas supporter de jouer la carte de l'humour et où je l'ai envoyé à la merde pour le dire poliment. C'était les remarques lorsque je sortais mes poubelles « Mais arrête de marcher comme ça ! C'est quoi cette démarche là ?! ». C'était aussi toutes les fois où il m'ordonnait de sourire pendant mon travail ! « Ho mais souris ! » « Arrête de faire la gueule là ! ». Alors excuse-moi d'être concentrée sur mon travail, je savais pas que j'étais hôtesse de l'air ou d'accueil. Je t'explique, là je galère à empiler toutes les assiettes et je suis en sueur parce qu'à force de lancer des lave-vaisselles à la cave, il y fait étouffant et que je n'ai pas une minute de pause dans mon travail. Oui, excuse-moi d'essayer de ne pas casser des assiettes en t'écoutant me raconter tes conneries, parce que la dernière fois que j'ai laissé quelqu'un me distraire dans mon travail, j'ai renversé une pile d'assiettes et j'ai culpabilisé. Donc ça ne suffisait pas que j'accepte de travail sans contrat, de me cacher dans un minuscule trou à la cave derrière des tas de bacs de bières en cas de contrôle, de supporter ses petites remarques sexistes ou homophobes dites sous couvert d'« humour »

au quotidien, il fallait en plus que je souris !

Mais oui ! Non. Alors je lui ai dit d'aller se faire foutre et lui ai expliqué que j'en avais marre de ses remarques et il s'est tu. Et tous les autres me regardaient stupéfaits parce que je venais d'insulter le boss. Surtout le chef cuisto qui me répétait à longueur de journée que la hiérarchie « c'est très important » ! Alors que lui-même s'était permis d'insulter le patron. La hiérarchie ? Pour moi ce mot n'a jamais voulu rien dire. Je n'ai pas de supérieur. C'est juste un mot, un titre, mais au final c'est simplement une personne comme moi qui saigne, qui chie et qui dort. Alors, pas question de laisser qui que ce soit me faire des remarques inutiles.

J'ai toujours eu ce principe et je continuerai à l'avoir.

Toujours est-il que les jours suivant, j'ai eu droit à des petites séances de tentatives de prouver sa virilité et sa domination. Il s'amusait à m'appeler sans aucune raison et me distraire en plein boulot pour me faire monter en cuisine pour rien. Ça cassait le rythme de travail de mes collègues et moi et nous condamnait à travailler plus tard, mais ça n'avait pas l'air de le déranger tant qu'il pouvait se prouver à lui-même qu'il me dominait. Il restait planté les bras croisés dans la cuisine en me regardant prendre les assiettes sans rien dire. Et quand j'ai ironisé devant tout le personnel de cuisine sur le fait que je me sentais légèrement opprimée, il a juste dit « T'as chié dans les mauvaises bottes ». Malgré ça, j'ai continué à venir travailler parce que je tiens toujours mes engagements et que je savais très bien que si je partais, ce serait le personnel de cuisine qui devrait travailler à ma place et non le patron. Pas question de faire suer mes amis sous prétexte que le patron ne sait pas supporter qu'on ne rie pas à ses blagues et qu'une femme lui tienne tête. Oui, parce que c'était le genre d'homme à soudainement débarquer en cuisine et à crier à tout le monde qu'une femme avec une mini-jupe au fond de la salle le rendait fou. À raconter à tout le personnel que si sa copine le suçait autant qu'elle les lui cassait, il aurait les couilles comme des raisins secs. À ne vouloir aucune femme dans son personnel parce qu'elles sont « trop faibles pour monter des bacs de bière »,

« trop lentes ». À montrer sa queue aux cuistos dans les toilettes du restau. À nous surveiller via ses caméras lorsqu'il était chez lui et à nous téléphoner pour continuer à garder le contrôle. À se pointer bourré au restau les jours où il ne travaillait pas et à critiquer le travail de tout le monde en nous disant qu'on ne faisait que de la merde, à péter un câble et renverser tous les verres d'une table, à s'entailler les bras sur le verre brisé et à ne finalement rentrer chez lui qu'après s'être engueulé avec le chef cuisto. Bref.

À part ça, je suis mes études, je serai en Bac+5 au mois de septembre mais je sais déjà depuis des années que je ne veux pas faire ce métier. Pourtant, je continue. Parce que j'ai commencé ce projet, donc j'irai jusqu'au bout. Parce que ma mère m'a soutenue financièrement et que je lui dois bien ça. Parce que j'ai un peur de m'incruster dans le monde du travail sans diplôme même si je n'ai pourtant pas vraiment l'impression que ça change quoi que ce soit. Parce que ça me rassure et que comme ça je n'aurai pas de

regrets. Mais je le sais. Je l'ai vu que ce n'était pas pour moi. Qu'on n'arrête pas de former des spécialistes alors que je voudrais être un couteau-suisse. Qu'ils paniquent dès qu'on leur demande de sortir de leur case. Que la société et ma famille me poussent à aller jusqu'au bout et à me retrouver à travailler en milieu sécuritaire avec des patients qui ont torturé et arraché des yeux pour de l'argent, jeté un bébé contre un mur dans une crise, donné des coups de couteau à leur femme, l'ont tabassé quand elle voulait pas coucher avec eux, ont violé des gosses ou des adultes, te racontent en entretien qu'ils auraient voulu faire la « fête du mouton » à cette enfant qui n'avait rien fait parce que sa mère ne voulait pas coucher avec eux, qui violent une jeune fille schizophrène par voie anale en la filmant dans une institution qui ne fait rien ensuite pour tenter de réparer ces actes. Alors plus j'avance, plus je sais que même si le sujet me passionne et que bien souvent les auteurs sont également des victimes, ce n'est pas pour moi. Parce que ça va me tuer de l'intérieur. Parce que je n'ai pas envie de me lever le matin et prendre les transports pour finir ligotée à un arbre, violée et égorgée par un type comme Anthamatten parce que les institutions sont bien-pensantes, inconscientes et irresponsables. Que les psys de la génération précédente refusent de faire passer des tests de risque de récurrence parce que c'est « stigmatisant », ne prennent même pas la peine de mener un entretien avec un jeune qui pourtant après deux minutes te jette au visage toutes ses pulsions sexuelles irrépressibles et que ça aurait sûrement suffi à éviter que la vie d'une jeune fille soit brisée. Que certains soi-disant professionnels font passer des tests sans aucune validité afin d'aider le juge à décider si un violeur multi-récidiviste peut ou non être relâché, qu'il est et qu'il recommence. Parce que je n'en peux plus de toute cette souffrance dans le monde. Les activistes qui se font tuer parce qu'ils empêchent des grosses firmes avec des litres de sang et de sève sur les mains de faire du profit, les animaux qui se font exterminer pour que d'autres les bouffent et te serinant que « la viande c'est la vie ! » en te jetant des bouts de porc au visage pour te dégoûter, les pubs partout, les injonctions sociétales qui ont fait de mon frère un type fermé de partout qui n'ose même pas pleurer à l'enterrement de sa grand-mère, les enfants battus, les enfants et les adultes harcelés à l'école ou au travail, les gens qui veulent restaurer la peine de mort pour les pédophiles et qui pensent qu'ils sont tous les mêmes parce qu'ils ne les voient qu'à travers leur crime. La liste est longue et il faut que je m'arrête parce que ce témoignage est déjà beaucoup trop long et que si vous le lisez jusqu'ici, c'est que vous êtes aussi fous que moi.

Parce que tout ce que je veux depuis toujours, c'est être seule. Travailler seule. Dans la nature, avec des animaux. Ou avec des gens qui aiment la nature, la respectent réellement.

Sans hiérarchie. En harmonie avec moi-même. En me sentant utile, vraiment. En arrêtant d'avoir toute cette colère qui me brûle le bide. Mais cette haine, je l'ai transformée en énergie. Une énergie terrible qui m'a poussée à enfin à vivre selon mes envies et non celles de ma famille et ses peurs, celles de la société, celles de mes amis. Les MIENNES. Qui sont là depuis toujours mais qu'on n'écoute jamais parce qu'on arrête pas de nous

faire peur. Alors allez vous faire foutre, vous qui voulez nous faire peur et nous décourager, moi j'y vais. Je vais commencer à m'écouter et à m'aimer. Depuis que je suis gosse, je le sens, je le sais. Je n'ai aucun voile sur les yeux. Aucun filtre. Je serai pas un outil. Je serai moi.

Si j'avais la moindre confiance en moi et en les autres... je n'en ai plus.

Burn-out, Dépression, Santé

J'ai travaillé un an et deux mois en tant que réceptionniste, pour une entreprise française familiale propriétaires de deux hôtels. Je travaillais essentiellement l'après-midi car l'horaire du matin était réservé aux employés les plus anciens de la maison, et comme ils avaient le loisir de choisir, ils ne se gênaient pas. Par ailleurs, certains s'accordaient le privilège de ne jamais travailler le weekend. Je savais que j'allais travailler le weekend.

J'étais au départ sans réticence. Cependant il s'agissait de travailler le samedi et le dimanche pendant 12 heures. La pause midi d'une heure étant complètement factice : puisque aucun réceptionniste n'était présent, ni aucun supérieur, personne ne pouvait me remplacer. Je devais prendre mon repas à la réception dès que c'était possible, et cacher le repas si un client se présentait. Je travaillais le weekend une semaine sur deux, ayant le lundi en repos compensateur. Et puis petit à petit, deux weekends sur trois, puis trois weekend sur quatre. Le planning pour les semaines suivantes arrivait de plus en plus en retard. Il m'était parfois impossible de savoir si je travaillais ou non le lendemain. La direction qui se chargeait des plannings s'absentait des jours voir des semaines, injoignables, pendant que des factures auprès de fournisseurs n'étaient pas payées en temps et en heure. Finalement, un de mes supérieurs demanda à s'occuper des plannings lui-même. Mais il adoptait le même rythme à savoir, le faire parvenir le plus tard possible. Je travaillais 3 weekends sur 4, le repos du lundi m'était retiré et je travaillais le plus souvent du samedi au mercredi et parfois du samedi au jeudi jour de repos. Les heures de repos m'étaient rendues sur une semaine suivante.

Progressivement, en même temps que mes weekend disparaissaient, ce qui entachait ma vie de couple et ma vie sociale, la direction adoptait un comportement de plus en plus écrasant. Un des chefs de réception m'interdisait de lui répondre qu'il soit en tort ou pas. Il se mêlait de mon travail et me reprochait chaque erreur. Si je parlais d'une erreur qui n'était pas la mienne, il me rétorquait que je n'avais pas à m'en mêler. Pourtant c'est la direction (les directeurs des deux hôtels) qui me poussait à signaler toute erreur d'un collègue et même d'un supérieur. C'était un devoir de contrôle que nous devions tous appliquer les uns aux autres.

Sauf que l'un de mes supérieurs, donc, refusait que l'on signale une erreur ou une procédure non conforme à ce que demande la direction dans son travail. Je n'avais donc

pas le droit à la parole selon lui.

Quant à la direction qui disparaissait en ne voulant pas être dérangée, il lui prenait l'envie par période, de se présenter brusquement. Sans aucune explication préalable, on m'invitait à venir « faire le point » dans la salle de petit déjeuner d'un hôtel. Parfois même sans se soucier que d'autres employés entendaient nos conversations. Chaque fois, il s'agissait de me reprocher toutes les erreurs que j'avais commises. On restait évasif, et lorsque je demandais des cas précis, on n'avait soudainement plus rien à ajouter. Aucune précision. On ne pouvait pas m'expliquer. On me reprochait des fautes qui dataient de plusieurs mois et que je n'avais jamais commises une deuxième fois. Et puis enfin, on m'a convoqué pour le dernier « point à faire ». Puisque je faisais toujours des fautes, on décidait que l'on me laisserait plus aucune « chance ». On me condamnait donc à travailler 3 à 4 weekends d'affilée selon leur bon vouloir et me reprochait directement qu'on n'aurait plus aucune confiance en moi, qu'on ne me donnerait pas de chance. C'est là que la rupture conventionnelle avait été décidée.

Ce qui n'a pas empêché la direction d'utiliser la menace : pour avoir refusé de sourire à ma directrice qui utilisait clairement un sarcasme, j'ai été menacée par cette dernière : on poserait les jours de congé que je n'avais pas demandé de force pour que je ne vienne pas « faire de conneries ». Menace qui n'a pas été mise à exécution.

Sur un an et deux mois de travail, sept mois ont été un enfer. Puisque la direction me convoquait sans prévenir pour me faire des reproches injustifiés et des dialogues de sourd, je les craignais à chaque fois qu'ils apparaissaient.

Le chef de réception qui refusait tout dialogue, celui-là même qui prit la charge de faire les plannings lui-même a donc orchestré les semaines de travail aux horaires épuisants.

Et c'est le même qui a suggéré que je ne travaille plus dans le même hôtel que lui, mais dans le deuxième. Le chef de réception dans cet hôtel-ci a fini par faire de la rétention d'informations et au lieu de me signaler directement mes fautes, il allait les raconter à la direction. On ne me disait pas lorsque je faisais quelque chose de mal. On venait me le reprocher un à deux mois plus tard. Et mes supérieurs ont en vérité fait tout ce qui était en leur pouvoir pour me laisser livré à moi-même. Ils refusaient de superviser les employés et en allant signaler les problèmes à la direction sans dialogue préalable avec l'employé, ils les faisaient passer pour des incompetents qui n'en faisaient qu'à leur tête. Dans ces conditions, les employés subissaient les remontrances de la direction. La direction pensant que seules les remontrances sont importantes, n'engageaient aucun dialogue sur les problèmes soulevés et les chefs de réceptions n'avaient donc pas à craindre que leurs propres erreurs soient soulignées.

J'ai donc été progressivement mis à l'écart, avec des horaires épuisants. Les jours de congé, j'étais capable de rien. J'étais épuisé pour sortir. Il me restait un à deux weekend par mois à passer avec mon conjoint. On ne me faisait pas confiance, mais on

voulait que je travaille seul sans personne pour me surveiller. Peut-on faire plus logique ?

Comprenant que les chefs de réception protégeaient leurs positions et seraient capable d'aller jusqu'à me saboter, je les craignais également... J'étais isolé, en quarantaine et indésirable. Dans tout ce que je faisais, la seule chose que l'on voulait retenir, c'était mes erreurs. Je n'ai pas su me défendre, alors on m'a écrasé, autant qu'on a pu. Il m'arrivait de finir par être physiquement incapable de parler avec mes supérieurs. J'étais bloqué. A penser que quoique je dise, ça serait retenu contre moi. Il fallait attendre que je me calme. Il est arrivé une fois que je communique par écrit pour débloquer la situation. Je pouvais encore adresser la parole à des clients, mais pas aux autres employés. Evidemment, j'ai fini par m'effondrer devant un médecin qui m'a diagnostiqué un burn-out et m'a mis en arrêt de travail jusqu'à ce que mon contrat se termine. Si j'avais la moindre confiance en moi et en les autres... je n'en ai plus.

Dans ce métier, beaucoup de patrons sont des ordures

Rapports sociaux, Santé

Bonjour,

voici mon témoignage. Par avance, je vous demande d'être clément. Boulanger de profession, mon verbe n'est pas vraiment haut, un peu bas du front. La syntaxe et les fautes d'orthographe ne sont pas voulu. Merci.

J'ai 30 ans et je vais être déclaré inapte. J'ai de l'arthrose sur la colonne vertébrale, une hernie discale au niveau des lombaire, mes nerfs sont sous pression et j'ai tous le côté gauche qui marche de moins en moins bien. Je vais sûrement perdre mon bras gauche.

J'ai passé 10 ans de ma vie à bosser entre 90h à 120h/semaine, en ne prenant jamais un seul arrêt maladie. J'ai été brûlé à tous les degrés, de nombreuses coupure, de la légère entaille à la profonde et sérieuse, je me suis cassé une jambe, entorse au cheville et poignet. Mon métier a profondément marqué mon corps.

Je l'ai fait parce que j'ai accepté dès mes 15 ans, qu'en boulangerie, on t'apprend que ce métier, faut être un dur, jamais accepté de baisser les bras. Au point qu'un jour par réflexe stupide, une porte de four défailante me tombe dessus et je la stoppe avec mon bras gauche. Brûlure au troisième degré. la brûlure m'avait écorché, ça avait touché le muscle. J'ai repris le taff après un pansement basique. J'suis allé à l'hôpital, on m'a soigné mais je n'ai pas pris d'arrêt. Mon patron m'a gueulé dessus et a voulu me prendre une partie de mon salaire pour avoir soi-disant cassé la porte.

J'ai roulé ma bosse et j'ai souvent changé d'entreprise, parce que dans ce métier, beaucoup de patrons sont des ordures. On bosse avec des économies de bout de ficelle, à devoir se démerder à faire le boulot du mieux que l'on peut, avec une énorme frustration. Ce métier m'a rendu cynique avec le travail. On m'a souvent fait culpabiliser de vouloir arrêter de bosser parce que tu comprends, j'ai une chance inouïe d'avoir du boulot.

J'ai fait 2 burn out, qui ont démarré de manière violente. Le premier à la gare, pour voir des amis. Je suis pris d'un violent malaise et je fais des spasmes. Je me cogne la tête à une poutre, je m'ouvre le crâne. 5 points de suture. J'ai du reprendre le boulot 2 jours après, mon boss avait personne pour me remplacer soi disant.

Le second, au boulot, je portais un sac de farine dans les escaliers, j'ai fait un malaise au milieu de celui-ci et j'ai chuté. Je me suis fait réveillé par le patron qui m'a engueulé parce que j'étais par terre. Sans avoir à se soucier si tout allait bien. Une cheville

de foulé. J'ai repris le taff le lendemain. Pas le choix, j'étais le seul à travailler.

Aujourd'hui, je suis en train de monter mon dossier pour être déclaré inapte mais je suis contraint de continuer à bosser en attendant que la CPAM me donne l'aval pour percevoir une pension. Et le plus drôle c'est que je ne sais même pas comment vivre avec ça. la pension sera de 50% de mon salaire. Quand t'as passé ta vie à bossé au smic avec des pourboire au black, autant dire que mon futur est plutôt morose.

Même si je m'arrête de bosser, je refuse que ce gouvernement nous prennent pour des cons !!

Bonne soirée

"Tu es minable, tu te penses intelligent, mais tu es juste minable !"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Législation, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux

Aaaah, ces années étudiantes... En y repensant, quel bonheur ! Ne serait-ce que le fait de ce souvenir de ces heures de travail, les larmes me viennent aux yeux. En effet, quel bonheur d'aller joyeusement travailler après les cours.

Mais enfin, pensez-vous, ce n'est pas si difficile, car les cours, ce n'est pas du travail, ce n'est pas la vraie vie. Non, les cours, c'est un à côté du travail, quelque chose que l'on fait afin d'être un peu moins bête et de s'occuper.

Et puis, que vous voulez ? Il faut bien vivre. Et pour vivre, il faut travailler. Et les cours, ça ne rapporte pas d'argent, donc ce n'est pas vraiment du travail. D'ailleurs, je payais pour faire ces cours ! Alors c'est un peu des loisirs, non ? De quoi vais-je me plaindre ?

Eh bien jeune homme ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu te sens fatigué ? Ah bah c'est ça de faire la fête, hein ! C'est pas en passant 20h par semaine ici que tu vas être fatigué, merci !

Ce qu'il y a de beau en restauration collective, c'est que nous sommes une grande famille. Je veux dire, une très très grande famille ! Tellement grande, par ailleurs, qu'on a à peine le temps de connaître sa tante qu'elle est remplacée par une autre. Je me demandais du coup si je n'avais toujours qu'une tante mais qui changeait tout de le temps de tête, ou si j'en avais plusieurs et que je devais les compter en "n+1". Avec cette méthode de calcul, je pense que je suis arrivé en un peu moins de deux ans à une dizaine de tantes pour une effectif de 20/25 personnes en moyenne. Et encore, je ne parle pas des cousins !

Mais que voulez-vous : ils n'avaient pas l'esprit de famille. Et quand on a pas l'esprit de famille dans une grande famille, ben ça occasionne des frictions, m'voyez ? Il faut se serrer les coudes, surtout avec les objectifs : "Bon, hier on a fait n point de moins que le même jour la semaine dernière, donc à espérer qu'aujourd'hui on fasse mieux et qu'on soigne ces objectifs !". Je peux les dorloter peut être, les caresser ou les amuser si vous voulez ? Non parce que moi, les massages et tout, ça me connaît. J'aime bien.

Ce qu'il y a de bien aussi avec cette grande famille, c'est qu'il y a des règles. Des

règles d'hygiène évidemment, même si ça n'empêchait pas untel de se taper sa trace avant de commencer. Beh oui, faut bien passer le temps. Mais c'est bizarre tout de même.

Mais il y a aussi des règles de re-spect. Attendez, je vous l'épelle comme on m'a appris : R-E-S-P-E-C-T. Voilà. Arriver à l'heure et pointer. Arriver à l'heure c'est normal, mais pointer... Je dois avouer que pour une réunion de grande famille, j'ai toujours trouvé cela étrange. Alors bon, il va de soi qu'une ou deux minutes, c'est décompté, car tu comprends, un petit peu plus un petit peu plus un petit peu, ça fait beaucoup à la fin. On se retrouve souvent avec quelque dizaines de minutes en moins chaque mois. Enfin six dizaines de minutes. Ça fait beaucoup, mais pas trop, hein, on pourrait être plus méchants, et te foutre dans la merde : et si tu es dans la merde, tu fais comment pour tes loisirs écoliers là, hein ?

Ah mais moi, moi, j'ai eu un peu de mal à la fin avec la famille. Enfin en fait, dès le début : je ne suis pas très proche et j'ai peur des gens. Et j'étais révolté. Donc du coup, la famille, je lui ai dit qu'elle m'emmerdait. Surtout le chef de famille, qui me demandait d'accueillir les invités, de leur obéir au doigt et à l'œil, de nettoyer leur caca, et de les remercier en plus de l'avoir fait (le caca). De louper des heures de loisir (vous savez ce truc qui s'appelle l'école), de faire des heures de travail en plus ("mais tu n'es pas obligé"), de manger vite pour accueillir les invités.

Je n'en pouvais plus, je refusais, tout simplement, de supprimer une seule minute de mes 30 minutes pour manger, de ramper devant les invités, et en plus de laisser passer leurs impolitesse, leur manque de respect et leurs crassetés. Je m'en tenais strictement à ce que je devais faire, ni plus ni moins. Et je n'avais pas le sentiments que la notion de supprimer sa fierté et sa dignité faisait partie de mon contrat. J'ai sûrement du mal lire, vu la rage d'adolescent révolté qui m'aveuglait.

Le chef de famille il me disait : "Tu ne comprends pas !!! C'est comme ça !!! Tu n'as pas à faire tes petites règles à toi, elles sont établies, tu n'as pas à faire ça !!! Tu es minable, tu te penses intelligent, mais tu es juste minable !"

Ah bon, sûrement. Mais moi, je demande juste le respect chef, R-E-S-P-E-C-T vous m'avez dit. De la part des invités, et de la famille. Un peu de considération quoi, c'est pas comme si je faisais rien. Mais non, ni de l'un, ni de l'autre, je n'ai eu le droit à cela. Le R-E-S-P-E-C-T je pouvais me le mettre dans le C-U-L.

Mais bon, moi, la chance que j'ai eu, c'est que le R-E-S-P-E-C-T j'ai l'ai eu en leur mettant dans le C-U-L à leur tour. J'étais devenu très gênant pour la famille, beh, je suis un peu nerveux mais poli, j'ai la chance d'avoir de la répartie et j'avais un contrat en tant que cousin pendant une durée indéterminée. On a bien essayé de me faire démissionner, mais que voulez vous, j'ai fini par m'attacher à eux...

Enfin, non, c'est pas vrai ça, j'ai juste attendu de faire le métier que j'aime et de me

faire virer à l'amiable. Du coup, j'ai quitté la famille, et je suis devenu orphelin. Pas grave, je m'en fiche un peu de la famille, et puis maintenant j'ai acquis mon indépendance, je vole de mes propres ailes comme on dit. Mais en même temps, j'ai du mal à voir comment peut-on s'envoler avec les ailes des autres.

Mon chef m'a dit qu'il espérait que j'irai loin. Il était con, comme beaucoup de chefs. Mais sincère. Et puis, que voulez vous, toute cette famille à gérer et ces objectifs à soigner (à dorloter, à caresser, à amuser ?), ça fait beaucoup de travail et de pression. Surtout quand cette famille ne se révèle être qu'un membre d'une famille encore plus grande. Une belle et grande famille.

Je pleure très souvent le soir après le service.

Atteintes à la dignité, Humiliation, Pression, Rapports sociaux

J'avais 20 ans et je ne pouvais plus continuer la fac, faute de moyens.

Je cherche à vite me former dans un métier où il y a de la demande : la restauration me semble être la meilleure option.

Je démarcher tous les cafés et restaurants de ma -grande- ville, en sachant bien que sans expérience, ça risque d'être difficile.

Enfin, je suis engagée quelque part, dans un restaurant sur une jolie place.

Le patron cuisinier m'explique le "métier". Tout est de bric et de broques, de très mauvais goût, et les premiers services sont très calmes. Nous sommes pourtant en pleine saison touristique et je commence à comprendre que je ne suis pas forcément tombée dans le meilleur endroit.

Enfin signature du contrat. En règle, sur le papier. Je ne suis pas nourrie, je n'ai pas le droit de m'asseoir même si il n'y a personne, pas de pause, pas le droit d'aller aux toilettes. Tout ça, je l'ai réalisé graduellement, avec l'air étonné de mon patron " Mais qu'est-ce tu fais? Tu crois que tu peux aller aux toilettes pendant le service?" "Mais, tu as cru que tu pouvais manger une pomme avant le service ??"

Et, enfin, le pire : je suis seule avec le patron, qui part parfois dans des monologues incompréhensibles, insultant les voisins, les dieux, où que sais-je encore. Il me fait peur.

Je me renferme comme un coquillage, j'ai un CDD de deux mois, je me dis que je peux vite trouver autre chose.

L'autre serveuse porte le même prénom que moi. Nous ne travaillons pas ensemble, pourtant, cela perturbe notre patron, qui décide de me renommer "petite". Pour nous forcer à écouter ses litanies, il fait sonner le carillon qui annonce qu'un plat est prêt.

A la fin des deux mois, je n'ai rien trouvé, le patron renouvelle mon CDD. L'hiver est là, personne ne vient dans ce "restaurant" (et pour cause). Comme c'est calme, je dois repeindre les radiateurs dans le sous sol, y démonter le faux plafond. Il y a un trou au milieu du sol derrière le bar, il faut faire attention sinon on atterrit un étage en dessous. J'ouvre le restaurant et je le ferme seule, dans un quartier un peu mal famé. Je pleure très souvent le soir après le service. Au bout de 5 mois, je décide de quitter "l'homme qui m'a tout appris". Cette histoire date un peu et pourtant j'ai toujours énormément de haine contre ce "bienfaiteur".

Ma patronne qui me dit que ce n'est pas grave que j'utilise des produits périmés depuis un an et demi.

Conditions insupportables, Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique

Juillet 2015. Je viens à peine de recevoir mon diplôme de pâtissière qu'on me propose le poste de mes rêves, à l'endroit où j'ai fait plusieurs stages pendant ma formation. Bien évidemment, j'accepte ; peu importe mes plans de déménager à l'étranger avec mon amoureux, il partira seul, plusieurs mois avant que je puisse le rejoindre. Je n'osais même pas rêver d'une situation pareille. C'était l'été, je venais d'avoir mon diplôme, et j'allais remplacer une des personnes que j'admirais le plus au monde. J'allais tant apprendre. Mon amoureux allait me manquer et on a vécu des moments douloureux, à l'idée d'être séparés, et moi à l'idée de devoir rester, encore, à Paris, quelques mois de plus. Mais ça valait le coup, ô combien ça allait valoir le coup.

Je n'ai pas été déçue. Dix mois de cauchemar.

Harcèlement moral, vexations. Petites piques, sans arrêt. La boule au ventre, tous les matins lorsque le réveil sonne. Et je ne vous parle pas de la boule au ventre, tous les soirs quand je mets mon réveil en marche. Les pleurs, quasiment tous les soirs. Les weekends au fond du lit, dévorée par le stress de devoir retourner au travail.

Ma patronne qui se plaint à moi de ses problèmes d'argent. Elle a tellement de problèmes d'argent qu'elle refait tout son appartement, peinture, meubles, décoration. Elle s'achète des chaussures chez Louboutin. Je suis payée 46€ de plus que mon loyer.

Ma patronne qui me parle de ses envies de se suicider.

Ma patronne qui m'ignore quand je reviens d'arrêt maladie. Quand je lui dis, elle nie. Demandons aux stagiaires présentes, toutes choquées de mon accueil.

Ma patronne qui se trompe sur mes fiches de paie. Deux cent euros qui disparaissent, comme ça. Il me faut deux semaines pour récupérer une fiche de paie et un chèque au montant correct - « je ne sais pas pourquoi ce n'est pas tel montant, mais la comptable sait ce qu'elle fait ! ». Les soupirs quand je tends mes justificatifs d'achat de pass Navigo.

Ma patronne qui se plaint à moi que sa sœur lui manque. Alors qu'elle la voit plus souvent que je ne vois mon mec.

Ma patronne qui se plaint, sans arrêt, de sa charge de travail. Alors que j'accepte toutes les commandes possibles. Que je m'occupe des réseaux sociaux. Et qu'elle passe son temps, à se plaindre, à regarder des vidéos sur son ordinateur, à tout, tout, tout, sauf travailler.

Ma patronne qui me parle inlassablement de ses régimes, sa volonté de perdre du poids, de son poids. Alors que je lui ai clairement demandé de ne pas le faire, j'ai eu des troubles alimentaires et je ne veux pas avoir ce genre de discussion.

Elle n'en a rien à foutre.

Ma patronne qui râle quand je lui demande d'acheter deux colorants. Et qui me fait sentir que je devrais pouvoir m'en passer. Ça coûte moins de six euros.

Ma patronne qui me parle du concert d'Adèle qu'elle va aller voir. Alors que j'ai dû vendre la place que j'avais pour son concert à Barcelone, puisque je n'avais pas le droit de prendre de congés.

Ma patronne qui insulte la personne que je remplace et attend que je me joigne à elle. Puis qui dit du mal de n'importe quelle autre employée qu'elle a dans le collimateur ce jour-là et qui attend que je me joigne à elle. Puisqu'elle parle des autres, même de celles dont elle est « proche », elle doit bien parler de moi.

Ma patronne qui laisse des mots passifs agressifs sur le tableau que nous avons dans la cuisine et sur lequel nous écrivons ce qu'il faut acheter, racheter, ne pas oublier de faire.

Ma patronne qui me dit que ce n'est pas grave que j'utilise des produits périmés depuis un an et demi.

Ma patronne qui me dit qu'elle ne sait pas si elle peut compter sur moi.

Ma patronne qui n'en a rien à foutre de son entreprise. Et moi qui m'en soucie bien plus qu'elle.

Ma patronne qui me dit que les problèmes d'ambiance viennent de moi. Et que je dois faire un effort.

La médecine du travail qui me dit que ce n'est pas grave.

Qu'il ne faut pas utiliser de grands mots « harcèlement moral », j'aurais plutôt parlé de grands maux.

Que bon, les produits périmés ce n'est pas très bien mais je suis en CDD, je vais partir.

Que je dois tenir bon.

L'entretien s'est terminé par : « Mais que voulez-vous que je fasse, que j'abatte votre patronne ? ».

L'inspection du travail qui a des choses plus importantes à faire.

Des dossiers plus importants à traiter.

Encore une fois, tout le monde s'en fout.

L'hygiène. J'ai peur pour les clients. Mais quand j'exprime mes inquiétudes, « on fait du mieux qu'on peut ».

Et les stagiaires qui défilent. Plus de stagiaires que d'employés, jamais plus de deux mois et jamais payées. A la pelle.

Ma patronne qui ne leur adresse pas la parole, ne sait pas d'où elles viennent, quel cursus, quoi. Rien à foutre, respect zéro.

Mon contrat s'est terminé la semaine dernière. Aujourd'hui, je vais voir la page Facebook de l'entreprise – je le fais souvent, j'ai été pendant plusieurs mois administratrice de cette page. J'ai arrêté de le faire puisque je n'avais pas le temps, il fallait que je réclame l'ordinateur pour le faire, et de toute façon personne n'en avait rien à foutre. Eh bien j'ai été bloquée de cette page. J'ai travaillé d'arrache pied, pour toute la boîte, mais particulièrement sur ce réseau social. J'ai posté des photos, pris des photos pour les poster, j'ai organisé un concours, mon copain est même venu un dimanche pour créer un programme qui tamponnait chaque photo du sigle de la boîte. Voilà comment je suis remerciée : je suis bloquée. Je vais voir sur la page Instagram, tiens : je suis bloquée aussi. Je ne sais pas si c'est par pur mépris pour moi, ou si on veut me cacher quelque chose ; ou si on espère que j'irais voir, et que je me sentirais plus bas que terre. Dans les dents, toi et ton travail, tu es tellement une merde que tu ne peux même plus aimer ou commenter, même tes propres publications. Une fois que j'ai arrêté de m'occuper de cette page, aucun des gâteaux sur lesquels j'ai passé des heures n'a été posté. Rien à foutre de mon travail – innocemment ou carrément crachat à la gueule ? Je ne sais pas. Aussi peu de respect, ça fait très mal.

Et le pire dans tout ça, c'est que ma situation est très loin d'être, justement, la pire.

Abus de pouvoir, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Rapports sociaux

Alors voilà : depuis mes 17 ans, j'effectue des jobs saisonniers de 1 à 2 mois l'été. Jusque-là, tout s'était bien passé, étant passée par une agence d'intérim. Tout est clair, net, précis et sans embrouilles.

Mais cette année, désirant suivre mon compagnon en stage, j'ai réalisé des recherches par moi-même et j'ai reçu une réponse favorable pour travailler dans un restaurant X en Dordogne.

J'ai réalisé divers remplacements (au black) au cours de la deuxième moitié du mois de mai puis j'ai été embauchée pour juin-juillet-août. Officiellement, je suis déclarée 25h bien que depuis début juillet, je travaille au moins 40h/semaine. J'ai hâte de voir combien je vais être payée à la fin de ce mois...

En effet, lors de nos discussions, j'ai toujours tenu à ce que ce soit clair pour ma patronne et moi : je parlais d'une rémunération horaire de 9€67 net., et non brut. Finalement, j'ai été rémunérée à hauteur de 7€44 de l'heure, soit un smic horaire net. La nuance est tenue mais elle existe. Ma patronne a soutenu que c'était un malentendu, que je l'avais mal comprise. Bon, admettons. En revanche, je fus surprise lorsqu'elle m'annonça le nombre d'heures que j'avais effectuées au mois de juin : elle en avait décompté une douzaine de moins que moi. Bah oui, parce qu'à chaque fois que je daignais manger au restaurant avant le service, elle m'enlevait 30 min, chose dont elle ne m'avait jamais parlé et ce même si je mange plus en 10 min qu'en 30. Mais de toute façon, je ne pouvais rien y faire, j'avais besoin de ce travail pour pouvoir rester avec mon compagnon. Alors je ne dis rien.

Mais le pire commença en juillet. En effet, un jeune homme qu'elle avait déjà embauché l'année dernière débarqua sans prévenir pour demander s'il y avait besoin de quelqu'un en plus, en service ou en cuisine. Etant son chouchou, elle l'engagea immédiatement. Et c'est à partir de ce moment-là que tout a commencé à dérapier. Elle a commencé à me traiter comme une moins que rien, à me manquer de respect, à m'imputer des erreurs qu'elle a elle-même commises (étant donné qu'elle change d'avis toutes les 2 secondes, c'est assez difficile à suivre... un coup faut mettre la crème anglaise sur le gâteau, un coup faut la mettre dans un ramequin, etc. Et ça change tous les jours et même parfois entre 2 services), à me dire que tout ce que je faisais c'était mal (alors que

je faisais tout ce me disait de faire ma collègue salariée...) et que je n'étais qu'une "gamine peu dégourdie qui n'a jamais travaillé de sa vie"... Oui, certes, j'ai des soucis de santé qui rendent nécessaires mes 2 jours de repos hebdomadaires. Or, du 1er au 14 juillet, je n'ai eu droit qu'à 2 jours de repos, soit 2 demi-journées espacées d'une semaine puis deux demi-journées consécutives, qu'elle m'a octroyées en maugréant que "si vous êtes venue vous reposer, il fallait prendre des vacances !" Ben oui, j'aurais préféré.

Mon collègue de son côté était encensé. Il était merveilleux, tout ce qu'il faisait était extraordinaire... En fait, elle essayait de me pousser à bout pour que je démissionne parce que "s'il lui avait envoyé sa demande plus tôt, elle ne l'aurait jamais embauchée, elle". Je rentrais en pleurant chez moi presque tous les soirs. J'ai même pensé à la planter le soir du 14 juillet et à retourner chez papa-maman. Mais ce fut mon collègue qui se fit virer pour avoir "oser demander du repos en plein mois de juillet". Il était dans son droit, et il lui a prouvé. Elle a refusé d'admettre son erreur et l'a donc renvoyé sous prétexte qu'il l'avait "embrouillée".... et qu'il était toujours en période d'essai.

Sur ce, elle fit venir un petit jeune de 18 ans pour la plonge, qui n'avait jamais travaillé de sa vie... Elle fut tellement irrespectueuse, cassante et méchante avec lui que le pauvre prit la fuite un jour et demi plus tard sans même demander son dû.

Enfin, s'apercevant il y a deux jours que j'avais effectué beaucoup d'heures pour pallier l'absence d'un 2ème saisonnier, elle trouva toutes les excuses du monde pour m'enlever des heures sur un calcul que nous avons pourtant cette fois établi ensemble puis elle me dit de ne revenir qu'en fin de semaine. Ses salariés compenseront, eux qui sont payés au fixe, quel que soit le nombre d'heures qu'ils réalisent.

Et le pire dans tout ça, c'est que ma situation est très loin d'être, justement, la pire. Pour avoir fait connaissance avec d'autres saisonniers dans la restauration, c'est malheureusement la norme. Parfois, les restaurateurs refusent même les repas ou l'eau à leurs saisonniers, qui doivent apporter leurs propres bouteilles... Ils travaillent en continu (de 8h à 2h), avec pour unique pause 1 petite heure dans l'après-midi (et ils ne sont pas plus rémunérés). Et je ne vous parle même pas de l'hygiène dans les cuisines...

C'est donc ça, le "monde du travail" ? Super, ça donne envie. Je crois que je vais retarder au maximum ma sortie de l'université.

J'ai commencé dans une association qui organise des séjours pour des personnes en situation de handicap mental.

Burn-out, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation

« Les jolies colonies de vacances-euh ! Merci, papa, merci maman... »

Ouais c'est vrai que ça a l'air bien vu de l'extérieur, même quand j'étais gamin, c'était amusant sur certains points. Mais maintenant que j'ai vu comment c'était organisé, je ne risque pas d'y placer mon gosse.

J'ai eu l'idée d'aller bosser dans ces structures via le conseil de ma sœur, et c'est vrai que ça m'a aidé pendant un temps. Ça fait bouger un peu dans le pays (j'ai pu visiter des villes et des coins où je n'étais encore jamais allé), on rencontre des gens de notre âge, on arrive à s'éclater avec les collègues et les patrons, parfois, même avec les gosses, s'ils ne sont pas trop jeunes (tout en prenant garde à ce qu'on leur dit, bien entendu).

Je n'ai pas fait animateur, mais cuisinier, dans le personnel de service. On bosse deux fois moins que les monos, on voit moins les enfants et on touche le double de leur paie, c'est tout bénéf !

Ayant fait des études dans la cuisine de collectivité, je pensais ne pas trop être dépaysé de ce que j'avais pu voir, ce qui a été le cas la majeure partie du temps.

J'ai commencé dans une association qui organise des séjours pour des personnes en situation de handicap mental. C'était vraiment pas payé lourd, mais ça a permis de remplir un peu mon cv tout neuf et de rencontrer un public que je ne côtoyais habituellement pas. Et avec toutes les spécificités qu'ont leur régime, c'est formateur pour la cuisine. J'aurais été rappelé l'été suivant, pour une toute dernière fois. Tant mieux d'ailleurs, j'allais pouvoir trouver plus intéressant maintenant que j'avais plus d'expérience.

Une autre colo où j'ai fait le second de cuisine aura sans doute été la pire de ma carrière. Située dans un trou absolument paumé (bon, passe encore), quasiment pas de réseau téléphonique (sauf à côté du cimetière, là où nous nous rendions tous les soirs avec les collègues après le service), un directeur cyclothymique, un chef de cuisine bedonnant et moustachu (genre « père dodu », vous voyez ?) et mythomane de surcroît. Sans oublier l'économiste fou à lier.

La 1^{re} semaine se passe sans trop de mal, on se met en place, on se découvre les uns les autres, on prend les habitudes. Le chef et l'économe avec qui je le plus à faire sont relativement corrects envers moi et je fais de mon mieux. Et soudain c'est le drame.

L'économe se prend pour Dieu le père et me traite comme la dernière des dernières de la moindre des sous-merdes. Surtout quand il remplace le chef pendant son congé, il prend un plaisir sadique et pervers et me harcèle et à m'insulter, comparer mon travail à « un chien qui fout sa merde », ne veut pas que je lui réponde, siffle et fait des gestes sur ce qu'il y a à nettoyer « pour ne pas avoir à parler », d'après lui.

Au début je ne comprends pas, je prends sur moi. Je sais que je ne travaille peut-être pas très bien, mais il pousse un peu le vice. Il prétend que je serais là pour « apprendre » et me considère donc comme son larbin. Euh... non, apprenti. Non, larbin, c'est bien ça.

Il me harcèle même quand le directeur et le chef sont là, puisqu'ils sont tous complices et se couvrent mutuellement. Ce grincheux revendique « le respect » comme valeur morale première. Mais pas pour moi, on dirait. Il prétendra même « c'est pour ton bien que je fais ça ! » c'est tellement évident !

J'ai craqué un jour, après le service. Je suis allé me cacher hors du village (là où on captait le réseau) pour apaiser mon malaise et mon désarroi. 1^{er} burn-out de ma vie (du moins, ça en a l'air). J'ai lancé des appels à l'aide à des amis plus expérimentés que moi au travail. Rien de très probant au final, si ce n'était de tenir jusqu'à la fin du contrat.

Et p*t**n que les journées ont été longues ! Je ne faisais même plus gaffe à ce que grognait Grincheux, au bout d'un moment. Sans doute m'habituais-je à l'entendre marmonner mon nom et à me prendre de haut, avec toute la haine du monde dans les yeux. Un peu comme un chien qui s'apprête à mordre. Mais il n'aura pas dépassé cette ligne fatale, ça m'aurait donné une trop bonne raison d'appeler les flics.

Les jours passèrent et arriva le tant attendu dernier jour de service, ainsi que l'inutile entretien où il faut signer les papiers et où s'entend dire le bilan. D'après Grincheux, je ne m'impliquais pas assez dans la cuisine (et y avait de quoi !), que je ne pouvais rien faire sans lui, qu'il avait eu beaucoup d'apprentis auparavant et qu'il savait comment faire, bla bla bla... j'ai pas gardé un grand souvenir de ce moment, si ce n'est (et j'ai bientôt fini, promis) « ce que je voudrais voir un jour, c'est que tu reviennes me voir pour me dire "écoutez, maintenant je suis économe, et ça, c'est à vous que je le dois" ».

J'ai trouvé ça tellement aberrant que j'en ai ri. Après tout, il voulait juste décharger toute la haine qu'il avait en lui, en appliquant ses « vieilles méthodes d'apprentissage ».

Ce qui n'en reste pas moins inexcusable. Il me sortira à la fin, avant que je ne m'en aille un « t'es pas fait pour la cuisine ! » puis je me suis barré de cet endroit, sans le remercier, contrairement à ce qu'il attendait.

Au final, ça m'a plus dégoûté de la cuisine qu'autre chose et décidé à arrêter. J'ai pourtant un peu continué dans quelques autres colos, mais sans plus de résultat plus probant. Je suis donc passé dans le petit personnel, à faire la plonge et le ménage. Mais ça aussi ça devient usant. Plus aucun intérêt pour bosser en colo, c'est pas toujours bien payé et pour peu qu'on tombe sur un patron qui ne vous ai pas dans ses petits papiers, ce sera la croix et la bannière pour toute la durée du contrat. J'ai été fiché sur liste rouge de certains employeurs dont je tairais le nom (même si ces procédés ne sont pas forcément légaux), mais il faut prendre en compte le contexte et l'ambiance du moment avant de se dire hâtivement qu'une personne n'est pas réembauchable.

À présent, je me dis presque tous les jours que je ne veux plus jamais bosser en cuisine, même si j'ai encore eu à le faire depuis, faute de mieux. J'aurais beau m'entendre dire « mais ça embauche ! », mais non, j'en ai assez de perdre mon temps dans ce milieu de gros cons dégénérés.

J'essaie depuis de me réorienter ou de trouver une nouvelle filière. Et quand je m'agace au boulot, je revois Grincheux avec sa surcharge de haine en train de grincer des dents, ainsi que tous les autres connards qui m'auront gâchés mes jobs. Mais je m'en sortirai, je vau mieux que ça. On vaut tous mieux que ça.

J'étais Assistante d'exploitation dans un restaurant

Abus de pouvoir, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Licenciement, Rapports sociaux

Il y a 6 ans, j'étais Assistante d'exploitation dans un restaurant, et je réalisais les entretiens commerciaux de la partie traiteur du restaurant. J'ai bossé des années pour arriver à ce poste, enchaînant les employeurs, les CDD, les heures. J'aimais ce travail et j'aimais l'environnement dans lequel je travaillais. Mon patron avait l'air satisfait puisqu'il partait régulièrement en vacances en me laissant gérer le restaurant. J'ai donné du temps, énormément, je venais sur mes repos régler les imprévus, je ne comptais pas mes heures et je ne demandais pas de vacances.

Du jour au lendemain, je n'ai plus eu le droit d'ouvrir le courrier, de répondre au téléphone, de signer les chèques, je n'avais plus accès à la comptabilité et je me suis retrouvée régulièrement à faire la plonge. J'ai cherché une explication, et j'ai subit la mise à l'écart progressive de la part de tout le monde.

J'ai commencé à chercher du travail ailleurs. Et j'avais trouvé! Si bien qu'en arrivant un matin, lorsque mon patron m'a demandé ma lettre de démission, j'ai accepté sans rien dire. En sortant, j'ai appelé mon futur employeur pour lui dire que j'étais disponible plus tôt que prévu. Il m'a dit qu'il me rappelait. Il l'a fait, 1h après, pour me dire qu'il avait eu mon ancien patron au téléphone, que j'avais soit disant dévoilé des chiffres et fait sortir des bilans. Je n'ai pas pu me défendre autrement qu'en niant.

J'ai su après pourquoi j'avais été victime de ça. J'avais hébergé un ami de mon patron, ami qu'il avait laissé à la porte de chez lui, ami que je connaissais depuis des années puisque nous venions de la même ville.

Je ne peux plus travailler en restauration aujourd'hui. Après des mois à subir le harcèlement, des années à mettre un mot sur ce que j'avais vécu, je ne peux toujours pas reprendre le dessus et vivre de ma passion. C'était mon truc, c'était de famille. J'ai fait une dépression de plusieurs mois avant de retrouver un emploi. J'ai vécu sans revenu pendant des mois suite à cette démission.

Je me souviens encore de l'heure exacte, 9h05, dans la salle où j'avais signé mon contrat (chose que ce patron n'a pas manqué de souligner) j'ai rédigé cette lettre d'une main tremblante, triste et en colère de ne pas comprendre ce qu'il s'était passé, de ne pas avoir d'explication autre que "Tu m'as déçu"

J'ai travaillé pendant 6 ans dans un hôtel

Burn-out, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression

"La dignité est devenue une denrée rare, et c'est inacceptable.

J'ai 27 ans. Je suis ce qu'on appellerait facilement un loser. J'ai travaillé pendant 6 ans dans un hôtel, parallèlement à mes études au début, études dont j'ai décroché car étudier le jour et travailler la nuit était éreintant, et mon domaine d'étude une voie de garage.

L'hôtel est vite devenu un job à temps plein (enfin, un 30 heures par semaines). Ma patronne n'était pas monstrueuse : c'était un job pourri, sans perspective d'évolution et au smic (on n'est pas payé bien plus quand on travaille de nuit en hôtellerie), mais au moins elle nous prenait pour des billes ET nous caressait dans le sens du poil.

J'avais envie d'autre chose. J'ai voulu quitter mon job, faire une rupture conventionnelle et trouver une formation qualifiante pour changer de vie. Or, lorsque j'ai exposé la situation à ma patronne, celle-ci m'a expliqué qu'elle était en train de vendre l'hôtel, et que j'étais un bon élément, mais qu'en gros, je devais voir ça avec les nouveaux patrons car elle ne pouvait rien faire pour moi.

J'étais vendu avec les meubles.

J'ai compris plus tard que c'était une vengeance pour toutes les fois où je lui avais signalé les lacunes de l'établissement. Elle avait accordé des ruptures conventionnelles à d'autres, mais pas à moi. En lieu et place d'une chance de changer de vie, j'ai eu une prime de 100 euros à son départ. 100 euros. Elle s'était fait 2 millions d'euros en revendant son fond de commerce.

J'ai insisté un peu, au début, pour faire ma demande de rupture. Et, tout gentiment, je me suis fait suggérer de démissionner, dans le sens du poil (comme si je pouvais financièrement me le permettre, renoncer à mes droits et me retrouver à la rue...).

J'étais naïf, et je n'avais pas le choix, de toute manière : je devais voir ça avec les nouveaux patrons, qui furent d'accord pour monter une magouille au licenciement pour faute, au début. Je leur ai expliqué mon projet, me réorienter professionnellement, ma préférence pour une rupture conventionnelle etc etc. Ils se sont montrés compréhensifs : ils n'avaient pas encore conclu l'achat de l'hôtel, de toute manière.

Ils m'ont demandé de rester en poste le temps qu'ils se fassent à la gestion de l'établissement, et moi, loyal (et je n'avais pas le choix de toute manière), j'ai accepté.

Puis ils ont pris place. Ça ne se passait pas trop mal au début. Ils habitaient dans l'hôtel, et moi travaillant de nuit, je me retrouvais souvent en tête-à-tête avec eux. Mais à force de demander des nouvelles quant à ma situation, l'ambiance est vite devenue puante.

On m'a vite attribué, sans témoins (et oui, réception d'hôtel, la nuit), un « manque de motivation ». Ce à quoi j'avais répondu que c'était logique, puisque je désirais partir, mais que je continuais aussi à faire mon travail, à accueillir les clients avec le sourire... j'étais réglo, en somme. J'étais simplement en attente, et dans l'espoir de faire quelque chose d'un peu plus ambitieux de ma vie que de travailler la nuit pour un SMIC sans perspective d'évolution. En faisant toujours le même travail abrutissant.

Mais l'ambiance s'est vite dégradée, pendant les mois qui suivirent. On me mettait des coups de pression, on m'attribuait les erreurs des autres employés et de la femme du patron, qui lui-même n'approchait pas à moins d'un mètre de moi (et ouais, en tant qu'homo, c'est vrai que ma première envie aurait été de violer mon boss... bande de cons...) et refusait que je lui adresse un quelconque message écrit (l'écrit, ça laisse des traces). Les erreurs s'accumulant, je passais parfois des nuits entières à tout rattraper, sans pouvoir dire quoi que ce soit à la femme du boss qui n'acceptait pas d'être interpellée sur une erreur. Mais cela me faisait délaisser mes autres tâches. Et un cercle vicieux s'était installé, j'allais lentement vers le burn-out, me faisant de plus en plus souvent engueuler à la fin de mes services de 10 heures d'affilée sans manger, le matin. D'ailleurs, une autre de mes collègues m'avait avoué, en me demandant comment ça se passait pour moi, qu'elle, qui était de service le matin, ne pouvait parfois pas manger avant 17h.

Bien sûr, mon « manque de motivation » m'a valu des tête-à-tête réguliers et humiliants avec mes nouveaux bourreaux : Dont un, particulièrement marquant, où, l'on m'a ordonné de me « tenir à carreaux » car ma « réputation me précédait ». Apparemment, je terrifiais le reste du personnel. Moi, qui bossais la nuit, qui finissais le boulot de tout le monde. Et qui signalais des problèmes dont la direction avait la responsabilité. Mais c'est cette réplique qui a tout fait basculer dans ma tête : Je devais me tenir à carreau, car c'était « l'hôtel qui payait mon loyer et ma nourriture. »

Ils me voyaient comme leur chien, en fait. Je sacrifiais ma vie sociale et affective en vivant la nuit, pour un salaire minable, et voilà comment j'étais perçu. Comme un clébard qu'on menace du bâton pour le soumettre. Apparemment, je n'avais pas travaillé assez longtemps pour eux pour avoir des droits, dont celui d'évoluer.

Bref, après ça, j'ai tenu comme je pouvais, malgré l'ambiance oppressante, les crises de larme avant d'aller au boulot, les pensées morbides, les réflexions déplacées, les agressions verbales sans témoins, les encouragements à la démission, les ordres contradictoires... on m'a même empêché de me former sur un essentiel et tout nouveau logiciel de gestion hôtelière avant de me le reprocher (enfin, de m'engueuler vertement devant une collègue qui prenait son service après moi) ! En effet, une session de

formation avait lieu pendant mon temps de repos entre deux nuits, 6 heures après que j'ai débauché (je rappelle que le temps de repos légal était de 11h entre deux « journées » de travail). Ayant expliqué que je serais probablement en train de dormir à ce moment-là, on m'avait annoncé que je passerais à la seconde session de formation, à laquelle je n'ai jamais été convoqué (ou qui n'a simplement pas dû exister).

Un contact avec mon ancienne patronne pour obtenir des copies de fiches de paie s'est vite, à nouveau, transformé en suggestion de démissionner (= perte de droits, qui n'allait pas du tout dans l'esprit de profiter de mes années de travail pour accéder à une reconversion professionnelle). Parce que ces gens ne comprennent pas. Et comment pourraient-ils comprendre ? Ils n'ont jamais manqué de rien. Ils ne se sont jamais retrouvés dans l'urgence, sans savoir comment manger demain. Eux peuvent se permettre de démissionner, de changer d'activité. Ils auront toujours de l'argent, ou la confiance des banques.

Au bout de 5 mois de ce traitement, j'ai simplement craqué. Je me suis mis en arrêt maladie, reconduit pendant plus d'un an pour me protéger de ces gens qui ne voulaient pas m'accorder de partir dignement, encadré par des gens compétents mais sans moyens (harcèlement sans témoin, impossible à prouver pour aller aux prud'hommes, médecin traitant incompréhensif, équipe psychologique légalement impuissante...). Mon seul espoir était d'être reconnu inapte à mon poste par la médecine du travail pour échapper à tout ça sans finir à la rue. Mais ça ne s'est pas arrêté là.

Quelques temps après le début de mon arrêt, j'ai reçu un appel dédaigneux de la femme de mon boss, qui m'a annoncé que « Si j'avais besoin de vacances, je n'avais qu'à en prendre », appel pendant lequel elle a elle-même reconnu qu'elle me contactait en secret. Elle m'avait même « gracieusement » proposé de revoir ma demande de rupture conventionnelle, à condition que je revienne travailler, évidemment. Comme si j'allais mordre à l'hameçon après des mois de maltraitance et d'humiliation...

Suite à ça, j'ai commencé un traitement antidépressif, anxiolytique et somnifère. J'avais 25 ans et je me gavais de cachetons pour ne pas me pendre. Ils m'ont envoyé des contrôles pendant mon arrêt, durant lequel je n'avais pas le droit de sortir de chez moi, à des heures où il m'était impossible d'être éveillé (somnifères + anxiolytiques + rythme nocturne...) pour accueillir un contrôle médical hors du cadre de la sécurité sociale. Ils ont tout fait pour que je me sente illégitime.

Ils ont tardé le plus possible à transmettre des papiers vitaux à la sécurité sociale, m'obligeant à vivre plus de 3 mois sans revenus, enfermé chez moi tout un été. J'ai dû me mettre en colocation car je ne pouvais plus payer mon loyer.

Ils sont allés jusqu'à contacter mon médecin traitant pour me diffamer et obtenir les détails de mon dossier médical. Parce que vous comprenez, ils ne sont « pas là pour empêcher les gens de travailler »...

Un an et demi de pure galère, de bâtons dans les roues d'anxio-dépression, de tendances morbides, à ruminer dans son impuissance, à intégrer l'idée que, oui, peut-être qu'on est qu'un feignant, un parasite de la société qui ne veut pas travailler. Puisque personne ne pouvait m'aider, alors n'étais-je pas moi-même le problème ?

Le pire, c'est qu'en en parlant, ces histoires, surtout dans l'hôtellerie et la restauration, sont des banalités. Et c'est abject. Travailler revient-il à choisir entre prostituer son intégrité ou devenir un monstre ordinaire, comme ces gens pour qui les droits du travail « ne sont que du papier » ?

Enfin, en juillet 2014, suite à une procédure d'une longueur impossible, j'ai été reconnu inapte à mon poste sur des critères psychologiques. J'ai dû passer par ça, par un an et demi d'arrêt, de galère, de dégradation mentale, de solitude et de procédures pour enfin essayer d'avoir un avenir.

Puis je me suis heurté à l'indécente machine à détruire les gens qu'est Pôle Emploi.

Une conseillère qui soupire quand je lui exposais mon projet à notre premier rendez-vous, et qui m'a d'ailleurs radié quand, peu de temps après la mort subite d'une de mes colocataires dont on avait trouvé le corps dans sa chambre, j'avais répondu lors d'un appel que, non, je n'étais pas en état de rechercher un emploi actuellement. Les qualificatifs ne manquent pas dans mon esprit pour décrire cette personne, son agressivité obscène et son incompétence...

Enfin, j'ai pu changer de « conseiller » et intégrer un programme personnalisé de reconversion avec une psychologue du travail. Mais l'absence de moyens et de personnel a encore rendu la situation poussive. J'ai perdu ma première année de chômage comme ça, et désormais, je suis dans une formation, dans un centre pour adultes, sachant que j'arriverais en fin de droit avant la fin du cursus et que je ne remplis pas les critères de reconduction des allocations.

Et quelle formation... programme pédagogique inadapté, aucun support de cours, cours magistraux éloignées des réalités du travail, technologies obsolètes (j'étudie l'informatique, un domaine où se tenir à la page est vital), plaintes et suggestions ignorées, dépression générale de la promotion, hiérarchie tyrannique abusant de son autorité et de la déflexion, bien trop occupée à s'occuper de sa promotion et de ses accointances dans le monde politique... tout en empochant les financements européens et régionaux. J'ai dû refuser un poste dans une bonne entreprise, tant ma formation est médiocre.

Je vis désormais dans la confusion et l'inquiétude. Je reprends les antidépresseurs que j'étais si fier d'avoir arrêté.

Et je n'ai aucun espoir. Trop pauvre pour vivre décemment, trop riche pour être aidé. Tout ça dans cet abominable climat de culpabilisation des chômeurs et des pauvres, de division sociale et médiatique soigneusement orchestrée par nos dirigeants. La France

n'est pas un beau pays. La France est la ruine hypocrite d'une utopie sociale bafouée, comme nous tous le sommes."

J'ai malheureusement eu un accident sur ma toute dernière livraison ; la première chose que m'a dit mon manager a été : "est-ce que les pizzas sont encore mangeables ?"

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Humiliation, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

C'était l'été dernier. J'ai travaillé à X' Pizza de la mi-juillet à début septembre, faute d'avoir pu trouver un autre job d'été et ayant fortement besoin de sous.

On m'avait fait miroiter une super ambiance de travail (je cite la chef à l'entretien d'embauche : "mais tu vas KIFFER venir bosser avec nous chaque jour Mathias !"), un salaire respectable, une expérience valorisante humainement parlant, une considération et une sécurité s'il arrive quoi que ce soit ("la première chose qu'on va te dire s'il t'arrive un accident, c'est 'est-ce que ça va', on s'occupera bien de toi)...je vais vous raconter comment ça s'est réellement passé.

Le premier jour, évidemment, je découvre, je suis plutôt bien accueilli, et je passe la soirée à livrer les pizzas sans trop de mal avec les adresses des gens car je connais bien les quartiers situés dans la zone de livraison. J'avais peu d'expérience avec un scooter mais je me débrouille comme je peux, étant surtout attentif aux autres véhicules sur la route car à Marseille le danger vient souvent des autres sur la chaussée, et tu es d'autant plus vulnérable quand tu es en deux-roues.

Le deuxième jour se passe aussi bien que le premier. Au troisième, j'ai malheureusement eu un accident sur ma toute dernière livraison de la journée (je suis rentré dans une voiture arrêtée tous feux éteints sur la chaussée, heureusement j'avais pu freiner assez pour que le choc ne soit pas trop rude). Mon pied a tourné sur le coup et l'examen hospitalier révélera par la suite que c'était une entorse, et j'ai été arrêté dix jours. J'ai donc appelé le restaurant pour dire ce qu'il m'était arrivé, la première chose que m'a dit mon manager a été : "est-ce que les pizzas sont encore mangeables ?" et ensuite : "est-ce qu'il est arrivé quelque chose au scooter ?" autant dire que - pardonnez-moi l'expression - je suis resté sur le cul ! Je suis rentré le pied en feu au restaurant, repris mes affaires, sauté à cloche-pied jusqu'à la sortie parce que, vous comprenez, les autres avaient bien trop de boulot pour s'occuper de moi, et évidemment c'est avec mon propre

téléphone que j'ai dû appeler les pompiers (j'en profite pour préciser que durant tout le temps où j'ai bossé là-bas, j'ai toujours dû utiliser mon propre téléphone pour appeler les clients si j'étais perdu ou qu'ils ne répondaient pas à la sonnette, et on ne m'a jamais rien remboursé là-dessus mais passons).

Dix jours plus tard, je reprends le boulot. Je ne fais plus seulement les livraisons cette fois, j'aide aussi à préparer les pizzas selon le jour ou bien l'heure. Avec ma manager toujours à me mettre la pression pour aller plus vite, sauf que si je mets les ingrédients trop vite, ça rime avec trop mal pour moi. Il y a vite et vite...et donc des remontrances continuellement.

Puis au bout de quelques jours, deuxième accident. Pas grand-chose cette fois, juste le fait que le frein n'a marché qu'à moitié au démarrage et je suis rentré dans une voiture arrêtée, pas vite heureusement, mais assez pour casser légèrement le guidon. Je me suis fait pourrir devant tout le monde par le responsable de la chaîne sur Marseille, dans le restaurant d'abord, puis dans la rue devant tout le monde. Il m'a dit que c'était moi qui savais pas conduire et que les scooters étaient contrôlés régulièrement (il n'empêche, plusieurs collègues m'apprendront plus tard qu'ils ne prenaient jamais certains numéros de scooter, dont le mien, parce qu'ils savaient que les freins étaient foireux), il m'a fait appuyer sur chaque frein de chaque scooter garé devant le magasin pour bien me prouver qu'ils marchaient bien (comme si ça prouvait quoi que ce soit), et pour finir il m'a bien fait comprendre que si ça se reproduisait je paierais les réparations de ma poche et serais viré sur-le-champ.

Je me suis rendu compte dans les jours qui ont suivi qu'il y avait deux sortes d'employés : ceux qui faisaient le dos rond et se pliaient au maximum aux exigences des supérieurs sans rien dire parce qu'ils n'avaient que ça pour vivre, et ceux qui se la jouaient petits chefs quand les managers avaient le dos tourné et ne se privaient pas pour en faire voir de toutes les couleurs aux autres, dont moi bien évidemment. Par exemple, un soir on me forme à la prise de commande par téléphone avec l'ordinateur. J'aurais eu beau avoir fait MATH SUP, je pense pas que j'étais capable de tout retenir d'un seul coup, ni que quiconque l'aurait pu d'ailleurs tellement il y avait de choix de menus, de produits etc différents. Le jour suivant, ça n'a pas loupé, j'ai fait une fausse manip parce que c'était le rush et j'avais pas le temps pour demander si ce que je faisais était bon ou pas, j'ai annulé une commande, puis changé le destinataire d'une autre, fait perdre du temps à tout le monde, et je me suis fait pourrir par mon manager, mon chef et un employé qui se la jouait aussi.

Le pire je crois a été le jour où on m'a carrément demandé d'aller au carrefour devant le restau avec une grande pancarte de la promo du jour en gueulant littéralement pour attirer les clients. J'étais habillé comme un clown, et je devais faire le clown. J'ai rarement eu aussi honte de ma vie. J'ai été incapable de sortir un seul mot, je me contentais de me cacher de honte derrière ma pancarte, en bougeant selon que tel feu ou

tel autre passait au rouge. Au bout de dix minutes ma chef a mis fin à mon supplice et s'en est suivie la conversation suivante :

"Mathias, viens pas ici.

- Oui ?

- Dis-moi, tu fais des manifs des fois toi non ? (elle avait clairement eu cette idée toute faite d'après mon look)

- Euh...oui ça m'arrive oui...

- Bon. Quand tu es dans une manif, tu restes pas statique derrière une pancarte on est d'accord ? Tu chantes, tu cries, tu es dynamique ?

- Oui, mais je ne vois pas le rapport avec...[elle coupe]

- Eh ben là c'est pareil, c'est ça que je te demande."

J'ai inventé une excuse bidon mais crédible pour expliquer que ce jour-là j'étais incapable de faire une chose pareille, et j'ai eu la chance qu'on ne me redemande jamais de le faire jusqu'à ma démission (c'était un CDI avec période d'essai de 60 jours, comme ça ils sont tranquilles).

Et je vous parle pas de tous ces soirs où je devais finir à 21h30 et où j'ai dû rester jusqu'à plus de minuit parce que c'était soi-disant le rush et qu'ils n'avaient pas prévu assez d'employés pour assurer la deuxième partie de soirée, le fait que je n'ai jamais eu droit à une pause, le fait que j'ai clairement été traité comme une machine à faire des pizzas (l'humain on fait l'impasse dessus c'est plus pratique), le fait que les heures supp aient été payées au SMIC même après 22h...j'ai tenu jusqu'à la reprise de mes cours à la fac parce que j'avais vraiment besoin d'argent, mais il n'y a pas un seul jour où j'ai pris plaisir à aller au boulot. Il m'est arrivé plusieurs fois, en pleine livraison, de vouloir subitement foncer à pleine puissance dans un mur pour en finir avec ce boulot, un nombre incalculable de fois où je me suis laissé parler comme à un esclave, tétanisé par la peur et avec aucun brin de courage pour répondre quoi que ce soit...

Je vous passe en plus le fait que j'ai eu mon chèque plus d'un mois après ma démission, que le restaurant où j'étais était une société à part entière comme tous les restaurants de la firme (pour avoir moins de charges, comme s'ils se faisaient pas déjà un fric monstrueux dans le monde), que leurs cartons de pizzas contiennent des cancérigènes avérés, et pour finir que si vous aimez vraiment la pizza, les leurs sont dégueulasses (je le sais puisque j'en ai préparé assez pour savoir d'où viennent les ingrédients, comment est faite la pâte etc).

Vous trouverez sûrement des contre-exemples à mon expérience, mais de ce que j'en ai vu, peu d'employés y sont restés longtemps, les seuls qui l'ont fait c'est soit parce qu'ils aimaient vraiment ça mais à la base il y a un endoctrinement psychologique dont ils sont inconscients, soit parce qu'ils n'avaient rien trouvé d'autre pour vivre.

Vous laissez juger de ce qu'il y a à prendre et à laisser dans tout cela, je comprends que c'est un peu long mais j'ai voulu donner un maximum de détails pour bien faire comprendre la situation dans laquelle j'étais, et je vous garantis que tout ce qui est écrit est vrai. En tout cas si vous avez eu le courage de me lire jusqu'ici, je vous en remercie

Saisonnier

Je ne supportais plus d'aller travailler les larmes aux yeux

Conditions insupportables, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Santé

Je suis un étudiant de master de 28 ans et je souhaite partager une petite histoire comme d'autres, c'est rare d'en avoir l'occasion alors autant s'en saisir. Aujourd'hui en parallèle de mes études je suis pion en lycée pro et j'ai à charge de gérer un internat composé d'une trentaine d'élèves. Avant d'être étudiant salarié, j'ai effectué plusieurs petits boulots d'été consistant majoritairement en de la manutention. Préparer des commandes pour un supermarché, vendre des assurances frauduleuses à des petits vieux trop sympathiques pour être méfiants ou encore nettoyer des sols et des tables recouvertes de nourritures prémâchées comme tout bon fastfood sait nous les vendre. Bref, des situations banales lorsque de jeunes gens souhaitent amasser un peu d'argent pendant leur « pause pédagogique », il n'est jamais trop tard pour se familiariser avec le monde du « travail » pas vrai ?

Aux conditions de travail déplorables venaient s'ajouter l'assurance d'un revenu honteux, d'échanges inexistantes sous peine de sanction – Car après tout ne sommes-nous pas là pour travailler ? – d'une « hiérarchie » aussi misérable que mes collègues et moi-même. Et pourquoi leur jeter la pierre ? On se rattache aux semblants de succès qu'on trouve et que l'on nous a appris à mettre en avant. Se vendre commence toujours par mettre les autres en vente... Encore une fois, ce sont là des faits banals que jamais l'histoire ne retiendra, ou tout du moins l'Histoire.

Mais mon souvenir le plus vivace – et sans doute le plus douloureux – restera celui du mois d'août 2007. Alors que les semaines précédentes s'étaient vues vides de toutes propositions d'embauche, un proche d'un membre de ma famille m'avait obtenu un poste dans une grande entreprise, une chance comme il s'en présente rarement pour un jeune homme en vacances d'ajouter quelques piécettes à sa bourse.

Je commençais donc mon activité le matin à 7h00 pour la finir le soir à 19h00 avec une pause déjeuner d'une heure entre 13 et 14h00. Au programme des activités, nettoyage de tapis à charbon en tenue de protection et masque à gaz, le tout dans l'obscurité la plus totale et les particules de charbon. Vinrent ensuite les nombreuses journées passées à pelleter des pierres acheminées depuis une carrière par tapis. Enfin les deux dernières semaines consistaient à enfourner des farines animales dans un four.

Bien sûr, ces conditions de travail étaient difficiles et, vous vous en doutez, très mal

rémunérées. Pourtant, ce que je retiens ce ne sont ni la difficulté des activités demandées, ni les conditions de sécurité douteuses auxquelles nous étions confrontés, mais l'effet qu'avait ce travail sur mes collègues. Certains, embauchés depuis plus de 30 ans ne pouvaient plus s'imaginer ailleurs, à faire autre chose, envisager des projets ou tout simplement arracher leur activité de leur pensée. Leur unique préoccupation à l'heure de la débauche consistait à décider ensemble de la nature et la quantité d'alcool qu'ils seraient à même d'ingurgiter. Pour être honnête j'ai rompu mon contrat, je ne supportais plus d'aller travailler les larmes aux yeux.

A y regarder de plus près, ces hommes et ces femmes incarnaient le parfait salarié que souhaitent voir se multiplier nos dirigeants. Cet assouplissement du code du travail que prône nos oligarques ne se traduirait que par un durcissement des conditions d'embauche et de travail, multipliant de facto encore davantage le nombre de ces femmes et ces hommes brisés qu'y se sont vu forcer de courber l'échine. Je doute que quiconque veuille de cela.

J'ai répété plus haut que ces situations étaient banales, mais le sont elles vraiment, ou voudrait-on nous les montrer comme tel ? Après tout quelque chose de banal ne mérite sans doute pas que l'on s'y attarde... Merci d'avoir permis à de nombreuses voix de pouvoir s'exprimer et de prouver qu'au delà de la crainte et la contrainte, il existe toujours des moyens de se lever.

Courage, ne lâchons rien et continuons.

"Et puis... c'est toujours bon de voir une femme à quat' pattes."

Discriminations, Sexisme

Étant encore étudiante, je n'ai pas encore eu l'occasion d'avoir un "vrai" emploi. J'ai cependant occupé des "jobs d'été" ou "boulots d'étudiants" qui permettent de financer une partie de l'année universitaire qui se prépare.

L'été dernier j'ai travaillé un mois et demi chez un charcutier-traiteur en tant que vendeuse.

C'est comme vous pouvez l'imaginer un milieu dans lequel les blagues graveleuses sont faciles : "Il t'en faut combien des saucisses?", et j'avais régulièrement le droit (comme certaines collègues) à des remarques qui, à la longue, devenaient très lourdes, comme "Alors, tu n'as pas mis ton p'tit short aujourd'hui?", "Oh... tu as peur d'attraper froid aujourd'hui?". La vente étant assurée par des femmes et un étudiant, la cuisine étant le domaine des hommes et d'une femme seulement, séparation nette de deux mondes.

Ce dont je voudrais vous faire part est un des propos les plus sexistes que j'ai pu entendre dans ma vie. Voici la scène :

Alors que je suis en boutique en plein nettoyage des frigos, un homme que je n'avais jamais vu vient voir si nous avons besoin de commander à son entreprise plus de saucisses. Comme ma tâche gêne le passage de mes collègues et l'arrivée de cet homme dans le petit couloir derrière le comptoir, je lui demande s'il veut passer. Il me répond en souriant que non, tout va bien, je peux continuer. Il est gentil celui-là, me dis-je bien naïvement avant de disparaître derrière le comptoir, les genoux dans l'eau savonneuse qui s'évacue des frigos bas et étroits dans lesquels je dois faire l'effort de m'engouffrer jusqu'au ventre pour atteindre le fond avec ma raclette. Je ne me rends pas compte du spectacle que j'offre à l'inconnu resté debout derrière moi et qui ajoute à l'intention de mon derrière relevé : "Et puis... c'est toujours bon de voir une femme à quat' pattes."

Mes oreilles ont sifflé, l'homme a disparu et après avoir trouvé dans le soutien d'une collègue choquée par ce que je lui avais rapporté le courage d'aller en parler au patron, je me suis dégonflée. J'ai 20 ans, peu d'expérience professionnelle et mes employeurs m'intimidaient. Je n'ai pas osé trop insister quand le patron a joué l'étonné qui ne comprend pas et quand sa femme est entrée dans la cuisine j'ai baissé la tête, me suis excusée rapidement et me suis enfuie avec la honte de n'avoir pas tenu tête.

Pardonnez la longueur du message pour une simple phrase mais je tenais à

détailler un peu le contexte. Je ne sais si vous pourrez en faire quelque chose. En tout cas, aujourd'hui encore, je regrette de ne pas avoir protesté plus fort. Je n'ai entendu cette phrase que parce que je suis une jeune femme, une étudiante saisonnière qui ne reviendra pas dans cette boutique et c'est aussi pour cette raison sans doute que je n'ai trouvé de soutien que parmi mes collègues vendeuses qui, elles, y travaillent à l'année.

Il est formellement interdit d'aller chercher de l'eau

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress, Surveillance

Beaucoup d'entre nous le savent, il est souvent difficile de concilier études et travail, et nous sommes souvent réduits à accepter des boulots que nous n'aurions jamais dû, simplement pour pouvoir mettre un peu de côté ou partir en vacances cette année.

J'ai travaillé deux étés d'affilée dans une entreprise agroalimentaire, pour récolter des melons dans les champs. Rien qu'en deux étés, j'ai pu voir la situation au sein de l'entreprise se dégrader. Pourquoi ? Sur 5 équipes, la première année, il n'y avait déjà que 2 équipes de français, l'entreprise préférant les travailleurs étrangers que l'état décide de moins taxer. L'année d'après, aucune équipe purement française, mais uniquement des mélanges. Cela ne crée pas pour autant une mauvaise ambiance au travail mais des étudiants comme moi doivent se voir refuser un poste aussi peu "qualifié" que ça simplement parce que l'entreprise à tout intérêt à aller voir ailleurs par souci économique.

Payé évidemment au smic, nous ne connaissons nos horaires d'embauches que la veille pour le lendemain, et jamais nos horaires de débauche, si ce n'est qu'une heure avant la fin de la journée, ce qui est déjà un inconvénient majeur, ne pouvant rien planifier dans la semaine et le samedi.

Nous travaillons dans des conditions misérables, souvent par plus de 30° en extérieur, avec pour seule arme une bouteille d'eau et une casquette. L'entreprise est sensée devoir nous fournir de l'eau lorsque l'on vient à en manquer, mais la réalité est tout autre. Un seul bidon est disponible sur le tracteur, l'eau est chaude et bien souvent vide avant midi, et il est formellement interdit d'aller chercher de l'eau dans sa voiture en dehors des temps de pause. Nous sommes tous sensé disposer d'une heure de pause tous les midi, et on apprend bien trop souvent 30 minutes avant que la pause sera raccourcie à 30 minutes par soucis de rentabilité. Au diable la convention collective ou même la loi, les journées de plus de 10h sont courantes quand la demande est présente.

Des travailleurs font régulièrement des insolation, vomissent et sont obligé de prendre une pause car le travail est trop physiquement épuisant et répétitif. Bien sûr, si cela arrive trop souvent, on les vire, car ici on "a pas le temps pour les fainéants".

Il arrive aussi parfois qu'on se fasse contrôler par le responsable de secteur, et si un travailleur a eu le malheur de mal faire son travail, c'est toute l'équipe qui se doit de refaire intégralement le champ, cadeau. Les travailleurs sont traités par les employeurs

comme des machines, du bétail, des insultes fusent régulièrement parce qu'une équipe travaille mieux que la vôtre, ou que le travail doit être effectué encore et toujours plus vite, et mieux.

Environ 50% des nouveaux employés démissionnent sous les 3 jours car il est pour eux intenable de travailler dans ses conditions. Pas de problème pour l'entreprise, il y a toujours quelques autres étudiants qui ont besoin d'argent dans la région. Je n'ai même pas parlé du matériel utilisé (tracteurs, remorques, sceaux etc), aucunement aux normes. Les accidents de travail sont courants, j'en ai moi-même eu 2 l'été dernier (remorque non aux normes, j'ai eu le droit a des "cageots" mal fixés, 50kg pièce à vide, qui me sont tombés dessus. Et aussi à une ridelle de remorque qui se déplie dans le mauvais sens pendant que je bennais des sceaux, plus de 100kg de métal sont venus dire bonjour à mon épaule, et j'ai maintenant une jolie cicatrice). Évidemment, dans ce cas, l'entreprise accourt en sauveur pour s'assurer que vous ne porterez pas plainte contre eux afin que leur matériel ou que les conditions de travail ne soient pas vérifiées.

Je pense avoir à peu près fait le tour des conditions de travail, si ce n'est qu'il nous arrive parfois également de travailler pendant des heures sous la pluie sans pause, ou de faire plus de 50km par jour en voiture, non indemnisé évidemment.

Soit, ce n'est qu'un travail saisonnier, non un CDD ou un CDI, mais je trouve dégueulasse que des étudiants comme moi doivent se ruiner la santé pendant parfois plus de 10h par jour dans des conditions ridicules tout ça pour toucher un peu d'argent. Car oui, je pense qu' #onvautmieuxqueca.

J'étais bien traité comme de la merde

Aliénation, Situations/injonctions paradoxales

C'était un boulot saisonnier de caissière, pour payer mes études. Et clairement j'étais bien traité comme de la merde.

Un des exemples le plus frappant:

J'étais à ma caisse, et je n'avais plus de sacs plastiques à distribuer. La cliente devant moi m'en a demandé un. La queue derrière elle était gigantesque (période de pointe) et si jamais je la laissais y aller elle allait prendre au moins 15 minutes à remonter la queue pour aller chercher le sac accroché à un poteau derrière, ou bien j'y allais de mon côté et en 20 secondes c'était réglé. Je me suis donc levée (déjà les clients mécontents de l'attente commençaient à gueuler) et j'ai (ATTENTION C'EST LA QU'INTERVIENT LE DRAME) j'ai quitté ma caisse. OUHLLLLAA un responsable a bondi derrière moi et a commencé à m'engueuler copieusement parce que j'avais quitté ma caisse. Et oui. Je n'ai pas pu me justifier, et c'était devant une 50aine de personne.

Un de mes pires boulots. J'ai beaucoup pleuré pendant les pauses. Et j'avais besoin d'argent donc...

"Moi, à la fin de la saison, j'aurais baisé toutes les saisonnières"

Burn-out, Conditions insupportables, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail, Santé, Sexisme, Situations/injonctions paradoxales

J'ai eu pas mal d'histoires de merde au boulot, mais je vais vous raconter la pire, celle qui cumule harcèlement moral, sexuel, travailler pour 3, irrespect de la direction des collègues et des clients et aveuglement de la direction. Super trailer je l'admets!

Alors voilà j'étais rendu à ma 3 eme saison, mais la première dans cet établissement. A côté des cours depuis la première je bossais comme vendeuse dans le marché de ma ville pour avoir de l'argent de poche mais aussi par la suite pour me payer des études. Concrètement je ne débutais pas dans le monde du travail, j'avais déjà une assez bonne connaissance du droit du travail, ma mère étant représentante du personnel dans son taf et moi-même militant à l'époque au MJS.

J'habitais dans une région très touristique, là-bas les saisons c'est majoritairement dans le tourisme, beaucoup en hôtellerie, et moi je m'étais "spécialisée" par la force des choses dans l'hôtellerie de plein air, snack, bar, serveuse. C'était un établissement 5 étoiles, je crois environ 450 emplacements de campings de toutes sortes donc pas loin des 1000/1200 personnes. En dehors même du fait que pour les saisonniers, c'est la croix et la bannière pour trouver un taf avec logement (même une place de camping à côté des poubelles sous toile de tente m'aurait suffi) alors que tous les établissements veulent les meilleures personnes pour bosser selon eux (vous voyez déjà la contradiction?) et que de toute manière ça sera le smic pour tout le monde même ceux ayant une formation pour (pas mon cas, mais j'en ai vu être payé comme moi et avoir fait 3 ans de formations de bar par exemple) mon boulot s'est retrouvé être la pire galère que j'ai pu connaître.

Je vais faire vite, mon mail est déjà hyper long, mais en gros je bossais 45 heures/semaine au lieu des 39 annoncées, heureusement j'étais payée à la hauteur de mes heures, mais j'étais en coupure, n'habitant du coup pas sur le camping mais dans une location à côté pas trop de temps pour se reposer, récupérer. Je bossais donc avec l'équipe du matin et l'équipe du soir, qui ne s'entendaient pas entre elles, j'étais donc celle qui faisait passer les messages. Très vite l'équipe du soir (pour moi 18.00-00.00 normalement qui finissait à 18.00-02.00 avec une reprise à 12.00 le lendemain) a commencé à me donner les tâches chiantes du métier : la cave, bref soulever des caisses de boissons à mains nues pleines et seules et faire l'aller retour (au moins 15) pour que la cave soit pleine avant le rush du soir, puis durant le service, en plus de s'occuper des clients. Je fais 1 mètre 64 sûrement une soixantaine de kilos et j'ai perdu presque 6

kilos en 1 mois et demi, donc pas maigre mais pas normale pour moi. j'ai commencé à avoir les genoux qui tremblaient les bras qui lâchaient au bout de 25 jours. J'ai eu des remarques sur mon physique dès le premier par le responsable du bar, au début "juste" des "avec ton petit minois tu vas te faire plein de pourboire" puis "met donc un short court, les clients reviendront plus" (NB: J'EN AI RIEN A BATTRE QU'ILS VIENNENT PLUS TON PROFIT N'EST PAS LE MIEN CONNARD, et mon cul m'appartient merci.), puis "Si tu étais plus sympa avec moi, genre si tu me laissais te regarder, peut être que tu ferais moins la cave" à carrément " moi à la fin de la saison j'aurais baisé toutes les saisonnières de ce camping, toi inclue ma belle" (sans surprise : ça n'a pas été le cas ni pour moi, ni pour d'autres)

Au bout d'un mois et demi, lors d'un jour de repos, je me tourne pour attraper un truc par terre alors que j'étais allongée, et là grosse douleur dans la poitrine, je me rend à l'hôpital direct car je paniquais un peu, verdict : névralgie intercostales sur 4 côtes et manque de fer (les muscles lâchent et vue les horaires je mangeais pas hyper bien), refus de l'interne pour un arrêt de travail car "je vois pas ce qui vous empêche de bosser avec ça, sous codéine", euh moi oui en fait. Je vais voir mon médecin traitant directement, il me dit que je ne peux absolument pas travailler dans cet état, et que même sans ça, il pourrait me mettre en arrêt pour dépression au travail. Je demande un simple arrêt de 4 jours, le 15 août arrive, j'ai besoin de thune, je dois bosser!

Je reviens 4 jours plus tard avec toujours de la codéine dans le système, et j'apprends que 2 autres personnes sont en arrêts maladie " à cause de moi" car j'étais partie et ils se sont tapés mes heures. Je dois donc prendre les leurs, ENTIÈREMENT. Mon planning change, j'ai de prévu 64 heures de taf en 5 jours. Je n'en ferais "que" 58, le dimanche je m'effondre en larme au boulot devant le boss et les clients, le boss me dit que je suis une conne. J'appelle la directrice, je dis que je veux partir, elle me fait démissionner sous les larmes (on ne peut normalement pas démissionner dans un cdd saisonnier sauf si on trouve un CDI, mais sur le moment je crois qu'elle a eu peur d'un procès).

Alors je vous aie passé les détails sur la putasserie des collègues du soir (comme j'étais l'entre deux), le slutshaming (je perdais du poids, apparemment j'étais de plus en plus "bonne" -comprendre mince, musclée par la force des choses et épuisée- et donc je ne cherchais "que ça") le fait que le boss (directeur bar) arrivait bourré tous les jours, en retard au taf, parlait des femmes juste pour dire qu'il "aimerait bien lui violer sa bouche à cette petite salope" en parlant d'une jeune à peine majeure aux lèvres proéminentes. Je passe sur le fait que la directrice venait aider quand il ne venait pas, et savait donc parfaitement ce qu'il se passait, mais que jamais elle ne m'a adressé une parole réconfortante avant la fin. Jamais personne n'a dégagé ce gros con, et personne ne nous a aidé nous les saisonniers. Pas tous, mais celle du matin et moi étions vraiment mal, c'est d'ailleurs elle qui avait pris mes heures, l'épuisement aidant, en débauchant le soir à 2 heures du mat (elle avait embauché à 9 heures et avait eu 1 heure de pause dans la journée) n'avait pas vu les sangliers sur la route et s'est prise la famille sanglier de plein

fouet dans la bagnole. Elle a eu de la chance de s'en sortir qu'avec une luxation de l'épaule et des bleus ... le lendemain elle revenait bosser, un ostéo a été appelé, lui a remis les os en place, elle a repris le travail 30 minutes après la séance sur demande de la direction, c'est quand je suis revenue que je lui ai dis de rentrer chez elle et que j'ai alarmé la directrice disant que ca allait pas le faire pour elle.

BREF, oui, on est saisonnier, mais on est humain. On va pas donné notre vie pour ce taf mais on veut bien le faire. On veut du respect, de la protection, et qu'on arrête de nous faire croire que l'on peut négocier. J'aurai pu parler, j'aurai pu partir, mais j'avais peur : de mon boss, de ne pas pouvoir payer ma scolarité l'année d'après (j'étais en sciences politiques, ironique non?), de déconsidérer le fait que cette peur nous empêche de parler (comme tout ceux violentés d'une manière ou d'une autre).

J'aurais dû être considéré comme accidenté du travail mais c'était sur un jour de repos, malgré le lien évident entre les deux, et j'aurai dû les foutre en procès, mais j'étais épuisée physiquement, psychologiquement et je voulais juste, rentrer et me caler devant un film ou la xbox puis dormir.

Ne vous en faites pas, je vais très bien maintenant mais je n'ai plus jamais refait de saison... j'ai continué mon taf au marché, j'ai réussi à payer mes études et je les continue maintenant avec un prêt étudiant sur le dos pour ne pas avoir à bosser en saison (génial...).

Alors cette loi de merde, non ne j'en veux pas.

Concrètement, je pense que je, et bien plus largement qu' #onvautmieuxqueca .

« Putain, elles vont pas assez vite »

Conditions insupportables, Dévalorisation, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé

J'ai fait de l'inventaire en pharmacie l'été dernier pour une société d'hommes prétentieux qui exploitaient les jeunes en manque d'argent. Parfois levés à 3h du mat' pour se rendre dans des pharmacies. Nous étions payés à l'heure, du moment ou on monte dans le véhicule pour se rendre en pharmacie au moment ou on le quitte. Résultat: le chauffeur et patron effectuait une espèce de go fast tous les jours, en dépassant de 25 bons km/h la limite autorisée. Tout ça en regardant ses mails.

On a jamais fait une seule réflexion. Pas de clients, ni d'employés dans les pharmacies? On s'en tappe, t'as pas intérêt à poser tes fesses par terre pour scanner les produits à hauteur du sol. "Ca va salir la voiture sinon". Une étagère de 2 mètres s'est renversée sur mon amie pendant l'inventaire. Pas de blessures, ni de dommage matériel mais une réflexion: "Putain elles vont pas assez vite".

Nous n'avons pas réagi une seule fois. On avait besoin de sous.

"Vous devriez vous estimer heureux d'avoir des jours de repos car certains restaurants ne laissent pas de jours de repos aux saisonniers. Un saisonnier c'est pas un fonctionnaire"

Conditions insupportables, Législation, Magouille, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Cet été j'ai été plongeur 2 mois dans un restaurant en bord de mer. Le patron m'a fait signé un contrat au forfait pour 1500 euros le mois. En soit, c'est pas un salaire bas comparé au smic et pour un étudiant. Il a juste oublié de me dire que je ferai 230heures en un mois avec 3 jours de repos ("Vous devriez vous estimer heureux d'avoir des jours de repos car certains restaurants ne laissent pas de jours de repos aux saisonniers. Un saisonnier c'est pas un fonctionnaire").

Travailler 9/10 jours de 11h a 16h et 18h a 12:30 pour un jour de repos c'est inhumain. Du coup, début du 2eme mois, je l'ai menacé de partir et j'ai eu le droit a une augmentation : mois payé 2000 euros. Quand j'ai signé le contrat, il m'a dit "Vous avez 4 jours de congés mais vous ne les prendrez pas"

La condition des saisonniers est scandaleuse. Heureusement que j'avais une bonne équipe en cuisine et que l'ambiance était bonne.

L'état ne respecterait-il déjà pas la loi qu'il compte mettre en place?

Aliénation, Compétition, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail

Bonjour,

Suite à l'évolution du mouvement #Onvautmieuxqueça et la loi du travail de Mme Khomri, je souhaite soulever une injustice que j'ai subi lors d'un travail saisonnier.

Étant au chômage, je ne peux pas vraiment refuser de travail. Celui-ci consistait à mettre des prospectus dans des enveloppes pour les élections régionales 2015. Ma candidature fut ainsi acceptée par la préfecture.

Deux différentes missions étaient prévues : une du 19 au 21 novembre et une le 9 décembre pour le second tour.

Les horaires de la première mission étaient les suivants : de 7h30 à 12h, puis de 13h30 à 18h30 et enfin de 20h à 23h, ce qui résultait à des journées de 12h30. Cette durée me semblait un peu longue, mais là encore, je ne pouvais pas vraiment me plaindre. Nous étions payés à l'enveloppe ce qui peut paraître la meilleure méthode pour « motiver les troupes » mais qui provoquait surtout une ambiance odieuse au sein des équipes : ceux qui travaillaient le plus vite critiquaient ouvertement ceux qui travaillaient plus lentement. Après 20h, j'étais en mode zombie : faire des tas de prospectus peut avoir cet effet. Surtout après 9h de boulot. Et se faire engueuler par le chef d'équipe, les organisateurs parce que nous ne suivions pas la cadence n'arrangeait rien.

Le second jour, on nous a annoncé qu'il était illégal de travailler autant en un jour (vraiment ? et vous ne vous êtes rendus compte que maintenant ?? → je suppose que l'organisation de ces élections ne sont pas nouvelles et je suis ébahie par ce manque d'organisation). Bref ! On a donc travaillé le matin et l'après-midi jusqu'à 20h.

Durant cette première mission, les temps de pause furent respectés.

La deuxième mission se déroulait sur un après-midi à partir de 13h. A noter qu'au matin, j'étais en stage. En arrivant sur place, l'organisateur nous a informé des horaires : la mission se terminera vers 23h, minuit max ! Nous aurions une pause d'une heure et demie entre 18h15 et 19h45. Le deuxième tour n'a que 3 candidats (contre 9 au premier tour) donc d'après leur logique le travail se ferait 3 fois

plus vite...

L'après-midi passa. Il me semblait impossible d'avoir fini le travail à 23h. Il faut

savoir que la communication dans ce genre de mission est nulle : les chefs d'équipe sont censés faire la liaison entre nous et les organisateurs mais elle ne sait pas faite. Résultat : les heures passent sans que nous sachions à quelle heure nous aurions fini. A 23h, on nous annonce une pause de 5 minutes, à 1h du matin, une de 10 minutes et à 3h du matin, une de 5 minutes...

Après, 16h30 de travail (en sachant que j'avais été en stage dans la matinée : donc +4h de stage), toutes les enveloppes sont fermées à 7h du matin et nous sommes libérés. « Libérés » est le terme : ce travail, organisé par la préfecture (donc par une institution gouvernementale), avec ces conditions de travail odieuses, ce non-respect des durées de travail et des pauses et surtout, le fait que personne, personne ne nous avait prévenu que ça durerait aussi longtemps : c'est juste intolérable !!

Là encore, ces élections ne se déroulent pas pour la première fois, si ??

Il faut savoir que plusieurs personnes sont allées travailler en sortant de là ! Pour ma part j'ai averti mon lieu de stage pour leur prévenir de mon absence.

Que retenir de cette expérience :

-même une institution gouvernementale ne respecte pas les droits des travailleurs ;

-je ne me suis jamais sentie si déshumanisée lors d'un travail –cf : ce mode de travail (payé à l'enveloppe) et une cadence à respecter - (et j'ai déjà travaillé en tant qu'enquêtrice téléphonique) ;

-j'espère vraiment –vraiment !- que ce manque d'organisation et cette pression imposée par les employés de la préfecture (voire de l'humiliation [petite anecdote : entre les différentes jérémiades du chef d'équipe sur notre lenteur, notre manque de motivation et parce que nous parlions trop (??), j'ai une le droit à une remarque désobligeante parce que lors de la seconde mission vers minuit, j'ai eu l'audace de prendre une chaise et de faire le travail assise]) ne représente pas l'ensemble du gouvernement !

Je souhaite ainsi offrir mon témoignage pour que cette situation ne reste pas sans

conséquences. Quand je vois les effets que cette loi pourrait avoir (évolution du temps de travail journalier des salariés, du temps de travail des apprentis, de la paie des heures supplémentaires, de la gestion des périodes d'astreinte et du nombre de jours de congés en cas d'événements familiaux [cf : articles du Mondes]), je suis outrée que le gouvernement puisse prendre autant de libertés avec ces citoyens.

#OnVautMieuxQueCa

Ah oui, cerise sur le gâteau, je n'ai toujours pas été payée. On nous avait dit « pas avant le mois de mars » !

Harcèlement sexuel en colonie de vacances

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Harcèlement sexuel, Heures supp', Humiliation,, Pression, Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail

Il y a quelques années de ça, j'ai travaillé en tant que saisonnière dans une colonie de vacances. Le travail durait 3 semaines.

J'ai été recrutée la veille du départ, car il y a eu un désistement.

Je n'ai signé mon contrat qu'au bout de deux semaines.

Je bossais 16 à 18 heures par jour. J'étais responsable d'un groupe de 12 petites filles, de leur lever (8h) à leur coucher (22h), tout cela sans pause.

A 22h30, nous avons une réunion briefing/débriefing, qui durait parfois jusqu'à 1h du matin. Et pendant mon "temps libre", je devais préparer mes 3 activités du lendemain (activité du matin, de l'après-midi et veillée). On m'engueulait si je ne le faisais pas, car "j'avais le temps". Le directeur m'engueulait également de ne pas avoir trouvé d'idée d'activité à la réunion du soir, parce que, je le cite "tu as eu toute la journée pour y penser" (la journée que je passait sans pause avec 12 enfants, oui oui...).

J'ai été payée 2.40€ de l'heure.

Le directeur criait également très souvent sur nous en réunion, l'ambiance de travail était horrible. Une fois, il a crié tellement fort que j'ai fait une crise d'angoisse, et j'ai du sortir.

Un autre soir, alors que j'étais assise sur les marches en attendant la réunion, un de mes supérieurs a jugé drôle de me mettre une main aux fesses, en passant sous mon pantalon. Ça le faisait rire, mais je ne le connaissais même pas. J'ai fait une autre crise d'angoisse le soir dans ma chambre.

Mes collègues n'étaient pas mieux. Deux d'entre eux m'ont demandé ce que je ferais si quelqu'un glissait un préservatif sous la porte de ma chambre. J'ai répondu "J'ouvrirai pour le rendre à la personne". Et on a cru drôle de me répondre "si tu ouvres la porte c'est que tu es consentante".

J'ai aussi eu le droit à de nombreuses remarques sur ma poitrine lorsque je devais faire des activités aquatiques avec les enfants, et l'une de mes collègues à même été filmée à son insu en train de se baigner, et a eu droit à un énorme zoom sur la poitrine. Cet extrait a été gardé dans le "film de fin de colo de l'équipe", et elle a été ainsi humiliée devant tout le monde.

Je ne me suis pas encore totalement remise de cette expérience là. Ils ont profité de ma jeunesse et de ma naïveté pour être émotionnellement abusifs envers moi, et m'exploiter comme si je n'étais rien.

Le monde du travail me dégoûte.

"Je peux pas supporter d'être sous-payée"

Aliénation, Précarité, Problèmes d'éthique

Je m'appelle I. J'ai 20 ans.

Cette année j'ai fait une pause entre mon BTS et la fac, pour mettre de l'argent de côté et pouvoir partir un peu à l'étranger.

Donc j'ai travaillé. Enfin, d'abord j'ai cherché du boulot. J'avais un BTS gestion forestière mais aussi le BAFA et je ne me sentais pas de travailler en forêt, je me suis donc tournée vers un travail proche des enfants.

Et j'ai cherché. Cherché, cherché. Cherché encore. J'ai pas trouvé. Pourtant je faisais pas la difficile, j'ai postulé en tant que caissière, au ménage, j'ai mis de annonces pour du baby-sitting : on m'a dit qu'à 7€ de l'heure j'étais trop chère. J'avais eu des entretiens d'embauche assez prometteurs mais à 5h par semaine à 80 km de là où je logeais ? Oh d'accord, l'idée c'est que je m'endette pour payer mon essence non ?

Et puis j'ai finalement réussi à trouver dans une cantine et chez des gens en aide à domicile. Et pendant les vacances j'ai travaillé dans une Maison de l'Enfance. Et j'ai adoré.

L'ambiance de travail était géniale, je m'entendais super bien avec mes collègues, la direction était super, les enfants trop attachants...

Mais j'étais en CEE. Vous ne savez pas ce qu'est un Contrat Engagement Éducatif ? Moi j'appelle ça le Contrat Bonne Poire. En fait le deal c'est que vous faites des journées de 10h (minimum) et vous êtes payé 17€ la journée.

17 EUROS LA JOURNÉE DE 10 HEURES. Ah ça, quand on a 17 ans et qu'on arrive au premier stage BAFA, on se garde bien de nous le dire... Je suis désolée mais ça il n'y a pas besoin d'être bon en maths pour savoir que ça fait pas cher payé. J'en ai les larmes aux yeux, putain j'aime mon boulot mais je peux pas supporter d'être sous-payée, vous imaginez même pas les responsabilités qu'on a sur les épaules quand on s'occupe d'enfants – aussi adorables soient-ils – et si cette foutue loi passe, on aura juste le droit, nous animateurs, d'être payés 5 euros la journée et de fermer notre gueule parce qu'on sort du lycée et « ça va franchement y'a pire ». Alors c'est pas parce que nous les « anims » on a entre 17 et 25 ans pour la majorité d'entre nous et qu'on travaille pendant nos vacances (souvent pour pouvoir tenir pendant l'année scolaire et nous acheter des pâtes), qu'on est en vacances pour autant. J'insiste sur le fait que ce boulot est épuisant et qu'on est sous-payés. On vaut mieux que ça.

Je m'appelle I. J'ai 20 ans.

Quoique tu fasses, t'auras toujours tort et tous les prétextes seront bon pour t'écraser.

Contrat, Culpabilisation, Heures supp', Législation, Magouille, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Comme tout le monde, j'ai eu à subir/été témoin de propos/remarques sexistes, homophobes, validistes, transphobes, racistes, etc. Mais ça, je considère que c'est un problème de société, c'est pas spécifiquement lié au monde du travail (discrimination à l'embauche mise à part). Je vais donc me concentrer sur les dérives liées au non respect du droit du travail, tel qu'il existe actuellement.

En soi, je ne suis pas radicalement opposée à un assouplissement de certaines règles, ni au principe de discussion. Mais dans l'état actuel, ce n'est pas possible. Parce que les règles ne sont -déjà- pas respectées, bafouées, "arrangées" sur simple "accord" oral. Vous ne pouvez pas jouer à un jeu de société avec un tricheur. Modifier les règles n'y changera rien.

Sans me perdre davantage en digressions, quelques anecdotes :

Toute première expérience. Employée saisonnière dans une structure de loisirs, j'ai du batailler pendant 4 mois à la fin de mon contrat pour me faire payer mes heures (contrat prévu en 36h/sem, mais 35h payées sur la fiche de salaire). Et elle ne m'ont finalement été payées qu'au black (pas de modification de mon solde de tout compte que j'ai été contrainte de signer en l'état, ni de mon attestation pour Pôle Emploi).

Saisonnière encore, en grande distri pour le rush Noël-Nouvel An. Ma pire expérience dans le monde du travail. Je vais essayer de faire court.

Ma "formation", promise lors de l'entretien d'embauche s'est résumée à "tu te mets à la caisse là, si t'as un souci tu demandes à x". Un samedi matin (bondé). Avant la signature du contrat. Contrat commençant le lundi suivant.

Premier jour officiel, je suis censée avoir une coupure à midi. Arrivée l'heure dite, nous ne sommes que 2 caisses ouvertes et deux files interminables de caddys. Je suis donc forcée de rester. Deux heures plus tard, la caissière-chef me tombe dessus et m'engueule parce que je l'ai "foutu dans la merde" en restant à mon poste vu que maintenant elle va "être obligée de [m']accorder une pause dans l'après-midi" (il est alors 14h45, je suis en poste depuis 8h15). Mais personne ne m'avait autorisé à quitter, les clients affluaient et personne n'était venu me remplacer. Bon, soit, je me dis que c'est ma faute, plie l'échine et prend bonne note. Le lendemain, mêmes horaires. Je préviens donc

les clients que je ferme ma caisse à l'heure adéquate. Nouvelle engueulade de la part de la caissière-chef. Cette fois parce que j'ai fermé alors qu'il y avait rush (il y a rush toute la journée, à cette période...). Ce qu'il faut retenir : quoique tu fasses, t'auras toujours tort et tous les prétextes seront bon pour t'écraser.

Le rythme infernal de ce poste, et les charges portées m'ont d'ailleurs valu une fausse couche. Parce que "les articles de + de 8kg qui restent dans le caddy, ici, on fait pas. C'est pas aux clients de faire votre boulot".

On m'a aussi sciemment demandé de voler les clients : les prix affichés et les prix en caisse ne correspondant très souvent pas, il m'a été demandé de pratiquer le plus cher des deux et de ne corriger que si le client le remarquait !

En ce qui me concerne, la grande distri, plus jamais. Ni comme employée, ni comme cliente. Je ne veux plus jamais participer à ça.

Saisonniers dans une collectivité territoriale, on m'a réclamé un diagnostic SWOT (en gros de proposer des pistes de développement territorial basé sur ses forces/faiblesses) complètement hors de mes fonctions contractuelles. L'élu en charge m'a d'ailleurs annoncé, sans complexe que si mon diagnostic montrait un besoin réel, ils prendraient quelqu'un pour le développement-projet, après mon contrat... avant d'ajouter face à ma lueur d'espoir pour une suite à ce job : "mais pas une embauche, on prendra un stagiaire". Oui, oui. Un stagiaire. Pour une création de poste. Sans tuteur, donc.

Collectivité territoriale à nouveau (ma formation m'y porte) : c'est elle qui me contacte, ils ont un poste d'un an à pourvoir (inespéré dans mon domaine où les contrats sont très saisonniers, entre 1 et 3 mois). Je suis qualifiée, expérimentée, j'ai déjà travaillé avec eux de manière satisfaisante pour eux comme pour moi. Mais. Je ne suis pas éligible CUI-CAE. Pas assez précaire (en ne travaillant pourtant que 4 mois par an, en moyenne au gré de ce que je trouve, survivant sur mes économies de bouts de chandelle le reste du temps, malgré une famille à charge). Donc trop chère (je ne réclame qu'un smic !) Donc ils préfèrent embaucher une personne non formée, sans expérience qu'ils lâchent dans le grand bain sans formation. Et puis deux ans plus tard, on change et on recommence. Et -toutes- les collectivités auxquelles j'ai eu affaire fonctionnent ainsi. Aucune perspective réelle pour les CUI-CAE embauchés, aucun espoir de pouvoir avoir un poste correspondant à mes qualifications pour moi.

Et pourtant, je me considère comme privilégiée, par rapport à d'autres et par rapport à mon expérience grande distri. Mon travail actuel n'est pas pénible, j'aime ce que je fais, mes heures supp sont payées ou rattrapées, mes collègues agréables et mon supérieur direct bienveillant, professionnellement et humainement.

Je ne devrais pas, être privilégiée. Ce devrait être le minimum. On vaut au moins ça.

J'ai travaillé en tant que saisonnière

Conditions insupportables, Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Législation

Il y a trois ans, j'ai travaillé en tant que saisonnière dans un camping pendant les deux mois de vacances d'été afin de financer mon permis de conduire. C'était ma première expérience du monde du travail et, en à peine quinze jours, j'en étais déjà dégoûtée. J'avais été prévenue qu'être saisonnier était difficile, mais j'étais loin de m'imaginer à quel point.

Commençons par les conditions de vie :

Nos contrats indiquaient que nous étions nourris et logés. Effectivement, nous étions nourris par les restes des repas des patrons, qui étaient loin d'être suffisants pour nous quatre. Nous devons donc régulièrement acheter de quoi nous nourrir correctement. Ensuite, logés, oui. Mais il faut le dire rapidement. Nous étions relégués dans un coin du camping où il n'y avait jamais de soleil, dans des espèces de grosses tentes ingrates. Lorsqu'il pleuvait, tout était très vite humide et froid à l'intérieur. Nos vêtements, nos lits... L'eau passait à travers un trou sur le côté, et inondait une bonne partie de la tente. La nuit, il faisait un froid insupportable, et les patrons refusaient de nous fournir un radiateur électrique pour que l'on puisse se réchauffer un peu. Un des bungalows n'était jamais loué aux clients car il n'était pas assez « beau ». Nous avons plusieurs fois demandé aux patrons s'il était possible de nous y installer. C'était hors de question.

Pour ce qui est du linge, nous avons droit à une lessive par semaine. Une lessive de 7kgs pour quatre. La patronne fournissait la poudre. Quand même, elle était généreuse. Mais nous n'avons pas le droit d'utiliser les sèche-linges, exclusivement réservés aux clients. Autant dire que les jours de mauvais temps, mon sèche-cheveux nous a bien aidés. Nous devons donc nous déplacer à la laverie du coin pour avoir des fringues propres.

Il nous était formellement interdit de faire quoi que ce soit qui pouvait nuire à l'image du camping. Par conséquent, l'accès à la plage nous était défendu, même pendant nos rares et courts temps de pause. Si nous voulions fumer une cigarette, il fallait sortir du camping et aller se cacher derrière l'arrêt de bus. Interdit aussi d'utiliser nos téléphones si un client se trouvait dans les parages. Il ne fallait pas non plus que l'un d'eux nous voit entrer ou sortir des toilettes ou des douches. Bref, une véritable prison.

Les conditions de travail, maintenant :

Nous avons des contrats de 35h. Jamais respectées, évidemment. De 5h30 à 7h45, je nettoyais les deux blocs sanitaires du camping. De 8h à 11h45, j'animais le club-enfant. A midi, je retournais nettoyer les sanitaires jusqu'à 15h (le moment de la journée où ils

étaient les plus sales). A 15h30, j'ouvrais le snack-bar et j'y restais jusqu'à 23h. Les autres saisonniers avaient des horaires tout aussi dingues. Le samedi, c'était nettoyage des bungalows à partir de 6h. Nous ne devions pas passer plus de 30 minutes dans chaque, par équipe de 2. C'était impossible, mais les patrons s'en foutaient. Et quand nous avons fini de nettoyer les 52 bungalows, la journée reprenait son cours comme le reste de la semaine. Nos jours de repos (un par semaine) étaient souvent déplacés à la dernière minute, ou carrément supprimés. Et bien entendu, jamais récupérés. Et d'ailleurs, pendant mes jours de repos, je n'avais pas le droit de quitter le camping. En effet, si j'avais envie d'aller me balader ou de rendre visite à ma famille, étant la seule saisonnière à ne pas avoir de voiture, Je ne pouvais pas revenir au camping si les patrons avaient besoin de moi. Je devais donc rester sur place, et mes jours de repos se transformaient souvent en dépannage pour les autres saisonniers. Quoi que nous fassions, les patrons passaient leur temps à nous hurler dessus, à nous rabaisser, à nous insulter de tous les noms. Tout ça devant les clients. Ils venaient nous chercher à n'importe quelle heure de la journée ou de la nuit pour nous faire faire des choses improbables. Le patron m'a une fois réveillée à 4h du matin pour aller passer la terrasse du bar au karcher.

C'est déjà beaucoup. Malheureusement, ce n'est pas tout.

Nous étions quatre saisonniers, deux filles, deux garçons. J'avais 18 ans, les autres avaient entre 21 et 24 ans. C'était ma première année dans le camping, les autres en étaient à leur deuxième ou troisième. J'ai donc tout de suite été mise de côté par les trois autres. Ils me mettaient une pression énorme, me refilaient les tâches dont ils ne voulaient pas s'occuper, se moquaient de moi en permanence, me prenaient mes affaires pour les disperser aux quatre coins du camping... Je suis un peu ronde, et un des saisonniers se permettait de me faire des réflexions extrêmement déplacées à longueur de journée. Il me faisait des avances sans arrêt, racontait des ébats imaginaires à tous les jeunes du camping, me prenait en photo à mon insu... Tous les jours, après avoir nettoyé les sanitaires à 17h, il bossait au snack avec moi, et c'était une véritable torture. Je n'osais pas me mettre en robe ou en short, j'attendais qu'il dorme pour aller à la douche, je faisais des détours pour ne pas le croiser... Il me faisait une peur bleue. Les deux autres saisonniers ne me parlaient pas, j'étais comme invisible. Ils voyaient ce qu'il se passait avec le quatrième, et ils en riaient. Ce qui me réduisait le moral à néant.

Cette première expérience fut un véritable choc pour moi. Malgré tout, nous avons été payés assez correctement. Pas assez face à la charge de travail incroyable que nous avons, évidemment. Mais j'ai pu payer mon permis de conduire, et une petite voiture, alors j'étais contente. J'ai maintenant la chance de travailler en CDD, bientôt en CDI, dans une entreprise que j'adore, avec une ambiance excellente, un patron adorable, et je prie pour que la situation dure.

Mon témoignage est long, mais je vous remercie de l'avoir lu, dans le cas où il serait publié. Je sais que je ne suis pas la seule à m'être retrouvée dans cette situation, et

c'est une honte. Les saisonniers valent mieux que ça. On vaut tous mieux que ça.

Quand t'es en contrat saison dans un service RH et qu'on te dit "tu n'as pas à perdre de temps sur le terrain à écouter les problèmes des saisonniers"

Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Législation, Rapports sociaux

Quand tu remplaces une personne moins qualifiée que toi, sur un poste où t'as plus de missions. Elle avait un niveau licence, elle était en CDI, à 32h par semaine, 1300€ nets par mois, habitait à 10km. Moi j'ai une double licence, un master, je suis en CDD, 35h par semaine, je gagne 1180€ nets par mois et j'habite à 40km.

Quand tu notes pas tes heures supplémentaires et que ta chef te dit de le faire pour pouvoir les rattraper mais qu'au final, tes autres collègues te disent "ça se fait pas de récupérer ses heures ici", "tu es jeune donc tu dois travailler plus". Que faire?!

Quand t'as 26 ans et que t'entends tous les jours au boulot "avant les jeunes bossaient", "avant on avait le sens des responsabilités", "toute façon les jeunes d'aujourd'hui c'est des fainéants accrochés à leur portable" ... et que toi tu fais 50h par semaine.

Quand t'es en contrat saison dans un service RH et qu'on te dit "tu n'as pas à sympathiser avec les saisonniers", "tu n'as pas à perdre de temps sur le terrain à écouter les problèmes des saisonniers", "tu n'as pas de temps à perdre à expliquer aux saisonniers comment marchent mutuelle, bulletin de paie etc" ... Travailler dans les Ressources HUMAINES c'est s'occuper de l'humain non? #Jairatémavocation

Quand t'es saisonnier dans les remontées mécaniques depuis 15 saisons, que t'es responsable de la sécurité des gens, du fonctionnement d'un télésiège, que tu fais 40h par semaine dans le froid et que t'es encore et toujours payé quasiment pareil !

Quand tu as commencé à travailler à 18 ans pour payer tes études, que t'as fait 3 ans d'alternance et un CDD de 7 mois, qu'à 26 ans tu pointes pour la première fois au chômage et que tu as droit qu'à 750€ d'indemnités chômage ... #travaillerpluspourganermoins #reste50€pourfairelescours

Quand travailler coûte plus que cela ne rapporte

Contrat, Législation, Précarité, Situations/injonctions paradoxales

J'ai 18 ans, et j'ai obtenu mon bac littéraire avec mention très bien. Malheureusement, le nouveau système admission post bac n'a pas voulu m'offrir une place en fac. Oui oui, la fac, qui accepte tout le monde, mais c'est un autre débat.

Je me retrouve donc cette année sans formation, et donc à chercher des petits jobs pour voir venir l'année prochaine. J'ai fait de l'animation dans un village de vacances, étant encore mineure à l'époque, je me suis retrouvée à travailler avec un contrat soit disant "pédagogique": j'étais payée 30€ (brut, sinon c'est pas marrant) par jour, et je travaillais 10h minimum/jour, avec une pause de 30 min le midi. 30€ brut, cela me ramenait à 3€ brut de l'heure. Quand on sait que le SMIC est à 9,6€/heure, la pilule est un peu difficile à avaler...

J'étais quand même heureuse de passer du temps avec des enfants, j'aimais ce travail, mais en comptant le prix du bus pour aller travailler (7€ par jour), et le prix du repas du midi au self (5€), ca ne valait pas le coup d'aller travailler. On nous encourage en temps que jeune à travailler, mais si c'est pour être exploité, non merci. Alors oui, on vaut vraiment mieux que ca.

"Vous comprendrez, l'animation, c'est pas un vrai travail"

Dévalorisation, Précarité, Rythmes/horaires du travail

Animatrice en camps de vacances, j'ai trop entendu dire que c'était pas un vrai boulot. C'était plutôt fun qu'autre chose. Payé 800 euros par mois, à faire des journées de 15 heures minimum avec un jour de congé par semaine, on se retrouve parfois à faire un boulot d'éduc spé.

Activités, vie quotidienne, à se réveiller la nuit s'il le faut, voire à faire des gardes, c'est pas un boulot simple. On tourne au café jusque 3h du matin. On vit avec des gens qu'on n'avait jamais rencontrés avant, h24 pendant plusieurs semaines.

On répond à la demande des enfants, du directeur, des collègues, des parents, en essayant de suivre de plus en plus de régulations avec de moins en moins de budget. Bah oui, pourquoi le social, ce serait important ? On veille à la sécurité affective et physique de dizaines d'enfants. On se fait envoyer balader, ou on s'attache.

Tout ça, tout ça on accepte parce qu'on veut être là pour ces enfants, on veut servir à quelque chose. Mais le foutage de gueule, c'est ces parents et ces élus qui viennent nous souhaiter bonnes vacances. A nous, pas aux loulous, parce que vous comprendrez, l'animation, c'est pas un vrai travail.

Service / Prestation / Transport

Il n'est jamais allé travaillé, il n'est jamais rentré. TW Suicide

Dépression, Heures supp', Santé, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

Ce n'était pas le première boulot de mon père. Il avait commencé chez un constructeur automobile, mais ça ne lui plaisait pas. Alors il a fait une formation en électrotechnique (équivalent Bac+2/3) pour se retrouver à bosser sur Strasbourg en tant que technicien en SAV. Son boulot consistant à réparer de l'électroménager chez les particuliers, un lave-vaisselle, un micro-onde, un frigo. Après plusieurs années, il a voulu revenir dans le Sud, il s'est marié avec ma mère, ils ont eu deux enfants, ma soeur et moi. Tout se passait bien. Il bossait en équipe, faisait un peu de route, mais son boulot lui plaisait. Un jour, il a eu l'occasion de grimper les échelons, à l'ouverture d'une agence dans la ville voisine. Il est alors devenu responsable d'une équipe de 5 ou 6 techniciens, deux secrétaires, suffisamment pour gérer le "Sud Est". Les salaires ont augmentés, les avantages aussi. Mais on ne lui a jamais reconnu le statut de "cadre". Mais bon, on pouvait utiliser la voiture de fonction un peu plus que prévu et il aimait son boulot, alors ça allait.

La boîte a été rachetée, une fois, deux fois, mais c'est pas grave, son poste n'était pas en danger, alors ça allait. Et puis la voiture de fonction nous permettait de partir en vacances, y'avait des avantages avec le CE, des voyages à Strasbourg. Beaucoup de voyages à Strasbourg, pour des réunions au siège.

Sauf qu'un jour, la boîte a décidé de fermer l'agence. Mais le poste de mon père n'était pas en danger, il serait toujours responsable, ses techniciens seraient plus souvent sur la route, les secrétaires seraient regroupés sur une même plateforme à Strasbourg. Celles de son agence ont préféré partir à la retraite, alors ce n'était pas grave. Lui s'est retrouvé à louer un boulot dans un complexe pas très loin. Du coup, il était souvent seul la journée. Mais bon il a avait toujours son boulot, alors ça allait.

Il avait de plus en plus de responsabilités, faut dire qu'il aimait son boulot, alors il travaillait bien. Il a été chargé de superviser la mise en place d'un nouveau logiciel, qui plus tard, lui permettrait de faciliter son boulot et celui des autres responsables. Il s'est mis à bosser en rentrant le soir à la maison, les week-ends. Mais il aimait son boulot. Il allait à Strasbourg de plus en plus souvent, à cause du nouveau logiciel, pour les formations etc. Il bossait toujours plus. Il allait bosser seul dans un bureau tous les jours, continuait le soir en rentrant. Un jour, mes parents ont dit à ma soeur et moi, que mon père faisait une dépression. Mais que ce n'était pas grave, il allait voir un docteur, il avait des médicaments, il allait garder son travail. Mais ça n'allait plus. Il ne l'aimait plus. Il a été mis

en arrêt une première fois au mois de janvier. Et puis une seconde fois après les vacances d'été en septembre. Il a repris le travail plus tôt que prévu, une semaine plus tôt exactement, parce qu'il y avait une réunion importante à Strasbourg. La semaine d'après, il retournait travailler dans son bureau seul. Le lundi matin, il a déposé ma soeur et moi au collège et au lycée, respectivement.

Il n'est jamais allé travaillé, il n'est jamais rentré. On l'a retrouvé pendu le samedi matin.

Depuis, deux personnes ont été nécessaires pour le remplacer dans sa boîte.

C'était il y a 4 ans et je tiens toujours cette dernière responsable de la dépression et de la mort de mon père.

Une réflexion sur ma tenue

Contrat, Dévalorisation

Quelques années en arrière, quand j'étais étudiante à Paris, je cherchais un petit boulot pour pouvoir me payer un appartement. Comme beaucoup d'autres, j'ai vu ma candidature à des postes de vendeuse en magasin ou caissière refusée en raison d'un manque d'expérience. En même temps, quand on a 21 ans, c'est compliqué d'avoir de l'expérience, surtout quand personne ne vous donne votre "chance" (je mets ce mot entre guillemets parce que bon, vendeuse en magasin, c'était clairement pas mon rêve). Grâce à un très bon niveau en anglais, j'ai finalement été prise dans une entreprise bien connue pour ses cours d'anglais destinés principalement à des professionnels. Pendant une semaine, je devais être formée à un travail consistant surtout à être à l'accueil, renseigner les gens et donner des cassettes audio aux "élèves". A la fin de mon premier jour, ma chef m'a fait une réflexion sur ma tenue, pourtant ordinaire mais pas assez chic à son goût (je précise que j'étais alors à la Défense). Pendant ma deuxième journée de formation, j'ai assisté à des cours en tant que simple observatrice, puis on m'a demandé mon avis sur les cours en question. A part "bah, c'est bien", je ne voyais pas trop ce que je pouvais répondre. Quand je suis arrivée pour mon troisième jour, j'ai été convoquée par mes supérieurs, qui m'ont annoncé mettre fin à ma période de formation parce que je n'étais pas assez "motivée", ce qui, à mon sens, voulait plutôt dire que je ne rentrais pas dans le moule des employés bien obéissants et lèche-pompes, ce qui était visiblement plus important que toutes mes qualités professionnelles et personnelles. Au final, je suis plutôt heureuse d'avoir été virée car cet environnement-là n'était clairement pas pour moi.

Aujourd'hui, je travaille à mon compte, de chez moi, ce qui présente l'énorme avantage de ne pas subir un environnement professionnel potentiellement nuisible. En plus, j'ai la chance de travailler principalement pour des ONG, ce qui me donne le sentiment d'être vraiment utile. Néanmoins, il est intéressant de souligner un point : dans mon métier, la plupart du temps, ce sont les clients qui fixent les tarifs, et non l'inverse. Si encore ce tarif était correct ! Mais non, bien souvent, les entreprises (parfois même de grosses entreprises) ayant besoin de mes services ne se contentent pas de vouloir fixer la valeur de mon travail - ce qui revient à décider combien vous allez payer votre café dans un bar - mais aimeraient m'imposer un tarif non satisfaisant, voire carrément indécent. Étant donné que je gagne déjà bien ma vie, je refuse constamment ce genre d'offres mais je sais que beaucoup d'autres traducteurs ne sont pas aussi chanceux et se voient obligés de travailler comme des fous pendant des heures et des heures pour atteindre un niveau de revenus à peine confortable (et je ne parle même pas de ce que nous prennent les URSSAF, c'est un autre débat). Bon, désolée pour ce petit pavé que j'espère quand même intéressant pour cette belle et grande cause. Merci pour votre initiative et à bas les

idéaux capitalistes. On vaut mieux que ça !

Un ascenseur émotionnel épuisant

Pression, Santé

Je me suis longtemps cherchée niveau boulot, mais dans tous les postes que j'ai essayé, j'ai toujours trouvé le niveau d'attente des employeurs angoissant et n'ayant pas une très bonne estime de moi même la moindre responsabilité me fait peur. Toutefois je ne pense pas être nulle quand même et je viens justement de trouver un travail qui me plaît avec un patron plutôt sympa.

Je suis actuellement chauffeur livreuse et j'aime bien le fait de n'avoir personne dans mon dos. J'aime faire du bon travail et je me donne à fond pour ça. Mais voilà je suis dans une toute petite entreprise qui n'est pas très organisée et le patron s'avère finalement lunatique... on me donne les horaires la veille pour le lendemain ce qui peut parfois être gênant quand les tournées débutent très tôt le matin... un jour le patron me dit qu'il est très satisfait de mon travail puis le lendemain il insinue que je suis trop lente et que ça na va pas du tout... Une des tournées est en effet difficile et je lui ai fait part plusieurs fois des mes difficultés sur celle-ci alors que les autres se passent bien. Il a alors dit qu'il verrait pour ne plus me mettre dessus mais à ce jour je la fais toujours...

Cet ascenseur émotionnel n'a rien de bon car je souffre d'une sclérose en plaque et j'ai besoin d'un contexte rassurant pour éviter les poussées... mais j'ai été plus de 2 ans au chômage et j'aime quand même ce métier alors je m'accroche mais je suis épuisée physiquement et émotionnellement. Je commence à ressentir de la détresse et à souffrir de cette situation car si je lâche ce boulot je n'aurais plus la force de reprendre confiance en moi... En résumé je trouve ça très triste que malgré ma motivation et ma bonne volonté, je subisse les humeurs du patrons et que sa façon de faire en vienne à me faire douter de mes capacités..

Aujourd'hui la rentabilité a véritablement détruit la notion de travail de qualité... il faut faire pour le fric et non plus pour bien faire... et ça me rend malade car moi je veux juste bien faire...

De H. via Facebook

Je devais changer de couleur et de coiffure pour être plus conventionnelle

Sexisme

Travaillant dans la sécurité et sécurité incendie depuis 3 ans, pour bien sûr que de petits contrats, jamais rien de stable. Je suis contactée pour un CDI après des tas de CV, lettres de motivation.

Heureuse d'imaginer peut-être un avenir plus stable pour mes enfants, mon conjoint et moi-même je me rends au rendez vous. Inutile de préciser que c'est pour une très grosse boîte de sécurité nationalement connue.

Donc on parle de mon parcours très vaguement, ce qui m'a semblé un peu bizarre mais bon, et là on m'annonce que je pourrais convenir au poste. J'ai d'un coup un sourire MAIS il faut que je change de couleur et coiffure pour un côté plus conventionnel, ensuite je serais non plus en agent SSIAP1 (sécurité incendie) mais en agente d'accueil donc jupe et talon obligatoires et pour finir la phrase de ce cher patron

— Ici nous avons une tolérance zéro, comprenez bien que le fricotage et relation et autre entre collègues sont totalement interdits.

Ma réponse a été que ça ne risquait pas j'ai une famille : enfant et mari, et que le monde du travail c'est le travail ! Sa réponse fut : Nous avons déjà vécu ce genre de chose d'ailleurs avec des profils comme le vôtre, mais ce n'est pas contre vous. J'ai, toute en politesse, décliné le poste en leur disant clairement ce que je pensais de cet entretien.

"Non ça ne sert à rien, la police ne viendra pas"

Rapports sociaux, Stress

J'étais à la SNCF en tant qu'auxiliaire sur train (contrôleuse), c'est un job étudiant pour remplacer les contrôleurs pendant les vacances scolaires. En formation, on nous donne des numéros d'urgence à appeler en cas de problèmes, et un boîtier de sécurité qu'on doit toujours avoir sur nous (ça appelle la police ferroviaire qui nous rappelle de suite et intervient NORMALEMENT).

Un jour, sur un train où j'étais seule 3 jeunes ont commencé à m'insulter et à me suivre dans le train. J'ai appuyé sur ce boîtier plein de fois, personne ne m'a rappelé. J'ai appelé 2 numéros qui m'ont mis en attente puis raccroché. Et enfin j'ai appelé mon chef, je lui ai demandé si je pouvais arrêter le train à la prochaine gare pour attendre la police et il m'a répondu: "Non ça ne sert à rien, la police ne viendra pas, fini ta mission et essaye de les éviter."...

Bref, ils m'ont insulté de tous les noms jusqu'à la fin, et même en passant devant moi à la gare d'arrivée, devant tous les clients, le chef de service et le conducteur.

Et dire que de nombreux contrôleurs se font agresser tous les jours, et personne n'est là pour nous aider.

Mutation

Compétition, Heures supp', Maladies/accidents professionnels, Pression, Rapports sociaux, Santé

Bon élève au collège et lycée (enfin bons résultats, mais peu d'investissement) je me suis vu confronté des l'adolescence, comme beaucoup, à un problème de taille: l'orientation. Que choisir entre un bac S, ES ou L lorsqu'on a 15 ans, et une vision bien limitée de l'avenir? Mes passions étant la musique et les jeux vidéos, je ne me reconnaissais pas dans les choix qui m'étaient proposés. Issu d'une famille de musiciens, je me suis vite résolu à ne pas trop espérer dans ce domaine: mes frères survivent plus qu'ils ne vivent.

Étant encore bien influençable, j'ai écouté mes professeurs et mes proches qui me disaient: "Mets le plus clés à ton trousseau, la filiale S est la plus porteuse". J'ai longuement hésité entre choisir S (incitations extérieures) ou L (plus "attractif" à mes yeux), pour finir par écouter la masse bêtante.

Me voici donc engagé dans des études scientifiques.

Je me suis vu ensuite confronté à un léger problème: dans la filière S, sans investissement personnel, il est très difficile d'obtenir des résultats. Et n'ayant pas vraiment d'affinités avec les matières enseignées dans cette filiale, je ne me suis jamais investi (pas de travail à la maison, séchage des cours, etc...) et ai vu mon bulletin de notes s'effondrer. A la fin de mon année de première, mon professeur principal m'a proposé de me réorienter (ce qui n'était à priori pas une mauvaise idée) vers une autre filiale. Ainsi on me proposait un bac ES, ou STG (Sciences et Technologies de la Gestion). Un très bon ami à moi s'étant engagé un an plus tôt en STG, et me contant la facilité d'obtention de bon résultat, le choix fut vite fait.

Me voici donc en première STG, à apprendre des techniques de Management, l'édition de bilans et comptes de résultat, bref rien qui ne me passionne... Mais effectivement les résultats sont de retour. Je suis en tête de classe, reçois l'éloge de certains professeurs, mais pourtant sans m'investir d'avantage qu'en S.

Mon bac en poche, à 18 ans, arrive l'heure de l'orientation post-bac. Et là je me rends compte de ma connerie: mon bac STG ne me correspond en rien, au contraire j'ai tendance à avoir une vision très critique du monde de l'entreprise au fur et à mesure que l'on m'enseigne cet univers.

Mais poussé par 3 ans d'études dans ce sens, et par les discours formatés de mon entourage ("au moins, dans la comptabilité, y'a du taf", ou "avec une formation comme ça au moins tu auras du travail", un début de chantage à l'emploi en somme), j'écoute donc

sagement mes proches et mes profs. Je postule donc à l'IUT Gestion des Entreprises et Administrations (qu'on m'a vendu comme étant le plus "porteur"), où je suis retenu.

Je me retrouve de nouveau à apprendre des méthodes de management me faisant dresser les poils, mais ça ne durera pas. Rien ne me plaît dans cette formation (si ce n'est les liens que j'ai tissés avec certains étudiants), aussi je décide d'arrêter au bout de 6 mois.

Là commencent mes premières expériences dans le monde du travail en tant qu'intérimaire. Manutentions nocturnes, inventaires et autres prospections m'ont fait penser "bon, finalement, faudrait peut-être que je chope un diplôme, si ça se trouve ils ont raison, tous ces gens, être comptable ça peut être une bonne planque, au moins on pense pas au travail en rentrant chez soi, et on me demandera plus de déplacer des palettes de 800kg sous la pluie, de nuit..."

Après quelques mois d'intérim, je m'inscris donc à la fac, en Diplôme de Comptabilité Générale. Bah franchement, c'est chiant à mourir. Des chiffres qui ne veulent pas dire grand chose, des comptes en T, l'édition des bulletins de paie... Non, décidément, je ne serai pas comptable, c'est décidé! Il m'a fallu 4 mois pour arrêter ce cursus. J'entends encore mes proches "franchement c'est con, c'est la 2eme formation que tu entames sans la finir, force-toi un peu, au moins après tu seras tranquille". Tranquille pour faire toute ma vie un métier qui me rebute, ouais!

Retour donc à l'intérim, mais pas bien longtemps.

Un ami à moi m'appelle un beau jour de mars 2009 pour me proposer du travail. Son beau-père a une boîte de prestation de service, et recrute pour l'été, en vue de remplacer les salariés en congés. J'accepte donc, et me retrouve à travailler dans le service courrier d'un siège mondial d'une entreprise. J'ai un contrat de deux semaines, tout se passe bien. Le travail n'est pas trop fatigant, les collègues agréables. Pendant mes 2 semaines de présence dans la boîte, un des salariés démissionne pour monter son affaire. Aussitôt mon patron (le beau-père de mon pote) me propose un CDI, que j'accepte (paraît que c'est une proposition qu'on ne peut pas refuser de nos jours).

Me voici donc salarié d'une PME, au management paternaliste. Par paternaliste, j'entends que le patron se veut proche de ses salariés dans son attitude (pas forcément dans ses décisions).

Mais une certaine frustration commence à naître le jour où mon manager, avant de partir en vacances, vient me voir et me demande de le remplacer, moyennant une prime. J'accepte sans problème, assez content d'acquiescer un peu de responsabilité (et de sous aussi, hein!). Mais le lundi suivant, je me rends compte qu'il a tenu exactement le même discours à un collègue. Qui doit le remplacer? Qui aura droit à la jolie prime (de 50 €)? Ayant établi des relations amicales, nous ne nous sommes pas pris la tête entre nous. On a tranché: un jour sur deux. Mais à mes yeux, notre manager voulait qu'on se batte pour

obtenir le remplacement de son poste. Façon de mesurer la motivation de ses employés.

Quelques mois plus tard, une seconde technique de management pointe le bout de son nez. On est en début de mois, et en arrivant sur les locaux, le matin, je vois affichée, sur la porte du bureau, la photo d'un de mes collègues avec la mention "employé du mois". Celui-ci en voyant l'affiche, s'empresse d'aller voir le manager en lui demandant d'enlever ça. Qu'il ne voulait pas attiser la jalousie de ses collègues (même si franchement, l'affiche nous a bien fait rire, un peu jaune surement) et qu'en plus cette distinction n'avait aucune valeur (décision complètement arbitraire du manager).

Plus tard, on me mettra en "compétition" avec un collègue et ami pour le remplacement du responsable des expéditions (envois express par TNT, UPS, DHL, etc..., travail plus gratifiant que le simple tri puis distribution du courrier). On décide donc de fonctionner intelligemment sans se rendre la tête. Une nouvelle fois on adopte la technique du "chacun son tour".

Il faut tout de même savoir que mon travail s'est "enrichi" au fil des années. En effet, au début de mon contrat, je ne faisais que du tri de courrier + manutention, puis au fil des années je me suis retrouvé à accomplir des tâches de plus en plus enrichissantes, comme le remplacement du manager (autant dire que le style de management changeait lorsqu'on me demandait de le remplacer, aucun ordre n'émanait de ma bouche, les tâches étaient tout naturellement réparties par les employés eux-mêmes, dans la bonne entente), l'assistance aux projections des réunions de S* (gestion de la régie de l'auditorium: jeux de lumières, sons, prises de vues de cameras), relationnel avec certains résidents S*, j'avais même mon mot à dire sur leurs campagnes de pubs internes (j'ai d'ailleurs corrigé bon nombre de fautes d'orthographe sur leurs supports de com'). Cependant ma rémunération était plafonnée au SMIC. J'avais demandé une augmentation en 2011, qui a été refusée. Par ailleurs, notre employeur avait coutume de donner des primes de mérite (lors du remplacement de collègue, ou de périodes intenses), et il m'a affirmé que s'il m'augmentait mensuellement, il ne pourrait plus me donner de prime de mérite.

J'ai donc lâché l'affaire, mais la motivation n'était plus au rendez-vous, pour moi comme pour tous mes collègues. Pas de valorisation de l'ancienneté, tout le monde au SMIC ou presque... On commence à râler, à en avoir marre de ce travail alimentaire.

Je m'évade chez moi en pratiquant un peu de musique (piano guitare accordéon), en "geekant" avec mes potes, puis en me lançant dans la création d'un jeu vidéo via RPG-Maker. Ça me passionne, je fais tester mes potes qui se retrouvent hilares en voyant un peu l'histoire et les personnages. Mais ça me prend un temps fou. J'ai du passer 3 mois à bloquer tous les soirs sur RPG-maker.

Une période assez difficile commence mi 2011. En effet, l'appel d'offre pour la prestation du service courrier prend fin en mars 2012, et notre boîte étant dépendante économiquement de S* (95% du CA), on s'inquiétait pour notre avenir. Notre patron nous a rassuré en nous disant que, "quoi qu'il arrive, vous ne serez pas au chômage, les

gagnants de l'appel d'offre seront obligés de vous reprendre". Oui, mais nous salariés, ne voulions en aucun cas être rachetés par une de ces grandes boîtes au management impersonnel (les prétendants à l'appel d'offre étaient G*, société de nettoyage à l'origine, et So*, société de restauration collective), et n'avions pas vraiment une peur bleue du chômage. On a donc fait part de notre opinion à notre patron, en lui disant qu'aucun de nous était motivé pour bosser pour le SMIC pour une grande société comme celles mentionnées ci-dessus. Il faut savoir que notre patron entendait bien revendre son activité (meubles, organisationnel, employés) au repreneur de l'activité. La revente de sa société sans le personnel le privait d'un bénéfice non négligeable. Aussi après une longue période de démotivation et de tensions, il est venu nous voir, un par un, début 2012, en nous demandant de ramener nous 3 dernières fiches de paie (le rachat de salariés par une boîte, se fait à partir des 3 derniers salaires de ces employés). Aussi, sous nos yeux ébahis, il déchira nous fiches de paie des 3 derniers mois, et nous en tendit 3 nouvelles, fraîchement falsifiées, avec une augmentation salariale non négligeable (j'étais passé du SMIC à 1800€ brut). Encore une proposition qu'il est difficile de refuser. Je me suis senti comme "prostitué", forcé de faire un travail qui ne me plaisait plus à cause d'une proposition que je ne pouvais pas vraiment écarter. C'est ainsi qu'en mars 2012, mes collègues et moi-même avons intégré les rangs de chez So*, avec un salaire complètement gonflé par rapport aux classifications de So*. Un employé de service chez So*, est payé le SMIC. Une augmentation de 1% par an est prévue, y'a qu'à être patient.

Notre premier entretien avec la direction de Sodexo nous a mis en bouche: "vos salaires seront gelés pendant 7 ans". Ça donne envie!

Bref, la vie reprend son cours, notre manager a lui aussi été "racheté" par So*, aussi l'organisation de notre service change peu.

Petit à petit, on nous demande de chiffrer nos résultats, de noter chaque enveloppe récupérée, de répertorier chaque intervention. Une charge de travail supplémentaire peu attractive mais que nous nous efforçons de faire (enfin c'est plus notre manager qui en pâtissait, par l'établissement de tableaux Excel ne représentant pas grand chose de concret).

Vint alors une période d'intense activité. En effet, en 2014, S* accueille la société Me* dans ses locaux, soit l'arrivée de 850 personnes supplémentaires. Autant dire que la mise en place d'une organisation fonctionnelle pour 850 personnes n'est pas chose facile. On se retrouve avec une surcharge de travail, nos temps de pause sont comptés à la minute, pas le temps de flâner y'a du boulot. Notre manager s'exténue de cette situation (il faut dire que c'est quelqu'un de très énergique, qui prend beaucoup sur lui, et nous décharge d'une bonne quantité de travail). Je le vois arriver à 7h du matin pour repartir à 19h tous les jours. Il nous explique que chez So*, les Managers n'ont pas de "prime de mérite" mais touchent des sous à l'année en fonction des bénéfices dégagés par le service. Il se tue à la tâche. Sa relation amoureuse avec la mère de ses 3 enfants en pâtit.

Nous autres salariés étant aussi impactés par cette surcharge d'activité, on nous demande régulièrement de faire quelques heures supp, non payées mais récupérables. En gros je reste le soir de 18h30 à 22h, et pour récupérer on me propose par exemple de prendre 3h30 de pause à midi le lendemain. Inintéressant. Je me sens fatigué et vide en rentrant chez moi, plus envie de jouer de la musique, encore moins de me prendre la tête sur RPG-Maker. S'installe alors la véritable routine du "métro boulot dodo".

Je vois notre manager fatigué de jour en jour, jusqu'au moment où il en a marre. Il ne s'investit plus comme avant, laissant un peu faire les choses, puis postule à une offre interne chez So*: un poste d'agent de courrier dans les zone militaires à risque en Afrique. Je me suis dit que pour accepter ça, il devait être sacrément au bout le bougre! On est en fin 2014.

A ce moment là, on se dit "va bien falloir que So* le remplace, le plus logique serait de mettre l'un de nous à son poste, vu qu'on est dans le service depuis un bon moment (5 ans pour moi, 8 et 10 ans pour d'autres collègues) et que la prestation que l'on rend est appréciée du client".

Sauf que non, chez So* ça ne marche pas comme ça. Les salariés sont des moutons, or on ne transforme pas une chèvre en M. Seguin. Aussi la direction de So* décide de nous envoyer un manager "home-made" qui gérait une équipe de cuisine... On tombe des nues. Aucun rapport entre sa précédente activité et la notre. N'ayant pas notre mot à dire, bah on dit rien, on rumine.

Puis on se rend compte qu'un manager So* n'est qu'un pilote en charge du bon fonctionnement du service. En aucun cas on lui demande d'aider ses employés. En outre, le nouveau manager ne bouge pas de sa chaise, distribue les directives, et nous on court.

Il adopte cependant des méthodes de communications très amicales, faisant de nombreuses blagues, nous demandant avec attention chaque lundi comment s'est passé le weekend.

Il nous a même (à un collègue et moi-même) inscrit à une formation. La formation 5S. C'est là que je me suis rendu compte de l'inhumanité de ces grandes boîtes. La formation porte sur l'agencement des espaces de travail, le rangement etc... Mais le but final de cette formation était une manipulation habile envers les employés. En fait, on m'a appris à amener mes collègues à aller dans mon courant de pensée, sans que ceux-ci s'en aperçoivent. Forcer les gens à penser comme moi, à penser comme il faut. Au sortir de cette formation (où j'ai bien compris de quelle type de boîte So* faisait partie, la majeure partie des participants à cette formation étant de milieux très modestes, et les vidéos qu'on nous a fait visionner durant la formation montraient des employés ne parlant pas la langue, ne sachant pas lire, mais malléables au possible) j'étais écoeuré. Dès mon retour, je fais part de mon ressenti à mon manager, en lui expliquant qu'il ne fallait pas compter sur moi pour mettre en application ce que l'on m'avait montré.

Peu de temps après cette formation, on a eu le droit à un entretien individuel par notre manager. Aussi je lui ai fait part de mon ras-le-bol par rapport au travail demandé, au gel de nos salaires, et à la formation que So* m'avait payée. Sans que je leur demande d'ailleurs, ils ont du payer un billet de train aller retour pour Paris + taxi aller retour Paris-St Cloud + le prix de la formation : beaucoup de sous qu'ils auraient mieux fait de répartir au sein des salariés, si comme ils le pensent, cette formation est pour le bien des salariés.

La sympathie de notre nouveau manager ne nous ôte pas la nostalgie de notre ancien, qui lui venait suer avec nous en cas de besoin. On accuse donc le coup, le temps que l'organisation relative aux nouveaux arrivés de chez Me* soit en place. On en chie mine de rien. Pour preuve, j'ai eu une dure période en matière de santé. J'ai chopé un zona, puis une sinusite, et après 3 mois d'arrêt de travail, et 8Kg de perdus, je suis revenu un peu faible au travail. Après 3 jours de reprise, je me suis explosé le genou en portant un meuble, ce qui m'a valu un accident de travail. C'est reparti pour 3 semaines d'arrêt...

Je reprends ensuite le boulot, (l'organisation étant enfin en place, on souffle un peu plus) en expliquant que mon médecin m'avait demandé de ne pas forcer jusqu'à cet été.

Une période paisible arrive (début 2016), la dose de travail diminue peu à peu (je reprends la musique, mais pas RPG-maker :p) jusqu'à ce que mon manager vienne me voir un beau jour (lundi dernier plus exactement). Voici ce qu'il me dit: "conformément à ta demande lors de l'entretien individuel, je te propose un changement de site". Alors là, je comprends plus. Je lui dis qu'au contraire, tout allait mieux depuis que Me* s'était bien installé, que le travail n'était plus aussi pénible, que je suis très soudé avec mon équipe et qu'en aucun cas j'ai envie de changer de site. En fait, il avait interprété mon ras-le-bol comme un souhait de mutation. Il a continué "une place correspondant à ton profil s'est libérée sur un site à côté, ce serait bien que tu visites ce site demain". Je lui ai répété que je ne voulais pas changer de site, mais il m'a plus ou moins expliqué que visiter le site n'engageait à rien. Le lendemain me voila sur le nouveau site, pour l'après-midi. Il s'agit d'un bâtiment neuf appartenant à la société De*. Je fais connaissance de l'équipe et du travail qui me serait demandé. L'équipe est composée d'un manager So* (qui donc a le cul sur sa chaise), d'un spécialiste reprographie anciennement salarié chez De*, mais racheté par So* lors de l'externalisation de leur service en janvier 2016, chargé de l'édition de la propagande interne (dépliants, chevalets, etc...) qui a 22 ans de boîte et des problèmes de dos; et une dame d'environ 60 ans, sur un poste informatique. Mon poste consisterait tout simplement à faire de la manutention toute la sainte journée. Mise en place d'espace de réunion (déplacement de chaises, tables, tableaux), distribution de papier vers les photocopieurs et imprimantes, et montage de meuble. Bref, rien de très attirant. En sortant de la visite, je retourne sur mon site et (re)fais part à mon manager de ma réticence à prendre ce poste en argumentant que toutes les tâches valorisantes qu'on m'attribue actuellement me seront supprimées au profit de simples manutentions. La discussion prend fin.

Le lendemain, mon manager me demande "alors à froid, qu'es-ce que tu en penses", ce à quoi je réponds "même à froid, j'suis pas chaud, la seule chose qui éventuellement pourrait me motiver serait une augmentation". Il m'a mis un stop directement. Pas d'augmentation, pas de sous chez So*... Mouais....

Puis le lendemain, juste avant l'heure de mon départ, mon manager est venu me voir: "J'ai bien réfléchi, j'ai pris la décision de te changer de site, tu seras affecté chez De* à partir de mardi". Contre mon gré donc. Sans que je n'ai mot à dire. Avec un délai ridiculement court. Apparemment les Accords d'Entreprises permettent à So* de jouer avec leurs salariés. Je lui ai dit ses quatre vérités, sur son management amical, son hypocrisie quotidienne, le dégoût qu'il m'évoquait alors...

Le lendemain, vendredi, je me suis retrouvé avec la boule au ventre, impossible de me rendre au travail, c'était physique. Rien que de songer à voir la tête de mon manager...

Je suis allé voir mon médecin, lui ai raconté mon épopée, et il m'a arrêté 15 jours, le temps de prendre contact avec une amie avocate au Prud'hommes, de monter un dossier et surtout de me calmer émotionnellement.

Mon amie avocate a pour l'instant parcouru rapidement mon dossier, et selon elle, So* serait en droit de me muter de la sorte. Je lui ai expliqué que mon objectif était tout simplement le licenciement avec indemnités. Plus jamais je ne veux être amené à bosser pour cette boîte...

Je suis donc actuellement en arrêt, attendant sagement la réponse de mon amie avocate pour savoir comment obtenir mon licenciement.

Quand je pense que certains se battent pour travailler, j'éprouverai presque de la honte...

Voici ma situation!!

Fin de carrière

Burn-out, Dévalorisation, Licenciement, Rapports sociaux

Témoignage écrit quelques mois après mon burn-out, trois ans après tout est encore dans ma mémoire.

Je ne raconte que la dernière journée.

Je m'en suis sorti grâce au médecin de famille et celui du travail que je remercie car je ne sais pas comment cela se serait terminé.

Fin de carrière
6h du mat
faut se lever , faut se lever
dur dur
pourtant depuis 1h du mat
le sommeil ressemble étrangement
à un train omnibus qui s'arrête à toutes les gares
traîner , traîner le plus possible
va falloir y aller
j'ai déjà l 'estomac noué
envie de vomir
pas le choix , faut y aller
qui sait la journée sera peut-être bonne
un café, les médocs
l'heure tourne
tourne trop vite
6h35 faudrait prendre la route
15-20 mn c'est ce qu'il me faut
je peux encore traîner un peu
me voilà prêt à partir

je suis dans le couloir
les secondes, les minutes passent
6h37
38
39
6h40
plus le choix
je ne sais pas si il fait froid , chaud
je sens juste cette boule au ventre
la gorge serré
j'avance tranquille, j'y vais, j'y vais pas !!!!!
j'ai beau traîner, j'arrive à l'heure
normalement avec de la chance je serai tranquille jusqu'à 8h
je peux commencer un boulot
continuer celui du jour d'avant
une grosse commande à préparer
commande qui semble assez urgente
longue à préparer
8h la secrétaire arrive
un coucou
je continue
8h 15
ça y est, on me dit qu'il y aura un camion à charger
c'est urgent, il arrive en fin de matinée
rien n'est prêt
espérer que tout soit accessible
surtout sans risque
2h de 2h30 de préparation si tout va bien
j'attaque, stressé

ouf tout s'est bien passé rien n'est tombé
nul besoin de ramasser
je souffle un peu
Le camion arrive
un chauffeur qui vient régulièrement
ça fait du bien il connaît le topo, et se met de suite en place,
pas de perte de temps ouffff
Je commence à charger
la secrétaire arrive
changement de programme
faut charger d'autres lots
surtout rester calme , rester calme
dur dur
c'est reparti
camion chargé
il est presque midi
revoici la secrétaire
elle a eu un e-mail
disant qu'un client vient chercher une commande en début d'après -midi
urgent c'est urgent
j'y arriverai peut être avant midi
je me grouille
le temps de me laver les mains,
12h je rentre
énervé mais ça va
j'avale mon repas vite fait
12h20 je m'effondre devant la télé
ça fait du bien
j'oublie la matinée

je suis bien
tout naturellement je me réveille vers 12h45
je traîne jusqu'à 50
à midi je suis en vélo donc 5 mn de trajet
13h je reprends le boulot
le boss voudrait savoir où j'en suis avec la commande
j'en sais trop rien
une partie est emballée, une partie palettisée
je compte, en gros ça pourrait faire deux palettes
je le signale à la secrétaire
e-mail au boss
je sais qu'il va trouver ça léger
je le sens
le sang me monte à la tête
rester calme, rester calme
difficile de travailler
pas le choix
un e-mail encore un
commande urgente qui doit partir par la poste
je laisse tombé mon travail
j'attaque la commande
remplir des sachets 1k , 5 kg
parfois 500 gr
souder les sachets
mettre en carton
l'heure tourne
la boule au ventre de plus en plus grosse
quelque chose va me tomber dessus
je le sais

je le sens
gagné !
un mot du boss ne comprend pas
qu'il n'y ait que deux palettes de prêtes
4 jours avant je lui avait dit
que ça avait l'air de bien marcher
j'avais même réussi à préparer
pas mal de sachets sauf qu'il n'étaient pas encore soudés ni palettisés .
trois mots en gras "cherchez l'erreur"
il ne comprenait pas
il ne comprend jamais
Pour lui
je suis un râleur et que
je mets de la mauvaise volonté
ou que je ne veux pas faire le boulot
c'est vrai que d'après lui j'aurai des réactions franco-françaises de CGtiste (fallait la
trouver , il l'a fait)
j'ai chaud , je tremble
j'ai mal c'est atroce
envie de tout casser
tout foutre en l'air
me foutre en l'air
terminer avec tout ça
partir , fuir
ne plus revenir
je suis partis
j'ai fuis
j'ai les boules
suis oppressé

j'angoisse
même la sonnerie du téléphone me fait peur
peur qu'ils m'appellent
devoir me justifier
en restant calme
je ne peux pas
peux plus
Je me réveille, boulot
je regarde la télé, boulot
boulot , boulot
se calmer, me calmer
anxiolytiques
antidépresseurs
j'attends l'effet
ne plus penser boulot
la route sera longue
journée presque ordinaire
heureusement que toutes ne sont pas comme celle-ci
encore que parfois c'est pire quand il y a des pannes
C'était en octobre 2012
Depuis 9 mois d'arrêt maladie (burn-out)
Licenciement pour inaptitude en juillet 2013
Depuis chômage et dans 7 mois la retraite anticipée à 60 ans, pour carrière longue
Eh oui 42 années de trime
Viré après 30 années dans la boîte

Mon patron utilisait les pourboires des clients pour nous verser nos salaires.

Contrat, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique

Pendant 2 ans j'ai travaillé comme croupier dans un casino, travail de nuit exclusivement, tout jour fériés compris, salaire net 1060 euros, aucune majoration du fait de travailler de nuit et jour férié !

Mon patron utilisait les pourboires des clients pour nous verser nos salaires. Exemple pour 1060 euros, si dans le mois les clients me donnaient 60 euros de pourboire, alors mon patron me payait 1000 + 60 euros de pourboire = 1060. Situation injuste, lorsque nous avons voulu faire évoluer la situation, la réponse de nos dirigeants : "estimez vous heureux d'avoir un salaire garanti, car à l'époque les croupiers étaient payés uniquement avec leurs pourboires" (ce qui est vrai dans les années 60/80). Mais à l'époque avec ces mêmes pourboires les croupiers gagnaient bien plus que le salaire minimum légal. Aujourd'hui il gagnerait au mieux 100 euros.

Bien entendu certains clients informés de cette pratique dans certains casino nous posaient la question avant de nous en donner, il était bien entendu interdit de leur dire sous peine de sanction ... donc d'un coté c'est normal on doit pas se plaindre , de l'autre ne surtout pas le dire aux clients ce qui prouve bien que c'est immoral. J'ai bien entendu quitté mon poste et changé de métier car j'estime qu'on vaut mieux que ça.

Pour information un croupier est agréé par le ministère de l'intérieur et dépend indirectement de l'état.

Des contrats qui vous rendent corvéables à merci

Compétition, Contrat, Législation, Licenciement

Pour me présenter brièvement, j'ai 29 ans je suis ingénieur en mécanique, diplômé en 2010, je suis actuellement en poste en CDI en Allemagne, donc pas à plaindre, mais ce n'est pas une raison pour ne pas s'insurger contre ce qui est ni plus ni moins qu'un retour au XIXème siècle. Mon expérience concerne un certain type de boite, il s'agit des boites d'ingénierie et de services, communément appelées boites de presta. Ces boites louent les services de leurs employés à des entreprises qui ont un besoin ponctuel de ressources supplémentaire (le ponctuel allant de 1an à une dizaine d'année) et leur pratiques m'ont complètement sidéré.

J'ai intégré une grande boite de presta en mars 2011, la mission semblait intéressante, la paye n'était pas ridicule, même si elle était loin d'égaliser la paye que j'aurai eu en bossant directement pour le client. Je n'étais pas déployé chez le client, ce qui me laissait une certaine autonomie et qui rendait le travail plus intéressant. En effet, mes collègues qui étaient déployés chez le client étaient très mal considérés, parfois en dessous du stagiaire dans la hiérarchie, systématiquement relégués aux tâches les moins intéressantes et les moins gratifiantes. Il arrivait qu'un employé propose de prêter son presta à un autre qui ne voulait pas accomplir certaines tâches.

Après une chute d'activité, je me suis retrouvé en formation (pluridisciplinaire) à l'AFPA avec une centaine d'autres collègues. La formation était censée durer trois mois, mais au bout d'un mois, les gens ont commencé à être convoqués par les RH, petit à petit on se voyait proposer des missions à l'autre bout de la France ou des chèques pour partir. L'ambiance au sein de l'organisme de formation est devenue pesante, on se demandait en permanence, qui serait le prochain.

Je me suis vu proposé une mutation, après avoir exprimé mon accord, on ne m'a pas reparlé de cette mission, pourquoi ? Parce que j'ai accepté. Il s'agissait très probablement d'une mission fantôme, on vous propose une mission dans une région éloignée, et si vous refusez, la boite est en mesure de vous licencier pour faute grave (en utilisant la clause de mobilité géographique). C'est arrivé à deux de mes collègues, ont leur a proposé une mutation, ils ont refusé, ont les a virés sans indemnisation. Ils se sont retournés contre la boite aux Prud'hommes, en effet après s'être renseigné auprès de l'inspection du travail, il s'avère que dans ce cas cette clause était abusive. Au dernières nouvelles ils avaient abandonné les poursuites au vu du parcours juridique qui s'annonçait pour eux.

Pour ma part, je suis parti d'un commun accord avec un chèque, je m'en suis plutôt bien sorti. Après avoir mis mon CV sur les plateformes de recrutement, il ne se passait pas un jour sans qu'une boîte de presta ne m'appelle (ce qui semblait être une bonne chose). Au début je répondais, je prenais le temps de faire des dossiers de compétence, je faisais des entretiens téléphoniques ou je me déplaçais en ayant eu la certification qu'ils avaient une mission précise à me proposer. Et puis je me suis rendu compte que dans $\frac{3}{4}$ des cas, les boîtes de presta te convoquent juste pour se constituer un vivier de profils qu'ils peuvent proposer à leurs clients en cas d'ouverture de mission (ce qui en passant est une pratique interdite). Au bout d'un certain temps, je ne décrochais plus le téléphone, j'attendais qu'on me laisse un message, et je rappelais lorsque ce n'était pas une boîte de presta.

Le premier contrat qu'on m'a proposé était une embauche sur profil, on me faisait signer un contrat avec une date de prise de mission indéfinie (au plus tard 1 mois après la signature). En clair si je signais, je m'engageais à travailler pour eux 1 mois au plus tard après la signature du contrat. Pendant ce mois, je n'étais pas payé bien entendu. Si je trouvais mieux ailleurs dans ce laps de temps je ne pouvais pas me désengager, vu que j'avais signé, par contre si eux ne me trouvaient pas de mission au bout de ce mois, ils avaient 48h pour me signifier mon renvoi (les 48h correspondent au préavis durant la période d'essai). Après avoir pris conseil auprès d'un juriste et d'une avocate j'ai décidé de refuser le contrat, au passage, les deux personnes que j'ai eu au téléphone étaient sidérés qu'on puisse proposer ce type de chose, c'est tout à fait légal, mais ça piège complètement la personne qui signe. Lorsque j'avais posé la question au recruteur, il m'avait certifié que tant que le contrat n'était pas effectif, il n'avait aucune valeur, et que du coup je pouvais me rétracter, du coup heureusement que je me suis renseigné.

Une autre boîte de presta à laquelle j'avais répondu, le recruteur m'a dit avant l'entretien, je cite " que vu votre profil et vos compétences, je tiens absolument à vous recruter, même si le client que nous allons rencontrer ne vous retenait pas pour cette mission". Après avoir passé l'entretien avec le client, nous sommes retournés à l'agence, où il m'a proposé un contrat, il me l'a fait lire une fois, m'a demandé si j'avais des questions. Après avoir levé le voile sur les questions du contrat, il m'a fait une simulation de salaire, ou devrais-je dire un simulacre. En effet, je partais d'une base Brut fixe très faible, et par un savant calcul de primes (toutes mises au maximum possible), de rachat de RTTs et de défraiements, il arrivait au salaire que je demandais, magique non ?

Concernant la négociation salariale justement, là aussi il y a de quoi rire (jaune), les mecs sont super intéressés par votre profil, vous devez absolument signer avec eux, mais au moment où vous devez négocier votre salaire, de 1 ce n'est pas possible, de 2, vous n'êtes plus si bon que ça tout d'un coup... Ils invoquent bien souvent qu'ils n'ont pas le pouvoir de négocier le salaire, qu'il y a des grilles etc, que le marché est très concurrentiel, bref la négociation est impossible.

A la fin de notre discussion, le recruteur m'a demandé si j'étais plutôt emballé, pour savoir je cite « s'il devait proposer au client une autre solution technique », à ce moment là je me suis un peu senti comme un vulgaire produit, j'ai faillit répondre quelque chose de très désagréable, mais mon sens de la fourberie à vite repris le dessus et j'ai préféré répondre favorablement afin de lui faire perdre un peu de temps. Au moment de partir, avec le contrat sous le bras, le recruteur m'a gentiment signifié qu'il n'avait pas le droit de me laisser partir avec la proposition de contrat. Là, j'ai dû me retenir très fort pour ne pas éclater de rire tellement la situation devenait ridicule. Il était 20h, j'étais arrivé à l'agence à 14h, j'avais passé une demi journée à répondre à des questions, passer des tests, on me fait lire un contrat une fois, et il faudrait que je le signe sans l'examiner en détail, cette histoire sentait le hareng fumé.

Le lendemain appel du recruteur pour m'indiquer que le client voulait que je commence le plus tôt possible, il m'a demandé si de mon côté c'était ok, j'ai dit que le niveau de la rémunération était loin d'être satisfaisant et qu'il valait mieux en rester là puisqu'une négociation était impossible. A partir de là, ça a été 27 minutes d'argumentation absolument ridicule. Il m'a dit bien connaître le marché, je lui ai fait remarquer qu'il me proposait moins que ma 1ère embauche alors que je n'avais pas d'expérience, il s'est mis à dénigrer mon ancienne boîte, je lui ai dit que j'avais d'autres pistes mieux payées, il m'a dit de me méfier des boîtes qui proposent de trop bon salaires etc. Tout ça pour conclure par une proposition de rendez-vous avec son patron pour valider mon embauche, Là à bout de patience, je lui ai signifié très clairement ce que je pensais de ses méthodes, et que jamais je ne signerai, vu les conditions proposées.

C'est difficile de refuser un contrat lorsqu'on est en recherche d'emploi, mais lorsque les recruteurs proposent des contrats qui vous rendent corvéables à merci, je préfère passer mon chemin. J'ai bien conscience que c'est un luxe de refuser un emploi, c'est un luxe que j'avais, et je me rends compte de ma chance. Ce qui m'attriste, c'est que si des boîtes proposent des contrats aussi pourris, c'est qu'il y a des gens pour les signer, des gens qui ne peuvent pas se permettre de refuser un contrat, si précaire soit-il pour remplir leur frigo. Je crois que la crise a en effet servi d'alibi aux entreprises pour revoir à la baisse les conditions de travail et proposent à leurs salariés/candidats un odieux chantage.

Je vais vous parler de mes parents qui ne sont pas des « jeunes » comme nous

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique

Je vais vous parler de mes parents qui ne sont pas des « jeunes » comme nous, des Y, mais à mes yeux, quand bien même il peut y avoir de l'affect dans l'équation, ils sont objectivement des victimes du rouleau-compresseur managérial d'aujourd'hui. Je précise avant tout que je vous écris plutôt sur un coup de tête parce que je leur ai parlé de votre mouvement ce soir, leur demandant ce qu'ils penseraient de témoigner, et j'ai compris que pour mon père, le mal était abominablement ancré (d'autant que sa situation est une impasse). Il a fondu en larmes en deux secondes, et pour résumer, il en est à considérer comme inutile un témoignage, et le problème n'est pas que ce soit un témoignage destiné au net mais tout simplement qu'il considère que ça ne lui sera d'aucune utilité. J'ai même l'impression qu'il se considère illégitime comme témoin. Je vais vous expliquer son cas assez brièvement, et sachez qu'il manquera beaucoup de détails (déjà parce que je ne mettrai pas tout, ensuite parce que je n'étais pas au boulot à sa place).

Après 6 ans de Marine Nationale, il rentre à la RATP en tant que chauffeur de bus en 89. 8 ans au volant, il passe le concours interne pour devenir agent de maîtrise. Il en ressort major du concours, et devient régulateur. Ça consiste à surveiller le battement des bus de plusieurs lignes sur un PC, on est là pour dire aux chauffeurs s'il faut se grouiller ou lever le pied, on gère les nouveaux tracés de lignes en cas d'accident ou de travaux ainsi que les appels avec les pompiers/policiers pour les incidents, et à cette époque les régulateurs travaillaient en terminus, donc ils devaient aussi informer les voyageurs. 8 ans de régulation, sa période la plus agréable (pour l'ambiance conviviale qu'il avait avec ses collègues). Il passe ensuite adjoint-chef de ligne. Là, ça se gâte. Le problème ne venait pas du chef de ligne. Il venait de plus haut, un des cadres, Monsieur T. Monsieur T n'était pas le chef de centre, mais la cheffe de centre venait d'arriver et il a su s'imposer comme référent absolu : pas moyen de s'en référer à plus haut que le tyran donc. Mon père a subi pendant près de 4 ans du harcèlement moral de la part de Mister T.

Au début mon père prenait ses réflexions et son acharnement pour du perfectionnisme, il s'était contenté de faire plus d'efforts dans son travail (à base de travail normal + régulation le weekend et les vacances et endossement des responsabilités du chef de ligne). Ça a empiré la situation (sérieux, oui), M. T voulait uniquement de la part de mon père du répondant, semble-t-il, sauf qu'il ne fonctionne pas à qui aboie le plus fort

mais aux arguments à poser sur la table. Ça a duré 4 ans, pendant lesquels mon père notait absolument tout ce qu'il faisait pour ne pas laisser la joie à M. T de se servir de ses oublis pour inventer des histoires (ici il y a beaucoup de détails qui ont leur place mais j'essaie de faire au plus court ; c'est dur). Au bout de ces 4 ans (au cours desquels les échelons étaient donnés au compte-gouttes), il devient chef de ligne, et M. T part à la retraite. Sauf qu'il a su laisser des consignes pour laisser en place le compte-gouttes des échelons. 5 ans en tant que chef de ligne, à préparer chaque année son argumentaire sur l'état de la ligne, les problèmes (qui malgré tout n'étaient pas de son ressort), les bons points (qu'il s'appliquait à mettre en place chaque année), et quand bien même, aucune reconnaissance, les entretiens pour l'avancement pouvaient se résumer à 1 heure d'argumentation de mon père contre 5 minutes de « on te trouve pas motivé en ce moment », puis 4 ans passent sans un seul point. 5 ans en tant que chef de ligne, pour que le dernier chef de centre lui fasse comprendre qu'il ne le garde pas comme chef de ligne, et lui propose d'intégrer le nouveau Centre de Régulation et d'Informations Voyageurs (CRIV) ouvert récemment (il y a beaucoup à dire à ce propos, comprenez déjà que l'idée de départ c'est fermer les terminus et mettre les régulateurs dans un seul grand bâtiment pour centraliser la gestion, et au passage garder 300 emplois au lieu de 500). Je ne vais pas vous décrire l'organisation technique ici, ça prendrait un moment mais l'objectif est clair : meilleure performance avec moins de personnel, peu importe si un régulateur doit gérer en temps réel 20 lignes de bus (for real). Mon père n'y est pas rentré en tant que régulateur, mais en tant que « superviseur ». Il est responsable d'une salle de régulateurs. Quand il y a une manif, il suit son évolution en temps réel et adapte le trafic en temps réel. Un suicide sur le RER D, donc stand by pendant quelques heures, des bus arrivent pour emmener les gens en remplacement, eh bien c'est mon père qui trouve des chauffeurs volontaires et adapte les tracés. Une agression dans un bus, un accident grave, c'est lui qui gère l'appel aux secours ou à la sécurité. Le problème n'était pas la difficulté du boulot, il le savait en venant au CRIV. Le problème c'est cette difficulté couplée à un climat de poignard dans le dos incessant, issu de certains cadres au management très particulier, entretenu par d'autres superviseurs à l'aise quand il s'agit de nager parmi les requins. Mon père revit depuis plus d'un an une situation de harcèlement moral de la part de son supérieur, Monsieur G. C'est pareil que l'ancien, on cherche des poux partout, tout le temps, mais il y a une différence : on a des sbires, on leur donne un poste dans le plus de salles de régulation possible, puis on s'en sert pour récupérer des dossiers sur un max de monde (ça sert beaucoup dans le dialogue social d'entreprise quand il faut défendre son droit à l'avancement). Mon père fait partie de ceux qui veulent seulement faire leur boulot sans devoir guerroyer avec les crabes, et c'est ce qui fait qu'il est aux antipodes de l'ensemble de ses collègues. Anecdote représentative du caractère borné de son supérieur : le 7 janvier, mon père commence à midi. Sauf qu'un attentat contre un journal satirique a eu pour effet de fermer le périphérique, donc de déverser la circulation sur l'A86 que mon père prend en voiture pour aller au travail. Il est arrivé en retard ce jour-ci. Son temps de retard lui a été retiré de sa paie, « Temps Repris », avec rapport

s'il vous plaît. Deuil national, symbole de liberté d'expression, défense de nos libertés : Temps Repris.

Je n'ai pas parlé de ma mère, il y en a à dire aussi, et même s'il y a 3 pages word Calibri 11 de texte, je n'ai vraiment pas détaillé ce qu'il y avait à dire sur mon père. Je voulais juste vous faire parvenir ça. C'est du temps, c'est de la lecture, ce n'est pas exhaustif et c'est un cas parmi tant d'autres. On vit bien matériellement mais si c'est pour que mon père décède à 60 piges, que d'autres que lui continuent de se faire broyer et qu'on continue tous d'espérer un Changement tout en restant résigné, je ne vois pas la logique. Voilà, bon courage pour la suite, y'a un de vos abonnés issu de la majorité silencieuse qui a parlé un peu, et vous avez su faire ça sur un thème a priori chiant. Remettons l'humain au centre un moment, qu'on essaie de montrer que c'est bon, et que ça le serait encore plus si ça devait être durable.

Ces trucs, c'est ce qui était dans le plan d'origine.

Conditions insupportables, Dépression, Pression

Quand ta boîte lance un projet exceptionnel, un gros événement, et donne à ton équipe (qui n'a jamais fait d'orga d'événement et dont le boulot n'a rien à voir avec les événements) tout le projet. Team de 6, boulot pour au moins 20 personnes. Plus personne ne part à l'heure pendant 3 semaines pendant que le plan est mis en place (et pendant qu'on apprend comment faire, de zéro). Le management observe le plan, trouve que c'est de la merde, te fait tout changer de zéro alors qu'ils n'ont aucune idée de ce que veulent les gens qui vont venir à l'événement. Tu changes tout de zéro. Tu représentes un plan avec leur feedback. Ils disent que c'est pas assez "funky" (oui, c'est vraiment le terme employé). Tu expliques que "Funky" n'est pas un terme de stratégie marketing, on te dit de te démerder. Le plan est encore changé 17 fois (j'ai encore les 20+ fichiers différents avec les plans amendés). Tout ton budget est réduit, à l'exception du budget "VIP" (la salle avec champagne où les managers passeront la soirée). Mais tu dois donner les mêmes résultats. Démerde-toi. Au final, l'événement a lieu, malgré tout. Les 2/3 de la team sont épuisés et en dépression nerveuse. Les gens n'aiment pas l'événement. Tout ce que les managers ont demandé d'ajouter à l'événement, les gens l'ont détesté. Les gens disent qu'il aurait fallu plein de trucs. Ces trucs, c'est ce qui était dans le plan d'origine. Malgré ça, toute ta team se fait saquer et se fait virer ses bonus et pas d'augmentation. Ah, et tout ça, c'était pour ne pas recruter des gens experts en événements. Comme quoi...
#OnVautMieuxQueÇa

"Fais semblant de travailler pour faire durer ta mission le plus longtemps possible"

Inclassable, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Il y a encore un mois, je travaillais dans une entreprise en tant que "consultante". Mon ancienne entreprise est une société de prestation. Si vous n'êtes pas familier avec le concept le voici : vous, le salarié, avez un CDI avec la société de prestation et celle ci vous "loue" à une autre entreprise qui a besoin de vos compétences pour un certain temps (de quelques jours à plusieurs années). Bref, mon ancienne entreprise m'a fait miroiter un super job ("tu vas découvrir pleins de choses, élargir tes compétences, blabla") tout en me promettant de rester dans ma région natale (l'Alsace). Sauf qu'après deux semaines de contrat à Strasbourg, on m'a envoyé à Orange pour 3 mois minimum, sans me demander mon avis ("t'es encore en période d'essai, c'est pas raisonnable de refuser ce qu'on te propose"). Tout ça pour en fin de compte ne rien faire ! Conseil de supérieur : "Fais semblant de travailler pour faire durer ta mission le plus longtemps possible et quand personne n'est dans le bureau regarde des films". J'ai tenu 2 mois et quand j'ai présenté ma démission à mon chef, qui lui semblait injustifiée, il m'a dit "le monde du bâtiment est petit et avec la réputation que je vais te faire, tu ne trouvera plus de travail, je te le promets".

Oui, on vaut définitivement mieux que ça.

Excuse réflexe

Aliénation

Je travaille dans une association qui fait du conseil en création d'entreprise. Je ne travaille pas le mercredi ; après mon congé parental j'ai conservé ce jour pour mes enfants. L'année dernière, un mercredi donc, j'étais à la gym avec mon fils quand mon téléphone a sonné : c'était ma soeur qui m'annonçait que ma mère était décédée d'une crise cardiaque. Vu mes larmes et mon état le prof de gym de mon fils m'emmène dans un bureau pour que je sois au calme. Là, je pense alors que je dois animer un atelier dans l'AM (je ne travaille pas le mercredi mais il m'arrive quand même d'animer des ateliers). J'appelle donc mon bureau pour les prévenir que je ne pourrais pas animer cet atelier.

C'est mon chef qui décroche :

- Allo
- Allo, S. Ma mère est décédée.
- PUTAIN!!
- Excuse-moi

Oui, oui, ce n'est que plus tard, que je me suis rendue compte que je venais de m'excuser du décès de ma mère...

Merci en tout cas de cette initiative. c'est vrai que sous prétexte que c'est la crise, on accepte beaucoup de choses de peur de perdre son emploi. Je vais essayer d'inciter mon mari et d'autres personnes à vous écrire également.

Si demain je porte un bagage passager et que je me blesse, un accident de travail ne sera pas pris en compte.

Conditions insupportables, Dépression, Législation, Magouille, Maladies/accidents professionnels, Pression, Rapports sociaux, Santé, Stress

Pour ma part , je suis dans les avions, et si demain je porte un bagage d'un passager, et que je me blesse (Parce qu'il est trop lourd; c'est souvent le cas; ou bien à cause d'un faux mouvement) un "accident de travail" ne sera pas pris en compte. On l'aura dans le cul.

Oui oui.

Parce que la politique de cette compagnie c'est d'être floue sur le sujet. Alors nos passagers le prennent mal... Nous disent qu'en fait "on ne sert à rien", ils s'indignent. Nous insultent même... En ce moment je travaille sur Toulouse. Les "bases" comme nous les appelons. Et depuis 2012, leur date d'ouverture, notre entreprise nous impose une épée de damoclès au dessus de la tête. Fermera? Fermera pas? Tant est si bien que les répercussions se sont faites connaître cette année, avec quelques cas de dépressions... Les gens n'en peuvent plus, sont à bout, nous dirigent comme de la merde... Qu'ils soient nos hiérarchiques ou nos dirigeants. Si demain ils souhaitent bousculer notre vie pour nous faire remonter sur Paris, au gré de leurs envies. Parce que statistiquement parlant c'est "moins cher".

Quand la police vous empêche de travailler

Atteintes à la dignité, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Problèmes d'éthique, Racisme

En 2008 suite à un licenciement économique, je décide de me mettre à mon propre compte dans le domaine du transport.

Cette activité étant réglementée je passe une formation payante (600€) afin d'avoir la capacité et la licence de transport. Suite à cette formation je crée donc une auto-entreprise le plus légalement du monde. Me voilà prêt à travailler avec une vieille fourgonnette d'occasion et des annonces de proposition de mes services postées sur internet.

Un jour alors que je suis avec un client au magasin de meubles de ma ville, à l'enlèvement des marchandises, je vois des policiers de la bac entrer dans le dépôt et pourchasser des transporteurs clandestins. Voyant cela, je prends l'initiative d'aller voir un agent de la bac pour l'informer que je suis transporteur. Il me demande de lui présenter les documents prouvant ce que je dis, ce que je fais évidemment.

Pensant être dans une république où l'on est citoyen à par entière lorsque l'on respecte les lois, le policier me dit sèchement devant mon client "tu dégages". J'abandonne mon client car le policier me menace de m'embarquer au commissariat.

Je crois que ça s'appelle entrave à la libre entreprise.

Voilà mon premier contact avec la police en tant qu'entrepreneur.

Les contacts suivants ne sont pas mieux car ces mêmes agents me voyant docile m'arrêtent arbitrairement avec menottes svp (enlèvement quoi!) et me détiennent illégalement menotté au banc pendant plusieurs heures (séquestration quoi!). Cela est arrivé 2 ou 3 fois.

Je contacte l'IGPN pour dénoncer les faits, on me rappelle pour dire que l'on va faire le nécessaire. Rien.

Entre temps, ne pouvant travailler librement je décide de fermer mon entreprise et de redevenir salarié mais ça ne me convient pas et j'arrête.

Aujourd'hui je suis un précaire et ne cesse de penser à ces agents que je tiens responsable de ma précarité et de la charge que je constitue pour l'État.

J'ai 27 ans et j'ai déjà un procès aux prud'hommes à mon actif.

Contrat, Législation, Licenciement

J'ai hésité sur le sujet que j'allais présenter, mais j'avais envie de parler quand même. Après 3 ans en tant qu'élue du personnel dans mon entreprise, j'aurais pu parler de ça. Après 6 ans dans une boîte de service passée d'une entreprise au service de l'assurance des fonctionnaires, qui fait plein de thunes et qui avait tendance à pas mal reverser à ses salariés pour finalement décider qu'il fallait couper les vannes, y avait des choses à dire. Avec un entourage dans le milieu médical et tout ce qu'ils doivent affronter, ça aurait pu en faire des pages aussi.

Et les prud'hommes ? J'ai 27 ans et j'ai déjà un procès aux prud'hommes à mon actif. J'en ai vu des vertes et des pas mûres, j'ai suivi des collègues et de la famille, et j'en ai chié là-bas aussi. Là où le PS dénonce la gauchisation de la CGT (à force de faire la balançoire gauche-droite, ils se sont cassés la gueule à droite et ont découvert le feu chez eux !), je voudrais dénoncer la droitisation des conseils des prud'hommes.

Alors pour ceux qui ne sont pas familiers avec le « CPH », il faut savoir que lorsque vous déposez plainte dans ce tribunal, vous vous retrouvez en face de 2 élus du patronat et 2 élus de syndicat salariés (vous sentez déjà que ça pue ou pas ?). Avec un peu de chance vous tombez donc sur 2 patrons et 1 élu CFDT et 1 CFTC (là ça sent très mauvais).

Bref, je vais vous exposer 4 cas auxquels j'ai assisté.

Cas 1 : un copain de la CGT préside le conseil

Des collègues saisissent le CPH, pour deux motifs. Le premier, salarié à temps partiel, notre employeur nous faisait passer à temps complet sur certaines périodes, avec notre accord (quelle magnanimité !), pour pallier à l'activité croissante en période dite de « saison ». Tout à fait illégal avant l'ANI. Un jour, ils ont décidé d'arrêter, parce-que « ah bah en fait c'est illégal ». Certains collègues effectuaient 9 mois de l'année à temps complet. On fait grève, on demande de requalifier en temps complet ceux qui le demandent, comme prévu par le code du travail. « Vous avez qu'à aller aux prud'hommes », le directeur général, fier dans son costard. 6 collègues l'ont pris au mot, et y sont allés.

Manque de bol, cela a révélé une seconde irrégularité dans nos contrats de travail ! Oh les cons, parce-que ça, ça leur a coûté vraiment cher. Ce deuxième motif c'est donc « l'absence de répartition hebdomadaire dans nos contrats de travail ». Eh ouais, quand t'es à temps partiel, ton contrat de travail doit prévoir les jours travaillés dans la semaine ou les

semaines travaillées dans le mois (sauf accord d'annualisation dans l'entreprise). Mon contrat de travail il dit « Mlle Tutetay sera amenée à travailler du lundi au dimanche entre 7h et 23h », avec un planning remis 3 semaines à l'avance. Tu la sens la mise à disposition ?!

Donc ils sont allés au feu ces braves collègues, les premiers, sans certitude de ce qu'il pourrait se passer par la suite.

Malgré plusieurs articles de loi et la jurisprudence allant dans leur sens, le conseil des prud'hommes a fait appel à un juge départiteur. Un juge départiteur en gros, c'est quand ils sont à 2 contre 2 dans le conseil à pas être d'accord, ils font alors appel à un professionnel du droit qui tranchera pour eux. C'est ce qui arrive habituellement quand les syndicalistes se laissent pas bouffer par les représentants du patronat.

En conclusion, les collègues ont été requalifiés sur ces deux motifs, ce qui était bien évident. L'employeur a fait appel, la cour d'appel a donné raison aux salariés. Pas de cassation, ils n'ont pas réussi à trouver ce qu'il fallait pour pouvoir y aller.

Pour ce cas nous avons donc un jugement favorable aux salariés de la part d'un juge départiteur et une jurisprudence de la part de la cour d'appel.

Cas 2 : Moi et mes copains opportunistes

Je suis allée aux prud'hommes pour ces mêmes motifs, avec 19 copains. Un deuxième jugement en cour d'appel avait lieu la veille de notre jugement au CPH, qui confirmait les 2 motifs comme légitimes. Notre jugement est repoussé d'une semaine (la théorie d'un copain c'est qu'à la première date ils nous déboutaient sur toutes nos demandes et ont du revoir une partie de leur copie pour pas trop se faire taper sur les doigts). Je le récupère et dieu que c'est de la merde sur du papier ! Motif accepté pour les avenants, déboutés pour le contrat de travail ! Malgré tous les jugements qui nous avaient été favorables ! Déboutés sur les primes, parce-que certains d'entre nous n'avaient pas pu fournir l'ensemble des documents ! Plus de 6000€ par personne, parce-que des gens comme moi, avaient eu l'outrecuidance de ne pas pouvoir fournir l'ensemble des documents ? Ah et oui je suis citée nommément aussi parce-qu'en plus d'oser traîner mon employeur aux prud'hommes, je suis pas nette parce-que j'ai demandé un rappel de 2 primes d'intéressement sur la même année ! Cette bande de connards n'a même pas eu la décence d'examiner nos dossiers et de s'apercevoir que nous touchons une prime de groupe et une prime d'entreprise... et l'attaque personnelle qui en découle est à vomir. L'ensemble du jugement nous qualifie d'opportunistes mais qu'on est bien obligés de requalifier parce-que, ouais, bah ils ont raison ces connards.

Je suis en attente de mon appel, formulé par mon employeur, mais que j'aurais formulé moi-même pour pas grand chose de plus si ce n'est ma dignité, fortement esquintée dans un jugement qui me donne pourtant partiellement raison...

Cas 3 : Pourquoi se prendre la tête ?

Mêmes motifs, une collègue est déboutée de toutes ses demandes par le CPH.

Cas 4 : Une autre histoire, une autre ville, l'histoire qui se répète

Un cas complètement différent. La personne qui m'a élevée, une grande gueule, grand cœur, à l'accent béarnais prononcé. A quarante ans elle reprend ses études, passe son brevet des collèges (en même temps qu'une de ses filles) et devient aide-soignante. Dans son Ehpad, elle balance. Quand quelque chose ne va pas, on vient se plaindre à elle. « Syndique-toi, fais-toi élire », je lui conseille. Elle va pas m'écouter, mais honnêtement je ne sais pas si ça aurait changé grand chose.

Elle est licenciée pour maltraitance sur ses résidents. A 4 ans de la retraite. Aide-soignant c'est pas comme infirmier, tu retrouves pas un boulot aussi aisément. Si en plus tu te tapes un licenciement pour maltraitance, c'est pas gagné pour retrouver du taf. Elle décide de traîner son employeur aux prud'hommes quand un ami de longue date lui dit qu'il lui paiera son avocat, puisqu'elle n'en a pas les moyens. Elle retrouve un boulot où ça se passe vraiment bien. Elle arrive aux prud'hommes avec une trentaine de témoignage en sa faveur : dans l'ancien établissement, soignants et patients, dans le nouveau, soignants et patients. Elle est armée, elle a plusieurs années de travail sans aucune tâche sur son dossier sauf ce licenciement, et la preuve que si elle a été licenciée, c'est parce que sa patronne pouvait pas la blairer. Et là, le CPH fait appel à un juge départiteur. Un putain de juge départiteur ! Alors que sa patronne a été incapable d'apporter la preuve de la maltraitance, et qu'elle a pu prouver par plein de témoignages qu'elle n'était pas maltraitante !

Évidemment, le juge départiteur lui donne raison. Sans dommages et intérêts. Bah oui aux prud'hommes on ne condamne pas aux dommages et intérêts, ça c'est en appel. On salit ta réputation ? T'auras droit au minimum de ce que prévoit le code du travail.

Son employeur a fait appel, elle attend son jugement.

Le plafonnement des indemnités prud'homales c'est là qu'il fera mal, même en étant seulement « indicatif », dans cette instance gangrenée depuis plusieurs années et qui défend de moins en moins les intérêts des salariés, et qui dissuade d'aller voir des professionnels et les pousse à dépenser plus, s'ils ont l'argent, pour pouvoir défendre leurs droits.

Les prud'hommes, ça fait déjà plusieurs années que de la merde s'y niche et essaie d'en prendre le contrôle. Ne laissez pas les syndicats de droite continuer à y être trop présents, on a besoin de camarades pour défendre nos intérêts.

Je vous rajoute :

En statistique : en 2014, sur les affaires terminées avec rendu d'un jugement : 28% de demandeurs déboutés et cela ne comptabilise pas les rejets partiels (comme c'est mon cas).

On pourrait ajouter que dans 10% des affaires, les demandeurs se désistent en cours de route, sur une affaire qui dure 15 mois en moyenne, pas très étonnant.

<http://www.justice.gouv.fr/statistiques.html#statistique-judiciaire>

Un article qui explique aussi que ces statistiques sont sacrément plus subtiles que ce qu'on pourrait croire.

<http://www.webavocat.fr/blog/?post/2008/08/30/134-conseil-de-prud-hommes-quelques-statistiques>

Auteur : tutetay

"Le système marche car les gens ont peur de plus trouver de boulot."

Aliénation, Atteintes à la dignité, Pression, Racisme, Stress

Bonjour, moi c'est dans la boîte ou j'étais électricien... Quand tu installes des réseaux électriques dans des grandes surfaces en CDI, et ton patron ne paye même pas les heures supplémentaires en heures normales, et que personne ne dit rien parce que sinon il va t'envoyer à l'autre bout de la France dans les pires chantiers.

Seuls ceux qui acceptent sans rechigner peuvent espérer avoir des heures déclarées en plus, sous certaines conditions : si tu balances souvent, et si tu acceptes les pires conditions en jouant le jeu illégal, mais en fait c'est lui qui décide de la récompense.

La majorité de mes collègues devaient de l'argent à mon patron, de la main à la main, c'est comme ça qu'ils les tenaient. Il pratiquait bien sûr la retenue sur salaire, et personne n'osait le balancer, de peur de se faire virer.

La sécurité n'était bien sûr jamais respectée, c'était le grand n'importe quoi. J'ai un tas d'histoires sur cette société, j'ai fait une rupture conventionnelle il y a 8 mois. Le système marche car les gens ont peur de plus trouver de boulot. La majorité est immigrée, et le CDI c'est tout pour eux.

Ceux qui se rebellent sont toujours balancés par les autres qui lui doivent tout, et lui s'arrange pour te pourrir violemment en t'écrasant sous le boulot et les déplacements. Y a le coup aussi où il achète la boîte d'intérim pour que l'intérimaire qui est tombé de l'échelle et qui a fini à l'hôpital ne puisse pas faire un accident de travail.

On travaille sous tension tout le temps, ce qui est illégal, mais le patron dit que c'est bon pour le cœur, et les collègues ont appris comme ça en Algérie. Le dernier qui a gueulé a été poussé à la démission. Le patron l'a bloqué pendant des mois à Lyon, alors qu'il a une famille.

Mon corps en peux plus, à force de porter des colis j'ai une éventration.

Conditions insupportables, Pénibilités sensorielles/physiques

Quand du jour au lendemain en un claquement de doigt on te change de poste sans te demander ton avis. Que le nouveau poste s'avère être épuisant et refusé par une majorité du personnel. 1500 colis par jour en quelques mois Les épaules et le dos abîmés.

Quand je lance un appel à mon supérieur pour simplement demander une rotation sur ce poste et qu'il me dit de m'estimer heureuse d'avoir mes week end. Que je suis seule avec deux enfants à élever et que ma vie devient un enfer.

Mon corps en peux plus à force de porter des colis j'ai une éventration.

Je m'arrête, téléphone à mon employeur qui me demande sans se soucier de mon état de santé " T'es arrêté jusqu'à quand".

J'ai été préparateur de commande dans le frais

Contrat, Heures supp', Législation, Pénibilités sensorielles/physiques

J'ai été préparateur de commande dans le frais, fruit et légumes , un métier physique et dur pour le dos ,on travail dans le froid et on porte de lourdes charges. Le 3/4 des travailleurs sont peux scolarisés.

Mon employeur instaurait des quotas avec des objectifs de productivité inspecté tous les jours.

Obligait ses équipes à travailler au finish , commençant à 11h30 je ne savais jamais quand finirais les journées (des journées de plus de 10 h étaient fréquentes), ce qui amenait a des journée finissant a parfois plus de 22h, 23 ayant été dépassé les jours de fêtes ne Noël par exemple.

J'étais souvent rappelé mes jours de repos en renfort avec insistance. Si bien que j'ai fini par devoir éteindre mon gms certains jours et utiliser l'excuse de la batterie plate.

Que par peur d'être virer, car on savait tous que ce n'était pas un problème pour le patron, personne ne bronchait.

Que pour des raisons "budgétaires" les pauses de 10 mins toutes les 2 heures ont été supprimées.

Que les syndicats acceptent que tu doives faire 25 kms de plus par jours par trajet pour aller travailler au salaire minimum pour déménagement de l'entreprise sans compensations.

Car les syndicats " défendent l'emploi et pas ceux qui veulent le quitter".

Je rêvais d'être routier, de parcourir le globe, de faire un métier passionnant...

Pénibilités sensorielles/physiques, Santé

Maman, j'ai peur, je me sent si seul si tu savais, j'ai 26 ans, je travaille dix heures par jour, onze, douze, treize heures, je travaille encore et encore, mon corps s'épuise, mes nuits sont courtes, je m'alimente vite fait, histoire de gratter quelques minutes sur mon temps libre déjà si court, je fournis chaque jour des efforts physiques intenses, tout les jours la même journée qui se répète, 4h30 le réveil qui sonne, la boule au ventre, la fatigue qui me tiraille, j'en vient à en être malade rien qu'à l'idée d'aller travailler, j'ai même fait ma première insomnie, moi qui ai toujours eu le sommeil facile, j'ai du mal à dormir, chaque jour la même journée, cet éternel recommencement, et ces pensées qui me hantent, qui me suivent, sans jamais me laisser de répit, pourquoi ? A quoi rime mon travail, tout cela n'a aucun sens, je ne fait qu'apporter ma contribution à cette société de consommation sans limite, je me sens sale, j'ai l'impression de me prostituer, de vendre mon corps à des gens inhumains pour qui je ne suis qu'une bête, une bête qui une fois bien rentabilisée et bien abimée sera aussi tôt remplacée par une bête plus jeune et en pleine santé ! L'ironie dans tout ça, c'est que ces même êtres inhumains qui m'exploitent attendent que je me donne à fond et que je soit reconnaissant de la chance qu'ils me donnent, une chance ?!

Il est 19h30, cela fait peu de temps que je suis rentré du travail, dans quelques minutes je vais avaler ce plat préparé sans saveur que j'aurai au préalable réchauffer au micro-onde, je vais aller prendre ma douche, puis me je vais aller gentillemeent me coucher, en ayant les mêmes pensées qui me hantent encore et toujours, en ayant cette même boule au ventre quotidienne, en étant apeuré à l'idée que demain la même journée se répète, encore ...

Je rêvais d'être routier, de parcourir le globe, de faire un métier passionnant, de voir du paysage, de tailler la route, de rencontrer des gens sympas, de vivre un tas d'expériences enrichissantes ...

Au lieu de ça je suis tombé sur un patron qui m'exploitais sans contrat, qui me payais en liquide, 200 euros par semaine, qui m'a poussé à travailler jusqu'à 21h en une journée, mais j'ai rien dit, c'était mon premier job, je me suis dit que ça me ferai de l'expérience, et puis j'ai pu trouver une seconde société, qui m'a encore exploité, parce que j'étais jeune et n'avais pas de vie de famille, puis une troisième, là encore le même

couplet, 50h par semaine, un salaire à peine plus élevé que le smic, de la manutention, conduite d'engin élévateur formé sur le tas sans aucune attestation, et puis après une demande de rupture conventionnelle, j'ai été licencié pour faute grave qu'ils ont dit, la faute ?

Ils ont renversé de la marchandise dans le camion, ont fait des photos, et me les ont montrées en souriant en me disant la voilà, la faute grave ...

Et puis une quatrième, je travaille bien, je suis un bon élément, mais les journées sont longues et pénibles, et malgré tout nos efforts, ont nous en demande toujours plus, les statistiques qu'ils disent !

Mais merde moi j'en peut plus maman, je suis fatigué de toute ces statistiques, je ne suis pas une statistique, je ne suis pas du bétail, moi je demandai pas grand chose, je voulais juste faire ma petite vie tranquille, avoir mon petit chalet chaleureux dans un coin pénard, je voulais juste m'épanouir, apprendre plein de choses, aller au bout de mes passions, faire de la photo, apprendre à jouer des instruments, apprendre pleins de choses sur la nature, j'avais aussi pleins de rêves, je voulais vivre pleinement, intensément, ressentir la vie à travers tout un tas d'émotions et d'expériences !

Mais mes rêves il me les ont volé, j'ai vendu mon âme au diable, et je me sent mourir en dedans sans but, et sans avenir certains, emprisonné dans ce quotidien vicieux et sans fin, j'aimerais tant m'en sortir, mais faut dire qu'avec toute leurs lois ils sont plutôt doués pour tenir les gens en laisse !

J'ai mal à mon coeur maman, j'ai mal à mon monde, l'enfant autrefois plein de vie, d'entrain et de rêve est aujourd'hui apeuré, désabusé, ce monde " d'adultes " m'angoisse, c'est pas comme ça que j'imaginai la vie !

Si encore il n'y avait que le travail, mais j'ouvre les yeux chaque matin et je voit ce monde partir à la dérive, je voit la haine envahir les cœurs, je voit des gens qui appellent à l'aide et des passants amusés qui au lieux de brandir leurs mains, dégainent leur smartphone pour filmer ces gens en détresse, je vois des illusions d'un monde merveilleux germer partout sur les pancartes publicitaires, et de laisser inéluctablement sur leurs routes des gens envieux, jaloux, malheureux de ne pouvoir atteindre du bout des doigts les belles promesses qu'on leur fait, je voit des gens qui se renferment sur eux même et qui vivent par procuration à travers leurs gadgets high tech ...

Mais c'est pas comme ça que tu m'a élevé maman, tu m'a transmis des valeurs, tu m'a appris qu'il fallait aider son prochain, qu'il fallait se respecter, s'aimer, qu'il ne fallait pas juger, mais je ne reconnait rien de tout ça dans ce monde qu'ils nous laissent ces êtres inhumains assoiffés de pouvoir et d'argent, et je suis si triste, et si seul, je n'ai personne avec qui partager ces douleurs, ces maux qui me pèsent, ces cauchemars qui m'arrachent à mon sommeil, et pourtant je suis sûr que nous sommes tellement nombreux à souffrir en silence chacun dans notre coin avec nos smartphones comme seul lot de

consolation, mais tout ces gens qui souffrent comme je souffre, qui se sentent isolés, absorbés par leur travail, esclaves de leur vie, tout ces malheureux silencieux qui pour certains n'ont plus le courage et préfère mettre fin à leur jours, tout ces oubliés, ces gens qui pleurent seuls le soir au fond de leur lit, j'ai envie de courir vers eux, j'ai envie que tous ensemble nous nous prenions dans les bras, que tous ensemble nous pleurions, je rêve d'un monde où un matin les gens se réveilleront et dans un élan frénétique d'humanité, jetterons à terre leur smartphone, relèverons leurs yeux, et que tous ensemble on se reconnecte, que tous ensemble on se prennent dans la main, que nos voix s'élèvent comme un chant révolutionnaire, que nos cœurs battent à l'unisson, je rêve d'un monde où toute les barrières tomberaient d'un coup d'un seul, et que tous ensemble dans une fraternité sans pareil, nous nous dressions face à ces êtres inhumains, si petits en nombre, que nous leur fassions barrage et que nous reprenions notre avenir en main, pour nous, pour tout ces enfants innocents, ces mêmes enfants qui lorsque je les voit sourire, ces mêmes enfants dont je peux voir les yeux plein de bonheur, me fend le cœur, parce que même si je ne veut pas leur montrer, j'ai peur pour eux, ils n'ont rien demander, nous non plus, parce qu'au fond nous sommes tous des enfants avec quelques années de plus seulement mais il semble que nous l'ayons oublié !

J'aimerai crier mon amour au monde entier, crier à m'en écorcher les poumons que la vie est belle et que nous sommes tous unis, que nous partageons la même planète, que nous poursuivons le même rêve de bonheur universel, et que nous ne voulons pas haïr notre prochain, j'aimerai crier à la terre entière qu'ils n'ont pas le droit, ces êtres abominables, de nous réduire à l'état de matière première à coups de lois qu'ils votent sans notre consentement, putain maman si tu savais comme j'ai envie de pouvoir changer les choses, je chiale comme c'est pas permis, j'aimerai croire que c'est possible, et je m'accroche, c'est dur mais je m'accroche putain !

Je me raccroche à la vie comme un damné parce que je ne veut pas abandonner, je veut croire qu'un monde meilleur est possible, mais putain je me sent si seul, mon âme crève de ce manque d'humanité et d'amour, j'en crève, et j'espère que je tiendrai bon, je doit tenir, mais je ne sait pas pendant combien de temps encore je tiendrai ainsi, dit moi que tout ira bien, dis moi que rien est perdu d'avance, dis moi que nous pouvons changer cela, j'ai besoin d'y croire, car lentement

je me meurt ...

à toi maman, à tous ces gens que je ne connait pas qui souffrent en silence, à mes frères et sœurs, à toi papa, à tous ces laissés pour compte, à cette putain qu'est la vie, à l'humanité, voilà j'avais besoin que ces mots sortent, qu'ils soient une bouteille à la mer, puissent il faire prendre conscience ne serait ce qu'à une seule personne qu'elle n'est pas seule.

Service civique

Ça sent le soufre quand-même, non ?

Conditions insupportables, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Magouille, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Sexisme

Salut, j'ai 24 ans, j'ai galéré, je galère, tu galères, il galère, nous galérons... On connaît la chanson !

J'ai eu une orientation et un large éventail d'expériences professionnelles complètement chaotique... Faut bien bouffer !

J'ai fait un BAC L cinéma, puis une prépa en Art Appliqué (je mets des grands A, c'est pour pas me faire engueuler, tout le monde sait que l'Art est sacré, et encore plus si on le met au service de l'industrie), et un BTS communication visuelle, qui a achevé la mutation de ma morosité quotidienne en dépression qui ronge.

Ensuite, bienvenu sur le marché du travail ! On appelle pas ça marché pour rien. On te jauge, on te tâte, on évalue ta fermeté, ton avancement... Et si tu as une petite tâche de rébellion ou d'esprit critique sur le trognon, on te met de côté pour ceux qui t'achèteront au rabais. Bisou, ciao. Heureusement, je suis une fille au museau mignon, alors en me taisant quelque peu, j'ai pu me faire embaucher en restauration et en vente, plus pour mon cul que pour ma raison, mais... C'est le moment du refrain : faut bien bouffer. J'ai fait ça un moment, j'ai eu tout un tas d'aventures que vous imaginez bien : exploitation, humiliation, testage permanent, harcèlement, manque de respect, contrats précaires, conditions pourries voulues et maintenues par la hiérarchie en place... J'ai galéré 6 mois pour avoir les papiers normalement obligatoires à fournir pour l'employeur. Pendant 6 mois, j'étais à la rue, sans aide (puisque pas les papiers pour prouver que j'avais travaillé... Qu'est ce qu'on rigole...). N'est ce pas fou que, parce que l'employeur manque à ses devoirs, ce soit l'ex employé qui trinque?

Heureusement, l'Univers a été sympa et a mis sur ma route des gens généreux comme on en fait plus. Ils m'ont recueilli et plus ou moins sauvée. Oui, ça existe !

J'ai fait une (hypno)thérapie, qui m'a sauvée de ce long tunnel sombre, fait d'échecs et sans perspectives d'avenir qu'était à l'époque ma vie.

Ensuite j'ai voyagé pendant 1 an. J'ai fait du volontariat dans des fermes, des collectivités, des familles, des nomades... Autour de la Méditerranée. J'ai appris que dans la vie, on avait pas forcément besoin de beaucoup pour être heureux, que tant qu'à galérer, autant le faire au soleil et avec des gens sympas autour de soi, et qu'on se démerdait toujours... Il n'y a pas de problèmes, qu'il disait mon père, il n'y a que des solutions. Pas

forcément en France, malheureusement. Je me suis rendue compte d'à quel point notre pays est anxigène, étouffant ; à quel point il pèse sur les épaules de ses compatriotes. Notre éducation à la française, notre système scolaire basé sur la menace et l'amplification des échecs au détriment des réussites, notre mentalité nationale de la défiance et de l'individualisme, l'influence judéo-chrétienne qui victimise et promeut l'auto-flagellation et l'auto-dévalorisation... Tout cela ne nous aide pas à grandir, à développer nos capacités individuelles et à avoir le courage de se lancer ! Ce fût une vraie bouffée d'air. Une révélation. J'ai recommencé à dessiner, à créer, à vivre quoi. Pendant ce temps que je bossais dans les fermes bénévolement, je ne touchais pas un kopeck, parce que oui, le système Pôle Emploi encourage plutôt la dépression-canap que le volontariat-expatriation. Un exemple flagrant du crétinisme ambiant. Voyager a été la meilleure chose qui me soit arrivé. J'ai grandi, je me suis enrichie, j'ai compris des tas de choses, et je suis revenue avec plein de nouvelles compétences pour mon put*** de pays !

Retour en France, retour du refrain : faut bien bouffer ! J'ai fait de la vente... Encore... Toujours les mêmes histoires nulles que vous connaissez. J'aimerais un jour voir à l'œuvre un management qui encourage les bonnes ententes en équipe, qui soude les gens, les lie et fait cesser les commérages infertiles et les conflits de maternelle. Un travail entre adultes qui se respectent mutuellement et qui reconnaissent les qualités-capacités de chacun.

Après tout ça, je voulais me poser quelques temps, faire un truc que j'aime, qui m'apporte réellement quelque chose, à moi. Alors j'ai contacté toutes les associations de protection animale du pays et d'autres, et j'ai eu une réponse positive, en service civique.

Petit topo sur le service civique : c'est du bénévolat qui sert aux intérêts de l'Etat, réservé aux jeunes de 18 à 25 ans, et qui est du coup un peu payé. Un peu moins de 600 euro (100 euros de l'association/structure, 500 de l'état). Personnellement je suis officiellement à 24h, mais il y a des services civiques qui demande 35h. Je vous rappelle au passage que, si je ne me trompe pas le SMIC 35h est à 1130 euros grossomodo, et le 24h du coup dans les 770 euros. La différence est particulièrement notable si on est à 35h ! Pour beaucoup, c'est un peu la solution de la dernière chance : "t'as pas de boulot, fais un service civique". Et, le petit trick magique, c'est que pendant votre service civique, vous ne cotisez pas au chômage, bah non, puisque vous n'avez pas un "vrai emploi". D'ailleurs, la plupart des conseillers Pôle Emploi n'ont jamais entendu parler de ce truc là ! Ils sont incapables d'expliquer comment conserver vos droits ! Parfois quand je vois l'efficacité de cette structure, je me questionne sur le fait de mettre tellement d'énergie et d'argent pour enfumer des gens qui en auraient bien besoin, de ce même argent. Pôle Emploi, écran de fumée national, merci la France! Breeeef...

Sans compter que, évidemment, puisque que tu fais souvent des tâches avec des êtres vivants (travail social, d'animation...) et que tu es jeune, de bonne volonté et parfois naïf, tu vas avoir tendance à ne pas vraiment compter tes heures (après tout, tu es là pour

aider), à rester plus longtemps (bah oui, c'est pour la bonne cause), à faire plus de chose (ça te tient à coeur) et à te faire gentiment entuber sur tes heures de travail et ta gentillesse !

Exemple : je travaille avec les animaux, j'habite sur place faute de moyens, je vais pas laisser la bestiole crever parce que j'ai fait mes heures de travail !

Et vous n'êtes pas du tout accompagné : aucune info sur "si jamais ça se passe mal, si il y a de l'abus, je fais quoi, je contacte qui...". Pour des jeunes de 18 ans c'est chaud quand-même.

Donc pour résumer, plus ou moins tu rends service à l'Etat, tu es payé une misère, tu es laissé aux mains des structures sans aucun contrôle, tu cotises pas donc ne compte pas sur les aides pour la suite, tu fais bien plus que ce qui est marqué sur le papier (même parfois tu te fais exploiter, comme moi)... Ça sent le souffre quand-même, non? Ça a comme une petite odeur de "l'Etat profite de la précarité des jeunes pour les faire bosser pour peanut dans son propre intérêt", n'est-ce pas? Je pose ça là, comme ça, c'est juste une suggestion.

Pour revenir à mon propre cas, je reste uniquement parce que j'aime mon boulot et les êtres dont je m'occupe. J'habite avec la patronne, qui a une sacrée bicyclette dans la boîte crânienne, elle crie, hurle sur ses employés, parfois sur les bénévoles, demande toujours plus, n'a pas d'organisation logique ni de conditions forcément correctes de travail. Tout est flou, et du coup tout est modifiable et manipulable à gogo. Bon, disons que c'est un problème de personnalité. En attendant, l'Etat est prêt à lâcher ses jeunes dans des situations comme celle-là, sans suivi, sans recours, sans solutions de secours. Et pourquoi? Pour faire baisser les chiffres du chômage et se faire de la tune sur leur dos.

J'avoue que tout ça me met un peu en colère... Et vous?

Je termine mon contrat en septembre, je ne sais pas comment je ferais pour me débrouiller à la fin (que des solutions, que des solutions, que des solutions...), mais bon, le quotidien des jeunes français aujourd'hui, c'est ça. On devrait tous devenir punk, no future, tout ça. Peut-être d'ailleurs que nous sommes une version édulcorée des punks, et que nous attendons le juste moment pour réveiller l'eau qui dort.

Bisous à vous, mes amis galériens, je vous envoie force et courage. N'oubliez pas que nous sommes nombreux, et n'oubliez pas que le voisin est peut-être dans la même mouise que vous. Parlez ensemble, entraidez-vous. C'est aussi comme ça qu'on changera le Monde.

Salut mon petit pote ! Tu me remets ? Mais si, tu sais bien : je suis ta conscience...

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Contrat, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Humiliation, Législation, Précarité, Pression, Validisme

...cette petite voix insupportable qui a presque toujours raison avant même que tu ne t'en rendes compte. J'aimerais te parler d'un truc personnel, basé sur notre histoire commune. Une petite piqûre de rappel qui, je l'espère, trouveras résonance dans ton cerveau un peu trop embrumé par tous les spliffs que tu te mets dans la gueule pour tenir le coup. Ça me fait de la peine de te voir comme ça, je t'avoue. D'un côté, je te comprends... Mais c'est mon rôle de te prendre la tête. C'est pour ton bien, comme dirait ton père. Et il me semble qu'est venu le temps de faire une petite rétrospective de ta courte vie de jeune actif. Si, si, je te jure, tu vas voir : c'est assez instructif. Prêt ?

Alors voilà : tu sors des études après quatre ans passés sur les bancs d'une fac publique pas franchement réputée pour son sérieux, et tu cherches à t'insérer dans la vie professionnelle. Persuadé qu'avoir un peu d'expérience dans ce qu'on appelle communément « le bas de l'échelle » te permettra d'avoir la tête solide pour grimper les fameux « échelons », tu chopes un taff de vendeur dans une grande enseigne culturelle française en période de Noël. Puis tu pointes au chômage trois mois. Puis tu es repris. Très vite, tu te sens pousser des ailes et tu annonces à tes parents que tu souhaites désormais te passer de leur aide mensuelle. Tu veux te faire tout seul et ce job est le moyen d'accéder enfin à l'autonomie et l'indépendance dont tu as rêvé pendant toute la durée de ton lycée et de tes études.

Pendant le temps où tu bosses pour cette boîte, tu découvres les joies de la badgeuse qui décompte tes minutes de retard mais ne prend jamais en compte les demi-heure de pauses que tu laisses de côté le midi (manger tous les jours le même sandwich dans sa bagnole, sur un parking de zone commerciale, ça finit par te souler alors tu préfères embaucher plus tôt) ni même les fois où tu finis un quart d'heure, une demi-heure plus tard que prévu, à cause des caisses de bouquins que tu n'as pas fini de vider. Le projet de loi Macron, soufflé amoureusement dans le creux de l'oreille du Ministre de l'Economie par ton boss suprême, suscite quelques vifs débats. Tu ne comprends pas tous les enjeux mais ce que tu sais, c'est que tu n'auras pas ton mot à dire si jamais la direction de ton magasin veut te faire bosser le dimanche. Tu es donc plutôt contre. Mais tu prends conscience que cet avis n'est pas partagé par tout le monde. Au sein même de ta bande de potes, il y en a quelques-un qui trouvent que, quand même, il n'est pas si mal

ce projet de loi : ça permettra de remettre la France au travail, et ça fera du bien aux petits salaires comme le tien. Il y a toujours des gens qui sont prêt à faire des efforts pour gratter quelques thunes. « Travailler plus pour gagner plus », en somme. Le bon vieil argument imparable de la méritocratie. Si tu n'es pas d'accord avec cette idée, c'est que tu fais partie de ceux qui ne méritent pas de gagner plus.

Au boulot, tu assistes quotidiennement au rappel de ta rentabilité, avec un petit discours matinal sur les chiffres de vente, les objectifs du jour, de la semaine et du mois, en plus des formations infantilisantes censées te permettre de maîtriser les leviers à mettre en place pour refourguer des cartes de fidélités, des garanties et des accessoires inutiles à des clients que tu commences à ne plus voir comme des humains mais comme des cibles. Pendant ce temps-là, dans une indifférence quasiment générale, il y a cette librairie indépendante, institution nonagénnaire de la ville où tu habites, qui met la clé sous la porte, faute de ressources pour continuer son activité dans des conditions correctes. Tu vois aussi ce collègue handicapé qui fait parfois quelques conneries, comme tout le monde, et sur le dos duquel chacun balance un peu en étant persuadé d'avoir bonne conscience. La direction de ton magasin finit par trouver un moyen de le dégager, avec l'avis d'un médecin. De ce que tu comprends, l'astuce consiste à le pousser à se faire déclarer handicapé suffisamment lourdement pour être déclaré inapte au travail. Un jour, il part à la visite médicale. Le lendemain il est congédié. Personne, même pas toi que cette magouille révolte, ne bouge le petit doigt. Tu déchantes pas mal sur les conditions de ton accès à l'expérience et à l'autonomie.

Tu profites de la fin de ton quatrième CDD pour faire une croix que tu espères définitive sur ta collaboration avec cette enseigne, et tu pointes au chômage pour la deuxième fois en l'espace d'un an et demi. C'est le début des vacances d'été, tu es content de retrouver tes potes et d'avoir un peu de temps libre, à la fraîche. Tu subis quelques vanes sur ton oisiveté liée au chômedu (comme si elle différait de la période de vacances dont tes amis jouissent après une année d'étude ou de stage en entreprise). Tu souris parce que dans le fond tu sais que ce n'est que de l'humour. Ce sont tes meilleurs copains, ils ne pensent pas à mal. Même toi, tu déconnes sur le sujet. Ça te rassure. Ça te permet de croire que, puisque tu es toujours motivé quoiqu'un peu moins jeune qu'au sortir de tes études, tu vas vite retrouver du travail (et un statut social légitime aux yeux de tous en prime).

Le chômage dure jusqu'octobre. Tu ne souris plus. Tu culpabilises de toucher des sous pour rester chez toi. Tu vois les autres qui retournent à l'école ou au boulot, qui ont des raisons de se plaindre ou de prendre des vacances. Toi, tu es continuellement en vacances, de quoi aurais-tu le droit de te plaindre ? Tu déprimes à fond. Tu ratisses plus large que le milieu de l'entreprise et tu finis par dénicher une offre intéressante de Service Civique pour une association qui gère un gros évènement culturel. Tu postules. Tu conviens. Tu es engagé.

Tu touches désormais 573€ par mois pour un boulot à 35h annualisées (c'est-à-dire que tu fais 32h/semaine pour l'instant mais que tu seras amené à taper les 50h le moment venu). Sur le principe ça ne te choque pas tant que ça. Il s'agit pour toi d'un sacrifice nécessaire pour ne pas avoir à retourner au turbin et subir les discours motivationnels à deux balles. Et puis l'asso pour laquelle tu bosses, c'est quand même un gros truc, ça fera bien sur le bas de ton CV. Avec un peu de chance, tu te feras embaucher à la fin de ton contrat, si tu bosses bien. Le fait que vous soyez trois personnes en Service Civique sur la même année, que les offres de stage fleurissent et que les CDD prévus soient de la plus courte durée possible te font relativiser quant au milieu associatif mais tu fermes les yeux. Après tout ce temps passé à dialoguer avec toi-même, sponsorisé par Pôle Emploi, tu te dis simplement que tu as 10 mois de répit. Autant en profiter à fond.

Et puis, un beau matin, tu apprends au détour d'une conversation que tu ne coûtes à ton employeur que 6€ par mois. Par un miracle que tu n'as pas encore bien saisi, sur les 106€ que l'asso te verse en plus des 467€ payés par l'Etat, elle s'en fait rembourser 100.

Tu réfléchis deux secondes et tu fais le calcul : tu es passé d'un salaire légèrement au-dessus du SMIC à un revenu de chômeur avoisinant les 800€, puis à une indemnité de Service Civique (oui, parce que ce n'est pas un salaire, ce serait illégal : c'est donc une indemnité en compensation du don généreux que tu fais de ton temps de travail) qui est grosso modo équivalente à un RSA. Tu te demandes à quel moment tu as merdé. Tu te dis que, peut-être, tu as été con de lâcher ton job de vendeur de guides de voyages et de disques de Black M. Ou alors, peut-être que tu aurais dû pousser tes études un peu plus loin, histoire d'avoir une plus grosse paire de couilles à poser sur la table face aux autres concurrents sur le marché du travail ? Et tu sens comme un malaise : à quel moment y-a-t-il eu un basculement qui te fasse désormais te sentir responsable de la précarité dans laquelle tu te retrouves ?

Tu retournes le problème dans tous les sens et tu en viens à la conclusion qu'il n'y a peut-être pas un coupable unique, mais plusieurs de responsables à ta situation qui, tu en es persuadé, est similaire à celle de centaines, voire de milliers de tes concitoyens.

Le premier, c'est la libéralisation du marché financier. Sans lui, tu n'aurais pas subi autant de pression au taff, dans ta boîte cotée en Bourse (tout simplement parce qu'elle n'aurait pas été cotée en Bourse). Tu aurais pu faire ton job correctement, sans te demander le matin si ça valait le coup d'y aller, sans avoir l'impression d'être une donnée coûteuse aux yeux de ta direction (qui doit, elle, sans cesse rendre des comptes à ses actionnaires), sans te demander si tu ne prenais pas la place de cette nana de cinquante piges, gentille comme tout, consciencieuse, toujours souriante, en place depuis dix ans et toujours en CDD. Ne sois pas trop naïf, quand même : même une fois le marché financier disparu, il n'y aurait pas eu un aplanissement total des objectifs de rentabilité. Mais peut-être que ceux-là auraient été plus décents, voire tout simplement atteignables. Peut-être même que sans le marché, tu aurais trouvé un véritable plaisir à faire ton job, comme

dans les légendes que tu as entendues sur les disquaires indépendants des années 80, à la pause clope chronométrée. Sans le marché, ton collègue handicapé n'aurait sans doute pas été poussé vers la sortie. Peut-être que tu n'aurais jamais connu le chômage, parce que tu aurais sereinement attendu de trouver une vraie opportunité avant de dire au revoir.

Le deuxième, c'est l'acceptation de ce marché, et de ses conditions esclavagistes, par la conscience collective. Cette fameuse excuse du « oui mais en temps de crise, faut bien faire des efforts ». A cette conscience collective, tu as envie de poser une série de questions dont tu connais déjà, malheureusement, les réponses : D'où sort cette fameuse crise ? Qui en est à l'origine ? Qui s'enrichit sur son dos ? Pourquoi la part des personnes les plus riches à l'échelle de la planète ne cesse de se réduire alors que la valeur des richesses que ces personnes se partagent ne cesse d'augmenter ? Quelles raisons pourraient pousser les actionnaires à freiner la cadence d'eux-mêmes ?

Le troisième, c'est l'Etat. Sans vouloir tomber dans la logique populiste chère à certains partis politiques extrémistes, celle du « tous pourris », tu te demandes quand même ce qui a poussé les gouvernements successifs, teintés de différentes couleurs plus ou moins chatoyantes, à toujours céder d'avantage aux entreprises alors même que leur rôle consistait à protéger ses travailleurs plutôt que de les jeter en pâture au capitalisme, sans consultation, à grand renfort de réarrangements fiscaux et de lois votées à la va vite, pendant l'été ou passées en force. Et, bizarrement, tu en reviens à la logique de marché, à l'excuse des efforts à fournir en temps de crise. Ces petits cadeaux aux entreprises, même si elles laissent le travailleur chaque fois un peu plus démuné, c'est le prix à payer pour retrouver plein emploi, croissance, compétitivité (tous ces jolis noms qu'on te rabâche aux infos et que tu as fini par intégrer dans ton vocabulaire sans vraiment questionner leur sens). C'est le prix à payer pour éviter que les gros employeurs ne se fassent la malle vers un pays où la main d'œuvre et la fiscalité sont moins coûteuses. Ces petits cadeaux, c'est tout simplement la capitulation face à un chantage bien ficelé mais néanmoins insupportable. Une faiblesse d'un pouvoir institutionnel qui se fout bien de la gueule de ceux qu'il est censé protéger.

Le quatrième responsable, enfin, c'est toi-même. Toi qui, tous les jours sens monter la colère, l'envie d'exploser ta télé à chaque apparition du patron des patrons, à chaque fois que tu entends un responsable politique se laver les mains de son inaction en reportant toute la faute sur son prédécesseur. Toi qui as envie de pleurer en entendant Xavier Mathieu parler des Conti, en matant La loi du marché de Stéphane Brizé ou en repensant à tes anciens collègues qui voient tous les ans leurs primes se réduire et leurs objectifs augmenter pendant que leur boîte s'insurge des trop faibles bénéfices dégagés; ces collègues qui se demandent quand viendra leur tour, quand ils seront trop vieux, trop faibles, trop handicapés, trop humains pour être à la hauteur de la rentabilité qu'on leur demandera d'atteindre. Toi qui penses à tout ça mais qui n'agis jamais. Toi qui ne t'inscris pas dans un syndicat, toi qui ne descends jamais dans la rue, toi qui, moralement, ne cautionnes pas tout ce système de domination mais qui ne fait rien pour l'enrayer. Pire : toi

qui participe à tout ce merdier en acceptant, bon gré mal gré, un job bâtard, sous-payé, dont la création a peut-être été motivée par de bonnes intentions mais qui sert en réalité de tapis sous lequel on dissimule la précarité de la jeunesse.

Alors, à toi qui, même pas âgé de 25 ans, n'a plus confiance dans l'emploi, dans l'État, dans les entreprises, et qui commence à se faire à l'idée qu'un jour les allocations chômage, la sécurité sociale et les minimas sociaux se réduiront comme peau de chagrin jusqu'à disparaître (parce que, rappelle-toi, « en temps de crise, faut bien faire des efforts »), à toi qui ne te fais plus d'illusions quant à la possibilité d'accéder à une retraite décente, à toi qui sens la corde du marché du travail se resserrer autour de ton cou, j'aimerais te rappeler que dans un passé pas si lointain, des gens se sont battus pour la reconnaissance de leur travail, pour accéder à une forme de protection sociale, pour obtenir le droit de manifester, le droit de grève, le droit tout simple et si évident qu'on finirait presque par oublier qu'il existe : le droit de prétendre à être traité comme un humain et non comme une machine ou une donnée statistique. Ces gens n'étaient peut-être pas du même milieu social, ils ne partageaient peut-être pas les mêmes idéaux que toi, ce n'étaient sans doute pas non plus tes ancêtres directs, peut-être même que si tu les croisais aujourd'hui, tu les trouverais bien trop radicaux par rapport à ce que ta morale est capable de tolérer. Mais sans eux, tu n'en serais pas là. Sans eux, après tes études, tu aurais trouvé ton job pourri de vendeur en produits culturels et tu n'aurais pas pu t'en défaire. Point barre.

Alors, à toi qui penses que tu ne peux rien faire parce que tu n'es qu'un simple citoyen, un pion comme les autres, que tu n'as pas voix au chapitre, que tout ça te dépasse et que le combat est perdu d'avance, qui que tu sois, quelle que soit ta condition sociale, que tu subisses ou non les injustices, que tu te gaves sur le dos des autres ou que tu sois celui qui fait partie du bas de l'échelle, j'aimerais te dire, en toute sincérité : tu vaux mieux que ça.

Intérim, usine, supermarché, téléprospection et fast-food

Aliénation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Précarité, Santé, Sexisme

s'éclaircit la gorge *tousse encore un peu* Par où commencer?

Entre l'abus des agences d'intérim, l'abus dans les usines, le fast food dans lequel je travaille en ce moment (même si c'est le moins pire et de très loin!)...?

J'ai commencé à bosser à 20 ans, deux ans après avoir arrêté les cours.

Mon premier boulot c'était dans un supermarché deux semaines en caisse. Deux semaines c'est peu mais ils ont quand même réussi à me faire des sales coup.

Pour planter le décor, ils ont pris des renforts pour Noël parce que les employés menaçaient de faire grève, on a été quatre ou cinq à être pris une semaine et trois à être gardé la semaine d'après. Une a eu le droit à un CDD de trois mois.

En caisse, il y a plusieurs moyens de paiement possibles. Par carte, par chèques, en espèce, par chèques cadeaux, par tickets restau et j'en oublie.

A la fin de notre journée on devait mettre les différents moyens de paiement dans les casiers correspondants.

Je me suis fait pourrir par ma directrice parce que je mettais trompée plusieurs fois de casier.

Je me suis faite pourrir parce que je demandais de l'aide à d'autres collègues pour trouver les moyens de paiement sur la caisse.

Ma formation a duré combien de temps?

Initialement, elle devait durer une journée entière. Mais trop de monde, pas de temps, j'ai eu droit à une formation d'une heure et après j'étais seule sur ma caisse. J'ai eu de la chance de tomber sur des clients assez compréhensif mais ce n'était pas trop le cas de ma supérieur...

Et une fois j'ai eu une erreur de caisse et là j'ai eu le droit à un sermon d'un quart d'heure. Mon erreur de caisse? 1 malheureux centimes qui avait dû tomber sous ma chaise.

Les seuls moments où les supérieurs étaient sympa c'est quand je tombais sur des clients chiants. Parce que les clients bien sûr ne sont que des connards, c'est bien connu...

Bon ce premier job ne m'a pas rebuté, c'était sympa puis je me disais que si je ne l'avais pas gardé c'était de ma faute, trop d'erreur dans les rangements des moyens de paiements bon la prochaine fois je m'améliorerai, hein !

Impossible de trouver du boulot dans un autre commerce donc je me dirige vers une agence d'intérim, ils me disent ne pas avoir de mission mais qu'ils ont des inventaires de prévu. Va pour les inventaires.

Oui mais j'étais une bonne inventariste, rapide, efficace et qui ne parle pas pendant qu'elle bosse. Du coup ils ne me proposaient que des inventaires et pas d'autres mission parce que légalement je ne pourrais plus faire certains inventaires.

A force de les harceler j'ai quand même réussi à avoir une mission.

Une mission dans une usine de viande, à 4 degrés, a faire des brochettes pour l'été. Payé entre 2000 et 3000 net par mois grâce aux heures sup'

J'y suis restée une journée.

J'ai commencé à 5h du matin, j'ai eu ma pose à 11h30.

Je suis fumeuse (bouhhhhh!) pour fumer il fallait sortir de l'enceinte. Pour sortir de l'enceinte il fallait se déshabiller entièrement (bottes, blouse etc), descendre deux étages et marcher deux cents mètres, pareil au retour.

Je suis sorti, ai mangé une banane, fumer une clope et suis rentrée pour recommencer à 12h.

J'ai fini à 15h (je passe sur le fait qu'on nous parlait comme à des chiens, sans sourire sans même nous regarder) avec un mal de gorge atroce, des tremblements, une température avoisinant les 39/40.

J'ai loupé un entretien d'embauche, suis rentrée chez moi, me suis couchée et après avoir été réveillée par une amie j'ai appelé l'agence pour les prévenir que j'étais malade et que je ne pouvais pas continuer la mission.

Voilà comment se griller dans une agence d'intérim.

Ils avaient des places dans d'autre usine mais ne m'appelaient qu'en cas d'extrême besoin surtout pour les inventaires.

Je tente ma chance dans une deuxième agence d'intérim qui m'envoie dans une autre usine.

Pas grand chose à dire sur celle-là. J'ai commencé à comprendre qu'en usine on te traite comme de la merde mais que c'est normal. Seul la production compte.

J'ai commencé à comprendre aussi ce qu'était la précarité. Certaines personnes savent d'une semaine sur l'autre si ils continuent de travailler là-bas ou pas, moi c'était le soir qu'on me demandait ou non de revenir le lendemain.

La mission s'arrête, l'agence me dit ne plus avoir de travail alors je vais voir une autre agence.

Elle me trouve un travail de deux mois dans un petit gamme Vert de campagne qui se passe super bien.

La veille de la fin de ma mission j'entends une pub à la radio comme quoi une entreprise cherche des téléprospecteur.

Confiance en moi regonflée je postule.

J'arrive dans une espèce de maison avec un petit entrepôt attenant, je rentre dans la maison, on me fait visiter les bureaux et l'endroit où je vais bosser. Un espace aménagé sous les combles avec des bureaux, sur chaque bureau un téléphones, un crayon, une gomme. Devant chaque bureau une chaise du genre hyper confortable.

On m'installe dans une salle à côté et on me donne une feuille que je dois apprendre par cœur, c'est ce que je dois dire au client mais il faut pas que ce soit lu, il faut que mon discours soit vivant.

J'ai une journée d'essai, je m'en sors bien on est content de moi.

Je reviens le lendemain et Paf! Je prend mon premier rendez-vous!

Grosse cérémonie où je dois aller moi-même inscrire une croix à côté de mon prénom sur un grand tableau accrochée sur le plus grand mur. On m'explique que pour les premiers rendez-vous il faut que je ramène un gâteau.

Je me sens intégrée et bien.

Je viens avec un gâteau le lendemain, et pour ma première semaine je prend 6 rendez-vous.

La deuxième semaine je ne prend aucun rendez-vous au plus grand désespoir de ma cheffe.

On essaye tous de lui expliquer que comme on a déjà fait les secteurs qu'elle nous donne c'est très compliqué.

La troisième semaine j'arrive plus ou moins à prendre 3 rendez-vous. A presque forcer les gens pour qu'ils en prennent un. Et je commence à avoir des soucis de conscience parce que j'ai appris que nos "techniciens" sont en fait des commerciaux déguisé. Qu'ils visent essentiellement les personnes faibles et j'apprend aussi que nous ne sommes pas du tout partenaire EDF puisque EDF n'a aucun partenaire.

Arrive ce qui devait arriver aucun de mes rendez-vous ne se concluent pas des contrats. Et je n'arrive plus à en prendre. Notre cheffe se met à être constamment derrière mois. Harcèlement moral. Interdiction de parler. Interdiction de dessiner. Pause déjeuné

décalée avec certaines collègue qui galéraient aussi jusqu'au harcèlement.

"Souris ! tu souris pas là! Comment veux-tu prendre un rendez-vous! Faut sourire! Allez souris!!!!!" Tout le temps. Jusqu'à ce qu'ils mettent fin à ma période d'essai parce que j'ai mal répondu à ma cheffe (officieusement, officiellement parce que je n'étais pas assez efficace (mais c'est long et compliqué à expliquer par écrit)).

Mes collègues ne comprenait pourquoi elle s'acharnait autant sur moi mais personne n'osait élever la voix de peur d'en être la proie à leur tour. On en parlait à la pause déjeuner quand on avait pas la comptable qui mangeait avec nous.

Après cet épisode je retourne voir ma dernière agence d'intérim et bonne aubaine ils ont une mission pour moi!

Usine qui fabrique des cartouches.

Au début tout se passe à peu près bien.

Pas un boulot très réjouissant mais une ambiance pas trop mauvaise, on peut aller au toilettes quand on veut et ça rapporte un peu.

Je fais une mission de deux semaines puis je suis rappeler deux mois après, je fais rentrer une amie qui avait un besoin urgent de sous et là les soucis commencent.

Dans l'ordre:

-petit salarié

-chef d'équipe

-Chef d'atelier

Entre salarié ça ne se passait pas trop mal, entre les salariés et les intérimaires c'était pas le top. Et entre les intérimaires c'était la guéguerre de celui qui sera gardé.

Une intérimaire avait le chef d'équipe dans la poche, genre hyper ami.

Du coup elle s'arrangeait pour être sur la machine qu'elle préférait, la plus automatique. Les salariés avaient presque leur place attirées et nous pauvres nouveaux intérimaires étions sur les machines les plus pourries voire parfois sur l'emballage à la main quand les cartouches étaient trop grosses.

Bon voilà nous on était deux amies et souvent sur des machines à proximité, pour passer le temps on papotait.

Ce n'était pas du goût des autres.

En gros pour faire court le chef d'équipe m'a prise en grippe.

J'ai eu le droit à des réflexion type: "c'est pas parce que tu es une femme que tu

peux faire deux choses en même temps" en me faisant porter la responsabilité d'erreur que je n'avais pas commise.

Il me mettait sur les machines les plus difficiles.

Me faisait passer derrière une nana qui ne suivait pas les cadences et ne rangeait pas son poste.

Jusqu'au moment où mon amie a eu un accident de voiture en rentrant du taff (endormie au volant) et après avoir passée la journée aux urgences j'ai dit que je ne pouvais pas venir et l'agence d'intérim ma obligé à y aller. En disant qu'ils ne pouvaient pas se permettre d'avoir deux personnes en moins ce soir, que si j'étais fatiguée je dormirais sur le côté de la route etc.

Quand je suis arrivée au boulot ils avaient prévu que je ne viendrais pas et le chef d'équipe m'a fait comprendre qu'ils se seraient bien passé de moi.

Au final j'ai craqué et me suis barrée.

Après ça il était hors de question que je retourne à l'usine et j'ai eu une ouverture pour un service civique.

Bon j'avoue là je me suis faite avoir sur toute la ligne mais j'ai aussi un peu profité.

On m'a proposé le service civique et j'ai demandé en contrepartie de mettre en place un projet qui me tenait à cœur on a fait des pseudo réunion où on en a parlé où elle était hyper enthousiasme etc.

Mais a chaque fois que je demandais quand on allait le mettre en place je me trouvais face à un mur d'incompréhension.

C'était un service civique à dans une association contre une maladie et le peu de fois où j'ai été avec l'équipe encadrante j'ai été ulcéré par la façon dont ils parlaient des personnes et comme ils leur parlaient.

Ce n'était pas des gens c'était des "malades" et il fallait leur "bouger les fesses" si ils se "laissait aller". Puis "mon petit monsieur "Machin" vous allez venir hein à la course qu'on organise hein vous allez venir m'sieur "Machin" "

En service civique on est sensé mettre en place des projets avec une équipe encadrante. Comme j'étais loin des locaux il me faisaient faire tout à domicile par mail. Et chacun des projets que je présentais était repoussé repoussé... Par "manque de temps" et à chaque fois que je devais faire quelque chose c'était ou un job de bénévole ou un job de salarié. J'ai vérifié et revérifié dans mon contrat ils n'avaient pas le droit.

Mais j'avais désespérément besoin de thune et puis j'étais chez moi donc je les ai laissé me mettre à l'écart au bout de trois j'ai arrêté de me battre pour les projets que je voulais mettre en place et j'ai aidé ma mère a préparer ses concours.

Après une expérience de même pas une semaine dans une autre usine j'étais complètement paumé je ne savais pas du tout quoi faire, je commençais à déprimer totalement quand je me suis résigné à postuler dans un fast-food connu.

Ça a été une grande surprise, une grande famille mes qualités de boulot enfin reconnu... Pas vraiment de vie à côté parce que les horaires sont vraiment décalé mais pas grave les amis ils sont sur place!

On me taquine un peu mais c'est parce que je suis nouvelle puis c'est bon enfant. Et à côté on met vraiment mes qualités de bosseuse en avant, en plus je me fais des bons salaires pour un 24h/semaine. Jamais en dessous de 900e

Cool.

J'ai commencé à comprendre que quelque chose clochait quand j'ai commencé moi-même à "former" des nouveaux.

Je leur parlais, mal, puis ils étaient nuls, lent, ils comprenaient rien.

Ça c'est ce que l'on disait à table puis on en parlait avec les manager et le directeur parce que bon c'est pas possible d'avoir des nouveaux aussi nuls, surtout pour l'été quand on a besoin de bons!

Ça a duré deux/trois semaines jusqu'à ce qu'un de ces "nouveaux" me parle comme moi je lui parlais. Là je me suis rendu compte que j'étais entré dans le jeu pervers de l'élitisme. On garde les meilleurs, les plus faibles partent d'eux-même. Sans chômage sans rien. On ne nous a jamais demandé de leur mener la vie dure.

Ils planifiaient trois nouveaux avec un ancien en fermeture.

On nous a bourré le crâne comme quoi l'été c'était dur et qu'il fallait donner le meilleur de soi-même.

On nous mettait la pression.

Ceux qui bossait bien avait le droit à un contrat de 28 voire de 30h pendant un mois et les raintent meilleure pendant deux mois...

C'était assez intense et difficile de ne pas suivre le mouvement de lynchage jusqu'à ce que ce "nouveau" me jette mon comportement dans les dents. Et derrière il m'a aidé à ne pas faire les mêmes erreurs

Puis dernièrement ils ont abusé au niveau de mon accident de voiture.

A chaque fois que je venais poser une prolongation d'arrêt on me parlait froidement et j'étais une bête noire. Et quand je suis revenue une première fois on m'a tellement blindée mon emploi du temps que je n'ai pas suivi le rythme et j'ai dû retourner en arrêt. Quand je suis revenue la deuxième fois (jeudi dernier) j'étais encore prévu en fictive sur les planning. C'est à dire la personne dont on a pas besoin et si il n'y avait pas eu des

absents je n'aurait fait que les "basses besognes". Récurage de toilettes etc.

De plus mon emploi du temps étant "fictif" ils ont quand même dépassé mon contrat de 24h histoire de me blinder d'heure sans avoir à me payer d'heure supp et mettre des jours de repos à des équipiers qui enchaînaient les heures pendant mon absences pour ne payer que les heures complémentaires de 10%.

A part ça, ça se passe plutôt bien mais certaines choses sont assez limites. Monter les gens contre ceux qui sont en arrêt ou malade parce que c'est de leur faute que l'on ferme pas correctement etc.

J'ai reçu des menaces de licenciement en service civique.

Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Précarité, Rapports sociaux, Stress

Ne sachant pas les points les plus pertinents de mon cas, j'avais commencer par le début. Je suis un jeune de 20 ans et je suis en service civique dans une recyclerie créative du Poitou-Charentes. J'y avais postulé une fois l'année passé, sans réussite. Le concept est vraiment génial, dans les premiers jours, premières semaine, j'ai adoré ça.

Puis, dans le dos d'un de mes compère et moi-même, des gens disaient que l'on ne foutait rien. C'est bien connu qu'être dans les ateliers, trier, déplacer les gros meubles, aller chez le métallier, c'est rien. C'était le début des soucis.

Je me suis rendu compte que l'équipe était lâche et arriviste. Dans les faits, nous ne faisons rien d'un service civique. Après renseignement, ce contrat vise a la création d'un projet personnel, le volontaire doit laisser sa marque dans l'association, mais nous avons au final exactement les mêmes fonctions qu'un salarié, simplement, nous sommes payés deux fois moins (579 euros, 473 venant de l'état, 106 de l'asso').

A force de critique sur ma personne, a force de tâche n'ayant rien à faire dans ce cadre, on a commencé a me mettre la pression. M'isoler dans les tâches à faire, me mettre nez à nez avec des responsables pour que je fasse l'autruche. Aujourd'hui, je suis en arrêt de travail pour la fin de mon contrat de 24h hebdomadaire (ayant des impératifs, nous nous étions mis d'accord pour que je ne fasse que 22h30 par semaine, plus horaires de temps en temps).

Autre soucis : les horaires n'étaient pas respectés. Les pauses duraient souvent 1h entre midi et deux au lieux de 2, les heures en événements pas comptés... J'ai reçu des menaces il y a peu, des menaces pour m'enlever une partie de mes indemnités servant a peine à vivre, des menaces de licenciement.

C'est triste de se dire que dans le milieux associatif, avec des bons concepts, une personne perde 10kilo en une semaine et ne puisse plus penser à aller à son travail sans avoir des idées très noirs.

Le problème était aussi l'équipe, dans le dos du patron, ils étaient d'accord avec moi, mais en face ils niaient tout en bloc et se contentaient de me rabaisser.

Je m'exprime en espérant que des gens dans mon cas osent aussi, et ne se laissent pas abattre. Soutenez vous et défendez vos droits !

Quand le travail mène à la dépression

Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression

Quand un des parents d'un baby-sitting te fait des avances et que toi tu peux pas le déclarer à l'agence où tu bosses parce qu'il est pas passé par l'agence en question pour te proposer de bosser ce jour-là, ni à qui que ce soit d'autre parce que c'était pas déclaré de toute manière.

Quand tu bosses pour des actions menées par ta fac et la Mairie de X et que c'est PAS DÉCLARÉ parce que ça leur coûterait trop cher.

Quand t'es en stage à l'étranger et malade comme un chien (sans blague, tu avais une putain d'infection parasitaire) et qu'on te dit de te bouger alors que t'es en train de mourir sur place et que si t'avais été salariée, t'aurais eu un arrêt maladie pour 15 jours.

Quand on te dit que t'en fais pas assez et que ta responsable, qui est aussi ta coloc à ce moment-là, te demande d'enchaîner ta journée à aller faire des entretiens à 2h de la ville, en révisant ta présentation du lendemain UN DIMANCHE A 22H. Quand, après la soutenance de ce mémoire, et alors que tu as eu 14, on te dit qu'on s'attendait à mieux de ta part, alors que le travail que tu as fait est celui d'une chercheuse et que toi, tu es en M1. Et que l'été qui suit, tu te sens comme une grosse merde et que tu déprimes tout du long.

Quand t'es en CDD en association et que ton salaire vient pas en même temps que celui des salarié-e-s en CDI, que tu cherches à avoir la directrice plusieurs fois sans réponse, que tu envoies un mail ferme avec ta collègue en CDD pour demander à être payée et que la réponse c'est une convocation dans son bureau avec remontage de bretelles. Quand ensuite elle dit à ta pote qui t'a rencardée sur le taff que tu fais du très bon travail mais que cette attitude, c'est vraiment pas possible. #lesalairecestoverrated

Quand tout ce que tu trouves dans ta branche après ton M2 c'est un service civique dans une association à plus d'une heure de chez toi. Que tu signes ton contrat avec des gens sympas mais qu'après tu te trouves à bosser seule avec un harceleur manipulateur, qui te fait taper ses mails persos, te dévalorise, te fait chialer dès ton 2ème jour et finit par te faire des avances par téléphone. Mais qui malgré tout te promet la lune en termes de réseau donc toi tu restes. Quand tu te décides à parler de la situation à ton responsable, qu'il te donne son accord pour bosser à d'autres endroits mais ne l'affirmera pas quand tu auras besoin qu'il te soutienne pour récupérer ta thune. Quand le vice-président de cette asso te pousse à porter plainte pour harcèlement pour éjecter le harceleur manipulateur. Que t'as envisagé une main courante mais t'as lâché l'affaire en voyant qu'on voulait t'embarquer dans un truc qui te dépassait largement. Quand l'asso te doit plusieurs

centaines d'euros; que tu les réclames plusieurs fois à ton ex-reponsable, qu'il te répond pas et que finalement quand tu contactes l'association directement, le harceleur manipulateur, maintenant à la tête de l'asso, te répond que t'es pas allée bosser donc il voit pas pourquoi il devrait te payer le complément du service civique dû par l'asso, alors que t'es pas allée bosser au local pour éviter qu'il te harcèle. Quand l'asso te doit encore les sous d'une formation mais que tu oses pas les contacter parce que t'en as marre de te faire traiter comme une sous-merde par ces gens.

Quand cette expérience t'a fait te renfermer sur toi-même, t'as amenée à la dépression et a complètement décuplé tes angoisses et que t'as maintenant du mal à replonger dans ce charmant monde du travail.

Stage / Formation / Études

Surveillant en internat de nuit, payé 600€ pour 136h par mois

Conditions insupportables, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress

Je suis étudiant en sociologie. Pour payer mes études je dois travailler à côté de mes études. Parce que j'ai 27 ans et que mes parents ne peuvent pas me prendre en charge en plus de ma petite sœur. Grâce à pas mal de chance j'ai réussi à décrocher un boulot de surveillant dans un internat. Si je m'estime heureux, car ce job est loin d'être aussi dur que le fast food ou tout autre petit job étudiant. Ce n'est pourtant pas la panacée.

Je bosse 2 nuits par semaine plus un dimanche sur deux. Chaque nuit de boulot je passe 14h sur place mais seulement 9h sont payées car on considère que l'on dort, donc on nous sucre 5h, comme ça. Oui on dort, mais mal et nous sommes souvent réveillés par les élèves soit parce qu'ils font du bruit, soit parce qu'ils sont malades etc. Je précise aussi que nous ne sommes pas payés en tarif de nuit. Pourquoi ? Bonne question. Parce que nous sommes dans la fonction publique peut être ? Le dimanche nous ne sommes payés ni en tarif de nuit, ni en tarif de jour férié. Fonction publique encore...

Nous avons en moyenne 48 élèves à surveiller. Sachant que nos missions ne se limitent pas à la simple surveillance (nous sommes "assistants d'éducation" selon notre contrat) puisque nous devons aussi aider les élèves à faire leurs devoirs, appeler les familles si les élèves ne sont pas là (pratique si l'on doit surveiller les élèves en même temps) et faire attention à ce que certains élèves ne se fassent pas harceler (mission impossible tant les élèves sont nombreux - d'ailleurs un élève harcelé à un jour sorti un couteau à l'internat devant ses tourmenteurs, ce que nous n'avons appris que plus tard...) Notre contrat est un CDD d'un an renouvelable 6 fois maximum. Évidemment aucune prime de précarité liée à ce CDD.

Nous sommes donc payés 600€ pour 136h par mois (et il s'agit de travail de nuit !) Et tout ça sans compter les tâches que les CPE ne veulent pas faire et nous délèguent. Et puisque nous sommes en CDD, si nous décidons de l'ouvrir, notre contrat n'est pas renouvelé l'année suivante. Certes nous sommes annualisés, ce qui veut dire que nous sommes payés juillet et août. Mais ce travail impacte ma scolarité et celle de mes collègues qui sont aussi étudiants. Oui nous pouvons dormir mais nous dormons mal. Et le lendemain matin je dois aller à la fac, sur mon terrain d'étude, préparer mes exposés et lire pour mon mémoire. Ce boulot est une contrainte de plus qui pèse sur mes épaules.

Car il n'est pas question de le faire à l'internat ! Les CPE nous l'ont bien spécifié : nous devons constamment être en mouvement et nous balader dans les couloirs. Donc si nous devons étudier c'est une fois les élèves couchés, ce qui empiète sur notre temps de sommeil.

Avant les vacances j'étais pas loin du burn-out : stress, corps qui lâche... Je suis fatigué. Je veux étudier sereinement et sans stress. Car pour en rajouter une couche j'ai décidé de faire de la recherche. C'est ma passion et je ne vois pas ce que je pourrai faire d'autre. Or la compétition est rude. Mais les autres étudiants qui se destinent à cela et qui ont la chance de ne pas avoir besoin de travailler ont tout le temps et l'énergie nécessaire pour passer leur temps à étudier. Ce n'est pas mon cas. Et après on nous parle de méritocratie... Ce serait méritocratique si tout le monde avait les mêmes chances. Ce n'est pas le cas. Alors pour tous les étudiants qui travaillent et pour tous les autres : on vaut mieux que ça. Encore merci

On me prenait en stage pour faire le boulot d'un cadre

Dépression, Heures supp', Santé, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

La fois où on a refusé de me financer des livres en langue arabe parce que "l'arabe, ça pose problème"

Les fois où on m'a ouvertement dit qu'on me prenait en stage pour faire le boulot d'un cadre.

La fois où, à trois stagiaires, on gérait toute la boîte à la place du patron, au point qu'il pouvait s'absenter des jours entiers sans qu'on s'en aperçoive. Au point où j'ai dû lui expliquer la compta, les contrats, et le système commercial mis en place dans sa propre boîte.

La fois où, pour une indemnisation de stage, j'ai dû bosser le soir jusqu'à minuit, week-end, jour férié, et cumuler les jobs de chargée de production, commerciale, chargée de communication, metteuse en scène et couturière.

La fois où une stagiaire débutant a fait une erreur, que le patron a décidé que j'en étais responsable, et qu'il m'a insulté, hurlé dessus, et humilié devant témoins pendant une matinée. Cette même fois où j'ai pleuré pendant 45 minute dans le métro en rentrant chez moi.

La fois où ce patron se vantait de faire pleurer toutes ses stagiaires.

Les nombreuses blagues, comportements, et remarques sexistes que ce patron faisait toute la journée.

Les fois où les clients ont estimés qu'il avait le droit de m'insulter et de me crier dessus parce qu'il y avait un problème dans leurs commandes.

La fois où m'a mise dans un bureau à l'écart, donner un dossier inutile (un faux dossier, en somme), et plus parler pendant 4 mois, car les employés n'approuvaient pas le fait qu'on m'ait prise comme stagiaire.

Les regards libidineux, les 40 hommes présents qui me suivent du regard, et les remarques plus ou moins insultantes, parce que j'ai mis une jupe, et que je bosse dans un milieu d'homme.

50% des réponses à mon book de modèle photo pro : des propositions de prostitution ou porno.

Quand je commence à regarder les annonces des sites d'escorting, parce que je

vois pas avec quoi payer le loyer ce mois-ci.

Quand je sais que la personne qui était sur mon poste avant est partie en dépression, que je vois trois de mes collègues faire pareil pendant mon contrat, et quand je suis si épuisée que je sens mon tour arriver.

Pleurer de façon incontrôlable, plusieurs soirs de suite, en sortant du travail, sans comprendre pourquoi.

Rentrer parfois le midi, pendant les deux heures de pause, pour dormir 1h30, épuisée par la pression. Se coucher certains soirs à 18h30/19h.

Voir une amie sauter de joie parce qu'on lui a proposé un contrat de...deux jours. Mais c'est dans son domaine. Et c'est payé.

Je me faire agresser sur mon lieu de travail. La jeune femme que j'encadre en service civique se fait agresser sur ce même lieu. Pas de réaction de la direction. Je refuse que moi, ou quelqu'un de mon équipe, vienne travailler sur les créneaux les plus dangereux. Pas de réaction : la direction nous suit si peu qu'elle ne s'aperçoit pas de cette absence.

Suite à cette série d'agressions, croiser le chef de la sécurité qui m'annonce très sérieusement qu'il compte utiliser l'une de nous comme appât pour repérer les auteurs de trouble.

M'entendre dire que je me la coule douce, parce que je prend des congés pendant l'été.

Ma mère qui m'empêche de prendre ma voiture pour rentrer à mon logement près de mon travail (4h de route), le dimanche soir, car je suis si épuisée qu'elle craint que j'ai un accident.

Partir de mon premier boulot à 17h, pour enchaîner avec le second jusqu'à 20h30.

2 mois de stage sans assurance, sans être payé

Contrat, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation, Pression

Je suis informaticien. Passionné par la connaissance, quelle qu'elle soit. Je travaille actuellement en CDD dans un hôpital, et je le finis la semaine prochaine.

C'est lors d'un événement organisé par une association que j'ai obtenu la promesse d'un stage à temps partiel, dans l'optique d'assurer le développement du projet sur lequel j'avais travaillé et qui s'était vu récompensé. Ce stage commençait en septembre, et finit à la fin de ce mois-ci. Cependant, bien que la convention de stage entre mon école et l'hôpital ait été signée, à mon arrivé, rien n'était prêt dans l'hôpital. La RH n'était pas au courant de mon arrivé, le responsable DSI était sur le départ (retraite, autre poste?), aucun papier ne m'avait été demandé, aucun examen médical et obligatoire pour tout travailleur dans ce milieu préconisé ni même annoncé.

J'ai donc travaillé pendant 2 mois complet sans aucune autre assurance que ma convention de stage, sans être payé. Et c'est à ce moment que la somme (signalée dans la convention de stage) s'est avérée trop importante pour un stagiaire. Une RH m'a donc fait signer un nouveau contrat, pour un CDD cette fois-ci. Notez au passe la chose suivante: rien ne fut fait pour annuler le précédent contrat.

C'est aussi dans cette période que s'est vu clarifier la mission qui fut la mienne: assurer le bon développement non plus d'un seul projet, mais de quatre. Chose qui s'est faite tranquillement dans des conditions plutôt lamentables: réseau internet instable, reloger dans un bureau avec la secrétaire, aucune présentation aux équipes, ni à son nouveau directeur.

Mais ce qui me choque le plus, c'est la manière dont le tout fonctionne. Ces personnes avec un peu plus de responsabilités qui traitent tout dans l'urgence, rejettent les fautes, tentent de vous soumettre verbalement pour des broutilles dans l'optique d'asseoir leur "autorité" et s'approprient le fruit de votre travail dès que celui-ci prend suffisamment de corps.

Je vais éclaircir un peu cette expérience. La directrice du pôle de communication (avec qui j'ai été amené à travailler et en charge de mon arrivé à l'hôpital pour le stage) touche un salaire de 4100€ par mois, là où ses employés touchent au mieux 1750€. Celle-ci travaille sans cesse dans l'urgence, reste dans l'incapacité de se souvenir des projets sur lesquels son équipe travaille, monte ceux-ci les uns contre les autres et passe la majorité de son temps à faire des choses qui lui sont personnelles.

En plus de montrer une grande incapacité à assurer correctement le travail qui lui incombe de part son poste, elle reste victime d'un complexe d'autorité qui l'amène à isoler les personnes pour leur faire des reproches sur leur travail au quotidien. J'ai moi même été "réprimandé" pour avoir refusé de partager un compte-rendu de réunion au format "doc" pour qu'elle puisse y apporter les modifications qu'elle souhaitait sans me les communiquer, alors que j'avais suggéré sur le fait que nous avions un rendez-vous le jour même, d'effectuer ces modifications ensemble. Ce à quoi je lui ai répondu que tout document que je produis est le fruit de mon travail et ne sera modifié qu'avec mon accord car il est mien (ce qui selon les entreprises est faux, car le salaire est versée en "gratification" qui permet de racheter les droits d'une production du salarié, point qui n'est pas éclairci concernant cet hôpital publique), et que je ne laisserai personne s'approprier le fruit de mon labeur.

Elle m'a alors répondu que j'étais paranoïaque, ce à quoi j'ai répondu oui, et alors? Ce qui l'a déstabilisée dans sa manœuvre. Mais bref je m'égare un peu, mettons fin à cette parenthèse. C'est de loin (parmi mes expériences professionnelles) la plus décevante de toutes.

L'hôpital public semble rempli de gens dans les fonctions motrices rempli d'égoïsme. Bon nombre de "on dit" sont parvenus à mes oreilles, je vous les confie mais prenez-les pour peut être étayer des pistes sur cette gangrène qui je n'en doute pas, touchent bien d'autres milieux que celui des hôpitaux.

Les RH, responsables de l'attribution des logements sociaux pour le personnel s'attribue en priorité les habitations les plus intéressantes, sans en avoir nécessité.

L'hôpital a une petite enveloppe et ne peut pas se permettre de vous octroyer une augmentation basée sur l'augmentation du coût de la vie.

Ce que veulent les équipes ne nous intéressent pas, nous voulons seulement leur avis sur ce que nous leur imposons.

Le choix des logiciels déployés s'est réalisé suite à un appel d'offre trafiqué permettant au directeur en place au moment des faits de faire profiter ses copains et leur compagnie dans laquelle il a des parts.

Ils m'avaient promis de m'aider à trouver une entreprise

Contrat, Législation, Magouille, Précarité

Alors, moi, c'est S., j'ai 22 ans. Après avoir eu mon bac à 16 ans, j'ai fait une année de faculté de psychologie, pour ensuite me tourner vers une école privée pour devenir croupier. La formation durait 3 mois, coûtait 3000 euros et promettait un travail à la sortie. Le directeur avait promis qu'il essaierait de faire en sorte que les étudiants trouvent leur job dans une région ou un endroit qui leur convenait. J'ai complété la formation, et il m'a effectivement proposé une offre d'emploi. Sauf que cette offre ne me convenait pas : en effet, c'était dans une petite ville perdue en Limousin (je viens de Paris). Ça, encore, j'aurais pu accepter, mais il n'y avait rien à proximité, et je n'avais pas le permis, donc c'était très compliqué à gérer, surtout avec un travail de nuit.

J'ai donc refusé, en lui disant que j'avais vraiment besoin d'un emploi dans une grande ville pour débiter, comme il avait proposé à mon copain de l'époque (on s'est rencontrés à la formation, et le directeur lui a proposé un poste à Marseille). A ça, il m'a répondu qu'il m'avait déjà fait une proposition, que c'était de ma faute si j'avais refusé, que c'était maintenant à moi de me débrouiller seule pour trouver un boulot. On était donc bien loin du "oui, ne t'en fais pas, on trouvera un truc pour t'arranger " qu'il m'a dit quand j'ai dû signer le chèque.

J'ai donc commencé à envoyer des CV toute seule, et j'ai passé quelques entretiens. Au bout de deux mois pendant lesquels rien n'avancait, j'ai enfin eu une réponse positive. On voulait me prendre en CDD de 6 mois pendant l'été. C'était un bon début, j'ai accepté, et j'ai dû remplir un dossier que j'ai renvoyé en trois jours. Quelques jours après, j'ai reçu un appel de mon "employeur" me disant qu'il y avait eu un souci : ils auraient accepté deux personnes au lieu d'une, et l'autre personne aurait renvoyé son dossier avant le mien. J'étais complètement dépitée, mais une erreur peut arriver. Quelques jours après, j'ai appris que c'était mon ancien directeur d'école qui avait fait pression pour qu'ils prennent une de ses élèves en formation plutôt que moi. Il n'avait en effet pas digéré le fait que je refuse sa première offre d'emploi et souhaitait me mettre des bâtons dans les roues.

J'ai cherché quels étaient mes recours vis-à-vis de la justice contre ça, mais sans "preuves", on m'a dit que je ne pouvais rien faire. J'avais pourtant des mails de sa part disant qu'il ne m'aiderait pas, que si il pouvait, il invaliderait mon "Diplôme"... Mais ce n'était pas recevable.

Je me suis ensuite tournée vers un BTS en alternance. J'avais besoin de l'alternance pour payer mon loyer. J'ai été acceptée dans une école à Lille, j'ai donc déménagé. Là encore, ils m'avaient fait la promesse de m'aider dans ma recherche d'emploi. J'ai passé quelques entretiens, tous infructueux, car les potentiels employeurs me reprochaient mon "manque d'expérience" (alors que si je fais un BTS en alternance, c'est justement POUR apprendre). Ils voulaient bien me payer moins cher, mais pas perdre de temps à m'apprendre les bases. L'école ne m'a quasiment pas aidée à trouver d'employeur. Au bout de deux mois d'attente, ils ont proposé à tous les élèves qui n'avaient pas d'emploi en alternance soit de quitter l'école, soit de payer la formation. Je n'avais pas les moyens, je me suis donc retrouvée à l'autre bout de la France avec un loyer à payer, sans le salaire qu'on m'avait promis.

J'ai donc continué à chercher du travail, sans succès. Un jour, en allant accompagner un ami dans un salon de tatouage, ils m'ont dit qu'ils cherchaient quelqu'un pour devenir perceur, et que je les intéressais. J'étais enchantée, même si le travail ne débiterait que quelques mois plus tard. J'ai passé un entretien avec le patron, certains trucs étaient un peu louches : il voulait que je me déclare auto entrepreneur, n'était pas certain que j'allais être rémunérée... Il m'a aussi proposé de participer à un salon qu'il organisait en tant que bénévole. Pourquoi pas, ça avait l'air simple, j'aurais été chargée de l'accueil avec une dizaine d'autres filles.

Il m'a fait essayer la tenue, une robe très moulante, très décolletée et très courte (et pourtant, je suis petite, je n'imaginai même pas le résultat sur une fille de taille moyenne). Je ne me sentais pas à l'aise avec ça, alors une semaine avant le salon, j'ai refusé de venir, surtout que l'organisation avait l'air de laisser à désirer (je n'avais reçu aucune instruction, ils ne savaient pas si ils pouvaient me ramener ou non une fois le salon terminé...). Depuis, je n'ai jamais eu de nouvelles du fameux travail qu'on m'avait proposé.

Depuis, j'ai arrêté de chercher à travailler, et j'essaie de monter ma petite entreprise de créations de bijoux. Je peine un peu à vivre étant donné que je n'ai le droit à aucune aide, heureusement que mes parents sont là pour m'aider, mais au moins, je fais ce que j'aime et j'ai personne au-dessus de moi pour me traiter comme une sous-merde.

J'ai retiré mes vêtements de travail, et remis ceux du simple humain que j'étais

Aliénation, Dévalorisation, Rapports sociaux

J'étais apprenti en alternance dans une petite entreprise filiale d'un très grand groupe français. Je m'occupais de la production d'un site et la maintenance des machines de la chaîne de production. L'alternance était bien payée et le poste à la clé me permettait de commencer ma vie professionnelle sans problème économique. Une planque idéale.

La personne qui m'avait recrutée, qui faisait la liaison entre la petite entreprise et le groupe (une sorte de chef de région), et était avec le chef de site (qui lui était mon maître de stage) mes référents a été remplacé au bout d'un an. Le nouveau m'a très vite fait comprendre la politique du chiffre : il n'était pas méchant, ne me manquait jamais de respect sur la forme de son discours, et était même souriant, mais il me faisait explicitement comprendre qu'aux yeux de ceux qui avaient décidé de recruter un apprenti, j'étais une statistique, un chiffre, une donnée sur laquelle des sauveurs avaient investi une somme de départ et que, par conséquent cette donnée devait être reconnaissante et faire augmenter sa valeur.

L'implicite était que je devais voir ma chance d'être où j'étais et donner le maximum de moi-même, passant outre les possibles problèmes de santé (travail à l'extérieur, en montagne et souvent sous -°10C en hiver, ou produisant des nuages de poussière lors de la production sans compter les blessures dues à l'utilisation d'outils dangereux ou à la maintenance de nombreuses machines capables de tuer un homme sans que ça n'impacte son fonctionnement) et en prenant soin de laisser la possible sensation due au malaise des événements du quotidien au vestiaire avant d'enfiler sa combinaison.

Je n'avais pas de problème par rapport aux congés payés. Puisque je n'avais pas le droit d'être payé en heures sup, mon chef de stage et moi avions un contrat oral selon lequel le temps passé en plus à travailler m'était retiré du reste du temps à travailler. Chose qui nous convenait à tous les deux, grâce à quoi je pouvais très rapidement (je pouvais faire plus de dix heures en plus de mes trente-cinq obligatoires en une semaine, s'il le fallait) accumuler de quoi me faire des semaines entières de repos. C'est cette fenêtre de liberté payée en plus qui a pu me faire tenir jusqu'au bout, je pense. Parce que c'est très vite devenu invivable.

Entre un chef de région qui ne te voit que comme un chiffre dans lequel il a investi et que tu dois remercier (alors qu'en plus c'est pas lui du tout qui t'a recruté), une pile fournissant l'énergie qui fait fonctionner son groupe et qui doit perpétuellement être au maximum de sa charge alors que lui même ne déboule qu'une fois toutes les semaines au maximum, ne pose jamais ses doigts sur un outil et ne fait que se balader de chantier en chantier pour rappeler à d'autres personnes qu'ils sont aussi des piles. Un chef de site qui bousille son mariage et sa vie de famille pour une entreprise qui le remercie au crachat et qui ne comprend pas pourquoi je n'arrive pas à sacrifier autant que lui.

La jalousie difficile à masquer de ce collègue de travail qui travaille ici depuis longtemps, qui a déjà failli mourir deux fois au travail et qui du coup ne comprend pas qu'un parfait inconnu beaucoup plus jeune que lui et sans expérience lui vole le poste qu'il attendait et qui, pour se venger, devient parfois inconsciemment le pire des enculés avec toi. Cet autre collègue qui pourrait partir à la retraite mais qui s'accroche parce qu'il ne lui reste plus que le travail la journée, et le bistro le soir - et au petit dèj, à commenter les infos les plus croustillantes du moment en martelant que de toute façon, si tu ne manges pas de saucisson tu n'es pas un vrai français. Celui qui connaît tout le monde depuis cinq ans mais qui est toujours en intérim et qui fait son travail le plus lentement qu'il lui est permis pour pouvoir augmenter le nombre de ses jours de travail. Ce gars sympa qui essaie toujours de détendre l'atmosphère et qui pense à sa famille avant d'effectuer en boucle une dizaine mouvements pendant toute une journée à ne s'arrêter que pour pisser.

Ce petit chef d'une entreprise associée qui travaille pour toucher en plus un salaire d'ouvrier, mais qui part une demi-heure avant en disant à son employé de bien tout finir alors qu'ils sont censés terminer en même temps - mais l'ouvrier accepte parce que c'est le gars sympa, et puis de toutes les manières c'est surtout son patron. Et puis il y a toi.

Dans ce préfabriqué qui sert de vestiaire, de toilettes, de douche, et de salle à manger. Autour d'une table, le temps de midi, à manger avec ce beau groupe aux personnalités diverses. A prendre gentiment conscience que ton avenir consiste à avoir l'obligation d'accepter la situation en choisissant lequel d'entre eux tu vas devenir, laquelle de leurs personnalités tu vas choisir de copier pour survivre dans ce monde. A te rendre compte que le choix qui préserve le plus ta dignité d'être humain, c'est de devenir la bonbonne d'eau poussiéreuse au coin de la pièce, parce qu'elle au moins on y fait réellement attention. Puis à accepter le verre de vin proposé par celui de tes collègues qui sert la tournée après avoir ouvert la deuxième bouteille parce que tous ont bien compris que l'après-midi passe beaucoup plus simplement avec deux ou trois coups de rouge avec le sandwich acheté avec tes tickets resto le matin en boulangerie parce que le soir tu es trop démoralisé par ta journée pour développer la créativité nécessaire à un repas décent.

A tirer au sort celui qui repartira avec la pile de cadavres des bouteilles de la

semaine pour la jeter avant que le chef régional ne vienne parce qu'on aura des problèmes s'il les voit et que "c'est vendredi" n'est pas une excuse valable pour se faire un apéro à la vodka à 3€20 la bouteille, même si c'est la seule qu'on ait (d'excuse, et de bouteille).

Et que ce moment de réflexion revient, et reviendra encore et encore jusqu'au jour où tu signeras ton CDI, et où en échange d'un salaire qui démarre à environ 1500€ par mois, il deviendra officiellement la routine quotidienne de tes journées de travail.

Et puis un jour, alors que mon contrat d'alternance était fini, qu'un contrat intérim liait la fin de mon contrat d'alternance à un CDI certain, mon chef de site m'a offert le spectacle d'une scène surréaliste en me faisant le reproche... incongru... (je vous laisse juger) de ne pas me trouver à deux endroits à la fois. Je vous jure que c'est vrai.

Mise en situation : mon installation ("mon" car on me faisait comprendre que je devais considérer ces machines comme mes enfants) était découpé en trois zones. La première envoyait des matériaux dans les deux autres, et ce jour là l'une des zones était comme prévu éteinte. Alors que je passais dans cette zone, j'ai vu un problème se créer (une partie se bouchait alors que la zone tournait toujours), qui risquait de bloquer toute la chaîne de production et nous offrir quelques heures de travail en plus pour le débouchage. J'ai agi assez tôt, et j'ai pu déboucher le bordel manuellement, pour que le problème ne se reproduise pas plus loin.

Pendant ce temps, indépendamment du premier problème, un autre se déclencha dans la seconde zone, qui eut pour effet de couper la zone entière (une mesure de sécurité). Je l'ai vu, mais, étant occupé et la seconde zone en sécurité, j'ai d'abord réglé le problème sur lequel j'étais déjà posté. Ceci fait, je retourne dans mon local essayer de comprendre ce qui est arrivé à la seconde zone (un arrêt d'urgence défaillant, déclenché tout seul, qui avait provoqué la mise en sécurité de la zone, sans problème pour le redémarrage), local dans lequel je trouve le chef de site couleur rouge fluo, à m'aboyer dessus sans me laisser le temps d'expliquer mon alibi sur le "pourquoi t'as mis cinq minutes à arriver?". Chose passablement énervante au vu de ces cinq minutes pendant lesquels j'intervenais pour nous éviter à tous les deux de rentrer chez nous beaucoup plus tard que prévu. Même en admettant cela, il continua sa tirade énervée, avant de balancer la chaise sur laquelle j'allais m'asseoir par terre (carrément), hurler qu'il était censé déjà être chez lui mais qu'il était obligé de rester au cas où, COMME ICI JE FERAI DE LA MERDE (carrément) et qu'il fallait que je fasse redémarrer tout ça "fissa" (carrément).

Pareil que vous. J'étais choqué. Alors je me suis calmé. Je lui ai dit de rentrer chez lui. Je suis descendu et j'ai réglé la cause de la panne. J'ai redémarré toutes les machines. J'ai veillé à la production jusqu'à la fin de la journée. Lorsque les machines ont

été vidées, il restait environ vingt minutes, j'ai fait quelques manœuvres d'entretien. Puis je suis rentré au vestiaire. J'étais seul, le dernier. J'ai retiré mes vêtements de travail, et remis ceux du simple humain que j'étais. J'ai retiré toutes mes affaires du vestiaire. J'ai laissé mes exemplaires des clés de mon local, et du portail dans le vestiaire. Mon téléphone professionnel aussi. Je suis rentré chez moi.

J'ai appelé le chef de site. Il n'a pas répondu. Je l'ai rappelé. Sans réponse une seconde fois. Alors je lui ai écrit un message: "Je ne reviendrai plus." Et je ne suis plus jamais revenu. Parce que je valais mieux que ça. J'ai repris mes études, parce que l'argent n'a pour moi pas assez de valeur pour accepter de vivre comme j'allais le faire. Quitte à être un esclave, autant faire quelque chose que j'aime. C'est comme ça que j'avais choisi de vivre. Parce que je valais plus qu'un investissement, une valeur potentielle, sur laquelle on avait mise et qui devait faire des bons résultats. Parce que je valais plus que le punching-ball sur lequel mes supérieurs pouvaient frapper pour évacuer leur stress. Parce que je valais plus que d'être un homme désabusé par ce monde, condamné à l'alcool pour adoucir mes journées de travail. Parce que je valais plus que ça. Parce que je valais mieux que ça.

Mais aujourd'hui. C'est encore différent. Ce n'est pas que de moi qu'il s'agit. Un mouvement est lancé. Parce que des histoires similaires à la mienne, on se rend compte qu'il en existe une infinité. Que ceux qui ont vécu cette réalité n'en veulent plus. Que ceux qui la vivent n'en peuvent plus. Que ceux qui s'apprêtent à la vivre n'en veulent pas. Alors je pense à mes anciens collègues de travail. De ceux qu'ils ont été obligés de devenir pour accepter leur aliénation.

Celui qui continue de travailler malgré les balafres des deux accidents qui auraient pu le tuer parce qu'il n'a plus que ça. Celui qui ne part pas à la retraite parce qu'il n'a plus que ça. Et ce chef de région qui a tellement bien été formaté qu'il utilise un discours de parfait vieux connard stéréotypé alors qu'il n'a que 4 ans de plus que moi.

Puis je pense à tous ceux dont j'ai lu le témoignage. Ceux qu'on a poussé à bout pour qu'ils démissionnent d'eux mêmes parce que c'est plus intéressant pour les entreprises au niveau économique. Ceux qui essuient des remarques blessantes, sexistes ou racistes et acceptent de les ranger dans la catégorie de l'humour pour feinter leur dignité, ceux qui ont quitté le bateau pour éviter le burn out, et ceux qui luttent pour garder leur travail quitte à s'exposer à ce burn out, parce que leur situation personnelle les y force.

Puis je pense aux forces de l'ordre, à l'armée, ces gens qui étaient plein d'espoir en s'engageant, jurant de protéger leur population, et qui se retrouvent sous leurs uniformes à matraquer cette population qu'ils ont choisi de protéger, pour une précarité quasiment

identique, qui choisissent d'oublier leur appartenance au peuple en enfilant leur uniforme. Ceux qui, une fois leur équipement au vestiaire, redeviennent des citoyens victimes des problèmes qu'ils infligent eux-mêmes sous leurs uniformes, mais qui, sans vraiment comprendre pourquoi, redeviennent des automates en posant leur képi sur la tête et leur veste bleue.

Puis je pense à ceux qui ne postent même pas, par crainte d'être reconnus, ou bien parce que, désabusés, ils n'ont même plus la force de croire en un quelconque changement bénéfique. Ceux qui se disent qu'au final, c'est perdu, et que même si on réussit à obtenir quelque chose, ce ne sera que des miettes et qu'on ne sera que des esclaves qui ont réussi à avoir un repas de plus ou une couette pour la nuit, un changement futile qui n'apporte rien à la situation globale. Et même à ceux qui, trop ancrés dans cette réalité, ne voient même pas où est le problème, et considèrent qu'il est normal que des familles entières soient ravagées pour que des personnes dont la richesse dépasse déjà l'entendement puissent devenir encore un peu plus riches.

Ceux qui ne comprennent pas en quoi la soumission de l'État et sa fuite dans nos négociations avec les entreprises n'est pas une avancée mais un retour en arrière désastreux. Ceux qui ne comprennent pas qu'une société où l'économie a plus de valeur que les êtres humains qui la font est vouée soit à son propre échec, soit à une perte définitive de la notion de démocratie.

Et puis je pense à mes petits frères, mes cousins et mes cousines, mes neveux et mes nièces. Les futurs enfants que j'aurai. Dans quel monde vont-ils vivre? Si on ne fait rien, ils vivront dans un monde qui sera pire que celui d'où émergent tous nos témoignages. Un monde où ces dérives seront normalisées. Un monde où ils n'auront même plus l'illusion d'un contrôle sur leur vie professionnelle. Un monde où ils seront par la loi officiellement reconnus comme des piles remplaçables en cas de défaillance, où ils auront le choix entre jouer le jeu de la servitude et mourir bêtement.

Je ne veux pas vivre dans ce monde. Encore moins donner ce monde à mes enfants. Vous non plus, j'imagine. Les commentaires de chacun d'entre nous décrivent des maux que le partage peut aider à panser. En les exprimant, en en prenant conscience, on s'en libère déjà. Ils nous ont fait conscience que nous étions les piles qui fournissons l'énergie au monde. Ce dont on peut prendre conscience, maintenant, c'est qu'en tant que pile, on peut alimenter leur monde, ou on peut alimenter le nôtre.

Aujourd'hui, on a une chance de pouvoir dire non. En étant assez nombreux pour être entendus. On ne peut être sûr de presque rien. On ne peut pas savoir si notre mouvement aura un impact. On ne peut pas savoir s'il aboutira. On ne peut pas savoir s'il sera en cours de route dénaturé. Mais il y a une chose qu'on sait, c'est qu'il y a une chose

qu'on peut faire. Lutter. Se battre. Refuser leur vision du monde et leur imposer la nôtre. Parce qu'on vaut mieux que ce qu'on est dans leur paradigme. On vaut mieux qu'une vie de boulon qui tient jusqu'à la rupture puis qui est remplacé par un autre boulon. On vaut mieux que d'être ces hommes et ces femmes qui culpabilisent d'être malades et qui troquent leur santé contre un peu de ce qui n'est même plus la vie. On vaut mieux que ça.

Stage en journalisme et autres expériences précaires

Contrat, Législation, Précarité, Pression, Sexisme

Je suis rentrée dans le Marché du Travail sérieusement après mon diplôme de grande école (IEP de province).

Pendant ma dernière année d'étude, j'avais effectué deux stages dans deux grands médias (une radio et un journal) à l'étranger. Je bossais donc avec leurs correspondants permanents. Ce fut passionnant, certes, mais je ne fus pas payée pour mes deux mois chez chaque média. Or, pour la radio j'avais fait un boulot considérable. Mais, ce n'était pas étonnant de la part des médias. Je n'avais pas été payée, non plus, lors de mon stage à dans un autre journal en 2007 alors que je rédigeais et signais mes articles et que j'avais dû poser ma tente dans un camping car je n'avais pour budget que 180€ pour le mois. Le journal était en sous-effectif (période estivale...) et utilisait les stagiaires bénévoles au lieu de journaliste salariés. Ce fut un été très rude. La rédaction le savait, et un journaliste me proposa un matelas de camping qu'il n'avait jamais réussi à gonfler, et moi non plus. Je n'ai jamais su quoi penser de ce geste étrange.

En octobre 2012, je suis donc arrivée à Paris avec mon diplôme en main et des lettres de recommandation : aucun média ne m'a ouvert ses portes. On me disait de faire d'autres stages, ou de faire une école de journalisme. J'ai donc, dans l'urgence, fait toutes les boutiques de luxe place de l'Opéra, en quête d'un salaire de 1400 € afin de payer le loyer. J'ai été embauchée chez l'un d'entre elles, comme chargée de clientèle chinoise, en d'autres termes vendeuse. Le principe était simple, on n'était pas payées à la commission, mais en fonction de nos chiffres de ventes, notre salaire de base été revalorisé tous les ans (ou moins, tout dépendait). Le management était paternaliste. Je suis arrivée une fois à 10h01 et j'ai cru avoir commis le pire des crimes. J'avais une minute de retard. Il y avait des caméras, soit disant pour les vols, mais j'ai été convoquée chez la directrice parce que je m'étais appuyée contre la rambarde des escaliers. J'avais mal au pied avec ces foutus petits talons, et il fallait rester debout pour accueillir les client(e)s. On était en concurrence avec les autres vendeuses. Normalement, elles devaient me céder les clients chinois, mais en réalité, elles prenaient tout. Moi, je m'en foutais, sachant que nous n'étions pas payée à la comm' et que je ne voulais pas jouer ce jeu. Mais la manager (ma supérieur), me foutait la pression pour vendre. Ainsi, il m'a fallu parfois, devancer les autres vendeuses et prendre "mes clients" (jargon de l'entreprise) pour leur vendre les produits. Je ne suis restée qu'un mois, j'avais les pieds en vrac, le dos en vrac, et j'étais dégoûtée de l'ambiance où nous étions toutes l'ennemie de l'autre (que des femmes à part un seul homme).

Je suis après rentrée dans la précarité, je n'ai rien trouvé, je suis tombée au RSA, je me suis endettée. A force de chercher, j'ai pu avoir des remplacements chez un média radiophonique en tant qu'assistante journaliste. Mais là, je devenais une secrétaire, je devais prendre les RDV du journaliste, accueillir les invités etc. Je ne pouvais pas utiliser mes compétences de fixeuse et d'intervieweuse. On m'a conseillé de ne pas demander mes heures supp' et de rester assistante un long moment afin de "rentrer dans la maison" où l'ambiance était assez morose après tous leurs plans de licenciements précédents. J'ai refusé et je suis allée au RH réclamer mes heures supp'. On me les a payées, on ne m'a plus jamais appelée.

J'ai été embauchée dans une structure culturelle, d'abord comme médiatrice puis comme assistante des relations pour les publics. J'ai commencé à travailler sans savoir mon salaire car quand j'ai demandé, la RH n'a pas voulu me répondre, et m'a même dit « que ça ne se demandait pas », me faisant culpabiliser. Deux collègues étaient présentes, et je me rappelle qu'elles se sont excusées de la part de la structure culturelle trouvant cela inadmissible. Je l'ai su deux semaines après avoir commencé à travailler. J'acceptai car j'en avais besoin. Ce fut intéressant bien que mes fonctions étaient parfois redondantes. Puis, ils partirent tous en vacances, et je me suis occupée de toute l'exposition du moment, personne n'était là pour me dire au-revoir quand tout s'est fini (sauf une amie que je m'étais fait là-bas et qui n'y bosse plus pour cause d'harcèlement moral dans son service et je peux en témoigner), mon contrat finissait le 18 août, le lieu fermait le 19 août. Ils auraient pu par courtoisie inclure leur fermeture comme congés payés, mais soit, c'est ainsi. Ce fut tout de même une bonne expérience.

Je suis après à nouveau tombée dans une période longue de chômage, j'en ai profité pour écrire moi qui avais toujours aimé ça. Mon premier recueil a été publié et mes droits d'auteurs (10% de la valeur HT du livre), me furent versés. Je suis tombée au RSA, puis à nouveau, j'ai pris le premier boulot que j'ai pu. Un camarade de l'IEP m'a proposé pour bosser dans sa boîte japonaise (qui vend du glutamate) pour le Salon de l'Agroalimentaire. Mais en réalité, cette entreprise ne m'a jamais fait un contrat. C'est une de leur salarié, en auto-entrepreneur qui m'a payée sans me déclarer. J'ai bataillé pour être déclarée, et je l'ai finalement été, non sans m'attirer la foudre de cet ancien camarade de classe qui me disait "ne pas jouer le jeu". Bien évidemment, je ne le vois plus.

J'ai été ensuite institutrice dans une école privée. On m'a embauché un jeudi, pour une rentrée le lundi 1 septembre. On m'a demandé « où en était ma foi ». Je n'avais pas à répondre, mais il me fallait ce boulot, alors j'ai dit qu'elle était « intime ». On ne m'avait pas dit combien je gagnerai. J'ai découvert que c'était le rectorat qui me payait. Je trouvais ça étrange, en conseil de classe, nous devons écouter les prières de la directrice et émettre des vœux ou prières (école sous contrat avec l'État et on autorise ce genre de choses ?!). Je suis partie au bout de trois semaines. Je trouvais abyssal le boulot qui m'attendait avec ces enfants très attachants de 10 ans, mais surtout, j'étais incapable de leur faire un cours

hebdomadaire d'éveil religieux (encore, école sous contrat avec l'État qui permet ça ?).

Je suis entrée au Musée de la Monnaie de Paris, j'étais passée par l'intérim dans une agence spéciale qui embauche des hôtes d'accueil, assistants de billetterie, etc. On nous a expliqué dans les locaux, lors d'un RDV collectif (que je pensais individuel) après 1h30 d'attente (!) que nous ne serions pas payés double le dimanche et que les heures supp' ne seraient pas majorées, qu'il fallait « jouer le jeu » (encore une fois). Mais nous devons avoir un CDI, et j'ai accepté. Nous avons eu la formation et nous devons commencer à travailler sans toutefois savoir quel contrat et quelle rémunération nous aurions. J'ai insisté sentant que cela ne sentait pas bon. Nous avons su que le contrat était un contrat saisonnier, comme pour les récolteurs d'abricots, et qu'il ne nous protégeait aucunement, que c'était loin d'être un CDI. J'ai tout de suite refusé, et j'en ai parlé à un jeune homme que j'avais rencontré lors de notre formation. Nous avons rédigés un mail ensemble que nous avons envoyé pour qu'il prenne conscience de l'exploitation en laquelle consistait cette sous-traitance de leur équipe. Nous n'avons jamais eu de réponse au mail.

Je suis entrée après dans un Musée en tant qu'agent polyvalent pour travailler, week-end, jours fériés, et vacances scolaires à 70% du temps. J'étais donc caissière pour un musée, et la régie avait aussi un management paternaliste et une sourde oreille. Je pouvais travailler jusqu'à 43H/semaine car tout était lissé après annuellement. Le nouveau directeur était attiré par moi selon ces termes : « vous exercez un pouvoir de séduction sur moi » (donc c'est ma faute ?). Pour « m'aider », il souhaitait créer un poste de secrétaire car il avait besoin de quelqu'un « d'intuitif » comme moi pour acheter des billets de train. J'ai démissionné.

Je pense que beaucoup de choses m'échappent. Mais celle qui ne m'échappe pas est celle de l'état dans lequel je suis après ces années de précarité. Pendant trois ans, à Paris, je n'ai pris qu'une semaine de vacances. Déprimée, fauchée, en surmenage, j'ai quitté Paris et je suis retournée vivre chez ma mère en province. Ça fait un an que je suis chez elle jour pour jour. J'ai postulé partout dans la ville où je suis notamment à l'Office de Tourisme car je parle plusieurs langues. On m'a répondu que l'équipe était au complet, cela justifiait donc que je ne pouvais pas être reçue en entretien. Cependant, quelques jours après, un ami de lycée, me dit qu'il vient d'être embauché. J'apprends alors que son père, Directeur de la culture, du patrimoine et du tourisme du département, connaît le directeur de l'office de tourisme et lui a demandé de lui créer un job pour son fils. J'en parle à mon ami qui demande à son père ce qui s'est passé, et que si c'est vrai, qu'il me reçoive pour me proposer quelque chose. Il me reçoit un mois après, après plusieurs relances, pour me dire dans son énorme bureau du Conseil Général "qu'il aime son fils et qu'il lui a donc fait un petit cadeau". L'histoire se finit là...

Aujourd'hui, je me sens mieux, bien qu'un sentiment de « culpabilité » plane toujours, coupable de ne pas être « prête à accepter n'importe quel boulot, n'importe

quelle condition » qui me permettrait d'avoir une « vie d'adulte ». Vingt-huit ans, et chez sa mère ?! Il y a mieux.

Oui, mais il y a bien pire. Je continue mon rêve qui est celui d'écrire. Mais c'est un autre combat. Car, qui vit de l'écriture ? Mais au-delà de ça, comment se faire respecter (soi, son œuvre, son travail) ? Comment amener à la discussion la rémunération de l'auteur (primordiale, bon sang !) ?

Mon deuxième livre ne se fait pas car l'éditrice voulait supprimer 75% du recueil alors qu'un contrat avait été signé et que l'œuvre définitive avait été envoyée. Elle n'a pas voulu dialoguer, elle a dénoncé son propre contrat qu'elle a établi sans concessions en me disant « Ma petite, j'en ai des tonnes qui arrive chaque jour. Tu prends en l'état, ou j'en trouverai d'autres ». Ah oui ? Mais tout ne se vaut pas. « Je veux vivre de mon métier » me dit-elle. Et l'auteur ? N'a-t-il pas envie, lui aussi, tout comme l'éditeur, de vivre de son métier ? Doit-il sacrifier toute vie sociale et abandonner à l'éditeur tout son travail, pour des droits d'auteurs correspondants à 10% HT du prix du livre qui lui seront reversés un an à un an et demi après ?

S'il n'est pas rentier, comment fait-il, l'auteur ?

J'espère que les choses vont changer, j'espère qu'on s'y mettra tous.

Vous pouvez compter sur moi, à bientôt.

Ils me lâchent à 3 mois du BAC.

Conditions insupportables, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Bonjour. Lycéen en bac pro j'ai des périodes de formation en entreprise à effectuer. Je vais vous raconter vite fait mon expérience de monde " professionnel ".

En tant que stagiaire mineur, j'ai eu la " Chance " de trouver une entreprise pour me former. J'ai en tout effectué 3 mois de stage là-bas, plus 1 en tant que travailleur saisonnier. Étant donné que les stages sont notés et comptent énormément pour l'obtention de mon BAC, je dois donc être au top et travailler le mieux possible tout en montrant de l'intérêt et de la curiosité dans ce que je fais. Ca, mon patron l'avait bien compris, et il m'a donc affecté au poste " basique " d'Opérateur machine. C'est du travail à la chaîne mais je ne me plains pas ... Trop heureux d'avoir enfin trouvé une boîte qui prend des apprentis et qui n'est pas à 50 borne de chez moi.

Enfin bref, je taff je taff je taff, plus que nécessaire car je dois faire bonne impression. Je rattrape les retards dans la production, je range, je balaie, je nettoie etc ... Tout ça sans être rémunéré (ce sont des stages d'un mois maximum). Mes prof sont contents de moi, ils ont de très bon retours à mon sujet. Bientôt je vais devoir effectuer ma dernière période de formation. Je compte sur l'entreprise dans laquelle j'ai toujours été. Hier je reçois la réponse de ma DRH à qui j'avais envoyé ma convention. Elle me dit, par un e-mail, que les Charges de l'entreprise ont augmenté et qu'ils ne peuvent pas me reprendre. Bref ils me lâchent à 3 mois du BAC, sans un merci, sans une poignée de main reconnaissante. Merci à ces messieurs de la direction qui n'auront jamais réussi à retenir mon prénom ... Je pensais valoir mieux que ça.

Les gens n'acceptent pas mon cas et me prennent pour "un" fou

Discriminations, Législation, Transphobie

Je suis étudiante et j'ai énormément de mal à me faire entendre à cause d'un énorme problème qui me pourris la vie.

Je suis une personne transsexuelle, j'ai les attributs d'un Homme mais je suis une femme.

C'est un vivable pour moi de me dire que je suis dans un monde qui n'est ni fait ni pensé pour moi, que ce soit au niveau de la législation, du social ou du travail, quasiment tout m'empêche de m'épanouir librement et sans encombre.

J'habite dans un milieu où les gens n'acceptent pas mon cas et me prennent pour "un" fou, "un" schizophrène, "un" homosexuel (au sens péjoratif), "un" déviant, "un" désaxé, etc...

Je ne cherche pas à attirer la pitié des gens, je veux juste qu'on me prenne comme une personne lambda sans avoir à subir discrimination, fascisme, violence verbale/physique et autres actions désagrégeantes.

Comme beaucoup de monde (du moins je pense), j'ai une idée de ce que je veux faire de ma vie plus tard mais en attendant ce moment, je dois trouver un travail mais c'est impossible, parce qu'on me prend pour "une transsexuelle" et non pas comme une femme à part entière.

Je passe mes journées chez moi à rien faire car si je sors on me pointe du doigt dans la rue et si je vais sur internet on me traite de tous les noms.

J'ai juste un rêve, qu'un jour les gens s'acceptent tous entre eux et soient ouverts d'esprit au point de ne plus voir les différences mais de remarquer les points communs.

Je suis prête à manifester dehors dans la rue le mercredi 9 mars pour faire comprendre ce que je ressens juste par ma présence. Ceci dit, je ne sais pas où il faut se rendre pour pousser notre clameur.

Si le gouvernement ne fait qu'entendre notre colère, alors il devra la subir.

Si le gouvernement n'a que des miettes pour nous nourrir, alors nous le mangerons.

#OnVautMieuxQueCa

Alternance dans une banque

Contrat, Dévalorisation, Législation, Transphobie

Étudiant dans un master en alternance dans la communication digitale à Toulouse, j'ai 22 ans et j'ai de plus en plus de mal à me lever le matin pour aller travailler.

Quand j'ai trouvé mon apprentissage en première année, tout allait pour le mieux. J'avais même eu deux offres, une dans une banque et l'autre dans une petite boîte qui ne payait pas de mine, mais où l'ambiance promettait d'être sympa. Bien sûr, l'alternance dans la banque était mieux rémunéré. J'ai choisi d'aller dans la petite boîte, pour ne travailler qu'avec ma supérieure, la directrice de l'entreprise, parce que c'était rassurant. Tant pis si j'étais payé le minimum légal, ça promettait d'être sympa et formateur.

Au début, la mission devait ne durer qu'un an pour me laisser faire une seconde année d'alternance dans une grosse boîte et toucher un autre travail. Sauf que je suis arrivé en même temps qu'une nouvelle loi qui obligeait les entreprises et apprentis à signer des contrats de 2 ans. Alors on a signé pour deux ans.

Ça s'est bien passé, au fond, cette première année. Je me donnais au maximum. Je faisais de tout dans l'entreprise, j'apprenais des choses et je ne faisais jamais d'heures sup' contrairement à beaucoup de mes camarades de promo. Je pensais donc que j'avais une entreprise super. Rétrospectivement, j'aurais dû me douter de l'embrouille quand ma supérieure m'a laissé entièrement les rênes de l'entreprise pendant les vacances, après seulement 2 mois dans l'entreprise. J'aurais dû réagir quand elle m'a laissé seul pendant un mois, alors qu'elle voyageait au Japon. Quand elle m'a demandé de faire le service client sur les jours de fac, qu'elle insistait malgré mes refus et qu'elle n'a laissé tombé que mon neveu de 3 ans est décédé à cause d'un accident domestique à peu près au même moment. J'aurais dû réagir quand j'ai commencé à aller au travail malade parce que je savais que j'étais seule et que cela mettrait ma supérieure dans la merde si je ne venais pas.

A la fin de ma première année, j'ai voulu partir. J'ai cherché une autre entreprise, je voulais un autre poste, orienté graphisme, chose que je ne pouvais pas du tout faire dans ma boîte actuelle. J'avais seulement envie d'évoluer vers autre chose. J'ai été la voir pour lui exposer mon projet, j'attendais la réponse officielle de la boîte qui me voulait. Elle m'a rembarré, elle m'a expliqué que ça n'était pas prévu, pas bon pour son entreprise et qu'elle devait penser d'abord à son entreprise. Sous entendu, je ne comptais pas. Moi qui faisais tout pour elle, moi qui était son seul employé, moi qui pensait avoir une bonne relation avec elle. Je n'ai pas osé insister, mais quand je suis rentré chez moi, j'ai pleuré.

J'ai demandé à mon école de m'aider à rompre ce contrat. J'avais de bonnes

raisons : la mission dans ma boîte ne correspondait même pas aux attentes d'une deuxième année de master ! Et en plus, ça n'était plus dans mes projets professionnels, j'étais vraiment bon en graphisme, j'avais les meilleures notes en cours. Mais il y avait ce contrat d'apprentissage que je ne pouvais pas rompre.

Je suis revenu à la charge, ma supérieure m'a alors demandé de lui expliquer pourquoi je voulais partir, de lui dire si vraiment quelque chose n'allait pas, si je ne me sentais pas bien chez elle. Elle me disait que si c'était ça, alors c'était différent. Je me suis confié à elle. J'ai parlé de l'heure et demi de transport pour aller travailler, de ma solitude extrême. Elle a écouté et elle n'en a rien eu à faire. Alors je n'ai pas eu le choix, j'ai refusé l'offre en or que j'avais à côté en graphisme et j'ai continué mon travail.

J'ai travaillé quasiment tout l'été seul, car elle était en vacances. A la rentrée, j'étais décidé à ne plus me laisser faire. Au final, j'ai commencé à faire des crises d'angoisse, j'ai été arrêté une semaine. 160 euros de moins sur mon salaire, déjà au minimum légal pour un alternant. Dans les petites boîtes, il n'y a bien que la sécu pour rembourser les arrêts maladie. Avec 3 jours de carence et 12€ par jour, difficile d'être malade. On est en mars et ce boulot continue de me bouffer.

J'ai découvert que pendant un an, elle ne m'avait pas assuré pour les accidents du travail. Elle m'a une fois demandé de prendre un rendez-vous chez le médecin après le travail alors que j'avais déjà fait l'effort de venir le matin pour traiter les commandes. Elle me reproche de ne pas être force de proposition. Et comme je suis impliqué et sensible, je culpabilise. C'est horrible et j'ai encore 6 mois à tirer. 4 si j'arrive à obtenir une rupture avant l'été, qu'elle ne m'a pas assuré parce que « ça n'est pas dans l'intérêt de l'entreprise ».

Si je n'avais pas mes amis et mes activités associatives, j'aurais baissé les bras depuis longtemps. J'aurais arrêté mes études, parce que ça aurait été le seul moyen de fuir cette entreprise. Mon statut d'apprenti dépend de ma formation. Plus de formation, plus d'apprentissage.

Comme si ça ne suffisait pas, je suis enfermé dans un placard qui est chaque jour, un peu plus difficile à supporter. Ma supérieure doit sans doute se douter que je ne suis pas bien hétéro, vu que j'ai des responsabilités dans une asso LGBT de Toulouse et que c'était écrit sur mon CV (avant que ma mère ne me demande explicitement de le retirer pour ne pas freiner ma recherche d'alternance), mais je n'en parle jamais. Mais elle ignore totalement que je suis trans. Pour elle, je suis une simple jeune fille un peu renfermée, qui s'habille de façon un peu trop masculine.

J'ai trop peur de ce qui pourrait se passer si je me mettais à en parler ouvertement. Je ne travaille qu'avec ma supérieure et dans la pépinière, tout le monde se connaît. Ça se passe déjà suffisamment mal, je n'ai pas envie d'en rajouter. Résultat, j'ai l'impression de n'avoir le droit de parler à personne, d'être proche de personne. Je ne sais pas comment sont ces gens, quelles sont leurs opinions.

Je ne peux pas parler de mes loisirs, de mes week-ends, de mes projets personnels qui sont tous reliés à ma vie militante. Je ne peux pas parler de mes amours. Je ne peux même pas me présenter sous mon vrai prénom. A chaque fois que je me présente, je passe pour un imbécile car j'ai un moment d'absence. Je dois faire un effort pour sortir mon prénom de naissance, pour parler au féminin. Ça me fait mal, à chaque fois que je prends le téléphone et que je dois le prononcer. Quand je signe un mail. Quand on me dit « bonjour [insérer ici mon prénom de naissance] » . J'ai tellement perdu l'habitude de l'entendre que parfois lorsque ma responsable me parle, je ne réagis pas.

Je suis plus que dans un placard, je suis dans le mensonge. Je dois être une autre personne sur mon lieu de travail, moi qui suis si militant, si engagé. Je n'ai pas la force de faire mon coming-out. J'ai trop peur.

Mon avenir, je ne sais pas de quoi il sera fait. J'ignore comment je vais faire pour être moi-même dans le monde du travail. J'ai peur de m'assumer et de voir les portes se fermer les unes après les autres. J'ai peur de devoir mener constamment une double vie, jusqu'à perdre toutes mes forces, toutes ma volonté.

Il faut changer les choses. J'ignore par où commencer. Ça vous dit qu'on mette toutes ensemble ?

Je me sais complètement incapable d'entrer dans le monde du travail

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Discriminations, Sexisme, Transphobie

Je suis étudiant en informatique, trans (femme vers homme) et non binaire (au delà de la binarité homme/femme du genre). J'ai une famille toxique à laquelle je ne peux demander de l'aide sans subir en contre-partie de la transphobie ou de fortes pressions pour que je travaille, même si le travail ne me plaît pas, juste pour que je me fasse des sous.

Complètement dépendant du CROUS et de la CAF, enchaînant dépressions sur dépressions, je me sais complètement incapable d'entrer dans le monde du travail (surtout pour faire un truc qui me déplaît). Je ne pourrais jamais supporter du sexisme et du mégenrage (le fait de me genrer au féminin au lieu du masculin). J'ai un caractère trop fort, je finirais très vite par tout renvoyer chier, et me ferais virer. Je pars complètement défaitiste alors que je ne suis même pas dans le milieu du travail. Je n'ai qu'à écouter les autres en parler pour avoir envie d'aller m'exiler dans un trou paumé et vivre en ermite.

Enfin, je dis que je n'ai jamais travaillé, mais ce n'est pas vrai... J'ai déjà travaillé pendant deux mois en temps que "femme de ménage" (c'était bien avant mon CO) dans un centre de loisir (pour enfants en primaire). Je devais remplacer la personne qui y travaillait, pour qu'elle puisse avoir des vacances. Cette personne est partie du principe que je savais déjà faire le ménage et avait déjà travaillé, elle m'a montré vite fait où étaient rangés les produits et ce qu'elle avait déjà nettoyé avant de me laisser la suite.

Sauf que... non. C'était mon premier travail, et je suis un bordélique notoire (ne sachant, à l'époque, même pas faire fonctionner la machine à laver... je n'étais familier qu'avec l'aspirateur et le lave-vaisselle). Je me suis donc retrouvé complètement largué, et honteux de l'être. C'était ma mère qui, à la maison, essayait de m'expliquer quoi faire et comment faire. Finalement, à son retour, la personne que j'avais remplacé m'avait engueulé car je n'avais pas nettoyé certains trucs (par ignorance) et quand elle a réalisé que je n'avais aucune expérience en matière de nettoyage elle a semblé hyper choquée et déstabilisée (j'étais en terminale S, et elle croyait que je travaillais déjà depuis quelques années... sans parler du sous-entendu "les femmes ça sait faire le ménage, c'est dans les gènes").

Au final, le soir où je suis parti, la patronne m'a dit au revoir sans me remercier ni rien, ni m'accorder le moindre regard. Elle semblait fortement insatisfaite de mon travail, ce qui ne m'a pas aidé à me sentir bien. Je me sentais honteux, sale, dégradé. Comme si je ne valais rien, que de la merde. On m'y reprendra plus à faire un travail que je n'aime

pas ! Je vauz mieux que ça. On vaut tous mieux que ça.

Encore 4 mois d'apprentissage à tenir

Dévalorisation, Pression

Je suis actuellement en apprentissage dans le but de passer mon BTS cette année. Employée dans une grande chaîne de commerce de proximité la voie semble belle ! Je suis aussi maman d'un petit garçon de 4 ans et c'est là que ça se complique.

Des exemples de galère, j'en ai plein surtout ces derniers mois.

Le premier c'est celui du syndrome de l'apprenti ! Parce qu'actuellement j'exerce plus un emploi du employé libre service qu'un apprentissage !

Le deuxième c'est celui de l'exclusion, ce serait dommage que je m'intègre bien, du coup on me reproche ma proximité avec mes collègues.

Le troisième c'est mon côté humain, parce que bon, pour avoir essayé, les sentiments au boulot c'est pas bien et j'ai eu le malheur de craquer une fois ! Et ben je m'en souviens, je me suis faite dénigrer et hurler dessus !

Le quatrième c'est la non implication de mon formateur, qui me paye 900 € par mois pour 35 h mais qui me dispense aucune formation heureusement que je pose des questions et que j'ai parfois des réponses...

Le cinquième est que sous prétexte que j'ai des bons horaires et mon mercredi en repos j'ai pas le droit de me plaindre.

Le sixième est celui de la disponibilité, les changements de planning la veille pour le lendemain, ou encore qu'on m'appelle pendant mes vacances pour me demander de bouger mon jour de repos.

Le septième c'est la honte d'avoir dû poser une journée enfant malade parce que mon fils avait 40 de fièvre.

Il me reste 4 mois à tirer, ils vont être longs mais je dois m'accrocher pour mon diplôme et parce que je ne peux pas me permettre de tout plaquer, j'ai besoin de ce salaire pour faire vivre ma famille.

Mais ouais Merde, je vau mieux que ça !

Licenciée en apprentissage pour avoir été malade

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Licenciement, Maladies/accidents professionnels, Rapports sociaux, Santé, Surveillance

A ce moment là, j'avais 21 ans et j'étais dans une entreprise de communication visuelle en alternance. C'était mon premier vrai job pour faire le métier que je rêve de faire : graphiste.

J'ai signé un contrat professionnel de 2 ans dans une entreprise pour réaliser mon BTS.

J'ai choisi l'alternance car, issue d'une classe moyenne, je ne pouvais pas me permettre de payer une école.

Tout allait bien dans cette entreprise jusqu'au jour où, au bout de 6 mois, je suis tombée malade. J'ai dû m'absenter une journée. A mon retour en entreprise, j'ai eu la drôle de surprise d'être convoquée dans le bureau du directeur qui m'a fait un discours comme quoi il n'était pas satisfait de mon travail et me reprochait d'avoir été absente une journée la semaine passée.

Il m'a donc dit que je serais licenciée dans les jours à venir pour raison économique.

Secouée, démunie par cette nouvelle et ne sachant pas comment réagir, je suis retourné à mon poste pour continuer à travailler.

Dans l'après midi, je suis de nouveau convoquée dans le bureau du directeur. Celui si voulais me laisser une "seconde chance" si j'acceptais de signer un avertissement de travail qui stipulait que je reconnaissais "avoir mis en danger l'entreprise par mon manque de conscience professionnelle"...

J'ai refusé, ce qui a provoqué chez mon ancien patron une crise de colère. Il m'a arraché le papier des mains et l'a déchiré sous mes yeux, en me disant (presque en criant) qu'il me licencierait dans la semaine.

J'ai attendu 1 mois avant de recevoir ma lettre de licenciement. Pendant ce mois, je n'avais plus le droit de travailler, plus le droit d'utiliser les ordinateurs et machines d'impressions, j'étais surveillée en permanence par quelqu'un. Pendant 1 mois j'ai subi ce harcèlement moral de la part d'une partie des collègues de l'entreprise. Heureusement pas tous, une de mes collègues plus âgée que moi m'a toujours soutenue et conseillé lors de cette horrible expérience.

La lettre de licenciement est arrivée un matin en recommandé, et en la lisant, je constatais que c'était un licenciement pour faute grave avec pour motif "Manque d'investissement et de concentration à son poste"...

J'étais tellement sous le choc et démunie face à ça... Je pensais que je ne pourrais pas continuer mes études si je n'avais pas d'entreprise. J'avais déjà énormément eu de mal à en trouver une, je ne savais plus quoi faire.

Par chance mes parents ont été extrêmement présents lors de ces événements et m'ont énormément soutenue et aidée, autant qu'il le pouvaient.

Après avoir reçu cette lettre je suis tout de même retournée travailler. Là, la subordonnée de mon directeur me convoque dans son bureau avec ma tutrice (qui ne m'a jamais soutenue pendant toute cette période). Elle m'a dit que je devais quitter la société immédiatement car je n'en faisais plus partie et que ma présence dans les locaux n'était plus tolérée.

Le directeur ne m'a jamais dit en personne que je ne faisais plus partie de la société...

J'ai fait le tour de la société en pleurs pour dire au revoir aux collègues qui m'avaient soutenue.

A la suite de ça, j'ai engagé une procédure judiciaire au Prud'homme. Les procédures ont duré 2 ans et le résultat a heureusement été en ma faveur.

Grâce à l'argent que j'ai touché, j'ai pu rembourser mes parents qui ont payé l'avocate ainsi que mon école sur la période où je n'avais pas d'entreprise.

Je n'ai pas pu financer moi-même ces frais car mon salaire d'étudiante en alternance ne me le permettait pas.

Il est horrible de rentrer dans le monde du travail en passant par les Prud'homme. Ça m'avait coupé l'envie de travailler. J'ai été longtemps démotivée surtout quand on voit à quel point il est difficile de trouver du travail en tant que jeune aujourd'hui.

Après 6 mois de recherches et des centaines de CV envoyés, j'ai trouvé une nouvelle entreprise pour terminer ma formation.

J'ai eu énormément de mal à me sentir à l'aise et à m'intégrer dans cette nouvelle entreprise. J'ai fait plusieurs crises d'angoisse, car j'avais peur qu'il se passe la même chose qu'avec mon ancienne entreprise. Je me sentais observée, jugée et j'avais l'impression qu'à la moindre erreur, on me flanquerait dehors. Parfois même je suis venue alors que j'étais malade car j'avais peur que le schéma se répète. J'avais complètement perdu confiance en moi et en mes capacités à cause de cette expérience.

Avec le temps je me suis rendue compte que, heureusement, tout le monde n'était pas comme mon ancien patron. Avec le temps j'ai tout de même réussi, non sans

difficultés, à m'intégrer et à me sentir plus à l'aise dans cette nouvelle entreprise.

Aujourd'hui, j'ai 24 ans, j'ai terminé mes études et je suis enfin graphiste !

Mais j'ai mené un combat que jamais une personne de 21 ans ne devrait mener.

Si aujourd'hui la loi concernant "le minimum de dommages et intérêts en cas de licenciement injustifié" est supprimée, des personnes qui seraient dans le même cas que moi ne pourraient pas par exemple, payer des frais d'avocats pour se défendre, ou payer leur école. D'un côté on encourage les jeunes à faire des études et à avoir une expérience professionnelle et d'un autre côté on donne aux patrons d'entreprise le droit d'exploiter ces jeunes travailleurs.

On vaut vraiment mieux que ça !

Expériences de stage en vente

Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Rapports sociaux

Je n'ai pas eu d'expérience professionnelle concrète. A vrai dire, j'ai passé plus de temps comme "stagiaire", que comme salarié. Je viens d'une filière Bac pro Commerce.

Voulant travailler plus tard dans le domaine du paramédical (faute de pouvoir aller dans une autre ville avec une autre filière pro), j'ai tout d'abord opté pour un diplôme qui me donnerait la possibilité de trouver un travail qui financerait mes études futures. Enfin bref.

Ma première expérience professionnelle s'est passée à l'âge de 16 ans dans une S.A.R.L spécialisé dans la vente de produit bazar. Elle a duré 2 mois. J'ai eu affaire à un patron totalement tyrannique et imbu de sa personne qui était très généreux en ce qui concerne les petites allusions racistes (sachant que je suis magrébin et musulman) et qui n'a pas hésité à me faire travailler dans tout sauf la vente direct (sachant que ça se faisait dans le magasin en question). Porter des charges très lourdes comme des énormes pots de fleurs, DES sacs de sables de 25kg et plein d'autres trucs, inlassablement des journées de 7hx5, avec aucune protection que ça soit chaussures de sécurité ou autres : la chemise, polo sans marque, jean et chaussures de ville étaient obligatoire. C'est comme si on demandait à un pompier de mettre un seulement un k-way et un tuba lors d'un incendie finalement...

Bref celui-ci a continué à me donner des tâches hors sujet comme l'entretien du magasin ET du parking, me faire ramasser les détritrus, désherber à la main les extrémités de trottoirs devant le magasin en plein mois de juillet et août en me faisant insulter par des automobilistes ayant eu la joie de voir un arabe faire le domestique je suppose. En gros j'ai été un grand naïf qui non seulement ne connaissait pas le monde du travail avant ça, mais qui plus est, pensait que c'était normal de faire travailler comme un dingue un mineur qui était finalement venu pour un stage d'observation, puis pratique du métier de la vente. De plus, cet abruti de patron n'a pas trouver d'autre moyen de dire mon professeur que j'étais pas très "nerveux" (que j'étais lent). Je me suis plains à mes profs, puis à mon proviseur qui ne m'ont pas écouté et m'ont tout simplement dit de laisser couler.

Plus tard. Deux mois de stage dans le prêt-à-porter féminin. J'ai eu affaire à une équipe de femmes très inhumaines et à un sous-directeur qui souhaitait montrer qu'il était le "mâle Alpha" là-bas et n'a pas manqué de me le faire savoir en me donnant une tâche et une seule tâche : la surveillance des cabines, rien d'anormal pour l'instant. Par contre quand tu fais ça depuis 2,3,4 semaines et qu'on te refile les corvées des autres tu commences à voir l'humiliation qu'on essaie de t'infliger. Pour info la stagiaire plus jeune que moi en était déjà à la caisse, l'étiquetage des vêtements etc.

Bien entendu ayant une expérience dans le domaine de "l'esclavage moderne" j'ai mis le holà très vite. J'ai refusé de faire la corvée qu'une des vendeuses a essayé de m'imposer (plier les article, etc) surtout si c'est pour lui laisser le plaisir de rentrer 20 minutes en avance chez elle. Ce qui ma valu une convocation dans le bureau du directeur me gueulant dessus et me menaçant de me jeter à la fin de la 5ème semaine. A ce moment-là ayant très bien compris le plan qui se montait, je me suis tu et il me demanda pourquoi je ne pleurais pas... je lui ai répondu en souriant de faire le nécessaire si il jugeait que je ne devais pas rester. Je suis finalement resté pour une raison qui m'est encore un peu floue. Mais il a quand même menti à mon professeur en lui disant que je ne voulais pas allez en caisse ni en réserve.

Désolé pour ce pavé. Si ça vous gave, je comprendrais. Mais pour vous dire que durant ces petites expériences, j'ai appris plusieurs choses, que les gens "du bas peuple" se battent pour les miettes que les gens d'en haut veulent bien leur lancer et ils ne se rendent pas compte de leur rôle minable dans tous ça... Les gens doivent se battre pour réaliser leurs rêves. Et honnêtement si je souhaite être infirmier c'est justement pour prouver à ces gens que l'humanité est toujours là, rare, mais toujours là.

Merci de me donner la parole.

Quand t'es étudiant t'as besoin de thune

Heures supp'

L'année dernière, j'ai travaillé en tant que caissier pour un supermarché. J'ai signé à cette occasion un contrat de travail étudiant pour une durée de 12h hebdomadaire. En près de 11 mois de travail, le contrat n'a été respecté qu'une seule et unique fois : au mois d'août alors que la ville était désertée et donc que le magasin tournait à faible régime. J'ai signé pour 12h, et sans jamais me demander mon avis ni même respecter mon contrat, j'ai fait une moyenne de 22 à 25h chaque semaine. Dans pareille situation on te faisait implicitement et clairement comprendre qu'il valait mieux que tu fermes ta gueule : après tout le licenciement économique d'un étudiant ça se fait en deux temps trois mouvements.

La semaine de Noël, j'ai fait 32h. Alors même que c'était aussi une semaine d'examens pour moi. Ils n'en ont jamais rien eu à carrer ça je vous le dit. Un tableau avec les heures de chacun avait été affiché derrière la porte de l'accueil : dernier arrivé j'étais le second à avoir fait le plus d'heures ! Au bout de 3 mois de travail pour la première fois, j'ai eu mon samedi après-midi. HALLELUJA quoi ! J'en revenais pas ! Enfin j'allais pouvoir glander et me reposer un week-end ! Parce que ne nous y trompons pas : travailler de 8h30 à 20h15 chaque samedi ça t'oblige à taffer tes cours le dimanche. Ma joie fut de courte durée : vers 14h30, j'ai reçu un coup de fil. Une caissière était malade, il fallait un remplacement d'urgence.

Quand t'es étudiant t'as besoin de thune. Encore plus quand tu es en famille monoparentale avec une Maman qui se saigne pour payer des études de droit à l'un et de kinésithérapie à l'autre de ses enfants. J'ai dit oui. Mais naïf que j'étais je suis parti du principe pour moi évident qu'en rendant ce service, on me rendrait la pareille avec un samedi après-midi libre d'ici 4 semaines max. Je n'ai plus eu de samedi après-midi pendant 4 mois.

On vous entube comme un pigeon et t'as pas intérêt à te plaindre. Rend service, on ne fera rien en retour. Le jour où j'ai déposé mes dates et horaires d'examens de second semestre, j'ai été mal accueilli. La responsable avait de l'avance et avait déjà prévu les heures pour les 4 semaines à venir et évidemment je venais d'avoir mes dates qui tombaient sur la 4e. Notamment j'avais un examen le lundi, un autre le mercredi. Pensez-vous vraiment qu'on allait gentiment respecter, exceptionnellement mon contrat, en me calant les 12h contractuelles sur mes jeudi, vendredi et samedi ? (Je pouvais même en faire plus sur ces journées) Noooooon ! Non tu es grand tu te démerdes mais tu viens bosser le mardi entre tes deux examens ! Que dalle à foutre !

J'ai connu le travail étudiant où on te saigne jusqu'au bout. Ils étaient dans la merde à la moindre absence : ils n'allaient quand même pas recruter une personne de plus voyons, ça aurait fait des charges patronales en plus ! Et ô malheur, tu as une différence de 7€ en moins dans ta caisse que ce que dit la machine ! Tu te prends des remarques cinglantes. C'est pas comme si j'encaissais pour entre 5.000 et 10.000€ à chaque journée de travail...

Aujourd'hui je me suis cassé. J'ai obtenu mon diplôme, et 5 mois plus tard un CDI. Pour tous mes camarades étudiants restés dans ce job de merde où on ne te fait aucun cadeau, où tu n'auras jamais la moindre condescendance de qui que ce soit, je m'oppose au projet de droit du travail. Que les membres des assemblées, du gouvernement, qui n'ont jamais connu ces choses là, cette vie là, arrêtent de se croire au courant des réalités ! C'est du foutage de gueule profond, et je ne parle pas de la paye.

Sarkozy nous parlait de travailler plus pour gagner plus, on y croyait déjà peu, maintenant on nous dit de travailler plus, qu'on gagnera moins, et qu'on aura ZÉRO protection.

Je ne souhaite plus réaliser de stage de toute ma vie

Dévalorisation, Humiliation

L'année dernière, pour valider ma licence professionnelle, j'ai dû effectuer une période de stage allant de 3 à 5 mois. Mon domaine d'étude étant le tourisme, je me suis tournée vers différentes structures aux quatre coins de la France pour mettre toutes les chances de mon côté. Une de ces structures m'a répondu positivement, mais celle-ci se trouvait à 800 km de chez moi. J'ai pris la décision d'y aller, de m'éloigner pendant 5 mois de mon concubin, de ma famille et de mes amis. Le stage s'est étalé d'avril à août 2015, de ce fait, je devais recevoir une rémunération.

Première surprise dès le mois d'avril, je n'ai pas reçu la somme que l'on me devait. J'ai tout de suite fait remonter ceci à ma tutrice de stage, ainsi qu'au sous-directeur mais rien n'a été fait. Leur prétexte ? La nouvelle loi concernant le calcul des rémunérations des stagiaires. Or celle-ci datait de janvier 2015 et ma convention de stage avait été signée en décembre 2014 (cette nouvelle loi ne devait donc pas être prise en compte).

Deuxième surprise est pas des moindres, ce fut à la fin du mois de mai. Etant stagiaire, je n'avais pas le droit de travailler les jours fériés. Cependant, la structure m'a supprimé tous ces jours de ma rémunération passant une nouvelle fois, au-dessus de la convention de stage. Il faut savoir que je devais être payé 500€ par mois, que j'avais 300€ de loyer pour une chambre minable sous les toits de 9m², que je ne recevais pas d'APL payant déjà un appartement avec mon concubin, et que j'ai reçu la somme de 392€ pour ce mois-là. Rien n'a été fait une fois encore, et ils ne se sont pas inquiétés de savoir comment j'allais faire pour m'en sortir au mois de juin avec moins de 100€...

Fin juin, une réunion syndicale a eu lieu au sein de la structure. Une des personnes est venue me parler pour savoir comment se déroulait mon stage. J'en ai profité pour mettre en avant ces problèmes de rémunération pensant que c'était le moment ou jamais de faire quelque chose. Celle-ci a pris mes coordonnées et m'a demandé de lui envoyer ma convention de stage. Mi-août, j'ai été recontactée. Effectivement, il y avait eu erreur de la part de la structure, et je devais être remboursé les mois d'avril, mai et juillet.

Le lendemain, au cours de la journée, j'ai été convoquée dans le bureau du sous-directeur. Il m'a reçu très froidement et m'a fait asseoir en face de lui. De manière condescendante, il m'a raconté l'histoire de son neveu, qui s'était investi dans son stage, sans demander de rémunération et d'autres choses que j'ai vite arrêté d'écouter. Il m'a fait remarquer que je n'avais aucun droit de faire intervenir les syndicats dans cette histoire, et que j'aurai dû me contenter de ce que j'avais étant donné que « j'avais eu la chance que

la structure veuille bien me prendre en stage ». Je n'ai pas réussi à m'exprimer lors de cet entretien, me faisant constamment couper la parole. Finalement, il m'a dit que la structure ne voulait pas me payer, et qu'à la place il me donnait des congés qui prenaient effet le jour même à 17h. Nous étions 10 jours avant la fin prévue de mon stage et je terminais ma journée normalement à 18h30.

C'est en pleurs et totalement humiliée que j'ai quitté la structure, sous les regards effarés de mon équipe de travail avec laquelle je m'entendais si bien. Au final, les syndicats ont fait pression car ma tutrice et le sous-directeur avaient pris cette décision sans l'avis de la directrice, partie en congés. J'ai reçu un appel quelques jours plus tard, de celle-ci, s'excusant du comportement des deux autres. Rien de plus... Même si il y a eu des « excuses » le mal était fait...

Je me suis beaucoup investie dans ce stage, faisant parfois plus que certains agents de l'équipe de travail. Je devais, durant cette période, monter tout un projet (ici une nouvelle activité familiale), c'était même le but de ce stage et le sujet de mon mémoire de licence professionnelle. Ma tutrice m'a accordé très peu de temps pour cette réalisation refusant de me sortir du planning journalier par manque d'effectif. C'est avec l'aide de mes collègues, que j'ai pu sortir en douce de ce planning, avoir accès à un bureau, à internet (car je n'avais pas de connexion là où je logeais), et de finir dans les temps. Elle se permettait aussi de changer mes jours de congés, sans me demander mon avis, par rapport aux vacances des agents titulaires, bousillant ainsi plusieurs de mes week-ends avec ma mère ou mon concubin. Elle m'a fait une fois participer à une de leurs réunions, mais mon avis ne lui plaisant pas, elle a préféré me congédier le jour suivant en disant « que cela ne me regardait pas ! ».

Comme-ci tout cela ne lui suffisait pas et que l'humiliation n'était pas déjà assez forte, elle a appelé mon professeur tuteur pour cette histoire de syndicats et de rémunération pour lui dire « qu'elle était déçue de mon travail ! ».

Malgré tout cela, j'ai obtenu ma licence professionnelle en septembre 2015 mais pas sans séquelles. La fin chaotique de mon stage, additionnée au fait que je ne trouvais pas de travail m'a fait faire une petite dépression pendant 3 mois.

Aujourd'hui, ça va faire un an jour pour jour que je quittais mon chez moi pour commencer ce fameux stage. J'essaye désormais de garder à l'esprit le meilleur de cette expérience, avec ces rencontres exceptionnelles.

Cependant je ne souhaite plus réaliser de stage de toute ma vie. Ce n'est pas un aperçu du monde du travail, juste de l'exploitation à moindre coût. Je sais que je ne suis pas la seule, et il faut que cela cesse ! #OnVautMieuxQueCa

Jusqu'à la fin du CAP, je n'ai jamais pu cuire quoi que ce soit

Burn-out, Conditions insupportables, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Humiliation, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

Après quelques années d'études d'architecture que je n'arrivais plus à financer, je me suis lancée dans le beau métier de passion qu'est la cuisine... Grâce à un piston, j'ai pu rentrer dans un restaurant 2 étoiles, en tant qu'apprentie CAP cuisine pour 1 an à 39h par semaine... C'est ce que je croyais du moins, l'entretien d'embauche n'en était pas vraiment un, vu le piston.

Le chef à la collerette bleu blanc rouge m'explique que je vais faire le tour des différents partis, froid, pâtisserie viande et enfin poisson qui demande de la maîtrise. Je commence aux entrées (froid) donc, j'arrive à 7h45 pour commencer à 8h, le second me dit, avec un ton paternel comme si j'avais 3 ans alors que j'en ai 20, que les apprentis devraient être là avant les autres pour mettre en place les postes de travail, je demande à quelle heure je dois venir ? 7h c'est bien.

On me met à la tâche, la matinée passe, on me demande constamment d'aller plus vite, il FAUT aller plus vite, deux mains : deux vitesses, puis on me pose un "timer" à côté de moi, on me demande de finir avant que ça sonne, je n'y arrive pas. Le midi, j'ai le droit à aller en pause avant les autres, je mange avec les serveurs, 20 min de pause, 5 min avant la fin de la pause, je vois quelques cuisiniers nous rejoindre pour manger sur des caisses en plastique sans table, parce qu'il n'y a pas assez de place pour manger pour la moitié du personnel. D'ailleurs la moitié sont des stagiaires, payés entre 100 et 300€ par mois, je fais partie des privilégiés donc...

Le service est affreux, on me crie dessus, le maître d'hôtel se frotte à moi pendant qu'il pause les bons et me susurre à l'oreille que je l'excite... Je réponds mais le chef intervient et me dit qu'il faut que "ça sorte". On fini de nettoyer la cuisine à 15h30, on rentre se reposer, pour revenir à 17h, le soir, on finit à plus de minuit.

Rapidement, on me met en pâtisserie qui est plus "tranquille" les horaires sont un peu près les mêmes, rapidement je fini par ne plus prendre que 5min de pause comme la quasi totalité des cuisinier (sauf le chef et le second) car je dois finir le travail demandé. Quand j'arrive à finir à temps, le second est là pour me donner du travail, même une tâche qui prend 20 min à 5 min de la pause... Je comprends que plus je travaillerais vite, plus j'aurais du travail. Je suis payée 930€ pour 70h/semaines parfois plus (les heures pas les euros!) le salaire ne bouge jamais 39h payées pas une de plus. Et les fêtes arrivent, on passe à 80h/semaines puis 85 puis plus de repos, on travaille pendant 17 jours d'affilée.

La semaine entre Noël et jour de l'an : 120h.

Le soir de Noël, le chef arrive en pâtisserie et crie : "A. Tu fumes ?" "Oui chef" (toujours dire chef et répondre le plus succinctement possible) "donne moi tes cigarettes" il tente la main, je lui donne, il part en criant "je te rends service" et une serveuse m'explique que des clients n'ont plus de clopes et que le soir de Noël c'est dur d'en trouver ... J'ai jamais été remboursée. Pour la paye, on a le droit à une super prime de Noël : 300€. Mon corps aussi a touché une prime : -12kg en 3mois, diarrhée chronique.

Puis en cours d'année, on se retrouve en sous effectif, 80h/semaines deviennent la routine, toujours 930€ par mois... Le harcèlement sexuel continue, le maître d'hôtel me prend le cul et me met des coups de reins en me disant ne te penche pas comme ça, ça m'excite, tout le monde rit, c'est un exemple parmi tant d'autre... Je continue de perdre du poids, je fini par pleurer chaque jour un peu plus au fond de la pâtisserie. Je demande au chef à multiple reprises de changer de poste, je suis là depuis 6 mois et je n'ai occupé que celui de pâtisserie à part mes premiers jours au froid, je n'ai cuit aucun poisson, aucune viande, aucuns légumes alors que je prépare un CAP cuisine. Il me répond inlassablement oui, sois patiente.

Au bout d'un moment mon professeur de l'école passe le voir et lui en parle, je suis changée de poste la semaine d'après mais au froid toujours et jusqu'à la fin du CAP, je n'ai jamais pu cuire quoi que ce soit à part de la sauce tomate, on m'a dit que si je voulais faire les recettes que l'école me demandait de faire, il fallait le faire en dehors des heures de travail imposées... Quand vous dites que vous faites déjà beaucoup trop d'heures supplémentaires (non rémunérées), on vous répond que c'est un métier difficile, qu'il faut avoir les épaules et qu'on ne compte pas ses heures...

J'ai fini par tellement être fatiguée et maigre (41kg) et la diarrhée chronique me pourrissait la vie, j'ai discuté avec un demi chef de parti qui m'a dit qu'il en pouvait plus non plus (comme tous mais personne ne se l'avouait), qu'il avait des diarrhées chroniques, qu'il avait aussi perdu beaucoup de poids, qu'il pensait faire une dépression (moi aussi) et qu'il voulait se faire arrêter (chose complètement interdite dans ce restaurant, on avait vu un collègue en faire les frais, il avait pourtant eu une crise cardiaque dans la cuisine sous les yeux du chef puis une opération à cœur ouvert, mais 6 mois d'arrêt c'était trop) j'ai quand même décidé de le suivre et on a prit un rdv ensemble chez le médecin à côté du Resto et on y est allé ensemble, mon collègue a prit 1 semaine et moi 1 mois.

Quand je suis revenue, 1 mois après donc et 1 jour avant la fermeture estivale (j'aurais dû demander 1 mois et 1 jour au médecin mais j'y avais pas pensé à l'époque), le second m'a vu et a éclaté de rire, c'est une blague ? Je veux pas d'elle en cuisine ! Elle revient le jour du nettoyage ! C'est n'importe quoi ! Il m'a dit, tu fais ce que tu veux mais je veux pas de toi en cuisine, je suis donc allé aider mes anciens collègues de pâtisserie mais quand le second est passé et a vu qu'on nettoyait un peu trop dans la bonne humeur, il m'a envoyé nettoyer la cave puis les escaliers de l'immeuble privé locatif du chef où

logeaient la plupart des stagiaires, puis les chambres et les sanitaires où ils logeaient, j'ai vu dans quelles conditions ils vivaient là...

Pour finir, le chef m'a demandé de ramasser tout ce qui n'était pas un gravier dans la cour de graviers, à quatre pattes donc, en pleine canicule, en plein soleil, à 15h de l'après midi... Ce jour là, il n'y a pas eu de repas. Voilà comment s'est terminé mon apprentissage, j'ai quand même eu mon CAP.

Mais le pire, c'est que mon histoire est loin d'être une exception, dans ce restaurant, j'étais loin d'être celle qui subissait le plus, j'en ai vu se faire insulter à longueur de journée, le chef courir avec une poêle fumante après un demi chef, les étrangers, ne parlant pas Français, étaient pris pour des idiots, les stagiaires faisaient le plus d'heures et les tâches les plus ingrates.

Ce restaurant n'est pas le pire ! Et il est dans la norme des étoilés et de beaucoup d'autres restaurants, j'ai vu ou entendu d'autres trucs sympas dans d'autres restaurants. Il paraît que c'est normal que dans la restauration, on ne paye pas les heures supplémentaires... Dommage, j'aurais été riche sinon...

Si j'essayais de prendre le temps de manger, on me réprimandait

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, bore-out, Conditions insupportables, Contrat, Dévalorisation, Discriminations, Heures supp', Humiliation, Législation, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Sexisme, Violence physique

J'ai fait des études dans le social. J'avais des stages à faire chaque année. En première année, c'était un stage court d'observation. En seconde et troisième année, il s'agissait de stage où l'on devait participer à la vie du service, recevoir des personnes, suivre des dossiers, animer des réunions, monter des actions et des projets, en deux mots : être professionnel.

Lors de ma deuxième année, j'étais dans un service social polyvalent. Nous étions cinq stagiaires pour deux formations différentes à nous partager la même tutrice. J'ai été en stage de novembre à mai environ

Au bout de 3 mois de stage, j'ai eu droit à environ 150 euros pour rembourser mon billet de train. J'avais 20 minutes de bus et 45 minutes de train pour rejoindre mon lieu de stage, chaque matin et chaque soir. Une fille qui était en stage avec moi harcelait le service de paye chaque jour au téléphone, jusqu'à ce qu'ils nous versent au moins ce minimum.

Notre tutrice de stage avait refusé de lire notre projet de stage, car elle supposait que nous aurions tous fait le même. Elle n'était jamais présente, ne répondait pas à nos questions, ne s'occupait tout simplement pas de nous. Il nous a été demandé de manger en décalé des autres membres du service car nous perturbions leur organisation en mangeant en même temps qu'eux.

On nous a demandé de participer à des activités sur la commune où nous étions sur des temps de week end. Il était obligatoire d'en faire au moins une, sans rémunération bien entendu.

En troisième année, j'ai été en stage dans un service social d'hôpital, environ d'octobre à avril. Je n'ai jamais été rémunérée. Régulièrement, au moins une ou deux fois par semaine, je n'avais pas le temps de manger le midi. Si j'essayais de prendre le temps de manger, on me réprimandait, en me disant qu'il y avait plus important à faire ou qu'on devait pas manger pendant les réunions, même si elles sont de 12h à 13h.

Ma tutrice de stage appelait mon école sans me prévenir pour leur dire des choses comme « je crois qu'elle n'a aucune émotion », « on voit des situations difficiles et elle ne pleure pas, ce n'est pas normal », « elle ne se confie pas à moi »... Non, je n'exagère pas.

Parfois, je n'avais AUCUN travail à faire, elle disait aux secrétaires de ne pas me passer les appels téléphoniques, mais elle refusait que je rentre chez moi, je devais rester dans les bureaux du service. A ne rien faire. Croyez-moi, c'est assez horrible. Et d'autres fois, j'avais tellement de travail que je partais à bureau à 22 heures passées.

Une personne qui travaillait dans ce service me disait qu'elle partait au moins une fois par semaine après 23 heures tellement elle était surchargée. Cette personne a fini par vouloir quitter ce service à l'hôpital et ouvrir un cabinet en libéral. La chef de service lui a juste dit « hum, vous n'y arriverez pas ».

Une autre femme du service est tombée enceinte, après une fausse couche. Elle était contente, mais stressée de l'annoncer à la chef de service. Celle-ci lui a d'ailleurs bien fait comprendre que ce n'était pas le moment pour le service d'avoir un congé maternité et qu'elle devait bien y réfléchir.

Lorsque mon stage a été terminée, ma tutrice de stage m'a dit que mon dossier ne méritait pas la moyenne et qu'elle pensait que je n'aurais pas mon diplôme si je ne me remettait pas plus en question.

Mon dernier jour, j'ai du taper des courriers pour la chef de service, alors que ce n'était pas mon travail, et alors que j'avais officiellement fini mon stage. Je n'ai pas osé refuser car ma tutrice n'avait pas encore signé ma validation de stage, elle l'a fait au dernier moment.

Lorsque je suis enfin sortie pour la dernière fois de ce service, je n'arrivais même pas à être soulagée. Pendant plusieurs mois, j'avais été tellement dans une souffrance vis à vis de ce stage que je n'arrivais même plus à être contente.

J'ai eu mon diplôme, avec des bonnes notes. J'ai envoyé des candidatures un peu partout. On m'a renvoyé ma lettre de motivation et mon CV agrafés, avec écrit, en gros, au marqueur rouge, dessus : « pas de poste, merci ». Je n'ai pas trouvé d'emploi comme travailleuse sociale, et après cette expérience, je crois que je n'en avais pas forcément envie.

J'ai été assistante d'éducation pendant deux ans. Là, c'était tout autre chose.

Contrats signés au bout de deux semaines de travail, pas d'emplois du temps fixe, une sorte de freestyle complet dans le service. La CPE déléguait tout le travail aux assistants d'éducation, ou qui nous engueulait parce que nous osions demander à officialiser notre situation (genre en signant un contrat...), ou encore qui nous insultait et insultait des élèves, qui nous demandait de mentir pour elle.

Les professeurs qui nous demandaient de faire cours/surveiller un contrôle/venir dans leur classe faire la discipline...

Les journées de formation et réunions obligatoires sur des jours de vacances ou des soirées, non payées et non rattrapées. L'intendante qui refuse de nous donner les clés

des bâtiments parce qu'elle n'a pas confiance. Les secrétaires qui te disent « mais pourquoi tu as fais grève, on a du travailler à votre place ? ». Quand tu te fais littéralement hurler dessus par un personnel de direction parce que tu as osé dire que ce n'était pas normal de se retrouver en sous-effectif à gérer la fin de l'année avec des élèves difficiles et qu'un prof est venu dire qu'il t'avait entendu te plaindre, quelle infamie.

La deuxième année, je suis tombée enceinte. J'étais à quatre mois de grossesse, quand j'ai été agressée physiquement par un élève. Au conseil de discipline, je me suis entendue dire que je l'avais sûrement provoqué (??).

Et tellement d'autres...

Et puis, j'ai été vacataire, intérimaire, plein d'autres choses. Des emplois considérés comme des « jobs » où on est capable de te dire « tu n'es pas une vraie employée », droit dans les yeux et en trouvant ça normal, juste parce que tu es à mi-temps.

Aujourd'hui, je suis en CDII, ce qui signifie que j'ai un CDI, effectivement, mais intérimaire, donc que mes heures ne sont pas garanties et changent chaque mois, ainsi que mon salaire. Je ne peux pas choisir mes jours et heures de travail. Parfois la journée, parfois le soir. Parfois la semaine, parfois le week end. Cette semaine, je travaille jeudi soir et samedi après midi, par exemple. Tout ça pour moins de 200 euros par mois, rarement plus.

Pour tous mes anciens et futurs collègues. Pour ma fille qui grandira dans ce monde, pour ma mère qui été licenciée économique quand j'avais 14 ans et qui a du traverser la moitié de la France pour signer ses papiers de licenciement, à ses frais. Pour mon copain dont le contrat ne sera pas prolongé parce qu'il n'a pas voulu se soumettre et faire des heures supplémentaires non rémunérées. Pour tous les chômeurs, pour les tous les travailleurs, pour nous tous, parce qu'on vaut mieux que ça.

"Je vauz mieux que mon quotidien"

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Législation, Maladies/accidents professionnels, Rythmes/horaires du travail, Santé

Je suis étudiante. Et je travaille 25h par semaine en plus pour me payer mes études.

Et je vauz mieux que mon quotidien...

- Mieux que recevoir moins d'aides financières de l'état que mes camarades qui ne travaillent pas (leurs parents ont de quoi tout leur payer) alors que je n'ai rien du tout à la base et que le seul moyen que j'ai de commencer à m'en sortir se retourne à moitié contre moi.
- Mieux que de rester une heure après la fermeture pour faire le ménage sans être rémunérée.
- Mieux que de refuser à mon médecin de prendre un arrêt maladie lorsque je me suis fait un lumbago par peur des représailles... et de devoir bosser dans la souffrance physique.
- Mieux que de me faire passer un savon pour mon manque d'efficacité parce que mon dos est bloqué...
- Mieux que d'avoir signé un contrat seulement 7 mois après mon embauche.
- Mieux que de voir mes quelques trous de caisse ôtés de ma paye déjà pas bien mirobolante (me semble-t-il que les sanctions financières sont illégales...)
- Mieux que de voir mes supérieurs s'immiscer dans ma vie privée, à me surveiller sur les réseaux sociaux et à m'empêcher de fréquenter certains lieux/certaines personnes pour "protéger l'image de l'entreprise".
- Mieux que de constater "avenant contrat 25h hebdomadaires" sur mon bulletin de paye. Avenant que je n'ai jamais signé. Contrat qui stipulait un emploi étudiant à 15h hebdomadaires à la base.
- Mieux que de recevoir mes horaires de prise de service le matin pour le soir même. Et savoir l'heure à laquelle je quitte... au moment où je quitte.
- Mieux que d'avoir appris à toujours fermer ma gueule et acquiescer, m'excuser face à tout ce qu'on me dit, ce qu'on me reproche juste sous prétexte que "on est tes supérieurs hiérarchiques, on aura toujours raison face à toi".

J'attends avec grande hâte les futures "négociations" intra-entreprise proposées par la loi travail. Je sais que de mon côté, elles vont être vite vues...!

Elle m'a virée devant les clients

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales, Stress, Surveillance

Alors, pas où commencer ?

Je suis une jeune fille qui n'avais pas trouver de lycée après la 3ème à cause d'une conseillère d'orientation qui m'avait baladé toute l'année et les vacances de 2014 ("oui ton projet est faisable, oui bien sûr tu peux faire des stages sans avoir de structure de fond").

De ce fait, je suis entrée au DAIP en octobre 2014, une structure pour les jeunes qui cherchent une formation ou un retour scolaire, ceux qui comme moi, ont arrêté l'école ou n'ont pas trouvé de solution pour après l'année de 3ème.

Pour faire une parenthèse, eux aussi m'ont baladé, me laissant en cours de remise à niveau avec des sans brevet toute l'année, alors que je possédais le mien. C'est seulement dans l'urgence, à 1mois de la fin de l'année (juin 2015) qu'ils daignent me laisser aller en stage pour découvrir un possible patron pour me prendre en apprentissage. Mon projet étant de faire un CAP service en restauration. (celui ci a maintenant changé)

J'ai donc eu le droit à deux stages, le second se passant dans un sens, assez bien. Mais le 1er...

Pour notre entretien d'embauche, tout s'est bien passé. Ils (la patronne et son mari) avaient l'air très agréables. Ils me disait que tout irais bien et que si j'ai un problème, je pouvais le leur dire. Je leur explique bien que je dois déménager à 10min à pied du restaurant et que j'habite à 1h30 de trajet pour le moment. Les conventions signées, je commence lundi et j'ai des horaires plutôt cool pour une fille de 17ans (9h-15h tout les jours, pas de service le soir).

Je n'avais pas les moyen de m'acheter grand chose alors je venais tout les jours avec ce que je pouvais (des t-shirt et des jupes/short assez simple).

A mon 1er jour, ils m'ont redit que tout irais bien et m'ont présenté tout le monde (1chef, un stagiaire cuisine et une apprenti cuisine).

Une des serveuse n'était pas là, mais en congé maternité. J'étais donc la seule serveuse. Bon, l'apprentie en cuisine devait aussi m'aider. Ainsi mon 1er jour se passait bien, mais j'étais très fatiguée à la fin, car l'on me faisait faire le service comme un vrai serveuse, à la même vitesse alors que je n'avais fait qu'un stage dans le milieu.

Mais plus les jours avançaient, plus je devais aller vite et bien, le patron et la

patronne, eux, restaient à leurs tables sur la terrasse pour fumer leurs cigarette. Je commençais aussi à avoir mal sur le côté, comme un point de côté constant.

Une fois, le téléphone sonnait, je sais y répondre, alors je répond et prend bien note de la réservation, une fois raccroché, je me fait engueulée pour avoir répondu. La deuxième fois que je l'ai fait, c'était en plein rush, on m'a demandé de mieux parler alors que je répondais à son "c'est qui ?" de façon paniquée.

Par la suite je me suis pris des râleries, des soupirs et autres dans le dos quand je faisait tomber un verre (après avoir débarrasser 15 verre/bouteille sur leurs demande).

Ils me faisaient nettoyer seule les toilettes quand tout le monde était parti sans rien m'expliquer, sans gants. Ils me "disputaient" ensuite car il restait des traces de torchon sur la glace.

J'ai du aller arroser leurs pots de plantes pour la terrasse vers 14h30, en plein soleil alors que je leurs ai dit que j'avais des problème de peau avec le soleil. Je devais aussi chaque jour balayer la terrasse avec un mini balai et une pelle avec un long manche qui m'obligeait à me courber un peu pour les tenir en étant debout. Mon pauvre dos n'en pouvait plus.

On m'obligeait à sourire aussi, quand je n'avais qu'une envie de pleurer, en me posant devant l'entrée pour accueillir les gens, me reprenant quand mon sourire n'était pas assez grand.

Plusieurs fois j'ai pleuré dans les toilettes entre deux assiettes à servir à cause de leurs regard et leurs soupirs.

Je me suis finalement faite virée un jour avant la fin du stage. Les motifs qu'ils ont donné à ma "conseillère/prof" : Insolence et Retard.

Je les avais appelé pour signaler mon retard, je n'ai jamais était insolente.

Le pire, c'est qu'elle ne m'a pas prise à part. Elle m'a virée devant les clients, en me disant que : " tu ne veux pas faire serveuse " t'es nulle pour ça " je préfère travailler seule que mal accompagner". Je suis partie en pleurs.

Après ça je me suis retrouvée à l'hôpital deux semaines à cause de cette douleur sur le côté. Ma maladie avait fait un grosse poussée, à cause du stress qu'ils me faisaient vivre.

Si l'on m'avait dit au premier entretien que j'ai eu avec eux qu'ils allaient être stressants, me faire faire des corvées tous les soirs, et m'humilier. je ne l'aurais pas cru. Le diable se cache souvent sous des airs d'ange. Maintenant, pour conclure, je ne suis toujours pas au lycée, mais à l'École de la 2ème chance, qui sert à trouver un travail (même si je cherche juste à entrée au lycée) et quand je les entends nous dire "Quand vous travaillez avec un patron, s'il vous dit de faire un truc, vous fermer votre gueule et vous le faites" ou que " Si on vous dit de bosser le dimanche, vous n'avez pas le droit de

refuser" Je me dit quand même qu'on vaut mieux que ça.

"Vous passerez vos partiels l'année prochaine, demoiselle, ou peut être jamais... tant que vous restez à l'accueil de mon entreprise"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Heures supp', Humiliation, Législation, Magouille, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress, Surveillance

J'étais étudiante et j'avais besoin d'un peu de sous pour pouvoir sortir avec mes amis et participer un peu à la maison, je me suis donc fait embaucher dans un des supermarchés de ma ville.

Dès le premier jour tout commençait mal : on m'a fait essayer l'uniforme des caissières dans une pièce qui ne fermait pas à clé lorsque la caissière "en chef" qui m'avait installé dans cette même pièce entre en ouvrant la porte en grand pour "vérifier que je savais m'habiller" alors que je me trouvais en sous vêtement. Elle s'est alors mise à hurler de rire et est allée raconter au chef du magasins est aux autres caissières qu'elle avait ouvert la porte en sachant que j'étais en train de me changer pour rigoler en guise de "blague de bienvenue".

J'ai été formée au métier pendant 2h un samedi avec un magasin plein à craqué, les débuts étaient balbutiants mais les relations avec les autres caissières étaient pire. Il s'avère qu'elles étaient 5 à l'accueil à ne rien faire pendant que nous trimions. J'avais le droit à 3 minutes de pause par heure sachant que pour fermer la caisse et en sortir nous prenions déjà 3 minutes le temps d'attendre la remplaçante, de changer de codes, de nous extraire du tout petit espace qui nous était alloué. Ainsi que 2 min de plus pour aller chercher notre manteau à l'autre bout du magasin. Jamais une minute de plus sinon le groupe des 7 caissières les plus âgées vous tombaient dessus en vous rabaisant comme jamais.

Interdiction formelle d'aller aux toilettes en dehors de la pause, sinon qui serait en caisse ? Elles étaient pourtant 5 minimum à l'accueil chaque jour alors que ce poste n'avait besoin que d'une personne.

Mais finalement le vrai problème était ailleurs : on me détestait car j'étais étudiante et que je ne comptais pas rester caissière toute ma vie, on me l'a reproché, on m'a fait comprendre que bête comme j'étais je ne trouverais jamais de travail, que je n'étais rien dans ce grand magasin comparé à elles. On m'a dit que je parlais trop bien et que j'avais

l'air trop riche pour avoir le droit à ce boulot, que je le volais à une femme qui en aurait fait son job à vie. Que j'étais trop bête pour ce métier et que je devais mentir en disant que je faisais de longues études, que visiblement je n'étais pas assez intelligente pour ça.

Cette "collègue" qui est entrée dans la pièce pendant que je me changeais le premier jour m'a touché la poitrine une fois, de but en blanc en me disant "c'est pour voir comment c'est des seins de jeune" avant d'aller retrouver son fidèle groupe de caissière pour en rire à gorge déployée.

J'avais tellement peur d'y retourner même pour mes 10h/semaine qui s'avérèrent être des 15/20h/semaine je pleurais tous les soirs. Au bout de 2 semaines je voulais le lâcher ce job, je ne pouvais plus les voir et devoir m'adresser à elles poliment sans que le chef du magasin ne fasse rien. On m'a dit de garder ce petit job, que ça n'allait être que temporaire, que je devais m'estimer heureuse d'en avoir un aussi proche de la maison, qu'on ne quittait pas un job pour ces raisons là, que dans la vie le travail ce n'est pas du plaisir et que toute ma vie ce serait comme ça. J'ai fini par ne plus dormir la nuit et faire des crises d'angoisses.

Vers la fin de ma période d'essai j'avais accepté de venir travailler un jour férié pour rendre service mais le matin une caissière du groupe qui m'avait tant rabaissé me dit que je suis attendue à la direction en rigolant, lorsque je demande pourquoi et si j'ai fait quelque chose de mal elle m'a ri au nez en me disant "tu verras bien ma grande", le directeur du magasin n'était pas là, je suis tombée sur un inconnu qui m'a dit qu'on allait se séparer de moi car la période d'essai n'était pas concluante et que je devais rendre mon uniforme le jour même. J'avais refusé un week end en famille à la mer pour travailler ce jour là. J'ai passé ma journée à pleurer en regrettant d'avoir dit oui à tout sous prétexte qu'un travail n'est pas une partie de plaisir.

Je n'ai pas pu rentrer dans un supermarché pendant 3 ans sans faire de crise d'angoisse après ça.

2 mois plus tard je retrouve un job étudiant, je me dis que ça ne peut pas être pire que le premier vu que les hôtesse d'accueil n'ont pas de collègues. Dès les premières heures, la fille qui me forme me dit que je suis tombée en enfer avec ce job et que je le découvrirais bien assez vite.

Obligation de me maquiller selon la charte de la direction avec une personne qui passera chaque mois anonymement vérifier que je suis maquillée, coiffée, habillée comme il faut, que je ne porte pas de pull même par 10 degrés à l'accueil. Dès que l'on arrive, on doit pointer au téléphone si on doit prendre un appel avant tant pis pour nous nous perdrons les 15 minutes de notre paye pour avoir répondu à un de leur client.

Interdiction FORMELLE d'aller aux toilettes, même 2 minutes, les pauses sont strictement interdites et non négociable je devrais rester 5h par jour dans cet accueil, seule sans pause ni droit aux toilettes.

Quand j'ai osé demander un remplacement (pourtant prévu dans mon contrat) pour un de mes partiels, ma responsable m'a bien fait comprendre qu'elle embauchait 70% d'étudiantes mais que nous devrions choisir ce boulot avant nos études et qu'il ne faudrait pas que mes partiels soient trop souvent l'après-midi. Dommage pour moi 3 semaine après il y a eu un 2ème partiel l'après-midi, j'avais prévenue 2 semaine à l'avance (mon contrat stipulait 48h) mais ma responsable m'a appelé 2h avant mon partiel pour me dire que finalement elle n'avait pas de remplaçante et que je devais rester dans l'entreprise coûte que coûte. Que j'avais l'interdiction formelle de quitter mon poste. Quand une collègue m'a conseillé d'en référer au patron de l'entreprise dans laquelle je faisais l'accueil pour lui expliquer que son client (ma responsable) ne veut pas que je quitte le poste et que je risque l'expulsion de ma propre fac, il m'a dit que ça ne l'intéressait pas et que plus jamais je ne devais le mettre au courant de ce genre de désagrément. "Vous passerez vos partiels l'année prochaine, demoiselle, ou peut être jamais ce n'est pas grave tant que vous restez à l'accueil de mon entreprise"

J'ai craqué, je suis partie malgré tout sur les conseils d'une collègue hôtesse d'accueil travaillant sur un autre site à qui il était arrivé la même chose 3 ans auparavant. Maintenant elle travaille à temps plein dans cette entreprise qui l'a infantilisée, brisée et qui l'a empêché d'aller valider sa 3ème année de licence de mathématiques.

Je ne peux que conseiller aux parents d'étudiants de faire attention. On ne dit jamais à un jeune adulte qu'il doit tout accepter pour un travail car c'est une excellente école de la vie. Jamais.

J'ai fait 7 ans d'études, possède 4 diplômes et me dis en définitive que tout ça, ne m'aura servi à rien.

Culpabilisation, Dévalorisation, Rapports sociaux

Bonjour faiblesse.

J'ai toujours eu peu d'estime de moi mais autant vous dire que là, j'ai touché le fond et je creuse encore.

Ayant peur d'être reconnue ou d'être par la suite stigmatisée dans mon secteur d'activité, je ne vais pas dévoiler le milieu dans lequel j'ai évolué pendant un an, enchaînant 2 stages de 6 mois (j'ai du redoubler mon Master 2 pour obtenir une deuxième convention). C'est le dernier qui s'est avéré le plus délicieux.

Suite à des problèmes médicaux liés au stress, merci la somatisation, j'ai décidé de faire une pause afin de me concentrer pleinement sur mon mémoire de fin d'études. Dans tous les cas, ils ne voulaient pas me garder car je n'avais pas fait assez mes "preuves" à leurs yeux.

Entre sexisme ordinaire déguisé en humour, pression constante ("avec moi tu vas en chier pendant au moins deux mois", "arrête de t'excuser d'exister", "j'espère que tu n'as pas l'intention de faire ça demain parce que c'est de la merde"), rabaissement incessant, sans oublier une complète négation des droits du travail, j'ai du me taire pour ne pas compromettre ce qui est supposé être "ma carrière".

J'ai tenté une seule fois d'émettre un reproche car on m'accusait d'une faute que je n'avais pas commise et qu'on me demandait des changements de dernière minute. Il faut savoir que j'étais restée jusqu'à 1h du matin la veille pour travailler dessus et qu'il ne s'agissait pas d'une tâche relevant normalement de mes compétences. Ma réflexion portait alors sur le fait qu'il aurait été mieux de leur part de me prévenir plus tôt concernant les modifications en question car il me restait 20 minutes pour les effectuer et que je leur avait demandé leur avis 2 heures auparavant.

La réaction en chaîne ne s'est pas faite attendre. Je me suis faite humilier en place publique par mon N+1 et N+2.

J'apprendrai trois semaines plus tard qu'ils voulaient me renvoyer dès le lendemain lors d'un point avec eux. Ils m'ont montré la lettre de renvoi pliée dans leur main et ne m'ont pas permise de la lire avant de la jeter aux ordures tout en me disant que "les alter mondialistes on n'en veut pas ici". J'ai donc attendu que tout le monde parte le soir pour

aller la récupérer dans la poubelle, la prendre en photo et la remettre à son exact emplacement.

La lettre était tout ce qu'il y a de plus infâme me concernant : je ne voulais pas faire mon travail, j'émettais des plaintes constantes et remettais systématiquement les ordres en question. Le tout criblé de fautes d'orthographe.

Autant vous dire que le quotidien au travail par la suite ne fut pas des plus évident.

Ce secteur étant très concurrentiel, perverti par l'argent et la compétitivité j'ai été contrainte de nier principes et idéaux sur l'autel de la sacro sainte rentabilité.

J'ai aujourd'hui perdu toute confiance en mes compétences, voire même l'envie d'exercer cet emploi qui nécessite pourtant d'être passionné. J'ai fait 7 ans d'études, possède 4 diplômes et me dis en définitive que tout ça, ne m'aura servi à rien. Est-ce de la résignation, de la faiblesse ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que j'espère valoir un chouilla mieux que ça.

Six mois d'exploitation et de burn-out total

Burn-out, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé

Je lis tous les jours les nombreux témoignages que vous publiez et il arrive que je me retrouve dans certains, partageant la peine et la détresse de leurs auteurs, me sentant moins isolée...

Ce soir je décide de témoigner, sans vraiment savoir si je serai publiée. Je ne sais pas vraiment pourquoi je le fais, pour me libérer ou peut être pour que les personnes dans ma situation se sentent moins seules...

Le contexte est assez simple, passionnée depuis toujours par le milieu du cheval j'ai assez vite décidé d'en faire mon métier. J'ai donc réalisé mes études dans cet optique, fais de nombreux stages, quelques job salariées dans des écuries en tant que palefrenière... etc. A 21 ans je décide de me lancer dans une formation de Responsable d'entreprise hippique, je suis admise sans soucis dans l'école, ne reste plus qu'à me trouver un employeur pour mon apprentissage.

Bingo, je décroche un entretien dans une pension de chevaux/élevage à cinq minutes du centre de formation. Le patron me reçoit avec sa chef d'écurie, on discute missions, salaire, temps de travail... On me promet de me former en comptabilité, facturation, suivi clientèle, gestion prophylactique de la cavalerie. Génial ! Un poste complet et enrichissant. "Par contre il faudrait que vous commenciez la semaine prochaine sinon on ne peut pas vous garantir la place, se sera au plus rapide" - "Je suis encore en poste dans mon travail actuel et la formation ne commence que dans deux mois, je n'es pas encore déménagé et je vis à une heure d'ici... Je vais voir ce que je peux faire" - "Arrf alors on ne peut rien vous garantir".

J'aurais dû sentir venir le mauvais coup mais l'opportunité était trop belle, j'ai décidé de la saisir, je m'arrange au boulot, réserve un hôtel à côté de l'écurie qui me coûte d'avance ma première paye chez ce nouveau patron mais qu'importe si je peux être bien formée pendant deux ans !

La période d'essai se passe bien, je bosse dur, je m'applique, on me félicite, me flatte, m'encourage, j'enchaîne les corvées d'écuries et de la ferme, j'ai un tel rythme de travail que je suis courbaturée au point d'éprouver des difficultés à me lever le matin, en deux mois je perds 6kg mais l'ambiance est bonne et on a confiance en moi et on me promet monts et merveilles pour la suite alors je continue à me donner en me disant

qu'une fois la période de "tests" passée on m'attribuera un peu plus de responsabilités administratives. Je bosse 35 à 45h semaine pour 700€/mois avec un loyer d'appartement à 592.

Fin de la période d'essai et début de la formation, je suis évidemment gardée. A l'école tout se passe bien, le programme m'est familier je n'ai aucun mal à suivre les cours, en revanche en entreprise... C'est la dégringolade... Pas pressée de rentrer chez moi je prenais mon temps pour bien faire mes tâches quotidiennes même si un peu au delà de mes heures de travail et j'ai eu le droit à un "Tu traînes trop donc tu es en retard il faut que tu bosses plus vite". Ok... J'accélère le rendement de sorte à finir à l'heure et même en avance "Il est trop tôt pour que tu partes, tu n'as qu'à aller me délier les ficelles dans le fumier" soit une mission de presque 45 minutes quand il m'en restait 10 avant la fin de ma journée... A force j'en ai finis par me cacher en fin de journée pour attendre l'heure précise où je pourrais démarrer ma voiture sans avoir de problèmes. Plus de travail, plus ingrat, plus vite et juste le droit à des remontrances parce que la longe verte n'était pas sur le bon licol ou parce que j'avais oublié un balais dans une pièce quand il aurait dû être dans celle d'à côté.

En vienne les menaces "Si tu ne fais pas bien ton boulot, les clients vont partir et donc on aura plus besoin de toi hein ?", les humiliations devant la clientèle au lieu de simplement faire un point sur mes potentielles erreurs en privé, on ne me forme plus, on ne m'accorde plus la moindre attention quand je continue à donner mon maximum, parfois le patron m'appelle depuis chez lui non pas pour me demander si tout se passe bien mais pour que je vérifie si sa chaudière est bien allumée parce qu'il a froid dans son salon. Un jour le tracteur tombe en panne, impossible de finir mes boxes, je m'occupe autrement en me disant que je finirai demain quand celui ci sera réparé, en fin de journée, tracteur réparé, je m'apprête à partir "Non mais tu finis, dans le cheval on compte pas ses heures sinon change de métier hein !" je ne rechigne pas et finis les boxes restant en finissant à 22h... Au bout de quelques semaines je deviens folle, j'arrive au travail 30 minutes en avance juste pour espérer finir à l'heure, je chronomètre la moindre de mes actions, je fuis un maximum mes "tuteurs", je cours dans tous les sens, le moindre imprévu dans ma journée est une catastrophe (et dans le chevaux l'imprévu devient habituel), je rentre chez moi la boule au ventre de peur d'avoir oublié quelque chose et je me réveille le matin en pleurs et crise d'angoisse.

Le médecin fini par m'arrêter trois jours pour asthénie. Après six mois d'exploitation et de burn out total, six mois à désherber la cour à la main, à curer des boxes, patauger dans la fumière pour en extraire les ficelles, à sortir les poubelles, emmener le patron à Carrefour et revenir le chercher au premier coup de fil... Se faire bouffer, rongée par la honte, ne pas oser dire non ou "merde". Je finis par m'échapper de cet enfer et obtiens le diplôme haut la main sans passer par l'apprentissage. Je fais plusieurs nouveaux stages qui se passe à merveille.

Aujourd'hui je suis en formation comme enseignante d'équitation, je suis dans une entreprise en alternance où ma qualité de travail est appréciée, un patron ouvert au dialogue à qui je peux dire "ça ne me convient pas", qui me fait part de mes erreurs mais qui soulignent également mes réussites et mes prises d'initiatives positives, chez qui je fais des missions en rapport avec le contenu de ma formation. Je n'ai plus l'impression d'être une fourche payée au lance pierre.

Aujourd'hui je me suis promise de ne plus laisser une telle situation se reproduire, de ne plus jamais tomber dans cet engrenage malsain, j'ai appris à dire "Non", quand je repense au passé j'en suis malade, j'ai souffert et fais souffrir mes proches dans mon mal être.

Je sais que cette situation, un paquet de jeunes dans ce milieu la subisse, pourtant vous valez mieux que ça, on vaut mieux que ça !

Stagiaire cherche structure pour se faire exploiter et traîner en justice.

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Santé, Situations/injonctions paradoxales, Stress, Surveillance

Je suis étudiante en Licence d'Histoire, j'ai 21 ans, et je cumule presque 10 mois d'expérience professionnelle acquise au cours de stages dans le milieu de la culture. Mes stages n'étaient pas obligatoires, sauf celui de cette année avec lequel je vais valider ma formation, je l'ai tous fait pour gagner en expérience et remplir mon CV. J'ai touché à tout; visites guidées, création d'expositions, créations de visites, création d'activités découvertes pour les enfants, boutique/billetterie, ... J'aime ce que je fais, c'est ma voie, j'ai mis du temps à la trouver mais maintenant c'est fait. Je suis payée 500 euros/mois pour plus de 35h/semaine. On ne compte pas nos heures, on rend service volontiers, on aime notre job, ... et pourtant, y a des jours où je me suis demandé ce que je foutais là.

Le tout premier stage que j'ai fait a duré 2 mois, j'avais 19 ans. Un joli manoir, un très beau parc, le logement fourni, ... un petit paradis pour se lancer dans l'aventure. Enfin, ça, c'était sur le papier, dans la réalité ça ressemblait plus à un enfer. Nous étions trois stagiaires, nous partagions deux chambres, une salle de bain et une cuisine dans l'une des tours réhabilitées du manoir. Les premiers problèmes sont arrivés à peine deux jours après notre arrivée.

Nous commençons le travail le Lundi matin comme tout le monde, nos postes changeaient tous les jours, et nous pouvions être heureuses quand le planning de la semaine était enfin affiché ... le Mercredi soir. Entre temps, il fallait jouer les devins pour connaître nos postes respectifs et espérer tomber juste, sinon notre patronne nous convoquait dans son bureau et nous étions bonnes pour un sermon d'au moins une bonne heure sur notre incapacité, notre fainéantise, et la vulgarité de notre tenu. Au bout de deux semaines, nous avons décidé de lancer une sorte de "mission commando" pour que l'une d'entre nous aille prendre des photos des futurs planning dans le bureau, qui étaient près pour les deux mois à venir ... mais que l'on refusait de nous transmettre ... Et c'était loin d'être fini ...

Nous avons toutes eu le droit à des remontrances sur notre physique, en privé, ou pire, devant la clientèle. Pour ma part, on m'a reproché la couleur de mon échappe (vert kaki), que la patronne jugeait comme indécente et susceptible d'indisposer les visiteurs, montrant ses foulards en soie aux imprimés Chanel comme exemple; mes ballerines étaient aussi indécentes, tout comme le jean à damier vert et blanc de ma collègue ... Lors de la soir de vernissage de l'exposition temporaire, elle nous a demandé de faire des

heures sup', non payés évidemment, jusqu'à la fin de la réception, soit pas avant minuit. Si nous refusions, elle "ira [nous] chercher au fond de [nos] lits, car il n'y a qu'un seul pilote dans l'avion, et c'est [elle]." Mes deux collègues ont du servir de potiches, avec jupes et jolis décolletés pour accueillir les politiques locaux, alors que moi, "Vu [mon] physique disgracieux, [je n'ai] qu'à faire le vigile."

Le maquillage nous était interdit ("je ne veux pas de traînées pour employées !"), mais on nous reprochait de ne pas faire d'efforts pour être jolies. On m'a accusé de négliger mon apparence, car avoir autant de boutons sur le visage pour une fille, ça n'est pas possible, ... j'ai un dérèglement hormonale d'adulte important qui me couvre le corps d'acné dont je commence juste à me débarrasser aujourd'hui avec un traitement antibiotique très puissant ...

Et il y a tellement d'autres choses. Elle fouillait nos chambres pendant nos horaires de travail, de même pour la salle de bain, et se servait dans notre frigo, et nos plats ... Au bout d'un mois, nous avons craqué et sommes allés à la gendarmerie pour porter plainte pour harcèlement moral. Nous avons été reçu par un gradé, qui au final a refusé de prendre notre plainte, car pour lui, elle n'enfreignait pas la loi, ... Nous avons compris son refus quand nous l'avons vu avec son entrée VIP pour la réception mondaine de la semaine suivante ...

J'ai passé deux mois d'enfer, et le pire c'est que j'enchaînai derrière avec un autre stage de 2 mois, sans coupure entre les deux. J'avais peur, elle m'a rendu paranoïaque vis-à-vis du monde du travail. Aujourd'hui, je note absolument tout ce que je fais lors de mon boulot, afin de pouvoir fournir des preuves en cas de problème ... et pourtant, je ne suis "que" stagiaire ...

L'été dernier j'ai travaillé dans un tout petit prieuré perdu dans la montagne. Un autre stage de 2 mois, mais là aucun accro, que du bonheur, l'un des plus beaux voyages de ma vie. Sauf qu'il y a deux jours j'ai reçu une convocation de la gendarmerie m'informant qu'ils portaient plainte contre moi pour un vol d'argent d'un montant de près de 2000 euros ... qui aurait eu lieu le dernier jour de mon stage ... alors que c'était un jour de congé et qu'à l'heure de "mon forfait", j'étais à 300 km chez de la famille après avoir roulé dans la montagne depuis 7h du matin ... Je suis en pleine période de partiels, je repart en stage pour 3 mois et demi dans 2 semaines ... la validation de ma licence en dépend ... Je crois que j'ai bien fait de racheter un carnet, des stylos et des cadenas pour mes affaires ...

Sérieusement, je ne suis "que stagiaire" ... Je vaudrais mieux que la façon dont on me traite, #OnVautMieuxQueÇa ! "

Se faire exploiter pour pas cher

Contrat, Rythmes/horaires du travail

J'aimerais vous raconter ma première expérience dans le monde du travail à 19 ans, lorsque je savais à peine ce qu'était un contrat de travail.

J'ai été "embauchée" pour la première fois par une école privée qui donnait des cours de guitare classique le week-end. J'étais contente car étant parallèlement à la fac, on m'a proposé un cours d'1h30 le dimanche en début d'après midi pour 20€. Il y avait certes l'inconvénient que le cours devait être collectif... une dizaine d'élèves jouant chacun de la guitare plus précisément. Cela me paraissait quand même compliqué mais j'ai acquiescé. Tout s'est passé oralement.

Puis le mois s'est terminé, impatiente de recevoir ma paye qui se révélait être du... cash. Tout court. Ma conscience savait que je ne devais pas accepter ces conditions. Mais en même temps je me suis dit que l'école avait l'air d'être récente, et elle était régulièrement en travaux. Je n'étais également pas la seule dans cette situation donc... Je me suis persuadée que c'était temporaire et que la situation pouvait changer. Malheureusement à l'époque je n'avais aucune conscience de la valeur de la cotisation, ni de la protection sociale.

Plus tard, en fin d'année, on m'a également demandé de donner des cours de maths et physique en matinée. On me proposait 30€ supplémentaires, ce qui me revenait à 50€ la journée.

Bizarrement je n'avais rien trouvé à dire par rapport à mon "salaire", qui n'en était pas un car c'était au black (en écrivant ces lignes je me rends compte que j'avais une très mauvaise estime de moi même, car considérer que travailler toute la journée un dimanche valait le coup pour 50€ même pas cotisé : quelque chose clochait).

Bref... l'année suivante, le directeur changea. Et ce fut le drame : je commençais à être payée en retard ! Plus le temps passait et plus je devais le harceler pour qu'il me paye ! Et bien plus tard, j'avais compris qu'il y avait deux poids deux mesures : certains étaient payés "normalement", avec un chèque ! (c'est peut-être naïf de croire qu'un chèque c'est comme avoir un salaire... du moins, c'est par ces personnes que j'ai appris qu'il existait un contrat de travail)

Pour finir, j'ai contesté et j'ai pu signer un contrat d'embauche. Mais la musique fut la même je devais réclamer mon dû sinon j'étais oubliée... et je n'ai jamais reçu de fiche de paye.

Conclusion : j'ai travaillé pendant 2 ans, 1h30 aller-retour en transport en commun chargée avec une guitare tous les dimanches. Ce fut après ces 2 années que je me suis

rendue compte à quel point j'ai donné beaucoup trop d'énergie.

Voilà, cela ressemble à un témoignage d'une expérience qui aurait pu se passer autrement si je connaissais mes droits. Mais ce ne fut pas le cas à l'époque. J'ai honte d'avoir été ignorante. Pourtant, aujourd'hui encore, j'entends assez souvent dans mon entourage des gens me disant qu'ils ont effectué des périodes d'essais gratuites (comme si c'était légal...). Pour finir, je lis sur acrimed le témoignage de plusieurs journalistes de ljsberg qui, pareil, signent un contrat et sont payés au noir (s'ils ont la chance d'être payés)...

C'est avec ce dernier article que j'ai réalisé que je n'étais pas la seule dans ce cas, qu'il existe encore beaucoup d'entreprises (en espérant que ce n'est tout de même pas la norme) qui exploitent illégalement ses employés. Si vous êtes dans cette situation, j'espère que vous n'attendrez pas 10 ans comme moi pour vous dire "j'aurais dû protester", faites-le maintenant tant qu'il est encore possible. Parce que nous avons des droits, et qu'il faut les préserver autant que possible et faire tout pour qu'ils existent encore. Alors j'espère que mon témoignage peut vous aider quelque soit la forme. Bref, on vaut mieux que ça.

Je rentre tous les soirs du travail en pleurant, je n'arrive plus à réviser.

Burn-out, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Pression, Rapports sociaux, Santé, Sexisme, Stress

Je vous écris aujourd'hui avec l'espoir que mettre des mots sur ma situation actuelle me permettra de surmonter cette épreuve et d'en ressortir plus forte. Parce que aujourd'hui, je sens que j'atteins mes limites.

Voici mon histoire.

Je travaille depuis maintenant 2 ans dans un grand groupe comme assistante de direction en contrat de professionnalisation. Je prépare en même temps un BTS. J'ai dû reprendre mes études dans le cadre d'une reconversion professionnelle subie, pour raison de problèmes de santé.

Je me suis donc retrouvé un peu malgré moi dans le monde de l'entreprise et qui plus est, au service de la direction. Je mets de côté le fait que l'activité de l'entreprise ne me correspond absolument pas, que mes valeurs y sont même totalement opposées. Mais quand on se lance dans l'alternance, on nous fait bien comprendre qu'il faut déjà se contenter d'avoir trouvé une entreprise.

Mon intégration se passe très bien, mes collègues sont avenants, répondent à mes questions et me mettent à l'aise. J'entretiens de bon rapport avec mon tuteur bref tout roule. N'étant pas de nature méfiante je pense même parfois à demander conseil auprès de mes collaborateurs. Les premières semaines se passent bien.

Puis vient la douche froide. On ne m'explique plus rien, on me reproche mes erreurs et mon manque de productivité. Ce qui est souvent le cas, les employeurs exigent des alternants qu'ils soient très vite opérationnels et oublient bien souvent qu'ils sont là en formation.

Ensuite un collègue me prend en grippe et me rabaisse dès qu'il en a l'occasion. A partir de ce moment j'ai compris que mon expérience ne serait pas de tout repos et que j'allais devoir m'accrocher. Je suis passé outre et j'ai continué tranquillement ma formation. Mais autant vous dire que quand vous travaillez avec des hauts dirigeants d'entreprise vous n'êtes pas du même monde et je ne vous souhaite pas de vouloir en être. Pour ce genre de managers, la vie ne passe que par le travail, le profil, et les rapports humains passent au second plan (collègues, famille, amis...). Pour eux, l'épanouissement ne passe que par le travail.

J'ai dû gommer ou dissimuler tout ce qui faisait ma personnalité, mes convictions

pour éviter toute réflexion ou humiliation. Prendre sur moi quand on me reprochait des choses parce que je pensais à l'époque avoir juste le droit de fermer ma gueule étant alternante. J'ai le droit chaque jour à toute sorte de brimades, bien sûr toujours tournées sous forme d'humour pour que ça passe inaperçu. Rien ne leur échappe (vêtement, physique, sensibilité...) Même mon tuteur ne s'en prive pas.

Aujourd'hui j'arrive bien fatigué à la fin des cours, mon examen est dans deux semaines. J'ai dû batailler pour avoir des congés d'été. De plus, mon employeur m'a proposé un contrat d'intérim à la fin de mon contrat actuel que je me suis sentie obligée d'accepter sinon mes derniers mois en entreprise auraient été pires qu'ils ne le sont déjà. On m'a fait gentiment comprendre que si je refusais j'allais mettre mon service dans la merde et qu'il serait dommage de se quitter en mauvais terme... Ne serait ce pas une forme de pression? En bon "saint bernard" que je suis et par peur des représailles, j'ai accepté.

J'essaye d'être dans des conditions acceptables pour passer mes exams mais honnêtement je suis au bord du burn out. Je rentre tous les soirs du travail en pleurant, mes proches sont inquiets, je n'arrive plus à réviser. Je suis coincée parce que j'ai trop peur de ce que mes collègues pourraient dire si je me met en arrêt. Bref, j'essaye de tenir jusqu'au bout...

Voilà, merci de m'avoir permis d'en parler. Croisons les doigts pour que j'obtienne mon exam sans craquer.

ON VAUT MIEUX QUE CA

Vis ma vie de stagiaire dans l'audiovisuel

Compétition, Dévalorisation, Discriminations, Heures supp', Humiliation, Législation, Magouille, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Sexisme

Au début je me disais que mon vécu au travail était pas si terrible, pas si important que ça face à toute la tristesse que j'ai pu lire et d'autres conditions de travail aussi ignobles les unes que les autres mais j'avais quand même envie de mettre en lumière le monde de l'audiovisuel en avant car j'ai fait trois stages dans plusieurs boîte de production et cela m'a suffi à changer d'orientation tellement cela m'a dégoûtée.

Déjà étudiante en réalisation (cinéma) j'ai été confrontée au sexisme ordinaire : on m'a dit mot pour mot "Tu ne pourras jamais être réalisatrice parce que t'es une nana et que ton scénario c'est de la mièvrerie girly" de la part de mes camarades masculins. En stage on arrêta pas de me renvoyer à mon genre "Les femmes réussissent mieux en tant qu'actrices mais toi tu es pas très mince donc tu fais bien de passer derrière la caméra même si tu n'as aucune chance dans ce milieu". Donc je résume : grossophobie, sexisme et anti-jeunes.

J'ai été stagiaire dans une grosse boîte de prod, nous étions trois stagiaires on devait faire la bouffe et les courses pour la régie et l'espace cuisine de la boîte. Quand ce n'était pas les courses, on devait porter du matos extrêmement lourd à tous les coins de Paris et banlieue avec aucun moyen de transport à part nos jambes et le métro (quand il allait jusque là) je me suis pété le dos sans broncher et je parle de 30/49 kilos de matériel pas la petite valise qui contiendrait un 5D.

Deuxième stage : petite boîte, trois stagiaires, nous étions trois nanas et on nous mettait en compétition en permanence. "C. est restée jusqu'à 23h hier vous devriez en prendre de la graine les autres" et C se faisait appeler "Ma belle, ma chérie" etc... C'était épuisant. Un producteur se moquait de moi en permanence et mon stage n'était évidemment pas rémunéré.

Troisième stage de 6 mois, rémunéré mais horaires interminables j'ai même du dormir au bureau une fois car plus de train pour rentrer chez moi. Pour moi c'était le monde de la production et c'était comme ça donc je m'y pliais mais on m'a vite encore prit pour la bonniche : j'ai du faire le shopping de toutes les figurantes d'un clip et je n'ai pas été totalement remboursée sur l'argent que j'ai du avancer (avec un salaire net de 300 euros j'ai pas très bien jointre les deux bouts après), j'ai du monter les meubles des nouveaux locaux après avoir été envoyée chez Ikea car ils ne voulaient pas attendre la

livraison deux jours plus tard, bref que des choses comme ça, c'était épuisant et je n'ai rien appris. J'ai fini par être dégoûtée de ma plus grande passion et j'ai finalement abandonné ce monde qui m'a horrifié.

Merci de m'avoir lue, aujourd'hui je continue mes études dans un autre domaine (le web !) qui me respecte et me plaît davantage et j'ai retrouvé goût au cinéma :)

Merci de nous avoir donné la possibilité de parler et de délier les langues des jeunes et des travailleurs. On n'arrête pas de débattre dans les bars et soirées et honnêtement ca me manquait d'avoir une conscience politique et c'est grâce à vous.

Belle journée <3

"Depuis je ne travaille plus ! [...] depuis je vis !"

Heures supp', Législation, Licenciement, Magouille

1ère entreprise : stagiaire manoeuvre plombier. 50 euros pour 1 an de travail.

2ème entreprise: sucrage de 45 heures sup au motif d'absences et retards additionnées totalisées à 1h30, qui représentaient pour lui un manque à gagner plus important que les 45 H.S. qu'il me devait. Premier viol de mes droits, mais j'étais jeune je ne les connaissais pas. Licenciement économique.

3ème entreprise : heures supplémentaires pas du tout payées, cette fois on pouvait se brosse même pour les primes de déplacement. Licenciement économique.

4ème entreprise : 3 voire 4 personnes de la même famille dans le secrétariat et la direction. Le père, la mère, le fils et parfois la fille (vous comprendrez quand il y a trop de papier à ranger faut être plusieurs!) Et tout ça pour 3 ouvriers fixes ! Une grande famille qu'ils s'appelaient, si la boîte tourne bien c'est tout le monde qui s'en porte bien ! Si tu t'impliques dans la boîte tu en ressentiras les bienfaits toi aussi... Mon cul oui !

Une grande famille qu'en réunion, le reste du temps leur famille est bien close. Rendez-vous compte 3 ouvriers qui triment, sans heures sup d'ailleurs, 8h par jour dans Grenoble, avec les amendes que la famille n'est plus là pour te payer, ni même les tickets d'horodateurs... Cette même famille qui n'est pas aux bureaux avant 9h et qui part à 17h quand t'as le plus besoin de leur aide. Et j'en passe et des meilleurs.... Rupture conventionnelle.

Depuis je ne travaille plus ! Je me passionne, je pratique mon métier, j'apprends, je rêve, je milite, je m'active, bref depuis je vis !

"Le matin tu te lèves la boule au ventre et le soir, tu préfères boire pour oublier ta journée"

Contrat, Magouille, Précarité, Pression, Rythmes/horaires du travail

Quand t'as fait un service civique parce que tu trouves aucun boulot et que dans ce même service civique, ton boss te file le boulot de 4 personnes, qu'on te lâche des coups de pression et qu'il t'a même dit d'aller travailler le dimanche dans les bureaux pour finir ton boulot.

Quand suite à ça, on te fait passer pour un fainéant parce que t'en peux plus parce que le boulot est "simple", que le matin tu te lèves la boule au ventre et le soir, tu préfères boire pour oublier ta journée.

Quand Pôle emploi te propose un stage de découverte, que tu fais 35h/semaine en faisant quasiment le même boulot qu'un employé, et que tu t'aperçois que la boîte enchaîne les stagiaires sur le planning pour de la main d'œuvre gratuite et qu'on te dit pas un seul merci à la fin, pas un seul centime d'offert et bien sûr, aucune nouvelle quant à ma demande d'apprentissage (alors qu'il m'a bien demandé de bosser le plus dur possible pour lui montrer mes preuves alors que dans sa tête, c'était déjà mort).

Mettre en péril ta santé et tes études pour ne pas perdre ton job

Dévalorisation, Heures supp', Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

Depuis l'âge de 16 ans, je fais de petits boulots. Au début c'était juste pour avoir de l'argent de poche, sortir avec des amis ; essayer de faire des économies... Au fur et à mesure que les années passent, j'ai dû prendre un appartement et donc payer des factures, le tout en étant étudiante. Trouver un job qui conviennent avec tes horaires de cours et de partiel, trouver un job qui te permet de survivre après avoir payé tes factures et loyer... Tes patrons et collègues qui te méprisent car tu es là, en temps partiel et que tu sais ou plutôt tu espères que ce job alimentaire n'est qu'un temps dans ta vie."mais c'est génial tu as max d'expérience, tu as vu plusieurs facettes" Oui, Oui, merci mais à quel prix ? - Ne plus avoir un jour de libre dans ta semaine, dès que tu as du temps libre: c'est pour effectuer le dossier que tu dois rendre dans 1 semaine, faire tes papiers car la sécurité sociale a encore égaré ton dossier ou encore appeler ta conseillère pour justifier ton découvert.- Avoir un patron qui te traite comme de la merde qui te déclare à moitié et pour avoir tes heures sups tu devras le poursuivre pendant plus de 2 ans pour toucher l'intégralité de ton du ! - Rester 3 heures dans le froid pour aiguiller des personnes qui te gueulent dessus car ils ne comprennent pas ta situation.- Finir plus tard pour arranger tes patrons au point de rater ton dernier train pour rentrer chez toi.- Faire des semaines de 60h et plus.- Mettre en péril ta santé et tes études pour ne pas perdre ton job. Je pourrais continuer, les anecdotes j'en ai à la pelle. Heureusement, il y a un soutien qui se fait autour de cette communauté. Des personnes qui comme toi, connaissent la galère du job alimentaire. J'ai qu'une envie, se faire respecter et qu'on nous laisse nous épanouir!

Il se permet de nous insulter dès qu'il est de mauvaise humeur

Abus de pouvoir, Heures supp'

Pour mon employeur, travailler des heures supplémentaires gratuitement est tout à fait normal ; après tout, nous sommes facilement changeable. C'est sûrement pour cela qu'il se permet de nous insulter dès qu'il est de mauvaise humeur. On nous dit de travailler pour deux alors que la boîte a les moyens d'embaucher mais ne le fait pas. Nous les travailleurs-étudiants, on nous en demande toujours plus pour être payé toujours moins.

Finalement nous travaillons pour continuer nos études mais nous devons sacrifier nos études pour travailler.

Qui a dit que les étudiants ne savaient pas de quoi ils parlaient? Qu'ils étaient trop jeunes pour comprendre ce que cette réforme voulait réellement dire pour les VRAIS travailleurs. Ce gouvernement devrait écouter la jeunesse qu'il est en train de sacrifier.

Bref, j'aime bien bosser, mais bosser bien.

Compétition, Heures supp', Licenciement, Maladies/accidents professionnels

Perso je suis étudiant, je dois bosser pour pouvoir m'en sortir. Je suis donc prof d'escalade, et depuis quelques temps on me force à accepter des heures sup, toujours plus, toujours plus. Je fais actuellement 42h/semaine (plus quelques fermetures tard le soir une ou deux fois comme ça en passant). Autant vous dire que je ne vais plus beaucoup à la fac.

La raison de cette acceptation : "Fermes ta gueule sinon c'est la porte et on trouvera bien quelqu'un qui sera content d'avoir ton poste". N'ayant pas les moyens de me passer de cet emploi dont l'activité me plaît (faire faire du sport à des gamins c'est super cool) car je n'ai pas la capacité physique de ne pas manger, j'accepte ces conditions.

J'ai toujours aimé me donner à fond dans tout ce que je fais, mais là ce n'est plus possible.

Pas plus tard que hier, j'ai failli tomber de fatigue alors que j'étais en train d'animer une séance devant des gamins de 8-12ans. La semaine dernière, faute d'inattention de ma part : un gamin part sur une voie d'escalade sans avoir vérifié que son matériel était bien fermé (je dois veiller à ce qu'ils soient toujours en sécurité).

Le mois dernier, un collègue s'est blessé. Le patron à estimé que sa blessure résultait d'un manque d'attention de la part de mon collègue et avait mis en danger les élèves de son cours. Le collègue un peu énervé lui a promis une balayette laser si il n'avait pas ses soins pris en charge par la boîte. Faute Grave, au suivant, et voilà un collègue tout neuf et tout frais.

Bref, j'aime bien bosser, mais bosser bien. Je ne garantis plus la première de mes missions : la sécurité des enfants que j'encadre. Je ne me sens plus bien dans cette course aux heures. On se bourre entre collègues pour savoir qui aura les heures sup, qui sera le plus beau aux yeux du patron, qui sera encore présent le mois prochain...

Mon travail ce n'est pas de tailler des pipes à un patron, c'est de faire s'éclater des mômes sur un mur d'escalade. J'ai l'impression d'être revenu au début du XIXème siècle.

Pour ne plus que ça continue et que ça s'aggrave encore montrons leur la merde d'en bas. Comme disait Coluche " j'voudrais qu'on remue la merde, et que l'odeur monte jusqu'au nez des mecs qui dirigent et qu'au lieu d'être tournés vers l'extérieur du pays, ils se tournent un peu vers l'intérieur et qu'ils disent : "qu'est-ce qu'il y a ? qu'est ce qu'il se passe ? qu'est-ce qu'ils ont cela ? Ah merde, on leur prend tout leur pognon ! Ah ouais

faudrait peut être leur en laisser un peu.."

En tant que stagiaire mineur...

Dévalorisation, Législation

Lycéen en bac pro, j'ai des périodes de formation en entreprise à effectuer. Je vais vous raconter vite fait mon expérience de monde " professionnel "

En tant que stagiaire mineur, j'ai eu la " Chance " de trouver une entreprise pour me former. J'ai en tout effectué 3 mois de stage là-bas, plus 1 en tant que travailleur saisonnier. Étant donné que les stages sont notés et comptent énormément pour l'obtention de mon BAC, je dois donc être au top et travailler le mieux possible tout en montrant de l'intérêt et de la curiosité dans ce que je fait. ça mon patron l'avait bien compris, et il m'a donc affecté au poste " basique " d'opérateur machine. C'est du travail à la chaîne mais je ne me plaint pas ... Trop heureux d'avoir enfin trouvé une boîte qui prend des apprentis et qui n'est pas 50 bornes de chez moi. Enfin bref, je taff je taff je taff, plus que nécessaire car je doit faire bonne impression. Je rattrape les retards dans la production, je range, je balaie, je nettoie etc ... Tout ça sans être rémunéré (ce sont des stages d'un mois maximum). Mes prof sont contents de moi, ils ont de très bon retours à mon sujet. Bientôt je vais devoir effectuer ma dernière période de formation. Je compte sur l'entreprise dans laquelle j'ai toujours été. Hier je reçois la réponse de ma DRH à qui j'avais envoyé ma convention Elle me dit, par un e-mail, que les Charges de l'entreprise ont augmenté et qu'ils ne peuvent pas me reprendre. Bref, il me lâchent à 3 mois du BAC, sans un merci, sans une poignée de main reconnaissante. Merci à ces messieurs de la direction qui n'auront jamais réussi à retenir mon prénom ... Je pensai valoir mieux que ça...

Pleurer pendant la pause déjeuner

Atteintes à la dignité, Dévalorisation, Législation, Magouille, Problèmes d'éthique

Lorsque j'étais en stage dans une entreprise d'informatique avec un patron et une ambiance dite "à la cool" j'ai appris par téléphone le suicide de mon meilleur ami après 2-3 semaines dans l'entreprise.

Je me suis effondré en larmes dans les toilettes avant d'aller demander quelques jours pour me reprendre, ce à quoi la DRH et le patron m'ont répondu que si je prenais des jours de congé, ils invalideraient mon stage car il ne respecterait pas la durée minimum. J'ai donc continué mon stage dans un état lamentable à sortir marcher en pleurant pendant ma pause le midi pour qu'à la fin le patron me demande : "Pourquoi tu fais la tête ? T'es pas content ici ?" avant que je lui réponde que mon meilleur ami venait de mourir il y a quelques jours. Il m'a répondu : "Ah bon ?" et est parti.

Consommable

Conditions insupportables, Contrat, Dévalorisation, Heures supp', Inclassable, Législation, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

J'ai été stagiaire pendant 1an dans une entreprise internationale et qui a fait parler d'elle en France pour ces fermetures d'usine notamment dans l'est de la France.

J'étais dans le service ressources humaines où on m'a attribué comme charge de travail la formation professionnel et la gestion des intérimaires... Or je n'étais que stagiaire, j'étais là pour apprendre mais dès mon 1er jour ma responsable qui était seule à s'occuper de ce service m'a tout suite dit clairement que je ne devais pas compter sur elle car elle ne savait pas gérer cette partie (les stagiaires s'en sont toujours occupé).

Au premier abord j'étais heureuse car autonome dans mes taches et que j'apprenais le métier avec de vrai tâches et non théorique... Or je me suis rendu compte que j'étais devenu une consommable (surnom qu'un de mes collègue cadre me donnait...) car malgré mon statut de non salarié payé à 352,12€ /mois, je m'occupai de tâches qu'un cadre a plein temps devait faire... Je travaillai 35h sur 4jours en plus de mes cours le vendredi. Malgré ça, j'aimais mon travail et on me félicitait de ce que j'apportais (ma responsable m'a notamment attribué le mérite de la réussite du service à une norme iso) mais à 1mois de la fin de mon stage, et avec une promesse d'embauche non écrite pour continuer en master en alternance, je fus convoqué à la fin d'une journée épuisante, où j'avais fait terminer une liste de tâches qu'on m'avait donné à faire, pour une chose que je n'avais pas faite.

Malgré que je me sois défendu et que ce n'était que des dires d'une personne anonyme, je fus remercié et prié de prendre mes affaires sur les champs pour partir... Aujourd'hui j'ai décidé de partir, d'immigrer car il n'y a aucun avenir dans une France qui demande toujours plus pour pas cher.

Signé une consommable qui ne veut plus se laisser faire!

Traiter les apprentis comme des chiens

Abus de pouvoir, Burn-out, Dévalorisation, Heures supp'

Mais j'ai surtout découvert que l'on pouvait encore traiter les apprentis comme des chiens, moqueries gratuites, insultes, réprimandes constantes, morale du type "les jeunes vous ne voulez plus rien faire maintenant", abus de pouvoir du type 40h à 50h par semaine (pas payé, ni rattrapé) au lieu de 35h, payé juste avant le 10 du mois, ce faire insulter de boulet de l'entreprise et de la société car on est pas rentable alors qu'on nous paye, de se faire jeter des outils à la figure parce qu'on ne les a pas posé au bon endroit, d'entendre "le burn out c'est la nouvelle maladie des employés pour en faire toujours le moins possible"...

La liste est encore longue et je me retiens de ne pas vous faire part de tous les petits détails que l'on a envie de hurler car on ne sais pas comment transmettre au plus juste se que l'on a vécu. Voila, je voulais vous faire part de la vie du milieu ouvrier ainsi que de l'apprentissage, car cela est trop souvent méconnu de notre univers fait essentiellement d'un mélange d'étudiant, de geek, d'intellos, fêtard, voyageur... jeune en général.

Les stages ne m'ont pas donné goût à travailler.

Aliénation, Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

J'ai bientôt 25ans, j'essaye de survivre et vivre malgré une pression croissante que le système m'a fait peser directement via l'école et la société et par ce sentiment de ne pas décevoir ma famille.

Hélas la seconde partie a implosé en trois vagues, les tracas qui en ont découlé m'ont fait que les portes des études que j'envisageais se sont fermées et j'ai subi toute la violence d'un système qui cherche à broyer ce qui ne rentre pas dans les cases "normalisées".

J'ai fini par faire des études dans le domaine professionnel par dépit, pour me sortir d'un collège où j'étais la tête de turc comme on dit, raillé sur des choses sans que les gens comprennent la situation, "de l'humour" selon eux. Je n'avais qu'une envie, d'en finir ... à 14ans

J'ai plus ou moins réussi en me sortant de cet engrenage, j'ai réussi à finir mes études jusqu'à un bts, j'ai eu droit à quelques stages avec un autre aspect désagréable.

Mon premier était sur un gros chantier en bord de mer pour des lotissements (construit sur d'ancien marécage). Ce chantier était de 60 baraques, nous étions 6 électriciens, un apprenti, deux employés, un des chefs, un ouvrier au noir et moi même.

Comment dire, l'entreprise était gérée par deux "patrons", l'un sur le chantier l'autre chez lui à faire l'administratif. Le premier buvait bien facilement ça bouteille de vin de 1L au repas de midi, fin repas, le sandwich, ne nous méprenons pas, le second était moqué de quasiment toute l'équipe, second chef compris et dépressif, semble-t-il.

Bref, je passe sur tout les travers de cette équipe, l'ambiance était bonne même si ça virait plus au rapport de force animalier. Cependant, de base, ce stage était en électricité.

Mes premiers jours je suis rentré avec les muscles tétanisés, je suis allé me coucher directement sans manger pendant 2 jours à cause de la fatigue, en soit je ne m'en plaignais pas, je trouvais ça normal entre la douceur des études et la réalité du terrain.

J'ai fait 2 semaines et demis de marteau piqueur, le plus simple était de taper dans le béton de maçonnerie qui tombait comme du sable, les maçons étaient turcs (et je n'ai

rien contre des gens qui essaient autant de survivre que moi), tous employé au noir, j'ai vu une bétonnière tourner en étant droite et en déborder, j'ai vu le ciment verser alors que l'on voyait encore du sable non mélangé. Le jour ou le consul est passé, j'ai jamais vu le chantier aussi calme.

J'ai eu droit aussi a l'incompétence du frère du chef de chantier qui roupilait dans sa pelle mécanique et qui nous à déglingué les tuyaux pvc dans les tranchés pour le raccordement électrique des maisons après qu'on lui ait demandé de reboucher les dites tranchés après le travail fait.

Je n'ai même pas fait ma 4ème semaine de stage car j'ai chopé une grippe, et oui taffer aussi sur des toits le matin quand il fait 0 et un mistral à décorner les boeufs en hiver n'aide pas.

Autre stage, dans une entreprise de plomberie/chauffagiste qui travaillait avec un électricien mais cette fois ci un poil plus reposant, même si j'ai du porter des débris et des sacs de ciment sur 3-4 étages lors d'une intervention, je cherchais toujours dans l'électricité mais cet électricien était plus a l'aise en solo je pense, le seul taff que j'ai fait ça a été de brancher 3 fils et faire du plâtre. Avec le chef et son fils, j'ai du intervenir pour qu'il évite de monter une cabine de douche à l'envers

Je n'ai eu là aussi aucun remerciement, même une appréciation un peu salée car je ne suivais pas le rythme, c'est sur que quand le patron dépense la majeure partie de ses bénéfices au bar pmu du coin, c'est pas forcément un rythme que j'ai envie de suivre.

Troisième stage, qui à été réellement positif, j'ai travaillé dans un petit bureau d'étude, je n'avais pas le niveau scolaire mais le patron m'a formé un peu, il a été pédagogue et ne m'a pas vu comme une sous main à exploiter, j'ai appris à manier des logiciels de conception assisté sur ordinateur (oui car c'est pas avec les faibles moyens des écoles ni des logiciels, quasiment pas voir plus utilisé, que l'on apprend). J'ai été toujours payé, mon maitre de stage me demandant même la rémunération que je souhaitai, quand j'ai dis que je n'en savais trop rien et que 150€ me suffisait, il a ri et j'ai eu la belle surprise qu'il m'en avait donner 350 pour 4 semaines de stage avec ses remerciement pour mon travail. J'y suis retourné une seconde fois tout en étant rémunéré et en continuant d'apprendre pour combler mes lacunes scolaires.

Dernier stage, en mairie, je me suis arrangé pour ne pas finir parmi les techniciens, l'avantage d'avoir quelques relations pour jouer des ficèles. "Bureau d'étude" géré par un mec qui de base doit gérer le réseau électrique de la ville dans son entretien, faute de temps il me confie un audit qu'il n'a pas pu faire depuis 6-7ans car on lui refourgue plein de chose a faire qui ne devrait pas lui être confié, gérer des histoire de traitement de déchet ect.

Je m'attendais à du sérieux venant de l'état, bah j'ai été bien surpris, installation électrique dans un état déplorable, armoire électrique fermée par du fil de fer, des

composants électriques qui tiennent par les fils électriques et même des fils dénudés apparent qui se baladaient dans l'armoire.

J'ai aussi découvert qu'il y avait 10k€ de différence entre la facturation EDF et le détail dans le budget de la ville, quand j'ai fait remonter ça à un élu j'ai eu droit à "on est pas à 10 000€ près". Autant dire que j'avais de quoi être sur le cul même si le budget est d'un ou deux millions, les grands fleuves viennent des gouttes d'eau comme je dis souvent.

Je me suis presque senti ridicule quand dans mon rapport je préconisai de moderniser les armoires électrique et voir de mettre en pratique quelques fonctions d'économie pour faire une économie au bas mot de 4-5% du budget annuel.

Au final depuis que j'ai fini mes études, je cherche voire plutôt j'ai laissé tomber le principe de chercher un boulot par dégoût, les stages ne m'ont pas donné goût au monde du travail, les études me semblent vide de sens quand même pour un taff de niveau CAP on te demande 5ans d'expérience pour suivre un schéma, je me ronge par anxiété de ne savoir de quoi sera fait demain.

Je vois la société comme devant être là pour accompagner les gens et les faire évoluer en les épanouissant, mais notre société ne fait que l'épanouissement d'une minorité de privilégié et cherche à concasser les autres pour en faire des produits de consommation et de main d'œuvre, je ne veux pas ça, je ne souhaiterais à personne de trimer pour des prunes et encore moins avec cette loi même si je ne travaille pas.

"La fille du nouveau directeur d'antenne prend ta place, ce n'est pas la peine de rentrer de tes vacances."

Conditions insupportables, Dévalorisation, Législation, Licenciement, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Alors employé dans un grand groupe média comme stagiaire standardiste pour un talk show en fin de soirée en 2006, pour le généreux salaire de : quelques CD, DVD, places de ciné et surtout « tu devrais déjà être content d'être là, il y en a 200 pour te remplacer dans l'heure » qui est de loin la plus grande récompense (lol) et qui met pas du tout la pression. Mais ça n'est pas fini : « comme tu le sais on diffuse le Dimanche, oui mais en fait on enregistre l'émission, parce que personne n'a envie de bosser le dimanche, alors tu devras faire le standard pour faire croire aux auditeurs que c'est en direct » et j'ai dit oui, j'avais 20 – 21 ans. Au bout de 3 mois ils étaient obligés de me payer, donc ils me changeaient de radio, je suis passé de cette radio (3 mois) à une autre radio du même groupe (3 mois) pour revenir dans la première radio (3 mois), toujours pour le même salaire.

Je payais une école privée à 5 600 €/an en alternance et je remercie mes parents qui me donnaient 300€ pour vivre. Le tableau n'est pas si noir car j'ai fini par être embauché en CDU (si vous ne connaissez pas ce contrat renseignez-vous, c'est tordant) en tant que standardiste sur une autre radio du même groupe, puis par devenir réalisateur et producteur radio toujours en CDU (sans jamais dépasser les 1300€ et je faisais pas mal d'horaire de nuit). Au bout de 4 ans, je demande à prendre des vacances, chose qui n'était jamais arrivé, j'ai difficilement obtenu 10 jours pour le mariage de ma sœur, mais le lendemain mon directeur de prod m'appelle pour me dire que la fille du nouveau directeur d'antenne prenait ma place et que ce n'était pas la peine de rentrer et de finir par : « Bon l'avantage c'est que tu peux poursuivre tes vacances ».

Un des pires souvenirs de ma vie.

Après l'enfer, un peu d'espoir

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Burn-out, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Précarité, Pression, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales, Stress

Il y a deux ans jours pour jours, je décidais de reprendre mes études.

J'ai eu mon bac en 2011, et ayant été refoulée à la prépa littéraire pour laquelle j'avais postulé, j'ai fait 1 an de fac (dont je parlerais peut-être plus tard, puis qu'après tout 600 zombies grelottants sur les bancs d'une salle aux vitres cassées et aux lumières défaillantes, ça peut être un sujet très intéressant à aborder également...) avant de laisser tomber.

Ne sachant pas quoi faire j'ai entrepris de trouver du travail, et j'ai enchaîné les boulots minables. Aujourd'hui j'ai 22 ans et j'ai un cv plus rempli que mes deux parents réunis. J'ai été caissière, serveuse, plongeuse, distributrice de tract, animatrice de centre aéré, hôtesse téléphonique et hôtesse d'accueil (où j'étais payée pour être jolie et faire un grand sourire toute la journée en talon aiguille, évidemment), j'ai fait les vendanges 4 ans d'affilés... et entre autre, j'ai été en dépression durant 1 an, ne supportant pas de me faire rabaisser plus bas que terre par mes parents et mes deux sœurs qui ne comprenaient pas mon échec (ajoutons à cela que je suis lesbienne...) ni même la situation de précarité extrême dans laquelle je me trouvais.

Enchaînant souvent 4 boulots en même temps, gagnant parfois seulement 200 euros par mois, puisque je n'avais encore pas assez travaillé pour toucher les allocations de pôle emploi, n'étant pas assez vieille pour toucher le RSA et ne gagnant pas assez pour toucher la CAF qui refusait de croire que je n'étais pas sous la tutelle de mes parents qui eux, n'avaient droit à rien... j'ai atteint rapidement les 1000€ de découvert et me suis privée de nourriture durant plusieurs mois. D'une taille 36, le 34 est très vite devenu trop grand pour moi. Je ne tiens pas à m'enfoncer davantage dans cette histoire puisque ce n'est pas le but de mon récit, mais j'ai toutefois fini par m'en sortir en décrochant un job de serveuse à temps plein payé au SMIC, le rêve...

Ah la jeunesse, ces feignants qui ne connaissent rien de la vie. Je connais la vie. Je connais la misère, la famine, le froid, l'humidité, la maladie puisque bien sûr avec 200 euros par mois on ne s'autorise pas à aller au médecin. Ça fait 5 ans que je n'ai pas mis les pieds ni chez un médecin ni même chez un dentiste et aujourd'hui, je commence à peine à entreprendre les démarches pour me réinscrire auprès d'une mutuelle et de la sécurité sociale. J'ai été tellement malade au cours de ces 3 années qu'aujourd'hui, j'ai une toux qui ne part pas. Je tousse tous les matins et tous les soirs, en raison des mauvaises conditions de vie que j'ai subie durant 3 petites années. Ma carte vitale n'a pas

été mise à jour depuis 2012, depuis que j'ai quitté la fac pour me lancer dans la vie active, pleine d'espoir et de rêve. Et le monde m'a craché à la gueule.

En 2014 je me suis décidée à retourner dans le cursus scolaire, après avoir été déscolarisée pendant 3 ans. Et retourner dans le cursus scolaire, justement, fut loin d'être facile. J'ai postulé à de nombreuses formations, sachant que j'allais devoir travailler à côté puisque mes parents ne m'accordaient plus aucune aide financière depuis mon échec à la fac de lettres (ah la déception parentale qu'on traîne comme une ombre, un boulet). Aucune école n'a voulu de moi, car j'étais incapable de fournir mes bulletins scolaires des années précédentes et pour cause, je n'en avais aucun.

J'ai donc mis les pieds un jour par hasard au salon de l'alternance et je me suis dit que c'était ce qu'il me fallait : un job combiné à une formation. Je n'aurais jamais supporté rester tous les jours de toutes les semaines les fesses sur une chaise après les 3 années passées à écumer les boulots de merde (bien que ça m'aurait sûrement reposé, et encore). J'ai rapidement trouvé une entreprise qui était ravie de mes précédentes expériences dans le monde du travail qui prouvaient que « j'avais de l'endurance » et pour l'école, étant donné qu'il suffisait d'avoir une entreprise...

Je commençais donc l'année scolaire avec l'intention de me reprendre en main, j'étais heureuse de pouvoir annoncer à mes parents que j'avais repris mes études et en plus, ma tutrice avait l'air super sympa. Je me sentais enfin valorisée, puisque lors de l'entretien d'embauche j'avais été choisie « à l'unanimité ». C'était une grosse boîte dont je ne citerais pas le nom, mais dès que mes parents ont su où j'étais ils m'ont dit de tout faire pour être embauchée. Aucun espoir concernant cette perspective puisqu'on m'a très clairement fait comprendre lors de l'entretien d'embauche qu'aucun poste ne me serait proposé à la fin. Ça m'était égal puis qu'après ce BTS, j'avais bien l'intention de poursuivre mes études jusqu'au Master. Reprendre mes études avait été si dur, je n'allais pas m'arrêter à un BAC+2 en si bon chemin...

Au début tout allait bien. Ma tutrice était très gentille, souriante, aimable, encourageante et elle n'hésitait pas à me valoriser auprès de ses collègues. Elle me donnait des choses très intéressantes à faire, cela me passionnait de pouvoir travailler sur des choses intellectuelles, c'était bien mieux que d'être serveuse, plongeuse, où tout ce que j'avais pu faire avant. De plus, j'étais la meilleure de ma classe car je sortais d'un baccalauréat général et j'avais donc acquis dès le départ plus de connaissances que les autres. Ayant été choisie « à l'unanimité » et consciente de la chance que j'avais d'avoir trouvé une entreprise, les places étant si dures à trouver, je ne voulais décevoir personne, et surtout pas ma tutrice. Je me donnais à fond, n'hésitant pas à réaliser des heures supplémentaires non rémunérées. J'étais payée 960 euros par mois (ce n'était pas beaucoup, mais au moins c'était un salaire fixe durant 2 ans, une chance que je n'avais jamais eu auparavant) et au lieu de finir à 16h comme l'indiquait mon contrat, je n'hésitais pas parfois à rester jusqu'à 19h. Mon lieu de travail était à 1h de chez moi (les frais

d'essence étaient évidemment pour ma pomme), je me levais donc à 5h30 pour être sur place à 8h, et je travaillais en plus le weekend en contrat étudiant pour une maison de retraite pour tenter de me faire davantage d'argent. Je sacrifiais mes soirées, mes weekends, mon couple et ma famille sans hésitation pour parvenir à obtenir ce diplôme et être à la hauteur.

Comme il fallait s'y attendre, j'ai fini par craquer. Ma tutrice me noyait sous le travail et j'accumulais les heures supplémentaires. Au bord de l'épuisement, je lui demandais de rattraper ces heures réalisées, mais elle me répondit :

- elles sont faites à ton bon vouloir, tu n'auras rien en échange.

A partir de là, j'ai sombré. Elle a commencé à critiquer tout ce que je réalisais, ne voyant que les erreurs dans mes travaux sans jamais me féliciter sur ce que je faisais de bien. Elle trouvait toujours quelque chose qui n'allait pas dans le moindre travail que j'accomplissais.

Un jour, je suis arrivée les cheveux détachés au travail et en basket, car toutes mes autres chaussures étaient trouées à force d'être utilisées et j'attendais ma paie du mois suivant pour m'en racheter. Elle m'a regardé de haut en bas et devant d'autres collègues, elle m'a lancé :

- Regarde toi, on dirait que tu sors d'un marathon, t'as vu ta tête, t'as vu ton look ? Là si tu espérais un emploi à la fin, tu t'es grillée, j'en reviens pas que tu oses venir comme ça.

Je me suis retenue de pleurer toute la journée et le soir même, j'ai dilapidé ce qui restait de mon compte en banque (tant pis pour la nourriture, on mangera le mois prochain) pour m'acheter de nouvelles paires de chaussures. Je ne suis plus jamais allée au travail les cheveux détachés.

Les mois ont passé et j'ai accumulé de plus en plus d'échecs : je restais la meilleure de ma classe, mais je ne parvenais toujours pas à combler les attentes de ma tutrice qui me paraissaient impossible à atteindre. Cette dernière continuait sur sa lancée : t'es pas en échec scolaire, t'es en échec professionnel.

Elle venait me voir dans mon bureau en me hurlant dessus, me mettait la pression sur tout et pour tout, je courrais dans les couloirs pour tenter d'accéder à la moindre de ses requêtes.

Au bord du burn out, le médecin du travail m'a obligé à prendre un arrêt de 2 semaines. C'est là que j'ai fait le point sur ma situation et que j'ai décidé de prendre du recul : je fais des erreurs, comme tout le monde. Je devais arrêter d'essayer de plaire à ma tutrice, tant que j'avais mon diplôme tout allait bien.

Lorsque je suis revenue, ma tutrice m'a dit qu'elle était à deux doigts de rompre mon contrat de professionnalisation. Mais je suis parvenue à garder le contrôle de mon

stress et à ne pas réagir à son attaque. Durant le reste de ces deux années, elle m'a tendu des pièges. Par exemple parfois elle venait me voir en panique en me disant que j'avais oublié de faire telle chose, alors que non, je n'avais pas oublié, elle avait simplement omis de me transmettre l'information mais évidemment c'était ma faute puisque je ne notais pas ce qu'elle me disait et que je n'avais aucune mémoire :

- Que ce soit clair, ma chère, si un jour tu lis ces lignes, saches que je notais TOUT ce que tu disais, TOUT, et parfois je le notais même en double.

Le nombre de fois où j'ai pleuré...

Un jour elle m'a même tellement énervée que mes règles se sont déclenchées, avec 1 semaine d'avance grâce à elle. Lorsque par exemple, je suis revenue de mon arrêt de travail, j'ai remarqué que je n'avais plus internet sur ma session, or, j'en avais besoin pour travailler.

J'ai téléphoné au service informatique qui m'a informé que la demande venait de ma tutrice, qui était parfaitement au courant qu'il s'agissait d'un outil de travail primordial. Malgré cela, elle continuait de me donner des missions nécessitant l'usage d'internet tout en sachant PARFAITEMENT que je ne pourrais pas le réaliser puisqu'elle m'avait coupé la connexion durant mon absence. Heureusement, des collègues sympas m'ont filé leurs accès et je pouvais rire au nez de ma tutrice en silence alors que j'accomplissais le boulot sans rechigner.

Petit à petit, ma tutrice m'a retirée du travail. Les choses que j'aimais faire, elle les reprenait pour me laisser les choses simples et futiles telles que le tri du courrier et des e-mails. Vous avez déjà plié 250 lettres pour les mettre dans 250 enveloppes ? Moi oui. Elle ne me faisait faire que les choses inintéressantes, mais s'assurait que j'en accumule assez pour être occupée toute la journée. Je passais donc mes journées à courir après des clés de voiture, des e-mails perdus et des documents à faire signer. Je ne m'épanouissais guère dans ces tâches et craignaient que cela n'ait des répercussions pour mon diplôme car je devais, pour ce dernier, présenter l'ensemble des tâches accomplies lors de mon BTS.

Vous rendez-vous compte ? Une femme de 40 ans qui s'amusait à harceler moralement sa stagiaire de 21 ans. Qu'on ne vienne pas me parler de maturité, je n'y crois plus. Elle m'a emmené deux fois à des réunions, et m'a demandé de réaliser des comptes rendus. Le premier était parfait, évidemment, il datait du début de ma formation. Le deuxième était, je cite « nul à gerber ». Et là je ne cite pas ma tutrice, mais mon chef de service avec laquelle elle était copine comme cul et chemise. Ce dernier m'a méprisé durant 2 ans, ne me voyant qu'à travers ma tutrice qui ne pouvait s'empêcher de me dévaloriser auprès de lui. Je suis devenue la pestiférée de toutes les collègues de ma tutrice, toutes celles auprès de qui elle avait pu répandre son venin. Quand je pense que je l'appréciais, au début...

Aujourd'hui, je passe mes examens, ça va faire 2 ans que je supporte ça et j'ai abandonné l'idée de continuer mes études après le BTS. Enfin en réalité, j'ai été prise dans l'école de mes rêves, une école de commerce, avec de supers résultats au concours d'entrée, et après avoir envoyé plus de 200 candidatures afin de trouver une entreprise susceptible de me prendre à la rentrée, après avoir essuyé une dizaine d'e-mail de refus polis et tout le reste sans réponse... j'ai réfléchi et je me suis dit que j'étais incapable de continuer.

Je ne peux pas, je suis trop fatiguée. Pas fatiguée physiquement, mais moralement. Je ne veux plus être stagiaire, je ne veux plus gagner 960€ par mois et être traitée comme une sous merde tout en me disant que j'ai de la chance d'avoir été prise. Non. Durant ces 2 ans, mon couple s'est brisé. J'ai rencontré une nouvelle personne, plus forte que moi, qui me pousse vers le haut dans tout ça. Et grâce à cette personne, je vais ouvrir ma propre entreprise et être ma propre patronne. C'est le côté positif de cette histoire, le fait qu'avec tout le mal que je me suis donnée, tout ce que j'ai enduré, je sois tombée sur quelqu'un qui a su rendre cette histoire heureuse. Car elle n'était pas vraiment partie pour finir en happy-end...

Ces deux années ont été un cauchemar, bien qu'elles m'aient beaucoup appris. Je suis finalement sûre et certaine d'avoir mon BTS et bien heureuse qu'il ne me reste que 2 mois à faire au sein de cette entreprise. Tient d'ailleurs, en parlant de 2 mois, j'ai envisagé la rupture conventionnelle, mais on m'a menacé de devoir rembourser l'intégralité de ma formation si jamais j'en faisais la demande. Donc je me dis juste : 2 mois et c'est fini, 2 mois et c'est fini, 2 mois et c'est fini, 2 mois et c'est fini...

"Ce genre d'expérience nourrit un fort sentiment de mépris."

Aliénation, Contrat, Dévalorisation, Précarité

Diplômée de deux masters considérés comme peu valorisés sur le marché de l'emploi, j'ai consacré mon année post-diplôme à faire des stages (n'ayant pas pu le faire avant car je travaillais à mi-temps pour payer mes études). J'ai découvert à cette occasion, sans grande surprise cependant, qu'il s'agissait bien souvent d'utiliser mes compétences acquises durant mes études plus que de me former mais passons, c'est un autre sujet.

Lors de l'un de mes stages (le seul pour lequel je fus payé), je devais toucher une gratification horaire légale (soit 3,60 euros). Je reçois ma première paie du premier mois, tout va bien. Le second, il manque une semaine. Je contacte donc le gestionnaire qui me répond qu'il s'en occupera. Aucune nouvelle pendant un mois. Je relance, plusieurs jours plus tard, il me dit que je recevrai le complément sous une dizaine de jours. Mon stage s'est terminé début mars, nous sommes mi-mai, toujours rien.

Par ailleurs, je travaille également dans un restaurant quelques heures par semaine. Les premiers jours, une collègue qui bénéficie du même statut m'informe qu'ils ont oublié de la payer ce mois ci et qu'elle a du réclamer, ils lui verseront tout le mois prochain. Après mon premier mois de travail, par précaution, je demande à quelle date nous sommes payés, on me répond le 7. Nous sommes le 13, je n'ai toujours rien reçu. Je veux bien mettre tous ces oublis sur le compte de la coïncidence, mais à la longue, et ceci additionné à des conditions difficiles où l'on doit toujours s'adapter sans aucune reconnaissance de notre travail ni perspective d'emploi, ce genre d'expérience nourrit un fort sentiment de mépris.

Devoir réclamer sa paye, devoir démarcher sans cesse, se vendre, faire ses preuves, travailler quasi toujours gratuitement, et ceci pendant des années, je ne vois pas comment il peut en sortir ce fameux "esprit d'entreprendre" que l'on nous assène, et cette confiance en elle que la jeunesse française devrait apparemment avoir.

"Faut pas prendre les gens pour des cons"

Contrat, Problèmes d'éthique, Situations/injonctions paradoxales

Une histoire qui finit moins mal que les autres ... Réponse à ceux qui critiquent les manifestations de jeunes.

Parce que j'en ai marre de lire les réactions idiotes sur mon fil Facebook du type :

- "Ils n'ont pas encore travaillé et ils manifestent déjà ! Qu'ils commencent à aller en cours ! Mdrrr"

Prenez mon frangin, major de promo à l'IUT d'informatique. Il a bossé gratuitement à concevoir seul l'architecture d'un logiciel pour un très gros client d'une société pendant 4 mois (stage de fin d'études oblige). À la fin de ce stage, il demande s'il peut travailler à terminer ce logiciel dans l'entreprise, de janvier à septembre en attendant la prochaine rentrée universitaire, et si l'entreprise peut donc lui faire un contrat en CDD. On lui répond :

- "Oui bien sûr qu'on veut te garder, mais on te reprends en tant que stagiaire, parce que tu comprends, on a pas le budget pour payer un autre salarié".

Il refuse : normal, faut pas prendre les gens pour des cons, surtout quand on sait que le contrat sur lequel il bosse c'est certainement un contrat qui se chiffre en millions ...

"Heureusement" pour lui, deux ou trois jours après son refus, la RH le rappelle et lui dit que finalement, ils ont trouvé l'argent pour le payer au SMIC. Il accepte et il a donc un travail. Mais bon, il a un taf de développeur à BAC+2 payé comme s'il n'avait aucune qualification ...

Alors de mon avis, qu'ils aillent manifester pour faire bouger les choses les lycéens, tant mieux. Parce que de toute façon à l'allure où ça va, qu'ils réussissent ou non leur BAC, puis une licence, un master ou un doctorat, pour eux ce sera la même chose du point de vue de la reconnaissance de leurs compétences.

Ouvrir les portes de son entreprise à une "femme qui vit avec une femme" ...

Homo/Bi-phobie

Il y a un an et demi, j'étais au chômage, et Pôle Emploi me sommat de trouver pour le moins un stage, évidemment non rémunéré - un moyen sans doute de faire baisser artificiellement le nombre de demandeurs d'emploi. Qu'importe, je m'ennuyais à mourir et je n'avais pas un besoin pressant d'argent, le salaire de ma compagne me permettant de vivre : travailler gratuitement me paraissait une bien meilleure perspective que passer mes journées à éplucher des annonces...

Alors en quête de stage, j'ai rencontré par hasard le patron d'une PME et son épouse. Ils m'ont parlé avec enthousiasme de leur entreprise, et quand ils ont mentionné qu'ils étaient en train de se lancer dans des exportations à l'étranger, ce qui engendrait une surcharge de travail, j'ai cru un instant voir une belle opportunité pour tous...

Je leur ai proposé mes services en tant que stagiaire (non rémunéré !), vantant ma formation dans le domaine du droit international, mon expérience dans différentes administrations et ma maîtrise de l'anglais - exactement ce dont j'avais cru comprendre qu'ils avaient besoin...

Mon offre me semblait excellente : j'aurais eu mon stage, une expérience que j'espérais intéressante dans une PME, et eux obtenaient pour un mois un agent administratif trilingue entièrement gratuit. Tout le monde était gagnant, y compris Pôle Emploi qui pouvait me sortir quelques temps de ses statistiques..

Comme la rencontre était informelle, j'avais mentionné au cours de la discussion que j'avais aménagé il y a peu dans la ville pour suivre la mutation professionnelle de ma compagne. Je me trompe peut-être, mais je pense que les choses auraient tourné autrement si je n'avais pas partagé cette information.

Tout d'abord, son épouse m'a poliment fait remarquer qu'ils connaissaient eux-même une "femme qui vit avec une femme" (sic) dans une autre ville et m'a demandé si je la connaissais ; ce à quoi j'ai tout aussi poliment répondu que je ne connaissais pas toutes les personnes LGBT de la région...

Le chef d'entreprise m'a ensuite rassuré en me disant que le fait que j'étais une femme n'était pas un obstacle à ma candidature (heureusement !) car il en avait déjà quelques unes qui travaillaient pour lui (sur une quinzaine d'employés, le contraire eut été

étonnant, non ?)

Enfin, il m'a fait remarquer, comme si c'était un problème, que je n'étais pas "costaude" (sic aussi), alors que nous parlions d'un travail administratif ne requérant a priori aucune force physique (mais je suppose que dans son imaginaire une "femme qui vit avec une femme" doit être "costaude" ?)

Il ne m'a jamais rappelé.

Je veux bien lui accorder le bénéfice du doute : peut-être n'avait-il tout simplement pas besoin d'un agent administratif supplémentaire et qu'il préférait gérer l'extension de son entreprise personnellement ; peut-être même qu'il était révolté par l'idée qu'on demande à des chômeurs d'accepter des stages non rémunérés pour prouver leur bonne volonté et qu'il ne voulait pas participer à cette mascarade... Mais malheureusement, tout dans son attitude et ses paroles me pousse à penser qu'il était tout simplement inconfortable à l'idée d'ouvrir les portes de son entreprise à une "femme qui vit avec une femme"...

Mais finalement, je pense que je préfère que nous en soyons resté là : travailler gratuitement dans un environnement homophobe ? On vaut mieux que ça...

On m'a demandé de renoncer au coeur même de mon métier

Dévalorisation, Heures supp', Législation, Pression, Problèmes d'éthique

Bonjour,

Je suis maintenant en retraite mais il y a encore deux ans j'étais formatrice; j'aurais aimé continuer car j'adore ce métier, mais les conditions de plus en plus dégradées m'ont vraiment donné envie d'arrêter.

Pourtant, je sais que mon expérience et mes compétences pourraient être encore très utiles...

Voici mon témoignage :

Je suis maintenant en retraite, mais le dernier emploi que j'ai exercé, était dans le secteur de la formation. Je m'occupais des personnes en recherche d'emploi qui devaient se repositionner sur un nouveau projet professionnel.

Durant les quatre dernières années j'ai vu les conditions de travail se détériorer, les employeurs organismes de formation cherchant à économiser sur tous les tableaux, y compris sur l'entretien des salles de travail pour les stagiaires... j'ai vécu la flexibilité appliquée en direct puisque mes missions formation en CDD, étaient sur 3 mois... durant deux mois ½, j'avais des temps de travail de plus de 50 heures/semaine environ, comprenant les préparations des interventions auprès des publics stagiaires, leur accompagnement individuel, les contacts/réunions/préparation/bilans avec les partenaires institutionnels et entreprises, les temps de relation avec l'organisme formation pour les retours de suivi administratifs (sans parler des bagarres pour obtenir du matériel de base/feutres/cartouches d'encre/ordinateurs/photocopieuse...)

et puis durant 15 jours, j'étais sensée être en congés pour ne pas être payée en heures supplémentaires, mais durant ces 15 jours, les stagiaires qui, étant en stage entreprise, pouvaient avoir besoin de me joindre, et je devais tout de même assurer un suivi téléphonique... et là silence radio de l'entreprise... je devais devenir bénévole...

je retrouvais mon temps de travail officiel, les derniers jours pour les bilans...

alors j'ai connu cette flexibilité et je ne la souhaite à personne car si j'aime ce métier de formatrice, j'ai détesté la manière dont l'employeur organisme de formation, jouait sur le personnel CDD pour répondre à des appels d'offres avec Pôle emploi, selon la règle du moins disant...

Le dernier poste que j'ai finalement refusé, m'a été proposé par un organisme du

nord de la France, en remplacement... le comble, c'est qu'il me fallait préparer mes interventions durant le temps de face à face avec le public stagiaires...

Je n'avais encore jamais vu ça !!!

Or, la fonction de formation demande une capacité à mettre en place un programme d'interventions, en fonction du cahier des charges et du public concerné ; et chaque jour, la capacité d'une réadaptation pour être au plus près des besoins et des stagiaires et de l'objectif de la mission.

Cet organisme me demandait de renoncer au cœur même de ce métier, puisqu'il refusait de prendre en compte les étapes nécessaires de la mission, faisait des économies sur mon dos et celui d'un public déjà fragilisé, qui au contraire avait besoin d'être pleinement accompagné.

Alors oui, je vais descendre dans la rue, car si nos aîné(e)s se sont battus souvent au péril de leur vie et de leur santé pour défendre les droits du travail, je ne veux pas que ma fille et mon petit fils devienne des esclaves corvéables à la merci du patronat !

Je viens de faire un rêve éveillé : je voyais tous les membres du gouvernement en entreprise et je les voyais subir ce qu'ils veulent nous appliquer !!!

Honte à ce gouvernement et sa loi travail ! Alors Myriam on arrête les conneries !!! (C'est un peu facile, j'en conviens, mais ça fait du bien!!!)

Elle a dit "La seule chose qui pourrait m'affecter, c'est l'inertie pour notre pays", tu vas voir Myriam s'il va y avoir inertie !!!

"Ceux qui ne bougent pas ne sentent pas leurs chaînes." Rosa Luxembourg

"Cette expérience a été un véritable cauchemar pour moi."

Abus de pouvoir, Aliénation, Contrat, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Précarité, Pression, Problèmes d'éthique, Rythmes/horaires du travail, Situations/injonctions paradoxales, Stress

Après de très longues et infructueuses recherches de stage (nécessaire pour avancer dans mon cursus) dans un domaine où les places ne sont habituellement pas très chères, je me suis retrouvée à accepter un stage, qui s'annonçait clairement comme du travail dissimulé. Sans alternative, et appréciant la mission qui m'était donnée, je l'ai acceptée dans une certaine précipitation.

C'était sans compter que je me retrouvais, en fait, au sein d'une équipe de quatre autres personnes : un patron et trois stagiaires - et ma convention signée sous la direction d'une des stagiaires (mais dans la boîte depuis un an). J'ai donc été propulsée comme directrice artistique et responsable de toute la production visuelle d'une boîte de cinq ans sous la tutelle d'une personne qui ne connaissait pas les tenants et aboutissants de mon travail. En moins d'une semaine, on m'a donné à former et diriger l'un des stagiaires, qui était pourtant dans la boîte déjà deux semaines avant mon arrivée.

Les bureaux étaient systématiquement ouverts (et fermés) par les stagiaires, généralement les plus neufs. Le patron, à gauche à droite les deux premières semaines, a ensuite pris trois semaines de vacances, laissant son entreprise entre les mains de ses stagiaires (passant tout de même un coup de fil pour s'assurer que tout avançait comme prévu - il ne faudrait pas que ses stagiaires fasse couler sa boîte pendant qu'il passe un peu de bon temps).

C'est à ce moment-là que le stagiaire graphiste annonce son départ prématuré. Lassé de cette situation où lui est reproché son manque d'efficacité par un chef absent, sans que personne ne lui apprenne quoi que ce soit en retour, il rompt son contrat. On me demande alors de prendre sa charge de travail - en échange d'une compensation financière supplémentaire. Ce stagiaire étant censé être payé (et moi non ; m'avait été promise une rémunération à la hauteur de mes apports à l'entreprise) je suis naïvement enchantée.

À ce moment-là, d'un accord commun, les bureaux étant absolument inadaptés à mon activité (je devais me balader entre les ordinateurs de chacun pour travailler, sur des écrans de bureaux impropres au traitement d'image), je commence à travailler chez moi. De fait, le temps et la fatigue des transports en moins, je travaille plus tôt, et termine mes journées de plus en plus tard, afin de pouvoir fournir le contenu dont ils ont besoin ;

par la suite les appels continuent d'empiéter progressivement sur ma soirée, me forçant à avoir un rythme constant de 9h à 22h (dans un premier temps), ayant déjà abandonné mes week-ends au profit de l'entreprise.

L'ambiance s'est peu à peu tendue, mais je reste assez protégée par la distance, ce qui me donne la consistance de leur faire remarquer lorsqu'ils me demandent des travaux ahurissants, de fournir l'équivalent d'un travail de 8 mois en une semaine, ou me demandant de renoncer à nombre de mes droits. Je plie cependant sous la pression en continuant à travailler pendant mes jours de congé prévus, sous la constante terreur de ne pas pouvoir valider mon stage, compromettant ainsi toute ma formation. Je parviens tout de même à poser l'une des semaines de vacances prévues, alors que ma mère tombe malade. Une semaine qui fut traumatisante par les appels incessants de mon patron, qui encombrait mon répondeur de 5 messages par jour.

Le stage s'est fini par deux semaines terribles, à travailler de 9h à 1h sans pause, à aller au-delà de mes compétences, devant gérer une équipe, corriger les travaux des autres pour un bouclage. A la fin de ce périple, je suis chaleureusement remerciée pour tous mes services avec à la clé une compensation fièrement présentée équivalent à... moins de 30 centimes de l'heure (il s'était pourtant senti très généreux).

Cependant, une fois le stage terminé, les déboires ne s'en sont pas arrêtés là. Après la signature de fin, le patron continuait à revenir vers moi pour me demander de livrer des choses qui n'étaient ni de son droit, ni de mon devoir, jusqu'à appeler à de nombreuses reprises mon école pour les menacer et exiger à ce qu'ils me fasse plier à ses demandes. Bien entendu, ceux-ci lui ont ri au nez, mais m'ont déconseillé d'aller plus loin dans l'affaire (parce qu'entretemps, il m'a menacée de me trainer en justice - mais étant tout à fait dans mes droits, je ne m'en faisais pas pour un sou).

Cette expérience a été un véritable cauchemar pour moi, et il était nécessaire d'omettre un certain nombre de faits et de détails dans ce récit (car tous mes efforts se sont concentrés à tenter d'oublier cette histoire). Mais je ne peux pas passer outre ce qu'avait vécu l'une de mes homologues.

A plusieurs moments, je suis revenue dans les locaux pour quelques affaires à régler sur place, où je retrouvais l'une des stagiaires de plus en plus décontenancée à chaque fois que je la voyais. C'était une personne d'une joie de vivre, d'une force mentale et d'un positivisme débordants, que je voyais désormais en sanglots à chaque fois que je la croisais, me confiant ses mésaventures dans l'équipe. Tenant sur ses épaules tout le fonctionnement de la boîte, elle subissait les problèmes de communication entre le patron et la numéro deux (stagiaire vétérante) qui partaient alternativement en vacances, devait rattraper leurs erreurs, le tout couronné par des insultes et menaces hurlées par le chef, qui criait de plus belle lorsqu'elle se rebellait, déclarant « je suis ton patron, tu prends sur toi ! ». Il a fallu un chef abusif et des journées de 20h au bureau, week-ends compris, à accomplir les tâches d'autres personnes, pour qu'elle décide enfin de mettre un terme à

son contrat.

Au-delà de mes propres mésaventures, le plus douloureux était de voir ma collègue fondre en larme et sa santé faillir, ou encore la seconde se murer dans un mutisme résigné - au plus grand plaisir du patron, prenait sur elle sans qu'on ait à lui redire. Ce n'est que trop tard que je me suis rendue compte de la raison pour laquelle je n'avais pas à subir autant que mes collègues : j'avais le privilège de ne pas être remplaçable, tandis que les autres étaient traités en mouchoirs jetables et menacés sans vergogne d'être remercié à n'importe quelle occasion. Il m'était insupportable de voir que la situation de personnes dans mon entourage était encore pire que la mienne.

Mais en vérité, plus que l'immoralité et les abus du patron, qui n'avait pas la moindre gêne à insulter sous-payer ou exploiter les gens à son profit, j'ai été particulièrement décontenancée par toutes ces personnes autour de moi, entendant mon récit et lançant avec un fatalisme désarmant

« mais tu sais, c'est comme ça partout ».

Comprenons donc :

« où que tu iras, tu subiras toujours une expérience affreuse du monde du travail où tu te feras exploiter et certainement insulter, accepte-le et fais avec ».

N'avons-nous pas atteint le plus bas lorsque l'on estime normal un comportement à la fois tout à fait illégal et immoral, par... coutume ? Norme ? Habitude ? N'est-ce pas en acceptant ça une fois, que l'on permet la propagation de ce comportement ?

A ceux qui tenteront de justifier cette expérience, je rétorquerai que non. Il n'est pas normal qu'une entreprise voie la plupart de ses stagiaires finir prématurément leur contrat. Et ces personnes auraient pu me faire croire que c'était inhérent à ce statut si ce n'était sans une précédente expérience, exemplaire dans ce que doit être un stage. Un apprentissage sous la tutelle d'un maître de stage qui partageait son domaine d'expertise, qui ne manquait pas de me faire remarquer lorsque ma journée était finie, même si la sienne devait continuer pour faire tourner sa boîte, et dont l'activité ne dépendait pas de la présence de stagiaire, même si celui-ci, en échange du temps qu'on lui accorde, va contribuer à l'entreprise. En bref, la définition pure et simple du stage.

Et la différence ne résidait pas dans le format de l'entreprise (les deux avaient la même ancienneté, l'autre était tenue par deux seuls individus). Il s'agissait juste de personnes décentes, qui respectaient les règles, et le bon sens - sans qui je ne me serais peut-être jamais rendue compte que cette situation n'était pas normale, et que mes homologues et moi valions bien mieux que ça.

"T'es trop fragile, arrête de pleurer pour rien."

Abus de pouvoir, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Heures supp', Humiliation, Législation, Licenciement, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Problèmes d'éthique, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Situations/injonctions paradoxales, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

J'ai quelques expériences sur le milieu de l'animation à vous partager:

1) J'ai découvert l'animation avec mon premier job en tant qu'organisateur dans une entreprise de séjours de vacances dans une ville du sud de la Thaïlande. Oui oui, là où il y a eu le Tsunami. C'était l'été 2009, j'avais alors 18 ans, j'habitais à Bangkok (le boulot de mon père avait fait expatrier toute la famille) et l'entreprise cherchait un Francophone. Comme j'étais à côté (moins de 2h d'avion), cela coûtait moins cher de me faire venir moi plutôt qu'un habitant de la France. Sauf que je n'ai pas fait gaffe à quel point je coûtai moins cher. J'ai été embauché sur un contrat Thaïlandais et j'ai été payé... 200 euros. Par mois.

Cependant, comme le salaire n'était pas donné sous forme de chèque ou de versement sur mon compte (je n'en avais pas encore) mais sous forme de liquide que je pouvais retirer au comptoir, on a fini par me le voler quand je l'ai retiré et mis dans ma chambre pour le dépenser pendant mes jours de congés.

On m'avait prévenu qu'on se faisait souvent arnaquer sur ses premiers boulots mais alors là...

Après être rentré en France, des études Universitaires, des cours d'écriture de scénarios et une école d'acteur, j'ai décidé, à 25 ans, de continuer dans l'animation afin de pouvoir survivre en attendant de faire décoller mes projets persos.

J'ai commencé en octobre 2014 une école d'animation sur Lyon pour passer un diplôme supérieur d'animation qu'on appelle le BPJEPS. Si le BAFA, c'est le "bac de l'animation", le BPJEPS en est le "Master". Je suis entré dans une école pour une formation en alternance en 14 mois. Il me fallait donc trouver un stage.

2) Je suis d'abord allé dans un centre social où le directeur m'a dit tout de suite qu'il "n'a aucune envie de me former parce qu'il ne se sent pas de le faire". Je rappelle que je suis là pour justement être formé. Il s'en fout.

Ne possédant pas de voiture, je me rendais à ce boulot en transports en commun et cela me prenait près d'une heure et demi. Je n'étais pas remboursé sur le coût de mes

trajets.

De plus, le directeur ne se souciait absolument pas du contenu des programmes d'activités des animateurs, nous laissant faire totalement tout seul et se mettait à râler quand ça n'allait pas. Sauf qu'au lieu de m'aider à améliorer ce que je faisais, me donner des conseils ou de faire son boulot de formateur, il se contentait de râler et de m'engueuler. Mais le pire, c'était son humour. Son humour de "faux méchant" où il faisait "sembler" d'insulter, de râler et d'être en colère et où la chute était toujours basé sur le "Ha! Ha! Tu y as cru! T'as cru que j'étais vraiment en colère!". Résultat, je ne savais JAMAIS ce qu'il pensait, ce qu'il voulait, s'il était sérieux ou non et surtout, je ne savais pas vraiment ce que je pouvais faire de mieux. J'étais constamment dans la méfiance et la peur.

Je repartais en pleurs tous les soirs après mes conversations avec lui et plutôt que des conseils, c'était des constats genre "ça ne va pas, fais autre chose." "T'es trop fragile, arrête de pleurer pour rien." "Il faudrait aussi que tu te demandes si tu es fait pour l'animation."

Parmi les enfants accueillis, il y avait un garçon de dix ans qui avait été battu par son père pendant au moins 3 ou 4 ans et qui n'avait AUCUNE limite. Toute les tentatives de le cadrer ne marchait pas, il frappait tout le monde, il répondait aux animateurs et était d'une insolence juste... infernale. Il cherchait à ce qu'on le frappe, comme son père vu que c'est le seul principe d'autorité qu'il aie jamais connu.

Seule l'animatrice ayant travaillé dans une prison (comme surveillante ou animatrice de prison, je ne sais plus) arrivait à le cadrer. Malgré cela, le garçon voulait tout le temps venir à mes activités, pour me tester comme son père, et je me retrouvais systématiquement obligé de le virer de mon groupe quand il foutait la merde.

J'ai fini par me faire licencier après deux semaines pour "faute professionnelle". Deux enfants (8 et 9 ans), sont venus me voir pour me demander s'ils avaient le droit de se faire des bisous, je leur ai répondu "oui à condition qu'ils soient tous les deux d'accord avant chaque bisou". Consentement mutuel tout ça tout ça...

Pour mon directeur, c'était très grave et illégal parce que c'est comme si je les avais autorisé à s'envoyer en l'air. Ayant très peur de lui, je n'ai pas osé lui répondre qu'à cet âge-là, on pense pas encore au sexe (d'après les besoins physiologiques des différents âges qu'on apprend dès le BAFA).

C'est après le licenciement que je me suis rendu compte que ce que le contrat que j'avais signé n'était pas une convention de stage permettant la formation alternance mais un CEE (contrat engagement éducation). Une saloperie qui permet à l'employeur de payer ses animateurs moins cher et à les virer plus facilement. Le CPE n'est pas passé mais nous on a le CEE. Joie...

3) J'ai alors commencé les cours dans cette école supérieure d'animation sans

stage et sans moyen de financer la formation coûtant 7600 euros.

Tous mes camarades et collègues faisaient financer leur formation soit par leur structure (dans laquelle ils étaient en place depuis plusieurs années) soit grâce à un fond de financement professionnel.

Ayant 25 ans RÉVOLUS, un diplôme universitaire, des parents dans une bonne situation financière et n'étant pas un chômeur en recherche d'emploi depuis plus de 6 mois, j'avais droit à AUCUN moyen de financement de Pôle Emploi ou de toute autre organisme. Je me suis retrouvé obligé de payer de ma poche avec mes économies personnelles et de demander un coup de main à mes parents. Je paie encore les sommes que je leur dois quand je le peux.

J'ai ainsi passé les trois premiers mois (octobre, novembre et décembre) sans stage. Et à chaque entretien on disait la même chose: "pas assez d'expérience." Pour quelqu'un cherchant JUSTEMENT un stage de formation, on me répétait à chaque fois que je n'avais "pas assez d'expérience pour pouvoir être formé". Comme un RPG où je trouve une épée dont je ne peux pas me servir tant que je n'ai pas atteint un certain niveau arbitraire. Les envies de batte de baseball étaient très fortes dans ces moments-là.

Finalement en Janvier 2015, l'école me trouve une structure d'accueil. A plus d'une heure de chez moi. Alors que je n'ai pas de véhicule. Mais bon, pas le choix, trois mois sans stage, ça commence à faire long, je suis prêt à accepter.

Je reçois la convention de stage tri-partite (à signer entre 3 entités: l'école, la structure et moi) et je m'aperçois qu'aucune rémunération ou gratification n'est prévu. Je demande des explications à l'école et ils me disent "c'est un contrat standard". Je leur dis que ce n'est pas possible vu que la LOI interdit la non rémunération ou gratification des stages de plus de deux mois. On m'envoie promener et on exige que je signe. Je refuse. Ils me disent que la structure d'accueil n'a pas les fonds pour me payer. Je leur dis que ce n'est pas mon problème.

La bataille dure 3 mois mais quand enfin ils daignent m'accorder une gratification, après des menaces de procès et un début de procédure, elle n'est que de 200 euros par mois et on me rembourse la moitié de mes frais de transports. Et l'école me pose un ultimatum: "Ou tu acceptes ou tu te casses." J'accepte à contrecœur car je ne souhaite pas avoir perdu mon temps et n'ai pas ni job ni un autre plan derrière.

Dire que cette école est supposée protéger ses élèves...

4) La structure d'accueil était un enfer. Nous étions sous les ordres directs de la Mairie locale qui dirigeait la commune et ses institutions comme des entreprises, cherchant la rentabilité et le profit ou tout du moins l'économie permanente.

Entre autres:

-lorsque les deux directeurs (A et B) de l'ACM (Accueil Collectif de Mineurs) sont

partis fonder leur propre structure, la Mairie a décidé de les remplacer par UN SEUL DIRECTEUR (C). Il avait un secrétaire mais elle était aussi responsable de la cantine scolaire et donc était souvent absente. Forçant ainsi le directeur (C) de l'accueil de loisirs à faire seul le boulot de 2 personnes et demi.

-Ce même directeur (C) avait d'ailleurs à sa charge la formation de DEUX animateurs BPJEPS (dont moi) et il ne touchait PAS les primes de formation accordées normalement dans ces cas-là.

-Les vendredis après-midi, c'était les activités de la réforme des Rythmes scolaires. Le taux d'encadrement était de 1 adulte pour 12 enfants (6 ans et plus) et de 1 pour 8 (moins de 6 ans). Nous étions souvent seuls avec près de 30 enfants. De plus, ce n'était pas les animateurs ou les enfants qui décidaient des activités mais les parents qui avaient répondu à un questionnaire que la mairie leur avait fait passer en début d'année.

-Quand nous demandions le rachat de matériel pédagogique (des crayons, des feuilles, de la colle...) la mairie exigeait de savoir pourquoi et pouvait refuser sous prétexte que ce n'était pas un matériel indispensable aux activités.

Les animateurs étaient majoritairement masculins, fréquentaient tous la même salle de musculation, comparaient en permanence leurs muscles et vannaient les "faibles sans muscles". Les remarques sexistes et blagues de cul étaient monnaie courante et les deux seules animatrices avaient pris pour habitude de ne rien dire pour éviter les vanes et sarcasmes qui s'ensuivaient. Malgré plusieurs réunions et discussions avec le directeur (C), cela ne s'est que trop calmé car il était juste trop débordé et de son propre aveu ne pouvait pas faire plus, faute de temps. S'il avait eu le temps, il aurait pu le faire.

Depuis le début de ce stage, j'ai été mis en arrêt régulièrement pour ce que je pensais être des gripes mais qui était en fait la somatisation du stress et de la dépression qui me bouffait depuis le mois de Février. Puis au début du mois de Juin, le directeur (C), et mon tuteur donc, s'est cassé le pied et a été mis en arrêt pour les mois à suivre. La Mairie ne l'a fait remplacer qu'à partir du mois de Juillet.

Ce nouveau directeur (D) était là depuis moins de deux semaines quand il a exigé mon licenciement.

J'ai demandé pourquoi. Il m'a dit qu'il estimait que j'étais un danger pour les enfants et que je n'étais pas fiable parce qu'on ne savait jamais si j'allais être là ou non.

Je lui ai répondu que j'avais justement passé toute la journée seul avec un groupe, pourquoi m'avoir laissé faire si j'étais dangereux? Et ensuite, je lui ai dit que je revenais d'un arrêt maladie d'une semaine (provoquée encore une fois par la somatisation) et que si j'avais de temps en temps des retards (2-3 par mois grand max), c'était à cause des bus ayant tendance à partir en avance ou à être annulés faute de passagers.

Pour justifier le côté "dangereux", il a ressorti un "incident" que la Mairie avait très

peu apprécié. Pendant un des vendredis après-midis, j'avais dit à un groupe d'enfants très turbulents que s'ils ne se calmaient pas, ils ne feraient rien et que toutes façons je serai payé pareil.

Un incident pour lequel je n'ai jamais été convoqué ni officiellement ni officieusement par la Mairie et dont il n'y avait pas de traces écrites... jusqu'au jour de mon licenciement!

J'ai accepté le licenciement et je me suis barré sans regarder derrière moi.

5) Après m'être difficilement remis de cet ACM, j'ai alors postulé en septembre 2015 comme animateur pour une école maternelle pour faire du périscolaire et terminer doucement mes cours à l'école.

En tant qu'animateur de la ville de Lyon, j'ai ainsi obtenu un contrat ATA qui me permet de travailler 17h par semaine et qui me font toucher 438 euros par mois. C'est-à-dire moins que le RSA. Mais bon au moins, j'ai les tickets Restaurants...

6) Depuis le mois de Mai 2016, je suis passé directeur de la structure et cumule 34H15 de travail par semaine mais je ne touche qu'un peu plus de 1000 euros par mois.

Assez pour pouvoir me nourrir et m'habiller mais pas assez pour pouvoir partir de chez mes parents. Bien que pouvant payer le loyer eux-même, les logeurs refusent ma candidature car ils estiment que ce n'est pas assez pour pouvoir me faire confiance.

Maintenant, je suis bloqué chez moi et de nouveau en arrêt à cause d'un abcès à l'anus provoqué par des diarrhées elles-mêmes provoquées par le stress. Il m'a même été recommandé de marcher aussi peu que possible pour faciliter la cicatrisation.

Je suis fatigué.

J'en ai marre.

C'est comme si j'étais tout le temps dans un mélange de brouillard et de sable mouvant, je ne le vois pas mais je le sens m'alourdir et me ralentir en permanence...

Tous mes amis sont soit au RSA, refusant des heures de boulot supplémentaires pour éviter de se faire retirer les aides qui leur permettent d'accéder à un logement et manger soit ils ont un boulot qui leur permet tout juste de prétendre à la "normalité" du Français moyen mais où ils sont obligés d'être les soubrettes de patrons abusifs qui virent, pardon, qui ne renouvellent pas les contrats sur des coups de têtes.

Il y a quelques années, j'ai failli me suicider parce que je n'arrivais même pas à penser à l'avenir tellement j'étais paralysé par la peur. Plutôt que de céder, malgré les psys, j'ai alors écrit et réalisé un petit court-métrage qui m'a permis d'exorciser pas mal de

choses. Mais en ce moment, j'ai cette peur qui remonte, qui me bouffe et qui me tue à petit feu sauf qu'au lieu de vouloir me foutre en l'air, j'ai envie de hurler et de tout cramer.

NTM disait "qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu? Qu'est-ce qu'on attend pour ne plus suivre les règles du jeu?" Je dis qu'on attend celui/celle/le truc qui mettra (enfin?) le feu au poudre. Et ben putain, vivement qu'il/elle/que ça arrive.

Vivre tous les jours en ayant honte

Conditions insupportables, Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rapports sociaux, Situations/injonctions paradoxales, Stress, Surveillance

Après mon bts en communication visuelle en 2003 une cinquantaine d'entretiens mais impossible de trouver un travail dans mon secteur car pas d'expérience .

Mais si personne ne veut me donner ma chance.

Je n'avais pas d'argent pour continuer un master, alors j'ai été obligée de vivre de petits boulots : cdd en vente,contrats de streetmarketing, cdi de 2heures pour distribuer des journaux gratuits.

L'atmosphère était horrible une responsable qui donnait une consigne comme quoi on pouvait partir si on avait fini de tout distribuer et qui se contredit en nous engueulant de ne pas être resté les 2 heures alors qu'il n'y avait plus rien à distribuer. Des réprimandes tous les jours, pas le droit d'être malade, être sans arrêt surveillé, elle croit qu'on jette les journaux au lieu de les donner pour finir plus vite.

Rester dans le froid à se faire insulter et ou harceler par les passants, supporter les mauvaises odeurs des alentours du metro.

Il y avait quelques personnes sympathiques qui nous disait bon courage ou nous apportait des chocolats mais c'était bien peu comparé à tous les inconvénients.

Être obligé de travailler sous la pluie, neige, j'ai tenu 1 an ensuite j'ai fait un abandon de poste car j'étais en dépression et souffrais d'anxiété généralisée.

Par la suite j'ai fait une formation de chargée d'accueil. Une centaine d'entretiens pour ne trouver que des missions d'interim (1 jour, 1 semaine, 1 mois) mais rien de concluant non plus. Un dossier pole emploi long comme mon bras, des ateliers qui ne mènent à rien.

Un contrat aidé qu'une entreprise d'insertion a refusé de me signer parce que la directrice trouvait que ma façon de lui dire bonjour ne lui plaisait pas. Un autre contrat qu'une entreprise de secteur privé cette fois ci a accepté mais c'est avec pole emploi qu'il y avait un souci.

J'ai essayé d'être auto entrepreneur dans le graphisme j'ai vite renoncé avec tout ce qu'il y avait à verser à l'ursaff. Je vis avec le rsa en essayant de trouver mieux...toutes ces années d'études pour en arriver là....

Quel gâchis.

Je suis devenue phobique sociale et quand j'arrive à décrocher un entretien les

recruteurs me trouvent trop sèche ou agressive. J'ai un tel dégoût pour le monde du travail à cause de tous ces contrats jetables, tous ces entretiens où on ne vous rappelle jamais, tous ces gens qui vous prennent de haut comme si vous étiez un parasite. Le travail est un droit voire une obligation sans ça pas de vie sociale, pas de logement, obligé de vivre chez les parents car pas de CDI.

Vivre tous les jours en ayant honte.

Une cinquantaine de personnes voire plus pour un seul poste, Pôle emploi qui veut nous faire croire qu'il y a du travail pour tout le monde...

On vaut vraiment mieux que ça

La patronne nous filmait et enregistrait nos conversations.

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Culpabilisation, Dépression, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Humiliation, Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé, Surveillance

Je viens ici pour parler d'une formation qui a fait de ma vie un véritable enfer durant 5 mois et qui me détruit le moral encore aujourd'hui. D'abord, ça commence en septembre dernier. Je sors du lycée avec un BAC Pro Cuisine dans la poche avec une mention, mais pas le temps de se reposer où de profiter de l'été, je dois directement chercher une entreprise qui acceptera de me prendre en formation en alternance pour un CAP pâtisserie. De juin à septembre, les seules réponses que j'ai sont négatives ou alors ce sont des "on vous rappellera" qui n'aboutissent à rien. Une très belle pâtisserie où je rêve de travailler depuis que je suis toute petite me refuse d'abord, puis me rappelle ensuite un mois après la rentrée en chambre des métiers pour me dire que finalement, la patronne a réfléchi et elle accepte de me prendre en formation.

Mon rêve devenait réalité, j'allais enfin travailler dans cette boîte. Une fois toute la paperasse faite, je rentre enfin dans l'entreprise. Les collègues sont géniaux, les horaires sont géniaux (6h-12h tous les jours sauf le dimanche ou je faisais 4h-9h, et le jeudi de repos), la patronne est attentionnée et veille à ce que je me sente bien dans l'entreprise.

Le premier mois de travaille passe superbement bien et j'ai bien mon chèque à la fin du mois (qui est de 600 euro alors que je travail autant que les autres employés mais bon.) Je vais en cours au CFA de ma région, comme prévu et je retourne en entreprise. Et c'est là que tout a commencé à dégénérer.

A peine rentrée, la patronne m'informe qu'il y aura du changement dans mes horaires, je travaillerai autant le samedi que le dimanche (donc je commencerai tous les week-end à 4h du matin). Elle commençait à devenir hautaine sans raison valable, agressive et elle me parlait sans arrêt comme si j'étais un bébé. Je pèse mes mots que je dis qu'elle me parlait comme a un enfant, elle me traitait comme si j'étais une novice qui n'avait jamais rien connue d'autre que les bancs de l'école alors que non ; je sortais d'un lycée professionnel et j'avais fait d'innombrable stage en cuisine, je connaissais ce métier là et cet environnement.

Un mois passe encore et c'est le moment où je dois retourner une semaine au CFA, mais la patronne s'y oppose, disant qu'elle a absolument besoin de moi (décembre approchait, c'est une période où il y a énormément de travail en pâtisserie). J'ai dit oui à

contre cœur. Je n'avais que 12 semaines de cours sur tout le long de l'année, je ne pouvais pas me permettre de rater des cours.

Mais étant persuadé que ma maigre paye serait augmenté, je venais travailler. Vers mi décembre, le travail devenait exténuant ; je faisais très facilement 3h à 4h supplémentaires par jour.

Seulement un jour avant Noël, on m'informe (après ma matinée de travail), que je vais devoir revenir le soir même à 22h et que je terminerai vers 3h. J'ai d'abord halluciné, mais je n'ai rien dit, faire cette soirée de travail me permettait de pouvoir passer Noël avec ma famille sans à devoir retourner bosser le lendemain.

Et puis je n'ai pas fini à 3h, mais à 9h du matin. Je n'avais jamais autant été fatigué de ma vie. Je n'avais même pas pu dormir vue que je commençais le taff à l'heure où je me couchai habituellement.

Et rebelote pour le nouvel an. Pas un merci, rien. On me donne mon chèque et on m'informe que j'aurais mes heures supplémentaires quand la patronne aura reçu son nouveau chéquier!;

Donc j'attends un mois entier avant d'avoir un autre chèque qui s'élève à 150euro. Seulement. Aucune de mes heures de nuits n'était majorée, seulement une vingtaine d'heures supplémentaires affiché sur ma fiche de paye. Ma patronne m'a juste dit "C'est normal, tu es apprentie, tu as donc un salaire d'apprentie"

Alors je n'ai rien dit. Je trouvai ça "normal".

Puis c'est devenu de pire en pire ; elle changeait constamment mes horaires au dernier moment, si bien qu'il y a des fois où je n'avais plus de jours de repos et où je commençai à 4h tous les jours. Elle me faisait comprendre que, malgré tout ce que je pouvais donner, je ne travaillai pas assez bien, ni assez vite, ni assez efficacement. Elle me disait très clairement que les besognes devaient être absolument faite par moi parce que "passer le balais est un travail pour les apprentis" "tes collègues ont autre chose à faire que de nettoyer les vestiaires" et "si quelqu'un doit rester pour nettoyer les frigos, ça ne sera surement pas eux, ils sont fatigués".

Je parle pour moi, mais les employés étaient eux aussi traités de cette manière, surtout une jeune qui était dans l'entreprise depuis à peine deux ou trois ans. Le chef, lui, avait beaucoup plus de répondant que nous, il ne se laissait pas marcher sur les pieds.

Mais ça devenait horrible, elle m'humiliait devant les autres employés, me disant que je n'étais qu'une gamine, une débutante qui ne connaissait rien. Elle me donnait des surnoms péjoratifs tel que "cocotte" ou " la cracra" (je salissais très facilement mon tablier).

Mes heures supplémentaires n'étaient toujours pas payées, on me faisait venir toujours plus tôt, je partais toujours plus tard. Je rentrais chaque jour chez moi en pleurant,

en me disant que ce qui m'arrivait était "normal". Oui, parce-que quand on vous fait subir ce traitement et qu'on vous fait croire que tout ceci est normal, vous finissez par le croire.

Puis j'ai eu la chance que ma mère parle à une de mes collègues du calvaire que je vivais, et cette collègue est donc venu me voir. Elle a insisté pour qu'on se parle à l'extérieur du laboratoire.

Elle m'a d'abord dit que la patronne nous filmait et enregistrait nos conversations. Elle nous surveillait, tout simplement. Et c'est pour cela qu'elle ne voulait pas discuter à notre poste. Une fois à l'extérieur, elle m'a clairement dit de me barrer de cet enfer. Elle-même avait déjà déposé sa lettre de démission et partait à la fin du mois. Elle m'a dit de ne pas perdre mon temps avec cette entreprise.

Mais je ne pouvais pas quitter, j'avais déjà des crédits à payer et je voulais absolument ce CAP pâtisserie pour travailler à l'étranger.

Mais je n'ai tenu qu'un mois de plus. La patronne m'a dit une fois de plus, que mes horaires seront changés. Je me retrouve encore à travailler de 22h à 9h pour Pâques, avec bien sure une cinquantaine d'heures supplémentaires. A la fin du mois, la patronne me convoque dans son bureau. Elle me dit très clairement que je n'aurais pas d'argent en plus ce mois ci (comme les quatre autres mois précédents d'ailleurs). Elle m'a remis mon chèque de 600 euro, et je suis parti de l'entreprise en pleurant. Mon petit ami, qui était une des seules personne à qui je parlai de cet enfer a réussi à me convaincre de demander mon argent à la patronne. J'ai pris mon courage à deux mains et j'y suis allée. J'ai gentiment dit que je voulais mon argent, et ça réponse m'a presque tué. "Tu n'es qu'une gamine qui ne comprend rien." "Tu me dois de l'argent à chaque fois que tu retournes au CFA parce-que tu ne viens pas travailler" "C'est le monde du travail cocotte, c'est la vie réelle." J'ai retenu mes larmes, je me suis excusée, je suis allée chercher ma tenue de travail et je me suis définitivement barrée de cet enfer. N'ayant pas de prêt à vie à effectuer, j'ai donné ma lettre de démission à ma patronne et j'ai demandé qu'elle me signe mes papiers de démission. Elle refusa, prétextant qu'elle avait besoin de moi encore quelque jours vue que ma collègue démissionnait elle aussi.

Elle ne me laissait même plus quitté son entreprise, me faisant du chantage. " Je signerai tes papiers quand tu auras finis ta semaine de travail, pas avant."

N'ayant plus la force de me battre contre cette femme, j'ai abandonné et j'ai appelé mon père pour qu'il s'occupe de l'avancement de mes papiers. Bien sur, je n'ai pas été payé et mes heures supplémentaires ont été oubliés.

J'ai perdu six mois de ma vie à me saigner dans cette entreprise pour en sortir avec une dépression, un dégoût de la pâtisserie qui était ma passion et facilement plus de 500 euro volés. Aujourd'hui, je m'épanouis dans un autre corps de métier mais encore aujourd'hui (alors que j'ai quitté ce poste depuis presque trois mois), je suis encore démoralisé de mon aventure dans cette entreprise.

Si je témoigne, c'est pour que d'autres apprentis qui sont dans la même situation que moi ne se laissent pas faire. N'ayez pas peur de partir de cet enfer.

Parlez en à votre CFA, il y a des personnes pour vous aider dans ce genre de situation, rien que vos professeurs vous seront d'une grande aide.

Ne restez pas dans un endroit qui vous détruit, parce que vous pouvez sérieusement mal finir. J'ai pensé au suicide plusieurs fois quand j'étais là bas, parce que je préférerais encore mourir plutôt que d'affronter ma patronne. Ne vous laissez jamais faire, et dites vous toujours qu'on vaut mieux que ça.

"Mais vous êtes bien trop jolie pour faire des études vous!"

Abus de pouvoir, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Harcèlement sexuel, Pénibilités sensorielles/physiques, Sexisme

Je ne suis pas faite pour le monde du travail. Enfin tout du moins, pas tel qu'il se présente à l'heure actuelle.

J'ai, malheureusement, moi aussi mon lot d'anecdotes à raconter.

Mes stages ont déjà, à eux seuls, réussi à me dégoûter de ce monde insipide.

J'ai 20 ans. C'est mon premier stage, dans la fonction publique. Stage qui durera trois mois. Durant ce dernier on me demande de pondre une étude de marché qui sera lue et envoyée aux grands pontes. Je ne connais pas ce secteur, n'ai clairement pas toutes les clés en main ni le temps. Ma tutrice quant à elle... se tourne les pouces et me rabroue à la moindre erreur alors que j'effectuais son boulot. Il faut savoir que pendant ce même laps de temps, je devais contacter moult établissements pour leur proposer prêts (à des taux et des conditions indécentes), et "aides financières" afin qu'ils puissent remettre à neuf leurs locaux ou proposer différentes activités à leurs patients. Ha oui, j'ai évidemment oublié de préciser que je me devais de faire accepter ces prêts horribles à des établissements de santé, des maisons de retraite, des maisons pour jeunes en difficulté ou encore des hôpitaux psychiatriques. La classe hein? Je passe aussi volontairement sous silence le rentre dedans plus que sale dont me gratifiait gentiment le responsable de l'entreprise, rien qu'en entretien: "Mais vous êtes bien trop jolie pour faire des études vous!" Ha. Heu? Merci?

J'ai 21 ans. Mon stage dure cette fois ci un an. À moins de 600 euros par mois. Avec loyer, nourriture, prêt à rembourser. Celui ci consistait à recruter des animateurs commerciaux. En gros, des mères de famille qui vont vous présenter le dernier pot de compote dans un supermarché. Payées au lance pierre évidemment tandis que mon patron est parti faire le tour du monde en bateau avec sa famille. Entreprise qui d'ailleurs ne fonctionnait que grâce aux stagiaires gracieusement envoyés par mon école. (Le patron étant ancien diplômé, ça te met direct dans l'ambiance) J'ai faim. Je passe des journées sans manger, je fais des malaises. Une collègue me sauvera littéralement la vie en me proposant de dormir et de manger chez elle au moins deux fois par semaine (si tu me lis et que tu te reconnais, je t'aime. Sache le). Je me souviens de deux anecdotes "trololol" pendant cette période. La première? Un accident de vélo. J'avais du retard et donc je dévale la pente m'amenant sur mon lieu de travail. Je valdingue, rape le sol, me retrouve avec le flanc brûlé, le genou en compote et le bras en sang (avec un petit

mélange de gravier pour faire joli). Mais devinez ce que je fais? J'y vais. En claudiquant. Et je me fais engueuler par l'associée du patron à cause de mon retard. Mes collègues me voient, me soignent et cette bonne dame me laisse mon après midi pour me reposer. Accident de travail? Meuh non voyons. Ne connaissant pas la loi, je n'ai d'ailleurs rien dit.

La deuxième est tellement plus classe. Cette même femme me prend un jour à part en me disant qu'une de ses amies propose un défilé de mannequin et qu'elle veut lui parler de moi. Elle m'y envoie et je découvre que son amie est créatrice de chapeaux. Quand je lui demande si nous serons payées, (car nous étions plusieurs) elle reste évasive. Nous essayons donc les chapeaux, elle nous fait "marcher" et nous donne la fameuse date ainsi que le lieu où est supposé se dérouler son événement. J'en parle à mes amis, ma famille, fière comme Artaban et, la veille, je reçois ma "tenue". Une "robe" taille unique ultra moulante. Enfin je dis robe. Tunique serait plus approprié. Notre rôle était en fait, durant un événement BDSM, de nous dandiner en amenant nourriture et cocktails, en petite tenue, devant les grands de la ville où j'étudiais. Tout en montrant nos petits chapeaux et ce, gratuitement. J'ai tout plaqué la veille et me suis évidemment faite rabrouer le lendemain au boulot. Classe vous dis-je.

Je passe mes différentes anecdotes, emplois sous de faux intitulés (je postule pour travailler dans un magasin de jouets en tant qu'assistante responsable, et finit vendeuse pendant mes deux mois d'hiver. Avec une responsable qui part en vacances et qui fuit dès que j'essaie d'en parler avec elle), harcèlement sexuel sur mon lieu de travail (en tant que telemarketeuse), moral (un collègue qui te prend en grippe pour le plaisir et qui s'amuse à te rabaisser devant des clients. Et un boss qui te dit qu'il faut faire avec hein. Bah vi hein. Il n'est pas méchant juste un peu particulier le roudoudou. Et il fait ça tous les ans avec les autres vendeuses mais elles ont toutes tenu le coup. Va falloir faire pareil hein? Hein? Bah non. Résultat : j'ai planté la boîte 10 jours avant la fin de mon contrat. En plein pendant leur rush de Noël.)

Non, je vais en venir à mon avant dernière expérience de travail. Celle qui m'a dégoûtée définitivement du travail. Le fast food. Où j'aurais tenu un an. En même temps j'accumule les tares aussi. Je suis une fille, végétalienne, avec un bac+5 et un enfant. L'horreur. Donc blagues sur le fait que je suis une lapine (hahaha humour), sur le fait que si je gère mes enfants comme le stress du mc do, les pauvres doivent être assez déglingués, encartades de la directrice (sur son portable en plein rush) pendant qu'on trime à 3 sur un poste à 5 : VOUS ÊTES NULS! Ha. Pardon. Question motivation des troupes tu te poses là quand même hein. Qui refuse de donner un verre d'eau à un client parce que "Putain je suis pas l'abbé Pierre non plus, merde"

Stress, boule au ventre, fatigue, enfer, (faites un tour sur tous les témoignages impliquant le fast food. On a tous vécu la même chose.) j'ai aussi eu le droit à : "Ha bah toi tu iras à l'accueil (faire la potiche)" "mais je suis meilleure en cuisine et on est en sous effectif" "oui mais tu attires mieux le client et tu présentes bien l'image du fast food" ha.

J'aime faire la potiche. Oui. Encore, fais moi me dandiner à l'entrée du restaurant en demandant à tartampion si il paie par carte ou en espèces, et oblige moi a sourire quand il me répondra d'aller me faire voir et que je ne sers franchement à rien.

Et la palme du bon goût est décrétée à ce même manager qui me dira, devant les clients, pendant que je ramasse un truc "Non mais arrête de te baisser comme ça, tu m'excites et le client aussi rooo", ainsi que, lors d'une opération où il y avait des jouets vibrants pour les enfants "tiens, je te le donne, comme ça tu penseras à moi le soir, arf arf arf"

Bref. C'était long. Pardon.

J'ai aujourd'hui 30 ans. J'ai quitté des relations abusives car je valais mieux que ça. J'ai quitté le monde du travail car je vau mieux que ça. Certes, ça inclut des "sacrifices" matériels (donc finalement... non), mais ça en vaut la peine car, nom de dieu, on en vaut la peine.

"Les reproches sont devenus mon quotidien, par mail, par téléphone, en réunion"

Burn-out, Dépression, Rythmes/horaires du travail

Bonjour #OnVautMieuxQueCa,

Je souhaite vous faire part de mon témoignage, je ne sais pas si il sera publié mais l'opportunité de pouvoir ici rendre compte de mon expérience me soulage et je vous félicite pour votre initiative que je trouve vraiment nécessaire. J'espère que votre projet fera évoluer les mentalités ou du moins permettra aux gens qui vous suivent de trouver du réconfort. Je voudrais bien entendu que ce témoignage reste anonyme.

J'ai 25 ans, je suis en dernière année de Master de ressources humaines et travaille en alternance pour une entreprise bien connue du CAC40. Avant d'en arriver là, j'ai suivi un parcours classique dans un IAE, où j'ai appris les ficelles du monde de l'entreprise : finance, comptabilité, commerce, marketing, gestion des ressources humaines... du moins en théorie. Ces études m'ont permis d'avoir la tête suffisamment "bien faite" pour intégrer le monde du travail, mais peut être pas assez pour comprendre tous les paradoxes qui en font le quotidien et parfois le malheur de gens honnêtes.

Après avoir cherché longuement une entreprise pour faire mon alternance, sésame de l'entrée en deuxième année de master, je finis par être reçu à Lyon, dans les bureaux de ce qui sera mon futur employeur, dans un arrondissement cossu du centre ville. A partir d'une offre particulièrement aguicheuse que j'ai déniché sur le net, promettant des missions très intéressantes, je suis parti vers une nouvelle vie à plus de 300km de chez moi comme beaucoup d'étudiants en fin de cycle.

Peu après avoir reçu la réponse positive tant attendue, ma future responsable m'a contacté à plusieurs reprises durant ma période initiale de cours pour me demander quand j'allais enfin venir et à quel point ils avaient hâte (besoin) de me voir arriver ici. Je n'ai pas écouté mon intuition, ce sentiment que j'ai pourtant eu un court instant me faisant trouver cela curieux voire inquiétant, alors que je lui avait transmis mon calendrier et répété de vive voix la date d'arrivée en entreprise. A la place, je l'ai balayé avec la motivation et l'excitation de commencer ma mission.

Suite à une période d'essai réussie, durant laquelle j'ai pris de l'avance sur les objectifs énoncés au départ, je me suis vu confié une nouvelle mission (en formation du personnel en santé et sécurité) et qui me serait présentée en détail lors d'un séminaire de cohésion d'équipe sur Paris. Lors de la réunion, au moment où ce fut le tour de ma collègue (elle aussi en alternance) de prendre la parole, son visage est devenu rouge, sa

voix tremblait et je pouvais voir des larmes aux coins de ses yeux. Revenant sur le bilan de sa première année, elle a eu ces mots qui m'ont refroidit : "ça a été très dur pour moi, j'ai vraiment rien lâché. J'ai cru que c'était moi qui était trop bête pour y arriver, mais maintenant ça va aller mieux car je n'aurais plus à gérer la formation santé/sécurité". C'était un instant marquant car cette fille était au bord des larmes, en pleine réunion d'équipe, et autour de la table je n'ai vu que des visages sans expressions et des regards perdus dans le vide. Nous sommes passé au point suivant, sans qu'aucun commentaire ne soit émis, sans que personne ne la considère dans une pièce où tout le monde avait laissé son humanité devant la porte. C'est de cette façon que j'ai été introduit à ma mission en formation santé/sécurité.

Je préfère vous épargner cette désillusion qui a été la mienne : ni la santé, ni la sécurité ne font partie des priorités d'une entreprise de service fonctionnant en mode projet. Selon un planning décidé d'avance par ma responsable, je devais organiser ces formations sur l'ensemble de nos 16 sites, tout au long de l'année et pour un périmètre de 2500 salariés, sur les 6 jours par mois que ma responsable avait accepté avec regret de m'attribuer pour y parvenir. Lorsque j'ai récupéré cette activité, une visite de la DIRECCTE aurait déjà pu coûter cher à l'entreprise tant le respect du cadre légal est passé au second plan ces dernières années.

Les échéances, les exigences des clients, les réunions de dernière minute invoqués par mes collaborateurs ont été mes meilleures ennemies pour former aux premiers secours, aux habilitations permettant de manipuler sans danger des appareils électriques, ou pour mettre en place une procédure d'évacuation en cas d'incendie. Je ne dis pas que c'est de leur faute, eux mêmes courent après leurs propres objectifs, je pense seulement que tant que la direction ne prendra pas au sérieux ce sujet il n'y a aucune chance que cela puisse s'améliorer. Au fil des mois, j'ai accumulé tant de retard sur les cotas dictés par la loi que j'avais profondément honte de dire que j'en étais responsable. Je n'ai reçu aucune aide, aucun back-up durant mes périodes de cours, seulement des tâches supplémentaires et des reproches. Ce n'est pas la charge de travail qui a pesé le plus lourd sur mon moral, mais bien de savoir que je ne pouvais pas atteindre des objectifs légaux et que personne n'en avait, au fond, rien à faire.

Les reproches sont devenus mon quotidien, par mail, par téléphone, en réunion. J'ai tenté de négocier plus de temps pour mener cette mission alors que j'avais beaucoup plus de facilité dans ma mission "principale", mais en vain car, selon ma responsable : "je suis moi même à 80% sur une autre mission donc si toi tu n'es pas là 3 jours par semaine personne n'est là pour faire tourner la boutique". Bienvenue dans le monde de l'absurde ! j'ai du dissimuler le travail réalisé en formation sur le temps consacré à ma mission principale pour arriver à voir le bout du tunnel. Alors que je parvenais tout juste à récupérer mon retard, je me suis vu attribuer un nouveau périmètre de formation, comptant 600 salariés, auxquels je devais répondre aux demandes de formation (sur les mêmes 6 jours par mois). J'avais à peine sorti la tête de l'eau que l'on m'y a replongé

aussitôt. Mon travail était d'envoyer des gens en formation comme on remplit des cartons sur une chaîne industrielle, en un temps presque chronométré.

C'est là que j'entre dans la partie "Dark" de mon histoire. J'ai fini par perdre tout le sens de ce qui m'a orienté vers les ressources humaines au départ. Alors que les dossiers s'accumulaient et n'avançaient plus, je suis entré dans une phase de déni, où j'ai arrêté de penser, où j'ai menti sur mes "chiffres" à mes supérieurs en glissant lentement vers un échec annoncé. J'ai perdu l'appétit, j'ai arrêté de réfléchir, j'ai arrêté de parler, sauf avec beaucoup d'efforts, à mes collègues, à mes amis et à ma famille. Je n'arrivais plus à m'endormir le soir et je me réveillais en sursaut toutes les nuits. Je devais choisir, avec le temps dont je disposais, entre récupérer mon retard, faire ce qu'on me demandait continuellement de faire en plus, ou faire le suivi de mon travail pour en sortir les chiffres. J'en suis arrivé à un point où je n'arrivais plus à lire sur mon écran et taper sur mon clavier tellement j'étais figé par l'angoisse, ce qui aggravait mon cas. Je ne pouvais pas lâcher car cela aurait été un échec, une honte (même si de fait c'était déjà le cas). J'ai réussi à échapper, si on peut dire, à cette situation en buvant de l'alcool en rentrant chez moi le soir, pour ne plus rien sentir et pour dormir en paix.

Lors d'une période de cours, j'ai dû m'absenter durant 2 semaines, et ma responsable a fini par mettre le nez dans mes dossiers et découvrir l'ampleur de la catastrophe. A mon retour, j'ai été vertement accueilli comme je l'avais imaginé. Elle a alors dit : "tu ne retourne pas à la fac tant que tu n'as pas tout fini", et répété au moins 3 fois. Elle n'a aucun pouvoir pour décider de ça, et en tant que responsable des ressources humaines elle le sait mieux que moi. Les remarques assassines se sont multipliées, j'étais en réunion de "recadrage" presque une heure par jour si bien que cela me faisait perdre du temps pour mener à bien mon travail. Je ne sais pas ce qu'est le harcèlement moral, mais je pense l'avoir vécu. J'ai eu l'impression qu'on essayait par moment de briser et à d'autres de m'ignorer totalement.

J'ai fini par craquer et vider mon sac de rage et de douleur, sans y mettre les formes, car je n'en avais plus la force. J'ai tout juste pu éviter de prononcer des mots pouvant être retournés contre moi. Cet événement a fini par remonter à la hiérarchie et j'ai été reçu par ma n+2. Celle-ci m'a écouté et a décidé de me retirer immédiatement ma mission en formation, qui est donc retombé entre les mains de ma responsable. J'ai été soulagé de trouver enfin quelqu'un qui prenne au sérieux mon mal être, même si j'ai dû pour cela donner un grand coup de pied dans la fourmilière. J'ai prit rendez-vous le jour même chez le médecin car je m'inquiétais sérieusement pour mon état de santé. J'ai cependant refusé l'arrêt de travail qu'il m'a proposé, peut être pour prouver que je n'étais pas un glandeur, peut être pour prouver des choses vaines, mais aussi parce que j'avais peur que cela m'empêche de réussir mon master. Je suis actuellement un traitement anxiolytique et antidépresseur.

En ce moment, je plane, les soucis glissent sur moi, c'est dire si c'est efficace ! Ma

responsable à tout de même ordonné qu'on me convoque chez le médecin du travail. Celui-ci à visiblement été briefé avant notre rencontre, car il m'a parlé directement d'inaptitude au travail avant même de me demander comment j'allais. Une inaptitude aurait pu conduire à mon licenciement et me faire dire adieu à mon diplôme. J'ai donc défendu la thèse selon laquelle je me trouvais là à cause d'une pure erreur de management, et ça a marché. Avec son avis d'aptitude en poche et la décision de la hiérarchie d'alléger ma charge de travail, je suis plus ou moins hors d'atteinte et je peux me consacrer à la rédaction de mon mémoire plus sereinement... L'avis de ma responsable comptera dans la note finale mais (et c'est peut être un effet des médicaments que je prend) je m'en fiche carrément, pour ce que ça vaud.

L'an prochain, ce seront deux alternants qui seront affectés à ma mission, et je leur souhaite du courage. Pour avoir suivi #OnVautMieuxQueCa et discuté autour de moi, je sais que je ne suis pas le seul à vivre ce genre d'expérience vraiment pourrie. Je voudrais vous dire de ne pas vous laisser faire ou vous laisser berné par le monde de l'entreprise, quand bien même vous êtes débutants, inexpérimentés ou sous la pression de la réussite de vos études, car on nous traite parfois comme de la main d'oeuvre servile, bon marché et interchangeable, et que nous tous valons beaucoup mieux que ça !

"C'est bon, arrête de tout prendre pour toi. Va fumer une cigarette et prendre l'air, ça te fera du bien."

Burn-out, Heures supp', Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail, Santé, Stress, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

J'ai longtemps hésité à écrire ce témoignage. C'est toujours un peu difficile de parler de soi en publique, surtout pour parler d'une situation que même nos amis les plus proches supportent à peine et qui nous touche. Mais je me lance, j'imagine que certains se reconnaîtront dans mon récit. Peut être même que vous en avez déjà du même genre, je ne les ai pas tous lu.

Commençons par cadrer l'histoire :

Mon enfance a été chaotique sur le plan familial, mais je ne rentrerais pas dans les détails, là n'est pas le sujet. Je dirais simplement que le problème était d'ordre psychologique et affectif. Ce chaos dans ma vie m'a conduite à un mal être persistant dont je souffre encore aujourd'hui.

J'ai commencé à piquer de la nourriture dans les placards à l'âge de 6 ans. Pourtant, malgré les problèmes financiers de l'époque, j'ai toujours mangé à ma faim, l'avantage de grandir à la campagne. Le problème était ailleurs, il marquait déjà un sérieux problème psychologique. Au fil des années, j'ai présenté tous les signes de la boulimie, variable selon les périodes de ma vie, que je combats toujours.

Les premières pensées suicidaires me sont apparues à l'âge de 8 ans, après un événement traumatisant et ne m'ont jamais quitté. Sans cesse rejetée, dénigrée et moquée de part et d'autre, j'ai poursuivi mon adolescence avec ces "idées" persistantes. Encore aujourd'hui, je dois apprendre à vivre avec car je sais qu'elles ne partiront jamais. C'est presque devenu un réflexe pour moi, de songer à la mort quand ça ne va pas.

Vous vous en doutez peut être, j'ai bien entendu fait une fugue lorsque j'étais au collège, qui s'est suivie par des tentatives de suicides tout au long de ma vie, 3 pour être précise. Ha qu'ils me font rire les gens qui jugent cet acte, considéré comme lâche ou égoïste. Mieux, paraîtrait même que quand on se rate, c'est qu'on en avait pas vraiment envie. Ben voyons ! Z'avez déjà essayé ? Mais passons...

C'est dans cette ambiance morale que j'ai commencé mon parcours professionnel. Contrairement à certaines personnes, je n'ai jusqu'ici jamais eu de problèmes pour trouver un emploi. Mais quel emploi...

A l'approche de mes 18 ans, alors que je vivais depuis peu seule avec ma mère, j'ai dû commencer à travailler pendant les week-end et les vacances scolaires. Le deal était que je finançais moi-même mon permis de conduire et elle me payait ma première voiture. 4 mois avant mes 18 ans, j'ai donc commencé à travailler comme caissière, alors que j'étais encore interne au lycée (en première, puisque j'avais redoublé ma seconde). Caissière au passage à l'euro, c'était sportif ! 6,55957F = 1€, je ne l'oublierai jamais. Le plus compliqué, ce sont les clients, pas toujours aimables, avec les traditionnels remarques désobligeantes. "Tu vois, si tu ne travailles pas bien à l'école, tu finiras comme la dame" a-t-on dit devant une de mes collègues qui avait pourtant un diplôme supérieur en poche. Et puis il faut sourire, même quand tu n'en as pas envie. Mon patron était plutôt gentil mais le travail lui était harassant. Nous devons passer un certain nombre d'article à la minute (en moyenne), passer les articles lourds à la main, car les scans n'existaient pas encore, et compter les caisses tous les jours... à la main ! Cette première expérience professionnelle commençait mal. Pour chaque jour travaillé, comptez 45 min offerte à l'employeur : 15 min avant, le temps de préparer la caisse et 30 min, après pour compter l'argent de la caisse. Parce que la caissière est payée, comme beaucoup d'autres boulots, le temps qu'elle est sur son poste. Le travail annexe lui compte pour du beurre mais est obligatoire.

L'année suivante, lors de ma terminale, j'avais permis B et voiture. Venant de la campagne, je n'avais pas moins de 50 km pour me rendre au lycée, 35km pour aller travailler. Et si je voulais voir mes amis, comptez 20 à 60 km. Une voiture était donc indispensable. Sauf que, un peu avant mes 18 ans, ma mère me dit "maintenant tu travailles et tu as ton numéro de sécu. Tu dois être totalement indépendante." Traduction, tu vas payer tout ce qui te concerne. Comme je vivais encore chez elle, cela concernait seulement la voiture. Donc youpi, j'avais ma voiture mais je devais me débrouiller seule pour l'essence, les réparations, l'assurance,... Donc rebelote, pour un emploi pendant ma période scolaire. cette fois ci je travaillais dans une usine de conditionnement de viande de dinde, tous les samedi. Aujourd'hui, je suis végétarienne... Le travail n'était pas trop mal payé, nous avions des primes pour le temps de change (comptez 20 min matin et soir) et d'entretien. Sauf que, j'avais un contrat du genre bouche-trou. Je m'explique. Suivant les commandes que l'entreprise avait à répondre, nos horaires de travail étaient variable d'un samedi à l'autre. Parfois, je ne travaillais que 5h. A l'approche de Noël, je pouvais travailler 11h la même journée, plus de 12h de présence dans l'entreprise. Parallèlement, je passais ma semaine au lycée et devait avoir le temps et surtout l'énergie de réviser mon bac. Je m'endormais en cours. Les profs les plus sympa me suppliaient d'arrêter de travailler tous les week-end, j'étais épuisée. Mais comment aurais je pu faire sans cet argent, sans cette voiture qui représentait ma liberté ? J'ai finalement eut mon bac de justesse grâce à une option facultative de théâtre et au TPE, pour ceux qui l'ont connu. Mais je m'en fichais, bientôt, j'allais enfin quitter la maison.

Avant même d'avoir les résultats du bac, j'ai enchaîné pendant les vacances

scolaires. Pendant 1 mois, j'ai été embauché pour faire l'éclaircissage des pommes. L'entreprise avait été contrainte de recruter car "l'éclaircissage chimique n'a pas marché". Petit haut le cœur... Vive le bio ! Comme c'était le fameux été 2003 avec sa légendaire canicule, nous bossions le matin, par tous les temps. Je me souviens d'une journée, 7h de pluie, 4h d'orage et tout ça avec seulement 30 min de pause pour manger.

Une semaine de répit et ça repart pour le mois d'Aout. Cette fois ci, j'ai eut l'occasion de travailler avec une association, comme animatrice pour adultes handicapés. Principalement des personnes vivants en foyer. Notre job était de les emmener sur leur lieux de vacances et de leur faire passer un bon moment. Je n'avais, et n'ai toujours pas, le BAFA. Pour les adultes, ça ne compte pas. Cette expérience m'a plu, malgré ses difficultés et j'ai poursuivit lors de mon année de fac. J'ai fait environ 8 séjours adaptés en tout, allant d'une semaine à un mois. Pour ma part, j'étais avec ce que l'on appelle des "handicapés légers", donc seulement 2 animateurs pour 7-8 vacanciers. Ce boulot était très prenant et ne se faisait que pendant les vacances scolaires. Quand on partait, c'était pour du 24h/24, 7j/7, payé 25€ brut/jour. Oubliez les jours de repos, on se repose après le contrat. Il fallait tout faire : toilette, prise de médicaments, repas, activité, ménage, lessive, course, gestion du budget, élaboration des menus, conduite du minibus,... Et tout ça, en restant attentif aux problèmes de chacun, les handicaps étant mélangés. Mais là encore, je m'en fichais car, pour une fois, j'étais dans mon élément. Le problème c'est qu'à deux ou même trois animateurs, il fallait avoir confiance en son collègue, pas le choix. Mais quand le collègue est incompetent ou qu'il t'explique clairement que lui est là pour passer des vacances au frais de la princesse, ça met un peu les nerfs. En gros, débrouille toi toute seule.

Arrivée à la fac, ma mère à élargit son concept d'indépendance au maximum. Je devais tout payer : mutuelle, frais de voiture, logement, nourriture, scolarité, téléphone... Et tout ça avec les bourses. A l'époque, je touchais le maximum, soit 395€/mois et un peu d'argent que me donnait mon père. Autrement dit, impossible de continuer les études sans travailler à côté. J'ai continué mon travail d'animatrice pendant les vacances, la première année, et dû lâcher ma voiture par manque de moyen. Mais voyant que la fac n'était pas pour moi et que j'avais échoué aux examens même en révisant, j'ai changé mon fusil d'épaule. La secrétaire de la fac le savait parfaitement, lorsque je me suis réinscrite l'année suivante, ce n'était pas pour aller en cours. L'idée était de travailler et de toucher les bourses en même temps, il suffisait juste de se présenter aux partiels deux fois par an. L'idée n'était pas de profiter du système pour m'en mettre plein les poches. J'avais fait ça car je ne savais pas si j'allais pouvoir trouver du travail, ni combien de temps allait durer les contrats. Le RMI étant à l'époque pour les moins de 25 ans, j'en avais 20. Les bourses me permettaient d'assurer un minimum pour au moins pouvoir payer le loyer quoiqu'il arrive. Des petits boulots ? En veux tu en voilà. Équipière polyvalente en restauration rapide, femme de ménage dans une chaine de boulangerie, vendeuse, serveuse, inventaire,... Et tout à temps partiel ! Contrat de courte durée, ou alors dans des conditions

et une ambiance de travail qui n'appellent pas à rester. J'ai arrêté de "fêter" mon CDI au bout du troisième.

Puis, vient le moment tant recherché en 2006, celui d'un vrai contrat à temps complet. Et pour la toute première fois, j'avais droit à des congés payés. Des vrais jours de repos rémunérés, pas ceux qui apparaissent sur la fiche de paie à la fin d'un contrat. J'ai été recruté pour faire un boulot bien ingrat, téléconseillère. Mais ce n'est pas à l'entreprise, d'un grand groupe spécialisé dans la mode à l'époque, que j'ai dû adresser mon CV dans un premier temps, mais à un centre de formation adulte. Le contrat proposé était un contrat de professionnalisation qualifiante (non diplômante). Nous étions payé 80% du SMIC pour seulement 2 jours d'absence par mois. Ces deux jours étaient passés au centre de formation, où on tentait de nous apprendre à être de bon téléconseiller. Je passerais sur les compétences et la pertinence de la formation en elle-même. A cela, nos heures étaient annualisées, c'est à dire que les 35h étaient calculées sur l'année entière. Ha que j'en ai fait des semaines de 40h, consécutives pendant des mois, et tout ça sans heures supplémentaires ! Les horaires changeaient toutes les semaines sans possibilité de négocier. C'est comme ça que tu te retrouve à travailler en 16h-22h une semaine et 8h-16h la suivante. Au niveau sommeil, je ne tenais pas le rythme. Sitôt que je commençais à m'habituer qu'il fallait changer. Ce contrat de professionnalisation, une belle arnaque légale, a duré pendant un an. Période que nous devons finaliser par des pseudos examens que tout le monde a obtenu. A cette issue, nous devons recevoir une attestation pour certifier de l'obtention de cette qualification, attestation que j'attends encore 10 ans après.

La petite blague pas drôle, c'est que quand nous sommes passés ensuite sur un contrat standard CDD puis CDI, notre ancienneté ne comptait pas. Nous n'avions droit à aucun des maigres avantages dont bénéficiaient les autres employés au bout de 6 mois d'ancienneté, alors que nous y avons passé un an à moins de 800€ par mois. J'étais dégoûtée...

Mieux, nous avons des discours tout prêt que nous devons dire à certaines heures de la journée, et ce, sur les deux services que j'ai fait. Nous devons mentir aux clients, prétextant une mise à jour informatique pour demander aux clients de rappeler plus tard dans la journée. Pour quel motif ? Trop d'appels par rapport aux nombres de conseillers sur le plateau. Sur l'un c'était entre 21h et 22h, pour l'autre entre 7h et 8h. Je ne pouvais cesser de me demander pourquoi ils ouvraient les services dans ces conditions, de nous faire travailler inutilement, plutôt que de revoir les horaires d'ouverture à la clientèle. Pour les conseillers tout était chronométré. La moyenne nous donnait des statistiques sur lequel nous étions évalué. L'entreprise nous demandait une moyenne de 5 min par appel, 2 min après appel (y compris les pauses pipi),.. Moi, je n'étais jamais dans les "stats", surtout pour les ventes. Mais visiblement, mon atout était plutôt la qualité à la quantité.

L'entreprise de sous traitance qui nous avait recruté par ce contrat, nous avait

réparti dans plusieurs services, puisqu'elle travaillait en externe pour une dizaine d'entreprises différentes. Pour ma part, j'étais placé en service client d'un grand opérateur mobile. Je détestais ce service et plus encore, mon équipe. Mal dans ma peau, j'étais considérée comme la pauvre fille. Je me suis vu passer des journées entières sans que personnes ne m'adressent la parole et à manger seule. Mais les chefs d'équipe n'étaient pas plus malins. Je me souviens d'un jour, où ça "pétait d'appels". Le client avait un temps d'attente moyen de 20 min avant de parler à un conseiller et, à l'époque, il était payant. Vous vous doutez l'état d'énervement dans lequel les clients étaient avant même de nous présenter... Après 20 min d'attente, le client ne se voyait accorder que 5 min de notre temps. C'est ça l'esprit commercial ? Ce jour là, un superviseur est passé, dans ce que l'entreprise appelait fièrement "l'open space", en criant "TOUS AUX APPELS !". Le client que j'avais en ligne au même moment me dit "ben dites donc, il y a de l'ambiance chez vous". J'avais honte.

Là encore, la totalité du temps de travail n'était pas rémunéré, puisque nous étions payés au moment où nous prenions le premier appel. Comme tout était informatisé, c'était facile de vérifier. Tous les jours, les 20 premières minutes pour ouvrir les différents logiciels, avec lesquelles nous devions jongler à l'époque, sur des ordinateurs aussi vieux que mes parents, était offerte gracieusement à l'entreprise. (Ceci dit, le logiciel unique utilisé aujourd'hui ne laisse plus aucune marge de manœuvre au conseiller pour résoudre les problèmes.) Et, histoire de bien nous arnaquer jusqu'au bout, nous n'avions pas droit aux mêmes avantages que les vrais employés de la boîte, ceux de la maison mère, pour exactement le même travail. Nos primes étaient ridicules, nos conditions de travail bien moins bonne, l'organisation différente,....

Je suis ensuite, avec un grand soulagement, passée sur le service d'un grand groupe fournisseur d'énergie, tout en restant dans la même entreprise. L'anecdote comique était le secret de l'entreprise. Dans leur gros contrat d'entreprise, le fournisseur d'électricité et le fournisseur de gaz ne voulaient pas être prit en charge par le même sous traitant, c'était inclus dans les contrats avec la boîte. Et comme c'était le cas pendant au moins un an, nous avions ordre de nous taire sur le sujet, surtout lors des audits qualités réalisés par le groupe lui même. L'ambiance d'équipe était nettement meilleure, je revivais. En revanche, l'amplitude horaire passait à 7h-23h, toujours en changeant toutes les semaines, avec seulement un samedi sur 4 de libre et sans tarifs de nuit (qui commençait à 23h).

En revanche, c'était n'importe quoi en terme d'organisation, le service venant tout juste d'ouvrir. Lorsqu'un client souhaitait payer sa facture par carte bancaire directement avec le conseiller, il devait donner ses numéros de carte pour que le conseiller les rentre soit-disant dans un logiciel de paiement. Sauf qu'à l'époque, l'entreprise ne faisait pas confiance à ses employés et nous demandait, pour chaque paiement, d'aller le faire faire par un chef d'équipe. Je n'avais jamais vu ça. Nous devions littéralement suivre à la trace les rares chefs d'équipes présents, afin qu'ils le fassent au plus vite pour ne pas trop faire

attendre le client. Il fallait bien lui dire si le paiement avait été accepté ou non. C'était du grand n'importe quoi et ce n'est qu'un exemple.

Mais un jour, alors que j'étais au plus mal, un client a fait mouche. Vendredi soir 21h, un 5 décembre, un homme m'appelle en m'expliquant qu'il a des retards de factures en lien avec son divorce, qui l'avait conduit à être coupé dans la journée. Il paie immédiatement et m'explique qu'il faut venir le rétablir au plus vite, puisqu'il a ses enfants pour le week-end. Une fois encore, j'ai eut honte de devoir lui expliquer la suite :

" - Monsieur, les techniciens vous rétabliront lundi entre 8h et 17h. Il n'y aura pas de rétablissement dans le week-end.

- Vous vous moquez de moi, je viens de vous payer à l'instant.

- Là n'est pas le problème monsieur, les techniciens ne rétablissent pour impayé qu'en semaine.

- Et le service d'urgence il sert à quoi ? Je fais quoi avec mes gamins ? Je n'ai ni chauffage, ni frigo, ni cuisson, ni télé, ni eau chaude. On est le 5 décembre quand même !

- Je suis désolée monsieur, le service d'urgence ne se déplacera pas pour ça, même si je les appels. C'est uniquement pour les problèmes techniques. La seule chose que je puisse faire c'est de convenir d'un rdv pour lundi, s'il reste de la place dans l'emploi du temps des techniciens.

- C'est n'importe quoi. Vous savez quoi ? Ce soir en rentrant, vous regardez les infos. Vous y verrez ma mort à la télé..."

Le pauvre homme a raccroché, lui aussi semblait au bout du rouleau. Après avoir regardé le fameux emploi du temps pour son rétablissement au plus tôt, il devait attendre le mardi, seul créneau que je pouvais enregistrer sur son dossier. J'ai posé mon casque, suis allée voir un chef d'équipe, le mien n'étant pas présent, et lui ai dit que je craquais, que je n'en pouvais plus. A ceci, il m'a répondu "C'est bon, arrête de tout prendre pour toi. Va fumer une cigarette et prendre l'air, ça te fera du bien." Mais je savais que ça ne suffirait pas, je commençais une crise de spasmophilie. Pour ceux qui n'en ont jamais fait, c'est peut être psychologique, mais c'est douloureux ! Je me suis posée dans la salle de pause totalement vide. Un autre chef d'équipe passe, me voit respirer comme un chien. Il me dit revenir avec les clés de l'infirmierie pour que je m'allonge et que je sois au calme. Ma crise a duré 20 longues minutes, je n'ai vu personne. Il revient 30 min après que j'ai finit et m'explique qu'il m'a oublié car il a trop de boulot. C'est le dernier appel que j'ai eu dans ce boulot minable où on est prit pour de la merde, aussi bien par les clients que par les supérieurs. "Je ne veux pas parler à une vulgaire secrétaire, passez moi votre supérieur. Tout de suite, j'attends." Ils reprenaient rarement l'appel, nous étions censés être capable de "gérer le client", même quand ce dernier refusait la seule réponse que nous pouvions lui donner. Je me suis mise en arrêt maladie, au bord de la rupture, et envoyée ma démission. J'ai renvoyé mon casque et mon badge par la poste, tant je ne

voulais plus jamais y remettre les pieds. C'est là que j'ai compris que la vente est un monde de requin auquel je n'appartiendrais jamais. C'est pas pour moi.

Après deux autres emplois, l'un comme employé familiale avec un enfant de 2 ans, puis 11 mois comme opératrice de saisie dans une mutuelle étudiante, j'ai fini par enfin avoir droit au chômage, j'avais 25 ans. Avec l'aval de pôle emploi, j'ai lancé un projet professionnel, pour devenir assistante sociale. Ce métier convenait beaucoup mieux à ma personnalité et ma manière de travailler. J'ai été reçu au concours en 2010 et ai entamé ma première année, que je réussissais plutôt bien. Mais l'IRTS (institut régional du travail social) d'où je dépendais était catastrophique et, malgré des stages qui se déroulaient parfaitement et où j'avais d'excellentes appréciations des professionnelles, j'ai fini par craquer "pour de vrai".

La pression inutile, les 50 à 60h de travail que je fournissais par semaine (35h de cours sans heures d'études + dossier à rendre, aussi bien individuel qu'en groupe + lecture diverse très fortement conseillé,...) et des problèmes personnelles sont venus à bout de moi. Là aussi, du grand n'importe quoi. L'un des événements qui m'a le plus marqué, c'est lorsqu'une de mes camarades a fait un arrêt cardiaque en cours. La formatrice lui a envoyé un mail au bout d'une semaine, lui disant que si elle n'était pas capable de prendre soin d'elle, elle devait arrêter la formation. Sans cesse pris pour des enfants, nous devons toujours nous justifier. Si les formatrices se contredisaient, c'était de notre faute. La majorité des cours était fait par des professionnels de la matière étudiée. Seulement 10 à 20% était assuré par les formatrices elle-même. A mon sens, enseigner ça s'apprend. Tu peux être excellent dans ton domaine et nul pour l'enseigner. Si, si, je confirme ! Et je ne vous parle pas des mémoires de troisième année, ni de l'interdiction formelle de chercher nos stages nous même, alors qu'il n'y en avait pas pour tout le monde. Pour la répartition des stages, c'était la folie, en dehors de ceux qui avaient des enfants, c'était premier arrivé, premier servi, réparti dans toute la région. Certains étaient obligés de faire 2-3h de route ou de prendre un logement supplémentaire pour pouvoir aller sur le lieu de stage. A ma connaissance, rien n'a changé à ce jour.

J'ai fait un burn out en 2011, alors que je validais mon année à l'IRTS, qui m'a conduite à 3 hospitalisations la même année et toute la merde qui va avec : obligation de prendre des médicaments pour être prise au sérieux par les médecins, diminution de moitié de mes ressources, isolement, séparation,... Mon enfance m'est peu à peu revenu en pleine face, j'ai tout perdu, à commencer par le peu de dignité que j'avais acquise tout doucement. Depuis, j'ai été diagnostiqué bipolaire de type III. Bipolaire alors que je ne fais pas de phase manique, même les psychiatres ne sont pas d'accord entre eux. Quoiqu'il arrive désormais, je dois accepter que je serais dépressive toute ma vie (je le sens bien, ça revient tout seul, par période) et que je devrais lutter contre des pensées suicidaires, parce que ça remonte à trop loin. Mais surtout, je dois accepter et vivre avec le fait que je suis un cas à part, que même mon propre père refuse de comprendre, et avec ce sentiment que je ne me sentirais jamais comme les autres.

Actuellement, je perçois l'AAH (allocation adultes handicapés) et me fait aider par un service adapté, le Samsah (Service d'accompagnement médico-social pour adulte handicapé), à qui je dois beaucoup. Mon prêt étudiant pour la reprise de mes études est passée en dossier de surendettement et tout ce que je possède tient dans mon 48m². Sur mon dossier MDPH (Maison Départementale des Personnes Handicapées) il est indiqué : bipolarité, boulimie et phobie sociale. Je souffre d'angoisses fréquemment, surtout quand j'essaie de mettre un pied dans un bus ou que je dois me retrouver avec une dizaine de personnes en même temps. Âgée de 32 ans, beaucoup me dises "mais tu es encore jeune, tu as le temps". Mais le temps de quoi dites moi ? Le temps de souffrir encore un peu plus ? Ignorer mon mal ne l'effacera pas ! Je continue de me battre sans vraiment savoir pourquoi, voilà bien longtemps que je n'ai plus foi en l'avenir. Je me dis qu'un jour ou l'autre la mort l'emportera et que, ce jour là, je me dirais enfin... Et surtout, je ne sais pas si j'aurais un jour les moyen d'avoir de nouveau une voiture. C'est un luxe aujourd'hui. Pourtant, je voudrais tellement pouvoir aller où je veux, quand je veux, juste ça.

Alors aujourd'hui, puisque je vais globalement mieux, je songe à reprendre une activité professionnelle. "L'assistée" que je suis veut bien travailler, ce n'est pas la motivation le problème. Mais dans quoi ? Que faire après tout ça ? Que faire quand ton esprit te prend au piège et que le monde de l'entreprise aggrave ton état ? Que faire quand on a fait tant de choses en si peu de d'année, et que la quasi-totalité des essais ont échoué ? Comment trouver une place dans un monde où les gens tel que moi, ces malades de la vie, sont regardés du coin de l'œil ? Quelle est ma place dans ce monde de fou où la seule chose qui compte c'est la productivité à pas cher et la flexibilité ? Après tout ça, comment croire que les chosent peuvent s'arranger ? Comment croire mon père qui me dit que travailler m'aidera à aller mieux, alors que c'est le travail qui m'a conduit là ?

J'envisage de travailler chez moi pour devenir assistante maternelle. Étrangement, même au plus mal, les enfants me font du bien. Ils ont un je ne sais quoi dans les yeux. Mais surtout, je n'imagine pas retourner dans une entreprise où je vais être jugé et jaugé en permanence, où l'on va me mettre la pression, où je serais sans cesse évalué et où je devrais constamment faire semblant d'être bien. Je veux travailler à ma façon, à mon rythme et pour quelque chose qui n'est pas éphémère comme un portable ou un burger. Car je pense que je peux faire du bon travail, même meilleur, sans quelqu'un qui regarde sans cesse derrière mon épaule. Je n'ai nullement besoin d'être motivée par un supérieur, j'ai juste besoin que l'on m'explique calmement, que l'on me fasse confiance et qu'on me laisse m'organiser. J'apprendrais beaucoup mieux de mes erreurs, mon expérience me l'a déjà montré. C'est probablement comme ça que je comprendrais ce que signifie avoir confiance en soi.

Travailler chez moi, voilà l'unique solution que j'ai trouvé et si elle échoue elle aussi, je ne pense pas que je le supporterais. Je croise les doigts pour ce projet qui me stresse. Car, comme je n'ai pas d'enfant, il va falloir que je m'équipe et donc que je paie. Et ce

n'est pas avec la petite aide de la CAF que je vais m'en sortir pour tout acheter, car tout doit être au norme CE. Alors, une fois de plus, ça sera ceinture côté budget, pour espérer un jour faire quelque chose de ma chienne de vie et, plus que tout, être enfin heureuse de ce que je fais.

Je tiens à remercier chaleureusement toute l'équipe de "On vaut mieux que ça". Merci à vous d'avoir permis l'expression de ces maux par les mots. La multitude des témoignages m'a réconforté, même si je n'ai pas tout lu. Car même si c'est triste, même si je ne sors pas beaucoup, je me sens moins seule dans mon désarroi professionnel. Merci à tous de me montrer que je ne suis pas la seule à ne plus supporter cet esclavage moderne, ce monde où nous sommes systématiquement pris pour des cons. Merci de me conforter dans l'idée que oui, nous voulons travailler, mais autrement, et certainement pas avec une loi qui favorise les entreprises. Soyons réalistes, la négociation d'entreprise est une rareté que beaucoup n'ont et n'auront jamais la chance de connaître. Une nouvelle fois, nous devons juste nous taire et subir ? Non merci...

"J'en ai eu un bleu pendant 10 jours"

Conditions insupportables

À lire tous les divers témoignages, plus ça allait, plus je me reconnaissais. Je ne souhaitais pas particulièrement faire part de mes propres expériences jusqu'à samedi dernier, où je me suis pris la claque de trop.

Pour commencer j'ai eu un BAC L il y a deux ans maintenant. J'avais déjà enchaîné des petits boulots, cours de soutien, heures de ménage, mais jusque là ça allait. L'été qui a suivi mon BAC, j'ai déménagé et j'ai dû travailler dans un snack de camping. J'avais 17 ans, je bossais au black, mais c'était ma seule réponse positive et j'avais besoin d'argent pour mes études. Dès le début, le patron a voulu me faire peur, me dire combien ça allait être difficile mais jusque là je m'étais adapté à tout, je ne pouvais pas imaginer à quel point ce premier travail allait être éprouvant. Dès les premiers jours, on me hurle dessus, expliquer serait trop difficile donc on crie, forcément je comprends encore moins, et je n'ai jamais travaillé dans la restauration avant ça. Il faut gérer 5 préparations à la fois (panini, burgers, moules, tartines, frites..) je suis seule, je cours, le patron me hurle dessus comme toujours (de dehors avec sa bière et sa clope), les clients attendent, s'énervent...j'ai vu durant ce premier travail des scènes que je ne pensais pas réelles.

Mon patron un jour où j'étais perdue encore une fois dans mes préparations m'a attrapé le bras, j'en ai eu un bleu pendant 10 jours. J'ai vu mon patron boire 14 bouteilles de rosé avec ses 4 potes en l'espace de 2h et venir m'insulter ou me faire des remarques sexistes une fois qu'il était bien atteint. Je l'ai vu frapper un client devant sa fille de 3 ans avec tous ses potes parce qu'il était venu se plaindre. J'ai démissionné au bout d'un mois et demi, lors de mon départ je me suis fait insulter davantage, j'étais une gamine, c'était mon premier travail et j'étais tétanisée chaque jour en y allant. Je travaillais de 18h à 3h du matin, je passais mes journées entre dormir et pleurer. Je ne voyais plus mon patron comme un homme mais comme un tyran, je ne sais pas comment décrire ce sentiment d'oppression, je ne voyais plus que ce travail, ça a détruit mon moral. J'ai perdu 11 kilos cet été là. Par la suite j'ai fait d'autres petits travaux qui se sont plus ou moins bien passés, j'avais pris en assurance. Jusqu'à janvier dernier. J'ai entamé une formation rapide de CAP coiffure, en 6 mois. J'ai été prise en stage dans un salon avec une franchise.

Nous étions 5 femmes, l'ambiance était atroce. Je n'avais jamais vu autant de mesquinerie, les coups bas, l'hypocrisie...quand à moi j'étais femme de ménage et non coiffeuse. Je ne touchais à rien, je devais juste faire le ménage. Je me faisais humilier

devant les clients, tous les jours on me dénigrait (paraît que je sais pas passer le balai...) je faisais leurs cafés, le nettoyage complet du salon le soir toute seule, les lessives....Durant ce stage, je me suis revue dans le snack à mes 17 ans. Au travail je suis faible, je suis éteinte, je me remet constamment en question, parce que j'ai du mal à comprendre comment des personnes peuvent être si méchantes sans raisons. J'ai ressenti avec ces deux expériences comme des vengeance de la part des employeurs. Ils ont souffert lors de leurs apprentissages, donc ils font souffrir leurs apprentis.

Enfin la semaine dernière, j'ai eu une semaine d'essai dans un salon de coiffure pour un BP cette fois (oui car malgré ce stage horrible j'ai obtenu mon CAP), j'ai travaillé 39h, j'ai fait tout ce qu'on me demandait et avec le sourire, j'ai travaillé autant que ma patronne, j'étais toujours en train de faire quelques choses...je me suis dépassé...j'avais réellement besoin de ce travail..et finalement à la fin de la semaine, j'ai eu droit à 10min de compliments pour finir sur un "mais je vous prend pas car vous êtes trop lente" (avec seulement 5 mois de pratique ça semble normal, puis on embauche pas un apprenti pour qu'il sache tout faire...par exemple je fais une coupe homme en 40min, j'aurais du la faire en 20min...) je me suis donc retrouvée plantée sans travail, sans alternance, et remerciée avec un chèque de 100€. De plus, ma semaine d'essai s' est trouvé être la semaine de vacances de son employée...heureux hasard. J'ai 19 ans et je n'ai plus aucun espoir dans le monde du travail. Je ne recherche plus un travail qui me plaise, je cherche un travail sans contact humain. On vaut mieux que ça.

J'ai sombré dans une chose qu'on appelle dépression

Abus de pouvoir, Dépression, Rapports sociaux, Santé

"Jeune étudiante en alternance, j'ai été la cible d'une personne tyrannique; ma directrice de magasin.

Je travaillais à l'époque chez un équipementier d'article de sport au début tout se passait bien, je connaissais l'entreprise vu que j'y avais déjà fait quelques CDD avant mon contrat d'apprentissage lors des vacances scolaires. Puis la direction a changé. Et les galères ont débutés.

Mon travail n'était jamais assez bien fait ou assez vite fait; il faut dire que mes missions principales étaient de porter des cartons et de changer toutes les étiquettes des vêtements que nous vendions (soit environs plus de 4000 produits).

Lorsque j'avais la chance d'échapper à mes étiquettes, mes ventes étaient trop longues, je ne m'occupais pas d'assez de clients en même temps (j'avoue qu'à partir de 5 clients, j'avais du mal à gérer, c'était « inacceptable » selon elle). Tout cela pendant que ma directrice « s'occupait » avec de l'administratif. J'étais donc seule en magasin lors des congés/pauses de mes collègues.

Et il y a eu ses mensonges. Lors de divers entretiens avec mon responsable de formation auxquels j'ai participé, je me suis vue entendre que je n'étais qu'une bonne à rien. Que j'étais une anarchiste de l'entreprise, rebelle.

Une personne en intérim a décidé de ne plus assurer sa mission, j'ai été accusée de lui avoir manqué de respect et de l'avoir insultée. Mes N+2 devaient avoir une belle image de moi..

Il y a eu aussi sa traque à la moindre de mes erreurs, j'ai oublié de ranger un ticket dans la panier adéquate ou encore lorsqu'un produit était mal plié. Les remontrances étaient immédiates.

J'ai eu des tâches à faire qui n'étaient pas adaptées à mon statut d'apprentie, j'ai été obligée de faire des ouvertures et fermetures de magasin, de posséder les clefs de la boutique.

Lors d'un arrêt maladie et d'un accident de travail de mes collègues vendeurs, ma directrice à refuser de déplacer ses vacances, me laissant seule « capitaine » de la boutique. Je me souviens de ses mots avant de partir « ne fais pas de conneries ou tu le regretteras ».

Il y a eu cette période de Noël 2013, j'étais obligée de travailler les dimanches car elle ne souhaitait pas se déplacer. Malheureusement pour elle, j'ai du poser un arrêt de travail suite à une entorse. Lorsque je l'ai prévenue, elle m'a répondu « Quoi, tu ne viens pas travailler dimanche ? »

Et lors de mon retour, 4 jours plus tard, cheville douloureuse et encore enflée, j'avais interdiction de m'asseoir lors de mes heures de travail.

J'ai pourtant essayer de me défendre dans tout cela en appelant la responsable du personnel. Elle a essayer de m'aider en me couvrant, seulement il y a uniquement deux boutiques de la marque en France et bien sûr, qu'une seule apprentie. Je vous laisse deviner le retour de bâton que j'ai eu l'occasion de prendre.

Les conséquences de tout cela ? J'ai sombré dans une chose qu'on appelle dépression, seulement, je n'ai jamais été chez un médecin pour en parler. Car on ne tombe pas en dépression à 20ans. Pour oublier, je suis sortie, j'ai commencé à boire. Je ne dormais plus. J'ai réussi à arrêter de boire. Je pleurais avant d'aller au boulot, je vomissais d'anxiété. Je n'étais plus moi-même, cette personne pleine de vie que j'ai eu la chance de connaître.

Et la fin de mon contrat est arrivée, j'ai tenu 15 mois avec cette personne malsaine. Je n'ai rien dit. J'ai tout encaissé. Personne était au courant. Pas même mes parents devant qui je faisais bonne figure. Aujourd'hui, je me reconstruis très lentement, 2 ans et demi plus tard. J'ose pouvoir espérer redevenir la personne que j'étais avant, cette jeune femme pleine de vie, souriante, presque insouciante.

Merci de m'avoir lu.

#JeVauxMieuxQueÇa "

Je suis actuellement en formation d'ingénieur

Législation

Je suis actuellement en formation d'ingénieur en apprentissage dans une "grande école" et lorsque j'étais encore en DUT et que j'emménageais tout juste en appartement j'ai travaillé dans un centre de loisirs ufcv pendant deux mois pour payer mes premiers loyer. Mon contrat était un CEE : Contrat à Engagement Éducatif, c'est sûr que travailler 10h/jour payer 2€/h avec une pause d'1/2h le midi à s'occuper d'un groupe d'enfant plus ou moins calme, ça c'est un sacré ENGAGEMENT ! Bah oui parce que c'est bien connu les animateurs dans les centres de vacances, ils ne travaillent, ils ne font que jouer toutes la journées ! (on notera l'ironie de mes propos ^_^).

Aller je continue, parce que c'est pas comme si ça s'arrêtait à un job d'été. Le reste de l'année mes parents m'ont aidé et avec les bourses et j'ai pu payer mon loyer. J'ai fini mon DUT et j'ai décidé de continuer mes études par la voie de l'apprentissage dans "une grande école d'ingénieur", me permettant ainsi de ne plus être un poids pour mes parents et d'avoir un salaire suffisant pour me subvenir. J'ai été embauché en 2014 par une petite entreprise de 30 employés. Tout ce passait bien jusqu'à ce que l'entreprise ai des difficulté cet été, en août (période où j'étais en entreprise) les salaires de juillet n'ont pas été payés en début de mois mais début septembre soit un mois de retard.

La fin de la période entreprise touchant à sa fin, je suis retourner à l'école en espérant que le salaire d'août ne serait pas en retard. Hélas ce n'était que le début des emmerdes. Qui dit écoles, dit comptes-rendu à rendre, projets et surtout partielles à la fin de la périodes et donc stress. Alors passer trois mois à bosser comme un fou tout regardant ces comptes ce vider jusqu'à épuisement du peu de réserves faites, ça rend nerveux, tendu voir même dépressif. Et bizarrement dès que j'étais proche de la limite du découvert autorisé, l'entreprise se décidait enfin à payer les salaires. Ce qui fait que le salaire d'août a été payé début octobre et le mois de septembre début novembre, soit à chaque fois un mois de décalage.

Pendant ce temps là, les patrons nous envoyaient des mails promettant un règlement de la situation dans les jours à venir, nous faisant miroiter une grosse commande sur le point d'être encaissé. La grogne commençait aussi à monter au sein de l'entreprise et lorsque je suis revenu en entreprise l'ambiance était vraiment tendu. Il y avait deux "camps" d'employés, ceux qui y croyaient encore et qui pensaient que la situation allait se rétablir et ceux qui n'y croyaient plus, qui étaient démotivé de venir au boulot et qui du coup passait plus de temps devant la machine à café que devant leur PC.

Super le retour quoi.

Heureusement on m'avait confié un super projet de R&D qui franchement me donnait espoir, parce que j'étais certes pas payé, mais au moins j'avais une raison d'être motivé. Imaginez ma tête quand 2 semaines plus tard on m'a annoncé que le projet a été annulé parce qu'un projet R&D ça rapporte pas sur le court terme. J'ai passé les 2 mois de la période à venir au taf sans rien à faire pour m'occuper, juste chercher un taf à une période où les recruteurs ne prennent pas d'apprenti et à me renseigner sur mes droits en parallèle. J'ai juste perdu 2 mois de ma vie et de ma formation, c'était long...

Pendant cette période plusieurs choses se sont passées, fin novembre l'entreprise a enfin été placée en redressement judiciaire, ce qui a déclenché la prise en charge des salaires d'octobre et de décembre par les AGS.

Un événement plutôt choquant est d'ailleurs arrivé pendant cette période. Le redressement ayant été prononcé, mais la situation niveau avenir n'étant pas vraiment claire, un groupe de mes collègues est parti un midi voir une avocate de façon à se renseigner sur leur droit. La personne à l'accueil, ami des patrons à attendre leur retour pour aller demander à une de mes collègues où ils s'étaient rendus, paniquer elle lui a répondu qu'ils avaient été au tribunal de commerce. Bref, le lendemain le patron arrive à l'entreprise, (ayant sûrement eu échos des événements de la veille) va dans la salle de pause où plusieurs personnes étaient réunies, il demande à l'une d'entre elles de venir et se tourne vers les autres en leur disant : "Je ne vous dit pas bonjour, parce que de toute façon je vous emmerde !" et celui-ci repars. Un peu plus tard un de mes collègues arrive en retard vers 10h30 (il y avait toujours un mois de salaire de retard) et le patron l'attendait devant la porte pour l'engueuler bien comme il faut, j'ai vraiment cru qu'ils allaient en venir aux mains...

Suite à cet épisode, le deuxième patron nous a tous réunis quelques jours plus tard et nous a fait tout un discours, comme quoi lui avait des valeurs et que le comportement de certaines personnes "nous ramenait à des heures sombres de notre histoire !" (et un point Godwin, un !!) et que dans ces conditions il ne viendrait plus dire bonjour à personne, de façon à montrer son dégoût. Je me demande bien quels genres de valeurs peuvent mener à un discours pareil...

Bref, peu de temps après une procédure express de licenciement économique est lancée, 9 postes à supprimer, 10 volontaires. Ils savaient très bien que 10 voulaient se barrer, mais à partir de 10 ça devient trop long, résultat mon maître d'apprentissage n'a pas pu partir. Ça paraît sûrement hallucinant, mais mes collègues étaient contents de partir. Tu m'étonnes, fini cette ambiance de merde et de bosser pour des patrons comme ça.

En janvier mes collègues ont été payés à hauteur de 35% de leur salaires, mais pas moi. Bah ouais, les patrons se sont quand même rendus compte que 35% sur le salaire d'un apprenti, ça faisait vraiment pas beaucoup... Du coup paradoxalement j'ai touché plus que mon maître d'apprentissage... Bon ils ont fini, par payé ce qui manquait, 1 jour avant

de passer devant le tribunal de commerce, bizarre, bizarre...

Le jour du passage devant tribunal de commerce, ce dernier a décidé, au vu du bilan financier présenter, que le redressement judiciaire pouvait continue, car l'entreprise a "montré" qu'elle était capable de payer les charges engendré après que la dette ai été gelée et notamment les salaires. Hors en février, mes collègues ont encore été payé à hauteur de 35% et viennent d'avoir le reste juste aujourd'hui...

bref je reprends :

j'essaye toujours de partir parce que je ne suis pas sûr de pouvoir continuer ma formation dans cette structure même si elle est racheté.

Et encore moi j'ai de la chance, d'après les stats, le diplôme que j'obtiendrai me permettra de trouver du boulot. Ce qui me fait penser aux mineurs apprentis, ceux qui sont en bac pro, formation que j'ai failli faire d'ailleurs (Bac pro électricité du bâtiment), que je n'ai pas fait grâce à un prof qui m'a poussé à aller plus loin. Grâce à lui j'ai sûrement évité bien des années de galères, parce que franchement électricien du bâtiment, bah l'hiver tu caille sévère, et encore s'il n'y avait que ça... et en bac pro faut pas rêver ya pas énormément de débouchés. Alors quand je pense que des mineurs en bac pro vont peut-être passé 10h par jour 40h par semaine à faire un boulot comme ça, ça me révolte.

Voilà, je pense que j'ai fini mon témoignage, désolé pour ce pavé, ça avait besoin de sortir. En espérant ne pas avoir été trop précis pour ne pas être identifier. Mais bon, ça vaut la peine d'être raconté parce que #OnVautMieuxQueCa

Banque et racisme

Discriminations, Précarité, Racisme

Bonjour, je commencerai mon témoignage en m'appropriant les propos de Paul NIZAN dans Eden Arabie « J'ai 21 ans et je ne laisserai personne me dire que c'est le plus bel âge de toute ma vie ».

Moi, j'ai entamé un Master en Banque cette année en alternance qui n'a pas pu aboutir, parce que la formation était trop chère pour que l'OPCA de l'entreprise, prenne tout en charge. Alors on m'a fortement encouragé rompre le contrat d'un commun accord, vous savez les ruptures conventionnelles. Je ne me suis pas senti soutenu par le centre de formation. J'ai pu trouver une autre banque qui avait besoin de quelqu'un en urgence.

J'ai passé un premier entretien RH (Ressources Humaines Ba ou pote t'es juste une pile) qui s'est super bien déroulé (ils ont pris mes documents et tout). Le second entretien devait se faire avec la directrice d'agence mais faut croire qu'elle n'avait pas de temps pour moi ; alors j'ai passé un deuxième entretien RH pareil qui s'est super bien passé. J'ai appelé, rappelé et quand j'ai enfin eu quelqu'un, ils débattaient de mon sort avec la directrice d'agence, j'ai appelé, rappelé pour avoir droit à « vous savez nous avons eu un changement de ligne directrice, et votre profil ne correspond plus, les missions ont évoluées » réponse de RH ils ont préféré laisser les poste vacant plutôt que de me donner une chance...j'oubliais ; je suis noir et j'ai l'habitude de ce genre de réponses comme quand j'ai postulé dans un magasin de vêtements et la veille de mon embauche, il y a eu un bug informatique et ils étaient déjà complets.

Pas plus tard que ce Samedi dans un forum sur l'alternance, une entreprise qui avait refoulé ma candidature dans la seconde où je l'ai envoyée par mail, était sur place. La DRH dont j'ai reconnu le visage parlait avec une femme blanche comme qui ils avaient encore des postes à pourvoir pour une alternance (j'ai l'ouïe fine lol). Quand je suis passé en lui expliquant mon histoire, elle s'est barrée pour s'occuper de mon ami blanc d'à côté tout sourire et tout et m'a laissé à sa collègue qui me qu'ils n'ont plus de places en alternance fin février pour la rentrée de Septembre 2016. Je lui ai demandé ce qu'elle foutait là et on est en février ce n'est pas possible. Ensuite comme je suis une grosse victime ; j'ai lâché l'affaire.

Là je suis seul sans ressources et sans travail, droit à aucune aide, des charges à payer et je me demande, de quoi demain sera fait.

J'ai 29ans , je suis une femme, et c'est bien ce qui m'a posé problème.

Santé

Je prendrais comme pseudo juste Lily car je souhaite rester anonyme.

J'ai 29ans , je suis une femme, et c'est bien ce qui m'a posé problème. J'ai voulu faire une thèse, 8 ans d'études après le bac, je voulais contribuer à la recherche en sciences. Sauf que je suis tombée sur un pervers narcissique qui m'a littéralement détruite par ses remarques humiliantes, son agressivité, sa propension à m'isoler de toute collaboration, mais en me foutant dans la merde, en prime.

Quand j'ai compris ce qu'il faisait et ce qu'il voulait (il était à la limite du harcèlement sexuel), j'ai décidé de tout arrêter. Mais quand on est en thèse, et ce qu'on ne sait pas, c'est que ça n'est pas si simple quand on a encore envie de travailler dans le milieu. Alors j'ai appelé à l'aide, j'ai prévenu des instances supérieures, parler. Le résultat ? J'ai déclenché une machine au sein de mon labo dont l'objectif était de me faire plier, de me faire subir et de me faire taire. "Fais plaisir à ton directeur" "tu sais, ca n'est pas si dramatique que cela de rater une thèse". Voila des exemples de ce qu'on me disait alors que mon directeur m'avait fait ouvertement du chantage et menacé pour que j'arrête de parler et dise que tout allait bien.

La grosse solution pour moi, c'était la médecine du travail. Et vous savez ce que le médecin m'a dit ? D'aller prendre des anti-dépresseurs et de retourner bosser, me faire humilier, abuser, par ce système pourri. J'ai pété un boulon. C'est grâce à une attestation de mon médecin traitant disant que je faisais un syndrome anxio-dépressif réactionnel sévère (reconnu aujourd'hui comme maladie du travail) et que je devais quitter mon labo pour ma santé, qu'ils m'ont laissé tranquille. Ils ont eu peur car quand on est en thèse, le laboratoire accueillant est responsable de vous.

Alors j'ai atterri dans un autre labo, pour une autre thèse, avec le même contrat de 3 ans dont 1 an était déjà passé. Plus sympa, plus humain. Mais le résultat, c'est que : 1) je ne m'étais pas remise de mon expérience passée, 2) au bout de 2 ans, alors qu'il m'avait faite chialer comme une merde, mon second directeur de thèse m'a dit qu'il n'avait ni le temps, ni les compétences pour m'encadrer. Second coup derrière la nuque. J'ai voulu arrêter mais ca n'était pas si simple que cela.

Et oui, si je démissionnais, je pouvais dire adieu aux alloc' chômage. Alors j'ai attendu tout en recherchant du boulot. J'ai attendu que mes encadrants se rendent

compte que je ne suivais plus, que la démarche d'arrêter ma thèse vienne d'eux. J'espérai une sorte de licenciement amiable. Je me fourais le doigt dans l'oeil.

Quand j'ai pu enfin dire au directeur de mon labo que je voulais arrêter (c'était 4 mois avant la fin de mon contrat, j'ai tenu bon !) il m'a dit que je devais démissionner ! C'est grâce à un bon Saint Maritain de la dernière heure que j'ai pu rester jusqu'à la fin de mon contrat (toucher les alloc' du coup et de me me retrouver sans rien). Et à la fin, je suis partie comme ça. "Bonjour, merci, au revoir". Pas d'excuses, pas de mots de réconforts. Que dalle.

Aujourd'hui je suis en formation et suis en stage pour assurer ma transition professionnelle. Bizarrement, je suis payée plus qu'en thèse ! Et la reconnaissance du niveau d'étude par contre, faut l'oublier. Déjà qu'avec un doctorat c'est chaud, mais sans le diplôme encore plus ! Et j'ai commencé une psychothérapie pour remettre de l'ordre dans tout ça et repartir sur de nouvelles bases.

Ce que j'ai remarqué c'est quand t'es dans la moïse, les langues se délient. J'ai entendu beaucoup de choses sur le sort des thésards, et en particulier des thésardEs. Et là, ça n'est pas des histoires de quelques mots ayant été mal placé (ce qui a été mon cas) mais d'attouchements et de violences. Et vous savez quoi ? Les gars sont toujours dans les labos parce qu'ils se couvrent les uns les autres.

J'ai aussi eu une collègue qui, après 3 ans de thèses, s'est faite jeter du jour au lendemain, avec en prime, l'accord du directeur de notre ancien labo. Bien la recherche !

Si je fais ce témoignage c'est que je veux qu'on parle des thésard(e)s qui subissent les agissements malsains de directeurs-trices de thèses trop abusifs, trop envahissant, manipulateurs, dits "colériques" qu'on leur présente et leur vend comme des dieux avec "juste un fort caractère" . "T'es humilié(e), tu te sens brisé(e), amènes toi et fais péter l'autre joue, c'est pour la bonne cause et c'est pour ton bien." Voilà aussi ce qu'on nous apprend.

Je suis actuellement stagiaire dans un tribunal pénal

Abus de pouvoir, Rapports sociaux

Je me présente, je suis actuellement stagiaire dans un tribunal pénal, puisque je me destine à faire de la répression pénale mon métier.

Ce matin même, j'ai assisté, alors que j'étais au bureau d'ordre du greffe, à une scène dont je n'ai pas réellement été la victime, mais qui m'a donné envie de vomir.

Pour faire vite, le bureau d'ordre a pour charge la gestion des procédures nouvelles qui arrivent au tribunal : classification, renvoi vers les services adaptés, archivage, etc.

Le vendredi, ce service est fermé au public, afin de permettre d'évacuer la surcharge de travail (sans y parvenir pour autant : ce matin, j'archivais des dossiers avec un an de retard). Toutefois, au milieu de la matinée, la réceptionniste en charge de l'accueil des visiteurs du tribunal vient nous trouver pour "une urgence".

L'urgence en question était une femme qui avait perdu son fils. Pour des raisons qui me sont demeurées inconnues, elle avait besoin d'une photocopie du procès-verbal de la police certifiant que son fils était mort d'une mort naturelle.

Bien que stagiaire, j'avais les capacités pour répondre à sa demande. Dans les faits celle-ci ne présentait bien sûr aucun critère d'urgence (la mort d'homme ayant déjà eu lieu), mais humainement, il était hors de question de rejeter la requête d'une mère endeuillée.

Il y avait à ce moment une de mes collègues de travail, occupant en permanence depuis plusieurs années une place au bureau d'ordre. Celle-ci m'a interrompu alors que je me mettais à chercher la procédure concernant le fils décédé, et a déclaré à la dame : "Madame, le vendredi, notre service est fermé, revenez lundi."

Celle-ci a bien sûr protesté, mais rien n'y a fait, ma collègue fut intransigente et a déclaré que "Deuil ou pas, le vendredi, le service est fermé au public, sauf urgences, et vous n'êtes pas une urgence."

La mère repartit du bureau sans sa photocopie, en pleurant.

Quant à moi, je me fis remarquer par ma collègue, qui puisque je ne suis que stagiaire était en fait ma supérieure hiérarchique, que je devais respecter les instructions les plus basiques. Affaire humaine ou pas, le vendredi, le bureau est fermé, petit stagiaire. Après tout, qui étais-je pour remettre en cause cette pratique en place depuis des années au bureau d'ordre, moi qui n'y était que depuis un mois ?

Je veux faire carrière dans la répression pénale car je veux amener mes capacités humaines au service des autres. Bien sûr, je devrai être impartial. Bien sûr, je ne devrai pas montrer d'émotion. Mais ça c'est uniquement si je suis juge.

Le tribunal est un lieu qui se doit d'être le plus objectif possible, et de ne pas être guidé par des émotions fortes, au nom de l'équité de la justice. Mais au bureau d'ordre, qui n'est au final que son secrétariat, qu'est-ce qui peut bien nous forcer à limiter nos capacités humaines ?

Bien que j'ai dû limiter les miennes aujourd'hui, je ne suis bien sûr pas la véritable victime de ce drame.

Mais tout de même, petit stagiaire, la prochaine fois tu ne prendras pas d'initiatives et tu te contenteras de rejeter la demande.

Après tout, si nous passons nos journées à classer des dossiers, ce n'est certainement pas pour être capables de les retrouver en quelques minutes et de faire une photocopie en quelques secondes.

Le vendredi, le bureau est fermé au public, madame.

Merci de l'attention portée à ce témoignage. J'ignore s'il entre dans le champ de ce que recherche votre site, mais je voulais au moins l'envoyer quelque part.

Un stagiaire qui a eu envie de vomir ce matin.

On vaut mieux que ça, même à 16 ans.

Conditions insupportables, Dévalorisation, Rapports sociaux

Quand à 16 ans, que tu balayes la rue pour gagner quelques sous et que, du haut de leur immeuble, certains trouvent amusant de te jeter des paquets de cigarettes vides car "tu vas nettoyer".

Quand dans ce même boulot, alors qu'il est 15h en plein mois d'aout on t'engueule que tu ne vas pas assez vite alors que tes mains sont recouvertes d'ampoules et que tu as la peau à vif...Que ta supérieure ose te montrer comment "balayer" alors qu'elle reste dans sa voiture à te regarder...

On vaut mieux que ça, même à 16 ans.

Je n'ai jamais vraiment été attiré par tout ce qui est politique, je suis encore en étude supérieure mais nos proches, nos professeurs et même nous sommes déjà surmenés et prêts à craquer.

Des élèves qui font leurs études et qui travaillent à côtes pour pouvoir vivre, qu'on leur impose un CDD pendant plus de cinq ans et qu'on ose leur donner le travail de trois personnes car ils n'ont pas envie d'embaucher, ça fait moins de marge.

Si cette loi passe, que va t-il rester de nous? De pauvres zombies qui ne servent qu'à générer du profit afin que les même restent tranquillement dans leurs villas à profiter de leur piscine à débordement sans qu'ils n'aient jamais posé un pied de le quotidien de la majorité de la population.

On vaut clairement mieux que ça.

Je suis étudiante et salariée.

Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Santé

Je suis étudiante et salariée. Mon premier travail saisonnier, je l'ai eu "sur le tard", à 20 ans passé. J'ai vraiment insisté pour travailler, harcelant presque la DRH pour un poste dans son entreprise. J'ai fini par être assurée d'avoir un poste dans son fast-food pour deux mois. Il y a eu, pendant la journée d'intégration, le vague écho d'une proposition de CDI pour la rentrée si je le voulais et si je travaillais bien.

Au bout d'une semaine, la sous-directrice m'a convoqué dans le bureau, me reprochant de ne pas sourire, de souffler tout le temps et de surveiller l'heure de fin. Elle m'a même rappelé qu'il me restait une semaine d'essai mais que malheureusement ils avaient trop besoin de moi pour y mettre fin. Je travaillais en cuisine, c'était l'été, et la clim était en panne. La chaleur me donnant des migraines, je demandais régulièrement des verres d'eau, mais ils n'étaient autorisés qu'après une heure de travail puisque nos supérieurs estimaient qu'on pouvait boire avant notre service. Sauf qu'avec une chaleur ambiante de plus de 40°C, on se déshydratait vite, trop vite.

Plus tard, une feuille a été affichée entre les vestiaires disant "Personne n'est totalement habillé tant qu'il ne porte pas le sourire." Là plusieurs collègues ont ricané en me regardant et ont chuchoté des choses à la sous-directrice en me pointant du doigt.

Quand mon CDD a commencé à toucher à sa fin, je me suis rapprochée de la DRH, lui proposant mon CV et ma lettre de motivation pour un CDI étudiant pour l'année scolaire. Là il m'a été dit qu'ils ne gardaient personne pour l'année à venir. Deux jours plus tard, j'apprenais que deux personnes étaient gardés pour un emploi étudiant, et que j'étais tout simplement jugé pas assez souriante par la sous-directrice, bien que je n'étais jamais en contact des clients.

J'ai alors cherché dans un autre fast-food où j'ai signé un CDI cette fois-ci, le directeur me trouvant très souriante.

Lors de la fin de mon stage...

Santé

Lors de la fin de mon stage j'ai signee un contrat dans un magasin, les contrats que j'ai signee je les ai eu par hasard, par pseudo chance et surtout grace aux burn out de mes congeneres. Donc mon premier contrat c etait juste caissiere, a 16h par semaine au debut, ma premiere paie elle etait de 564 euros je deconne pas, j ai un bac plus 3 bordel. le deuxieme mois tout allait bien, puis lors du troisieme mois mon patron m a convoque et a renouvele cette periode sous entendant que j etais trop stresse et pas apte au poste.

J etais encore plus stresse et panique ,mon contrat avait un peu augmente 630 euros par mois WAW les mecs mais j avais un loyer certe ridicule car je vivais dans un foyer de jeunes travailleurs. Quand finalement on m a annoncee que je ne restais pas j etais triste et tellement soulage finalement, j ai apres remplace quelqu un qui avait fait un burn out dans un autre magasin. Dieu merci elle est revenue et j ai pu partir.maintenant j a la hantise du monde du travail. Depuis je suis au chomage et en quete de sens, desole pour les accents, je suis en Slovenie et il n y a pas d accents sur le clavier. Donc oui on vaut mieux que ca et on vaut plus qu etre defini par notre travail.

je ne suis pas étudiant pour avoir une profession

Dévalorisation

Quand on te demande ce que t'apportent tes études de sociologie, ces fameuses questions qui peuvent être embarrassante, A quoi sert la sociologie, C'est quoi ? Ah c'est intéressant et tu fait quoi comme métier après ? Ah rien tu aurais du choisir autre choses.

Alors est-il normal que les personnes nous donnent de tel réponses, d'être aussitôt dénigré de cette manière, je l'affirme et le revendique pour tout les étudiants en sociologie et même ceux qui sont victimes du même phénomène de dénigrement dans la filière des sciences humaines et sociales.

Nous sommes étudiants et fières de l'être !! Et être étudiant c'est apprendre de la vie, c'est apprendre des connaissances mais pour certains (peut être en particulier dans la filière des sciences humaines et sociales) c'est prendre le temps, prendre une pause.

Car un étudiant est un profiteur oui, grâce aux bourses et quand les parents, les proches, les aides de l'état le peuvent il profite de l'aide financière qui lui est procuré. Pourquoi en profite il me demandez vous ? Pour se soûler tout les jeudi soir avec ces amis certains répondrons. Non ce n'est pas uniquement cela, l'étudiant profite oui, mais pour gagner du temps, un temps de réflexion, un temps hors travail salarial quand il peut, [Les étudiants salariés existent et bon courage à eux], car oui nous nous posons des questions sur notre monde, vous aussi, mais vous n'avez pas eu notre chance, une chance de pouvoir utilisé l'université comme un temps libre, si ce n'est l'université qui nous utilise comme tremplin carriériste. Car oui pour certains la sociologie est une voie de garage, comme d'autres filières, les étudiants y sont envoyés dans l'inconnu ne sachant que faire de leurs avenir. Je leur répondrai à ces étudiants, bienvenu et profitez de votre chance, profitez de ces trois ans pour prendre un temps de réflexion, sur vous et sur votre place dans le monde, car pour moi c'est à cela qu'a l'utilité de l'enseignement de la sociologie dans le milieu universitaire, répondre aux questions sociales que l'étudiant qui viens d'avoir sa majorité va incontestablement se poser au cours de ces trois années. Même si malheureusement nous pouvons émettre une grande critique sur la forme que prend cet enseignement [chose que je développerai une autre fois].

Donc je donnerai cet réponse aux individus qui me dénigrent de cette sorte, peut être êtes vous jaloux du temps libre que j'ai, moi je compatis sur votre sort, car peut être l'avez vous décider de votre plein grès, mais quoi qu'il en soit il est probable que vous ayez été déterminer par des proches, par des pressions sociales extérieurs qui vous on fait choisir une voie professionnel qui vous plait maintenant, (et même peut être depuis le

début) mais encore une fois, oui, les étudiants sont privilégiés car nous courons moins vite que vous dans le temps social, quoique, cette affirmation peut être remise en question, les étudiants salariés courent peut être autant que vous. Les étudiants eux courent aussi, pas moins ni plus, mais d'une différente manière.

Oui, étudiant je suis privilégié, je ne suis pas encore entré dans la vie active, et je le revendique, c'est un privilège qui me donne du temps pour réfléchir à ma place dans le monde, à ma place en tant que citoyen, en tant qu'être humain. Alors maintenant que je suis à la fin de ma troisième année ai-je trouver des réponses ? Oui Ai-je la solution de mon avenir ? Non

C'est cela je pense à quoi est "condamné" un étudiant en sociologie qui se pose des questions, il n'aura jamais de réponses sur son avenir, Il aura des réponses sur son présent, sur la société du présent, tout autres réponses n'est que spéculation.

Oui spéculer, c'est ce que vous nous forcez de faire, à nous mais aussi à vos proches lorsque vous relayez notre choix de filière, à notre possible choix de métier. Arrêtons et arrêtez de nous forcer de spéculer, je veux peut être devenir prof, peut être chercheur. Et chômeur professionnel pourquoi pas ? Oui je ne suis pas étudiant pour avoir une profession, je suis étudiant pour apprendre et cela ce n'est plus une majorité.

Et malheureusement, l'enseignement universitaire s'en ressent et est gangrené par cette nouvelle réalité.

C'est là que commence la partie la plus magique de mes aventures ... Je me suis inscrite dans une boîte d'interim ...

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Rapports sociaux

Comme j'ai tendance à le dire , j'ai un parcours un peu compliqué .

Parlons des études : J'ai passé un bac STAV (Sciences et Technologies de l'Agronomie et du Vivant) pendant lequel j'ai réalisé un stage "d'observation" de 5 semaines , dans une grosse fromagerie industrielle , proche de chez moi et dans laquelle j'avais facilement trouvé ce stage , mes parents ,étant producteurs laitiers et vendant leur lait à cette entreprise, ayant agités leur réseau de contacts . Je me retrouverais donc , à 16 ans , dans un atelier de transformation agro-alimentaire . J'étais fascinée par la taille des machines et par les volumes produits et j'avais hâte d'apprendre . C'est là que ça coince . Le chef d'atelier est un parfait connard , hyper exigeant , avec les employés comme avec les stagiaires (on était 2) je me retrouve à faire des échantillons en suivant des procédures qu'on ne m'explique pas , on ne m'explique pas non plus pourquoi je fais ces échantillons ... On m'engueule quand je rend mes résultats en retards Mais bon le stage se passe et je quitte cet endroit en jurant que je n'irais travailler dans le milieu industriel , dégoûtée par le peu de temps que les fromager ont pu m'accorder , pour un dossier qui était primordial pour mon bac . Ils n'avaient pas le temps de parler car dans cette entreprise si on s'arrête , même pour répondre à une question , ça gueule . Dégoûtée aussi par la vision que j'avais eu de l'agro-alimentaire .

J'ai obtenu mon bac et me suis orientée vers un BTS Biotechnologies . J'ai alors découvert le milieu de la recherche .. Avec son manque de moyen , son inéquité entre les laboratoires d'une même structure . Son manque d'implication de la part de certains maîtres de stage aussi , des (des , une surtout) enseignants chercheur fier de leur étudiants de fac mais extrêmement condescendant envers ceux qui suivaient des cursus BTS . Après deux mois de stages sous l'autorité de cette personne et des tas de d'échantillons analysés pour ses recherches(, elle s'est permis de m'envoyé les résultats que je devais discuté une semaine avant que je doive rendre mon dossier ... En fin de deuxième année , cette fameuse semaine était une semaine d'examen , de ccf , le moment idéal quoi ... Elle a mit 3 mois à m'envoyer un tableau de 5 lignes .. (ce stage était non rémunéré , c'est d'ailleurs la première question qu'elle m'a posé à l'entretien , et c'est ce qui a déterminé mon "embauche")

J'ai raté mon Bts , j'ai redoublé , j'ai changé d'établissement et j'ai fait un nouveau stage dans un autre laboratoire , qui lui manquait cruellement de moyen , mais dont les gens qui m'ont entourés étaient déterminés à ce que je réussisse .. J'ai malheureusement encore raté , avec un goût de résultats biaisé , car il se trouve que l'oral que j'ai passé sur mon stage , ce sont des profs de mon premier établissement qui constituaient une partie du jury .. Ce qui pour moi , devrait invalider cette épreuve , car on n'est pas sensé avoir un passif avec un jury .

J'ai donc quitté les bancs de l'école avec un bac technologique , autant dire rien , j'ai cherché du travail dans ma branche , mais déjà qu'avec le diplôme c'est compliqué autant vous dire que sans , on ne trouve pas .

C'est là que commence la partie la plus magique de mes aventures ... Je me suis inscrite dans une boîte d'interim .. Qui m'a envoyé travailler dans la fromagerie où j'avais fait mon stage de bac . Mais dans un autre atelier , un atelier de pré-emballé , où on découpe des tonnes de fromages par jour , pour le mettre dans une barquette en plastique , que l'on met ensuite en carton et ensuite sur palette . Là j'ai découvert la méchanceté gratuite de certaines personnes , sous l'égide d'un chef d'atelier complètement taré , mais tellement bon dans sa partie que l'entreprise n'envisage pas de s'en séparer .

J'ai commencer à travailler là bas un vendredi , fin novembre 2014 . J'étais d'après midi . Je suis arrivé dans l'atelier , on ne m'a rien expliqué , j'ai été catapulté sur un poste dont j'ignorais tout et j'ai compris le boulot en regardant ma collègue .

Après ce premier jour , on m'a embauché en intérim , pour la saison (travaillant sur de la raclette , on entend par là , saison d'hiver , de novembre à février . On m'a assignée à une équipe et à un poste , en binôme avec une autre fille . Elle était enceinte , je redoublais donc d'efforts pour ne pas qu'elle se surmène ... Et c'est là que le spectacle a commencé ... Elle m'insultait , me rabaisait , menaçait de me faire virer ... je me retrouvait en larmes à l'hure de la pause (20 minutes de pause pour 8 h de boulot) ça a duré une semaine , jusqu'à ce que je l'envoie sur les roses , à lui répondre aussi mal qu'elle me traitait .. La chef d'équipe m'a changé de binôme . h après cet esclandre , cette désagréable personne s'est écrasé un pied avec un tire palette électrique ... On m'a soupçonné de mauvais oeil ..

J'ai donc fait la saison , en craignant les colères du chef , en ayant peur de faire des bêtises.. En 2 mois j'ai perdu 8 kg ...

Et on m'a remercié comme toutes les autres intérimaires , car la saison était finie .

Je suis restée en intérim , dans la même boîte mais dans un autre atelier où je le suis toujours bien sentie , avec des collègues et un chef agréable .

En parallèle je repassais mon BTS , que j'ai encore raté .

Et j'ai repris l'école en choisissant un nouveau BTSA , en Production Horticole ,

dans lequel je m'éclate , pour mes stages je suis dans des petites exploitations un vrai bonheur ...

Mais pour mes vacances je suis toujours en intérim , dans ce fameux atelier avec cet horrible chef .. Mais suite à de nombreuses plaintes d'intérimaires , l'entreprise a mit de l'eau dans son vin et a serré la vis du chef . Les intérimaires sont maintenant un minimum formé au poste qu'elles occupent , et le chef est moins tyrannique , comme quoi on peut faire avancer les choses quand on ouvre sa gueule .

Actuellement je suis en deuxième année de BTS , avec un prpjct professionnel qui devrait me permettre de ne plus avoir à bosser dans une grosse structure , sans chef , puisque je veux monter une exploitation arboricole . Pour ne pas avoir à subir ce genre de structure , plus jamais une fois diplômée ... Mais je sais que je me suis déjà fait cette promesse.

Mon conseil est le suivant...

Précarité

Mon bac S 2003 en poche (au rattrapage, de justesse) et bien formaté au discours ambiant, je m'inscris en DUT informatique, pensant que puisque je m'intéresse aux ordinateurs, c'est la voie la plus évidente à suivre. Au bout de 8 mois, ne parvenant pas à travailler les matières, accumulant les notes catastrophiques, je me décide à arrêter les frais. Retour au bercail avec tout ce que ça implique : sentiment d'échec exacerbé par le mécontentement des géniteurs, début de dépression (17 ans, la vie commence bien), découragement. N'ayant toujours aucune idée de ce qui pourrait éventuellement m'intéresser dans la vie et après une demi-année sabbatique à jouer à World of Warcraft toute 20h sur 24 (je ne regrette rien), j'échoue en DUT SRC, pistonné par des amis en année supérieure. Deux ans médiocres passés en dilettante avec diplôme qui vaut ce qu'il vaut.

Conscient que ça ne suffira pas à décrocher un job (je ne parle même pas d'un job agréable), j'enchaîne à Paris sur une université privée dont je tairais le nom pour des raisons évidentes. Toujours sans convictions, les années passent et je parviens à maintenir la tête hors de l'eau sans forcer : certains diplômes s'obtiennent presque sans travail, sachez-le.

2010, un bac et deux diplômes supérieurs, toujours incapable d'appréhender mon avenir mais les parents sont fiers, alors ça va.

Je passe les 12 mois suivant à mollement tenter de chercher du travail : jobs merdiques, salaires minables, exigences aberrantes et surtout un manque total de motivation qui se ressent aux quelques entretiens qu'on a bien voulu m'accorder.

2011, coup de chance, je tombe sur la seule offre Pôle emploi qui pouvait me convenir et je suis embauché en CDD dans une très grosse entreprise pour un boulot de "pousse-bouton" un peu minable mais pas trop mal payé. J'ai enchaîné les CDD durant plusieurs années dans cette société, apprenant sur le tas et alternant avec les périodes de carence légales. Problème, la politique du groupe était claire depuis 2009 : pas d'embauche extérieure, uniquement des reclassements. Et tant pis si personne ne correspond au profil demandé, nous enchaînerons les CDD.

Un jour, profitant d'une bourde du service RH (pas de contrat signé 48h après le premier jour d'embauche), je demande officiellement de signer un CDI. Je ne vous cache pas que les deux semaines suivantes furent un peu tendues. J'ai tenu, évité les pièges (genre contrat avec période d'essai, bien tenté) et finalement signé un CDI en bonne et due forme. Le monde du travail n'a aucune pitié pour nous, n'ayons aucune pitié pour lui.

Aujourd'hui je fais 9h - 17h dans un boulot un peu naze mais qui ne me demande qu'une ou deux heures d'activité par jour avec un salaire très correct, une bonne mutuelle et j'en passe. Je n'y passerai sans doute pas toute ma vie mais ça aide à mettre de côté en attendant quelque chose de plus excitant.

Mon conseil est le suivant : passez votre bac si vous le pouvez (on vous prendra un peu moins pour une merde, c'est comme ça malheureusement) et formez-vous dans les secteurs qui embauchent. C'est selon la bonne marche à suivre pour trouver rapidement un travail bien payé. Faire des études pour faire des études ne vous mènera qu'au Pôle Emploi.

Amicalement.

Je galère, rares sont les jours où je mange autre chose que des pâtes

Précarité

J'ai 21 ans, je suis actuellement en formation d'ingénieur du son à raison de 13h/semaine. Pour financer ma formation, qui se déroule sur deux ans, j'ai dû faire un crédit de plus de 15 000 euros que je vais devoir commencer à payer l'an prochain. J'ai commencé à travaillé à mes 18 ans, des petits boulots et des contrats saisonnier, en tant que serveur, caissier, assistant photocopies/café dans une grande entreprise, etc... Bref, des tafs pas très réjouissants, mais qui me permettaient de mettre de coté. J'arrive au terme de ma formation, à la fin de l'année, et ça fait plus d'un an que je n'ai pas travaillé, malgré les dizaines de CV et de lettres de motivations que je distribue chaque mois. Je ne suis pas embauchable parce que je manque d'expérience, que je demande à travailler à temps partiel, que je n'ai pas de voiture. Je n'ose même pas demander d'emploi dans ma branche tellement le secteur est en crise et donc naturellement bouché. Je galère, rares sont les jours où je mange autre chose que des pâtes, rares sont les jours où je mange 3 repas. Je me demande comment ce sera l'année prochaine, quand la banque va me demander de payer ce que je leur doit. Je me dis souvent qu'au lieu d'avoir essayé de faire de ce que j'aime mon travail, j'aurais dû choisir quelque chose par défaut, qui embauche, et tant pis si ça ne me plaît pas, au moins j'aurai eu de quoi me nourrir, louer un appartement décent. Mais il y a des jours où je me dis que je vaut mieux que ça, que le problème ne vient pas de moi, qu'il vient de la société, que cette dépression est le fruit d'un enfumage monumental, et que nous, précaires, étudiants, chômeurs, salariés en galères, nous seuls pouvons et devons changer les choses.

Toutes les tâches que je devais faire était du nettoyage ou faire le commis de salle.

Contrat, Législation, Magouille

J'étais en stage à X, les objectifs de mon stage était de pratiquer un peu tout, commis de salle, barman, la cave, le service (Stage post bac). La loi était pour les stages de plus de 6 semaines, 508,20€ par mois à 35h plus en région parisienne remboursement à moitié du pass navigo, et tickets restaurants ou nourriture fournie (et les 508,20€).

Toutes les tâches que je devais faire était du nettoyage ou faire le commis de salle. J'ai eu 4 jours où je n'ai pas travaillé, 2 parce que ma grand-mère est décédée et que l'enterrement était en Italie, et 2 parce que j'ai eu par deux fois la chiasse à cause de la bouffe dégueulasse périmée qu'on nous servait, et en revenant on m'a demandé de rattrapé ses jours alors que je n'étais pas là à cause d'eux. Je travaillais 38h par semaines, sous 30/40 degrés, sans pouvoir manger correctement avant le service, j'ai surpris mes responsables de stage dire qu'ils allaient niquer mon stage, me faire éplucher 30kg d'oignons par jour parce que j'ai osé dire mon mécontentement quand un jour je suis parti 5 min en avance ayant effectué tout les tâches, qu'on m'a rabaché ces 5 minutes alors que je commençais parfois en avance et finissais en avance. Oui 38h par semaine à faire de la merde, à bouffer de la merde, pour 500€ et 50 centimes, le minimum légal étant de 508€ à 35h sans compter le pass navigo

j'ai perdu 30kg en 1 moi de stage

Surtout que le pire, c'est que chaque mois, les employés se font voler de 400 à 800€

en effet, les salaires sont au %age, hors taxe, mais service compris, les employés étaient payés hors service et hors service (perte de 400 à 800€ d'après mes collègues)

Je suis doctorante contractuelle depuis 3 ans

Précarité

« T'avais qu'à faire des études »

Je suis doctorante contractuelle depuis 3 ans dans une fac parisienne (ça veut dire que je touche 1350 par mois pour faire ma thèse) avec mission d'enseignement (ça veut dire que je donne quelques cours pour 300 euros de plus). Pour ceux qui ont déjà été à la fac, je suis de ceux que les étudiants surnomment « les jeunes profs », « chargés de TD », « les vacataires ».

Me lancer dans cette grande aventure n'allait pas de soi. Fille d'ouvriers au chômage, dire que « je n'ai pas mes parents derrière » c'est bien peu dire. J'ai un jour pris rendez-vous avec une assistante sociale pour obtenir une aide d'urgence. Je lui expose mon projet, elle est scandalisée : « et nous devrions tout vous payer de la sorte jusqu'à la fin du Master ? Ça n'est pas réaliste. Pourquoi ne pas chercher un métier plus approprié à votre condition ? » de sale pauvre quoi. Les pauvres ne deviennent pas Maître de Conférence. Obtenant tout de même ma licence, et pas grâce à l'assistanat, pleine de naïveté (il m'en restait), j'ai quitté ma douce province dans l'espoir de faire progresser mon cursus en « montant à Paris », pour la filière qui m'intéressait le plus. Faire carrière à l'université est mon rêve de toujours, mais la vie à la fac est vite devenu un cauchemar.

Ça fait doucement rigoler de voir ces politiques dire que nous ne serons concernés par la loi que lorsque nous rentrerons dans la vie active, car se payer cinq ans d'études avant d'arriver à la thèse, ça ne tombe pas du ciel. J'ai été serveuse, hôtesse d'accueil, équipière à Quick, femme de ménage, fait des intérim, jusqu'à des petites missions payées de la main à la main. J'en ai tiré des brûlures à l'huile chaude des frites, des irritations de la peau à cause des produits, des mal de dos récurrents, et un stress qui n'est jamais parti. Rien de tout ceci ne m'a jamais permis de vivre décemment, a généré des relations on ne peut plus orageuses avec le joyeux petit monde des banques et créanciers de tous bord. Pendant ma première année à Paris, je travaillais de nuit jusqu' à 5h, et la RATP me conduisait de justesse à mon deuxième emploi pour un deuxième petit boulot de 3h et demie. Je terminais à 9h, juste assez tôt pour être à l'heure pour tourner de l'œil en cours. Tous ces emplois étaient complètement détestables, des chefs tyranniques, des clients odieux, qui n'avaient de cesse de conclure qu'ils n'avaient pas face à eux un être humain, mais une « femme de ménage », que j'étais venue au monde avec cette blouse avec pour mission de nettoyer leur merde. Si j'avais l'outrecuidance de riposter, on me rétorquait invariablement « Mais qu'est-ce que t'es ? T'avais qu'à faire des

études ! ».

À cette époque, avec la bourse étudiante et mes salaires, j'aligne péniblement 700 euros pour un loyer qui en fait 450. Avec mon copain, nous rions en réalisant qu'à deux, nous sommes sous le seuil de pauvreté d'une seule personne. En 2011, le Ministre Laurent Wauquiez annonce la création d'un mois de bourse supplémentaire, sans le financer, ce qui met la structure qui nous les verse dans l'incapacité de nous nous filer le moindre sou pendant des mois. Qu'à cela ne tienne, je décide d'arrêter d'étudier pendant un an pour travailler à temps plein, en projetant de reprendre mes études l'an prochain grâce au versement de la totalité des mois de bourses qui me sera fait quand cette crise aura été résolue. Je n'en ai finalement jamais vu la couleur : en avril, on exigeait de nous qu'on fournisse des certificats de scolarité. Inscrite à l'université mais absente en cours par manque de moyens financiers, j'ai perdu tout droit à ma bourse pour les années à venir. Mes tentatives de négociations se heurteront à un mépris de la part des agents d'une structure qui porte pourtant le nom « d'œuvres sociales » : « vous êtes ici pour étudier, et bon... si ça n'est pas votre priorité... » Les prêts à taux zéros spécial étudiants promus par les banques me seront systématiquement refusés, par absence de revenu stable et de garant. J'ai donc continué à me salarier, et j'ai au final pris quatre ans pour passer le diplôme de Master, qui se fait normalement en 2 ans. Pas par mauvais niveau (mes résultats ont toujours été excellents), par excès de soirée étudiante, ni de fainéantise mais par manque de moyens.

Au bout de cet interminable parcours du combattant, je parviens à décrocher mon diplôme de master avec mention et ensuite le sacro-saint financement de ma thèse. Voilà que j'accours ravie chez mon banquier pour lui annoncer que je vais désormais toucher le jackpot, 1600 par mois en tout. Oui, c'est là que nous les jeunes on est fragiles, quand on a passé plus de sept ans à travailler à mi-temps, ou pour des radis spécial jeune, on n'a pas trop le sens du chiffre. Le banquier reste déconfit : « je suis vraiment désolé pour vous, sincèrement ça craint. En arriver là après un bac + 5 ça fait vraiment pitié, je suis désolé ». Je vais en effet vite déchanter quand il me faut trouver un logement, et que ce salaire nous éloigne de pas mal d'aides, mais nous rapproche de tout un tas de dépenses supplémentaires. Tout d'abord, il faut savoir que pour toucher notre salaire, il nous faut être étudiants. Pour être étudiants, il nous faut payer des frais d'inscription à la fac, qui sont assez élevés. Les jeunes profs que vous côtoyez ont donc eu ce plaisir unique et renouvelé de payer leur employeur pour être autorisés à travailler !

Mon contrat arrive à son terme, et à moins de décrocher un nouveau contrat d'un an me permettant de finir ma thèse, je vais me retrouver au chômage, ou mieux, rejoindre l'armée des « véritables vacataires ». Ce sont des thésard, comme moi, mais qui ne sont pas financés. Il s'agit donc pour eux de faire quelques « vacations » où l'on est payé, non pas pour l'ensemble de son travail, mais avec quelques petits sous pour les quelques petits cours que l'on fait. On ne peut obtenir ces vacations qu'à condition d'avoir un autre emploi à côté, de cumuler les emplois, ou faire, comme c'est déjà trop souvent le cas, de

fausses fiches de salaires pour y accéder. Enfin, si vous voulez mon avis, je vous conseille plutôt d'être rentier.

Alors que dans certaines filières les enseignants non-titulaires comme moi représentent jusqu'à 60% du corps enseignant, depuis des années qu'on ne remplace pas ceux qui partent, qu'on supprime des contrats stables pour découper les contrats en mi-temps, en demi-contrats, et même en demi-contrats à mi-temps, maintenant tu sais pourquoi dans ta fac c'est la merde. Tu sais pourquoi parfois des fois ton cours de TD il est un peu nul aussi. Tu sais pourquoi le jeune « prof de TD » il flippe, pourquoi il s'énerve quand tu réclame de décaler l'examen, pourquoi il est blême, pourquoi il répond pas toujours à tes questions comme il faut, pourquoi il n'a pas répondu à ton mail et surtout pourquoi il ose pas faire grève. Parce que les profs titulaires, qui sont certes devenus ses collègues pourraient lui détruire sa carrière en un claquement de doigts, et que c'est un milieu où il faut bien veiller à ne se faire que des amis. Parce que l'on a déjà vu des copains se plaindre de leur précarité et se faire saquer, comme si tout ce que l'on faisait, on ne devait le faire que par passion. Un thésard est sensé ne se nourrir que d'idées et d'un peu d'eau fraîche puisée dans les toilettes du personnel. Parce qu'il est précaire depuis près de 10 ans et qu'il en a encore tellement devant lui. Parce qu'à 28 ans-29 ans, 30 ans, il a jamais vu la queue d'un CDI. De toute sa vie. Parce qu'il a des dizaines d'amis brillants mais qui restent embourbés dans l'attente, dans l'empilement de statuts pourris et surtout de sacrifices. Si ça a foiré pour machin, pourquoi moi je réussirais ? Parce que sa thèse n'en finit pas, qu'il postule à des centaines de postes qui lui sont sans doute refusés avant même qu'il s'y présente. Parce qu'il fait déjà tellement de tâches gratuitement, juste dans l'espoir de rajouter des lignes à son CV. Parce que peut-être que comme moi, il se demande simplement s'il n'a pas, tout simplement repoussé de dix ans le moment où il en conclura, qu'en fait, il n'aurait jamais du faire d'études.

Je suis doctorante dans un grand laboratoire

Contrat, Heures supp', Législation, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Je suis sûre que vous avez du recevoir beaucoup d'histoires comme la mienne. Je suis doctorante dans un grand laboratoire d'une grande université parisienne. Ici, les amphithéâtres débordent de centaines et centaines d'étudiants, souvent un peu perdus parce qu'ils ne savent pas trop pourquoi ils sont là. Ici, la recherche est très importante car elle permet à mon université de conserver son statut de "première université française au classement de Shanghai", ce qui ne veut pas dire grand chose en réalité.

Comme tous les autres doctorants de mon labo, j'ai signé un contrat doctoral qui m'engageait à effectuer 35h/semaine durant trois ans. C'était il y a deux ans et demi, et depuis, je n'ai jamais fait une semaine de 35h. La plupart du temps, je travaille 9h par jour, 5 jours par semaine (quand je ne travaille pas le samedi, ce qui m'arrive en fait régulièrement), en dehors de mon enseignement.

L'enseignement c'est une charge supplémentaire, avec l'augmentation de salaire qui va avec. C'est aussi être jeté dans l'arène sans aucun conseil ni aucune formation, devoir répondre à des exigences toujours plus absurdes, comme enseigner l'informatique à des étudiants qui viennent de la filière maths ou de la filière biologie, les deux dans le même groupe de TD. Et surtout, c'est faire beaucoup d'heures, encore, en plus. Les corrections de copies (qui me prennent environ 8h par paquet) ne sont plus payées depuis longtemps, elles sont "comprises dans le service", quand bien même je dois les faire le dimanche pour éviter de rentrer chez moi après 21h le soir.

Cette année, j'ai du surveiller un examen qui avait lieu de 20h à 22h. Ces deux heures, dont une qui devrait compter comme du travail de nuit, ne me seront pas payées : la surveillance d'examen, comme la correction de copies, est "comprise dans le service d'enseignement". Il en va de même pour les heures que je passe à rencontrer et discuter avec mes étudiants, les heures de rattrapage de TD parce qu'ils n'ont pas le niveau pour passer l'examen, les heures à élaborer des exercices pour les sujets de partiels. Elles font partie de mon service bénévole.

Alors je sais déjà que beaucoup de doctorants sont dans ma situation. Je savais avant d'y être que c'était difficile et exigeant. Par contre, je n'arrive toujours pas à tolérer que l'université, donc l'État, bafoue mes droits et ceux de mes collègues. Au-delà de tout ça, je pourrais aussi écrire tout un roman sur les conditions de travail, le stress, la pression, les charges administratives idiotes. Ainsi que sur le fait que je n'ai pas pris de vacances sans travailler "au moins un peu" sur ma thèse, depuis le début. Sur tous ces

week-ends passés à culpabiliser de ne pas travailler. Sur tous ces week-ends gâchés parce que je les ai passés à travailler.

J'ai connu des job étudiants pourris et les conditions de travail qui vont avec, comme ce supermarché qui nous interdisait de boire en caisse, quand bien même il faisait 35 degrés dehors et que le magasin n'était pas climatisé. Je ne pensais pas vraiment que cela pourrait être pire dans une institution publique. Mais ici, nous n'avons parfois pas d'eau du tout et il fait 38 degrés dans les bureaux, chaque été.

Donc oui, je pense sincèrement valoir mieux que ça. M'asseoir sur une possibilité d'avenir dans la recherche et m'asseoir sur la reconnaissance des autorités publiques, je l'ai accepté depuis longtemps. Mais je refuse de m'asseoir sur mes droits de travailleur.

7ans que j'accumule les refus pour les stages

Contrat, Précarité

Aujourd'hui, encore un refus... encore un refus pour un stage. Sans raison apparente. Et cela va faire... 7ans que j'accumule les refus pour les stages.

Tout commence en 2nde, je décide que « guide » en tourisme, ça doit être vraiment bien comme travail. Alors je m'engage dans cette voie. Une amie de l'époque me dit qu'elle sait qu'une formation est ouverte pas très loin, dans une ville au patrimoine historique médiéval assez connue (77, Provins). Je postule, je suis prise. Je suis même une formation pour trouver une alternance puisque le BTS d'Animation et Gestion du Patrimoine (AGTL) nécessite une alternance. Je cherche... d'Avril 2009 à Avril 2010... sans succès, je dois quitter la formation avec pourtant des notes plus qu'honorables.

Je me réoriente alors vers une licence d'Histoire. A l'époque elle pouvait déboucher sur les 4 concours de guide (régional, national, conférencier, interprète). Je me lance alors. Je déménage, j'ai mon premier appartement. J'ai de la chance, mes parents paient l'appartement et mes courses pour la grande majorité. Je commence mes études, ça n'est pas vraiment ce que j'aurais pensé... mais je continue, c'est sympa, je me fais des amis et la ville me plaît assez. Vers la fin de ma 2eme année je me renseigne pour intégrer les concours à la fin de l'année suivante. J'apprends alors que ces concours n'existent plus. Ils ont tout simplement été supprimés et non remplacés. Désormais pour être guide ne restent que le BTS et la licence professionnelle... qui ne se fait pas dans ma ville.

Très bien... je fini quand même ma licence, en 4ans puisque j'ai passé un an à travailler pour une chaîne de restauration rapide afin d'avoir un peu d'argent... et une sciatique.

Je m'inscris au nouveau BTS tourisme après un entretien lors duquel j'explique mon projet. On me dit que tout va bien. Je déménage encore une fois, m'installe avec un de mes frères et commence la rentrée scolaire toute heureuse. Je n'y suis restée que trois jours. Durant ces trois jours j'ai écouté tous les professeurs me dire la façon dont ils allaient nous former à « vendre du rêve » parce que oui... au final cette formation qu'on m'avait promise comme débouchant sur guide conférencier... ne débouche pas sur guide conférencier. A savoir, au BTS AGTL était « lié » un autre BTS Vente et Production Touristique, qui débouche sur tour opérateur, travail en office, agences,... Et le CTS tourisme a « mélangé les deux équitablement » selon le directeur. Comprenez : 1an de « tronc commun » exclusivement vente, et ensuite seulement une orientation possible en animation qui ne débouche sur aucun diplôme officiel qui permette de faire du guidage.

Fort bien... je quitte la formation au bout de trois jours.

Et je reste là... à ne rien faire dans mon appartement. Je tombe dans une phase de déprime. Je ne bouge pas, je ne mange presque pas, je ne fais que rester sur mon ordinateur et dormir.

Puis je trouve, quand même, un petit travail de guide ! Ô joie. Je suis vacataire et peux expérimenter le travail. Que j'apprécie vraiment, je me donne à fond et tout fonctionne très très bien.

Je reprend espoir, et je trouve une nouvelle formation via le CNAM. Encore mieux ! Je suis prise pour Juillet/Aout dans un château en Alsace pour faire des visites ! Excellent. Je fais tout cela, je redéménage, trouve une colocation rapidement et commence mon année. Je passerai sur le harcèlement scolaire de la part d'autres élèves de la formation considérant que si je ne sors pas fumer c'est que je suis asociale et ne veux pas les voir. Ce que je vis très mal. Mais je m'accroche. Je cherche un stage, puisque la formation n'est validable qu'après 12 semaines de stage. Je ne trouverai jamais de stage et je refuse de payer 5.000€ pour continuer et peut-être ne pas valider ma formation. Et de toute façon la valider sans pouvoir prétendre avoir expérimenté la théorie sur le terrain. Je retourne au château, pour 5 mois cette fois. Et je cherche à entrer en licence professionnelle guide conférencier. La seule et dernière façon d'obtenir ma carte.

La loi Macron passe pendant l'été, on est tous atterrés de savoir que maintenant pourront être guides toutes les personnes le souhaitant et se réclamant d'un diplôme d'études supérieurs. Quid de la formation spécifique à l'histoire ? Aux arts ? A l'histoire de l'Art ? A la façon de mener une visite pour différents publics ? Aux orties.

Je postule à la fac de x. On ne me fera pas passer d'entretien, on me dira juste que je ne parle pas assez bien les langues pour entrer dans la formation. Ils réclament d'être trilingue (niveau C1 dans deux langues étrangères). Je mène pourtant des visites en français, anglais et allemand... avec des visiteurs contents et ayant compris ma visite, me félicitant quelques fois, me remerciant de faire ces visites dans leur langue.

Je tombe d'assez haut... je me dis que lors de mon premier BTS j'avais à peine 18ans, pas de diplômes que le bac, pas de permis, pas d'expérience...Maintenant que j'ai tout ça et 25ans... rien n'a changé.

Je m'accroche... encore. Je postule dans toutes les universités proposant la licence guide conférencier, même à l'autre bout du pays. Je passe un entretien à Paris, suis reçue. Le rêve est à portée de main. J'envoie une demande de stage aux 109 musées que compte la ville de Paris. Jusqu'ici j'ai décroché 2 entretiens... j'ai été refusée aux deux sans réelle explication que : on a orienté notre choix sur quelqu'un d'autre. Je dois aussi trouver un appartement... la belle affaire. Trouver un appartement quand on ne reçoit que des allocations chômage (800€ et ça n'est de loin pas assez pour vivre là bas décemment).

Mes cours commencent dans moins d'un mois et je commence à désespérer de nouveau. Je n'ai aucune envie que l'histoire se répète...encore. Déménagement, début de formation, pas d'employeur, fin de formation anticipée sans diplôme. Pendant tout ce temps à côté je n'ai pas de vie. Rencontres impossibles, pas de « chez moi », pas de vie prise en main. Je suis soutenue par ma famille... qui ne peut pas m'aider. On se sent très vite comme un poids pour ceux qui nous aident.

On n'arrête pas de nous dire que la France est le premier pays touristique au monde. Très bien, faites en sorte qu'il le reste et formez vos professionnels du tourisme. On nous dit qu'il faut mettre en avant les formations en apprentissage. Très bien mais faites le aussi pour les secteurs culturels.

J'espère trouver. J'en ai assez de ne pas réussir à finir mes études. Il me suffit d'un an que je passerai sans problème. Et après je pourrais avoir une vie. Parce que pour le moment, je survis seulement. 26Ans au crochet de mes parents."

Je suis actuellement en apprentissage

Je suis infirmière. Je suis actuellement en apprentissage dans le but de passer mon bts muc cette année

Employée dans une grande chaîne de commerce de proximité la voie semble belle !

Je suis aussi maman d un petit garçon de 4 ans et c'est la que ça ce complique.

Des exemples de galère j'en ai plein surtout ces derniers mois.

Le premier c'est celui du syndrome de l apprenti ! Parce qu actuellement j exerce plus un emploi du employé libre service qu'un apprentissage !

Le deuxième c'est celui de l exclusion, ce serais dommage que je m intègre bien, du coup on me reproche ma proximité avec mes collègues

Le troisième c'est min côté humain, parce que bon avoir essayé sentiments au boulot c'est pas bien et j'ai eu le malheur de craquer une fois ! Et ben je m'en souviens, je me suis faite dénigrer et hurler dessus !

Le quatrième c'est la non impliquait on de mon formateur, qui me paye 900 € par mois pour 35 h mais qui me dispense aucune formation heureusement que je pose des questions et que j ai parfois des réponses...

Le cinquième est que sous prétexte que j'ai des bons horaires et mon mercredi en repos j'ai pas le droit de me plaindre

Le sixième est celui de la disponibilité, les changements de planning la veille pour le lendemain, ou encore qu'on m appel pensant mes vacances pour me demander de bouger mon jour de repos

Le septième c'est la honte d avoir du poser une journée enfant malade parce que mon fils avait 40 de fièvre.

Il me reste 4 mois à tirer, il vont être long mais je doit m accrocher pour mon diplôme et parce que je ne peut me permettre de tout plaquer j ai besoin de ce salaire pour faire vivre ma famille .

Mais ouai Merde je vaux mieux que ça !

En stage, 43h par semaine

Contrat, Heures supp', Législation

J'aimerais juste partager une histoire qui m'est arrivée l'été dernier. J'ai hésité à la partager car en réalité quand je lis certaines histoires, la mienne fait pâle figure. ^^ Enfin bref, la voici. Je suis actuellement étudiant en dernière année d'école d'ingé et l'été dernier, dans le cadre du stage de 2nd année (Bac + 4), j'étais dans un labo industriel privé à faire du développement. Le contrat, pardon, la convention de stage (qui ne couvre que dalle hein, ou le strict minimum en cas d'accident) il était indiqué que je devais faire 35h et en réalité j'en faisais pas loin de 42-43h jusqu'à 48 par moment (les heures sup ne sont pas payés du coup) et une semaine j'avais décidé de partir à 15h un vendredi me disant que j'avais déjà complété mes 35h (et bien plus) et je le faisais savoir. La remarque des ingénieurs présent était simplement : "Tu pourrais donner ces heures à l'entreprise". Et depuis je me sentait clairement pas à ma place et je savais depuis que ça parlait dans mon dos et m'isolait un peu pour la fin. Au final, ça n'a duré que 3 mois et j'ai eu un 16 donc je ne suis pas le plus à plaindre mais je n'ai que 23 ans, toujours aucun diplôme à part le Bac et j'me dis déjà que ça va être compliqué de bosser dans un milieu où les mentalités sont aussi "aliénées". Merci en tout cas si vous lisez uniquement ce message déjà.

Ton supérieur te dit qu'il aime bien avoir plusieurs stagiaires pour faire jouer la concurrence

Abus de pouvoir, Compétition, Contrat, Heures supp', Précarité, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Quand, à la fin de ton stage (non rémunéré sinon c'est pas marrant hein), ton supérieur te dit qu'il aime bien avoir plusieurs stagiaires pour faire jouer la concurrence alors que t'es là pour apprendre. Non, je suis pas un cheval de course que tu peux cravacher à souhait.

Sans oublier que Monsieur s'était "trompé" dans mes horaires (j'espère que c'était bel et bien une erreur) et m'a mis 43h de travail sur une semaine, alors que je suis légalement limité à 35h (encore une fois, non rémunéré). Bien sûr, quand je lui ai fait la remarque, il m'a dit que ça "se faisait pas trop de notifier ça", de cette manière (j'ai simplement dit "excusez-moi, je crois qu'il y a une erreur" car j'y croyais tellement pas que je me disais que je savais pas compter).

Cerise sur le gâteau, mes amis qui me disent que "c'est normal en hôtellerie-restauration de faire des heures supp". Quand elles sont payées oui, quand t'es un stagiaire gratuit non, c'est pas acceptable. C'est dire si eux-même n'ont pas l'habitude de se faire embobiner, c'est triste. Stagiaire oui, esclave non.

Je "décide" d'aller en stage dans une entreprise qui vend des sushis

Contrat, Heures supp', Législation, Rythmes/horaires du travail

Je viens de découvrir votre page facebook avec je dois dire de la peine et de la joie. de la peine parce que je pensais être un des rares a vivre des situations que celles décrites dans votre page. de la joie car heureusement il existe des gens qui parlent et qui parlent de leur situation. Des situations moi j'en ai 2 a vous raconter. La première s'est passée cette année lors de mon diplôme de fin d'étude. Après un envoi vers de multiple entreprises je "décide" d'aller en stage dans une entreprise qui vend des sushis a Paris. La paie pour ce poste était alors de 544€ par moi le remboursement de la moitié du navigo (carte de métro si vous n'êtes pas de paris) et la moitié des tickets restaurant. Mon chef alors m'a souvent répété "quelle chance a mon époque être stagiaire on était même pas payé". Au bout de un mois je retrouvais dans cette boîte en tant que contrôleur de gestion en chef avec la paie de stagiaire. je faisais alors des réunions avec stratégiques avec les managers de l'entreprise des présentations au actionnaires et à la direction générale. Mes horaires plus 45 heures par semaine. Au bout de 4 mois de stage dans la boîte j'apprends que tous les membres de l'équipe financière changent et je suis devenue le mec qui formait le nouveau DAF. #onvautmieuxqueca

s'en suit une négociation avec l'entreprise pour que je reste dans l'entreprise (argument mais tu es les plus vieux du service on a besoin de toi pour former les nouveaux) ma réponse est non car le soutien de l'entreprise était proche du néant.

j'ai donc décidé de faire un nouveau master dans une spécialité d'avantage renouvelable et axée écoquartier en alternance. ALTERNANCE!!

j'avais déjà galéré a trouver un stage mais alors une alternance Voila 4 mois que je suis a la recherche d'une alternance à l'heure actuelle j'ai reçu un nombre 25 réponses (négatives autour de 3 positives) pour un envoi total de 200 CV et lettre de motivation. Je sais que les RH sont très occupés mais parfois un mail de non permet de changer d'idée. alors maintenant merci pour votre page et #onvautmieuxqueca

Travailler jusqu'à presque en pleurer, c'est ça le monde du travail ?

Humiliation, Pénibilités sensorielles/physiques

Alors de mon côté je suis étudiant (en sciences) et ayant des parents en situation très précaire je me dois de bosser tous les étés, et au cours d'un de ces étés (où je faisais du rayonnage en grande surface) j'ai vécu un ENFER, au quotidien, tous les jours j'entendais "ah pétard heureusement que tu vas faire de la physique plus tard avec ton allure d'escargot tu serais mal barré si tu devais faire quoi que ce soit de manuel" le pire étant que je subissais ces remarques au quotidien, alors que je me donnais vraiment au maximum (pardon de ne pas être dans une forme olympique dès 5h du matin dans un magasin qui pue). J'ai enduré ce calvaire plus d'un mois ça m'a dégoûté littéralement du monde du travail (j'avais alors 16 ans)

Plus récemment, l'été dernier (j'avais 19 ans) j'étais dans une autre grande surface, en rayonnage de fruits et légumes, je me souviens que tous les jours on me confiait les pommes de terre à mettre en rayon, des cagettes de 35kg à porter, un jour je suis allé voir le directeur du magasin parce que mon dos avait craqué et que ça me faisait un mal de chien, il m'a dit "Rémy, on compte sur vous, si vous partez on devra vous remplacer", j'ai donc du continuer de travailler, j'en avais marre, je l'ai fais pour ma famille, parce qu'on a besoin de cet argent, mais mince, travailler jusqu'à presque en pleurer, c'est ça le monde du travail ?

En stage, j'ai vu une chargée de com' faire un burn-out. Mais on ne dit rien. Parce qu'on a de la chance : on est fonctionnaire, on est bibliothécaire.

Contrat, Législation, Précarité

Alors moi j'ai eu de la "chance": je suis cadre A, je suis dans la culture, je suis bibliothécaire. Je ne fais pas un boulot horrible. Cependant, je souhaite tout de même témoigner de mon parcours.

Je vais avoir 25 ans. Mon job rêvé ? Être chercheuse en histoire. J'ai un M2, j'ai eu 18 à mon mémoire, les profs que je connais m'ont dit de me lancer. Mais voilà : les sciences humaines, ça rapporte rarement de l'argent. Les sciences humaines, ça sert à rien pour les capitalistes, au contraire, c'est embêtant : ça les critique. Alors faire de la recherche en histoire, seuls des privilégiés peuvent la pratiquer. Moi, je ne suis pas à Paris, je suis une fille qui vient d'une vallée paumée en Alsace. Je n'ai pas la famille qui va avec les gens qui peuvent devenir enseignants-chercheurs, je n'avais pas le capital culturel et/ou financier. Mais je me suis accrochée.

Alors voilà ce que j'ai fait : j'ai passé un concours, celui de bibliothécaire d'Etat. Mais là non plus il n'y a pas de reconnaissance. Les budgets se réduisent à vu d'œil, il y a de moins en moins de places aux concours. Je l'ai réussi, j'étais 17e sur 17 sur toute la France. Pourtant, je suis payé 1334 euros net. Oui, je suis cadre, je gagne à peine plus que le SMIC. Avec les professeurs des écoles, les bibliothécaires sont les cadres A les plus mal payés de France. Maintenant c'est bien, 90% des gens pensent que je range des livres.

Je me suis inscrite en thèse en parallèle. Je vais faire un vrai métier en parallèle, sans paye. Mais je m'en fous, parce que j'aime ça. Mais on devrait avoir le droit de faire un métier qu'on aime, non ?

Je suis rentrée en formation. Six mois dans une école à Lyon. 6 mois où on a ni de compensation financière à part nos revenus net de base, ni le nombre de congés prévus par la loi. Beaucoup doivent payer deux appartements, ont des enfants. Avec ma promo, on lutte depuis des mois, tout comme les promos précédentes, sans véritable résultats. "On a bien pris en compte votre situation", voilà ce qu'on nous dit. Quand je vais rentrer en

poste en avril, je n'aurai pas droit à de jours de congés jusqu'aux vacances obligatoire fin juillet. Aucun jour de vacances depuis le 3 janvier, chouette, en bossant 37,5 heures par semaine. C'est bien connu, les fonctionnaires sont de vraies feignasses.

De plus en plus, les bibliothécaires sont placés à des postes de conservateurs des bibliothèques, le catégorie A "suprême" dans mon milieu. Mais on dit rien. Les bibliothèques doivent en plus être ouvertes sur des périodes de plus en plus larges. Il le faut, c'est très bien pour les étudiants, les lecteurs... Cependant, il n'y a pas plus de moyens. On force les gens à travailler le weekend sans réelle compensation, vu qu'on ne peut pas engager plus de gens. Mais on ne dit rien. Il faut également sans cesse prouver que les bibliothèques sont rentables : il faut le plus de lecteurs possible, faire des enquêtes de satisfaction à la pelle. Faire un tas de statistiques. Je vais travailler en bibliothèque universitaire, pourtant même l'université commence à ressembler à une entreprise. J'ai vraiment peur. En stage, j'ai vu une chargée de com' faire un burn-out. Mais on ne dit rien. Parce qu'on a de la chance : on est fonctionnaire, on est bibliothécaire.

On vaut mieux que ça.

Je me destinais à des métiers plus créatifs avec des débouchées impliquant des responsabilités managériales

Dépression, Précarité

Je m'appelle C*, j'ai 27 ans et je suis sortie major de ma promotion en 2012. Formée à la gestion de projet multimédia (master 2), j'avais un profil très polyvalent et je me destinais davantage à des métiers plus créatifs mais avec des débouchées impliquant des responsabilités managériales. Avec un an de stage dans les pattes, je n'ai finalement pas trouvé d'emploi, durant un mois, puis deux, puis trois, puis un an, puis deux ans et une grave dépression à la clef, me remettant en question chaque fois que je le pouvais et accumulant les versions de CV jusqu'à la nausée. J'ai eu la chance de trouver un emploi alimentaire pour survivre il y a 1 an (11 mois après le dépôt de CV) et je suis aujourd'hui vendeuse dans une grande enseigne. C'est mieux que rien, même si j'aimerais parfois occuper mon cerveau à autre chose. Bref, tout ça pour en arriver à ce témoignage parmi tant d'autres, figé dans un moment précis de mon existence et de ma frustration. J'espère que vous apprécierez ce texte (en pièce-jointe) autant qu'il a pu me soulager à l'époque.

CONTE

Il était une fois, dans un lointain royaume fait de grès et de poussière, une douce âme naïve qui désespérait d'apporter de l'eau à son moulin. Tous, de l'habitant du village aux nobles malandrins, ne tarissaient pas d'éloges sur son habileté et chantaient à qui voulait bien l'entendre qu'elle fut promise à une radieuse destinée.

Mais par la grâce divine de quelques esprits avinés, elle demeurait quelques temps plus tard sans profession aucune ; en auriez-vous seulement douté ? Chaque demande, qui bientôt devinrent tristes supplications, se soldaient irrémédiablement par une refus net et franc, un coup de pied au postérieur sans sommation.

L'on dit que le serpent est sourd, la belle disait que l'homme est infirme, dénué de cœur et de jugeote. Elle contait à qui avait le courage pour l'entendre ses tristes pérégrinations, et s'indignait que l'employeur puisse avoir choisi délibérément le paradoxe plutôt que la raison. Si il cherchait l'expérience, il souhaitait avant tout la jeunesse. Et quand il désirait les compétences, c'est l'avidité qui retenait sa largesse.

Ô bien sûr il ne fallait guère en vouloir qu'à lui, car après tout pour les plus modestes d'entre eux, c'est le royaume qui pesait sur leurs humbles négoce. Quant à

ceux qui pouvaient s'acquitter du tribut qu'ils devaient au suzerain, c'est par vénalité qu'ils exploitaient le sot jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Après tout, le pays regorgeait d'âmes en peine qui acceptaient le poids de la servitude contre quelques deniers, et qui pour un semblant de reconnaissance refoulaient ce qui un fut un jour leur dignité.

Rendue amère par ses mésaventures, la belle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux faire tourner son moulin à la force de ses bras. Après tout quoi de plus noble et de plus glorifiant que de construire son propre échafaud, ne croyez-vous pas ? Mais là encore dans ce royaume qui se marchait sur la tête, elle se heurta à quelques difficultés. Car croyez-le ou non, le suzerain avait édicté quelques commandements pour épauler le prolétaire, enfin soi-disant.

C'est ainsi qu'elle découvrit qu'avant même de pouvoir travailler, c'est envers son roi qu'elle était redevable. La douce et naïve jeune fille en fut contrariée et l'issue de cette initiative bien regrettable.

Quand bien même elle aurait souhaité explorer d'autres horizons, on ne donnait plus sa chance sans l'aval d'un quelconque diplôme. De la poudre aux yeux pour nos très aimables grisons et une façon efficace de scléroser le royaume.

Alors la belle se rendit près de l'océan, noyer son chagrin dans l'écume bouillonnante. Elle contemplait distraitemment l'horizon, espérant que les vastes terres au loin fussent plus accueillantes.

Moralité : Ce n'est - dans cette vie présente - ni votre habileté, ni votre motivation qui seront considérées mais bien l'intitulé sur un morceau de parchemin et une case dans laquelle il vous faudra impérativement rentrer. Ne désespérez pas, un jour viendra où le royaume aura peut-être besoin de vous. En attendant contemplez le vaste horizon, car au loin vous savez, plus vert est le gazon.

Supermarché

Magouille sur les contrats

Conditions insupportables, Heures supp', Législation, Rythmes/horaires du travail

"Je travaille en CDI depuis environ 5 ans et ce dans la même société de distribution alimentaire (magasin alimentaire de proximité).

C'est mon premier emploi a plein temps, par chance et par mon implication, j'ai évolué rapidement au sein de cette société en passant, de simple employé polyvalent, à adjoint, et maintenant gérant salarié de magasin.

Durant ces quelques années j'ai dû m'investir sans compter notamment au niveau des heures et de plus en plus maintenant. Je trouve normal qu'un employé doivent s'investir, mouiller la chemise.

Mais bien évidemment nos employeurs nous doivent, par conséquent, le respect, et ne pas nous faire des entourloupes pour nous sucrer des primes ou le droit au paiement de nos heures supplémentaires.

J'en arrive à la mauvaise surprise que j'ai pu avoir dans la foulée d'un bonne.

Suite à des tensions que j'ai pu avoir dans un de nos magasins en tant qu'adjoint, dû au fait que la gérante délégait énormément son travail afin d'avoir bien plus de temps libre au point de ne plus gérer les différents problèmes du magasin et de ne faire qu'acte de présence, j'ai pu changer de lieu de travail, et surtout avoir une promotion en tant que gérant.

Bonne nouvelle, mon employeur reconnaît mes compétences et prend un risque compte tenu de mon manque d'expérience dans la fonction.

Afin d'effectuer ce changement mon employeur m'annonce que je doit démissionner de mon poste actuel (Adjoint) afin de signer mon nouveau contrat (Gérant).

Cela me parait étrange, mais peu importe je suis promu.

En tant qu'adjoint j'étais payé sur 13 mois.

Et là arrive les mauvaises nouvelles, tout d'abord en tant que gérant je me retrouve a n'être payé que sur 12 mois, pas top mais bon je touche un prime d'intéressement ça compense.

Ensuite, et là la grosse mauvaise nouvelle arrive.

Cette promotion je l'ai obtenue en fin Novembre 2014, j'ai donc travaillé 11 mois en tant qu'adjoint je m'attendait donc à percevoir ma prime de fin d'année au prorata.

Hé ben non comme j'ai démissionné de ce poste, afin d'intégrer le nouveau, mon

employeur n'y étant pas obligé par la loi ne m'a pas versé cette prime (d'environ 1000€).

Voilà comment ils m'ont remercié d'avoir aussi bien travaillé.

On peut toujours dire que je demande le beurre et l'argent du beurre mais je trouve cela un peu facile et mesquin de m'avoir obligé à démissionner dans le seul but d'économiser le versement d'une prime de fin d'année durement gagné.

Malgré cela je suis encore dans cette entreprise où je me donne à fond pour faire tourner le magasin dont j'ai la charge et cela sans compter mes heures de travail.

En effet dans mon nouveau contrat je n'ai aucune limite horaire, il me faut faire autant d'heure que nécessaire afin de faire fonctionner, autrement dit faire fructifier le magasin.

Cela m'amène donc régulièrement a effectuer environ 45 heures par semaine, et plus récemment due à un changement d'enseigne j'ai eu a effectuer plus de 60 heures sur certaines semaine.

Bien entendu je ne suis qu'employé et non cadre de cette entreprise. Ma rémunération annuelle est de 19680 € net soit 25548 € brut, par mois représente un salaire net de 1640 € net.

Je ne sais pas si je ne fait que me plaindre alors que je ne devrait pas ou si cela est justifié, mais je trouve que je m'investis déjà énormément dans mon travail et je n'ai aucune envie que la loi El khomri ne permette à mon employeur d'exiger d'avantage ou d'avoir la liberté de me virer du jour au lendemain pour des raisons absurdes."

Anonyme

Elles arrivent même plus à crier tellement on leur a fait rentrer dans le crâne qu'elles n'avaient pas le droit

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Humiliation, Précarité

Au début je voulais pas spécialement témoigner, parce que je vais parler d'une entreprise où j'ai « seulement » bossé 3 étés de suite. J'ai eu largement le temps d'évaluer ce qui allait pas dans cet endroit, mais ayant toujours été relativement dorloté en tant que saisonnière, et ayant toujours eu la perspective de la fin de contrat, je me sentais pas spécialement légitime.

Mais y a quelques jours j'ai reçu un message d'une de mes collègues dans cette entreprise, qui m'expliquait qu'elle avait vu votre action à la télé et que elle aurait bien aimé pouvoir raconter leur histoire, mais qu'elle y arrivait pas. Je me propose donc de le faire, sûrement moins bien, mais bon.

D'abord le décor : on parle d'un supermarché de campagne. C'est une grande enseigne, mais si les produits et la mise en rayon obéissent à des directives nationales, ce n'est pas le cas de la gestion du personnel. Supermarché de campagne donc, avec un grand patron/manitou/qui sait tout mieux, sa femme, non-salariée qui fait la compta et la gestion RH (autre problème d'ailleurs mais bon), et une dizaine d'employés « polyvalents ». Le terme polyvalent est super important, puisque personne n'est « simplement » hôtesse (hélas le féminin l'emporte pour le coup) de caisse ou cheffe de rayon, elles font les deux. Ce qui signifie, en gros, que chacune a ses tâches bien définies (en l'occurrence, pour une cheffe de rayon : commande des produits, réception des commandes, mise en rayon, inventaire, gestion des invendus...) MAIS qu'elle est sommée d'abandonner séance tenante toute activité si y a trop de monde en caisse.

Vu de l'extérieur, ça a pas l'air dramatique. Mais il faut considérer les contraintes qui pèsent sur elles : les commandes doivent être envoyées avant une certaine heure (de mémoire 10 ou 11h le matin), donc les stocks doivent être évalués avant cette deadline ; elles ne peuvent pas partir en pause si des palettes leurs appartenant « traînent dans les rayons » (parce que bien sûr, la mise en rayon se fait sur les heures d'accueil du public, et ça fait mauvais genre si y a une immense palette sans aucune employée aux doigts calleux affairée à ouvrir ses cartons et à courir ranger les paquets de farine en se perchent sur un escabeau), donc fondamentalement, si ta commande arrive à 15h, tu sais que tu

traces une croix sur ta pause ; il est parfois mathématiquement impossible de faire tout ça dans les temps, donc on entend régulièrement des « -mais tu commences pas dans une heure ? – si, mais y a du monde aujourd'hui donc je fais mon rayon maintenant, tu me comptes pas pour la caisse stp ».

Les 6 mois, en pointillés, que j'ai passé là-bas m'ont surtout laissé cette impression : la personne en charge des plannings et de la distribution de la charge de travail n'a aucune idée de cette masse de travail là. On pourrait croire que dans une petite entreprise, le problème se poserait moins, et pourtant, pas un mois ne passe dans que les consignes les plus absurdes pleuvent. Si j'ai bien compris le projet de loi travail, Madame la Ministre cherche à mettre l'accent sur la communication à l'intérieur de l'entreprise. Dans l'idée je veux bien, mais ça marche pas comme ça.

Un jour, alors que je demandais à ma collègue si ils avaient une quelconque représentation salariale elle m'a expliqué que le patron, il avait fait des études, lui, et que elles, non. Elles bossent toutes dans cette entreprise depuis des années, la moitié était là avant lui, quand c'était un autre patron. Et pourtant, elles se sentent toujours pas légitimes pour expliquer leur côté de l'histoire, parce que un petit chef au complexe de supériorité leur met le nez, jour après jour, dans leur plus grande honte, celle de pas être diplômées. Quand elles essaient d'expliquer, il leur sort des concepts de management qui feraient rougir Taylor lui-même, elles comprennent pas, mais il a des jolis mots, des jolis diplômes, et elles, elles ont juste leurs ampoules aux doigts, leurs pieds enflés d'avoir couru toute la journée, leur gorge irritée d'avoir passé 2 heures, aux aurores, à courir entre le frigo et les rayons, et leur dos douloureux de porter des kilos et des kilos derrière la caisse et en rayon. Alors elles sont pas légitimes.

Si je me tiens à mon expérience perso, j'ai déjà un florilège d'anecdotes à raconter :

- Ce jour où, face à un client ivre, mon patron m'a expliqué que je devrais pouvoir regarder par moi-même dans ses poches pour trouver la monnaie nécessaire à l'achat du pack de bière.
- Ce jour où « la femme du patron » (ouais c'est la campagne hein) m'a convoquée sur mes 10 minutes de pause pour me mettre une charge : en regardant les caméras de surveillance (y en a deux dans le magasin, elles sont braquées sur les caisses), elle avait remarqué que j'avais manqué à mon devoir de regarder consciencieusement dans le cabas d'une vieille dame. La charge a duré 15min, j'ai pas eu de pause, pas pu aller aux toilettes ni manger un bout, et monsieur le patron m'a expliqué, à mon retour, que si je dépassais encore la durée de pause réglementaire, il allait devoir m'en priver.
- Ces jours, innombrables, où ma collègue m'a lancé « pas de pause aujourd'hui, trop de monde ! »
- Cette fois où mes collègues m'ont dit que j'étais supposée commencer à 6h, mais que comme c'était la mise en rayon des liquides, vu mon petit gabarit, je ferais mieux de venir

à 5h30 pour avoir le temps de finir avant l'ouverture

- Ce jour où, alors que le magasin était calme, le patron m'a dit « on reçoit pas de commande aujourd'hui, donc prend une serpillière et nettoie sous les rayons, mais reste décente, on veut pas que les clients croient qu'on exploite cendrillon ».

Et le pire dans tout ça, c'est qu'à chacun de ces moments, j'ai pu serrer les dents, et me dire qu'en septembre je retournais sur les bancs de l'école, donc que ça irait. Et qu'elles, elles peuvent pas, et elles arrivent même plus à crier tellement on leur a fait rentrer dans le crâne qu'elles n'avaient pas le droit. Et pourtant, elles valent tellement mieux que ça.

Je travaille comme caissière

Législation

J'ai 23 ans, je m'appelle M. et je travaille comme caissière à x pour payer mes études d'Histoire à Bordeaux.

Je me suis toujours dit que j'avais de la chance d'avoir trouvé un job étudiant, d'être mieux payée que ceux de mes autres amis, d'avoir certains avantages... Il ne faut pas que la vie soit facile parce qu'il n'y aurait plus aucun mérite à se dépasser et à affronter un obstacle mais il ne devrait pas y avoir tous ces défauts, toutes ces aberrations, toute cette corruption qui pousse le peuple de plus en plus par le bas. Il y a peu de temps, nous avons étudié l'article deux de la Constitution française :

La langue de la République est le français.

L'emblème national est le drapeau tricolore, bleu, blanc, rouge.

L'hymne national est la Marseillaise.

La devise de la République est Liberté, Égalité, Fraternité.

Son principe est : gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple

Cette dernière phrase me fait penser à un beau slogan pour la grève mais elle est déjà à l'intérieur de notre Constitution.

Tout ceci pour répondre au # (désolée j'ai fais un peu long mais je n'arrive pas à enlever une seule phrase)

#OnVautMieuxQueCa : Je suis la seule à mon boulot à ne pas avoir deux semaines consécutives de vacances, ce qui laisse mon supérieur hors-la-loi (c'est dans le Code du Travail). Après lui avoir demandé, pour toute réponse, j'ai eu un pauvre "Non" par sms. Depuis plus de nouvelles.

Ce n'est pas la première fois que ce supérieur abuse de notre équipe (qui pour le coup est en majorité solidaire et c'est grâce à ça que tout le monde tient) autant au niveau des salaires (oublis d'envoyer les papiers pour les primes, pour les arrêts maladie ou encore pour les femmes enceintes) qu'au niveau des plannings et de la demande en magasin. C'est à cause de ce genre de type que le monde du travail se porte mal, qu'il y a autant d'arrêt maladie et que la productivité ne peut atteindre ses objectifs puisque les "troupes" n'ont aucune envie de les atteindre. Il n'y a plus de respect mutuel.

En espérant que cela fonctionne, que cela marche et qu'un jour, on change les choses ensemble.

Mes deux pires expériences salariales : caissière et équièpière en restauration rapide

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Contrat, Heures supp', Humiliation, Législation, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Sexisme, Situations/injonctions paradoxales, Surveillance

Je viens apporter ma petite expérience qui, malgré le fait qu'elle ne m'a pas atteinte personnellement sur la durée, m'a fait prendre conscience des abus et dégâts que l'on peut endurer pour juste tenter de payer son loyer à la fin du mois et manger des pâtes tous les jours.

J'ai exercé tout un tas de petits boulots étudiants et réalisé au travers de ces activités tout un tas des tâches ingrates que beaucoup ont à subir tous les jours.

Mais pour moi, ce n'est pas la nature de la tâche qui était la pire : j'aurais pu tout faire si je n'avais pas eu la claire sensation d'être abusée, exploitée, déshumanisée.

Mes deux « pires » expériences salariales ont été le travail d'équièpière dans une grande chaîne de fast-food, et le job d'été en tant qu'hôtesse de caisse dans une grande-surface française.

Je vais raconter quelques anecdotes qui reflètent un malaise global et une très mauvaise gestion dans ce genre de milieu.

-La fois où j'ai été convoquée en entretien d'embauche dans un supermarché. La recruteuse est en retard, elle n'a même pas l'air au courant du fait qu'elle est sensée me recevoir. L'entretien se passe bien, elle me complimente mais m'annonce à la fin qu'il n'y a aucun poste libre. Une bonne perte de temps et la sensation de n'être qu'un chiffre venu renflouer des quotas.

-Quand j'ai été embauchée comme caissière chez le concurrent, en CDD.

Déjà, on m'annonce à l'entretien que je bosserais tous les dimanche mais sans majoration de salaire « parce qu'on a peu de moyens ». Tu parles, j'ai bien vu la grosse voiture toute brillante du patron en arrivant mais comme j'ai vraiment besoin de ce boulot, je ne bronche pas.

On me dit également que c'est une franchise petite, familiale, et que, contrairement aux autres grandes surfaces, on ne met aucune pression de chiffre et de rapidité sur le dos des hôtesse de caisse.

Dès le premier jour de boulot, j'ai constaté que les caissières font toutes, chaque jour, des heures supplémentaires forcées, non rémunérées, non comptabilisées.

En effet, on est sensées commencer à travailler tous les jours au moins un quart d'heure avant l'heure prévue parce qu'il faut compter la caisse, vérifier que tout est en ordre et parer aux imprévus pour que tout soit fonctionnel lors de l'arrivée des clients.

Le soir rebelote d'heures sup gratuites : le magasin ferme l'arrivée des clients au moment où on est sensées avoir fini le boulot (donc on n'est plus payées à partir de ce moment-là), ce qui est totalement illogique puisqu'il reste toujours des clients dans les rayons, et qu'il s'écoule généralement un bon quart d'heure entre la fermeture du magasin et la sortie des derniers clients.

Mais vient s'ajouter à cela le fait que toutes les caissières doivent compter intégralement leur fond de caisse pour vérifier les erreurs, comptabiliser tout l'argent amassé, répertorier chaque bon, chèque, sortir toutes les notes CB, donner tout ça au manager pour qu'il le range dans le coffre et ensuite procéder au nettoyage de la caisse.

Quand il s'avère qu'il y a une erreur, même minime, on doit tout recompter.

Évidemment, quand on est débutant, c'est encore plus long surtout quand, comme c'était mon cas, le répertoire de l'ordinateur de caisse est mal fait et qu'il est impossible quand on débute de savoir comment comptabiliser chaque chose. On ne peut pas deviner.

Quand on débute et/ou quand on a fait une erreur (de comptage ou de caisse) on doit donc rester beaucoup plus longtemps que les autres, dans la nuit, seule avec le manager dans le dos qui met la pression et critique chaque geste puisque « C'est de ta faute si je rentrerais chez moi avec une heure de retard ». Puisque oui, lui non plus n'est pas payé, et c'est encore pire pour lui car il est censé arriver le premier chaque matin et toujours repartir le dernier.

Les caissières n'ont pas le choix ce sont des tâches qui font partie de leur travail mais qui ne sont pas rémunérées puisque en dehors du temps de travail.

-Parlons maintenant de cette pression du chiffre, qu'on m'avait annoncé ne jamais pratiquer dans ce magasin.

Le premier jour, j'ai été formée en une heure, j'entends par là juste le fait de rester derrière une caissière pendant qu'elle fait son boulot, suivre tous ses gestes sans explication, essayer de comprendre ce qu'elle faisait, comment ça marche, et apprendre des centaines de codes et de formules par cœur puisque les promos et pas mal de produits ne passent tout simplement pas correctement dans l'ordinateur de caisse.

Au bout d'une heure donc, on me laisse travailler seule et l'autre caissière se met derrière moi pour me surveiller. Évidemment, j'ai fait des erreurs, ça n'aurait simplement pas été humain de ne pas en faire. Comment tout faire correctement en étant ignorante de plus de la moitié des choses et nombreux détails ?

Toujours est-il qu'en fin de matinée, j'ai été convoquée par une autre manager dans son bureau, qui m'informe qu'aucune erreur ne peut passer, qu'ils ne peuvent pas se le permettre, et que si je n'effectue pas parfaitement le boulot pendant toute la journée, ils mettront fin à ma période d'essai pour me remplacer par une autre candidate qui est sur liste d'attente et qui a déjà travaillé chez eux.

Ils m'ont finalement gardée, mais ils ont aussi embauché l'autre candidate, qui, le jour où je lui en ai parlé, m'a informée qu'elle n'était absolument pas sur liste d'attente, ils lui avaient confirmé avant moi qu'elle était embauchée. En bref, ce n'était qu'un de leurs nombreux moyens de pression pour transformer les employés en robots.

Deux semaines après, et alors que je commençais à bien maîtriser mon travail, mon chef de caisse profite de notre pause pour faire semblant de venir se détendre avec nous (le côté famille, tout ça...). Sur le coup je trouve ça sympa de sa part de discuter sans cette relation de subordination, surtout qu'on doit avoir presque le même âge. Mais tout à coup il se met à comparer nos résultats et notre rapidité en caisse. Il m'annonce que « La moyenne du nombre d'articles passés à la minute c'est de 30 pour une caissière expérimentée, toi tu n'en est qu'à 20, il faut que tu te bouges. ».

-En caisse, il fallait sourire tout le temps, même quand on bossait 10 heures dans la journée. J'avais mal aux joues, mais le chef d'équipe n'était jamais loin, il guettait. Les mêmes paroles répétées des milliers de fois de suite, le bonjour, le sourire, la carte fidélité, la bonne journée, et si on omet quoique ce soit on se fait pourrir pendant les semaines à venir.

-Une collègue caissière avait clairement demandé à avoir ses mercredi de libre pour s'occuper de ses enfants. Elle n'avait pas les moyens de faire garder. Une fois sur deux, cette demande n'était pas respectée.

-Une autre collègue s'est fait asperger par une bouteille de vin mal fermée lors du passage en caisse. Elle n'a pas eu le droit d'aller aux toilettes, ni de se changer. Elle est restée trois heures à sentir l'alcool, les vêtements et les mains tâchées, collants.

J'ai aussi travaillé dans une chaîne de fast-food connue le temps d'un CDD. Et là j'ai eu l'impression d'être retournée dans une ambiance de collègue : il y avait le patron, ses potes, ses préférés, les anciens, qui choisissaient la plupart du temps de glander dans son bureau à discuter ou de terroriser les nouveaux. J'entends par là les moqueries répétées, les reproches pour tout et rien, les sales coups, les messes basses.

-Quand tu es une fille qui débarque dans ce milieu-là, tu es aussi sûre de te faire draguer lourdement toute la journée par ces « anciens ».

-Un jour, un équipier (copain du patron) m'a enfermée dans une chambre froide que j'étais en train de nettoyer. Dans le noir, dans le silence et le froid, sans veste, à me demander quand est-ce qu'il aura la pitié de revenir m'ouvrir et à essayer de continuer ma tâche malgré tout parce que j'étais sensée vider, nettoyer du sol au plafond et re-remplir

deux chambres froides en 45 minutes, ce qui était déjà une source de stress intense qui me faisait négliger mes blessures, mes doigts que je ne sentais plus à cause du froid (je suis atteinte du syndrome de Raynaud).

Quand il a enfin daigné m'ouvrir, cet équipier a éclaté d'un rire bien gras et tonitruant qui m'a donné sérieusement envie de le tuer.

J'ai tenté d'aller en parler au manager, mais il ne m'a absolument pas écoutée, c'est lui qui parlait. Il m'a crié dessus pour que je finisse le boulot et que je retourne vite en caisse, sans me laver les mains. C'est comme ça : eux parlent, donnent les ordres, toi tu exécutes.

Quelques autres anecdotes quotidiennes : les heures supp' qu'on exigeait de moi (on était en sous-effectif mais visiblement le patron ne s'en souciait pas), le fait qu'on ne pouvait partir qu'une fois le nettoyage fini en pleine nuit, les larmes de ma manager complètement dépassée par le rythme infernal, la pression, le fait de toujours devoir travailler sans gants, quelque soit la tâche, le fait que quoiqu'on fasse, on se fait engueuler, puisque c'est jamais assez bien, puisque l'objectif de productivité est sans cesse repoussé plus loin..

-Moi et les autres « nouveaux », on était assignés au « lobby » (nettoyage de la salle) plusieurs fois par semaine. Jamais je n'ai vu un « ancien », ou un copain du patron le faire.

A moi les poubelles, la crasse, les chiottes, et les clients qui exigent au manager que tu viennes laver sous leurs pieds les sodas qu'ils se plaisent à renverser (je précise que dans ce resto les boissons sont à volonté..). La cliente qui me reproche de ne pas lui avoir à la sortie des toilettes alors que ce n'est pas mon boulot ,que je suis empêtrée dans mes seaux, balais et serpillières, et que j'ai les mains prises.

Les sacs poubelle à faire rentrer dans le compacteur qui plantait tout le temps et que j'étais sensée réparer, coûte que coûte, alors que ça demandait l'intervention d'un mécanicien. Les sacs poubelle remplis de vieille farine et de détritrus, très lourds, que je me devais de hisser dans une énorme poubelle déjà pleine, le sac troué qui me faisait prendre une bonne douche de détritrus, et tout à coup on me demandait d'aller servir les clients en caisse, l'uniforme plein de farine et de crasse, on me glissait que je ne devais pas prendre le temps de me laver les mains, alors je servais les clients et touchais leur nourriture avec mes doigts sales. A vrai dire, on ne pouvait jamais se laver les mains alors qu'on était sensés le faire toutes les 10 minutes. On n'avait pas le temps, on ne pouvait tout simplement pas se permettre de quitter notre poste, de perdre une précieuse minute et de ne plus tenir le rythme infernal de production. On ne respectais cette obligation que quand le restau était contrôlé.

-Le soir, on pouvait récupérer les sandwiches invendus. Je l'ai fait au début, parce que de toutes façons il était deux heures du mat, que j'avais la dalle et rien à manger chez

moi. Mais quand j'ai compris à quel point cette bouffe est sale, vu les conditions dans lesquelles on la produisait, j'ai arrêté. La plupart de mes collègues emportaient un maximum de nourriture, pour remplir leur frigo pendant des semaines de cette bouffe sale mais gratuite, parce qu'ils n'avaient rien d'autre pour nourrir leur famille.

J'ai commencé à voir de plus en plus souvent un homme, L., qui arpentait les cuisines du restau, qui nous observait. Il s'agissait en fait du prochain patron, L., venant remplacer J., qui lui, s'en allait continuer son boulot dans une autre ville. Quand mon CDD s'est terminé, J. m'a convoquée dans son bureau et m'a annoncé ce remplacement. Il m'a dit qu'il était satisfait de mon boulot, qu'il me prolongeait en CDI mais que si je restais ici avec L., ce dernier allait me virer parce qu'il voulait embaucher des gens qu'il connaissait. Mais que comme J. m'aimait bien, que j'étais efficace, il voulait m'embaucher dans son nouveau restau, dans une autre ville. Sauf que me rendre tous les jours dans cette autre ville m'aurait fait perdre de l'argent.. J'ai vraiment ressenti qu'il voulait m'aider mais cette pitié reflétait totalement le fait qu'on était considérés comme des moins que rien.

J'ai donc choisi de ne pas prolonger ce CDD, parce que de toutes façons, je n'avais aucune envie de côtoyer ce nouveau patron. De nombreux collègues ont été effectivement virés, sauf qu'ils n'ont pas tous eu, comme moi, la chance de trouver un autre boulot juste après. La plupart étaient des étudiants qui galéraient déjà bien et étaient surmenés d'accumuler ce boulot et leurs études.

C'est là que je me suis rendue compte que nous ne sommes que des pions, des serviettes jetables et que le meilleur moyen de se sentir bien dans un boulot, c'est de lécher les bottes, faire ami-ami avec le patron et surtout bien rabaisser les autres.

#Onvautmieuxqueça

J'étais chronométré par le "chef" qui m'imposait des rythmes toujours plus élevés

Conditions insupportables, Dévalorisation, Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Rythmes/horaires du travail, Surveillance

J'ai 28 ans, je vis dans un petit village dans des monts à environ 35 kilomètres d'une grande ville.

(la localisation géographique à une importance pour le témoignage)

Par une série de hasards dus à la vie et aux choix que j'ai faits. Ni bon ni mauvais, ce sont simplement des choix vis à vis de la situation à laquelle j'avais à faire. Je me suis retrouvé à partager mon temps "professionnel" entre l'intérim et les saisons de récolte divers et variées (les conditions de salaires des récoltes mériteraient à elles seules un témoignage mais là n'est pas le propos, pourtant elles ne sont pas piquées des vers).

Bref, je me retrouve avec une mission d'intérim dans un hypermarché de la banlieue aisée, à trente kilomètres de chez moi. N'ayant jamais eu les moyens de passer le permis, je vais au travail en auto stop. Ce n'est pas forcément simple mais avec un peu d'organisation on arrive toujours à bon port. Je commençais le matin à trois heures (en général) ce qui impliquait que je me lève à minuit pour me préparer un repas solide et partir à pieds pour rejoindre la nationale depuis mon petit village. Le lieu que je rejoignais étant situé à 4 kilomètres de chez moi, faisait que je partais vers 1 h du matin avec 45 minutes de marche puis je levais le pouce en croisant les doigts pour qu'un bon samaritain veuille bien s'arrêter. Ce qui en général fonctionnait plutôt bien puisque, au cours des trois mois qu'a duré la mission, je n'ai eu un retard que de 5 minutes mais nous y reviendrons plus tard.

Je travaillais dans le secteur de l'épicerie salée (conserves, produits secs types, pâtes, riz...Les sauces et le bio aussi) globalement je m'entendais très bien avec collègues mais il y avait un hic, de taille, le chef de secteur. Nous étions surchargés de travail, à 4 nous faisons le boulot pour huit personnes, j'étais le seul intérimaire alors qu'il y a avait 5 arrêts maladies. Régulièrement, j'étais traité d'incapable, mon travail était qualifié de minable, et j'étais chronométré par le "chef" qui m'imposait des rythmes toujours plus élevés. Il me demandait même devant les autres si à mon avis je méritais d'être conservé dans l'effectif et si je pensais qu'il devait me remplacer par quelqu'un de plus compétent.

Pour préciser, il a commencé dès mon premier jour, j'étais au rayon des pâtes et il me reprochait de ne pas connaître le rayon et de ne pas l'avoir mémorisé (ça c'était dès le

deuxième jour) A la fin de la première semaine, le samedi, j'étais tout seul en charge du rayon avec la pression du "chef" de secteur qui venait vérifier mon travail toutes les dix minutes et m'ordonner de me dépêcher. Vers huit heures le matin, il remplaçait la pause par une réunion pour nous donner le travail pour les trois ou quatre suivantes (selon les jours) ce qui fait qu'on avait pas le temps d'aller au toilette. (Ceci dit quelques jours plus tard, ayant pris mes marques, je n'hésitais pas à rentrer en confrontation direct avec lui pour certains des droits que je jugeais les plus utiles).

La première semaine s'achevant, quand je vais lui faire signer ma fiche d'heure, il me dit qu'il se donne le week end pour réfléchir et savoir si il me conserve ou pas - la parenthèse plus haut vous laisse évidemment deviner qu'il m'a conservé.

Pour faire un bilan purement physique, en comptant l'allée retour en auto stop la première s'achevait avec une moyenne de vingt quatre kilomètres à pieds au quotidien (le retour nécessite toujours plus de marche que l'allée) avec en moyenne sept cent kilos de produits mis en rayon. Au niveau des horaires je me levais tous les jours à minuit, pour prendre la route à 1h,commencer ma journée à 3h, la finir sur le coup de 11h30 ou 12h et le retour ne faisait pas rentrer avant 14h. Et en général j'étais couché vers 16h ou 17h.

Comme vous vous en doutez, j'ai été conservé dans l'effectif. Les cadences et les vexations ont augmentés quand je suis passé au rayon des boites de conserves. Je suis resté trois mois environ à ce rythme là. Au bout de cette période, j'étais au bout du rouleau,j'avais perdu 10 kilos et je n'ai quasiment pas vu la lumière du jour (c'était en hiver) . Et avec le recul je pense que je ne suis pas passé loin de la dépression.

Le dernier jour fut celui où j'ai eu mes cinq minutes de retard. Poliment, je me suis excusé au près de mes collègues, ils m'ont dit qu'ils comprenaient que le stop était aléatoire, et ils les ont acceptés. Le petit "chef" m'a dit on réglera ça tout à l'heure. Arrive la fin de journée, je suis allé lui faire signer ma fiche d'heure et il m'a dit, "je note que tu es arrivé à 6h30, ça te fera réfléchir sur les conséquences de ton retard pour le magasin". Là,j'ai éclaté, j'ai fais un scandale,à un tel point que sept personnes sont arrivées pour voir ce qui ce passait. Puis une collègue est intervenue pour prendre ma défense et lui faire comprendre son absence de correction. Le Lundi suivant,quand j'ai amené ma fiche d'heure, j'ai expliqué la situation à l'agence d'intérim, je leur ai dis que je n'en pouvais plus, et je leur ai demandé de passer dans un autre magasin. La secrétaire m'a dit que mon contrat ne serait pas renouvelé, que la mission était finie mais que de toute façon elle n'aurait pas put me transférer ailleurs étant donnée que je n'étais pas habitué à travailler dans une autre structure. A se demander si vraiment, on vaut mieux que ça.

Je voudrais aussi vous raconter une autre anecdote, je travaillais, toujours en intérim, pour une société de TP posant des conduites d'eau. Une multinationale je crois. Nous étions là, avec un autre intérimaire pour débarrasser un immeuble de bureau, dont le mobilier et le matériel partait en déchetterie dans le but de faire de la place pour le réaménagement des locaux. (Gaspillage d'argent ou crédit d'impôts, nous étions en 2008).

Bref, passons sur le côté jouissif de foutre les meubles par la fenêtre pour les faire atterrir dans une benne. Tout ce passait bien, la dame nous donnant les travaux à faire était très correct et très sympa. Elle mangeait même avec ses deux intérim (nous) le midi. Un jour elle nous a expliqué qu'elle était contente de partir à la retraite, que la situation pourrissait à vue d'œil dans les bureaux. Naïvement je lui dis:

"-tant que ça?"

-Jugez par vous même jeune homme, la direction paye certains employés dans les bureaux pour en espionner d'autres et dénoncer leurs erreurs ou leurs faux pas pour qu'ils se fassent licenciés."

Effectivement.

J'ai envie de le hurler à pleins poumons.

On vaut mieux que ça.

Le chef me dit que je serai viré le lendemain si je continue à être trop lent, devant les autres salariés.

Contrat, Dévalorisation, Humiliation, Législation, Licenciement, Magouille, Pénibilités sensorielles/physiques, Précarité, Rapports sociaux

Tout d'abord, je suis âgé de 19 ans, j'ai obtenu mon BAC économique et sociale sans mention. Puis, j'ai poursuivi mes études dans le supérieur en intégrant un DUT en Carrières Juridiques. Je me suis rendu compte que ces études ne me plaisaient absolument donc j'ai préféré renoncer et arrêter mon année à la fin du premier semestre.

Pendant le temps qu'il me reste, en attendant la prochaine rentrée en Septembre, je comptais trouver un petit job pour rendre bénéfique mon arrêt et ne pas rester chez moi à ne rien faire. J'ai donc postulé pour de nombreux postes et j'ai eu une réponse dans la grande distribution. Je suis donc allé à l'entretien d'embauche, et le patron cherchait un individu pour remplacer un salarié qui partait en vacances. Ce salarié travaillait dans la mise en rayon. Je tiens à préciser que j'avais dit sur mon CV que j'étais prêt à travailler à n'importe quelle heure et sur n'importe quel poste.

Le soir même le patron me rappelle pour me dire que je suis pris et que je commence dès le lendemain. Par conséquent, je me rends au travail le lendemain, tout heureux de pouvoir acquérir une première expérience dans le monde du marché du travail. Le chef m'a offert du travail dans la mise en rayon, c'est donc là que je retrouve le salarié que je remplace afin qu'il me forme pour toute la matinée. J'ai signé le contrat de travail qui me faisait travailler 35 heures hebdomadaire, j'étais heureux d'avoir un contrat 35 heures pour un premier travail. C'est ainsi que je passe ma matinée à écouter le salarié qui me forme afin de m'imprégner au mieux de l'environnement qui m'entoure. A la fin de ma formation le chef vient me voir pour faire un bilan de ma prestation. Il me dit qu'il est contraint de changer les termes de mon contrat et de me faire passer à 26 heures. Je signe donc le nouveau contrat, l'ancien durait juste le temps de ma formation. Puis, il rajoute qu'il va me changer de rayon, j'étais aux condiments, il souhaitait désormais que je sois aux liquides et plus particulièrement à l'eau. Il estimait que c'était plus simple, et qu'il m'a changé de rayon car j'étais "beaucoup trop lent." J'ai accepté la première fois qu'il m'a dit ça, car oui cela demande un temps d'adaptation. Mais au bout d'une semaine dans la rayon des liquides, le chef vient me voir me disant que je serai viré le lendemain si je continue à être aussi lent. Le pire, c'est qu'il a dit cela devant les autres salariés histoire de bien m'humilier devant eux. Je dois avouer qu'à ce moment-là j'ai eu une envie de lui balancer toutes les bouteilles à la figure. Et je n'ai pas pu m'empêcher de lui répondre que

c'était facile en étant patron de critiquer ses salariés et leur donner des salaires qui les font vivre dans la précarité. Il n'a pas du tout apprécié mais ça avait tellement explosé à l'intérieur de moi que je n'ai pas pu m'en empêcher. Car oui en effet, j'ai accumulé beaucoup de retard durant toute la semaine dans la mise en rayon, et mes collègues me donnaient un coup de main pour rattraper mon retard. Le patron me reprochait que le rayon n'était pas assez rempli, il devait être rempli à ras-bord comme ils aiment le faire dans la grande distribution. Déjà je trouve cette technique très critiquable, après cela est mon avis et ce n'est pas le sujet. Pour conclure je dirai que je suis dégoûté car j'étais heureux d'avoir un premier travail et de découvrir le monde du travail et avec une expérience comme celle-ci d'humiliation... je n'ai même plus envie de travailler. Je veux bien admettre que j'étais un peu lent, mais ils s'attendaient à quoi ? Le problème aujourd'hui c'est qu'ils nous demandent d'être rapide et dès le premier jour. Déjà je n'ai aucune expérience dans ce domaine puis ceux avec qui je travaillais ont tous au moins 5 ans d'expérience, je ne peux pas aller aussi vite qu'eux en une semaine. Enfin bref, cette expérience a été douloureuse et je découvre le vrai visage de la grande distribution, des salariés précarisés à mort, une vitesse de travail impitoyable.

"Je veux être sûre que vous ne faites pas la comédie"

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Maladies/accidents professionnels

Je me lance et vous livre un petit témoignage. Pendant trois ans j'ai été employée commerciale dans une enseigne de la grande distribution au rayon traiteur pour financer mes études.

Mon travail m'obligeait à utiliser des machines de coupe qui ne sont en elles-mêmes pas forcément dangereuses mais exigent une grande attention pour éviter les blessures. Cela faisait deux mois que je travaillais dans ce rayon et un samedi, particulièrement tendu car très fréquenté, je me suis tranchée la main en coupant un jambon. Une partie de ma paume de la main gauche était passée à la machine.

Je saignais abondamment et au début, je ne voulais pas arrêter le travail et me contentais de mettre de l'essuie tout dans mes gants pour stopper l'hémorragie. C'est en voyant la tête des clients que je me suis rendue compte qu'il fallait peut-être faire mieux. L'hémorragie était telle que du sang suintait à travers le gant. C'est une des mes collègues qui m'a dit de la suivre et d'aller à l'infirmerie.

Le problème c'est que le samedi, il n'y a personne au cabinet médical. C'est un vigile qui a tenté de me soigner avec les moyens du bord : du mercurochrome et quelques compresses. Insuffisant puisque la blessure était bien trop importante. Il a fallu qu'il utilise DEUX boîtes de compresses et emmitoufler ma main dans un gant XXL en plastique pour faire tenir les compresses (il n'avait pas de bandage) pour que le sang cesse de couler. Il a alors appelé un des chefs qui étaient de restreinte pour demander à ce que je rentre chez moi, incapable de reprendre le travail.

La chef est donc venue. Elle m'a amené dans son bureau et m'a demandé ce qui s'était passé. Au début, elle ne voulait tout simplement pas que je rentre chez moi, argumentant que l'on était samedi et que mon départ mettrait en difficulté mes collègues. J'étais assez pâle et le choc me faisais trembler, surtout que les compresses recommençaient à se remplir de sang. Elle me regardait avec une certaine suspicion, a pris un ciseau et s'est mise et ré-ouvrir le pansement provisoire pour, je la cite, "être sûre que vous ne faites pas la comédie", "comprenez, des fois, les salariés abusent et inventent n'importe quoi pour rentrer chez eux." Bon, elle s'exécute, enlève le pansement provisoire. L'hémorragie reprend. Elle me regarde, me dit "vous pouvez rentrer chez-vous" et s'en va, me laissant là.

C'est le vigile qui m'a accompagnée jusqu'à la porte de service. Ils n'ont appelé personne pour venir me chercher. J'ai dû me débrouiller pour rentrer. Je suis allée aux

urgences et ai été arrêtée deux semaines. Étant donné qu'une partie de la paume était tranchée et devait être restée dans la machine, il n'a pas été possible de faire des points de suture. Bien soignée, je n'en garde qu'une petite cicatrice à l'endroit où la coupe a été la plus profonde. Je suis retournée travailler là-bas. J'avais besoin de cet argent.

Voilà. J'ai d'autres petites anecdotes de mes années vécues dans cette grande enseigne (notamment une fois où ils m'ont fait travailler 65 heures en 8 jours en faisant cumuler mon contrat étudiant avec deux avenants au contrat supplémentaires pour assurer lors des fêtes de fin d'année, une fois où ils m'ont fait rattraper les heures d'un jour férié, une fois où mon chef nous a demandé de faire passer une hausse des prix pour une promotion envers les clients...). Les conditions de travail étaient assez dures et il m'est arrivée de rentrer chez moi en pleurant. Mais cette expérience est celle qui m'a le plus marquée. Depuis, ayant vu l'envers du décor, j'ai un peu de mal avec la grande distribution

« À leurs yeux, nous ne sommes que des robots »

Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail

Je vous écrit pour vous faire part de mon vécu en tant qu'hôtesse de caisse dans une grande enseigne bien connue. J'avais alors 19-20 ans et je travaillais l'été pour financer mes études. En soi, le boulot n'était pas désagréable, du moins pour une durée de deux mois. Je ne sais pas comment cela se passe dans les autres grandes surfaces mais là où je travaillais, on avait le droit à 3 minutes de pause par heure, qui étaient concentrées sur notre temps de travail de la journée (exemple : une journée de cinq heures offrait $3 \times 5 = 15$ minutes de pause). Parfois, on nous donnait cette pause quelques minutes après notre arrivée, en prévision d'une grosse journée, ce qui fait qu'ensuite on pouvait enchaîner cinq heures en caisse. Il fallait appeler la caisse centrale pour avoir l'autorisation d'aller aux toilettes en dehors de ces heures de pause (comme des enfants en classe de primaire, oui).

Ceci est seulement décrit pour poser le contexte, mais c'est déjà un problème. Je suis restée deux mois dans cette entreprise ; imaginez la vie de celles/ceux qui restent toute leur vie.

Un jour, j'ai embauché à 11h et j'attendais que l'on m'appelle pour que je puisse prendre ma pause de midi, pour manger (la pause de midi est de 30 minutes, quel que soit le temps de travail dans la journée). Il y avait ce jour-là un monde incroyable, on était aux alentours du 15 aout. Depuis 13h, j'avais une furieuse envie de faire pipi, mais l'on refusait toutes mes demandes pour me rendre aux toilettes. À 14h30 (donc 3h30 après avoir embauché, sans avoir mangé ni pu faire pipi), on m'appelle enfin pour que je puisse prendre ma pause déjeuner. Avec soulagement, je demande à mon dernier client de mettre le panneau "caisse fermée" en queue de tapis. Après lui avoir dit au revoir, je m'apprête à partir quand je vois un homme arriver, chariot débordant, et commencer à placer ses articles sur ma caisse. Je lui signale gentiment que je ferme. L'homme s'énerve alors :

- Mais j'ai déjà commencé à décharger mon caddie!
- Je suis désolée, je vais prendre ma pause. Il y a d'autres caisses.
- Oui mais il y a la queue et vous n'avez personne!

Je lui explique que je n'ai pas mangé, que j'ai envie de faire pipi et que je suis épuisée. Le type m'insulte et me menace d'aller voir mon patron. Je lui réponds qu'il n'y a

aucun problème, qu'il peut aller le voir, mais que moi, je vais prendre ma pause.

Ce que je fais.

J'ai écrit ce témoignage non pas pour montrer qu'il y a des clients irrespectueux et à coté de la plaque, mais surtout pour pointer du doigt la façon dont le personnel de grandes distributions est considéré par ses employeurs : à leurs yeux, nous ne sommes que des robots. Comment peut-on sérieusement considérer que 3 minutes de pauses par heures est humainement supportable, et comment peut-on empêcher un être humain de manger et d'aller au toilettes quand il en a besoin uniquement pour pouvoir garder la cadence?

Je pose simplement ça là.

Merci de m'avoir lue.

Quand le travail à la caisse d'un supermarché ressemble au travail en usine

Aliénation, Heures supp', Rythmes/horaires du travail, Sexisme

J'ai été caissière en supermarché et mon patron a tenu des propos sexistes (ne pas s'habiller trop "sexy"). J'ai également travaillé 10 h pour un "essai", mais sans être payée. J'ai également fini tous les soirs 15 à 30 min après l'heure à laquelle nous devons tous et toutes finir.

Dans un autre supermarché, ma supérieure a été très méprisante envers moi, ne me disait pas bonjour avant de me dire "t'as 2 min de retard" et/ou "j'ai pas que ça à foutre de déplier tes papiers de bons de réduction". J'ai assisté à des "blagues" racistes, sexistes et passons...

Et surtout, 3 min de pause par heure de travail effectuée, je trouve ça un tantinet foutage de gueule, surtout quand t'es caissière (après des clients qui insistent pour avoir ton numéro de téléphone mais bon j'suis salariée alors je ferme ma gueule et puis au taf le plus important c'est de faire du chiffre et aller vite, vite, et encore plus vite, parce que l'être humain, et surtout les femmes, on en a rien à faire.)

"Se laisser marcher sur les pieds n'implique pas qu'on sera pris"

Abus de pouvoir, Aliénation, Atteintes à la dignité, Contrat, Culpabilisation, Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression, Problèmes d'éthique, Situations/injonctions paradoxales

J'ai travaillé dans la grande distribution, mais seulement pour un job pendant les vacances. Appelée en juin par un magasin à 20min de chez moi qui me dit qu'ils me prendront Juillet et Aout, je réfléchis aux autres choses prévues, que je peux annuler (n'ayant reçu aucune réponse de mes lettres, j'avais quand même prévu des vacances!) et accepte.

Je l'annonce toute heureuse à ma famille et annule mes vacances. Vingt minutes plus tard, la DRH me rappelle en disant que, comme je n'avais pas l'air très motivée au téléphone, finalement ils ont pris quelqu'un d'autre. J'étais trop sonnée pour réagir. Me dire "vous commencez le 6" pour en fait me dire "ah ben non en fait"....sans sourciller, ça lui paraissait normal.

Ma mère les a rappelés pour les insulter pendant un quart d'heure au moins.

Un second magasin, à 15 minutes de l'autre côté de chez moi, m'appelle à nouveau. Cette fois, je me méfie, mais ne laisse passer aucun instant de réflexion avant d'accepter. Une fois au travail, première surprise "suite à un problème d'imprimante" ils ne peuvent pas me fournir mon contrat.

Par chance ils en ont une ancienne version, mais où il est indiqué que je ne travaillerais que 2 semaines, et comme ils ne peuvent pas me faire travailler sans contrat il faut que je signe celui-là en attendant qu'ils impriment l'autre. Bon, c'était mon premier job et je ne savais pas trop comment ça marchait, j'accepte d'attendre un jour ou deux qu'ils règlent le problème. Qu'est-ce qu'un jour ou deux dans deux mois de travail ?

Je passe la première journée à suivre les autres caissières. Observer, observer et encore observer, écouter les conseils. On me dit que le lendemain matin je prendrais ma caisse.

Le lendemain matin, j'arrive en avance, la responsable n'est pas là pour me donner ma caisse. Je demande à une autre personne que j'avais repérée comme au dessus des caissières dans la hiérarchie ; elle me replace en observation le temps que la responsable arrive.

La responsable arrive et me demande ce que je fais là, parce que j'aurais dû prendre ma caisse ! Je lui signale que personne ne pouvait me la donner, elle me dit que

j'aurais dû demander, je lui dit que j'ai demandé et qu'on m'a placé ici, mais elle réagit comme si c'était ma faute. Je me sens plutôt mal mais préfère laisser passer et vais chercher ma caisse avec elle.

La journée de travail se passe plutôt bien, plusieurs clients me félicitent sur mon entrain et mon sourire. Je fais une ou deux petites erreurs, sans importance (i.e. que je peux régler seule) mais je fais face à plusieurs choses que je n'avais pas vues en observation et dois chaque fois appeler l'accueil pour savoir comment les gérer.

La responsable semble toujours énervée au téléphone. Je suis ses instructions à la lettre, mais il apparaît qu'en fait je dois deviner des étapes, et vite ! Un moment elle me dit "tu vas dans paiement en liquide". J'y vais. "Bon alors, qu'est-ce que tu attends pour valider!" Je m'excuse et valide en vitesse.

Le lendemain, sur un autre cas (beaucoup plus complexe): "Tu vas dans paiement en liquide". J'y vais et me dépêche de valider pour ne pas me refaire engueuler. Je me suis faite insulter au téléphone pendant plus de 5 minutes devant les clients qui attendaient, parce que j'avais validé alors qu'elle ne l'avait pas demandé. Je me suis à nouveau fait engueuler derrière, à la pause.

Apparemment mon erreur leur posait des gros problèmes de compta, que je ne pouvais pas comprendre. Ayant été comptable, je peux comprendre que les erreurs sont chiantes. Mais le plus chiant, c'est de les trouver ; sachant où était l'erreur, ça ne justifiait pas je pense autant de violence à mon égard. Et je me retenais de leur dire qu'elles n'avaient qu'à mieux me former.

Là, j'avais perdu espoir. Toujours pas de vrai contrat en vue, la DRH qui m'évite, moi qui déprime mais continue de faire mon travail en souriant, en appelant le moins possible l'accueil (je me tournais au maximum vers les collègues, qui parfois se montraient surprise que je ne sache pas. Ben oui, en une journée d'observation, on ne voit pas tous les cas). Les clients qui continuent de me remercier pour mon sourire chaleureux et de me remonter le moral, en me souhaitant bon courage....

Vous vous doutez de la fin, je pense. Moi, naïve comme je l'étais, je ne m'y attendais pas. La DRH finit par me convoquer, en fin de journée, la veille de la fin du "faux contrat" - alors que jusqu'ici elle avait toujours refusé de me voir en fin de journée. Elle me dit avec un air désolé qu'elle pense que je sais pourquoi je suis là, que je ne fais pas bien mon travail, que j'ai fait pleins d'erreurs, que surtout je ne souris jamais. J'ai essayé de me défendre un peu, mais ça n'avait aucun sens : tout ça n'étaient que des raisons inventées de toute pièce pour justifier leur décision. Je suis plutôt émotive comme fille, et me faire virer par une DRH qui me regarde comme une incapable et me fait me sentir comme une merde (même pas capable de faire un boulot de caissière!), c'était trop lourd. J'étais en larme.

Ils ont mis un mois à m'envoyer mon salaire, parce qu'ils avaient encore de "petits

soucis". Un matin ils m'ont demandé de me déplacer à 9H pour venir le chercher, puis une fois arrivée finalement ce n'était pas possible, la responsable était en réunion. "Je peux attendre" (je vais pas refaire une demie-heure de trajet pour revenir!). "Oh oui mais non, ça va être très long en fait, et puis après elle part, elle a pas le temps....on vous rappellera."

La seconde fois, je leur ai demandé de m'assurer que c'était sûr, cette fois. "oui oui." Mon père les a aussitôt rappelés en leur disant qu'il viendrait aussi, et que si on n'était pas reçu il ferait remonter l'affaire.

On a été reçus. Il leur a fait remarquer leurs méthodes peu orthodoxes. La responsable a fait remarquer que j'avais "fait des erreurs". Elle me parlait comme si j'étais une gamine de 5 ans. Je n'ai rien dit. Je n'ai jamais plus remis les pieds dans ce magasin, et aussi peu que possible dans d'autres.

Cette expérience me hante encore parfois. C'est la première fois que j'ai compris qu'il y avait vraiment des ordures sur terre. Des gens qui pouvaient rabaisser les autres et continuer à se regarder dans le miroir, aimer ça même! C'était la première fois, mais malheureusement pas la dernière.

J'ai eu affaire par la suite, durant mes années de formation, à plusieurs formateurs du genre qui ont toujours raison même quand ils ont tort. Je n'en pleure plus - ou moins - je commence à me faire une raison sur l'humanité de certains et leur morale, je me contente de me taire et de faire de mon mieux le travail qu'on me donne, pour que l'on ait jamais rien de concret à me reprocher. Mais ça ne les empêche pas de faire des reproches, même injustifiés, et si j'essaye de me défendre je suis une mauvaise apprenante qui n'accepte pas les remarques et se croit mieux que ses formateurs....

Ces gens là profitent des jeunes, de leur faible expérience et de leur naïveté, et du pouvoir de décision qu'ils ont sur eux (si leur note est mauvaise, le jeune ne sera pas prit, alors il se tait et subit en silence. Mais obtient parfois quand même une note mauvaise). Quoi qu'on fasse on ne peut pas gagner.

Alors, le mois prochain, quand j'irais justifier de mon travail devant une commission, je passerais peut-être pour une mauvaise apprenante incapable de se remettre en question, mais je ne baisserais pas les yeux, je leur dirais ce que je pense de leur formateur - et de leur formation en général - et ils pourront bien aller se faire voir. Il y a un moment où il faut accepter de prendre des risques, de ne plus se laisser marcher sur les pieds, quitte à ne pas être pris.

De toute façon, se laisser marcher sur les pieds n'implique pas qu'on sera pris, alors cessons de baisser la tête et fermer les yeux pour garder notre emploi. ça ne marche pas.

A moins de le faire, a moins de le voir, vous ne pouvez imaginer la chose.

Conditions insupportables, Législation, Magouille, Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Rythmes/horaires du travail, Santé

J'ai fait comme beaucoup d'entre nous des petits Job d'été (bah faut bien ce payer son permis un moment) et l'un que j'ai fait, je l'ai passé dans une base de grande surface (j'étais au stock fruits et légumes). Le pire Job que j'ai jamais fait de tout les temps. Les conditions de travail sont pire que honteuses. (boite réputée très haute en taux d'accident du travail)

On nous demandait de remplir des cota impossibles vraiment (au début on devait faire 800 colis par jour, puis ensuite on nous a demander des cotas de 1200 par jour) parfois on nous demandait de remplir des commande de 400 voir 600 colis en même pas 30 minutes (chose ou pour tout homme normal il nous fallait 3h pour le faire) on avait deux filmeuses pour 15 personnes (en gros si c'était la queue on allait plus vite à la main). Des conditions que vous ne pouvez imaginer vraiment. A moins de le faire, a moins de le voir vous ne pouvez imaginer la chose.

Le pire était le froid, il faut savoir que pour toucher une prime de froid il faut que l'endroit soit en dessous de 2 degrés. nous ils avaient monté le frigo (l'endroit ou on bossait) à 3. On sentait que c'était pour ne pas payer la prime de froid aux gens. J'ai quitté ce taff quand on m'a proposé un boulot moins horrible, mais vraiment les gens qui travaille pour cette boite, ceux qui étaient avec moi, qui sont restés, qui bossaient la-bas tout le temps, ce sont de vrais héros, ils méritent vraiment qu'on les écoute, ce sont les esclaves des temps moderne.

Si j'étais vous j'irai leur parler, ils ont besoin que quelqu'un leur tende le micro, les laisse dire ce qui se passe. On se plaint des abattoirs, mais les vrais abattoirs humains c'est là-bas qu'ils se trouvent. Merci bien en tout cas.

Choses stupides et aberrantes d'une grande enseigne

Abus de pouvoir, Discriminations, Heures supp', Homo/Bi-phobie, Législation, Licenciement, Pénibilités sensorielles/physiques, Rapports sociaux, Situations/injonctions paradoxales

Les choses stupides et aberrantes d'un magasin de grande enseigne :

Étouffe en interne un cas de vendeur qui prend des photos de fesses de cliente (des ados je précise), aucune sanction lourde rien.

Quand des collègues utilisent la base de données des cartes de fidélité comme un Tinder et que la boîte cautionne car, tu comprend, ton chef a chopé comme ça (true story).

Que certaines personnes crient haut et fort leur homophobie sans que ça choque personne dans la direction et qu'ils te disent gentiment de fermer ta gueule ou que si t'as pas une sphère 100% hétéro t'es pas normal (j'ai 2 maman).

Ne paye pas les dimanches (saison de Noël) depuis l'ouverture du magasin et aucune augmentation de salaire même après 10ans de boîte. La blague c'est qu'ils dégraissent ouvertement la masse salariale pour faire des économies.

Un directeur qui pinaille et exige que tu ailles au dessus de tes prérogatives professionnelles (bref faire le boulot de 4 personnes) alors qu'il n'arrive même pas à lancer un simple programme de caisse (d'une simplicité déconcertante).

Quand toi tu te ramasse une vague de client pendant des heures et que tes responsable te narguent en te regardant par les caméras ou te disent par téléphone qu'ils préfèrent mater des vidéos sur youtube ou checker leur facebook.

Voilà, bon je précise que je travaille plus pour cette enseigne, j'ai préféré faire un abandon de poste car il ne voulait pas m'accorder une rupture conventionnelle.

N'oubliez jamais derrière une caisse de supermarché peut se trouver une bac +5

Précarité

J'ai 27 ans, j'ai commencé mon tout premier stage à 14 ans en école primaire pendant 1 mois et demi et plein d'autre sont venir noircir la liste (centre de loisirs, Aide sociale à l'enfance, maison de retraite et structure social).

J'ai un parcours atypique (d'un BEP aux études universitaires) en parallèle je travaillais dans des entreprises, structures, bénévolat, le plus souvent pendant les vacances scolaires et les week-end. Pendant, que les autres s'amusaient en vacances l'été je travaillais à l'usine et dans un supermarché pour un total de 42- 45 heures (comme bcp d'ailleurs), je ne me plains pas je me disais que je préparais mon avenir parce que l'argent m'a servit à partir en ERASMUS, et assurer mon quotidien l'année (j'avais un petit contrat de travail à l'année je faisais du surplus pour ne pas rater les cours). J'ai donc fait un service civique de 8 mois dans une structure sociale, caissière en supermarché, employé à l'usine, femme de ménage, secrétaire dans des structures sociales et bancaires, vendeuse de friandises dans une piscine municipale et à la fin de ma maîtrise j'ai travaillé deux ans comme assistante de français dans un pays étranger en gros vous êtes prof. Et le RETOUR en France a été un cauchemar l'ESPE l'école des professeurs a refusé mon dossier parce que j'étais titulaire d'un BEP pourtant j'ai eu ma maîtrise avec mention TB, je suis habilitée à corriger les diplômes du DELF, une lettre de recommandation de mes collègues professeurs, un bilan de stage de service civique très bon et surtout j'avais deux ans d'expérience de professorat. J'ai donc abandonné l'idée j'ai proposé mon CV pour être professeur des écoles vacataire dans le 93 on ne m'a jamais appelé (alors qu'on nous martèle qu'ils sont en manque). J'ai donc envoyé au total 95 CV dans des communes sur des postes sociaux (dont je suis spécialisée de part mon expérience et mon diplôme universitaire la sociologie), d'animation, service jeunesse rien pas un appel malgré une riche expérience et des diplômes en adéquation. On me fait comprendre que je n'ai pas suivi de formation dans une école et que mon expérience on s'en fout. Les ressources humaines d'une commune m'ont un jour répondu on s'en tape de vos diplômes. J'ai donc cédé j'en ai eu marre j'ai postulé pour un poste de secrétaire payé au smic dans une assoc j'ai eu le poste. J'ai découvert par la suite leur activité une activité à but social pile dans mon domaine dont il faut maîtriser la conduite d'entretien (ça tombe à pic en sociologie on ne fait que ça des entretiens). Un poste a donc été libre l'air de rien je me proposais pour ce poste, réponse c'est trop tôt pour toi faut des connaissances en

droit (alors que la discipline est très peu requise). Au final, je vois débarquer un jeune ayant fait du droit mais n'ayant aucune expérience dans le social ou l'accompagnement du public juste un stage de deux mois dans un cabinet d'avocat et un mois de travail chez Auchan l'été. Aujourd'hui je suis tjs à mon poste 1100€ par mois à Bac + 4 avec plus de 5 ans d'expérience dans le social et l'animation, deux ans de travail pédagogique à l'étranger des lettres de recommandation. Que dois-je comprendre qu'en France il faut n'avoir rien fait pour obtenir un travail digne de ce nom ?? Qu'être félicité sur son parcours vaut un SMIC ?

Issue d'une famille où l'on connaît que le SMIC (le seul héritage que j'ai eu), j'avais l'ambition de voir ma situation évoluée de rendre fière ma famille mais l'injustice vient tjs frapper, quand vous êtes issue des milieux dit défavorisés vous avez moins de chance d'avoir un travail bien rémunéré et intéressant.

Je suis de la jeunesse populaire qui se lève tôt qui pourrait gagner l'équivalent de la même chose au chômage mais non je prends mon train de banlieue tous les jours en pensant à mon père parti à 5 heures 30 du matin, à ma mère partie à 6 heures pour faire les jobs que personne ne veut et qu'ils font depuis plus de 40 ans. Alors je pars au boulot pour eux pour qu'ils puissent quand même être fière de leur fille. Ce qui fait mal c'est de voir leur déception dans leurs yeux de voir que nous on a pas eu le droit aux jobs rêvaient alors qu'on s'est battus, qu'on a travaillé dur, qu'on a pris des risques.

N'oubliez jamais derrière une caisse de supermarché peut se trouver une bac +5, les diplômes ne protègent pas de la précarité!

Je travaillais en tant que repasseuse

Discriminations, Heures supp', Législation, Santé

Après un long moment de réflexion, j'ai décidé de témoigner aussi.

pour mon premier job "sérieux" j'ai obtenu un CDI dans un pressing. Je travaillais en tant que repasseuse, dans les vapeurs de produits chimiques, et la chaleur, station debout 9h par jour, J'y suis restée 7 mois, dont 4 qui furent un véritable enfer. Jusqu'à ce que je tombe enceinte, en fait... Déjà, de base, pas réellement d'horaires fixes: on vient plus tôt si il y a finalement plus de travail que prévu, et inversement.

Mon souci principal, c'est que je n'étais pas assez rapide. Pas assez de rendement... Alors très vite, on m'a fait rattraper mon retard, en heures non payées bien sûr, puisque ma lenteur faisait perdre du temps et de l'argent au magasin... C'est devenu pire quand je suis tombée enceinte: la station debout me fatiguait encore plus, mon rendement chutait donc en conséquence, je faisais donc encore plus d'heure de rattrapage non payées, donc je restais debout encore plus longtemps... etc... Sans compter les réprimandes assez violentes de mes gérantes, et de la chef de secteur, pour qui être enceinte ne justifie pas de ne pouvoir rester debout 9h par jour.

j'ai commencé à faire des malaises vagues, et à 4 mois de grossesse seulement, après une journée entière à souffrir de contractions devant une gérante minimisant le souci, on a dû m'arrêter car gros risque de fausse couche. Entre temps, déménagement dans une autre région, donc je ne suis jamais retournée là bas. J'ai juste appris par une ex-collègue de la boutique que la première gérante avait été réprimandée pour la direction, ainsi que ma chef de secteur, à cause des heures de travail non rémunérées que j'ai effectuées. La seconde gérante a été mutée dans un autre magasin.

J'ai, plus tard, intégré une enseigne de super et hypermarchés dont je tairais le nom. J'y suis restée 10 ans. Entre mon job de repasseuse et celui-ci, j'avais eu quelques postes en tant que caissière (enfin "hôtesse de caisse", comme on dit), j'arrivais donc avec une expérience relativement développée, du moins assez pour être embauchée. J'ai d'abord eu un cdd de 6 mois. Et ensuite un cdi de 20h, remanié en cdi de 35h. J'étais contente d'être "casée" professionnellement, et les premiers mois, je n'ai rien dit. Je travaillais à 10km de chez moi, avec un scooter pour seul moyen de transport, j'encaissais donc 40 km par jour quelque soit le temps mais peu importait, j'avais un travail fixe.

J'ai été étonnée d'être vite envoyée de mon poste en caisse à un poste en station service, mais, plutôt encline à voir le bon côté des choses, je me disais que cela me permettait d'avoir une expérience de plus. Sauf que très vite, on ne m'a plus mise en

caisse, sauf besoin urgent. "Tu ne vas pas assez vite en rayonnage, quand je te vois dans les rayons ça m'énerve, au moins en station je ne te vois pas": voilà ce que m'a servi mon patron...

Pendant 10 ans, il m'a fallu être en station service, la majeure partie du temps: servir des bouteilles de gaz de prêt de 15kg un nombre incalculable de fois par jour, jusqu'à en développer une lombalgie chronique. Rester seule enfermée dans 5m², avec le soleil brûlant et pas de clim l'été, un vieux chauffage et des courants d'air partout l'hiver. Le patron et son fil (sous directeur) me rappelant que "être en station c'est des vacances, t'as pas besoin de pause, tu fais rien de la journée." d'un ton moqueur. A parfois devoir se retenir des heures avant d'aller aux toilettes, car en cas de rush, personne pour venir vous remplacer 2 minutes.

J'ai dû une fois ramener ma prescription médicale pour prouver que j'avais bien la grippe car on ne me croyais pas. Au moment où j'ai divorcé, me retrouvant seule avec mon fils de 3 ans à l'époque, et ayant du mal à garder une babysitter plus d'un mois compte tenu de mes horaires (je rentrais parfois à plus de 20h30, et travaillais le dimanche matin), j'ai été harcelée psychologiquement pendant plusieurs mois, technique que le patron employait très souvent pour aider les employés à partir de leur plein gré. Je me suis plusieurs fois rebiffée contre lui, quitte à fondre en larme. J'ai aussi subi les "blagues" sur mon physique (mon poids, plus particulièrement) de la part de son aîné, et de la part du cadet, arrivé 2 semaines auparavant dans le magasin, des explications sur comment fonctionnait mon poste, alors que j'y officiais depuis 9 ans.

Je suis partie suite à un souci de santé, sachant pertinemment que je n'aurais plus l'énergie nécessaire pour y retourner après mes 3 mois d'arrêt. Nous avons négocié avec mon patron une rupture de contrat amiable pour "incompatibilité d'humeur". Malgré tout, après 10 ans dans son entreprise, il ne voulait pas que je donne ma démission et parte sans avoir droit au chômage. Je dois bien lui reconnaître ça.

Après un autre déménagement dans une région voisine, je retrouve, quelques temps plus tard, un contrat de professionnalisation dans une autre enseigne de super et Hypermarché, bien plus grande, connue mondialement. je n'avais connu pendant 10 ans qu'un petit supermarché de village, je tombe ici dans un hyper de métropole... Le choc. Finir à 22h (et donc arriver chez soi à 23...et ne pas pouvoir profiter de votre enfant pendant, parfois, plusieurs jours d'affilé, car rentrée trop tard, et/ou partie trop tôt) 2 à 3 fois par semaine, surtout le samedi et le vendredi, des horaires qui changent chaque semaine, voire pendant la semaine en cours. La pression qu'on vous met et qui vous fait développer un zona pendant des semaines, mais que vous ne prenez pas le temps d'aller chez le médecin vous faire soigner. Car un arrêt maladie, c'est la garantie de voir son contrat non renouvelé. L'impression d'avoir toujours quelqu'un qui vous surveille, les clients qui vous insultent physiquement, parfois à deux doigts de vous frapper, et les vigiles, à côté de vous, qui ne bougent pas, vous demandent de relativiser, ou insinuent que c'est vous qui

l'avez cherché. une "tutrice" qui se plaint que vous ne lui dite rien, mais qui va tout répéter à la patronne quand vous le faite.

Le contrat CDI qu'on vous fait miroiter si vous retirez vos piercings, mais que finalement on ne vous donne pas, car une autre cession de contrats pros est prévue, et qu'elle revient moins cher que vous, mère célibataire qui n'avez vu votre enfant qu'en pointillé ces 6 derniers mois...

Depuis, j'ai décidé de créer mon propre emploi, et de tenter d'en vivre. Je ne vois que cela comme solution, car retourner dans le circuit professionnel "classique" me fait peur, voire m'angoisse profondément.

J'ai maintenant une jambe abîmé, et une dette à payer pour un patron avare et manipulateur.

Maladies/accidents professionnels

J'ai eu un accident sur le chemin du travail en vélo 2jours avant que mon patron parte 1 mois en vacances. Il ma promis une promotion si je restais sans prendre mon arrêt de 2semaines pour mon entorse. J'accepte et 1mois après je n'ai plus qu'une entorse mais j'ai perdu mes ligaments croisés antérieurs lors de mon mois de travail dans le supermarché. Mon patron refuse que je prenne mes vacances directement pour reposer ma jambe mais me propose un arrêt mais pas en accident du travail. Je me bat donc avec l'assurance maladie pour être reconnu en accident du travail et je pars donc me faire opéré et suivre une rééducation en centre pendant 9mois.

Je rentre de rééducation et personne ne me parlait et j'ai donc décidé 2semaine après de lancé une procédure au prud'homme. Cela dure depuis 2012. J'ai des attestations de médecins, de clients, mais j'ai perdu, 3fois et maintenant la décision a été appliqué et je dois 1272€ à mon patron, et 150€ a l'assurance maladie. Un huissier de justice me contact pour cette affaire et je suis un chômeur qui gagne 900e par mois et qui donc a déjà des difficulté a vivre. Cependant la justice a décidé que je devais subir car je me suis risqué a attaquer un franchisé c***, et il faut pas toucher aux grosses firmes.

Je suis donc a présent attristé de voir que je me suis juste tué a la tache pour évoluer dans une entreprise tenu par un salop qui a juste profité de moi, j'ai maintenant une jambe abimé, et une dette a payer pour un patron avare et manipulateur.

Je sais que ce dernier n'est plus gérant car carrefour a pris le relais dans cette affaire et a fait sa propre justice mais ne voulait pas perdre contre moi.

Vente

Je ne sais pas par quoi commencer tellement il y en a....

Burn-out, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Santé

On vaut mieux que ça quand...

"Quand tu a un calendrier pour poser tes vacances et que sur un an tu a seulement trois mois de disponible pour les poser hors vacances scolaires bien sûr et que comme tu travail 6 j/7 avec pour seul repos le dimanche tu vois quasiment jamais ta famille.

Quand tu n'ose plus te mettre en arrêt maladie car on te fait comprendre que peut importe ton état tu doit être capable de bosser, que tu prends sur toi et que tu va bosser malgré une grippe et plus de 39 de fièvre et que le lendemain tu te prends un rapport parce que tu a oublié de rincer le bac de la plonge avant de partir.

Quand on te fait comprendre que c'est a cause de toi (et ton collègue) si la boutique est en déficit, et que tu te demande si tu doit aller kidnapper des clients dans la rue.

Quand tu finis à 2h00 du matin et que tu dois venir réceptionner une livraison de marchandise à 7h00 du matin, en sachant que tu a presque 30min de route avant de venir et que donc t'a dormis que 2h00. Quand tu vois ton patron débarquer et serrer le tablier de ta collègue au point qu'elle n'arrive presque plus à respirer.

Quand t'es obligée d'utiliser un pseudo sur tes réseaux sociaux car ta boîte fouille partout pour essayer de monter un dossier contre toi et te virer à cause de tes arrêts maladies.

Quand tu oublis de noter 1 horaire en partant/arrivant et que tu prends une sanction.

Quand tu passe un an et demi à faire le boulot de ta responsable pendant qu'elle écris des SMS et parle avec ses amis dans le magasin mais que t'es payé au tarif de vendeuse et que ton patron TE dit que "tout le monde doit être capable de faire le boulot".

Quand tu passe 4 mois à deux vendeuses dans le magasin que ta responsable est à 100 km de ton magasin, que tu la vois jamais et que tu dois te taper le boulot du responsable (remises en banques, commande, gestion des stocks etc....).

Quand tu es en arrêt et que l'on te fait comprendre que tu simule en enchaînant contre-visite sur contre-visite et que ton patron demande une visite de reprise à la médecine du travail alors que tu es encore en arrêt.

Quand ton patron TE regarde tout sourire et te demande si ta fille va bien etc et que

deux jours après tu apprends qu'il fait tout pour trouver la moindre petite erreur pour te virer. Quand on t'annonce au dernier moment que tu dois travailler jusqu'à 00h00 alors que tu devais finir à 20h, que tu a aucun moyen de locomotion, 1h de marche pour rentrer, et que tu dois passer par des rues qui craignent en pleine fête de la musique.

Je suis actuellement en arrêt maladie pour dépression à cause de mon travail, j'essaye de me reconstruire et de trouver autre chose...

"Tu comprends, c'est les soldes"

Abus de pouvoir, Burn-out, Conditions insupportables, Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Heures supp', Précarité, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail

Je travaille pour une marque de prêt-à-porter en grand magasin. Ce qui signifie plus de travail en boutique de base. J'ai signé pour un forfait 38h, 35h hebdo + 12h supp/mois. J'ai commencé en tant que vendeuse. Dès le début y avait une tension. D'abord, partir à l'heure était limite un crime et les responsables trouvaient toujours, ou du moins très souvent un truc, pour nous retenir. Ça allait du "je suis en galère je te ferai rattraper" au "attends 5 min je vais aux toilettes" qui durait en réalité 45 min. Ensuite l'une d'elles s'amusait à nous monter les uns contre les autres. C'était son jeu favori. Du coup, si sur une semaine y avait pas d'embrouilles c'était bizarre. Elle a même agressé une ancienne collègue en dehors du boulot, pendant une réunion soit disant professionnelle où les responsables ont fini ensemble à prendre une cuite.

Puis y a les soldes, où tout le monde fait une journée de 12h avec 30min de pause dej sauf les renforts CDD, "parce que tu comprends c'est les soldes". Non désolée je comprends pas. J'ai déjà fait des journées de 8h-21h sans que ça ne dérange personne d'ailleurs. Puis je suis passée en stock. J'étais loin de tout ça. Du moins je le croyais. Sauf que j'avais pas mesuré l'ampleur du truc. Et je me suis surprise à faire des 8h-20h en mode normal. J'ai rapidement réussi à avoir 6 semaines d'heures supps à récupérer. Et y a eu un premier choc. J'ai plus la motivation. Je vais chez le médecin : "mademoiselle vous êtes dans un état dépressif, vous travaillez trop". Ok, je vais faire attention. 6 semaines plus tard, rebelote. Et là ma responsable a eu le culot d'exiger la raison d'une absence : "Ben écoute je suis dépressive à cause du taff". Là elle s'est mise à pleurer ! "je suis un monstre c'est ça ?". C'est pas moi qui l'ai dit. Elle est partie en vacances, les choses ce sont améliorées. Puis je suis partie à mon tour.

Et ça a recommencé. Maintenant, travail fait ou pas, je refuse de rester au delà de ce qui est prévu. Par contre, je vois mes collègues qui eux, enchaînent les heures pour un salaire de merde et une reconnaissance inexistante. Elle nous a tous fait pleurer au moins une fois. Et à chaque fois elle appelle, soit disant désolée. Pour communiquer, j'en suis arrivée à lui hurler dessus. Plutôt à lui aboyer dessus. Au final, elle a peur de moi. Je ne sais pas si c'est bien ou pas, mais en tout cas elle n'ose plus trop s'approcher de moi. Si cette putain de loi passe, je n'aurai plus le droit à la parole, déjà que je l'ai pratiquement pas. Je devrai me contenter de subir et je verrai mes collègues en souffrir aussi. Alors Myriam je t'invite à venir prendre ma place une semaine, que tu constates qu'ici on est pas aux States et que la solidarité n'existe pas. #onvautmieuxqueca

On ne se guérit pas pendant les soldes !

Aliénation, Culpabilisation, Santé

"Job d'été dans un magasin de fringues: Un soir je me foule la cheville en courant. J'appelle ma chef. Je lui dis que je ne peux pas marcher. Elle me demande de ne pas me mettre en arrêt. C'est la période des soldes, si je ne viens pas bosser "je fous tout le monde dans la merde". Je me sens coupable, je ne veux pas causer de problème, donc j'accepte. A force de m'appuyer sur ma cheville blessée la douleur gagne mon genou et pendant deux semaines j'ai tellement mal à la fin de mes journées que mon copain est obligé de venir me chercher devant mon taff pour me porter sur son dos jusqu'à la voiture. Tout ça pour un job d'été... "

Sara

1100€ Net à la fin du mois, et le dos brisé

Conditions insupportables, Heures supp', Pénibilités sensorielles/physiques, Santé

J'ai 20 ans. Il y a 3 ans, j'ai eu l'occasion de travailler dans un magasin de meubles en tant que magasinier (je m'occupais des sorties de commandes: les gens achetaient leurs articles, et venais les retirer auprès de moi à l'arrière du magasin).

J'ai été engagé pour remplacer une personne blessée. Au début, nous étions que 2 à faire les sorties de marchandise, et c'était dur car il y avait bien trop de clients à servir pour seulement 2 personnes.

Nous devions : sortir la facture, aller chercher la commande dans la réserve (que des gros meubles) avec seulement un diable, et charger le véhicule du client. Autant vous dire qu'à 2, servir un flux constant de clients pressés, c'est pas facile.

Le contrat de la personne qui était avec moi se terminait, je me suis donc retrouvé tout seul à devoir servir les clients durant près d'une semaine (le samedi, le nombre de clients était multiplié par 2).

Pendant que le « chef » était dans son bureau, moi j'étais en sueur à devoir courir pour aller chercher des meubles de 80-90Kg (parfois a des étages), en me faisant insulter par des clients trop pressés. Et comme j'étais seul, je terminais 2h plus tard chaque soir (10-11h de travail /jour), car mon « chef » me demandait de « pousser un peu plus ».

1 semaine plus tard, la personne que je remplaçais est revenue, et mon contrat (contrat d'1 mois) n'a pas été renouvelé. Je plains cette pauvre personne qui a dû, à son tour, faire tout le travail seule.

Et tout ça, pour 1100€ Net à la fin du mois, et le dos brisé.

Victime de harcèlement sexuel, on m'a traitée de menteuse

Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Licenciement, Problèmes d'éthique, Sexisme

24 ans, jeune secrétaire en recherche d'emploi. A l'époque je ne savais pas ce qu'était le harcèlement sexuel.

Une amie me dit qu'elle connaît un Directeur des Achats d'une PME qui cherche justement son assistante. Après une rencontre étrangement sommaire, je suis embauchée.

Lorsque j'arrive dans l'entreprise je constate qu'elle est gérée par 3 Directeurs d'une quarantaine d'années qui ne recrutent que des jeunes femmes dans la vingtaine, jeunes mères de famille la plupart du temps. Je sens une tension très lourde, étrange. Les patrons ont le rire gras, ironisent, font des blagues machistes à longueur de journée en enfumant le bureau de leurs cigarettes (c'était avant que la loi l'interdise) et je m'aperçois que mon patron, le fameux Directeur des Achats, a un comportement de plus en plus bizarre avec moi.

Il me regarde avec des yeux de chiens battus, luisants. Il passe son bras derrière moi, me frôle dès qu'il en a l'occasion, me parle en mettant son visage quasiment contre le mien, puis un jour il passe ses doigts dans mes cheveux pour rectifier une mèche. Je suis très mal à l'aise, sur le qui-vive. Je ne comprends pas ce qui se passe et je commence à faire parler mes collègues en posant des questions.

Je finis par réaliser que ce type a manifestement harcelé toutes mes collègues. Toutes. Mais elles ne parlent pas de harcèlement. Elles disent qu'il est bizarre, "lourd mais pas méchant". Mais j'ai aussi l'impression qu'on ne me dit pas tout parce que ça n'est pas possible. Il a quand même été jusqu'à en suivre plusieurs dans les toilettes. Je serre les dents en entendant cela. Et puis, il est important pour moi de savoir faire la part des choses, de me fier aux faits et pas seulement à ce qu'on consent à me dire.

Je suis sur mes gardes, mon instinct me hurle que je suis en danger, je ne sais pas quoi penser. A l'occasion d'un déjeuner à l'extérieur du bureau, il profite du retour en bus et de la foule pour se coller contre moi et apprécier très visiblement la situation tout le long du trajet. Il plonge ses yeux dans les miens et me sourit langoureusement. Je me retiens de toutes mes forces de ne pas le frapper sauvagement. Cela dure de longues minutes insupportables. Il me répugne.

Le lendemain je lui dis que je ne veux pas qu'il se comporte ainsi avec moi, que je

ne veux pas travailler dans ces conditions, que son comportement n'a rien de professionnel. Il fait l'étonné, il ne comprend pas, il me dit que c'est moi qui a un problème. Je lui dis qu'il n'a pas à me toucher. Il fait mine d'acquiescer en souriant piteusement.

Et puis, un soir, il me coince dans son bureau alors que tout le monde est parti. Il me fait des compliments, il me dit qu'il a des projets pour moi. Il m'enlace et tente de coller son corps contre le mien. Je crie, je lève la main en le menaçant, tremblante des pieds à la tête. Il recule, je sors du bureau précipitamment. Je suis malade de honte et de colère mélangées.

Je me mets en arrêt maladie le lendemain, je suis incapable de revoir ce type. Je raconte tout à la collègue que je prévient de mon absence. Elle me dit que ce n'est pas possible puis elle fait mine de compatir. Je reste en arrêt toute la semaine, le temps de décider quoi faire et de reprendre un peu d'aplomb.

Je décide d'aller au commissariat dénoncer les faits. Hésitante, je raconte tout aux 2 policiers qui me font face. Et là, ils rigolent presque en me disant que pour porter plainte il faudrait que ça se reproduise. Et puis qu'en fin de compte il ne s'est rien passé de grave, que ce n'est pas si méchant. Je suis horrifiée et me sens totalement démunie. Je finis donc par déposer une simple main courante.

La honte et la colère sont toujours là. Je reçois un avis de licenciement suite au dépôt de cette main courante - le Directeur des Achats a été convoqué au Commissariat pour répondre des faits que j'y ai évoqués. Je me rends à l'Inspection du Travail avant l'entretien de licenciement pour raconter mon histoire. Je me revois, tremblante et honteuse, ça a été un vrai calvaire. L'Inspectrice qui me reçoit me dit de ne pas m'inquiéter, que le nécessaire sera fait.

Sur son conseil, je choisis d'être assistée par un conseiller syndical lors de mon entretien de licenciement car j'ai peur de ce qui pourrait se passer sans témoin. Avant le rendez-vous, j'appelle toutes mes collègues une à une pour leur raconter mon histoire et au moins récolter leur avis. Aucune ne bronche, elles ont manifestement toutes peur de perdre leur job. Lorsque j'arrive le jour J avec le conseiller syndical, aucune d'entre elles ne me regarde passer. Je me sens comme une paria qui va à l'échafaud et en même temps je suis fière d'avoir le courage de dénoncer ce qui se passe. L'entretien sera court. Le conseiller syndical n'ouvrira pas la bouche. Lorsque je demande au Directeur Général pourquoi il couvre un tel individu, celui-ci me répond très calmement : "C'est simple. L'un de vous deux ment dans cette histoire et comme je n'ai pas envie de croire qu'il s'agit de mon Directeur des Achats, qui est à mes yeux clairement au dessus de tous soupçons, c'est donc vous." J'ai donc été traitée de menteuse, devant le conseiller syndical qui n'a pas bronché. En ressortant, il regardait ses chaussures. Il a bredouillé quelque chose en me serrant la main avant de disparaître. Et moi, je ne peux vous dire à quel point j'ai été écoeurée par l'attitude d'absolument tout le monde. Je n'ai jamais eu de nouvelles de l'Inspection du Travail. Je suis sortie de là avec ma seule fierté en bandoulière.

Heureusement pour moi, c'était tout ce dont j'avais véritablement besoin pour me reconstruire avant de pouvoir rebondir. Mais ça aurait pu être bien pire ...

Travailler en vente contre aucun salaire...

Contrat, Dévalorisation

A côté de mes études je travaille comme hôtesse d'accueil lors de salons ou festivals en interim, lorsque j'ai voulu rejoindre une nouvelle boite d'interim spécialisée dans cet emploi, j'ai eu le droit à devoir répondre sur un questionnaire si je m'habille en 34, 36 ou 38 (je fais du 48 raté...) pour finalement n'avoir que des propositions de tractage où je me faisais systématiquement descendre jusqu'à ce que je quitte leur boite. Avoir fait hôtesse au salon de l'agriculture, du mariage, de paris games week et j'en passe pour finalement être sans emploi à cause d'un corps jugé trop gros #OnVautMieuxQueCa

Il y a deux ans, lorsque je travaillais pour un libraire spécialisé dans les livres sur les jeux vidéos, il ne payait strictement personne, tout le monde faisait du bénévolat sauf son bras droit qui changeait tous les 6 mois car il était stagiaire. Il a fini par ne plus jamais me recontacter lorsque j'ai préféré aider ma mère malade à déménager plutôt qu'aller l'aider sur un salon (salon pour lequel il m'avait harcelé et fait de la culpabilisation pour que je cède).

En sortant de mon lycée, en parallèle à mes études et d'un travail payé, je me suis mise à travailler bénévolement à raison d'au moins un jour et un soir par semaine pour un théâtre qui disait ne pas avoir les moyens de me rémunérer, ça ne me posait pas de problèmes puisque c'était une petite structure que je voulais aider et qu'en échange j'avais accès pendant les vacances à leur salle de répétition, jusqu'à ce qu'ils embauchent deux nouveaux employés et occupent leur salle même pendant les vacances tout en continuant à faire appel à mes services. Le jour où je leur ai dit que je reviendrais avec plaisir si je suis payé un petit peu pour mes services, je n'ai plus eu de nouvelles.

Mademoiselle vous êtes dans un état dépressif, vous travaillez trop

Dépression, Heures supp', Santé

Je travaille pour une marque de prêt-à-porter en grand magasin. Ce qui signifie plus de travail en boutique de base. J'ai signé pour un forfait 38h, 35h hebdo + 12h supp/mois. J'ai commencé en tant que vendeuse. Dès le début, il y avait une tension. D'abord, partir à l'heure était limite un crime et les responsables trouvaient toujours, ou du moins très souvent un truc, pour nous retenir. Ça allait du "je suis en galère je te ferai rattraper" au "attends 5min je vais aux toilettes" qui durait en réalité 45min.

Ensuite l'une d'elles s'amusait à nous monter les uns contre les autres. C'était son jeu favori. Du coup, si sur une semaine il n'y avait pas d'embrouilles, c'était bizarre. Elle a même agressé une ancienne collègue en dehors du boulot, pendant une réunion soit disant professionnelle où les responsables ont fini ensemble à prendre une cuite. Puis, il y a les soldes, où tout le monde fait une journée de 12h avec 30min de pause dej sauf les renforts CDD, "parce que tu comprends c'est les soldes". Non désolée je comprends pas. J'ai déjà fait des journées de 8h-21h sans que ça ne dérange personne d'ailleurs.

Puis je suis passée en stock. J'étais loin de tout ça. Du moins je le croyais. Sauf que je n'avais pas mesuré l'ampleur du truc. Et je me suis surprise à faire des 8h-20h, en mode normal. J'ai rapidement réussi à avoir 6 semaines d'heures supp à récupérer. Et il y a eu un premier choc. Je n'ai plus la motivation. Je vais chez le médecin "mademoiselle vous êtes dans un état dépressif, vous travaillez trop". Ok je vais faire attention.

6 semaines plus tard, rebelotte. Et là ma responsable a eu le culot d'exiger la raison d'une absence "Ben écoute je suis dépressive à cause du taff". Là elle s'est mise à pleurer "je suis un monstre c'est ça ?". C'est pas moi qui l'ai dit. Elle est partie en vacances, les choses se sont améliorées.

Puis je suis partie à mon tour. Et ça a recommencé. Maintenant, travail fait ou pas, je refuse de rester au delà de ce qui est prévu. Par contre, je vois mes collègues qui eux, enchaînent les heures pour un salaire de merde et une reconnaissance inexistante. Elle nous a tous fait pleurer au moins une fois. Et à chaque fois elle appelle, soit disant désolée. Pour communiquer, j'en suis arrivée à lui hurler dessus. Plutôt à lui aboyer dessus. Au final, elle a peur de moi. Je ne sais pas si c'est bien ou pas, mais en tout cas elle n'ose plus trop s'approcher de moi. Si cette putain de loi passe, je n'aurai plus le droit à la parole, déjà que je l'ai pratiquement pas. Je devrais me contenter de subir et je verrai mes collègues en souffrir aussi. Alors Myriam, je t'invite à venir prendre ma place une semaine, que tu constates qu'ici on est pas aux States et que la solidarité n'existe pas.

#onvautmieuxqueca

Elle ne rayonnait pas assez sur le magasin

Dévalorisation, Pression

Allez, j'apporte ma pierre à l'édifice. Ce ne sont pas des témoignages qui me concerne directement. Soit je suis trop naïve, soit j'ai eu de la chance, mais à part mon année et demi de CDD sans interruption (plus de 10 contrats à la suite) j'ai été assez épargnée : même cette expérience à débouché sur un CDI. J'ai subi le harcèlement moral, mais là encore, la chef qui me l'a fait subir n'est resté que 3 ans. Les chefs sont finalement dans ce milieu, bien plus éjectables que les employés.

Pour rappel, je travaillais dans un grande surface. L'une de mes collègues, de 7 ans mon aînée a toujours été investie dans l'entreprise : elle a participé aux animations quand elle a pu, pas toujours compté ses heures, ni considéré son corps un peu fragile.

Cette fille s'est donc démenée pour passer au grade supérieur : investissement, management de notre équipe (deux personnes) qui lui a été demandé pour "prouver sa valeur" (sans nomination officielle ni rémunération conséquente), formation adéquate dispensée par l'entreprise elle-même, heures supp (comptées et récupérées, puis payées pour le plus grand malheur des RH). Au final, le poste qu'on lui a fait miroiter et pour lequel elle a fait 3 ans d'efforts lui a été refusé... Motif : elle ne rayonnait pas assez sur le magasin (sic). Pour l'anecdote, une bonne partie du reste du magasin qui me croisait m'appelait régulièrement par son prénom. L'ironie du sort a été quand une fille que tout notre côté du magasin ne connaissait qu'à peine et en CDI depuis 3 ans, a obtenu un poste similaire dans un autre rayon.

J'ai eu aussi une collègue, qui a été formée pour travailler au service déco. Elle a remplacé, dépannée, monté sur des hautes échelles enceinte pour accrocher les affiches etc... Restructuration des bureaux : la jeune fille s'est retrouvé en caisse alors que là aussi, on lui avait promis la déco à la suite du départ en retraite de la titulaire.

Par contre, aujourd'hui je suis fonctionnaire, je travaille dans une bibliothèque. Je regrette parfois que la "dureté du privé" ne soit pas de mise, tellement des personnes qui ne se rendent pas compte de la chance qu'elles ont, en profitent en toute impunité. Après avoir travaillé dans un milieu frénétique où on doit toujours bouger, s'adapter, proposer solutions et changements et les subir, je m'ennuie souvent. Le manque de moyens et l'inertie de la politique culturelle sont très lourds et la machine administrative a de quoi dégoûter. Quand on ne croit pas dans un service, il cesse de croire en lui-même.

J'ai 51 ans et je suis morte en octobre 2004.

Dépression, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Législation, Licenciement, Pression, Rythmes/horaires du travail, Santé, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

Il est 3h20 du matin. Et comme chaque soir je ne dors pas.

Je me suis donc décidée à témoigner au sujet de ce qui m'est arrivé dans le monde du travail.

À 24 ans j'ai été embauchée dans une grande entreprise en tant que vendeuse polyvalente à temps partiel. Ce ne fut pas un choix mais une obligation.

J'étais à la rue, sans diplôme. Mais je vivais de petits jobs, de CDD de "tuc", de "sivp" - contrats précaires qui n'existent plus de nos jours.

À 24 ans, aubaine: je suis donc embauchée 20h, puis 25h, puis 30h par semaine.

Pendant 20ans je me suis pliée a toutes les exigences (horaires décalés, amplitude de 10 heures). Manger à 11h ou 14h30. Commencer à 8h, finir a 20h30.

Ménage - manutention - mise en rayon - cabine - caisse etc... Ratios, étiquetage, caisse. Tout était comptabilisé. Du chiffre, du chiffre... Avec les entretiens mensuels et les jugements: "bon ou mauvais employé", bref, vous voyez.

20 ans à tenir, résister, pas le choix puisque seule à payer mes charges - loyer, EDF, nourriture, médecin... Au bout de 20 ans, usée, malade (1m55, 34 kg).

J'ai craqué (harcèlement; rendement, brimades, insultes des supérieurs de la direction plus la clientèle) en 2004; cancer de la thyroïde. Opération.

Retour au boulot et ça repart de plus belle, encore plus de dénigrement.

Là, on me pousse vers la sortie. On m'enferme dans un bureau avec chef et on ne me lâche pas - "faut partir, vous ne pouvez pas rester."

On m'a fait signer de force 3 ruptures conventionnelles. À chaque fois, à l'inspection du travail: "vous avez des témoins?" Ben non. La solidarité, n'y comptez pas.

Direction prud'hommes. Réponse: société trop importante. Vous avez des témoins, collègues de vos collègues ? Ben non, chacun sa croix.

J'ai tenu jusqu'en 2008.

Je me voyais crever a petit feu.

J'ai pensé au suicide de nombreuses fois. Je faisais des malaises au boulot. Un jour je ne suis pas retournée travailler.

Je n'ai plus donné signe de vie.

3 recommandés, licenciement, faute grave.

Depuis je suis en dépression, reconnue travailleur handicapée, je dois faire une demande tous les 2 ans pour toucher l'AAH.

Je suis toujours malade, ma vie est foutue, je vis dans la peur.

Je panique quand il y a trop de monde, j'évite de sortir de chez moi, sauf pour faire un peu de bénévolat.

J'ai 51 ans et je suis morte en octobre 2004.

Pardon; je dois vous avoir pris la tête, désolée. C'était mon témoignage et je peux vous dire que cela a été dur à vivre, que ça l'est toujours.

Je suis morte en octobre 2004.

Au revoir.

Suite du témoignage "j'ai 51 ans et je suis morte en octobre 2004"

Aliénation, Heures supp', Pénibilités sensorielles/physiques, Pression, Problèmes d'éthique, Situations/injonctions paradoxales

Je témoigne a nouveau.

J'ai 51 ans et en 2004 et j'ai été licenciée après avoir été harcelée moralement. Je ne reviendrai pas sur les détails. Dans tous les cas je suis morte en octobre 2004.

Je suis contre la loi travail mais j'avoue que certains détails relatifs à cette loi me laissent perplexe. En effet comment se fait il que les syndicats se réveillent seulement en 2016 ?

Je vais donc prendre des exemples : l'amplitude du temps de travail est de 10 heures et doit passer a 12h. Cela est le cas depuis de nombreuses années. Dans le commerce, il m'arrivait plusieurs fois dans la semaine de commencer a 8h et finir à 21h (entretien du magasin - fermeture caisse - fermeture magasin).

Autre exemple les heures supplémentaires non payées mais qui étaient sensées être récupérables (il suffisait a mon employeur de réinitialiser mes horaires, le tour était joué) : demande de justifications, réponse : "la porte est là".

Vous pouvez démissionner.

Donc heures non payées non récupérées.

Autre exemple la flexibilité : mes horaires pouvaient changer d'un jour sur l'autre. Planning donné une semaine a l'avance mais qui pouvait être revu même dans le courant de la journée. Exemple : pause repas 13h-13h30. Il m'est arrivé de prendre ma pause repas a 15h. PMA à terminer. Retouche à finir. Collègues absentes etc...

J'arrête là mais les exemples seraient interminables et bien d'autres secteurs pourraient en témoigner. J'oubliais les accords en entreprises utilisés par voie de vote au sein de l'entreprise : rien de nouveau. Exemple : pour l'ouverture du magasin la nuit en temps de soldes ou autres, nous devions voter non pas sous anonymat mais face à notre direction.

Enquête sur les conditions de travail. On passait une par une et répondions à une série de question. Validé sur ordinateur avec notre matricule, il suffisait à la direction de passer derrière nous, valider nos matricules, nos réponses étaient sous l'œil des responsables. Donc bien des soi-disantes propositions de la loi travail étaient déjà là.

Une lettre de motivation... une fois décryptée

Aliénation, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Dévalorisation, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Précarité, Rapports sociaux, Santé, Sexisme, Stress

Madame, Monsieur,

Je tiens à vous remercier pour votre vidéo et votre appel à contribution qui ont retenu toute mon attention.

Aussi, je me permets de vous soumettre l'histoire de Capucine, qui a selon moi un profil exemplaire. Exemplaire non pas parce qu'elle est extraordinaire, mais au contraire parce qu'il est très commun. Exemplaire parce qu'il montre à quel point l'abnégation mène toujours à la réussite de ses ambitions professionnelles, réussite que la loi sur le travail ne fera que favoriser encore davantage bien que Capucine ait déjà su trouver son bonheur dans le système actuel. Exemplaire enfin parce qu'il est très prometteur : grâce à son bac+5 en Marketing obtenu dans une prestigieuse université parisienne, Capucine apprend vite et a su faire preuve d'une adaptabilité sans pareille dans le cadre de son premier emploi et d'autant plus admirable dans un milieu aussi exigeant que celui du luxe. Si bien qu'à 25 ans, il n'a pas fallu plus de six mois pour permettre à Capucine de cocher la quasi totalité des critères énoncés à la fin de votre vidéo. J'en veux pour preuve le bref inventaire si dessous.

1.Quand Capucine signa son contrat, il lui sembla qu'elle voyait triple car contrairement au poste dont on lui avait parlé en entretien, le descriptif de ses missions correspondait au travail de trois personnes. Elle se dit alors qu'après tout, un premier poste sur un CV c'est comme le dentifrice 3 en 1, plus c'est polyvalent plus c'est efficace.

2.Quand en plus de son triple poste on lui donnait des tâches ingrates, elle se disait qu'après tout, de même que c'est en forgeant qu'on devient forgeron, c'est en récurant des semelles de chaussures qu'on devient chef de projet web.

3.Quand progressivement, elle décida de bannir les jupes et le rouge à lèvres pour éviter d'essuyer les regards sales de son patron, elle se dit qu'après tout, elle avait déjà beaucoup de chance qu'on l'embauche en lui faisant l'honneur d'alléger son salaire de 27% par rapport à celui d'un homme. Quant à espérer pouvoir être féminine sans être réduite au statut d'objet, c'était sans doute un peu trop prétentieux pour un premier poste.

4.Quand elle en était arrivée à travailler jusqu'à 11 heures par jour et une bonne partie de ses weekends, elle dut renoncer à son engagement associatif, à faire du sport, à ses loisirs, à sa vie sociale. À prendre 3 repas par jour aussi. Elle se dit alors qu'après

tout, pourquoi s'encombrer d'une vie personnelle quand le travail vous allège assez pour avoir enfin ce tigh gap qui rendra si bien sur Instagram ?

5.Quand Capucine essaya de trouver en ses collègues une source d'empathie ou d'entraide, elle découvrit qu'ils étaient en fait de petits animaux qui se mangeaient entre eux afin de prémâcher le travail de leur prédateur. Elle se dit alors qu'après tout, ça devait être ça devenir adulte : grandir juste assez pour pouvoir régresser au stade animal.

6.Quand elle dut faire semblant d'être malade lorsque son corps avait lâché et qu'à son retour d'arrêt maladie son patron lui adressa un chaleureux « ce que je vois, c'est que vous êtes limitée », elle se dit que la gratitude et la bienveillance de son patron à son égard ne l'étaient pas moins.

7.Quand on transféra progressivement les deux tiers de son poste à une apprentie qui avait pour seule compétence de s'approprier celles qu'elle n'avait pas, afin de laisser à Capucine le privilège des tâches ingrates, elle se rappela que les chaussures qu'elle vendait étaient si belles et si bien faites qu'après tout, pourquoi avoir peur de marcher sur la tête ?

8.Quand Capucine essayait de communiquer avec son patron mais qu'il ne recevait aucun de ses mails, n'entendait jamais quand elle parlait, ne levait pas même les yeux quand elle s'adressait à lui et qu'il n'avait jamais le temps de faire de point, Capucine comprit alors que par un fâcheux coup du destin, elle et son patron évoluaient manifestement dans deux espace-temps différents et de plus en plus lointains, ce qui brouillait naturellement tout moyen de communication et expliquait que quand il la croisait, son regard passait à travers elle comme si elle n'existait pas.

9.Quand un jour parce que les anxiolytiques ne faisaient plus effet elle eut envie d'exploser l'écran de son ordi à coups de marteau de la même façon que son travail lui faisait imploser le cerveau et de planter des ciseaux dans le dos de sa collègue de droite à force qu'elle lui en ait planté impunément pendant des mois, elle se dit que les comparaisons qu'elle avait en tête commençaient à devenir douteuses.

10.Quand, enfin, à deux semaines et demi de la fin de son CDD dont on lui avait promis qu'il se transformerait en CDI, elle arriva un matin et trouva quelqu'un assis à sa place à son bureau sans qu'on ait jugé utile de lui en toucher un mot, elle se dit qu'à partir de maintenant, elle ne trouverait plus jamais d'excuses à l'inexcusable.

En espérant avoir retenu votre attention sur l'exemplarité du profil de Capucine, je me tiens à votre disposition pour toute information complémentaire et vous adresse, Madame, Monsieur, mes salutations les meilleures.

Bien Cordialement,

L.

P.S. : #OnVeutMieuxQueCa

"Je précise que je travail dans une chaîne de commerce bio équitable."

Discriminations, Heures supp', Législation, Sexisme, Validisme

Quand tu es payée jusqu'à 19h45 pour en fait bosser jusqu'à 20h. Que les syndicats arrivent à obtenir le paiement de ce quart d'heure supplémentaire. Et que dans la foulée la procédure de fermeture est rallongée, tu finis maintenant à 20h15.

Quand ton responsable te reproche tes horaires aménagées parce que "j'en ai rien à foutre que tu sois reconnue travailleur handicapé". Mais que ta RQTH, elle, est bien prise en compte dans les statistiques RH, et ça c'est plutôt pas mal pour eux.

Quand on t'envoie en remplacement sur un magasin parce que la seule personne est enceinte jusqu'au yeux et ne peut pas faire de manutention, et qu'en fait tu es dans le même état.

Quand tu pointes au boulot et qu'à la fin du mois tu constates que tu n'as pas été payée. Tu appelles la responsable Rh, suppose que tu étais en arrêt maladie alors que tu pointes au boulot. Quand finalement elle constate son erreur, elle te dit sans la moindre gêne qu'elle te paiera le mois prochain.

Quand on oublie de te payer tes dimanche d'heures supplémentaires.

Quand les salariés ne perçoivent plus d'intéressement, mais que l'objectif de la chaîne est d'ouvrir 50 magasins sur 2016 à l'échelle nationale.

" Si tu veux on s'occupe de toi"

Harcèlement sexuel, Sexisme

J'avais 29 ans, quand on rentre dans un grand groupe national on est heureux.

On m'a donné ma chance, et je savais qu'il y a des possibilités d'évoluer. Je suis née dans le commerce, j'ai arrêté l'école au lycée j'ai donc finie commerciale. J'arrive dans un groupe de collègue très sympathique principalement masculin dans la boîte depuis longtemps, chouette peu de turn-over c'est bon signe, mon chef a voulu tester une femme à ce poste.

Formation, puis c'est parti sur la route avec mon chef pour me présenter à mes nouveaux clients. J'ai de la chance une clientèle super.

Premier client, présentation, on parle travail, à la fin on donne nos cartes, seulement quand mon chef donne la sienne il ajoute cette petite phrase " Je vous laisse ma carte mais appelez plutôt xxxx c'est quand même plus agréable d'avoir à faire à elle " avec un grand sourire, le client me regarde aussi gêné que je l'étais, je souris au client, on part, arrivé dans la voiture je relève pas que puis-je faire d'autre je suis en période d'essai.

" sa blague " mon chef me la sortira aussi souvent qu'il pourra chaque fois qu'il en aura l'occasion commentant parfois même mon physique plaisant. Ma clientèle c'est 98% d'homme. J'avais toujours su mettre des limites avec les gens, mes clients en tout cas m'ont toujours respecté.

Mais quand on permet une simple phrase bizarrement ça a l'effet boule de neige, petite blague salace.. des mains sur mes épaules pour me parler quand je suis devant un poste d'ordinateur, main s'appuyant sur la mienne quand la mienne est sur le pommeau de vitesse en voiture, la main dans le dos quand on ouvre la porte. Ces gestes me gênent beaucoup car je déteste le contact physique avec les gens. Et je n'ai jamais osé lui dire que ça me gênait.

2 ans plus tard mon arrivé, à un événement professionnel chez un client devant le buffet apéritif, mon chef et un des mes collègues présent plaisantent ensemble, le client est avec d'autre de ses invités, puis avec mon chef on se met à parler de ma situation, je vie seule avec mes enfants. " si tu veux on s'occupe de toi. Rire." voila la seule phrase que je me rappelle de la conversation balancé par mon collègue. Mon chef rigole. La c'est bon c'est trop. Je leur fait remarquer que ce soit mon entourage ou mes clients personne ne se permet ce genre de " d'humour " sauf eux et que je n'apprécie pas. Ça à changé le fait de me viser dans leur humour.

Comme je disait je suis entrée dans une équipe principalement masculine, il suffit

une fois de montrer qu'on a le sens de l'humour sur une blague ou un jeu de mot anodin sans même aucune connotation sexuelle pour que tous se mettent à croire que du coup ils peuvent se permettre de parler de tout devant vous, Je pensais que ça s'arrêterait les commentaires sur les culs des autres collègues féminines, sur le fait qu'on se la ferait bien, sur celles qu'on s'est fait, ou et comment, les moqueries ou commentaire sur les physique des femmes, c'est vous qui avez voulu l'égalité homme femme... et forcément ça continue sur vous...

Les blagues beaufs ça s'arrêtent seulement le jour ou on arrivera à faire changer les mentalités.. Relevons le plus de petit geste ou de remarque en demandant que ça stop pour que ça finisse par changer pour nos filles.

Aujourd'hui je ne suis plus dans l'entreprise, j'en garde plein de bon souvenir et j'avais de bonne condition de travail. Mais j'ai le souvenir de toute ces blagues sexiste, gestes et remarques à la limite du harcèlement sexuel, et le regret d'avoir subi dans rien faire alors que Je valait mieux que ça !

Après un an de bons et loyaux services... on me dit que c'est fini.

Contrat, Heures supp', Législation, Licenciement, Précarité

Cela faisait un an que je travaillai en tant que vendeur dans une grande enseigne de vêtements pour homme. J'ai été engagé en cdd sous le motif : "remplacement d'un salarié en congé maternité". Grâce à ce motif mon employeur pouvait renouveler mon contrat à sa guise, chaque mois, parfois même pour deux semaines ou moins. Autant vous dire que j'ai une grosse pile de contrats entassés..

Bref ça m'était égal car dans la boutique où je bossais j'étais devenu un pilier de l'équipe, étant donné que nous n'avions pas de responsable. Nous, vendeurs, étions amenés à réaliser des tâches pour lesquelles nous n'étions pas forcément qualifiés, mais l'on se débrouillait et notre chiffre d'affaires était au rendez vous, grâce à notre investissement de tout les jours, nos heures supplémentaires et notre esprit d'équipe...

Un lundi tout ce qu'il y a de plus banal je commençai ma journée de travail, lorsque la directrice régionale m'appela pour me dire que mon contrat qui se terminait le lendemain ne serait pas renouvelé. Après un an de bons et loyaux services, pas un retard, pas une absence, des heures supplémentaires par dizaine, on me dit le jour pour le lendemain que c'est fini: on a trouvé une responsable pour le magasin donc on n'aura plus besoin de toi.

Je me suis senti comme un malpropre, un pion que l'on jette après avoir utilisé grâce à des promesses de CDI. En tant que CDD j'avais juste à fermer ma gueule et dire au revoir.

Aujourd'hui déjà on nous traite comme des pions que l'on déplace, que l'on fait espérer, puis qu'on jette une fois utilisé. Je n'ose imaginer ce qu'on l'on deviendrait avec une loi donnant encore plus de pouvoirs aux employeurs..

Son sport favori était de s'énerver devant une personne devant tout l'open space

Dépression, Dévalorisation, Humiliation, Pression, Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Tentatives de suicide | Suicides | Morts

Je travaille au siège d'une société internationale de l'agroalimentaire qui veut casser son image de hard discount à grand renfort de coups de pub et d'ancienne Miss France. M6 a même consacré une partie de son Capital à cette enseigne pour montrer comment ils arrivaient à vendre à si bas prix et à changer leurs surfaces de vente et à investir autant tous les foyers Français avec leur publicités.

En Mars, ça fera 2 ans que je travaille au service packaging. Il y règne une bonne ambiance, la moyenne d'âge est jeune, mes collègues sont devenus mes ami(e)s et confident(e)s, le salaire n'est pas mauvais. En gros, il y a pire. En deux ans, 10 personnes sont parties au sein de ce service. Il y a eu cette fille qui ne pouvaient pas concilier ses horaires (8-19 pour une cadre qui devrait être au forfait mais qui doit faire ses heures là, sinon, elle sera pointée du doigt et repris à plusieurs fois) et sa vie de famille. En effet, mère de 3 enfants, venir le matin à 8 heures et devoir repartir à 19 heures ou plus tard ne laisse pas vraiment le temps à une vie de famille ou a une vie tout court. Il y a eu ces 3 autres personnes qui n'ont pas fini leur période d'essai, les postes étant survendus mais avec des salaires attractifs, pour attirer les jeunes diplômés.

Il y a eu un abandon de poste, et à ce jour un deuxième, toujours pour les mêmes raisons, concilier sa vie personnelle et un travail loin (c'est pas la porte à côté quand on commence à 8 heures) et l'inflexibilité de cette société.

Il y a eu plusieurs arrêts maladie aussi, plus ou moins longs, car rentrer chez soit et pleurer en repensant à son travail n'est pas vivable sur une longue durée.

Le plus gros problème au sein de ce service en particulier, c'est le management de la chef d'équipe. Lorsque je suis arrivée il y a maintenant 2 ans, son sport favori était de s'énerver devant une personne devant tout l'open space. Elle adorait hausser le ton et voir l'autre tenter de répondre ou s'écraser face à elle. Elle ne supportait pas qu'on lui réponde d'ailleurs, et elle ne le supporte toujours pas, à raison ou à tort. Depuis maintenant deux ans, le service Packaging vit selon les humeurs de sa responsable. Combien de matin j'entends mes collègues me dirent " il faut pas aller la voir aujourd'hui elle tire une de ses tronches", ou encore " je ne vais pas poser mes congés aujourd'hui, j'attendrai qu'elle soit de meilleure humeur". Les gens se font une idée d'elle très rapidement, ils apprennent à la

connaître en général au bout de deux semaines, quand elles comprennent qu'elle a deux visages. L'un qui peut être accueillant, caressant même, et l'autre qui est infantilisant, de mauvaise foi, et parfois violent.

Le service est divisés en plusieurs pôles, 3 en tout, seulement un seul intéresse la responsable d'équipe, car il a un réel impact sur les ventes en magasin. Autant vous dire de suite que je ne fais pas partie de ce pôle. Combien de fois je me suis dit "si tu n'y vas pas aujourd'hui, ça ne changera rien". Est-ce normal au bout de deux ans ? Est-ce normal d'apprendre par sa responsable de pôle que la chef de service s'est déchaîné sur nous en réunion, a déclaré des choses fausses, tout ça car elle était énervée ce jour ci ? Est-ce normal de ne pas passer une journée sans parler de statut cadre ou non cadre, et d'horaires, le sujet favori de la chef de service ?

Cet employeur n'est bon sur aucun plan : il essaie de redorer son image à travers des publicités bien rodées et des prix attractifs, pendant que derrière, ils manipulent les employés à travers des managers incompetents, lunatiques et faux. Il cache les dépressions, les suicides et les abandons de poste à travers une campagne de recrutement qui visent essentiellement les jeunes diplômés en les appâtant avec des salaires plus hauts que ses concurrents mais au dépit d'une quelconque vie en dehors du travail.

Mon expérience s'est déroulée et se déroule toujours en dents de scie. Personnellement, je ne ferai plus partir de cette entreprise d'ici cet été. Pour moi, il n'y a plus de bonne solution. Je me suis déjà demandé si j'exagèrai, si je trouverai ailleurs, car malgré les candidatures, rien ne bouge. Je me suis déjà demandé si j'avais le bon diplôme ou la bonne expérience. Ce travail a pris trop de place dans ma vie quotidienne. J'en viens à ne penser à ce travail que par rapport aux horaires, je passe mon temps à tout chronométrer. La rupture conventionnelle est impossible chez eux, je pense faire un abandon de poste, même si je sais que retomber sur mes pattes sera compliqué. Je me dis que je partirai de la même façon dont on m'a traité durant ces deux années, je vau mieux que ça.

Leur nouveau patron les a traité de "salopes ménopausées"

Abus de pouvoir, Atteintes à la dignité, Conditions insupportables, Discriminations, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Humiliation, Pression, Rapports sociaux, Sexisme, Stress

Elle a 53 ans ma maman. Il y a deux ou trois ans, la librairie où elle travaillait s'est fait racheter. Début de la descente aux enfers.

Retard de salaire, leur nouveau patron les a traité de "salopes ménopausées". Fouillée à l'entrée de son travail et à la sortie (on ne sait jamais après tout). Condition de travail horrible. Pression psychologique, ...

Il n'aurait jamais du reprendre la librairie, car ce n'était pas viable. Tout le monde le savait. Et beaucoup connaisse ce mec, qui a déjà fait couler d'autre entreprise. Le tribunal les a amené à l'abattoir, en connaissance de cause. Elle a très mal vécu cette période.

Personne n'a fait attention à eux. Ils les ont traités avec une indifférence totale.

Aujourd'hui, ses collègues et elle sont passés aux prud'hommes. L'une de leur collègues, avec un statut plus haut (mais avec les mêmes conditions) s'est fait condamner à payer des indemnités à leur c*nnard de patron.

Le travail ne devrait pas se passer ainsi. Et la vie de gens ne pas être mis de côté pour du fric.

"J'ai subi un accident de travail l'année dernière"

Maladies/accidents professionnels, Pénibilités sensorielles/physiques, Problèmes d'éthique

Ça fais cinq ans que je travaille dans cette société où malgré de bons résultats de vente, on pousse les vieux à partir et les jeunes à se former à autre chose.

En 2012 notre salaire fut bloqué sans possibilité d'augmentation, et aujourd'hui, on nous propose une augmentation de 0,6%, en gros 8 € nets de plus dans la paye.

Au vu des résultats et des bénéfices, c'est un croûton de pain lancé à un pauvre dans un festin de riche. Surtout quand on a sacrifié des samedis payés au lance pierre, des charges de travail de plus en plus dures.

J'ai même subi un accident de travail l'année dernière qui m'obligea à avoir le bras et l'épaule immobilisés. Et, alors que je pensais pouvoir me remettre en paix, mon entreprise m'appelait une fois par semaine pour savoir si on me proposait un poste adapté, j'accepterais de revenir travailler. Et même après, lors d'une visite chez le médecin de la société, elle m'a bien dit qu'il ne serait pas dans mon intérêt, vu la conjoncture actuelle, de légèrement modifier ma restriction de travail.

Si aujourd'hui la loi sur la modification du code du travail passe, je ne serai plus en sécurité, on ne sera plus en sécurité, une minorité de personne pourront à leur guise nous faire perdre notre travail, sous des prétextes bidons, et notre gouvernement leur donnera plein droit.

Alors oui ! Luttons pour que ça n'arrive jamais ! On vaut mieux que tout ça !

J'ai déjà connu le salaire versé avec 15 jours de retard

Contrat, Heures supp', Législation, Magouille

Je vais laisser un message ici j'ai 22 balais je travaille en tant qu'épicier j'ai déjà connu le salaire versé avec 15 jours de retard qui m'ont mis dans le rouge l'année dernière ; je me suis fait sucrer des indemnités kilométriques (cette année je vais insisté^^) mais mon gros coup de gueule c'est que pendant une semaine j'ai travaillé 72h hebdo c'était mon choix j'avais besoin de cet argent mais voilà on peut pas les déclarer parce que je me suis pas assez reposé mais je m'en foutait j'avais enchainé les heures supp' parce que le travail l'imposait mais aussi parce que j'en avais besoin. Au final, j'ai été payé que la moitié de mes heures les autres ont été placées en prime de fin d'année. Le problème c'est quand le chômage suit et que comme ta prime est trop importante on te colle les quasiment un mois de carence en plus car ta prime te permet de vivre alors que si je l'avais touché en salaire ma carence aurait été moindre et j'aurais gagné en conséquence de mon travail mais non. Ah la loi "el connerie" elle va forcément arranger les choses et leur 49-3 c'est anti démocratique au plus haut niveau. On a le droit a la parole, merde.

"Il m'a prise pour une conne"

Aliénation, Atteintes à la dignité, Contrat, Précarité, Problèmes d'éthique

Bonjour, une fois, lors d'une ancienne vie, j'ai travaillé 20 ans dans une entreprise de Savoie et je me suis tellement investie dans cette boutique, que mon patron se permettait de me demander de garder la boutique pendant MES vacances car il avait un RDV...

Et, oui, je me tapais 3 heures aller/retour de route pour lui éviter de fermer 2 heures ! Je ne me suis jamais demandé pourquoi il prenait des RDV aux heures d'ouverture pendant mes vacances, il appelait, et je venais, à l'époque je trouvais ça normal...

J'en ai plein comme ça, mais le pompon est quand je suis partie définitivement, il a accepté une rupture de contrat conventionnelle, il faut savoir qu'une RDCC se réalise en plusieurs mois, avec des délais de rétractation, un accord de l'inspection du travail, etc.

C'est un avocat qui s'occupe de faire les différents courriers qui définissent la date de commencement et de fin de contrat. Donc la date de mon départ de l'entreprise, mon patron la connaissait, et bien, le jour de mon départ, il n'avait pas fait les papiers qu'il devait me faire signer, comme le certificat de travail et surtout pas le chèque correspondant à mes 20 ans de bons et loyaux services. Non, j'ai dû revenir pour les signer, 3 semaines plus tard... Six heures A/R de route, pour m'apercevoir qu'il m'avait fait un virement, donc mon fric, j'ai pu le toucher que 3 jours après.

Il faut savoir que pendant ces 3 semaines et 3 jours, je n'avais pas d'argent, un déménageur à payer et un enfant à nourrir ! 20 ans de taf dans cette entreprise, même pas un verre de champomy et une cacahuète comme pot de départ, rien, nada !

Je pourrai rajouter également qu'une semaine avant mon départ, j'ai dû rester 1 semaine de plus pour les premiers jours de soldes alors que je n'avais plus d'appart, j'ai dû squatter chez mon ex 1 semaine pour ça ! Certes, j'ai été payée, mais moralement je me suis sentie prise pour une conne jusqu'à la fin, je n'ai jamais su dire non, c'est mon erreur, mais il m'a prise pour une conne, et ça 4 ans après, ça ne passe toujours pas !

Et voilà, une petite partie de mon expérience d'esclavage, (n'ayons pas peur des mots !!!!!) il y a pleins d'anecdotes de cet ancien taf, beaucoup même ! Mais ce sont les 2 plus significatives qui me sont revenues et il faut dire que cela m'a fait du bien de vous les raconter.

Après plus de 20ans dans la Distribution, j'ai fait deux burnout...

Burn-out, Conditions insupportables, Rythmes/horaires du travail

Après plus de 20ans dans la Distribution, j'ai fait deux Burnout à 2 ans d'intervalles et j'ai été licenciée pour inaptitude à plus de 50 ans !

Pendant toutes ces années, en tant que manager, j'ai appris à serrer les dents et encaisser toujours plus de pression.

D'abord ce fut le passage aux 35 heures. On nous a demandé ce que nous faisons en 39 heures de le faire en 35heures. Aucune embauche supplémentaire et même là ou nous prenions des intérimaires en été, cela a été terminé ! On était passé en franchise et ceux qui y passe veulent avant tout faire de l'argent. Ils se plaignent que les charges salariales sont énormes en France, ce qui est certainement le cas, mais c'est donc tout naturellement qu'ils les réduisent en demandant plus de productivité, toujours plus, à leurs salariés sans embaucher.

On a fait le même travail en moins de temps et malgré les progressions il n'y a pas eu d'embauche en 6ans.

Le monde du travail a changé avec la crise.

Les jeunes salariés ne voient aucun intérêt à travailler sous la pression pour un smic, et donc ils viennent au boulot pour faire leurs heures et pas plus.

Du coup les managers on encore plus de mal à obtenir un travail de qualité dans un temps toujours plus court.

Ils sont entre le marteau et l'enclume !

Dévalorisés par leur hiérarchie, peu respectés par leurs collaborateurs qu'ils doivent contrôler de près (car c'est le management que l'on attend d'eux) et insatisfait d'eux même car ayant le sentiment permanent de valoir mieux que ça !

Mais ils sont forts et courageux et cela peut prendre longtemps avant qu'ils ne craquent et parfois cela est suffisamment violent pour qu'ils s'en prennent à eux même et se suicident sur leur lieux de travail...

Cette loi travail va empirer le phénomène !

Lorsqu'il y aura moins de besoin, ces même responsables vont se trouver surcharger de travail car il seront alors en effectif très réduit (congé obligatoire pour certains et semaine à 20 heures) et l'été où le travail s'intensifie cela sera pire car ils

pourront faire 60 heures par semaine sous pression (avec refus de congés) !

Je ne pense pas être devin en disant que cela va augmenter les burnouts et les suicides !!!

Quand notre société ne cesse de parler des droits de l'homme dans le monde quand penserons nous aux droits des salariés.

Le monde du travail va mal, notre société va mal, les Hommes vont mal ... et si cette loi passe ce sera pire !

J'aimerais témoigner des différents emplois que j'ai pu faire dans ma vie

Contrat, Heures supp', Législation

J'aimerais témoigner des différents emplois que j'ai pu faire dans ma vie, emplois pas forcément très valorisés. J'ai travaillé en tant qu'enquêtrice, payée à l'enquête, cela veut que je pouvais être payée 4 € pour 2 heures de travail par exemple. Une fois, j'ai été payée 30 € pour 10 heures travaillées au total. La mission était d'effectuer un relevé de prix pour une grande enseigne de parfumerie.

J'ai également été apprentie sérigraphe. Parfois mon patron n'hésitait pas à demander à mon collègue de venir travailler pendant ses congés. Un jour, ce patron m'a demandé de venir à 9h sur mon lieu de travail pour réceptionner un colis «important» alors que j'étais en congés. Mes journées de travail consistaient souvent à faire des activités qui n'avaient rien à voir avec la sérigraphie. En effet, cet employeur n'avait pas assez de travail en sérigraphie pour un-e apprenti-e, c'était rare que j'ai à sérigraphier même quelques tee-shirts dans une semaine. Du coup je faisais très souvent des tâches rébarbatives comme: découper 500 cartes de visites au massicot manuel, plier 200 prospectus à la main, etc, et ce parfois toute la journée ! J'étais contente quand il me demandait de lui donner un coup de main sur l'ordi par contre. Et quand je faisais de la sérigraphie !

Voilà une petite mésaventure de ma vie professionnelle

Contrat, Heures supp', Rythmes/horaires du travail

Je m'appelle D., j'ai 41 ans, en couple et 2 enfants en bas âge. Je touche actuellement 300 euros par mois et je suis sans travail depuis mon licenciement il y a plus de 3 ans. La semaine dernière, une responsable d'un magasin franchisé, X (se situant a X) me contacte pour un entretien a l'embauche. Lors de cet entretien, elle me parle un peu de la société, des patrons, et me propose deux postes. L'un : vendeur employé avec des horaires, 10h30-19h30, week end inclus. L'autre : Réceptionniste au dépôt avec des horaires, 8h-16h sans travailler le week end.

Je lui confirme que le poste de réceptionniste me conviendrait par rapport aux horaires car je n'est pas les moyens de payer une nounou ou autre pour garder mes enfants et aussi l'avantage de ne pas travailler le week end. Nous sommes d'accord sur le poste et les horaires. L'entretien fut le vendredi. dans la soirée, la responsable du magasin m'appelle et me demande de venir le samedi pour remettre les papiers nécessaire pour effectuer le contrat et rester jusqu'à 18h pour une journée de travail. Déjà ça commence mal car on me demande de venir un samedi pour travailler, je me dis que c'est surement pour m'expliquer le travail a faire au dépôt, etc..La journée se passe bien malgré une palette mal gerbé par l'adjoint de la responsable qui est tomber, de ses 4 metres de hauteur, a 2 metres de moi. Les responsables n'avaient pas l'air d'être inquiet plus que ça.La journée se passe et on me donne mes planning. En lisant mon planning, je me rends compte que mes horaires ne sont plus 8h-16h mais 9h-17h, je lui demande des explications et elle me dit : "ah ça vous embête ces horaires? Je vais vous les changer ». Dimanche: repos. Lundi :8h : j'arrive a l'heure, je rencontre les 2 boss du magasin franchisé, je les entends parler très mal a la responsable, limite ils l'insulte d'incapable (alors qu'elle fait ouverture, fermeture tous les jours). Celle ci me donne un sac poubelle, des gants et m'emmène sur le parking clients, elle me demande de ramasser tous des déchets visible sur la parking et de vider les poubelles extérieurs (je me demande alors si le travail de réceptionniste est de faire du ménage ou de réceptionner des palettes de marchandise), je ne me démonte pas, je fais le travail demandé.Une heure après, je commence mon vrai travail, avec l'aide d'un collègue, nous avons traité 21 palettes, un bon rendement d après eux. 16h: journée terminée, je vais rejoindre ma compagne et mes enfants au parc ; a 18 h je reçois un appel de ma responsable, elle m'annonce que mes horaires changent et mon poste aussi, elle m'impose 10h30-19h30 et en poste de vendeur, elle me raconte l'excuse que je me familiarise avec les produits, je lui répond que ce qu'elle fait n'est pas correct car me prévenir la veille sera exceptionnel, je lui explique

gentillement que j'ai une vie de famille et que j'ai des horaires et des obligations a respecter auprès de mes enfants, je lui dis oui malgré tout. Mardi matin (3ieme jour), j'arrive au magasin, demande directement a avoir un entretien avec un des directeur du magasin, il me dit de patienter quelques minutes, il appelle au micro la responsable pour qu'elle vienne a l'entretien, dans l'attente qu'elle arrive, je redemande au directeur d'assister aussi a l'entretien, il ne me répond presque pas en évitent mon regard. L'entretien commence avec uniquement la responsable: durant quelques minutes, je lui rappelle les faits, se qu'on s'était dis lors de l'embauche, nos accords etc...et le regret aussi que le boss qui se situe dans la pièce a cote , fuit cet entretien. je demande des explications, elle me sort mon contrat que je n'ai pas encore signé et lu et mon nouveau planning qui est maintenant toute la semaine : 10h30-19h30 en vente !!! La a la vue de cela, je lui dis que je n'ai pas de solution et que je ne peut pas faire ses horaires a cause de n'avoir personne et d'argent pour garder mes mômes !!! Je rappelle qu'a l'entretien , j'avais le choix du poste et des horaires. C'est alors qu'elle me dis qu'elle ne peut rien faire pour moi et que si je ne voulais pas continuer ma période d'essai, il fallait que je donne ma démission. Je lui rétorque que je n'ai pas signé de contrat, que je suis en période d'essai, donc pas de démission !!! C'est maintenant que j'ai besoin d'un conseil juridique: dois je faire une lettre de démission ou une simple lettre de rupture? Mon contrat stipule un poste de vendeur-employé de caisse alors que j'ai choisi le poste de réceptionniste lors de l'entretien d'embauche, donc mon contrat est faux par la nomination du poste, mais si je ne le signe pas comment me faire payé des 2 jours effectué au sein de l'entreprise ?

Voila une petite mésaventure de ma vie professionnelle qui ne fut pas la pire que j'ai vécu.

Merci de m'avoir lu

Je réalise maintenant que j'étais sous leur emprise psychologique et en dépression

Contrat, Dépression, Heures supp', Législation, Santé

A la sortie de mes études en école de commerce spécialisation marketing du web, après plusieurs stages dans ce domaine, je suis arrivée dans une nouvelle région afin de suivre mon compagnon qui avait une opportunité professionnelle. Suite à deux mois de recherches intensives, je n'ai pas réussi à trouver de travail dans mon domaine. J'ai dû élargir mes champs de recherches, n'ayant pas le droit aux allocations chômage, bien qu'ayant deux ans dans la vie active – mais en stage. L'urgence financière se faisait ressentir, ne supportant pas l'idée d'être dépendante financièrement de mon compagnon ou de mes parents ! J'ai passé un entretien dans un supermarché d'une marque très réputée. Le patron cherchait une personne polyvalente administrativement pour les aider dans la mise en place d'une zone commerciale annexe. Ils voulaient de moi, mais pas avant 3-4 mois le temps que la construction se fasse. Je leur ai dit qu'il était impossible pour moi d'attendre autant, sans entrée d'argent. Ils ont donc proposé de m'embaucher la semaine suivante, mais via un contrat Pôle Emploi AFPR (Action de Formation Préalable à l'Emploi). Pendant presque deux mois j'ai été (mal) payée par l'organisme, mais au moins mes patrons n'avaient pas à me payer... Ayant montré ma détermination suite à ces deux mois, mon employeur a donné suite à mon contrat ! Ils avaient encore besoin de moi, d'autant que les structures que j'allais gérer administrativement allaient ouvrir d'ici quelques mois. J'étais heureuse de me dire qu'un salaire allait tomber tous les mois, même s'il était bas -1200€ net pour un bac+5- et que cela me laisserait le temps de souffler en cherchant un poste mieux payer dans mon domaine de prédilection. Grossière erreur... Malgré mon poste d'employée polyvalente, j'étais sous la tutelle de la comptable, cadre, qui me faisait faire les mêmes horaires qu'elle, c'est-à-dire 50h semaine. Mon patron m'a laissé comprendre que je devais faire les mêmes heures qu'elle, car c'était une chance pour moi d'avoir été prise, étant donné que je n'avais aucun bagage en comptabilité et RH, mission qu'il m'a confié entre temps. Concernant ses missions, je ne pouvais pas refuser car il m'a laissé sous-entendre que sinon c'était la porte pour moi, or sans formation dans ces domaines, je me sentais illégitime, d'autant que la comptable refusait de « perdre du temps » à me former, car elle ne voyait pas d'un bon œil que le patron embauche une jeune sans formation comptable. J'ai dû me débrouiller seule et travailler à côté pour progresser. Le plus dur a été lors de l'ouverture du premier magasin dans l'annexe, un magasin de sport. L'ouverture allait avoir lieu quelques semaines plus tard, je devais rester le soir pour aider à étiqueter les articles. Le week-end avant

l'ouverture, le magasin prenait encore forme, mais ne travaillant jamais le weekend et n'ayant eu aucune directive, je ne suis pas allée au travail le samedi. J'ai reçu un appel de la patronne et de la fille me sommant d'arriver pour venir les aider... Ayant peur de me prendre la colère de mon patron (très colérique) j'y suis retournée le dimanche. Bien sûr ces deux jours ne m'ont pas été payé et j'ai juste eu le droit aux regards accusateurs du patron, sa femme et leur fille de ne pas avoir pris l'initiative de venir aider en magasin sur mes weekends ! Je m'en veux encore de ne pas avoir su réagir sur le moment, mais je réalise maintenant que j'étais sous leur emprise psychologique et en dépression. J'étais dans les bureaux toute la journée et entendait à longueur de journée la colère des patrons envers les employés qui « osaient poser des congés maladies » ou je ne sais quoi encore. La pire remarque ayant été entendue quand la fille du patron, ayant en charge les RH, rigolait à l'idée de n'embaucher que des femmes avec les trompes stérilisées ou alors donner des cours pour la contraception car les filles ne savent pas se gérer. Vous imaginez bien que le fait de tomber enceinte ne m'a pas frôlé l'esprit pendant ces années, tant l'idée me pétrifiait à l'idée de l'annoncer. Enfin, ce qui devait arriver arrivé, la fatigue n'aidant pas après 1 an et demi de travail avec seulement 2 semaines de vacances, j'ai fait une erreur dans mon suivi de dossier. Rien de dramatique mais suffisamment pour mettre en colère mon patron pour me menacer de me sortir du bureau et me mettre à un poste opérationnel. Heureusement il a accepté ma demande de partir en me licenciant (afin de garantir mon droit au chômage). Mon mois de préavis a été un réel soulagement même si je retiens la dernière colère qu'il a passé sur moi car j'avais dû prendre une après-midi en urgence pour passer un entretien et n'étant pas là, j'avais prévenue seulement la patronne de mon absence.

Non Madame, je ne resterai pas. Non je ne veux pas d'un CDI.

Rapports sociaux, Rythmes/horaires du travail, Santé

Suite à cela, j'ai repris un mois pour me reconstruire moralement. Ensuite, j'ai finalement changé de région avec mon compagnon et j'ai réussi à trouver un emploi dans mon domaine, ou je suis valorisée et bien payée. Maintenant que je sais qu'avoir un job valorisant ou on ne nous exploite pas existe, je n'accepterai plus de telles conditions par peur/honte d'être au chômage.

Non Madame, je ne resterai pas. Non je ne veux pas d'un CDI.

Suite à une interruption temporaire de mes études pour raison financière, j'ai voulu travailler quelques temps afin d'économiser et aider mes parents.

Je suis donc partie à la recherche d'un emploi le temps de tenir et ayant fait des stages dans l'univers de la vente, je me suis dit qu'il fallait miser sur le peu d'expérience que j'ai. Je suis tombée sur une annonce pour une chaîne de magasin de marque française, cherchant du personnel à mi-temps sur plusieurs magasins. Chouette me suis-je dite !

J'ai donc passé un entretien et précise que je ne disposais pas de véhicule et que n'étant pas très mobile, je pouvais quand même me déplacer dans tout le centre-ville car reliés aux transports en communs. Ma candidature a été retenue, je commence dans les jours qui suivent. Sauf qu'on m'envoie dans un centre commercial à l'extérieur de la ville, et vous vous en doutez, sans vraiment m'en laisser le choix, en me promettant que ce serait temporaire etc.

Le magasin est sympa, l'équipe (composée uniquement de femmes) à l'air aussi, quoique un peu froid surtout la manager. Je m'intégrerai sûrement plus tard, je suis de nature sociable !

C'est tout de même 3 heures de trajets par jour en bus montre en main, et pour suivre le rythme d'ouverture du centre (9h30/20h00) je devais me réveiller à 5 heures du matin pour être à l'heure et quand je fais des fermetures, j'arrivais chez moi vers 23h00.

Ces trajets étaient épuisants, mais ce n'était rien par rapport à l'ambiance au travail, surtout avec la manager.

Parce qu'elle appelait tous les matins et tous les soirs en ouverture/fermeture de caisse pour que je compte avec elle qu'il n'y ait pas d'erreurs de caisse.

Parce qu'elle me donnait des indications sur la façon de m'habiller et de me coiffer,

que je devais acheter des vêtements du magasin pour m'habiller avec la marque même si c'est hors de prix pour moi. Que je n'avais pas le droit de tutoyer mais que elles oui. Des phrases que je devais répéter par cœur aux clients et me forcer à sourire en permanence même quand il n'y avait personne et que je pliais. D'ailleurs, ma façon de plier lui "plait tellement" qu'elle m'a dédiée cette joyeuse tâche et que elle et les autres vendeuses n'avaient plus à se soucier de ça. Elle me chronométrais quand j'habillais les mannequins, quand je faisais la table d'attaque, si je prenais trop de temps j'avais moins de temps déjeuner. Bref. Et comme j'étais la seule non-fumeuse, elles en profitaient pour multiplier et allonger les pauses clopes ensemble, me laissant seule en magasin, sauf que moi, je n'avais pas le droit à de telles pauses. Ben non, je fumes pas, pas besoin de décompresser.

Malgré tout, j'ai commencé à bien m'entendre avec quelques vendeurs des magasins à côtés du mien, nous avons nos pauses déjeuner en même temps du coup nous nous arrangions pour manger ensemble, c'est ce qui m'a fait tenir. Certains m'ont même proposé de me déposer en centre-ville pour que je gagne du temps.

Sauf que je recevais de plus en plus de commentaires du style:

"Pourquoi tu ne restes pas manger en réserve tu es toujours en extérieur pendant la pause déjeuner, tu es sûre de connaître les objectifs ?"

"Je te vois traîner avec des vendeurs concurrents, j'espère que tu ne communique pas nos résultats."

"Pourquoi tu coupes ton portables pendant les pauses ? On peut pas te joindre et si on a besoin de toi ?"

"Ce garçon du magasin en face... Il te raccompagne en voiture ? Je dis rien, mais il y a des choses qui ne se font pas..."

²Plus les jours passaient et plus je me sentais épuisée. Pas la fatigue physique, celle dû au fait que l'on reste toute la journée debout en petits talons à courir à droite à gauche avec interdiction de s'asseoir, porter des cartons plus lourd que soit ou de ne pas pouvoir boire ou aller aux toilettes pendant des heures.

Plutôt celle qui te fait vivre comme un robot avec un rythme décalé, que tu n'as plus le temps de voir tes amis parce que tu n'as pas de week-end ou ta famille chez qui tu vis pourtant parce que quand tu pars tout le monde dors et quand tu te lèves pareil. Parce que quand tu es en repos tu dors toute la journée pour récupérer de ta semaine et que même dans ces moments là on t'appelle pour des renseignements. Celle qui fait que tu n'as plus envie de rien, tu n'as le temps pour rien. Et que tu vois ta paie en fin de mois, que la manager a "oublié" de noter les heures supplémentaires que tu as faites et le document pour ne pas se faire rembourser les frais de transports ou avoir des tickets restaurants.

Une fois lorsque j'encaissais une cliente avec qui j'avais un bon feeling, elle m'a dit qu'elle espérait me revoir que j'étais une bonne vendeuse. Je lui ai dit que je serais peut-être validée. La manager m'a convoqué dès la cliente partie, me faisant la morale pendant 10 minutes parce que je faisais pour une mauvaise personne, que je jouais les victimes etc...

J'ai tenu 1 mois et demi, puis j'ai décidé de rompre ma période d'essai. Sauf que la manager a voulu me garder, me proposer un CDI même ! Mais je n'en pouvais plus et elle me demandait de me justifier parce que "Ça ne se fait pas d'abandonner ton équipe en pleine période, Décembre arrive tu sais !"

Je savais que je n'avais pas de justifications à donner et que j'avais un délai de 48 heures à respecter, mais elle m'a fait tellement culpabiliser je suis restée 1 semaine de plus, je passe les détails sur l'ambiance de travail. Elle voulait prolonger encore, m'appelant même sur mon portable mes jours de repos : "Tu es si souriante au travail, tu n'es pas bien ici ? " "Tu ne nous aime pas c'est ça ?" mais si je restais 1 semaine de plus la période était terminée et avec plus la possibilité de partir.

Et là pour la première fois, j'ai dit non. Non Madame, je ne resterai pas. Non je ne veux pas prolonger la période d'essai. . Non je ne veux plus être payée au lance-pierre avec des heures supplémentaires "oubliées" sur ma fiche.

Non je ne veux pas d'un CDI.

Oui je veux partir.

"De toute façon, je savais que tu étais une erreur de recrutement".

Non, je vaut mieux que ça.

Voilà, je sais que c'est un peu long et je vous remercie d'avoir pris le temps de me lire.

Quand je travaillais dans un magasin de jouet

Conditions insupportables

Quand je travaillais dans un magasin de jouet et que le chauffage était en panne tout l'hiver, qu'il faisait au maximum 10°C dans la boutique, que l'on recevais les clients en doudoune, et que tes collègues te disent que c'est le deuxième hiver comme ça, et que le patron n'a toujours rien entrepris pour réparer le système Quand dans la plupart des jobs que tu fais il y n'y a bien souvent ni toilettes ni locaux à disposition pour ta pause déjeuner, et bien sûr pas de compensations prévues.

Quand ton employeur ne vérifie pas que tous les employés soient partis avant de lâcher le chien de garde et que ta collègue se fait mordre et n'ose pas protester parce qu'elle est juste saisonnière. Quand tu te rends bien compte qu'une autre collègue est sur le point de sombrer sous la pression psychologique de la patronne, et qu'elle n'ose pas partir parce qu'elle ne peut pas lâcher un CDI. Quand tu constates toutes les entorses au droit du travail dans ce château, que tu reporte à l'inspection du travail et qu'il n'y a pas de suite, et que tu te dis que la proximité du propriétaire avec un ancien président n'y est peut-être pas pour rien...

Et pour résumer, quand tu es Bac +10, que tu as des expériences professionnelles dans la médiation culturelle, des lettres de recommandations et que tu es au chômage depuis trois ans. Que les emplois que tu pourrais occuper ne sont même plus des CDD précaires, mais des Services Civiques, inaccessibles aux plus de 25 ans et plus que sous-payé pour les compétences exigées. Quand tu reçois des réponses à tes CV de responsables de services culturels ou de conservateurs de Musée encore plus en demande que toi et au bord de la dépression car même la culture subit la pression du rendement et du management.

Quand malgré tout ça tu veux toujours te battre, y croire, te dire que la société civile sera triompher et que tu jures que tu ne te montreras jamais comme un vaincu.

"Oh bah attendez je viens d'en embaucher une, vous verriez ça, elle a pas inventé l'eau chaude!"

Dévalorisation, Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation

Je viens de terminer mes études, j'ai ma licence de commerce en poche, 21 ans, une motivation à toute épreuve et l'envie de ne pas décevoir mes parents en restant trop longtemps en recherche d'emploi. Chez moi, on a toujours travaillé, on n'a passé que très peu de temps au chômage et toute personne qui ne travaille pas pour une raison ou une autre est considérée comme une feignasse incapable (...).

Une amie qui se promène m'envoie une annonce placardée sur la devanture d'un grand magasin qui vend des livres, des cd, DVD et des abonnements. C'est un poste de vendeuse à mi temps qui est proposé. Largement en dessous de mes qualifications (rapport au bac+3 et aux stages que j'ai pu faire...), mais pas loin de chez moi, pour une prise de poste immédiate et dans un domaine qui me plaît malgré tout : la culture.

Ni une ni deux j'imprime mon cv tout beau tout frais et je dépose ma candidature à l'accueil. Très peu de temps après, coup de fil, entretien, retenue, je démarre le lundi suivant.

Les premiers jours, ça va... J'ai énormément de choses à assimiler, on se moque de mon côté tête en l'air et de ma maladresse mais l'ambiance avec mes collègues est vraiment bon enfant et je suis contente.

Malheureusement, quand je comprends le mode de fonctionnement (TOUT a des objectifs : on doit aller voir tel nombre de personnes par jour, vendre tel livre en particulier par jour, vendre X abonnements par jour, passer X heures en caisse, X heures en surface de vente etc), je me rends compte qu'une de mes collègues se fout bien de moi en me mettant en caisse lorsque le panier du client est pourri, et me reprend la caisse lorsque le panier du client est plus fourni : première grosse engueulade de la responsable. Je me retrouve convoquée dans son bureau et elle me demande de lui expliquer comment mon panier moyen peut être aussi mauvais... Je passe quelques minutes à essayer de lui expliquer que quand la surface de vente est bien gérée, la personne en caisse a de bons paniers, et que lorsqu'elle est mal gérée, la personne en caisse a de mauvais paniers. Simple, mais non, elle défend sa vendeuse et m'ordonne de m'améliorer. Soit.

Je me défonce pour arriver à tenir mes objectifs mais le système de vente me dégoûte de plus en plus. Je suis sans arrêt épiée, écoutée, contrôlée par cette responsable qui, soit dit en passant, passe le reste de son temps les fesses posées sur sa

chaise dans son bureau...

Bien vite je me rends compte de nombreux abus :

- appels sur mon jour de repos pour me poser des questions
- appels sur mon jour de repos pour me demander de venir en urgence...
- brimades sur mon répondeur hors de mes heures de boulot pour une erreur faite la veille
- modification de mes horaires la veille pour le lendemain
- JAMAIS un seul samedi de libre sans devoir presque supplier (sur un an : un seul samedi de libre)
 - mon seul samedi, demandé des semaines à l'avance, pour un mariage, est menacé d'être sucré une semaine avant la date. La responsable demande à mes collègues de me demander de venir quand même "au moins le matin " et trouve ça inadmissible que je ne me "débrouille pas" pour venir..
- des horaires qui empêchent tout simplement d'avoir une vie (exemple 9h-13h puis 17h-19h30)
 - on me reproche de ne pas emprunter les livres vendus en boutique pour pouvoir mieux les vendre. Livres que, bien sur, on me demande de lire chez moi sur mon temps libre... (heyyy oui mais désolée moi tes romans pourris je m'en sers de cale porte...)
 - réprimandes en public, devant les clients et les collègues
 - appels sur ma pause déjeuner
 - moqueries et insultes à propos de mes collègues, devant moi et les clients, exemple "oh bah attendez je viens d'en embaucher une, vous verriez ça, elle a pas inventé l'eau chaude!"
 - propos racistes sur une de mes collègues d'origine africaine, fille brillante, qui s'est retrouvée là un peu par hasard : "tu sais, ces gens là, soit ils sont reconnaissants que leur donnes du boulot soit ils sont fignants!" (...)
 - convocations non justifiées dans le bureau de la responsable, pendant lesquelles elle casse du sucre sur le dos de mes collègues
 - stratégie du "diviser pour mieux régner", me convoquer pour dire du mal d'une collègue, puis convoquer une collègue pour dire du mal de moi...
 - devoir travailler seule une matinée sans avoir droit de quitter la caisse pour aller en réserve ou pour une pause WC
 - devoir aller au devant des voleurs sans faire appel aux forces de l'ordre et donc risquer d'en prendre une pour un bouquin à 6 euros

- passer une journée entière à devoir déchirer en petits morceaux des tickets de carte bancaire d'au moins 3 ans que la responsable n'a jamais pris le soin de détruire comme la loi l'exige passé un certain délai

- faire en sorte qu'une des collègues avec qui je m'entends très bien et qui est un peu rebelle aussi ne puisse jamais avoir les mêmes pauses déjeuner que moi

J'ai la tête dure, et un caractère à toute épreuve. Je tiens bon. A la fin de mon premier CDD de 6 mois, j'ai déjà vu un turn-over très-trop important... Je signe pour un deuxième CDD car financièrement, je m'y retrouve : c'est une grosse boîte avec primes de participation, primes sur les objectifs, primes de fin de CDD etc.

J'ai de plus en plus de mal à me retenir de répondre. Je deviens distante et mutique, elle me le reproche, essaye de me faire parler, je reste muette.

Elle embauche pendant mon deuxième CDD plusieurs personnes :

- la première partira à la fin de ses deux jours d'essai, écœurée et hallucinée de voir comment la responsable se comporte avec nous

- la deuxième se voit reprocher de ne pas faire d'abonnements alors qu'elle n'a même pas un numéro de salarié pour enregistrer ces abonnements... Elle promettra à cette même personne qu'elle sera embauchée tout l'été mais "oublie" de la rappeler à la fin de son premier cdd..

- la troisième revient de congé maternité, dans les premiers jours la responsable lui dit "tu devrais continuer à t'occuper de tes enfants car tu n'es plus dans le rythme tu tires l'équipe vers le bas"

- la quatrième est embauchée par l'opération du saint esprit ! Elle est totalement incompétente dès les premiers instants, et pas du tout compatible avec l'équipe. Elle nous gêne plus qu'elle nous aide et on doit faire son travail en plus du notre. Personne ne peut la brimer car elle n'aurait jamais du être embauchée... elle ne saura jamais qu'elle n'est pas gardée. Elle n'est juste plus présente sur les plannings pendant sa période d'essai..

Aujourd'hui, et 5 ans après avoir quitté cette sale boîte, j'en garde encore des sortes de séquelles que j'essaye d'effacer :

- j'ai un gros problème à supporter une hiérarchie incompétente. Je pourrai devenir vraiment désagréable et vulgaire avec un patron moins bon ou efficace que moi

- je ne fais pas confiance à mes collègues

- je n'offre rien à la boîte pour laquelle je bosse : pas un seul kilomètre pas une seule minute

A la fin de mon deuxième CDD de six mois, la responsable me convoque et me propose un CDI, que je refuse. Surprise et vraiment désabusée, elle me dit que j'ai tort, que je ne peux pas me permettre vu la conjoncture de refuser un emploi stable etc. Je

persiste et lui dis que je terminerai ma collaboration avec elle à la fin de mon CDD.

A partir de là, ça a été brimades sur brimades, engueulades non justifiées, remarques sans arrêt, la responsable tout le temps derrière mon dos et compagnie. J'apprends le jour de mon départ qu'elle raconte à tout le monde que je suis une feignasse et que je "me casse" pour aller toucher les allocs.

Bah non ma grande, je me barre parce que tu sais, je vaux **LARGEMENT** mieux que ça... "

Harceleur, voleur, manipulateur. Il agit sans vergogne.

Harcèlement moral/institutionnel/stratégique, Législation

La lutte contre ce projet de loi, c'est l'étincelle qui j'espère, mettra le feu aux poudres. ça suffit! Vraiment!

Et vous avez raison, le travail, ils en parlent mais c'est nous qui le faisons, tous les jours. Alors, qu'on cesse de nous expliquer notre quotidien. On est au courant! Merci!

Je travaille comme commerciale dans une TPE dont le patron qui se croit Mélanchoniste est une ordure sans nom. Harceleur, voleur, manipulateur. Il agit sans vergogne.

Il ne paie pas nos cotisations retraite, ni formation. Nos fiches de paye sont mal rédigées, il se vire son salaire le 26 du mois et ma collègue et moi sommes obligées de lui demander notre chèque plusieurs fois le dernier jour du mois...J'ai du batailler 2 ans pour obtenir les tickets restaurant que j'avais négocié dans mon contrat.

Lui fait ses courses avec la carte bleue de la boite, c'est sa compagne qui utilise la voiture de fonction et elle se gare systématiquement à des endroits interdits. Nous recevons 50€/semaine d'amende...

Inutile de vous dire que nous n'avons droit à aucun avantage et qu'une augmentation est inenvisageable.

Lui s'est salarié à un moment où l'entreprise était au plus mal et c'est la boite qui paye sa retraite de gérant.

Nous sommes menacées en permanence d'être virées si l'argent ne rentre pas.

J'ai été embauchée à 57 ans en CDI après avoir travaillé pour lui au black pendant 6 mois pour 500€/mois, ma collègue pendant 2 an(elle n'avait pas de papiers à l'époque).

Il m'a fait signer il y a 6 mois un avenant de commerciale dont je n'ai ni les compétences, ni le goût, sous la menace d'un licenciement.

En fait, il me demande de gagner ce que la boite me paie, charges salariales comprises.

Je suis syndiquée depuis 6 mois.

Mais c'est vrai qu'à 60 ans aujourd'hui, si je vais aux prud'hommes, je ne retrouverais pas de travail.

Nous avons fait venir l'inspecteur de travail qui s'est focalisé sur le fait que nous n'avions pas de casier personnel, ce qui nous indiffère totalement, alors que la rédaction de nos fiches de paye et le non paiement des cotisations auraient mérité qu'on s'y intéresse de près.

Alors, ça sert à quoi ces milliers de pages sensées nous protéger? Qui va lui taper sur les doigts? Qui va le sanctionner? Personne! C'est un ENTREPRENEUR, oh, le joli mot... Quel courage il a ! Il faut lui dérouler le tapis rouge et arrêter de l'embêter, le pauvre...

Bref, entre l'argent donné aux entreprises sans contrepartie, les lois Macron, l'état d'urgence, la déchéance de nationalité, le rejet des migrants, réfugiés de guerre ou économiques, et maintenant ce projet, ça suffit.

Et pourtant, il en faudrait des réformes, et comment, et nous, (ceux qui travaillons tous les jours dans les entreprises), serions prêts à les proposer et à les mettre en oeuvre si par hasard, on nous demandait notre avis.

Ces gens qui nous gouvernent et ceux qui veulent les remplacer ne sont que des pantins avides soumis au vent du capitalisme bientôt sauvage, accrochés à leurs avantages, à leurs salaires et autres émoluments dus au cumul de leurs mandats, à leur pouvoir, aux ors de la république qu'on devrait rendre au peuple. Les ors et la république!

Je propose qu'on arrête de travailler tous, en même temps, partout, ne serait-ce qu'une demie heure. et on le refait une fois par semaine, jusqu'à ce qu'ils comprennent et qu'on nous demande notre avis.

C'est nous les puissants, c'est nous qui pouvons bloquer ce pays, quand on veut, et comme on veut!

Qu'on passe à la sixième république, exigeons-le et exigeons aussi de participer à son élaboration, celle du monde dans lequel nous vivons.

Merci à vous.

Je veux pas parler de précarité. La précarité, je l'ai choisie

Contrat, Précarité

Je n'ai pas de caméra, alors je vous fais une lettre, comme à l'époque où on pouvait encore tirer la gueule au boulot.

Je veux pas parler de précarité. La précarité, je l'ai choisie. J'ai pas envie de sécurité, j'ai pas envie d'être propriétaire, j'ai pas besoin de voiture ou d'écran plat. Ce que je veux, c'est quatre jours par semaine pour faire autre chose que du PIB. De la musique, des histoires, des rencontres, de la cuisine, du sport, de la politique. Une vie de citoyen équilibré, quoi. Alors j'ai fait des études longues, passionnantes et sans aucune débouchée. J'ai assumé à la sortie, comme tout le monde : petits boulots, petits revenus, un an sur le canapé des copains avant de trouver une agence qui accepte mon dossier. De job en job, de smic à mi-temps en smic à mi-temps, j'ai fini par trouver une perle rare : une place d'ouvreur dans un cinéma de quartier. Une petite équipe, une famille, des gens passionnés, et même, parfois, on y passe de bons films. Des gens qui se moquent des rapports hiérarchiques, des sourires commerciaux ou des T-shirt de fonction, qui se tutoient, qui s'entraident et boivent des verres ensemble. Ouvreur, c'est un vieux mot : maintenant on dit "agent polyvalent". En soi, c'est pas passionnant. Tenir la caisse, déchirer les billets, faire les salles, ramasser les canettes... Au delà de 300 personnes dans la soirée, on devient vite un robot. Beaucoup de gens vous traitent comme tel. Ils ne veulent pas vous voir comme une personne, qui, en l'occurrence, travaille pour 754 euros par mois, pour payer son loyer de 683 euros. Mais, dans cette équipe, on s'est bien marré. On débattait sur les films avec les spectateurs, on s'échangeait des livres avec eux, on les accueillait dans notre cercle complice. On leur inventait des blagues, à la caisse, ils étaient toujours friands. Bien sûr, je ferais pas ça 35 heures, mais comme j'ai pas besoin d'un smic entier j'étais tout à fait content.

[...] Alors un jour on m'a proposé un CDI et je suis allé au siège pour un entretien avec le DRH. Il m'a fait attendre un quart d'heure et son assistant l'a remplacé. Un type de mon âge, souriant. Il m'a demandé mon CV. Ça faisait deux ans que je travaillais dans ce cinéma, j'en étais à 18 CDD d'affilé, espacés de la période légale de 10 jours. Le CV, j'avoue que je n'y avais pas pensé. " C'est pas grave, il me fait, vous avez fait quoi comme études ? Les Beaux-art ? Et vous aimez le cinéma ! Ah ! vous savez, moi aussi, j'ai fait musicologie à la fac, on aime tous le cinéma, c'est très bien, mais ici c'est pas ce qu'on vous demande, ici, on est un commerce. Oui, bien sûr, je sais, vous avez vos idées, j'ai les miennes, c'est pas la question. Quand j'étais gosse mon père ne m'aurait jamais acheté un pop-corn, c'était pas ça pour lui le cinéma ! Et, très bien, je respecte, mais les temps

ont changé, maintenant le cinéma c'est des cartes UGC et les films c'est pour vendre du pop-corn. Ce que je vous demande, ça n'est pas de la vente forcée ! C'est de proposer, voilà ! Un client arrive à la caisse, il prend son film, automatiquement vous lui proposez : vous savez que si vous achetez un grand pop-corn vous avez une formule boisson pour deux euros de plus ? Vous êtes à son service, ne l'oubliez pas ! Faites-vous plaisir, faites des défis ! Entre collègues : tiens, allez, je suis sûr qu'on peut vendre trois cocos de plus qu'à la séance précédente !... Le soir, quand vous rangez la confiserie, vous restez un peu pour faire le point ? Regarder les chiffres, les évolutions, réfléchir aux techniques qui n'ont pas marché, à celles à inventer, c'est excitant, non ?! Votre responsable, elle vous parle de cela ?..."

Il m'a trouvé nerveux, timide, pas à l'aise. Moi qui peux faire patienter deux files de cinquante personnes sous la pluie ou faire rire une salle entière sur un bon mot pendant une panne de projection, qui gère une folle avec une serpe en servant un ticket à Eva Green ou qui me fait offrir du champagne par ceux que j'engueule quand ils téléphonent dans le hall, eh bien, là, j'étais tout à fait impuissant. Moi je veux bien essuyer les crachas sur la moquette des salles, répéter mille fois le même geste pendant dix heures, expliquer patiemment aux propriétaires parisiens qu'on a supprimé le tarif senior (car il n'a plus d'intérêt commercial), ou jouer les assistante sociale pour tous ceux qui confondent ma caisse avec une tribune à leur ego, je veux bien faire tout cela pour gagner à peine plus que le prix de mon loyer. Mais me demander de mentir, de m'asseoir sur mes valeurs, sous prétexte que "vous savez, tout est devenu un commerce" c'est la chose la plus désarmante de mon expérience du travail. Oh, ce n'était pas la première fois. Le problème c'est qu'il n'y a plus nul part où aller pour qui refuse de mentir aux autres. Je dois avoir une cinquantaine de CDD derrière moi, dans les musées, dans les boutiques, dans les librairies, dans les théâtres, dans les épiceries etc... ce ciné, c'était le seul endroit où j'avais le droit de tirer la gueule quand ça va mal ou de parler honnêtement à un client, la seule fois où je n'avais pas honte de ce qu'on attendait de moi. Depuis, je suis parti, et cette année ils mettent des caisses automatiques.

"Vous n'êtes pas jolie, vous ne me plaisez pas."

Abus de pouvoir, Dévalorisation, Licenciement, Rapports sociaux

Moi aussi, j'avais un témoignage.

Apparemment ça fait partie des trucs auxquels il faut s'adapter, que la pilule doit passer et que je fais un cinéma pour rien, alors ça me fait même un peu honte de poster ça publiquement, mais bon.

J'ai changé de région en juillet, cherché très activement des alternances pour faire un BTS mais faute de rappels et d'entretiens, rien se concret. Un jour j'ai ENFIN trouvé un poste. Une nouvelle boutique venait d'ouvrir et le patron, qui en ouvrait plein en one-shot m'a accueillie le premier jour. J'étais censée être vendeuse. Mes missions? Le matin : décaper les traces de peinture du sol, l'après-midi : aller chercher du thé et nettoyer les vitres à moitié explosées. J'ai rien dit, j'ai souri puis j'ai fermé ma bouche.

Mon bureau, ma salle de pause? : Des toilettes de 5m carré pas plus.

Aucun prix n'était affiché dans le magasin, donc niveau conseil clients, encaissement, rien, de toutes façons le patron l'interdisait. Pourtant jusque 2h du mat j'étais en opération communication sur la page facebook du shop en question.

Nous étions deux apprenties dans le shop, et dès notre arrivé le premier jour, le patron (qui ne nous aurait rien appris parce que jamais au shop, et pas de responsable donc en gros tiens démerde toi) nous a mis en concurrence. "Une d'entre vous sera prise en CDI sous 8mois l'autre dégagera.". Sympa l'ambiance et l'esprit d'équipe.

Deuxième jour, j'arrive et rien n'avait changé. J'étais seule avec le patron qui était ENFIN en train de faire ses prix et là, lui proposant de l'aider vers 11h, il me sort (devant les clients et à voix bien audible) que, de toutes façons je dégagerai définitivement à la fin de la journée. La raison citée? "Vous n'êtes pas jolie, vous ne me plaisez pas.". Humiliée et bien triste de me retrouver de nouveau dans la merde je décide de me défendre en encaissant les injures pour au final m'en aller. Il était midi et je finissais à 15h. 12h45, appel de mon centre de formation : "Votre patron nous a appelés, vous êtes partie bien avant l'heure il vous renvoie."... J pense que je vau mieux que ça. #OnVautMieuxQueCa

Ils m'ont forcé à signer ma démission "sur le champ" avec menace d'appeler les flics.

Abus de pouvoir, Humiliation, Licenciement, Rapports sociaux

Je travaillais à *** en 2007 en tant que vendeur cycle en CDI 35h. Suite à leur politique de supprimer petit à petit les "piliers" en CDI 35h car trop "rebelles", ils m'ont accusé de vol avec complicité d'un client lors d'une erreur en caisse commise la caissière. Les faits n'ayant absolument pas été avérés, ils m'ont retenue une "erreur de caisse" alors que je n'étais pas caissier. Ils m'ont forcé à signer ma démission "sur le champ" avec menace d'appeler les flics.

J'ai réussi à contester cette démission signée sous la contrainte. Ils m'ont quand même délogé pour faute grave.

Depuis presque quatre ans, nous vivons un enfer avec mon mari

Législation, Magouille, Rapports sociaux, Santé

Je précise que nous vivons en Nouvelle Calédonie, donc la loi du travail est un petit peu différente sur certains points. Par exemple, les auto-entrepreneurs ont une patente à payer à l'état.

Depuis presque quatre ans, nous vivons un enfer avec mon mari. Son enfer à lui a commencé avant ça. Il y a une quinzaine d'année, il a été embauché comme vendeur dans une petite boîte de quartier spécialisée en jeux vidéos. C'était une petite affaire familiale et le patron a été comme un père de substitution pour lui. Il lui a appris toutes les ficelles du métier. Et puis, comme Kevin, mon mari, est un bosseur acharné, l'affaire s'est développée et ils ont engagé d'autres vendeurs. Kevin a gravité les échelons. Pour lui, c'était génial. Il travaillait dur, mais il faisait le métier de ses rêves et son but était de racheter l'entreprise aux patrons une fois l'âge de leur retraite arrivée. Il acceptait tout. Et William, son chef, l'a vite remarqué. De père attentionné, il passé à bombe à retardement injuste et peu présente. En clair, une fois Kevin passé au poste de premier vendeur, William ne venait presque plus et lorsqu'il était là, c'était bien souvent pour critiquer et hurler, le plus souvent injustement et sans fondements. Mais Kevin acceptait. Après tout, il pouvait serrer les dents quelques temps. Et Kevin est passé gérant. Pour lui c'était un avancement dans ses projets. Il changeait de statut, donc n'était plus salarié, mais travailleur indépendant avec une patente, et, la condition pour devenir gérant, était qu'il devait acheter 2 parts de la société. Kevin a donc contracté un emprunt et a accepté l'esclavage légalisé. A partir de là, William venait encore moins, et lorsqu'il était là, l'ambiance était pesante. Les clients s'en plaignaient même. Kevin ne comptait plus ses heures. Il gérait même les contacts avec les fournisseurs en France qu'il devait appeler à 1 heure du matin. Évidemment pour un salaire fixe de 2 000€ environs. Régulièrement, il se faisait hurler dessus par William devant les clients ou pas. Et pour couronner le tout, le couple de patron avait décidé que les dividendes seraient réinjectées dans l'entreprise, donc Kevin n'en touchait pas du tout. Je suis développeur informatique. Mais à l'époque, j'étais mère au foyer. Nous venions d'avoir une petite fille. Certains mois étant plus difficile, Kevin, en ami, est allé voir William un jour, lui demandant de lui prêter de l'argent. Il est important d'insister sur le fait que c'était l'ami qui parlait et pas le co-gérant. Et en amis, ils ont trouvé un accord. William a demandé que Kevin lui signe une reconnaissance de dette, mais j'ai déconseillé à Kevin de le faire. Je commençais à voir le côté magouilleur de l'homme et je voyais cette histoire d'un très mauvais oeil. Quelques mois plus tard, j'ai proposé à mon mari de lui développer un petit logiciel de gestion commerciale afin de

l'aider dans son travail quotidien qu'il effectuait avec Excel. J'avais les compétences, pourquoi ne pas les mettre à profit de mon époux ? Il a eu le malheur d'en parler, enthousiaste, à ses associés. Ces derniers nous ont invités deux semaines plus tard à un repas chez eux afin que je leur présente mon projet. Je me suis hâtée de programmer un logiciel qui puisse être testé, mais qui était loin d'être terminé. Le lendemain de la présentation, ils m'ont demandé de le leur installer afin qu'ils puissent tester. Ce que j'ai fait. J'ai évidemment expliqué à l'épouse le fonctionnement du logiciel. Quelques heures plus tard, elle m'a téléphoné en m'insultant parce que je ne lui avait pas encore fait les modifications demandées la veille. Elle a été si virulente que j'ai fini en larme. Mon mari a pris le téléphone et a calmé la situation. Mais voyant que j'étais traitée comme lui, il a pris la décision de quitter l'entreprise, restant actionnaire, mais plus gérant. Il a même proposé de rester un mois supplémentaire afin de former son remplaçant et de tout préparer pour le mois suivant. Lorsqu'il est parti, le couple nous a annoncé que Kevin ne toucherait pas son dernier salaire qui servirait à les rembourser de la somme empruntée quelques mois plus tôt. Ils n'avaient plus confiance. Nous avons appris plusieurs années plus tard que ladite somme avait été extraite des comptes courant d'associé de mon époux, sans son consentement, bien évidemment. Aujourd'hui, nous avons réuni un maximum de documents pour les attaquer en justice, mais les avocats contactés nous demandent près de 3 000 € avant d'entamer toute poursuite. Donc, pas de justice pour les pauvres.

J'aurais aimé que notre calvaire s'arrête là. Mais après un an de chômage où mon mari a galéré à trouver un emploi parce qu'il n'était pas né sur le territoire (loi locale de l'emploi local réduisant les frais sociaux aux entreprises engageant des natifs du pays. Mon mari étant né en France, il n'y a pas droit.) Au final, il a été engagé dans une entreprise en tant que vendeur avec comme promesse orale de passer chef de rayon lorsqu'un rayon jeux vidéos serait monté l'année suivante. Dès son deuxième mois de travail, Kevin est devenu meilleur vendeur et a rapporté plus de chiffres d'affaires que ses collègues (parfois il faisait 70 000 € de différence avec le vendeur le plus proche de lui.) Les employés étant commissionnés, il y avait quotidiennement des histoires de ventes volées les uns aux autres. L'ambiance était assez mauvaise, mais Kevin mettait un point d'honneur à être franc et direct avec tout un chacun, étouffant les conflits dans l'oeuf. C'est peut-être cette franchise qui lui a apporté la méfiance de ses chefs. L'entreprise a été rachetée par son principal concurrent, du coup, la direction a complètement changé et les promesses avec. C'est ainsi que le poste promis à Kevin a été remis au fils d'un des actionnaires. Comme excuse, il a été dit à Kevin qu'il devait faire ses preuves. (il travaillait dans la société depuis déjà un an.) Le fils a fait deux mois, avant d'être placé dans une autre boîte appartenant à son père. Et pour le remplacer, a été engagé le mari de la cheffe de rayon du magasin concurrent. Le directeur du magasin a par la suite eu l'idée d'enlever toutes les chaises des vendeurs. Mon mari a alors eu une lombalgie. Expliquant à son directeur qu'il avait besoin de s'asseoir, ce dernier lui a répondu qu'il n'avait qu'à prendre sa pause cigarette comme les autres employés. Lorsque Kevin a répondu qu'il ne fumait pas, il s'est entendu dire "Ce n'est pas mon problème." Il a fallu que notre médecin fasse

un certificat médical pour que Kevin puisse récupérer une chaise. Mais le mal était fait. En un an, sa lombalgie est devenue chronique. Mais il allait tout de même au travail et continuait de faire le meilleur chiffre. Son directeur étant tombé malade pendant un mois, le directeur adjoint (le mari de la cheffe de rayon "concurrente") et Kevin se sont vu attribué ses fonctions de manière temporaire. Ce fut le meilleur mois de la société. Suite à cela, les patrons ont voulu donner plus de responsabilités à Kevin, qui en était ravi. Mais très vite, elles lui ont été retirées par le directeur qui disait que c'était une décision des patrons. De l'autre côté, il disait aux patrons que toutes les mauvaises décisions venaient de Kevin (nous avons appris cela très récemment.) En décembre 2014, le responsable de doc (et pour cause, c'était le seul docaire) n'a pas eu de renouvellement de son CDD et les employeurs n'ont pas engagé de remplaçant. Ce fut donc aux vendeurs de porter la marchandise. Frigidaires, fours, télévisions, congélateurs etc. Sans chaussures renforcées ni ceinture lombaires bien évidemment. Un jour, Kevin s'est coincé un disque en soulevant une plaque de cuisson. Accident de travail, il a été arrêté. Voilà neuf mois que Kevin est en accident de travail. Il a été convoqué dans le bureau des patrons en vue d'un licenciement parce que le directeur avait perdu les prolongements d'arrêt de travail que j'avais moi même apporté. Tout ceci n'a eu pour conséquence que d'augmenter son stress et donc son mal. La sécurité sociale locale a fait pression sur lui en décembre pour qu'il reprenne le travail, le menaçant de ne puis lui payer ses indemnités. "Vous ne guérissez pas assez vite monsieur" lui a-t-on dit. Ses patrons ont accepté qu'il revienne en mi-temps thérapeutique, n'ayant soit disant pas d'autre poste aménagé. Il lui ont même proposé de travailler en fauteuil roulant ! "Vous ferez plus de vente, les gens adorent aider les handicapés." La veille de son retour, le DRH l'a appelé pour lui dire qu'ils comptaient sur lui pour le chiffre d'affaire car depuis son départ, aucun employé n'avait atteint son objectif. Résultat : alors qu'il devait passer seule ment 30 minutes par jour en position debout, Kevin ne s'asseyait que 30 minutes par jour. Après une semaine, il a de nouveau été arrêté. Aujourd'hui, il est en crainte permanente de perdre son travail ou d'être déclaré invalide par la sécurité sociale. Et pire que tout, aujourd'hui, Kevin déteste son travail. Il ne sait plus ce qu'il veut faire de sa vie. Il est en dépression.

Le directeur a fini par être renvoyé pendant l'absence de Kevin. Et toute la direction a été remaniée. Comme il avait sabordé Kevin auprès du patronat, Kevin a vu son poste attribué à quelqu'un d'autre. Lorsqu'il a repris le travail, on lui a dit que s'il voulait un poste à responsabilité, il devait...faire ses preuves !

En ce qui me concerne, suite au conflit avec la première société de Kevin, j'ai décidé de me patenter et de devenir développeur informatique à mon compte. En 2013 j'ai été diagnostiquée fibromyalgique, qui est une maladie invalidante. Et en décembre j'ai été reconnue handicapé à 50%. Mais étant travailleur indépendant, je n'ai absolument aucune aide. Je dois donc travailler avec mon handicap, et faire de mon mieux.

J'ai travaillé à OnVautMieuxQueCa

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je vais me présenter, car il y a peu de chance que vous me connaissiez.

J'ai travaillé approximativement 7 années dans des entreprises au management inhumain ou dans des métiers intrinsèquement difficiles. J'ai été agent d'entretien, j'ai travaillé dans plusieurs usines d'agroalimentaire et j'ai enfin travaillé en restauration rapide où je suis restée plusieurs années durant mes études. Ensuite, je suis enfin tombée sur une entreprise au management humain. J'y ai eu l'impression d'être véritablement sauvée, alors qu'il n'y avait rien de révolutionnaire : la seule différence est qu'on m'y faisait confiance, j'avais le droit d'utiliser mes mains pour prendre les objets comme je le souhaitais, on ne me suspectait pas de « prendre des vacances » quand je m'absentais pour 40 degrés de fièvre, j'avais le droit d'aller aux toilettes quand j'en avais besoin, je ne voyais jamais de collègues en pleurs, je n'entendais plus d'engueulades, les clients ne m'y menaçaient plus de mort. Et, comble du luxe, j'avais le droit de boire de l'eau sans demander une permission...

Le monde du travail déconne, et plus que sévèrement.

J'en ai pris conscience la première fois à l'usine, j'étais alors intérimaire et nous travaillions dans le froid, assis, à faire des gestes répétitifs. Le boulot était parfaitement insensé évidemment, comme c'est souvent le cas à l'usine. Nous avons une seule pause repas sur huit d'heure de travail, aller aux toilettes était mal vu. Un jour, une ancienne ouvrière nous a dit que nous avons le droit à une autre pause, pour nous réchauffer notamment. On nous l'avait sciemment caché...

Mes autres expériences n'ont fait que confirmer que ce statut d'esclave et le summum a été atteint en restauration rapide. Je n'ai pas besoin de vous raconter, la catégorie fast food décrit en détail tout ce que j'y ai vécu, à travers les propos de dizaines d'autres équipiers de tout bord, de toute la France. Et pareil dans tant d'autres domaines, pour tant d'autres statuts ou métiers... Le harcèlement comme mode de management, l'aliénation en un point inimaginable où chacun des mots, des microgestes est dicté par une norme, qui, si elle est bafouée, mérite une engueulade salée, parfois des insultes, souvent du mépris. Bienvenue en enfer.

Je n'ai pas digéré ces expériences. Jamais. Impossible de me résigner à les accepter, impossible de m'adapter mentalement à ça. Alors, j'ai agi comme je le pouvais avec ce que je pouvais. Ce n'est pas grand-chose, mais j'ai essayé. Comme je suis auteur

malgré moi depuis toujours, j'ai d'abord écrit énormément, livrant mes témoignages en détail il y a fort longtemps ailleurs. Ensuite, j'ai livré tout ce que je savais pour survivre dans ces milieux, j'ai donné toutes les informations que je pouvais. J'écrivais en quelque sorte ce que j'aurais voulu qu'on me dise alors que j'étais nouvelle. Pour me préparer, non pour fuir ce milieu. Parce que comme la plupart des témoins sur OVMQC, je n'avais pas le choix. J'avais besoin d'argent pour manger, et c'était le seul boulot étudiant à disposition.

J'ai tiré de cette expérience une leçon. Il faut médiatiser tant que possible les saloperies qui nous arrivent au travail. En parler de toutes les façons possibles, parce que c'est percer l'abcès, libérer l'infection que ces expériences de vie malheureuses nous ont filés, c'est la première étape – en tout cas cela l'a été pour moi – qui a permis d'entamer une guérison. Ensuite, il faut délivrer toutes les informations qu'on peut avoir à autrui. Parce que l'information c'est le pouvoir, mais ça c'est une autre histoire, peut-être hors sujet de ce témoignage.

Alors à tous les pseudocritiques, qui se sont moqués des témoignages parce que « c'est pas ça qui va faire bouger les choses », parce que c'est « plaintif », parce que c'est une révolution qu'il faut, j'aimerais dire des mots extrêmement grossiers, mais je vais me retenir.

Que les personnes puissent libérer ces histoires d'elle, c'est une première étape nécessaire pour ne plus être aliéné par ces histoires. C'est mettre dehors les problèmes, pour pouvoir les manipuler comme des objets sur lesquels on peut avoir un contrôle, une prise. C'est retrouver son pouvoir. Alors oui, y a pas de dragons dans cette histoire, y a pas de porte-parole qui prend la tête d'une manifestation tel un héros futur d'une révolution qui ne mènerait qu'à refaire le même monde encore dominé par une poignée d'individus. Mais il y a des gens plus libres. Du pouvoir en chacun retrouvé. C'est invisible et personne n'en tire de gloire épique, mais c'est un monde nouveau qui, en silence, discrètement se construit en chacun.

Ma deuxième étape, pour ma part, a été de chercher coûte que coûte des solutions de tout bord, de faire de la recherche. Et pour être tout à fait sincère, cela s'est fait par le plus grand des hasards ou par un subterfuge de mon inconscient peut-être.

J'écrivais un livre sur la manipulation et j'ai voulu encore parler travail, notamment parce que mon expérience personnelle m'avait fait croiser la route de manipulateurs au travail, sur un versant harcèlement. Alors, j'ai lu des dizaines de bouquins de témoignages sur le travail, j'ai cherché des dénominateurs communs d'exploitation, de manipulation, j'ai tenté de tout synthétiser et j'ai essayé de donner des idées contre le harcèlement, contre la souffrance, contre l'exploitation, etc. J'ai appelé ce bouquin *l'homme formaté* et ce bouquin je l'ai laissé sur le net, gratuit, sous licence libre, pour ceux qui en aurait besoin. C'était le minimum à faire.

Alors c'est en toute logique que j'ai rejoint l'équipe d'OnVautMieuxQueCa alors qu'elle ne portait pas encore ce nom, avant que la première vidéo voie le jour.

Je ne suis pas vidéaste. Avec l'équipe, je me suis occupée du site, des réseaux sociaux, de l'édition des témoignages, des mails, j'ai échangé avec pas mal de témoins, j'ai lu et mis en page un nombre incalculable de vos aventures professionnelles.

Et pour être tout à fait sincère quitte à paraître brutale, c'était une expérience terrible. J'aurais voulu qu'elle n'ait jamais eu lieu, j'aurais voulu que l'appel à témoignages soit resté lettre morte, ou qu'on ne reçoive que des témoignages bidons, superficiels, prouvant qu'on avait tort qu'il y avait un problème avec le monde. Mais non, on en a reçu des milliers, criant de vérité, détaillé, parfois il y avait même des copies de mails, des documents officiels que l'on n'a pas mis en ligne pour des raisons d'anonymat.

Je pensais que j'étais rompue mentalement, à supporter faire face à l'horreur : mes recherches pour mon livre m'avaient habitué aux suicides, aux vices du harcèlement, à l'enfer de l'exploitation, à l'injustice et à la dévalorisation, à l'énerverment du stupide administratif. Je savais à quoi m'attendre. Et pourtant non. À de nombreuses reprises alors que j'étais les témoignages, j'ai été obligée de m'arrêter, prendre un peu l'air, réfléchir et méditer pour desserrer ma gorge, désengorger ma machine à empathie qui avait été dévastée par l'histoire que je venais de lire.

Alors j'ai essayé de répondre avec le plus de compassion et de reconnaissance aux témoins, mais nous avons été submergé de travail, il y avait un retard monstre de traitement de témoignages, certains attendaient depuis plus de 6 mois, alors je ne pouvais pas répondre comme je l'aurais voulu. J'aurais voulu faire passer au moins un « je t'ai entendu, ton histoire est dans ma tête, j'ai fait miroir avec toi, je reconnais ce que tu as vécu », mais avec seulement un mail, c'est difficile.

Fort heureusement, qu'elle n'a pas été ma joie de voir que sur les réseaux sociaux, sur les commentaires du site, vous vous souteniez les uns les autres. Vous palliez à nos débordements et faisiez exactement ce que je me reprochais de ne pas faire : vous apportiez votre soutien, confirmiez cette réalité vécue, reconnaissez les histoires et leurs acteurs, donniez des conseils, et tant d'autres chaleurs humaines encore. C'était tellement formidable d'observer cette coopération naturelle, cette solidarité tellement plus forte et vivace que les quelques haineux traînant parfois sur nos réseaux.

Tous contre cette adversité. Tous ensemble. Peut-être que c'est en voyant cette forte solidarité que j'ai commencé à changer mon regard sur les témoignages et réussir à dompter ma machine à empathie. À chaque témoignage, je me suis demandé « qu'est ce qu'on pourrait faire. Qu'est-ce qui pourrait changer la donne ? Qu'est-ce qui aurait pu éviter cette situation ? ». J'ai retrouvé mon angle d'attaque propre à mon activité sur le site hacking social, et l'espoir est revenu.

Finalement, les problèmes dans tous les corps de métiers étaient similaires sur quantité de points : dans l'entreprise le mobilier, le produit ou le temps/profit attribué à un service ont plus d'importance que l'humain qui est une ressource qui n'est pas considérée, pas entretenue, qui est jetables et martyrisable. En conséquence notre catégorie

« dévalorisation » s'est enflée de façon épouvantable.

Pourquoi ? À cause du contexte économique, où le chômage est massif, l'humain est devenu une ressource si abondante que la bonne santé d'une pizza est plus importante que celle du chauffeur qui la livre. Ce n'est pas une métaphore illustrative, je fais là référence au témoignage d'un livreur dont le manager s'est enquis de l'état de la pizza avant l'état de son employé, et il y aurait des milliers d'autres exemples de la sorte, comme ceux où l'on prive d'aller aux toilettes, de boire de l'eau, de soins médicaux après un accident du travail. Les droits humains sont ici bafoués sans complexe et je comprends parfaitement que les employés, les ouvriers, les agents, les chômeurs et même les cadres (qui n'échappent pas non plus au harcèlement) ne répliquent pas, semble en apparence se « laisser faire » : la « guerre » syndicale prend du temps, de l'énergie, met parfois en danger l'employé (qui se fait harceler) ; l'appel à l'inspection du travail reste parfois sans voix, car eux aussi sont surmenés, et lorsque la bataille juridique se met en œuvre, cela prend parfois des années. Quant à « ouvrir sa gueule », taper du poing sur la table, hé bien c'est risqué de perdre son emploi, et les gens ont légitimement peur d'avoir faim. Pire encore, les sans-emplois sont stigmatisés, d'horribles préjugés courent sur cette population chaque année plus massive, poussant les gens à repousser pourtant une lettre de démission ou un licenciement qui sauverait pourtant leur vie.

Au risque de surprendre, je tiens à dire que certains témoignages de sans-emploi m'ont gonflé d'espoir. Incroyablement fortes, ces personnes qu'on dit exclues sont on ne peut plus intégrées à mon sens à ce qu'on appelle la vie : écolo, décroissante, débrouillarde, sociable, hyperactive dans leur environnement proche, j'ai eu la chance de lire ces témoignages de personnes que la société abîme, mais qui se « vengent » avec une lumière et un élan vers le monde extraordinaire. J'aimerais que tous puissent avoir la chance de s'imprégner de ces histoires et qu'on en finisse définitivement avec ces idées que les chômeurs seraient des fainéants ou que sais je encore. C'est un préjugé stupide, injustifié et injustifiable, qui ne sert qu'à rassurer une conception du monde erronée.

Alors voilà, j'ai fait des opérations de synthèse dans ma tête, additionnant mon expérience personnelle, tous les témoignages que j'ai lus et édités, tous les témoignages de mes proches, toutes les recherches sur le travail que j'ai faites pour *l'homme formaté* et mon petit bouquin sur les biais de pôle emploi et le résultat est fort personnel, et il me semble qu'il faille donner du pouvoir aux gens de faire face aux rouleaux compresseurs que sont les entreprises et les organisations inhumaines.

Ce pouvoir, c'est tout simple, il s'agirait d'un revenu inconditionnel à tous permettant de vivre avec décence, quelle que soit la situation. Un revenu attribué aussi aux salariés afin que ce revenu ne soit pas atteint des préjugés comme ceux des allocations. Ainsi, les personnes n'auraient pas peur de taper le poing sur la table lorsqu'il advient quelque chose d'inacceptable au travail, n'aurait pas peur de faire des démarches pour améliorer les entreprises, n'aurait pas peur d'engager des procédures judiciaires lorsque les lois

sont bafouées, de démissionner si besoin. Les étudiants pourraient étudier le ventre plein, sans avoir à travailler à outrance dans des organisations qui les broient. L'intérim, les petits contrats ne seraient plus complètement synonymes de précarité, mais pourraient être un choix ponctuel pour vivre d'autres vies à côté, tout aussi nécessaire à la société (la vie de famille, la vie de musicien, la vie d'écrivain, la vie d'auteur, la vie associative, la vie d'aidant...). Les gens ne sont pas des feignasses, ils veulent vivre avec sens, joie, ils veulent être utile et franchement on est plus utile auprès d'un proche malade qu'à empiler des cartons 8heures par jour. L'humain n'aime se prélasser sur un canapé devant la télévision que lorsqu'on est totalement ruiné par la fatigue, les problèmes ou la dépression ; la fainéantise est la conséquence de conditions trop dures, de problèmes. Regardez les gamins heureux, jamais ils ne s'arrêtent de créer, d'inventer, ils ne sont fainéants que lorsqu'ils sont parfaitement épuisés. Nous serions ainsi, pleins d'énergie et d'enthousiasme, si nous avions un peu de sécurité mentale, suffisamment pour avoir l'énergie de rêver, réfléchir, puis œuvrer. Et nous serions prêts à vivre des aventures dans des métiers pénibles, s'ils pouvaient nous permettre de vraiment gagner plus monétairement, si on pouvait être libre de s'en détacher sans craindre de crever de faim.

Un *vrai* revenu inconditionnel, universel serait une solution. À tous les témoignages que j'ai lus, j'ai imaginé ce qui aurait pu se passer si la personne avait cette sécurité financière. Bon nombre de témoignages auraient pu être résolus par cette question, ou auraient permis de donner du pouvoir à la personne pour sa lutte pour améliorer l'entreprise, contre les harceleurs ou les systèmes écrasants.

Puis la question du revenu universel (ou de base, donnez-lui le nom que vous souhaitez) est entrée dans le débat public, à ma plus grande joie. Seulement en quelques semaines elle a été abattue de toute part par toute sorte d'influenceurs, y voyant là une offensive néolibérale (ce n'est pas complètement faux lorsque ce revenu est bas et supprime les allocations par exemple), ou une déresponsabilisation de l'individu (bonjour le biais d'internalité), une utopie impossible (car trop cher à payer soi-disant, pourtant certains ne se privent pas de s'arroser d'argent), un risque pour la société que tout le monde refuse de faire les sales boulots, etc. Et actuellement, il semblerait que le *vrai* revenu universel soit remis au placard des idées farfelues-utopiques-dangereuses-manipulatoires, même dans la tête des citoyens qui en auraient pourtant le plus besoin. C'est vraiment dommage, sachant que d'autres pays ont adopté cette première étape sociale d'un changement de paradigme par les citoyens eux-mêmes (eh oui, gagnant en temps de réflexion et d'action, ça permet que chacun puisse se mettre à changer le monde, c'est aussi cette idée qui fait peur aux puissants) et que cela fonctionne plutôt positivement.

Soit. Le changement de paradigme se fera d'une manière ou d'une autre, j'ai confiance et je vais vous dire pourquoi.

J'ai dit à un moment donné de ce témoignage que l'expérience Onvautmieuxqueca

avait été horrible. Cela a été vrai un temps : oui j'ai été horrifiée par la quantité phénoménale de témoignages glaçants que j'ai lu. Le monde est à la bourre, le monde du travail est catastrophique, mais pas vous. Vous, vous valez beaucoup. Vous me l'avez prouvé à moi en tout cas, et j'ai confiance en votre potentiel de changement, dans votre sabotage des lieux qui déconnent, dans votre solidarité contre l'adversité, dans vos révolutions singulières et inattendues qui feront de ces histoires horribles une force de changer le monde. Vous y arriverez, cela se lit dans vos écrits si intelligents, si brillants, si fins dans leur capacité à percevoir ce qui pose problème. J'ai été bluffé, vraiment, par les jeunes, les vieux, les chômeurs, les ouvriers, les cadres, tous aussi brillants. Vous avez un temps d'avance sur la société, il « suffit » maintenant d'adapter la société à votre temps, notre temps d'avance.

Cette solution partant du gouvernement n'est pas la seule possible, c'est aussi en cela que réside ma confiance. J'ai vu beaucoup de hackers sociaux au boulot, insoumis, qui transformait l'atmosphère au travail pour contrer les sales pratiques ou le harcèlement. J'ai eu la chance dans mes recherches de tomber sur des organisations qui fonctionnent avec un nouveau paradigme, moins injuste, plus humain, plus libre (je conseille le doc « le bonheur au travail » d'Arte, ou encore « reinventing organizations » qui se trouve aussi en français, livre et conférence ; j'en parle dans mes écrits, mais plus sommairement). Mais tout cela, il serait peut-être encore hors sujet d'en parler ici.

Mon aventure à Onvautmieuxqueca est maintenant presque terminée. Et je dirais pour conclure ce chiffre : 1330.

C'est le nombre de pages que fait le PDF auquel je participe, où l'on a compilé vos témoignages. Peut-être qu'il en fera plus après quelques corrections, ou moins si vous refusez que votre témoignage y soit (prévenez-nous!). Quoiqu'il en soit, il sera gratuit, en format numérique, à disposition de tous ceux qui veulent trouver des solutions à ces problèmes, qu'ils soient chercheurs ou changeur de monde, hacker social, cracker social, politicien rebelle, activiste, militant, curieux ou tout simplement déterminé à oeuvrer enfin et non plus *travailler*. Et nous l'enverrons aussi à qui de droit. On en reparlera ensemble bientôt avant d'en décider ses destinations, parce ce PDF c'est avant tout le vôtre.

Merci de m'avoir montrer votre solidarité, merci de m'avoir offert ce paysage humain avec tant de potentiels, si forts à refuser de se résigner et si intelligent de ne pas accepter l'inacceptable.

Merci à vous tous et je vous souhaite surtout une excellente continuation.

Viciss Hackso

Credits et remerciements

Ils ont rendu possible ce livre [par ordre alphabétique] :

- Ali B. (*Ali Benbihi*)
- Baptiste (de la chaîne *Parlons Y-stoire*)
- Big Brother (animateur des lives *Hacking Social*)
- Buffy Mars (de la chaîne *Buffy Mars*)
- Charles Salmacis (*Mes chers contemporains*)
- Cordélia (des chaînes *Cordélia Aime/Princ(ess)e LGBT*)
- Dany Caligula (*Doxa*)
- Fanny (pas de chaîne mais plein d'internets)
- Histony (de la chaîne *Histony*)
- Gull Hackso (auteur du site *Hacking social* et de la chaîne *Horizon Gull*)
- Gryfen Cortala
- Xubdy
- Loic (des *Thaumatrofes*)
- Margot (de la chaîne *Vivre Avec*)
- Marie (de la chaîne *Ce que tu mates*)
- Monplaisir (de la chaîne *Mr Biip KronikMusik & Guitare* et chez *Monplaisir*)
- Nicolas (de la chaîne *Pilote*)
- Nota Bene (de la chaîne éponyme)
- Romain (de la chaîne *Linguisticae*)
- Seriously (*de la chaîne Calidoscope*)
- Viciss Hackso (auteur du site *Hacking social* et de la chaîne *Horizon Gull*)
- Vilerio (correcteur du site *Hacking social*)
- Usul (*Mes chers contemporains*)

Un grand merci à tous ceux qui ont soutenu l'initiative OnVautMieuxQueCa, commentateurs, internautes, témoins. Merci de nous avoir compris, même dans les moments plus compliqués. Nous tenons à remercier tout particulièrement l'équipe des Geek Faëries (notamment Naya), véritables créateurs d'espace de libertés, leur soutien est inestimable et a été très précieux à nos cœurs. Un grand merci à Calimaq, pour ses sages conseils et pour sa fine compréhension de ce présent projet. Un grand merci à Pouhiou pour son aide et son soutien. Un grand merci à Boidin, pour la magnifique couverture qu'il a offerte à ce présent ouvrage.

Classement par problématiques et mots-clefs

Tous les hyperliens mènent au site onvautmieux.fr ; les chiffres entre parenthèses correspondent au nombre de témoignages par problématiques (certains mêmes témoignages sont classés dans plusieurs catégories).

Problématiques :

[Aliénation](#) (80)

- [Conditions insupportables](#) (318)
 - [Atteintes à la dignité](#) (100)
 - [bore-out](#) (11)
 - [Pénibilités sensorielles/physiques](#) (81)
 - [Rythmes/horaires du travail](#) (170)
 - [Situations/injonctions paradoxales](#) (57)
- [Discriminations](#) (119)
 - [âgisme](#) (1)
 - [Homo/Bi-phobie](#) (5)
 - [Racisme](#) (23)
 - [Sexisme](#) (76)
 - [Transphobie](#) (4)
 - [Validisme](#) (15)
- [Inclassable](#) (16)
- [Législation](#) (345)
 - [Contrat](#) (156)
 - [Heures supp'](#) (147)
 - [Licenciement](#) (65)
 - [Magouille](#) (78)
 - [Travail du sexe](#) (1)
- [Non classé](#) (59)
- [Précarité](#) (157)

- [Problèmes d'éthique](#) (78)
- [Rapports sociaux](#) (407)
 - [Abus de pouvoir](#) (72)
 - [Compétition](#) (28)
 - [Culpabilisation](#) (58)
 - [Dévalorisation](#) (208)
 - [Harcèlement moral/institutionnel/stratégique](#) (131)
 - [Harcèlement sexuel](#) (21)
 - [Humiliation](#) (98)
 - [Pression](#) (126)
 - [Surveillance](#) (22)
 - [Violence physique](#) (12)
- [Santé](#) (236)
 - [Burn-out](#) (68)
 - [Dépression](#) (74)
 - [Maladies/accidents professionnels](#) (44)
 - [Stress](#) (62)
 - [Tentatives de suicide | Suicides | Morts](#) (15)

Quelques mots-clefs :

[aide à la personne](#) [alternance](#) [Animation](#) [arrêt maladie](#) [art](#) [Articles](#) [association](#) [bâtiment](#) [cadre](#) [CAE](#) [CDD](#) [chômage](#)
[congé maternité](#) [doctorat](#) [embauche](#) [entretien d'embauche](#) [espoir](#) [fast food](#) [fonction publique](#) [formation](#) [graphisme](#)
[hôpital](#) [hôtellerie](#) [hôtesse d'accueil](#) [informatique](#) [ingénieur](#) [intérim](#) [job étudiant](#) [pôle emploi](#) [recherche](#)
[d'emploi](#) [restauration](#) [RSA](#) [saisonnier](#) [secteur culturel](#) [social](#) [stage](#) [supermarché](#) [travail manuel](#) [Témoignages audio](#)
[usine](#) [vente](#) [Vidéo](#) [éducation](#) [éducation nationale](#)